

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Durendal*, 20<sup>ème</sup> année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1913 - Décembre 1913.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

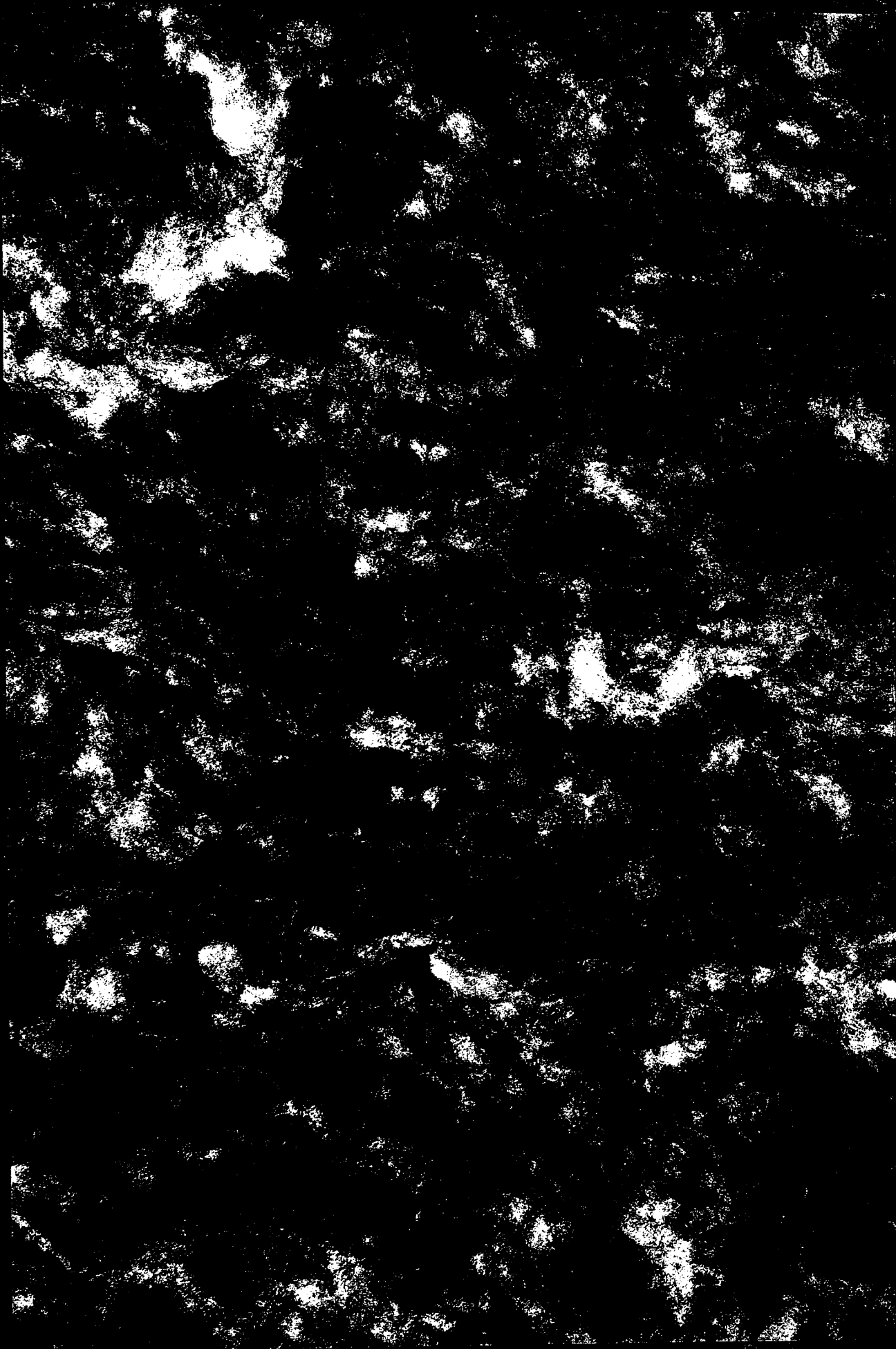
Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

M.L. VN.

R-61  
/96

DAL











**DURENDAL**





# DURENDAL

Revue Catholique  
d'Art et de Littérature

ML  
R.  
—

---

VINGTIÈME ANNÉE

1913



IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS, ÉDITEUR  
75, rue Terre-Neuve, 75

DIRECTIONS :

BRUXELLES  
55, rue de la Source, 55

PARIS  
2, rue Lecourbe, 2

















# Eugène Smits

---



LES notices nécrologiques publiées au moment du décès d'Eugène Smits ont répandu dans le grand public la haute opinion professée à l'endroit de ce maître par les artistes et par une élite d'amateurs.

Eugène Smits est mort extrêmement âgé, après un long et discret crépuscule. Dans sa retraite on l'avait oublié un peu. Les jeunes générations ignoraient ses œuvres déjà anciennes. Sans doute sa toile admirable *La Marche des Saisons*, au Musée de Bruxelles, maintient de toute son éloquence de chef-d'œuvre le témoignage décisif de la maîtrise du peintre. Mais qui visite nos musées? Ne vit-on pas des critiques — et non des moindres — confondre Eugène Smits et Jakob Smits, forger de leurs deux personnalités foncièrement dissemblables un seul et même peintre aux hybrides aspects.

La publicité simultanée des journaux remit les choses au point. La foule apprit du même coup le nom d'Eugène Smits et la nouvelle de sa mort.

Un petit groupe d'intimes était demeuré fidèle au vieillard. Ceux-là, malgré la fatalité du dénouement survenu à son heure, pleurent sincèrement leur ami.

Eugène Smits ne fut pas seulement un peintre — et quel peintre! — mais aussi un être exquis, d'une élégance morale parfaite, d'une courtoisie, d'une discrétion, d'une bonté, d'une générosité, d'une résignation, d'une « tenue » sans défaillance. Il s'est éteint, conscient de sa vie bien remplie, grave et très préparé à l'inévitable.

L'éclat de sa belle période de production eût cependant dû lui assurer la possibilité de la couronner par quelque grande entreprise décorative dans laquelle il aurait donné la pleine mesure de sa science et de ses dons. Cette consécration ne lui

fut pas offerte. Nous devons le regretter amèrement. L'apport de l'école belge du XIX<sup>e</sup> siècle au trésor international de l'humanité fut certes frustré d'un chef-d'œuvre. Ceux qui eussent pu le faire naître sont impardonnables de ne l'avoir point compris. Smits, qui ne se plaignit jamais, vécut sa vieillesse mélancolique dans une médiocrité étroite. On eût voulu pour lui une fin de carrière rayonnante.

Il n'avait pas renoncé à peindre mais il ne produisait plus que peu. Jusqu'au dernier jour il ajouta quelques touches au grand tableau qu'il intitulait : *Hommage à la Beauté*, ébauché depuis bien des années, demeuré inachevé, montrant quelques morceaux délicieux. La main de plus en plus hésitante obéissait mal aux injonctions du cerveau. Si le coloris demeurait raffiné, personnel, toujours rare dans ses accords et tel qu'un Palma Vecchio ou un Tintoret — le Tintoret de la salle de l'anticolège du Palais des Doges — ne l'eût pas désavoué, la forme s'atténuait un peu, le style fléchissait, la technique devenait malhabile. Les rares envois aux expositions récentes rappelaient faiblement les toiles définitives d'antan. Parfois un bout d'aquarelle, un dessin déjà un peu ancien sorti d'un portefeuille évoquaient encore l'art de l'auteur de *Roma* (1), de *Perdita* (2), de la *Marche des Saisons*.

Ces nobles pages assurent définitivement la place — qui est tout au premier plan — d'Eugène Smits dans l'école belge vers le milieu du siècle dernier.

Issu d'une famille notable, formé par des études sérieuses, éduqué par de longs séjours en Italie et à Paris, d'une culture intellectuelle complexe et raffinée, Smits fut bien différent de la plupart de nos peintres, de ceux qui se fient à leur instinct pour réaliser de la Beauté et acquièrent empiriquement un talent dont trop souvent ils ne savent que faire.

Il s'intéressait à toutes les questions esthétiques. Rien d'humain, d'ailleurs, ne lui fut indifférent.

Il entretenait longtemps une correspondance régulière avec Octave Pirmez. Les lettres du solitaire d'Acoz, qu'il avait conservées, reflètent des préoccupations élevées. Les lettres

---

(1) Palais du roi des Belges.

(2) Collection du docteur Barella.

d'Eugène Smits, à n'en pas douter, furent dignes de ces réponses.

On en connaît d'autres de lui, d'un style sobre, d'une élégance précise d'un ton plein de goût qui fut toujours le sien.

Un tel esprit devait, en s'extériorisant par la peinture, créer de la beauté rythmée et pensive. Ses trop rares compositions : *Roma*, *Les Saisons*, *Le Bonheur et le Malheur* (1) résument des imaginations pleines de mesure et d'équilibre. La grâce des formes, l'eurythmie des attitudes, la rareté des colorations harmonieuses et inédites, concourent à leur conférer un pouvoir évocateur. Comme l'a finement déterminé Camille Lemonnier, Smits « donne le goût de l'aspiration au bonheur, c'est le rêve de la vie qu'il exprime en harmonies douces et ardentes, il suggère le songe, la méditation, le désir, les regrets et l'amour ».

Cela est juste, telle petite page d'Eugène Smits, un profil de femme rousse, un coin de paysage italien sous un ciel bleu, une épaule nacrée au bord d'un corsage rose, la gaze noire d'une écharpe sur la pâleur d'un front, évoquent des impressions et des souvenirs. En les considérant, c'est dans son propre passé que le spectateur retrouve soudain, avec quelle langueur nostalgique, un parfum qui fleure sa jeunesse, ses beaux espoirs que la vie devait décevoir, des apparitions fugitives qui ont fait battre son cœur dans la sérénité lointaine des soirs d'été, des paysages entrevus au cours des merveilleux voyages et tous les mirages du passé aboli dont la mélancolie du présent est faite.

PAUL LAMBOTTE.



(1) D'après Henri Heine (Musée d'Anvers).

# Heures égales



## I

*Tranquillité de l'après-midi. Trois septembre.  
La fenêtre est ouverte et je vois, de ma chambre,  
Les grands sapins debout dans leur jupe à volants.  
Calme si grand qu'on le troublerait en parlant !*

*Le ciel dans l'étendue est comme une clairière.  
Les bosquets que le jour habille de lumière  
N'ont pas un mouvement, pas un geste — et je vois  
Les chiens sur le pré vert arrondis. Quelquefois,  
Majestueux et long comme un vers de Virgile,  
Un bœuf lointain mugit au fond d'un pré tranquille.  
O miracle ! Déjà l'on rouvre les sillons  
Bien que le foin coupé sèche encore. Un grillon  
Essaie un trille ou deux qui restent solitaires ;  
Et rien ne troublerait le calme de la terre  
Si le chemin, bientôt, ne sonnait sous les pas  
Des travailleurs qui vont dans le pré mettre en tas  
Le foin qu'on chargera ce soir sur les charrettes.*

*Moi, comme eux, pour les jours sans clarté qui s'apprêtent,  
Oh ! je voudrais, faneur de septembre, ce soir,  
— Ainsi que le fenil s'ouvre pour recevoir  
Le foin mûr qui sent bon le pain tiède et la menthe,  
— En retenir en moi la douceur odorante.*

## II

*Le pays dort à la renverse, dans l'étang,  
Beau miroir chaviré dans un creux. L'on entend  
Ronronner la batteuse et la journée est blanche ;  
Et les arbres, déjà dorés au bout des branches,  
Mettent une mollesse émouvante au tableau  
Qui s'adoucît encor dans le miroir de l'eau ;*

---

*Et la journée est blanche, et le ciel en témoigne,  
Comme un mourant écho de l'été qui s'éloigne.  
L'étang dort. Un insecte y réveille, en passant,  
De grands cercles plissés qui vont s'élargissant.  
Un poisson saute, une guêpe fredonne et vibre.  
Puis la paix, comme une eau, reprend son équilibre.*

*Ah ! dans l'ombre étalant sur le sol son manteau,  
Comme l'on s'étendrait, laissant, au fil de l'eau,  
D'un lent regard couler sa langueur paresseuse,  
Si, ruche égale et bourdonnante, la battense  
Ne venait, de sa voix, nous rappeler soudain  
L'œuvre d'un jour où vit l'espoir de notre pain !*

HENRY DÉRIEUX.



# A la gloire de l'Adolescence et de l'Amitié

---

*En lisant François Mauriac...*



L'ADOLESCENCE est l'âge le plus radieux de la vie quand les circonstances ni les cuistres ne la compriment. Et si on a gardé une âme nostalgique et un cœur vierge, c'est aussi le plus tristement doux à revivre en autrui. Dans l'adolescent aux grâces de faon et de cygne qui vient vers elle pour se faire aimer, cette âme que le besoin d'aimer dévore reconnaît un si adorable petit frère! Et mieux encore et mille fois mieux qu'un frère, car c'est sa propre jeunesse, c'est le rêve de surnaturel amour et d'infinie poésie dont naguère ses seize ans ont cru mourir, qu'elle retrouve sur le pur et caressant visage du jeune ami déjà idolâtré d'elle comme s'il était son enfant!

Les paroles les plus ailées matérialiseraient encore la beauté fragile de l'adolescence. Mais le sortilège par où l'adolescent nous ensorcelle réside essentiellement dans son âme, généreuse et bonne, naïve et confiante, passionnée avec des pudeurs de lys et des repliements de sensitives, spontanée avec des abandons exquis et parfois de ravissantes étourderies, noblement ignorante des compromis où, progressivement agenouillées sous l'existence, les fiertés les plus hautaines finissent par se résigner. Ce pourquoi l'on éprouve jusqu'à la souffrance la soif de chérir ces êtres harmonieux et doux, c'est qu'eux-mêmes ne peuvent être heureux s'ils ne se sentent l'objet d'une affection pieuse, enthousiaste, exclusive, désintéressée, vraiment capable de protéger contre la vie leurs pauvres cœurs si aimants et si faibles, auxquels ne suffirait plus la sympathie ennuyée et

distracte dont se contente la première enfance. Du bel adolescent rieur, qui souvent s'interrompt de rire pour verser de vrais pleurs d'homme, l'âme nous séduit avant la beauté même. Ou plutôt c'est uniquement la beauté de son âme que nous voyons rayonner à travers ce front blanc et frêle, mi-couvert de jolies boucles brunes, velouter ce visage qui offre la saine pâleur du marbre, les tons chauds et dorés de l'ambre, ou la fraîcheur matinale des roses nouvelles, voltiger sur cette fine bouche au pli parfois déjà spirituel et parfois déjà triste, illuminer ces profondes prunelles étoilées, aviver le sombre éclat de ces regards qui font rêver d'un clair de lune élyséen dans la nuit des Tropiques.

Et si nous l'admirons cet éphèbe, pour la sveltesse de sa démarche et la distinction native de ses manières, si nous l'admirons quand d'un bond élastique et nerveux il court déployer en se livrant à ses jeux favoris la souplesse et la force de son corps, il ne nous enchante pas moins lorsque indolent ou las il s'alanguit derrière un rideau de salon et se plonge, ardent, immobile, sanglotant peut-être, dans un de ces livres où l'on trouve « les mots divins qui font pleurer ».

Chrétien, l'adolescent ne s'affirme jamais tel à demi. Il adore avec une exaltation touchante et sublime, il se donne sans compter, il connaît des scrupules ingénus mais non les calculs décevants des tièdes. Ah! son âge est vraiment celui où l'on ne comprend pas les sécheresses dont les Saints eux-même ont souffert, où le Christ, pour nous, est présent et sensible non seulement comme un Dieu mais comme un frère aîné à qui l'on raconte les moindres puérités de sa conscience, l'âge des communions extasiées et des messes de minuit où l'on se croit transporté parmi les Séraphins, l'âge où l'on irait au martyre avec le même tranquille abandon, la même impassibilité corporelle vis-à-vis de la douleur, dont témoignent ces enfants que les artistes de la Renaissance italienne peignirent déchirés de flèches mais le sourire aux lèvres.

François Mauriac a voulu être le Poète de l'Adolescence et il chante la sienne en des œuvres ferventes et mélancoliques où plus d'un délicat viendra se griser le cœur (1). Il y dévoile cette

---

(1) **Les Mains jointes**, poésies. **L'Adieu à l'Adolescence**, poème. **L'Enfant chargé de chaînes**, roman.



angoisse des jeunes gens qui s'étant trop enamorés de leur jeunesse, un jour s'aperçoivent avec effroi qu'elle meurt en eux et que « l'horreur d'être un homme » étend sur leur front sa menace imminente. Il n'aura point été le seul à connaître cette sensation pourtant très rare et qui assurément ne décèle pas une nature vulgaire. Mais il se peut rassurer : la ronde universelle des muffles ne saurait entraîner contre son aveu un réfractaire à tous grossiers bonheurs. Et je trouve dans l'œuvre même de Mauriac cette phrase consolatrice : « Il semble que le temps veuille effleurer à peine ceux qui ont gardé la foi, l'espérance et l'amour de leur vingtième année. »

Comme il la regrette, lui, son enfance, et comme elle lui demeure présente :

*Le fumeux horizon et ses roses fanées  
Et les tons adoucis du ciel crépusculaire  
Ont évoqué les soirs de ma douzième année...  
On s'endormait, l'été, dans la chambre encor claire,  
Les doigts unis étroitement au scapulaire,  
— Les veilles de congés et la prière dite,  
On s'endormait, pour être au lendemain plus vite....*

*Mon enfance où la vie était simple et réglée,  
Avec quelle douceur ce soir t'a rappelée!*

Cette nostalgie l'accompagne partout. Il regrette le temps où :

*L'on jouait au premier qui verrait une étoile.*

Il revient, ému, vers sa chambre d'enfant :

*O chambre où s'exalta ma grave adolescence,  
Où pleura sa détresse et chanta son espoir,  
Comme j'ai reconnu ton visage des soirs!  
O toi qui m'attendais fidèle, dans l'ennui  
Des printemps lourds, des durs étés, des hivers blêmes,  
Tu retrouves enfin le même enfant — le même  
Qui lisait tant de vers et pleurait dans la nuit!...*

Aux heures de découragement, de fatigue, de quasi vieillesse ou « n'être plus enfant » nous fait si mal, il redemande :

*La Force qu'on puisait aux oraisons sereines  
Que mes frères et moi, nous disions en commun,  
A l'époque, où petit garçon timide et brun,  
Je faisais la Communion, chaque semaine,*

*Et le silencieux glissement sur les dalles  
Aux retours de la Sainte Table, pieux et lents —  
Quand deux petites mains comprimèrent nos fronts pâles —  
Quand nos cœurs se donnaient avec un tel élan...*

Le Poète de l'Adolescence ne pouvait pas n'être point celui de l'Amitié. L'Amitié, plus fréquemment que l'amour et toujours avant lui, emplit les cœurs adolescents de palpitations ineffables. Elle est d'ordinaire condamnée à s'évanouir aux approches de l'amour comme l'aube à se dissoudre dans l'aurore, mais ses feux, plus pâles, brûlent aussi ardents et toujours plus puis. Et ne peut-on concevoir une Amitié assez exceptionnelle pour l'emporter en durée sur les amitiés les plus vivaces, en tendresse sur l'amour le plus frémissant, et pour fondre éternellement dans une même lave et un même bronze les deux cœurs que son attraction toute-puissante aurait précipités l'un dans l'autre?

L'on accuserait d'invraisemblance le romancier qui inventerait cette Amitié-là. Pourtant vous l'auriez comprise, âme d'Eugénie de Guérin penchée sur Maurice avec un amour si maternel, âme de Lacordaire écrivant à Charles de Montalembert encore presque enfant des lettres dont la flamme semblait jaillir elle aussi d'un cœur de mère, et vous, chère âme féminine de l'abbé Perreyve, qui ne fûtes ici-bas qu'un long tressaillement de tendresse! Et vous aussi seriez digne de la comprendre, Poète qui sâtes si bien traduire l'aspiration d'un cœur fermé aux affections vulgaires, mais bouleversé par l'espérance de l'Ami attendu :

*Tu ne désires plus celle pour qui chantonne  
Dans les cœurs de seize ans le premier vers d'amour.  
Tu rêves d'un ami las de son cœur trop lourd,  
Celui pour qui s'amasse en toi comme une automne  
D'amitiés mortes et d'amours abandonnés,*

*Et fatigué de porter seul un cœur trop lourd  
Lourd de son abandon et de sa solitude,  
Tu rêves d'un ami, celui qui n'est pas rude,  
Et qui te viendra voir à la chute du jour,  
Un enfant simple et bon, aux regards étonnés...*

*Et qui te viendrait voir souvent à l'heure grise  
Dans la chambre adoucie où l'octobre se meurt.  
Écoutant le flot de détresse qui se brise  
Et qui sanglote au long des plages de vos cœurs.  
Tu connaîtrais enfin cette amitié voilée*

*Vers qui cheminent tant d'âmes inconsolées.*

Me voici prenant plaisir à supposer quelque part, on ne sait où, l'existence d'un jeune homme à qui ce poème aurait fait revivre tels soirs solitaires où cependant il ne se sentait déjà plus seul, car il songeait à l'enfant presque étranger encore que son âme, d'avance, enveloppait de caresses. Et en lisant ce poème il se rappellerait tels autres soirs où, s'adorant déjà, l'enfant et lui, mais timides encore un peu vis-à-vis l'un de l'autre, c'était moins au murmure de leurs paroles qu'aux battements devinés de leurs deux cœurs qu'ils s'entendaient s'aimer. En lisant la pièce infiniment triste de Mauriac :

*Les grands vents d'équinoxe ont pleuré dans les bois*

il se souviendrait d'après-midi automnales où tous deux s'en allaient errer par des sentes forestières aux bordures de mousse vierge. On longeait des sapinières, on regardait, à travers l'imperceptible brume d'octobre, les rochers, les versants abrupts des collines, les cépées de jeunes chênes, le feuillage aminci des bouleaux, étaler ces couleurs splendides et défaillantes, dont la nature ne s'embrase qu'au moment de mourir. Vers le crépuscule, si hâtif en cette saison, l'on s'arrêtait, pour un goûter agreste, dans un village aux maisons grises perdu parmi la bruyère, et que des haies gigantesques de hêtre et de charme protégeaient contre les vents âpres des hauts plateaux. Puis c'était, à la nuit close, le retour vers la ville que, hier, chacun de ces cœurs frileux estimait glaciale et maussade, mais

dont les pierres même lui semblent chaudes, à présent qu'il sait une tendresse où se réchauffer. Ils marchent côte à côte, les deux Amis, sans se tenir par la main, sans que le plus jeune s'appuye à l'épaule de l'ainé, sans que l'ainé entoure de son bras le cou du plus jeune : un geste extérieur n'ajouterait rien aux fiançailles de leurs âmes. Ils sont heureux. Dès avant de se rencontrer, ils se connaissaient le même Idéal, les mêmes élans vers l'Art et la Foi, le même goût d'évoquer les temps qui ne sont plus. Ils parlent de leurs poètes préférés. Ils parlent des pays méditerranéens dont les noms vibrent avec une musique de cristal qui tinte, des villes où l'on peut errer des jours entiers parmi la désuétude des palais mornes, pleins de tableaux et de marbres. Ils parlent de voguer ensemble sur la mer d'un bleu sombre qui sans cesse vient baiser les pieds bruns de l'Espagne et les pieds blancs de la molle Italie. Ils se fréquentent depuis peu mais déjà ils se *savent*. Et ils mettent en commun tout leur avenir.

Dans *l'Enfant chargé de chaînes*, Mauriac, avec une délicate psychologie, a montré la faiblesse intime de certains jeunes gens pleins de bonne volonté mais tellement imprégnés de littérature qu'ils se retrouvent livresques aux instants où ils se voudraient le plus sincères.

Mais ces pages disent le charme des causeries littéraires, et le lecteur ému de tout à l'heure rêve, maintenant, aux soirées dans la chambre d'amis d'où la théière et les derniers gâteaux du goûter viennent de disparaître, où les bruits sourds et joyeux de la maison ne parviennent que juste assez pour en égayer un peu le silence. Sur la table, près de la bibliothèque, les livres de prédilection s'éparpillent; sur un guéridon, tout à côté, il y a des paquets de cigarettes anglaises. La lampe au grand abat-jour rose diffuse une pourpre chaude, donnant à toute la chambre une quiétude et un mysticisme de sanctuaire. Un bureau familier ressort dans un angle plus sombre. D'énigmatiques visages peints par Rossetti et Vinci poursuivent aux murailles leur méditation ambiguë. L'on s'enfuit dans la volupté des fauteuils. Par la vitre noire, on entrevoit le jardin que l'hiver dépouille, et, plus loin, des terrains vagues, noyés de ténèbres, piqués de rares lumières. Et l'on ne sait ce qui produit l'effet le plus sinistre, de cette obscurité ou de ces maigres fanaux tremblants. L'on savoure d'autant mieux

la bonne chaleur et l'intimité de la chambre où les cœurs aussi ont bien chaud, où l'on s'absorbe tout entier dans la douceur de lire, en s'aimant, les livres que l'on aime. Racine, par exemple, n'apparaît plus le « classique » défiguré par le commentaire étriqué des pions, mais une source, limpide et profonde entre toutes, de ce « romanesque qui contracte et déchire le cœur » dont parle Maurice Barrès. L'on palpète aux imprécations de Phèdre, et l'on approuve ces collégiens dont Mauriac nous dit que :

*Titus leur sembla fou, dans l'ardeur qui le brûle,  
De préférer l'empire aux yeux de Bérénice,*

*Et de ne pas mourir, quand elle fut partie,  
Laisant comme un désert cette Rome brutale,  
Le soir où les vaisseaux s'éloignèrent d'Ostie  
Avec ton cœur — petite Reine orientale...*

Pleins de mélancoliques délices, on se redit le sonnet de Baudelaire :

*Viens ici, ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille...*

Et l'on écoute, avec un tremblement silencieux, une voix très chère lire tout haut *La Gardienne* d'Henri de Régnier. On saccage les anthologies. A chaque poète, sauf à ceux qu'on a décrétés « bourgeois » on prélibe un peu de son miel. On ressemble tout à fait au héros de Mauriac : « En somme, Jean-Paul ne se plaisait qu'aux discussions littéraires, où l'on peut citer des vers de Jammes et de la comtesse de Noailles, des mots somptueux de Chateaubriand ou de Barrès. » Tel Jean-Paul encore, on goûte passionnément *La Porte étroite* d'André Gide. L'on est de ceux dont certains disent avec un étonnement naïf : « Sully Prudhomme lui paraît négligeable, François Coppée le fait rire. » Et l'on savoure en soi le mal de René, ce plus exquis de tous les maux, lequel durera « aussi longtemps, dit Jean-Paul rêveusement, que l'idéalisme de l'adolescence se heurtera à la brutalité, à la médiocrité de la vie ». L'on discute avec animation les « vers crispés de Jules Laforgue ». L'on s'essaye à composer des sonnets. Et devant le travail de l'autre chacun blâme ou s'extasie :

*Dans la chambre du pavillon, je te lisais  
Des vers que tu jugeais merveilleux pour me plaire.*

Puis comme on est des « Enfants chargés de chaînes » on ne laisse pas, tel encore Jean-Paul, d'aimer « passionnément la vie luxueuse et ornée ».

Mais on sent bien que tout cela est littérature et que l'Amitié seule rend divins de tels soirs. Et l'on murmure, en caressant du regard la chère tête entrevue dans la nuit naissante où la molle clarté rose ne sourit pas encore :

*Tu ne distingues plus le dessein des estampes,  
Je ne comprends plus rien aux lignes que je lis.  
Laissons venir la nuit sans demander la lampe,  
Laisse vieillir mon cœur sans redouter l'oubli...*

*Vois, la chambre a reçu tout le soir calme en elle  
Avec l'humilité d'une femme à genoux.  
Pleurons de joie, ô mon enfant, d'avoir en nous  
Une pure amitié qui se sent éternelle.*

Et très, très tard, quand tout dort, insatiables d'être ensemble, on va errer sous les étoiles, aux confins de la ville et des champs. Comme on jouit du romantisme un peu macabre du firmament où la lune, cette tête de mort, poursuit une partie de cache-cache avec de grands nuages aux noirceurs de crêpe ou aux lividités de suaires! Les arbres du chemin creux ressemblent à des damnés dont le corps noueux, noir et nu, se serait pétrifié dans la torture. Noire aussi, la silhouette d'un mur de cimetière s'aligne à quelque distance. Et l'on devise, en se serrant un peu l'un contre l'autre, d'Hamlet et du crâne d'Yorik.

Or un jour la Vie, fatale à tout qui est tendre, a séparé brutalement ces deux cœurs. Mais ils ne cessent de s'adorer dans l'irrévocable absence. Mais au lieu de s'enlinceuler d'oubli, chacun vit, plus encore qu'il n'en meurt, de son propre sang, de ses propres larmes, de ses regrets, de sa nostalgie du Revoir, il s'en nourrit comme les malades se nourrissent de leur fièvre! Accoutumé à ressusciter continuellement par la pensée les derniers adieux, les derniers embrassements, les derniers pleurs doux encore puisqu'ils tombèrent sur un visage aimé, et les mornes, oh! si mornes jours qui suivirent immédiatement le départ et auxquels mille jours pareils succédèrent, voici que le rêveur de

tantôt retrouve ici, avec une étrange dilection, les nuances de son deuil :

*O mon Dieu, qui demeurez seul après les autres,  
 Vous qui sîtes pourtant l'abandon des apôtres  
 Et qui fîtes souvent abandonné de moi,  
 Vous ne me demandez — est-ce une loi trop rude ? —  
 Que de vous réserver les soirs de solitude,  
 Où, pour me laisser mieux connaître votre voix,  
 Brisant une très vieille et très chère habitude,  
 Celui qui fut ma peine et ma joie ici-bas,  
 Le plus aimé de mes amis ne viendra pas.*

*Et dans l'ombre — loin de la lampe aux lueurs douces —  
 Je revois mon ami sur son livre. Je vois  
 Son front et ses cheveux, tout baignés de lumière  
 Et ce regard plein de sommeil levé vers moi.  
 Je resonge en mon cœur où le souvenir pleure  
 A ne pas l'oublier ce soir, dans la prière  
 Que je vais dire aux pieds de mon lit — et c'est l'heure.*

*Pauvre âme ingénieuse à te faire souffrir  
 Au rythme des chansons et des poèmes tristes,  
 Je veux penser à toi, dont la douceur existe  
 Encor, dans un pays inconnu, Dieu sait où...  
 Et qui seule, en la mort de la même soirée,  
 Dit peut-être mes vers d'autrefois, à genoux,  
 Où revit l'amitié que nous avons pleurée.*

*C'était des vers pour toi qui fus l'âme des soirs  
 Où pleuraient doucement nos jeunesses unies,  
 Quand surgissait — après des heures d'agonie —  
 Un vol tout frissonnant de rêves et d'espoirs,  
 Dans l'oubli du jour morne et des tâches finies...*

*Ce n'était pas la joie où tu rêvais d'aller  
 Ni le bonheur humain que je voulais de toi...  
 — Ah! qu'importait le vent d'automne sur le toit  
 Lorsque nous étions deux à l'entendre appeler...?*

*Nous regardions pensifs, dans la mort de ces jours,  
La vitre ruisselant comme un visage en pleurs,  
— Et nos cœurs voulaient bien aller vers la douleur,  
La compagne fidèle et grave de l'amour.*

Poète, il ne paraît guère probable que le couple adolescent dont je viens, en vous lisant, d'imaginer l'histoire, existe en effet parmi les médiocrités de ce monde où presque tout homme est médiocre, médiocre par le cœur, médiocre par l'intelligence, médiocre par le caractère, médiocre par la sentimentalité même, toujours superficielle et banale. S'il existait vraiment, ce couple merveilleux, séparé mais suspendu à l'espérance d'une réunion terrestre, comme il vous aimerait pour l'infinie tendresse dont vous bercez son aiguë et pourtant royale souffrance! Avec quelle fraternité de deux cœurs élus envers deux autres cœurs élus il aimerait l'enfant que vous avez tant aimé, qui vécut réellement, lui, à la chère mémoire de qui vous dédiez *Les Mains jointes*, et dont *L'Adieu* pleure la perte! Trop heureux, du moins, le doux En-allé, de n'avoir rien su des laides amertumes auxquelles nul ne se soustrait passé vingt ans! Trop heureux de se sentir consolé, dans sa tombe chaude de votre amour, par le bruissement de la voix qui chante :

*Le même vent d'automne est plein de nos soupirs...  
Il me dit nos seize ans et leurs larmes sans cause,  
Et de mourir encore une fois, à ces choses  
Si douces, pauvre mort, de t'avoir vu grandir...*

*Dans la ville et ses soirs dont mon âme est blessée  
— O toi dont j'ai baisé le front couleur de cendre —  
Puissé-je retenir ton image effacée,  
Les gestes résignés et ta faiblesse tendre...*

*Sentir encor le froid de tes lèvres ternies,  
Et le visage dans les mains — me souvenir  
De ceux dont, à mi-voix, on conte l'agonie  
Et qui ont tant souffert — et se sont vu mourir...*

Trop heureux surtout, le pauvre ange, de s'être envolé dans



la Lumière en vous inspirant cette prière si magnifique et si vraie :

*Mon Dieu, vous avez pris cet enfant plein de foi  
Qui mêlait votre nom à ses cris d'agonie,  
Et son âme vous fut si tendrement unie  
Que souvent, le cœur lourd d'un ineffable émoi  
Je le retrouve en Vous qui vous donnez à moi.*

Il se fait tard. La nuit s'épaissit autour de l'habitation coloniale où un inconnu, en lisant votre poésie sincère, écrit son admiration avec le regret de ne pas trouver des mots assez choisis, assez aériens, pour l'exprimer. Les palmiers sommeillent, et leurs longs rameaux s'affaissent comme des ailes refermées. Autour de la Croix du Sud brillent des constellations fiévreuses. Les roses sauvages de l'Afrique, la pourpre quasi violette des hibiscus, les fleurs sanglantes des acacias flamboyants ont éteint leur feu d'artifice aux approches de la nuit. Mais d'ici quelques jours, le parfum ailé des orangers en fleurs nous frôlera dans les ténèbres. Le Zaïre traîne vers la mer la masse lourde et noire de ses eaux, où les crocodiles dorment parmi les roseaux des berges. Nul écho ne vient de la brousse, mais des milliers de crapauds s'égosillent dans les marais. Aux cloisons du « chimbeck » les madones de Botticelli et d'André del Sarte, la sybille delphique de Michel-Ange et son David au front contracté, la sainte Catherine du Corrège, les vierges de Burne-Jones, les portraits d'enfants patriciens gravés d'après Sébastien del Piombo et Gainsborough, regardent écrire, dans l'or liquide irradiant de la lampe, leur confident solitaire. Et voici que, sous un ciel très lointain, vous donnez à une âme qui se jura de rester éternellement adolescente, la joie de voir s'embrasser dans votre œuvre ces trois adolescentes éternelles :

**La Foi, la Poésie et l'Amitié.**

ÉMILE CHARDOME.

*Boma (Congo Belge), le 29 novembre 1912.*

# Saint François d'Assise

## et ses historiens

*A propos de quelques publications récentes.*



Si les bruits et les rumeurs de ce monde viennent jusqu'à lui, saint François doit souffrir dans son humilité. Jamais, depuis des siècles, on n'a tant parlé de lui qu'en ces dix dernières années. L'intérêt qui entoure actuellement le *poverello*, et dont le principal instigateur a été M. Paul Sabatier, a fini par toucher même cette catégorie de gens raisonnables aux yeux desquels une vie de saint ne pouvait en aucun cas mériter attention, étant par définition un tissu d'extravagances, d'impostures et de fantasmagories!

Quantité de périodiques de toute nationalité et de tout caractère n'ont pas d'autre objet que les choses franciscaines; sans cesse paraissent en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., des ouvrages destinés à raconter ou à glorifier le petit pauvre, à publier, à traduire ou à commenter les textes et documents anciens qui le concernent. Et comme il arrive fatalement dans quelque matière que ce soit qui comporte des éléments d'appréciation et d'incertitude, les écrivains qui ont été attirés successivement vers saint François ont formulé des avis fort divergents sur les points controversés de sa légende. Deux écoles de franciscanisants se sont ainsi formées, dont le dissentiment porte surtout sur la question de savoir quel crédit méritent les récits du *Speculum perfectionis* (1) et de la *Légende des trois compagnons*. Selon que l'on acceptera ou que l'on répudiera l'autorité de ses écrits, selon que l'on accordera ou non à leur témoignage la même valeur qu'à celui de

---

(1) Dans une étude sur l'*Incipit et le premier chapitre du SPECULUM PERFECTIONIS*, parue dans les *Opuscules de critique historique* (fascicule XXI, octobre 1910), M. Paul Sabatier a examiné de nouveau les objections opposées à l'utilisation historique de cet écrit, objections qui se fondent surtout sur certains passages qui paraissent avoir été interpolés et sur certaines disparités des différents manuscrits de l'œuvre. Les arguments développés par le savant historien ne convaincront probablement pas ses contradicteurs, mais ils fortifieront encore la conviction de ceux qui, comme nous, ne sauraient admettre que le *Speculum perfectionis*, avec son admirable accent de sincérité, avec la vivacité des scènes vraiment vécues qu'il retrace, avec tout ce qu'il reflète de la joie et de l'enthousiasme

Thomas de Celano et de saint Bonaventure, on pourra concevoir une idée différente de la personnalité et de la vie de saint François.

Dans la *Vie et légende de saint François* (1), qu'il vient de nous donner, M. Georges Lafenestre retient — et avec raison, à notre avis, — tous les textes que nous venons de citer pour en former la trame d'un ouvrage charmant et délicat où l'auteur se dissimule autant que possible pour laisser la parole aux contemporains ou aux disciples du saint. Dans ses très intéressantes *Figures franciscaines* (2), au contraire, M. Lucien Roure, qui a voulu nous montrer à côté de saint François, sainte Claire et saint Antoine de Padoue, rejette sévèrement le *Speculum* et les *Trois compagnons*, pour n'utiliser que Celano et saint Bonaventure. A vrai dire, pour agir tout à fait logiquement dans ce sens exclusif, il faudrait écarter Celano également, puisqu'il relate nombre de traits caractéristiques racontés — avant ou après lui — par les légendes suspectées, et qu'au surplus, son travail — précisément, sans doute, parce qu'il était de nature à être invoqué par les *zelanti*, par les partisans de la règle primitive, de la stricte observance — avait été enveloppé dans la prohibition édictée contre les écrits primitifs par le chapitre général de 1266. A propos de la destruction de ceux-ci, nous ajouterons incidemment que, à moins de supposer qu'elle n'ait fait disparaître toute trace de relations à nous inconnues, on devrait se demander sur quelles autres vies que celle de Celano elle aurait bien pu porter si la rédaction du *Speculum* et de la *Légende des trois compagnons* doit être placée à une date postérieure à celle de ce décret...

Au fond, on a recommencé de nos jours, mais dans des intentions assurément autres que celles qui animaient les franciscains du XIII<sup>e</sup> siècle, la querelle qui divisait l'Ordre à cette époque. Et cette querelle ne paraîtra sans conciliation possible que si l'on tire des conséquences outrées des arguments excellents que l'on peut faire valoir de part et d'autre. Car il nous semble, pour notre compte, qu'il n'y ait rien d'incompatible dans les diverses légendes dont nous avons parlé et que tous les détails qu'elles fournissent soient propres à se confondre aisément dans la même physionomie. Saint Bonaventure fait le panégyrique d'un saint illustre; Celano et les autres écrivent leurs souvenirs, fixent la mémoire de faits dont ils ont été les témoins directs ou indirects. Le point de vue du premier est totalement différent de celui des derniers, et différente aussi leur œuvre respective, différente autant qu'un portrait pris sur le vif d'un portrait posthume, exécuté dans un dessein d'apothéose. C'est le même homme, cependant, mais avec toute la vigoureuse empreinte de la réalité, d'un côté; sous une apparence idéalisée, de l'autre. Tout chez le saint François de saint Bonaventure est, pour ainsi dire, en fonction de sainteté; il ne se

---

de la première prédication franciscaine, soit un recueil de récits apocryphes ou ingénieusement truqués. M. Sabatier termine ce travail en proposant une interprétation nouvelle d'une des fresques relatives à la vie de saint François de l'église supérieure d'Assise. Nous aurons, quelque jour, occasion de revenir sur cette question qui demanderait de trop longs développements pour que nous puissions l'aborder aujourd'hui.

(1) Un vol. Paris, Piazza, éditeur.

(2) Un vol. Paris, Plon, éditeur.

pouvait pas que le « petit pauvre », d'un caractère si original et si spontané, qui nous apparaît dans les *Trois compagnons*; que l'âme humble et ardente, résolue et soumise, combattue de doutes et d'angoisses, que nous dévoile le *Speculum* et Celano, ne s'effaçassent quelque peu dans le rayonnement de l'aurole du canonisé. Mais il n'y a pas dissemblance entre ces deux figures. Leurs contours se juxtaposent parfaitement; elles ne diffèrent que par l'accentuation que chacune d'elles a reçue des biographes de vision et de mentalité fort opposées qui les ont retracées. Et, au surplus, il est nécessaire de tenir compte, pour mettre les témoignages au point, de ce que si la *Légende* de saint Bonaventure est une œuvre d'atténuation et d'apaisement, en même temps que de glorification, celle de l'auteur du *Speculum* et celle des *Trois compagnons* sont, dans une certaine mesure, en admettant qu'elles remontent aux années les plus orageuses de l'Ordre, des œuvres du combat.

On pourrait se laisser aller à croire que le vrai saint François était entre ces deux extrêmes... Il semble également indubitable, par exemple, qu'il n'a jamais entretenu la pensée de se mettre en opposition avec l'Église, et que néanmoins il n'a pas supporté sans rancœur et, parfois, sans résistance les diminutions que son idéal a dû subir pour s'adapter aux exigences d'organisation d'un grand ordre religieux. Il n'y a là aucune contradiction. Quel apporteur d'idéal, si triomphalement qu'il ait pu être accueilli, n'a pas eu à pâtir des contradictions et des entraves que la vie suscitait à la réalisation de son rêve? Et quel idéal plus élevé dans l'ordre du sublime que celui de saint François? Substituer le Christ-Amour au Christ-Justicier; le faire redescendre une seconde fois sur la terre, ainsi que nous l'écrivions ailleurs (1), en le rendant présent à chacun, en le mettant dans l'intimité de toutes les âmes. Son intransigeance sur les modes de réalisation de cet idéal participait de la grandeur même de celui-ci, mais, peut-être, dans l'élan de sa foi ne se souvenait-il pas toujours de l'infirmité commune des hommes, de l'impossibilité de les tirer longtemps de leur indifférence ou de leur irrésolution coutumières.

Dans le même ordre d'idées, on peut concevoir, sans incriminer les autorités ecclésiastiques, qu'à une époque où tant de dévotions paniques et convulsives s'étaient produites avec succès, l'initiative de saint François ait rencontré d'abord quelque défiance. Un saint tel que lui doit apparaître au début comme un novateur imprudent, sinon comme un révolutionnaire, aux yeux de la société constituée, des représentants de l'« ordre établi ». Il serait bien surprenant, dès lors, que l'entreprise si insolite, les idées si entières de François eussent été encouragées d'emblée par l'évêque d'Assise, alors que les souvenirs de la vie élégante et dissipée du jeune pénitent étaient encore tout récents.

Quant à l'action organisatrice du cardinal d'Ostie, le futur Grégoire IX, nous n'avons jamais cessé de penser — M. Louis Gillet exprime la même opinion dans sa belle *Histoire artistique des Ordres mendiants* (2) — « qu'en

---

(1) *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens*. Bruxelles, Van Oest, 1909.

(2) Paris, Laurens, 1912.

l'absence d'une règle précise, l'Ordre de saint François n'aurait sans doute pas subsisté en dehors des frontières de l'Ombrie et des Marches, ou aurait bientôt marché sur les traces des *fraticelli*, dont l'errante et superstitieuse dévotion infesta l'Italie » (1).

Saint François n'était pas un illuminé; ses actes et ses paroles les plus significatifs paraissent animés d'un ne sait quelle raison ardente. Sans que fût diminuée sa confiance dans la vertu évangélique de la pauvreté absolue, où il voulait maintenir ses frères, il dut apercevoir, lorsque ceux-ci se furent prodigieusement multipliés dans toute l'Europe, qu'une telle discipline n'était pas faite pour la multitude : « L'héroïsme restera toujours le lot d'une élite, observe très justement, à ce propos, M. Roure, et les élites sont peu nombreuses. » Le petit pauvre était saint, mais il était homme aussi, et soumis, à ce titre, aux influences et aux impressions de l'expérience. Que cette expérience lui ait été amère, nul doute ! Quelles que fussent ses répugnances, elle s'imposait à lui comme à ces hommes de gouvernement, frère Elie et Hugolin. Aussi, laisse-t-il agir ceux-ci, se dépouillant de toute autorité, gardant pour lui seul la règle que les autres ont trouvée trop pesante. Sa raison, peut-être, s'est inclinée, mais son cœur reste obscurément tourmenté. Le contraste était trop considérable entre la perfection des enfants de Dieu abandonnés tout entiers dans la main de leur Père qu'il avait rêvée et la forme que ce rêve avait prise finalement dans la réalité. Et il était envahi de scrupules, il croyait avoir forfait à la volonté divine, il pleurait ou était obsédé par de nostalgiques réminiscences des heures radieuses du début, il se retrouvait mendiant des pierres pour Saint-Damien ou au milieu de la petite troupe des premiers compagnons, en proie tous, comme lui-même, à la magnifique folie du sacrifice, à l'ivresse de leur vocation de pauvreté et d'amour...

Hélas ! tout idéal qui se propage se vulgarise. Il ne saurait conquérir l'adhésion du grand nombre qu'en se mettant au niveau de celui-ci, en se diminuant lui-même. L'élévation spirituelle d'une foule est en raison inverse de la quantité d'unités qui la composent. La règle de Rivo-Torto ne pouvait plus valoir pour un Ordre qui avait des « provinces » dans les contrées les plus éloignées. Ce n'est pas une hypothèse téméraire que de supposer que, malgré tout, saint François aurait agi énergiquement s'il avait cru que les mitigations de la règle devaient nuire au but essentiel de son institut. Les exemples de dénuement sublime qu'il avait donnés ne furent pas suivis, mais, cependant, l'Ordre resta longtemps fidèle à l'esprit de simplicité dont son fondateur l'avait imprégné. On ne comprendrait pas, sinon, l'action incontestable que le *poverello* a exercée sur les directions de l'art.

Cette remarque très judicieuse est de M. Gillet : « L'influence de saint François sur les arts est un mythe, ajoute cet écrivain, si elle ne s'est pas exercée, comme toute autre du même genre, à travers la société dont il est le fondateur. Nulle ou presque nulle en un sens, si on veut la rendre immédiate, directe, personnelle, elle est en revanche considérable si l'on veut bien

(1) *La légende des trois compagnons...* Bruxelles, Lamertin, 1903.

admettre qu'elle s'est développée en fonction du temps, et par l'intermédiaire d'une famille humaine. »

Les Mineurs, qui avaient pris leur nom du peuple, des petits, des chétifs, du *popolo minuto*, ne perdirent point, bien qu'ils possédassent des couvents et de vastes églises, qu'ils n'eussent plus guère l'allure de vagabonds édifiants, de « jongleurs du Christ », leur caractère populaire initial. Peuple eux-mêmes, ils vivent parmi le peuple, avec lui, à côté de lui, participant à ses tribulations, le conseillant, le soutenant au besoin, comme on le vit, notamment dans nos villes flamandes, au XIV<sup>e</sup> siècle, contre ses oppresseurs, les grands et les puissants. Et leur enseignement, leur prédication continuèrent, en général, à être « de peu de paroles simples », non seulement, sans doute, par obéissance envers saint François, mais parce que le souci d'être compris par leur auditoire habituel ne leur permettait pas les sermons alambiqués qui faisaient la gloire des « docteurs en science sacrée ». Et c'est là que gît le secret de la transformation que l'art a subie sous l'influence franciscaine. Car nous sommes bien loin de partager l'opinion de M. Gillet lorsqu'il écrit : « L'immense importance artistique de François ne réside ni dans son esprit, qui est contraire à l'art, ni dans ses idées qui le condamnent ; ce n'est pas une question de sentiment et de doctrine, c'est une question de fait sur laquelle on ne peut se tromper. Saint François est l'homme aux stigmates et c'est de là que lui vient toute sa valeur au moyen âge. »

La stigmatisation a, certainement, donné un essor puissant à l'Ordre mineur qui avait, d'ailleurs, pris un développement déjà considérable avant cet événement ; elle a accru la renommée de saint François et l'autorité de ses frères et contribué de la sorte à la propagation de la conception religieuse du *poverello*, conception qui s'est imposée à l'art et l'a orienté dans des voies nouvelles. Les stigmates n'apparaissent donc ici que comme une cause indirecte de ce dernier phénomène. La cause directe, immédiate, de l'abandon des formules byzantines, de l'attrait qui entraîne l'art vers les expressions de la vie et du sentiment, c'est ce que nous avons cru pouvoir appeler le réalisme religieux de saint François, cette piété nourrie non de dogmatique, mais de simplicité et d'amour. Cet amour, impatient de son objet, de l'approcher, de se le rendre sensible, de le mettre à portée d'une sorte d'adoration tendre et familière, est devenu le ferment, par le désir qu'il a mis dans les âmes, de tout le renouvellement de l'iconographie sacrée. De là ces innombrables cycles de représentations détaillées, ces illustrations de la légende — apocryphe — de la Vierge et des récits de la vie du Christ ; de là ces interprétations pathétiques de la Passion. C'est dans l'atmosphère créée par cet amour que Niccola Pisano métamorphose son art, que le génie expressif de Giovanni Pisano et de Cimabue grandit et se développe, que Giotto élabore son œuvre grande et belle, œuvre puissamment dramatique, où la nature et la réalité ne sont encore, il est vrai, que comme un moyen pour une fin — et non pour elles-mêmes ainsi qu'au XV<sup>e</sup> siècle — mais où elles sont déjà, cependant, apportant avec elles le mouvement et la sensation de la vie.

Nous avons été charmés de nous trouver, par contre, en parfaite communauté d'idées avec M. Gillet quant à l'appréciation de l'œuvre de Giotto à

Assise. Il constate, comme nous le faisons nous-même dans notre *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens* qu'il y avait une espèce d'incompatibilité entre le génie de ce grand artiste et celui de saint François, et il tient également que la légende franciscaine aurait trouvé de plus pénétrants interprètes, plus tendres, plus sensitifs, dans l'école siennoise que dans la florentine. Mais nous cessons d'être d'accord avec l'éminent écrivain lorsque, terminant son examen du cycle de la *Vie de saint François* de la basilique supérieure d'Assise, il conclut en ces termes : « L'exemple d'Assise a engagé la peinture florentine dans cette voie malheureuse de récits et de bavardages, où elle allait cent ans oublier la beauté ». Anecdotes, si l'on veut, mais c'est là ce que le fidèle, las de froides allégories et de symboles qui le laissaient insensible, attendait. Il demandait à être touché, ému, attendri, et non plus à déchiffrer les rébus enfantés par des imaginations scolastiques. Puis, à un autre point de vue, ne fallait-il pas que l'art, échappé à l'étreinte de l'abstraction médiévale, fût analyse avant que de redevenir synthèse et n'est-on pas autorisé à croire que l'idéalisme de la Renaissance classique aurait été, sinon impossible, au moins très inférieur à ce qu'il a été, s'il n'avait été préparé et, pour ainsi dire, armé par deux siècles de naturalisme et de réalisme?..

Saint François se place à l'origine de cette évolution de la pensée européenne. Il fait prévaloir sur le Dieu-Souverain, suzerain des suzerains dans un monde hiérarchisé, le Dieu-Père, qui exige l'obéissance, sans doute, mais surtout l'amour, et les conséquences de son action, qui s'est exercée toute dans le domaine religieux, se sont fait sentir dans tous les autres.

Ce n'est pas à dire qu'il n'ait pas eu de précurseurs, qu'il ait surgi comme une apparition miraculeuse. Les aspirations qu'il a réalisées avaient agité avant sa venue un grand nombre d'âmes, mais n'en va-t-il pas de même, à des degrés divers, de tous les grands hommes, saints, artistes ou politiques, qui ont donné nom, forme ou puissance effective aux tendances immanentes et confuses du temps où ils vivaient?..

La légende et l'art ont commémoré par des récits et des images la communion spirituelle qui a existé entre saint François et saint Dominique. Toutefois, on doit se demander si l'influence de l'un et celle de l'autre ont eu une égale intensité et un égal succès dans la vie et dans l'art? Que saint Dominique ait ou non imité saint François, il est certain que, s'il s'est conformé à son exemple, il ne l'a fait qu'à moitié, car prenant la pauvreté comme lui, il n'a pas comme lui repoussé la science. Et cette science fait toute la différence des deux Ordres, tout le contraste qu'ils offrent dès l'origine, toute la dissemblance des moyens qu'ils ont mis en œuvre et des résultats qu'ils ont obtenus dans une action qui, pour reprendre l'expression de Dante, était dirigée vers « une même fin ».

Le *Speculum perfectionis*, Thomas de Celano et saint Bonaventure relatent tous trois une anecdote qui met en opposition d'une façon caractéristique la manière franciscaine et la manière dominicaine : S'entretenant dévotement avec saint François, un frère prêcheur, « docteur en théologie », ne peut point

s'empêcher de proposer à son interlocuteur la solution d'une difficulté de l'Écriture. Saint François lui réplique que, étant ignorant, il convient qu'il écoute ses enseignements plutôt que de tâcher d'éclaircir devant lui une question de théologie. Et comme, néanmoins, le frère prêcheur insiste, le saint lui montre en quelques mots que le texte dont l'interprétation l'inquiète peut s'expliquer de la façon la plus simple. Les réponses que le petit pauvre fait ainsi au dominicain contiennent même une double leçon, car le commentaire qu'il donne à la parole de l'Écriture fait voir au questionneur que l'homme qui pèche et s'égaré doit être ramené, non par des menaces ou de savants discours, mais par la seule vertu de l'exemple.

La pauvreté, l'abnégation parfaite, la ferveur joyeuse, voilà les seules armes que saint François voulait mettre entre les mains de ses frères pour leur œuvre d'évangélisation. S'il craignait tant que ses moines aspirassent à la science, c'est qu'il pressentait que, forts du savoir qu'ils auraient acquis, ils seraient entraînés à substituer la parole à l'action, l'enseignement verbal à l'enseignement intuitif. Au contraire, pour les dominicains, cet enseignement verbal était de l'institution même de leur Ordre. Ce sont les Prêcheurs par excellence. Et leur vocation étant oratoire, il ne se pouvait pas que leur formation spirituelle ne prît point la forte empreinte de l'école. Sans doute, leur Ordre agit aussi par les vertus enthousiastes de la foi, mais ils sont avant tout des dialecticiens, puissants dans la logique et dans l'argumentation. Le plus grand des scolastiques, saint Thomas d'Aquin, leur appartient.

Les allégories qui étonnent et qui détonnent dans la basilique d'Assise paraissent toutes naturelles dans la chapelle dominicaine des Espagnols. On sait que jusqu'ici, les premières ont été données, en général, à Giotto, et que, au gré de certains, l'inspiration en serait due à Dante. Tout en formulant un doute sur la paternité de Giotto — incertitude qu'exprime également M. Gillet — nous ajoutions, quant à l'invention de ces « froides et ingénieuses allégories », qu'on « l'attribuerait avec infiniment plus de vraisemblance à quelque bel esprit scolastique, à l'un de ces moines adonnés à la science et aux lettres, le cœur desséché par l'excès de l'étude, auxquels saint François reprochait leurs inutiles curiosités ». Il y a, en vérité, opposition absolue entre la conception de ces fresques et l'esprit de cordiale simplicité de saint François. On peut affirmer que le frère mineur qui en a imaginé l'ordonnance était fort éloigné des voies tracées par le Père séraphique. Cette observation, qui vise principalement la figuration obscure et compliquée des idées imposées au talent du peintre, M. Gillet la fait porter sur le principe même de ces idées : *Triomphe de la Chasteté, de l'Humilité, de l'Obéissance*, etc. : « Cette idée latine du « Triomphe », écrit-il, n'est-ce pas déjà le *leit-motiv* de la Renaissance? Et quand il s'agit de saint François, une pareille apothéose n'est-elle pas bien étrange? Cette exaltation de l'individu, de la *virtù*, sur la tombe de celui qui avait foulé toutes les grandeurs mondaines... quel contraste et quelle ironie! » A dire le vrai, nous ne savons trop si ces *trionphes* peuvent être envisagés de la sorte. Ce n'est pas la *virtù*, la puissance ou le génie d'un homme qu'ils célèbrent, mais les vertus qui étant précisément les plus propres à l'annihilation de l'orgueil de l'individu, sont peu susceptibles de contribuer à l'exaltation du surhomme.



On peut considérer, d'ailleurs, que saint François apparaît là, de même que saint Thomas d'Aquin, dans le *Triomphe* de la Chapelle des Espagnols, moins pour sa glorification personnelle que pour celle de son institut. Seulement, alors que le *poverello* nous semble dépaycé en quelque sorte dans les allégories d'Assise, le savant auteur de la *Somme* nous paraît se présenter, dans l'allégorie de S. Maria Novella, sous l'aspect qui lui convient le mieux : celui d'un maître de la parole sacrée, gardien de la doctrine orthodoxe, qui confond l'imposteur et l'hérétique et les convertit, moins par les persuasions du sentiment que par l'éclat et la force démonstrative de son éloquence. Eloquence qui, évidemment, unissait, selon l'exigence de saint François de Sales, la charité à la vérité, mais qui s'adressait d'abord à l'intelligence, en s'aidant de toutes les sciences que le peintre de S. Maria Novella a figurées, siégeant aux pieds de saint Thomas comme les membres d'un concile.

Le « programme » des fresques si significatives de la chapelle des Espagnols fut élaboré par le prieur du couvent, frère Jacopo Passavanti.

L'esprit de doctrine et d'autorité qui se manifeste dans cette œuvre, on le retrouve dans nombre d'autres ouvrages d'origine dominicaine, la *Bible moralisée* ou *allégorisée*, le *Speculum Humanæ Salvationis*, par exemple, où les clercs puisèrent fréquemment les thèmes dont ils confiaient l'illustration aux artistes.

M. Gillet penche à croire que l'art a subi, à peu près dans la même mesure, l'impulsion des deux grands ordres mendiants. C'est possible, mais il faudra accorder alors que leur action respective s'exerçait dans des directions exactement contraires. En effet, on voit les Dominicains rester fidèles longtemps aux concepts idéologiques de la pensée, qui avaient donné tout leur fruit magnifique et allaient se stérilisant peu à peu, tandis que les Franciscains se présentent comme les avant-coureurs, sur le terrain religieux, du réalisme sous la lente poussée duquel la mentalité féodale allait se transformant.

Si la conception dominicaine avait prévalu, il est à croire que l'art se serait affranchi moins rapidement de la tradition iconographique byzantine. Elle n'aurait certainement pas suscité l'effort vers l'expression pathétique qui rend si poignantes, en dépit de la gaucherie lourde et de l'inhabileté de leurs auteurs, certaines peintures italiennes du XIII<sup>e</sup> siècle. Cette recherche de l'émotion dramatique trouva sa perfection dans l'œuvre de Giotto. Mais la nature et la réalité des choses ne sont qu'accessoires aux yeux de ce grand maître; le décor chez lui n'est qu'à l'état d'indication; il néglige ou omet tout ce qui ne concourt pas directement à accroître l'intensité expressive de la scène qu'il a à représenter. Cette réalité, laissée au second plan par Giotto, passe en premier dans les préoccupations des maîtres du XV<sup>e</sup> siècle. Son étude absorbe leurs facultés d'attention au point qu'il ne leur en reste presque plus pour imaginer une interprétation vraiment émue des épisodes de l'histoire sacrée qui font le sujet le plus habituel de leurs ouvrages.

Cette constatation ne s'accorde guère avec la thèse développée par M. Gillet dans l'impressionnant chapitre consacré au XV<sup>e</sup> siècle qu'il intitule : *l'Avènement du pathétique*. C'est la peinture éclatante et sombre de l'état d'esprit créé dans les populations de l'Europe par les grandes pestes qui les décimèrent dans

la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle : Joie brutale d'avoir échappé au fléau, désir ardent et maladif de jouissances, sensibilité névrosée, qui se complaisait à sur-exciter en elle-même la sensation et la saveur de la vie par des évocations à la fois macabres et dérisoires, notamment les *Danses des morts*. Le tableau est exact, les faits et les œuvres cités par l'auteur en témoignent. Cependant, si l'on se retourne vers l'art du XV<sup>e</sup> siècle et que l'on consulte les ouvrages de ses représentants les plus illustres en Italie et dans le Nord, on doit conclure, si l'art est le reflet de la vie, si celle-ci attend de celui-là des images à sa ressemblance, que le tableau formé par M. Gillet n'est qu'un des aspects, et non point le principal, d'une époque fort complexe dans ses apparences. Il est difficile, en effet, d'admettre avec l'historien des Ordres mendiants que l'art du siècle, considéré dans l'œuvre de ses plus grands maîtres, soit « impulsif, passionné et souffrant ». Cette définition pourrait s'appliquer, jusqu'à un certain point et non sans beaucoup de réserves, à Roger van der Weyden, à l'Angelico, à Botticelli, à certains peintres allemands, mais nullement à la généralité de leurs plus éminents contemporains. Rien de plus sain, de mieux portant, si l'on peut dire, que les ouvrages de Jean van Eyck, de Donatello, de Ghiberti, de Filippo Lippi, de Gozzoli, de Ghirlandaio, de Fouquet, de Bouts, etc., mais rien non plus où se révèle moins le souci de l'expression pathétique, rien où l'on saisisse davantage le plaisir conscient ou inconscient de reproduire la réalité pour elle-même. Et il semble bien que l'introduction de cette réalité dans leur art ait été la véritable passion de ces puissants artistes, l'objectif capital, sinon unique, de leurs efforts.

ARNOLD GOFFIN.



# Les Nibelungen

Trilogie allemande de FRIEDRICH HEBBEL

## TROISIÈME PARTIE <sup>(1)</sup>

### La vengeance de Kriemhild

Tragédie en cinq actes

*Personnages :*

Le roi GUNTHER.	IRING	} princes du Nord.
HAGEN TRONJE.	THÜRING	
VOLKER.	WERBEL	} musiciens d'Etzel.
DANKWART.	SWEMMEI.	
RUMOLT.	UTE.	
GISELHER.	KRIEMHILD.	
GERENOT.	GÖTELINDE, l'épouse de Rüdeger.	
LE CHAPELAIN.	GUDRUN, sa fille.	
Le roi ETZEL.	UN PÈLERIN.	
DIETRICH DE BERN.	UN GUERRIER HUN	} personnages muets.
HILDEBRANT, son héraut d'armes.	OTUIT, un enfant	
Le markgrave RÜDEGER.	ECKEWART	

### ACTE I

Worms. La grande salle de réception.

### SCÈNE I

*(Assis sur son trône, le roi Gunther. Près de lui, tous les Burgondes. Dankwart, Gerenot, Giselher, Ute. Les ambassadeurs d'Etzel, Rüdeger.)*

GUNTHER. — Acquitte-toi de ton message, noble Rüdeger, tous les Burgondes sont ici.

RÜDEGER. — Au nom du maître tout-puissant qui parle par ma bouche, je vous demande la main de Kriemhild, votre royale sœur. Elle seule est digne

---

(1) Voir les numéros de septembre, d'octobre et de novembre.

de ce choix, elle seule peut apaiser le chagrin d'une perte douloureuse. Si vous refusez la seule femme qui puisse remplacer la reine Helke, apaiser le peuple qui pleure en elle sa meilleure part, Etzel sera voué à l'éternel veuvage.

GUNTHER. — Je sais que ton maître et roi prie rarement, mais nous n'ignorons pas moins l'habitude de remercier. Cependant Etzel a porté la sombre puissance des Huns à une telle hauteur, son nom terrible est entaillé en tant de races, que je consens à me lever et à te dire : Nous le remercions, sa demande nous honore.

RÜDEGER. — Quelle sera ma réponse ?

GUNTHER. — Si nous ne faisons sonner les cuivres, si nous n'allumons, avant le jour et l'heure, aux quatre coins du pays, les feux de joie, ce n'est pas que l'orgueil royal réprime l'élan de notre allégresse; nous n'exigeons pas plus que tu nous offres. Mais souviens-toi que Kriemhild est veuve.

RÜDEGER. — Tout comme Etzel. Mais c'est ce qui garantit la constance d'un double bonheur, lui donne consécration, noblesse et durée. Ils ne chercheront pas, à l'instar de la jeunesse inexpérimentée, le bonheur sans limites de la première ivresse, mais la consolation. Si Kriemhild embrasse son nouvel époux en pleurant, si Etzel frissonne sous son baiser, l'un et l'autre penseront : c'est pour le mort : ils s'en estimeront davantage.

GUNTHER. — Qu'il en soit donc ainsi. Mais sache que depuis le jour funeste qui ravit à Kriemhild un époux, à nous un frère, notre sœur est plus souvent au cloître de Lorsch, près du tombeau de Siegfried, que parmi nous. Elle évite la joie avec autant de crainte qu'une autre le crime. Et n'était-ce qu'elle jette parfois un regard vers le couchant rouge ou contemple les roses saignantes, nous ne croirions jamais qu'elle puisse se résoudre à un nouvel hymen.

RÜDEGER. — Vous agrée-t-il que j'aïlle, en personne, déposer à ses pieds l'hommage de mon roi ?

GUNTHER. — Nous lui concédons cette nouvelle faveur, elle est tout à notre gloire. Quant au reste, nous te donnerons réponse dès que nous aurons tenu conseil. Reçois à nouveau tous nos remerciements.

*(Rüdeger part.)*

## SCÈNE II

HAGEN. — Cela ? Jamais !

GUNTHER. — Pourquoi pas, si elle y consent ?

HAGEN. — Si elle s'y refusait, tu pourrais l'y contraindre ; tu disposes de la main des veuves, mais je la chargerais de chaînes plutôt que de la donner aux Huns !

GUNTHER. — Et pourquoi ?

HAGEN. — Pourquoi? La demande me stupéfie! As-tu donc perdu la mémoire? Faut-il que je te rappelle le passé?

GUNTHER (*montrant Ute*). — Prends garde.

HAGEN. — Sa mère? Ce serait hypocrisie! Il y a longtemps qu'elle sait tout. Depuis cette chasse, elle ne m'a plus tendu la main, elle ne t'a plus embrassé.

GUNTHER. — C'est vrai. Mais puisque tu osas, dans ton orgueil, dissiper le léger brouillard qui couvrait le secret de notre union; puisque tu foulas aux pieds la triste verdure qui cachait la tombe ensanglantée et que tu me jettes à la face les ossements du mort; puisque tu étouffas le dernier reste de honte et que tu vantes, avec ironie, la moisson maudite semée par ta main, reçois ta récompense; j'aurai du moins soulagé mon cœur : toi et ton conseil, je vous maudis et je vous jure, n'eût-ce été ma jeunesse, jamais vous ne m'auriez trompé de la sorte! Aussi je vous défendrais aujourd'hui avec dégoût, ce que je concédais jadis par faiblesse et non par haine.

HAGEN. — Je le crois aisément : depuis longtemps Brunhild est ta femme.

GUNTHER. — Ma femme! vraiment, oui! elle l'est, puisqu'elle peut m'empêcher d'en prendre une autre, quant au reste...

HAGEN. — Tu me caches donc quelque chose?

GUNTHER. — Peut-être bien. Tu te souviendras sans peine de la façon dont elle nous accueillit, après le crime, quand je lui tendis la première coupe : éclatant en fureur comme jamais depuis sa défaite, avec plus de véhémence que Kriemhild même, elle nous maudit!

HAGEN. — Il lui fallut du temps pour s'y accommoder.

GUNTHER. — Et quand je lui rappelai qu'elle-même avait exigé le crime, en riant, elle me jeta le vin à la figure; jamais je n'entendis ricaner de la sorte! N'en est-il pas ainsi? M'accuseras-tu de mensonge?

HAGEN. — Tout cela est bien vrai. Mais, au même moment, elle tombait à la renverse et oubliait tout, à jamais.

GUNTHER. — Elle oublia peut-être, mais vécut dans ces courts instants de malédiction toute son éternité. Quand elle se releva, elle était morte.

HAGEN. — Morte?

GUNTHER. — Morte, bien qu'elle mange et boive et fixe du regard les runes. Ah! tout était juste, mais Siegfried traversait ta route.

HAGEN. — Il me semblait. — Non!

GUNTHER. — La parole la plus douce ne l'a point fait sourire, et pourtant cette parole, je l'ai cueillie sur les lèvres mélodieuses de Volker, dans une heure d'or! La menace la plus dure la laisse plus insensible encore. Elle ne connaît ni joie ni souffrance.

UTE. — C'est vrai. La vieille nourrice cache tout.

GUNTHER. — Elle regarde droit devant elle, muette; et s'il faut en croire les anciens contes, il semble que le sang l'ait quittée pour réchauffer les froides entrailles de quelque reptile. Il s'est singulièrement ennobli parmi ses pareils, ce reptile, mais elle ne le vaut pas, elle vaut infiniment moins qu'un reptile, et il en sera ainsi durant cent ou mille ans, jusqu'à ce que, poussé par l'aveugle destin, son pied l'écrase. Réjouis-toi, Gerenot, la couronne de Bourgondie est tienne, je n'aurai pas d'enfants!

HAGEN. — En sommes-nous là?

GUNTHER. — Tu t'étonnes de ne l'apprendre qu'aujourd'hui? J'avais enfoui ce secret dans mon cœur; mais puisque tu poses toi-même le flambeau sur la table, ouvre les yeux et regarde autour de toi! Dans la maison, la colère et la discorde, dehors la honte. Si tu trouves mieux dans quelque recoin, montre-le-moi!

HAGEN. — Pas aujourd'hui.

GUNTHER. — Cette alliance vient nous délivrer de la honte. De même qu'un cygne plonge dès qu'il voit l'eau claire devant lui et lave la poussière de ses ailes, de même je poursuivrai cette œuvre et avec la dernière énergie!

HAGEN. — De deux choses l'une : ou bien Kriemhild aima son époux d'un amour sans égal...

GUNTHER. — Je ne le nierai pas; je connais la différence.

HAGEN. — ... et elle nous hait comme jamais femme n'a haï.

GUNTHER. — Nous? Non pas! Toi, peut-être.

HAGEN. — Elle ne distinguera pas. Nous haïssant à ce point, elle fera tout pour le prouver, car l'amour n'aspira jamais aux baisers et aux étreintes comme la haine au crime, au sang et à la mort; de plus, si le jeûne nuit à l'amour, la haine en devient plus vorace.

GUNTHER. — Tu en as quelque expérience!

HAGEN. — C'est pourquoi je t'avertis.

GUNTHER. — Nous sommes réconciliés.

HAGEN. — Réconciliés! Par les dieux inconnus! Si je n'étais ton homme, le plus fidèle de tes hommes, si chaque goutte de mon sang ne battait pour toi autant que le cœur entier des autres, si tout mon être ne pressentait ce que tu ne sens qu'après coup, je me tairais et ne sourirais même pas! L'avertissement que cache l'ironie vaut une meilleure réponse. Réconciliés! Oui, oui, elle a consenti à te tendre la joue (*montrant Giselher et Ute*), parce qu'il l'en priait du matin au soir et que l'autre pleurait, mais — avez-vous bu à la même coupe? Pas une fois. D'ailleurs, le compte n'en serait pas réglé; non, la réconciliation n'est qu'une dette ajoutée aux autres; le compte n'a fait que grossir.

UTE. — Ne juge pas de ma fille comme de toi-même. Je sais que tu ne chercherais dans son baiser que s'il lui manque les dents qui donnent la

mort, mais Kriemhild ne profanera jamais le signe sacré qui depuis l'aurore du monde scella la paix entre les hommes.

HAGEN. — Les Nibelungen assassinèrent leur père pour l'or que Siegfried apporta au Rhin. Qui l'aurait cru? Pourtant ils le firent : d'autres en feront autant.

GERENOT. — J'écoute volontiers tes avis en toute chose autre que celle-ci. Tu reportas sur Kriemhild la haine vouée à Siegfried.

HAGEN. — Tu me connais mal. Découvre le pays dont nul chemin ne ramène, je le conquerrai pour elle, j'élèverai sa puissance à la hauteur qu'elle désire ; mais ne me demande pas de lui donner des armes ; je le déconseille, parce qu'elle pourrait t'en frapper. Vous croyez, sans doute, que c'est dans l'espoir de lui porter un nouveau coup que je volai le trésor? Loin de moi une telle pensée! J'honore sa douleur et ne lui en veux pas de ce qu'elle me maudit. Qui ne désirerait une telle femme, qui n'aimerait celle qui, aveugle à toutes les fautes du vif, en veut à la terre de ne pas briller autour de la tombe du mort? Si j'ai agi de la sorte, c'est que la prudence l'exigeait.

UTE. — On pouvait éviter cette extrémité.

HAGEN. — Il est vrai que la réconciliation en souffrit. (*A Gunther.*) J'ignorais qu'elle t'en avait excusé pour ton absence. Toutefois je me permets d'en douter, car, à son retour, tu négligeas de punir le voleur. Mais qui donc aurait agi autrement? Elle avait de quoi recruter une armée.

UTE. — Recruter une armée? Kriemhild! Mais elle n'y songea jamais!

HAGEN. — Je sais qu'elle n'y songea point. Elle emplissait seulement les mains tendues et ne se souciait point qu'on les tendît dix fois. C'est le moyen de se faire des amis et de les conserver.

UTE. — Elle n'eut d'autre souci que d'honorer Siegfried. Non, jamais l'on ne reverra pareille figure. Drapée dans ses vêtements de deuil, l'œil calme, mais toujours humide, elle distribuait, à l'envi, les pierres précieuses et l'or rouge; souvent elle les baignait de ses larmes. En choisissant sa douleur, le destin choisit la misère la plus grande pour distribuer le bonheur le plus grand.

HAGEN. — Je n'en juge pas différemment; elle émouvait les pierres. Or, comme la reconnaissance pèse et que chacun cherche l'occasion favorable de s'en alléger, parmi tant d'obligés il s'en fut au moins trouvé un qui lui demandât : Pourquoi pleures-tu? Un signe, et le glaive aurait sauté du fourreau pour venger le vainqueur du dragon, le dispensateur de tant de biens.

UTE. — Et tu penses que Kriemhild aurait donné ce signe? Mais n'est-elle pas femme? Ne suis-je pas sa mère? Le roi n'est-il pas son frère? Gerenot et Giselher ne lui sont-ils toujours chers?

HAGEN. — Il me semble ouïr Siegfried lui-même : les corbeaux l'entourent et l'avertissent, mais il pense : « Je suis chez mon beau-frère », et les chasse en lançant un renard dans leur volée.

GUNTHER. — Assez ! Il ne s'agit plus que de trouver la bouche qui lui annonce ce nouvel amour... (A Ute.) Il n'en est de meilleure que la tienne. Va, parle-lui.

(Tous partent.)

## SCÈNE III

(La chambre de Kriemhild.)

KRIEMHILD (donne à manger à ses oiseaux et à son écureuil). — Je me suis souvent demandée pourquoi les vieilles gens aimaient tant les animaux ; aujourd'hui j'en fais autant...

## SCÈNE IV

(Ute entre.)

UTE. — Encore la main au panier de froment ?

KRIEMHILD. — Tu sais qu'ils sont toute ma richesse et que je les aime. Ils n'ont pas à se plaindre de moi ; ils peuvent s'envoler à leur guise, les cages leur sont larges ouvertes comme les fenêtres, mais tous demeurent ; même l'écureuil, cette œuvre sortie des mains du Créateur au septième jour. Il l'a parfaite comme pas une, car l'image la plus belle lui vint à l'heure du repos. D'ailleurs, comment n'aimerais-je pas ce qui me tient lieu d'enfant ?

UTE. — Ne les prive pas de ta tendresse, mais ne sois pas injuste pour les hommes. Tu nous enlèves ce dont tu les combles, et nous valons cependant mieux qu'eux ?

KRIEMHILD. — Peut-être. Qui donc mourut de douleur pour le noble Siegfried ? Pas même moi, mais bien son chien fidèle.

UTE. — Mon enfant !

KRIEMHILD. — Il se blottit sous son cercueil et voulut me mordre quand je lui présentai à manger, tout comme si je l'excitais à quelque méfait. J'ai maudit, il est vrai, j'ai proféré des serments, mais après j'ai mangé. — Pardonne-moi, mère, mais il m'advint tant de mal des hommes que je crois les fauves meilleurs qu'eux.

UTE. — Laisse ces pensées, il faut que je te parle.

KRIEMHILD (sans l'écouter). — Oh ! j'en suis convaincue. Le lion furieux épargne l'homme qui dort ; la nature le fit trop noble pour égorger un être sans défense. Il est vrai qu'il déchire celui qui veille, mais seulement quand la faim l'y contraint, ce qui pousse aussi les hommes contre les hommes. Mais jamais il n'attaque, parce qu'il envie une noble figure ou une démarche fière, ce qui fait, chez nous, d'un héros un assassin.

UTE. — Pourtant le serpent blesse ce qu'il peut atteindre, et au hasard.

KRIEMHILD. — Quand on l'écrase du pied. Mais la langue dont il frappe son ennemi, il ne l'emploie pas à jurer qu'il voudrait l'embrasser. Non, si les animaux nous sont hostiles, c'est que nous avons rompu la sainte paix du



Seigneur, mais ils se réconcilient avec quiconque en est digne. C'est au milieu d'eux que j'aurais dû me réfugier, mon enfant dans les bras, car l'homme nu, l'exilé que sa race abandonne, renie ou trahit, ils le protègent en souvenir de la fraternité qui les unissait à l'aurore du monde. Dans votre langage j'aurais conté mes souffrances à mon enfant; dans le leur, j'aurais murmuré comment venger le crime. Et quand il eut été homme, il serait sorti de la forêt sombre armé d'une lourde massue, et tous, depuis le lion jusqu'au ver timide, tous l'auraient suivi tel un roi qu'escortent les siens.

UTE. — Il apprendra à maudire tout aussi bien aux bords du Rhin; le père de Siegfried y a droit et sa mère n'est plus là pour l'en empêcher. Pourtant il eût été préférable de le garder auprès de toi.

KRIEMHILD. — Tais-toi! tais-toi! si tu ne veux que mon doute t'atteigne. Comment! le fils de Siegfried à la cour des Nibelungen? On ne lui aurait pas laissé pousser la troisième dent!

UTE. — Tu vois ce qu'il t'en coûte de repousser la consolation que t'offre la nature.

KRIEMHILD. — Celle d'avoir enlevé l'enfant aux assassins me suffit et toujours je tiendrai compte à Giselher de m'y avoir aidé si fidèlement.

UTE. — Te voilà bien punie, maintenant que tu es réduite à chérir les oiseaux.

KRIEMHILD. — Pourquoi prends-tu plaisir à me tourmenter? Tu sais mes malheurs. Couche le fils d'une morte sur son cœur, demande-lui de le nourrir, on verra plutôt la source sacrée de la nature rejaillir dans sa poitrine transie que mon âme se réveiller de cette léthargie. Pas un être vivant ne la subit aussi profondément que moi. N'en étais-je pas venue au point de voir mes rêves s'étendre à l'état de veille, de braver l'appel matinal du coq joyeux? Pouvais-je vraiment être mère? Non, ne m'en parle plus : mon fils n'est pas né pour me consoler. Il tuera le meurtrier de son père; quand il l'aura frappé je l'embrasserai, puis nous nous séparerons pour jamais.

## SCÈNE V

*(Giselher et Gerenot entrent.)*

GERENOT. — Eh bien, mère? Eh bien?

UTE. — Je n'ai rien pu lui dire.

GISELHER. — Nous nous en chargeons.

KRIEMHILD. — Mais quel jour sommes-nous, que tous mes parents s'assemblent de la sorte? Lève-t-on peut-être le deuil?

GERENOT. — C'est fait depuis longtemps. L'on rassemble ses économies pour la Saint-Jean; l'on pend demain l'ail aux poutres. As-tu perdu à ce point la notion du temps?

KRIEMHILD. — Depuis que je me désintéresse des mets, j'oublie chaque fête ; mais votre joie ne peut qu'y gagner.

GERENOT. — C'est impossible aussi longtemps que tu portes ces vêtements de deuil. Aussi nous venons vous les enlever. — (*A Ute.*) Eh bien, quand même non, mère, il est préférable que tu le fasses.

KRIEMHILD. — De quoi s'agit-il, qu'ils s'interrompent tout à coup ?

UTE. — Mon enfant, si tu voulais, une fois encore, comme jadis, cacher ta tête sur mon sein.

KRIEMHILD. — Dieu nous préserve du jour funeste qui apportera cette nécessité ! Tu ne te souviens donc plus !

GERENOT. — Ah ! n'en parle pas aujourd'hui !

UTE. — Je te revoyais enfant.

GISELHER. — Vous n'y réussirez pas. Je vous aidai souvent, et que vous m'en blâmez ou non, je veux y tâcher encore ! (*A Kriemhild.*) N'as-tu pas entendu le son des trompettes, le bruit des armes, le piaffement des chevaux ? Cela signifie : un grand roi demande ta main.

UTE. — Voilà.

KRIEMHILD. — Et ma mère croit utile de me l'annoncer ? Grand Dieu ! Mais la dernière des servantes serait assez femme pour te répondre ! Comment se peut-il que tu oses me le demander à moi.

UTE. — On t'en prie.

KRIEMHILD. — Pour se moquer de moi.

UTE. — Comment ta mère pourrait-elle se prêter à ces sentiments ?

KRIEMHILD. — Je cherche en vain à te comprendre. (*A ses frères.*) Vous autres, vous ne savez ce que vous faites, vous êtes trop jeunes. Je vous avertirai quand votre heure viendra. (*A Ute.*) Mais toi ! — Puis-je renier mon Siegfried jusque dans la mort ? Cette main qu'il a sacrée par sa dernière étreinte puis-je la déposer dans une autre ? Ces lèvres, qui depuis qu'il m'a quittée n'ont touché que son tombeau, peux-tu me demander de les souiller ? Il ne suffit donc point que je ne lui porte pas d'expiation, il faut encore renier ses droits et ternir sa mémoire ? Non, on estime les morts à la douleur dont les honorent les vivants, et si la veuve se remarie c'est à juste titre qu'on pense : elle est la dernière des femmes, ou son mari le dernier des hommes ! Ah ! comment se peut-il que tu aies pu y songer !

UTE. — Que tu refuses ou que tu consentes, il t'en restera toujours ce profit, que tes frères te souhaitent, et de grand cœur, quelque joie.

GISELHER. — Oui, chère sœur, nous le souhaitons et le roi tout comme nous. Ah ! que n'as-tu entendu comme il rabroua le Tronjer qui s'opposait au projet, et sans s'occuper de lui ni de ses avis, ne suivit que sa propre volonté ! Tu lui pardonnerais à l'instant, et non seulement de bouche, comme jadis, mais du fond du cœur.

KRIEMHILD. — Ainsi, Hagen s'y opposait ?

GISELHER. — Je l'entendis de mes propres oreilles.

KRIEMHILD. — C'est qu'il a peur !

UTE. — Il n'en faut pas douter, mon enfant.

GERENOT. — Il craint que tu n'excites Etzel, car c'est lui qui prétend à ta main, et n'entraîne à sa suite tous les Huns contre les Burgondes !

UTE. — Réfléchis bien.

KRIEMHILD. — Il sait ce qu'il mérite.

GERENOT. — Mais oublie qu'au milieu de nous, il est aussi sûr que nous-mêmes.

KRIEMHILD. — Il se rappelle le sort d'un meilleur qu'Hagen que vous entouriez.

UTE. — Grand Dieu ! que ne l'ai-je prévu !

GERENOT. — Notre jeunesse nous trompait.

KRIEMHILD. — Oui, vous étiez trop jeunes pour me protéger, c'est vrai, mais non pour défendre l'assassin que le ciel et la terre tout ensemble accusaient !

UTE. — Ne parle pas ainsi. Tu honoras le Tronjer et comme eux tu l'as aimé. Quand, dans ton rêve d'enfant la licorne sauvage te poursuivait, ou que le vautour t'effrayait, n'était-ce pas ton père qui te sauvait du monstre ? Pourtant, au matin, tu sautais au cou de l'oncle, et ton premier baiser le remerciait d'exploits qu'il ignorait.

GISELHER. — Mais oui ! Et quand, à l'écurie, les vieux serviteurs nous contaient du dieu qui agite la foudre, Thor, et que nous croyions que c'était le dieu lui-même qui par la fente de la porte nous menaçait à la lueur des éclairs, nous nous l'imaginions pareil à Hagen lançant son javelot.

GERENOT. — Ah ! je t'en conjure, laisse le passé se perdre dans la nuit de l'oubli. Tu as assez pleuré ton héros. Si dans la véhémence de la première douleur tu avais fait vœu de pleurer chacune de ses qualités pendant une année entière, à cette heure tu serais déliée de ta promesse. Essuie donc tes yeux, emploie-les à regarder au lieu de les vouer aux larmes. Etzel est digne de ton premier regard de joie. Personne ne peut te rendre le mort et voici le meilleur des vivants.

KRIEMHILD. — Sachez qu'en cette vie je ne désire qu'une chose, et que je ne me laisserai jamais d'y aspirer.

## SCÈNE VI

(*Gunther entre.*)

GUNTHER (*à ses frères*). — Eh bien, où en sommes nous ?

KRIEMHILD (*s'agenouillant devant lui*). — Mon seigneur, mon frère et mon roi, je te supplie humblement de m'écouter.

GUNTHER. — Quel est l'objet de ta demande, parle.

KRIEMHILD. — S'il est vrai, comme on me l'a dit tantôt, que pour la première fois tu osas te montrer le maître aujourd'hui.

GUNTHER. — Pour la première fois ?

KRIEMHILD. — Si tu ne portes plus la couronne et la pourpre par simple ostentation, le glaive et le sceptre par ironie...

GUNTHER. — Tes paroles sont dures.

KRIEMHILD. — Malgré moi. Mais puisque après avoir été couronné tu gravis enfin le trône.

GUNTHER. — Et pour toujours !

KRIEMHILD. — Une heure de joie a sonné pour les opprimés. Comme reine de tous ceux qui vont par le pays, pliés sous le fardeau de la douleur, je me lève devant ton trône et je te crie : qu'Hagen Tronje expie son crime !

GUNTHER (*trappe du pied*). — Toujours cela !

KRIEMHILD (*se relève lentement*). — Le corbeau dont le vol noir encercle dans la forêt la place fatale, ne cessera d'y croasser jusqu'au jour où la vengeance sera venue. Il a vu couler le sang innocent et ne trouvera de repos que quand le meurtrier aura répandu le sien. L'animal qui ignore la cause de sa douleur mais préfère mourir plutôt que d'oublier son devoir me fera-t-il honte ? Non ! non ! Mon maître et roi je porte plainte ici contre Hagen Tronje et réclamerai son châtement jusqu'à la mort.

GUNTHER. — Tu y perdras ta peine.

KRIEMHILD. — N'en décide pas si tôt. Si, dans cette heure douloureuse tu trouves moyen de te débarrasser de ta pauvre sœur, plus vite qu'elle souhaita pouvoir le faire dans un temps meilleur, quand le cerf sauvage avait fendu ta main ; si tu trouves quelque raison de dédaigner la douleur qui, en toute justice, se hasarde à dire : « En est-il qui égale la mienne ? » alors je rirai, je me moquerai de moi-même et bénirai tous ceux que j'ai maudits jadis. Mais, si tu refuses froidement la moindre des consolations, si tu veux me chasser de devant toi en fronçant les sourcils, réfléchis, reprends ta parole. Je ne suis pas seule à crier vengeance, le pays entier crie par ma voix : l'enfant y consacre le premier souffle, le vieillard le dernier soupir, fiancés et promises le frisson le plus cher. Prends garde ! Le jour où ils paraîtront devant ton trône, tu frémiras de voir que chaque âge, que chaque classe me soutient. Car telle une nuée d'orage le malheur s'avance et les menace de plus en plus. Doutant si elles n'ont pas nourri de monstre, les femmes enceintes tremblent d'enfanter ; et que la lune ou le soleil nous éclaire encore est pour beaucoup un prodige. Sache donc, que si tu négliges tes devoirs de roi, le peuple se fera lui-même justice, comme jadis quand les rois n'étaient pas encore nés ; sache que si la fureur le rassemble jamais, il te sera plus terrible, à toi qui trembles aujourd'hui, que le Tronjer lui-même !

GUNTHER. — Qu'il vienne, je saurai l'attendre.

KRIEMHILD. — Tu parles comme si je n'étendais devant toi qu'un misérable manteau souillé de sang, comme si tu n'avais jamais connu le héros qui l'animait de sa vie, jamais entendu sa voix, jamais pressé ses mains dans les tiennes! Est-ce possible! Alors, ô terre! teins-toi tout entière de l'horreur dont un forfait inouï t'a souillée chez les Burgondes! Deviens rouge comme du sang! Rejette le vert manteau de l'espérance et de la joie! Rappelle à tout ce qui vit cet indicible forfait, et puisqu'on reste sourd à tes cris, porte l'expiation devant la race humaine tout entière!

GUNTHER. — Assez! Je suis venu dans une intention qui mérite gratitude. (*A Ute.*) Lui en as-tu parlé? (*Sur un signe de tête affirmatif.*) C'est bien! c'est bien! Je ne demande point que tu me répondes : que le messenger apprenne tout de ta propre bouche. Il verra de la sorte que tu te décidas sans contrainte. J'espère du moins que tu daigneras l'entendre; l'usage le veut et lui-même t'en prie.

KRIEMHILD. — Le markgrave Rüdiger m'est bienvenu.

GUNTHER. — Il viendra aussitôt. (*A Ute et à ses frères.*) Qu'on la laisse.  
(*Tous sortent.*)

## SCÈNE VII

KRIEMHILD. — Il a peur! Il craint Hagen Tronje, et Hagen Tronje, ils l'ont avoué, me redoute. Tu as peut-être raison, ma mère; que tous me méprisent d'abord, qui verra la fin m'en louera davantage.

## SCÈNE VIII

(*Rüdiger entre avec sa suite.*)

KRIEMHILD. — Markgrave Rüdiger, soyez le bienvenu. Mais dites, est-il vrai que vous venez en messenger?

RÜDEGER. — Vous l'avez dit, je viens en messenger, mais en messenger d'Etzel qui ne respecta qu'un sceptre, celui des Nibelungen.

KRIEMHILD. — C'est possible, je n'en demeure pas moins étonnée. Il y a longtemps que je connais votre gloire. Les exploits et Rüdiger, qui avant tout autre les accomplit, eurent une place commune dans notre cœur. Si l'on envoie un tel messenger, c'est qu'on demande, du monde, la meilleure des choses.

RÜDEGER. — En effet, c'est la volonté de mon seigneur et roi.

KRIEMHILD. — Mais comment se peut-il, Rüdiger, que vous demandiez la main d'une veuve? que vous veniez la chercher dans un repaire de bandits!

RÜDEGER. — Que dites-vous, Reine!

KRIEMHILD. — Les hirondelles se sont envolées, les cigognes pieuses ne regagnent plus le nid qu'elles aimèrent si longtemps, et le roi Etzel prétend à la main de Kriemhild?

RÜDEGER. — Vos paroles sont funestes!

KRIEMHILD. — Plus funestes encore les crimes que je vis! Ne pâlissez point! Vous savez de quelle mort mourut Siegfried, mais vous ignorez la chanson dont les nourrices, au bord du Rhin, effraient les enfants.

RÜDEGER. — Et si je la connaissais?

KRIEMHILD. — Le roi Etzel est-il encore païen?

RÜDEGER. — Il se fera chrétien si on le désire.

KRIEMHILD. — Non! non! Qu'il reste païen! Je ne veux pas vous tromper, Rüdger, mon cœur est mort avec celui pour lequel il battait, ma main seule est à prix.

RÜDEGER. — Je vous offre un pouvoir sans limites.

KRIEMHILD. — C'est beaucoup et rien. Comment le partage-t-on chez vous? Au mari, l'épée, le sceptre et la couronne? A la femme les hochets et les broderies? Non! non! je ne saurais m'en contenter.

RÜDEGER. — Quoi que ce puisse être, vous en disposez avant même de l'avoir demandé.

KRIEMHILD. — Le roi Etzel ne refuse donc rien?

RÜDEGER. — Rien, j'en demeure garant.

KRIEMHILD. — Et vous?

RÜDEGER. — Tout ce qui m'appartient est à vous, tout, jusqu'à mon dernier souffle.

KRIEMHILD. — Markgrave, jurez-le-moi!

RÜDEGER. — Je le jure!

KRIEMHILD (*à part soi*). — On connaît le prix, j'en suis certaine. (*Aux valets.*) Les rois!

RÜDEGER. — Alors j'ai votre parole?

KRIEMHILD. — Personne des nôtres n'ignore la puissance d'Etzel. Son nom évoque l'idée du carnage et de l'incendie, après on se souvient qu'on parle d'un être humain. Eh bien, oui! Ma parole, vous l'avez! — L'on dit que si la couronne lui dégouttait du front, si l'épée rougie à blanc fondait en ses mains, il n'arrêterait pas le combat. — Alors, c'est le vengeur attendu, ce lui sera pures délices!

## SCÈNE IX

(*Ute et les rois entrent.*)

KRIEMHILD. — J'ai mûrement réfléchi; je me sou mets à votre volonté. Markgrave Rüdger, donnez-moi la main! Je la prends comme si c'était la main d'Etzel lui-même. A partir de ce moment, je suis reine des Huns.

RÜDEGER. — Je vous rends hommage.

(*Tous ses suivants tirent le glaive comme lui.*)

UTE. — Et moi je te bénis!

KRIEMHILD (*recule devant Ute*). — Laisse! laisse! Cette bénédiction n'a plus de puissance. (*Aux rois.*) Quant à vous, escortez-moi, comme la fille du roi Dankwart a droit de l'exiger, aussi comme il convient à l'honneur du roi de la terre!

(*Gunther se tait.*)

RÜDEGER. — Comment, vous refusez?

KRIEMHILD. — Vous refusez de reconnaître mon rang? (*A Rüdiger.*) Markgrave demande raison au roi Gunther!

GUNTHER. — Je ne refuse rien; mais je ne puis quitter le Rhin. Je vous prie markgrave, de remettre ma sœur en mon nom au maître qu'elle a choisi, et de m'excuser auprès de sa personne. Je lui rendrai visite plus tard.

KRIEMHILD. — En donnez-vous votre parole de roi?

GUNTHER. — Tu la reçus déjà.

RÜDEGER. — Alors j'accepte.

KRIEMHILD. — Un dernier adieu au tombeau de Siegfried! Cependant, veillez au reste. (*Eckewart s'avance.*) Mon fidèle Eckewart m'a bercé, il a tout quitté pour moi, il me suivra jusque dans la mort.

(*A continuer.*)

(Tous droits réservés. — Traduction de J. VANDERVELDEN.)



# Chronique du Mois

---

## La musique

Le nouveau Directeur du Conservatoire de Bruxelles.  
— Premier concert du Conservatoire. — Troisième concert Ysaye. — Quatrième concert populaire. — Le « Chant de la Cloche » de Vincent d'Indy et la « Flûte enchantée », au théâtre de la Monnaie.

C'est à M. Léon Du Bois que vient d'être confiée la haute mission et en même temps la lourde charge de présider aux destinées du Conservatoire de Bruxelles. Le choix du gouvernement se justifie par plus d'une raison. Dans notre Belgique si fertile en talents, Léon Du Bois apparaît incontestablement comme un de nos musiciens les mieux doués. Son œuvre, déjà considérable à l'heure présente, manifeste de la manière la plus heureuse les aspects multiples et la brillante diversité de ses facultés créatrices dans les différents domaines de la musique. Il a écrit des oratorios, des chœurs, des cantates, des pièces orchestrales, des poèmes vocaux, des œuvres théâtrales. Toutes ces compositions ont de la sève, du style, de la couleur, se recommandent par la distinction des idées et de la facture. L'un de ses poèmes vocaux avec accompagnement d'orchestre, *Immortel amour*, est particulièrement remarquable par son expression chaleureuse et son inspiration soutenue. Rappelons-nous aussi ses spirituels et pittoresques *Carillons*, illustrant musicalement un charmant poème de M<sup>lle</sup> Biermé, et les deux partitions écrites pour le théâtre qui lui ont surtout conquis la notoriété, d'une part le *Mort*, mimodrame en trois actes, dont la musique revêt un caractère lancinant exprimant de façon très suggestive et impressionnante le frémissement de terreur angoissée qui parcourt l'œuvre de Lemonnier, d'autre part *Edenie*, création dramatique de longue haleine et de grand style, où le talent de Léon Du Bois arrive à son plein épanouissement.

Musicien d'élite, Léon Du Bois est aussi un professeur de premier ordre, ce qu'Edgar Tinel avait reconnu en lui confiant au Conservatoire de Bruxelles la classe de fugue et de contrepoint. Nous ajouterons que durant ses quinze années de direction à l'Académie de musique de Louvain, il a déployé des qualités de fermeté, de tact, d'intelligence qui lui ont valu d'unanimes sympathies, que dans l'organisation et la préparation des concerts de cette même Académie, il s'est signalé par d'excellentes initiatives, par un souci d'art très



élevé qui ont largement contribué à favoriser le développement et l'affinement du goût musical dans la cité universitaire.

Le premier concert du Conservatoire fut une de ces auditions émouvantes d'où l'on sort l'âme rafraîchie et remplie d'une sereine allégresse. Le *Deutsches Requiem* de Brahms est un vaste chant d'espoir traduisant la paix inaltérable et les triomphantes certitudes du chrétien devant le mystère de la mort. On le sait, il ne s'agit point ici d'une messe de *Requiem* au sens de la liturgie catholique. Les paroles sur lesquelles Brahms édifie sa merveilleuse musique sont empruntées à quelques-uns des textes les plus beaux et les plus consolants de l'Écriture, textes exprimant la fragilité de l'existence humaine, le prix infini de la douleur, la splendeur des demeures de Dieu, la joie de ceux qui meurent dans le Seigneur, après avoir courageusement lutté pendant leur vie. Chacune des sept parties dont il se compose forme d'ailleurs comme un poème distinct et complet dont l'inspiration est aussi profonde que la forme parachevée, et auquel la simplicité forte du style, l'harmonieux équilibre de l'architecture sonore, la sobriété magistrale du coloris, mais, par-dessus tout, la pure et céleste qualité de l'émotion lyrique confère un caractère imposant de surhumaine grandeur.

Les hautes significations du *Requiem* de Brahms ressortent suffisamment du fait qu'il n'a paru nullement diminué par le voisinage de la cantate sublime de Bach, *Ein' feste Burg*, dont les effusions glorieuses et étincelantes revêtent une puissance picturale et une portée symbolique qui sont si bien expliquées par Schweitzer, le perspicace commentateur de Bach, dans son ouvrage *Bach, le Musicien-Poète*.

M. Du Bois, qui a l'intention de consacrer son concert pascal à l'exécution intégrale de *Franciscus*, a voulu dès maintenant rendre hommage à son illustre prédécesseur, dont la mort, perte cruelle pour l'art national, a provoqué une tristesse à laquelle s'est associée la patrie tout entière. Car toute âme capable de réfléchir et de s'émouvoir n'a pu se défendre de contempler douloureusement cette tombe ouverte trop tôt, hélas! et de pleurer devant cette noble existence d'artiste brisée si soudainement au moment où, arrivé à la pleine maturité de son génie, le chantre inspiré de *Franciscus* et de *Catharina*, le poète à la voix tour à tour douce et puissante, au verbe de miel et de flamme, avait encore tant de choses à nous dire. M. Du Bois a tenu à ce que ces deux aspects de la personnalité de Tinel fussent représentés au concert du Conservatoire, et il a porté judicieusement son choix, d'une part, sur l'ouverture de *Godelive*, page de style épique, de structure vigoureuse et splendide; d'autre part, sur la scène de la communion de *Catharina*, où l'inspiration séraphique de Tinel, s'illuminant de reflets supraterrrestres, semble nous apporter des échos du ciel.

Dans la direction de ce magnifique programme, Léon Du Bois s'est généreusement dépensé, affirmant toutes les belles et solides qualités d'un véritable chef d'orchestre : énergie, autorité, sentiment juste et connaissance approfondie des œuvres. Les grands ensembles vocaux du *Requiem* et du *Feste Burg* furent remarquables de sonorité, de cohésion et d'ampleur. Parmi les solistes de talent qui prêtaient leur concours à cette exécution, il convient de citer parti-

culièrement M. Frölich pour sa diction expressive et vibrante, et M<sup>me</sup> Cahn-bley-Hinken pour son art parfait que rehausse le charme d'une voix souple et lumineuse.

\* \* \*

Le troisième concert Ysaye, consacré au prince des symphonistes, avait attiré un concours immense d'auditeurs attestant le prestigieux et universel empire qu'exerce actuellement le nom de Beethoven. M. von Hausegger, chef d'orchestre des Concerts Philharmoniques de Hambourg, dirigea l'*Héroïque* et la Septième Symphonie. Interprétations fermes et stylées, se recommandant par la netteté de l'exposition, par la clarté de l'analyse, arrivant parfois à des réalisations d'une belle ampleur, particulièrement dans l'*Héroïque*, mais sans affectionner les grandes envolées ni atteindre jamais à la haute éloquence. Le succès alla surtout au pianiste Friedberg, cet artiste de race dont maintes fois nous avons fait ici l'éloge. Il interpréta d'une façon vraiment magistrale le Concerto en *ut mineur* et on acclama ce jeu limpide, charmeur, exquisément nuancé, cette technique merveilleuse qui ne s'étale point indiscrètement de manière à absorber l'attention au détriment de l'œuvre. Friedberg fut aussi étonnant de verve dans le *Rondo en ut*, auquel il imprima ces rythmes hale-tants, cette allure farouche et courroucée conformes à la tradition suivant laquelle le maître de Bonn aurait composé ce morceau dans un accès de méchante humeur.

\* \* \*

C'est avec un vif plaisir qu'on a vu M. Sylvain Dupuis reparaître au pupitre directorial des Populaires, à la tête de ce vaillant orchestre que durant de longues années il mena si souvent à la victoire. Aussi ne lui ménagea-t-on point les acclamations et les chaleureux témoignages de sympathie.

Les très belles œuvres qui figuraient à la partie symphonique du programme furent d'ailleurs interprétées ce jour-là avec une subtilité de nuances, avec une ferveur expressive et lyrique qui en firent ressortir les moindres significations. On y entendit la savoureuse trilogie de *Wallenstein* de Vincent d'Indy, dont depuis longtemps on n'avait plus donné à Bruxelles d'exécution intégrale, le *Don Juan* de Strauss aux frémissantes envolées, et enfin la *Scène du Sabbat* et l'*Orage* extraits de l'opéra le *Songe d'une nuit d'hiver* de notre compatriote Auguste De Boeck, ce compositeur aussi doué que modeste et dont l'œuvre n'est ni suffisamment connue ni appréciée à sa juste valeur. Le fragment détaché du *Songe d'une nuit d'hiver*, peinture musicale d'une éloquente concision est tout à fait remarquable par sa puissance suggestive et la splendeur intense de son orchestration.

Le quatrième concert populaire était rehaussé par la collaboration d'un grand artiste, Pablo Casals. Il joua le concerto pour violoncelle de Schumann (op. 129) qu'il avait déjà antérieurement exécuté en 1910 aux Ysaye. De ce concerto, composé pendant la période de déclin, il y a surtout à retenir le touchant « *Langsam* », mais dans son ensemble il est loin d'offrir l'harmonieuse beauté de structure, la fraîcheur d'inspiration et le lumineux épanouis-

sement de l'immortel concerto pour piano en *la mineur*. On applaudit aussi vivement deux gracieux feuillets d'album, délicatement orchestrés, de Glazounoff, *Mélodie* et *Sérénade espagnole*, puis, au rappel, une page de Bach que Casals exposa avec la majestueuse largeur de style et la poésie de sonorité dont il est coutumier.

\* \* \*

Disons maintenant nos impressions au sujet des belles représentations du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy au théâtre de la Monnaie. Le *Chant de la Cloche* fut couronné au concours musical de la ville de Paris en 1886. Si l'illustre disciple de César Franck ne s'y est pas encore totalement affranchi des influences wagnériennes, si l'entière indépendance de son génie si personnel trouve son expression définitive plus nettement caractérisée dans les splendeurs héroïques de *Fervaal*, dans l'idéalisme hautain de *l'Etranger* ou encore dans les éblouissantes architectures de la Symphonie en *si bémol*, en revanche son *Chant de la Cloche* offre une expansion rayonnante, vibre d'une jeunesse et d'une spontanéité de sentiment qui n'apparaissent point au même degré dans ses créations postérieures, alors même que plus volontaires, plus réfléchies et plus puissantes. L'inspiration coule de source et, sans aucune défaillance, se soutient et plane en une continuité d'essor admirable. Discrète ou éclatante, mais toujours limpide, l'orchestration est d'une souplesse extrême, a des affinements exquis de sonorités et de colorations.

On connaît l'idée directrice du poème. Le maître fondeur Wilhelm vient d'achever la cloche à la confection de laquelle il a voué toutes les énergies de son âme, le chef-d'œuvre qui, couronnant sa carrière d'artiste, va léguer son nom à la postérité. Maintenant que son œuvre est terminée, il peut mourir, mais, aux approches de l'instant suprême, son imagination lucide et exaltée ressuscitant la vision du passé, il voit se dérouler devant lui toutes les grandes pages du livre de sa vie en une série d'épisodes significatifs que poétise la voix profonde des cloches, messagères de bonheur ou de tristesse. C'est dans un chant de triomphe que se termine le poème. La mort de Wilhelm a mis un terme aux amères critiques des envieux et des pédants, et tous sans exception célèbrent l'artiste et son chef-d'œuvre.

Lors de l'exécution du *Chant de la Cloche* aux Populaires en 1906, nous formulions à ce sujet des appréciations qu'il nous plait de redire ici. L'œuvre de d'Indy se retrouve tout entière en ses grandes lignes dans l'admirable poème de Schiller. L'on peut toutefois dire que le grand artiste français a renouvelé l'inspiration géniale du poète allemand en la dramatisant et en l'enrichissant d'éléments poétiques heureusement ajoutés (tels que la vision nocturne dans la tour de la cathédrale, la mort du maître fondeur Wilhelm, martyr de l'art, la vie surnaturelle dont s'anime la cloche où, en un symbole hautement expressif, l'âme de l'artiste défunt, amoureux de son œuvre, vient pénétrer et retrouver une existence nouvelle qui celle-là ne sera plus brisée par la mort). Mais s'il a transformé le poème de Schiller, d'Indy n'a pas voulu en changer totalement la nature et en faire une action dramatique proprement dite, régulièrement développée, logiquement rattachée dans ses

parties constitutives par un lien ferme et étroit, préférant à juste titre une forme discontinue, plus libre, où, ainsi dégagés d'un cadre trop rigoureusement précis, les éléments purement lyriques du poème allemand conservassent dans leur paraphrase musicale toute leur signification et leur prépondérance.

Par la hauteur des idées dont il s'inspire (les grands aspects philosophiques de la vie et de l'art, l'immortalité de l'âme et de l'amour), comme par la beauté de sa réalisation, le *Chant de la Cloche* a droit à toute admiration. Citons-nous la scène du *Baptême*, où semble respirer l'âme céleste, naïve et mélodieuse de Franck? Ou bien le tableau de l'*Amour* souvent effleuré de hantises wagnériennes, mais si impressionnant d'un bout à l'autre en sa poésie méditative et ses colorations de rêve? Voici la vision de la Tour où, telle une lente théorie de spectres volant silencieusement dans un rayon de lune, se dressent grimaçantes des apparitions fantastiques, où les animaux héraldiques vivent et se meuvent, les gargouilles et les figures symboliques pénètrent dans la tour, tandis que l'appel mystérieux des cloches amies éveillant les esprits de l'Empyrée, ceux-ci versent dans l'âme blessée de Wilhelm le baume de la consolation et que par-dessus cette musique aux sonorités scintillantes, s'élève, pénétrante et suave, la réconfortante voix de la fiancée perdue transfigurée par la mort. Puis le tableau de l'*Incendie*, d'un réalisme si éloquent traduisant avec tant de force ces clameurs infinies qui semblent porter en elles avec une intensité sans cesse grandissante la terre et la menace des foules.

Mais outre ces qualités qui brillent de toute évidence dans le *Chant de la Cloche*, ampleur du souffle poétique, vigueur de la conception musicale, délicatesse affinée du sens pittoresque, il en est une autre qui les domine et constitue d'ailleurs comme la consécration et le couronnement de toutes les grandes œuvres de d'Indy, nous voulons dire qu'en son inspiration première, comme en tous les détails de sa réalisation, il reflète la beauté d'une âme claire, droite et sereine.

A la Monnaie, ce poème de la *Cloche* vient d'être l'objet d'une adaptation scénique analogue à celles qui ont été imaginées pour la *Damnation de Faust* et l'*Enfance du Christ* de Berlioz. Il convient d'en féliciter vivement MM. Kufferath et Guidé. Le succès est grand et c'est justice, car ces représentations très artistement suggestives comptent assurément au nombre des plus parfaites et des plus soigneusement mises au point qui aient été données sur notre première scène lyrique. Vincent d'Indy est venu les préparer lui-même, infusant à l'orchestre et aux chœurs une chaleur d'accent, une richesse expressive, une ferveur d'enthousiasme qui impressionnent et entraînent. Il semble difficile de mieux rendre la saveur délicieuse, l'éclat et le lyrisme frémissant de cette musique toute gonflée de sève printanière. M<sup>lle</sup> Heldy donne tout son charme poétique à la figure sereine et consolatrice de Léonore (la Fiancée). M. Girod est l'interprète ému et éloquent du rôle de Wilhelm, où, du reste, il fait preuve d'une puissance vocale qu'on ne lui soupçonnait point. Comme toujours au théâtre de la Monnaie, la mise en scène est remarquable, abonde en évocations pittoresques, en tableaux intenses de vérité et de couleur. Le tableau de la tour de la cathédrale est une merveille. Vincent

d'Indy dirigea les trois premières représentations. La conduite en a été ensuite confiée à M. Lauweryns, qui s'acquitta de sa mission avec autant de conviction que de zèle.

\* \* \*

Sans rencontrer dans le public ce même accueil enthousiaste qui fit de la reprise de *Fidelio* le succès le plus éclatant de la saison dernière, la reprise de la *Flûte enchantée* au théâtre de la Monnaie a donné lieu à une série de belles et intéressantes représentations. C'est qu'à l'instar des *Noces de Figaro* et de *Don Juan*, la *Flûte enchantée* âgée de plus d'un siècle continue à faire les délices de tous les musiciens et que le temps passe sur ces œuvres sans en altérer la beauté ni marquer de la moindre ride leur immuable jeunesse. Encore faudrait-il expliquer en quoi consiste cette beauté de l'opéra de Mozart.

Le livret de la *Flûte enchantée*, signé d'Emmanuel Schikaneder, est une manière de conte de fées fort incohérent, dont les personnages, exception faite pour l'amusante silhouette de l'oiseleur Papageno, sont autant de figures aussi falotes qu'inconsistantes, sans aucun relief ni caractère. La lutte qui s'établit entre la Reine des Ombres et le mage Sarastro se disputant la possession de Pamina et aboutissant au triomphe de la Lumière sur les Ténèbres indique à la vérité quelques velléités d'un vague symbolisme qui, pour s'exprimer dans l'action de façon trop puérile et maladroite, demeure d'ailleurs sans efficacité. Mozart était resté fidèle à la conception de l'opéra suivant laquelle le livret, humblement asservi à la musique, dédaigneusement relégué à l'arrière-plan, n'occupe dans l'œuvre d'art qu'une place secondaire. Pour lui les grandes leçons esthétiques de Gluck n'avaient point porté de fruit. Aussi, dans les œuvres qu'il a écrit pour le théâtre, le maître de Salzbourg apparaît aussi différent et lointain qu'il est possible de l'être du glorieux restaurateur du drame lyrique, de celui dont la musique, infusant une puissance nouvelle aux plus purs chefs-d'œuvre des lettres grecques, semble, fait unique dans l'histoire de l'art, les avoir créés une seconde fois.

Mais si dans son œuvre théâtrale Mozart ne s'impose pas à nous comme le poète souverainement profond et expressif que nous saluons dans Gluck, il a d'autres titres à notre admiration. Ce n'est pas au point de vue dramatique qu'il importe de le considérer. Mozart est poète en tant que musicien et exclusivement comme musicien. On l'a dit, il est la musique même, cherchant et trouvant en elle seule son point d'appui, sa raison d'être et sa vertu expressive. Son art est l'éclosion fraîche et embaumée d'une âme extasiée et radieuse. Génie vêtu d'une robe de lumière, il vole et plane au travers des paradis en fleurs, entonnant dans des effusions de gratitude le cantique du printemps éternel. Ce qu'il faut surtout admirer dans la *Flûte enchantée*, c'est cette atmosphère harmonieuse de sérénité virginale et limpide, cette abondance sans cesse jaillissante de mélodies aux célestes contours, la perfection et la souveraine eurhythmie des formes musicales où s'exprime la pensée du maître. C'est du génie allemand et du génie latin à la fois que Mozart a extrait les sucs précieux composant la liqueur divine qu'il nous offre en sa

coupe étincelante. Et s'il est vrai que Mozart se montre dans ses opéras un génie italo-allemand, nous nous rallions volontiers à la manière de voir de Camille Bellaigue qui, dans la *Flûte enchantée*, découvre une prédominance de l'idéal allemand plus nettement accusée que dans ses autres créations théâtrales. L'observation s'applique notamment à l'ouverture et aux ensembles symphoniques ou vocaux qui figurent parmi les plus belles pages de la partition, la pensée allemande se différenciant d'ailleurs de la pensée italienne par « la mélodie moins facile mais plus riche, plus féconde, que l'harmonie viendra soutenir et fortifier, par une plus grande indépendance des formes ou des forces musicales, par la continuité logique et naturelle de la mélodie et du discours ».

La *Flûte enchantée* bénéficie à la Monnaie d'une interprétation très distinguée, à laquelle MM. Girod (Tamino), Ponzio (Papageno), Grommen (Sarastro), Baldous (l'Orateur), M<sup>mes</sup> Pornot (la Reine de la Nuit) et Rollet (Pamina) prêtent leur concours. Nous signalerons particulièrement M<sup>lle</sup> Rollet qui dans le rôle de Pamina s'est véritablement révélée au public dont elle a conquis les suffrages par le charme de sa voix douce et flexible, par la remarquable pureté de sa diction, la grâce de son geste et la mobilité expressive de sa physionomie.

GEORGES DE GOLESCO.

## Théâtre du Parc

**Baldus et Josina**, pièce en six tableaux de M. PAUL SPAAK

Ce théâtre belge longtemps rêvé par nos auteurs, le voici donc réalisé grâce à l'inlassable persévérance de l'enthousiaste et toujours jeune Edmond Picard. Il s'est inauguré par une œuvre nouvelle d'un dramaturge qui a fait brillamment ses preuves, M. Paul Spaak, que d'aucuns nomment, à tort peut-être, « le Rostand belge ». Jamais ce luxuriant poète n'a dépensé plus de talent que dans *Baldus et Josina*, jamais il n'a brossé d'une main plus ferme et sûre ces tableaux de la Flandre où il est passé maître, jamais surtout il ne s'est élevé plus haut dans les sphères de l'idéalisme. *Baldus et Josina* est, bien plutôt qu'un drame, un poème dialogué, écrit à la louange de la Flandre et du rêve. Aussi ne m'étonnerais-je pas qu'il fit meilleure impression à la lecture qu'à la scène. Il semble, et ceci est étrange, que la pratique du théâtre, au lieu de développer en M. Spaak l'habileté dramatique, accentuée, au contraire, ses qualités lyriques, et qu'à chaque nouvelle œuvre il se montre plus poète, en quoi d'ailleurs il affirme bien son tempérament national. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Pourtant, force m'est bien de convenir que *Kaatje*, où le lyrisme apparaît plus contenu, avait, par sa simplicité, son émotion toute familière et familiale, son intrigue sobre et « quotidienne », plus de chances de toucher la foule que *Baldus et Josina*, où les meilleurs morceaux se trouvent précisément être des hors-d'œuvre lyriques. Le récit du vieux Basilius, au deuxième tableau, est une merveille de grâce et d'émotion; les quatre confes-

sions où Baldus explique son rêve à Josina, ont d'éclatantes et graves beautés : mais encore est-il excessif, quand on est le héros d'un drame, de s'y reprendre à quatre fois pour redire les mêmes choses, et il y a, dans tout cela, de flagrantes longueurs, si nous jugeons la pièce comme pièce, non comme poème. Je ne vois guère que le troisième et le cinquième tableau qui demeurent proprement des scènes de comédie. Quant au dénouement du drame, son tragique, un peu facile, apparaît inopportun : ce poète qui préfère mourir plutôt que d'épouser sa belle, parce que le père de la jeune fille ne veut consentir au mariage qu'à condition qu'il brûle ses vers (alors qu'il les connaît par cœur et qu'il pourrait si simplement simuler un autodafé), cet artiste qui refuse d'être un homme et un travailleur comme les autres, fût-ce pour conquérir le bonheur, ce Baldus est, si l'on y pense, un paresseux indécrassable et un assez sot personnage. Et son geste final enlève à la pièce non seulement toute réalité, mais toute vraie vérité humaine : même poète au fond de l'âme, on n'est pas chimérique et absurde à ce point-là. Le public bruxellois, qui a beaucoup de bon sens, qui en a trop peut-être, a fort bien compris cela ; et s'il n'a pas fait à cette pièce le succès qu'il a fait à *Kaatje*, ce n'est pas seulement par défiance vis-à-vis du théâtre belge.

Il n'en reste pas moins, d'ailleurs, que *Baldus et Josina* est une œuvre de grand mérite, pleine de remarquables beautés, et qui atteint par moments à une émotion profonde, directe, communicative, qui est la marque essentielle du talent de M. Spaak, et que nul autre homme de théâtre ne possède chez nous à ce point.

M. Reding monta cette œuvre inaugurale avec des soins qui, à eux seuls, en eussent justifié le succès. Les décors étaient superbes de poésie et de vérité. Et l'interprétation fut à la hauteur de la pièce : M. Brousse, en Baldus, eut des accents chaleureux et se surpassa lui-même (j'ajouterai que, cette fois-ci, il a fort bien dit les vers) ; M. Gournac, qui se révèle un acteur excellent, joua d'émouvante façon le joli rôle de Basilius ; M. Richard fut parfait de bonhomie, de rondeur et d'importance satisfaite ; M. Marey, en Jacob, joua en artiste sobre et sûr, et les autres acteurs masculins complétèrent l'ensemble de la manière la plus satisfaisante. Du côté des dames, je n'ai, sans efforts de galanterie, que des éloges à exprimer : M<sup>lle</sup> Dudicourt prêta au rôle de Josina le charme de sa voix musicale, de sa diction intelligente, de sa grâce simple et naturelle ; on en voulait un peu à son candide amant de sacrifier ainsi une personne si aimable à la manie des vers. M<sup>mes</sup> Adrienne Beer et Mary Leroy furent très agréables, elles aussi, en Caso et en Cordula ; et enfin M<sup>lle</sup> Lefèvre récita avec gentillesse les admirables levers de rideau dont M. Spaak, qui a des images à revendre, avait fait précéder chacun de ses six actes.

\* \* \*

### **L'Amour veille**, comédie en quatre actes de MM. DE FLERS et DE CAILLAVET.

Il y a en somme peu de chose dans ces quatre actes, et l'on serait bien en peine d'en raconter l'intrigue. Mais ils valent par la grâce, la bonne humeur

alerte, l'esprit que les auteurs répandent à profusion dans ces tableaux légers de la vie parisienne. Ah! que MM. de Flers et de Caillavet sont spirituels et charmants? Depuis Meilhac et Halévy, on n'avait plus vu au théâtre d'aussi amusantes comédies, brodées sur une trame aussi frêle.

Il y a du moins, dans l'*Amour veille*, un type curieux et bien croqué, Ernest Vernet, dont M. Henri Beaulieu a rendu excellemment la gaucherie désappointée, tandis que M<sup>lle</sup> André Méry réalisait une belle et séduisante Jacqueline.

\* \* \*

### L'Assaut, pièce en trois actes de M. HENRY BERNSTEIN.

Voici sans doute la meilleure pièce, la plus pensée, la mieux écrite, la plus noblement émouvante que M. Bernstein ait donnée; et bien qu'il ait renoncé ici aux brutales violences de jadis, l'impression produite par l'*Assaut* est forte, en sa sobriété, autant, sinon davantage, que l'impression d'*Israël*, de la *Rafale* ou du *Voleur*. On sort de là empoigné, certes, mais aussi pris par quelque chose de plus profond et de plus haut que l'ordinaire angoisse dramatique. Cette pièce de M. Bernstein est de celles qui font penser : elle a un caractère poignant de véritable humanité, elle remue en nous ce qu'il y a de plus élevé dans nos instincts émotifs. Bref, M. Bernstein a tiré, de ses mésaventures passées, une œuvre noble et pathétique : il ne pouvait mieux racheter les péchés de sa jeunesse.

L'*Assaut* fut un grand, un très grand succès. M. Henry Krauss et M<sup>lle</sup> Eve Francis y eurent du reste, par leur talent, une large part; et M. Louis Leubas fut simplement admirable.

F. A.

## Le VII<sup>e</sup> Salon de l'Estampe

Au centre de la galerie, sur un chevalet cinq eaux-fortes de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre nous rappellent qu'en perdant une princesse de noble caractère nous avons perdu une artiste de talent. Ses œuvres, gravées dans la manière de Lauters, allient à une grande vigueur de trait ce charme un peu conventionnel qui caractérise les productions d'il y a trente ans. Elles peuvent servir d'exemples à nombre d'aquafortistes trop ignorants d'une technique indispensable ou pas assez soucieux d'observer les principes essentiels de leur art, trop uniquement préoccupés, à coup sûr, de produire beaucoup et d'exposer davantage.

C'est une contagion! Le moindre gribouillis est envoyé aux salons, le plus modeste amateur fait partie d'un cercle d'art et prend d'assaut les cimaises. Il ne soupçonne rien du dessin, il ignore tout de la perspective, peu lui chaut! sa petite vanité est satisfaite, « il expose! » cela suffit. Ces messieurs me pardonneront de le leur dire : cela ne suffit point du tout! Marchez avant de courir, dessinez avant de peindre ou de graver, regardez avant de dessiner, et si vous ne savez pas regarder, faites-vous épiciier ou droguiste mais renoncez aux choses d'art!



Que si vous avez un peu de talent, mieux vaut travailler modestement mais avec énergie, patiemment mais avec persévérance et vous produire quand l'heure est venue. Tant de gens parlent pour ne rien dire qui feraient mieux de se taire. Dans les salons d'art le flot des médiocrités submerge les œuvres de valeur; ne vous rangez pas dans la médiocrité.

J'ai relevé, au Salon de l'Estampe, cent vingt-cinq dessins qui n'ont aucune raison de s'y trouver et parmi les œuvres gravées j'en ai noté cinquante-cinq qui décèlent une ignorance totale des principes essentiels. Si, en outre, je retranche les admirables estampes d'Outamaro au nombre de cinquante, j'ai éliminé plus d'un tiers des œuvres soumises à la critique. C'est beaucoup, avouez-le, et le public n'a peut-être pas tort de se plaindre.

Il comparait ce dernier salon à une revue des troupes que le Turc devant Tchataldja lançait sur le canon bulgare. Là aussi, il y avait trop d'hommes, sans instruction ni préparation suffisante, sans cohésion et sans chefs, on sait ce qu'il en advint.

Le résultat, dans la matière qui nous concerne, est moins tragique, peut-être, mais non moins déplorable.

Les graveurs, eux aussi, ont à se défendre contre un ennemi puissant, jeune et plein d'avenir : la photographie et ses nombreux alliés, photogravure, photolithographie, photochromie. Il est temps qu'ils s'unissent dans un effort désespéré. Ils ont perdu, déjà, les belles provinces qu'ils occupaient depuis des siècles, je veux dire l'illustration du livre et le portrait, on s'apprête à leur enlever davantage, qu'ils prennent garde. Je cherche en vain des chefs à mettre à leur tête et n'en trouve point. Je vois de bons soldats : Albert Delstanche qui connaît son métier, Walter Vaes au tempérament vigoureux, Rudolphe De Saegher, Alfred Hazledine, René Lombaerts, Will Van Riet... c'est une phalange solide mais bien réduite.

La résistance viendrait-elle de Vienne?

La gravure sur bois y trouve de nombreux adeptes, ils sont adroits et ne manquent pas de savoir-faire, mais ces œuvres sont impersonnelles et nous touchent peu. En Angleterre les Pennell ne sont que des virtuoses de la ligne droite. Ils veulent étonner — je pourrais dire « épater » puisque l'Académie l'admet — par le grandiose ou le formidable, mais ce grandiose et ce formidable, à jet continu, fatiguent quand ils n'ennuient pas.

En un mot, l'horizon est noir pour les graveurs; les organisateurs du VII<sup>e</sup> Salon nous l'ont fait voir à l'évidence sans nous donner l'espoir des revanches prochaines.

R. G. G.

## Revue des Revues

LA REVUE GÉNÉRALE. Un poème de Noël Dubois, une page de M. Henri Davignon au sujet du dernier volume de M. Rency : après avoir rappelé que l'auteur de *Madeleine* a abandonné le roman pour la critique, M. Henri Davignon poursuit :

« Nous ne pouvons nous empêcher de le regretter; car, au lieu de porter

en ce genre littéraire, les qualités d'observation et de sensibilité qu'on lui reconnaissait, l'écrivain y introduit une prétention dogmatique, quelquefois déplaisante et presque toujours disproportionnée au cadre, à la matière où elle se manifeste. Ces *Propos de littérature*, il faut les prendre à la lettre pour des propos, c'est-à-dire pour des impressions personnelles : et cependant ils empruntent un ton d'autorité et de parti pris qui les ferait considérer comme des arrêts. Or, le magistère de M. Rency s'exerce à l'occasion de quelques-uns des livres parus en France, en Belgique et ailleurs au cours de ces dernières années, et les divers articles réunis ici n'ont d'autre lien que cette actualité conventionnelle. C'est peu pour offrir à un critique l'occasion d'affirmations didactiques et de jugements absolus...

» Son excessive, son autoritaire dogmatisme ressemble, quoiqu'il s'en veuille défendre, à de l'intolérance quand l'actualité amène sous sa férule un Tolstoï, un Maurice Barrès. Cette intolérance est ingénue et s'apparente à une naturelle incompréhension. M. Rency est persuadé que la proclamation des Droits de l'Homme et l'avènement du matérialisme scientifique a clos définitivement l'ère de la tradition classique et de la force conquérante des idées religieuses. Grand bien lui fasse; tout de même cela borne singulièrement son horizon littéraire, qui seul nous occupe ici. Je suppose qu'il croit fermement au dogme de l'évolution de la matière, je le suppose, bien que cela ne me regarde pas. Seulement, ne ferait-il pas bien de se préoccuper davantage de l'incessante évolution des âmes en notre humanité frémissante? L'inquiétude contemporaine, si évidente dans l'œuvre d'un Tolstoï, d'un Loti, d'un Rod, d'un Bourget, d'un Barrès, est certes le plus magnifique aliment d'art offert à la sensibilité de nos écrivains. Elle explique l'évolution de leur talent, les apparentes contradictions de leur œuvre, elle donne au mouvement littéraire de ces dernières années une belle unité spirituelle à laquelle peuvent se rallier, de quelque extrémité de la pensée qu'ils partent, tous les esprits curieux de vie morale — pourvu qu'ils consentent à se dépouiller d'une confiance illimitée en leur propre certitude. »

— L'INDÉPENDANCE (numéro de Noël). Un poème admirable de Claudel sur François Xavier. Des vers pittoresques de Francis Jammes à Paul Claudel :

*Ami si grand, mets ta plus belle robe,  
Celle de Chine où l'on a peint de l'aube  
Et ton chapeau de Consul général...*

— LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. La *Châsse de Brabant*, par M. G. Ramaekers. Du très beau Verhaeren... mais que diable vont-ils faire en cette galère?

— LE MERCURE DE FRANCE. M. Georges Duhamel a consacré deux articles à Paul Claudel. Une charmante fantaisie de Jammes : *L'Auberge des Poètes*.

— WALLONIA, une des plus belles revues de chez nous, a publié le

13 décembre son numéro jubilaire, et a donné à cette occasion quelques pages harmonieuses de nos meilleurs écrivains.

— LES MARCHES DE L'EST ont consacré leur numéro de Noël à la gloire de Metz.

— L'ÉVENTAIL publiera dorénavant des chroniques régulières de plusieurs de nos collaborateurs : Georges Virrès, Eugène Gilbert, Pierre Nothomb, Henri Davignon, etc.

— LES CAHIERS DE L'AMITIÉ DE FRANCE, de janvier, donnent un article de M. Pierre Nothomb sur *Durendal* et les écrivains catholiques belges.

— Saluons une nouvelle revue qui vient de paraître : LE ROMAN PAYS DE BRABANT. Elle se rédige à Nivelles et est dirigée et illustrée tout à la fois par un artiste charmant, M. Paul Collet.

— Une autre naissance : LA BONNE AUBERGE, qui paraît à Louvain. Un titre charmant, une allure indépendante. Des enthousiasmes un peu déplacés (J.-J. Van Dooren, mon Dieu!), des fautes de français (mais elles sont de M. H. Frenaycid) et des éreintements injustifiés (celui d'H. Davignon). Mais combien cela vaut mieux que les petites revues de suiveurs sans verve.

— LES RUBRIQUES NOUVELLES. M. Beauduin n'est plus directeur, M. Beauduin n'est plus gérant. Mais grâce à Dieu, M. Beauduin figure encore au sommaire!...

LA NEF a changé de pilotes. Le rédacteur est depuis le 1<sup>er</sup> janvier Jean van Zuylen van Nyevelt et le secrétaire de rédaction, Jean Van den Steen. La collaboration (par l'entremise de la Société des Gens de lettres) de M. Camille Lemonnier a heureusement pris fin. De belles pages, de la tenue, une amusante déclaration : il n'y aura pas de *Petit Mousse*.





EDGAR TINÉL SUR SON LIT DE MORT



# Un artiste chrétien <sup>(1)</sup>

Edgar Tinel

---

Les lecteurs de la *Revue liturgique et bénédictine* ne s'étonneront point de nous voir consacrer quelques lignes à rappeler le souvenir du grand artiste chrétien qui vient de passer à l'éternité, le 28 octobre dernier. Si le but religieux de tout son œuvre musical justifie à lui seul un dernier salut de la part de toute revue catholique largement ouverte à toutes les manifestations du christianisme, les caractères distinctifs de cette forme d'art doivent attirer particulièrement l'attention d'une revue liturgique.

En effet, les tendances artistiques du maître ainsi que la formule musicale qu'il choisit délibérément comme l'expression qui réaliserait son idéal, poussent leurs racines les plus profondes dans la liturgie, et spécialement dans l'art grégorien. On se souvient que le jeune Tinel, après avoir fermé son cœur aux ambitions légitimes d'une carrière de virtuose, s'en fut diriger les ardeurs de son zèle vers un but plus modeste, et dont il n'avait à espérer aucune gloire, sinon la satisfaction d'avoir procuré celle de Dieu. Poussé par un besoin d'âme qui devait pénétrer toute sa carrière de compositeur, il rêva une réforme complète de la musique religieuse; elle soulèverait d'autant plus d'obstacles sous ses pas, qu'aucun réveil dans les idées liturgiques ne préparait alors les esprits à seconder les espérances du jeune pionnier de cette cause sainte. Aujourd'hui que l'œuvre entrevue a reçu la consécration d'un mouvement conduit par Pie X avec une précision admirable, nous sommes tentés de ne plus apprécier à leur juste valeur les vues et les efforts de celui qui fut, entre tous, un véritable et authentique précurseur de la rénovation grégorienne. Si l'on veut bien faire abstraction de certaines idées particulières, de quelques exubérances dans la parole et l'action, on reconnaîtra qu'Edgar Tinel conçut et réalisa une admirable synthèse de musique liturgique, dont la Belgique catholique ne lui sera jamais assez reconnaissante.

C'est le premier aspect de la personnalité de Tinel; et la lecture de sa correspondance avec M<sup>lle</sup> Teichmann nous révèle combien ce rêve de jeunesse exerça sur la vie intime, et, partant, sur la carrière musicale de l'artiste, une influence décisive. On le connaît beaucoup par ses boutades, voire même ses caprices; mais ceux qui, comme nous, durant plusieurs années, l'appro-

---

(1) Nous reproduisons avec plaisir ce bel article sur Edgar Tinel paru dans la *Revue liturgique et bénédictine* de l'abbaye de Maredsous.

chèrent véritablement, conservent le souvenir inaltérable d'une intelligence transcendante, ouverte à tous les domaines de la culture intellectuelle, vive et primesautière, admirablement pondérée et en parfaite possession de sa puissance; d'un cœur droit dont la loyauté avait une logique étonnante; tendre comme un enfant; d'une âme pénétrée entièrement des vives lumières et des forces que la foi la plus saine et la plus pure crée dans l'homme. Aussi, sous sa physionomie altière et rude, se cachait une vie toute de foi, de prière, de souffrance, de travail humble et persévérant, dont nous ignorons encore les beautés, dérobées aux yeux du public distrait des vraies grandeurs.

L'œuvre de réforme musicale religieuse ouvrit au maître des horizons inattendus, d'une beauté particulière; et l'artiste profondément chrétien qui, jusque-là, avait concentré son activité dans une œuvre de rénovation liturgique, allait désormais l'étendre en dehors des limites du sanctuaire, par la conception grandiose d'un art apologétique, dont la manifestation dernière irait s'implanter audacieusement au théâtre.

Profondément pénétré des impressions vivifiantes de l'art grégorien et des textes sacrés dont il est la plus belle expression sonore; ému des beautés bien-faisantes de tout le culte liturgique, Edgar Tinel travailla dans le recueillement de la vie de famille et l'éloignement des dissipations d'une vie musicale superficiellement conçue, à créer des œuvres, où son idéal religieux trouverait son épanouissement définitif. Tout le monde connaît *Franciscus*, *Godelieve*, *Catharina*. On connaît moins les épreuves qui couronnèrent, pour leur auteur, l'apparition qu'elles firent dans le monde musical, habitué à d'autres sujets. Pourtant, le public ne ménagea pas, en maint endroit, sa sympathie et son enthousiasme pour ces créations d'un caractère quelque peu déconcertant, et Saint-François, en particulier, reçut la consécration d'un succès universel, qui dut certainement encourager le maître à continuer le travail ingrat qu'il s'était imposé.

On rencontre moins d'adhésion dans les milieux professionnels, qui refusent à M. Tinel, non sans une certaine suffisance, le mérite de la personnalité. Certes, on reconnaît la prodigieuse maîtrise de l'artiste dans le maniement de la substance sonore, la proportion et la pondération de son écriture; mais on ne lui concède pas avec autant d'unanimité le don créateur. Il n'y a, dans ce fait, rien qui doive surprendre. Comment des esprits envahis par la vulgarité ou le mercantilisme de l'art contemporain pourraient-ils soupçonner, en dehors de ce cercle plus ou moins avilissant, les hauteurs sublimes d'un idéal catholique, dont ils ignorent jusqu'aux données les plus élémentaires? Il serait inutile de perdre son temps à prouver qu'Edgar Tinel fut, dans l'histoire de la musique, un novateur, destiné à tracer dans le cours des évolutions musicales un trait puissant. Mais dénier sa profonde personnalité, c'est confondre celle-ci avec l'inédit du procédé et de la couleur. Il ne sert de rien que la forme soit « inouïe » si l'idée est nulle ou peu s'en faut; et il vaut mieux vivifier et consacrer une forme ancienne que de s'épuiser à la recherche de formules qui naissent et meurent dans l'impuissance. Les qualités du style musical de M. Tinel mériteraient une étude prolongée; car, encore qu'il ne semble pas qu'il fasse jamais école (car il est trop spécial), il pourra servir de

guide à notre génération de jeunes compositeurs, oublieux à l'excès de leur métier, des nécessités absolues d'un plan méthodique, qui confondent l'architecture et la ligne avec l'accumulation des détails sans unité, qui méconnaissent les droits d'une saine intellectualité dans le domaine musical, qui sont impuissants à borner et à dominer leur inspiration souvent haletante. Ils trouveront réalisées dans l'œuvre « Tinellienne », avec une superbe autorité, toutes les qualités dont ils ont besoin.

Mais, pour atteindre le but principal que visent ces lignes, qu'il nous suffise de dire comment le maître réalisa cet idéal d'art religieux dont il posa les fondements dans sa compréhension de la musique liturgique. Nettement conscient de ses facultés créatrices, il voulut et choisit, pour s'exprimer, tout ce que l'art musical avait créé et réalisé avant lui; puis, avec une sûreté d'ordre supérieur, il fit, au milieu de tous ces éléments épars, la sélection de ceux qui étaient aptes à servir et à réaliser sa pensée, les réunissant dans une langue qui lui est bien propre, qu'on ne peut attribuer qu'à lui, et toujours animée d'un souffle chaleureux et communicatif; il arrivait, par là, à exprimer, avec une rare discrétion, ce mélange de divin et d'humain, qui était la principale pierre d'achoppement dans l'accomplissement de son œuvre. C'est à l'art grégorien, sans aucun doute, que le maître dut ce sens délicat qui permit à son langage musical de se faire assez humain pour élever nos sens, sans diminuer les irradiations du surnaturel qui devait être le terme dernier de ses créations artistiques. Il est étonnant de voir combien, en deux langues si diverses, l'art grégorien et la musique de l'artiste se rencontrent dans un sentiment identique. Aussi, ceux-là seuls qui auront approfondi les sublinités du plain-chant romain, que bon nombre de musiciens ignorent totalement, seront préparés à goûter le charme profond qui se dégage de l'œuvre admirable d'Edgar Tinel.

Ce n'est pas trop présumer en défaveur de l'avenir, que de dire (non sans un sentiment de reconnaissance pour le vénéré défunt) que cette trilogie sacrée qui a nom : *Franciscus*, *Godelieve*, *Catharina*, sont le type le plus authentique de l'art catholique, et la réalisation musicale la plus géniale des trois vertus évangéliques, qui s'appellent : la pauvreté, la chasteté, et l'amour mystique du Christ.

D.-E. VITRY.





## NOTULES

---

La surabondance des matières nous contraint à différer de nombreux compte rendus de **Livres** jusqu'à la parution de notre fascicule de février.

\* \* \*

**A nos abonnés de l'étranger.** — Nous prions instamment nos abonnés de l'étranger d'avoir l'obligeance de nous adresser soit un mandat postal international, soit un chèque de 12 francs en paiement de leur abonnement pour l'année 1913.

\* \* \*

**François-Charles Morisseaux** est mort récemment, laissant dans le monde des lettres d'unanimes regrets. Il fit pétiller dans nombre de pages charmantes son très vif esprit. Il restera de lui quelques livres alertes et le souvenir d'un jeune homme qui fut indépendant et fier et qui regarda le monde d'un œil amusé et moqueur.

*Durendal* tient à se joindre à ceux qui ont vu avec lui disparaître une belle espérance.

\* \* \*

Le numéro de Noël de l'*Universitaire catholique* était dédié à notre ami Henry Carton de Wiart. Collaboration brillante de plusieurs des nôtres, essais charmants des quelques jeunes de grand talent qui rédigent l'alerte et vivant journal estudiantin.

Ce numéro était brillamment et intelligemment illustré : un magnifique portrait du ministre Carton de Wiart ; de superbes reproductions de chefs-d'œuvre d'art à la fois ancien et moderne et parmi les artistes contemporains : Jakob Smits, Ernst Wante, Eugène Laermans, Firmin Baes, Méhoffer dont les anges sont si caractéristiques.

Outre un article de Pierre Nothomb sur Henry Carton de Wiart, ce numéro contenait de beaux vers de Verhaeren, Severin, G. della Faille, A. de Prémorcel, etc., et des proses remarquables : nouvelles, contes, fantaisies de G. Virrès, Pol Demade, Eug. Gilbert, H. Davignon, comtesse Vanden Steen, M. Vanderauwera, l'abbé Hoornaert, F. Masson, M. Georges, Jean Redan, etc., etc. (Direction de l'*Universitaire catholique*, 59, rue de la Source, Bruxelles. Prix de l'abonnement 3 francs.)

\* \* \*

**Viennent de paraître :**

**Le Chemin des Ailes**, poèmes par **Adrien de Prémorcel**. Prix 3 fr. 50 (Editions de *Durendal*).

**Un Belge**, roman par **Henri Davignon**. Prix fr. 3.50 (Paris, Plon).

Nous recommandons instamment ces deux œuvres de nos deux amis et collaborateurs à nos lecteurs. Nous en rendrons compte prochainement.

\* \* \*

**Un Salon international de la médaille :** L'Exposition des Beaux-Arts de Gand de cette année comprendra, comme l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles de 1910, un salon international de la médaille contemporaine. La Commission organisatrice se compose de MM. Alph. de Witte, président; Jos. Casier, représentant le Comité exécutif de l'Exposition de Gand, vice-président; V. Tourneur, secrétaire, et G. Brunin, trésorier. Ces messieurs se sont adjoints, comme délégués à l'étranger : en Hongrie, M. Edm. Göhl, conservateur du cabinet des médailles de Budapest; en Italie, M. G. Romagnoli, médailleur à l'école de gravure de Rome; aux Pays-Bas, M. A.-O. van Kerkwyk, conservateur du cabinet des médailles de La Haye; en Espagne, M. P. Boch, ancien sénateur; en Portugal, M. Lamas; en Suède, M. E. Lundberg, médailleur, et en Russie, M. Laticheff, ingénieur à la Monnaie de Saint-Pétersbourg. Pour les autres pays, MM. de Witte et Tourneur se sont adressés directement à chaque artiste. Le succès du Salon de Gand qui comptera plus de deux cents participants est dès à présent assuré.

La France y prendra part officiellement; l'Allemagne y aura une section, comme on n'en n'a jamais vue et qui permettra d'étudier les diverses écoles d'art que se partagent l'Empire; la Russie y montrera, pour la première fois, les œuvres de ses médailleurs les plus en vue, l'Autriche, les Pays-Bas et même l'Espagne ainsi que les autres pays d'Europe et, espérons-le, les États-Unis, y auront des représentants de choix. La Belgique comptera à elle seule plus de quarante exposants.

Les artistes qui désireraient participer au Salon peuvent s'adresser soit à M. A. de Witte, 55, rue du Trône, à Ixelles, soit à M. V. Tourneur, 98, rue Defacqz, à Saint-Gilles.

\* \* \*

**Prix littéraires.** — On nous prie de publier l'avis suivant :

« *Prix littéraires.* — Le concours annuel de LITTÉRATURE SPIRITUALISTE est ouvert pour la troisième fois. L'Association que M<sup>me</sup> Claire Virenque avait dotée en 1911 d'une somme de 500 francs, bientôt accrue par d'autres donateurs, aura à distribuer en 1913 cinq prix atteignant chacun cette somme. Les conditions du concours consistent dans l'alliance du beau et du bien, du charme littéraire et de la pureté morale. Sont admis à concourir les ouvrages imprimés, recueils de poésies, poèmes, romans, animés de cet esprit. Les œuvres présentées au concours doivent être adressées en triple exemplaire à M. Charles de POMAIROLS, 53, rue Saint-Dominique, à Paris, avant le 15 mars 1913. »

(Communiqué.)

\* \* \*

### A la Société de Musique de Tournai.

La Société de Musique annonce le second concert de sa saison d'hiver pour le 16 février prochain, à 2 heures. On y exécutera la légende dramatique en 4 actes *La damnation de Faust*, par Hector Berlioz.

Les solistes engagés sont : M<sup>me</sup> Dubois, MM. Dubois, Gresse et Cerdan, titulaires de ces rôles à l'Opéra de Paris.

\* \* \*

**Auditions musicales.** — Voici toute une série de concerts intéressants qui se donneront à Bruxelles pendant le mois de février :

**Récital Buhlig**, pianiste. — Ce récital aura lieu le mercredi 12 février, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle de la Grande-Harmonie.

**Récital Brock**. — M<sup>lle</sup> Vera Brock, pianiste, annonce un récital pour le mardi 18 février, en la salle de la Grande-Harmonie.

**Société philharmonique.** — Le troisième concert d'abonnement aura lieu en la salle Patria, le mercredi 19 février, avec le concours de Teresa Carreno, pianiste.

**Concert Kuhnner.** — M. Jacques Kühner, violoncelliste, annonce, pour le vendredi 21 février, en la salle de la Grande-Harmonie, un concert avec le concours de MM. Kryjanovski, ténor, du théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg; Théo Ysaye, pianiste, Edouard Deru, violoniste, et Léon Van Hout, altiste.

Location pour les quatre auditions, à la Maison Schott Frères, 30, rue Saint-Jean, Bruxelles.

\* \* \*

### Accusé de réception :

**ART** : *Trois études sur Juste Suttermans, portraitiste*, par PIERRE BAUTIER. Brochure illustrée (Bruxelles, Vromant).

**BIOGRAPHIES** : *Madame Swetchine*, par FERN. LAUDET (Paris, Bloud). — *Falloux*, par de LANZAC DE LABORIE (idem). — *Augustin Cochin*, par FERN. LAUDET (idem).

**LITTÉRATURE** : *La culture française en Belgique*, par MAURICE WILMOTTE (Paris, Champion). — *L'ère du drame*. Essai de syntaxe poétique moderne, par HENRI-MARTIN BAZZUN. — *Chateaubriand*. 2 vol. Textes choisis et commentés, par ANDRÉ BEAUNIER (Collection : Bibliothèque française. Paris, Plon). — *Montaigne*. Textes choisis et commentés, par PIERRE VILLEY (id.). — *Napoléon*. Textes choisis et commentés, par E. GUILLON (id.).

**POÉSIES** : *Le grain de Sénevé*, par PIERRE D'ARCHANGNES (Paris, Perrin). — *Croquis Gnoles* (Paris, Figuière). — *Les heures intenses*, par MARGUERITE COLEMAN (idem). — *Le buisson ardent*, par FRANÇOIS-PAUL ALIBERT (Paris, Ed. de l'Occident).

**ROMANS** : *Le petit Poels*, par LÉOPOLD COUROUBLE (Bruxelles, Lacomblez). — *Le capitole*, par TH. ROUVEZ (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — *Un Belge*, par HENRY DAVIGNON (Paris, Plon).

**THÉÂTRE** : *Les yeux de la lune*, par MAURICE CAMBIER (Bruxelles, Larcier). — *Baldus et Josina*, par PAUL SPAAK (Bruxelles, Lamertin). — *La Chrétienne*, par PAUL JANOT (Paris, Bloud).

**VOYAGES** : *Nord-Sud* (Amérique, Angleterre, Corse, Spitzberg), par RENÉ BAZIN (Paris, Calmann-Lévy).

# La Rosserie de la Reine Pédauque

M. POINCARÉ ayant jadis dans une conférence restée célèbre, puis dans un article de la *Grande Revue*, chanté les écrivains belges, ceux-ci ont tenu à envoyer une délégation à Versailles pour le féliciter de son élévation à la magistrature suprême. Le succès de leur candidat ne faisant pour eux aucun doute, c'est le cœur joyeux qu'ils partirent pour Paris de grand matin, le 17 janvier. La délégation se composait de MM. A.-Th. Rouvez, Paul André, Adolphe Hardy, Georges Marlow, Maurice des Ombiaux, Ramaekers, José Perrée et de quelques notables Anversois. Ils arrivèrent à Versailles à l'heure du déjeuner et se rendirent tout droit à l'*Hôtel des Réservoirs*. Mais ils eurent beau faire, aucune table n'était disponible — et c'est à grand'peine que nos amis purent circuler dans les salles du restaurant où se pressait tout ce qu'il y a d'illustre dans la politique et dans les lettres. Reconnu au hasard M. Clémenceau, M<sup>lle</sup> Polaire, le Petit Serpent, MM. Eugène-Gilbert Willy, d'Annunzio... Ici un crâne penché : c'est M. A.-E. Joly qui cause éperdument avec M<sup>me</sup> de Noailles. Vu encore M. Francis de Croisset, M<sup>lle</sup> Van de Wiele, M. Bouffandeau, M. Sylvain de Bonmariage, M<sup>lle</sup> Ida Rubinstein, etc. Malgré le brouhaha, la délégation belge est très remarquée et remporte un très vif succès d'estime. Il est vrai que M. Rouvez veille à ce qu'on ait de la tenue, et qu'il empêche à temps un duel qui se prépare entre Ramaekers qui s'est égaré dans la foule, et M. Paul-Boncour...

On retrouva le groupe de nos amis au château. Ils participèrent à toutes les émotions de cette journée historique. « Paris... Paris! Versailles... Versailles! » murmurait M. Ramaekers dont on ne saisissait pas très bien les intentions... Ils furent admis, les premiers après les ministres, à présenter

leurs félicitations au nouveau président. M. Rouvez parla au nom des *Amis de la littérature*, M. José Perrée au nom de l'*Association des écrivains belges*, M. Van Nieuwenhuyze au nom du jeune Barreau d'Anvers. M. l'avocat Demi-Doff fit ensuite un discours plein d'un réel talent au nom de l'*Art contemporain*. Pour finir M. Georges Marlow récita une poésie funèbre qu'il a spécialement écrite, dit-il, pour célébrer le départ de M. Fallières :

*Passant arrête-toi, l'éphèbe qui s'éloigne  
Fut de ceux qu'un destin magnifique signa...*

mais qui a déjà servi pour plusieurs poètes morts entre deux âges.

M. Poincaré, très ému, répondit en quelques mots bien sentis que la sténographie officielle n'a pas notés, mais que chacun de nos amis a recueillis dans son cœur... Un pénible incident marqua malheureusement la fin de la cérémonie : M. Ramaekers dont l'agitation mystique n'avait fait que croître, allait prédire la fin du monde et la mort de Paris : « Je ne donne pas trois ans .. », disait-il déjà tout bas, quand un huissier le jeta dehors parce que, comme tous les prophètes, il avait de la cendre sur les cheveux. Il fut réduit à filer tout droit *Aux Caves de Maestricht* où ils se remit bientôt... M. Rouvez a reçu la croix de la Légion d'honneur, M. Adolphe Hardy le grand cordon, avec plaque, du Nicham Iftikar, M. Georges Marlow la médaille de Sainte-Hélène, M. Maurice des Ombiaux étant déjà chevalier fut créé grand officier du Mérite agricole, et M. José Perrée officier de l'Instruction publique. M. Paul André n'eut rien du tout. On se perd en conjectures sur cet oubli.

\* \* \*

Nous apprenons à l'instant que M. Paul

André vient de recevoir les palmes académiques à titre militaire.

\* \* \*

A ce propos des excuses sont nécessaires : N'ayant pas lu le mois dernier le nom de M. Paul André au *Moniteur* dans la liste des nouveaux décorés, nous avons négligé de lui offrir l'hommage de nos félicitations. Nous venons de lire un peu tardivement, dans le *Bulletin du Touring Club* du 15 décembre, qu'il figure en tête des écrivains collaborateurs de cette revue qui ont reçu l'ordre de Léopold. Nous nous empressons de lui dire à cette occasion notre joie et nos vœux.

\* \* \*

M. Victor Kinon va entreprendre un voyage à petites journées vers Genvall-les-Eaux, pour être admis parmi les collaborateurs du *Touring Club*.

\* \* \*

Parmi les livres annoncés pour la fin de l'hiver, on signale :

De M. Carton de Wiart : *Les contes orthodoxes* ;

Du prince Demidoff : *Soirs de bombances et de bonheur* ;

Du R. P. Sagefemme, S. J. : *Le roman d'un missionnaire* ;

De M. A.-Th Rouvez : *La Roche Tarpéienne*, un vol. de 350 pages Couverture avec vue de la roche tarpéienne et portrait de l'auteur, par M. Gustave-Max Stevens ;

De M. Pierre Nothomb : *Notre-Dame du Gratin* ;

De M. Maurice Dullaert : *Léon Diervx*, sa vie et ses œuvres. 2<sup>e</sup> édition, considérablement augmentée.

\* \* \*

Il y a vingt-cinq ans M. Paul Segers et le baron Gaston van de Werve et de Schilde jouaient *Athalie* chez les jésuites. L'un évoquait solennellement l'inondation des portiques par le peuple saint et attendait pour y mettre ordre

*Celui qui met un frein à la fureur des flots* l'un était un délicieux petit roi de Juda. Abner a été nommé il y a un mois ministre de la marine, et Joas trois jours après gouverneur d'Anvers... Il y a des rôles qui prédestinent... N'empêche, la secte des jésuites

doit être pour quelque chose dans cette double nomination.

\* \* \*

LOGES ET COULLISSES : Le Théâtre royal de la Monnaie vient de reprendre dans d'excellentes conditions la *Flûte enchantée* de Mozart, et son directeur M. Maurice Kufferath a publié à cette occasion dans le *Guide musical* une étude des plus érudites où il insiste sur le caractère ésotérique de l'œuvre et essaye de découvrir dans le maître de Salzbourg un franc-maçon à la manière de ce XVIII<sup>e</sup> siècle où certains ecclésiastiques même se faisaient initier.

Cette thèse a réconforté toutes les loges : celles des artistes de la Monnaie, où quelques frères à défaut de voix ont retrouvé le geste ; celle de l'Académie royale de Belgique qui a reçu, la semaine d'après, M. Kufferath comme membre titulaire, et la loge *La Vie intellectuelle* où un néophyte effervescent, M. Gaston Knosp, célèbre en ces termes l'événement musical : « De toute l'ardeur de son AME TRIANGULAIRE (!) M. Lohse (le chef d'orchestre) a voulu (et obtenu) une réalisation musicale absolument délicieuse... Son « amitié sainte » pour l'œuvre éclate à chaque instant ; son « jeu orchestral » est prestigieux... » (Numéro du 15 janv. 1913, p. 65.)

A *Durendal*, le Grand Rossard a accueilli cette lecture par un mouvement de « batterie ». Et en voilà assez. Typo, mettez trois points...

\* \* \*

PRIST AND KNOSP : Mais, à la même *Vie intellectuelle*, M. Gaston Knosp trouve à concourir en charabia avec M. Paul Prist. Celui-ci s'y plaît à « distinguer différentes catégories dans le TROUPEAU (!) des artistes ». Il range dans la première les Frédéric, les Jean de Greef, les Claus, les Laermans, et nous fournit à leur propos et au sujet de la façon de vivre des anciens un bien curieux renseignement : « Comme les anciens qui vivaient dans l'amour constant de leur œuvre, QUI S'ENFERMAIENT, VIVANTS, DANS LA PEAU DE CHAGRIN DE LEURS ASPIRATIONS (!), ils ne se mêlent guère à la foule des esthètes. » (Numéro du 15 janvier 1913, p. 47.)

Sur quoi, permettez qu'à mon tour je me retire, vivant, dans ma peau de chagrin.

Lu dans le *Temps* du 22 novembre, sous la signature du plus insipide bavard des deux mondes, M. Jules Claretie :

« M. Alfred Mézières a *quatre-vingt-six* ans... Avant Taine, dont je parlais tout à l'heure, Louis Mézières avait publié une *Histoire critique de la littérature anglaise*, et lorsque ces trois volumes paraissaient, en 1834, Alfred Mézières avait déjà *dix-huit* ans. Chose curieuse... »

Très curieuse, en effet.

\* \* \*

M. Jules Leclercq a rencontré, dans l'Afrique orientale anglaise, des Boers qui s'y sont fixés depuis la chute de la république sud-africaine. « On les reconnaît tout de suite — nous dit-il dans *Aux Sources du Nil* — à leur barbe patriarcale et à leur pipe légendaire, et aussi à leur traditionnelle saleté. Quand je les interpelle dans la langue batave, ils ne me comprennent qu'à demi, car ils ont transformé la langue de leurs ancêtres au point de dire *praten* pour *spreken* (parler). »

Nous ne nous serions jamais douté que le verbe néerlandais *praten* fût né au Transvaal. On s'instruit en voyageant.

\* \* \*

M. le baron Descamps, ministre d'Etat (du Congo) vient de faire paraître dans la plus stricte intimité une brochure destinée à transformer la carte de l'Europe : « L'Avenir de l'Albanie, in-8° de 50 pages, Louvain, 1913 ».

L'honorable congressiste international se déferait-il de la mesquine confraternité belge, du subtil Erasme, du grave Franz Van Kalken ou des joyeux diplomates de l'*Indépendance belge*? Cette sensationnelle plaquette semble publiée hors commerce, n'avoir pas été servie à notre presse nationale mais adressée uniquement en hommage à S. S. le Pape, à l'Empereur d'Allemagne, au Négus, au Président de la République d'Haïti, à l'Académie de Stockholm, au Musée social et à l'Office international des sociétés savantes. C'est par le plus grand des hasards que nous venons de rencontrer ce rarissime ouvrage dans la salle d'attente d'un dentiste de station d'hiver.

L'éminent académicien a tort de redouter le Grand Rossard. A *Duval*, maintenant,

on commence à dire couramment que le baron Descamps avait du bon, qu'il a nommé F. Severin, présidé à l'Exposition du XVII<sup>e</sup> siècle, et inventé, après tout, Rouvez... Avec le recul, dans quelques années, M. le baron Descamps deviendra l'inoubliable et à jamais regretté premier Ministre des Sciences et des Arts.

\* \* \*

Une nouvelle revue va paraître dont le titre sera *Don Quichotte* et dont les fondateurs éventuels MM. War Campine, Flo Verheyden (50, rue Pachéco) et Jean Drève, nous envoient le savoureux prospectus. Il se compose d'extraits d'œuvres de ces messieurs — extraits qui nous donnent le goût furieux de les lire *in extenso* — et d'un manifeste qui fera sensation, n'en doutons pas. Il s'adresse :

« AUX HOMMES ! Éléments d'une époque de formidable gestation, nous assistons au choc des forces opposées qui, entrées en lutte depuis longtemps, sortent de l'ombre de la tente où leur combat restait stérile et heurtent au grand jour leurs élan irrésistibles, en présence des foules affolées.

» Jeunes et décidés, nous avons l'ardent désir d'entrer, l'esprit allègrement aux écoutes, dans la confuse mêlée, et nous y joindre à ceux dont la sincérité infuse une volonté nouvelle et tenace à tout ce qui agonise dans l'humanité et alourdit la Raison.

» Nous croyons connaître l'ignorance humaine, cette puissance aveugle qui pousse les frères l'un vers l'autre *pour s'éventrer réciproquement*.

» Nous voulons faire œuvre minutieuse et c'est pourquoi nous sommes décidés à nous exprimer par la *voix d'un organe*.

» Chaque jour voit naître une revue *plus ou moins asthmatique* et littéraire. Aussi faut-il s'attendre à un accueil sceptique; cependant, nous espérons, par ce grossier fascicule, prouver nettement qu'il n'est pas dans nos intentions de faire un journal pour la vanité d'avoir *une feuille à soi*. C'est malheureusement la seule raison des multiples naissances actuelles. Si nous voulons mettre au jour un organe encore, c'est que la plupart de ceux existants ne conviennent nullement à l'exposé de nos idées et que, en admettant même que celles-ci fussent accueillies,

elles y resteraient déplacées et inefficaces, perdues dans l'ambiance... »

Nous nous demandons avec angoisse quelle inspiration profonde meut ce lyrisme éperdu et quel événement singulier a fait sentir à de bien sympathiques jeunes gens la nécessité de s'exprimer par la voie d'un organe, au lieu de s'amuser comme les autres à s'éventrer réciproquement? .. La fin du manifeste nous le révèle :

« Dieu n'est plus au ciel. Il est descendu parmi nous pour ne plus nous quitter. Mais il reste discret, si formidablement silencieux, qu'il faut *se recueillir comme une vieille cathédrale* pour partager sa pensée. *Il n'a pas parlé encore*, sachant trop bien notre occupation momentanément frivole. Quelques rares privilégiés toujours l'ont aperçu, au tournant du lumineux chemin où il les devance.

» Et nous voulons l'atteindre!

» Malheureusement, notre route est barrée par la géante question matérielle dont le *reflet glacial nous cingle* et nous exaspère.

» Avec l'aide des hommes attentifs aux voix vraiment humaines, nous travaillerons sans relâche à l'œuvre qui nous tient à cœur.

» En ce manifeste nous avons simplement groupés quelques articles, afin de soumettre au jugement de ceux dont nous espérons l'appui les aspirations initiales qui nous meuvent, et tenté d'ébaucher ainsi le labeur à entreprendre. »

Et maintenant recueillons-nous comme de vieilles cathédrales pour lire avec respect l'apostrophe que M. War Campine adresse aux femmes, ou l'article qu'il consacre, à la fin du prospectus, à Léon Bloy :

« Il est entré comme Christ dans le tem-

ple, les mains en gourdins, embouchant le cor de Rolland (1). Durant trente ans qu'il clàironne au fond de Ronceveau, les Maures éphémères des pics-candidats à l'azur, croient lui rouler quelque chose de très silencieux sous le poumon gauche. Leur œil de rêve et d'ingénuité vise en dessous la vieille chaussure de Léon Bloy. Leur cervelle aux tempes de plomb, chancelante sur la glace des chemins qu'inonde l'éternel hiver du cœur, ne conçoit pas cette tête qui part droit des carrefours où l'intuition douce rayonne ses voies infinies. »

Voulez-vous savoir où Léon Bloy est entré ainsi, « les mains en gourdins »? — Tout simplement « au port où les navires enfoncent lourdement leurs ventres violés et las dans le tortueux Escaut de la Presse »!...

Après cela, tirons l'échelle...

\* \* \*

Le cas de Phèdre, belle-mère d'Hippolyte, était grave assurément. M. Gérard Harry nous le révèle plus grave encore : il nous parle, dans *Le Miracle des Hommes* de « la passion de Phèdre pour son fils ».

\* \* \*

« M. Jules Lemaitre est l'un des plus charmants orateurs de cette troupe amie de la parole. Et presque tous les ans il badine *compétiensement* sur un des principaux écrivains français. »

Scripsit M. Ernest-Charles.

LE GRAND ROSSARD.

(1) Cfr. JEAN CHRISTOPHE, *passim*.







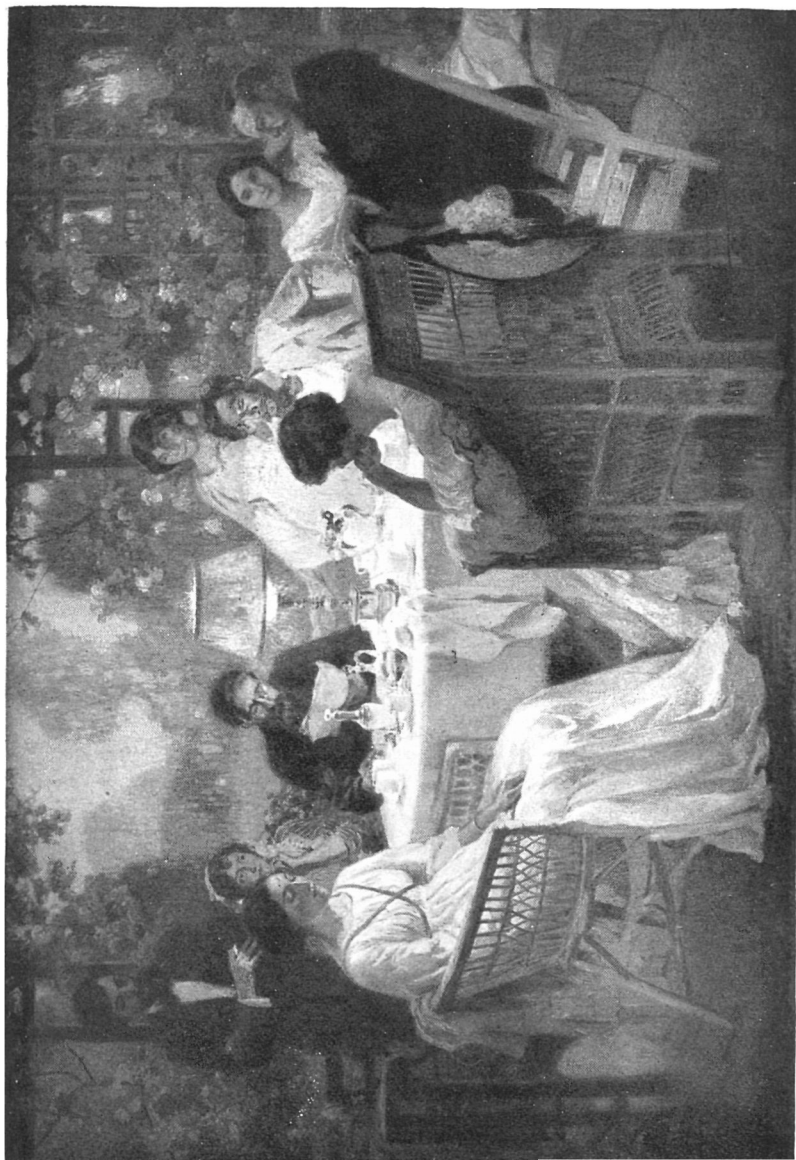












(Salon : Pour l'Art)

(Cliché de l'Expansion Belge)

## UN SOIR

(FRANZ VAN HOLDER)



# Coin d'Ardenne

---

*Entre les bois que mire en chantonnant l'Emblève,  
Je sais, dans l'ombre heureuse, à mi-côte étagé,  
Un vieux bourg où, depuis cent ans, rien n'a changé  
Et qui ravit les yeux, tel un décor de rêve.*

*Le cadran du château, que la rouille a rongé,  
Seul y réveille, à chaque envol de l'heure brève,  
D'un air de carillon que jamais il n'achève,  
La douce somnolence où tout semble plongé.*

*Vigne aux murs, nids aux toits, pots fleuris aux fenêtres,  
De bonnes gens, les traits calmes, le cœur naïf,  
Vivent là de la vie obscure des ancêtres ;*

*Et ce coin de terroir tutélaire et pensif  
Qu'enguirlande un fond bleu de collines champêtres,  
Est reposant comme un tableau de primitif.*

ADOLPHE HARDY.





# Rêverie devant Alexandrie <sup>(1)</sup>

A Henry Davignon



LA verdure est ce qui manque le plus en Egypte. La première et grande joie des vacances est de revoir des arbres, de vrais arbres, aux tonalités saines et fraîches. Bois ombrés de Flandre, forêts profondes d'Ardenne, sapinières sauvages de Campine! En ce pays-ci, l'invariable ligne d'horizon, à peine ondulée entre le ciel bleu et la terre blonde, n'offre, à de rares intervalles, que la surprise d'un vieux sycomore solitaire, d'un élégant groupe de dattiers ou de quelques acacias tortionnés par le vent. Il y a pourtant, éparse, l'une ou l'autre oasis de verdure : au Caire, les riches frondaisons de l'île de Ghezireh ; à Damiette, la magnificence dentelée des massifs de palmiers, où erre encore le doux génie du Tasse ; près des divers barrages du Nil, des jardins anglais, délicieusement aménagés pour les loisirs des ingénieurs britanniques et, surtout, aux portes d'Alexandrie, le long de la mer, cette souple « corniche » d'émeraude, Ramleh, avec ses villas claires capricieusement éparpillées et blotties dans des bosquets touffus d'une si jolie variété d'essences. Les grilles s'ouvrent sur des pelouses étincelantes de l'humidité d'un jet d'eau ; les saules tendent aux frissons légers du vent leurs longues chevelures fines ; le ciel bleu se joue à travers les minces aiguilles des pins ; les fronts touffus des mimosas et des acacias épandent sur les allées blanches une ombre mauve ; entre les colonnettes de la maison, un cactus énorme éploie jusqu'au toit son serpentement de boa ; les murs du jardin semblent ployer sous la nonchalante profusion de lierres et de glycines ; et au-dessus de ce paysage qui pourrait

---

(1) D'un livre en préparation : *Sous le ciel d'Egypte et sur les routes de Judée.*

être de Florence, toujours les dattiers et leur panache ajouré revendiquent les droits de la couleur locale. Et toute cette végétation est fraîche, propre et jeune; grâce à l'air de la mer, elle défie la poussière; elle donne aux yeux fatigués des ardeurs du soleil un bain lénifiant de renouveau; elle dissimule, sous le sourire juvénile de la nature, les crevasses de ce vieux sol recuit aux flammes des tropiques. De ces villas déjetées comme au hasard sur cette longue grève accidentée, les unes au haut des collines ont des allures de palais, d'autres se dissimulent intimement au fond des taillis; poussons la grille: beaucoup « d'amateurs de jardins » habitent ici; les fleurs et les arbres les consolent des prosaïsmes du commerce ou des aridités du fonctionnarisme; l'un est l'ami des roses; un autre aime à caresser de la main la chevelure diversifiée des chrysantèmes; celui-ci met sa dilection dans les tulipes — et sa coquette maison, avec son jardin gai et méticuleux, nous restitue la banlieue de Haarlem; dans une sorte de Castel Renaissance que la verdure domine et enserme de toutes parts et autour duquel, dans l'exil du soleil et d'une lumière trop crue, flotte une atmosphère voilée d'église ou de mosquée, je trouve sur la terrasse un vieillard qui lit le Coran; sous le « tarbouche », ses traits fatigués et tailladés de rides portent la marque de pensées trop ardentes ou de larmes trop prolongées. Autour de son fauteuil, évolue tout un bataillon de chats; les uns dorment en boule, d'autres s'étirent paresseusement, d'autres jouent, se poursuivent, sautent de chaise en chaise. « J'aime ces bêtes, me confie le vieillard, pour tout le mystère qu'il y a en elles, mais elles sont d'une fidélité si prosaïque! » Et il ajoute désabusé: « Elles n'aiment que celui qui leur est utile; elles suivent celui qui les nourrit. Ainsi, c'est moi qui leur donne la pâtée et voyez!... » Et, en effet, lorsque nous nous levons pour faire le tour du parc, toute la fauve et souple théorie des chats se mobilise; leur démarche se rythme au pas fatigué de leur maître; et dans la pénombre équivoque des frondaisons, cette bizarre caravane donne l'impression de quelque vieille estampe symbolique dont le sens serait perdu.

Au loin, en une courbe molle, Alexandrie s'allonge sur la mer bleue comme un cimetière d'or. De vieux rêves de faste et de gloire et le souvenir des plus altières fièvres intellectuelles flottent sur elle; elle fut la jeune favorite que l'amour des rois

Lagides combla de toutes les riches reliques de Thèbes et de Memphis; dans le cadre d'une harmonie merveilleuse, où l'art pharaonique s'alliait à l'art grec, la jeune pensée hellène vint au devant de l'antique tradition égyptienne; et les péristyles d'une bibliothèque de quatre cent mille manuscrits connurent les disputes ardentes des philosophes et des rhéteurs. Ecole d'Alexandrie, où se rencontrèrent Euclide, Démétrius de Phalère et Apelle! Et, comme toujours, l'exaltation de la pensée eut comme revers la frénésie de la volupté — et le miroir de saphir, où se reflète toujours la ville, garde encore le sillon de la galère purpurine de Cléopâtre! Puis le Christianisme aborda à son tour au pied du phare des Ptolémées et, par les rudes mains et sous le verbe enflammé d'Athanase, d'Origène et de Clément, fit lever une théodicée nouvelle, et Catherine, vierge, martyre et savante, qui entrelaça dans sa couronne les lys de la chasteté et les myrtes de l'art, racheta devant l'histoire les turpitudes de la vénéneuse amante d'Antoine.

Passé formidable et complexe où toute la gamme des passions résonna en éclatantes fanfares! Mais que le passant qui veut vivifier en lui un songe d'aussi haute couleur ne pénètre point dans Alexandrie où la problématique colonne de Pompée et d'hybrides catacombes, brutalement violées par l'électricité, lui seront de pauvres points de repère; et son songe retombera, les ailes brisées, devant la profusion des *Bierhaus* à l'instar de Berlin, devant le pullulement des magasins de nouveautés à l'imitation de Paris, devant la sarabande aveuglante des cinémas et tout le modernisme criard et envahissant d'une ville où on pèse aujourd'hui plus le coton que les idées...

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



# Le Retour

---

Mon Dieu, j'ai entendu la messe, ce matin,  
Parmi les paysans aimés de mon village...

O la mystique ardeur de ce passé lointain,  
Quand j'étais un petit garçon au brun visage,  
Avec des yeux qui regardaient au fond du ciel  
Naître et mourir le geste appelant des mirages !  
La vie, alors, c'était comme un gâteau de miel  
Embaumé du relent d'encens d'un sanctuaire.  
On était doux, on était bon comme sa mère,  
On était simple — avec des sabots en hiver —  
On se figurait l'âme ainsi qu'une colombe,  
Et l'on ne tremblait point de penser que les vers  
Un jour vous rongeraient dans la nuit de la tombe !

Ciels pâlis, ciels si beaux des jours de mon enfance !  
Soleils dont les rayons riaient aux yeux des morts !  
Et, du jardin frais et caché de l'innocence,  
O la voix, qui montait, de mon premier remords !

Elans berceurs des psaumes, les dimanches,  
Vêpres d'or et de feu, rythme des encensoirs,  
Soupirs de l'orgue ému comme un cœur qui s'épanche,  
Et vision du cimetière dans le soir !  
Surplis blancs si fragiles sur les robes rouges,  
Chasuble où flamboyait le calice adoré,  
Et contemplation de l'ostensoir qui bouge  
Aux mains du prêtre, dans un nuage azuré !

Soirs de mai constellés, comme d'autant de cierges,  
Des fleurs en grappes droites, sur les marronniers ;  
Cantiques s'essorant vers la Vierge des vierges  
Comme un départ de colombes et de ramiers !

Le chant des femmes dominait la voix des hommes,  
L'orgue les soutenait de son ronflement doux,  
Et la plaine alentour se peuplait de fantômes  
Qu'on devinait, au loin, parmi l'ombre, à genoux !

Jours sacrés ! nuits bénies ! mort au sein de la vie !  
Tous les ans notre cœur souffrait deux agonies,  
Celle du Vendredi avant Pâques fleuries,  
Et l'autre, après Toussaint, du sombre jour des morts ..  
Mais, nourris de l'Esprit du Christ et de son Corps,  
On renaissait à la Noël, parmi des langes,  
Et l'âme se mêlait à l'*Hosannah* des Anges  
Pour célébrer la Victoire sur le Tombeau.

Et c'était simple, et c'était triste, et c'était beau,  
Cette existence d'enfant grave aux yeux de femme ;  
Cette vie embaumée de l'odeur du cercueil,  
Et l'acceptation des bonheurs et des deuils,  
Avec l'humilité douce et la grandeur d'âme  
Des poèmes si consolants de Francis Jammes !

\* \* \*

Maintenant, c'est le labeur âpre au sein des villes,  
L'asservissement du vouloir à d'autres fins,  
Et pour vaincre ce monstre aux cent têtes : La Faim,  
Mon Dieu, tant de pensers mauvais, tant d'œuvres viles,  
Souillant l'âme et la chair et meurtrissant le cœur  
De celui qui jadis fut votre enfant de chœur !

Pourtant, malgré la fange où mon rêve s'enlize,  
J'ai gardé dans l'oreille les conseils distincts  
Des voix qui m'appelaient, à travers le feuillage,  
Là-bas, dans le clocher de l'ancienne église ;

Et c'est pourquoi, je suis revenu, ce matin,  
Prier, parmi les vieilles gens de mon village !

DÉSIRÉ JOSEPH DEBOUCK.

# Vieux couple

---



**H**ARDI, Sauvage !

Par la fenêtre ouverte donnant sur le jardin, Jean Vliesbroeck, l'œil émoustillé, contemple, avec une curiosité enfantine, le gros chat noir qui, les poils retroussés, la queue en bataille, provoque un petit bull solidement arcbuté sur ses pattes.

Le combat promet d'être chaud, mais les adversaires, avant d'entrer en lice, se mesurent et calculent leurs forces, comme deux gladiateurs de l'ancienne Rome.

Et pour les exciter davantage, la voix reprend, bienveillante à l'égard du chat :

— Hardi, Sauvage !

Ces mots déterminent l'ouverture des hostilités. Le chat bondit, les griffes ouvertes et s'escrime, rageur, sur la peau grasse du chien. Mais il a affaire à forte partie, car, tandis qu'il laboure les flancs du molosse, deux crocs, s'implantant dans son poitrail, lui font lâcher prise.

Jean Vliesbroeck se retourne et de sa voix flûtée de septuagénaire, il appelle, toutes ses rides s'irradiant dans un large sourire :

— Viens donc voir, Françoise, comme ils sont forts tous deux !

Du fond de la cuisine, un pas se traîne sur les dalles, un pas lent, mesuré de matrone fatiguée. Tout en boitillant, la femme se glisse près de son mari et s'affaisse avec un soupir sur la chaise de paille préparée à son intention.

Mais déjà le combat a cessé. Le chat lisse son poil avec la satisfaction du vainqueur. Le bull, le dos zébré de fines raies rouges, pousse des aboiements de colère et de souffrance.

— Ferme la fenêtre, dit Françoise en frissonnant. Il fait froid ici. Et puis, il ne fallait pas me déranger, puisqu'il n'y avait rien à voir.

Elle rappelle le chat qui, en deux bonds, se précipite dans la chambre, et, frileuse, elle se rapproche du poêle en tendant à la chaleur bienveillante ses mains qui tremblent légèrement.

Docile, Jean a suivi son exemple. Il sent d'ailleurs aussi la fraîcheur s'infiltrer sournoisement dans ses membres raidis par l'âge. Il va à son râtelier, en décroche une pipe de terre noircie et vient s'asseoir près de sa femme, tout en tirant de longues bouffées silencieuses.

Le chat semble n'avoir éprouvé aucun mal des ardeurs de la lutte. Il ronronne tranquillement dans le panier d'osier où il se roule comme une boule de laine. L'eau chante sur le poêle. Dans une cage pendue au mur, un canari fuse ses trilles en voletant de perche en perche. Et l'atmosphère est douce au cœur des deux vieillards.

Jean roule dans sa tête des pensées qui l'absorbent. Françoise, les mains sur les genoux, ne dit mot. Son rêve s'éparpille, puis se dissipe. Ses yeux se ferment. Elle dort, la respiration régulière et puissante. Le vieillard regarde sa compagne. Il murmure : « Ah ! la jeunesse !... Revivre ce qu'on a vécu !... » Sa pipe s'éteint, le canari se tait, l'eau cesse son chant monotone et dans le mol engourdissement du corps reposé et de la conscience satisfaite, Jean Vliesbrock revit, étape par étape, sa vie simple et probe.

\*  
\* \*

Il n'a pas connu l'enfance gâtée des riches. Son père, cultivateur hennuyer, le mit de bonne heure en contact avec la glèbe. De sa jeunesse il n'a gardé que peu de souvenirs bien vivants. L'âpreté de la vie ouvrière, sa haine du prolétariat, le choc de ces deux races flamande et wallonne fondues en une seule, autant de choses qui n'ont imprimé sur son esprit qu'une trace légère et vite dissipée. Pour lui, sa vraie vie ne commence qu'à son mariage. C'est à partir de ce moment qu'il a su ce que c'était qu'aimer et souffrir.

En regardant sa femme, il relit sur son visage fatigué les luttes et les épreuves supportées côte à côte : leur premier

enfant enlevé par une méningite, la maladie qui faillit les emporter l'un et l'autre, le procès pour une banale question de mur mitoyen qui les ruina presque complètement, et l'année où les récoltes ont été si maigres et celle où un incendie détruisit leur grange.

Mais à côté de tout cela, il y a les joies qui toutes sont fondues dans une seule, l'orgueil de leurs dernières années : leur fils.

En y pensant, le vieillard se redresse. Une flamme vive court dans ses prunelles luisantes et il mâchonne le tuyau de sa pipe en répétant tout bas : « Paul!... Paul!... » avec une émotion qui lui picote la gorge.

A ce nom, Françoise tressaille dans son sommeil. Un sourire heureux détend son visage ridé. Mais ce n'est qu'un éclair et déjà la voilà rendormie, la tête appesantie sur sa poitrine qui se soulève en cadence.

La vie renaît dans la chambre. Le soleil luit et fait danser dans l'air des atomes multicolores; le canari, un instant engourdi, reprend ses trilles, le feu brille et l'eau se remet à chanter, inlassablement.

Et voici que dans les volutes bleuâtres de sa pipe rallumée, Jean Vliesbroeck croit voir un bel officier galonné qui lui tend les bras et le serre sur sa poitrine. Et c'est son fils, cet homme, la chair de sa chair, ce héros de demain dont le nom est dès maintenant dans toutes les bouches.

Ah! oui, il y a de quoi être fier... Jamais Jean ne regrettera l'argent dépensé pour ses études, un beau sacrifice cependant... mais fait de si bon cœur!...

Mollement le chat s'étire, quitte son panier et saute sur les genoux du vieillard. Tout en plongeant sa main dans sa chaude toison, Jean se rappelle. Paul le donna un jour à sa mère, pour sa fête... Dire qu'il a voulu le livrer tout à l'heure à la colère du bull... Il retire ses doigts et y voit une goutte de sang non encore séchée... Cruel!... Cruel!.. Pour réparer sa faute, il appuie ses lèvres sur la tête de l'animal, comme si un peu de cette caresse était destinée au fils bien-aimé.

Françoise ouvre les yeux, voit le geste de son mari et soudain attendrie, croyant en comprendre la signification :

— C'est-il à « lui » que tu pensais?...

Il baisse la tête en silence.

— Un fameux luron! Tiens, j'en ai rêvé tout à l'heure.



- Et pas fier avec cela!
- Et serviable!
- Il nous aime rudement, tu sais!

Ils égrènent lentement le chapelet de leurs éloges. Les rayons du soleil rougeoient dans la chambre. Une heure sonne qu'ils n'écoutent pas. Le crépuscule envahit les coins d'ombre, recroqueville leurs silhouettes, recouvre leurs visages et met sur toutes les choses l'empreinte de la nuit.

Dans les ténèbres grandissantes, les deux vieillards ne voient plus. Ils pensent à l'absent et de temps à autre une larme, qu'ils n'essaient pas d'arrêter, roule silencieusement sur leur visage...

CHARLES DUMÉNIL.



# La venue de l'Automne

---

*Regardez, ô mes yeux, ce beau rayon d'azur :  
Il s'écoule, étonné, tout le long du vieux mur.  
J'écoute les oiseaux : leurs chants sont des matines  
Que lancent vers le ciel leurs âmes argentines...  
Ma fenêtre est ouverte : un chatoyant décor  
Étale ses couleurs en rayonnements d'or.  
Voici de frais enclos et leur muraille blanche,  
Pour lesquels tout matin est matin de dimanche.  
Comme des beaux glaïeuls penchés dans les jardins,  
Voici, sur le versant, des pignons clairs et fins...  
Une route entre les ormeaux pendant des lieues...  
Et plus loin la forêt aux tonalités bleues.  
Sur tout cet horizon, royal, un beau soleil  
Fait ruisseler la joie et l'ardeur de l'éveil.  
Le jour s'en est venu... J'ouvre, grande, ma porte  
Aux brises de parfums que le matin m'apporte.  
Et la fraîcheur qui passe et le vent qui bruit  
Viennent de s'échapper des ombres de la nuit...  
Les clochers d'alentour sonnent longtemps et sonnent  
L'apparition claire et tendre de l'Automne...*

NOËL DUBOIS.



# L'Espagne reconquise

*Sa vie a été une suite continuelle de victoires ; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort ; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore triompher en France.*

CORNEILLE.



**N** fait inaugure et domine l'histoire politique et littéraire de l'Espagne : la *reconquista*, la guerre nationale et religieuse par laquelle les chrétiens romanisés ont reconquis leur pays sur les envahisseurs mahométans. Les Maures, commandés par Tarik, passèrent d'Afrique en Europe et vainquirent Rodrigue, dernier roi wisigoth d'Espagne (711) ; leurs descendants ne furent complètement expulsés qu'en 1492. De même que la Gaule septentrionale reçut les noms germaniques de France, de Charles, de Louis, de Roland, les colonnes d'Hercule et le héros castillan prirent des surnoms arabes : Gibraltar (Gebel al Tarik), le Cid. Mais tandis que la France convertie devenait le peuple élu de l'Eglise romaine, les Musulmans restaient les ennemis redoutables des Roumis catholiques. La lutte millénaire contre les Maures, la défense de la Croix, a déterminé les habitudes morales des Espagnols, leur imagination et leurs récits, la rigueur de leur idéal orthodoxe et chevaleresque, leurs chants et leurs arts, les pensées et les fictions qu'ils ont communiquées au monde. La chrétienté précaire réfugiée dans le Nord-Est de la péninsule invente les reliques de saint Jacques et le pèlerinage de Compostelle. La Castille triomphante donne aux littératures la figure du Cid et le Romancero. L'exaltation guerrière et aventureuse survivant aux circonstances originelles crée les types démodés du matamore ou tueur de Maures, et de Don Quichotte. Un chevalier espagnol, après avoir voulu partir pour la croisade, fonde la Compagnie de Jésus qui procure à la Romania des deux mondes la doctrine religieuse. En castillan ou en latin, la littérature d'outre-Pyrénées répète, à qui la comprend, la même pensée que « le peuple » dans l'opéra du *Cid* :

*Béni soit le nom du Seigneur  
Dont la force nous accompagne !  
Gloire à saint Jacques le Majeur,  
Souverain patron de l'Espagne !  
Dans la plaine et dans la montagne  
Il a fait notre roi vainqueur !*

Cette Espagne militante s'est attiré, à diverses époques, l'attention, la sympathie et l'admiration des nations latines. Le troubadour Marcabrun célébrait (XII<sup>e</sup> siècle) la croisade espagnole contre les Maures comme le lavoir des péchés du monde, que Dieu avait placé providentiellement aux portes de la Provence. Les trouvères situaient volontiers dans les régions de Saragosse, de Saint-Jacques, de Pampelune et de Roncevaux les prouesses carolingiennes et le martyre des guerriers d'autrefois.

Quand les nations communiquent par le haut, quand la solidarité chrétienne favorise entre les princes et entre les prêtres les échanges artistiques et intellectuels, c'est toujours la même idée fondamentale qui se reconnaît dans l'apport espagnol. Louis XI fait encore dire des messes à Compostelle. Deux siècles avant lui, un roi de Castille avait contribué à l'illustration de la cathédrale française. « Un cousin de saint Louis, saint Ferdinand roi de Castille, fit don d'un vitrail à la cathédrale de Chartres. Ce vitrail représentait saint Jacques de Compostelle, le patron de l'Espagne. Les Espagnols l'appelaient saint Jacques le *matamoro*, le tueur de Maures, parce que souvent, disait-on, on l'avait vu combattre au premier rang des armées chrétiennes contre les infidèles. Un panneau de ce vitrail montre Ferdinand de Castille à cheval, la bannière à la main. Nous avons là l'image d'un des héros de l'Europe chrétienne : c'est lui qui fit reculer l'Islam et qui, après six cents ans de possession, reprit Cordoue et Séville aux Musulmans » (Em. Mâle). Mieux qu'à Chartres encore, le fantôme du Libérateur de Galice apparaît dans le paradis toscan : Béatrice montre à Dante, dans le huitième ciel, le baron pour qui les pèlerins vont à Compostelle ; et saint Jacques interroge Dante sur l'espérance, attente certaine de la joie éternelle. Dans la chapelle des Espagnols, à Santa Maria Novella de Florence, le saint, monté sur un cheval blanc, combat le Maure impudent qui exigeait un tribut de cent vierges ; il envoie au roi Ramire un songe avertisseur qui préparera la défaite des mécréants.

La collaboration de l'Espagne à la pensée romane est, du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le sens catholique ; elle représente la défense de la religion contre les infidèles et les hérétiques ; elle suscite des héros qui conquièrent pour la chrétienté les villes, les îles lointaines et les âmes des hommes. Ercilla et Guillem de Castro ont été de l'Ordre de Saint-Jacques. Et le sang du Cid coulait dans les veines de Don Juan, le vainqueur de Lépante. La même inspiration catholique anime dans l'histoire et dans la légende le Cid et saint Ferdinand, les vainqueurs des Abencerages et les missionnaires de saint Ignace de Loyola, Philippe II et sainte Thérèse d'Avila, et jusqu'aux ennemis de Joseph Bonaparte. « Si l'Espagne a sa destinée, si Dieu nous a conservés en ce monde dans des vues déterminées, c'est, je crois (écrit M. D. Miguel de Unamuno), pour que nous maintenions notre foi au milieu du désespoir grandissant de l'Europe, pour que nous relevions une fois de plus l'étendard religieux. » « L'Espagne, vaticinait le *Génie du christianisme*, l'Espagne séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original (que l'Italie aux cent princes) : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour ; et, lorsque les peuples européens seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaitre avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsiste chez elle. »

Enfin cette société, longtemps soucieuse de guerre extérieure et de chevalerie chimérique, n'a pas su veiller au sort et à l'aisance de tous ses membres; l'Espagne reconquise reste pleine de bohémiens, de vagabonds, de gens à tout faire; et le type du vaurien, du *picaro*, suscite une abondante littérature romanesque, satirique, comique : Gil Blas et Figaro succèdent à Don Quichotte comme Don Quichotte avait succédé au Cid.

## I. — Le Cid

### A. — LE CHEMIN DE VALENCE

La même année où les Croisés entraient à Jérusalem (1099), Rodrigue de Bivar, le Cid Campeador, mourait dans Valence qu'il avait enlevée aux Maures (1094). Jusque dans la géographie moderne, le nom du conquérant est resté attaché à celui de la ville : *Valencia del Cid*. La conquête de la cité méditerranéenne fut précaire comme celle de la ville sainte. Elle fut aussi décisive pour la gloire du héros castillan que la fondation du royaume chrétien pour la renommée de Godefroid. Elle fut en effet « le grand service que le Cid rendit à la chrétienté. Valence était la perle de la Méditerranée musulmane : elle était convoitée depuis longtemps par les rois de Castille, les comtes catalans et les rois mores des environs. C'est contre tous ces ennemis que le Cid dut lutter pour s'assurer la difficile conquête de la cité » (1). Ce sera encore un enfant de Valence, Guillen de Castro, qui consacra au Cid le drame dont s'inspirera Corneille. Le Grao, port de Valence menacé par les barques des Mores, reste un thème de comédie dans Lope de Vega : les soldats y montent la garde, car on aperçoit sur l'autre rivage les repaires barbaresques, Alger, Tunis et Bougie; et les apparitions de pirates se mêlent aux galants propos de la Saint-Jean d'été. L'apothéose valencienne du Cid avait été préparée par de longs exploits, dont quelques-uns sont restés dans les livres des nations.

\* \* \*

Ruy (ou Rodrigue) Diaz de Bivar, fils d'un grand d'Espagne, naquit dans le second tiers du XI<sup>e</sup> siècle. Dans la Castille de dom Sanche, il mérita par ses services le rang que Godefroid de Bouillon avait dans le Saint Empire et que « Geoffroi d'Anjou, gonfalonier du roi », occupait dans l'imagination de Turolfus (*Chanson de Roland*). Il devint porte-étendard du royaume.

Il fit la guerre, qui était la principale industrie de ces temps barbares. Il s'y montra courageux et habile. Après avoir été le plus vaillant défenseur du roi

---

(1) R. MENENDEZ PIDAL. *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole* (Paris, Colin 1910), pp. 90 et 86.

Sanche, il tomba en disgrâce sous le roi Alphonse. Exilé de Castille, il guerroya parmi les Maures et les Chrétiens. Il augmenta le nombre de lances qu'il avait à son service, et le rendement des sommes que lui avancèrent les usuriers juifs. Il acquit du butin, c'est-à-dire de la gloire : le vol à main armée était, pour les seigneurs d'alors comme pour les nations modernes, une prouesse honorable. Rodrigue avait le cœur haut ; il disait que l'Espagne, perdue et envahie sous un Rodrigue, serait sauvée et délivrée par un autre Rodrigue. Et il tint parole ; car la victoire suivit toujours sa bannière. Mais il aurait eu beau prendre les villes et les rançons et marier ses filles à des infants royaux ; ses exploits se seraient éteints sans gloire s'ils n'avaient été fixés par des écrivains qui leur trouvaient un sens national et religieux.

Dans l'Espagne du Cid comme dans la France de la Croisade, les prouesses mémorables de la poésie vulgaire mettent en action et en chansons la pensée romane dont l'interprète apostolique siège à Saint-Pierre de Rome. Alphonse VI conquérant de Tolède (1085), législateur et restaurateur orthodoxe, règne sous le glorieux pontificat de Grégoire VII. Le sentiment national emprunte sa signification à la renaissance latine, au catholicisme romain. L'archevêque de Tolède, le légat du pape, et la reine insistèrent pour qu'on supprimât le rituel gothique et les caractères d'Uthilas. « Il fut ordonné que dans les églises nouvellement bâties et consacrées on introduirait le rite et les cérémonies romaines. Depuis ce temps-là, les chrétiens se multiplièrent infiniment dans Tolède ; les Maures s'en retirèrent insensiblement pour s'établir en d'autres lieux » (Mariana). On interdit l'usage des caractères gothiques dans les actes publics ; cet usage, « les nations l'ont rejeté dans la suite des temps par le commerce des autres peuples qui se servaient des caractères et des lettres romaines ». Une fois débarrassées de la barbarie germanique et musulmane, les nations latines dotées d'une même écriture, d'une même religion, d'un même monachisme, d'une même chevalerie, purent produire des épopées. Dans les deux siècles où triompha le Cid historique et poétique, il se trouve ou il paraît que

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,  
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre.

Le XI<sup>e</sup> siècle, où la royauté française, les chansons de geste, les pèlerinages armés, les cathédrales neuves « portent le manteau blanc de leur virginité », est signalé en Espagne et se termine par le règne du roi conquérant et organisateur, et par les prouesses du héros national. Résumant les excellentes illustrations de l'empire catholique, l'antiquité espagnole, la défense du territoire, les saints et les princes, Gonzalo de Cespedes (1623) plaçait parmi les gloires nationales, entre Trajan et Charles-Quint, don Alphonse qui prit Tolède et reçut le nom de Grand (*el Magno*). Et l'année même où paraissait *Don Quichotte* (1605), Franc. de Pisa (1), décrivant la cité impériale de

(1) Son ouvrage fut réédité à Tolède en 1617 ; le même sujet fut traité par Pedro de Roias, *Historia de la imperial ciudad de Toledo... grandezas y principio de la religion catolica en ella*. (Madrid, 1654-1663.)

Tolède, célébrait l'histoire, antiquité et grandeur de la ville et des rois qui l'avaient gouvernée. C'est à Tolède qu'était installé l'observatoire où Alphonse X le Savant, vers 1250, réunit des *mudejares* (Maures soumis), des Juifs et des Français pour dresser les fameuses tables astronomiques connues sous le nom d'*alphonsines*.

Au cours des premières années où se romanisait Tolède reconquise, Rodrigue de Bivar se trouvait (1087) au service de l'émir musulman de Saragosse. Illustre déjà par ses aïeux, ses campagnes et son alliance à la famille royale de Castille, il allait bientôt prendre la première place dans les prouesses chrétiennes.

Et d'abord il appartenait au royaume castillan, qui fournit la langue littéraire de la péninsule. Quand les Castillans, lassés d'aller au lointain tribunal de Léon, établissent des juges à Burgos (X<sup>e</sup> siècle), les deux bons seigneurs choisis furent Layn Calvo et Nuno Rasuera. Layn Calvo ayant épousé la fille de Nuno Rasuera fut la souche d'une noble maison, et l'ancêtre, à la cinquième génération, de Diego Laynez, père de Rodrigue. Comme Diego fils de Layn s'appelait Laynez, Rodrigue fils de Diego s'appela Diaz. Parmi ses fiefs, Diego Laynez possédait Bivar près de Burgos.

C'était une Espagne morcelée et trouble que celle où parut Ruy Diaz de Bivar. Et si les vieux narrateurs assurent et répètent que ce vaillant vassal naquit à la bonne heure, c'est là une locution épique applicable uniquement à la destinée personnelle du héros. Les royaumes de Léon, de Castille et de Navarre, tour à tour réunis et partagés, alliés ou ennemis, faisaient piètre figure en comparaison de l'empire arabe. Si le Cid accompagne le roi Alphonse en pèlerinage de Saint-Jacques, il se trouve bientôt après banni de la Castille.

Tous les exploits et coups de main du Cid n'ont point été fixés par l'écriture : une *razzia* ne prouve rien, et les clercs ne racontent que ce qui présente un sens romanesque ou édifiant. Ils ont noté qu'un jour le roi et le peuple fêtèrent le retour du héros :

*C'est que, vengeur du Christ que le Croissant insulte,  
Rodrigue de Bivar, vainqueur, rentre aujourd'hui  
Dans Zamora qu'emplit un merveilleux tumulte.*

*Il revient tout chargé de butin, plus encor  
De gloire, ramenant cinq rois de Morérie.  
Ses captifs l'ont nommé le Cid Campeador.*

Le *Cid* ou seigneur est un surnom donné par les Maures ; telle est du moins l'explication mise en vers français par Corneille et par Heredia. Les Castillans nommaient le héros *Campeador* ou champion.

En cavalier qui sait ce que vaut sa monture, l'Homère inconnu du Cid nous a dit que le héros montait le célèbre cheval Babieca. Rodrigue avait conquis deux épées, Colada et Tizona, qui sont aussi importantes dans l'épopée castillane que Durendal et Joyeuse dans l'épopée française.

Banni par son roi, et fort éprouvé, le Campeador doit recourir à l'emprunt. Des Juifs lui prêtent contre un gage, représenté par un coffre d'ailleurs sans valeur, qu'on montre encore dans la cathédrale de Burgos.

Un poète, qui connaissait fort bien la route de Burgos à Valence, a raconté vers l'an 1140 les tribulations de *Mon Cid*. Le bon Campeador banni va faire ses adieux à Dona Chimène sa femme et à ses deux filles, qui sont réfugiées à l'abbaye de Saint-Pierre de Cardena. Après avoir « gagné » dans diverses rencontres, il prend Valence, la défend vigoureusement, et y fait venir sa femme et ses filles, qu'il marie aux enfants de Carrion. Ceux-ci s'étant conduits ignoblement envers leurs femmes, le Cid exige réparation. Le roi convoque dans Tolède les grands et les comtes à une cour de justice. Le combat en champ clos, à Carrion, condamne les infants, comme celui d'Aix condamnait les partisans de Ganelon. Et les filles du Cid sont mariées aux infants de Navarre et d'Aragon.

Chroniqueurs latins et castillans perpétuèrent la mémoire du Cid Ruy Diaz Campeador. Elle prit place dans l'histoire universelle compilée par les soins d'Alphonse X le Sage, et dans laquelle se développait la prose castillane (XIII<sup>e</sup> siècle).

En 1498, trois compagnons allemands imprimèrent à Séville la *Cronica del Cid Ruy Diaz*, qui montrait dans une estampe le Cid à cheval, et qui racontait les victoires remportées avec l'aide et faveur de Notre-Seigneur.

Comme celle de Charlemagne et de Roland dans les pays de langue française, la mémoire du Cid reste associée à la guerre sainte et aux progrès de la patrie castillane. La veille de la grande victoire chrétienne de Las Navas de Tolosa (1212), on raconte que le Cid vint réveiller dans le sanctuaire de Saint Isidore de Léon le roi Fernand I<sup>er</sup> pour le conduire à la bataille. Et le roi Alphonse X le Sage, grand chroniqueur, fit placer une épitaphe latine où l'Ibérie glorieuse égalait le héros vaincu à ceux de Rome, à Charlemagne de France, à Arthur de Bretagne.

L'Espagne moderne a fait une notoriété proverbiale à l'épitaphe apocryphe du Cid, dont les sobres paroles devaient toute leur éloquence au nom du héros :

*Cid Ruiꝝ Dieꝝ só yago enterrado.*

De l'abbaye de Saint-Pierre de Cardena, l'épitaphe a été transférée, à l'Ayuntamiento de Burgos. La mémoire du champion chrétien, transportée de même dans le monde profane, a franchi victorieusement les siècles et les monts.

## B. — LE ROMANCERO

Les récits chantés restèrent plus longtemps l'essentiel de la littérature vulgaire en Espagne qu'en deçà des Pyrénées. Le romance héroïque retentissait encore sur les marchés de Castille tandis que la gloire des Neuf Preux était en France principalement livresque. La poésie orale est celle des hommes qui ne sont pas grands clercs. Et dans les provinces reconquises,



écoles, scribes et lecteurs n'ont pas eu le temps de se répandre et de pulluler. « L'écrivain professionnel, dit D. Miguel de Unamuno, ne s'est pas implanté chez nous. En Espagne, grâce à Dieu, personne ne vit de sa plume. « Littérateur » est un mot intraduisible dans notre langue, et notre expression : homme de lettres, n'est que la traduction d'une expression étrangère. » Aussi l'Espagne reste pour les critiques le beau pays des chansons, des guitares et des sérénades ; des sarabandes et des castagnettes, des romances et des passacailles. On y chante ce qu'on n'a pas pris la peine de mettre dans les livres latins ; et les illettrés écoutent.

Né plusieurs siècles après ceux de France, le héros national a pu se maintenir jusqu'à l'Espagne moderne sans changer de langage et de genre poétique. Le *Roland* d'Oxford aurait été méconnaissable pour Louis XIV, à qui les paladins étaient surtout présentés par les opéras de Lulli. Le Cid, au contraire, restait pour ses descendants, Charles-Quint et Philippe II, une figure familière et sacrée.

En espagnol, *romance* désigne la langue castillane ; et ce nom s'applique à une pièce de vers octosyllabiques, consacrée à un épisode guerrier ou amoureux. « Ces sortes de petits poèmes, disait Pierre Corneille, sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires. » « Le roman primitif, enseigne R. Menendez Pidal, est un petit poème essentiellement épisodique formé de quelques vers d'une chanson de geste, qu'on en a simplement extraits, ou auxquels on en a ajouté d'autres pour compléter le récit traditionnel, ou pour en former un nouveau, selon le caprice de l'auteur. »

Les récits transmis par le chant, amplifiés ou altérés par les compositeurs et trouveurs, avaient pour objets cent épisodes variés de Rodrigue aux différents âges. On l'y voyait frêle jouvenceau, on entendait le championnat de ses belles années, on l'entourait finalement de filles mariées, de gendres royaux, on le comblait d'années, de richesses et de gloire. Parmi ces imaginations aux détails hétéroclites, deux groupes se dessinent, forment centre et attirent les détails, les explications et les remaniements : c'est d'abord celui de Rodrigue jeune, fils et fiancé ; c'est ensuite celui du Campeador exilé, bon vassal de mauvais maître !

1<sup>o</sup> Les romances chantés firent naître la légende nuptiale du Cid, comme ils avaient fait naître précédemment celle de Jaufré Rudel. Mais celle de Rodrigue finissait plus heureusement : elle n'était que l'enjolivement adventice d'une gloire guerrière solidement établie.

Rodrigue Diaz, fils du noble Diego Lainez, avait réellement épousé, en juillet 1074, la noble Chimène, fille de don Diègue duc d'Asturie, et cousine d'Alphonse VI ; à l'acte de mariage signèrent don Alphonse lui-même et les infantes Urraca et Elvire. Rodrigue n'avait pas plus tué son beau-père que son descendant Alphonse XIII n'a tué le Battenberg dont il a épousé la fille. Mais la légende romança et dramatisa les noces du héros, centre des chansons narratives.

L'imagination des peuples naissants est généralement cruelle, brutale, incestueuse, et se complait aux Atrides et aux Œdipes. Dans l'Espagne turbulente des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, on se racontait des histoires d'hidalgos outragés

qui étaient vengés, de jeunes damoiseaux précocement valeureux, d'orphelines qui demandaient justice, réparation, protection, et qui recevaient un mari. On appliqua donc à Ruy Diaz la vieille fable des fils dont un père éprouve la force en leur broyant les mains; on fit de Ruy le vengeur de l'honneur paternel; on imagina que l'ennemi tué avait une fille à qui le roi devait fournir un nouveau protecteur, c'est-à-dire un mari; puis que le mari octroyé en compensation était le meurtrier lui-même; et enfin que l'insulteur tué était le père d'une Chimène déjà tendrement aimée. Le *Romancero*, dans son agencement du XVI<sup>e</sup> siècle (qui fut imprimé à Anvers sous Charles-Quint) contient divers épisodes qui ont été traduits et adaptés en plusieurs langues. Dans le *Serrement de mains* mis en terzines par Heredia, le vieux Diego Laynez outragé par le soufflet reçu, fait ranger devant lui ses quatre fils et leur presse violemment les mains. Les trois premiers se plaignent poliment. Ruy, lui, rugit et menace. Et le vieux, ravi, lui confie son honteux secret, le nom de l'insulteur et l'instant et le lieu :

*Et tirant du fourreau Tizona bien trempée,  
Ayant baisé la garde ainsi qu'un crucifix,  
Il tendit à l'enfant la haute et lourde épée...*

*Une heure après, Ruy Diaz avait tué le comte.*

Un autre romance montrait Chimène Gomez, fille du comte Lozano, réclamant justice au roi, puis demandant pour mari le Cid qui tua son père. Il restait à fondre en une grande action ces contes hétéroclites, à les adoucir, et à mettre ces mœurs barbares au ton d'une société plus récente et plus galante.

Le *Cancionero general* de 1511 contenait de nombreux romances indépendants les uns des autres et relatifs au Cid. Mais le *Cancionero de Romances* réimprimé à Anvers en 1550, le *Romancero general* amplifié et réimprimé à Madrid en 1600, malgré l'admiration qu'ils inspireront aux romantiques, n'ont pas achevé l'affabulation, qui était réservée aux dramaturges.

2<sup>o</sup> Quand le Cid part pour l'exil (dans le poème du XII<sup>e</sup> siècle), femmes et barons sortent pour le voir, bourgeois et bourgeoises à leur fenêtre pleurent de tous leurs yeux, tant est grande leur douleur; et une même raison est dite par toutes les bouches : « Dieu! quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur! »

Un vassal qui vaut mieux que son maître, c'est de quoi exercer la pitié du public et l'imagination des auteurs. Comme ceux-ci, en général, ne sont pas rois, ils prêtent avec facilité et complaisance à leur héros des paroles fières et une attitude hautaine vis-à-vis des rois. Comme Victor Hugo n'était pas roi, il a montré dans *Hernani* et dans *Ruy Blas* des sujets, bandits ou valets, plus dignes et plus fiers que les souverains des Espagnes. Pareillement, chez les narrateurs espagnols du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, Rodrigue dit des insolences au pape de Rome, au roi de France, à l'empereur, et à son roi de Castille. Il

rudoie et insulte son pauvre sire, il se félicite devant lui de n'être plus son vassal, il se comporte de telle manière que les spectateurs, rois et autres, disent avec une frayeur admirative : « Ce n'est pas un homme, c'est un démon ! »

Ainsi pensaient et sentaient les auditeurs de chansons et les lecteurs de chroniques dans la libre et vaillante Castille matamoresque.

Le romancero castillan, comme le folklore britannique, fut une curiosité pour les lettrés du XVIII<sup>e</sup> siècle; et le recueil de romances fut mis en prose française dans la *Bibliothèque universelle des romans* (1783). C'est là que le prit Herder pour le présenter à l'Allemagne poétique, qui prêtait une âme aux divers peuples, et qui cherchait le génie national dans les productions frustes des premiers siècles. La brutale simplicité des Espagnes naissantes et guerroyantes émerveilla les adeptes de la poésie moderne, du pittoresque, de la couleur locale et temporelle. Le jeune Taine hégélien, herdérien, xénolâtre, gémit encore que sa patrie française n'offre que « des épopées prosaïques et des contes frondeurs au lieu de l'âpreté pittoresque, de l'éclat, de l'action, du nerf des récits espagnols », « les romans du Renard et de la Rose et nos chansons de geste » en face du Romancero.

Quand Chateaubriand revint d'Athènes et de Jérusalem, où il cherchait les décors du roman chrétien *Les Martyrs*, il repassa par l'Espagne et prit sur les lieux les vues de Grenade, de l'Alhambra et de la mosquée transformée en cathédrale de Cordoue. De la Bétique et d'Andujar il revint sur ses pas pour voir la dernière cité des Maures en Espagne : l'Alhambra lui semblait digne d'être regardé même après les temples de la Grèce. C'est que l'histoire des longues guerres de Grenade avait pénétré dans la littérature européenne. Et Chateaubriand raconta les *Aventures du dernier Abencerage*, Aben-Hamet, qui revient rêver dans sa patrie perdue et s'éprendre de Blanca, la descendante du Cid. Le serviteur hautain des Bourbons assurait dans sa nouvelle que « la postérité du vainqueur de Valence-la-Belle tomba, par l'ingratitude de la cour de Castille, dans une extrême pauvreté ». Chateaubriand, parcourant la montagne entre Algésiras et Cadix, avait entendu une romance d'un air simple et naïf; et dans la bouche de son héros Aben-Hamet, il place la chanson espagnole qui raconte le dialogue de don Juan roi de Léon avec Grenade la mignonne cité des fontaines. Après le Français Lautrec, qui a dit sur un air d'Auvergne la douce souvenance du joli lieu de sa naissance, et après l'Abencerage, don Carlos, frère de Blanca, se décide à chanter à son tour le Cid son aïeul, qui demande son casque et sa lance, et annonce sa gloire future :

*Dans le vallon de notre Andalousie,  
Les vieux chrétiens conteront ma valeur :  
Il préférera, diront-ils, à la vie  
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.*

Grenade, si disputée jusqu'en 1492, avait été le centre et le sujet d'une poésie où les prouesses militaires s'entouraient déjà de courtoisie chevaleresque et de galanterie distinguée.

Mais le vieux Cid, victime d'un roi vil, plut surtout à Victor Hugo, dont le frère Abel, ancien page de Joseph Bonaparte à Madrid, avait traduit des romances castillans. Ce fut une joie pour le proscrit de Guernesey de mettre dans la *Légende des siècles* le « Romancero du Cid », où le Cid fidèle et honnête est l'antithèse et le réquisitoire vivant et parlant du Roi jaloux, ingrat, défiant, abject, fourbe, voleur, soudard, couard, moqueur, méchant. Le Cid est le Cid, il est grand ; et dans son exil il a pour le roi Sanche les sentiments de Victor Hugo pour Napoléon III : de même que dans la *Légende des siècles*, Dante se réveille en 1853 pour achever l'Enfer en y mettant Pie IX, de même le Cid proclame que le roi Sanche ne lui va qu'à la hanche :

*Ce pays ne connaît guère,  
Du Tage à l'Almonacid (1),  
D'autre musique de guerre  
Que le vieux clairon du Cid.*

### C. — LE CID EUROPÉEN

Le Cid de l'histoire engendra Dona Christina. Christina, mariée à Don Ramire, infant de Navarre, engendra Garcia de Navarre le Restaurateur, qui engendra Sancho le Sage ; et Dona Blanca, fille de Sancho, par son mariage avec Don Sanche III de Castille, devint l'aïeule d'Isabelle la Catholique et de Charles-Quint.

Soucieux d'accomplir tout ce qu'un prince chrétien et craignant Dieu est tenu de faire pour le maintien de la foi catholique, Philippe II songea à faire rendre à son ancêtre le Cid les honneurs que l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> avait obtenus pour Charlemagne. Il demanda la canonisation du héros national. Mais l'ambassadeur espagnol ayant dû quitter Rome, le procès n'aboutit pas, et le Campeador n'entra point dans le calendrier et le culte de toute la chrétienté latine.

Cet insuccès fortuit fut compensé plus tard par le triomphe artistique. Le Cid, qui n'avait pas trouvé place sur les autels, apparut glorieusement sur les théâtres, dont les circonstances politiques et linguistiques lui ouvrirent opportunément l'entrée. C'était « en un siècle où les hommes couraient au théâtre comme au plus agréable divertissement qu'ils pussent prendre » (2). Par une heureuse conjoncture, l'espagnol s'était introduit par les cours, par les armées et par les imprimeries à Bruxelles et à Anvers, à Paris et à Lyon, à Milan et à Naples (3). « On se piquait alors de savoir l'espagnol, comme on se fait hon-

(1) La notoriété d'Almonacid chez Victor Hugo est probablement due à la victoire française (1809) remportée dans la guerre d'Espagne, à laquelle prenait part le père Hugo.

(2) CHAPELAIN : *Sentiments de l'Académie sur la tragédie du Cid* (1637).

(3) Par les possessions italiennes des rois catholiques, le castillan s'était aussi répandu dans la péninsule, et le dictionnaire de Chr. de Las Casas, *Vocabulario de las dos lenguas Toscana y Castellana, con una introduccion para leer, y pronunciar ben entrambas lenguas* (1570) fut réédité et amplifié, dans le temps de César Oudin, par C. Camilli (1618).

neur aujourd'hui de parler le français; et le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait tellement mis l'espagnol à la mode, qu'il était alors presque honteux aux gens de lettres de l'ignorer » (Voltaire). La noblesse européenne apprit les noms espagnols des duègnes et des grandesses, des majorrats et des hidalgos.

La diffusion ultrapyrénéenne du castillan avait eu immédiatement des résultats livresques et littéraires : le *Thrésoir des trois langues, espagnole, française et italienne* de César Oudin s'appliquait à « éclaircir infinies difficultés qui se présentent à la lecture des livres espagnols », difficultés résultant de la « grande diversité et incertitude ou plutôt vraie confusion en l'orthographe de la dite langue ». Le castillan littéraire eut chez les imprimeurs d'Anvers et d'autres lieux un provignement comparable à celui que le français avait trouvé cinq siècles plus tôt dans l'Angleterre normande. Pour le *Cid* comme pour Arthur et Tristan, la littérature française réalisa la glorification internationale : car sous les Bourbons comme sous les Plantagenets, la langue vulgaire servait à de nombreux livres profanes. Et le premier livre européen de langue castillane, *Don Quichotte*, s'il raillait les contes de chevaliers errants, respectait le *Cid* : « Pour ce qui est d'y avoir eu un *Cid*, disait le chanoine judicieux à Don Quichotte, il n'en faut pas douter, ni un Bernard de Carpio non plus; mais qu'ils aient fait tout ce qu'on en dit, je crois qu'on en peut douter sans scrupule. »

La renaissance et l'expansion de la tradition héroïque castillane fut servie, comme l'histoire poétique de Godefroid de Bouillon, par la Compagnie de Jésus. Celle-ci non seulement propageait dans toute la Romania la doctrine orthodoxe, l'humanisme latin et les gloires chrétiennes; mais encore, par ses membres ou ses élèves, elle fournissait les Homères des Achilles catholiques.

Un membre de l'Ordre, le P. Mariana, dota son pays d'une histoire nationale. Il publia son *Histoire d'Espagne* à Tolède, en latin d'abord (1592), et la remania en espagnol (1601). Très répandue et très admirée, célébrée par le P. Rapin, elle se trouve alléguée en tête du *Cid* par Pierre Corneille, qui avait étudié chez les Jésuites de Rouen. Le P. Mariana concevait l'histoire à la manière artiste et éloquente de Tite-Live. Il se faisait une âme des vieux âges pour accueillir et concilier les fables nationales, les romances héroïques, les amours et les prouesses des chevaliers et des princesses. La beauté de la matière l'amenait à raconter plus que n'aurait admis la clairvoyance de sa critique. Car les écrivains humanistes, comme Plutarque qu'ils aimaient tant, pratiquaient un genre narratif qui tenait également de l'historiographie, du roman et de la morale. Artiste et conteur, Mariana ne répétait les contes de vieilles femmes que sous bénéfice d'inventaire; et il indiquait comme hypothèse telle explication capable de concilier les légendes contradictoires. A un esprit aussi conciliant, les romances disparates devaient faire supposer qu'avant la scène du duel entre Rodrigue et le comte, avant l'injure lavée par le fils de Don Diègue, Rodrigue et Chimène avaient déjà l'un pour l'autre douceur de cœur. C'est ce qui paraîtra aussi plausible à Corneille, et propice à l'intrigue dramatique. Car le jeune Pierre Corneille, à Rouen, apprit l'espagnol comme l'y avait engagé M. de Châlons, ancien secrétaire de la reine (Marie de Médicis).

Tandis qu'écrivait Mariana, les orateurs catholiques de France « exaltaient la grandeur, la valeur et la magnanimité de la nation espagnole tout ainsi que s'ils eussent parlé en langage castillan au milieu de la grande église de Tolède » (G. Du Vair, 1593).

Comment le Valencien Guillem de Castro et le catholique Pierre Corneille auraient-ils pu choisir meilleure incarnation de la valeur castillane que Rodrigue de Bivar, le Cid campeador ?

Lope de Vega, qui était le plus grand poète dramatique de sa nation, et qui avait mis en scène plusieurs gloires espagnoles, estimait fort son confrère valencien Guillem de Castro, et il lui a laissé le soin de mettre en drame les prouesses du Cid. Guillem de Castro, dans la riche matière, a choisi la jeunesse hardie, amoureuse et chevaleresque de Rodrigue. Les romances en redisaient mille merveilles : la légende du lépreux à qui Rodrigue est charitable, et qui désormais le protégera, car ce lépreux était Lazare lui-même ; l'épreuve à laquelle don Diègue soumet la valeur de son fils ; la bataille du Cid contre les vassaux du comte qui le poursuivent. Cardena conservait pieusement le corps du Cid ; Valence gardait la mémoire du conquérant. Guillem de Castro trouvait le héros dans les monuments de la patrie, dans les livres des doctes, dans les propos des manants.

Et sans doute, Guillem de Castro, contemporain de Cervantes et de Lope de Vega, pouvait douter de plus d'un récit ; mais il restait des souvenirs trop précis pour être récusés, et trop beaux pour n'être pas choisis. Au temps de Don Quichotte ne montrait-on pas encore, dans le magasin royal, la selle de Babieca, cet excellent cheval du Cid ? Même le chanoine sensé qui essayait de désabuser le chimérique lecteur de romans, prônait le récit des exploits véritables et la gloire des héros nationaux : c'est ainsi, disait-il, que la Grèce nous présente Alexandre, que Rome a eu César, et Valence le Cid. Les prouesses de ces grands hommes étaient un digne sujet de lecture et de méditation pour les chevaliers judicieux érudits en histoire, épris de vertu, de vaillance et de bonté.

Seulement les contemporains du P. Mariana et du chanoine, de Don Quichotte et de Guillem de Castro, ne pouvaient mettre sur le théâtre les héros anciens qu'en les habillant à la mode de l'an 1600. Les vestes de brocart d'or et de soie, la police du roi, les arquebuses et les mousquets avaient remplacé les cuirasses et les chemisettes de mailles, les chevaliers protecteurs de la veuve et de l'orphelin, tuteurs de Maures et manieurs de lances.

Don Guillem de Castro (1569-1631) vécut à Valence et en Italie. Il fut en sa ville capitaine du Grao et de la cavalerie de la côte, et il fut en Calabre gouverneur de Scigliano. Des grands protégèrent ses travaux littéraires. Avant d'aller habiter Madrid il avait fondé à Valence l'Académie des Montagnards du Parnasse. Du héros urbain et national il a mis en drame la jeunesse et les exploits : *las Mocedades* (1) (jouées à Valence en 1618) et *las Hazanas del Cid*. En 1621 parut à Valence, chez l'imprimeur Philippe Mey, le tome

(1) *Mocedad*, jeunesse, qualité de *mozo*, jeune (même radical que le français *mousse*). Les *mocedades* sont les prouesses juvéniles, comme les *enfances* en ancien français.

premier des comédies de Don Guillem, contenant les deux parties des *Mocedades*. Au début de la première, le roi Don Fernand (1), pour récompenser le loyalisme de Don Diègue, armait chevalier, de ses propres armes, le jeune Rodrigue. La seconde partie était consacrée aux guerres que se firent les enfants du roi Fernand après la mort de leur père. Corneille et l'Europe ont négligé ou bien oublié la chronique de ces misères, auxquelles Rodrigue avait été mêlé comme serviteur du roi Sanche. Seules les premières *Mocedades*, les vraies, humaines et chevaleresques, ont déterminé la psychologie juvénile, héroïque et amoureuse, du héros européen.

Le comte Lozano (le Fort) ayant souffleté Don Diègue, Rodrigue a tôt fait de venger la honte paternelle par la mort du comte. Il a triomphé de son amour, car il aimait Chimène, fille de ce comte, et en était aimé. Chimène triomphe à son tour de sa flamme en demandant avec insistance au roi le châtement du meurtrier. Comme les rimeurs d'outre-Pyrénées ne sont pas tenus de faire des drames dont l'action s'achève en vingt-quatre heures, Rodrigue accusé a le temps de faire prisonniers quatre rois maures, de vaincre un géant aragonais et de conquérir ainsi pour son roi la ville de Calahorra. Et il épousera Chimène. Don Diègue après le duel remercie son fils en des vers que Corneille a traduits en français :

*Ton illustre audace  
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.  
Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,  
Viens baiser cette joue, et reconnais la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.*

Mais combien le poète de Rouen, en 1636, adoucit, civilise et modernise le héros castillan ! Dans le premier acte des *Mocedades*, Diego, pour éprouver son fils, lui mordait fortement un doigt de la main. Dans le *Cid* de Corneille, il demande simplement : « Rodrigue, as-tu du cœur ? » — A la fin de la première partie du drame castillan, la sentence royale mariait carrément l'accusé et la plaignante, et fixait à la nuit même le départ pour la cérémonie, qui devait être célébrée par l'évêque de Plasencia. Dans Corneille, la pudeur du roi et de l'orpheline et la règle des trois unités ont fait de grands progrès, car Don Fernand demande qu'on laisse faire le temps et le roi. Il est clair d'ailleurs, et les spectateurs de Corneille devinent bien que le *Cid* épousera Chimène, qui ne le hait point.

Et puis le centre de l'action et de la poésie s'est déplacé par la transposition française, par l'adaptation au royaume de Louis XIII, où les marquis,

---

(1) Le roi Fernand ou Ferdinand, fondateur du royaume de Castille, avait réuni la Galice, les Asturies, le Léon, la partie de la Navarre à droite de l'Ebre. Il mourut à Léon en 1065, ayant légué trois parts à ses trois fils : la Castille et l'Estrémadure à Sanche, le Léon et les Asturies à Alphonse, la Galice et le Portugal à Garcie.

tout en tenant au point d'honneur, courtoisaient les belles dames, et où les belles dames goûtaient le théâtre galant et aimable. Tandis que Guillem de Castro ravaudait romances et histoires pour mettre aux yeux la jeunesse longue et aventureuse du héros national, Corneille a surtout retenu et condensé le conflit d'un cœur vaillant et amoureux. Et en fin de compte, ce n'est plus le Cid, c'est Chimène qui est l'âme et l'ornement de la tragicomédie française. Rodrigue, encouragé par l'orpheline elle-même, sort vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. Il reste, certes, la bravoure même, comme dans Castro. La valeur en cette âme bien née n'attend point le nombre des années; puis à qui venge son père il n'est rien d'impossible. Mais c'est à Chimène qu'il pense toujours, et c'est elle que les Français acclamèrent :

*Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue.*

L'Académie française, fondée par Richelieu, jugea le Cid; pour son coup d'essai littéraire, elle fut malheureuse. Car ces messieurs estimèrent que Corneille avait mal choisi son sujet. Il eut contre lui l'Académie, mais il eut pour lui les femmes, et c'est tout dire. Il pouvait écrire véridiquement à la duchesse d'Aiguillon, en parlant de Chimène : « Je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. » *On*, ce n'était que des académiciens, car le *Cid* français fut traduit en espagnol, en flamand, en anglais, en d'autres langues encore. On l'explique dans les écoles, et Bonaparte admirait fort Corneille.

Quand Joseph Bonaparte quitta le royaume de Naples et le berceau du Tasse pour l'Espagne et le tombeau du Cid, les officiers de Napoléon, qui essayèrent de dompter les Castillans, étaient prévenus par Corneille de la valeur de Rodrigue. L'armée française transporta (1809) le tombeau du héros de Cardena à Burgos, et l'on prétend même que le général Thiébaud voulut dormir une nuit avec les reliques du Cid.

## II. — Don Quichotte (1605)

« Vous pourrez, écrivait Montesquieu, trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté et les scolastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine. Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres. » Quand l'Espagne, restée fidèle aux littératures du XIII<sup>e</sup> siècle, se trouva en contact avec l'Europe moderne, celle-ci manifesta son étonnement par deux écrits railleurs destinés à un long succès : Cervantes exécuta les livres castillans de ses compatriotes dans *Don Quichotte* (1605) et Pascal persifla les ouvrages latins d'Escobar dans les *Provinciales* (1656). Pour que la vieille Castille fût traitée comme la Chine morale de l'Europe, il fallait que le point de vue des écrivains fût complètement



déplacé : Escobar, célèbre en France, ne faisait aucun bruit dans son propre pays, remarque avec une naïve surprise un Français qui lui rendit visite. Pascal était étranger et janséniste quand il jugeait des Espagnols et des jésuites. Cervantes, lui, était né en 1547 en Castille et avait étudié à Salamanque et à Madrid ; mais avant d'écrire son roman, il avait longtemps vécu en Italie et en Alger. Comme Descartes et comme Voltaire le firent par la suite, il avait secoué sur les routes étrangères les préjugés nationaux. « Aussi *Don Quichotte* est lu de toutes les nations » (Voltaire), et a réussi à discréditer à jamais les mensonges et les extravagances des romans chevaleresques.

Miguel de Cervantes Saavedra servait comme chambellan chez un cardinal romain dans le temps où le pape Pie V (1566-1572), reprenant l'idée de la Croisade, liguaït Rome, Venise et l'Espagne contre les Turcs. Le jeune homme de 24 ans entra dans l'armée hispano-napolitaine que commanda à Lépante Don Juan d'Autriche, le descendant du Cid. Dans cette journée, la plus glorieuse de tous les temps (7 octobre 1571), Cervantes se comporta vaillamment, fut grièvement blessé et mérita le surnom dont il était fier de manchot de Lépante. Capturé (1575) par les corsaires barbaresques comme il revenait de l'Espagne, il fut, après cinq ans de captivité, racheté par un Père Trinitaire. Auteur de poèmes, de comédies, de nouvelles, employé fort négligent des contributions, emprisonné de ce chef, il se mit à écrire un roman qui, finalement, parut à Madrid en 1605 : *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Ce chevalier à la triste figure était, dans sa province de la Manche, un de ces nobles qui gardaient une lance et un bouclier, un cheval et un chien de chasse. Sa modeste nourriture absorbant les trois quarts de son revenu, le reste était consacré aux habits, qui étaient ordinairement en drap du pays. Aux approches de la cinquantaine, et ne sachant que faire, il lut des livres de chevalerie, tant et si bien qu'ils lui tournèrent la tête. Les hyperboles, allitérations, antithèses et subtilités précieuses de style l'enchantèrent. Il trouvait tout cela, habillant les prouesses merveilleuses des Amadis, Galaor et Palmerin, dans l'œuvre de Feliciano de Silva, le premier fabricant de romans, l'Alexandre Dumas de Ciudad Rodrigo. Le roman arthurien, qui avait trouvé accueil chez les Portugais du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, était revenu de là en Castille et de Castille dans la Manche et dans l'Europe de Charles-Quint. Et à force de lectures et de veilles, le pauvre gentilhomme émacié ne fut plus qu'un répertoire ambulante d'enchantements et de défis, de batailles et d'amours, de plaintes amoureuses et d'aventures. Don Quichotte décida de se faire chevalier errant, de parcourir le monde pour le bien et la vertu, et d'entreprendre une conquête lointaine, telle que celle de l'empire de Trébizonde.

Le premier soin de Don Quichotte fut de nettoyer les armes crasseuses et rouillées de son bisaïeul. Elles avaient probablement servi jadis dans les guerres de Grenade, quand on traquait le Maure. Mais inutiles depuis la vogue des armes à feu, elles gisaient dans un recoin oublié. A son roussin efflanqué le chevalier donna un nom beau comme Bucéphale et Babiéca : il le nomma Rossinante. Son propre nom, il le compléta par celui de sa province, à l'instar d'Amadis de Gaule : il devint Don Quichotte de la Manche. Pour dame de ses pensées (car les héros d'aventures en avaient une) il choisit

la paysanne Alonza Lorenço, qu'il dénomma Dulcinée du Toboso (ce dernier nom était celui du village qu'elle habitait). Et après s'être préparé et accoutré, il s'en fut en campagne un beau matin de juillet. Il songea d'abord à se faire armer chevalier. Une hôtellerie lui parut le château prédestiné à cette cérémonie, un porcher fut à ses yeux le nain annonciateur du héros — car Don Quichotte vivait dans une hallucination soutenue. Après quelques mésaventures, l'aubergiste contenta la folie de son visiteur, et le renvoya dûment chevalier. Mais il fallait pour les expéditions un écuyer. A cette dignité fut élevé le laboureur Sancho Pança, dénué de génie et d'imagination, mais séduit pourtant par la promesse de Don Quichotte de lui donner le gouvernement d'une île. Alors vinrent les équipées folles. Folles, car le temps était passé des chevaliers protecteurs de l'innocence et de la faiblesse; et le généreux rêveur ambulante ne peut rien improviser qui vaille; s'il délivre un jeune berger que fouette son maître, celui-ci redouble de brutalité dès que le chevalier a disparu à l'horizon. Fait-il mettre en liberté des gens enchaînés, ces gens sont des brigands justement condamnés. Il croit apercevoir des monstres de romans, et il se précipite contre des ailes de moulin à vent. Enfin, après maintes tribulations, discussions, combats et déconvenues, le courageux gentilhomme qui a vécu en fou, meurt en sage.

Le théologien de Valence qui examina *Don Quichotte*, en autorisa l'impression, trouvant que le livre était curieux et ingénieux. Cette satire de la folie romanesque et chevaleresque était faite pour guérir les lecteurs des *Amadis*. Elle venait à temps; un prélat espagnol avait été surpris d'apprendre, lors du concile de Trente, que tous les récits des livres n'étaient pas véridiques. *Don Quichotte*, réimprimé et traduit depuis trois siècles de Madrid à Anvers, de Lisbonne jusqu'à Rome, a présenté aux nations l'âme aventureuse, héroïque et démodée de la vieille Espagne. Florian, fils d'une Espagnole et petit-neveu de Voltaire, le remaniait encore, en l'abrégeant et l'adouciissant, à la fin de l'Ancien Régime.

Mais les abus et griefs espagnols, que le généreux lunatique n'avait pu redresser, avaient dans l'entre-temps suscité une série de contes et de comédies, d'observations et de critiques tour à tour drôlatiques et véhémentes, romanesques et révolutionnaires.

### III. — Littérature picaresque

Travaillée mille ans par les invasions, les batailles et les guerrillas, l'Espagne reconquise n'eut pas le temps de parfaire l'ordre intérieur avant de repartir à la conquête du monde. Dans la péninsule grouillaient des peuplades hétéroclites. La diversité des religions et des races, de l'instruction et des conditions sociales a laissé à la littérature un bariolage animé. Le pays des hidalgos et des romances devient celui des disparates et des aventures bizarres, du charabia et des algarades. L'ignorance générale et l'insécurité y font fleurir le merveilleux et l'extraordinaire. Le merveilleux, c'est, dans l'art, l'appari-

tion de spectres sur les théâtres, les statues qui marchent, parlent et empoignent le coupable; l'extraordinaire, c'est, dans la vie, l'équipée d'un drôle ou d'une victime, ou la folie d'un liseur. L'homme qui a ce goût, s'il a quelque revenu, l'écorne pour se composer la bibliothèque de Don Quichotte; s'il n'a qu'une piécette blanche, il la donne à la *gitana*, à la diseuse de bonne aventure, laquelle lui prophétise bonheur et prospérité; si à défaut de naissance et de bien il n'a que de l'entregent, il finira par faire la carrière de Gil Blas ou le mariage de Figaro. Un type disparu des sociétés à bonne police, l'aventurier, le truand, le vagabond, circule encore à l'époque moderne d'Oviedo à Grenade, et d'Alcala à Barcelone. Sa route est longue et sinueuse; il y croise des maures et des nègres, des aveugles mendiants, des licenciés en théologie, des bacheliers de Salamanque, des alguazils, des suites de cour royale et des ministres, des comédiens, des bohémiens, des archevêques prêcheurs, des grands seigneurs oisifs et dévergondés. Pour raconter les mésaventures des Espagnols dans toutes les conditions, pour faire la satire de la société et le procès des privilèges féodaux, il suffit d'un diable Asmodée qui enlève tous les toits de Madrid, ou d'un Lazarille qu'on suit à travers les régions castillanes et les littératures romanes. Lazarille de Tormes ou Guzman d'Alfarache, Gil Blas de Santillane ou Figaro de Séville, le Protée espagnol s'est plus d'une fois montré aussi redoutable aux méchants que le miroir aux laids visages. Non seulement le déclassé, le déraciné, effroi de toutes les littératures aristocratiques, était légion en Espagne et y trouvait matière variée pour tirades vengeresses. Mais ces gens de peu ou de rien, coureurs de hasards, étaient le réquisitoire vivant de ceux qui leur avaient infligé la vie; des maîtres durs et sots qu'ils servaient, du gouvernement qui laissait les faibles à la merci des iniquités et des violences. Et enfin, ils devinrent accusateurs véhéments quand un Parisien, horloger devenu bel-esprit, eut fait le voyage d'Espagne. Les conditions sociales et les idées européennes présentent alors des conflits comparables à ceux de la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a produit une abondante littérature nihiliste, picaresque et libertaire.

Le vaurien de roman qui succède dans la matière d'Espagne au chevalier démodé, s'appelle d'abord *catarribera* : le *catarribera*, dans le temps des chasses à l'autour, battait la rive dans la traque, et saisissait l'épervier avec sa proie. Le vaurien, le truand a pris et gardé depuis la dénomination de *picaro*. Le *picaro* ou coquin a sa littérature picaresque, comme le chevalier avait eu sa littérature chevaleresque. Littérature sociale possible et active dans toutes les nations où des classes opprimées et clairvoyantes souffrent des inégalités et des injustices, elle est particulièrement riche en contes d'Espagne.

Non pas que le type du gueux, de l'aventurier, soit exclusivement espagnol. Il apparaît aussi dans la France désolée par la guerre de Cent ans. La seule farce française qui ait survécu dans le langage moderne, la farce de *Pathelin*, au XV<sup>e</sup> siècle, met en scène un avocat fripon, un vrai *picaro* plaidillon : le marchand Guillaume, victime à la fois du berger Agnelet qui lui vole ses moutons et de l'avocat Pathelin qui lui extorque son drap, emmêle ses deux récriminations à l'audience où il voit Agnelet défendu par Pathelin;

et le juge doit le rappeler à l'objet du jugement : « Revenons à nos moutons ! » Mot resté proverbial comme le nom de Pathelin lui-même. Mais la farce française, si elle a bénéficié des presses neuves de Lyon, s'est trouvée éclipsée et démodée par le théâtre de Molière. La nouvelle picaresque d'Espagne, au contraire, est contemporaine des œuvres castillanes les plus importantes et les plus répandues. *Pathelin* mis en latin avait été transplanté par un humaniste à Heidelberg. Plus tardifs et plus heureux, les picaros passèrent les Pyrénées quand le roman castillan avait l'audience de l'Europe. Ils prirent en France la place qu'Eulenspiegel (espiègle) occupait dans les littératures germaniques.

\*  
\* \*

Dans les dernières années du règne de Charles-Quint, parut à Anvers, Alcalá et Burgos, un petit roman, *Vida de Lazarillo de Tormes* (1554). Un gueux y raconte sa vie et transmet au public, pour les arracher à la sépulture de l'oubli, les prouesses que peut-être on n'a jamais vues ni ouïes. Le petit Lazare, Lazarillo, fils d'un pauvre meunier, est né au bord du Tormes, la rivière qui arrose la vieille cité universitaire de Salamanque. Sa mère veuve le livre jeune à un mendiant aveugle qui lui administre des coups de bâton en échange de quelques mauvais tours. Il passe successivement au service d'un clerc et d'un écuyer, d'un Frère de la Merci et d'un vendeur de bulles, d'un chapelain, d'un alguazil. Le texte d'une édition d'Anvers raconte même comment il rencontre des lansquenets allemands dans l'insigne cité de Tolède, où le victorieux empereur avait fait une entrée solennelle. Un noble indigent qui l'oblige à mendier pour lui, des maisons où il devient fripon pour ne pas avoir faim, des gens sans honneur et sans scrupule, voilà ce que le compère trouve sur son chemin ; et sa malice et sa morale sont en proportion de toutes ces misères. Ce petit livre plut fort, car on l'amplifia, et on le réimprima et on le traduisit pendant un siècle : à Milan, Bergame, Venise et Rome, à Paris, à Augsbourg et Nuremberg.

La *novela picaresca* était devenue un genre européen. Un demi-siècle après le *Lazarillo*, Mateo Aleman de Séville donna la *Vie et les exploits du picaro Guzman d'Alfarache* (1599). Guzman, tour à tour marmiton et soldat, mendiant et entremetteur, voleur et galérien, promène en Espagne et en Italie ses aventures et ses satires des conditions et folies humaines. Ce livre fut traduit en plusieurs langues et il suscita des imitations françaises. Le vieux Lesage, sous Louis XV, publia encore les *Aventures de Guzman d'Alfarache* (1732).

A la critique sociale et morale par dénombrement d'aventures s'ajouta le fantastique et le diabolique. Luis Velez de Guevara y Duenas, un Andalou devenu avocat à Madrid, et qui avait vécu à la cour de Philippe IV, composa, outre des centaines de comédies, des *Vérités vues en songe et nouvelles de l'autre vie* ou le *Diable boiteux* (*El Diablo cojuelo*). Ce livre, imprimé à Madrid en 1640, raconte comment l'étudiant Don Cleophas, pénétrant chez un magicien, y délivre un diable boiteux en brisant la fiole où ce diable, Asmodée, se trouvait enfermé. L'esprit, en récompense, emporte le jeune

homme dans les airs et lui fait voir l'intérieur des maisons de Madrid. Ainsi sont découvertes aux yeux les manigances des Académies et de la Cour, des grands et des savants, des poètes et des comédiens eux-mêmes.

Procédé merveilleux et commode pour aligner les caractères, les mœurs et les méfaits de tous les habitants du royaume. Aussi la littérature française l'a utilisé dans la génération qui sépare les *Caractères* de La Bruyère (1689) et les *Lettres persanes* de Montesquieu (1721). Un Breton, devenu avocat et homme de lettres à Paris, Lesage, fit du roman un métier lucratif. Louis XIV finissait tristement, le royaume était en proie aux financiers tels que Lesage les dépeint dans sa comédie *Turcaret* (1708). D'autre part, il n'y avait plus de Pyrénées depuis que régnait à Madrid (1700) le Bourbon Philippe V, successeur de Charles II. Les choses d'Espagne étaient familières depuis un siècle aux beaux esprits. M<sup>me</sup> d'Aulnoy et d'autres avaient décrit le pays et les mœurs du Royaume Catholique. La matière d'Espagne était, en un mot, l'exotisme géographique et moral du temps; et les aventures castillanes couvraient les romans comme les aventures bretonnes au XII<sup>e</sup> siècle, comme les aventures indiennes aux temps de Charlevoix, de Chateaubriand et de Fenimore Cooper. La traduction est la première industrie littéraire; la matière première lui était fournie par la *novela picaresca* à peu près comme elle lui sera fournie par Walter Scott à l'époque romantique. Lesage traduisit et adapta des comédies espagnoles, des contes espagnols, des romans espagnols. Il représenta Crispin rival de son maître, et les domestiques filous faisant souche d'honnêtes gens. Il fit le *Diable boiteux* (1707) d'après Guevara, et introduisit déjà des malices françaises et des observations personnelles dans le cadre magique. Le genre obtint un tel succès que dans ses dernières années l'auteur donnait encore le *Bachelier de Salamanque* (1736-1738). Il avait réussi, au cours de sa production, à dégager un type, *Gil Blas*. Ce roman commence à paraître en 1715; il est achevé en 1735. Les mœurs de la Régence s'y reflètent entre les souvenirs du grand règne déclinant et un certain rétablissement de l'ordre public et privé. Gil Blas de Santillane (car tout se passe en Espagne), après avoir songé à faire des études, après avoir traversé les régions les plus diverses du monde politique et littéraire, après avoir été laquais, intendant, confident d'un ministre, finit dans une honnête aisance bourgeoise. Parmi ses mésaventures se place son séjour chez l'archevêque de Grenade. Celui-ci le charge de l'avertir dès que son éloquence baissera : il veut se retirer à temps de la chaire pour laisser une solide réputation de prédicateur. Or, dans le temps où Gil Blas est en plus grande faveur, l'archevêque tombe en apoplexie. Il se relève bientôt, mais les homélies qui suivent sentent l'apoplexie, dont l'esprit du prélat a reçu une rude atteinte. Quand Gil Blas se décide à la pénible et délicate mission qui lui a été confiée, l'archevêque le congédie : « Je vous paraîs baisser, n'est-ce pas?... J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée... Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Désormais je choisirai mieux mes confidents. » Et le prélat poursuit, en poussant Gil Blas par les épaules hors de son cabinet : « Allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le Ciel vous conduise avec cette somme ! »

Le *picaro* expulsé par les grands du Royaume et de l'Eglise devait prendre une terrible revanche; quand le génie picaresque revint d'Angleterre et de Prusse avec Voltaire, de Genève avec Rousseau, d'Espagne avec Beaumarchais, de la prison avec Mirabeau, il trouva une bourgeoisie si éclairée et une noblesse si veule qu'il put rapidement préparer la Révolution. Né à Paris en 1732, fils d'horloger et de famille protestante comme Rousseau, Caron de Beaumarchais eut une carrière digne d'Aleman et de Gil Blas; il se montra ingénieux en horlogerie et mécanique, donna des leçons de guitare aux filles de Louis XV et vendit lucrativement des armes aux Américains révoltés. Il fit en 1764 le voyage d'Espagne pour défendre sa sœur, que Clavijo avait abandonnée après promesse de mariage. De son voyage, de ses procès, de sa prison, Beaumarchais fit des *Mémoires*; et de son indignation contre la niaiserie vénale et procédurière des juges, contre l'ineptie des grands, contre la morgue hautaine qui écrasait le tiers état, il fit des comédies. Le *Barbier de Séville ou la précaution inutile* (1775) est l'histoire du *picaro*, le barbier Figaro, qui aide son maître le comte Almaviva à épouser Rosine malgré le vieux tuteur Bartholo, amoureux de sa pupille; intervient don Bazile, organiste, maître à chanter de Rosine, qui recommande de se servir de la calomnie. Dans la *Folle journée, ou le mariage de Figaro* (qui fut joué, après bien des difficultés et querelles, en 1784), le valet Figaro parvient à épouser Suzon (Suzanne), restée honnête malgré son maître Almaviva. Faisant un retour sur lui-même, le valet s'écrie, en songeant au grand seigneur corrompu: « Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas! Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de bien? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste homme assez ordinaire. Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes... Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé... Je me jette à corps perdu dans le théâtre; je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet; à l'instant, un envoyé de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte... Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant! » — Beaumarchais, redoublant d'activité, prépara (1785) l'édition de Kehl des œuvres de Voltaire. Figaro, selon Napoléon, avait été le premier acte de la Révolution.

Victor Hugo, à son tour, prétendit exprimer par personnages espagnols les revendications de la plèbe souffrante. Il avait déjà, dans son drame *Hernani ou l'honneur castillan*, placé un conspirateur magnanime en face d'un grand d'Espagne et du roi don Carlos, qui allait devenir l'empereur Charles-Quint. Dans *Ruy Blas* (1838) il montre un valet déguisé en homme d'Etat, et interpellant violemment les ministres éhontés de la royauté déclinante (1695). Dans ce drame, assure l'auteur, « on voit remuer dans l'ombre quelque chose de grand, de sombre et d'inconnu. C'est le peuple, qui a l'avenir et qui n'a pas

le présent, le peuple orphelin, pauvre, intelligent et fort; placé très bas, et aspirant très haut, ayant sur le dos les marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du génie ». Et le valet, politique génial et patriote, harangue brusquement les coupables :

*Bon appétit, messieurs! O ministres intègres!  
 Conseillers vertueux! Voilà votre façon  
 De servir, serviteurs qui pillez la maison!  
 Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,  
 L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure!...  
 Ce grand peuple espagnol aux membres éternés,  
 Qui s'est couché dans l'ombre et sur qui vous vivez,  
 Expire dans cet antre où son sort se termine,  
 Triste comme un lion mangé par la vermine!*

\* \* \*

La nation qui révèle aux autres la valeur du Cid, le point d'honneur, les romances, la folie chevaleresque, les tribulations pitoyables des gueux, donne à ses enfants, par le langage et le culte, une vie intérieure intense et féconde. Elle engendre les conquistadors, le drame religieux, et les saints modernes qui révolutionnent le monde moral. Le premier livre imprimé offert au roi de France est le *Speculum vitae humanae* de l'évêque Rodrigue de Zamora présenté en 1472 à Louis XI. C'est en résumant le *Château de l'Âme* de sainte Thérèse que Malebranche a appelé l'imagination la folle du logis. C'est le Barbier de Séville qui jette le premier défi à la noblesse dévergondée de France. C'est en racontant des histoires d'Espagne (ils en passent, et des meilleures) que les romantiques colorent leur rêverie et se font une âme d'autrefois et d'autre part. C'est l'Espagne catholique qui a, de plus, élargi le monde et arrêté le luthéranisme.

ALBERT COUNSON.





(Salon : *Pour l'Art*)

(Cliché de *l'Expansion Belge*)

## LA FLANDRE

(FIRMIN BAES)





# Les Nibelungen

Trilogie allemande de FRIEDRICH HEBBEL

---

TROISIÈME PARTIE <sup>(1)</sup>

---

La vengeance de Kriemhild

Tragédie en cinq actes

ACTE II

Aux bords du Danube.

SCÈNE I

*(Gunther, Volker, Dankwart, Rumolt entourés d'une suite nombreuse. Werbel et Swemmel sont debout devant le roi. La barque portant Hagen, le Chapelain et le reste des guerriers paraît plus tard.)*

WERBEL. — Grand roi, qu'il nous soit enfin permis de prendre congé de vous. Notre présence est plus qu'indispensable à la cour; on y distingue bien l'archet de la lance, mais on ne les manie pas avec égale facilité. Les messagers qui vous quittent gravement seront musiciens agiles et joyeux à votre entrée solennelle.

GUNTHER. — Le temps ne vous fera pas défaut. Je compte descendre chez le vieux Rüdiger à Bechlarn, nous pouvons jusque-là tenir le même chemin.

WERBEL. — Nous en connaissons un plus court; il nous faut dépêcher.

GUNTHER. — Alors j'y consens; partez.

WERBEL. — Nous vous en remercions. *(Il se dispose à partir.)*

RUMOLT. — Vous oubliez les présents d'usage; restez au moins jusqu'à ce qu'ils nous parviennent!

WERBEL. *(revenant avec Swemmel)*. — C'est vrai : j'oubliais.

RUMOLT. — La barque est tout proche.

---

(1) Voir les numéros de septembre, d'octobre, de novembre 1912 et le numéro de janvier 1913.

VOLKER. — C'est étrange; d'abord ils refusent de riches présents; forcés de les prendre ils les oublient. (*Interpellant Werbel.*) Kriemhild est-elle toujours triste?

WERBEL. — N'avons-nous pas dit qu'elle semble n'avoir jamais connu le moindre chagrin?

VOLKER. — En effet.

WERBEL. — Eh bien?

VOLKER. — Le royaume d'Etzel est celui des merveilles : qui plante des roses blanches y cueille des rouges et inversement.

WERBEL. — Pourquoi?

VOLKER. — Kriemhild est trop changée. Jamais nous ne l'avons vue joyeuse. Enfant, elle avait la joie tranquille, tout son rire était dans ses yeux.

RUMOLT. — Hagen approche suivi des derniers bagages.

VOLKER. — Mais comment manifeste-t-elle sa joie?

WERBEL. — Vous le voyez à souhait; elle adore les fêtes et vous invite à la plus grande. Mais pourquoi ces questions? N'est-il pas naturel qu'elle vous envoie des messagers, puisque, en dépit de votre promesse, vous vous obstinez à ne pas venir? Autant elle surpasse en majesté et beauté nos femmes, autant on s'étonne, et bien à raison, de l'oubli où la laisse sa race. En a-t-elle honte ou est-ce orgueil? Si vous ne confirmez sa noblesse, l'envie lui reprochera l'obscurité de sa naissance; c'est pourquoi elle vous rappelle une promesse qui lui est chère.

VOLKER. — Eh bien, nous viendrons au solstice, et comme vous le voyez suivi de tout un royaume.

WERBEL. — Plutôt de toute une armée. Etzel ne s'y attend pas, il nous faut l'avertir.

(*Ils courent au bateau qui démarre vivement et s'éloigne à toutes rames.*)

VOLKER. — N'en doutons pas, ce sont des traîtres. Mais doutons moins encore que Kriemhild souhaite ardemment notre venue.

RUMOLT. — Qu'elle ait pu décider son second époux à risquer pour le premier et son trône et sa vie, je ne le croirai jamais. Ce serait folie. Enfin, advienne que pourra, même à l'improviste!

VOLKER. — Nous n'avons rien à craindre; et puisqu'il nous est permis de nous passer de nos yeux, le Tronjer en aura mille qui le garderont jusqu'au cœur de la nuit.

HAGEN (*qui, aussitôt la barque amarrée, est descendu à terre et a examiné les bagages*). — Tout est débarqué?

DANKWART. — Tout, hormis le prêtre. (*Montrant le Chapelain.*) Il rassemble les objets du culte.

HAGEN (*saute dans la barque, se précipite sur le Chapelain*). — Ne te donne pas la peine de descendre! (*Il le jette par-dessus bord.*) Le voilà abattu comme un jeune chien; toute mon énergie m'est revenue.

VOLKER (*qui a suivi Hagen*). — Bah!... Hagen, ceci est indigne de toi!

HAGEN (*mystérieusement*). — J'ai rencontré des sirènes; leur chevelure était verte comme les roseaux, elles m'ont prédit... (*S'interrompant.*) Comment? Il nage? Malgré son bras paralysé? A moi la rame!

(*Volker la saisit, la dispute à Hagen.*)

HAGEN. — La rame, te dis-je! Ou je me lance après lui tout armé! (*Il saisit la rame, en frappe l'eau.*) Trop tard! Un vrai poisson! Tout est donc bien vrai! la ruse n'y eut point de part...

LE CHAPELAIN (*criant de loin*). — Adieu, mon roi! Je retourne au pays.

HAGEN. — Et moi... (*Il tire le glaive, fracasse la barque.*)

GUNTHER. — Perds-tu la raison, que tu mettes la barque en pièces!

HAGEN. — La reine Ute a fait trop mauvais rêve, pour que chacun te suive d'un cœur joyeux aux fêtes d'Etzel.

GUNTHER. — Tu es donc l'homme qu'un rêve effraie?

VOLKER. — Il a d'autres raisons. Raconte ce qui t'advint.

HAGEN. — Venez à l'écart, que personne ne nous entende. A vous seuls je veux m'en confier. (*Mystérieusement.*) En cherchant la barque je découvris des sirènes; elles planaient au-dessus d'une source antique, semblables aux oiseaux qui volent dans le brouillard, tantôt visibles, tantôt cachées dans la vapeur bleue. Je me glissai près d'elles. Elles s'enfuirent effarouchées, mais leurs voiles me restèrent entre les mains. Couvertes du rideau de leur chevelure, réfugiées dans la couronne d'un tilleul elles dirent d'une voix insinuante : « Si tu rends ce que tu as pris, nous t'annoncerons l'avenir, car nous savons ce qui t'attend et ne mentrons pas. » J'agitai les voiles dans le vent, et consentis d'un signe de tête. Alors elles se prirent à chanter et de ma vie je n'entendis plus belle promesse de bonheur, de victoire et de succès.

VOLKER. — C'est un présage merveilleux! Pareilles à l'insecte qui change d'aspect sous l'influence du soleil et de la pluie, leurs voix ont les multiples reflets du destin. Mais, elles n'aiment pas à parler, elles payent chacune de leurs paroles d'une année de leur vie; il paraît qu'elles se font très vieilles, aussi vieilles que le soleil ou la lune, mais qu'elles ne sont pas immortelles.

HAGEN. — Qu'elles en soient d'autant plus maudites! Joyeux, j'abandonne les voiles et me dépêche vers ce lieu, quand, derrière moi, éclate un rire si répugnant et si faux, que je le crois sorti de quelque marais rempli de crapauds et de couleuvres. Frissonnant, je me retourne. Que vois-je? Les mêmes femmes, mais sous une forme hideuse, me faisant mille grimaces; elles sont devenues poissons, car elles en ont certaines formes; elles claquent de la langue d'une façon bizarre, se moquent de moi et disent : « Nous t'avons trompé. Si tu mets le pied au pays des Huns, personne des tiens ne reverra le Rhin verdoyant; seul, l'homme que tu détestes le plus en réchappera. »

VOLKER. — C'est du prêtre qu'elles parlaient?

HAGEN. — Tu le vois. Je leur répondis d'un ton sarcastique : « Ce pays nous plaira tant que nous y oublierons notre patrie », et je partis en riant et sifflant, à la recherche de la barque. Mais, quand même, c'est un rude coup ! Croyez-moi, cela finira mal. (*A haute voix.*) On verra qu'on peut en croire Hagen Tronje quand il s'avise d'avertir.

GUNTHER — Pourquoi donc Hagen Tronje ne suit-il pas son propre avis ? Pourquoi ne retourne-t-il pas ? Nous avons assez de cœur pour tenter sans lui cette sinistre aventure. Elle finira dans les bras d'une sœur à moins que le baiser du beau-frère ne nous effraye.

HAGEN. — Sans doute ! sans doute ! C'est Hagen qui est trop jeune pour mourir. — Ce n'est pas de ma personne mais de la tienne que je m'inquiète pour l'heure.

DANKWART (*à Hagen*). — D'où vient ce sang ?

HAGEN. — Du sang ? Où donc ?

DANKWART (*mettant le doigt sur la plaie*). — Mais il te coule du front, ne le sens-tu pas !

HAGEN. — C'est que mon casque est mal ajusté.

GUNTHER. — Il n'en est rien, parle, d'où vient ce sang ?

HAGEN. — J'ai acquitté et en silence le péage du Danube, sois tranquille, on ne t'inquiétera plus ; le passeur reçut son écot. Mais j'ignorais (*il enlève son casque*) que je payai si largement.

GUNTHER. — Mais le passeur, tu l'as tout de même....

HAGEN. Tout est en règle. J'appris aujourd'hui que le mensonge a les jambes courtes : le passeur me salua de sa lourde rame, je l'en remerciai de mon glaive tranchant.

GUNTHER. — Gelfrat ! le géant !

HAGEN. — Oui, l'orgueil de la Bavière ! Les flots l'ont englouti fracassé tout comme sa barque. Ne t'en inquiète pas, si tu cherches un jour à repasser le fleuve, mon dos te servira de pont.

GUNTHER. — Continue de la sorte, ta sagesse de corbeau ne pourra qu'y gagner.

HAGEN. — Pourvu que tu racles la vielle ! — Quoi qu'il en soit, nous sommes dans les icts de la mort.

VOLKER. — C'est entendu ; mais rien n'a changé, nous y fûmes toujours.

HAGEN. — Cher Volker, voilà une belle parole ; je t'en remercie ! Oui, nous y fûmes toujours ; rien n'est changé, mais nous avons l'avantage de connaître notre ennemi et de voir les filets tendus.

GUNTHER (*l'interrompant àprement*). — En avant ! En avant ! Sinon le duc de Bavière nous demandera compte du mort et du péage, et le roi Etzel risque de faire maigre fête !

(*Il part suivi des siens. Hagen et Volker restent.*)

HAGEN. — Par les dieux inconnus je le jure ! qui veut ma mort y trouvera la sienne !

VOLKER. — Compte sur moi ! Cependant je t'avoue que j'en croyais les autres.

HAGEN. — Moi aussi, mais j'ai la preuve du contraire maintenant. Tel est l'homme : depuis la prédiction de ces femmes je me moque de tout et de moi-même.

VOLKER. — Je voudrais en douter toujours.

HAGEN. — Ne doute plus, cher Volker, ce serait se tromper ; la preuve est là.

VOLKER. — Mais les paroles d'Ute n'en restent pas moins vraies ; Kriemhild est femme, elle devrait, pour venger son époux, tuer non seulement son frère mais encore sa propre mère.

HAGEN. — Comment cela ?

VOLKER. — Les rois te couvrent, à son tour Ute couvre les rois ; peut-on frapper ses fils sans l'atteindre ?

HAGEN. — Au fait.

VOLKER. — Se pourrait-il qu'une femme lançât la flèche qui percerait tous ces cœurs avant de t'égratigner ?

HAGEN. — Qu'importe ! Advienne que pourra, je suis prêt.

VOLKER. — Je rêvai que nous étions couverts de sang, mais c'est entre les épaules que chacun portait sa blessure, là où l'on frappe les assassins non les héros ; ami, ne redoutons que les souricières.

*(Tous deux partent.)*

## SCÈNE II

BECHLARN

*(Salle de réception. D'un côté Göteline et Gudrun ; de l'autre, Rüdiger. Dietrich et Hildebrandt. Derrière eux Iring et Thüring.)*

GÖTELINDE. — Je suis heureuse, noble Dietrich de Bern de te voir à Bechlarn. Je ne me rejouis pas moins de t'y rencontrer, seigneur Hildebrandt. N'ayant qu'une voix, je ne puis saluer en même temps deux héros, mais j'ai deux mains qui obéissent volontiers au cœur qui vous chérit *(elle tend les mains)* et je compense ainsi ma faiblesse.

DIETRICH *(rend le salut)*. — Paroles trop douces pour de si vieux os !

HILDEBRANDT. — J'en pense différemment. Je l'embrasse à nouveau *(il embrasse Gudrun)* puisqu'elle se présente deux fois à mes regards.

DIETRICH. — En vérité, la ressemblance excuse la méprise.

*(A son tour il embrasse Gudrun.)*

RÜDEGER. — Allons! allons! n'en discontinuez pas!

DIETRICH. — Nous joutons au moins sage mon héraut et moi. Têtes brunes on se battait, têtes grises on embrasse.

GÖTELINDE (*à Iring et Thuring*). — Nobles seigneurs de Danemark et de Thuringe, vous que j'ai vus si souvent ne m'en veuillez pas de vous traiter en amis.

IRING (*rendant le salut*). — L'honneur qui échoit à Dietrich est juste; tous s'effacent volontiers devant lui.

DIETRICH. — A nous voir ainsi rassemblés, nous les Amelungen, et vous qui descendez du Nord profond, entaillés de part et d'autre et plus de cent fois, dans les combats sanglants, tous pareils à des chênes que le bûcheron marqua, mais dont pas un n'est tombé sous les coups de la hache, à nous voir ainsi, dis-je, il me semble qu'à notre insu, nous avons cueilli l'herbe qui protège de la mort.

IRING. — Vraiment cela tient du prodige!

THÜRING. — Qui n'a rien d'étonnant! Jadis nous régnions sur le trône de nos ancêtres; aujourd'hui c'est au nom du roi des Huns que nous souhaitons, en ces murs, la bienvenue aux Nibelungen maudits! Nos diadèmes ne courent plus que notre honte! Si Etzel a formé sa cour altière de rois, pourquoi ne trouve-t-il un titre nouveau qui fasse songer à trente couronnes! Vraiment le bâton de mendiant nous siérait mieux que le sceptre; celui de messenger nous déshonore, il ne tient ni de l'un ni de l'autre.

DIETRICH. — Ne suis-je point des vôtres? et de plein gré?

THÜRING. — C'est vrai; mais nul ne connaît la raison de ta présence. Etzel en est frappé autant que nous. Si tu tenais de mon sang, je croirais que tu viens te jouer des lions, et dévorer ceux qui sont repus d'ours et de loups; mais je sais que ta nature s'y oppose : ce que nous faisons à dessein et forcés, tu le fais librement. C'est pourquoi je dis : tu as des raisons que nos intelligences grossières ne peuvent entrevoir.

DIETRICH. — Eh bien! oui, j'en ai! et le jour est proche où tu apprendras à les connaître.

IRING. — J'en brûle d'envie, car c'est chose étrange que tu serves là où tu pourrais commander. J'ai beau faire, je ne puis me convaincre que ce chemin ne mène à la honte.

THÜRING. — C'est aussi mon avis.

RÜDEGER — Souvenez-vous du dessein d'Etzel et de la noblesse de son âme. Libre comme Dietrich je ne le servirais pas moins volontiers. Sa noblesse vaut la nôtre : le sang de nos ancêtres nous l'a transmise sans peine, Etzel l'a gagnée par son propre mérite.

THÜRING. — Ce n'est pas mon sentiment; j'obéis par contrainte. Ah! que ne suis-je libre!

IRING. — Je m'en console en pensant à nos dieux ; la tempête qui emporta nos couronnes les renversa. C'est pourquoi je gagne en toute hâte la forêt de Wotan quand cette servitude me pèse ; je pense au dieu qui perdit plus encore.

DIETRICH. — Tu connais le chemin du salut. La sphère terrestre oscillera bientôt, tournera peut-être, et personne ne sait ce qui nous attend.

RÜDEGER. — Qu'est-ce à dire ?

DIETRICH. — Une nuit, je veillai à la source des nixes ; par hasard, j'y appris bien des choses.

RÜDEGER. — Dis-les-nous !

DIETRICH. — Qui le pourrait ? On entend une parole, on ne peut la comprendre ; on voit une image, on ne peut la saisir. Ce n'est qu'après bien des années que l'on se rappelle que les nornes ont tout prédit dans les danses de l'ombre.

(*Sonneries de trompettes.*)

IRING. — Les héros approchent.

THÜRING. — Les assassins !

RÜDEGER. — Pas un mot de cela !

DIETRICH. — Une énigme m'est restée dans la mémoire ; une seule. Que le géant ne craigne rien du géant, mais tout du nain. L'aurais-tu résolue ? Depuis la mort de Siegfried je ne la comprends que trop bien.

GÖTELINDE (*à la fenêtre. Les sonneries éclatent tout près*). — Les voilà !

GUDRUN. — Qui faut-il que j'embrasse ?

GÖTELINDE. — Les rois et le Tronjer.

RÜDEGER (*aux guerriers*). — Allons à leur rencontre.

DIETRICH. — Vous pour les saluer, moi pour les avertir.

RÜDEGER. — Que signifie ?

DIETRICH. — J'ai dit. Qui m'écoute boira avec vous, mais retournera aussitôt. (*En partant.*) Ami, écarte le feu du soufre, tu ne pourrais les séparer quand ils sont unis.

(*Tous sortent.*)

### SCÈNE III

GÖTELINDE. — Viens près de moi, Gudrun ; n'hésite pas ; nous ne pouvons nous montrer indifférents envers de tels hôtes.

GUDRUN (*s'approche de la fenêtre*). — Oh ! mère ! celui-là ! le pâle ! il a les yeux d'un mort. Pour sûr, c'est lui qui l'a fait !

GÖTELINDE. — Quoi donc ?

GUDRUN. — Pauvre reine ! Elle était bien triste le jour de ses noces !



GÖTELINDE. — Eh! comment le sais-tu? Tu t'endormis avant qu'on la couronnât.

GUDRUN. — Pas du tout, mère; j'étais très jeune, il est vrai, mais je me tins parfaitement éveillée à Vienne. Elle était là, assise, la tête dans les mains, semblant penser à tout excepté à nous autres, et quand le roi Etzel la toucha elle tressaillit comme je tressaillerais à l'approche d'un serpent.

GÖTELINDE. — Gudrun! qu'oses-tu prétendre!

GUDRUN. — Va! tu peux m'en croire; tu ne t'en es pas aperçu, mais n'as-tu pas souvent loué l'acuité de mon regard?

GÖTELINDE. — Oui, quand il s'agit de ramasser des épingles.

GUDRUN. — Le père ne m'appelle-t-il pas son calendrier?

GÖTELINDE. — Il ne le fera plus, tu deviens trop hardie!

GUDRUN. — Alors elle était joyeuse?

GÖTELINDE. — Elle était, comme il sied qu'une veuve soit! Suffit!  
(*Elle quitte la fenêtre.*)

GUDRUN. — Je m'en souvins le jour où... (*Criant.*) Le voilà!

#### SCÈNE IV

(*Rüdeger entre suivi de ses hôtes et des Nibelungen. Giselher n'apparaît que quelques moments après et se tient à l'écart.*)

HAGEN. — On s'effraie de nous voir?

(*On se salue de part et d'autre.*)

(*A Gudrun.*) Il faut qu'on m'ait calomnié; n'a-t-on pas répandu le bruit que je ne m'entends guère à embrasser? J'apporte la preuve du contraire. (*Il l'embrasse. S'adressant à Göteline.*) Pardonne-moi, noble femme, je craignais qu'on n'eût répandu à mon sujet quelque bruit fâcheux et tenais à montrer qu'Hagen et le dragon n'ont rien de commun. Le contraire fût-il prouvé, un baiser de ces lèvres roses m'aurait, comme dans les contes, changé en berger. Qu'exige-t-on que je fasse? Que je cueille des violettes? Que je garde des moutons? Je gage un second baiser : les fleurs ne perdront pas une feuille, les moutons pas une touffe de laine. Eh bien, accepte-t-on?

RÜDEGER. — A table maintenant! Elle est dressée au dehors.

HAGEN. — Choisissons d'abord les armes. (*Examinant un bouclier.*) Quel superbe bouclier! Je voudrais connaître le maître qui le forgea. Mais peut-être ne le tiens-tu pas de première main?

RÜDEGER. — Devine qui me le laissa?

HAGEN (*décroche le bouclier du mur*). — Eh! qu'il est lourd! Je n'en connais guère qui dédaigneraient pareil héritage.

GÖTELINDE. — L'entends-tu, Gudrun?

HAGEN. — Tu peux l'oublier sans crainte, et où il te plaît; son poids le gardera suffisamment, il est lourd comme une meule.

GÖTELINDE. — Merci d'une telle parole!

HAGEN. — Tu m'en remercies, noble femme?

GÖTELINDE. — Je t'en remercie et mille fois encore. Nudung mon frère portait ce bouclier.

VOLKER. — C'est à bon droit qu'il vous fit jurer de dédaigner le guerrier qui ne pourrait manier ses armes. La valeur du bouclier fixe celle du glaive.

HAGEN. — Eh! qu'un joueur de vielle connaît d'histoires! Je l'entends conter pour la première fois.

RÜDEGER. — C'est pure vérité.

HAGEN. — Que je regrette qu'il soit mort! J'aurais — pardonne-moi cet aveu — pu le vaincre, car c'était une âme hautaine; il ne faut pas en douter.

(*Il veut raccrocher le bouclier.*)

GÖTELINDE. — Ne t'en embarrasse pas.

HAGEN. — Je ne permettrai pas qu'un valet y mette la main!

RÜDEGER. — Comme il te plaît. Nous savons au moins ce qui te convient.

HAGEN. — Tu crois? — Qu'il siérait auprès du Balmung que le vaillant Siegfried me lascia! — Que je rassemble des armes je ne le nierai point.

RÜDEGER. — Tu n'en choisis guère de première main?

HAGEN. — J'aime celles qui ont fait leurs preuves, c'est vrai!

(*Tous partent.*)

## SCÈNE V

VOLKER (*retenant Giselher*). — Un mot, cher Giselher, il faut que je te confie une chose d'importance.

GISELHER. — Volker? A moi?

VOLKER. — Bien plus, j'ai un conseil à te demander.

GISELHER. — Comment? nous avons chevauché, côte à côte, pendant tout le voyage, sans dire mot, et voilà que maintenant, tout à coup? Allons, dépêche-toi!

VOLKER. — N'as-tu pas remarqué cette jeune fille? Mais à quoi bon t'en parler? Elle ne tenait pas de coupe à la main.

GISELHER. — N'invente point de sottises, je l'ai parfaitement vue.

VOLKER. — Mais comment as-tu pu refuser le baiser auquel l'usage t'obligeait.

GISELHER. — Tu te moques de moi.

VOLKER. — N'essaie pas de t'en défendre? Quant à la coupe ce sont tes propres paroles. Mais, quel âge lui donnes-tu?

GISELHER. — Je t'en prie, laisse-moi!

VOLKER. — Au fait, rien ne presse. En est-il qui lui contestent le titre de vierge?

GISELHER. — T'en inquiéterais-tu?

VOLKER. — Peut-être. Je voudrais nouer ici quelque alliance; mais il faut que je sache qu'on ne délaissera pas le fiancé quand il s'agira de le défendre.

GISELHER. — Tu cherches femme, ici, toi?

VOLKER. — Non pour moi-même. Malgré toutes les bosses qui le couvrent, mon casque reflète suffisamment mon image. C'est pour le compte de Gerenot que je m'y emploie.

GISELHER. — Gerenot?

VOLKER. — Enfin, franchement, que t'en semble-t-il? Pour ma part, je m'y efforce volontiers, car je l'ai vu moi-même vaciller, comme si la foudre venait de l'atteindre, au moment que cette enfant parut à la fenêtre.

GISELHER. — Tu l'as vu, lui? Mais il ne leva même pas la tête! C'est moi qui l'ai regardée!

VOLKER. — Comment, c'est toi? Alors c'est aussi Giselher qui m'en confia le secret?

GISELHER. — Je n'en soufflai mot à personne, mais veux t'en parler aujourd'hui! Tu n'as cessé de me pousser à cette union, et plus que tout autre Gerenot t'y aida; eh bien! vous y avez pleinement réussi : cette union se fera.

VOLKER. — Tu en décides trop vite!

GISELHER. — Qu'elle fixe le jour et l'heure. J'ai dédaigné le baiser d'usage...

VOLKER. — Tu l'as dédaigné?

GISELHER. — Ou, si tu préfères, manqué cette part du festin. Mais cela n'a pas d'importance : j'en veux d'autre qualité ou n'en veux pas.

*(Il s'éloigne en hâte.)*

## SCÈNE VI

VOLKER. — Eh! eh! Ça le prend comme la fièvre, mais tout à propos. L'alliance avec Rüdiger nous attache le plus fidèle vassal d'Etzel; c'est pourquoi je m'y acharnais.

*(Il part.)*

## SCÈNE VII

Un jardin

*(Rüdeger et ses hôtes. — Au fond le festin.)*

HAGEN. — Tu ne lui juras rien en secret?

RÜDEGER. — Pourrais-je l'avouer?

HAGEN. — Je ne persiste pas moins à le croire. Le revirement fut trop inattendu. Elle paraissait d'abord très offensée de cette demande, aussitôt après elle acceptait brusquement.

RÜDEGER. — Et quand il en serait ainsi, aurait-elle pu exiger l'impossible.

HAGEN. — Qui sait? Au fait, cela m'est égal.

RÜDEGER. — Je sais à quoi m'en tenir. La femme offensée médite la vengeance, c'est vrai; elle nous surpasse tous dans l'invention de projets sanglants, mais vienne le jour où un bras se lève pour y donner suite, tremblante, elle le retient et crie : Pas aujourd'hui!

HAGEN. — C'est possible. Mais où donc Volker s'attarde-t-il?

## SCÈNE VIII

*(Volker entre.)*

VOLKER. — Je soignais un malade. Cet air est malsain; les fièvres qui depuis vingt ans s'y étaient assoupies se sont réveillées : elles sévissent furieusement.

RÜDEGER. — Où donc est ton patient?

VOLKER. — Le voilà.

## SCÈNE IX

*(Giselher entre.)*

RÜDEGER. — A table! Nous apprendrons ce dont il s'agit en croquant des noix et des amandes.

GISELHER. — Noble et cher markgrave, un mot, je te prie.

RÜDEGER. — Autant qu'en permettra le maître queux, ni plus, ni moins.

GISELHER. — Je t'en prie, accorde-moi la main de ta fille.

GERENOT. — Eh! Giselher!

GISELHER. — Qu'y a-t-il d'offensant à cela? Réponds; jure comme moi que, quel que soit le sort que le destin nous réserve, nous n'en garderons pas la moindre rancune. Tu ris? Tu m'as devancé peut-être? Tu as son consentement? Eh bien! je tiendrai ma promesse, quand même! Je ne me marierai jamais!

GERENOT. — Qu'est-ce qui te prend ?

RÜDEGER (*appelle sa femme et sa fille*). — Approche, Gudrun.

HAGEN (*frappant Giselher sur l'épaule*). — L'habile forgeron ! Ce sera un anneau, car j'appuierai ta cause.

GUNTHER. — Je ferai de même. Je serais ravi de couronner un front aussi pur.

GISELHER (*à Gudrun*). — Mais toi ?

GÖTELINDE (*devant le silence de Gudrun*). — Hélas ! La rumeur ne vous l'a donc pas appris ? Ma fille est sourde-muette.

RÜDEGER. — Je te rends volontiers ta parole.

GISELHER. — En ai-je exprimé le désir ? Je serais indigne d'elle si elle n'était infirme.

HAGEN. — Hardi ! forge sans crainte ! Un tel anneau rive la chaîne ! (*À Volker.*) Si Kriemhild s'y hasarde alors, elle sera dix fois plus criminelle que moi.

GISELHER. — Gudrun ! — Ah ! j'oublie ! — Apprenez-moi vite les signes qui vous font saisir sa pensée, mais aujourd'hui suppliez-la pour moi.

GUDRUN. — Ne les crois pas plus longtemps, la honte seule m'imposait le silence.

VOLKER. — Chère enfant, tes lèvres ont un charme magique. Qui souhaite au premier baiser un trésor le voit aussitôt en ses mains.

GISELHER. — Parle donc !

GUDRUN. — Mon père garde le silence.

HAGEN. — Tu as pleins pouvoirs : scelle l'union, le maître queux s'impatiente.

RÜDEGER (*à Gunther*). — Il faudra donc que j'intervienne ? Que je joue le rôle de cet insensé, qui se voyant couronné par la grâce du ciel répondit : J'accepte ! — Eh bien soit ! J'y consens ! (*À Hagen.*) Mesure à ce don l'étendue de ma haine.

HAGEN. — Donnez-vous la main. Là ! L'anneau est forgé ! Plus un coup, forgeron ; on célébrera la noce au retour.

GISELHER. — Pourquoi au retour ?

GÖDELINDE. — Il faut s'y résoudre.

RÜDEGER. — J'attendis bien sept ans.

HAGEN. — Ne crains pas qu'on te refuse, même s'il te manque une paire de bras ou de jambes. (*À Gudrun.*) Je te garantis qu'il ne reviendra pas la tête coupée !

RÜDEGER. — Alors c'est dit ! On ne fera qu'une fête.

DIETRICH (*paraissant soudain*). — Qui sait ? Kriemhild pleure nuit et jour.

HAGEN. — Etzel le permet-il? — Allons! J'entends le maître queux qui nous appelle.

DIETRICH. — Je vous ai prévenus. J'ai fait mon devoir. Prenez-en votre parti.

*(Il suit Rüdiger au festin.)*

## SCÈNE X

HAGEN. — Qu'on le remarque? C'est Dietrich de Bern qui parle de la sorte.

DIETRICH *(se retourne)*. — Prenez garde, Nibelungen altiers! Sachez que ceux qui vous prêtent l'appui de leur conseil ne peuvent vous garantir celui de leurs bras.

*(Il rejoint Rüdiger.)*

## SCÈNE XI

VOLKER. — Ce sont les avis d'un roi qui puise le soupçon au sein de la terre.

HAGEN. — Les nixes le connaissent.

VOLKER. — Celles qui sortant du flot magique...

HAGEN. — Assez de verbiage!

GUNTHER. — De quoi s'agit-il?

HAGEN. — Il leur semble qu'il nous faut de solides cuirasses.

VOLKER. — Qui ne serviront à rien.

GUNTHER. — Qu'importe tout cela. Le salut est en nos mains.

HAGEN. — Comment?

GUNTHER. — Retourne!

HAGEN. — Moi?

GUNTHER. — Toi. Dis à ma mère ce que tu as vu. Qu'elle prépare nos lits, tu seras content de nous avoir sauvé la vie. Le danger que tu ne cesses de prévoir n'existe pas pour nous, mais pour toi seul. Un geste et tu nous mets à couvert; le message est là, retourne!

HAGEN. — Le roi me le commande-t-il?

GUNTHER. — Il l'eût fait à Worms s'il lui en avait pris envie.

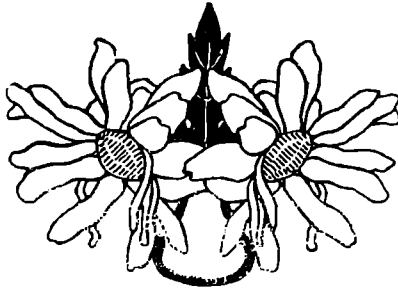
HAGEN. — Alors je te refuse ce service.

GUNTHER. — Qu'il soit manifeste à tous que tu t'y obstines malgré moi. Sans doute, tu veux ne pas être absent quand on se moquera de toi, disant : Où reste-t-il ? Se peut-il qu'il ait peur ! Eh bien ! ce qui te pousse ne m'entraîne pas moins. Je n'attendrai point que le roi des Huns m'envoie un rouet. Que la norne en personne me menace de sa main levée, je ne reculerai pas d'un pas ! Tu es notre mort à tous, on l'a décidé là-bas et tu nous l'annonces. Eh bien ! malgré tout (*il frappe Hagen sur l'épaule*), va ! ô mort, précède-nous !

(*Tous suivent Hagen.*)

(*A continuer.*)

(Tous droits réservés. — Traduction de J. VANDERVELDEN.)



# Chronique du Mois

---

## La Musique

### Concerts du Conservatoire. — Concert Ysaye. Concerts divers.

A côté des maîtres illustres du passé dont l'œuvre consacrée par l'admiration des siècles doit toujours être largement représentée aux programmes des concerts du Conservatoire, Léon Du Bois fit une part dans son deuxième concert à deux musiciens éminents de la période contemporaine dont le premier, Bedrich Smetana (1824-1884), n'est guère connu que par un de ses quatuors à corde (*Ma Vie*) et par son opéra de la *Fiancée Vendue*, le second, Gustave Mahler (1860-1911) par quelques lieder et cette symphonie puissamment suggestive de l'Enfant, exécutée en 1911 aux Ysaye sous la direction de Lassalle.

Les *Kinder toten lieder* (Chants des Enfants morts) si admirablement interprétés par M<sup>lle</sup> Philippi s'inspirent encore de la poésie de l'enfant. Les regrets indicibles que fait naître le souvenir des charmants petits êtres cueillis avant le temps par la mort se reflètent expressivement dans l'infinie tristesse des poèmes de Frédéric Rückert (1789-1866) et de la musique de Mahler. Nous citons ici quelques extraits de la belle traduction de M. Ernest Closson. « Vos clartés me disaient : Tant, nous voudrions tant demeurer près de toi, mais le sort ne le permet pas. Regarde-nous bien, car bientôt tu ne nous verras plus. En ces jours, nous sommes encore des yeux : pour toi, aux nuits prochaines, nous ne serons plus que des étoiles !.... Je me dis souvent : ils n'ont fait que sortir, ils rentreront bientôt ; dehors, il fait si beau.... Oh ! ne craignons point, ils prolongent seulement leur promenade.... Oui, oui, ils ne sont que sortis, à la maison ils rentreront bientôt ! Ils s'en sont allés là-bas, vers les collines.... Ils nous ont devancé et ne songent plus à rentrer. C'est à nous de les aller rejoindre, là-bas, sur les collines, dans la clarté du soleil : il fait si beau, là-bas, sur les collines ! » Nous ne connaissons guère en musique de choses aussi profondément poignantes que ces *lieder* d'enfants défunts. L'accompagnement orchestral d'une trame uniformément sombre pailletée d'harmonies déchirantes et de timbres angoissés s'illumine à la fin du cinquième lied, trop tardivement à notre gré, de visions reposantes et de lueurs d'espoir. « Par cette rafale, par cette nuit d'effroi, jamais je ne les eusse laissé sortir ! Et voici qu'on me les a emportés au dehors, sans que j'y puisse rien dire ! Par cette tourmente, par cette tempête, ils reposent à présent, paisibles comme sous le toit maternel. Aucun orage ne les saurait troubler.



Dieu sur eux étend sa main; ils reposent, paisibles comme sous le toit maternel.... » Il fallut tout le rayonnement rose et la splendeur printanière de la Huitième Symphonie pour dissiper ces ombres douloureuses.

Le *Vrsehrad* de Smetana est un poème descriptif captivant d'un bout à l'autre par la plénitude et la richesse de ses harmonies, par la saine beauté de son orchestration tantôt fière et éclatante, tantôt délicate et que poétisent les sonorités angéliques des harpes, par le souffle ardent d'enthousiasme patrial qui la fait vibrer. L'exécution de ces belles pages symphoniques fut de tout point remarquable, traduisant avec autant de justesse que d'éloquence les significations du poème dont elle fit planer l'âme émue et palpitante.

M<sup>lle</sup> Philippi a fait admirer son style large et son art si pur dans le très noble Psaume de Marcello (1686-1739), la voix de la cantatrice se mariant aux expressions généreuses du violoncelle de M. Jacobs, aux fins accompagnements de M. Desmet à l'orgue, de M. Minet au clavecin, puis dans deux pages de Haendel, un air extrait de l'opéra *Parthénope* qui fit valoir la sûreté et la souplesse de sa technique vocale, et l'Arioso *Dank sei dir* dont M<sup>lle</sup> Philippi exprima avec autant de simplicité que de grandeur le lyrisme majestueux. Signalons enfin une exécution ciselée du Sixième concerto grosso de Haendel (*sol mineur*), où le violon de M. Thomson fit merveille, et qui constitua un des non moindres attraits de ce beau concert dont la conduite et le programme instructif font honneur au distingué directeur de notre Conservatoire.

\* \* \*

Le troisième concert du Conservatoire renfermait un hommage à deux musiciens morts pendant l'année qui vient de s'écouler, Blockx et Massenet.

Le triptyque symphonique de Blockx (Jour des Morts — Noël — Pâques) n'a pas une grande ampleur de souffle mais il séduit par son orchestration ingénieuse et enveloppante, par ses évocations poétiquement ou largement colorées. Le Noël d'un sentiment si naïf, que les tendres sonorités des hautbois enlacent de leur douce caresse, est des trois panneaux du triptyque celui qui charme davantage.

La musique des Erinnyes est bien connue. Là se rencontrent quelques-unes des pages les mieux inspirées et les plus suggestivement pittoresques que le maître français ait écrites, le Prélude, la Scène religieuse avec l'Invocation, les Regrets de la Troyenne, la Danse grecque. Malheureusement dans les interprétations ressassées et approximatives que les orchestres des villes d'eaux en donnent généralement, elles apparaissent souvent déflorées et compromises. L'exécution si vibrante et nuancée du Conservatoire, le sentiment profond avec lequel M. Jacobs a chanté sur son violoncelle l'Invocation ont donné à l'œuvre de Massenet son maximum de significations.

Puis on entendit l'*Harold en Italie*, de Berlioz. Interprétation spirituelle et délicate qui fit étinceler les mille ravissants détails de ce poème d'inspiration capricieuse valant moins assurément par ses mérites de structure que par la

douceur captivante et mélancolique de ses paysages, par la couleur chaude et savoureuse de son instrumentation, tandis que l'atmosphère de rêve où planent les chants d'Harold est merveilleusement traduite par le timbre grave et sensible de l'alto. Cette partie d'*alto*, qui est comme le centre autour duquel gravite tout le poème était confiée à Van Hout. C'est dire qu'elle eut des épanouissements exquis, des sonorités idéalement persuasives.

Le concert se couronnait par trois fragments de Wagner. Rarement avon-nous entendu la *Marche funèbre* de Siegfried et l'Ouverture du *Vaisseau-Fantôme* réalisées avec autant de flamme, de puissance et de vérité expressive.

\* \* \*

M<sup>me</sup> Frances Rose, cantatrice de l'opéra de Berlin, avait obtenu le plus grand succès à la répétition générale du quatrième concert Ysaye mais une malencontreuse grippe la mit dans l'impossibilité de chanter le dimanche et forcément le programme du concert dut être limité ce jour-là à sa partie orchestrale. On n'eut d'ailleurs pas à s'en plaindre. M. Wendel est un des capellmeister les plus autorisés qui aient paru cet hiver à Bruxelles. Cette direction si ferme, souple et nuancée qu'on avait déjà eu l'occasion d'apprécier lors du concert Brahms s'affirma avec encore plus d'ampleur dans les œuvres de Strauss, d'abord dans l'ouverture de l'opéra Guntram, d'une texture beaucoup plus simple que les poèmes symphoniques et qui laisse aux emprises wagnériennes une place encore fort considérable, puis dans l'*Eulenspiegel* et le *Heldenleben* (Une vie de héros). L'*Eulenspiegel* a souvent figuré aux programmes de nos concerts. Il n'en est point de même du *Heldenleben* qui fut très rarement exécuté à Bruxelles. Par la grandeur du sujet traité autant que par ses vastes proportions, le *Heldenleben* a véritablement l'allure d'une épopée où Strauss donne pleine carrière à l'interminable fertilité de son invention, aux expansions colossales de son imagination flamboyante. A côté de longueurs, d'inégalités, de violences sonores d'une âpreté parfois excessive, le *Heldenleben* offre des parties traitées avec une puissance extraordinaire, avivées comme toujours par l'éclat d'une orchestration somptueuse et d'où jaillissent triomphalement de superbes envolées d'héroïsme. Les *lieder* que devait chanter M<sup>me</sup> Frances Rose furent remplacés par le *Tod und Verklärung* (Mort et Transfiguration), page grandiose qui demeurera probablement le plus beau titre de Strauss à l'immortalité, car, à la différence de ce qui se rencontre en ses autres poèmes, l'ingéniosité des moyens disparaît ici totalement devant la hauteur souveraine de l'inspiration. Bien qu'il n'y fut préparé par aucune répétition préalable, l'orchestre des Ysaye donna du *Tod und Verklärung* une interprétation admirablement sentie qui rappela les belles impressions d'art éprouvées au concert Steinbach de l'hiver dernier.

\* \* \*

Malheureusement dans l'impossibilité d'assister au récital d'orgue de M. Desmet au Conservatoire, nous empruntons au *XX<sup>me</sup> Siècle* les lignes

suivantes : « L'œuvre la plus importante du récital était la sonate en *sol mineur* d'Edgar Tinel. Composition d'une tenue superbe, d'une écriture sobre et puissante, d'une architecture et d'un style pleins de noblesse. La mélodie lumineuse de l'*Andante* forme le plus heureux contraste avec les idées énergiques que développent les deux allegros. M. Desmet a mis dans l'exécution de cette page maîtresse beaucoup de dévotion, de souplesse et de clarté.

» On a goûté aussi les habituelles qualités de technique et le jeu toujours sérieux et probe de l'excellent professeur dans la fugue en *ré* de Bach, le deuxième Choral de Franck et les petites pièces du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècle dont la réunion formait un ensemble fort intéressant au point de vue historique; le « Preambulum » de Frescobaldi (on dit que ce génial artiste fut organiste à Saint-Rombaut de Malines en 1607), le pittoresque Noël de Daquin, le Choral de Scheidt y furent surtout remarquables. »

\*  
\* \* \*

La séance de musique ancienne donnée par l'excellent quatuor vocal Henry Carpay à la salle Sainte-Elisabeth a obtenu son succès habituel. Le programme intéressant et suggestif, composé d'œuvres datant des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, a été exécuté avec une compréhension parfaite sous la direction intelligente de M. Carpay. Les artistes qui prêtaient leur concours à cette audition musicale ont recueilli des applaudissements mérités : M<sup>me</sup> Mahy-Dardenne a chanté d'une jolie voix claire et souple des Menuets et des Pastourelles empreints d'un délicieux archaïsme. M<sup>lle</sup> Ewings a joué des pièces pour clavecin avec un art plein de délicatesse, et M. Van Neste, un violoncelliste de talent, a interprété expressivement sur la viole de gambe des compositions de Forqueroy et de Caix d'Hervelois (XVIII<sup>e</sup> siècle). L'auditoire a paru goûter beaucoup cette musique du passé, tour à tour naïve, mélancolique ou sentimentale et il a ovationné le quatuor Carpay et son chef distingué.

\*  
\* \* \*

Paderewski a réapparu à Bruxelles où ses premiers triomphes, qui datent de l'année 1888, fondèrent sa réputation. Sa dernière visite dans notre capitale eut lieu en 1899, et alors il donna deux concerts, l'un à la Grande-Harmonie, trahissant de la fatigue, l'autre à la Monnaie où il joua de façon incomparable, notamment le Concerto en *fa mineur* de Chopin. Paderewski a ce point de commun avec beaucoup de grands artistes, qu'il n'est pas toujours égal à lui-même. Si, lors de son dernier récital du 29 janvier au théâtre de la Monnaie, il a manifesté quelque nervosité et quelque manque de pondération dans le Prélude et la Fugue de Bach, si son exécution de la Sonate Op. 109 de Beethoven fut un régal de sonorités et de limpide ciselure où l'on eut toutefois souhaité une affirmation plus souveraine et un rayonnement plus intense de la pensée géniale du maître, la critique n'a plus de réserves à faire

pour le reste du programme où Paderewsky s'est montré en pleine possession de ses merveilleux dons de coloriste, de virtuose souple et brillant.

La façon primesautière dont son imagination conçoit et dont ses doigts réalisent le *Carnaval* de Schumann est un modèle à suivre pour tous les pianistes et il semble difficile d'en rendre l'inspiration exquisement mobile, chatoyante et protéiforme avec plus de grâce, de verve et de finesse. Une interprétation héroïquement émouvante de la Sonate en *si bémol mineur* de Chopin figurait aussi parmi les grandes impressions du récital. Paderewski est un des rares grands pianistes qui aient le culte de Chopin. Quand il interprète les œuvres du maître polonais, c'est avec ferveur et adoration et c'est pourquoi il y est toujours si original, personnel et pénétrant. Tandis que la généralité des virtuoses célèbres ne peuvent jouer du Liszt sans répandre sur leur auditoire un sentiment de vague effroi, Paderewski le fait avec une élégance, une simplicité, une subtilité aérienne et scintillante qui mettent à l'aise et charment sans inquiéter. Tel il parut dans une gracieuse étude du maître hongrois, fleurie de traits ailés et cristallins, puis dans la plus difficile et la moins intéressante des rhapsodies de Liszt, celle qui porte le n<sup>o</sup> 10, où il fit preuve d'une surprenante dextérité. Le grand pianiste polonais, rappelé et acclamé sans fin par un public enthousiaste, se prodigua alors avec une généreuse munificence, se montrant alternativement sous ses deux aspects de poète charmeur et de virtuose étincelant, dans une série de pièces parmi lesquelles nous citerons les études en *fa* et en *sol bémol*, la valse en *ut dièse* et la polonaise en *la* de Chopin, la magnifique transcription que Liszt a écrite pour le piano de la *Mort d'Yseult*, etc., etc.

\* \* \*

Les concerts intéressants sont si nombreux en ce moment de l'année qu'il devient difficile, en cette revue où la place nous est mesurée, de parler de chacun en détail.

Nous mentionnerons le grand succès obtenu par deux charmantes artistes, M<sup>lle</sup> Schellinx et M<sup>lle</sup> Rollet dans un concert qu'elles ont donné à la salle de la rue Allard. Nous avons souvent fait ici l'éloge de M<sup>lle</sup> Schellinx dont à chaque audition nouvelle le talent s'affirme avec plus d'éclat. Elle a joué notamment un ravissant concerto de Viotti, la pièce la plus importante de son programme, dans lequel elle a déployé une maîtrise technique et en même temps une verve chaleureuse et un sentiment poétique qui ont enchanté l'auditoire. On l'a aussi acclamé dans une sonate de Tartini qu'elle a joué avec M. Minet dont les accompagnements sont toujours si justement appréciés, puis dans des œuvres de Schumann, de Saint-Saëns, de Chabrier, où la délicatesse affinée de sa compréhension et la brillante souplesse de son jeu ont triomphé tour à tour. M<sup>lle</sup> Rollet, dont la voix a singulièrement gagné en ampleur et en puissance, a fait admirer son intelligence artistique et la beauté de sa diction expressive et colorée dans des œuvres modernes du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis dans des œuvres modernes de Duparc, Bréville, Debussy. Une mention spéciale pour le *Colibri* de Chausson, qu'elle nuance avec un charme infini.

Le récital de M. Marcel Laoureux avait attiré un public nombreux qui a fait au sympathique artiste un légitime succès. M. Marcel Laoureux figure incontestablement parmi les élèves qui font honneur à l'enseignement de M. Arthur De Greef. Interprétation probe, réfléchie, respectueuse des œuvres. Technique châtiée, solide et brillante. Grande aisance dans les traits qu'il égrène avec clarté et délicatesse. Il a affirmé une parfaite maîtrise dans le Scherzo en *si bémol mineur* de Chopin, dans le Scherzo en *mi bémol mineur* de Brahms, a joué dans de fines colorations la *Toccata* de Debussy et donné une interprétation approfondie de la sonate en *si mineur* de Liszt où il s'était déjà fait applaudir à l'un de ses derniers récitals. Deux œuvres belges étaient inscrites à son programme, un nocturne de Gilson, aux harmonies caressantes, et une intéressante Sonate Fantaisie de Rasse dont nous goûtons surtout la première partie, *Andante elegiaco*, tant pour la distinction de la pensée que pour la belle ampleur du développement.

Signalons aux séances du quator Chaumont une superbe interprétation du quatuor de Franck et du quintette de Schumann, enfin la série si brillante des concerts de la Société Philharmonique, où défilent quelques-uns des plus célèbres virtuoses contemporains. Kreisler y fut prestigieux dans le Concerto en *ut majeur* de Vivaldi et dans un caprice de Paganini. M<sup>me</sup> Teresa Carreno n'avait plus paru à Bruxelles depuis quelque vingt ans. Cette pianiste, personnalité de premier plan, joue noblement, sincèrement, avec tout son cœur de grande artiste, marquant chaque œuvre interprétée d'une empreinte bien à elle, parfois discutable, comme dans l'*Appassionnata* et le Prélude de la *Goutte d'eau*, mais reflétant toujours une conception personnelle et originale heureusement servie par un toucher exquis, par toute une palette de sonorités riches et veloutées. Elle fut particulièrement remarquable dans son interprétation majestueuse de la Polonaise en *la bémol* de Chopin et des monumentales études symphoniques de Schumann, phrasa en véritable poète le Nocturne Barcarolle de Chopin en *sol majeur*, détailla avec une souplesse ailée et digne de Francis Planté l'étude en *sol bémol* du même auteur, situa dans des demi-teintes de rêve l'Impromptu en *sol majeur* de Schubert, joua avec autant de grâce que de simplicité une des Soirées de Vienne de Schubert-Liszt où elle fit luire des traits d'un perlé délicieux.

GEORGES DE GOLESCO.

\* \* \*

Le récital annuel donné à la Grande-Harmonie par le distingué pianiste Sidney Vantyn a remporté un vif et légitime succès. Les sérieuses qualités du brillant virtuose se sont affirmées cette fois avec plus d'autorité et plus d'éclat que jamais. Son interprétation de la *Sonate en mi majeur* (op. 109) de Beethoven fut tout à fait remarquable d'intelligence, de finesse, de sentiment ou de fougue, suivant les divers mouvements; les passages d'énergie surtout furent exécutés de main de maître.

On en peut dire autant du terrible *Roi des Aulnes* de Schubert-Liszt, casse-poignet dont l'exécution fut absolument magistrale.

Selon sa louable habitude, M. Sidney Vantyn avait inscrit à son programme quelques noms nouveaux, dont quelques-uns sont à peine connus en Belgique. Parmi ces morceaux inédits, nous avons admiré, pour leur délicatesse, leur sentiment exquis et leur grâce mélodique, deux petites fantaisies de M<sup>me</sup> Coubarini-Anselmi, que M. Vantyn a rendues avec un sens parfait des nuances.

F. A.

\* \* \*

**Société internationale de musique.** — Elles furent supérieurement intéressantes, les deux séances démonstratives de la gymnastique rythmique organisées à la Grande-Harmonie, sous les auspices de la S. I. M., par M<sup>lle</sup> Berthe Roggen. Celle-ci, élève de Jacques Dalcroze, diplômée après plusieurs années d'études à Hellerau, à l'institut fondé par l'initiateur de cette technique nouvelle, a créé à Bruxelles une école fondée sur les mêmes principes, et elle avait convié un nombreux public à en apprécier les premiers résultats.

Les séances étaient précédées d'une attachante causerie de M. Ch. Delgouffre qui, avec élégance et précision, a initié l'auditoire à l'histoire de la gymnastique rythmique et en a indiqué le but. Il est particulièrement ingrat, pour un conférencier, d'entretenir le public de notions qui lui sont complètement étrangères et M. Delgouffre y a parfaitement réussi. Nous n'entrerons pas dans le détail des exercices qui ont suivi et qui furent d'un profond intérêt. En somme, ils peuvent se ramener à deux principes : 1<sup>o</sup> l'affinement du sens rythmique, permettant aux élèves de maîtriser parfaitement les difficultés de tous genres du rythme, de l'accent et de la norme générale qui en résulte : la mesure; et l'on sait si ces éléments primordiaux de l'interprétation musicale sont négligés des amateurs — et même des autres; 2<sup>o</sup> une division de la volonté donnant aux élèves la faculté de diriger simultanément des groupements différents de valeurs : battre la mesure à deux temps d'un bras, à trois temps de l'autre, etc. (on y joint, chez les élèves plus avancés, la conduite simultanée de ces mêmes divisions *dans le même temps*, comme dans le « trois pour deux », qui oppose tant de difficultés aux débutants). Tous ces exercices, dont un grand nombre furent improvisés, ont été admirablement exécutés. Il est tout de même déroutant, et assez humiliant, pour des professionnels adultes, de devoir se reconnaître incapables d'exécuter telle figure, telle combinaison réalisée, avec aisance et grâce, par des bambins de six ou sept ans : et cependant, ceci n'est que l'exacte expression de la réalité. Quant aux avantages de divers ordres qui résultent de ces exercices au point de vue de l'éducation musicale comme à celui de l'intelligence elle-même, à la force de concentration et à la faculté de division de la volonté qu'ils confèrent aux élèves, il est inutile d'y insister.

On a fait à M. Delgouffre, à M<sup>lle</sup> Roggen et à ses élèves le plus vif succès. Et ne négligeons pas de signaler les improvisations élégantes de M. J. Jongen qui, au clavier, a rehaussé de son talent la grâce plastique des mouvements.

E. Cl.

## Les Salons d'Art

**Le XXI<sup>e</sup> Salon du Cercle « Pour l'Art ».** — Si tous les peintres qui travaillent pour l'art songeaient moins au commerce de l'art nous aurions des expositions autrement intéressantes à visiter. Je me le disais en parcourant ce vingt et unième Salon annuel dans les galeries encombrées d'une foule élégante.

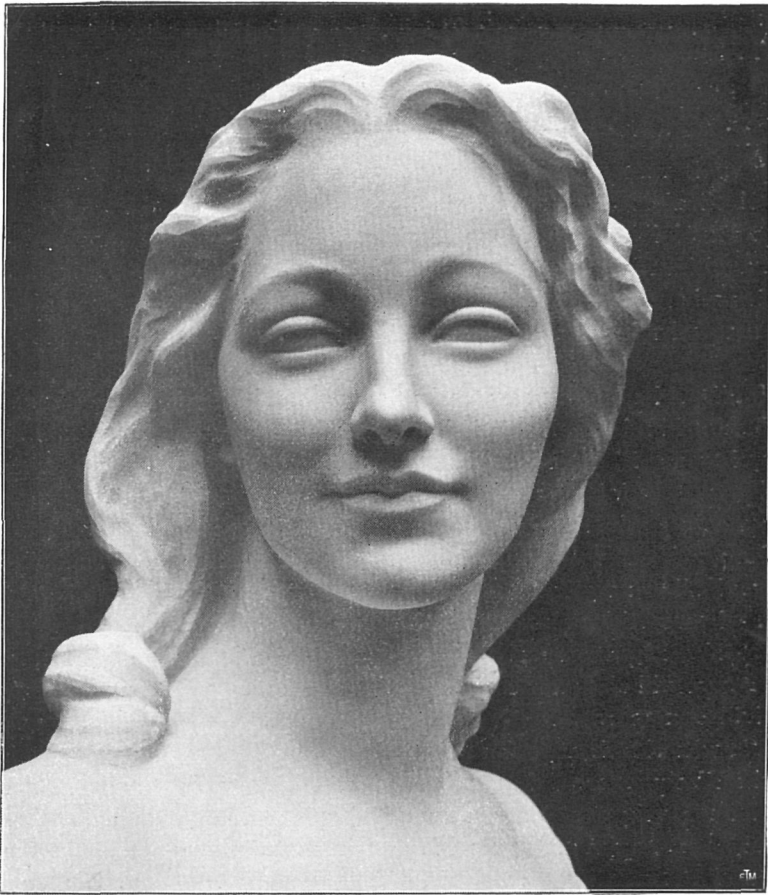
Le nombre des peintres croît sans cesse, leurs œuvres se multiplient de façon inquiétante, les exhibitions, grandes et petites, sont devenues si nombreuses que les critiques, pas plus que le public, n'ont le temps de les aller voir et malgré cela, ou peut-être à cause de cela, les bons tableaux deviennent chaque jour plus rares. Cruelle constatation, mais qui s'impose ! Ne serait-ce pas, me disait-on, une revanche du Beau sur le mercantilisme ? Peut-être bien.

L'art de la peinture ne supporte pas la boutique. Le peintre qui a réussi dans un genre, du jour où il veut s'y spécialiser parce qu'il était goûté et qu'il se vendait bien, s'immobilise et cesse de progresser. Personne ne reproche au pharmacien, inventeur d'une pilule nouvelle, la jouissance et les bénéfices de sa découverte mais il est déplorable de voir parmi les artistes tant d'hommes de talent ne songer qu'à leur clientèle et à sa drogue préférée.

Tel peintre, dont le tempérament se plairait aux sujets graves, n'expose que des scènes joyeuses, seules goûtées de la foule. Tel paysagiste qui voudrait rendre les aspects de l'hiver ou le charme mélancolique d'une journée pluvieuse aux tonalités délicates, doit s'obstiner dans les effets de soleil parce que « ça se vend mieux », un autre peint des petites femmes, c'est d'un placement sûr. Spectacle navrant ! Ces malheureux s'efforcent de rire devant le public alors qu'ils voudraient pleurer ! Étonnez-vous que leur rire soit faux et leur peinture peu sincère !

Aussi les peintres qui travaillent par plaisir se distinguent-ils de loin. Ils détonnent dans la foule des manœuvres, ils donnent la sensation de deux yeux francs qui vous regardent, ils nous touchent parce qu'ils nous confient leurs émotions et leurs espoirs, leurs souffrances et leurs enthousiasmes. Ce sont des livres ouverts dont les illustrations n'ont point de texte ; c'est à nous de le composer.

Sitôt que vous entrez dans une salle d'exposition, vous découvrez des physiognomies ouvertes et des visages fermés. Les « affinités électives » vous attirent ou vous écartent ; chez l'un vous admirez le sens de la ligne, chez l'autre l'harmonie de la couleur, tel qui paraît sensible ne dispose pas d'une science suffisante, tel autre au dessin précis n'a point le tempérament artiste, un grand nombre n'ont rien à nous dire, leur vision, soit inconsciemment, soit pour plaire à la clientèle, rapetisse les choses au lieu de les grandir, ce ne sont pas des peintres de naissance, ce sont des peintres de « profession ». Pourquoi s'attarder à leurs œuvres, c'est de la marchandise, elle vaut, une fois pour toutes, ce que vaut l'outil qui l'a fabriquée, elle ne peut atteindre qu'une perfection « de métier », car le pinceau n'est qu'un moyen, tandis que le



(Salon : *Pour l'Art*)

(Cliché de *l'Expansion Belge*)

## BUSTE DE JEUNE FEMME

(VICTOR ROUSSEAU)





talent est une force toujours croissante tant que sa pleine mesure n'est pas donnée.

M. Victor Rousseau est de ceux-là. Il suit une marche ascensionnelle, harmonieuse et sûre ; il possède son métier, ce qui devient rare ; il s'est choisi un type qui incarne une vision à lui, très personnelle et très délicate, il nous donne en tout ce qu'il fait, une impression de grandeur et de sérénité à laquelle nul ne peut être insensible.

Qu'il y a loin de cet art à celui de M. d'Havelose : maîtrise et distinction chez celui-là, incohérence et vulgarité chez celui-ci. Voilà bien l'exemple d'un jeune talent égaré par la clientèle ! M. Wolfers continue à façonner de petits morceaux de réglisse aux jambes tendues. C'est par trop sommaire. J'aimais mieux le joli groupe des « Heures ». Pourquoi ont-elles sitôt passé ?

Et la peinture ? Tâchons de n'en pas dire trop de mal, car le Salon « Pour l'art » est un de ceux qui « pour la recette » est des mieux cotés.

J'ai vu les dames s'émerveiller devant les Lynen et les peintres s'attarder devant les Oleffe. C'est, avec les peintres, que j'admire. Il y a des réserves à faire, incontestablement. Cette absence, voulue ou non, de dessin, est désespérante, j'en conviens. Mais quel œil, quel goût — oui, Mesdames — et quelles harmonies. Du bleu, du rouge et du noir, jetés sans avoir l'air d'y toucher, comme en jouant. Des natures-mortes, un effet de neige peints avec joie, librement dans une note bien moderne. C'est débordant de vie et c'est si vrai, quand on y regarde bien.

On riait aux éclats devant les Van de Wœstyne parce qu'un horrible homme tordait sa lèvre molle sur une tasse de chocolat, mais on oubliait d'aller voir, à quelques pas de cette caricature, le grand dessin d'une si belle venue, montrant une mère et son enfant serré sur sa poitrine. C'était d'une beauté si achevée, d'une noblesse si saisissante, d'une vision si personnelle dans le sujet qui a peut-être été le plus exploité, qu'il n'était pas possible de ne pas s'y arrêter et de ne pas se taire, ému.

M. C. Lambert peint toujours avec fougue, mais il est temps qu'il abandonne les bains de mer et les baigneuses, il a suffisamment barbotté au bord de l'eau, qu'il revienne à terre et nous peigne, comme autrefois, quelques beaux paysages, nous lui en sauront gré.

M. Van Holder a bien travaillé depuis le dernier Salon. Sa grande composition est une œuvre importante et bien menée, pleine de qualités. On ne peut pas mieux disposer ses personnages ni mieux leur distribuer la lumière, ils sont vivants, cette fois, et bien dans l'air. La touche reste encore un peu lourde, la couleur un peu savonneuse mais il y a progrès incontestable.

M. Fabry, artiste notable, fait de la peinture décorative d'un rouge déplaisant mélangé d'horribles jaunes. C'est d'une harmonie douteuse. Faut-il peindre ainsi toute sa vie, sous prétexte qu'on est décorateur ? Je ne le crois pas.

Les René Janssens, les Viandier, les Michel, les Binard, les Coppens... etc., valent ce qu'ils valent toujours, ils ne nous causent ni surprise, ni déception, il semble qu'on les ait tous déjà vus.

On expose trop, voilà le grand mal ! Durant six mois de l'année, Bruxelles et la province sont noyées sous un flot de couleur. Au Cercle Artistique passent neuf artistes chaque mois avec une trentaine de toiles chacun : soit trois mille numéros par an. Les cercles qui s'abritent au Musée moderne y produisent cinq mille œuvres gravées, dessinées ou peintes. Les petites salles d'exposition ne désemplassent pas. Le Salon du Printemps réunit cinq cents chefs-d'œuvre à chaque saison nouvelle. Rien qu'à Bruxelles, on peut évaluer à quatorze ou quinze mille le nombre de tableaux exposés annuellement. C'est un signe des temps ! La quantité ne fait que croître mais la qualité diminue, ceci explique cela mais n'en console point, hélas !

\* \* \*

### **L'Exposition Henri Anspach au Cercle Artistique. —**

A la bonne heure ! Voilà quelqu'un qui peint pour le plaisir de peindre comme chantent les bergères pour le plaisir de chanter.

M. Anspach a compris le charme de l'Ardenne qui ne réside pas seulement dans le détail souvent exquis des habitations ou la coloration d'une « haid » schisteuse, mais que dégagent par-dessus tout les grands horizons noyés de brume, les plateaux balayés par les vents d'ouest, les vallées aux silences grandioses troublés par la plainte des ruisseaux. M. Anspach a dû passer là-bas de longues heures à savourer le jeu divin de la lumière, à écouter les murmures du vent dans les sapinières silencieuses, à se griser de l'âtre parfum des brises toutes chargées des baisers de la bruyère, je gage qu'en face de ces grandes solitudes il a tressailli parfois d'ivresse heureuse et pleuré aussi, saturé de mélancolie, sa peinture me l'a dit beaucoup mieux qu'il ne l'eût fait lui-même. Elle est sincère.

Il voit l'Ardenne éclatante, enveloppée d'une atmosphère chaude et dorée, les vallées noyées dans la vapeur lumineuse des beaux jours d'été, il note ces effets d'une main très habile servie par une vision délicate. Ses fusains, pleins de charmes, ont de surprenantes ressources. M. Anspach, avec ses dons de peintre et de dessinateur, peut, en élargissant son métier, prétendre à une bonne place dans notre pléiade de paysagistes. Nul doute qu'il n'y arrive en ersévérant dans sa voie, loin de la « boutique » et près de la nature.

R. G. G.

## **Théâtre du Parc**

**Le Mirage d'Or**, pièce en un acte de MM. MAURICE GEORGES et JEAN REDAN. -- **La Maison aux Chimères**, pièce en trois actes de MARG. DUTERME.

Le second spectacle belge débutait par un acte de deux jeunes inconnus, et l'apparition sur l'affiche de noms totalement ignorés prêtait à cette soirée un vif intérêt de curiosité. MM. Maurice Georges et Jean Redan

n'ont nullement déçu l'attente du public. Leur pièce fut écoutée avec une sympathie attentive et émue. En dépit de quelques longueurs et de certaines inexpériences, cet acte est substantiel, solide, bien pensé et clairement écrit; il dépasse de loin la portée des ordinaires levers de rideau qui ne sortent guère du pastiche facile ou du banal marivaudage; et ses gaucheries, toutes naturelles chez des débutants aussi jeunes, puisque MM. Georges et Redan n'ont pas 50 ans à eux deux, ces gaucheries ne les empêchent point d'avoir fait une œuvre de valeur qui révèle dans l'ensemble une connaissance très sûre du métier dramatique. Bref, le *Mirage d'Or* est, pour la scène belge, une brillante promesse; nous souhaitons que les auteurs la tiennent un jour, et ce n'est pas sans impatience que nous attendons l'œuvre nouvelle où leurs qualités mûriront. Un coup d'essai comme celui-là autorise de grandes espérances: puissent MM. Georges et Redan les réaliser bientôt!

La pièce de résistance de cette seconde soirée du Théâtre national, la *Maison aux Chimères*, était signée du nom de M<sup>lle</sup> Dutermé, qui n'est plus une inconnue, puisque sa première comédie, primée à un concours du *Thyrse*, fut applaudie à l'Alcazar, tandis qu'une autre de ses œuvres avait la fortune plus rare d'être jouée à Paris.

La *Maison aux Chimères* — comme son titre, qui est beau, suffit à l'indiquer — sort délibérément aussi de la banalité courante. Le sujet, les personnages, le style du dialogue, la conduite de l'action, n'ont ici rien de convenu. C'est dans l'âme des héros que se noue et se dénoue ce drame psychologique; et s'il s'extériorise, c'est en paroles discrètes, nuancées, comme fuyantes, en gestes simples et « quotidiens », mais derrière lesquels se développe tout un infini de mystère que l'auteur nous suggère à peine. Et certes, s'il y a une formule à quoi se puisse rattacher cette pièce étrange et profonde, c'est la formule ibsénienne, qui est, si l'on y pense, bien plus proche de la vie et bien plus frémissante que les grands drames violents qu'on nous sert aujourd'hui sous prétexte de *vérisme*.

Ibsen; oui, sans doute, j'ai pensé à lui en voyant cette pièce; mais elle m'évoqua Bernard Shaw aussi. Je me souviens d'avoir entendu, il y a quelque cinq ans déjà, et dans ce même théâtre du Parc, une comédie fort singulière, fort intéressante au surplus, due au dramaturge irlandais; il y avait, dans cette *Candida*, un jeune homme farouche et charmant, hanté de suggestions morbides, très amoureux et un peu fou, qui ne laissait pas, si je ne me trompe, de présenter quelque ressemblance avec le petit Michel Lagrange, Chérubin maladif et assez inquiétant qui traverse comme un rêve la *Maison aux Chimères*... D'ailleurs, M<sup>lle</sup> Dutermé n'aurait même pas vu la pièce du « Molière du XX<sup>e</sup> siècle » (c'est ainsi qu'un traducteur, manquant du sens de la mesure, appelle M. Bernard Shaw) que je ne m'en étonnerais pas. L'histoire littéraire est féconde en analogies de l'espèce et en rencontres inopinées. Et je n'ai cité ce souvenir, assez imprécis au demeurant, qu'afin de mieux marquer le modernisme aigu de la *Maison aux Chimères*.

Le héros véritable de l'œuvre n'est pas, du reste, cet Eliacin énigmatique et délicieux: c'est Juste Magnier, son maître et son père adoptif, le grand Juste, surhomme dont le rayonnement éclipse ou absorbe tous ceux qui l'approchent,

--- Juste, ce pétrisseur d'âmes, qui prétend mener les autres et ne sait pas, le pauvre homme, se conduire lui-même, en proie qu'il est aux chimères. M<sup>lle</sup> Duterne a trouvé, pour définir ce caractère, beaucoup plus fréquent qu'on ne croirait, des notations exquises de sûre délicatesse, de finesse distinguée et de sobriété; et ce portrait en grisaille, ébauché en quelques traits, est d'une vérité frappante.

Bref, si la *Maison aux Chimères* dédaigne les ficelles profitables des drames qui attirent les grandes foules, nous nous trouvons ici en présence d'une belle œuvre; et cette pièce à quatre personnages, où les coups de théâtre sont absents, est animée d'un bout à l'autre d'une vie, d'une passion, d'un mouvement, qui, pour rester toujours contenus, n'en sont pas moins vrais et intenses. L'art de M<sup>lle</sup> Duterne a une distinction charmante et une noblesse raffinée.

La *Maison aux Chimères*, pièce belge, fut montée au théâtre du Parc avec tous les soins désirables, et l'interprétation mérita les éloges d'un public exigeant. M. Brousse, en Michel Lagrange, fut excellent. M. Marey joua fort intelligemment le rôle de Pascal Magnier, et M. Gournac sut tirer parti des maigres ressources du rôle de Joris, tandis que M<sup>me</sup> Jane Borgos donnait à celui de Solange de l'autorité et du charme.

Dans le *Mirage d'Or*, on avait remarqué MM. Blancard et Hébert, et, dans le rôle de Jeannine, M<sup>lle</sup> Mary Le Roy, très gracieuse et sympathique.

FRANZ ANZEL.

\*  
\* \* \*

**Le Monde où l'on s'ennuie**, pièce d'EDOUARD PAILLERON.

La *Souris* avait permis aux habitués du Parc d'admirer une ingénue qui avait séduit tout le monde par un jeu sans convention, intelligent, personnel et rempli de vérité. M. Reding a profité de cette aubaine, rare entre toutes, pour reprendre le *Monde où l'on s'ennuie*, où M<sup>lle</sup> Hélène Lefèvre fut, si possible, plus charmante et plus vraie encore. Le grand succès de la soirée fut pour elle, et à juste titre. Mais M<sup>me</sup> Angèle Renard sut, en duchesse de Réville, mériter de chaleureux applaudissements, car elle avait été parfaite de naturel et de gaieté, et la jolie Marie Le Roy, en sous-préfète, a plu beaucoup, ce qui ne changeait rien à ses habitudes!

FRANZ ANZEL.

## NOTULES

---



**EMILE FERMAUD**, collaborateur de notre revue, vient de mourir, à Montpellier, à l'âge de 52 ans. Il passa la plus grande partie de sa vie en Espagne, à Madrid où l'appelaient ses fonctions. Très au courant de la littérature espagnole qu'il étudia à fond, il nous donna plusieurs fois, on se le rappelle, des études du plus haut intérêt sur le théâtre espagnol. Son intention était de réunir plus tard toutes ces études en volume. La Providence, hélas ! en décida autrement. Il fut obligé dans les derniers temps de quitter Madrid et d'abandonner les fonctions qu'il y occupait à cause du mauvais état de sa santé. Il était Français. Il se retira à Montpellier où il vient de mourir. Nous présentons à M<sup>me</sup> Fermaud et à toute sa famille nos plus sincères et chrétiennes condoléances.

\*  
\* \* \*

**Société des Amis de la médaille.** — L'assemblée générale triennale, toutes sections réunies, de la Société hollando-belge des Amis de la médaille d'art s'est tenue le dimanche 16 février, à 11 heures, au Palais des Académies. La réunion était extraordinairement nombreuse, nous citons parmi les membres présents : MM. le comte d'Arshot, le comte de Limburg-Stirum, de Sloppelaar, Sassen, le baron Kervyn de Lettenhove, Lambotte, Gody, Jos. Casier, directeur général de l'Exposition de Gand ; Devreese, Buls, De Bavay, le baron Prisse, E. Wiener, et parmi les artistes Samuel, E. Du Bois, A. Michaux, L. Dupuis, Bonnetin, Wissaert, Le Croart, Jourdain, De Smeth, Vermeulen, Theunis, etc., etc.

En l'absence du président, M. Aug. Sassen, malade, et des deux vice-présidents, M. van Kerkwijk, conservateur en chef du Cabinet des médailles de La Haye et secrétaire de la Section hollandaise, occupait le fauteuil de la présidence.

En un excellent rapport, M. De Breyne, secrétaire général, résuma l'activité de la Société en ces trois dernières années et la part prise par elle dans l'institution des salons internationaux de la médaille aux expositions de Bruxelles et de Gand. Au sujet du dernier de ces salons, M. de Witte annonce que le succès en est assuré et que plus de deux cents médailliers de tous les pays y prendront part. Ce succès témoigne combien il avait raison de réclamer pour la médaille, aux expositions, un local indépendant de celui de la sculpture et une complète autonomie.

L'assemblée a procédé ensuite à l'élection du bureau central de la Société. M. de Witte, déjà président de la section belge, a été élu, par acclamation, président de la Société et M. van Kerkwijk, secrétaire général. De nombreuses médailles frappées par les maisons Fonson, Fisch et Michaux ont circulé parmi les membres et un joli jeton de présence au buste de M. Léopold Werner, modelé par M. L. De Smeth, leur a été remis.

\*  
\* \*

**Exécution des « Béatitudes » de César Franck.** — Dimanche 9 mars 1913, à 2 h. 1/2, aura lieu à Anvers, en la grande salle de la Société Royale d'Harmonie (rue d'Arenberg), sous la direction de M. Lod. Ontrop, et par les soins de la Société des Concerts de Musique Sacrée, l'exécution des **Béatitudes** pour soli, chœur, orgue et orchestre de **César Franck**. Solistes : M<sup>me</sup> J. Campredon, soprano (Paris); M<sup>me</sup> Marie Ontrop, mezzo (Anvers); M. A. Lheureux, ténor (Bruxelles); M. F. Anseau, ténor (Bruxelles); M. H. Albers, basse (Paris); M. L. Froelich, basse (Genève).

Le Comité engage les intéressés à réserver le plus tôt possible les places qu'ils désirent, cette exécution faisant prévoir une affluence considérable.

La vente de billets d'entrée au contrôle ne peut être garantie.

Prix des places : Place réservée (numérotée) 6 francs. — Première 4 francs. — Seconde (galeries-bas-côtés) 3 francs. — Troisième (galeries-étages) 2 francs.

Samedi 8 mars, à 4 h. 1/2 : répétition générale. — Billet d'entrée : 2 francs.

A partir du 1<sup>er</sup> mars on pourra faire numéroté gratuitement les billets pour les places réservées, chez M. Faes, rempart Sainte-Catherine, 73, Anvers.

Les personnes, étrangères à la ville, peuvent faire numéroté leurs billets (places réservées) en les adressant à l'administrateur de la Société, M. Jules Boelaerts, Marché-Saint-Jacques, 11, Anvers, qui les renverra dûment numérotés.

Les billets sont en vente à Bruxelles, chez MM. Breitkopf et Härtel; à Gand, chez MM. Beyer; à Liège, chez M<sup>me</sup> veuve Muraille; à Bruges, chez

M. Van Marcke; à Louvain, chez M. Versluys, rue de la Station, 45; à Malines, chez M. Loret, rue Conscience, 52; à Saint-Nicolas, chez M. Joris, rue de la Station; à Anvers, chez les principaux marchands de musique ou chez l'administrateur de la Société M. Jules Boelaerts, Marché-Saint-Jacques, 11, Anvers.

\* \* \*

**Le Salon de la Libre Esthétique** s'ouvrira le samedi 8 mars, à 2 heures.

Parmi les peintres belges invités à prendre part au Salon de la Libre Esthétique, réservé cette année aux interprétations du Midi, figurent M<sup>lle</sup> A. Boch, MM. Ch. Hermans, Van Rysselberghe, Lemmen, G. Buysse, G. Morren, A. Lantoine, E. Boch, Van den Eeckhoudt, etc. Un choix de tableaux de peintres étrangers, dont nous publierons prochainement la liste, complètera cet attrayant ensemble.

La section de sculpture groupera des œuvres inédites de M<sup>lle</sup> Bender, de MM. V. Rousseau, J. Gaspar, Rik Wouters, Marcel Rau, etc.

Outre les œuvres des artistes belges, le Salon de la Libre Esthétique groupera un ensemble d'interprétations de sites provençaux par E. Boudin (Antibes), P. Cézanne (Aix-en-Provence), V. Van Gogh (Arles), H.-E. Cross (Saint-Clair) et par MM. Claude Monet (Antibes), A. Guillaumin (le Trayas) et A. Renoir (Cagnes). Le Midi sera évoqué en outre par un choix de tableaux et aquarelles de M<sup>mes</sup> L. Cousturier et Y. Detraux, de MM. A. André, L. Bausil, P. Bonnard, S. Bussy, Ch. Camoin, M. Denis, L. De Troy, G. d'Espagnat, R. Fornerod, O. Friesz, F. Jourdain, P. Laprade, H. Lebasque, A. Lepreux, A. Lombard, H. Manguin, A. Marquet, J. Peské, C. Reymond, K.-X. Roussel, H. de Saint-Jean, P. Signac, A. Urbain, L. Valtat et A. Wilder. Programme neuf, qui excite parmi les artistes et dans le public une vive curiosité.

Des auditions de musique nouvelle seront données par la *Libre Esthétique* tous les mardis (à l'exception du mardi de Pâques). Les interprètes seront, entre autres, M<sup>me</sup> J. Bathori-Engel, M<sup>me</sup> M.-A. Weber-Delacre, M<sup>lle</sup> M. Rollet, cantatrices; M<sup>lle</sup> Georgette Guller et M. E. Bosquet, pianistes; M. Georges Pitsch, violoncelliste; les compositeurs J. Jongen, Poldowski, Théo Ysaye; le Quatuor Chaumont, le Quatuor Zimmer, etc.

\* \* \*

**L'Édition populaire** (bimensuelle) vient de publier un nouveau petit volume très intéressant :

**Une tournée en Russie. Une campagne dans les Balkans**, par le **Prince de Ligne**, avec notice par ALFRED DUCHESNE. En vente au prix de 15 centimes. — Rappelons que l'abonnement est de 4 fr. 50 pour vingt-quatre



numéros (chaque numéro constitue tout un livre en petit format) par an. S'adresser à l'éditeur Mertens, 21, rue de l'Industrie, Bruxelles.

\* \* \*

### Accusé de réception :

ART : *Lucas de Leyde*, par N. BEETS. Vol. illustré. Collection : Les grands artistes des Pays-Bas (Librairie Van Oest, Bruxelles et Paris). — *Les artistes wallons*, par L. CLOQUET. Vol. illustré (idem). — *Guillaume Charlier*, par SANDER PIERRON. Vol. illustré. Collection : Les artistes belges contemporains (idem). — *Les peintres de portraits*, par PAUL LAMBOTTE. Vol. illustré. Collection de l'art belge au XIX<sup>e</sup> siècle (idem). — *Portraits d'infantes*, XVII<sup>e</sup> siècle, par LOUISE ROBLOT. Volume illustré. Etude iconographique (idem). — *Trésor de l'art belge au XVII<sup>e</sup> siècle*. Mémorial de l'exposition d'art ancien à Bruxelles en 1910, t. II. Beaux-arts, arts appliqués, milieu social. Vol. illustré (idem).

LITTÉRATURE : *Millevoye*, par PIERRE LADOUÉ (Paris, Perrin). — *Les quatre Evangiles* (2<sup>e</sup> partie), par le comte TOLSTOI. Traduction de BIENSTOCK, t. XXII des œuvres complètes (Paris, Stock). — *J.-K. Huysmans*, par HENRI BLANDIN (Paris, Maison du Livre). — *J.-K. Huysmans et le Satanisme*, par JOANNY BRICAUD (Paris, Chacornac). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, t. III. L'éducation de la démocratie, par CHARLES BOUTARD (Paris, Perrin). — *Anthologie des écrivains belges*, FERNAND SÉVERIN (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — *La magnificence de l'Eglise*, par PAUL LOEWENGARD (Paris, Perrin).

MUSIQUE : *Auber*, par CHARLES MALHERBE; *Glinka*, par M. CALVOCORESSI; *Haendel*, par MICHEL BRENET. — 3 vol. illustrés. Collection : Les musiciens célèbres (Paris, Laurens).

POÉSIE : *Les chrysanthèmes*, par HENRI HERLEMONT (Paris, Le Beffroi). — *Les roses du Valois*, par GEORGES DUCROCQ (Paris, Belle Edition). — *L'âme sans miroir*, par SYLVAIN ROYÉ (Paris, Figuière). — *Reliquiae*, de CHARLES DULAIT (Bruges, St-Catherine Press).

ROMANS : *Monsieur Honoré*, par EDMOND GLESENER (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — *La bruyère en feu*, par LOUIS WILMET. Illustré par Wante (Bruxelles, Lamberty). — *La race immortelle*, par RENÉ MILAN (Paris, Plon). — *Ialina*, par A. GARENNE (idem). — *Le coffre aux souvenirs*, par LOUIS DUMONT-WILDEN (Bruxelles, Librairie Moderne). — *L'amour rôde. La mort fait le guet*, par GUILLAUME GAULÈNE (Paris, Perrin). — *La colline inspirée*, par MAURICE BARRÈS (Paris, Emile Paul).

THÉÂTRE : *Miquel Manara*, par O.-N. MILOSZ (Paris, Ed. de la Nouvelle Revue française).

VARIA : *Le problème biologique*, par EUGÈNE LEVY (Paris, Perrin). — *La vie compliquée*, par FERNAND NICOLAY (idem). — *Belgique et Allemagne*, par INTEGER (Bruxelles, Féron).

# La Rosserie de la Reine Pédauque

LE PRIX QUINQUENNAL — A qui sera-t-il attribué? Cela passionne l'opinion publique.

Le jury — composé de MM. Picard, Francotte, Gilbert, Daxhelet, Doutrepont — ayant dressé consciencieusement une liste de vingt-six noms de concurrents parmi lesquels s'exercerait son choix a commencé les éliminations d'usage.

Il a écarté M. Carton de Wiart, parce qu'il est ministre;

M. Maurice des Ombiaux, parce qu'il a protesté contre l'institution des prix quinquennaux;

M. Louis Delattre, parce que son œuvre est trop considérable;

M. Hubert Stiernet, parce qu'il ne parle que de la Hesbaye;

M. Georges Virrès, parce qu'il ne parle que de la Campine,

et divers autres pour des raisons aussi péremptoires.

Il reste en présence MM. André, Prist, Knosp et Jean de Bère... Cela consolera M. Georges Rency — très marri, nous dit-on, de n'être pas du jury.

\* \* \*

On prétend que M. des Ombiaux décline toute candidature au prix quinquennal. Il fait ouvertement campagne pour M. Carton de Wiart.

\* \* \*

On lit dans le *Miracle des Hommes*, par Gérard Harry :

« Miss Sullivan et la plupart de celles — fort nombreuses — qui, en Amérique, emploient leur vie à rendre tolérable, voire presque enviable, celle des martyrs, sont toutes des laïques... »

» Il ne s'agit pas d'amoindrir de l'épaisseur d'un cheveu le mérite de ceux ou de

celles qui... Montyon en France, Nobel en *Norvège*..... Mme Maeterlinck était la première Européenne qui confrontât Helen Keller. Ce miracle des hommes avait échappé aux yeux distraits de Jules Huret et de Paul Bourget durant les voyages d'études dont ils rapportèrent de si intéressantes observations. »

(Note du Rossard : Les notes sur l'Amérique de M. Bourget, intitulées *Outre-Mer* sont de 1893-1894. Helen Keller avait 13 ans et n'offrait encore rien de prodigieux. Qui donc fut le plus distrait, M. Bourget ou M. Harry ?)

\* \* \*

Encore un que ne tourmentent guère les fameuses affres du style : c'est M. Th. Rouvez, ami de la littérature.

Il « écrit ces perles » dans le *Capitole* :

« L'hymne patriotique, dont il n'est fait grâce d'aucune reprise... »

» Il faut y infiltrer un brin de modernisme...

» Doué d'une sûreté peu commune de conception remarquable...

» Tous aussi marcheront la main dans la main pour travailler...

» Le rapprochement constant des bureaux et de leur chef constitue une source de lumière.

» Ignorant le rôle utile qu'il joue dans cette parcelle de vie commune...

» Afin de s'imprégner de la marche du travail parlementaire...

» Il fut élevé par des sèches natures qui le considérèrent, dès le premier jour, comme une charge et ne l'embrassèrent jamais qu'avec les lèvres froides ignorant les mystères du baiser.

» Le nouveau rond-de-cuir accomplit cette parcelle importante du bon fonctionnement du char administratif...

» La *sauce* unique versée sur chaque mets pour en cacher la valeur et dont chaque convive s'efforce de chiper le meilleur morceau... »

M. Rouvez guignerait-il, à l'Académie, la succession du chevalier Marchal? Il s'y crée des titres.

\* \* \*

Comme Maurice Barrès, M. André Beaunier plaide éloquemment pour les églises de France, menacées par les haineux crétiens du Bloc. Mais il n'est pas sûr que M. Beaunier suive assidûment les offices. S'il les suivait, il n'aurait certes jamais vu, « à la sonnette de l'offertoire, les têtes s'incliner, les yeux se clore et les visages se transformer pour le recueillement ».

\* \* \*

Tu QUOQUE! A l'imitation de *Durendal*, la *Vie intellectuelle* vient d'inaugurer en fin de ses fascicules une chronique fantaisiste imprimée en petit texte sur deux colonnes. Et c'est encore ce pauvre PAUL ANDRÉ qui écoppe! « Christine est une chroniqueuse de talent qui a de la verve et du bon sens... On lui voudrait quoique femme, une allure plus décidée, et, comment dire? QUELQUE CHOSE DE PLUS MILITAIRE dans l'accent. »

C'est signé G. R. Comme on le voit, M. Goerges Rency a emprunté les initiales du Grand Rossard lui-même.

\* \* \*

« Ce maître livre est un éclatant drapeau où souffle le vent du plus pur patriotisme » (à propos du livre : *Un Belge* d'Henri Davignon. Voir le *Touring-Club*).

LE GRAND ROSSARD.







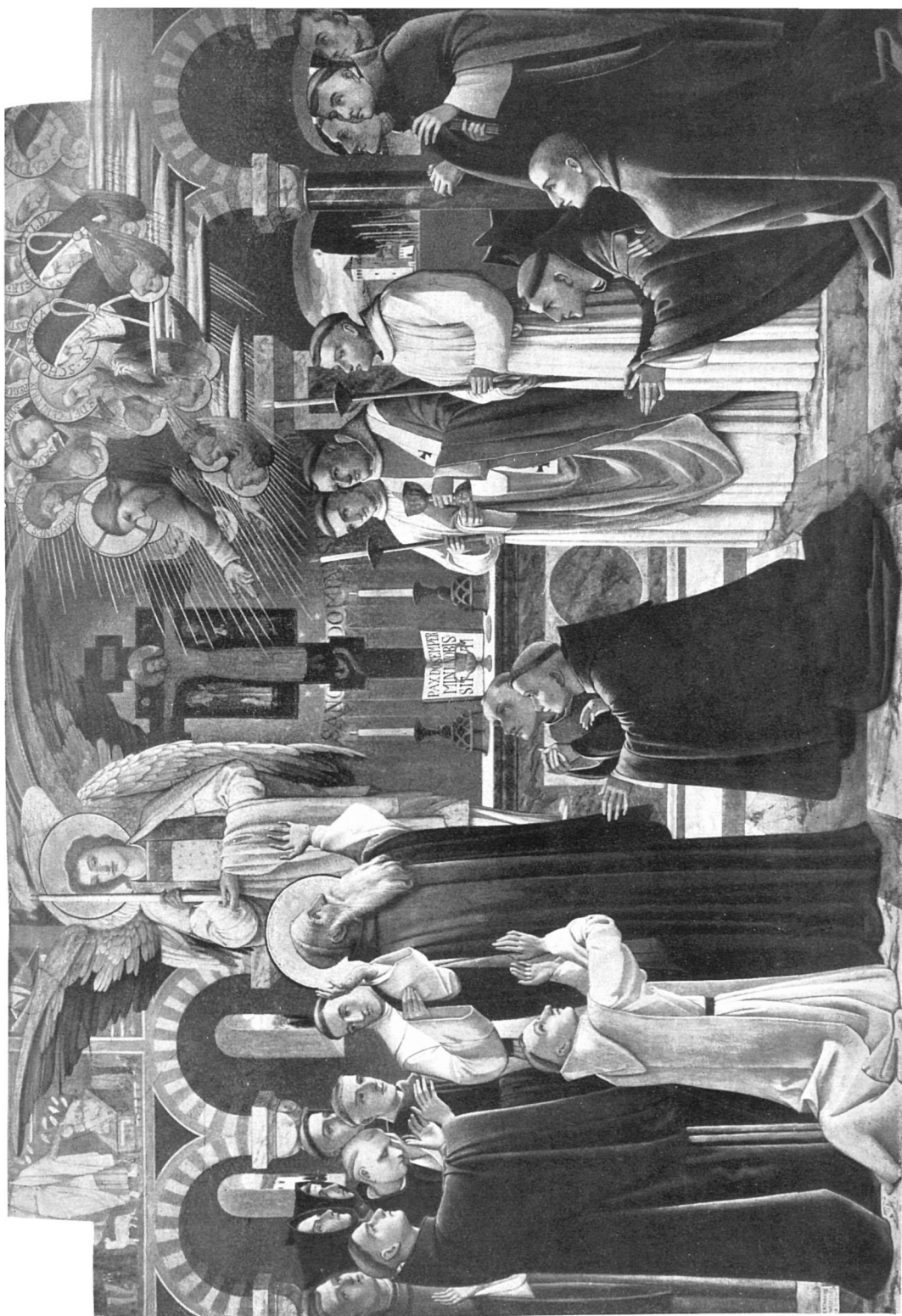












(Reproduction interdite)

## LA MORT DE SAINT BENOIT



# L'Art à St Bride's Abbey

Dame Catharine Weekes O. S. B.

---



UN événement sensationnel et de la plus haute portée vient d'avoir lieu dans le monde religieux en Angleterre où il provoque en ce moment une émotion extraordinaire. Deux abbayes protestantes, une communauté de moines vivant sous la Règle de saint Benoît, et une communauté de moniales ayant embrassé le même genre de vie monastique, se sont détachés du même coup et pour ainsi dire à la même heure de l'Église anglicane. L'abbaye des moines est située dans l'île de Caldey (S. Wales), celle des moniales à Milford Haven. Les deux groupes ont agi en pleine indépendance de conscience. Ils n'ont subi aucune pression de la part des catholiques. Ils se sentaient mal à l'aise dans la religion protestante. Leurs grandes âmes étouffaient dans cet amosphère. Elles manquaient d'air, et elles n'ont eu qu'à suivre l'impulsion de Dieu qui les conduisait tout doucement — *fortiter et suaviter* — dans **la vie plus large et plus pleine de la grande Église catholique romaine**. Ce sont les paroles mêmes de l'abbé de Caldey. Les moines de Caldey, reçus dans l'église, sont au nombre de vingt-deux; les religieuses converties de St Bride's Abbey, au nombre de trente-quatre. « Cet événement, écrit dom Bede Camm, moine bénédictin catholique anglais, est sans précédent dans l'histoire de l'Église en Angleterre. » Il y aurait une page d'apologétique bien suggestive à écrire sur ce fait religieux, si on voulait l'analyser dans toute son ampleur. Cet événement nous intéresse spécialement et intéressera les anciens abonnés de *Durendal*. Il y a

plus de dix ans déjà, j'organisai à Bruxelles un salon international d'art religieux sous le patronage de *Durendal*. Le reporter d'un grand journal de Londres, ayant vu nos communiqués à la presse, vint me trouver : « Accepteriez-vous, me dit-il, dans votre salon les œuvres d'une religieuse protestante artiste ? » « Pourquoi pas, lui répondis-je, à moins que ces œuvres n'aient une note anticatholique ? » « Sous ce rapport, ne craignez rien », me dit-il. Cette religieuse était une des moniales de St Bride's Abbey, qui vient de sortir de l'étroite chapelle anglicane pour entrer dans la vaste cathédrale romaine. Dame Catharine Weekes — c'est le nom de l'artiste — m'envoya trois tableaux : un calvaire : le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, une sainte Agnès et une Vierge, tous trois d'un sentiment vraiment religieux et d'une belle tenue au point de vue art.

Convaincu avec raison que l'art élève les âmes vers Dieu, les moines de Caldey ont aussi le souci de la beauté, comme leurs sœurs de St Bride's Abbey, ainsi que l'écrit dom Bede Camm dans le journal anglais, où il relate la touchante cérémonie de la réception des religieux dans l'église romaine par l'évêque catholique de Menevia, solennité qui eut lieu le 5 mars en présence de dom Columban Marmion, abbé de Maredsous, d'autres abbés bénédictins et de dom Camm. Celui-ci nous dit que leur chant et leurs cérémonies liturgiques sont de toute beauté. Et quant à leur église, tout y est artistique. « L'église est petite, sans doute, mais elle est d'un goût raffiné. L'autel principal est une vraie œuvre d'art, d'un travail fin et remarquable. On y a incrusté un tableau représentant la *Mort de saint Benoît*, exécuté par un membre de la communauté de St Bride's Abbey de Milford Haven. Les stalles du chœur, les autels des à-côtés, les images et les ornements de l'église sont à la fois artistiques et très fins. Il serait difficile d'imaginer un petit intérieur d'église plus parfait que celui de l'abbaye de St Bernard de Caldey. »

On le voit, ces religieux, tout protestants qu'ils étaient, avaient déjà, outre l'esprit monastique du grand ordre bénédictin, le culte de l'art, que les glorieux fils de saint Benoît ont toujours eu en honneur.

Nous reproduisons dans ce fascicule le tableau du maître-autel de Caldey et quelques autres œuvres de dame Catharine Weekes, de St Bride's Abbey. Ces tableaux ont un caractère

original à part, bien anglais, si je puis m'exprimer ainsi. Ce n'est en aucune façon un pastiche d'anciennes peintures religieuses. Ces tableaux sont d'une belle sincérité et il s'en dégage un sentiment religieux de bon aloi, sans mièvrerie ni fadaise.

Nous envoyons avec joie à dame Catharine Weekes et à la communauté des moniales de St Bride's Abbey l'hommage respectueux de nos plus vives et bien sympathiques félicitations à l'occasion de leur entrée dans l'Eglise Catholique. Heureuses sont-elles d'avoir, selon la jolie expression de dom Bede Camm, trouvé la **vraie maison de leurs âmes.**

HENRY MÆLLER.



# Phantasia proterva

---

## I

*Ayez pitié de nous, car nous sommes malades,  
Seigneur!... Epris de dols et de vaines parades,  
Nous avons corrompu les sons et les parfums.  
Nous avons fait mentir jusqu'aux cheveux défunts,  
Nous avons déguisé l'humilité charnelle  
Sous la poudre, le fard, la gaze et la dentelle.  
Nous avons détourné la vérité des mots.  
Nous avons, par le rire et le bruit des grelots,  
Changé la consonance intime de la vie.  
Etouffant les soupirs de notre âme asservie,  
Nous avons, d'un labeur unanime, forgé  
Les phantasmes nerveux dont vit notre péché.  
Nous avons introduit jusque dans nos vertèbres  
Le mensonge subtil du Prince des ténèbres,  
Et nous avons bâti tous les palais du mal  
Sur un tressaillement de l'esprit animal.*

*Et rien ne guérira notre immense névrose!  
Ni les pleurs, ni le sang dont le pavé s'arrose,  
Ni le cri de dégoût dans la gorge des forts,  
Ni la funèbre odeur du cortège des morts.  
Nous avons oublié le langage des anges;  
Et pâles, éclairés de lumières étranges,  
Hypnotisés de songe et grisés de vapeur,  
Nous avons adoré des fantômes, Seigneur!...*

## II

*Ainsi, dans le vieux temps et les vieilles chaumières,  
L'esprit d'illusion exaltait les sorcières.  
Sitôt que la hulotte allumait ses yeux ronds,  
La mégère, qui berce un chat dans son giron,  
Se levait, écartait une pierre de l'âtre,*

*Et dans un pot de plomb puisait l'onguent noirâtre,  
 Pétri de sang de bouc et de graisse d'enfant.  
 On entendait dehors vociférer le vent.  
 La bûche en crépitant crachait des étincelles,  
 Tandis qu'avec leurs doigts garnis d'ongles crochus,  
 Les filles de Satan dénouaient leurs fichus,  
 Pour dénuder leur gorge et oindre leurs aisselles.  
 Rite infâme accompli sous l'éclair violet!  
 Les vieilles, chevauchant les manches à balai,  
 Dans l'ivresse du stupre et des métamorphoses,  
 Bondissaient à travers le tumulte de l'air,  
 Rieuses d'accueillir sous la foudre la chair  
 De leurs rêves, pareille à la pulpe des roses...*

*Là-bas, le Bouc attend, dans le pré des crapauds,  
 Oû de hauts peupliers, flagellés par la pluie,  
 Barrent de leurs fuseaux les nuages de suie.  
 Autour de lui s'assemble et grouille le troupeau  
 Des femelles, sautant dans la verte lumière.  
 Elles portent au front des couronnes de lierre;  
 Elles ont l'air des courtisanes qui ont bu;  
 Elles flattent en minaudant le Bouc barbu;  
 Et chacune à son tour prosternée à la ronde  
 Lui engage sa foi par un baiser immonde.*

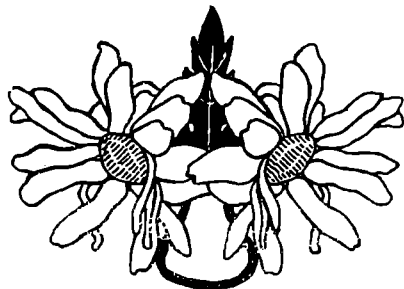
*Alors le bal se forme en quadrilles légers.  
 Le mensonge surgit du paysage et change  
 En tapis l'herbe humide et les flaques de fange;  
 Le marécage épand des parfums d'oranger;  
 Les coups de vent parmi le branchage lutinent  
 Des luths aériens, des violes argentines,  
 Mariant leurs accords sur des rythmes ailés;  
 Les peupliers, pareils à des fûts d'émeraude,  
 Ont l'air de supporter la voûte d'un palais;  
 Et les grêlons, tombant du nuage qui rôde,  
 Figurent des boutons de rose et de jasmin  
 Que des Amours joufflus jettent à pleines mains.  
 Quelle est cette musique et quelle est cette danse?...  
 Quelles sont ces houris qui tournent en cadence  
 Et, le buste moulé dans le satin changeant,  
 Boivent un vin de pourpre en des coupes d'argent?...  
 Délire! cris d'oiseaux jouant dans la volière!  
 La cime d'un bouleau crépite de lumière;  
 Les danseuses en cercle activent leur essor,  
 Et le Bouc resplendit comme une idole d'or,  
 Mâchant des diamants entre ses dents qui brûlent.*



*Vertige! tourbillon des femmes-libellules!  
Ivresse de la chair qui pêche par l'esprit!  
Création du monde au vœu de l'appétit!  
Évohé! évohé! les dieux sont nos pensées  
Lascives, l'une à l'autre en riant enlacées.  
Évohé! évohé! que reste-t-il encor  
En face du grand Bouc bombant son ventre d'or?...*

*Soudain, le chant du coq déchire l'air. Les vieilles,  
Comme les morts au jour du Jugement, s'éveillent  
En sursaut, les cheveux défaits, les yeux hagards,  
Gisant dans la prairie humide de brouillard,  
Avec leurs vieux jupons mouillés comme des bâches,  
Et leurs doigts allongés dans la bourse de vache.*

VICTOR KINON



# Poussières du Chemin

(Florence)

---

*Pour Hélène.*



« Ah ! si l'on pouvait parcourir ce pays, flâner dans ces villes, en se donnant toujours, tous les jours, tout entier, à la sensation du moment, en cueillant la fleur, l'œuvre, l'émotion qui se présente, sans plus songer à celle de la veille ou de tout à l'heure, sans comparer, sans raisonner... Si l'on pouvait venir à chacune d'elles avec la fraîcheur intacte de sa vision, avec toutes ses capacités d'admiration et d'étonnement. Désir absurde, sans aucun doute, quoique l'on puisse se demander s'il est bien vrai que la compréhension soit dans la mesure de la connaissance.

Les ouvrages de l'art sont devant nous comme des êtres. Les uns nous conquièrent d'emblée : leur premier aspect nous a séduits, ils rient d'avance à notre pensée, il semble qu'ils l'aient prévenue. Les autres, souvent, nous arrêtent plus longtemps, non parce qu'ils nous captivent davantage, mais, au contraire, parce que nous voudrions savoir d'eux ce qui nous les rend antipathiques, ce qui fait que leur seule apparence a suscité en nous la défiance ou l'hostilité... Il advient, cependant, que la beauté soit là comme elle est ici. Pourquoi nous enchante-t-elle d'un côté et nous repousse-t-elle de l'autre ? Pourquoi l'art *immaturé* des Primitifs nous agréait-il plus que l'art ambitieux des Renaissants ? La conception naïve, à certains égards, des premiers nous paraît-elle plus sincère, plus humaine et, par conséquent, plus émouvante que celle des seconds?... Tenons-nous la recherche du vrai pour supérieure à celle du grandiose?... Nous n'avons pas la présomption de

croire que notre goût soit meilleur que celui des siècles classiques, mais nous pensons, tout au moins, qu'il est affranchi des conventions qui ont dominé l'art de ces derniers... Est-ce bien sûr? et avons-nous rien fait de plus que de changer de conventions?...

Voilà beaucoup de questions, et plus convenables à occuper une soirée d'hiver, au coin du feu, qu'une matinée radieuse, à l'ombre des arcades puissantes de la *Loggia de' Lanzi*... Tout est éclat, ombres et lumières ardentes, lignes harmonieuses, profils hardis... La place est presque déserte dans le soleil. Les rares passants traversent d'un pas hâtif la zone brûlante... L'heure approche, d'ailleurs, où seuls les chiens et les étrangers vaguent par les rues surchauffées. Des pigeons s'abattent, se posent, puis brusquement s'envolent. Sous les arcades des Offices des gens se reposent au frais, sur les bancs de pierre... Dans la *loggia*, il n'y a, en dehors de nous, que des statues, quelques antiques abîmés par les restaurations, le *Persée* de Cellini qui fait son geste de bronze, les figures de marbre de Jean de Bologne, élégantes et froides... De l'autre côté de la place, on aperçoit au milieu de la fontaine la masse blanche du *Neptune* d'Ammanati, puis, plus loin, la statue équestre de Cosme I<sup>er</sup>. Et toutes ces œuvres prétentieuses ou trop raffinées font l'effet de bibelots au pied du Palais Vieux, rude et nu comme un athlète, fier comme un soldat...

\*  
\* \*

C'est de l'Italie que se sont répandus dans le monde, pour peser sur l'art de tous les peuples, les enseignements qui, si longtemps, ont tendu à enfermer la beauté en une formule unique et universelle : et c'est elle aussi, cependant, qui offre de toutes parts à l'admiration et à l'émotion du voyageur les formes et les expressions les plus diverses et les plus opposées de la beauté. Chrétienne ou païenne, faite de réalité ou assujettie à l'idée, la beauté est là, qui toujours s'impose en des œuvres accomplies, toute en puissance dramatique chez des maîtres tels que Giovanni Pisano et Giotto; toute en joie enivrée de la vie chez les Primitifs du xv<sup>e</sup> siècle; toute en grandeur, en science mêlée d'inspiration chez les artistes du

xvi<sup>e</sup>. La beauté est là encore dans les ouvrages des siècles chrétiens antérieurs, dans la solennité des œuvres byzantines, dans les frustes sculptures et les peintures grossières de l'ère romane, où elle n'est rien d'autre que l'effort patient et opiniâtre de l'artisan pour imposer à la matière l'empreinte de son rêve.

La beauté est désir, et désir qu'aucune réalisation ne peut satisfaire. Ce désir, nous en saisissons, d'une âme troublée, la manifestation dans les roides et anguleuses statues archaïques grecques comme dans les œuvres de Phidias ou de Praxitèle; dans les figures figées de saints ou de preux, à moitié emprisonnées dans la pierre, que l'obscur Bonanus a taillées au portail du Dôme de Vérone comme dans les marbres frissonnants qui éternisent, sur les tombeaux de la Chapelle Médicis, le songe héroïque et sombre de Michel-Ange. Et, sans doute, Michel-Ange comme Bonanus s'est-il détaché de son ouvrage avec le secret mécontentement de n'avoir pu égaler la pensée qu'il avait conçue.

Si loin qu'ils soient l'un de l'autre dans le génie et dans la perfection de l'art, ils nous attirent presque également. Michel-Ange s'impose à notre méditation, il pèse sur notre âme; Bonanus soulève en nous on ne sait quelle tendresse, mêlée de curiosité, parce qu'il est resté plus en deçà de son rêve, et qu'il y a quelque chose de souffrant dans son aspiration inexaucée. La force qui maîtrise la matière chez Michel-Ange est maîtrisée par elle chez Bonanus. Les mains audacieuses du géant de la Sixtine taillent sa pensée dans la lumière; les mains inhabiles de l'autre vêtent sa pensée d'obscurité. Mais, quelque distance qui les sépare devant l'intelligence, ils marchent dans la même voie, vers la beauté, et entre eux, des artistes sans nombre, tous différents dans la communauté de leur objectif.

Chacun d'eux ayant parlé pour lui-même et pour les autres, il ne se peut pas que sa pensée n'ait participé de celle de son temps, et que l'œuvre qui l'exprime ne soit devant nous comme un témoin survivant du passé où elle est apparue... Mais les témoins sont nombreux et contradictoires, et, la plupart du temps, nous n'entendons d'eux que les mots que nous en attendions! Et nous sommes trop enclins à réduire subtilement la

diversité à l'unité et à tirer la règle de l'abondance même des exceptions!

\*  
\* \* \*

L'art d'un peuple apparaît-il ainsi que l'expression finale et exaltée, dans une forme sensible, de la communion préétablie dans les esprits et dans les âmes? Ou, au contraire, son influence crée-t-elle cette communion? Rallie-t-il, en quelque sorte, les éléments épars de la mentalité contemporaine, tout ce qui s'agitait confusément en celle-ci de notions et d'aspirations, de choses précises et indéfinies, pour les confondre dans les creusets d'où il fera jaillir, rayonnante, l'œuvre faite de passé et d'avenir, d'observation et d'intuition, à la fois exacte et visionnaire — l'œuvre dans laquelle le présent reconnaîtra son image, mais une image exaltée, où toutes ses énergies de volonté, de beauté et d'amour se seront confondues pour une manifestation totale et sublime? On ne sait.

Il ne faut pas avoir pâli sur l'étude de l'histoire de l'art pour connaître la fragilité des théories à l'aide desquelles on a essayé d'enfermer dans une formule, de fixer dans une loi, la condition et le mode des grandes éclosions d'art. Ruskin subordonne la perfection de la beauté à celle de la moralité et du sentiment religieux; Taine explique tous les épanouissements illustres de l'art, en Grèce et dans l'ère moderne, par l'action combinée du milieu et du moment : le milieu, champ préparé des moissons que le soleil fera mûrir dans la saison de son plus grand rayonnement...

L'homme est un animal qui veut se rendre raison des choses. La raison positive de Taine et la raison sentimentale de Ruskin sont, l'une et l'autre, assez séduisantes pour qu'elles aient fait fortune, tour à tour, ou même, ensemble. Cependant, si on tente d'en vérifier la valeur sur les époques où s'est, pour ainsi dire, localisée l'admiration de ces grands écrivains, le moyen âge florentin et vénitien, pour Ruskin; pour Taine, la Renaissance classique, on ne découvre pas, d'un côté, la pureté des mœurs publiques et de la ferveur chrétienne qui aurait trouvé son réfléchissement naturel dans l'œuvre suave des Primitifs; on ne découvre pas de l'autre — en Italie, tout au moins, théâtre de cette Renaissance — l'exaltation énergique et unanime des âmes,

le vouloir conscient et superbe qui se seraient manifestés dans l'art des Raphaël et des Michel-Ange. Ce que l'on découvre, c'est, au temps des Primitifs, les factions, les violences et le sang ; c'est, au temps des Renaissants, l'avilissement des caractères et des volontés, c'est, dans la désorganisation des républiques et des communes, quelques hommes de proie, quelques hyènes comme César Borgia, entreprenants contre les faibles, plus habiles à la trahison et à la perfidie qu'au combat, anéantis à la première adversité...

Si on veut y songer, on finira par penser, à l'encontre de la thèse de Taine et de Ruskin, que l'art étant toujours l'expression d'un idéal, il fait apparaître d'autant plus de douceur ou d'énergie, que la douceur ou l'énergie sont moindres dans la vie. Le Florentin ou le Siennois du xiv<sup>e</sup> siècle, dans son existence de perpétuel qui-vive, àpre au gain, au travail, à la bataille, toujours agissant et armé pour lui-même, pour son parti, pour la grandeur ou la défense de la cité ; ce citoyen si, parfois, il rêvait, s'il priait parfois, évoquait dans son esprit — cu aimait à rencontrer dans les créations des artistes qui ornaient les églises — des images de paix, de joie, de grâce accueillante, propres à le tirer un instant de la farouche réalité de luttes et de compétitions au milieu de laquelle il allait. Le Florentin ou le Siennois du xvi<sup>e</sup> siècle, lui, habitant humilié d'une ville qui avait perdu la liberté pour avoir laissé amoindrir sa fierté et périlcliter sa force, se complaisait à découvrir dans les ouvrages de ses artistes, cette *virtù*, cet orgueil viril de la pensée et de l'âme, dont il ne rencontrait plus traces dans la vie assujettie de sa patrie. Il pouvait se faire illusion, croire que cette virilité, puisqu'elle survivait dans l'art, n'était qu'endormie dans la vie... Endormie comme la figure de la *Nuit*, pleine à la fois de puissance et d'anéantissement, du tombeau de Julien de Médicis — cette figure à laquelle son auteur, Michel-Ange, faisait dire, en des vers célèbres : « Parle bas (ô visiteur), ne me réveille pas... Il m'est doux de dormir et, plus encore, d'être de pierre tant que durent la honte et l'oppression... »

*Grato m'è 'l sonno e più l'esser di sasso,  
Mentre che 'l danno e la vergogna dura...*

« Il n'y a pas d'exemple d'une belle sculpture qui ait été produite par un peuple faible, apathique, en décadence. » A la tournure péremptoire de cet aphorisme, on aura reconnu la parole de Ruskin. Il n'était point de sa coutume, en effet, de proposer ses opinions ou de les énoncer timidement, dans une forme dubitative. Ses idées, étant issues de l'intuition plutôt que de l'expérience et du raisonnement, prenaient à ses yeux quelque chose de sacré et de providentiel. Il les affirmait *ex cathedra*, sans ambages, comme des prophéties ou des dogmes, parfaitement indifférent aux démentis qui pouvaient leur venir de l'histoire ou de la réalité. Mais, c'est la force et le charme de Ruskin qu'il soit devant nous, moins comme un guide sûr, propre à nous donner des explications exactes et des notions claires, que comme une puissance d'exaltation et d'enthousiasme qui ouvre sans cesse des voies inattendues où elle nous attire et nous entraîne.

Il établissait donc une corrélation étroite entre la grandeur de l'art, chez un peuple et à un moment quelconques, et la moralité et l'énergie du milieu. A vrai dire, cette loi ne se vérifie pas souvent, à moins de faire abstraction des faits ou de considérer l'art lui-même, dans sa teneur et les caractéristiques qu'il laisse apparaître, comme une preuve suffisante de l'existence des vertus supposées nécessaires à son éclosion !

En tout cas, si on peut, jusqu'à un certain point, admettre avec Ruskin la candeur relative de Venise, sous le règne de ce doge Dandolo, qui dupa si apertement les croisés ; l'énergie et même la moralité de la Florence du xiv<sup>e</sup> siècle, dont Dante — mais il était juge et partie — les chroniqueurs et les conteurs nous ont fait des portraits fort éloignés de la physionomie que lui prête le grand essayiste anglais ; si l'on peut consentir, en un mot, que le principe de Ruskin trouve un semblant de preuve pour l'Italie dans les siècles antérieurs au xv<sup>e</sup>, il serait fort difficile d'en admettre, sans paradoxe, la vérité en ce qui touche ce dernier.

Pourtant, avec la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, c'est la période la plus abondante en chefs-d'œuvre de l'art italien. Sous l'impulsion du réalisme, toutes les forces d'initiative et d'invention, contraintes auparavant dans les formules giottesques ou gothiques, se délivrent, au début du *quattrocento*. Des maîtres

surgissent qui, s'inspirant de la vie, vont remplir la Péninsule de l'éclat de leur renommée et de leurs ouvrages. Pour ne parler que de la sculpture, ce sont, à Florence, Lorenzo Ghiberti, Donatello, Luca della Robbia; à Sienne, Jacopo della Querci... Les deux vieilles républiques, où la liberté avait connu des jours si héroïques et des luttes si sanglantes, allaient pourtant toutes deux à leur décadence, alors. Sienne affaiblie, réduite, se débattait dans l'impuissance de ses dissensions intestines qui devaient, finalement, la vouer à la domination des Médicis. Florence, en attendant les mêmes Médicis, la tyrannie dissimulée de Cosme et du Magnifique Laurent, s'abdique elle-même entre les mains de quelques hommes subordonnés aux Albizzi. Elle étend son hégémonie au dehors, achète Arezzo, s'empare enfin de Pise, acquiert Livourne, Montepulciano, Cortone, tente de mettre la main sur Lucques, mais, à l'intérieur, elle ne s'appartient déjà plus.

Les Prieurs de la Seigneurie, entourés des plus grands honneurs, sont toujours à la tête du gouvernement, au sommet de la pyramide des autorités et des conseils élus ou choisis au moyen de scrutins embarrassés de mille formalités et procédures de défiance. C'est toute une hiérarchie compliquée de dignitaires et d'assemblées, chargés de se contrôler et de se surveiller mutuellement : il y a les Dix de la Paix et les Dix de la Guerre; il y a les douze *Buonumini*, élus pour trois mois; les Gonfaloniers, chefs de quartiers, élus pour quatre mois; il y a les *Richiesti*, les requis, que l'on appelait à délibérer sur certaines affaires; le Conseil du Peuple, avec ses deux cent cinquante, le Conseil de la commune, avec ses deux cents membres... Puis encore, le Capitaine du parti guelfe, institué jadis pour la destruction du parti gibelin et qui, les Gibelins n'étant plus qu'un souvenir, agit à présent contre les adversaires de la faction dominante; les Huit de la Garde, chargés de la police, politique surtout; les Dix de la Liberté, auxquels il appartenait de défendre les citoyens contre l'oppression et de veiller à l'exécution des lois; les Dix de la Marchandise, placés à côté des Arts majeurs et mineurs, avec toute leur vaste et complexe organisation, pour sauvegarder les intérêts de l'industrie et du travail. Mais, toute cette belle mécanique avec ses rouages délicats et ses subtils engrenages, calculés pour régler la vie



politique et commerciale de la cité et donner à chacun sa part proportionnelle d'autorité, n'était plus qu'un simulacre, une magnifique et curieuse horloge dont le mouvement, dans sa marche solennelle, ne commandait plus les aiguilles du cadran, tournait dans le vide, par habitude... La décision et le commandement étaient concentrés entre les mains de quelques hommes: les Albizzi, chefs de l'oligarchie que les Médicis, appuyés sur le populaire, supplantèrent un peu plus tard.

La République existe encore, au moins nominalement, jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, mais l'âme républicaine, hautaine et vigoureuse, avide de la splendeur et de la suprématie de la cité, s'est émasculée, obscurcie, maintenant que les libres vouloirs des citoyens sont soumis au vouloir arbitraire d'un seul, uniquement préoccupé de son propre intérêt et de celui des siens. Les émulations, les enthousiasmes et, aussi, les fureurs de la liberté se sont assoupis. Il n'y a plus réellement de partis, ni Guelfes, ni Gibelins, ni Noirs, ni Blancs, mais des clients, des affidés des Albizzi ou des Médicis, qui attendent de leurs patrons, ou la sportule ou les honneurs.

Et cela à l'aurore d'un siècle illustre dans la beauté!

On pourrait soutenir, contre l'opinion de Ruskin, que l'heure du plus vif éclat artistique d'une nation coïncide fréquemment avec celle où commencent à se multiplier les signes précurseurs de son amoindrissement politique. La vitalité du corps social, absorbée presque en totalité, d'abord, par les exigences primordiales du travail, de la défense et de la conquête, se disperse; la fortune est venue et, avec elle, le loisir, le nonchaloir; les mœurs simples et strictes se sont adoucies à la fois et corrompues; les intelligences plus subtiles s'associent à des âmes moins entières et moins graves. Ainsi, à des degrés divers, de Bruges, de Venise, de Sienne, ainsi de Florence, atteinte, au moment où elle voyait naître les plus glorieux de ses artistes, dans les sources de sa vigueur. Sous l'action de tous les facteurs matériels et moraux, prospérité et richesse sans cesse accrus, culture, progrès et raffinements de la pensée, les grands sentiments unanimes, les volontés persévérantes qui avaient fait Florence, allaient, en effet, se désagrégant à l'aube du xv<sup>e</sup> siècle. L'art florentin grandit alors dans la cité diminuée. Mais, cet art n'était pas formé seulement

du présent : tout le passé de la République, agité, plein de gloire, de douleurs, de combats, d'injustices; sa vie politique de la passion de laquelle tous les citoyens participaient; sa vie commerciale remplie de hardies aventures et de trafics heureux; sa vie esthétique conduite par des guides comme Giotto, Andrea Pisano, l'Orcagna et vingt autres; sa vie poétique dont Dante, Pétrarque et Boccace avaient ouvert les voies; tous ces éléments ont contribué à préparer l'avènement, au milieu des désuétudes de la liberté et des mœurs anciennes, de cette génération incomparable, de ces artistes excités et stimulés constamment par la nécessité de se produire devant le public le plus cultivé du temps, le plus capable d'admiration et, en même temps, de critique.

L'art nous apparaît de la sorte comme un fruit qui n'achèverait de mûrir qu'à la condition de la mort de l'arbre dont la sève l'a engendré et nourri. Il s'affirme, fréquemment, ainsi que l'aboutissement d'une ère d'effort, de lutttes et d'initiative, dont il marque à la fois le couronnement et la déchéance. Ses racines plongent et s'alimentent aux origines vigoureuses et ingénues de la race parmi laquelle il a surgi. Il s'épanouit dans toute sa robustesse et son éclat en un milieu duquel les puissances profondes qu'il extériorise ont presque disparu.

\* \* \*

Dans tous les temps, sous toutes les latitudes, partout où les hommes, las d'errer, se sont agglomérés et fixés en des demeures stables, afin de trouver dans la possession héréditaire du territoire natal, et dans la perpétuité de la divinité et de la race, la pérennité refusée aux individus, des artistes ont apparu qui ont retracé, inconsciemment ou de propos délibéré, l'image du monde où ils vivaient. Ils sculptent, ils chantent ou ils peignent, mais quel que soit le mode d'expression de leur pensée ou de leur vision, celles-ci sont issues de la réalité et nourries d'elle. Réalité supérieure, si l'on veut, car l'artiste étant, par définition, celui qui de la confusion des phénomènes sait extraire ce qui s'y trouve de vraiment significatif, son esprit, par le jeu instinctif de ses facultés, choisit, discerne et, si attaché qu'il soit au réalisme le plus absolu, son modèle, puis-

qu'il l'a choisi, distingué dans la masse des autres, est déjà, à certains égards, un symbole, un type.

La civilisation d'un peuple prend ainsi, à nos yeux, une expression subite et totale dans les différentes phases de son art. Chaque œuvre importante quintessencie le génie de cette collectivité évanouie, reflète un stade de l'évolution de celle-ci, dans l'apparence complexe qu'elle tenait du passé, des gloires ou des vicissitudes de son destin, de la prospérité ou du déclin de son commerce ou de ses armes, des acquisitions de son savoir ou des élans de sa foi.

Chaque œuvre dans la carrière d'un artiste est un signe de son évolution individuelle — de même, chaque école artistique dans la vie d'une nation. Et, lorsque les membres de cette dernière auront disparu jusqu'au dernier et que, de ses ambitions, de ses combats, de ses souffrances, il ne restera plus que la renommée, les œuvres retrouvées ou conservées de ses maîtres suffiront à elles seules pour renseigner l'avenir sur la façon dont ces hommes vivaient, aimaient et priaient... Car tout art a d'abord été prière — prière par le temple qu'il érigeait, par l'image du dieu comme par celle du fidèle ou du suppliant qu'il dressait : le Pharaon agenouillé, présentant ses hommages à Ammon ou à Horus, des bas-reliefs égyptiens; les délicieuses Athéniennes chargées d'offrandes de la primitive Acropole; les figures orantes des catacombes...

L'art est comme une création de la mort et de l'au-delà : il est né pour le tombeau et il a grandi autour du temple. Ce n'est qu'ensuite, par degrés, qu'il s'est proposé d'autres tâches, que ses travaux ont cessé d'être exclusivement liturgiques, votifs ou funéraires. Le jour vint qu'il se détacha de la divinité pour regarder aussi la créature, de la même manière, à peu près, que la comédie ou la farce se séparèrent des fêtes dionysiaques ou des mystères sacrés du moyen âge. L'art se détache du dieu. Plus tard, l'artiste se détache, en quelque sorte, de l'œuvre... Il se confondait, anonyme, dans l'école, coopérant au sein de celle-ci à la célébration rituelle des dieux, des héros et des morts. L'heure arrive, bientôt, où il cherche à affirmer sa propre personnalité, soit en signant son ouvrage, soit, mieux encore, en s'efforçant de lui donner un attrait nouveau et inattendu, de délaisser, par conséquent, l'interprétation collective et consacrée

pour atteindre l'expression particulière et originale, le détail typique et observé de la vie. Et, sans doute, l'évolution du simple au compliqué, du sobre au surabondant, de la force virile à l'élégance mièvre à laquelle l'art grec, l'art roman, l'art ogival, furent assujettis, correspond-elle, en partie, à l'impulsion fomentée chez chaque artiste par le désir d'inscrire son nom dans la tradition, de greffer sa pensée sur celle de ses devanciers. Tellement qu'à force de transformations progressives, de surcharges et de raffinements, l'art ne conserve rien d'intact de sa grandeur organique initiale.

Mais, la multitude des œuvres nous deviendrait fastidieuse et lasserait, à la longue, notre curiosité, si elles n'étaient que les illustrations graphiques ou plastiques des actions et des désirs monotones des hommes, si leur auteur, connu ou inconnu, ne s'était, pour ainsi dire, ajouté lui-même à l'ouvrage conçu et façonné par lui, pour nous donner à connaître l'intimité de sa pensée et de son âme et, par son intermédiaire, celle de la société à laquelle il appartenait. Il a passé avec les choses même qui l'ont inspiré et ému, mais son émotion, préservée avec l'œuvre où elle est enclose, a conservé toutes ses puissances originelles de persuasion et de rayonnement. De cet artiste à nous, la tradition de la vie se continue. Car, si actifs que nous soyions, ou si étourdis, l'agitation du présent ne suffit point à nous dissimuler que nous sommes transitoires. Nos jours ont trop de silences et trop de lacunes par où le pressentiment du néant s'insinue dans nos cœurs et les trouble. Et, à l'instar des Egyptiens, qui, anxieux de garder dans la mort un point d'appui sensible à la survie de leur âme, meublaient leur tombe de simulacres d'eux-mêmes et de tout ce qu'ils avaient possédé et aimé sur la terre, nous tentons, en multipliant autour de nous les signes de la permanence relative de l'humanité, de fortifier cette vie qui, chaque jour, se retire un peu davantage de nous...

Ils n'auront pas été en vain ceux, innombrables, qui nous ont précédé. Leurs faits et leurs actions, pour lointains et oubliés qu'ils soient, continuent à porter leurs conséquences dans le monde actuel et, au travers la succession infinie des siècles, nous nous sentons solidaires, par le moyen de l'art, de l'Assyrien qui a taillé, pour le féroce et sardonique Assur-Bani-

pal, les bas-reliefs du palais de Ninive; de l'artisan égyptien qui traçait, sur les surfaces du temple d'Abydos, les effigies solennelles et vivantes du Pharaon Sési I<sup>er</sup>, comme du sculpteur athénien dont l'industrie faisait jaillir du marbre pentélique la radieuse image de la sage et victorieuse Athena...

L'histoire et les écrits ne nous présentent, en général, qu'un aspect fragmentaire ou successif des choses et s'adressent, d'ailleurs, plutôt à nos facultés de raisonnement et de déduction. Les récits et les renseignements qu'ils contiennent sont les traits épars d'une physionomie qu'il faut rétablir, conjecturalement. L'œuvre d'art, au contraire, élaborée dans la demi-inconscience de l'inspiration, en un esprit particulièrement accessible aux influences les plus imperceptibles de l'ambiance, signifie non seulement par sa forme, son style, sa structure, mais par mille éléments indéfinissables et subtils qui, agissant sur le spectateur par la voie du sentiment et de la sensation, parachèvent et invétèrent son impression.

Ainsi, l'art nous rend sensibles et sympathiques les rêves et les croyances de toutes les époques, des hommes qui naquirent sur les rives du Gange ou du Brahmapoutre, comme de ceux qui affirmèrent leur maîtrise dans les travaux exquis et grandioses des constructeurs de cathédrales, des enlumineurs et des sculpteurs du moyen âge. La poussière de ces passants sublimes a été dispersée, mélangée au sol de leur patrie, mais le travail de leurs mains subsiste et, avec lui, l'expression la plus complète et la plus profonde de l'idéal spirituel de leur temps. Et, lorsque quelque belle trouvaille, quelque statue exhumée d'entre les ruines et les décombres a récompensé le labeur des chercheurs, ne doit-il pas sembler à ces explorateurs des civilisations disparues que l'artiste, dégagé de l'oubli en même temps que son œuvre, se soit dressé tout à coup devant eux et leur présente cette œuvre, dans un geste religieux d'offrande à la postérité?...

\*  
\* \*

Et il arrive qu'aux yeux de cette postérité l'œuvre prenne des significations que l'ouvrier n'avait pas prévues... Michel-Ange pense au-dessus de son temps. Il tient en mépris la sensualité de l'époque. Et il semble, cependant, que son idéal

spiritualiste si hautain ait employé pour s'exprimer les formes les plus propres à exalter les principes de cette sensualité. De sorte que l'œuvre est souvent devant nous comme une manifestation éclatante des tendances mêmes que l'auteur réprouvait. Quel sentiment peut laisser en nous, par exemple, la contemplation du *Jugement dernier* de la Sixtine?... Ecroulement de figures athlétiques et musculeuses qui paraissent opprimées par une vie matérielle trop impérieuse, géants qui sont comme les victimes de l'outrance de leur propre force... Cette apothéose de la force et de la violence ne réfléchit-elle pas, dans ses excès comme dans ses insuffisances — excès de matérialité, insuffisance d'âme — le déséquilibre moral et intellectuel de la société pensante, de plus d'appétits que d'aspirations, du siècle?

Les acteurs de cette scène frénétique semblent gonflés dans leur colossale stature et leur nudité d'on ne sait quelle arrogance animale. Toute la sagesse antique a été versée tout d'un coup dans des têtes trop jeunes, et elle y a fait effervescence et tumulte, elle y a fait rumeur d'espoirs illimités, nés de la résurrection d'un monde chimérique où tout était beauté, héroïsme et, surtout, libre plaisir; d'un monde illusoire, surgi des mirages du passé, et à l'image duquel la société, affranchie des ligatures du dogme, allait se reconstruire. L'homme cambre orgueilleusement le torse, envahi par la conscience d'une sorte de dignité nouvelle, toute physique. Il se grise de lui-même, et de la vie enivrante dont les perspectives de joie et de volupté viennent de lui être découvertes...

Seconde et prodigieuse révélation! Dieu, naguère, s'était fait homme. A présent et de nouveau, l'homme allait se faire dieu! On se figurait assister aux débuts d'une ère éblouissante de science, de philosophie et d'art; sortir des ténèbres pour commencer à jouir, sans superstitieux scrupules, des biens de la terre, des plus savoureux de ses fruits offerts à toutes les mains brûlantes de convoitise... On aurait dit que l'homme et la nature venaient de naître l'un à l'autre, le surhomme de la joie au monde inconnu et divin de la matière!...

ARNOLD GOFFIN.

# Méditations sur la beauté du monde

(Suite) (1)

---

## DEUXIÈME PARTIE

### Le Christ

XXIV

#### LA TRISTESSE DES CHOSES

*« A sexta autem hora, tenebrae factae sunt super universam terram usque ad horam nonam... Et terra mota est, et petrae scissae sunt. »*

(Saint Mathieu, XXVII, 45-51.)

Combien il était juste, ô Dieu, que le soleil  
S'éteignit, quand la croix, sur le mont du Calvaire  
Et sous ses rayons d'or, vous dressa tout vermeil !  
Combien nous approuvons que son grand œil sévère  
Ait refusé de voir votre gibet sanglant,  
Où des clous meurtrissaient, d'une blessure énorme,  
Vos pieds, mouvants soutiens de votre auguste forme  
Qu'auréolait, les soirs d'été, son orbe lent !  
Et qu'il ait refusé d'éclairer vos mains pleines  
De sang, vos douces mains augustes de semez  
Qui s'étaient si souvent ouvertes sur les plaines  
Pour épancher, dans l'homme et les champs, le bonheur !  
Et qu'il n'ait pas voulu couvrir de sa lumière  
Vos bras emprisonnés, dont le geste si beau  
Arrachaient autrefois sa victime au tombeau,  
Et qui ne feront plus leur ombre coutumière  
Sur les foules des blés ou les têtes d'enfants,

---

(1) Voir les numéros d'avril, de mai, de juin, d'août, de septembre, d'octobre et de novembre.

Et ni n'imposeront leurs charmes triomphants  
Aux flots miraculeux du lac de Galilée!

Et nous aimons aussi que la Terre affolée,  
Dont le vieux cœur déjà s'angoissait sous les coups  
Des barbares marteaux qui forçaient les grands clous  
A s'ouvrir en vos chairs une sanglante voie,  
Ait tremblé quand passa sur elle le soupir  
Inouï de son Dieu qui venait de mourir!  
N'aviez-vous pas été son orgueil et sa joie?  
Si petite parmi l'immensité des cieux,  
Ne l'aviez-vous donc pas cependant préférée  
A Sirius énorme ou Wéga radieux,  
Pour porter et nourrir votre forme sacrée!  
Et quel bonheur avait le sentier infini  
D'entendre sous vos pas si beaux sa douceur blanche,  
L'arbre de vous couvrir de sa plus large branche  
Et le sol de porter votre corps endormi!  
Et combien nous aimons que le rocher stérile,  
Dont le sol ne nourrit jamais de végétal,  
Se brisât de douleur quand, sur son piédestal,  
Comme s'il fût sorti de sa pierre fertile,  
Se dressa le gibier affreux, le gibet lourd  
Du fruit de votre corps mûr et pourpre d'amour!

## XXV

### LE PRINTEMPS

Vous avez désiré pour sortir du tombeau  
Où votre corps voulut, de même qu'une graine,  
Descendre se mêler à la Terre sereine,  
La pureté de l'aube et du printemps nouveau.  
Et vous êtes sorti de la tombe à l'aurore :  
Aux instants les plus purs du jour où, nul encore  
N'ayant souillé le monde innocent d'un péché,  
Le Seigneur nous sourit dans le soleil penché,  
Du sourire limpide et si doux de l'aurore!  
Et vous êtes monté de la tombe, au printemps,  
Pour être accompagné, dans votre délivrance  
Du sépulcre rempli de froid et d'ombre immense,  
Par l'essor des blés verts et des bois éclatants.



Car les blés fraternels, imitant votre exemple,  
 Se hâtaient d'élancer, hors du sol ténébreux,  
 La fragile minceur de leur chaumes heureux  
 Qui, courbés sous le vent comme une foule au temple,  
 S'inclinaient, devant vous, au long des routes d'or.  
 Et les arbres levaient, sous vos yeux, les merveilles  
 De leurs vivantes fleurs écloses d'un bois mort  
 Et partout, ô divin délivré de la mort,  
 Vous tendaient les bouquets de leurs blanches corbeilles!

## XXVI

## LE TEMPS PASCAL

Puis, ayant, pour toujours, revêtu la beauté  
 Du corps pur que la mort, souveraine ouvrière,  
 Vous avait, dans la nuit de la tombe, sculpté,  
 Quarante jours encor, sous notre humble lumière,  
 Vous errâtes parmi la plaine et les vallons,  
 Ou sur les bords du lac aimé de Galilée.  
 Vous errâtes et votre existence voilée  
 Eut pour décor la gloire immense des sillons.  
 C'était aux mois d'avril et de mai, quand la Terre,  
 Recouverte déjà de sa richesse entière,  
 Conserve cependant encor son charme frais;  
 Quand déjà les prés sont de petites forêts  
 Et que les blés, divins désormais, dont la graine  
 Miraculeusement nourrira l'âme humaine,  
 Quand les blés déjà hauts ont parfois sous le vent  
 Des gestes gracieux et candides d'enfant!  
 Temps pascal, innocence exquise de l'espace  
 Que baigne une clarté liliale, beau temps  
 Où la Terre avec soin garde l'état de grâce  
 Parce que, tout à coup, aux rives des étangs  
 Ou le long des chemins de blé, peut apparaître  
 La stature émouvante et sereine du Maître!  
 Temps unique, de charme intégral, où le sol  
 Conserve encore entier son vêtement champêtre!  
 Car votre corps, ô Christ, voulut prendre son vol,  
 Sur le mont, et quitter, pour la gloire céleste,  
 Le pays que souvent son regard embrassa,

Avant que l'homme, au bord des prés, ne commençât,  
 Singeant avec sa faux la mort au sombre geste,  
 De coucher à ses pieds cruels les foins penchans  
 Et de tracer d'affreux vides noirs dans les champs!

## XXVII

## LE JARDIN

*« Maria (Magdalena) stabat ad monumentum foris  
 plorans... et... quum.. conversa est retrorsum, vidit  
 Jesum stantem, et non sciebat quia Jesus est... Exis-  
 timans quia hortulanus esset, dicit ei : Domine, si tu  
 sustulisti eum dicito mihi, ubi posuisti eum, et ego  
 eum tollam. Dicit ei Jesus : Maria! Conversa illa  
 dicit ei Rabboni. »* (Saint Jean, XX, 11, 14-15.)

Oh! souvent, en esprit, vos servantes, plus tard,  
 Même aux siècles affreux d'ignorance et de crimes  
 Où, jusqu'en leurs moutiers paisibles, le soudard  
 Ira chercher parfois de tremblantes victimes,  
 Que de fois, en esprit, aux heures de repos,  
 Vos mystiques verront, ô Jésus, cet enclos  
 Où Magdeleine en pleurs vint, sans vous reconnaître,  
 Vous demander vous-même à vous-même, ô doux Maître!  
 Elles verront souvent le jardin familier  
 Où celle que l'amour divin avait conquise,  
 A son nom prononcé par votre voix exquise,  
 Vous reconnut enfin dans l'humble jardinier!

Ce jardin sans souillure et fait de bonne terre  
 Sera pareil au doux jardin du monastère :  
 Il sera protégé par la hauteur des murs;  
 Il aura des sentiers étroits de sables purs,  
 Bordés de buis égaux, et moelleux aux sandales;  
 Et les buis marqueront d'un lucide contour  
 Les espaces carrés ou les dessins ovales  
 Où croîtront le lis chaste ou la rose d'amour.  
 Et les lis virginaux et les roses ferventes,  
 Par l'éclat ou l'ardeur, rediront, tour à tour,  
 Le cœur vierge et brûlant de vos humbles servantes!  
 Et vous, ô Christ, tenant la bêche ou l'arrosoir,  
 Serez le jardinier de ces enclos mystiques  
 Qui, plus riches d'encens qu'un pesant encensoir,  
 Parfumeront d'amour les durs siècles gothiques!

## XXVIII

### EMMAUS

*« Qui manducat hunc panem vivet in æternum. »*  
(Saint Jean, VI, 59.)

Et l'on vous reverra souvent, ô Voyageur,  
Qui veniez de sortir de la tombe étouffante,  
Glorieux et pareil à la fleur triomphante  
Qui sur l'arbre au printemps étale sa blancheur,  
On vous verra souvent dans votre grâce neuve,  
Conquise pour toujours maintenant par l'épreuve  
De la mort, dur artiste au terrible ébauchoir,  
Cheminer lentement dans la splendeur du soir!

O Jésus, sentiez-vous la tristesse de l'heure,  
L'émoi que les humains éprouvent quand le jour,  
Peu à peu, se retire et s'en va, sans retour,  
Laisant l'ombre gagner votre âme qui demeure  
Plus pauvre d'un jour mort qui ne reviendra plus!  
Sentiez-vous nos douleurs dans le soir qui recule  
Lorsque vous enflammiez vos compagnons émus  
Sur la route où croissait le froid du crépuscule?  
Vous aviez reconquis la calme éternité  
Que ne mesure plus le temps inexorable,  
Mais ne deviez-vous pas bientôt fuir la beauté  
De ce monde où parut votre grâce adorable,  
Et ne deviez-vous pas être triste de voir  
Venir, inévitable et prompt, le dernier soir  
Où vous déserteriez la Terre douloureuse  
Pour qui vous aviez pu souffrir jusqu'à la mort?

Quant à nous, ô Jésus, dont cette Terre creuse  
De tombes doit réduire en poussière le corps,  
C'est avec plus d'effroi, chaque jour, que notre âme  
Voit le soleil mourir sur les monts qu'il enflamme!  
Oh! puisque tout s'écoule et s'en va, sous le ciel,  
Puisque tout disparaît dans le commun mystère,  
L'abandonnez-vous, vous aussi, notre Terre,  
Vous le seul Invincible et le seul Eternel,  
Et vous seul qui pouvez nous dire sur la route  
Les mots dont notre cœur s'échauffera toujours,

Tandis que la lumière au dehors mourra toute !  
 Oh ! restez avec nous dans la fuite des jours  
 Et qu'au bout de nos pas s'ouvre l'Hôtellerie  
 Où nous puissions revoir votre divine main  
 Diviser et poser sur nos lèvres le pain  
 Par qui nous obtiendrons l'éternelle Patrie !

## XXIX

## LE LAC DE TIBÉRIADE

« *Repleti sumus mane misericordia tua* »  
 (Ps. LXXXIX, 14.)

Pour obtenir de Pierre, ô Christ, les cris d'amour  
 Qui devront effacer son reniement multiple,  
 Pour troubler, jusqu'au fond du cœur, votre disciple  
 Et regagner son âme ardente, sans retour,  
 Vous vîtes près du lac aimé de Galilée.  
 Vos apôtres en vain y pêchèrent la nuit,  
 Mais à l'heure où le jour, chassant l'ombre qui fuit,  
 S'avavançait sur les flots comme une chose ailée,  
 Ils vous virent, sans vous reconnaître, ô Jésus,  
 Dans le rayonnement du matin encor vague ;  
 Puis, ayant écouté vos conseils, et l'afflux  
 Des plus amples poissons que couvrirent ces vagues  
 Etant venu remplir leurs filets lourds, saint Jean  
 Vous reconnut de suite au bord du lac d'argent,  
 Et Pierre descendit de la barque sur l'onde  
 Pour accourir plus tôt baiser votre main blonde !

Et tous, après la nuit de labeur, ayant faim,  
 Trouvèrent sur la rive, où montait la fumée,  
 Des poissons qui cuisaient sur la flamme et du pain ;  
 Et de ces choses-là l'aube était parfumée.

Puis, après le repas symbolique, parlant  
 A Pierre qui, trois fois, assis près d'une flamme,  
 Et quand la voix du coq chantait le jour levant,  
 Vous avait renié pour la peur d'une femme,  
 Vous lui dites, troublant jusqu'au fond sa pauvre âme,  
 Près d'un foyer aussi et devant cet azur :  
 O Pierre, m'aimes-tu plus que les autres même ?

O Pierre, m'aimes-tu sans limite? Est-il sûr,  
 Simon, fils de Jonas, est-il sûr que tu m'aimes?  
 Et tandis que l'apôtre, éperdu, s'attristait  
 D'avoir dorénavant à douter, ô doux Maître,  
 De l'amour qui brûlait néanmoins tout son être,  
 La cendre des charbons, peu à peu, s'effritait  
 Et s'effaçait parmi la poussière des choses,  
 Et le jour agrandi donnait un cœur nouveau  
 Aux collines, aux prés, à l'air, aux vagues roses,  
 Et, vous obéissant, ô Christ, le ciel si beau  
 Faisait entrer dans l'âme émouvante de Pierre,  
 Ainsi qu'il répandait sur la Nature entière,  
 Faisait entrer, suivant votre désir béni,  
 Une immense fraîcheur de pardon infini!

XXX

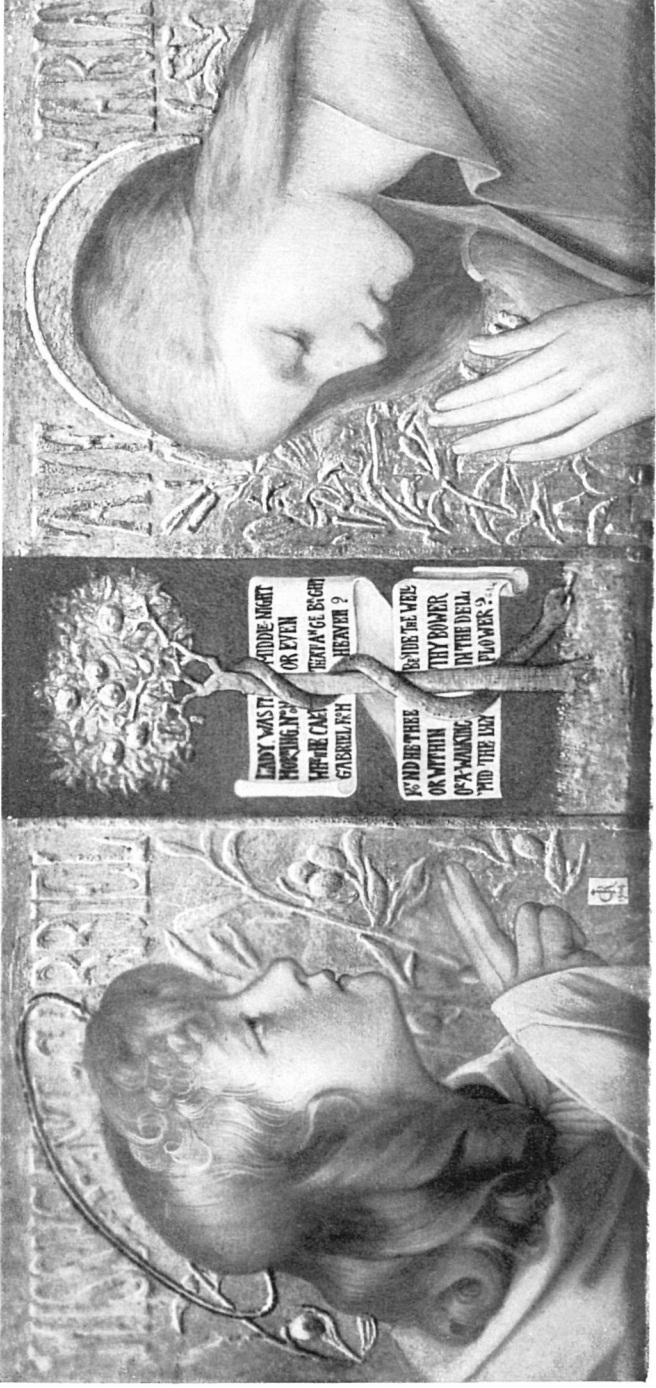
## LES APPARITIONS

Votre corps, hôte libre, ô Jésus, de la Terre,  
 Et détaché des lois de l'espace et du temps,  
 Voyait se soulever les voiles du mystère  
 Qui cachent à nos yeux, alourdis de matière,  
 L'invisible univers des esprits, habitants  
 De la béatitude éternelle et parfaite!

Déjà les bienheureux, autour de vous, en fête,  
 Célébraient votre cœur et vos membres percés  
 Et vous pouviez pourtant venir surprendre encore,  
 Au cénacle ou le long des routes dispersés  
 Ou pêchant sur la mer que vient blanchir l'aurore,  
 Vos disciples peureux qui vous aimaient toujours!  
 Vous pouviez vous mêler encore à notre monde,  
 Regarder s'éclairer de leurs contours  
 Des flots; quand le matin commençant court sur l'onde,  
 Et goûter les attrait des routes, quand le soir  
 Rend leur mystère encor plus puissant et plus noir!

Oh! devons-nous quitter pour toujours cette Terre,  
 Que nous aimions, Jésus, de cet amour austère  
 Que l'on a pour les lieux qui nous ont vu souffrir,  
 Quand nous aurons connu la douleur de mourir?  
 Ou, lorsqu'après le jour du jugement suprême  
 Notre âme aura vêtu son corps ressuscité,  
 Pourrons-nous revenir parmi ce monde même  
 Pour y connaître encor des raisons de beauté?

PAUL BONTÉ.



(Reproduction interdite)

## L'ANNONCIATION

(CATHARINE WEEKES S. O. B.)



# Poétique et Plastique de l'Aile

---



*ennis non homini datis* (1), chantait voilà tantôt vingt siècles le bon poète Horace : les ailes sont refusées à l'homme. Il en est tellement certain qu'il ne l'affirme pas directement, comme une chose qui vaille la peine d'être dite pour elle-même ; cette constatation banale, définitivement acquise à l'humaine expérience, il la laisse tomber, dans un petit soupir dédaigneux, au bout d'une phrase.

Or les plus chagrins nous accorderont que les succès récents corrigent quelque peu l'assurance de ce jugement qui se promettait l'éternité. Les ailes, données à d'autres, l'homme a fini par les prendre. Il se peut que, pour s'être essayé pendant des siècles, le geste n'ait pas laissé d'être encore trop hâtif ; il se peut que son allure de conquête frise l'outrecuidance ou, tout au moins, que les sages, sur la réserve, aient lieu de le trouver un peu trop avantageux ; mais il fut beau dans sa hardiesse : et puis, il s'est révélé trop ferme et trop sûr de soi pour ne pas s'achever, tôt ou tard, en une mainmise indiscutable et décisive. Du vent de son hélice, l'avion, né d'hier, dissipe l'adage, redit, après Horace, par les générations résignées.

Mais ce petit souffle, un peu tapageur, n'éteint pas le sourire détaché du poète. Car il pourrait faire observer, d'abord, que l'hélice n'est pas encore une aile, tant s'en faut, et qu'il reste douteux, malgré tout, que l'aile devienne jamais, dans la pratique, chose vraiment humaine. Mais ce serait un peu jouer sur les mots. Voici qui est plus net. Que le vol mécanique soit ou qu'il ne soit pas pleinement réalisé, cela demeure, en somme, secondaire, puisque l'homme, lui, dans son fond, n'en serait pas changé : tout simplement il véhiculerait d'une autre manière, dans son corps toujours le même, son âme la même toujours. L'aile matérielle, accessoire factice, extérieur, éphémère ne saurait faire partie de son être profond et permanent, le seul qui soit proprement humain et, partant, ressortisse au penseur. L'aile n'appartient pas à l'homme.

Au contraire, depuis longtemps et pour toujours, elle appartient au poète : elle est à lui, comme faisant partie de son être et le promenant dans son domaine. Ce monde qu'il ordonne souverainement, c'est le monde imaginaire : mais, tout en étant plus vaste, plus maniable, plus harmonieux et plus

---

(1) Odes, I, 3.



charmant, il n'est pas moins humain que l'autre, l'autre qui fait si gauchement valoir sa prétention exclusive à s'appeler le monde réel.

Le poète, comme poète, a des ailes, étant, comme l'a dit Platon, « chose légère, et ailée, et sacrée ». Et Horace, un jour, crut s'apercevoir qu'il devenait cygne, du bout des pattes à la pointe des rémiges (1). De plus, le poète est, ici-bas, le dispensateur du vol : il donne et il coupe les ailes et il n'est d'essor que par lui. N'est-ce pas lui qui, à son gré, capture ou libère les rêves des hommes ?

Eh bien, cette aile, dont il est maître, comment en a-t-il usé ? Ce domaine aérien, où il se meut à sa guise, comment l'a-t-il exploité ? En d'autres termes, comment se pose et se résout le problème de l'aviation poétique ?

Puisque, depuis qu'il y a des hommes et qui rêvent, les hommes ont rêvé de voler et, n'ayant pas d'ailes, d'y suppléer par des machines, il faut s'attendre que les poètes, pour enchanter les hommes, leur offrent ce rêve réalisé. Nous aurons donc l'histoire poétique de l'aviation, c'est-à-dire des fables où les hommes volent sur des appareils de leur invention.

Voici, d'abord, le dirigeable de Lamartine. Il est, je pense, assez peu connu. C'est qu'on ne lit guère la *Chute d'un Ange*. Je n'oserais pas dire qu'on ait tort. Il se trouve de beaux passages dans cet étrange poème ; mais les anthologies, en les isolant, épargnent aux courages moyens l'effort vertueux de subir le reste. Et dans ce reste, où il y a de tout, du meilleur et du pire, il y a aussi un dirigeable.

Il ne faudrait pas supposer malicieusement qu'il s'y trouve par naturelle association avec l'idée fondamentale, laquelle est celle d'une chute, comme l'exprime le titre. Non. Voici quel vent l'amène.

Cédar, l'ange déchu, l'époux de Daïdha, après des aventures tragiques, a sauvé de la mort sa femme et ses deux enfants et s'est enfui à travers le monde. Un jour, pour reconnaître le pays, il cache les deux jumeaux au sommet d'un arbre et s'en va en exploration. Quand il revient, il voit un aigle emportant les pauvres petits au haut d'une montagne. Il la gravit, suivi de sa femme, et découvre un vieillard, un sage, un saint qui prie dans une caverne. Or, ce sage était Adonaï, qui avait, lui aussi, passé par maintes aventures dans Babel, où régnaient les « dieux », entourés des « géants », leurs ministres, sur les hommes, peuple d'esclaves. Et ce règne était la brutalité même, malgré la possession exclusive de toute science. Adonaï leur avait échappé par miracle et avait emporté « le livre » où était consignée la révélation primitive : la vraie bible, au dire de Lamartine, et, partant, l'expression la plus authentique d'un panthéisme très franc et très vague.

Le prophète, qui savait tous les secrets, connaissait une sorte d'imprimerie sur feuilles de métal. Il transcrivait ainsi des passages du livre et les semait parmi les hommes esclaves, grâce au bec et aux ailes de l'aigle apprivoisé. Ce prosélytisme métallico-aérien courrouçait « les dieux » qui redoutaient la force libératrice de la vérité.

(1) Odes, II, 20. Et même il gâtait, ce jour-là, par un excès de matérialisation, son idée, très juste et très belle à condition de rester principalement une idée..

Et voilà pourquoi, comme le vieillard achevait d'initier Cédar et Daïdha, un dirigeable vint aborder à son aire. Il en sortit des envoyés des « dieux » qui s'assurèrent de sa personne et emmenèrent, par la même occasion, la famille angélico-humaine dont la présence en ces lieux les surprenait fort.

Le poète a soin de prendre date. Il a découvert ces appareils, ces « chars »,

*Des mortels sublime invention,  
Dans les âges voisins de la Création.*

Observons, en passant, cette ruse naïve et notons que le recul dans l'infini des temps confère aux œuvres humaines un prestige qui est, à lui seul, une poésie. Ils le savent si bien, les poètes, qu'aucun n'y manquera.

Voici, maintenant, la machine lamartinienne :

*Des ailes de l'oiseau le simple (1) phénomène  
Avait servi d'exemple à la science humaine.  
A leurs flancs (2) arrondis le char était pareil ;  
Dans sa concavité légère, un appareil  
Pressait à flots cachés un mystère fluide,  
Plus léger que l'éther et flottant sur le vide (3) :  
Du vaisseau dans les airs il élevait le poids,  
Comme sur l'Océan se soulève le bois.  
Les hommes, mesurant le moteur à la masse,  
S'élevaient (4), s'abaissaient à leur gré dans l'espace,  
Dépassant la nuée ou rasant les hauteurs.*

Bref, une enveloppe gonflée de gaz (mystère fluide : dont le nom ne nous est pas livré), que l'on pouvait raréfier ou condenser (il n'est pas dit par quel procédé et le gaz est improprement appelé moteur) : voilà de quoi flotter — sur le vide ! — monter et descendre. Delille aurait perfectionné ces périphrases. Mais cela promet, continuons.

*Et, pour frayer le ciel à ses navigateurs,  
Pour garder de l'écueil la barque qui chavire,  
Un pilote imprimait (5) sa pensée au navire.*

Soit : un gouvernail de direction, celui de profondeur étant superflu par ce qui précède. (Le « qui chavire » signifie : qui chavirerait s'il touchait l'écueil : prolepse !).

(1) Simple ?

(2) *Leurs flancs* c'est-à-dire de *l'oiseau*. Accord *sylléptique*, c'est-à-dire négligence de style.

(3) Remarquer ce « flottement » *sur le vide* ; il est plutôt *dans la pensée*.

(4) Répétition vicieuse.

(5) Mauvais style.

Étudions plus en avant

*cet art disparu que Babel vit éclore  
Et qu'après dix mille ans le monde cherche encore.*

Voici comment le ballon avance :

*D'un second appareil l'habile impulsion  
Donnait au char voguant but et direction.*

Cela n'est pas très clair : la direction est assurée par le gouvernail ; le but, comme tel, se trouve dans la pensée du pilote, laquelle, ainsi qu'il a été dit, est imprimée au navire. Il n'y a que le mot « impulsion » qui soit exact Car,

*Du milieu de la quille un mât tendait la voile,  
Dont la soie et le lin tissaient la fine toile ;  
Sur le bec de la proue un grand soufflet mouvant,  
Comme un poumon qui s'enfle en aspirant le vent,  
Engouffrait dans ses flancs un courant d'air avide,  
Et, gonflant sur la poupe un autre soufflet vide,  
Lui fournissait sans cesse, afin de l'exhaler,  
L'air dont, par contre-coup, la voile allait s'enfler.  
Ainsi, par la vertu d'un mystère suprême,  
Un élément servait à se vaincre lui-même !*

Mystère suprême ! C'est le cas de le dire ! Voilà donc l'organe principal de la machine : un soufflet à l'arrière, pour gonfler une voile. L'idée a été reprise depuis « ces âges voisins de la création ». C'est une idée poétique. Le soufflet fait beaucoup de belles choses en poésie. En aviation aussi. Mais ceci, tout de même... Et puis, pourquoi ce premier soufflet à l'avant. Pour aspirer ? Il est possible que le voisinage de la création fit, en ces temps-là, construire ainsi les soufflets. En des jours moins proches des origines, c'est le même soufflet qui aspire et qui expire. Un schéma, en note, du soufflet double. eût éclairci ce mystère suprême en vertu duquel l'air qui résiste est vaincu par l'air qui pousse. Il est vrai aussi qu'il s'agit là d'un courant d'air avide : avide, sans doute, des flancs du soufflet.

Il paraît, d'ailleurs, que le rendement était superbe :

*Et le pilote assis, la main sur le timon,  
Vogait au souffle égal de son double poumon,*

dont l'un aspirait sans cesse et l'autre expirait tout le temps. Alors, comment le premier poumon-soufflet était-il « mouvant » et comment le second soufflet-poumon était-il vide ? Une chose que je comprends très bien, c'est

*Qu'après dix mille ans, le monde cherche encore.*

Je me plais à constater tout de suite que le voyage est magnifique. Il y a des effets de nuit et d'étoiles; des effets de soleil levant, de brumes de mer et de montagne; un saisissant effet de ville éclairée et bourdonnante. Je cueille cette trouvaille vraiment digne de Lamartine :

*Le navire égaré sur ces flots sans rivage,  
Sur les monts et les mers redressa son sillage,  
Et, dirigeant sa proue aux pointes de Sina,  
Sur la mer Asphaltite en glissant s'inclina.  
Il entendit d'en haut battre contre ses rives  
Les coups intermittents de ses vagues massives,  
Sentit monter son vent dans sa voile fraîchi,  
Au miroir de ses flots vit son vol réfléchi,  
Et, suivant le Jourdain au rebours à sa course,  
Avec Gad et Saphad s'éleva vers sa source.  
Le saint fleuve déjà d'avenir bondissait  
Et de Gènesareth le lac éblouissait!  
On eût dit que leurs eaux pressaient sous les âges  
Les grands pas qui devaient sacrer leurs saintes plages.*

O poète! des vers comme ceux-là, vous seul pouviez les saisir au vol, quand le souffle passa, le grand et large souffle poétique, impuissant à soulever votre pauvre machine, mais capable de faire lever de votre belle âme tout le vol des idées harmonieuses!

Passons au déluge, sans nous y arrêter. Les eaux se sont retirées. Comme le conteur est Victor Hugo, je suis contraint de résumer. L'inventeur est Nemrod; les matériaux, *le bois de l'Arche*. Le tout se peut lire dans *la Fin de Satan*.

Nemrod, donc,

*prit sur de grands monts  
Que battaient la nuée et l'éclair et la grêle,  
Quatre aigles qui passaient dans l'air, et sous leur aile  
Il mit tout ce qu'il put de la foudre et des vents.  
Puis il écartela, hurlant, mordant, vivants,  
Entre ses poings de fer, quatre lions libyques,  
Et suspendit leurs chairs au bout de quatre piques.  
Puis le géant rentra dans Suze aux larges tours  
Et songea trente jours.*

*Au bout de trente jours...*

vous ne devineriez pas ce qu'il avait trouvé : une vraie idée de géant. Il prend dans sa main les aigles, sur sa nuque les lions et part pour le mont Ararat, grand témoin.

*L'Arche en voyant Nemrod trembla.*

Il y avait de quoi, et d'ailleurs elle était quelque peu pourrie, il faut le dire à sa décharge. Sans égard, Nemrod

*de ces madriers construisit une cage,  
Chevillée en airain, carrée, à quatre pans,*

(Ces quatre pans doivent être une des chevilles en question).

*Et sur les trous du bois mit des peaux de serpents.  
Et cette cage, vaste et sinistre tanière,  
Pour toute porte avait deux trappes à charnière,  
L'une dans le plafond, l'autre dans le plancher.  
.....  
Par une corde au sol la cage était fixée.  
Il mit aux quatre coins les quatre aigles béants.  
Il leur noua la serre avec ses doigts géants,  
Et les bois entendaient les durs oiseaux se plaindre.  
Puis il lia si haut qu'ils n'y pouvaient atteindre,  
Au-dessus de leurs fronts inondés de rayons,  
Les piques où pendait la viande des lions.  
Nemrod dans ce char, noir comme l'antique Érèbe  
Mit un siège pareil à son trône de Thèbe  
Et cent pains de maïs et cent outres de vin...*

Il y entra,

*Coupa la corde, et dit aux quatre aigles : Allez,  
Et d'un bond les oiseaux effrayants s'envolèrent.*

Pourquoi? Vous ne devinez pas? C'est expliqué quelques vers plus loin :

*Les quatre aigles cherchaient du bec la chair sanglante.*

Voilà! Il fallait y penser, dira plus tard Colomb.

*Nemrod va conquérir le ciel mystérieux.*

Les deux cents vers qui suivent sont le développement par tous les procédés connus de ce thème : la cage montait, on la regardait monter, Nemrod rêvait. Grande richesse verbale, somptueuses métaphores, rythme conquérant; bizarreries, sottises, emphatiques naïvetés. Ainsi les quatre aigles, tout à coup, crient leurs noms : Alexandre, Annibal, César, Napoléon. C'étaient des aigles militaires.

Et tel est le second type d'appareil volant que nous pourrions appeler : l'aéronef à traction animale.

Le troisième en date est un peu moins antique. Il voit le jour en pleine civilisation crétoise, à la veille des âges homériques. C'est encore respectable. Tout le monde connaît l'histoire : Dédale et son fils Icare, pour s'échapper du Labyrinthe où ils étaient retenus par le roi Minos, s'étaient appliqué aux épaules des ailes faites de plumes. Et ils voguaient depuis longtemps déjà, lorsque le jeune Icare, grisé par le vol, voulut sans doute aller voir de près le soleil. Et le voilà qui pointe droit en haut, sourd aux appels éperdus du sage Dédale. A mesure qu'il monte, la chaleur du soleil, de plus en plus ardente, fond la cire qui joint les plumes de ses ailes. Chute vertigineuse. D'Icare il reste, comme souvenir, le nom qu'il donne à la mer qui l'engloutit. Tel est le conte d'Ovide en ses *Métamorphoses*. Le troisième système est : l'homme-oiseau.

Je m'arrête. Les poètes ne sortiront guère de là. Et en tout cas, ils s'égareront. Notre bon sens se révolte et, décidément, nous refusons de les suivre dans leur effort malheureux à nous expliquer des machines volantes. Seulement, ce qui serait intéressant et probablement utile, ce serait de marquer avec netteté d'où provient exactement leur erreur.

Et d'abord, faut-il la chercher dans l'arbitraire de leur chronologie qui reporte aux plus lointaines origines la découverte du vol humain ? Sans doute, cela est un défi à l'histoire, nous le savons du reste. Mais ce n'est pas de l'histoire que nous leur demandons, ce sont des histoires, chose tellement différente qu'elle peut être tout juste le contraire — à condition que les histoires soient belles.

Il est vrai que, si la vérité poétique, du moins à très grande distance dans le temps, est parfaitement conciliable avec la fausseté historique, il y a ici une difficulté spéciale : notre raison proteste sourdement au nom de la vraisemblance. Car nous ne pouvons abolir la conscience de l'extrême complexité du problème, posé sans cesse à travers les siècles, tenté sans cesse pour n'être jamais résolu, et dont on aurait triomphé, en se jouant, du premier coup, en premier lieu. Mais encore, il me semble que notre science des faits ne nous empêcherait pas d'ouvrir un crédit illimité aux fables les plus invraisemblables si elles parvenaient à nous plaire. Quand Homère nous en conte, nous sommes tout oreilles.

Alors, la méprise tiendrait-elle à une laideur des formes de leurs machines ? Évidemment non. L'aéronef de Lamartine est gracieuse ; la cage volante de Hugo, pour étrange qu'elle paraisse, a je ne sais quelle beauté farouche et sauvage ; Icare est très gentil.

Peut-être ont-ils tort, en nous présentant pièce par pièce les inventions de leur héros ? Non pas, nécessairement : car si, encore une fois, j'ouvre l'Iliade ou l'Odyssée, j'assiste avec enchantement à la fabrication d'un sceptre, d'une coupe, d'un bouclier, d'un char, voire d'un lit, celui d'Ulysse, et ce m'est une fête de voir naître, détail par détail, l'objet façonné par le maître ouvrier. Lessing a même signalé, comme une habileté littéraire très heureuse, ce procédé de montrer l'œuvre en train de se faire, de la raconter, donc, plutôt que de la décrire une fois achevée. Le langage étant de sa nature successif se prête mieux au récit qu'au tableau.

Mais, — nous touchons au point précis, — voyez la différence! Il n'y a dans l'œuvre homérique que des objets réels ou plausibles et tout l'art du poète ne va qu'à montrer, en sa beauté, le labeur de l'homme et l'objet qu'il produit. Homère ne prétend pas à révéler de mystérieux et problématiques instruments, il présente des objets usuels ou, du moins, connus dans leurs formes, leur emploi, leur structure — mais de matière plus rare et plus noble, ou, simplement, plus parfaits et plus beaux.

Nos poètes, eux, s'ingénient et se travaillent à nous imposer, par le menu, le chimérique, l'inacceptable, l'absurde. Ils ont tort. Nous pourrions peut-être y croire en bloc : dès qu'ils veulent nous le démontrer en détail, ils mettent en conflit notre crédulité, complaisante à leur égard, et notre raison, *à laquelle ils font appel malencontreusement.*

Oui, voilà bien leur grande faute. Nous ne demandions pas mieux que de nous laisser bercer à leurs beaux contes. Ils nous tirent de cette bienveillance un peu passive en nous provoquant à critiquer. Ils n'ont donc pas songé que, l'esprit de discussion éveillé en nous, nous voilà devenus d'autres hommes. Ah! si l'on s'imagine qu'on va nous en faire accroire! Vous me voulez prouver que votre machine peut voguer en l'air? Voyons! Vous n'avez qu'à vous bien tenir! Mais du premier coup d'œil je m'aperçois qu'elle n'a pas le sens commun, votre machine. Vous me la démontez organe par organe et je constate que vous gênez votre cas à mesure que vous avancez dans votre prétendue démonstration. Vous moquez-vous de moi? Vous n'en avez pas l'air, et c'est tant mieux pour vous. Mais c'est aussi tant pis : car, du moment que vous êtes sérieux, vous m'avez démontré, — mais, par exemple, la démonstration est péremptoire, — que vous êtes d'une ignorance qui déshonorerait un primaire. Vous ne soupçonnez pas les notions les plus élémentaires de la physique, de la mécanique.

Je m'avise, de plus, d'autre chose à quoi je n'aurais jamais pensé; ou plutôt j'admettais moutonnièrement le contraire de ce que je viens de reconnaître à l'évidence : vous avez extrêmement peu d'imagination. J'en ai plus que vous, moi dont ce n'est pas le métier; le moindre mécanicien en a plus en son marteau que vous dans toute votre lyre.

Vous le dirai-je? J'ai conçu des doutes très graves sur votre aptitude à manier les mots de notre langue. Pour exprimer très inexactement les notions scientifiques les plus simples et les plus claires, pour désigner très mal les objets les plus connus, vous contournez, jusqu'à l'agacement, les circonlocutions les plus gauches et les plus vagues.

Et je me demande, en fin de compte, si la poésie pour laquelle je me sentais je ne sais quelle tendresse, la poésie que j'estimais, sans avoir jamais réfléchi, chose sérieuse et noble et quelque peu mystérieuse, ne serait pas la plus frivole et la plus vide des mystifications...

Nous nous disons tout cela ou quelque chose d'approchant.

Les machines de ces poètes, en effet, scientifiquement grotesques, ont, par surcroît, en commun, le défaut de ne pas être des machines poétiques. La plus déplaisante des trois est celle de Lamartine, précisément parce que, prétendant à plus de science, elle étale plus complaisamment son absurdité. Celle

de Hugo est plus spécialement niaise, parce qu'elle déploie plus d'effort et de grandiloquence autour d'une invention plus puérile. Celle d'Ovide n'est guère qu'un peu ridicule pour avoir voulu se justifier trop minutieusement. Et les vers fluides du premier, les vers sonores du second, les vers sautillants et mignards du troisième ne rachètent pas l'enfantine bizarrerie de la conception.

Et, pour tout dire, je ne crois pas qu'il soit possible à la poésie de se tromper plus lourdement sur sa nature, son rôle et ses moyens. Les grandes idées, même purement scientifiques, ont en elles-mêmes leur poésie et peuvent la livrer aux paroles et au rythme d'un habile et puissant poète ; mais les notions de la science appliquée sont à la fois trop obvies et trop limitées pour émouvoir ou intéresser. Les objets naturels ou artistiques, sous leur beauté plastique, recèlent une poésie intime que les vers peuvent dégager et traduire ; la beauté d'une machine est d'ordre tout logique, tout intellectuel et, sans pouvoir charmer proprement les sens, réserve tout son attrait à la raison ou à l'imagination abstraite : car une machine est un agencement et n'est même que cela. Et enfin les vocables scientifiques qui traduisent des conceptions très vastes, très hautes et très riches, retrouvent de par leur contenu une partie de la poésie qu'ils perdent par leur abstraction ; mais les termes techniques, d'une part sont dépourvus de poésie et d'autre part sont indispensables ; et si la périphrase impatiente quand elle se substitue au nom des objets naturels ou usuels, elle exaspère ou dégoûte quand elle trahit l'idée même des organes mécaniques. Un « mystère fluide » pour un « gaz » donne — intellectuellement — la nausée.

D'ailleurs, la contre-épreuve est décisive. Si nous passons condamnation sur la machine, quand les trois poètes traitent le vol pour lui-même, nous cherchons à oublier leur ignorance prétentieuse pour nous livrer à leur enchantement. La poésie a retrouvé sa vraie fonction.

Pour être plus assuré d'échapper au compromis funeste entre la science appliquée, œuvre de la raison pratique, et la poésie, œuvre de pensée, d'imagination, de sentiment, le poète n'a pas de meilleur parti à prendre que de supposer le problème résolu. Cela le dispensera d'inventer une pauvre machine ou d'en expliquer péniblement une bonne et lui permettra d'utiliser, pour nous en faire jouir, la découverte ainsi acquise.

Il est donc entendu que l'on vole, que tout le monde vole, que toutes choses volent, que voler est la chose la plus naturelle, la plus spontanée, la plus commune et si cela vous surprend encore un peu, pour le moment, c'est que nous sortons d'une discussion qui nous a fait reprendre pied dans ce bas monde de la raison calculatrice et raisonnante. Si les poètes avaient eu la sagesse de rester et de nous maintenir dans leur monde, qui est le monde poétique, non pas irréel mais bien différent, privilégié, supérieur et naturel à l'homme quoique d'autre manière, vous n'auriez pas songé un instant à vous étonner qu'une atmosphère de rêve fût sillonnée d'ailes de toutes sortes, de toute envergure, de toutes couleurs, de toutes beautés.

Le poète n'explique plus rien, à la bonne heure. Je ne le lui demandais pas. Il évoque, il peint, il fait mouvoir et vivre : tant mieux, c'est ce que j'attends de lui. Et, une aile, c'est décidément très beau.



L'aile est belle en elle-même, d'abord. C'est un membre d'une ligne générale très simple et très pure, facilement intelligible, flatteuse et gracieuse à l'œil, grâce à ses courbes jumelles qui se joignent si nettement et si aisément. Elle est belle, pour être faite de plumes, dont chacune est une merveille de coloris, d'élégance, de finesse, ou de cette étoffe diaphane que de toutes les demoiselles, seules les libellules ont su, jusqu'ici, découvrir sous le ciel, ou de ces tissus diaprés et poudrés dont se parent les papillons. Elle est belle, parce qu'elle est toujours nouvelle et que, s'il y en a deux semblables, ce ne sont jamais que celles d'un même oiseau. Et dès qu'elle bouge — et quand reste-t-elle immobile? — voici que sa beauté se multiplie, sans cesse variable et toujours expressive, dans l'extension et le repliement, dans la précipitation du battement ou la noblesse du vol plané.

Bref, une chose de beauté, qui est du mouvement et de quoi naît sans fin une harmonie.

Et pourtant, non, ce n'est pas elle encore : car elle est aussi une forme de la vie et elle demeure toujours pour nous le signe d'un mystère. Voilà pourquoi elle n'est pas chose de beauté seulement, mais chose de poésie.

Souple et mobile et toujours plaisante au regard dans ses multiformes aspects, elle est, par surcroît, significative d'autre chose qu'elle-même; elle exprime, sans perdre sa beauté propre, une indéfinie réalité : elle est par excellence un symbole. En elle ce que nous entrevoyons, au delà d'elle-même, et sans cesser de jouir d'elle pourtant, c'est l'affranchissement, l'élan, le départ, l'essor, la conquête — c'est l'espace! Et, comme le temps, l'espace illimité charme et séduit par son vague même, car, ne niant rien, si ce n'est ses propres bornes, il semble confusément affirmer et comprendre tout.

L'aile, clef des étendues, libératrice des pesanteurs, promesse d'empire sur l'immensité, demeure, sans doute, l'organe matériel dont la plasticité enchante nos yeux; mais elle s'enrichit de tout ce sens émouvant, qu'elle ne traîne pas seulement après elle, mais dont elle se pénètre et qu'elle s'incorpore. Et comme elle vaut surtout par cette signification, plus large que sa notion propre, il faut dire que sa valeur est principalement symbolique.

Ainsi qu'il arrive, le mot lui-même s'est empreint de cette poésie de la chose et, lors même qu'il est détourné à désigner un autre objet, il lui livre une partie au moins de sa vertu évocatrice. La valeur littéraire des moulins à vent eût-elle été, je ne dis pas égale, mais semblable, si au lieu d'appeler des *ailes* leurs châssis entoilés, la langue se fût avisée de les nommer des *bras*. Si l'on ne tient pas compte des jeux de l'association, la valeur pittoresque d'un objet reste indépendante de la manière dont on en parle; elle tient à sa forme, à sa couleur, à son usage, à ses contours; mais il n'en va pas de même en poésie dont l'organe est la parole : le moulin serait aussi beau à voir s'il agitait des bras que lorsqu'il ouvre ses ailes; quand ses ailes passent dans un vers ou battent dans une phrase de prose, elles évoquent confusément tout le monde ailé. Il y a plus. C'est par suite d'une similitude de dessin que nous disons en français *les ailes* d'une armée, allongées de part et d'autre du « corps » central. L'analogie avec le vol n'a eu aucune part dans la création de cette métaphore. Cependant l'idée et comme l'impression d'essor, d'élan, de mobi-

lité, de légèreté nait du mot lui-même. Et pour s'en assurer, il suffit de comparer la valeur évocatrice qu'il conserve avec celle que garde, en latin, le mot *cornes* d'une armée qui lui correspond exactement.

— Mais ce sont là des catachrèses, me dit le Père Bouhours.

— Précisément ! Et cela prouve que même lorsque les ailes sont devenues le terme propre pour désigner autre chose que les ailes des oiseaux, leur puissance d'évocation, leur poésie, n'est pas abolie encore, tant elle tient à demeurer vivace. Mais le langage prouve par mille autres exemples cette vitalité poétique de l'aile. Combien de métaphores, symboles élémentaires, tirées de l'aile et du vol, en cet essor perpétuel des « paroles ailées » ! Il est assez probable que, depuis que les hommes parlent, tous les êtres qui se meuvent ont ainsi volé au moins une fois ; que ceux qui ne se meuvent pas ont été doués de mouvement pour pouvoir, par exception, se donner une illusion d'ailes et qu'ils ont traversé, dans leur furtive envolée, le nuage innombrable des abstractions planantes ou battantes. Quiconque en aurait la patience, retrouverait dans l'œuvre du seul Victor Hugo ce monde ailé presque au complet.

Il est à prévoir que les poètes ne s'arrêteront pas là. Le signe ils le développeront largement en allégorie ou le ramèneront sous mille formes nouvelles. Pour traduire l'impression ou le sentiment d'élévation, d'élargissement vers l'infini, l'effort enthousiaste d'épanouissement dans la liberté, l'image que, d'instinct, ils adoptent, parce qu'elle tient en puissance la suggestion de toutes ces expansions victorieuses, c'est l'aile, organe du vol. On peut en faire l'expérience chez les anciens comme chez les modernes, on peut relire Lamartine et Musset ; mais on ne peut mieux faire que d'aller trouver Hugo. Lui qui fait tout vivre d'une vie étrange et remuante, comment n'aurait-il pas exploité, jusqu'à l'indiscrétion comme toujours, cette vitalité triomphale de l'aile ? Si l'on se penche sur son œuvre fermée et que l'on écoute attentivement les souvenirs mêlés que ses vers ont déposés en nous, on croit percevoir, dans un vaste embrouillement de lueurs et d'ombres, parmi des hurlements de géants et des mugissements de la mer, planant sur des chansons légères et des bruits de grosse éloquence, un immense bruissement de grandes ailes, celles des aigles surtout et, dans un gazouillis, le froufrou des petites ailes des petits oiseaux. On y distingue les « alcyons », qui suivent ou précèdent les « rayons ». Puis on ouvre. Et, de la volière poétique, c'est un envol assourdissant.

Telles pièces — et de longues pièces — ne sont, comme il arrive aisément chez lui, que la paraphrase verbale et verbeuse du thème : « une aile » ou « voler ».

Il y a Pégase, naturellement, et bien des fois en rappel. Il se nomme bonnement *Le Cheval* dans la pièce liminaire des *Chansons des rues et des bois*.

*Je l'avais saisi par la bride ;  
Je tirais, les poings dans les nœuds,  
Ayant dans les sourcils la ride  
De cet effort vertigineux...*

*L'alirion aux bonds sublimes  
Qui se cabre, immense, indompté,  
Plein du hennissement des cimes,  
Dans la bleue immortalité...*

*Il traverse l'Apocalypse ;  
Pâle, il a la mort sur son dos.  
Sa grande aile brumeuse éclipse  
La lune devant Ténédos...*

*Dieu fit le gouffre à son usage,  
Il lui faut des cieus non frayés,  
L'essor fou, l'ombre et le passage  
Au-dessus des pics foudroyés.*

*Dans les vastes brumes funèbres  
Il vole, il plane ; il a l'amour  
De se ruer dans les ténèbres  
Jusqu'à ce qu'il trouve le Jour...*

Mais la pièce est une anthithèse et, tout cela, c'est pour arriver à étonner Virgile, qui demande à Hugo : « Que fais-tu là ? », de cette réponse très fine :

*Maitre, je mets Pégase au vert.*

Parcourons *Ibo*, des *Contemplations*. L'idée est tout entière dans le titre. Le poète ira ravir les grands secrets ; et, comme ils sont enfouis

*Dans l'obscurité formidable  
Du ciel serein,*

pour les prendre, il faut voler. (Et je regrette le calembour, mais, enfin, il s'impose, il est bien au fond du poème) (1). Et, pour voler, il faut des ailes. Qu'à cela ne tienne :

*Vous savez bien que j'ai des ailes,  
O vérités!*

*Vous avez beau, sans fin, sans borne,  
Lueurs de Dieu,  
Habiter la profondeur morne  
Du gouffre bleu*

---

(1) Il est même dans le texte où il est dit que l'homme « doit voler Dieu ». Ce serait l'occasion de citer la définition du calembour par Hugo lui-même : « la ficte de l'esprit qui vole ».

*Ame à l'abime habituée  
Dès le berceau,  
Je n'ai pas peur de la nuée :  
Je suis oiseau.*

*Je suis oiseau comme cet être  
Qu'Amos rêvait,  
Que Saint Marc voyait apparaître  
A son chevet,*

*Qui mêlait sur sa tête fière,  
Dans les rayons,  
L'aile de l'aigle à la crinière  
Des grands lions.*

*J'ai des ailes, j'aspire au faite ;  
Mon vol est sûr ;  
J'ai des ailes pour la tempête  
Et pour l'azur...*

Feuilletant au hasard le même recueil, je trouve dans *A celle qui est voilée* :

*Avant d'être sur cette terre,  
Je sais que jadis j'ai plané...*

Mais je vole aux *Mages*. Ils sont pleins d'ailes, parmi tout le reste, et se terminent ainsi :

*Oh! tous à la fois, aigles, âmes,  
Esprits, oiseaux, essors, raisons,  
Pour prendre en nos serres les flammes,  
Pour connaître les horizons,  
A travers l'ombre et les tempêtes,  
Ayant au-dessus de vos têtes  
Mondes et soleils, au-dessous  
Inde, Égypte, Grèce et Judée,  
De la montagne et de l'idée,  
Envolez-vous! Envolez-vous!*

*N'est-ce pas que c'est ineffable  
De se sentir immensité,  
D'éclairer ce qu'on croyait fable  
A ce qu'on trouve vérité,  
De voir le fond du grand cratère,  
De sentir en soi du mystère*

*Entrer tout le frisson obscur,  
D'aller aux astres, étincelle,  
Et de se dire : Je suis l'aile,  
Et de se dire : J'ai l'azur! . .*

Enfin, pour être sûr de comprendre, j'écoute *la bouche d'ombre*. Remarquez d'ailleurs que cette bouche appartient à un esprit, qui est une aile :

*O sombre aile invisible à l'immense envergure!  
Esprit! esprit! esprit! m'écriai-je éperdu...*

Voici son explication :

*Donc, Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal.  
L'être créé, paré du rayon baptismal  
En des temps dont nous seuls conservons la mémoire,  
Planait dans la splendeur sur des ailes de gloire;  
Tout était chant, encens, flamme, éblouissement;  
L'être errait, aile d'or, dans un rayon charmant,  
Et de tous les parfums tour à tour était l'hôte;  
Tout nageait, tout volait.  
Or la première faute  
Fut le premier poids.*

L'être tombe. Puis tout va s'aggravant et l'être tombe plus bas. Mais tout vit de la vie de l'être, qui sait et sent toujours qu'il était « l'aile d'or ». Et voilà pourquoi tout, absolument tout, pour peu que les circonstances soient heureuses, se remet à voler à la première occasion. Les esprits guettent le moment : car, disent-ils :

*A travers la matière, affreux caveau sans portes,  
L'ange est pour nous visible avec ses ailes mortes.*

Il en va de la sorte surtout pour l'homme,

*L'homme qui plane et rampe, être crépusculaire.*

Il va tâtonnant par le monde

*Les bras étendus, triste, il cherche Dieu partout;  
Il tâte l'infini jusqu'à ce qu'il l'y sente;  
Alors, son âme ailée éclate frémissante,  
L'ange éblouissant luit dans l'homme transparent...*

Aussi, le mot final est : Espérez!

*Quand devant Jéhovah,  
Un vivant reste pur dans les ombres charnelles,  
La mort, ange attendri, rapporte ses deux ailes  
A l'homme qui s'en va...*

Citerai-je : *Plein Ciel*? C'est l'aile artificielle ici qui sert de symbole au progrès, et cette aile était alors le ballon, un « navire », une « nef », en poésie. Eh bien, cette nef — et c'est le trait final,

*Elle a cette divine et chaste fonction  
.....  
De promener l'essor dans le rayonnement  
Et de faire planer, ivre de firmament,  
La liberté dans la lumière.*

Je m'arrête. Mais ce ballon-progrès pose une dernière question : l'aile humaine existe sous forme d'aéroplane; cette solution mécanique du millénaire problème a-t-elle chance de modifier l'aviation poétique ?

Je ne redirai pas une fois de plus que les poètes ne gagneraient rien à décrire en vers la machine nouvelle, moteur compris. En feront-ils le signe du vol humain? Vous avez remarqué que Hugo change le ballon en navire. Pourquoi? Est-ce un reste de timidité ou un inconscient hommage à l'abbé Delille? N'est-ce pas bien plutôt juste instinct, sens artistique, sûre divination de poète? Ne faudrait-il pas voir là, tout simplement, un effet de l'habitude?

« Tout ce qui est nouveau est laid. Nous ne trouvons aucune beauté aux automobiles; nous cherchons le cheval; cette machine nous paraît tronquée; c'est affreux. C'est que c'est nouveau. Pas autre chose. Les trains de chemin de fer ont produit exactement cette impression en leur nouveauté..... »

« Tout ce qui est nouveau est laid. Puis on s'accoutume et l'on attache à quoi l'on s'est accoutumé certaines idées de beauté, de force imposante, d'élégance, de grâce, qu'on va chercher je ne sais où et qui sont parfaitement conventionnelles..... »

» Il n'y a que les choses qui ont toujours été anciennes, il n'y a que les choses éternelles qui soient en possession de beauté dans l'esprit des hommes depuis qu'elles existent..... »

» Et encore, non!..... »

» Mais le principe reste vrai. Parmi les choses de fabrication humaine, tout ce qui est nouveau est estimé laid : et même parmi les choses naturelles, tout ce qui est nouveau relativement, nouveau pour tel et tel, par tel et tel est estimé laid. L'accoutumance et l'hérédité sont éléments essentiels de l'idée du beau (1). »

Cela rendrait compte de l'usage actuel. Hugo a dit navire au lieu de ballon, et la langue avait du premier coup trouvé « nacelle ». Les poètes qui aujour-

(1) É. FAGUET : *Propos littéraires*, 4<sup>e</sup> série, M. Herckenrath.

d'hui chantent l'aéroplane n'ont rien de plus pressé que de le métamorphoser en oiseau. Mais, à l'avenir, après un temps suffisamment long pour que l'habitude soit prise et devienne une seconde nature? Le navire, étant aussi bien de fabrication humaine que le ballon, n'aurait que l'avantage de l'ancienneté, lequel s'atténuerait tous les jours. Et, d'après la théorie rapportée plus haut, le cas pourrait demeurer douteux. Au contraire, il n'y a pas de doute possible quant à la victoire esthétique et symbolique de l'oiseau sur l'aéroplane. D'abord, en vertu même de ladite théorie, parce que l'oiseau est une « chose qui a toujours été ancienne » une « chose éternelle », en possession de beauté parmi les hommes depuis qu'ils existent, et, depuis qu'ils existent, devenue le signe et le signe naturel d'une foule d'idées inséparables de lui. Ce n'est pas affaire de temps. La première nature est plus forte que la seconde nature. Et puis, nous avons beau savoir que l'aile humaine c'est l'aéroplane et savoir comment et pourquoi; nous avons beau savoir que l'homme ne volera jamais que par le secours d'une machine, si, pour notre intelligence, cette machine est la formule même du vol humain, pour nos sens et notre imagination elle n'en est pas le signe spontané, premier, expressif, le naturel et parlant symbole.

Les poètes, plus conservateurs qu'ils ne le croient souvent sans admettre tous explicitement qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, des objets nouveaux font des choses antiques et de l'*avion* du XX<sup>e</sup> siècle, l'oiseau de tous les temps — sans parti pris, inconsciemment, parce qu'ils voient l'univers « sous l'aspect de l'éternité », ce qui veut dire qu'ils sont toujours ramenés aux éléments permanents du monde humain.

## II

« En somme, pour qu'une création se produise, il faut d'abord qu'un besoin s'éveille, ensuite qu'il suscite une combinaison d'images, enfin qu'il s'objective et se réalise sous une forme appropriée (1). »

En d'autres termes, les désirs de l'homme, stimulants de son activité, sont la cause de ses inventions. Mais, en attendant qu'ils soient satisfaits par la découverte pratique, ils ne se résignent pas à n'agir que dans l'ombre et le silence; ils s'expriment, soit pour s'exalter, soit pour s'apaiser; ils créent, dans la réalité extérieure, au moins leur signe, ou leur image. C'est ainsi que l'obsession du vol s'est traduite en poésie. Quelles œuvres a-t-elle inspirées aux arts plastiques?

L'homme, marcheur et coureur, enviait au cheval sa course rapide : le « coursier » devint sa « noble conquête » et il fut, ou monté, ou attelé au char découvert tout exprès. Cependant, comme ce succès ne comblait pas le désir, le Centaure bondit de la pierre, le Centaure, c'est-à-dire l'homme identifié à sa conquête, roi des plaines, défiant les distances terrestres par son invincible galop.

(1) TH. RIBOT : *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 37.

L'homme avait surpris le double secret de flotter sur l'onde, comme le cygne, par l'invention de la voile et du canot et, comme le poisson, d'y nager. Mais la sourde poussée du désir ne serait pleinement apaisée que dans la réalisation d'un être humain habitant de l'onde : et la Sirène allongea ses formes souples sous le ciseau des statuaires.

Le souhait irréalisable, le désir qui violente la nature, avait, dans les deux cas, imposé à l'artiste, pour se réaliser en des formes matérielles, la nécessité de créer des monstres.

Il devait arriver que la profonde et permanente obsession de l'espace aérien agit comme celle de l'onde et de la plaine, en délivrant de la pierre l'homme-oiseau que le rêve y cherchait. Et l'art compterait un monstre de plus.

Il insiste à dessein sur ce caractère monstrueux, car c'est lui qui pose nettement le vrai problème esthétique. Il est, en effet, relativement facile au poète de rendre un monstre acceptable, plausible et même beau ; le peintre, le sculpteur surtout, sont moins à l'aise. Eux, ils n'évoquent plus simplement : ils montrent. Or, l'assemblage de membres ou d'éléments — fournis chacun, sans doute, par la nature, mais séparés par elle et caractéristiques d'espèces différentes — cette union arbitraire et anormale d'opposés sinon de contraires, l'imagination, docile à la suggestion des mots, l'opère, approximativement, il est vrai, mais sans grand effort et s'enchantant de sa fantaisie : les sens demeurent plus exigeants et se rebutent au moindre heurt des lignes, au moindre déséquilibre des masses, à la moindre disparate des formes de la synthèse fictive qu'on leur soumet.

C'est ainsi que la Chimère, l'Hippogriffe, en un mot, le quadrupède ailé, est demeuré un monstre, pour les yeux comme pour la pensée, parce qu'il impliquait une irréductible contradiction dans ses formes : d'une part, le corps horizontalement allongé entre deux paires de supports faits pour poser sur un plan, et, d'autre part, la paire d'ailes qui ne s'accommode que d'un bipède redressé ou, tout au plus, incliné.

Le corps humain, lui, ne se prête à recevoir des ailes capables de l'enlever que si ces ailes remplacent les bras et s'attachent aux muscles moteurs de ces bras. Mais ce manchot ailé n'est plus l'homme ailé : une mutilation change le problème et ne le résout pas. Cependant cette difficulté de mécanique et d'anatomie n'existe guère que pour l'esprit, non pour les yeux : car, bipède et offrant même, dans l'attitude d'élan pour la course, une ressemblance naturelle avec l'oiseau qui va s'enlever, l'homme ailé, s'il reste pour la science un monstre, peut cesser d'en être un pour l'art. Il n'est pas impossible que, fourni d'ailes, il ne soit nullement déplaisant à voir et réalise même une synthèse de beauté. Il faut, pour cela, qu'une formule plastique l'unifie et l'harmonise.

Donc, d'abord, respectueux de la beauté propre aux formes humaines, l'artiste ne songera pas un instant à en sacrifier rien. L'homme-oiseau doit premièrement être un homme et il doit l'être pleinement. En second lieu, à cette beauté de l'homme doit s'ajouter la beauté des ailes. Troisièmement, enfin, la figure totale, résolvant *pour les yeux* l'antinomie que *l'esprit* découvre en ses éléments, doit donner avec aisance, plénitude et netteté l'impression du vol humain.



Que les artistes aient tâtonné, il s'y faut attendre et cela nous mènerait loin d'esquisser seulement l'histoire des tentatives plus ou moins heureuses. Mais il était digne des Grecs de créer, comme en se jouant (du moins en apparence), le prodige. C'est la Victoire de Païonios, à Olympie. Elle date approximativement de 424 avant J.-C. M. Ch. Diehl la décrit comme suit :



« La déesse est représentée s'envolant en plein ciel, un aigle planant sous ses pieds, tout le corps jeté en avant d'un mouvement superbe; tandis que la jambe gauche touche à peine le piédestal, la droite presse encore le point d'appui de marbre qui, jadis peint d'azur, représentait l'espace à travers lequel la Victoire prend son vol; sous les draperies secouées par le vent, tout le corps se moule sous l'étoffe souple et fine; et le long péplos dorique qui laisse à découvert l'épaule et la jambe gauches, se soulève par derrière en plis harmonieux. Jadis, de grandes ailes éployées, un ample manteau flottant au vent soutenaient la statue et en rétablissaient l'équilibre; jadis le bras gauche relevé donnait à la déesse l'allure plus fière encore, et la tête, dont

malheureusement il ne reste que la partie postérieure, complétait ce marbre merveilleux. Pourtant, toute mutilée, l'œuvre est admirable encore; et on n'en saurait assez louer la conception pittoresque et vivante, l'élan audacieux, la fougue incomparable, l'élégante souplesse, le sentiment profond de la réalité (1). »

Oui, le problème est résolu. C'est bien dans sa beauté, la figure humaine, que rien ne mutile, ne gêne, n'alourdit, ne déforme. Ce sont bien les ailes, les grandes ailes de l'oiseau, largement étendues dans leur beauté légère et forte; et ces ailes d'oiseau sont bien celles d'un être humain, aussi naturellement que l'ample manteau, éployé comme elles. Et cet être, composite pour notre réflexion, est bien un pour nos regards. Il vole, on le voit voler. L'art a rendu sensible et tangible le vieux rêve. Le type est trouvé.

Il l'est si heureusement qu'on n' imagine plus ni un autre point d'attache des ailes, ni une autre sorte d'ailes : comme celles de la libellule ou de la phalène trop frêles pour la masse à soulever; ou celles de la chauve-souris qui paralyseraient les membres humains dont le libre jeu est une des grâces inaliénables.

Le type est trouvé si définitivement qu'on ne songera plus, au cours des siècles, à en adopter un autre. Nous en trouvons une preuve bien curieuse dans les anges de l'art chrétien.

(1) CH. DIEHL : *Excursions archéologiques en Grèce*. A. Colin, 4<sup>e</sup> éd., pp 255-256.

Dom H. Leclercq consacre aux « anges » un article très documenté dans le Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie. En voici le début : « Le type de l'ange a été parfois confondu avec les représentations antiques des « Victoires ». Au moyen âge on ne concevait plus un Génie pourvu d'ailes autrement que comme un ange... L'usage de donner des ailes aux anges est tardif et ne semble guère remonter beaucoup plus haut que l'époque du Bas-Empire. » Mais une fois que l'usage s'établit, « un coup d'œil, même superficiel, sur les monuments de l'âge classique, nous montre un type dont il ne paraît pas possible de nier l'influence sur celui que les chrétiens adoptèrent pour représenter les anges ». C'est la Nikê grecque, la Victoire romaine. En rapprochant le chef-d'œuvre de Païonios, contemporain de Phidias ; la Victoire de Samothrace, due à l'école de Scopas ou de Praxitèle, un siècle plus tard ; la « Nikê tendant les bras pour couronner un trophée » du temple de la Victoire Aptère, on constate que « non seulement le type est créé, mais le geste lui-même est trouvé. Et le type a si pleinement touché la perfection qu'il ne variera plus et que nous allons le retrouver jusque dans les ouvrages d'artisans médiocres et d'époques de décadence ».

Sans doute, la déesse païenne se spiritualisa, dès l'origine, dans l'iconographie chrétienne, par l'atténuation des modelés et la stylisation des draperies ; elle fut tout éthérée sous le pinceau d'Angelico ; elle devint théâtrale, elle fit de la haute voltige, elle se cambra, se roula, se contourna, dans des rafales, quand le goût fut aux savants raccourcis, aux musculatures plantureuses et rares, à l'art héroïque ; elle se modifia, elle s'adapta, elle évolua, si l'on y tient : elle n'a pas changé essentiellement. L'ange de Puvis de Chavannes, qui tient la lyre de V. Hugo, c'est elle que je reconnais. C'est elle, surtout, à ne pouvoir s'y méprendre, cette Liberté cuirassée d'airain, dans le *Chant du Départ* de Rude, qui hurle à pleins poumons et fend les airs de ses ailes déployées ; elle a même gardé son manteau qui flotte et va frôler encore ses grandes ailes. C'est elle, oui ; malgré tout, je la retrouve dans l'*Illusion, fille d'Icare*, de Rodin ; mais pourquoi l'artiste s'est-il donc privé de la ressource que lui offrait le vêtement, si expressif du vol par son adhérence au corps et son gonflement derrière lui ? Pourquoi a-t-il mutilé la figure, dans sa recherche inquiète d'un symbolisme tout intellectuel ?....

Je ne citerai que pour mémoire les créations plastiques où l'aile n'a qu'une valeur d'attribut, de signe idéologique : tel Hermès ou Mercure avec les sandales et le chaperon à ailettes ; tels les génies qui pullulent sur les fresques de Pompéi et, devenus des amours, peupleront les tableaux du XVIII<sup>e</sup> siècle de leurs formes roses, dodues, potelées et de leurs ailerons pour rire : telle Psyché, la Mort, le Temps....

L'homme veut des ailes. La Grèce a incorporé au marbre cet éternel songe et la Victoire qui planait, voilà près de vingt-cinq siècles, sur Olympie, domine encore le monde de son eurythmie ; elle enchante encore les yeux qu'attire l'espace et que lève l'espoir de la liberté. Mais, puisque l'homme vole enfin, l'antique Nikê ne risque-t-elle pas d'être bannie de son ciel artistique par le moderne aéroplane ? La formule plastique du vol humain n'est-ce pas la nouvelle machine où s'assied le pilote ?

Raisonnons un peu. Le bateau à vapeur a, en lui, le principe de son mouvement — comme, aussi bien, la locomotive et l'automobile — et cependant, c'est le canot aux voiles gonflées, c'est le quadriges des arcs de triomphe qui, seuls, *ont l'air, à nos yeux, de se mouvoir et de vivre* : car, au point de vue de l'art, il n'importe guère qu'une machine exécute ou non un mouvement ; il est, au contraire, essentiel qu'elle en donne l'impression ; que ses figures, ses formes, ses organes soient autant de signes naturels de sa fonction. Or, l'aéroplane, machine très savante, est comme *un schéma qui résout pour la pensée abstraite* un problème de physique : il n'est pas une *figure du vol*. La coupe d'un monoplane peut bien évoquer la silhouette d'un grand oiseau rigide : il ne vit pas : parce que sa vie, concentrée en son moteur, ne se manifeste que par l'hélice, dont le mouvement tournant, perpendiculaire au sens du vol, ne peut exprimer au regard l'envolée ; parce qu'il garde, pour nos sens, le secret compliqué de son effort et de son triomphe ; parce qu'il ne vibre pas d'un frémissement d'élan en haut et en avant qui coure tout le long de son échine et nous émeuve de son frisson passionné.

D'un même rêve ont procédé l'art et la science. La science a créé l'oiseau-machine, l'art a créé l'homme-oiseau. La raison se complait dans le premier ; le sentiment s'enchanté du second ; l'humanité les adopte et les aime tous deux : ou plutôt, elle aime, en eux, deux images de son génie.

L. HUMBLET, S. J.





(Reproduction interdite)

## LA MÈRE DE DIEU

(CATHARINE WEEKES O. S. B.)



# Les Œuvres de Léopold Wallner

---

*Une audition des œuvres musicales les plus récentes de notre ami et collaborateur Léopold Wallner fut donnée, il y a quelques jours, dans les salons de M<sup>lle</sup> Hoeberechts, la célèbre et talentueuse pianiste bien connue à Bruxelles. M<sup>lle</sup> Hoeberechts exécuta avec ses élèves, M<sup>lles</sup> Cordemans et Huart, plusieurs nouveaux morceaux du compositeur. M<sup>me</sup> Wybaux prêta gracieusement à cette petite fête le concours de son grand et si artistique talent de cantatrice.*

*Cette séance fut précédée d'une charmante petite causerie de M. Evenepoel, artiste lui-même et critique musical de haute valeur. Nous reproduisons avec plaisir ses paroles, dont nous partageons pleinement le caractère élogieux.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Faisant appel à ma longue amitié pour Léopold Wallner, M<sup>lle</sup> Hoeberechts a bien voulu me prier de dire quelques mots d'introduction au petit concert qui va vous être donné.

Je m'excuse de n'avoir pas le don d'improvisation de mon vieil ami et je m'appliquerai à lire de mon mieux des choses qui me sont dictées par l'affection.

Faut-il que je vous présente Léopold Wallner, et que je fasse connaître l'homme, le professeur, l'érudit, l'artiste, le critique, qu'il est tout à la fois ?

Je pense que tous ici nous le connaissons plus ou moins sous l'un et l'autre de ces aspects. Et, le connaissant, nous l'aimons et l'admirons pour son noble caractère, pour les vertus éducatrices de son enseignement, pour la générosité avec laquelle il dispense son savoir, pour sa belle et pure intelligence d'artiste compositeur.

Aussi, notre sympathie va-t-elle vers lui d'autant plus vive, qu'elle lui est, j'en ai la certitude, un puissant réconfort dans la situation pénible où le tiennent ses maux physiques.

Ce n'est plus le moment de rappeler les étapes de la carrière si honorable et si bien remplie de Léopold Wallner. Elles ont été étudiées et publiées à l'occasion d'une manifestation organisée le 29 décembre 1905, en la Salle Erard, où M. Henri La Fontaine retraça « en termes aussi élevés que profondément sentis » la vie et le caractère de l'homme et de l'artiste. (*Durendal*, janvier 1906.)

Si Léopold Wallner, qui ne doit qu'à lui-même l'acquisition d'une culture véritablement encyclopédique, s'est fait une renommée dans l'enseignement de la musique, grâce à ses connaissances approfondies, à sa méthode, à l'ascendant moral qu'il exerce sur ses élèves et ses disciples ; si, à ce titre, son nom est très répandu, il s'en faut que ses qualités d'artiste soient reconnues comme elles le méritent.

Son œuvre reste en grande partie manuscrite. Il existe dans ses cartons un choix considérable de morceaux de tout genre pour piano et d'innombrables mélodies, parmi lesquels on découvrirait des choses exquises, originales, valant cent fois les « nouveautés » sensationnelles qui se publient copieusement au jour le jour.

Léopold Wallner ne s'est jamais donné grand mal pour se faire éditer. Critique sévère envers lui-même, il a tendu toujours à faire de mieux en mieux, ne considérant que comme essais, ce qui, en réalité, constitue le fruit le plus savoureux de sa spontanéité créatrice.

Il n'a d'ailleurs jamais été à même de faire valoir ses compositions auprès du grand public. Les obligations urgentes qui vinrent l'assaillir à l'âge de la formation paralysèrent ses études et l'empêchèrent de se spécialiser comme virtuose. Sa virtuosité pianistique dont quelques proches amis connaissent le charme très prenant et par laquelle se trahit d'une façon toute particulière l'accent slave de ses origines, cette virtuosité tout en nuances et qui donne à l'exécution de ses morceaux capricieux et chatoyants, je ne sais quel ragoût délicieux d'impressionnisme musical, n'est point faite pour le public des concerts : elle requiert l'intimité.

Ce mot « intimité », quels souvenirs il évoque en la mémoire de ceux qui l'ont entendu se livrer à l'improvisation. Wallner n'y a point son pareil et en l'écoutant on pense à ces pages dithyrambiques où Liszt nous parle de Frédéric Chopin :

« Dans son jeu, le grand artiste rendait ravissamment cette sorte de trépidation émue, timide ou haletante, qui vient au cœur quand on se croit dans le voisinage des êtres surnaturels, en présence de ceux qu'on ne sait ni comment deviner, ni comment saisir, ni comment embrasser, ni comment enchanter. Il faisait toujours onduler la mélodie, comme un esquif porté sur le sein de la vague puissante ; ou bien, il la faisait mouvoir indécise, comme une apparition aérienne, surgie à l'improviste en ce monde tangible et palpable. »

Reconnaissez ici le *Tempo rubato* dont le jeu de Wallner est tout imprégné et que Liszt définit encore si joliment : « temps dérobé, entrecoupé, mesure souple, abrupte et languissante à la fois, vacillante comme la flamme sous le souffle qui l'agite, comme les épis d'un champ ondulés par les molles pressions d'un air chaud, comme le sommet des arbres inclinés de-ci-de-là par les versatilités d'une brise piquante ».

Oserai-je dire que plus d'un des ouvrages de Wallner conserve ce caractère de chose improvisée, ce qui, à mes yeux, n'est pas un défaut. La musique ne devrait-elle pas, comme l'éloquence, tirer ses effets les plus pénétrants de l'improvisation. Celle-ci fut autrefois en honneur chez les plus grands maîtres.

Il faut dire aussi que la plupart des œuvres de Léopold Wallner sont d'une

difficulté technique dépassant les capacités moyennes ; elles exigent une assimilation complète de l'idée directrice et la conscience du sujet poétique. Chez Wallner, en effet, l'inspiration est presque toujours l'écho d'une voix intérieure, d'une pensée concrète, qu'animent l'enthousiasme, la passion, un sentiment très profond du pays natal.

L'impossibilité où il s'est trouvé de jouer lui-même ses compositions en public mettait un obstacle à leur diffusion. Pouvait-il en être autrement ? Si des maîtres comme Thalberg, Liszt, Chopin, Rubinstein se fussent trouvés dans le même cas, leurs œuvres eussent-elles obtenu d'emblée la consécration du succès ? Ne pouvant s'imposer par le prestige direct de l'auteur, elles auraient pu, tout comme la vierge guerrière, attendre longtemps, en léthargie, le baiser éveilleur d'un Siegfried.

Le devoir des amis de Wallner est tout tracé : ils doivent faire de la propagande en faveur de ses œuvres, attirer sur elles l'attention des professionnels et s'unir, comme ils l'ont fait déjà, en vue de publier de nouveaux morceaux restés inédits.

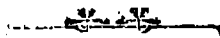
#### MESDAMES, MESSIEURS,

Nous devons donc à M<sup>lle</sup> Hoeberechts ainsi qu'à ses excellentes élèves, M<sup>lles</sup> Cordemans et Huart, une reconnaissance que nous traduirons tout à l'heure par nos bravos, pour l'initiative qu'elles ont prise de nous faire entendre plusieurs compositions instrumentales de Léopold Wallner.

L'une d'elles, la première *Sonate romantique en sol bémol*, marque une tentative audacieuse et heureuse de s'élever au grand style. La nature élégiaque du talent de Wallner s'y révèle dans la *Canzonetta* et dans la *Romança*, deux épisodes formant un intermède délicieux entre les mouvements impétueux du début et de la fin.

Le superbe talent de M<sup>me</sup> Wybauw-Detilleux va aussi nous faire apprécier plusieurs pages de l'*Album de la Jeune Belgique*, une œuvre maîtresse où le chant et la parole ne font qu'un, où se consacre l'alliance la plus étroite entre l'imagination des jeunes poètes qui chantèrent le renouveau de notre littérature et la sensibilité poétique d'un musicien étranger que cette union fait des nôtres.

E. EVENEPOEL.





# Chronique du Mois

---

## La Musique

Concerts Ysaye. — Festival Bach-Beethoven.  
Quatuor Capet. — Concerts divers.

Les Ysaye ont consacré au maître de Bayreuth une séance extraordinaire qui, comme le concert Beethoven, a fait salle comble. La critique a souvent formulé des réserves au sujet de l'opportunité des auditions wagnériennes au concert. Wagner ayant écrit son œuvre pour le théâtre, il est certain qu'en principe elle ne devrait point être soustraite à son cadre naturel puisque là seulement elle se trouve à sa vraie place, puisque là seulement elle est susceptible de revêtir toute l'ampleur de ses significations. Cette réserve n'aurait point lieu cependant de s'appliquer aux pièces purement symphoniques du répertoire wagnérien dont la présence aux programmes des concerts est, cela va sans dire, parfaitement admissible. De plus, il faut reconnaître que si maintenant Wagner était proscrit du concert, nous nous trouverions privés presque totalement de la joie de communier avec l'œuvre immense, la seule qui puisse être mise en regard de celle de Bach et de Beethoven. En effet, les représentations wagnériennes se font de plus en plus rares sur notre première scène lyrique, manifestent une tendance de plus en plus accentuée à disparaître du répertoire courant pour se concentrer dans les séries extraordinaires de fin de saison, séries organisées, il est vrai, avec des éléments de choix et dans des conditions supérieures, mais qui, en vertu même de leur caractère exceptionnel, ne répondent plus suffisamment aux aspirations des artistes désireux de tremper plus souvent leurs lèvres à la source divine.

M<sup>me</sup> Mélanie Kurt produisit grande impression dans la *Mort d'Yseult* où elle fit admirer sa compréhension large et émue, servie par une voix magnifiquement timbrée. C'est toutefois une grave erreur que de placer la *Mort d'Yseult* au début d'un programme. Toute impression d'art, quelque haute qu'elle puisse être, apparaîtra diminuée si elle succède à cette page d'envolée supraterrrestre entraînant avec elle l'âme dans l'infini et qui, logiquement et esthétiquement, ne peut constituer autre chose qu'un couronnement.

Il n'y a plus à faire l'éloge de M. Hensel, l'interprète wagnérien justement célèbre par sa diction nettement lumineuse, à la fois si énergique et si nuancée. Il fut acclamé dans le récit de la mort de Siegfried où il eut des accents vraiment héroïques. Quant à la scène du premier acte de la *Walkyrie*

(Siegmond et Sieglinde) où il eut comme partenaire M<sup>me</sup> Kurt, nous n'hésitions pas à dire que jamais nous ne l'avons entendu chanter avec tant d'élan, de charme et de puissance.

A M. Lohse revient naturellement une grande part du succès de cette audition. Les récentes interprétations qui eurent lieu au Conservatoire de l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* et de la marche funèbre de *Siegfried* atteignirent cependant à des réalisations animées d'un souffle encore plus intense. M. Lohse imprima au prélude de *Parsifal* une allure solennelle, infiniment noble sans doute, mais trop alentie à notre sens et qui, à certains moments, eut pour effet d'en énerver la vitalité expressive. Le concert se termina par une fulgurante exécution de l'ouverture de *Tanhäuser* qui souleva l'enthousiasme de l'auditoire.

\*  
\* \*

M. José Lassalle est un des « capellmeister » les plus complets qui soient en ce moment. Quelques noms seuls, ceux de Mengelberg et de Steinbach notamment, pourraient être cités à côté du sien. Il exerce sur les musiciens qu'il dirige une action extraordinaire, soutenue par un geste large, sobre, toujours eurythmique et plein de noblesse, dont l'impulsion souveraine vivifie, exalte les différents groupes orchestraux et en fait jaillir des expressions inattendues. Tel il a paru récemment aux concerts Ysaye, lors du Festival Franck, maître à la fois de la ligne et de la couleur, sa direction se caractérisant par deux mots, lumière et ampleur, qui en synthétisent parfaitement, nous semble-t-il, les pouvoirs essentiels.

Ainsi conçue et exposée, la symphonie en *ré mineur* apparaît ce qu'elle est en vérité, merveille d'architecture, de vigoureuse unité et de symbolique splendeur. Le poème de *Psyché* s'idéalise en une atmosphère sonore aux reflets délicats, saturée de rayons, où vibrent des appels caressants et de suaves transports, bien que la dernière partie, *Psyché et Eros*, ait eu des accents d'un caractère trop fébrilement passionné, en désaccord avec la pure sérénité du symbole le plus admirablement expressif que nous ait légué l'antiquité. Le *Chasseur Maudit*, où tonnent les vengeances célestes, revêt avec des proportions épiques son maximum de puissance suggestive.

Malgré la verve qui s'y déploie et leur écriture très savoureuse, les chatoyantes arabesques des *Djinns* et même les variations symphoniques pour piano et orchestre ne sauraient être mises en parallèle avec les types parachevés d'immortelle beauté que nous venons de nommer et elles apparaissent fort distantes aussi des deux grandes œuvres de piano, le *Prélude, Choral et Fugue*, le *Prélude, Aria et Finale*. Pourquoi l'une d'entre elles ne figurait-elle point au programme de ce festival Franck? M. Cortot nous en eût donné sans doute une interprétation des plus intéressantes. Dans les *Djinns* et les Variations, il s'est montré l'artiste consciencieux et le pianiste parfait que l'on sait, plutôt froid et olympien, trop disposé aussi à marteler impérativement les chants dont il veut souligner l'importance, mais toujours remarquable par la fière et virile énergie de son jeu, par son impeccable sûreté rythmique, et cet

affinement dans la ciselure du trait qui est une des marques distinctives de l'école pianistique française.

\* \* \*

Le Festival Bach-Beethoven organisé par la Société Bach, sous la direction de M. Zimmer, compte au nombre des manifestations musicales les plus importantes du mois. On y exécuta la *Missa Solemnis*, une cantate de Bach, *Bleib bei uns* où le sublime cantor, s'abritant sous l'aile de Dieu, épanche avec sa coutumière éloquence ses sentiments de confiance immuable dans le Seigneur, enfin la Neuvième Symphonie.

La *Missa Solemnis* fut donnée, on le sait, l'an dernier, à ces mêmes concerts de la Société Bach et à cette occasion nous rendîmes hommage à la généreuse initiative et à la vaillance de M. Zimmer. Comme alors, l'exécution fut superbe de largeur, de tenue expressive et d'envolée, les chœurs obéissant merveilleusement à la direction fervente de leur chef. Comme alors, le quatuor vocal se composait d'artistes de première valeur, M<sup>me</sup> Noordewier-Reddingius, M<sup>me</sup> De Haan-Manifarges, M. Schmedes, M. Stéphani. Est-il possible d'imaginer une voix d'un cristal plus lumineux, d'une sonorité plus angélique que celle de M<sup>me</sup> Noordewier ? M<sup>me</sup> De Haan y joignait la beauté de son timbre profond et chaleureux, M. Stéphani la victorieuse ampleur d'un organe et d'une diction superbes.

Il y avait une certaine audace à entreprendre la Neuvième Symphonie avec l'orchestre restreint dont dispose M. Zimmer. Si l'interprétation du premier *Allegro* demeura incertaine et flottante, le *Molto vivace* fut rendu avec autant de verve que de clarté et de relief, dans une allure exempte de précipitation assez semblable au mouvement adopté par Lolise lors de l'admirable audition de cette Symphonie qui eut lieu l'an dernier au théâtre de la Monnaie. L'*Adagio* fut chanté pieusement dans un sentiment grave et recueilli. Et le Finale vibra en cantique triomphal dans son incomparable rayonnement de puissante allégresse. Une observation cependant : M. Zimmer ne pourrait-il essayer de refréner les élans très fougueux et souvent indiscrets de son timbalier ?

\* \* \*

Les cinq séances consacrées par le quatuor Capet à l'audition des seize quatuors de Beethoven avaient attiré un public relativement peu nombreux mais recueilli, fervent et admiratif. Admiration pleinement justifiée d'ailleurs et qui s'est fréquemment traduite par des applaudissements chaleureux et enthousiastes. On a eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier à Bruxelles l'ensemble de qualités précieuses qui caractérisent l'interprétation de cette association d'artistes d'élite. A un pieux respect de l'esprit et du style de Beethoven, à une absolue pureté d'exécution où aucun détail ne se perd, ils joignent un art consommé dans la distribution et la gradation des nuances, une communion de sentiment et une fusion de sonorité qu'on ne pourrait souhaiter plus complète. Avec quelle tendresse pénétrante et quelle exquise

douceur ils ont fait planer ces chants du ciel qui s'élèvent partout dans l'œuvre sublime, les *adagios* des quatuors op. 59 (1 et 2) des op. 74, 127, le *lento* de l'op. 135! Dans les mouvements vifs, ils affectionnent des allures extrêmement rapides qu'on serait porté à qualifier d'excessives, si cette impression n'était combattue par la clarté souveraine avec laquelle le trait est rendu. Bref, les interprétations beethoveniennes du quatuor Capet, dont la sonorité très fluide est aussi un peu ténue, se distinguent par des qualités bien françaises d'élégance, de souplesse, d'eurythmie, de perfection formelle que compléteraient heureusement parfois une flamme de vie plus intense et une force d'émotion plus profonde.

\* \* \*

La série des concerts de la Société Philharmonique s'est terminée par un récital de Wilhelm Backhaus.

A une technique d'une sûreté absolue, le pianiste Backhaus joint l'autorité, la fougue, l'éclat, une puissance de sonorité susceptible de s'adoucir en demi-teintes d'une extrême délicatesse. Son interprétation de la sonate op. 53 de Beethoven, très poétique et généreuse, nous satisfait plus complètement que celle d'autres virtuoses non moins célèbres, Emil Sauer et même Frédéric Lamond. Dans les œuvres de Chopin qui réclament l'intimité recueillie du sentiment, Backhaus n'atteint pas à la profondeur. Le Nocturne en *ré bémol*, ce délicieux chant d'amour à deux voix, devrait être enveloppé en une atmosphère idéale de tendresse où Backhaus n'arrive point à le situer. Nous avons dit plus d'une fois notre pensée au sujet de l'interprétation de la *Barcarolle* de Chopin. Si la gondole vénitienne qui berce les songes du poète pénètre un moment en cette partie des lagunes où l'Adriatique, émue des premiers frissons de l'orage, commence à reprendre ses droits, il n'en est pas moins vrai que l'interprétation générale du poème doit se maintenir dans une ligne très noble et majestueuse qui lui confère la plénitude de ses significations. Backhaus fut plus heureux dans le Scherzo en *si mineur*, déchainant le *Presto con fuoco* en tourbillon de tempête qui se calme soudain pour ne plus laisser entendre dans le silence que les échos lointains d'une suave cantilène. Il fut splendide d'aisance et de brio dans la Fantaisie de Schubert en *ut majeur* qu'on joue, hélas! si rarement et où il faut voir une des productions les plus parachevées de la littérature classique du piano.

GEORGES DE GOLESCO.

Dans l'impossibilité de nous rendre au récital de piano de M<sup>lle</sup> Berthe Bernard, nous empruntons au *XX<sup>e</sup> Siècle* le compte rendu suivant :

« Délicat tempérament d'artiste, M<sup>lle</sup> Bernard possède un mécanisme parfaitement exercé, un jeu élégant et finement nuancé, un son pur et perlé; le volume, il est vrai, en paraît un peu mince pour lutter contre un grand orchestre, d'autant plus que l'artiste affectionne particulièrement les demi-teintes. Il serait intéressant de l'entendre en soliste dans Mozart, Schumann et Chopin, vers qui les qualités de son talent semblent l'orienter.

» La jeune et brillante élève du maître De Greef a joué d'une façon délicieuse un ravissant concerto de Pierné, excellemment interprété le Concerto op. 15 de Beethoven, dont elle a enlevé le finale avec brio, et phrasé de façon suffisamment classique le Concerto de Bach pour flûte, violon et piano, avec accompagnement d'orchestre, dans lequel MM. Lambert et Demont ont fait valoir leur talent habituel et reconnu.

» L'orchestre était dirigé par M. De Greef, qui l'a conduit comme il joue du piano, c'est-à-dire d'une façon parfaite. »

## Théâtre du Parc

**La Leçon du Cid**, pièce en un acte en vers de M. Félix Bodson.

Voici nombre d'années déjà que le nom de Félix Bodson est avantageusement connu des amateurs lettrés du Parc : ils n'ont pas oublié le succès d'enthousiasme de *Pierrot millionnaire*, comédie fiabesque qui, pour légère qu'elle soit, reste parmi les meilleures qu'on ait écrites chez nous. M. Bodson y jongle en virtuose insigne avec les rimes sonores, les images étincelantes, les paradoxes joyeux d'une fantaisie ailée.

Avec la *Leçon du Cid*, le poète abordait un sujet plus sérieux : il a eu assez de savoir-faire pour ne pas se montrer inférieur à une charge lourde et périlleuse, et cet à-propos cornélien est écrit en vers assez nobles et assez puissamment frappés pour que des oreilles délicates aient pris plaisir à les entendre après les grands alexandrins où claironne l'héroïsme du *Cid*. Ne point paraître humble et petit dans ce voisinage écrasant, c'est la preuve, je vous prie de le croire, d'un talent qui vaut qu'on l'honore ! Et l'on eut raison d'acclamer, quand le rideau fut retombé sur les derniers mots d'un Corneille qui par moments disait des vers où le vrai se serait reconnu, le nom de cet heureux auteur, que certaines dames furent étonnées, l'ayant pris pour le vieux classique, de voir apparaître bien vivant et sourire d'une bouche encore jeune aux applaudissements du parterre...

La *Leçon du Cid*, d'ailleurs, fut jouée à merveille, et une part du succès allait aux interprètes. M. Marey, en Corneille, fut parfait de gravité, d'émotion contenue et de juste orgueil. M<sup>me</sup> Yvonne Vasselín a paru très touchante dans le rôle tendre et doux de la femme du grand homme, et M<sup>lle</sup> Beer, en « marquise », a charmé par sa grâce mutine, sa beauté, sa voix généreuse et l'éloquence de sa passion.

Bref, un vrai succès pour le théâtre belge.

FRANZ ANSEL.

\*  
\* \*  
\*

**L'Apôtre**, pièce en trois actes de M. P.-H. Loyson.

De ces trois actes, il y en a un, le premier, qui est ennuyeux, un autre, le second, qui est poignant et pathétique; et le troisième, enfin, après cette forte

secousse, semble un peu languissant. Il y a bien dans l'*Apôtre* quelques àneries primaires, mais il s'y trouve aussi plusieurs scènes vraiment belles qui rachètent ces faiblesses.

L'interprétation, excellente, a contribué au succès pour une part qu'il serait injuste de ne point reconnaître. M. Kraus, en apôtre, eut, à son habitude, des moments de grand art. MM. Brousse et Gournac jouèrent fort bien leurs rôles, et l'on en peut dire autant de M<sup>mes</sup> Renard et Borghos.

F. A.

## Salons d'Art

**L'exposition Léon Frédéric au Cercle** — Ce fut un succès. Succès d'estime, d'admiration, de vente. La personnalité du peintre s'impose par le prestige d'un rare talent et d'une œuvre considérable, elle occupe une grande place dans l'école belge contemporaine.

Les quelques douzaines de toiles disputées par les amateurs dès l'ouverture de l'exposition manifestaient à des degrés divers les ressources de Léon Frédéric comme peintre de la figure et comme peintre du paysage, mais ne donnaient pas, tant s'en faut, la mesure de son talent trop grand pour les sujets réduits, trop profond pour de faciles ébauches.

Elles plaisaient parce qu'elles révélaient une vision très personnelle sinon très juste et qu'en leurs moindres lignes l'on découvrait l'empreinte d'une main d'artiste. Mais, à y regarder de près et à deux fois, quelques détails trop accentués, quelques tons corsés à dessein dans un but que j'ignore, choquaient l'œil habitué à plus de simplicité chez un homme sûr de lui et laissaient soupçonner qu'il y eût là une concession faite au goût de la foule. Je l'ai regretté pour ma part. La peinture de M. Frédéric, comme une très belle femme, peut se passer des artifices de la toilette, sans crainte de nuire à son éclat.

R. G. G.



## LES LIVRES

---

**Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable.** Traduction du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques. — (Bruxelles, Vromant, éditeur, 3, rue de la Chapelle.)

Voici une publication qui réjouira les admirateurs de Ruysbroeck ; c'est la traduction des œuvres complètes du grand mystique belge que viennent de commencer les Bénédictins. Entreprise par des moines de Saint-Benoît, nous avons toute chance d'avoir un travail sérieux, car ils n'ont pas l'habitude de faire les choses à la légère. A preuve tous les grands travaux actuels sortis de nos monastères bénédictins et, notamment, ceux des fameuses abbayes de Maredsous et de Solesmes. La conclusion de l'Introduction générale qu'ils ont placée en tête du premier volume nous dit assez que le présent travail est sérieusement mené. Voici cette conclusion :

« Il nous a semblé préférable de recourir non point à une traduction latine, mais au texte de Ruysbroeck lui-même. Les trois traités que nous présentons aujourd'hui au lecteur n'ont pas été choisis au hasard. L'unité de doctrine, l'identité du destinataire, l'enchaînement qui les relie entre eux nous ont paru des raisons suffisantes pour les publier ensemble. Les deux listes que nous connaissons réunissent d'ailleurs ces traités, qui ont sans doute été composés vers le même temps, et dans l'ordre où nous les donnons.

» En tête de chacun d'eux nous avons mis une introduction particulière, afin d'en faciliter la lecture par un exposé général de la doctrine qui s'y trouve énoncée.

» Dans la traduction, l'on s'est efforcé de rendre aussi fidèlement que possible la pensée de l'auteur, en même temps que la forme très simple et un peu naïve de la parure. La tournure française en souffrira peut-être parfois, mais il y avait lieu de suivre de très près le texte, de peur de trahir le sens exact, en des matières surtout où les termes demandent à être pesés avec grand soin. Puisse ce nouvel effort contribuer à faire connaître le grand mystique flamand, et à répandre une doctrine digne d'être comparée à celle des plus célèbres auteurs spirituels. »

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires. Elles nous montrent assez par elles-mêmes avec quels soins, avec quel souci de rendre la pensée exacte de l'auteur, les moines bénédictins ont entrepris ce grand travail. Leur système de traduction est le vrai : ne pas chercher à faire de la littérature à propos de Ruysbroeck, mais nous donner toute sa pensée dans toute sa splendeur originale. C'est la traduction que nous attendions depuis si longtemps.

Le premier volume qui vient de paraître contient les trois traités suivants :  
 Le miroir du salut éternel ;  
 Les sept clôtures ;  
 Les sept degrés d'amour spirituel.

L'introduction dont les moines ont fait précéder chacun de ces traités est très bien faite. C'est un résumé lumineux de la doctrine qu'ils renferment.

Nous recommandons instamment cette œuvre à tous les amants de la grande littérature mystique et à tous les admirateurs de Ruysbroeck.

H. M.

**Luis**, par PIERRE LHANDÉ. — (Paris, Plon.)

La psychologie enfantine est à la mode à l'heure actuelle. Après l'*Élève Gilles* de M. Lafon, voici *Luis* de Pierre Lhandé. Comme André Lafon, Pierre Lhandé appartient au monde de la pédagogie. L'auteur de *Luis* était surveillant dans un collège d'Espagne. Un jour, parmi ses élèves, il se trouve en face du drame... et le plus douloureux qui se puisse rencontrer dans une âme d'enfant. Et il se fait précisément que le jeune surveillant est une âme exquise d'apôtre et de poète. Il met tout son cœur à tâcher de sauver le pauvre. Il n'y réussit pas, il n'y pouvait plus réussir. Il était trop tard. Mais, pour la centième fois et plus amèrement que jamais, il se reprend à penser que cet enfant n'est après tout qu'une victime, qu'il s'est perdu beaucoup moins par sa faute que par la fatalité d'une éducation lamentable et qu'il y en a d'autres que la négligence des mères entraînent aux mêmes abîmes, qu'il faudrait les sauver ceux-là, le tenter du moins... Parce qu'il est apôtre, le jeune surveillant s'est mis à raconter le drame, dont il fut en partie témoin ; et parce qu'il est artiste, une âme charmante, à la fois simple et profonde, il a su raconter admirablement.

Luis est un enfant intelligent, énergique, affectueux. Mais son père, homme grave qu'absorbe la diplomatie, et sa mère, femme frivole, exclusivement soucieuse de mondanités, l'abandonnent aux domestiques. Ceux-ci, après la rue, et à l'aide des romans grivois dont ces valets font à l'enfant le vivant commentaire, déforment cette âme et la corrompent. Pauvre petit Luis ! A 13 ans, il n'est plus qu'un égoïste endurci, très réfléchi et de volonté très nette, mais d'une insensibilité hautaine et cruelle et qui, déjà, a « découvert ce dernier mot de la perversion : jouir sans aimer ».

De douloureux incidents révèlent aux parents l'état d'âme de leur fils. Affolés et pour refaire cette éducation, ils recourent aux Johannites. Un jeune surveillant, le Père O'Leary, entreprend la tâche, y consacrant tout le savoir-faire perspicace et délicat d'une âme très haute, admirable « mélange d'amabilité et d'autorité », avec cette nuance précieuse de doux et de grave, qui rend certaines âmes, lors surtout qu'elles sont auréolées de surnaturel, presque toutes-puissantes. Un moment il semble que l'affection va rouvrir ce cœur de Luis trop tôt refermé. On espère ; vain espoir. L'empreinte est ineffaçable. Une crise suprême a tout compromis. La mère, alors cédant une fois de plus à son égoïsme, envoie son fils au pénitencier : « Devant cet excès d'injustice », l'enfant criait : *Ay, maldita, maldita, maldita, maldite !* Pour sauver Luis, il ne reste que Dieu.



Ce résumé ne laisse rien soupçonner, hélas! de l'art avec lequel Pierre Lhande a rehaussé l'intérêt de son roman. L'âme de ce pauvre petit Luis est détaillée avec une rare science psychologique. C'est bien une œuvre d'observation, très réaliste et très sympathique. Il y a dans le récit une intensité de vie telle qu'il est mouvementé et entraînant comme un roman d'aventures. Et le style en est charmant. Pierre Lhande est un poète qui sait voir et peindre aussi bien qu'il sait sentir. Le décor espagnol prêtait à descriptions : l'auteur n'en abuse jamais, bien qu'il décrive avec amour et de façon à imprégner son récit d'une coloration très chaude et très douce. Ce livre est à lire. Il est d'un puissant intérêt.

GEORGES DIRKS, S. J.

**Pro Juventute**, par LÉON HENNEBICQ. — (Bruxelles, Larcier.)

Et ce titre est bien choisi. J'aimerais à voir ce livre aux mains de mes camarades les étudiants — jeunesse universitaire en qui bouillonnent les premières aspirations vers un idéal, vers un but de vie. A ceux qui cherchent à se rendre compte du travail social qu'ils ont à accomplir, à ceux qui comprennent qu'ils sont autre chose que des êtres plus ou moins ratiocinants, ce livre adresse ses esquisses brossées à traits énormes et vigoureux.

Nous ne pouvons examiner ici toutes les idées — politique, art, littérature, enseignement, droit — que remuent ces diverses conférences. Disons seulement qu'elles révèlent un esprit large, une synthèse habile, une imagination fertile. L'auteur sait à merveille se débarrasser des contingences étroites, pour élever le débat très haut, planer dans les régions sereines de toutes les philosophies — du droit, de l'art, de l'histoire, de l'économie politique. Peut-être même plane-t-il trop. N'allez pas chercher en ces pages un « guide pratique de vie ». Mais aux heures où vous sentez le besoin de sortir des mesquineries quotidiennes, ouvrez ce livre et lisez-en quelques pages — mais quelques-unes seulement — une conférence par heure. J'ai eu le tort de vouloir lire ce travail d'une traite. Les premières pages m'avaient vivement intéressé; à la centième l'intérêt s'était changé en ennui profond, et j'en avais conservé une impression de « creux », de « ferblantisme ». Ce ne fut qu'en le reprenant à petites doses que j'ai pu me défaire de ce sentiment fâcheux. Aussi, cher lecteur, vous excuserez le retard de ce compte rendu : il y a gagné en sincérité.

Il est cependant un point que je ne puis passer sous silence. Pourquoi donc, mon cher maître Hennebicq, dans votre conférence sur la question de l'enseignement, avoir voulu prouver absolument que vous ne comprenez guère — pour ne pas dire aucunement — l'idéal catholique? Vous nous dites (p. 357) qu'il est fait pour des âmes trop petites! Vous auriez dû dire que beaucoup d'âmes, — le plus grand nombre peut-être — même parmi ses fidèles, sont trop petites pour pouvoir le saisir dans toute sa force, dans toute sa beauté, que — volontairement ou non — ces âmes ont essayé de le ravalier à leur niveau. Si vous aviez mieux étudié son histoire, vous vous seriez peut-être étonné de ce que cet idéal soit, vingt siècles durant, resté un avec lui-même, qu'il ait triomphé, non seulement des persécutions, mais de toutes

les maladroites de ses fidèles, de toutes leurs trahisons aussi. Vous auriez senti alors que cette flamme de progrès, de charité sociale qui vous anime, n'est qu'un reflet de ce vaste brasier d'idées qu'est le christianisme. Vous auriez compris enfin que lui seul, l'idéal catholique, possède le secret de cette paix et de cette justice, de cette harmonie sociale que vous vous épuisez à rechercher en dehors de lui... Mais il est vrai, si vous aviez compris tout cela, nous aurions le plaisir de vous compter parmi les nôtres, tandis que jusqu'à présent nous n'avons que le regret de vous ranger au nombre de nos adversaires. Nous pouvons nous en consoler, partiellement du moins, en constatant que vous ne ressemblez guère à la majorité d'entre eux, car vous n'êtes ni un primaire, ni un sectaire.

L. TH. L.

**Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet** (1597-1635);  
**Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet** (1635-1648), par EMILE MAGNE. 2 vol. in-18, respectivement 1911, 320 pages, et 1912, 441 pages. — (Paris, Mercure de France.)

M. Emile Magne, qui avait joliment débuté en ressuscitant le *Cyrano de l'Histoire*, s'est ainsi trouvé pris d'un faible pour les beaux esprits du XVII<sup>e</sup> siècle. *Scarron et son milieu* témoigna bientôt de l'aisance avec laquelle cet historien pittoresque évoluait dans le monde, dans tous les mondes, de ce temps.

Sortant de l'« Hôtel de l'Impécuniosité », M. Magne nous introduit présentement dans l'intimidante « Chambre bleue d'Arthénice ». Il s'y trouve encore chez lui; il en connaît tous les habitués, crayonne la généalogie des uns ou chiffre les ressources des autres, découvre — à mon goût, avec trop de complaisance — les vices des hommes et les faiblesses des femmes, fait l'inventaire du mobilier et appelle les domestiques italiens par leur nom.

Dans les deux tomes où il raconte, comme fond de récit à la biographie de Voiture, les origines et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet, M. Magne prodigue des grâces de style encore toutes parfumées de cette fréquentation et une virtuosité badine, sinon charitable, dans la documentation. « Il existe sur Voiture des notices innombrables, la plupart sans aucun intérêt. » C'est ainsi que l'auteur nous prémunit; j'aime cette immodestie : M. Magne peut, le premier, se targuer d'avoir fait revivre l'« âme du rond ». Mais peut-être, tout en ne se faisant guère d'illusions sur le piètre caractère de Voiture, M. Magne ne s'est-il pas assez défendu contre certain accommodement aux opinions intéressées du bonhomme ni défié de la bassesse morale de quelques indicateurs chez lesquels il se documente. Non pas qu'il faille prendre en grande considération la nouvelle Académie ou parler avec une absolue déférence des créatures de Richelieu... Que M. Magne tienne avec la « loge de Zirphée », à son gré; mais ne pouvait-il y apporter un peu de la sénérité charitable dont la Marquise elle-même lui donnait l'exemple? A force de consulter les satiriques des ruelles, M. Magne risque de passer pour une mauvaise langue, et en dégageant son ton avec une excessive désinvolture,

il en arrive à ne souligner que le piquant des choses, à ne faire aucun crédit à la vertu, à douter de toute sincérité et à ne nous dépeindre les personnages — je vise, puisqu'il s'agit ici de littérature, Guez de Balzac, Godeau, Chapelain, les pédants — que par leurs ridicules ou leurs faiblesses, par l'en dehors.

Sur le modèle de Voiture, M. Magne sait conter une histoire et forcer l'attention : « Depuis plusieurs heures dans l'atmosphère lourde du tripot ouvert, rue de l'Ecrivinerie, entre deux boutiques de libraires, Vincent Voiture jouait au reversi avec quelques étudiants picards... » C'est sur ce petit intérieur que s'ouvre, de façon imprévue, le premier chapitre, et il se continue aussitôt par une reconstitution étourdissante de la ville d'Orléans, où Voiture prit ses grades en droit. Nous tenons ainsi un joli pendant au tableau du Mans, qui avait si bien réussi à l'auteur dans son étude sur Scarron. Voilà la façon ; c'est celle du roman historique, et M. Magne ne cessera de la soutenir, avec moins d'érudition sans doute quand il brosse le décor de Bruxelles en 1632 et même quelque mauvais goût quand il transpose en phrases amphigouriques des lieux communs touchant les mœurs d'Espagne, mais, en moyenne, avec un bonheur incontestable. Pour le plaisir du grand public, M. Magne n'est pas seulement un biographe d'état civil ou un critique philologique, c'est un conteur et qui n'est pas dépourvu d'imagination. Il invente donc Voiture en action. Il accompagne son héros au long des déplacements inconséquents du crapuleux Gaston d'Orléans ; il rejoindra Voiture maussade à Bruxelles, malade à Madrid ou insensible aux monuments de Rome ; il courra avec lui les routes de Touraine ou les camps du Roussillon, fera voile du Portugal à Londres ou d'Italie à Marseille ; il sera des parties en carrosse à Chantilly comme à Pomponne, s'introduira dans le somptueux château de Richelieu comme dans le sombre cabinet de Chapelain ; mais surtout il passera ses soirées — toute une vie — rue Saint-Thomas du Louvre.

Forçant le vestibule des grands, la porte des tripots et le secret des alcoves, M. Magne a tenu le journal de vie de Voiture. Et ce n'est pas une apologie. Joueur et paillard, vaniteux au cœur sec, qui, n'ayant pas de grâce, fut obligé de se procurer de l'esprit, mais apte à régenter le langage et le premier à tourner un compliment du moment qu'il aspire à faire tourner une tête, ainsi nous apparaît ce petit maigriot enrhumé, fils d'un marchand de vin, devenu le chef du parti galant et le roi des muguets de France.

(M. Magne a fait suivre le deuxième tome d'une bibliographie des éditions de Voiture, enrichie par le signalement de quelques lettres, rondeaux, etc., qui y manquent. A ceux-ci je tiens à lui signaler qu'il conviendrait peut-être de joindre, sur la foi d'un album de Godeau, le rival de Voiture, certaines stances précieusement scatologiques : *Unique objet de mes délices...*, qui ont tout ce qu'il fallait pour plaire à l'Académie romaine des Humoristes, mais qui n'ajouteront d'ailleurs rien à la gloire de l'auteur du *Sonnet d'Uranie*. Voir GEORGES DOUBLET, *Le Keepsake d'Antoine Godeau, évêque de Vence*, br. 32 pages, Nice, 1905.)



(Reproduction interdite)

## UN ANGE

(CATHARINE WEEKES O. S. B.)



## NOTULES

---

**L'Annonce faite à Marie** a été représentée à Bruxelles. Il faut féliciter la direction du Cercle Artistique d'avoir songé à donner cette œuvre admirable. Mais il faut déplorer qu'elle ait été écoutée par le public le plus inintelligent de Belgique. Ce fut une souffrance pour les quelques artistes qui s'étaient égarés là de subir les rires, les murmures et les bêtises de ces bourgeois sans respect. N'insistons pas, et souhaitons qu'il nous soit bientôt donné d'entendre la pièce de Claudel dans un milieu plus digne d'elle.

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Vesselovsky**, qui depuis des années, par ses articles et ses traductions — sa dernière en date est la légende de sainte Cordule de M. Pierre Nothomb, qui va paraître dans une revue de Moscou — fait connaître en Russie les écrivains belges, a fait le mois dernier un séjour à Bruxelles. M<sup>me</sup> Vesselovsky prépare une étude de longue haleine sur la poésie catholique en Belgique.

\* \* \*

*Durendal* publiera dans un prochain numéro une importante revue des Poèmes récemment parus.

\* \* \*

**Une Exposition Henri Evenepoel à Bruxelles.** — Sous le haut patronage de M. le Ministre des Sciences et des Arts s'organise en ce moment une exposition qui aura un grand retentissement dans le monde artistique de notre pays et aussi de l'étranger.

Il s'agit des œuvres de Henri Evenepoel, un des peintres dont la Belgique est le plus fière, à juste titre.

Les organisateurs de cette exposition ont pu réunir la totalité des tableaux, études et croquis que l'artiste a laissés. Les Musées de Bruxelles, de Gand et de Liège ont consenti à prêter les leurs et celui du Musée du Luxembourg aussi sera envoyé à Bruxelles pour la circonstance. Tous ceux qui se trouvent dans les galeries particulières de Belgique et de l'étranger y figureront également.

L'Exposition Henri Evenepoel s'ouvrira le 5 avril prochain, à la Galerie Georges Giroux, 26, rue Royale, et dès à présent des démarches sont faites pour l'envoyer en France, en Allemagne et en Angleterre. C'est dire qu'elle excite partout le plus grand intérêt.

\* \* \*

A cause de la surabondance des matières, nous sommes contraints de différer, jusqu'au fascicule d'avril, la suite de la publication de la traduction des *Nibelungen*, de F. Hebbel, de notre collaborateur I. Vandervelden.

\* \* \*

### Accusé de réception :

ART : *Titien*, par CARO-DELVAILLE; *Greuze*, par LOUIS HAUTTECEUR. 2 vol. illustrés. Collection : Art et Esthétique (Paris, Alcan). — *Edmond Manet*, par ANTOINE PROCÈS. Vol. illustré. Collection : Ecrits d'amateurs et d'artistes (Paris, Laurens). — *Saint-Pétersbourg*, par LOUIS RÉAU. Collection illustrée : (Les villes d'art célèbres. Paris, Laurens). — *Stockholm et Upsal*, par LUCIEN MAURY (idem).

HISTOIRE : *Bismarck et l'Eglise : Le Culturkampf*, par GEORGES GOYAU. Vol. 3 et 4 (Paris, Perrin).

LITTÉRATURE : *Jean-Jacques Rousseau*. Textes choisis et commentaires, par ALBERT BAZAILLAS. Collection : Bibliothèque française du XVIII<sup>e</sup> siècle. 2 vol. (Paris, Plon). — *Quelques écrivains de ce temps*, par EMILE POITEAU (Paris, Grasset). — *Henri Heine*, par PIERRE GAUTHIER (Paris, Bloud). — *Willemain*, par G. GAUTHIER (Paris, Perrin). — *Le mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880*, par ALBERT HEUMAN. Préface de P. Juliaan (Paris, Mercure de France).

LITTÉRATURE FLAMANDE : *Modern Kunst*, door JOSEPH MULS (Antwerpen, uitgave van Vlaamsche Arbeid). — *Verzen*, door JOSEPH MULS (idem).

POÉSIE : *Les inquiétudes*, par FERNAND HURET (Paris, Basset). — *L'ironique tendresse*, par ROBERT SILVERCRUYS (Bruxelles, Lamertin). — *Chant provincial*, par JULES DELACRE (idem). — *Le Vallon*, par CÉCILE SAUVAGE (Paris, Mercure de France). — *L'Ombre des fumées*, par ALBERT-JEAN (Paris, Crès).

ROMANS : *Le cavalier blanc*, par MAX DAUVILLE (Bruxelles, Lamberty). — *Les contes de Minnie*, par ANDRÉ LICHTENBURGER (Paris, Plon). — *Liselotte*, par P.-A. CHEVINAY (idem).



# La Rosserie de la Reine Pédauque

Comme il n'a guère neigé de tout l'hiver M. Charles Dumercy a tenu à nous donner en un petit livre ses *Flocons de neige*. Cela remplace avantageusement les autres :  
*Qu'importe le flocon pourvu qu'on l'ait livresque.*

\* \* \*

M. Camille Lemonnier dans la *Belgique artistique et littéraire* reprend la publication de ses souvenirs. En passant il salue le souvenir de ses aînés : Charles De Coster et Eudore Pirmez. Ce que c'est que la gloire ! Dans cinquante ans nous célèbrerons peut-être les romans de notre maître, M. Maurice Lemonnier !

\* \* \*

M. Marcel Vanderauwera (c'est tout?) parle dans l'*Universitaire catholique de l'Ironique tendresse* où M. Robert Silvercruys, en passant, interpréta Mauriac. « La poésie, dit-il, s'y fait tremblante et fervente comme une prière murmurée à genoux » :

*Il faisait chaud ce matin  
et voici que, sans plus rien  
nous dire, dans l'heure sainte  
nous aurons nos deux mains jointes.*

Honneur... à l'innocence ! proclame la cantate des *Joyeux z hiboux*.

\* \* \*

Rappelons à nos lecteurs que cette cantate puissante dont les paroles sont de M. Pierre Nothomb et la musique de M. Paul Gilson a été exécutée il y a quelques jours à la Salle Mercelis au milieu d'une religieuse admiration.

\* \* \*

L'ORNEMENT D'UNE PETITE NOCE SPIRITUELLE : L'*Eclaireur*, de Nice, dans son numéro du 4 mars, nous apporte d'excellentes nouvelles du dernier de nos auteurs gais :

« L'Artistique a donné, hier soir, un dîner en l'honneur de M. Jean Richepin, de l'Académie française.

» Cent cinquante convives avaient pris place autour des tables coquettement décorées.

» M. Jean Richepin présidait, ayant à sa droite M<sup>me</sup> Jean Nougès et à sa gauche M<sup>me</sup> Charlotte Wyns.

» Parmi les convives nous avons noté : M. Maurice Mæterlinck, l'éminent auteur de *Pelléas* et d'*Ariane et Barbe-Bleue*; M<sup>me</sup> Georgette Leblanc Mæterlinck, M. Jean Nougès, le compositeur applaudi de *Quo vadis*, et de l'*Aigle*; M. Paul Milliet, le distingué librettiste d'*Hérodiade* et M<sup>me</sup> Paul Milliet; M. Henri Cain, l'auteur de *Don Quichotte* et de *Roma*, et M<sup>me</sup> Henri Cain-Guiraudon, M. Léopold Mabilieu.

» M. Jacques Fenoux, de la Comédie-Française, et M<sup>me</sup> Fenoux, M. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes; le général Carbillat, commandant la 29<sup>e</sup> division; M. Denys Puech, de l'Institut, et M<sup>me</sup> Puech-princesse Gagarine-Stoudza; M. et M<sup>me</sup> Frédéric Boyer, M<sup>me</sup> Ixo, M. Smirnoff, M. Chambor, président du tribunal civil; M. Octave Uzanne, M. Quinaud, M. Lafont, M<sup>me</sup> Berthe César, M. Ph. Flon, de l'Opéra; M. Schlesinger, M. Sarlin, etc.

» Au désert, M. Gassin, président de l'Artistique, prononce un discours admirablement bien venu. Dans un langage d'une parfaite tenue littéraire et en termes d'une rare inspiration, il célèbre toutes les gloires de la Poésie, de l'Eloquence, de la Statuaire, de la Peinture, de la Musique, et toute la beauté qui sont venus, ce soir, s'asseoir à l'Artistique, pour célébrer le grand poète Richepin.

» L'éloquent président parle avec infiniment d'humour de *Maurice Mæterlinck*, qui représente, à cette fête, non seulement la *Poésie* et l'*Art*, mais la *Boîte*...



» Rappelant la conférence de M. Richepin, il dit que l'orateur aurait pu, parlant de lui-même, employer les paroles élogieuses qu'il consacra à Verlaine :

« Je souhaite, dit-il, que lorsque, plus tard, le plus tard possible, on fera, maître, votre éloge devant le marbre qui consacra votre mémoire, ce soit un Richepin qui parle de Richepin. »

» L'auteur du *Chemineau* répondit et ce fut une véritable aubaine pour les convives que d'entendre la parole alerte et pleine d'esprit de Richepin. Lui aussi parla, en termes enthousiastes de Mæterlinck, qu'il souhaita rencontrer, un jour prochain, en un match de boxe. Le discours si pimpant du maître fut, comme celui de M. Gassin, salué par un ban chaleureux.

La soirée se termina par un concert improvisé et tout à fait charmant. »

\* \* \*

M. Georges Rency publie dans la *Vie intellectuelle* (février), un article sur le livre de Wilmotte, dont nous extrayons ces fortes pensées :

« Le temps passé n'est plus le nôtre. Il y a, à présent, à Bruxelles, un gouvernement fixe, une Cour, un public, une atmosphère spéciale de grande ville européenne.

» On se demande pourquoi, maintenant que nous avons une vie propre, un centre artistique et mondain presque aussi important que Paris et en tout cas au moins aussi important que la plupart des autres capitales européennes, pourquoi nous devrions rester éternellement en tutelle pour ce qu'un peuple a de plus profond, de plus personnel, de plus irréductible : la littérature. »

A défaut d'habit vert, l'habit de cour...!

\* \* \*

M. Georges Eeckhoud consacre, dans la *Société Nouvelle* (février 1913), neuf pages du style qui a rendu si remarquables ses chroniques au *Mercure de France*, à la *Libre pensée ou la conscience à travers les âges*.

Il se charge de nous expliquer la rapidité avec laquelle il passe de la Mythologie grecque à Diderot et à Zola :

« En ces temps de course à toute vitesse — d'automobilisme, d'aviation — peut-être arriverai-je à résumer à grands traits, à vol d'oiseau, l'histoire de la pensée libre et indépendante depuis les premiers âges de l'humanité... »

Ah! ces libertins de Schaerbeek!

\* \* \*

M. RENCY N'EST PAS TOUJOURS LUI-MÊME: C'est avec le plus grand intérêt et la plus vive satisfaction que les lecteurs de l'*Art Moderne* ont lu la chronique théâtrale consacrée à la représentation de *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, envers qui le critique de la *Vie intellectuelle* n'avait pas toujours témoigné d'une aussi sagace lucidité et convenable attention.

\* \* \*

Comme quoi le Président de la République française envoie, DANS UN TRICOT, un petit poulet au capitaine Paul André et à la *Belgique Artistique et Littéraire* qu'il dirige si militairement.

« J'ai gardé pour la fin de cette lettre des compliments flatteurs! M. Raymond Poincaré, qui voulut bien, récemment, me recevoir, me dit l'intérêt très vif que lui inspira toujours la littérature belge, dont il me fait l'éloquent éloge. Je vous reparlerai dans quinze jours de cette visite à l'homme éminent et charmant que la France vient de se donner pour chef. Il faut aujourd'hui seulement vous dire que le nom de la *Belgique Artistique et Littéraire* fut SYMPATHIQUEMENT PRONONCÉ par M. Poincaré et que le PRÉSIDENT ME PRIA DE TRANSMETTRE A M. PAUL ANDRÉ L'ASSURANCE DE SON BON SOUVENIR.

» C'est fait. LÉON TRICOT. »  
(*Belgique Artistique*, 1<sup>er</sup> mars.)

LE GRAND ROSSART.





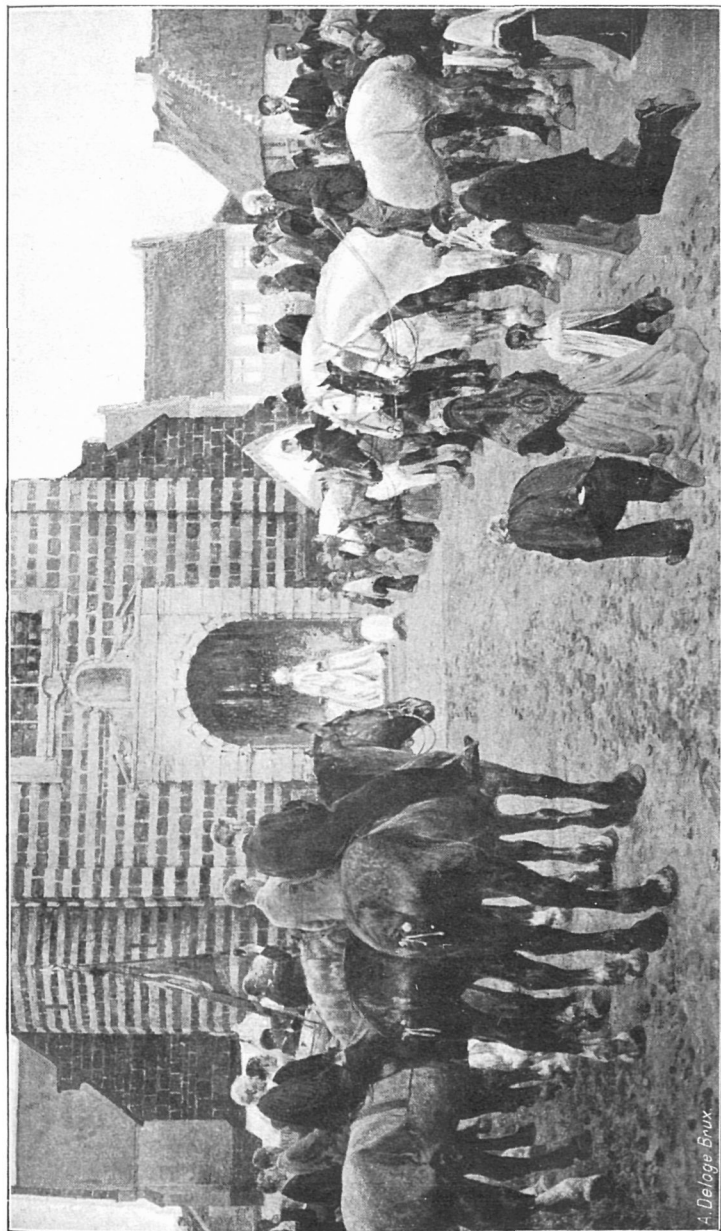












A. De loge Bruux.

(Photo de la maison Schertl à Berlin).

## LA PROCESSION DE WERCHTER

(FRANZ VAN LEEMPUTTEN)





# Nocturne

---

*L'enfant dort, son souffle léger  
Emplit mon cœur comme un baiser...*

*Je l'écoute du fond de la chambre endormie,  
Je reste seul ce soir avec lui, mon amie,  
Je retiens mon haleine afin d'entendre mieux  
Son souffle si léger et si frêle qu'il ressemble  
Au bruit que fait dans l'ombre une feuille qui tremble,  
Au calme glissement des âmes près de Dieu,  
Aux palpitations d'un parfum, ou au songe  
D'une rose assoupie que la nuit berce un peu.*

*Jusqu'aux extrémités du monde se prolonge,  
Jusqu'aux extrémités du temps, à l'infini,  
La grande nuit muette où ne monte aucun bruit,  
La grande mer sans rive où rien ne se balance,  
Et la divine et grave marée du silence...*

*Je suis seul et je suis assis  
Dans l'ombre bleue, au fond de la petite chambre,  
Dans l'ombre bleue et transparente de septembre,  
Et qu'importe la grande nuit  
Où le monde muet flotte comme en un rêve,  
Et où la lune, un doigt sur la bouche, se lève,  
Je n'ai d'autre bonheur que d'écouter encor  
Le souffle frêle et doux de mon enfant qui dort.*

*Il monte, régulier et tranquille — il soulève  
La petite poitrine en un rythme ténu,  
Et je devine la rondeur des deux bras nus  
Posés sur l'oreiller devant le profil d'ange,  
Et tout le petit corps enveloppé de langes,  
Et ce sourire insaisissable du sommeil,  
Plus léger qu'un rayon fugitif de soleil  
Qui frôle l'eau dormante et claire des fontaines,  
Et la bouche entr'ouverte — et la tiède haleine...*

*Heure étrange et gonflée d'émoi !  
 Il n'est plus rien autour de moi :  
 Les meubles aux contours amicaux, les fleurs pâles,  
 Les glaces où parfois glisse un reflet d'opale,  
 Les livres entr'ouverts à la page où il faut,  
 Tant ils sont émouvants et beaux,  
 Se taire longuement et aveugler les lampes,  
 Et le dessin, flottant dans l'ombre, des estampes,  
 Tout cela s'est imprécisé, s'est effacé,  
 Et les images du passé,  
 Et les espoirs, et les baisers,  
 Et toutes les douleurs par ce souffle bercées...*

*Tantôt il était indistinct,  
 Et si imperceptible aux sens, et si lointain :  
 Je dus pour l'écouter arrêter mes pensées,  
 Et maintenant, c'est sa musique cadencée  
 Qui remplit cette chambre où tout s'évanouit,  
 Et dans la nuit  
 C'est tout ce qui subsiste encore de la vie...*

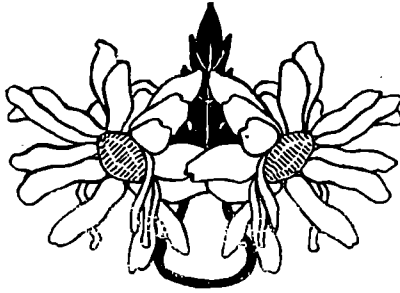
*O Petit enfant de ma chair,  
 O plus léger que le parfum des fleurs dans l'air,  
 O petite existence hésitante et perdue  
 Dans l'infini de l'étendue  
 Et la force de l'univers,  
 Quel émoi me pénètre en écoutant ton âme!  
 Il y a au dehors des étoiles de flamme  
 Attentives au songe épars dans cette nuit,  
 Des mers dont le silence est un immense bruit,  
 De grands monts solennels et lents, des villes lasses  
 Qui se sont endormies tournant leur front vers Dieu,  
 Et après ce beau ciel si calme, d'autres cieux,  
 Et après cet espace encor d'autres espaces...  
 Des Rêves long voilés s'accourent aux terrasses,  
 Le firmament s'unit au lac en un baiser,  
 Des cœurs religieux s'accordent, apaisés,  
 Et partout jusqu'au fond des ombres, se propage  
 Ton petit souffle frêle, ô cher petit visage!*

*J'ai posé sur mon cœur arrêté mes deux mains,  
 J'écouterai jusqu'à demain,  
 Jusqu'à jamais, car cette nuit semble absolue,  
 J'écouterai jusqu'à n'exister plus,*

---

*Et jusqu'à n'être plus qu'une part du silence,  
Mon enfant! ta petite haleine et sa cadence...  
J'écouterai, penché vers la blancheur du lit,  
Cependant qu'au dehors se rythmeront sur lui  
Les astres balancés dans les ombres profondes,  
Ton petit souffle qui remplit  
Le Monde!*

PIERRE NOTHOMB.



# Littérature comparée

(1813-1913)

---



LES hommes de 1913 qui pensent, tiennent compte et se ressentent de ce qu'ont pensé les hommes d'autres temps et d'autres nations. Aucun livre sérieux d'aujourd'hui ne serait ce qu'il est, sans les livres écrits en d'autres langues vulgaires par des auteurs antérieurs. Un bactériologiste japonais ou brésilien ne peut pas ignorer qu'un homme nommé Pasteur écrivit en français au XIX<sup>e</sup> siècle. Nul mathématicien ne saurait oublier qu'un Grec nommé Euclide a traité jadis de la géométrie. Ni en physique ni en morale, un écrivain grave ne peut négliger ce que ses confrères ont exprimé en divers idiomes. Dès lors, la patrie morale qui est dans le temps comme dans l'espace, l'esprit de notre siècle, l'âme de notre nation (autrement dit la syntaxe de notre langue), comporte ou supporte la notion d'un monde passé et d'un monde étranger. La connaissance d'un monde moral, c'est l'histoire de ce monde moral. L'histoire comparée des littératures est désormais la seule explication possible de l'esprit public. La civilisation n'est monopolisée ni même indigène dans aucune nation moderne. Le Décalogue hébreu, les mathématiques grecques, le droit romain ont été adoptés, pratiqués, développés par les Hyperboréens de Gaule, de Germanie, de Bretagne. L'histoire de la culture française, allemande, anglaise, est la série des circonstances et conditions dans lesquelles les Français, Allemands et Anglais se sont christianisés, hellénisés, romanisés.

Les circonstances et les conditions de la littérature et du progrès ont été révolutionnées à l'époque moderne par l'abolition du latin clérical, scientifique et juridique. La république des lettres est aujourd'hui une fédération polyglotte. La langue unique et vénérable, internationale et interséculaire, d'Erasmus et de Copernic, de Kepler et de Newton, a été abandonnée; on a vu Machiavel et Galilée écrire en italien, Descartes et Voltaire en français, Shakspeare et Locke en anglais, Kant et Gœthe en allemand. L'augmentation et l'enrichissement des nationaux de divers pays, créant un public pour ces littératures nouvelles, le XIX<sup>e</sup> siècle a présenté diverses cultures nationales servies par des bourgeois, légataires universels de la culture latine servie jadis par des clercs.

Entre ces provinces linguistiques du monde pensant, se sont établis des échanges qui ont frappé l'attention et exercé la verve des narrateurs. Renan déjà croyait « avoir puisé dans l'étude comparée des littératures une idée beaucoup plus large de la nature humaine que celle qu'on se forme d'ordi-

naire ». L'homme n'a-t-il pas autant d'âmes qu'il connaît de langues? Et la largeur de notre conception du monde n'est-elle pas en fonction de notre instrument de mensuration intellectuelle? Notre idée de la vie humaine, de l'univers et de la patrie, s'embellit donc et s'amplifie à mesure que se perfectionne notre entendement, outil de tout savoir et de toute œuvre grande. L'historien Lavisser, en vacances dans la Thiérache, rencontrait naguère un jeune vacher illettré avec qui il s'entretint de patriotisme. « Tu seras soldat un jour. Pour faire quoi? » — « Pour se battre! » — « Mais pour qui, contre qui? » Le professeur voulait lui faire dire qu'il serait soldat pour défendre la France, mais il s'aperçut que le mot *France* était totalement inconnu au jeune homme. Celui-ci, dès lors, ne pouvait trouver le sens de la vie civile que dans l'assassinat pratiqué selon certains rites. La guerre est la poésie des nations demi-barbares, comme le scalp est celle des Indiens. Chez les peuples qui savent lire et écrire, apprendre, retenir et penser, la fierté nationale peut déjà se nourrir de souvenirs moraux. Quand l'humanité sera chrétienne de cœur et intelligente du cerveau, le sentiment collectif sera infiniment plus large que les nationalismes actuels. Le patriotisme européen dépassera en dignité les patriotismes linguistiques autant que ceux-ci dépassent les nationalismes urbains du moyen âge.

La longue et terrible guerre de Gand et de Bruges, celle de la France et de la Normandie, n'émeuvent plus aujourd'hui les écoliers du royaume de Belgique et de la république française. L'avenir est plus certain et plus proche où la guerre franco-allemande, la franco-anglaise ou la franco-russe apparaîtront comme des guerres de taupinées pareillement misérables.

Confiant dans le progrès intellectuel et moral, Renan annonçait même que l'historiographie serait négligée dans cent ans. Il espérait que le récit des guerres et tribulations modernes deviendrait indifférent à une humanité meilleure, comme déjà le récit des anthropophagies ancestrales et des sacrifices humains indiffère à l'humanité présente. Et certes, sans l'espoir de progrès moral, les termes de civilisation, d'humanité et d'histoire universelle sont dénués de sens et de portée. Mais les chemins du progrès sont multiples et sinueux; l'humanité n'arrive à l'unité qu'en traversant la forme de groupements nationaux. Or, aux sociétés nationales il a fallu, pendant ce dernier siècle, les complaisances linguistiques et les souvenirs historiques. Le récit des événements passés a donc pris une place très large dans le temps même où l'on prévoyait sa déchéance. Il exerce une action salutaire quand il montre le progrès réalisé. Aux plus sceptiques il fait voir et prévoir que la collaboration internationale et interséculaire est possible puisqu'elle se réalise et s'accroît tous les jours. Les pangermanistes eux-mêmes ne rougissent pas d'employer des latinismes comme *Kaiser*, des gallicismes comme *national* et *liberal*. Les nationalistes français non plus n'hésitent pas à utiliser l'imprimerie apportée d'Allemagne à Paris par des métèques du XV<sup>e</sup> siècle. Aucun peuple (sauf peut-être les Papous et les Lapons) ne se contente d'une culture exclusivement nationale. Tous les penseurs dédaignent la plaisante justice qu'une rivière borne, la vérité qui serait limitée par les frontières linguistiques, le savoir qui s'arrêterait aux faubourgs d'une ville, au rivage d'une république.

Les Européens prouvent même par leur conduite qu'ils attachent plus de prix aux conquêtes modernes de l'industrie qu'aux anciennes conquêtes des rois et des soldats : les Parisiens ont plus de plaisir à employer les chemins de fer et l'électricité qu'ils n'en éprouveraient à voir M. Poincaré brûler Bruxelles, Heidelberg et Moscou.

La France et l'Allemagne, sociétés intelligentes et militaires, ont chacune plus de profit à s'entraider qu'à s'entretuer. L'assassinat imposant entre peuples d'égale culture ne procure guère, en effet, que des satisfactions de vanité collective. Les survivants éprouvent, quand ils sont grossiers, de la joie à songer que leurs homonymes ou homoglottes ont tué beaucoup de monde. Mais ces survivants, plus instruits, comprendraient que la guerre est plus qu'un crime, que c'est une sottise et une mauvaise affaire. Supposons que la France ou l'Allemagne, à force de patriotisme et de mélinite, parvienne à tuer vingt millions d'ennemis et à extorquer une contribution de guerre de cinq cents milliards. Trouvera-t-elle un intérêt durable à supprimer la collaboration de l'autre peuple à la civilisation humaine? Si Charles VII le Jeune, devançant Louis XIV, avait pu brûler le Palatinat, faire écraser sous le talon d'un soldat le crâne de Gutenberg, décimer l'Allemagne, et retarder ou empêcher l'introduction de l'imprimerie, les Français auraient-ils été plus heureux? Si Moltke, prenant Strasbourg dès 1849, y avait tué d'un éclat d'obus Louis Pasteur qui y professait la chimie, l'Allemagne aurait-elle eu avantage à la suppression de la bactériologie?

Le progrès récent réalisé par les arts de la paix n'apparaît pas toujours dans toute sa grandeur, parce que les circonstances linguistiques et morales ont, dans le même temps, suscité une religion nouvelle, laïque, bruyante et patulée, le patriotisme. Les peuples occidentaux ont cessé de croire au merveilleux politique et militaire qui les fascinait jadis. Les Espagnols ne croient plus que saint Jacques détruira leurs ennemis; les Français ne croient plus, comme au XII<sup>e</sup> siècle, que l'archange Gabriel éclaire les conseils du chef de l'Etat; les Allemands n'attendent plus le secours de Wotan ni l'artillerie d'Alberich. Mais le besoin religieux subsiste malgré tout; et l'on a fait des idoles nouvelles, France, Germania, on leur a donné des statues en marbre, en bronze, en papier, en timbres-poste, en manuels d'histoire, des prêtres habillés en empereurs ou en bourgeois, en soldats ou en instituteurs, des théologiens en prosateurs politiques, des liturgies en hymnes militaires, des théogonies à métaphores familiales et physiologiques. Mais la Germania malgré son casque et la France malgré son bonnet phrygien sont des divinités plus douces que les anciennes, parce qu'elles sont inventées et servies par des hommes meilleurs que nos aïeux d'il y a trois mille ans. Elles ne réclament pas journellement des sacrifices humains dans leurs temples. Elles admettent d'autres prophètes que des crânes troués. Même elles s'adoucissent tous les jours.

Quel temps fut jamais plus fertile que le nôtre en miracles de la bonté humaine? Si nous comparons 1913 à 1813, nous voyons que la vie physique et morale, le nombre des citoyens honnêtes, des nations libres, des institutions salutaires, a quadruplé. Nul homme aujourd'hui n'oserait demander à l'Occident de sacrifier pendant vingt ans sur les champs de bataille toute la jeunesse valide. L'Europe qui était un charnier est maintenant une usine.

Et quelle douceur nouvelle des mœurs littéraires et politiques! quelle largeur de vues, et quelle complaisance envers les idées étrangères! Aux Français pourvus de leurs auteurs classiques, le subtil Arouet voulut, en 1734, présenter les Anglais lettrés et savants : les *Lettres anglaises* furent brûlées par la main du bourreau. Soixante-seize ans plus tard, M<sup>me</sup> de Staël entreprit pour l'Allemagne ce que Voltaire avait fait pour l'Angleterre : son livre *De l'Allemagne* fut détruit par la police de Savary, et l'auteur exilée derechef (1810). Or, soixante-seize ans après, M. de Vogüé réalisa pour la littérature russe ce que Voltaire avait osé pour l'anglaise et M<sup>me</sup> de Staël pour l'allemande : le *Roman russe* (1886) fut abondamment et impunément réédité, et l'auteur fut mis dans l'Académie française sans aucun sévice du bourreau ni du préfet de police. Douceur de mœurs pareille fut-il jamais?

Cent ans après Napoléon, M. Raymond Poincaré est allé à Moscou : mais cela n'a nullement déterminé les Moscovites à brûler leur ville. Cent ans après Wellington, on verra les Anglais et les Français se rencontrer en Belgique sans qu'ils songent à se massacrer les uns les autres par l'artillerie.

Malgré les grands progrès industriels, malgré l'internationalisation des moyens de transport, de correspondance et de plaisir, il ne reste pas moins vrai que le régionalisme national continue à obséder les idiomes vulgaires. Pas plus que les autres fétichismes, la dernière idole ne séduirait les hommes si elle ne répondait par des symboles commodes à des sentiments légitimes et très répandus. Le sentiment linguistique d'abord. C'est par le langage que nous recevons morale et doctrine, science et conscience. Aussi notre gratitude envers la langue maternelle s'étend aussi loin que l'empire de notre sentiment sur nos jugements. Dante l'a déjà remarqué : l'imbécile qui croit que le lieu de sa naissance est le plus délicieux sous le soleil, se permet aussi de placer son propre idiome vulgaire au-dessus de tous les autres. Quand on a chanté que la patrie allemande est là où résonne la langue allemande, quand on a prié en allemand un Dieu dont le délégué mortel est l'empereur allemand, quand on a vu sur les pièces de monnaie l'invocation du secours divin au profit des Allemands, comment l'homme simple ne serait-il pas enclin à supposer que tout ce qui parle une autre langue est le suppôt d'un autre Dieu ou d'un démon redoutable? Pareillement, les peuples de langue française ont cru et proclamé pendant des siècles que Dieu protégeait la France, avant-garde de l'armée de Dieu. Longtemps les nations occidentales, en de solennels blasphèmes, ont remercié et loué le Seigneur des massacres triomphants qu'elles avaient perpétrés. Dieu était prié en français et en latin d'assister les Germanicides, Dieu était prié en latin et en teutonique d'assister les Gallicides. La stupidité sauvage et sacrilège de ces invocations apparut aux génies polyglottes, à Frédéric de Prusse qui avait appris le français, à Voltaire qui avait appris l'anglais. Frédéric estimait que Dieu embarrassé avait décidé de ne plus écouter que le plus fort. Ce sont, en fait, les armes à feu qui ont résolu la question philologique de savoir en quelle langue européenne Dieu veut être invoqué. Aussi la république française a effacé de ses monnaies *Dieu protège la France*, un siècle après en avoir effacé le latin.



Après le sentiment linguistique, les souvenirs historiques. Les Allemands pillés, rançonnés, décimés pendant la guerre de Trente ans, canonnés et opprimés par les troupes de Napoléon, ont résolu de s'armer et de s'unir; et depuis qu'ils ont la plus forte armée du monde, on les laisse vivre en paix. Pour les gouvernements de Paris, la promenade militaire en Allemagne n'est plus un moyen de satisfaire l'opinion française et de se maintenir au pouvoir. La réalité présente s'est montrée plus efficace sur les résolutions politiques que toutes les suggestions des souvenirs. Bien plus, par un admirable progrès moral, des professeurs d'histoire comme MM. Aulard et Seignobos, d'ailleurs sans génie, dédaignent et abandonnent l'ancien dogme que la mission providentielle de la France est d'infliger des raclées providentielles aux étrangers.

Grâce à l'enseignement généralisé, à l'augmentation de l'aisance et du confort, le nombre des Européens s'accroît pour lesquels la culture littéraire, l'humanité, la douceur des mœurs, est préférable au roulement des tambours et des canons, aux proclamations militaires, aux massacres somptueux et tapageurs. Et ces Européens éclairés font de plus en plus sentir leur opinion et leur influence dans le gouvernement des nations. Leur opinion tient compte, de plus en plus, de la civilisation exprimée dans les langues étrangères. Voici des exemples très simples et très sûrs : quand Julien commandait dans les Gaules, les chants germaniques étaient à ses oreilles des croassements de corbeaux; on livrait d'ailleurs aux bêtes du cirque des Franks vaincus et capturés; quand Rouget de Lisle composait et chantait à Strasbourg le chant de guerre de l'armée du Rhin, les révolutionnaires n'entendaient dans les chants allemands que des mugissements de féroces soldats. Le soir de Sedan, M. de Vogüé écoute le Choral de Luther chanté par les vainqueurs, et il sait assez d'allemand, de théologie et d'histoire pour sentir dans ces paroles l'âme nationale et religieuse de l'Allemagne. Aujourd'hui, nombre de Parisiens savent que l'allemand a servi à la philosophie de Kant, à la physique de Helmholtz, à la poésie de Wagner. Les noms de Gutenberg et de Goethe ont été donnés à des rues de Paris.

Inversement, les Allemands ont fait des progrès non moins miraculeux. La Prusse et l'Autriche, dans le temps de Rouget de Lisle, s'allièrent contre la France révolutionnaire qui s'était donné une Constitution. Or, aujourd'hui non seulement la Prusse et l'Autriche permettent à la France de vivre en république, mais elles ont reçu à leur tour une Constitution, et ne font rien pour la détruire. Les Prussiens, depuis le moyen âge, ont successivement abandonné leur langue nationale (qui était slave), leurs superstitions païennes, leur régime féodal. Il ont abjuré leur langue maternelle et leur religion, c'est-à-dire leur âme collective; ils ont adopté l'allemand, le christianisme, la littérature moderne. Ils ont copié tant de latinismes, de gallicismes et d'hellénismes qu'ils en sont méconnaissables.

La culture moderne, à laquelle collaborent Allemands et Français, est faite d'échanges internationaux. Il n'y a pas d'isolement splendide en matière de civilisation. La Grande-Bretagne, dans son île, a elle-même adopté la langue des envahisseurs germaniques, le christianisme d'Israël, la géométrie d'Euclide, le gouvernement des conquérants normands. La culture anglaise est

toute d'importation. Pas plus que les insulaires, les continentaux ne peuvent se borner aux éléments autochtones. Une nation ne saurait même pas jouer le rôle de Robinson. Bien plus, l'identification littéraire et métaphorique d'un peuple à un homme nécessite des restrictions perpétuelles. Un homme naît et meurt en un temps dont la longueur moyenne est connue; il revit dans des descendants, il veille au sort de ses futurs héritiers; il fait une foule d'actes dont les nations n'ont pas les équivalents. Surtout, sa personnalité, sa conscience est plus précise que celle de la nation.

Robinson lui-même a subsisté grâce à des ressources que lui avait communiquées la vie sociale, la collaboration d'autres hommes. Plus encore que les individus, les nations vivent d'emprunts aux autres nations. Le trône impérial d'Allemagne est occupé par un descendant de Coligny; le bâtiment du Reichstag eut pour architecte Paul Wallot, descendant d'un huguenot français réfugié en Allemagne après 1685; la bibliothèque universelle la plus répandue en langue allemande est celle de Ph. Reclam, qui descend d'un réfugié savoyard. Inversement, Paris a reçu l'imprimerie d'Allemagne, la musique de Wagner, la morale de Kant, les recettes chimiques de Liebig. La bibliothèque nationale, offerte dans toutes les gares de chemins de fer de la République, porte le nom allemand de l'éditeur Pflüger; et le dernier *Dictionnaire général de la langue française* est signé Darmesteter et Hatzfeld.

Certes, Pflüger et Darmesteter n'enseignent point l'allemand à leurs acheteurs, pas plus que Frédéric le Grand et Guillaume II n'ont inculqué le français à leurs sujets. Hatzfeld n'a converti aucun professeur au judaïsme; et le Reichstag, construit par Wallot, n'inspire pas le calvinisme de l'architecte au parti du Centre. Le caractère national répandu dans des millions d'hommes subsiste à droite et à gauche du Rhin et triomphe même des croisements isolés. Faut-il un exemple? Un émigré français épousa jadis une Bethmann de Francfort. La fille née de cette union à Francfort, épousa un comte français et prit pour amant un musicien allemand. C'était la comtesse d'Agoult, plus connue sous le pseudonyme de Daniel Stern. Elle proclame que les Alpes sont moins hautes que le Rhin n'est profond. Et effectivement, Blandine et Cosima, les deux filles de la comtesse et de Liszt, ayant épousé l'une un Français, l'autre un Allemand, les deux gendres se sont comportés dans le monde selon le génie de leur nation, selon les goûts et les aptitudes de leurs compatriotes. Le Français fut politicien : c'était Emile Ollivier, qui, d'un cœur léger, déclara la guerre à la Prusse. L'Allemand fut musicien : c'était Richard Wagner, époux de Cosima.

Seulement, le ministre de Napoléon III a lieu de regretter sa politique beaucoup plus que sa belle-sœur ne regrette la musique wagnérienne. Tous les peuples capables de raisonnement préfèrent aussi les échanges artistiques et littéraires aux échanges de coups de canons; la musique leur semble plus harmonieuse que la fusillade.

La littérature comparée nous enseigne que les nations modernes se sont entr'aidées. Et cet enseignement est de nature à dissiper des malentendus malfaisants. « Tout vient d'ànerie », et toute haine nationale est présomption d'ignorance.

Puisque raconter c'est encore agir indirectement, ou du moins suggérer des actions, l'histoire comparée des littératures développe le patriotisme européen comme l'histoire nationale développait le patriotisme monoglotte. Le sentiment de la patrie s'alimente du souvenir des grandes choses faites ensemble. Le sentiment du patriotisme humain, la dignité de l'homme s'amplifie, se précise et s'embellit au souvenir des grandes choses que les nations ont faites ensemble. La plus belle de ces grandes choses, celle qui les contient et les résume toutes, c'est la pensée de l'humanité libre et éclairée, juste et bonne. Chatouiller des nations l'orgueilleuse faiblesse, cela se peut et cela se fait par des moyens proportionnés à l'état intellectuel de ces nations. Les Indiens y parvenaient en ornant de crânes humains les temples de leurs dieux, en suspendant beaucoup de chevelures scalpées autour de la demeure de leur chef. Les Européens d'autrefois élevaient des colonnes de victoire, des arcs de triomphe, des monuments commémoratifs de pugilats publics. Ils chantaient : « nous avons tué, nous tuerons encore ». Les patriotes les plus convaincus et les plus agissants, vers 1793, promenaient des têtes sur des piques. Les patriotes d'à présent sont bien loin de ces mœurs; ils écrivent, ils veulent devenir académiciens, ou même ils le sont. La dernière idole des peuplades européennes, le nationalisme, reçoit surtout les louanges périodiques des bourgeois de plume. La foi laïque suscite plus de discours que de sacrifices humains. Et surtout, chaque religion nationale n'inspire que des dévotions et déclamations en une seule langue. La France est une déesse jalouse, l'Allemagne en est une autre. Seulement, la première n'entend que le français, la seconde n'entend que l'allemand. Ainsi elles ne s'égorgeant pas pour la conquête des hommes polyglottes.

La guerre aujourd'hui prend bien plus de place dans l'imagination que dans la vie. La plupart des Français et des Allemands n'ont jamais vu et ne verront probablement la guerre que dans les livres et les journaux. Elle est représentée pour eux non par les boiteux, manchots, culs-de-jatte et balafrés, incendies et ruines, réquisitions et exécutions, pillages et viols, mais bien par des histoires et des poésies, des opéras et des tambours. La guerre est toute la philosophie de l'illettré, toute l'historiographie de l'ignorant. Elle est, pour le poète, un arsenal de métaphores empruntées à l'agriculture, à l'escrime, à l'héraldique. Les auteurs qui ont le plus éloquemment réclamé la guerre, Rouget de Lisle, Musset, Hugo, promettent qu'un sang impur abreuvera les sillons français, que l'épée du chef sera lavée et retrempée dans le sang étranger, que l'aigle napoléonienne soufflera d'un coup d'aile le lion de Waterloo.

Mais comparaison n'est pas raison, et métaphore l'est moins encore. Les poésies revanchistes de 1815 à 1870 exprimaient des sentiments, non des raisons. L'amour du panache, du tambour et de l'empire rime souvent, mais raisonne peu. Le raisonnement, en ces matières, n'est possible qu'à des peuples intelligents et instruits qui se recueillent et s'appliquent à se connaître eux-mêmes et à se connaître les uns les autres. La France et l'Allemagne approchent de cette maturité morale dans laquelle chacune peut se rendre compte de sa collaboration et de sa dette à la civilisation humaine.

L'histoire de France, Michelet le proclame déjà, commence avec la langue et la poésie française ; l'histoire de l'Allemagne commence avec la langue et la poésie allemande. Ces deux littératures n'ont-elles rien de commun ? Ne se doivent-elles rien l'une à l'autre ? L'influence française en Allemagne, de Barberousse à Schiller, apparaît assez à quiconque a observé la littérature d'Outre-Rhin. L'influence de l'Allemagne littéraire en France est beaucoup plus récente. Elle est surtout sensible au XIX<sup>e</sup> siècle. La littérature allemande a eu ses classiques un siècle après la française. Depuis cent ans seulement, les livres écrits en allemand influencent la pensée moderne, et l'Allemagne littéraire est entrée dans le concert international, dans la *Weltliteratur*.

Cinq langues modernes ont hérité en Occident du rôle intellectuel joué au moyen âge par le latin : l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais, l'allemand ont exprimé les réflexions et les fictions de la pensée moderne, et ont formé les cinq sens de l'esprit européen issu de la Renaissance. Or, dans le quinconce de la géographie littéraire, la France occupe le poste central, le plus avantageux des cinq. De l'Italie à l'Angleterre, de l'Espagne à l'Allemagne, les voyageurs, les livres et les doctrines vont au plus vite en traversant la France. Les diagonales de Rome à Londres et de Madrid à Berlin se coupent à angle droit entre la Seine et la Moselle. Vidal de La Blache donne comme signallement de la France que cette contrée, sise au rapprochement des deux mers, forme un pont entre la Méditerranée et l'Océan. Aussi, que voyons-nous dans l'histoire littéraire ? Shakspeare a lu, non le grec de Plutarque, mais la traduction anglaise du Français Amyot ; Leibniz a d'abord connu l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke dans un résumé français ; et Herder a chanté le Cid d'après une adaptation française du *Romancero*. La littérature française est le pont jeté entre les siècles et les races : elle fait passer de l'une à l'autre les pensées conçues dans les trois péninsules méditerranéennes et les deux nations germaniques : l'hellénisme, l'italianisme, l'hispanisme, d'une part, la pensée anglaise et l'allemande d'autre part. La langue de Paris est la grande entremetteuse des esprits, comme Paris est le carrefour des nations.

Cette situation internationale explique certains avantages intellectuels et quelques préoccupations dominantes de la littérature française aux diverses époques. La France a été en Europe ce que la Toscane était en Italie : la province centrale sensible et attentive aux événements et aux sentiments des voisins. Elle a donc connu successivement, adopté ou critiqué l'italianisme, la matière d'Espagne, l'anglomanie et le germanisme. Dans le siècle de Machiavel et de Catherine de Médicis, Henri Estienne juge sévèrement le nouveau français italianisé. Au siècle suivant, Corneille fonde le drame et la comédie en mettant en vers français le Cid et le Hâbleur ; mais Pascal, rénovateur de la prose française, dénonce Escobar, Suarez et les jésuites espagnols. Puis Voltaire annonce que Londres, jadis barbare, est le centre des arts ; il en revient, et il en rapporte la philosophie de Locke, la physique de Newton, le drame de Shakspeare. M<sup>me</sup> de Staël révèle la poésie de l'âme allemande, la Prusse patrie de la pensée, l'esprit européen. De trois quarts en trois quarts de siècle se succèdent ces livres français caractéristiques de la préoccupation exotique : *Deux dialogues du nouveau français italianisé* (1579) ; les *Lettres provin-*

*ciales* (1657); les *Lettres philosophiques* (1734); *De l'Allemagne* (1813); *Le roman russe* (1886). Ces dates sont les indices de changements dans les quatre vents de l'esprit qui réchauffent ou rafraîchissent alternativement et inégalement le Parnasse français.

La sympathie pour les idées du dehors grandit dans chaque province d'Europe à mesure que l'humanité augmente et s'adoucit. Henri Estienne, comme du Bellay, dressait le réquisitoire de l'Italie. Le sévère Escobar estime péché mortel la vente de livres étrangers qui font concurrence aux livres nationaux. A cette concurrence la France était exposée des quatre coins de son horizon physique et moral. Or, la République française a bravement inscrit dans les programmes universitaires l'anglais et l'allemand et, dans des proportions plus restreintes, l'espagnol et l'italien. Elle entretient des établissements qui ont pour mission l'échange intellectuel franco-italien, franco-espagnol, franco-hellénique et même franco-américain. Ni les Alpes ni les Pyrénées, ni la Manche ni le Rhin, ni l'Atlantique ne peuvent plus jouer le rôle de la Grande Muraille. Si d'ailleurs notre temps de communications rapides est plus internationaliste en littérature que les précédents, la France aussi, par sa situation géographique, par son éducation romaine, par la centralisation et l'idéologie, est particulièrement accueillante parmi les nations, elle est hospitalière et, pour tout dire, humaine. *Verissima Gallorum laus est humanitas, maxime in externos* (Grotius, 1608). Le premier hégélien de France, entrant en 1831 à l'Académie française, disait : « Il n'est si doux d'aimer la France et de la servir que parce qu'on sent que ses intérêts se confondent avec ceux de l'humanité entière, et que sa grandeur est l'espérance du monde. »

Italianisée dès du Bellay, la littérature française a travaillé ensuite la matière héroïque, théologique et picaresque d'outre-Pyrénées du *Cid* à *Gil Blas*; puis elle a utilisé le théâtre et la philosophie des Anglais de *Zaire* à *Hermès*; enfin, elle a répercuté depuis 1813 la pensée et la musique des Allemands. Harpe éolienne de l'Hellade nouvelle formée par la fédération européenne, la langue française vibre aux quatre vents des nations et des siècles. Si l'écho sonore mis au centre de toutes les littératures reçoit et répète désormais le *lied* et le *leit-motiv*, l'objectif et le subjectif, la plainte de Werther et le sarcasme de Méphisto, c'est que le concert européen a recruté un nouvel orchestre, le germanique. Depuis quand ?

Octobre 1813 marque le changement de front de l'univers politique et littéraire. La bataille des nations, dans les champs de Leipzig, libère l'Allemagne de la domination étrangère; Napoléon, qui s'appliquait à « désorienter l'esprit germanique », est vaincu, et les soldats prussiens chantent le poème d'Arndt (publié à Pâques 1813) : « la patrie de l'Allemand s'étend partout où résonne la langue allemande ». En octobre 1813 aussi paraît à Londres *L'Allemagne* de M<sup>me</sup> de Staël, le livre que la police parisienne avait détruit chez le libraire en 1810.

Après 1813, après M<sup>me</sup> de Staël et Blücher, la France prêta attention aux choses et lettres d'Allemagne. C'était une nouveauté, quoi qu'on en dise; malgré Gessner, Melchior Grimm et leurs lecteurs du royaume de France, et malgré vingt particularités germaniques, c'était un revirement d'opinion. Il

est facile aux comparatistes actuels de signaler dès l'Ancien Régime et la Révolution toutes sortes de notions de littérature allemande infiltrées jusqu'à Paris. Il est aisé de relever cent détails dont nul ne s'avise, dans des œuvres qu'on ne lit plus. Mais l'opinion générale, les voix les plus autorisées, la littérature courante, sont explicites. La Harpe écrivait dans le *Mercur de France* de janvier 1791 : « un militaire n'apprend l'allemand que pour se faire entendre quand il fait la guerre en Allemagne ». Professeur de littérature, le même La Harpe, quelques années plus tard, dénonce Kant comme l'opprobre de l'esprit humain. Joseph de Maistre écrit sur un exemplaire de Kant : *Plato putrefactus*. M.-J. Chénier, dans son rapport officiel sur le prix de littérature, explique à Napoléon et à ses sujets que M. Goethe ose admirer Racine et Voltaire, et que c'est beaucoup pour un Allemand. M. de Bonald voit encore dans l'Allemagne philosophique et kantiste « le délire de la caducité ». Enfin, les jugements les plus notables sont dignes du P. Bouhours et de ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, où l'on discutait si un Allemand peut avoir de l'esprit.

Or, dans ce siècle (1813-1913), qu'avons-nous vu ? C'est peu dire que de constater une « influence germanique ». Car le terme *influence* est ondoyant et imprécis comme l'était celui de *miasme* ou de *contagion* avant la découverte de la bactériologie. Mais depuis que l'étude comparée des littératures permet de donner sens et précision à l'histoire de la pensée française, on peut affirmer ceci. Les pensées exprimées en français de 1813 à 1913 ne seraient pas ce qu'elles sont, s'il n'y avait pas eu de littérature allemande. Et il suffit d'examiner les livres et les traductions, la biographie et la bibliothèque des auteurs français pour suivre des yeux, pour toucher du doigt la pensée étrangère acclimatée dans notre langue, depuis *De l'Allemagne* jusqu'à *Science et Hypothèse*, depuis les *Burgraves* jusqu'aux *Contes d'Hoffmann*, depuis Musset jusqu'à Verhaeren. Sans Herder, pas de Renan ; sans Hegel, pas de Taine ; sans Riemann, Fuchs et Weierstrass, pas de Henri Poincaré. Tout s'enchaîne dans le plus littéraire des mondes connus comme dans la philosophie de Pangloss.

Un Allemand de grand sens et de profond génie l'a remarqué : un homme qui ne sait que sa langue maternelle, n'en possède bien aucune. S'il existait un tribunal de l'opinion humaine, ou des littératures comparées (c'est tout un), il pourrait reprendre le vieil adage et lui donner une application nouvelle : *testis unus, testis nullus ; lingua una, doctrina nulla*. C'est un chapitre nouveau de l'histoire littéraire moderne que l'histoire du germanisme français.

ALBERT COUNSON.



# En gravissant la côte

---

Par les chemins arduis que j'ai choisis  
Plus lentement toujours —  
Je monte dans la vie.

Et comme au temps où,  
Pèlerin des divins sites d'Italie  
A mesure que je dépassais  
Au flanc des coteaux émaillés  
La région des vignes et celle des châtaigniers  
— Les yeux à l'ombre de la main —  
Je découvrais entre les lacs et les sommets  
Les rivages en fleurs,  
Les gais villages de blancheur ensoleillée  
Avec leurs rires et leurs chants passionnés,  
Les roches escapant la montée  
Où sourdait parfois la fraîcheur d'une source,  
La solitude illusoire et croissante des bois,  
Et le sentier gravi  
Avec ses lassitudes et ses découragements ;  
Maintenant seul,  
En me penchant, je songe  
Que les pays parcourus sont devenus bien lointains,  
Que la vie s'est faite plus âpre  
Et les fleurs plus rares  
Dans les musiques assourdies.  
Et je sens  
Qu'une vallée s'est creusée  
— Déjà profonde, —  
Entre la colline consciente d'où je contemple  
Et le doux lac uni de l'Enfance  
D'où je montai.

Que le soir tombe tôt  
Sur le peu de pas que l'on fait !  
Et que l'étape semble longue

Lorsque par paresse de l'Idéal  
L'on s'est assis sans pensée  
Sur la borne ingrate des joies décevantes !

Mais c'est tout que le cœur se soit éclairé  
Du sourire d'une bonne passante,  
— Le sourire d'une femme est tissé  
Du bonheur de l'amour  
Et des douleurs de la maternité ! —  
Car si c'est, baiser par baiser  
Et serment par serment  
Que s'apaise la fièvre de la route,  
L'âme sait aussi recueillir chaque larme  
Goutte à goutte,  
Pour le Ciel.

Les rêves seuls cadencent bien  
La dure marche ascendante.

Tout petit  
Lorsqu'on aborde sa voie  
On en fait une gerbe qu'on emporte  
Comme des fleurs de l'enclos natal :  
Des lis que la poussière souille bientôt,  
Des violettes odorantes  
Qui tombent du bouquet  
Une à une sans qu'on sache  
Et des roses  
Qui se parent pour mourir  
De la pourpre des digitales.  
Chères illusions !  
A mesure qu'elles se fanent  
On les essaime pour marquer son passage,  
— Bien que jamais on ne se retourne  
Pour redescendre la pente —  
Mais le cœur reste parfumé  
De leur vertu !

O mon cœur ! penché sur ta jeunesse !  
— Soleil qui n'est encore qu'à son midi, —  
C'est ton Passé,  
Qui fut le pur rayon de ta clarté. —



Avant que tu n'atteignes les cimes,  
Le Désert respectable de l'âge et de la raison,  
C'est lui qui t'apparaît  
Entre les branches de tes cils intérieurs  
Dans la gloire de sa sainte ferveur :  
Et je mets ma main sur ma poitrine  
Pour te garder de son éclat.

Toute la solitude de la poitrine qui t'enferme  
Tu la ressens et tu soupîres  
Lorsqu'il évoque de ses lèvres — ce soir — de miel  
Le doux charme attendrissant  
Des souvenirs d'autrefois

Février 1913.

JOSEPH BOSERET.



# Le lyrisme dans les „Carmina Sacra”<sup>(1)</sup>

de l'abbé Louis Le Cardonnell



RÉCEMMENT, lorsque le train qui ramenait en France Louis Le Cardonnell approchait d'Arles, une cigale, accourue des plaines torrides, vint se poser sur la main du poète. Elle y demeura jusqu'à Valence. Par ce jour éclatant, n'était-ce pas l'hommage du midi latin et provençal, de la terre classique du lyrisme, à ce chanteur dont l'âme était encore toute vibrante des *Carmina Sacra* qu'il venait de nous donner. Et jamais hommage ne fut plus justifié.

Nous retrouvons dans les *Carmina* ce lyrisme religieux et pur comme le cristal, qui transfigurait les « Invocations d'automne » et qui, dès 1904, plaçait Louis Le Cardonnell au premier rang des poètes catholiques ou, selon l'expression de Joü Imbert-Vier « au-dessus du lyrisme en général ». La plus grande partie du nouveau livre a été écrite en Italie; la terre de saint François et de Virgile attirait invinciblement notre poète. Elle lui a donné un bonheur qu'il n'avait jamais connu auparavant. L'âme de Louis Le Cardonnell s'est librement épanouie; et ses poèmes, semblables à des grappes gonflées de soleil latin, sont le fruit de cette prospérité spirituelle. Certains objecteront peut-être que, dans les *Carmina Sacra*, ils cherchent en vain les douleurs et les angoisses qui sublimisaient les *Poèmes*. A ceux-là, répondons qu'il est, dans l'existence, des heures qu'on ne peut vivre deux fois; et ne serait-il pas cruellement ridicule d'exiger du poète qu'il recommence, pour notre agrément, à souffrir et à saigner! L'inspiration demeure la même. Un séminariste d'esprit fort distingué comparait, en m'écrivant, la vie littéraire de Le Cardonnell à une *Cadence de résolution*, dont les dernières pages des *Poèmes* et les *Carmina* seraient « l'accord parfait résolutoire »; l'accord parfait représentant ici « la lumière, la paix, l'ordre, la joie classique ». Comment dissocier ces deux instants d'une même phrase musicale. Ah! c'est toujours notre Louis Le Cardonnell que nous reconnaissons, dans les belles strophes ardentes!

Écoutez plutôt :

---

(1) Editions du *Mercur de France*. Paris, 26, rue de Condé.

*Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,  
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,  
J'abandonne en priant mon âme tout entière  
Aux attraits de ce beau printemps italien.*

*Dans mon ravissement, je crois marcher à peine ;  
Je sens comme bondir la terre sous mes pieds.  
Ce matin, dans la claire église franciscaine,  
J'ai compris le bonheur des cœurs sacrifiés.*

En Ombrie, le souvenir du « Poverello » flotte partout ; et qui, mieux que Le Cardonnell, pouvait partager l'enthousiasme franciscain ! « J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise... » Cette exaltation persiste, limpide et calme, sans craindre les atroces réalités. Assise n'est-elle pas très haut, très loin de la terre, et baignée de rayons presque célestes. Ville bénie, qui donne au cœur liévreux du pèlerin la consolation tardive. « O ville où le passé gravement se prolonge ». Mais la sensibilité du poète, pour être apaisée, n'en est pas moins vivante. Seulement, il voit les paysages et les hommes à travers le prisme de la douceur ombrienne :

*Tout nous délivre ici des liens du réel.  
Ce jour tranquille est comme un jour surnaturel,  
On dirait que l'on voit, il semble qu'on entende  
La Muse s'avancer, grave, sereine et grande.*

D'une allure un peu semblable sont les deux poèmes *A Mariano Falcinelli* et à *Bino Binazzi*. Ils émeuvent par leur rayonnement intérieur, par leur élégance sobre et précise. Qu'il célèbre les soirs éclairés par la lampe monacale, la grâce du printemps ou l'automne de cristal, qu'il chante en vers virgiliens la campagne et l'été toscans, les amis du poète se plaisent à reconstituer l'existence qu'il dut mener là-bas. Et c'est de là-bas aussi qu'il adresse à la mémoire de Charles Guérin des strophes délicates et mélancoliques, empreintes d'un esprit vraiment sacerdotal :

*Sans t'avoir vu jamais dans ces jours d'ici-bas  
Je te sentais une âme un peu sœur de la mienne...  
... Je me disais : peut-être à la fin de l'été,  
Au moment lumineux où le soleil décline,  
Il s'en viendra vers moi...  
... Il me dira son âme, il m'ouvrira son cœur  
... Et je le bénirai, puisque je suis un prêtre.*

Mais le poète serait-il lassé de la clarté toujours éblouissante, de l'azur toujours profond ? Voici qu'il ferme les yeux, il revoit, au loin, une ville familière, des paysages aimés : « Je suis né dans Valence aux mémoires romaines,

qui voit les monts bleuir dans ses horizons clairs... » Et il écrit l'admirable *Juliae Valentiae Augustae*, évocatoire comme un tombeau romain au bord d'une route ensoleillée.

*O Valence au grand cœur, toi qui m'as enfante  
A ces désirs du Beau dont je suis tourmenté.*

*Et qui me nourrissant d'une chaude lumière  
Dans mon âme éveillas le rythme la première,  
Si quelque gravité se marque dans ma voix,  
Si j'ai l'accent latin, Mère, je te le dois...*

Et nous devinions bien qu'il ne saurait pas longtemps résister à une si puissante nostalgie ! Louis Le Cardonnel, remontant à travers l'histoire celtique de sa race jusqu' « aux aïeux d'Irlande », devient épique (comme dans le « chant des chevaliers qui ne sont pas morts en Palestine »). L'âme des lointains ancêtres coexiste en lui avec des aspirations méridionales. La conclusion est en tous points superbe :

*Que mon vœu de songeur et mon vœu de poète,  
Jusqu'à mon dernier jour demeurent d'accorder  
L'élan ardent de l'âme à la forme parfaite,  
Coupe d'or d'où le vin ne doit pas déborder.*

*Et que, les yeux fixés sur l'Idéal, je vive,  
Gardant, aïeux perdus dans un brumeux lointain,  
La richesse sans fond de votre ardeur pensive  
Harmonieusement unie au goût latin.*

Ces vers sont bien, n'est-ce pas, caractéristiques de l'inspiration cardonnelienne. Par leur place dans le recueil, à la fin de la première partie, ils revêtent la solennité d'un art poétique. Et le chant tout entier ne suggère-t-il pas la comparaison d'un finale d'orgue succédant aux voix graves, mais plus ténues, des cithares et des lyres ?

\* \* \*

Nous arrivons au seuil du jardin, — temple d'azur et de lumière, — dans lequel le poète tresse à l'Amitié une guirlande incomparable. *Non sit mortale quod optas*, lisons-nous en épigraphe. Ces mots nous révèlent la conception que Le Cardonnel s'est faite des sentiments humains. Et de quelle tendresse il enveloppe l'adolescent de grande race, d'esprit noble qui est son disciple :

*Toi que je mène à la lumière,  
Toi que, tremblant dans ton émoi,  
J'ai choisi pour verser en toi mon âme entière.*

Le maître est ravi des découvertes que lui réserve chaque jour la personnalité de son élève. Il a enfin trouvé quelqu'un qui le comprenne, et qui lui offre, pour être cultivés, les dons les plus riches. Avec quelle sollicitude il le conseille; quelle place il tient dans ses pensées.

*L'heure est charmante et grave où je te dis ces choses...  
Le cœur trop frémissant pour pouvoir m'endormir,  
Dans l'ombre qu'embaumait l'été chargé de roses,  
Cette nuit j'ai cru voir ton étoile frémir.*

Devant la nature, et dans la contemplation des Idées, leurs âmes se confondent; on ne saurait dire qui, du maître ou de l'élève, éprouve le plus d'ivresse, et cette ivresse, Louis Le Cardonnel la traduit avec une extraordinaire et somptueuse variété d'expression. C'est vers la poésie qu'il entraîne le jeune homme : « Mâle enfant, tu seras poète aussi! » D'aucuns considéreraient la prédiction comme sinistre. Et le lyrique destin d'Orphée punit bien souvent les chercheurs d'Idéal. Qu'importent les souffrances et les angoisses de la voie douloureuse! Le Cardonnel ne se soucie pas pour son disciple d'une médiocrité tranquille, d'un « bonheur sans flamme ». « Toi né sur le rivage où vint mourir Virgile... » Ah! plutôt, « que ton dernier soupir à tes vingt ans s'exhale... » Il rejoindrait ces adolescents subtils et mélancoliques qui gardent, dans le royaume de la mort, une éternelle jeunesse, et sur lesquels Louis Le Cardonnel s'est attendri : « O chers jeunes gens morts que je n'ai pas connus... »

*Et tout à coup voici que dans le vert jardin  
Où m'accompagnaient seuls et mon Dante et Platon  
M'entoure un jeune essaim.*

Ce sont les admirateurs, descendants d'aïeux illustres, qui apportent au maître leur âme encore frémissante de ses rythmes. Et comme il répond à cette offrande!

*C'est vous que j'attendais, belle troupe ingénue.  
Il suffit pour trouver des chants que je vous voie;  
Ma tendresse vous est depuis longtemps connue,  
Venez, ma pure joie.*

Et il leur dédie dans la fin des *Orphica* tout son cœur ardent, avide de se répandre et de se donner. « Je vous ouvre en ces vers ma veine généreuse ». Ce sont les *ultima verba* que le poète, sur le point de partir, adresse à ses

amis et à la terre dont ils sont issus : « Enfants, tous vous l'ont dit, votre patrie est belle... » Une tristesse résignée est contenue dans ces adieux et ces derniers conseils. Le chanteur se souvient de tous ceux qu'il a aimés :

*Un grand cœur maternel est dans les vrais poètes,  
Quand vous étiez amers, je n'ai pas pu dormir.*

Ils se retrouveront « dans la joie éternelle », mais, déjà dans ce monde,

*Quelque chose me dit que je vous reverrai.*

Et Louis Le Cardonnell se laisse gagner par la douce espérance du retour : « J'irai, je parcourrai la belle Péninsule... »

*Ainsi j'apparaîtrai dans les hautes Abruzzes;  
Dans Naples, la chantante, et Torre del Grecco :  
Pays où le soir d'or est plein de cornemuses,  
Où l'on entend sonner des flûtes dans l'écho.*

*... Et, partout, acclamant le pèlerin lyrique,  
M'entoureront, restés à mon âme tous chers,  
Les fils, les héritiers de l'Ausonie antique,  
Grave et pure Sybille, assise entre deux mers!*

Il faut avoir entendu Louis Le Cardonnell faire sonner dans la lumière ces syllabes étincelantes, pour sentir vraiment toute la beauté des *Orphica*, pour exulter soi-même à l'unisson des disciples qui formaient autour du maître la plus glorieuse des couronnes.

Et ces chants ne prouvent-ils pas à nouveau que le talent de Le Cardonnell n'a pas été diminué par le sacerdoce catholique? C'est à la notion chrétienne de l'amitié et de la paternité spirituelle que le poète est redevable de ces sublimes *Orphica*. Il n'y a que le prêtre, dégagé des liens charnels et terrestres, pour aimer comme Louis Le Cardonnell aime son élève et ses disciples.

\* \* \*

Sacerdotales, elles le sont encore plus, les suaves, les fortes, les pures harmonies des *Elégies chrétiennes* et des *Méditations et cantiques*. Soucieux d'accorder dans un classicisme nouveau l'inspiration païenne et l'inspiration mystique, le poète grave sur les tombes de premiers chrétiens des épitaphes où la mélancolie, exprimée avec une grâce antique, s'unit à la résignation et à l'espoir supra-terrestre. Au reste, dans tous ses poèmes, Louis Le Cardonnell emploie un style et un vocabulaire latins, auxquels nous reconnaissons une culture approfondie des classiques jointe à la connaissance des auteurs mys-

tiques. De cette fusion résulte le langage des *Carmina*, à la fois noble et précis, subtil et vibrant, et qui s'adapte aux mouvements les plus délicats de notre sensibilité. Que le poète me pardonne la maladresse de mes termes. N'est-ce pas son grand secret que de chanter, avec des modes d'expression antiques, l'âme catholique et moderne? Il faut citer ici cette *Méditation romaine*, dédiée à un nom qui m'est cher, mon ancien professeur de lettres, Joseph Parnin :

*Oh! s'égarer tout seul par la Voie Appienne,  
Plein de mélancolie et de recueillement,  
Et, des mortes splendeurs de la Rome païenne,  
A la chrétienne aller, comme insensiblement.*

Les Muses qui traversaient jadis le Bois sacré « harmonieusement dans les chemins pâlis » sont devenues des Saintes. Ames des pures adolescentes ravies à la terre, elles jouissent dans le ciel de la félicité radieuse. Et leur évocation consolera ceux qui restent :

*Du côté de la terre incline encor tes yeux,  
Visite-nous parfois, forme muette et blanche,  
Que, vers nous, un visage en souriant se penche,  
Le tien, aux profondeurs du sommeil entrevu.*

Mais loin de nous la tentation de rêveries uniquement gracieuses : « puisqu'il faut encor moins nous ceindre de fleurs, — que prier et gémir dans de saintes alarmes... » Les strophes « A saint Ephrem » rétablissent l'équilibre : « Saint Ephrem, ouvre-nous tes fontaines de larmes ».

Le prêtre, au début des *Méditations et cantiques*, place ses travaux sous la protection de la vierge Marie, symbole de sagesse. « O Vierge, dont le nom murmuré sent la myrrhe. » Et c'est l'Archange saint Michel, « terrible capitaine aux batailles du ciel », dont il invoque le secours, pour lui et pour la France. Devant l'image de saint Benoît « miséricordieux, sévère et taciturne », le poète éveille l'écho des hymnes hiératiques qui retentissent vers la fin de son premier livre. Plus loin, nous trouvons un écho de l'*Attente mystique*. Car l'âme de Louis Le Cardonnel est demeurée la même, répétons-le; sa soit d'idéal et d'amour a trouvé la source qui désaltère, et si le souvenir des heures passées hante, par intervalles, le poète, c'est pour le consolider dans la persévérance :

*Comme le voyageur qui n'a trouvé que sables :  
Chercheur d'ivresse, cœur amèrement puni  
Pour avoir trop aimé les beautés périssables,  
Tu sais quelle tristesse est au fond du fini.*

Dieu seul peut remplir le vide de notre cœur. Et Le Cardonnel prie avec les moines :

*Ah! tandis qu'ici-bas meurt la lumière, en nous  
Puisse, puisse, mon Dieu, votre lumière croître!*

Ce *Chant des moines* serait à reproduire en entier : pas une strophe, pas un vers, pas un mot qui ne donne cette magnifique impression de paix, de renoncement, de sainte joie.

Et le poète, pénétrant au cœur de la vie monacale, en décrit les holocaustes, les transports, les épreuves et le couronnement. Nos lecteurs ont reconnu les stances : *A une carmélite*, le plus beau morceau de la poésie mystique moderne.

Hélas! la persécution s'est abattue sur les moniales. Où est l'ancienne douceur des chapelles visitandines. Le poète fait entendre une plainte nostalgique et touchante :

*Je me tourne vers vous, ô nos Sœurs exilées,  
Et, qu'il ait de brumeux ou de clairs horizons,  
Je bénis le pays où vous êtes allées  
Chercher la liberté de vos chères prisons.*

Et dans ce poème encore la profondeur théologique des pensées, loin de nuire au lyrisme, loin d'alourdir le rythme, les transfigure.

D'élégiacque, le lyrisme de Le Cardonnel dans la *Nuit sur les écritures*, devient terrible :

*Je suis seul : et ma lampe a ses deux flammes droites,  
Quelque chose est dans l'air dont je sens la frayeur ;  
De mon humanité les limites étroites  
S'effacent : je verrai de ta gloire, Seigneur!*

Le chant se déroule, augural et grandiose jusqu'au vertige. Nous sentons passer dans ces larges strophes tout le souffle biblique, depuis les « éclairs du Sinaï, » les « éblouissements des nuits de Salomon », les effusions du *Cantique des Cantiques*, jusqu'aux gouffres de l'*Apocalypse*.

Mais quel soleil nouveau éclaire l'œuvre du poète! La *Nuit sur les écritures* fait place à un éclatant matin : « Le temps est revenu de nos fêtes sereines : — Voici finir les jours de désolation. » C'est Pâques! *Ecce vicit Leo de Tribu Juda!* Le chanteur élève un *Alleluia* superbe, où nous retrouvons toute la poésie du bréviaire et de la liturgie pascale. Prodige! l'hymne de Le Cardonnel, écrit pourtant dans notre simple français, supporte la comparaison. J'ai entendu à la Trappe d'Aiguebelle les Nocturnes de jubilation, et je songeais, malgré moi, à certains vers de ce *Præconium Paschale*, nous montrant le Christ « Pareil au vendangeur, rouge de sa vengeance, — qui vient d'Edom et de Bosra ». Le Pontife, « saint vieillard qui verra d'autres Pâques encor », quitte le chœur, et le peuple, « ressaisi par l'esprit des ancêtres », s'en va. Déjà se rapproche le lundi de Pâques d'Emmaüs. Du moins, gardons les précieuses leçons de la Fête :



*Bien morts avec le Christ à tout ce qui nous souille,  
Sentant l'homme nouveau tressaillir dans nos cœurs,  
Ne la reprenons pas, notre vieille dépouille,  
De ce monde et de nous, vainqueurs.*

*Sourions à l'espoir de notre récompense,  
Et qu'à nos fronts rayonne une telle clarté  
Qu'il semble que pour nous, dès ici-bas, commence  
La Pâque de l'Eternité.*

Quarante jours après, Louis Le Cardonnel célèbre l'Ascension, et, partageant la tristesse des disciples qui restent, il s'écrie devant ce départ : « Mon Dieu, que peut nous être encor, sinon l'exil, — cette terre pour nous toujours ingrate et nue. » Comme le *Chant des moines*, ce bref morceau est soutenu, du commencement à la fin par le même élan, la même intensité de foi et d'amour, la même puissance de forme, la même souplesse de rythme. Nous ne sommes pas éloignés de voir là un des poèmes les plus *impressionnants* des *Carmina Sacra*.

Il est à désirer que Le Cardonnel continue la série de ces hymnes qui font de lui notre plus grand poète liturgique. Car enfin, Verlaine nous indique seulement la voie dans ses *Liturgies intimes*. Et on sait que les cérémonies et les fêtes de l'Église constituent un inépuisable trésor de lyrisme et que notre Mère a pour traduire nos tristesses et nos joies des modes d'expression uniques. Mais combien de catholiques se doutent-ils que de telles richesses dorment, tout simplement, dans le plus humble paroissien ! Citons, pour mémoire, l'Introït de la messe de la Visitation et celui de l'Assomption.

Et remarquez-le, même dans ses œuvres liturgiques, notre poète garde, très nettement, sa personnalité.

\* \* \*

Mais voici terminé l'office que Louis Le Cardonnel chanta : dehors, quand nous sortons de la cathédrale, nous retrouvons la chère et apaisante saison d'Automne. C'est par des vers d'arrière-saison que se clôturent les *Carmina Sacra*.

*Car s'emparant d'un cœur où le chant se taira,  
Bientôt, hélas ! bientôt, mon automne à moi-même  
Sans me dorer le front, sévèrement viendra.*

L'Automne du poète ? Que non pas ! Ou alors ce sera un automne d'une beauté singulière, la gloire des limpides et suprêmes journées qui deviendraient éternelles...

Louis Le Cardonnel, ayant renoncé aux choses qui meurent, ne peut pas vieillir. Saluons avec enthousiasme les chants nouveaux et novateurs dont les *Carmina Sacra* sont la promesse et le magnifique commencement.

LOUIS PIZE:

# Départ

---

*A Madame de Chambarlhac.*

*Ce soir, lorsque le vent impérieux du monde  
Aura guidé mes pas errants vers d'autres lieux,  
Je sais que la chanson du flot souple et nerveux  
Continuera sans que mon âme lui réponde.*

*Les vagues, ignorant mon départ et mon nom,  
Rediront comme hier leur rumeur adorable  
Et pourront effacer mes traces sur le sable  
Avec la même grâce et le même abandon.*

*C'est ainsi!... La beauté véhémence des choses  
Ne leur vient-elle pas de nous avoir bercés  
Sans nous connaître et sans souffrir de nous quitter,  
Lorsque survient l'instant de nos métamorphoses?*

*La douceur du matin qui glisse sur la mer,  
Pur comme un jeune dieu bienveillant et candide,  
La cadence du flot au murmure languide,  
Le vent exquis du large et son parfum amer ;*

*Le hurlement ardent et fou de la tempête,  
Le baiser de l'embrun, l'écume aux doigts neigeux,  
Tous les reflets chéris d'un amour plus pieux  
Ne se souviendront pas de mon âme imparfaite.*

*C'est ainsi!... Mais laissez au moins qu'au fond de moi  
J'enferme pour toujours leur musique et leur grâce :  
Le souvenir d'une splendeur que rien n'efface  
Est la seule fontaine où la tristesse boit.*

*Mon cœur sera pareil à la conque sonore,  
Délaisée, une nuit d'automne, par les flots,  
Mais qui, sans oublier le murmure des eaux,  
Résonne longuement et semble vivre encore.*

*J'aurai, pour apaiser les larmes qui viendront,  
Le secret embaumé des tendresses anciennes  
Dont la brise, longtemps afin qu'il m'en souviene,  
Enveloppait mon rêve et caressait mon front.*

*Que m'importe d'ailleurs mon âme inassouvie  
Et la peur des chemins obscurs, loin du bonheur,  
Puisque j'emporte en moi l'orgueil clair et vainqueur  
D'avoir, en ce matin qui brille sur ma vie,*

*Pressé toute l'éternité contre mon cœur !*

JOË IMBERT-VIER.

Soulac-sur-Mer, août 1912.



# Les Nibelungen

Trilogie allemande de FRIEDRICH HEBBEL

---

TROISIÈME PARTIE <sup>(1)</sup>

---

La vengeance de Kriemhild

Tragédie en cinq actes

ACTE III

Au pays des Huns. Le Burg du roi Etzel. Salle de réception.

SCÈNE I

(*Kriemhild, Werbel, Swemmel.*)

KRIEMHILD. — Il vient sans qu'on l'invite? Je te connaissais bien, Hagen Tronje!

WERBEL. — Marchant en tête il leur montre le chemin.

KRIEMHILD. — Aussitôt qu'ils seront arrivés, désarmez-les adroitement.

WERBEL. — Ça nous connaît.

KRIEMHILD. — Vous en reste-t-il le courage, maintenant que vous les connaissez?

WERBEL. — L'essaim de guêpes triompha souvent du lion. Etzel connaît-il vos desseins?

KRIEMHILD. — Non!... Pourtant, si!

WERBEL. — C'est que...

KRIEMHILD. — Quoi donc?

WERBEL. — Nous respectons l'hôte au sein du désert même.

KRIEMHILD. — Celui qu'on oublia en mérite-t-il le nom?

---

(1) Voir les numéros de septembre, d'octobre, de novembre 1912 et les numéros de janvier et de février 1913.

WERBEL. — L'ennemi même ne l'invoque pas en vain.

KRIEMHILD. — Au fait, il se peut que tout soit inutile... Le roi Gunther sera libre et si je trouve le bourreau en Bourgondie je me passerai du secours des Huns.

WERBEL. — Quoi qu'il en soit. .

KRIEMHILD. — Ne craignez rien. Je tiendrai ma promesse. Le trésor des Nibelungen est vôtre, en quelque lieu qu'il soit. Je ne demanderai pas qui l'a frappé.

WERBEL. — Alors, on pourrait, sans coup férir... Qu'Etzel grogne, à ce prix nous sommes vôtres jusque dans la mort.

KRIEMHILD. — Avez-vous vu la reine des Burgondes?

WERBEL. — Personne n'y parvint.

KRIEMHILD. — N'avez-vous rien appris à son sujet?

WERBEL. — Les bruits les plus étranges circulent à son propos.

KRIEMHILD. — Lesquels?

WERBEL. On dit qu'elle habite un tombeau.

KRIEMHILD. — Elle n'est pas morte pourtant?

WERBEL. — Elle s'y retira après ton départ. On ne la découvrit qu'après des semaines, elle s'y était cachée de nuit. On n'a pu l'en faire sortir.

KRIEMHILD. — Elle! Brunhild dans la tombe de Siegfried!

WERBEL. — Elle-même.

KRIEMHILD. — Vampire!

WERBEL. — Blottie contre le cercueil.

KRIEMHILD. — Méditant de sinistres projets.

WERBEL. — Sans doute. Les yeux emplis de larmes, elle laboure de ses ongles, sa figure ou le bois funèbre.

KRIEMHILD. — Vous l'avez donc vue?

WERBEL. — Le roi commanda de l'emmurer. Mais sa vieille nourrice se mit en travers de la porte.

KRIEMHILD. — Je saurai l'en chasser. (*Après un long silence.*) Pourquoi ma mère m'envoya-t-elle cette boucle de cheveux? N'y a-t-elle rien ajouté?

WERBEL. — Pas un mot.

KRIEMHILD. — Sans doute elle m'avertit de ne pas retenir trop longtemps mes frères?

WERBEL. — Probablement.

KRIEMHILD. — Elle est blanche comme neige.

WERBEL. — Sans l'effroi que lui causa son rêve elle n'y eut pas songé, elle se dépensa à préparer ce voyage.

KRIEMHILD. — Son rêve, dis-tu? Quel est-il?

WERBEL. — La nuit qui précéda notre départ tous les oiseaux du ciel tombèrent morts.

KRIEMHILD. — Quel présage!

WERBEL. — N'est-ce pas? Les enfants les rassemblaient du pied comme on rassemble à l'automne les feuilles mortes.

KRIEMHILD. — Pas de rêve qui ne se réalise; quel gage de victoire!

WERBEL. — Vous jubilez? Déjà nous montions à cheval, quand elle s'effraya, coupa de sa tête grise cette boucle et me chargea de vous la remettre.

KRIEMHILD. — Apprêtez-vous, c'est l'heure.

WERBEL. — Les rets sont tendus.

(*Werbel et Swemmel partent.*)

## SCÈNE II

KRIEMHILD (*élevant la boucle*). — Je te comprends à souhait : ne crains rien, va! je ne vise qu'après le vautour, tes faucons n'y perdront pas une de leurs plumes à moins que... Mais non, ils se haïssent.

## SCÈNE III

ETZEL (*entre avec sa suite*). — Mêlerons-nous aujourd'hui notre joie? Si tu ne peux t'y résoudre encore, je ne doute pas que tu le fasses avant mon départ. Dis, comment veux-tu que je salue les tiens?

KRIEMHILD. — Mon roi...

ETZEL. — Parle. Exige ce qui te plaît. Quand je reçus le vieux Dietrich de Bern, j'allai jusqu'à la porte de ce Burg, à sa rencontre, et je portais mes diadèmes; je n'avais rendu à personne pareil hommage. Aujourd'hui afin qu'on voie que le Hun t'honore comme il sied, je ferai plus encore. J'ai envoyé au devant des tiens et jusqu'aux frontières de mon royaume des rois qui me servent plus de gré que de force; des feux de joie allumés au sommet des montagnes annoncent que quels que soient leurs sentiments ils sont les bienvenus chez Etzel. Veux-tu que je leur fasse l'honneur de sortir de nouveau mes couronnes et d'éventer mes manteaux de pourpre? Parle et ne m'en veuille pas qu'un quintal de fer me pèse moins qu'une once d'or; je choisis la couronne la plus légère. Marque-la d'un ruban rouge si tu veux m'en remercier, je la reconnaîtrai d'autant mieux à la fête du solstice.

KRIEMHILD. — Mon époux et mon roi ce serait me combler...

ETZEL. — Eux peut-être, non toi. En me donnant un héritier tu réalisas ma suprême espérance. Ce que je promis dans la première ivresse de la paternité, je le tiendrai; de plus, je ne saurais rien te refuser. Mais si tu n'exiges rien pour toi-même, laisse-moi du moins prouver aux tiens que mes paroles sont sincères.

KRIEMHILD. — Permits donc que je les reçoive et les traite selon le mérite et le rang. Mieux que tout autre je sais ce qui leur revient. Quel que soit l'ordre de la fête et la disposition des places, chacun recevra ce qui lui est dû.

ETZEL. — Règle tout à ta guise, c'est sur tes instances que je les invitai. Pour ma part, je puis me passer aujourd'hui de parents qui m'ont rebuté durant sept ans. Agis à ton gré. Si tu veux dissiper la moitié de mon royaume, libre à toi. Tu es la reine. Si tu préfères faire des économies en épargnant les gâteaux, c'est encore bien. Tu es la maîtresse de maison.

KRIEMHILD. — Mon seigneur et roi, tu m'as toujours noblement traitée, mais plus noblement que jamais à cette heure. Je t'en remercie.

ETZEL. — Je ne te demande qu'une grâce : permets-moi de recommander à ta bienveillance le vieux Dietrich de Bern; en l'honorant, tu me réjouiras.

KRIEMHILD. — Je te le promets et de grand cœur.

ETZEL. — Si mon ordre dépêcha les maîtres de Thuringe et de Danemark vers nos hôtes, Dietrich s'est joint à eux librement.

KRIEMHILD. — Il veut leur rendre hommage.

ETZEL. — Il ne s'inclinera pas devant eux.

KRIEMHILD. — Les honorer ou les craindre.

ETZEL. — Non plus.

KRIEMHILD. — C'est beaucoup dire.

ETZEL. — La réalité est plus grande encore. Sache qu'il y a sur terre trois hommes libres, trois hommes forts, que la nature quelle qu'elle soit n'a pu créer sans affaiblir l'espèce entière, sans amoindrir sa force d'un degré.

KRIEMHILD. — Trois ?

ETZEL. — Le premier c'est — pardonne-moi — il l'était; le second c'est moi-même, le troisième et le plus puissant c'est lui.

KRIEMHILD. — Dietrich de Bern !

ETZEL. — Il aime à s'en cacher et ne bouge que quand la terre bouge : c'est-à-dire quand il ne peut s'en défendre. J'ai les preuves de ce que j'avance. Tu connais les Huns; leur vaillance excuse la folle présomption dont ils débordent. Il ne faut pas leur en vouloir. Qui connaît le métier sait que le soldat n'obéit aveuglément dans la plaine que parce qu'il peut de temps en temps vanter sa force au bivouac. C'est pourquoi il lui laisse le

choix de porter sa plume à gauche ou la boucle à droite, faveur légère qu'il paie de son sang. Mais c'est aussi pourquoi je ne puis garantir les rois contre toute mésaventure. Le dernier de mes soldats exige sa part de la puissance et de la gloire d'Etzel; il les considère comme biens communs. Aussi claquent-ils de la langue là ou d'autres prient et répondent au salut qu'on leur adresse en sifflant. Or donc, il y en eut un qui risqua une raillerie derrière le dos de Dietrich; c'était le jour de sa venue. Dietrich se retourna, nous dévisagea en silence; puis, marchant droit vers un chêne, il le déracina, et le renversa sur les épaules du railleur. Tandis que celui-ci s'affaissait sous le poids énorme, tous crièrent « Vive le Bernois! »

KRIEMHILD. — Je ne m'en serais jamais doutée.

ETZEL. — Il cache ses vertus aussi soigneusement que d'autres cachent leur honte. Et, s'il trouvait preneur, il distribuerait ses exploits comme présents de chasse. Tout cela est simplement vrai.

KRIEMHILD. — Mais comment se peut-il qu'il dépasse tous les mortels et n'en soit pas moins ton vassal?

ETZEL. — L'effroi me prit quand il se présenta devant moi, sans couronne, et qu'il abaissa son épée. J'ignore ce qui l'a poussé vers moi, mais je sais qu'il me sert plus fidèlement que ceux que j'ai soumis, et cela depuis sept ans. Je l'eusse volontiers doté du plus riche de mes fiefs, mais il n'accepta qu'une ferme. Encore en distribue-t-il tous les fruits, sauf l'œuf de Pâques, qu'il se réserve.

KRIEMHILD. — Etrange personnage!

ETZEL. — Tu ne l'expliques pas mieux que nous? Pourtant, il est chrétien comme toi. Vos mœurs nous sont étrangères, incompréhensibles. N'en est-il pas qui se retirent dans des cavernes pour y souffrir la faim, à moins qu'un corbeau ne leur porte à manger? d'autres n'escaladent-ils pas, au cœur du désert, des rochers et ne s'y tiennent-ils pas immobiles jusqu'à ce qu'un tourbillon les en précipite?

KRIEMHILD. — Oui, les saints et les pénitents. Mais Dietrich porte l'épée?

ETZEL. — C'est tout un! c'est tout un! Je voudrais le récompenser de tant de services, mais le don qui l'en dédommagerait me manque. Supplée à mon indigence; tu nous dois ton premier sourire, réserve-le-lui.

KRIEMHILD. — Tu seras contente de moi.

#### SCÈNE IV

*(Werbil et Swemmel entrent.)*

WERBEL. — Mon roi, les montagnes s'éclairent, les Nibelungen approchent.

*(Etzel veut descendre du trône pour aller à leur rencontre.)*

KRIEMHILD *(le retient)*. — C'est moi qui les recevrai; je les introduirai dans cette salle. Toi, reste, attends-les ici; que les marches de ton trône leur semblent plus longues que la route du Rhin jusqu'au Burg des Huns.



ETZEL. — Soit. Du reste, il n'y a pas de raison de se hâter. Je veux, en attendant leur venue, contempler ces héros du haut d'une fenêtre. Viens, Swemmel, désigne-moi chacun d'eux par leur nom.

*(Il sort. Swemmel le suit.)*

### SCÈNE V

KRIEMHILD. — Maintenant, je suis toute-puissante. Je saurai les atteindre. Je ne demande pas qu'Etzel m'aide ; j'accomplirai seule mes desseins, pourvu qu'il ne m'en empêche pas ; et qu'il ne m'en empêchera pas, j'en ai pleine assurance, à présent.

*(Elle sort.)*

### SCÈNE VI

La cour du château

*(Les Nibelungen entrent accompagnés de Dietrich, de Rüdiger, d'Iring et de Thüring.)*

HAGEN. — Nous voilà rendus ! Qu'il fait superbe ici ! Quelle est cette salle ?

RÜDEGER. — Celle qui vous est destinée ; tu la connaîtras avant ce soir ; il y a place pour plus de mille hôtes.

HAGEN. — En vérité nous ne redoutons pas plus la fumée que nos ancêtres ; toutefois, nous espérions trouver mieux qu'une caverne d'ours, mais ceci est une surprise. *(Aux rois.)* Gardez-vous d'inviter le beau-frère d'Asie ; il enverrait son cheval dans la meilleure de vos salles et après demanderait où loger.

RÜDEGER. — Le roi Etzel dit : Les peuples jugent le prince d'après le palais qu'il habite. C'est pourquoi il y consacre toute la splendeur qu'il dédaigne pour sa personne.

HAGEN. — Ils se le figurent donc avec autant d'yeux que cette demeure a de fenêtres et le craignent au loin ? Au fait, Etzel a raison.

RÜDEGER. — La reine !

### SCÈNE VII

*(Kriemhild entre avec une grande suite.)*

HAGEN. — Toujours en noir ?

KRIEMHILD *(aux Nibelungen)*. — C'est donc vous, vraiment ? Ce sont là bien mes frères ? — Votre suite est si grande que nous croyions à l'approche d'un ennemi. — Je vous salue.

*(On échange des salutations, mais personne ne s'embrasse.)*

Cher Giselher, c'est la reine des Huns qui saluait les Burgondes; c'est ta sœur qui t'embrasse sur la bouche. Noble Dietrich, le roi m'a chargé de vous remercier d'avoir reçu ses hôtes. Je vous adresse ce remerciement.

*(Elle lui tend la main.)*

HAGEN. — On salue différemment rois et valets; singulier présage qui met en valeur certains rêves obscurs.

*(Il attache solidement son casque.)*

KRIEMHILD. — Comment? toi? ici? Qui donc t'invita?

HAGEN. — Qui invite mes maîtres m'invite. S'il me refuse la bienvenue, qu'il renvoie les Burgondes, je les suis comme leur épée.

KRIEMHILD. — Que celui que ta présence égaye s'en félicite. Que m'apportes-tu, pour attendre de moi le souhait de bienvenue? Je te jugeai indigne de l'adieu; comment pouvais-tu espérer être reçu avec joie, aujourd'hui?

HAGEN. — Que t'apporterais-je, si ce n'est moi-même? De ma vie je n'ai porté de l'eau à la mer. Ajouterai-je de nouvelles richesses à tes trésors? N'es-tu pas depuis longtemps la femme la plus riche de la terre?

KRIEMHILD. — Je ne demande que ce qui m'appartient : me l'apportes-tu? Où est le trésor des Nibelungen? Une armée vous suit. Il faut au moins autant de bras pour l'apporter; rends-le donc!

HAGEN. — La singulière envie! Ton trésor est bien gardé; nous l'avons caché dans un endroit sûr, le seul d'où les voleurs ne l'enlèveront jamais, au plus profond du Rhin

KRIEMHILD. — Ainsi, vous n'avez pu, jusqu'à présent, déterminer l'objet d'une volonté commune? Tu prétends que c'est toi qu'on trouvait indispensable au voyage, et pas le trésor? Est-ce là le gage de ta foi nouvelle?

HAGEN. — Il me semble qu'on nous invita à la fête du Solstice et non au jugement dernier? S'il faut danser avec le diable et la mort, on ne nous a pas averti en temps opportun.

KRIEMHILD. — Ce n'est pas pour moi-même que je réclame le trésor, mon dé à coudre me suffit, mais les reines sont mal venues quand la dot ne les suit pas.

HAGEN. — Le poids des armes nous ôta l'envie de nous charger de l'or. Qui soupèse mon bouclier et ma cuirasse loin d'y ajouter rien en secouera la poussière.

KRIEMHILD. — Je n'en reste pas moins la débitrice d'Etzel; mais c'est son affaire, non la mienne. Débarrassez-vous donc et suivez-moi dans la salle, il vous y attend depuis longtemps avec impatience.

HAGEN. — Je refuse de me débarrasser de mes armes. Le service de valet ne te sied guère, noble Reine.

*(A Werbel qui sur un signe de Kriemhild a mis la main au bouclier d'Hagen.)*

Toi aussi, gentil messenger, tu es trop poli; les serres ne pèsent jamais à l'aigle.

KRIEMHILD. — Vous voulez donc paraître en armes devant le roi? C'est qu'un traître vous a avertis. Si je le connaissais, il souffrirait lui-même ce dont son hypocrisie vous prévint.

DIETRICH (*s'avance*). — Cet homme c'est moi, Dietrich, seigneur de Bern!

KRIEMHILD. — Si tu ne l'affirmais toi-même, je ne le croirais pas. Le monde te surnomme le noble Dietrich, une digue contre l'eau et le feu, un guide au soleil et à la lune s'ils s'écartaient jamais du droit chemin. Sont-ce ces vertus, innommables parce que personne ne les posséda avant toi, qui te portent à exciter l'un contre l'autre des parents qui se réconcilient, à changer ta voix en souffle de discorde?

DIETRICH. — Je connais tes desseins, je partis les prévenir.

KRIEMHILD. — Alors révèle-les. Si tu connais un désir de mon âme que l'homme ou le héros désapprouve en toi, parle, condamne à ton gré; mais si tu te tais parce que tu n'oses m'accuser d'injustice, exige leurs armes.

HAGEN. — Qu'il en exprime le désir, je les lui remets.

DIETRICH. — Je vous en réponds.

KRIEMHILD. — Réponds-tu aussi d'Etzel. Oubliera-t-il lâchement cette double honte? Les nixes se parent de mes perles, les poissons de l'or rouge et ici au lieu de voir les bras s'enlacer en signe de paix, l'épée brille en guise de salut!

HAGEN. — Etzel ne vint jamais au Rhin. A moins que tu ne les lui découvres il ignorera nos usages.

KRIEMHILD. — Chacun choisit le signe qui lui plaît; vous venez sous celui du sang. Mais sachez que celui qui exalte sa propre force ne peut compter sur celle d'autrui; je tiens à vous en avertir.

HAGEN. — Nous ne comptons que sur nous-mêmes. Le reste ne nous vaut rien.

DIETRICH. — Je veillerai moi-même aux points délicats, qu'il n'en surgisse aucune discorde.

KRIEMHILD. — Tu t'en repentiras plus tard. Tu ne connais pas les Burgondes.

HAGEN (*à Rüdiger*). — Seigneur Markgrave, agis donc en allié par le sang! Qu'elle voie que nous sommes pacifiques; cherche-t-il querelle celui qui provoque l'union? Oui, Reine, nous sommes bardés de fer mais n'avons fait qu'œuvre d'amour; aussi nous te prions de sceller par ta bénédiction l'alliance qui unit Giselher à Gudrun.

KRIEMHILD. — Comment Rü leger? Se pourrait-il qu'il en fut ainsi.

GISELHER. — C'est vrai, chère sœur.

KRIEMHILD. — Vous unit-on déjà?

GISELHER. — Nous sommes fiancés.

HAGEN. — On célébrera la noce le jour où tu les béniras. (*A Gunther.*) Mais il me semble qu'il est grand temps de rejoindre le roi. La parade a déjà trop duré.

DIETRICH. — Suivez-moi. (*Il part; les Nibelungen le suivent.*)

KRIEMHILD (*à Rüdiger en partant*). — Seigneur Rüdiger, te souvient-il de ton serment? L'heure approche, songe à le tenir!

(*Tous deux sortent. L'affluence des Huns devient de plus en plus considérable.*)

## SCÈNE VIII

RUMOLT. — Que te semble-t-il de tout ceci?

DANKWART. — Tenons nos gens assemblés et... attendons.

RUMOLT. — Il est étrange que le roi Etzel ne soit pas venu à notre rencontre. Serait-ce contraire à ses habitudes?

DANKWART. — Comme cette engeance épie, louche, se tient du coude et chuchote! (*A quelques Huns qui s'approchent trop.*) Halte! Cette place est réservée! Celle-ci aussi et encore celle-là! Ne m'écrasez pas l'orteil, mon pied s'étend à vingt pas d'ici.

RUMOLD (*crie par-dessus l'épaule*). — Il me faut autant de place pour le dos; il est fragile comme une coque d'œuf.

DANKWART. — Le remède est bon. Ils grognent, mais se retirent. Inquiétante valetaille! laide! éhontée!

RUMOLT. — Un jour j'épiaï par la fente d'un rocher le cœur d'une caverne sombre. Plus de trente roues d'yeux me fixaient : verts, bleus, jaunes de feu; chaque angle cachait une bête, chats et serpents clignotaient en giroyant. C'était chose horrible! Il me sembla qu'un enfer étoilé s'était ouvert au sein de la terre, car toutes ces lueurs dansaient une folle sarabande. Ignorant ce que ce pouvait être, je reculai. Je m'en souviens en voyant loucher si perfidement cette multitude. Plus le soir s'avance, plus la ressemblance devient frappante.

DANKWART. — Il ne manque ici ni chats ni serpents, mais je ne vois pas de lion.

RUMOLT. — L'aventure nous l'apprendra. Je n'en vis pas dans la caverne. Dès que je repris les sens, j'en cherchai l'entrée. Dehors il faisait jour; je lançai quelques flèches dans les ténèbres. Beaucoup portèrent, les gémissements me l'ont prouvé; mais je n'entendis ni hurler ni grogner. Elle se blotissait au creux du rocher, la couvée de la nuit, ce lâche troupeau qui griffe et blesse traîtreusement, au lieu de bondir au-devant d'une lutte ouverte et de frapper des griffes et des cornes. J'en tiens la gageure, s'ils ne peuvent nous atteindre de dos, nous ne courrons aucun danger.

DANKWART. — Je ne puis me résoudre à les mépriser, c'est avec eux qu'Etzel conquit le monde.

RUMOLT. — Peuh ! nous ne le vîmes jamais. Ce qu'il fauchait c'était l'herbe du monde ; les chênes allemands ont rabattu ses bras et son courage.

## SCÈNE IX

*(Werbel et Swemmel sortent de la foule des Huns qui les entourait. Eckewart les suit, sans en être remarqué.)*

WERBEL. — Eh ! compagnons ! ne regagnez-vous pas vos quartiers ?

DANKWART. — On ne nous les a pas désignés.

WERBEL. — Ils sont prêts depuis longtemps. *(Aux Huns.)* Venez ! mêlez-vous comme il sied.

DANKWART. — Halte-là ! Les Burgondes aiment rester seuls.

WERBEL *(encourageant les Huns)*. — Allons donc !

DANKWART. — Je vous le répète, c'est notre coutume.

WERBEL. — A la guerre soit, mais non pour boire.

DANKWART. — Arrière ! ou je tire l'épée !

WERBEL. — Vit-on jamais de pareils hôtes ?

RUMOLT. — Ils tiennent de ceux qui les hébergent.

*(On applaudit.)*

DANKWART. — On applaudit, qui est-ce ?

RUMOLT. — Ne le devines-tu pas ?

DANKWART. — Un ami caché.

RUMOLT. — J'ai vu tantôt le vieil Eckewart se traîner par ici ; il venait de reconduire Kriemhild.

DANKWART. — Tu crois que c'est lui ?

RUMOLT. — Il me semble.

DANKWART. — Il lui jura fidélité jusqu'à la mort, lui fut sans cesse bon et serviable ; l'avertissement est sérieux.

## SCÈNE X

*(Hagen revient avec Volker.)*

HAGEN. — Eh bien ! où en sommes-nous ?

DANKWART. — Nous t'avons obéi.

RUMOLT. — Et le valet de Kriemhild nous a applaudi.

HAGEN. — Ecoutez-moi. J'ai trouvé Etzel tel que je me l'étais imaginé.

DANKWART. — Vraiment ?

RUMOLT. — Sans fausseté ?

HAGEN. — Il me semble. Il porte la cotte du meilleur de ses vaincus et parfait de la sorte le rôle du mort. L'habit lui serre un peu aux épaules, la couture cède plus souvent qu'il ne le remarque, mais les intentions sont excellentes.

DANKWART. — Alors, pourquoi ne nous reçoit-il pas ?

VOLKER. — Il me semble tenu par quelque promesse. C'est l'unique raison pourquoi il ne nous a pas reçus.

HAGEN. — C'est exact. Sa femme lui a défendu de venir au-devant de nous ; mais sa douceur nous en a bien dédommagés.

VOLKER. — Lorsqu'il nous tendit la main je ne pus m'empêcher de songer à mon chien fidèle qui se perd en démonstrations d'allégresse quand sa chaîne le retient.

HAGEN. — Ce n'est pas à ton chien que je pensais, mais au lion qui brise les chaînes de fer et respecte la faiblesse des femmes. (*A Dankwart et à Rumolt.*) Maintenant buvez et mangez. Nous venons de table et nous relevons de garde.

DANKWART. — Conduisez-nous où il vous plaira.

WERBEL (*à Swemmel*). — Tu peux t'en charger. (*Secrètement.*) Il faut que je rentre aussitôt chez la reine.

(*Tous se dispersent. Werbel rentre au palais. Eckewart réapparaît.*)

## SCÈNE XI

VOLKER. — Tu voulais me dire ?

HAGEN. — Ce ne sera jamais du consentement d'Etzel que l'on rompra la foi promise. Il est jaloux de sa loyauté. Heureux de pouvoir enfin le prouver, sa conscience déborde de toute la joie dont il l'a privée durant des années. Pourtant, le sol n'est pas sûr ; où l'on passe, il sonne creux ; ce musicien est la taupe qui le mine sourdement.

VOLKER. — Il est faux comme la première couche de glace. C'est pourquoi souvenons-nous toujours du loup apprivoisé qui mord en léchant. L'habitude qui n'est point dans le sang n'en est pas une. Mais regarde le vieux, quel air étrange il a !

(*Eckewart passe lentement comme quelqu'un qui se parle à voix basse. Ses gestes correspondent aux paroles de Volker.*)

HAGEN (*appelant*). — Eh ! Eckewart !

VOLKER. — Il chuchote, murmure, et fait semblant de ne pas nous voir. Je vais le suivre, il y compte.

HAGEN. — Bah ! nous sied-il d'épier, Volker ? Frappe plutôt du bouclier, ou cogne du glaive.

*(Il agile ses armes.)*

VOLKER. — Regarde, il fait signe.

HAGEN. — Retourne-toi. *(Ils se retournent. Hagen dit à haute voix :) Qu'on porte l'avis là où on l'ignore !*

VOLKER. — Mais...

HAGEN. — Tais-toi. Veux-tu épargner quelque honte au roi des Huns ? Qu'il y veille lui-même.

*(Echewart secoue la tête et disparaît.)*

VOLKER. — Quelle sombre visage !

HAGEN *(lui prenant le bras)*. — Eh ! l'ami ! nous sommes sur le navire de la mort. Des trente-deux vents, aucun ne peut nous servir. Autour de nous, la mer furieuse ; au-dessus de nos têtes, les lourdes nuées de l'orage. A quoi bon se soucier, si c'est le requin ou la foudre qui te dévorera ; tu n'en mourras pas moins. Ne cherche pas de prophète de bonheur, suis mon exemple : bouche-toi les oreilles, et donne libre cours à tes convoitises : c'est le droit de ceux qui vont mourir.

## SCÈNE XII

*(Les rois et Rüdiger entrent.)*

GUNTHER. — Encore au frais ?

HAGEN. — Je veux, une fois encore, entendre le chant de l'alouette.

GISELHER. — Elle ne s'éveille qu'à l'aurore.

HAGEN. — J'attendrai sa venue en chassant hiboux et chauves-souris.

GUNTHER. — Vous veillez toute la nuit ?

HAGEN. — Toute la nuit, à moins que le noble Rüdiger ne nous endorme.

RÜDEGER. — Dieu m'en garde !

GISELHER. — Alors, je veillerai avec vous.

HAGEN. — C'est inutile, nous suffisons. Nous vous répondrons de chaque goutte de sang, sauf de celle dont le moustique se nourrit.

GERENOT. — Ainsi, tu sais ?

HAGEN. — Rien ; si ce n'est que celui qui me cherche me trouve à l'instant. Et maintenant, au lit les buveurs !

GUNTHER. — Vous nous appellerez ?

HAGEN. — Soyez sans crainte ; personne ne vous réveillera, si ce n'est le coq.

GUNTHER. — Alors, bonne nuit !

*(Il entre dans la salle. Les guerriers l'y suivent.)*

### SCÈNE XIII

HAGEN (*à Gunther qui s'éloigne*). — N'oublie pas de scruter le sens de ton rêve, comme le fit ta mère au départ! (*A Volker.*) Nous veillerons à ce qu'il ne se réalise point avant que tu puisses le chanter. Il ne pressent rien du danger.

VOLKER. — Il n'ignore rien, mais son orgueil se refuse à le reconnaître.

HAGEN. — En vérité, il serait aveugle s'il ne voyait autour de nous les visages s'assombrir et les meilleurs le plus.

(*Un grand nombre de Huns reviennent.*)

VOLKER. — Regarde.

HAGEN. — Voilà le secret d'Eckewart! J'avais tout deviné. Viens, assieds-toi, tourne-leur le dos.

(*Ils s'assoient, le dos tourné aux Huns.*)

Si l'on bouge, touse : tu les verras courir. Ils s'approchent en souris, mais fuieront comme des rats,

### SCÈNE XIV

(*Kriemhild apparaît au haut de l'escalier. Werbel l'accompagne.*)

WERBEL. — Les voilà! Ils sont assis.

KRIEMHILD. — Ils n'ont pas l'air de vouloir dormir.

WERBEL. — Un signe, et une troupe se précipite sur eux.

KRIEMHILD. — Combien d'hommes as-tu?

WERBEL. — Près d'un millier.

(*Kriemhild renvoie les Huns d'un geste d'angoisse.*)

WERBEL. — Qu'est-ce à dire?

KRIEMHILD. — Qu'ils ne bougent pas! va!

WERBEL. — Prends-tu pitié des tiens?

KRIEMHILD. — Insensé! Mais le Tronjer les abattrait, tandis que Volker râclerait sa vielle! Tu ne connais pas les Nibelungen! Vite! hors d'ici!

(*Ils se retirent.*)



## SCÈNE XV

VOLKER (*saute sur pieds*). — Ils en tiennent!

(*Il entame un air joyeux.*)

HAGEN (*frappant l'archet*). — Non! non! Pas cela! Celui du Navire des Morts! Le dernier couplet, comment l'ami égorge l'ami. Puis le flambeau! Tout ce qui éclatera demain!

(*A continuer.*)

(Tous droits réservés. — Traduction de J. VANDERVELDEN.)



# Renée

---

## I

*Il est de douces choses, de douces idées. —  
Le cœur a parfois d'étranges soubresauts  
Où chaque élan, comme une vague d'eau  
S'élève vers des vides inconnus, hanté.*

*Se dit-on jamais, avant de s'émerveiller  
Devant des yeux larges et des gestes beaux,  
Que tout cela encore ne vaut pas les mots  
A d'autres choses plus noblement destinés ?*

*L'on aime des passantes ; troublantes chimères  
Qu'enveloppe l'amour d'imaginations,  
Qu'on habille des jeux si troubles des passions :*

*...Dont on ne voit l'énigmatique caractère  
Qu'à l'heure où bien vite mettent des flammes  
Des ombres comme des fantômes dans l'âme !*

## II

*Vois, comme le ciel, à cette heure, est bleu ;  
Tel un ruban d'espoir ou une couronne  
Tressés autour d'une toison d'immenses cheveux  
Dont la beauté et la jeunesse étonnent ;*

*...Et les étoiles dont l'argent clair chantonne ;  
Rêve puérite, sans doute, si l'on veut  
Mais tout de même dans lequel revit un peu  
Celle qu'en souvenir, doucement on nomme !*

*Tout cela reflète l'infini d'un sentiment,  
Auquel ardemment toute l'âme se livre ;  
Quel est-il et on le désignerait comment...*

*Ah ! qu'importe ! Tout est fièvre maintenant ;  
Je ne veux devant tout ce désir de vivre  
Qu'un peu d'illusion autour d'un cœur ivre !*

### III

*Puis le soir est doux ; à la fenêtre close  
Le silence attend, troublant, tel un soupir,  
Qui émane des délicieuses choses  
Dans lesquelles son nom s'étend et se mire.*

*L'heure ne dit rien ; seules les pensées écloses  
Au fond du cœur — mais à quoi donc bon l'écrire —  
Survivent et en regardant une rose  
Devant moi, je voudrais tant pouvoir Lui dire :*

« *Chère, fraternelle âme, trouvée au hasard,  
» Inconnue, subitement et tant aimée,  
» Quelles émotions, ce soir, encor si tard,*

» *Eveillez-vous en moi, cependant qu'un doux bruit,  
» Silencieux et grandiose, naît dans la nuit  
» Comme l'écho de ton nom étrange... Renée! »*

CLÉMENT BESSELEERS.



# Chronique du Mois

---

## La Musique

**Franciscus d'Edgar Tinel au Conservatoire. — Kaatje de Buffin à la Monnaie. — Les Béatitudes de César Franck, à Anvers.**

Le quatrième concert du Conservatoire a été consacré à l'audition intégrale du *Franciscus* d'Edgar Tinel. En apportant tous ses soins ainsi que toutes les ressources de son art et de son expérience à une éloquente interprétation de cet oratorio, M. Dubois a été mu par la pensée de rendre un solennel hommage au musicien illustre que, dans la profondeur de ses décrets impénétrables, Dieu vient de rappeler à lui, à celui dont l'œuvre tout entière fut un hymne perpétuel de foi, d'adoration et d'amour. En effet Edgar Tinel accomplit son pèlerinage terrestre les yeux fixés sur un but unique, le regard retenu par un Idéal de beauté qui revêtait pour lui deux formes, amour de Dieu, amour de l'Art, et dont les rayons sacrés pénétraient de leur énergie divine son âme de poète extasiée et confiante. A ce double idéal Tinel resta toute sa vie fidèle. Il ne concevait l'exercice de son art qu'au service de sa religion et s'il convient à quelques-uns de juger cette conception étroite, personne ne contestera qu'elle ne témoigne d'une admirable droiture de conscience artistique, d'une sûreté d'orientation et d'une puissance de volonté peu communes, la religion chrétienne apparaissant d'ailleurs à quiconque ouvre un regard attentif sur la vie comme la plus haute force individuelle et sociale de l'humanité. C'est précisément dans l'ardente vigueur de cette conviction, invincible comme le roc altier surplombant la mer, que l'auteur de *Franciscus* puisa le secret de ces inspirations largement vibrantes, de ces accents tantôt héroïques et retentissant comme des appels de croisade, tantôt s'épanouissant, suaves, en des atmosphères sonores éclairées de reflets supraterrrestres.

Dans le remarquable article que *Durendal* publia récemment, Joseph Ryelandt, un autre maître éminent de l'oratorio, dit que « si *Godelieve* et *Catharina* (la plus parfaite de ses compositions) marquent un progrès dans la technique et souvent dans l'inspiration, ces belles œuvres, d'une psychologie trop rudimentaire pour des drames et d'une allure trop scénique pour des oratorios, n'ont pas la séduction qu'eut et que conservera *Franciscus*, son œuvre par excellence ». Quoi qu'il en soit, il semble que *Franciscus* ait exercé une sorte d'apostolat et lorsqu'on songe à la glorieuse carrière qu'il a parcourue à travers l'Europe et l'Amérique, on est autorisé à dire sans exagération que, célébrant en tous lieux l'apothéose de la Bonté et de la Charité

chrétiennes, cette œuvre a véritablement rayonné sur le monde. Telle que nous l'exprimions naguère, nous redirons ici notre pensée sur *Franciscus*, partout accueilli avec le respect et l'admiration légitimement dus à ce poème pétri de foi vigoureuse, illuminé de célestes envolées et qui traduit musicalement la figure séraphique du *Poverello* avec cette même plénitude de vérité sentie, avec ce même coloris doux et surnaturel qui ont conféré l'immortalité aux interprétations picturales d'un Giotto ou d'un Ghirlandajo. Ne peut-on dire que la pensée de Tinel synthétise en quelque sorte l'âme de la Flandre et les forces vives de son génie, unissant la pureté lumineuse et recueillie des primitifs brugeois du XV<sup>e</sup> siècle à la fougue robuste et éclatante des célèbres coloristes du XVII<sup>e</sup> siècle? Aux grands ensembles vocaux, à l'effusion triomphale du Cantique du Soleil viennent s'opposer la douceur merveilleuse des appels divins, des chœurs de voix surnaturelles qui semblent descendre de sphères sublimes et c'est ainsi que toutes les énergies vivaces et généreuses de son âme à la fois lyrique et contemplative, il les versa en cette œuvre d'aurore où elles apparaissent déjà victorieusement épanouies.

Rappelons les pages maîtresses de la partition : la Ballade de la Pauvreté, dont la saveur pittoresque et moyennageuse se rehausse d'un accompagnement orchestral étonnamment suggestif, le premier dialogue entre François et les voix de l'Infini, l'hymne : *Ciel! Ciel! Ce mot ému, l'avez-vous entendu?*, la symphonie puissante et de mouvement si tragique qui, au début de la seconde partie, exprime l'horreur des guerres et le deuil de l'Eglise à la veille du XIII<sup>e</sup> siècle et de son prodigieux rayonnement, le contraste épique et saisissant entre le Génie de l'Amour et le Génie de la Haine, le Génie de la Paix et le Génie de la Guerre, puis ces trois chants de la Pauvreté, du Soleil et de l'Amour, si totalement différents l'un de l'autre et qui traduisent chacun en son accent propre, avec autant de vérité que de profondeur et d'émotion, et sous sa triple manifestation, amour des hommes, amour de la nature, amour de Dieu, toute la psychologie radieuse de François d'Assise, cette personnalité unique dans l'histoire de l'âme humaine. La troisième partie offre un enchaînement ininterrompu d'impressions fortes, nobles et touchantes. Redirons-nous la fraîcheur délicieuse de l'*Angelus*, dont l'inspiration naïve, qui fait songer à Fra Angelico, se pare de sonorités virginales et limpides, la gravité majestueusement émue des adieux de François à ses disciples, l'entrée du saint aux parvis éternels saluée par un chœur de séraphins qui doucement plane sur un accompagnement orchestral où fleurissent des harmonies heureuses, pleines de lumière et de tendresse? Et cette page grandiose du Cortège funèbre, dont la simplicité auguste et douloureuse fait monter aux lèvres de l'auditeur le nom sacré de Beethoven? Enfin, les accents désolés des Franciscains et des Clarisses s'opposant au chœur angélique qui chante joyeusement l'émancipation souhaitée de la mort bienfaisante et libératrice?

L'interprétation de *Franciscus* au Conservatoire fut remarquable d'élan et de généreuse ferveur. L'orchestre ainsi que les chœurs atteignirent souvent à une ampleur d'accent absolument impressionnante. On souhaiterait à M. Plamondon un organe plus puissant et conséquemment mieux à même de dominer les vastes déploiements orchestraux de la partition, mais en revanche

on ne saurait assez louer son profond sentiment de l'œuvre, sa maîtrise vocale aux inflexions souples et pénétrantes. M. Seguin est toujours l'artiste admirable de simplicité, d'autorité et de force expressive. M<sup>me</sup> Mellot-Joubert, MM. Anseau et Morissens complétaient très heureusement ce bel ensemble. C'est dans une atmosphère de recueillement, où l'on sentait planer à la fois le respect et l'émotion que le public du Conservatoire écouta cette œuvre de pure beauté, de lyrisme vibrant, œuvre qui demeurera l'un des plus solides titres de gloire dont puisse s'honorer le grand art religieux de notre pays.

\* \* \*

Parlons maintenant de *Kaatje*, récemment représentée à la Monnaie, et où le talent de M. Buffin se montre affiné et enrichi.

C'est toujours faire œuvre délicate et périlleuse que de revêtir de musique une pièce de théâtre qu'on s'est habitué à aimer et à admirer sous sa forme purement littéraire. Il est d'observation constante que la plupart des chefs-d'œuvre de la littérature dramatique ont été de la sorte altérés ou amoindris. Entre cent exemples nous pourrions citer *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Faust*, *Guillaume Tell*, *Le Cid*, *Polyeucte*, dont les noms glorieux, transférés dans le domaine de l'opéra, ont dépouillé la meilleure part de leur prestige. Trop indépendante pour entrer dans l'esprit intime de l'œuvre poétique et s'y assujettir discrètement, la musique est composée plutôt à propos et à côté du poème dont elle voile ainsi la beauté essentielle et adultère l'inspiration. Si on en excepte le *Don Juan* de Mozart qui sûrement ne tombe point sous le coup de cette observation, on peut dire que Gluck seul a accompli ce miracle d'art de couler à nouveau dans le moule de son génie les plus radieux chefs-d'œuvre de la littérature antique et de les grandir encore en les créant pour ainsi dire une seconde fois.

Si dans la *Kaatje* de M. Spaak, l'expression verbale est généralement fine, fleurie d'images heureusement évocatives, si en revanche la fermeté disciplinée du style y fléchit parfois et que pour ce motif il semble difficile de lui accorder la qualification de chef-d'œuvre, il est certain d'ailleurs que par la saine beauté de son inspiration familiale et patriale, par la forte simplicité de l'action exempte d'éléments mélodramatiques et parasites, par le charme symbolique et l'auréole de poésie touchante dont se nimbe la figure centrale du poème, l'œuvre de M. Spaak a obtenu auprès du public un succès direct, rapide, rayonnant, et occupe une place d'avant-plan dans la production théâtrale de notre pays.

M. Buffin, avec un tact qui décèle en lui le poète et l'homme de goût à côté du musicien, a composé pour *Kaatje* une musique qui, harmonieusement, se fusionne avec le frais sentiment de l'idylle naïve qui l'inspire. Sans vouloir plagier en leurs mobiles reflets les formes imprécises et fugaces de l'esthétique debussyste, il s'est aussi gardé de cet autre écueil encore plus redoutable de la forme d'opéra proprement dit, découpé en chœurs, airs, duos, avec leurs ornements encombrants, hors de propos en l'occurrence, et où

l'arome délicieux du poème se fut promptement évanoui. Il a adopté le parti d'une symphonie se développant à l'orchestre parallèlement à l'action.

Imprégnée de tendresse et d'émotion, unissant la distinction de la ligne à la plénitude harmonieuse, cette musique coule avec une grâce exempte de monotonie (nous ferons toutefois une réserve sur une certaine propension à multiplier les *glissando* des harpes), discrètement colorée, souvent suggestive, sans accaparer abusivement l'intérêt au détriment de l'action dramatique par de vaines surcharges, d'oiseuses recherches d'effets sonores et de timbres rares où un musicien de métier, moins intuitif ou moins compréhensif de son sujet que M. Buffin, se serait peut-être complu. Mais si dans la conception esthétique de M. Buffin, la partie orchestrale se trouve au premier plan, la partie vocale n'est sûrement point négligée, se recommandant par la justesse et les qualités expressives de la déclamation lyrique. Parmi les pages les plus captivantes de la partition, nous signalerons au premier acte la scène entre Kaatje et Jean, au second, les élans enflammés où Kaatje exprime l'ivresse de l'attente, au troisième, la scène de la dentelle, l'inspiration la plus exquise du poème de M. Spaak, que M. Buffin a traitée avec infiniment de charme.

C'est dans la plus séduisante eurythmie de gestes et d'attitudes, éclairée par la virginité douceur d'une physionomie pensive où comme dans un miroir se lisent toutes les impressions de l'âme, que M<sup>me</sup> Heldy compose le rôle de Kaatje. M. Girot (Jean) y joint le prestige de sa belle voix et de son interprétation si généreuse. M. de Cléry à qui est confié le rôle du Père y atteste une fois de plus cette autorité et cette remarquable souplesse d'assimilation dans la création d'un personnage qui lui sont coutumières. Il faut citer aussi M<sup>me</sup> Bardot dans le rôle de la Mère, M<sup>me</sup> Symiane dans le rôle de la Servante. Le commentaire orchestral est délicatement nuancé sous la direction très intelligente et attentive de M. Lauweryns. Le décor, suggestif de poésie intime et familière comme une toile de Terburg ou de Van Miéris, est ravissant de composition, de perspective et de couleur.

GEORGES DE GOLESCO.

\* \* \*

**Les « Béatitudes » de César Franck à Anvers.** — La Société des Concerts de Musique Sacrée d'Anvers a donné, le 9 mars, une exécution intégrale des *Béatitudes*. Les fervents de haute musique ont pu assister la veille à Bruxelles à la répétition du concert Ysaye, où M. Lasalle a dirigé d'une façon supérieure et extrêmement soignée les plus belles pages orchestrales du maître liégeois : les *Variations symphoniques* et les *Djinno* (avec le pianiste Cortot), la *Symphonie*, *Psyché*, l'interlude de *Rédemption*, le *Chasseur maudit*. Et, le 20 mars, M. Capet et son admirable groupe (avec Lewis Richards) couronnaient la série de leurs auditions par une séance Franck : la sonate, le quintette et le sublime quatuor. Ce fut donc vraiment, en cet

espace de douze jours, comme un merveilleux festival où l'on put contempler à nouveau le faisceau magnifique de ces chefs-d'œuvre (1) qui font de César Franck l'une des plus grandes et nobles figures de la musique moderne.

Une œuvre *jaillie du cœur* ! n'est-ce point là, tout d'abord, l'impression causée par les *Béatitudes* ? Et cette impression, confirmée chez nous à chaque audition, est si forte qu'elle n'est en rien compromise par les quelques mesures déplorables qui déparent la première, la cinquième et la septième partie ; elle est si vive qu'il faut d'abord dominer l'émotion ressentie pour pouvoir considérer et admirer l'architecture du monument sonore.

Comme Beethoven l'écrivit à la fin de sa *Messe en ré : vom Herzen... zu Herzen* (venue du cœur, qu'elle aille au cœur). Et, en vérité, je ne connais que Beethoven qui ait eu, depuis un siècle, à un tel degré, cette vertu d'être vrai, de ne rien dire que le vrai, de ne parler que pour soi, sans penser au public. Jamais la foi ne s'est exprimée avec cette sincérité. Franck est le seul musicien qui ait réellement vu le Christ et qui le fasse voir. J'oserais même dire que son Christ est plus simple que celui de Bach, où la grandeur de la pensée est parfois entraînée, par la recherche de la forme et par une sorte d'habitude d'écriture, à des répétitions, à des artifices de virtuosité qui l'affaiblissent. Chez Franck, c'est la parole toute pure du Christ sans ornement extérieur, dans sa force vivante ; et l'accord est merveilleux de la musique et de cette auguste parole où résonne la conscience du monde.

L'exécution d'Anvers fut vraiment très bonne. M. Ontrop est devenu un chef tout à fait remarquable, qui, à l'ardeur, à la conviction, à l'intelligence artistique, joint toutes les qualités que l'expérience, la pratique du métier et l'atmosphère des chefs-d'œuvre lui ont acquises. Ses deux cents choristes et son orchestre (qui était autrefois la partie faible) sont devenus d'excellents collaborateurs. L'interprétation de cette œuvre si difficile mériterait un éloge presque sans réserve, si trop de nervosité dans l'accent et de précipitation dans l'allure de certaines pages — telles que le prélude orchestral de la quatrième béatitude et surtout le chœur des miséricordieux dans la cinquième n'en avaient amoindri l'impression d'intériorité et le charme suave. Mais il y eut réellement des instants admirables : l'émouvante troisième, l'adorable sixième, la sublime huitième furent rendues de façon magnifique.

M. Albers, le bel artiste que Bruxelles a tant acclamé autrefois à la Monnaie, chanta « la voix du Christ » avec une dignité calme, noble, mais trop froide. M. Froelich donna beaucoup de relief au rôle de Satan. M<sup>me</sup> Campredon a une voix très belle, qui charma beaucoup l'auditoire dans l'air de l'ange du pardon. M<sup>me</sup> Marie Ontrop, une charmante et très intelligente cantatrice, qu'on voudrait entendre plus souvent, dit admirablement le beau chant de la *Mater dolorosa*. Enfin, MM. Lheureux et Ausseau interprétèrent de façon

---

(1) Seuls des ouvrages susdits ne méritent pas ce titre souverain : *Le Chasseur maudit*, qui n'est qu'un beau morceau de concert, d'un intérêt pittoresque, et le poème symphonique avec piano, les *Djinnns*, qui n'est pas même, ou peu s'en faut, intéressant à ce point de vue.



parfaite les deux merveilleux solos de ténor du prologue et de la quatrième béatitudo.

En résumé, un beau triomphe de plus à l'actif de la Société des Concerts de Musique Sacrée.

C. M.

## Théâtre du Parc

**Le Double madrigal**, pièce en trois actes et en vers de M. Jean Auzanet. — **La Conversion d'Alceste**.

On avait annoncé cette pièce comme un pendant aux *Romanesques*. Il s'en faut de beaucoup que l'assimilation soit juste et pertinente. Ce petit chef-d'œuvre d'Edmond Rostand reste une merveille de grâce, de charme et de fantaisie ingénieuse, tandis que les trois actes de M. Auzanet sont assez décousus, extrêmement languissants et souvent ennuyeux. L'auteur du *Double madrigal* développe en long et en large l'idée piquante et jolie qu'incarne, dans les *Romanesques*, le spadassin Straforel, entrepreneur d'enlèvements. Mais il y insiste, il appuie, il y montre une lourdeur pénible et même quelque vulgarité. Ah! la mesure, le doigté subtil! voilà ce qu'avait, à vingt-cinq ans, le futur auteur de l'*Aiglon*; et voilà ce qui manque ici.

Au demeurant, les vers de M. Auzanet, malgré leurs prosaïsmes, sont souvent agréables, coquets et bien rimés. Et il y a, de-ci de-là, quelques scènes assez bien venues, bien qu'un peu conventionnelles et trop « déjà entendues. »

La *Conversion d'Alceste*, pastiche de Courteline, précédait le *Double madrigal*. Cette suite au *Misanthrope* est digne de son modèle, et Molière l'eût signée.

L'interprétation des deux pièces fut aussi médiocre que possible, mis à part M. Dauvilliers qui, en Alceste, eut de l'accent. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

\* \* \*

**Après moi**, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein.

On se souvient des huées qui, lors de sa création à la Comédie-Française, accueillirent cette nouvelle pièce de M. Henry Bernstein. Bien que la désertion de celui-ci dût laisser froids les bons gens de Bruxelles, il y eut pourtant, au Parc, quelques spectateurs qui pensèrent qu'*Après moi* ne méritait guère une réception plus enthousiaste, mais ils se sont bornés à rire. Et, ma foi, j'avoue que ces rires n'étaient pas toujours déplacés. En dépit des critiques qui pensent que nous sommes en présence, ici, de la pièce la plus adroite et la plus forte de Bernstein, l'histoire de ce mari acculé au suicide par une faillite honteuse, et qui se reprend à la vie parce que sa femme l'a trompé, cette histoire est vraiment trop absurde et trop sottise pour que l'on n'en pouffe point, si peu qu'on ait encore de sens du ridicule.

Le surhomme de M. Bernstein est d'une pleutrierie, d'une veulerie qui vous inspirent tout à la fois de la pitié et du dégoût. Et voilà qui nous prouve que violence et puissance, cela fait deux... au moins ! Décidément, j'aime mieux les héros de Corneille.

Au surplus, *Après moi* fut joué à merveille ; M. Krauss et M<sup>me</sup> Rolly ont fait preuve d'un énorme talent en des rôles étrangement pénibles. Il ne fallait rien moins pour faire passer ce drame, dont certaines scènes étaient capables de donner des haut-le-cœur aux gens, non point tant à force de brutalité qu'à force de bêtise ou de platitude (j'ai dit assez de bien de l'*Assaut* pour être franc en cette occasion).

\*  
\* \*

### Grisélidis. — Tartufe. — Les Fausses confidences

Le public de jeunes filles des Matinées littéraires avait fait un vif succès à *Grisélidis*, conte en vers écrit en collaboration par Armand Silvestre et Morand. Les spectateurs du soir y ont trouvé aussi un charme fort agréable. Même quand ce n'est point Sarah ou Moreno qui les dit, ces vers ont une grâce et une harmonie de fort bon aloi. On a beaucoup applaudi les interprètes féminins de ce léger fabliau, et ce n'était que justice : M<sup>mes</sup> Borgos, Vasselin, Dudicourt et Lefèvre étaient toutes excellentes à des titres divers, et à la joie de les entendre s'ajoutait celle de les regarder. MM. Marey, Blancard et Brousse s'acquittèrent très bien, eux aussi, de rôles qui exigeaient ensemble de la verve et du sentiment.

L'éducation classique du public bruxellois se continue au Parc. Tandis que M. Reding, de sa propre initiative, offrait ce régal de grand art, M. de Féraudy dans le rôle de Tartufe, où l'éminent acteur égale, s'il ne les surpasse, les meilleurs créateurs de cette puissante figure, le Comité du théâtre Belge organisait de son côté deux représentations excellentes. *Les Fausses confidences*, pur chef-d'œuvre de psychologie délicate et de finesse sentimentale, durent à la grâce expressive de M<sup>lle</sup> Duluc et au jeu très distingué de M. Dessonnes d'être mises pleinement en valeur. Il faut reconnaître d'ailleurs que ces deux grands comédiens furent utilement secondés par les acteurs ordinaires de notre théâtre national.

Ah ! que l'idée fut donc heureuse de reprendre le **Barbier de Séville** ! Au fait, je crois me souvenir que c'est moi qui l'ait eue... Et comme nos dramaturges seraient bien inspirés de retourner à l'école de M. de Beaumarchais ! Que cette prose incisive, nerveuse, alerte et souple, a gardé de jeunesse ! Que tout cela est joyeux et grand, facile et profond à la fois !

L'interprétation, du reste, fut parfaite de naturel et d'homogénéité : c'est à coup sûr l'une des meilleures que nous ayons eues cette année. M. Roger Montaux, en comte Almaviva, fut fringant à souhait. M. Péral, en Figaro, se révéla comédien accompli, plein d'entrain, d'esprit et de fougue. L'intelligent M. Gournac campa un Basile de beau style. Bartholo, c'était M. Darras, d'une drôlerie fort pittoresque. Et M<sup>lle</sup> Duluc prêta son charme exquis et sa sûre élégance à la fûtée Rosine.

FRANZ ANSEL.

## Salons d'Art

**L'exposition des œuvres de M. Verhaeren** au Cercle devait, d'après les dires, nous révéler l'artiste sous un jour nouveau : la palette s'était éclaircie, les tons s'étaient harmonisés, les sujets eux-mêmes n'étaient plus empruntés uniquement aux ornements d'église... en un mot, il devait y avoir du neuf et le visiteur avide de sensations en était tout émoustillé.

Il a fallu déchanter. Monsieur Verhaeren continue à peindre en quatre tons, toujours les mêmes, des sujets qu'il a reproduits cent fois et que nous connaissons depuis toujours, il les adorne de petites taches jaunes, en relief, qui papillonnent sur la toile à la façon d'insectes et vous fatiguent la rétine par leur sarabande désordonnée.

Les plans, dans cette kermesse de la couleur, se confondent au grand dommage de la perspective et de l'hygiène moderne qui réclament plus d'air.

Je ne veux point médire des riches brocarts excellemment rendus ni des vieux murs de sacristie aux patines superbes, mais il faut les peindre selon leur matière, les uns ont de la souplesse, les autres de la résistance, ne l'oublions pas. M. Verhaeren n'a pas de conseils à recevoir, je l'engagerai néanmoins à ouvrir sa fenêtre de temps à autre, et à faire, chez lui, des courants d'air.

R. G. G.

\* \* \*

**L'exposition des œuvres de M<sup>me</sup> Ida Hynderick de Smedt** au Cercle. — La dune est un inépuisable sujet d'études pour les artistes. Elle est riante, elle est triste, elle est monotone et contient aussi une gamme de nuances variées à l'infini. C'est ce qui fait son attrait. Peu de peintres s'y sont consacrés, elle méritait plus d'hommages.

M<sup>me</sup> Hynderick lui a rendu celui d'une admiration sincère et d'un culte exclusif; elle a été charmée par les tonalités des sables de La Panne, la délicatesse des chardons gris, la souplesse des herbes jaunes couchées par la tempête et la profondeur des horizons maritimes, elles les a peints avec amour, ce qui est la première condition du succès, avec sincérité, ce qui en est une autre. Quand M<sup>me</sup> Hynderick mettra plus d'air dans ses ciels et les exécutera plus librement, d'une seule venue, quand ses avant-plans auront plus de corps et que ses lignes d'horizon seront plus légères, en conservant les harmonies de couleur qu'elle a notées si justement, elle nous donnera des œuvres tout à fait bonnes où les amis de la dune auront plaisir à retrouver les impressions qu'ils ont eux-mêmes ressenties, ce qui est assurément la jouissance la plus douce que peut nous procurer l'œuvre d'art. Cette satisfaction, la prochaine exposition la leur donnera très complète, nous n'en doutons pas un instant.

# Fleurs d'Artichauts

---

*A ma cousine Monique d. F...*

*J'aime beaucoup les artichauts,  
Non tels que les sert la cuisine,  
Bouillis ou farcis, froids ou chauds ;  
Mais tels, mon artiste Cousine,*

*Que, dans les grands vases du Mick,  
Disposés par tes mains de fée,  
Ils prennent un suprême chic  
Et des allures de trophée.*

*Avec leurs raideurs de métal  
Et leurs fleurs aux reflets de bronze,  
Ils semblent d'art oriental  
Et ciselés par quelque bonze.*

*Au gel vaillamment supporté  
Ils doivent leurs exquises teintés,  
Comme les âmes leur beauté  
Aux maux qu'elles portent sans plaintes.*

*Frappés à mort par l'âpre hiver,  
Ils cachent leur douleur farouche  
Sous un sourire triste et fier  
Et ne souffrent pas qu'on y touche.*

*Tout, en eux, est rigide dur,  
Hérissé de pointes traîtresses :  
Seul, leur cœur, d'un violet pur,  
Offre un velours doux aux caresses.*

*Inaccessible et renfermé,  
Ce cœur délicat est l'emblème  
De ceux qui, n'ayant pas aimé,  
Se défendent de l'amour même :*

*Qui s'y frotte s'y pique ! Il faut  
Une égale douceur de geste  
Pour toucher un cœur d'artichaut  
Et pour se faire aimer d'Alceste !*

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM.

## LES LIVRES

---

**Mozart. Sa vie musicale et son œuvre (1756-1777).** Essai de biographie critique suivi d'un nouveau catalogue chronologique de l'œuvre du maître, par T. DE WYZEWA et G. DE SAINTE-FOIX. 2 vol. — (Paris, Perrin.)

Le présent ouvrage comprend deux volumes contenant ensemble près de mille pages de texte serré, le premier intitulé *l'Enfant Prodige*, et le second, *le Jeune Maître*. Encore inachevé, car il s'arrête à la vingt et unième année, il n'en constitue pas moins un des travaux les plus importants de bibliographie savante et de critique musicale qui aient paru en ces dernières années.

Envisagée d'un point de vue synthétique et supérieur, il est incontestable que l'œuvre de Mozart apparaît dans son ensemble et plus que toute autre avec un caractère très concordant de parfaite et merveilleuse unité. L'essence lumineuse de cette âme et de ce génie limpides y est partout présente, marquant d'une empreinte fixe et inaltérable la moindre des productions du maître de Salzbourg, s'exprimant en ce langage unique, d'une beauté harmonieuse et suprême, et auquel nul autre ne saurait être comparé. Et cependant, malgré cet évident caractère d'unité que manifeste l'œuvre de Mozart, et dans sa vision extasiée des êtres et des choses, et dans la fermeté, la constance de sa foi esthétique en un idéal de bonheur et de sérénité supraterrrestres, l'analyste savant et subtil ne tarde pas à y apercevoir les traces de fréquents changements de style qui, sans atteindre la nature foncière de l'inspiration, se révèlent dans le choix des formes adoptées pour l'exprimer.

Au cours de cette carrière éblouissante aussi prodigieusement courte que prodigieusement remplie, ces changements naturellement très rapides reflètent les influences des maîtres que le jeune Mozart a successivement connus et adorés. Son imagination souple et aimante a cueilli partout des éléments de beauté mais pour les transmuier par l'énergie de son activité créatrice dans le rayonnement souverain de sa propre personnalité. Telle est l'idée féconde et originale qui a servi de guide à MM. de Wyzewa et de Sainte-Foix dans leur immense travail, les mettant sur la voie de découvertes aussi intéressantes qu'instructives.

En effet, la classification chronologique de l'œuvre de Mozart, classification rationnelle et basée sur l'étude attentive de cette œuvre, ne représentait que la moindre partie de la tâche entreprise. La vie de Mozart de 1756 à 1777 est divisée par les auteurs en vingt-quatre périodes dont chacune fait l'objet d'un chapitre spécial étudiant les traits caractéristiques du

style de Mozart à un moment donné de sa carrière et corroborant ensuite ces appréciations par un examen critique détaillé et approfondi de chacune des œuvres composées en cet espace de temps. Deux cent quatre-vingt-huit œuvres sont ainsi minutieusement analysées, attestant l'influence successive de Schobert, musicien exquis et trop peu connu, de Chrétien Bach, des italiens Boccherini, Sacchini, Piccini, de Joseph et Michel Haydn, etc., etc.

A ce point de vue surtout les érudits collaborateurs ont rassemblé une foule de rapprochements curieux, d'indications très précieuses sur la formation et le développement du génie de Mozart. On pourra peut-être dire qu'en sa synthétique concision la magistrale étude de Camille Bellaigue sur le maître de Salzbourg pénètre plus à fond et fait mieux saisir ce qu'il y a d'éternellement beau dans cet art. Nous répondrons à cela que l'ouvrage de M. de Wyzewa contient des enseignements d'un ordre différent et qu'il ne convient point d'ailleurs de faire entrer en ligne de comparaison le labeur probe, ingrat et méticuleux de l'érudit avec la manière plus profonde du critique artiste, sorte de voyant intuitif aux horizons larges, aux conceptions inspirées. Tel Vincent d'Indy dans son admirable livre sur Beethoven.

Quoi qu'il en soit, soutenus par un zèle fervent, par leur culte passionné de l'œuvre du maître, par une ardeur et une persévérance d'investigation dont le superbe effort appelle tous les hommages, les auteurs de la *Vie de Mozart* ont réalisé un travail d'une rare ampleur qui, pour la richesse de la documentation, la nouveauté des aperçus, la sûreté de la méthode critique, est le plus complet qui ait été publié jusqu'ici sur l'œuvre du musicien par excellence.

GEORGES DE GOLESCO.

**Le langage musical**, par les D<sup>rs</sup> ERNEST DUPRÉ et MARCEL NATHAN.  
— (Paris, Alcan.)

Ce livre, que je viens de lire avec le plus vif intérêt, mérite d'attirer l'attention de tous les médecins, mais spécialement de ceux qui, comme moi, sont amateurs de musique. Les idées, si originales et si neuves que les auteurs exposent sur le langage musical, m'ont vivement frappé. J'ai particulièrement goûté les pages consacrées à l'étude de la formation du langage musical et de ses divers modes d'expression. Il serait téméraire, de ma part, de vouloir résumer en quelques lignes les théories ingénieuses formulées par mes confrères français.

Au point de vue médical, deux chapitres m'ont vivement intéressé : c'est d'abord celui où les auteurs décrivent d'une façon magistrale les troubles psycho-névropathiques du langage musical, que l'on observe chez certains malades; c'est ensuite et surtout celui qui a pour objet les troubles psychiques, qui ont été constatés chez quelques grands compositeurs de musique. On sait que Lombroso, dont les idées exagérées ont beaucoup perdu de leur vogue, avait prétendu que le génie n'était qu'une espèce de folie. Parmi les artistes de génie, ce sont surtout les musiciens qu'il considérait comme entachés d'aliénation mentale. Aucun des compositeurs célèbres n'échappait à cet arrêt; Gluck et Mozart pas plus que Chopin et Schubert, sans oublier,

bien entendu, Beethoven et Wagner. Les auteurs ont passé cette opinion au crible d'une critique serrée et judicieuse, et ont montré que ces musiciens immortels, à qui nous devons de si grandes jouissances artistiques, ne méritent pas l'anathème de Lombroso.

Le dernier chapitre, consacré à l'étude de la mélothérapie, me paraît trop écourté. Il est vrai que nous sommes encore peu avancés sur cette question du traitement de certaines maladies par la musique. Mais il eût été intéressant de suivre les auteurs, si compétents en la matière, dans des développements plus étendus et plus précis.

D<sup>r</sup> MœLLER.

### **Musique et musiciens de la vieille France**, par MICHEL BRENET.

— (Paris, Alcan.)

Les revues — avouons-le — sont les nécropoles de la littérature. Les travaux de tous genres qu'elles font passer sous les yeux du lecteur, qui saura, dans quelques années plus tard, où les retrouver, qui se doutera encore de leur existence? Aussi ne peut-on assez fortement approuver les écrivains qui, conscients de leur valeur, prennent soin de réunir en volume des travaux importants, longuement mûris, et de les sauver par là d'un oubli quasi certain... C'est ainsi que nous avons reçu, avec la plus vive satisfaction, le dernier volume de M. Michel Brenet, *Musique et musiciens de la vieille France*, dans lequel l'auteur a réuni une série d'études publiées par lui dans diverses revues, le *S. I. M.*, la *Tribune de Saint-Gervais*, la *Rivista musicale italiana*, les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.

M. Michel Brenet est l'une des trois ou quatre plus éminentes personnalités de la musicologie française contemporaine. Ses travaux se recommandent à la fois par l'ampleur, la minutie et la conscience de l'information documentaire, par la finesse de l'intuition, la concision de la forme, la claire et harmonieuse disposition des éléments. Dans le recueil ci-dessus cité, nous avons lu — ou relu — avec un intérêt soutenu des notes sur les *Musiciens de Philippe le Hardi* — une bibliographie du vieux maître néerlandais *Ocheghem* qui condense tous les éléments actuellement réunis sur ce maître, — des notes sur les *Origines de la musique descriptive* (où l'auteur s'inscrit en faux contre l'hypothèse, aujourd'hui généralement admise, relative à l'intervention des instruments dans l'ancienne polyphonie); enfin, un travail sur Jacques Mauduit, ce musicien humaniste du xvi<sup>e</sup> siècle, Français, qui suivit Baïf dans ses essais de versification qualitative, « à l'antique », par longues et par brèves.

E. CL.

### **La Résonance du toucher et la Topographie des Pulpes**,

par MARIE JAËLL. — (Paris, Alcan.)

Il faut admirer l'esprit scientifique qui préside aujourd'hui à l'étude de tous les problèmes techniques, dans l'exécution musicale comme dans les autres branches de l'activité humaine. L'art pianistique, l'une des plus redoutables des performances artistiques, est entrée depuis quelques années dans cette phase nouvelle. En Allemagne, il a inspiré les remarquables travaux

de Scharwenka, Deppe-Caland, Rodolphe Breithaupt, dont le grand ouvrage, *Das Gewichtspiel* (le jeu par la pesanteur [du bras]), comprend, sauf erreur, quelque six cents pages. En France, M<sup>me</sup> Marie Jaëll est le représentant le plus attitré de cette conception scientifique des techniques musicales. Sous le titre bizarre reproduit ci-dessus, elle publie, avec dessins, diagrammes, photographies, planches en couleur à l'appui, de nombreuses observations sur l'influence, dans le jeu du clavier, du sens tactile et des réflexes singuliers qui se manifestent dans l'action combinée des deux mains : observations parfois bien subtiles dans leurs déductions, peut-être même oiseuses au point de vue pratique, mais dont on ne saurait contester l'ingéniosité et l'intérêt.

E. CL.

**Ma Vie**, par RICHARD WAGNER, traduction de N. Valentin et A. Schenk, tome III. — (Paris, Plon, 1912.)

Nous avons annoncé l'apparition des deux premiers volumes de cette autobiographie tant attendue, nous n'insisterons donc plus sur l'intérêt capital qu'elle présente pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de la musique moderne. Le troisième et dernier volume, qui vient de paraître, va de 1850 à 1864, de l'installation à Zurich à l'arrivée à Munich ; c'est dire qu'il traite des périodes les plus mouvementées et les plus décisives de l'histoire du maître avant l'apothéose de Bayreuth. On remarque à la fin du livre une excellente table des noms cités dans les trois volumes.

E. CL.

**Musiciens et poètes**, par JEAN CHANTAVOINE. — (Paris, Alcan.)

Sous ce titre, M. Chantavoine rassemble en un volume divers articles et études où, suivant sa coutume, il fait œuvre de critique sagace et averti.

On lira avec fruit les fines appréciations sur Goëthe musicien, appréciations étayées d'extraits de sa correspondance avec le compositeur Zelter d'après laquelle on voit combien chez le grand poète l'amour de la musique était pénétré de métaphysique et d'intellectualité. Citons également les articles sur le neveu de Beethoven, sur Lœwe et la ballade allemande, celui qui traite des rapports entre Heine et Liszt, et où les sentiments vils et intéressés du premier contrastent vivement avec la noblesse d'âme, la franchise et la droiture du second. Enfin et surtout l'étude sur Schumann qui termine le volume, caractérisant de façon très perspicace le génie et l'art du poète de Zwickau.

GEORGES DE GOLESCO.

**L'expérience mystique et l'activité subconsciente**, par JULES PACHEU. — (Paris, Perrin.)

M. Pacheu — fort connu pour ses travaux de psychologie mystique où il s'est spécialisé — tend à montrer, dans son dernier ouvrage, que l'étude, par la psychologie empirique, des états de conscience des mystiques chrétiens ne permet pas d'établir, ni non plus d'écarter l'hypothèse de l'intervention d'une



causalité divine ou angélique. La psychologie, *comme telle*, indépendamment de la philosophie générale et des sciences religieuses, doit laisser la question ouverte. Car les explications purement naturelles par la subconscience, même sous la forme perfectionnée que leur donne M. Delacroix, sont insuffisantes, et, d'ailleurs, dût-on même recourir à la subconscience pour en rendre raison, il resterait qu'on n'atteindrait là que la cause *instrumentale* des phénomènes mystiques, le problème de la cause *principale* demeurerait toujours en suspens et relèverait de la métaphysique et de la théologie. D'un autre côté, les phénomènes mystiques, à se fier même au témoignage des grands mystiques chrétiens, n'autorisent point, en dehors de toute conception métaphysique et religieuse, de conclure avec certitude que Dieu s'est trouvé là présent et agissant.

Telle est la thèse de M. Pacheu, et pour la démontrer il fait un exposé critique très fouillé, qui est d'un homme parfaitement au courant et d'un esprit pénétrant. Nous ne pouvons toutefois souscrire pleinement en tous points à son interprétation des faits mystiques. Pour établir que la psychologie, en tant qu'exclusivement scientifique, ne permet point de conclure, de façon certaine, à l'action de Dieu, n'est-il point amené à atténuer la valeur de l'attestation des mystiques, de telle sorte que l'explication ultérieure par la causalité divine — dont M. Pacheu admet la possibilité et la légitimité — n'ait plus, comme base d'élan, tous les faits qu'elle est en droit de réclamer. Ainsi, il atténue singulièrement la portée objective du sentiment de présence des mystiques, de leur conscience d'un contact intime avec Dieu, par la « fine pointe de l'esprit » et même non plus seulement par les facultés, mais par la substance même de l'âme. Etant donnés les témoignages en cause, leur nombre, leur concordance, leur caractère formel et précis, étant donnée la valeur des témoins, est-il loisible de prendre une attitude qui approche au moins de l'agnosticisme ? Et n'est-ce point restreindre, d'une façon arbitraire, le fondement que la psychologie scientifique offrira ultérieurement aux démonstrations du philosophe ou du théologien ?

E. JANSSENS.

**La philosophie de M. Henri Bergson**, par RENÉ GILLOUIN. — (Paris, Grasset.)

S'il n'était une intelligence bien française, M. Gillouin aurait pu intituler son livre, à la mode allemande, « Introduction » à la philosophie bergsonnienne. Quiconque, en effet, veut prendre contact avec la pensée de M. Bergson fera bien de lire cet ouvrage si clair et si pénétrant, avant d'aborder « Matière et mémoire » ou l'« Evolution créatrice. Il s'évitera bien de la peine et échappera à bien des méprises. On sent que M. Gillouin a une longue fréquentation de son auteur, qu'il l'a relu, médité avec sympathie, avec amour. Aussi les pages où il fait connaître l'essentiel de sa doctrine sont-elles, en règle générale, remarquables de concision, de netteté, de transparence, sauf, peut-être, le chapitre consacré à résumer « Matière et mémoire » où l'on souhaiterait parfois un peu plus de relief.

L'étude de M. Gillouin relève, avant tout, de la méthode interne : elle considère le bergsonnisme uniquement de l'intérieur, sans le rattacher, d'une manière marquée, au mouvement de la philosophie contemporaine. Ce travail de rapprochement serait plein d'intérêt et compléterait heureusement le présent ouvrage.

ED. JANSSENS.

**La valeur du spiritualisme**, par JEAN LUBAC. — (Paris, Grasset.)

L'ouvrage de M. Lubac vise uniquement à vulgariser. Il ne conviendrait donc point d'y chercher une étude critique approfondie des thèses fondamentales du spiritualisme. Il n'a d'autre ambition que d'en faire un plaidoyer aisément accessible au grand public lettré.

On y trouve un essai de conciliation des doctrines traditionnelles sur l'âme spirituelle et immortelle et sur Dieu, avec nombre de doctrines bergsonniennes. C'est dire que M. Lubac est à la fois intellectualiste avec les grands spiritualistes des siècles passés et, d'autre part, avec plusieurs de nos contemporains, intuitionniste et partisan de la philosophie de l'action. Son intellectualisme se ressent de ce voisinage : il est assez vague et peu précis. Car si M. Lubac reconnaît à l'intelligence une certaine valeur d'objectivité, il semble très souvent ne point distinguer le concept du mot, la représentation intellectuelle de son expression verbale. Qui ne voit que ce nominalisme bergsonnien enlève à l'idée la valeur représentative qu'on lui a d'autre part accordée? Le livre appellerait encore, de-ci de-là, quelques réserves. Mais nous reconnaissons volontiers que l'ensemble est d'une inspiration heureuse. En plusieurs endroits même, on lit avec plaisir des pages clairement pensées, d'une langue ferme et transparente.

ED. JANSSENS.

**Histoire religieuse de la Révolution française**, par M. PIERRE DE LA GORCE, t. II. — (Paris, Plon et Nourrit.)

Ce nouveau volume de M. de la Gorce embrasse la période qui va de 1791 à 1793. C'est, d'une part, l'œuvre de l'Assemblée législative et de la Convention contre les catholiques et le clergé, la poursuite des insermentés, l'emprisonnement, la déportation puis la mort décrétées contre les opposants ou les suspects; d'autre part, l'insurrection des populations de l'Ouest, exaspérées par les lois et les décrets de persécution contre les croyances et les coutumes qui leur étaient chères.

Histoire de peu de jours et de beaucoup d'événements. Chacune de ses pages est tachée et, quelquefois, éclaboussée de sang : exécutions légales, assassinats isolés, massacres en masse, comme ceux de septembre; épisodes de la guerre fratricide, batailles, embuscades, représailles.

Pour ceux qui vécurent ces années d'épouvante et de violence, le sentiment de l'horreur dut finir par s'émuousser ou, peut-être, l'emportement de la lutte — qu'ils appartenissent à l'un ou à l'autre parti — ne leur laissait-il que de médiocres facultés de sensibilité. Cette horreur, dont la passion politique annulait alors les impressions, nous l'éprouvons tout entière à la lecture de ce livre qui n'est pas un réquisitoire, mais un exposé impartial et attristé des faits.

ARNOLD GOFFIN.

## NOTULES

---

**Le présent numéro de « Durendal »** contient une reproduction de la **Procession de Werchter** par **Frans Van Leemputten**.

Peinte en 1901, exposée au Salon triennal d'Anvers en 1903 et peu après à Berlin, cette œuvre y fut acquise par le gouvernement allemand et est restée ainsi peu connue chez nous. Il a fallu la récente exposition, au Cercle Artistique d'Anvers, des études et croquis de M. Van Leemputten, aux fins de nous confier « comment, disait-il, je prépare un tableau », pour rappeler cette toile pittoresque et probe à notre souvenir et à notre attention.

L'artiste y rend un hommage filial à ce village honnête et croyant d'où il est parti vers une estimable renommée et il se targue de revendiquer son origine rustique en faisant figurer sur le tableau la maison couverte de chaume où il naquit et le paisible logis à un étage où vécurent ses parents.

Eduqué par ses yeux et dégrossi par ses lectures, fils de ses œuvres, Frans Van Leemputten, paysagiste et animalier, se haussa à diverses reprises à la composition dans des représentations de scènes de piété collectives. Observateur direct de l'en-dehors des fêtes religieuses de la campagne, il reste à égale distance de la noble contention de Charles De Groux de la « Procession de saint Guidon à Anderlecht » et du charivari des kermesses de Martin Melsen et, s'il fallait lui trouver un frère spirituel dans la littérature, nous évoquerions Georges Eekhoud, au temps des « Milices de saint François ».

La *Bénédiction des chevaux à Werchter*, la *Procession aux chandelles de Montaigu* et le *Pèlerinage d'Hackendover* font de Frans Van Leemputten le maître de nos pèlerinages brabançons.

\*  
\* \*

**Mort du peintre Borel.** — Paul Borel est mort il y a quelque temps à Lyon, dans sa 84<sup>e</sup> année. Il a décoré la chapelle des Augustines de Versailles (voir les pages que Huysmans consacre à Borel dans la « Cathédrale »), la Basilique d'Ars, l'église Saint-Paul de Lyon. Son œuvre capitale se trouve dans la chapelle des Dominicains, à Oullins près Lyon. Elle comprend deux suites de panneaux : Les Miracles de Jésus et les Pèlerins d'Emmaüs, pleins de foi brûlante, de force et d'évocation, et quelques autres peintures dont un admirable « Moïse frappant le rocher ». Au dire de Henry Béraud, Borel consacra plus de vingt ans aux compositions d'Oullins. « De loin en loin, dit ce critique, quelques pèlerins fervents, venus du bout du monde, s'arrêteront devant ces fresques incomparables. Ils pleureront d'angoisse; le génie de Paul Borel les emplira de stupeur. Nul peut-être ne

publiera son admiration, et cette postérité émue et silencieuse sera, étant sans apprêt, selon les vœux de celui qui vient de disparaître après s'être toute sa vie caché d'être un grand homme. »

Dans toute sa vie comme dans son art, Borel a été un catholique ardent. Lors de l'expulsion des Petites-Sœurs de l'Assomption, l'hiver dernier, il se trouvait, dès 6 heures du matin, dans la cour du couvent, à Oullins, pour protester et pour assurer de sa sympathie les petites servantes des Pauvres. L'Art catholique est en deuil. Mais la mort de Paul Borel a été entourée d'une sérénité religieuse, d'une grave allégresse. Il s'est vraiment endormi dans le Seigneur. Il va retrouver là-haut ses ancêtres, ses frères, les Bâtitseurs de Cathédrales et les Primitifs.

Ses funérailles ont eu lieu dans la vieille Basilique d'Ainay, au milieu d'une nombreuse assistance. S. G. Mgr Lecrin, archevêque de Lyon, Primat des Gaules, a voulu rendre à cet artiste chrétien, à ce bon serviteur de Dieu, un suprême hommage : il a donné l'absoute.

A nous qui restons sur cette terre d'exil et de combat, Paul Borel donne un exemple précieux. Il a ramené l'Art à sa fonction véritable : la glorification de Dieu. Toute sa vie est une leçon de foi et de charité, de travail, d'humilité, de renoncement.

On annonce la mort, à Surgères (Charente-Inférieure, du poète **Léonce Depont**.

Léonce Depont, peu connu du grand public, avait publié de jolis poèmes d'une forme très pure : *Sérénités, Déclins, Pèlerinages, Triomphe de Pan*. L'Académie l'avait plusieurs fois couronné.

Il était âgé de 51 ans.

La roue tourne. Les « jeunes » ont rapidement des rides. La vogue et la mode vont vite. Heureux qui peut se confiner en une retraite paisible et laborieuse. Berlioz était enchanté de vivre en cette maison de la rue du Mont-Cenis où Harriett Smithson lui chantait sa musique, où Vigny, Liszt, Emile Deschamps, Chopin allaient le visiter. « Je me crois en Italie, à Subiaca ! » s'écriait-il au dire de son biographe, M. Baschet. Et ce Léonce Depont, dont le nom frappera pour la première fois peut-être bien des gens, ce poète que la gloire va maintenant baiser au front dans son tombeau, écrivait, croyant et résigné :

*Laissez-moi donc mourir devant quelque beau site,  
Les yeux pleins de votre œuvre et le cœur plein de vous,  
Et demeurez propice au peu que sollicite  
Le pécheur d'autrefois qui veut s'éteindre absous.*

Ce sont les derniers vers qu'ait publiés Léonce Depont. C'est le dernier vers de lui qu'au 1<sup>er</sup> septembre ait imprimé la *Revue des Deux-Mondes*. Il allait bientôt s'éteindre, et voilà qu'il va vivre maintenant dans la mémoire des hommes.

(*Echo de Paris.*)

**La Société de Musique de Tournai** annonce son prochain et dernier concert de la saison pour **le dimanche 27 avril, à 2 heures**. On y exécutera le chef-d'œuvre de HÆNDEL : **Le Messie**, suivant les traditions de l'Angleterre.

*Les solistes seront* : **M<sup>mes</sup> Mellot-Joubert et Philippi, MM. Plamondon et Frölich**, les premiers chanteurs d'oratorios de notre époque. Avec de tels artistes et les chœurs si réputés de cette Société, **Le Messie** recevra une interprétation de tout premier ordre. Nous engageons vivement nos amateurs de musique à se rendre ce jour-là à Tournai pour y entendre l'un des plus merveilleux ouvrages qu'ait produit le génie humain et que l'on n'entend, hélas, que trop rarement dans notre pays.

\* \* \*

**Une exposition Henri Evenepoel à Bruxelles.** — Cette admirable exposition d'un de nos plus grands peintres belges a été ouverte, à Bruxelles, à la galerie Georges Giroux, 26, rue Royale, le 5 avril. Les organisateurs ont pu réunir la totalité des tableaux, étude et croquis que l'artiste a laissés. Nous rendrons compte prochainement de cette exposition.

Il y a longtemps que nous n'avons plus eu à Bruxelles une exposition d'un aussi vif intérêt. Tous les Bruxellois doivent aller la voir et même nos provinciaux. Cela vaut un voyage, à coup sûr.

\* \* \*

### Vient de paraître :

**Vita vera**, par notre ami et collaborateur **Johannes Joergensen**, le célèbre écrivain catholique danois, dont la conversion au catholicisme, il y a quelques années, eut un si grand retentissement en Danemark. Ce livre est d'un intérêt poignant. C'est le récit émouvant de la conversion de l'écrivain. Ce livre est aussi beau que le fameux volume *En Route* de *J.-K. Huysmans*. Il est écrit dans un style admirable et plein de pensées chrétiennes profondes et saisissantes. Ce livre parut en danois sous le titre : *Notre-Dame de Danemark*. On a eu tort, à mon avis, de l'abandonner. N'était-ce pas un hommage à Celle qui a charge de ramener les âmes à Dieu. Le livre a été traduit en français par Siegel-Launoy et de la Fabrège. Il contient une introduction de Georges Goyau, le célèbre écrivain catholique français. Nul n'était plus désigné que lui pour présenter au public ce beau livre de littérature chrétienne. (Éditeur Beauchesne, Paris. Prix : 3 fr. 50.)

\* \* \*

**L'Almanach des étudiants catholiques de Gand** a paru récemment. Une importante collaboration littéraire contribue, comme chaque année, à l'intérêt de cet annuaire intellectuel de la jeunesse belge. Le morceau capital du présent volume est l'étude de M. Victor Kinon sur la poésie de Thomas Braun. Très curieuse l'enquête faite près des écrivains catho-

liques au sujet du *Drapeau*, dont l'année 1913 marque le vingtième anniversaire. Les fondateurs de l'alerte petite revue lui donnent un souvenir enthousiaste et ému. M. Pol Demade raconte quelques faits assez piquants; en voici un :

« (Un) autre éreintement, plus retentissant encore (que celui de Léo Taxil) atteignit en pleine gloire littéraire Edouard Descamps, qui venait d'obtenir pour un drame nègre « Africa », un prix de 10,000 francs, et devait devenir un jour notre premier ministre des Arts, Sciences et Lettres. Cet éreintement me valut, je le sais, d'être rayé, quelques années plus tard, de la liste des présentations dans l'ordre de Léopold, mais je m'en console en songeant que l'auteur d' « Africa » dut renoncer, de ce coup, à présenter au public un second drame du même acabit qu'il avait en portefeuille et qui y est resté... pour l'honneur des lettres belges. »

M. Georges Ramaekers a, dans sa longue réponse; ces phrases amusantes et curieuses :

« Ah! l'anticlassicisme farouche des rédacteurs du *Drapeau*! il fit florès encore en ce Congrès littéraire de Gand organisé par vos aînés les Etudiants de la section des Lettres. Une philippique de Demade et les mille traits de Van den Bosch et de De Baets firent un peu sourire, dès lors, le directeur du *Spectateur catholique*, Edmond de Bruyn, qui les traita de « mauvais écoliers ».

» C'est bien ainsi que les traiteraient aujourd'hui les « classiques français » dernier cri : ceux qui sont à la fois pour Auguste Comte et... l'Eglise de France, la légitimité et... le duc d'Orléans, le culte esthétique de la *Cathédrale*... et l'*Art poétique* de Boileau!

» A cause de ce retour factice et politique de plusieurs hommes de lettres et écrivains français à la littérature d'ancien régime, à cause aussi de la persistante influence qu'exerce sur le panurgisme littéraire d'ici tout exemple — bon ou mauvais — « qui vient de France », les démolitions des classiques par Van den Bosch, Henri Carton de Wiart, l'abbé Hoornaert, Pol Demade, Maurice Dullaert, etc., ces démolitions qui semblaient oiseuses à Ed. de Bruyn en 1897 deviendront d'étrange actualité quand l'engouement pour le « grand siècle », né du snobisme et de la mode, aura été poussé au paroxysme dans d'absurdes salons Louis XVI puant encore le plâtre frais ! »

\*  
\* \*

### Viennent de paraître :

Nous recommandons instamment à nos lecteurs ces nouveaux volumes de nos amis :

**Le cœur timide.** Roman par notre collaborateur **Georges Virrès.** (Bruxelles, Mertens, éditeur.)

**Un Belge,** par **H. Davignon.** (Paris, Plon.)

**Le hêtre pourpre,** par **Léon Souguenet.** (Paris, Editions des Marches de l'Est.)

**L'enfer du Dante**, par **Ernest de Laminne**. Traduction avec notes. (Paris Perrin.)

**Monsieur Romain**, par **G. Willame**. (Bruxelles, Ecrivains belges.)

**Le Capitole**, par **Th. Rouvez**. (Idem.)

**Le petit Poels**, par **L. Courouble**. (Bruxelles, Lacomblez.)

**Joë Trimborn**, par **Grégoire Le Roy**. (Paris, Figuière.)

\* \* \*

### Accusé de réception :

ART : *Velasquez*, par AMAN-JEAN. Collection illustrée : Art et Esthétique (Paris, Alcan).

BIOGRAPHIE : *Louis Veillot* : L'homme, Le lutteur, L'écrivain, par EUGÈNE TAVERNIER (Paris, Plon).

LITTÉRATURE : *Figures d'évocateurs*, par VICTOR-EMILE MICHELET (Paris, Figuière). — *Paroles devant la vie*, par ALEXANDRE MERCEREAU (idem). — *L'inquiétude de Dieu dans l'œuvre de quelques poètes contemporains* (Gand, Vanderschelden). — *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, par ERNEST LA JEUNESSE. Nouvelle édition accrue d'un avant-propos et de soixante croquis de l'auteur (Paris, Plon).

POÉSIE : *Les semailles*, par GEO DRAIN (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — *L'enfant qui fut déçu*, par CHARLES PLISNIER (Mons, édit. de Flamberge). — *Sur la route claire*, par CHARLES GROLLEAU (Paris, édit. du Temps Présent). — *La visite du berger*, par PAUL VAILLANT-COUTURIER (idem). — *Le cantique des saisons*, par ARMAND PRAVIEL (idem). — *L'impossible idéal*, par SUZANNE TEISSIER (idem).

ROMANS : *Le sang des émeutes*, par YVES LE FÉBURE (Paris, Figuière). — *Les copains*, par JULES ROMAINS (idem). — I. *Mirah Clarke*. II. *Les Royalistes*, par CONAN DOYLE. Traduit de l'anglais par RENÉ LÉCUYER (Paris, Plon). — *Jacotte et son cousin*, par ALICE DECAEN (idem). — *Hors du foyer*, par MARGUERITE PORADOWSKA (Paris, édit. du Temps Présent).

THÉÂTRE : *Ce bon Monsieur Zoetebeek*, comédie bruxelloise par JULES VAN ROY et LOUIS BAJART (Bruxelles, Lamberty).

VARIA : *Les vrais aînés de la maison de France*, d'après la généalogie authentique de la maison de Bourbon (Paris, Figuière).

# La Rosserie de la Reine Pédaque

M. le Ministre de la Guerre vient d'enrichir notre littérature officielle d'un nouveau rapport au Roi, qui fait l'ornement du *Moniteur Belge* (oh! combien belge!) du 2 avril. On y lit :

« Depuis quelques années, le nombre des hommes incorporées dans chacune de ces compagnies a diminué notablement et absorbe une quantité de cadres... »

Bizarre manie! Ne lui ménageons pas des critiques « justement fondées ».

\* \* \*

Il existe une « méditation » lamartinienne sur l'enthousiasme. M. Gaston Pulings, qui s'essaie sur le même thème dans le *Catholique*, déchaîne surtout son enthousiasme contre la grammaire élémentaire; il est question, dans son poème, d'un *bel* oriflamme, d'un corps qui *se* vieillit, de jours jeunes et cristallins « où *bout* vingt ans et ses années », d'un baume « où le fort se refait ». J'en passe.

Comment ne pas s'attendrir à ce « vieux mot d'autrefois sorti de tes lèvres avec des pleurs dans la voix »? Et qui ne s'empreserait, puisque « c'est la marque suprême »,

*De placer sa jeunesse en un beau diadème  
Au-dessus des communs...*

Cela ne dégotte pas encore Lamartine, hélas!

\* \* \*

PROFONDE PENSÉE : L'*Action économique* consulte quelques spécialistes sur la baisse de la Rente belge. Voici une des réponses publiées dans le numéro du 5 avril :

« Mon avis sera très net.

» La Rente baisse parce que l'intérêt n'est pas assez rémunérateur.

» Elle remontera infailliblement le jour où cet intérêt sera relevé.

» GEORGES DE RO,  
» Sénateur de Bruxelles. »

\* \* \*

RUDE FRANCHISE : Dans le *Journal de Bruxelles*, du 9 avril, Erasme fait l'éloge funèbre de Pierpont Morgan, amateur d'art, et souligne la difficulté qu'il y a à s'improviser connaisseur. « Un homme de 60 ans qui commence à aimer l'art, dont il ne s'était jamais occupé jusque-là, ne peut l'aimer vraiment, ni apprendre à s'y connaître sérieusement. Il faut donc qu'il ait une autre idée, celle d'assumer une fonction, comme un député qui n'a jamais regardé un tableau de sa vie et qui entre dans une combinaison ministérielle où l'administration des Beaux-arts vient à lui incomber. »

\* \* \*

UNE ADMIRABLE PAGE DE LITTÉRATURE NATIONALE. Dans son numéro du 27 mars 1913, l'*Indépendance Belge* rapporte en un style appliqué et choisi un trait vraiment émouvant :

« LE JOLI GESTE.

» Sur la route noyée de lumière et tout enbaumée de l'odeur grisante des mimosas qui suit la courbe gracieuse du cap d'Antibes, dans le murmure rythmique des vagues frangées de mousseline blanche, un ronflement de moteur se fait entendre au loin.

» Une petite fille au visage hâlé par le grand air, dont la brune chevelure frissonne sous la caresse de la brise, se tient immobile sur le bord du chemin. Ses fines oreilles ont perçu le bruit de l'auto et, prudemment, elle attend que celui-ci l'ait dépassée pour continuer son chemin.

» Des fleurs liées en gerbe sont dans sa main. C'est une pauvre petite paysanne d'une douzaine d'années, mais ses traits sont d'une jolie expression et son regard est noir et profond comme une nuit d'été.

» L'auto arrive avec une allure modérée... Un jeune couple, aux allures extrê-



mement distinguées, en occupe le siège moelleux... Le voici devant l'enfant qui serre toujours dans sa main les fleurs fragiles... Mais voici que, sur un signe de la voyageuse, la voiture stoppe soudainement... La jeune femme sourit à l'enfant, l'invite à s'approcher, lui adresse quelques paroles encourageantes... Un peu intimidée d'abord, la petite paysanne s'enhardit et, d'un geste délicieusement spontané, elle tend ses fleurs à la voyageuse.

» Celle-ci prend les fleurs, embrasse l'enfant, lui demande son nom et l'endroit où habitent ses parents... A toutes ses questions, la petite paysanne répond avec une assurance enfantine. Alors, la jeune femme se penche vers son compagnon, lequel a suivi cette petite scène en souriant. Elle lui dit quelques mots à voix basse. IL A COMPRIS.. Fort aimablement, il remet à l'enfant une belle pièce d'or et l'auto repart.

» Les deux voyageurs n'étaient autres que nos souverains, en ce moment au cap d'Antibes. »

\* \* \*

LA POPULARITÉ DE RAYMOND POINCARÉ  
Nous lisons à ce sujet dans la *Belgique Artistique* : « M. Raymond Poincaré est populaire... Il sort beaucoup. Il se montre... On le voit partout... Au concours agricole, IL A GOUTÉ DE TOUS LES CRUS ! L'enthousiasme déborda comme les coupes. On l'escorta en l'acclamant. Le bruit s'est répandu rapidement dans Paris que le Président VENAIT DE BOIRE VIN SUR VIN SANS ÊTRE INCOMMODÉ !!! »

« M. Poincaré est UN LEVIER ! »

« Le jour où M. Poincaré mit le pied à l'Elysée, UNE COCARDE A FLEURI DANS TOUS LES CŒURS FRANÇAIS ! »

« Un ami sûr m'a affirmé que, le jour du triomphe du nouveau Président, l'une de ces circés l'avait convié à la suivre et à l'aimer, EN L'HONNEUR DE M. POINCARÉ. Ceci est vraiment *admirable* ! » Admirable en effet, plus qu'admirable... SUBLIME!!!

LE GRAND ROSSART

















## LE CHRIST ET L'INSTITUTEUR

SUR LA ROUTE DE FURNES

(Dessin d'Edmond Van Offel)





# Joie païenne = Tristesse chrétienne<sup>(1)</sup>

---

MESDAMES, MESSIEURS,



Vous savez la gracieuse fiction connue en littérature sous ce nom : l'âge d'or. Les vieux Grecs avaient imaginé ce rêve idyllique d'une époque très ancienne, d'une époque primitive où la vie s'écoulait riante et bonne, au sein d'une nature bienveillante, dans l'abondance facile, surtout dans la quiétude du cœur que ne troublait aucune passion, de l'âme que n'attristait aucun mystère.

Les poètes chantaient cet âge de félicité auquel avait présidé l'excellent Saturne ; les simples y croyaient.

Par exemple, il avait été de courte durée : peu à peu l'or s'était mué en argent, et ç'avait été le règne de Jupiter ; puis une nouvelle transformation s'opéra, et ce fut l'âge d'airain ; finalement le fer apparut et la mythologie métallurgique prit fin.

Les poètes cessèrent de chanter les âges, les simples eux-mêmes se déshabituèrent d'y croire ; il ne resta de ces jolies choses, qui avaient été des rêves de poésie humaine, que leurs noms, inertes et froids, matière à métaphores pour les pédants à venir...

Ce qui ne périt pas, c'est l'instinct profond d'où était sortie la légende, c'est le besoin qu'éprouve l'homme, en proie à la misère actuelle, de rêver tantôt dans le passé et tantôt dans le futur, une heure où sa race ne connut point, ne connaîtra plus la dure nécessité de souffrir.

---

(1) Nous réunissons ici deux conférences faites à Bruxelles, le 15 et le 22 janvier 1913.

Dans nos temps modernes, cet instinct-là produit plutôt, je le reconnais, des visions d'avenir, visions religieuses ou scientifiques, visions de sociologues ou de poètes; pourtant il se retourne encore vers le passé pour lui faire subir le travail d'idéalisation, pour le dorer rétrospectivement. Seulement il ne le fait plus avec la naïveté poétique des primitifs, mais il y apporte la docte et grave érudition d'une époque férue de critique et pétrie de philologie. Et le résultat c'est qu'au lieu de créer ainsi une gracieuse légende, un mythe riant, un rêve que l'on pourrait encore ingénument caresser en se disant : « Ce n'est qu'un rêve », au lieu de cela, il aboutit à quelque erreur historique que l'on se voit dans la nécessité de combattre et de rejeter. C'est d'une erreur pareille que je viens vous entretenir ce soir, d'une réplique moderne de l'âge d'or des vieux Grecs, et mon titre vous a dit, laquelle : je viens vous entretenir de la joie païenne.

## I

Vous n'ignorez pas ce que l'on entend par la joie païenne. A en croire certains hommes savants d'aujourd'hui versés dans l'humanisme et l'archéologie, il aurait existé une époque où la vie était autrement aimable et douce à vivre qu'au <sup>xx</sup>e siècle où nous sommes, et même qu'aux dix-neuf qui l'ont précédé. Le monde depuis tout ce temps-là est devenu triste, et contraint, et inquiet; il s'est dénaturé, c'est-à-dire il a perdu le sens de la nature, la trouvant mauvaise alors qu'elle est bonne, guerroyant contre alors qu'il faut aller après, vivant dans l'idéal alors que la vie est dans le réel, consumant dans la poursuite de cet idéal chimérique les forces et le temps dont le réel aurait fait de la joie. Le monde depuis dix-neuf siècles est devenu triste. Le Christ a tué la joie, la libre joie des hommes. Et alors ce sont des dithyrambes pour célébrer cette belle joie humaine, la noble joie païenne dont le plus authentique spectacle aurait été donné au monde par les enfants de l'Hellade.

Le Grec (avant d'avoir entendu la parole de l'apôtre Paul) avait, paraît-il, ce bel équilibre de nature qui ne se rencontre plus, hélas! Doué du sens parfait de la mesure, il y avait trouvé le secret de la vie comme le canon de la beauté.

Intelligent, il percevait certes le mystère la vie, mais l'heureuse pondération de son esprit empêchait qu'il s'en frappât ni qu'il en devînt pâle et morose...

Religieux, il vivait avec intensité le besoin du divin, mais la même modération gracieuse de son caractère lui faisait accommoder la religion à la vie de la manière la plus harmonieuse, la plus souple et la moins gênante qui se puisse rêver.

Sensible, il vibrait aux tristesses inévitables de la vie, mais sa sensibilité justement tempérée de sagesse se portait aussitôt de l'autre côté (comme on fait dans une barque qui penche) et l'équilibre était vite rétabli.

Idéaliste, il cultivait le rêve avec amour, mais il poussait rarement le rêve au-dessus des nues, il planait bas et se ménageait toujours un atterrissage facile et rapide.

Bref, le Grec avait tout à la fois, le sens, l'amour et le respect de la nature : il l'interrogeait et elle lui répondait : il l'aimait et elle lui souriait : il la suivait et elle le béatifiait. Le Grec avait saisi la vie, en retour de quoi le Grec vivait!...

Le Christ a changé tout cela. L'Évangile qui devait être message de paix a jeté le trouble partout : par l'introduction dans la vie de la nature d'une vie prétendue supérieure à la nature, le Christ a gâché la nature.

Gœthe a symbolisé ce lieu commun d'histoire romantique dans ce poème (admirable, s'il n'était faux) *La Fiancée de Corinthe*. La jeune Corinthienne promise d'abord au jeune Athénien, alors que « le temple serein de Vénus était encore debout » est vouée à Jésus par sa mère devenue entretemps chrétienne. Et la vierge en meurt ! Et, morte, elle revient torturer le peuple des jeunes hommes qu'elle veut immoler à sa rage d'angoisse.

La jeune Corinthienne, c'est la nature violentée par le Christ, le jeune Athénien, c'est l'homme désormais tourmenté par la nature qui se venge. Et Anatole France, reprenant ce thème de Gœthe pour en faire le sujet de ses *Noces corinthiennes*, déclare : « J'ai repris à mon tour et développé cette vieille histoire, car je n'ai rien trouvé qui peignît mieux le déclin des dieux antiques et l'aube chrétienne dans un coin de la Grèce. » Lui-même, du reste, est trop profondément troublé par ses atavismes chrétiens pour pouvoir peindre autre chose de la vie grecque :

*D'autres ont exprimé ton enfance tranquille  
Lorsque de la fontaine où respiraient tes dieux,  
Tu revenais, portant au front l'urne d'argile!...  
Tant de paix convient mal à mon cœur anxieux.*

*Moi j'ai mis sur ton sein de pâles violettes  
Et je t'ai peinte, Hellas, alors qu'un Dieu jaloux,  
Arrachant de ton front les saintes bandelettes,  
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux.*

*Dans le monde assombri s'effaça ton sourire,  
La grâce et la beauté périrent avec toi,  
Nul au rocher désert ne recueillit ta lyre  
Et la terre roula dans un obscur effroi.*

*Et je t'ai célébrée, ô fille des Charites,  
Belle et pleine d'amour en tes derniers moments,  
Pour que ceux qui liront ces paroles écrites,  
En aiment mieux la vie et soient doux aux amants...*

Et vous entendez bien ce que l'on entend par la « vie », et par la « nature », et par la « beauté », et par l' « amour » ? Si vous en doutiez, un autre poète doublé, comme Anatole France, d'un philosophe, se charge de vous renseigner, qui, peignant la même époque du déclin du paganisme, la ramasse toute dans une allégorie plus expressive encore que celle des *Noces corinthiennes* : un anachorète du désert qui chemine dès l'aurore à travers l'oasis, tombe face à face avec une troupe de faunes (est-il besoin que je vous rappelle ce que personnifient les faunes et qu'ils ne sont pas autre chose que les instincts les moins délicats de notre nature, incarnés dans des êtres hybrides participant de l'homme et du bouc ?) et les faunes demandent grâce au moine. Ecoutez leur prière. C'est de nouveau l'agaçant couplet de la libre joie païenne tuée par le Christ, mais de la joie sous une forme plus abjecte que celle dont parlait Anatole France, et c'est pourquoi je joins cette citation d'Edm. Harau-court à celle de son confrère.

*Pourquoi nous torturer ainsi, moine aux yeux froids,  
Laisse-nous vivre, ô mort qui méprises la vie !*

*Nous avons cru que ton Sauveur nous oubliait  
Et que l'on pouvait vivre en se faisant docile.  
Vois! nous avons quitté la Grèce et la Sicile,  
Et la douce Italie où Virgile a chanté...  
Pour laisser à ton Dieu les pays de beauté,  
Nous fuyons par delà les colonnes d'Hercule!  
Mais la croix nous poursuit partout : Maïa recule!*

Ils continuent ainsi, vantant les temps anciens, rappelant les bienfaits qu'ils avaient su répandre sur les hommes :

*Depuis plusieurs milliers de printemps, notre race  
N'avait que du bonheur à donner au passant.*

. . . . .

*Ceux qui venaient vers nous s'en allaient rajeunis  
Et nos voix guérissaient à force d'être saines...*

. . . . .

*Zeus nous versait l'azur ; son fils versait le vin,  
Cypris donnait la joie et la vie était bonne...*

Mais l' « Homme du Christ » est impitoyable, les chasse à grands signes de croix et les pauvres faunes sur qui pleure le poète, s'en vont enfin, désespérés, toujours plus loin, et le moine les entend crier :

*« Allons mourir! Jésus a proscrit la nature. »*

En somme donc, le christianisme aurait attristé l'humanité parce qu'il est une doctrine d'Idéal transcendant, inculquant la nécessité pour la masse de faire prédominer l'esprit sur la chair, invitant quelques-uns à se libérer totalement de la chair par le vol de l'esprit et donc imposant à tous indistinctement la rude condition de se combattre eux-mêmes. C'en était fait de la vie libre et naïve, sans contrainte ni remords, la belle vie au soleil de cet être de chair et de sang, de poussées et d'instincts que Taine appelle quelque part dans un accès d'enthousiasme naturaliste, « le bel animal humain ».

Oui, Taine! car je ne vous ai cité que trois poètes comme patrons de la thèse en question. Mais c'est de toute une lignée de philosophes et d'historiens qu'ils procèdent — de toute une

lignée de professeurs surtout : la joie païenne est un lieu commun de l'Université de France depuis un demi-siècle et plus. L'oracle de Michelet est célèbre autant que faux : « La vie grecque si terrible d'action, de lutte, de périls et de guerres, eut cela d'admirable, et qui compensait tout : elle était une fête. Du berceau, par les fêtes on allait au tombeau. Elles égayaient la mort même. Fêtes de la nature et de l'humanité, fêtes de fiction dramatique et d'histoire nationale, fêtes des exercices et de gymnastique charmantes de force et de beauté qui créaient l'homme même, faisaient les dieux vivants qu'imita Phidias. Comment avec une existence si radieuse n'être pas gai ? Peut-être on mourait tôt ? N'importe ! La vie n'avait été qu'un sourire héroïque ! » (Il est vrai que Michelet est bien le plus fougueux visionnaire d'histoire que le romantisme ait connu !)

Heureusement, on en revient ! L'étude comparée des religions dont vous connaissez les merveilleux accroissements depuis un quart de siècle, a amené des penseurs à regarder d'un peu plus près et plus profondément l'âme grecque et, d'une façon générale, l'âme païenne ; la philologie a suivi et peu à peu nous voyons se produire une mise au point tout à fait calmante. Je dis bien calmante, car il devenait positivement agaçant de voir triompher sans fin, sous le couvert des plus grandes autorités de la République des Lettres, le préjugé absurde ! Maintenant on dit tout haut, on commence à dire tout haut qu'il y avait dans le tempérament grec une disposition à la tristesse, un fond de mélancolie intense.

On parle de la tristesse d'Homère, comme jadis on parlait de sa bonhomie ; on sent la tristesse d'Hésiode et celle de Mimerne et celle de Théognis et celle (même) de Pindare.

On mesure plus exactement la tristesse insondable d'Héraclite. Hérodote, le globe-trotter, apparaît triste par endroits, et Thucydide, habituellement...

La tragédie grecque n'avait jamais paru joyeuse ; (il y aurait fallu par trop de bonne volonté !) mais on goûte mieux et l'on exprime mieux la sombre et désespérante philosophie qui se cache invariablement sous le masque d'Eschyle, voire de Sophocle ; quant à Euripide, c'est une âme douloureuse si proche de nous qu'elle aura accueilli comme des frères au

royaume des ombres, les âmes désespérées de Théodore Jouffroy, de Sully-Prudhomme.

Enfin, les poètes de l'Anthologie voient lugubre. Plus le Grec va et plus il s'assombrit. Or, vous n'oubliez pas que dans une littérature se mire exactement l'âme habituelle d'un peuple? On se demande dès lors comment les partisans de la joie grecque ont bien pu lire leurs auteurs pour conclure à cette chose énorme : la sérénité riante et imperturbable de la vie ancienne, quand depuis l'Epopée primitive (en passant par toutes les formes de la Poésie) jusqu'à la Philosophie, toute la littérature hellénique reflète toutes les tonalités de la tristesse humaine.

Mais ce qu'il y a de curieux et pour ainsi dire de piquant, c'est que l'espèce et les causes de la tristesse antique, telle qu'elle se révèle et circule dans cette littérature, sont, au vif, ce que l'on reproche au christianisme d'avoir introduit dans le monde et d'y avoir répandu.

Et je voudrais vous montrer ceci un peu longuement.

D'abord et dès les origines, on perçoit chez les Grecs et d'une manière âcre et profonde, la tristesse de la vie, c'est-à-dire ce sentiment d'angoisse et de détresse produit par la vue combinée de l'universalité de la douleur et de la vanité des joies, du plaisir, de toutes choses...

Achille revient de tuer Hector et de le mutiler affreusement; le vieux roi Priam vient lui redemander le cadavre souillé de son fils et Achille dit à ce vieillard dont l'aspect lui a rappelé son propre père : « Ah! vivre dans la douleur, tel est le sort que les dieux réservent aux misérables humains. Les dieux seuls sont exempts de soucis. Deux vases sont placés devant Zeus qui contiennent l'un les biens, l'autre les maux. Celui à qui le dieu en distribue après les avoir mélangés, rencontre dans sa vie tantôt un bien, tantôt un mal; celui pour qui il puise seulement au vase des douleurs, est voué aux outrages, à la faim, au vagabondage sans fin par le monde, sans honneur et sans gloire! » Voilà une fable passablement suggestive : Homère ne suppose déjà plus que parfois le dieu ne puise qu'au vase des joies : la vie lui apparaît universellement douloureuse. Ce n'est qu'une question de degré dans la douleur.

Le vieil Hésiode ne voit pas autrement : Il se dit « né en des jours mauvais, sur la fin lamentable d'un monde qui se



désagrége (déjà!) les maladies silencieuses et muettes planent sur les mortels et les assaillent; la terre est pleine de douleurs et aussi la mer... »

Mimnerme, au siècle suivant, est tout aussi pessimiste. On n'a de son œuvre que quelques fragments; ils sont tous dans le mode mineur : « Les plaisirs éphémères de la jeunesse passent comme un songe; la vieillesse sans amour et sans joie, odieuse aux enfants, méprisée des femmes, confond la beauté et la laideur et ne trouve aucune joie dans la lumière du soleil... »

Théognis (encore un siècle plus tard) rejoint tout bonnement Job : « Aucun des mortels qu'éclaire le soleil n'est heureux... Il vaut mieux pour les enfants des hommes, qu'ils ne naissent pas, qu'ils ne voient pas la lumière ardente du soleil; s'ils sont nés, qu'ils franchissent le plus vite possible les portes du monde inférieur, qu'ils se couchent sous un épais monceau de terre!... »

N'est-ce pas que voilà une joie grecque qui ressemble terriblement à cette tristesse iduméenne : « Périsses le jour où je suis né et la nuit où l'on a dit : Un homme est conçu! Ce jour, qu'il se change en ténèbres, cette nuit qu'elle n'entre plus dans la supputation des mois!... Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère; au sortir de ses entrailles que n'ai-je expiré! Je dormirais, je serais en paix couché... là où se repose l'homme épuisé de forces!... »

Il y aura au moins un poète pour donner une note vibrante et frémissante de vie, le chantre de la force, de la gloire, du triomphe olympique, le poète des athlètes qui tressait sur leurs fronts en sueur la couronne de ses odes enthousiastes, Pindare! Pindare?... Ah! certes vous ne voudriez pas qu'il rivalisât avec Jérémie; et le métier ne le voudrait pas non plus. N'empêche que telle de ses odes triomphales (la VIII<sup>e</sup> Pythique) est selon la forte expression d'un scholiaste, « une vraie lamentation sur la vie humaine! » Sous ses enthousiasmes de fête, Pindare laisse percer le fond triste de sa race : « Créatures d'un jour, que sommes-nous, que ne sommes-nous pas? Nous sommes le songe d'une ombre; ah! nous ne sommes pas de la lignée des dieux qui ne connaissent ni la fatigue, ni la maladie, ni la vieillesse... Nous recevons des dieux deux maux pour un bien (Pindare voit la vie comme Achille!) Nos joies

arrivent vite à maturité et puis tombent sur le sol... » Dites-moi ! connaissez-vous rien de plus aigu dans la tristesse que cette dernière vue sur la joie?...

Je le répète : tout Pindare n'est pas là. Cela va de soi...

Mais tout Héraclite y est.

Héraclite de qui la tradition populaire prétend qu' « il pleurerait toujours » l'homme qui a eu au cœur le sentiment de l'instabilité foncière, de l'effondrement perpétuel de tout ce qui paraît être, (aussi nettement qu'un Bossuet, aussi désespérément qu'un Pierre Loti) qui a eu en tout cas la vue nette dans l'esprit de la loi terrible à quoi toute réalité est soumise : la loi du mouvement, du changement, de l'évanouissement. Et je crois dès lors volontiers qu' « il pleurât toujours ».

Quant à la tragédie grecque, elle est si sombre que ce n'est plus de la tristesse ordinaire qui s'en dégage, mais, alternativement, ces deux formes de tristesse renforcée et poussée au paroxysme, qui sont : l'horreur et la terreur.

L'universalité de la douleur, constatée comme un fait par les primitifs, est perçue peu à peu comme une loi inéluctable qui porte le nom d'Anankè « la Fatalité ».

Et cette fatalité elle-même est conditionnée par un sentiment horrible qui est au cœur des dieux : la Jalousie : les dieux sont jaloux des hommes.

C'est leur jalousie qui fait aux humains ce sort navrant que décrit Pindare : si « nos joies viennent vite à maturité puis tombent aussitôt sur le sol », c'est l'envie des Immortels qui en est la cause. C'est cette envie divine qui a secoué le pauvre arbre à joie qui commençait de fleurir, car Dieu ne veut ni la grandeur ni le bonheur de l'homme, bonheur et grandeur étant des attributs exclusivement divins — et l'audacieux mortel qui attente de la sorte au privilège de Dieu est aussitôt châtié. Dieu punit le bonheur de l'homme comme un crime de lèse-divinité.

Si vous joignez à cette conception affreuse, cette autre idée terrifiante de l'hérédité de la faute amenant peu à peu et fatalement la ruine d'une race, vous aurez les deux thèmes principaux autour desquels gravite toute la tragédie antique, celle d'Eschyle surtout.

On dit que Sophocle est moins sombre... Je trouve au contraire que rien n'est plus saisissant que l'œuvre de cet homme

comme symptôme de tristesse hellénique. Quand on songe qu'il fut heureux, heureux pendant toute une longue vie de plus de quatre-vingt-dix ans, qui faisait l'admiration et l'envie de tous, et qu'un autre poète résumait fidèlement en ces quatre vers célèbres :

*Ah! l'heureux Sophocle! Il vécut une longue vie,  
Puis mourut : homme fortuné, homme habile;  
Il avait fait de nombreuses et belles tragédies,  
Il acheva sa belle vie sans avoir connu le malheur.*

Quand on songe que cet homme criblé de félicités n'est point parvenu à jeter sur la vie une lumière beaucoup plus douce ni plus sereine, en somme, que le sombre Eschyle ou le douloureux Euripide, on est bien obligé d'en déduire que c'est que la vie en soi, nonobstant quelques contingences plus riantes, restait pour le Grec, quel qu'il fût, chose lourde à vivre et cruelle à quitter...

La vie! voulez-vous savoir comme il la voyait et la jugeait, l'heureux Sophocle? Ecoutez! Voici comme il fait parler son Œdipe :

*Le suprême bonheur est de n'exister pas!  
Si l'on existe, eh bien  
Le mieux c'est de retourner au plus vite  
Là d'où l'on est venu.  
Dès qu'apparaît la jeunesse  
Avec ses légères folies,  
Qui donc peut échapper aux tracas de la vie?  
Plongés dans les souffrances,  
Tous les maux s'abattent sur nous :  
Discordes, querelles, batailles,  
Meurtres, l'odieuse haine.  
Enfin la vieillesse, fin de tout, la vieillesse  
Faible et morose, délaissée, méprisée,  
La triste vieillesse  
Où tous les plus grands maux se donnent rendez-vous.*

Quant à sa longévité dont on le félicitait unanimement, voici ce qu'il en pensait probablement : « Pas de pire douleur qu'une vie qui se prolonge ! »

Non vraiment, Sophocle n'a guère adouci le rictus de la tragédie, ni embelli l'image de la vie!... Et pour ce qui est d'Euripide, de crainte que vous ne me suspectiez de parti pris, je veux me borner à vous retracer le portrait qu'esquisse de lui, le professeur Butcher, de l'Université d'Edimbourg, dans son ouvrage sur « Quelques aspects du genre grec ». « Toutes les traditions, dit-il, représentent Euripide comme un homme qui voyait la vie avec tristesse. Son biographe grec le décrit comme un homme austère détestant le rire et les femmes. Dans ses pièces où il aime à se faire entendre à travers ses personnages, sa pensée poétique nous apparaît saturée d'un sentiment profond de la souffrance humaine, de l'ignorance humaine, de l'infirmité humaine... Ses pièces nous donnent l'impression que le tempérament de l'écrivain est aussi éloigné que possible de la « joie grecque ». A prendre les choses au mieux « la vie des infortunés mortels n'est, dit-il, ni complètement heureuse, ni complètement malheureuse, et alors même qu'elle est heureuse, elle est malheureuse. Le bonheur est un dieu (si l'on peut l'appeler ainsi) qui se fatigue de fréquenter toujours la même maison »...

\*  
\* \*

Mais je m'attarde un peu trop longuement à vous produire les expressions de la tristesse grecque quand il est autrement intéressant d'en rechercher les racines. Il est entendu que le Grec, le Grec de tous les temps, depuis Homère jusqu'aux écrivains de l'Anthologie, a vu la vie sous un aspect de tristesse, qu'il l'a sentie douloureuse, mais ce serait être superficiel que de borner là cette analyse de la mélancolie antique.

La vraie cause de la tristesse de vivre n'est pas dans les maux de la vie; si la vie n'était cruelle et décevante que par l'habitude qu'elle a de n'offrir que des joies instables et encore de flanquer chaque joie de deux peines, on ne la maudirait point d'un accent aussi âpre que celui que nous venons d'entendre. Ce qu'elle a de pire que tout, c'est sa limite : elle est courte, misérablement courte et infailliblement vouée à la mort. La tristesse de la vie, on peut hardiment l'affirmer, ne

vient pas des souffrances de la vie, mais de ce que malgré ses souffrances, elle est regardée par l'homme comme moins douloureuse que la mort.

*Mécéas fut un galant homme ;  
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,  
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme,  
Je vive, c'est assez ! je suis plus que content. »  
... Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.*

conclut le bon La Fontaine. En quoi le bon La Fontaine est très Grec. Et c'est Euripide encore qui nous livre le secret de cette mentalité-là.

« O mortels, amoureux de la vie, s'écrie-t-il, qui souhaitez voir toujours la journée de demain, alors que mille maux vous oppressent. Oui, l'amour de la vie gît au fond des mortels. Car la vie, nous la savons, mais l'inexpérience de la mort nous fait redouter à tous de laisser la lumière du soleil!... »

Le sens de la mortalité, le sens aigu de la mortalité mystérieuse, telle est la source austère de la tristesse humaine.

Et elle est chez les Grecs dans toute son horreur.

« Les hommes sont semblables à des générations de feuilles, les feuilles que le vent disperse sur le sol ; d'autres bourgeons naissent, d'autres feuilles poussent au printemps ; telles sont les générations humaines : l'une donne sa fleur, l'autre meurt!... » La comparaison est classique, car elle est d'Homère. Et ce n'est pas chez lui un joli jeu d'imagination littéraire, oh non ! c'est une idée de vie, et si mordante, qu'il en a fait l'âme d'un de ses héros : Achille vit de cela, de l'idée de sa courte vie. Il en vit, puisque c'est là, dans cette idée qu'il mourra jeune, qu'il puise l'âpre désir de vite couvrir de beaucoup de gloire ce misérable tronçon de vie que le sort lui octroie ; (le temps, c'est de la gloire !). Au moment d'égorger le jeune fils de Priam, Lycaon, qui le supplie en grâce de l'épargner, Achille lui répond : « Mon cher, il faut que tu meures ! A quoi bon gémir ainsi ! Patrocle est mort ! Il valait mieux que toi ! Ne vois-tu pas comme je suis beau et grand ? Cependant sur moi aussi est suspendue la mort et la destinée

qu'on ne fléchit pas! Tôt ou tard, à l'aube, le soir, ou au milieu du jour, un guerrier m'arrachera l'âme en me frappant de sa lance ou d'une flèche!... »

Dans l'hymne homérique à Apollon Pythique, les Muses chantent « les dons immortels des dieux et les chagrins des hommes, c'est-à-dire leur vie orpheline et impuissante, incapable d'échapper à la vieillesse et de résister à la mort. »

Pour Mimnerme, il n'y aurait qu'un temps de la vie valant la peine d'être vécu : c'est la jeunesse, « la durée d'un jour de soleil sur la terre, mais après cela, mieux vaut mourir sur le champ, car le noir destin est là : l'âge douloureux, puis la mort. »

Et Mimnerme est le chantre de la jeunesse et du plaisir! Mais « il est profondément intelligent », observe justement Croiset, et ayant touché le fond de la sensation, il a trouvé ce fond médiocre. Son originalité, c'est de l'avoir dit pour la première fois en des vers que la Grèce n'a plus oublié : « Celui qui jadis était beau, quand l'heure est passée, fait pitié même à ses enfants et à ses amis. »

La moitié des vers qui nous restent de lui sont consacrés à cette antithèse : la joie d'être jeune, l'horreur de vieillir.

Mais pour Théognis, la mort projette son ombre jusque sur la jeunesse : « Je ris et je jouis dans ma jeunesse : je serai couché assez longtemps sous la terre, sans vie, sans voix, comme une pierre... d'autres hommes entreront dans la vie et je serai une noire poussière dans la mort!... »

On croit entendre M<sup>me</sup> de Noailles (en qui revit à la fois la race grecque et l'âme païenne) lorsqu'elle gémit sa terreur de vieillir :

*Pourtant tu t'en iras un jour de moi, Jeunesse,  
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras.  
Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en iras  
Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse!*

*La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris,  
Je te rappellerai d'une clameur si forte  
Que pour ne plus m'entendre appeler de la sorte,  
La mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri!...*

Je ne dirai rien des poètes bachiques et érotiques : Alcée, Sapho, Anacréon. Ils chantaient et pratiquaient le vin et l'amour physique, ils étaient donc abominablement tristes!

« Eros, comme un bûcheron, m'a frappé de sa grande hache, et jeté dans l'eau furieuse du torrent. Les jouets d'Eros sont les fureurs et les délires. J'aime et je n'aime pas. Je désire et je ne désire plus. Vienne pour moi la mort : je n'ai plus d'autres remèdes à tant de maux!... »

Cela finit par devenir un état d'âme extrêmement violent. Butcher a fait justement remarquer l'analogie saisissante qui existe entre le sens de la vanité de la vie chez l'Ecclésiaste et chez les poètes de l'Anthologie. Dites-moi, est-ce encore de la poésie ceci, ou si ce n'est pas déjà de la neurasthénie? « Tout est rire! tout est cendre! tout est néant!... » « C'est en pleurant que je suis né, c'est après avoir pleuré mon saouï que je meure; j'ai trouvé des larmes en abondance dans la vie. Je suis arrivé nu sur la terre, nu je m'en irai sous la terre; pourquoi m'efforcer en vain puisque tout aboutit à mourir nu!... » « Pourquoi suis-je venu ici? Pour m'en aller d'ici!... » Donnez au plus fin connaisseur à distinguer entre ces épigrammes de l'Anthologie et les versets du grand désenchanté qui a nom l'Ecclésiaste, il y renoncera : c'est identiquement la même chose : la « joie grecque » se confond avec la tristesse orientale, les deux n'étant au fond que la mélancolie éternelle de la vie : depuis les origines, les enfants d'Adam se nourrissent du même pain trempé des mêmes larmes — et ce pain et ces larmes resteront notre nourriture jusqu'à la fin des temps...

La grande tristesse moderne, celle qui a plané sur tout le XIX<sup>e</sup> siècle, touchant successivement de son aile les fronts les plus hauts, Byron, Gœthe, Chateaubriand, Musset, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme..., et qui froissant toujours plus profondément les âmes a fini par nous donner l'affreux ennui contemporain, l'ennui, cette vue triste de la vie qui n'épargne plus même la jeunesse, qui ronge dès le printemps les racines du courage et de l'enthousiasme et de la joie et de l'amour par l'intuition trop vive et prématurée de la vanité de tout cela et de son abolition prochaine par la mort fatale, cette tristesse moderne est toute païenne!

Nous l'avons héritée, comme les Romains l'avaient héritée eux-mêmes, de l'Hellade. C'est la tristesse de ceux qui n'ont

pas mis comme lumière au-dessus de leur pauvre vie humaine, une idée, si haute et si dégagée de la matière et du contingent qu'elle en mérite le nom d'*Idéal*, c'est la tristesse de la chair.

*La chair est triste, hélas!*

gémît Mallarmé. Elle l'est! Elle l'est essentiellement — et pourquoi? A cause qu'essentiellement elle s'use et se meurt et qu'elle contrarie ainsi de façon vive et flagrante, le désir, l'instinct, la volonté de durée et de durée immobile qui est en nous. La douleur de vivre vient de là, de ce que la vie est un flux alors que l'aspiration foncière de l'être humain est la fixité, la fixité dans le bien-être. La douleur vient de là et par conséquent sera en proportion de l'estime que l'on aura faite de cet ensemble de joies qui s'appellent la chair.

Et si quelqu'un met là toute la vie, sa vie deviendra, aux heures de conscience lucide, la chose la plus morne et la plus désespérée qui le fera crier :

*Ah! Jeunesse! Qu'un jour vous ne soyez plus là,  
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses;  
Les Plaisirs et l'Amour vous tenant — quelle chose  
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela!...*

La chair est triste, hélas!...

Mais elle est plus triste encore que je ne viens de vous la décrire et il y a un comble auquel elle doit atteindre logiquement, auquel elle atteint de façon merveilleuse dans le paganisme.

La tristesse de la chair touche son paroxysme, non pas au moment où l'homme l'éprouve dans toute son acuité et toute son horreur, mais au moment (qui suit fatalement) où il s'efforce de la comprendre afin d'y remédier et de la combattre.

C'est quand la tristesse de la vie a planté son aiguillon dans l'esprit qu'elle devient parfaite, car l'homme a commencé dès lors le grand labeur inapaisé et toujours vain dont les siècles nous donnent le douloureux spectacle et dont la dernière issue est le désespoir. Il tourne et retourne la vie sous tous ses aspects pour découvrir le point de vue sous lequel il faudrait s'obliger à la regarder pour la voir bonne, et successivement, il



essaye tout : le vin, le rire, l'étourdissement, la solitude; la jouissance intense, la jouissance tempérée, la jouissance anormale; l'idéalisme qui fait vivre plus haut que la vie, le cynisme qui fait vivre plus bas que la chair; l'amour qui use et fatigue, l'amitié qui repose de l'amour, la misanthropie qui venge de l'amitié et de l'amour; la poursuite de la science, le culte de l'art, l'étude de la philosophie; l'action, l'action héroïque, — pour la gloire —, l'action cupide — pour l'argent —, l'action superbe — pour la domination —, l'action morale — pour le bien —, l'action pure — pour l'action —; l'insouciance (impossible), la révolte (inutile), le désespoir (affolant), l'espérance, mais avec l'impuissance de lui créer un objet vraiment digne de désir, — l'espérance si peu excitante, si mal consolante que son objet vous donne le frisson de la tristesse et vous fait crier comme Achille : « Ne me parle pas de la mort et de la gloire après la mort!... Je préférerais vivre comme salarié chez autrui, chez un homme sans domaine, chez un gagne-petit, que d'être roi chez les morts!... » Il essaye tout cela, tour à tour et à plusieurs reprises, redécouvrant après des milliers d'années de vieux systèmes de vie, des systèmes pour rendre la vie bonne, enfouis dans des ruines avec les ossements des hommes anciens qu'ils avaient déçus et recommençant toujours et sans fin ce mouvement d'écureuil en cage, inapaisé, fiévreux, avec des arrêts haletants pour reprendre haleine et repartir jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête vaincu, lassé, découragé pour n'avoir trouvé qu'une seule chose au terme de toutes ces recherches tuantes : la certitude que la vie est telle et qu'on ne la changera pas!...

Et c'est alors un bouillonnement de tristesse où s'agitent pêle-mêle, selon les tempéraments, de la révolte, de la colère, du désespoir, du découragement, de la haine, de la résignation farouche, du blasphème, tout une tristesse d'orgueil et d'amertume, celle qui éclate dans ce cri d'un des poètes de l'Anthologie qui pourrait servir d'épigraphe à la philosophie du pessimisme : « Je hais l'univers à cause de son mystère. »

Ce n'est point là seulement un cri de poète, c'est la dernière étape de la tristesse d'une race comme c'est l'aboutissement de tout le labeur intellectuel d'une lignée de génies. Toute la philosophie grecque, long effort de six siècles pour scruter et résoudre le mystère du monde et de la vie, se résume dans cette sombre imprécation douloureuse et passionnée.

C'est au VII<sup>e</sup> siècle avant le Christ qu'était apparue en Grèce la curiosité — féconde en souffrances — de résoudre l'énigme de l'univers. L'esprit grec s'était attaqué au problème avec la même ardeur joyeuse, avec la même confiance de conquérir la vérité que la jeunesse met à se lancer à la conquête de l'amour. Et l'issue fut la même — et ce fut la banqueroute.

Un siècle à peine s'était écoulé, et cette belle ardeur était gisante et devant l'accumulation des systèmes qui s'étaient succédé en se détruisant, le philosophe grec s'était assis, inquiet et pensif, avait rêvé douloureusement, et s'était relevé sceptique. Le scepticisme, c'est-à-dire la tristesse de l'esprit, l'abattement découragé de la raison, tel était le premier résultat de cette recherche séculaire. Tous les efforts pour pénétrer le mystère n'avaient abouti qu'à faire prendre conscience de la vanité de ces efforts même; et tandis que les premiers philosophes, les Thalès et les Anaximandre, les Pythagore et les Xénophane, les Héraclite et les Zénon, les Empédocle et les Diogène avaient recherché la vérité de tout leur cœur, avec la conviction que chaque pas qu'ils faisaient était un pas en avant, un pas vers la lumière, voici que surgit la race des rhéteurs et des sophistes qui prennent à tâche de démontrer que la vérité est inconnaissable (nous en sommes revenus là au XX<sup>e</sup> siècle, comme vous savez) et que la métaphysique est une occupation aussi stérile que décevante (les rhéteurs d'Athènes sont aussi formels sur ce point qu'Auguste Comte); bref, qu'il vaut bien mieux s'en tenir au côté pratique de la vie et de délaisser le vrai (inaccessible) pour cultiver l'utile (à portée de nos mains).

Cette tendance allait aboutir logiquement à Socrate, à l'homme de génie qui fusionnerait en un le vrai et l'utile en déclarant la morale, c'est-à-dire la science pratique de la vie, l'unique objet de l'activité philosophique. Et Socrate marquerait si profondément son empreinte sur son disciple Platon que celui-ci, tout en revenant à la métaphysique, resterait surtout un moraliste et qu'il aiguillerait dans le même sens le merveilleux génie qui fut son élève et devint son adversaire, le prince des philosophes, Aristote.

Après quoi, le génie disparut et le scepticisme reparut dévorant les esprits jusqu'à la moelle, les empoisonnant, leur

donnant la nausée de la vérité au point que l'on ne pourrait bientôt plus entendre prononcer son nom sans haine ou sans ennui et qu'il suffirait qu'en retentissent les trois syllabes sacrées pour que l'on prenne aussitôt la porte en s'écriant avec humeur dans un haussement d'épaules : « *Quid est veritas!*... La vérité! Un mythe!... »

Vous me direz : Mais rien de tout cela n'est changé et nous en sommes bien là à l'heure présente et s'il y a une différence c'est que nous y sommes d'une manière plus aiguë, plus affolante, plus générale que l'on n'y était alors! Butcher l'a noté justement : « Dans l'Anthologie, dit-il, les âmes d'un noble caractère souffrent d'un mal analogue à la moderne *Weltschmerz* d'un sentiment dans lequel se confondent le mystère de la vie, l'intuition de l'infini, la fatigue et la satiété... »

On ne peut mieux dire, en vérité!

Mais tout ce qu'on pourrait légitimement conclure de là, c'est que le christianisme n'a point enrayé l'évolution naturelle de la tristesse humaine : comme l'homme en vieillissant devint plus triste pour avoir mieux pris conscience de sa vie, l'humanité, en allant, pénètre toujours plus consciemment la vie, et elle devient plus triste : le Christ n'y a rien fait. Pourtant, cette conclusion-là serait injuste en fait, et non seulement il est faux de prétendre que le Christ a déchaîné par le monde une tristesse ignorée avant lui, mais il l'est encore de lui reprocher d'avoir contribué (quand ce ne serait que négativement) au développement du tempérament pessimiste.

Je montrerai ceci de façon directe dans la seconde partie de cette causerie. Pour le moment, je veux seulement vous faire observer combien sont étrangers au christianisme les états d'âme douloureux et désespérés que présentèrent plusieurs époques de l'histoire moderne et dont notre monde actuel nous donne un si vivant spectacle.

A regarder de près, ils sont même toujours le produit final de ces mouvements de régression morale, de retour à la conception antique de la vie et du monde, dont le type le plus éclatant fut celui connu dans l'histoire sous le nom de Renaissance : « La nature est bonne. Suivez la nature; il n'y a rien au-dessus de la nature. La raison suffit; il n'y a rien au-dessus de la raison; n'écoutez que la raison. » Dès là que ce principe

(qui est proprement l'antithèse de l'esprit chrétien) se répand dans une société et la gouverne, comme cela fut au xvi<sup>e</sup> siècle, par les soins des humanistes, et au xviii<sup>e</sup> siècle, par ceux des philosophes, il produit à bref délai l'émancipation de la chair — et partant les états de tristesse physiologique qu'engendre la volupté, — l'émancipation de l'esprit — et logiquement les états de tristesse cérébrale que distille le mystère.

Qu'un homme se livre à l'ivresse du plaisir sans frein ou à celle de la pensée sans maître, l'aventure est éternellement la même. Cela commence par un ravissement, un éblouissement, cela continue par une lassitude, un doute, cela se termine par une impuissance de jouir pire que la privation de tout, par une impuissance de comprendre pire que l'ignorance de tout. Je lisais naguère l'œuvre poétique d'un de ces hommes de renaissance, c'est-à-dire de décadence, d'un de ces païens modernes qui, s'étant vidés de leurs hérédités chrétiennes, prétendent refaire leur vie sur le plan antique. Il faut lire d'affilée tout une œuvre pareille, depuis les hymnes du début jusqu'aux poèmes de déclin pour sentir au vif l'ironie amère de ces deux mots : la joie païenne !

Ecoutez-le s'élançant dans la vie, ruisselant de jeunesse et tout débridé :

*Chante la joie ! Je veux te couronner de toutes les fleurs, pour que tu célèbres la joie, la joie, la joie, cette magnifique donatrice !*

*Chante l'immense joie de vivre, d'être fort, d'être jeune, de mordre aux fruits de la terre avec de fortes et blanches dents voraces.*

*De porter ses mains audacieuses et convoitises sur toutes les douces choses palpables, de bander l'arc vers toutes les proies nouvelles que guette le désir.*

*Et d'écouter toutes les musiques, et de regarder avec des yeux de flamme la face divine du monde, comme l'amant regarde l'aimée.*

*Et d'adorer toutes les formes fugitives, tous les contours évanescents, toutes les images éphémères, toutes les grâces fragiles, toutes les apparences qu'offre l'heure brève.*

*Chante la joie! Loin de notre âme la douleur, vêtement de cendre!  
C'est un misérable esclave celui qui fait de la douleur un vêtement.*

*A toi la joie, ô mon amie! Je veux te revêtir de la plus rouge des  
pourpres, dussé-je en teindre la soie avec le sang de mes veines.*

*Je veux te couronner de toutes les fleurs, afin que, transfigurée, tu  
célèbres la joie, la joie, cette invincible créatrice!*

Le poète est jeune; il vient de découvrir la joie grecque, « toutes les choses divines créant la joie parfaite que les hommes connurent sous tes cieux, ô Hellade! », et il se livre à la volupté avec tout ce que l'on peut y mettre de fougue et d'impudeur, quand on l'a d'abord déclarée sacrée et que l'on s'y voue comme à un culte.

Quelques années à peine ont passé et voici déjà la flétrissure de la joie, la cruelle sensation de fatigue...

*Oh! cessez! la musique me lasse; j'ai le dégoût du rêve comme  
d'un breuvage trop facile. Aucune magie ne me rendra ce que j'ai  
perdu.*

*O l'indicible lassitude!... Qui pourra me donner une volupté  
nouvelle, un spasme nouveau?...*

Encore un temps et l'expérience de la joie est complète :

*Tous mes rosiers sont dépouillés. Plus de guirlandes! Et ma coupe  
est vide! J'ai bu, j'ai bu, j'ai rebu! Enfin! je n'ignore plus aucune  
ivresse. J'ai tout osé.*

*Désormais c'est entre le cilice et la corde qu'il faut choisir. Mon  
choix est fait : donnez une bonne corde!... Mais peut-être, ô sage,  
sais-tu quelque volupté encore qui m'a échappée?...*

*Sois donc en dernier lieu mon maître, ô vieillard, toi qui connais  
si profondément toutes les hontes de la vie!*

Et enfin dix ans de plus ont passé sur le front dénudé du poète.

Et voici le bilan de sa vie!

*Mon âme, pourquoi t'attardes-tu lâchement entre l'ennui de la vie et la peur de la mort? Les flambeaux sont éteints. Rien ne luit dans l'immense abjection.*

*Pourquoi t'attardes-tu? Es-tu leurré encore par l'espoir d'une dernière aventure. Regarde bien ta voie : elle est nue, silencieuse, comme resserrée entre deux aveugles murailles!...*

*Art, art redoutable, tu ne t'es pas dévoilé encore! Je t'ai adoré en vain!*

*Gloire, tu passes et à d'autres fronts tu accordes ton baiser. Je t'ai poursuivie en vain!*

*Amante inconnue, tu es morte trop jeune, hélas! Je t'ai attendue en vain.*

*Et où êtes-vous, ô fleurs étranges, ô parfums nouveaux? Je vous ai cherchés en vain.*

*Nul malheureux au monde ne fût par moi consolé. Avec lui j'ai pleuré en vain.*

*Nul opprimé au monde ne fut par moi vengé. Je me suis soulevé en vain.*

*La douleur ne fut pas assez forte pour vaincre le mystère. Je l'ai soufferte en vain.*

*Derrière moi, il ne reste qu'un sillage stérile, oblique, léger. J'ai vécu en vain.*

*Devant moi dans l'ombre est la Mort sans flambeau!... Je mourrai en vain!...*

Tel est l'idéal grec revéçu par un moderne le plus parfaitement étranger qu'il se puisse à l'esprit chrétien, car c'est Gabriel d'Annunzio. Je vous le montrerais revéçu de même par cent autres, produisant invariablement et selon le même processus et sur le même laps de temps d'une quinzaine d'années, les

mêmes fruits d'amertume et d'abjection, de tristesse et d'ennui, d'épouvante glaçante en face de la mort.

Et encore d'Annunzio, comme type de renaissance païenne, est incomplet, car s'il est un merveilleux artiste, il n'est qu'un penseur médiocre. Il le faudrait doubler de quelque philosophe inquiet comme fut Sully-Prudhomme, ou de quelque intellectuel rageur comme est Anatole France, ou même de quelque misanthrope puissant du genre de Schopenhauer, pour obtenir dans toute sa splendide horreur, la tristesse de déception, d'amertume et de fureur à quoi mène, d'un mouvement fatal, la conception matérialiste du monde et de la vie.

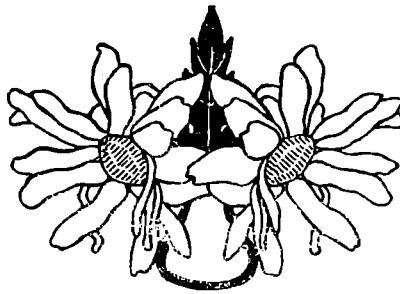
Mais encore une fois et précisément, c'est là une conception et ce sont des mentalités en contradiction éclatante avec le tempérament chrétien. Ne remarquez-vous pas d'emblée et sans qu'il soit besoin d'une analyse plus profonde, que tous ces cris de détresse et tous ces cris de révolte et tous ces cris de terreur, par quoi s'exprime et s'exhale l'horreur de vivre, ont un accent qui détonnerait étrangement aux lèvres chrétiennes? C'est qu'en effet le chrétien (j'entends par là non point le premier venu qui fut ondoyé au nom du Père et du Fils et de l'Esprit Saint, mais l'homme qui a vraiment et consciemment pris le point de vue du Christ) le chrétien ne peut rien éprouver de pareil en face de la vie.

Que le Grec et — d'une manière plus générale — que le païen pour qui la vie est ou bien l'œuvre de hasard d'une puissance indifférente et froide, ou bien le jouet conscient d'une puissance mauvaise et cruelle, contracte, à mesure qu'il avance dans la vie, la tristesse ou la haine de la vie, c'est logique. Mon Dieu! si nous sommes sous la coupe d'un destin aveugle et sourd, quoi d'autre à faire que nous résigner tristement tout en tâchant de dérober à la vie, quelques lambeaux de joie, quelques bribes de bonheur? Et si nous sommes dominés par un pouvoir méchant et jaloux, qui nous écrase lâchement, quelle autre attitude à prendre dans cette lutte disproportionnée, que celle de l'orgueil qui répond à la lâcheté brutale du fort par la bravade idéale du faible? Raidissons-nous de toute la vigueur de nos muscles, jouons l'impassibilité et protestons, d'un masque serein et d'une voix blanche : « Douleur! tu n'es qu'un mot! Je ne souffre pas! »

Que le Grec, que le païen soit épicurien et qu'il soit stoïcien, c'est logique et c'est psychologique. Et il ne peut rien être d'autre — à moins qu'il ne devienne chrétien... Mais alors, et du coup, la vie change d'aspect et l'âme d'attitude. Ce qu'est l'aspect chrétien de la vie, il me reste à vous le montrer maintenant, de façon directe, pour aboutir enfin à cette conclusion que non seulement il n'a rien d'assombrissant pour l'âme humaine, mais que de tous les points de vue d'où l'on peut regarder la vie, le point de vue du Christ est le seul qui la montre vraiment joyeuse et bonne...

T. HENUSSE.

*(A suivre.)*





# Benaci Musæ

---

## Au lac de Garde

*Tour à tour améthyste, émeraude ou turquoise,  
Tu baignes des cités, des bourgs et des hameaux,  
Et la plainte du pâtre enflant ses chalumeaux  
Se mêle au bruit marin de ta vague sournoise.*

*Entre les pampres verts que la vigne entrecroise  
Et suspend en guirlande aux branches des ormeaux,  
On voit, lorsque la brise agite les rameaux,  
Fuir sur ton onde glauque un bleu frisson d'ardoise.*

*Tes monts casqués de neige offrent des citrons d'or ;  
Toujours, sur ton azur, plane le lent essor  
D'une barque aux flancs noirs dont l'aile est pourpre et jaune.*

*Et parfois le pêcheur et le jeune berger  
Voient encor, de la houle ou de l'herbe, émerger  
Le sein d'une Sirène ou la corne d'un Faune.*

## La proue sculptée

*Par les nuits où Neptune emplissait les flots verts  
Du troupeau hennissant de ses chevaux sans rênes,  
Les antiques pêcheurs entendaient les Sirènes  
Soupirer leur appel nostalgique et pervers.*

*Elles nageaient, fendant les gouffres entr'ouverts,  
Dans le sillage d'or creusé par les carènes ;  
Et quand elles plongeaient sous les vagues sereines,  
On voyait leurs beaux corps resplendir au travers...*

*Les Sirènes ont fui, qui de leur souple queue  
Brisaient en se jouant le cristal de l'eau bleue ;  
Mais leur image encor rit sur le flot mouvant :*

*Et le voilier cabré dont elle orne la proue,  
Le sein blanchi d'écume et les cheveux au vent,  
Semble un coursier marin qui bondit et s'ébroue.*

## Angulus ridet

*Sur la tombe de Cesare Betteloni,  
« Poète du lac de Garde »*

*Passant, ce fût de marbre et ces rudes cyprès  
Resteront seuls debout pour garder la mémoire  
D'un chanteur dont les dieux auront borné la gloire  
A ce calme horizon d'eau bleue et de forêts.*

*Mais l'éternel soupir du vent, les pleurs secrets  
De la source où, l'été, son enfance allait boire,  
Et la plainte du lac au pied du promontoire,  
Lui parleront sans fin d'amour et de regrets.*

*Qu'importe s'il n'a pas troublé des cœurs sans nombre ?  
L'humble écho de ce bois peut suffire à son Ombre,  
Puisque le ciel natal sourit à son tombeau.*

*Envie un tel destin : c'est plus que tu n'espères.  
Après avoir chanté son pays, il est beau  
De s'endormir en paix dans le champ de ses pères.*

FRANZ ANSEL.

Riva (lac de Garde), mai 1912.



# Le Culte et la Beauté <sup>(1)</sup>



Le culte, qui s'adresse à Dieu, n'en cherche pas moins ses effets en nous.

Dieu n'a pas besoin de nos louanges. Il est, cela lui suffit. Son être même le loue d'une louange pleine.

Sa perfection n'a que faire du reflet d'un pâle miroir. Dans son éternité, supérieure aux hommages du temps, sa sublime ironie pourrait transposer au spirituel le mot biblique : *Est-ce que je mange la chair des taureaux, est-ce que je bois le sang des boucs !*

C'est nous, nous, qui avons besoin du culte, parce que le contact de Dieu est pour nous Sauveur ; parce que, voisinant avec Dieu, nous en devenons plus hommes et nous comptons dépasser l'homme, grâce aux intimités qui promettent à l'amour et qui lui donnent déjà obscurément *ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur n'a point compris.*

Par le culte, par la prière intérieure et extérieure, par toutes les liturgies dont l'Eucharistie est le centre, nous espérons atteindre Dieu pour y trouver, maintenant ou plus tard, tout ce qui nous manque ; nous garantir de ce qui nous nuit ; vaincre le mal, l'erreur, la contradiction intérieure, l'insuffisance vitale, la mort même.

*Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ te garde pour la vie éternelle,* disons-nous aux communiantes.

---

(1) Fragment inédit d'un discours prononcé par l'abbé Sertillange, à l'occasion de la réunion des *Amis des Cathédrales*, à Evreux.

Tout le culte aboutit là, et sur la route, il trouve moyen de s'adapter à toutes les circonstances de la vie, de répondre à tous les besoins et de satisfaire toutes les âmes.

Peut-il le faire sans la beauté? Oui, évidemment si l'on prend ce mot dans un sens étroit, ou si l'on ne cherche que le succès minimum d'une action religieuse réduite. Mais si l'on veut déplier les voiles, et si l'on prend le mot beauté en son sens plein, tel que l'entend le philosophe, on doit dire : Non; le culte sans la beauté n'est pas lui-même, nous en sommes tout à l'heure convenus : donc il n'a pas non plus une pleine action, et si, pour des raisons accidentelles, on le voit privé de beauté plastique, il ne peut tout au moins se dispenser de la beauté de caractère, à laquelle ses ressources les meilleures payent tribut.

Représentez-vous une messe solennelle célébrée au XIII<sup>e</sup>, au XIV<sup>e</sup> ou au XV<sup>e</sup> siècle, dans un de ces édifices qui étaient alors la cité même, glorifiée et glorifiant Dieu par tout ce qu'avait pu inventer et réaliser son génie aidé de ses ressources, et dites si l'art ne représentait point là, en faveur du sentiment religieux, une valeur de tout premier ordre.

Cette foule, qui avait construit l'immense basilique au prix d'une collaboration incessante, d'un effort soutenu par un intérêt passionné auquel participaient les plus petits; qui arrivait à l'appel des cloches, voix d'en haut, grand filet sonore qui allait, dans l'onde vivante, ramasser toutes les âmes; qui se présentait aux trois points cardinaux où des porches s'ouvraient, passant sous les arceaux tout brodés d'icônes, devant les niches où des personnages pieux suggéraient l'attention, rappelaient toute l'histoire biblique, insinuaient tous les dogmes, incarnaient les vertus, disaient tous les espoirs du chrétien; qui, de là, s'épandait dans les vastes nefs éclairées d'une lumière vivante, où l'essaim des élus tournoyait; qui foulait, sur les dalles sonores, des inscriptions et des portraits de pieux ancêtres; qui écoutait les voix liturgiques, accompagnant du regard, tandis que l'oreille vibrait au rythme, la belle chorégraphie qui se développait là-bas dans les lumières, et dont chaque phase était un enseignement, une invitation, une pensée ou un sentiment religieux érigés en art : cette foule, dis-je pouvait-elle n'être pas élevée un instant au-dessus des vulgarités terrestres, entraînée au divin, gagnée sensiblement, en vue de l'être spirituellement, par les réalités transcendantes?

Les purifications commençaient; le prêtre, au nom de tous, se battait la poitrine; on aspergeait l'assemblée inclinée; on se tenait tout au bas des degrés, comme indignes, puis on montait au nom les audaces suggérées à l'humilité par l'amour confiant : *Introïbo ad altare Dei...*

On priait en silence un instant; puis on chantait; puis on lançait des cris passionnés : « *Kyrie eleison : Christe eleison!*... Maître, aie pitié de nous! Christ, aie pitié de nous! Maître, Christ, Maître, ô Maître, aie pitié de nous! »

Et puis, la gloire montante tournoyait, enlevée par les voix; plus tard par les ailes éployées des grandes orgues : « *Gloria in excelsis Deo!* Gloire! gloire, dans les hauteurs, à Dieu, et sur terre, paix, paix aux âmes de bonne volonté! »

Les oraisons chantées; les encensements harmonieux; les effluves odorants qui semblaient venir du fond des temps, rappelant le berceau oriental de nos cultes, et qui montaient en volutes bleues, figurant l'envolée céleste; l'Évangile, et le prône qui le commentait en des homélies dont nous savons qu'elles passionnaient vivement la foule et provoquaient une grande émulation d'orateurs; après la parole sacrée, la réponse du peuple, la haute affirmation du *Credo*, que les masses chorales égrenaient en caractérisant chaque sentence, en l'appuyant d'une notation appropriée qui en doublait la signification active; l'offertoire, les ablutions, le chant sublime de la *Préface* qui, lançant son *Sursum Corda*, proclamant *juste et raisonnable, équitable et salutaire* de multiplier les louanges *partout, toujours*, à l'adresse du *Seigneur Saint, du Tout-Puissant, du Dieu éternel*, projette comme des fusées adoratrices éclatées dans les hauteurs les mots *Saint, Saint, Saint!* qui dans la Bible sont le chant des *armées célestes (Sabaoth)*, c'est-à-dire des astres et de l'armée plus sublime des esprits; puis le *Canon*, avec toutes les beautés du silence; puis la consécration qui s'y enchâsse, diamant dans le platine dense et tout uni; le *Pater* qui en éclot comme un jet de lumière, empruntant les clartés d'une nouvelle mélodie ample et forte; puis le défilé des communions, les derniers chants, la *démission*, et les éclats des *sorties* triomphales qui poussent au dehors pour l'action chrétienne ceux que vient de nourrir le pain de l'esprit : je demande si cet ensemble n'était rien pour le culte; si la foule enveloppée de

tant d'influences esthétiques émanées naturellement des données religieuses, faisant corps avec elles, pouvait y demeurer insensible, alors surtout que cette foule n'était pas, comme maintenant, une fraction de la cité divisée contre l'autre, mais la cité elle-même, avec ses chefs au civil comme au sacré, tous dans le grand unisson moral que figuraient les pompes extérieures.

Nous sommes chair, disions-nous, en créant le culte; mais nous sommes chair aussi en le subissant. L'action divine du culte, en venant à nous, doit donc se faire chair et revêtir toutes les formes harmonieuses qu'attend la sensibilité pour vibrer.

Quand elle vibre, en effet, la sensibilité religieuse, elle assemble autour des idées une atmosphère d'images qui les soutient et les conserve, les diffuse et les enrichit; elle double les vouloirs, qui risquaient de succomber aux difficultés, d'impulsions vives et de chauds effluves, dont l'action est entraînante, au lieu d'être uniquement persuasive.

Jeter l'idée en oubliant ses échos sonores; lancer le précepte sans essayer d'y plier, en nous, tout, même la *machine*, l'*automate* de Pascal, dont l'art tient les ressorts en dépendance de son clavier aux mille touches, ce serait un rationalisme court et cruellement ennemi de l'homme.

Tout ce qui est divin ou humain a droit à la beauté, la requiert, et y trouve ses ultimes conditions d'efficacité.

\* \* \*

Il en faudrait conclure que les vrais amis de la religion ne doivent pas négliger ce culte du beau qui donnera au culte tout court son achèvement de réalité à l'égard de Dieu et d'utilité à l'égard des hommes.

Des églises bien construites, fussent-elles pauvres; bien situées, quand on en a le choix, le site faisant partie de la chose; bien adaptées à leur fonction, ce qui veut dire inspirées par la liturgie, par la théologie et par la mystique; des églises bien priantes, dans leur robe de pierre, et bonnes inspiratrices pour ceux qui imitent passagèrement leur grande prosternation durable. Au dedans de l'église, des meubles et des objets tous

de choix, j'entends dire purs de goût, sinon riches de matière; des statues filles de nos admirables traditions nationales, au lieu des offensantes horreurs qui déshonorent, parfois dans de magnifiques vaisseaux, tant de niches, de consoles ou d'autels. Des gestes liturgiques étudiés pieusement et bien conduits, au lieu d'être bâclés par une manière d'acquit qui ne mérite pas un acquit céleste. Des prédications simples quand il convient, profondes ou solennelles quand il faut; toujours belles d'adaptation, de soin, de précision attentive à ses hauts objets, d'expression religieuse : Lacordaire ou le curé d'Ars; Bossuet à l'ample draperie verbale, Vincent Ferrier au verbe de feu, Chrysostome et son torrent aux bords fleuris, ou bien l'humble vicaire qui sous le lin blanc fait de sa simplicité comme une annexe de l'autel. Enfin, une musique grave, au registre étendu, mais non pas jusqu'aux vanités; savante, mais sans recherche uniquement curieuse; donnée à sa fonction, elle aussi; liturgique d'intention et d'inspiration; ne débordant pas, ne rappelant pas le théâtre ou la rue, restant l'église avec son âme sonore, et, par l'orgue aux mille voix soutenant une maîtrise bien dressée comme un flot porte une barque de rameurs, poussant les âmes là où elles vont, vers la patrie éternelle : ne croyez-vous pas que tout cela, ce serait une partie de la religion, une partie de nos espoirs, à nous qui constatons un évident renouveau de pensée chrétienne; mais si fragile encore et qui a tant besoin d'être aidé?

\* \* \*

Les conditions, pour qu'un surcroît de beauté vienne ainsi au secours de la religion qui se réveille, sont fort complexes. Je ne veux pas mentionner celles qui dépendent de l'extérieur : organisation, enseignement ou concours de l'autorité; mais je veux rappeler que l'extérieur, à lui seul, ne serait rien.

Ce qui suscitera la beauté religieuse au bénéfice de la vie religieuse des foules, c'est le sentiment religieux des artistes. La forme vient du fond, non d'un placage superficiel qui serait vite usé.

Il arrive par accident que des artistes non chrétiens réussissent des œuvres chrétiennes, et que, détachés pour leur

compte de la source, mais ayant su retrouver par l'étude l'inspiration chrétienne du passé, ils en propagent la contagion. Inversement, il arrive que de vrais chrétiens, qui sont artistes, ne sont pas des artistes chrétiens, parce qu'ils se livrent à une sorte de dédoublement : artistes d'un côté, chrétiens de l'autre, le chrétien obéissant à la foi et l'artiste gardant une âme païenne.

Entre les deux, je félicite ces derniers de ce qu'ils sont, en préférant dans les premiers ce qu'ils font; mais au total, s'il s'agit d'un jugement qui puisse servir de règle commune, on doit dire : L'art chrétien est fils du sentiment chrétien, nourri par la pratique chrétienne, encadré dans la hiérarchie issue du Christ, participant de ses œuvres et dévoué à son expansion.

Le fond de tout, c'est donc la vie intérieure, dont le tréfond est ce sentiment divin et humain à la fois que la langue chrétienne appelle la charité.

Sans charité, dans le grand sens que la théologie prête à ce terme, il n'y a pas plus de beauté chrétienne vraie, étendue et durable qu'il n'y a de vertu, qu'il n'y a de fécondes vérités religieuses.

Lorsque saint Paul chante les louanges de cette maîtresse des âmes; quand il proclame la quasi exclusivité de sa valeur, il ne parle point d'art; mais tout se tient, et c'est de l'art aussi qu'on peut dire : *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges;... quand je connaîtrais tous les mystères et que je posséderais toute science; quand le langage des formes n'aurait pour moi plus de secrets, ni la couleur, ni le rythme, ni les masses balancées, ni les jeux de la lumière et de l'ombre, ni le manie-ment des voix, ni les enlacements de gestes, ni la poésie des mots et celles des choses, ni le souffle des périodes oratoires tournoyant sur les assemblées, si je n'ai la charité, je ne suis que l'airain sonnante et la cymbale bruyante.*

La charité en sa double forme : amour de Dieu, qui nous rend l'infini fraternel; amour d'autrui, qui nous élargit le cœur jusqu'à y comprendre tout ce qui, émané de Dieu, participe sa bonté et s'oriente vers ses fins; état d'esprit de François d'Assise s'écriant dans l'extase : *Mon Dieu et mon tout!* puis redescendant de cette unité pour jaser ineffablement avec tout ce qui l'émiette; disant : Mon frère le soleil, ma sœur la



lune, après avoir dit à plus forte raison : Mon frère l'homme, fût-ce celui qui me fait souffrir : synthèse grandiose et anthropomorphisme charmant, évocateurs d'art à un degré que l'histoire prouve : tel est le départ du beau religieux, comme c'est, chez qui le subit, le terme humain assigné à sa recherche.

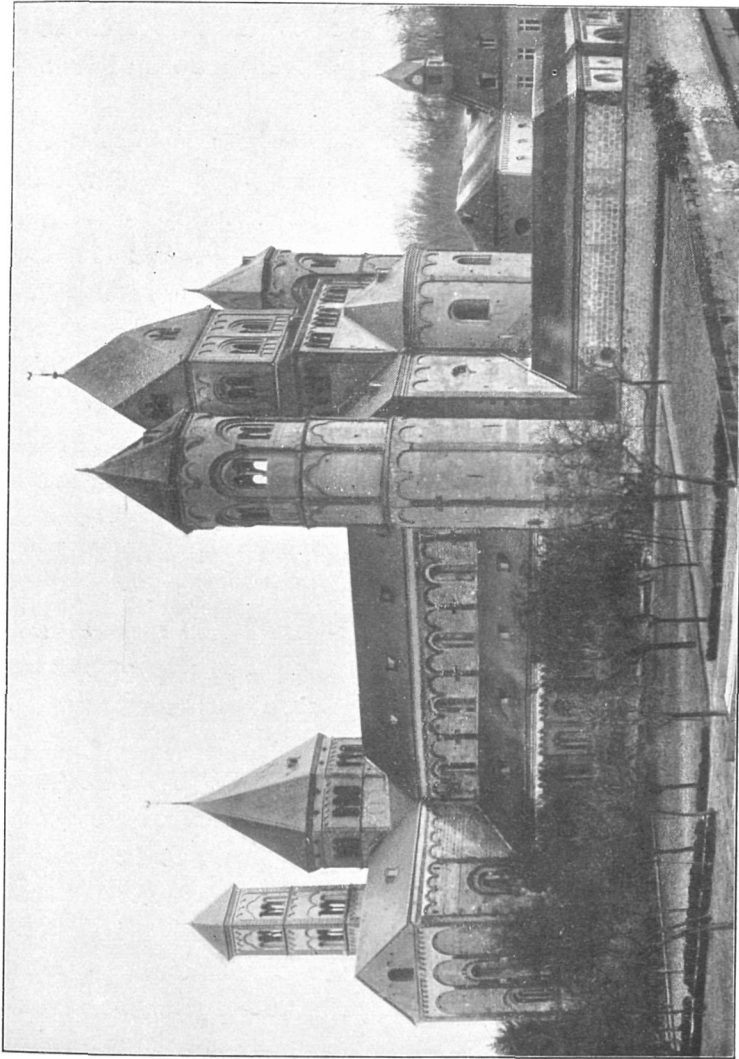
La cathédrale en acte de vie, dont nous disions qu'elle résume l'art chrétien achevant le culte, trouve pour pendant ici-bas l'âme sanctifiée, unie à un corps pénétré lui aussi par la grâce — édifice un, dont saint Paul dit : C'est le temple de l'Esprit-Saint.

Et l'édifice sacré, pierre inerte ou vivante, a pour pendant là-haut, car la charité ne meurt pas, le temple définitif dont vous souffrirez bien que je vous parle en concluant, vous qui l'appellez sans doute avec l'Apôtre votre *demeure permanente*; qui avez je pense l'ambition d'y monter; qui le regardez de loin comme le Grec en tempête l'Acropole, comme le marin français Notre-Dame de la Garde et le Mont Saint-Michel aux dorures claires luisantes dans le ciel :

Temple où le culte éternel s'inaugure en beauté cette fois ultimement achevée, cette fois plénière, toute créature en chantant le cantique, et Dieu, universellement répandu dans les âmes, donnant le ton des accents dont il est, en profondeur, la première source, comme il en est, en hauteur, le dernier objet.

A.-D. SERTILLANGES.





**EGLISE ABBATIALE DE MARIA-LAACH (XI<sup>e</sup> siècle)**

(ILLUSTRATION DU LIVRE « UNE JOURNÉE CHEZ LES MOINES »)



# Gazette des Livres

---

*Le Hêtre rouge* (1) de Léon Souguenet... Et je revois l'homme, un fruste avec des coins exquis de délicatesse; un sectaire parfois très buté et souvent un charmant éclectique; un amant de l'Idée et un ami des arbres; un intellectuel et un sentimental; se jette bravement dans toutes les mêlées, mais se réserve le droit de s'attendrir; pratique l'éloquence par intervalles et toujours l'esprit; un journaliste en somme, un vrai journaliste, avec la gravité qui sied et l'ironie qu'il faut; il lui arrive d'indigner et d'agacer — mais on a vite fait de lui pardonner parce qu'il ne se gobe pas, qu'il n'est pas dupe lui-même de ses prosopopées cyniques et qu'au fond, tout au fond, il a si bon cœur — et, avec cela, tant de talent.

Et ce cœur et ce talent, je les retrouve dans le *Hêtre rouge* — et le geste désinvolte de jeter ses feuilles à tous les vents. C'est l'au-jour-le-jour de la vie d'hier essaimé en petites notations vibrantes, subtiles, qui donnent, à la banalité même, des aspects d'imprévu... On lit cela, comme on voit défiler le *Pathé-Journal* — et on s'étonne et on admire, comme présenté par cet *impressario*, le fait divers puisse devenir un objet d'art — de l'art le plus vivant et parfois du plus grand art. *Pourquoi pas?*

Un joli titre : *Le Coffre aux souvenirs* (2) — et un bel écrivain : Louis Dumont-Wilden. Notre Barrès national! J'ai dit quelque part, de lui, « qu'il conçoit la Littérature comme une philosophie et n'accepte la philosophie que comme une littérature ». C'est dans ces limites qu'il convient d'admettre la légende dont fait bénéfice à Dumont-Wilden, son préfacier Albert Giraud, quand il écrit que l'auteur du *Coffre aux souvenirs* est le seul écrivain en Belgique qui exprime des idées générales. Car, trop étendue, une telle formule risque de provoquer les protestations de M. Maurice Wilmotte et de M. Georges Rency. Et puis cette formule comporte, dans le jeu des idées, une manière pontifiante et péremptoire qui est si peu dans le genre de Dumont-Wilden, parce qu'elle s'adapte si mal à son tempérament. Cet essayiste essaie ses idées sur autrui, et les suggère avec une extrême adresse, mais il n'a garde de les imposer. Pourquoi infligerait-il la certitude à ses lecteurs, quand il en fait si peu de cas pour lui-même? Il aime les idées, un peu sans doute pour

---

(1) Edition des *Marches de l'Est* Paris

(2) Bruxelles, *Librairie Moderne*. Cette collection « Junior » dans laquelle a paru le *Coffre aux souvenirs* est une très louable initiative — artistement réalisée — de vulgarisation de nos Lettres belges.

ce qu'elles valent, mais beaucoup pour les aspects diversifiés auxquels elles se prêtent et pour les multiples symboles qu'elles lui inspirent. Il fait des exercices d'idées, comme d'autres font des exercices de style — et ces exercices, tantôt dissertations tantôt contes, sont les exercices spirituels d'un Ignace de Loyola laïcisé.

La place de Brunetière était à prendre dans la *Revue des Deux-Mondes* et M. Victor Giraud s'y est installé. Bénissons cette audace qui ne fut préjudiciable qu'aux illusions de M. Doumic, neveu déshérité de Brunetière! Car les Lettres ont, en M. Giraud, un guide d'une rare sûreté et de la plus pénétrante compréhension. Il n'a pas la vaste érudition de Brunetière, ou du moins il n'en fait pas étalage, mais il connaît, en leurs genèses, les œuvres dont il parle, et il s'attache à en présager l'avenir. En les *Maîtres de l'Heure* (1), les grands courants littéraires qui traversèrent notre époque conquièrent leur historien. Et cet historien fait mieux que de comprendre; il sait sentir; et si les droits de la tradition lui tiennent à cœur, ce n'est pas au point de lui faire méconnaître les bénéfices des évolutions. Brunetière nous habitua, vis-à-vis des maîtres modernes, à la plaidoirie des circonstances atténuantes... Ah! Bossuet, monsieur, ah! Racine! M. Giraud accepte l'art contemporain comme un fait — et déduit de ce fait les motifs d'exaltation qu'il contient. Par lui nous apprenons à nous enorgueillir pour notre temps, sans arrière-pensée, des livres d'un Loti, d'un Bourget et d'un Vogué — et voici qu'après tant de grands et petits grincheux, nous advient un critique optimiste!

Ce n'est pas à raison précisément de son optimisme que l'Académie Picard a couronné *Les Clartés latentes* (2) de Franz Hellens, encore que ce livre manifeste chez son auteur, une interprétation plus confiante de la vie. Sans doute, devant les gestes de la destinée, Hellens demeure grave — et je serais fâché qu'il en fût autrement, car cette gravité donne à son art une émouvante profondeur. Mais enfin, nous voici loin des *Hors-le-vent* et de ces paroxysmes sauvages de la pensée qui imprimaient au style une sorte de haletante et trépidante exacerbation. Malgré soi, on soupçonnait le procédé et on constatait un dédain excessif des nuances. Avec plus de sérénité dans l'idée, Hellens a conquis, dans l'expression, la souplesse et l'art des demi-teintes : ce barbare est devenu sensible au sens des harmonies; et ce triste a appris à sourire! Un sourire mélancolique et désabusé, mais qu'on sent aussi sincère que la philosophie attristée dont il est la « clarté latente » ! Tel qu'il s'offre à nous, en sa sombre manière ancienne où en sa manière nouvelle, plus apaisée, le talent de Franz Hellens est le talent de quelqu'un qui sait, d'au delà les apparences, amener des aspects nouveaux et imprévus. Et ces sortes de talents-là ne courent pas les rues! Pour être « à part » des autres, ils ont grande chance d'être « au-dessus » !

(1) Paris, Hachette.

(2) Bruxelles, Association des Ecrivains belges.

Le nom de Franz Hellens m'amène naturellement à dire un mot de l'*Almanach des Etudiants catholiques de Gand* (1), puisqu'aussi bien c'est Franz Hellens — il s'appelait alors Fritz van Ermenghen — qui fonda, il y a douze ans, cette intéressante publication de jeunesse et d'enthousiasme.

Dans le fugitif milieu universitaire, la persistance d'une telle œuvre a quelque chose de vraiment admirable; elle révèle une exemplaire ténacité — et un si bel amour de l'Art et des Lettres!

Ces vertus au demeurant reçoivent leur récompense, puisque, de plus en plus, grâce à des collaborations d'élite, l'*Almanach des Etudiants catholiques de Gand* s'offre comme un miroir, à toute la vie catholique en Belgique — et que ce livre estudiantin a vraiment la portée d'une magnifique et cohérente manifestation intellectuelle.

Chaque année, l'*Almanach* a l'habitude de commémorer quelque anniversaire littéraire ou artistique — et, cette fois, son comité s'est souvenu qu'il y a vingt ans que parut *Le Drapeau*, premier « organe littéraire des Jeunes Catholiques », et il a fait appel aux souvenirs de ceux qui arborèrent cet impertinent *Labarum* du combat pour la Beauté.

L'*Almanach* a reçu une réponse de ministre, puisque Carton de Wiart et son élégante bravoure furent au premier rang de cette randonnée de jeunesse, et que le Ministre de la Justice — contrairement aux habitudes des politiciens « arrivés » — ne renie point les gestes enthousiastes de son adolescence.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



---

(1) Gand, Vander Poorten

# Chronique du Mois

---

## Le prix quinquennal

**Le prix quinquennal de littérature.** — *Durendal* accueille avec joie et fierté la décision du jury quinquennal qui décerna le prix de littérature à un des fondateurs de notre revue : Henry Carton de Wiart.

Si cette décision est le couronnement de beaux livres, où palpite dans une atmosphère d'art, l'âme de notre race et un hommage mérité à un écrivain qui a donné le rare exemple de demeurer fidèle aux Lettres, en dépit de la plus éclatante fortune politique, cette décision encore consacre la haute qualité artistique du mouvement d'idéalisme littéraire que *Durendal* s'attacha à promouvoir.

Les œuvres, nimbées du laurier, *La Cité Ardente* et *Les Vertus bourgeoises* sont les filles de ce mouvement ; elles en reflètent la pensée et en réalisent les ambitions esthétiques. En elles, grâce au talent du plus brillant de nos frères d'armes, notre idéal est exalté et notre œuvre honorée.

Et c'est cela — tel que nous connaissons Henry Carton de Wiart — qui a dû lui agréer surtout dans l'honneur qui lui advient ; car à l'exemple de Barbey d'Aurevilly, le Maître que glorifia sa jeunesse, il est de ceux qui estiment que « penser à un succès, dans la joie qu'il cause à des amis, c'est boire son nectar dans une coupe d'or ».

En cette année du XX<sup>e</sup> anniversaire de *Durendal*, nul bonheur plus profond ne pouvait nous être donné que cette mise à l'ordre du jour de la Littérature, de l'œuvre et de la carrière de celui qui, mieux que nul autre, personnifie en lui et incarna en des livres prestigieux, notre grand Idéal commun !

Firmin VAN DEN BOSCH.

## La Musique

**Sixième Concert Ysaye.** — **Les auditions de la Libre Esthétique.** — **Les pianistes Eisenberger et Friedberg.**  
— **Les élèves de MM. Gurickx, Marchot et Théo Ysaye.**

C'est à Vincent d'Indy qu'a été confiée la mission de conduire le sixième concert Ysaye, consacré à l'école française contemporaine. Ce fut une heureuse idée en l'occurrence que de solliciter ce concours précieux, car qui pouvait être mieux autorisé en la matière sinon celui qui apparaît actuellement

le chef incontesté et la personnalité la plus éminente de cette école? La direction de Vincent d'Indy est ferme, précise, soucieuse de la perfection du détail, atteignant souvent à des effets de puissance, bien que toujours concentrée et sans que son action, pourtant fort efficace, se traduise par des manifestations extérieures, par une mimique en dehors ou des gestes très apparents.

On fit au maître français une ovation triomphale à laquelle fut associé Raoul Pugno, dont la brillante collaboration au piano fit mieux apprécier la saveur pittoresque de la charmante symphonie sur un chant montagnard français. Vincent d'Indy dirigea aussi ses variations symphoniques d'*Istar*, dont les superbes développements sont avivés par le prestige d'une orchestration somptueuse, et la symphonie en *si bémol majeur* de Chausson, où se retrouvent l'ampleur de construction, l'inspiration généreuse et l'exquise subtilité d'harmonies qui caractérisent la musique de l'émouvant poète auquel nous devons le *Roi Arthur*, une des plus nobles partitions de la période contemporaine. Quand la reprendra-t-on à la Monnaie?

On sait que, malgré l'attrait spécial de Pelléas, du Quatuor, des Chansons de Bilitis et de quelques autres poèmes vocaux, nous ne comptons point parmi les fervents admirateurs de l'esthétique debussyste. Le prélude à l'« Après-Midi d'un Faune » (dont le titre déliquescent, s'il en fut, ne pouvait éclore que dans l'imagination bizarrement malade d'un Mallarmé) fut très bien rendu par l'orchestre Ysaye en ses afflux bigarrés de colorations chatoyantes, disparates et kaléidoscopiques. Les « Faunes et Dryades » constituent la quatrième partie du *Poème de la Forêt*, de Roussel, exécuté aux Populaires en 1908 et qui, fortement influencé par Debussy, semble bien se rattacher aussi à l'esthétique impressionniste.

Un des principaux attraits de ce beau concert (le dernier de la série des Ysaye) résidait dans la participation de M<sup>me</sup> Croiza, qui fit valoir un fragment d'*Eros vainqueur* de P. de Bréville, puis deux mélodies de Duparc, par son art plein d'émotion et si pénétrant de ferveur expressive.

\*  
\* \*

Poursuivant toujours leur but si louable de nous révéler des œuvres nouvelles et spécialement des œuvres belges, les séances de la *Libre Esthétique* conservent ainsi leur rôle et leur importance bien définis dans le programme annuel des manifestations artistiques de la capitale. Sans vouloir analyser par le menu les différentes compositions entendues à ces concerts, la plupart d'ailleurs intéressantes ou curieuses à des titres divers, nous mentionnerons la sonate en *si majeur* pour piano et violon de Vreuls (exécutée par M<sup>me</sup> De Vos-Aerts et Defauw), si riche de substance musicale, animée d'un sentiment si chaleureux, et dont la partie centrale offre un essor d'inspiration particulièrement émouvante. La sonate pour violoncelle et piano (op. 39) de Jongen, composition de facture plus étudiée, mais beaucoup moins rayonnante, fut jouée par l'auteur auquel M. Dambois prêtait le concours de son grand talent. Elle intéresse surtout par ses colorations, par l'ingénieuse variété de ses com-



binaisons harmoniques et rythmiques. La suite pour double quatuor d'instruments à cordes de Defauw a été aussi justement remarquée. Les quatre mouvements sont tous pleins de charme, alternent en contrastes établis de la façon la plus heureuse, séduisent par la fraîcheur et la souplesse de leur inspiration, en même temps qu'ils attestent les ressources d'une imagination créatrice lucide et brillante. Une mention spéciale pour le beau trio en *si mineur* de François Rasse (piano, violon et violoncelle), composition captivante en toutes ses parties, où dans l'*andante* les instruments semblent se parler et se répondre en un harmonieux et suggestif dialogue, tandis que, d'un bout à l'autre, la distinction de la pensée et de l'expression retient l'attention charmée. Ce trio fut interprété à la perfection par l'auteur, MM. Chaumont et Gaillard. Enfin, le Quintette inédit de Théo Ysaye (l'auteur, MM. Chaumont, Defauw, Rogister et Gaillard), poème aux sonorités savoureuses où, en des développements d'un puissant relief, s'affirme la maîtrise d'écriture du distingué compositeur.

Parmi les interprètes entendus à ces auditions, nous citerons M. Pitsch, le violoncelliste dont l'art aussi affiné qu'expressif fut applaudi dans la Sonate pour piano et violoncelle de Guy Ropartz, puis dans une transcription de la Pavane composée tardivement par Ravel pour une Infante défunte, nous citerons aussi M<sup>mes</sup> Weber-Delacre, Bathori, Rollet depuis longtemps appréciées aux auditions de la Libre Esthétique. Que de poésie, de chaleur et d'envolée dans la *Bonne Chanson* de Fauré (série de neuf poèmes vocaux) que M<sup>lle</sup> Anne Balguerie rehaussa des séductions d'un organe charmeur et d'une diction excellente. Les quatre cantatrices furent délicatement et artistement accompagnées au piano par le directeur de la Libre Esthétique. Signalons enfin le début d'une jeune pianiste de talent, M<sup>lle</sup> Guller, déjà applaudie aux belles soirées de M<sup>lle</sup> Anna Boch et qui, notamment dans un *Prélude et Fugue* pour piano de Pierné, fit apprécier les mérites d'un jeu gracieux, d'une technique déliée et d'un toucher plein de finesse.

\* \* \*

Deux maîtres éminents du piano, Eisenberger et Friedberg, se sont fait entendre à quelques jours d'intervalle, le premier à la Grande Harmonie, le second à *Patria*. Eisenberger a confirmé l'impression d'art pur qu'il a produit lors de son récent passage à Bruxelles, en novembre dernier. Son interprétation de la sonate (op. 57) de Beethoven, toute vibrante de passion et de lyrisme dans la première partie, nimbée de grandeur sereine dans la seconde, débordante de fougue dans la troisième, nous apparaît la réalisation idéale d'une des plus puissantes conceptions de Beethoven dans le domaine de la sonate. Il fut aussi délicieux de fantaisie, de rêve et d'humour dans le prestigieux cycle des *Kreisleriana* où scintillent quelques-uns parmi les plus authentiques joyaux de l'écrin d'un Schumann. De Chopin, les Mazurkas, mais surtout la Ballade en *la bémol* et le Nocturne en *fa* furent un enchantement. C'est qu'en effet Eisenberger a ce trait de commun avec Rubinstein, le pianiste inégalé,

qu'il s'affirme supérieur dans l'interprétation des différents maîtres, qu'il traduit avec une étonnante universalité de compréhension la poétique essence de chaque génie.

Friedberg est le pianiste contemplatif par excellence. Son jeu exquisement harmonieux, où s'épandent avec douceur les sonorités les plus touchantes, est un charme incomparable et une continuelle caresse. Avec quelle pureté de style il rendit ce merveilleux paysage d'âme qu'est la sonate en *mi majeur* (op. 109) de Beethoven ! Avec quelle perspicacité de psychologie souple et pénétrante il a raconté les confidences limpides, naïves et extasiées d'un cœur d'enfant dans les adorables *Kinderscenen* de Schumann ! Il détailla aussi de façon ravissante quelques mignonnes pièces de Schubert.

Nous ne goûtons guère ce procédé de critique consistant à établir un ordre de préférence entre deux artistes vraiment sincères et originaux, chacun d'eux, en effet, enrichissant de son apport personnel la compréhension du poème qu'il interprète et y découvrant souvent des éléments de beauté que son concurrent n'a pas su en dégager. Ayant entendu la Ballade en *la bémol* de Chopin interprétée à quelques jours de distance par deux artistes de grande race, nous permettra-t-on de déroger une fois à la règle que nous nous sommes imposé et de dire que si sous les doigts de Friedberg, cette ballade de Chopin semble un objet d'art amoureuxment ciselé, l'interprétation plus simple, plus spontanée, plus héroïque aussi de Severin Eisenberger nous apparaît plus proche de la vérité.

\*  
\* \* \*

Mentionnons aussi trois séances qui ont mis en vive lumière l'excellence de l'enseignement qui se donne en notre Conservatoire. La première fait honneur à l'un de ses artistes et de ses professeurs les plus distingués, M. Gurickx, dont l'élève, M<sup>lle</sup> Claire Preumont, présenta un examen public pour l'obtention du diplôme de virtuosité. La matière de l'examen comportait le concerto en *sol majeur* de Beethoven et une vingtaine de morceaux, au choix du jury, puisés dans le répertoire de la littérature pianistique classique et moderne. M<sup>lle</sup> Preumont exprima tout le charme lumineux du Concerto de Beethoven dont la partie orchestrale était conduite avec autorité par M. Gurickx, montra des qualités de style dans l'*Allegro* initial de la sonate de Beethoven (op. 111), détailla finement deux *Kreisleriana* de Schumann, un impromptu de Chopin, fut tout à fait remarquable de verve, d'aisance et de clarté dans un Prélude-Choral de Bach-Busoni et termina par une exécution brillante de la *Toccata* de Saint-Saëns.

Fort intéressantes aussi furent les deux séances données à la salle Erard par les élèves de M. Marchot. On y a fait la connaissance d'une pléiade de jeunes violonistes qu'il forme et dirige avec autant de tact que de sollicitude. Sans parler de M<sup>lle</sup> Schellinx dont la fine nature d'artiste est connue et appréciée depuis longtemps, nous citerons les noms de M<sup>lles</sup> Chester, Nash ; de M<sup>m</sup>. Margolis, Eustathiou, de Meester, Wethmar, l'interprétation de

chacun offrant des qualités propres et personnelles que leur maître s'attache à laisser subsister, tout en les développant et les affinant avec un évident souci d'art. La seconde séance se terminait par une jolie et primesautière composition de M. Marchot, *Moto perpetuo vivace*, que sept de ses élèves jouèrent à l'unisson dans une fusion de sonorité et avec une précision de rythme surprenantes.

Signalons enfin le récital de piano donné à la salle nouvelle par M<sup>lle</sup> Eugénie Doehaerd, une des meilleures élèves de M. Théo Ysaye. C'était la première fois que M<sup>lle</sup> Doehaerd paraissait en public. Musicienne très compréhensive, la charmante et modeste artiste a conquis son auditoire par l'élégance, la pureté et la souplesse de son jeu, atteignant aussi à une belle ampleur dans la Légende de Liszt, *Saint François de Paule marchant sur les flots*, et dans les redoutables études symphoniques de Schumann, qui constituaient le point culminant de son programme.

GEORGES DE GOLESCO.

\* \* \*

**Le « Messie » à Tournai.** — Le *Messie* de Händel est une de ces œuvres impérissables sur lesquelles le temps n'a point de prise. Le goût public peut s'en écarter pendant un siècle, il y reviendra toujours. Force majestueuse et souveraine, — plasticité magnifique de la phrase musicale, — netteté éclatante du trait : tout contribue à donner à la musique de Händel ce caractère *affirmatif* et dominateur qui la caractérise. « C'est par Händel, écrit plaisamment l'humoriste Bernard Shaw, que j'ai appris que le style consiste dans la force de l'assertion. Si vous pouvez dire une chose d'un seul trait, irréfutablement, alors vous avez du style; sinon vous n'êtes, tout au plus, qu'un marchand de plaisir, un décorateur en littérature, un confiseur en musique ou un peintre d'éventails ornés d'amours et de cocottes. Händel a ce pouvoir, cette force d'assertion. Quand il écrit « Dieu immuable sur son siège éternel, » l'athée en demeure muet. Libre à vous de mépriser tout ce que vous voulez, mais vous ne pouvez pas contredire Händel... » (S. I. M. avril 1913.)

Ce chef d'œuvre, d'une majesté sans égale, la Société de musique de Tournai l'avait choisi pour couronner son année jubilaire. Après les *Béatitudes* et la *Damnation de Faust*, elle nous donna une fort bonne exécution du *Messie*, avec un groupe de solistes de haute valeur : M<sup>me</sup> Mellot-Joubert qui chanta délicieusement les airs de soprano; M<sup>lle</sup> Philippi, l'admirable contralto allemand, si noblement expressive, un peu gênée par la diction française; M. Frölich qui interpréta avec une virtuosité et un accent étonnants les superbes morceaux de basse, et M. Plamondon, chanteur d'une élégance séduisante, mais trop douceuse, trop féminine pour des pages de ce caractère-ci.

Les chœurs de Tournai sont justement célèbres par leur belle sonorité, leur homogénéité, leur souplesse. Le mérite d'avoir forgé et ciselé un pareil

instrument d'art, devenu capable d'interpréter les plus hautes œuvres, revient tout entier, il ne faut pas se lasser de le redire, à M. De Loose et à M. le baron Stiénon du Pré. Ils peuvent se glorifier d'avoir créé une chorale artistique de premier ordre et d'avoir, durant un quart de siècle, fait exécuter, dans des conditions de plus en plus parfaites, une imposante série de nobles compositions. Après le *Messie*, le plus connu des oratorios de Händel, que ne nous donnent-ils l'un d'entre les moins connus, qui sont tout aussi beaux : *Saül*, *Héraklès*, *Samson*, *Israël en Egypte*, *Belshazzar*. Espérons cette joie prochaine. (1)

C. M.

## Salons d'Art

**Les expositions de la salle Giroux.** — Elles furent nombreuses et toujours choisies. On n'y vit point des mètres de toile étalée comme aux jours de « mise en vente » des marchands de nouveautés, mais des sélections faites avec goût et présentées avantageusement. Cela fit quelque impression. Mais un choix n'est pas chose facile à réaliser ! Pour choisir il faut refuser, pour refuser il faut être maître chez soi et ne pas craindre les représailles.

Bien rarement une exposition est-elle composée en toute liberté. Même les plus importantes, dont un jury sévère est chargé de défendre l'accès, sont envahies régulièrement. Le nom, l'âge, la situation... quelque protection parfois font entr'ouvrir la porte et fermer les yeux.

Aux salons des différents cercles, chaque membre ayant le droit d'exhiber un nombre déterminé de toiles, l'ivraie se mêle sans parcimonie au bon grain. Dans les petites salles où un chacun, moyennant le droit de location, peut disposer des cimaises durant un certain laps de temps, nous sommes témoins chaque jour de bien tristes spectacles.

M. Giroux, voyant l'écueil, a su conserver à ses murailles une dignité exempte de rigorisme. Il n'a point permis qu'elles fussent livrées à tous les amateurs désireux d'y étaler leur insuffisance. C'est une justice à lui rendre ; nous n'avons jamais rencontré chez lui, jusqu'à présent, d'inintéressants barbouillages.

L'exposition **Lemmen** fut parmi les plus remarquées de cette saison d'hiver. L'artiste est désormais notoire, sa manière est bien à lui, sa vision neuve et vraiment belle. L'art de M. Lemmen est celui d'un décorateur, cela paraît dans la moindre esquisse comme dans le travail le plus achevé, la couleur étant choisie non pour elle-même mais pour l'effet d'une harmonie d'ensemble, toujours rare, jamais banale. La touche peut sembler lourde ou hésitante, le dessin relâché ; mais, à y bien regarder, il est séduisant dans sa gaucherie apparente servie toujours par une mise en page fort heureuse.

(1) N. B. — L'alinéa : « Comme Beethoven l'écrivit... » dans le compte rendu des *Bâtitudes* (n° d'avril) est une citation de M. Rolland. On a oublié les guillemets.

De M. **Jefferys** nous avons admiré un important ensemble de peintures à l'huile, d'aquarelles et de dessins. Les aquarelles furent une révélation et apparurent supérieures à tout le reste. Les grandes toiles de M. Jefferys pèchent par l'inobservation des distances entraînant des confusions de plans. La *Fête des ballons* est un modèle du genre.

Enfin! il nous a été donné de pouvoir juger l'œuvre complète d'**Henri Evenepoel** dont l'école belge, sans la mort prématurée qui l'enleva, pouvait attendre un si brillant appoint. Comblé de tous les dons du peintre, Henri Evenepoel, s'il n'a pas travaillé longtemps, aura par contre laissé son empreinte sur toute la génération actuelle. Les Hagemans, les Smeers... tant d'autres sont inconsciemment ou non, ses disciples après avoir été ses compagnons.

Il avait l'esprit d'un caricaturiste, le *Dimanche au bois de Boulogne* nous l'a fait voir, il était né portraitiste. Ses portraits sont nombreux et dénotent un rare esprit de psychologue. Ils sont animés d'une vie intense parce que profonde, d'une vie intérieure, car ils atteignent autre chose que la surface, d'une vie vraie puisqu'elle ne tient pas uniquement à l'expression fugitive des visages, mais aux sentiments intimes qui les composent. Et que dire de ses silhouettes d'enfants? Il les a compris parce qu'il les a aimés. Certain gosse/débraillé dont il a peint de dos la tignasse blonde ébouriffée et la culotte en bataille, d'où émergent deux petits mollets roses, est un chef-d'œuvre de ressemblance.

Peintre de la vie, peintre des enfants, portraitiste, Evenepoel fut en outre un coloriste merveilleux. Il a manié certains noirs, certains rouges, certains bleus en des mélanges tout nouveaux avec une audace si naturelle qu'elle ne fit point crier au scandale, mais affirma la puissance d'un talent sûr de lui et maître de ses procédés. Cette récente exposition augmentera l'éclat d'un nom qui n'est point destiné à l'oubli.

\* \* \*

**Le salon de la « Libre Esthétique. »** — La Libre Esthétique, qui doit être l'affranchissement des vieux dogmes, est devenue le royaume de la pochade et de l'à peu près. Peindre comme on ressent, avec toute sa naïveté, toute sa spontanéité, toute sa fraîcheur d'âme, est un programme qui devait subjuguier les masses avides de dissimuler, sous un salmigondis de couleurs, l'ignorance des règles les plus indispensables.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir tous les farceurs d'ateliers se faufiler, sous le prétexte d'originalité, entre les artistes véritables qui peignent comme ils ressentent et qui voient comme ils peignent. Les faux originaux sont la plaie des expositions modernes, ils nous feraient douter du talent des meilleurs, de même que les caricatures nous rendent risibles les hommes sérieux.

Le dernier bateau de ces messieurs consiste à envoyer aux salons des tableaux qui peuvent se voir indifféremment les jambes en l'air ou en bas, sortes de rébus indéchiffrables, même pour des hommes de métier. Faut-il

s'émanciper d'un parti pris pour tomber dans un autre? Je ne le crois pas. Faut-il exposer ces plaisanteries? Je ne le crois pas davantage. C'est rendre un mauvais service à chacun. L'auteur voit sa blague prise au sérieux et recommence, le public scandalisé déserte les salles, les vrais artistes sont englobés dans la réprobation commune. Et ils sont nombreux les vrais artistes et ils témoignent de singulières ressources. Sortes de chevaux échappés dans les plaines de l'imagination, ils nous font voir la nature — cette année c'est le midi de la France — comme nous ne l'avions pas vue encore. Mystère de l'art! ils créent de la vie selon la tendance de l'époque; ils sont transformistes par nature, opportunistes malgré eux. Leur vision répond à un besoin que nous portons en nous sans savoir l'exprimer; quand ils trouvent comme Rousselle la formule qui satisfait à la fois nos tendances nouvelles et notre goût de tradition, ils nous étonnent et nous apaisent, nous dirigent et nous obéissent.

R. G. G.

## Théâtre du Parc

**Une nuit de Shakespeare**, pièce en trois actes de M. Horace Van Offel. — **Le Marchand de regrets**, pièce en un acte de M. Fernand Crommelynck.

La petite pièce de M. Crommelynck, qui est d'un symbolisme limpide et d'un réalisme poétique, n'avait nul besoin, pour nous plaire, de se réclamer d'une formule neuve, appelée en l'occurrence le théâtre *impressif*. Il ne nous paraît point, d'ailleurs, que quelques onomatopées dégurgitées à satiété, quelques bruits de coulisse bien réglés, et d'autres détails aussi menus que pittoresques, suffisent à provoquer de grands bouleversements dans l'histoire de la scène. Il y a, dans ce *Marchand de regrets*, des passages d'un lyrisme étrange, des notations d'une rare finesse, des images d'une grâce captivante. Il y a aussi, de-ci de-là, quelques audaces un peu faciles, et certaines scènes ne laissent pas de *paraître* presque pénibles. Peut-être n'était-ce pas la peine d'inventer l'art *impressif*, pour en arriver à écrire, comme les autres, un drame d'adultère, où l'on voit un galant étouffer dans un coffre. Mais le beau talent de M. Crommelynck n'en éclate pas moins dans cette fantaisie, et c'est à coup sûr grâce à lui que les bonnes gens qui s'attendaient à une grande soirée d'avant-garde ne furent pas tout à fait déçus.

Nous nous attendions, de la part de M. Horace Van Offel, dont les débuts furent audacieux, à une tentative plus hardie, à une pièce plus neuve et plus libre. Sa *Nuit de Shakespeare* n'est somme toute, qu'un pastiche, d'ailleurs agréable, des drames fantaisistes du grand Will : on y retrouve leur style étrange, leur goût de la farce outrancière et des *concelli* pittoresques, leurs pensées d'une forte amertume, leur mélange de noblesse et de trivialité. Visiblement, l'ombre énorme du dramaturge d'*Othello* se penchait sur les pages blanches où ce caprice fut écrit. Mais Shakespeare est du nombre des maîtres qui ne déshonorent pas leurs élèves : on pourrait s'adresser plus mal ;

et ne point pâlir tout à fait en évoquant un tel souvenir, c'est tout de même la preuve d'un talent qui s'élève au-dessus du médiocre.

M. Van Offel met en scène le jeune Shakespeare, encore obscur, s'acoquinant en des orgies à des gens de sac et de corde, tire-laine et voleurs de grand chemin, qu'il rencontre en une vieille auberge où Green, un comédien fameux, s'est installé avec sa troupe. Or, la princesse Titania, une Italienne exilée, habite en cette hôtellerie, où elle applaudit chaque jour le verbe sonore du beau Green, dont elle s'apprête du reste à couronner la flamme. Mais Shakespeare, qui aime Titania en secret, veille sur ce trésor : un beau soir, il feint d'accepter d'aider le peu honnête Sir John à piller cette princesse d'auberge ; puis, le coup fait, il force le drôle à restituer les bijoux, avoue son amour à la belle, et lui lit, pour la mieux convaincre, la meilleure scène de Roméo. Titania va se rendre, quand survient la police, qui emmène le poète... Cependant, le beau Green s'embarque sur un voilier où il attend en vain la perfide Titania, qui, afin d'éloigner l'encombrant amoureux, lui monta ce bateau ; et c'est la flamme du grand Shakespeare que couronne l'aimable Italienne, tandis que, par une double chance, le jeune auteur de *Roméo* embauche les comédiens de Green, que le brusque départ de leur chef jetait sur le pavé de Londres, et qui joueront dorénavant les pièces du génial dramaturge.

Cette intrigue, pour trois actes, est bien un peu menue : on y trouve des longueurs et des hésitations, et la psychologie des divers personnages n'est pas très étoffée. Mais M. Horace Van Offel n'a pas précisément voulu nous offrir là un drame d'amour : son but était de nous montrer la lente éclosion du génie, les obstacles auxquels il se heurte, ses luttes avec l'humaine bêtise, ses triomphes chèrement obtenus, et de nous décrire en même temps les mœurs de la Renaissance anglaise, la vie mouvementée et violente que vécut, pendant sa jeunesse, celui qui devait être Shakespeare. Il n'a point failli à la tâche : son œuvre a de la truculence, de la verve et du pittoresque ; elle est alerte et colorée ; elle est conduite, d'un bout à l'autre, avec une souple dextérité. Et l'auteur, ayant abordé un sujet un peu trop facile — auquel il eût fallu peut-être le charme incomparable du vers, surtout dans les scènes de tendresse, de bravoure et de fantaisie — en racheta la banalité par une grande luxuriance d'images, une langue très sûre, très élégante, un style riche en tournures heureuses, mais toujours naturel et vif.

Bref, cette *Nuit de Shakespeare*, qui ne s'impose pas, sans doute, par une forte nouveauté, ne mérite pas moins qu'on la range au nombre des meilleures tentatives que le Parc nous ait fait connaître, pendant cette saison dramatique, sous l'étiquette de *Théâtre belge*. Nous n'avons pourtant là, j'y insiste à nouveau, qu'un brillant exercice, où s'affirme le doigté d'un habile virtuose. Maintenant que M. Van Offel semble connaître le métier scénique, il nous doit, et surtout il se doit à lui-même, de nous donner une pièce vraiment originale, qui n'évoque pas fatalement l'ombre d'Ibsen ou de Shakespeare. Et quand il aura fait cela, nous le saluerons volontiers du nom envié de maître.

**L'Oncle Curé**, comédie en trois actes de M<sup>me</sup> V. Miller. — **La Rencontre inattendue**, comédie en un acte de M. F.-Charles Morisseaux.

Enfin ! voici donc une pièce gaie, et qui l'est délibérément, une pièce qui n'a pas honte d'amuser son public, dont c'est même l'unique but de divertir les gens, de leur faire, en riant, passer une couple d'heures. Remercions M<sup>me</sup> V. Miller, une Liégeoise établie à Londres, et qui garde, de la Wallonie, la bonne humeur alerte et franche : grâce à elle, la première campagne du théâtre qualifié de « belge » s'est achevée dans une atmosphère de joie cordiale et sympathique. La diversité du programme y a gagné, assurément ; et l'on ne pourra plus dire que toutes les pièces d'auteurs belges sont ennuyeuses comme la pluie.

Certes, l'auteur de *L'Oncle Curé* n'a pas eu la prétention de bouleverser l'art scénique, d'apporter une formule neuve, d'écrire une pièce d'avant-garde et d'épater les bourgeois. Une telle audace, au surplus, siérait bien mal à une femme. Sa comédie rappelle, d'assez près par moments, la fantaisie légère de *l'Abbé Constantin*. Mais, après tout, vaut-il pas mieux imiter une comédie gaie qu'une pièce obscure et assommante ? Le public du Parc, en tout cas, a donné raison à M<sup>me</sup> Miller : il a beaucoup ri, beaucoup applaudi, et il est parti pleinement enchanté. L'auteur de *L'Oncle Curé* n'en demandait pas davantage.

La *Rencontre inattendue*, du regretté Morisseaux, appartient aussi au genre léger. C'est une coupe de champagne pétillant ; très spirituel, presque trop, c'est-à-dire vraiment parisien, cet acte alertement troussé a plu beaucoup.

Les comédiens étant partis, je serai sobre d'appréciations. Mais je ne puis m'empêcher de dire que M. Marey, en Shakespeare, M. Richard en bon curé, et M<sup>lle</sup> Blanche Dudicourt, jouèrent excellemment leurs rôles.

FRANZ ANSEL.





# LES LIVRES

---

## POÉSIE :

**Poètes.** — M. Maurice Gauchez, qui poursuit sa *Louange de la Terre* donne chez l'éditeur Lamberty des *Paysages de Suisse* qu'illustrent des dessins de Lynen et de P. Vanden Broeck. J'avoue ne point aimer que l'on rapporte d'un voyage de quinze jours en Suisse ou en Hollande un recueil de poèmes hâtifs, comme on en rapporte un album de photographie. Dirai-je que les présents poèmes sont mauvais? au contraire, ils sont bons, mais uniformément bons, et n'atteignent jamais à cette splendeur lyrique ou à cette forme pleine, que la riche nature de M. Gauchez semble toujours promettre. Il n'y a dans ce livre que huit mauvais vers, mais ils sont très mauvais :

*Qu'importent à mes yeux la vulgaire laideur  
Et les travaux sans nom des fats ingénieurs,  
Ces demi-dieux des jours présents qui s'aventurent,  
Enfants niais du temps à polir la Nature :  
Quand une femme est belle et soudain m'apparaît  
Peu me chaut, qu'elle soit ou roturière ou noble  
Et je ne rais jamais par un désir ignoble  
Lui déchirer le sein pour savoir ce qu'elle est! ..*

M. Maurice Fragin (1) dédie à la mémoire de François Coppée son *Cœur qui vibre* :

*C'était aux derniers jours où la France meurtrie  
Luttait pour conserver à ses fils leur patrie.  
Et chasser l'étranger toujours envahissant  
Qui brûlait nos hameaux et mettait tout à sang...*

ou bien

*C'est ainsi que mourut un soir Jean Léonard  
L'ancien tambour d'Arcole et le dernier grognard...*

François Coppée dans le paradis a du sourire. M. Georges David (2), qui est horloger dans une bourgade du Poitou, se peint dans son poème liminaire :

---

(1) Editions du *Temps présent*.

(2) Le toit qui fume. Edition du *Beffroi*.

*N'ayant jamais appris, je chante sans savoir.  
Je chante le ciel clair ou la brume du soir  
Qui tombe doucement sur les bois et la ville.  
Je chante chaque jour quand j'ai gagné mon pain  
Et que, tout près de moi, j'ai vu la chère main  
Poser la lampe d'or de mon foyer tranquille.*

*Amours, Peines, Folies* (1), tel est le titre d'un compact volume ou M. Henry de Chertemps, sur du papier de journal, aligne deux mille vers de ce genre :

*Jadis nous nous aimions; comme une citadelle  
Tu protégeais mes jours de tes soins vigilants,  
Ton cœur m'était fidèle,  
Je riais des galants*

J'avoue que je n'ai pas lu les deux mille vers, M. de Chertemps : La vie est trop courte — et le temps est cher. Très gnian-gnian, très Botrel, les poèmes de M. Maurice Rocher :

*Mignonnes sous leurs coiffes blanches,  
Avec de l'azur dans les yeux,  
Nos Bretonnettes les dimanches  
Promènent gaiement sous les cieux  
Leurs collerettes de dentelles,  
Leurs beaux tabliers brodés d'or.  
Ah vraiment comme elles sont belles  
Les jeunes filles de l'Arvor!*

Ou ceci, qui est adorable :

*Au lieu de la côte d'Emeraude  
Nous habitons la côte d'Azur;  
Mais autant le déclarer sans fraude  
C'est l'autre que nous aimons pour sûr!*

Cela se commet sous une couverture qui porte la marque de la Bibliothèque du Temps présent. Celle-ci pourrait être moins accueillante. Cela s'appelle les *Gerbes d'or*. Cela coûte trois francs cinquante. — Le *Grain de Senevé* par Pierre d'Arcangues (2) : un recueil de poèmes évangéliques honorables. Préfacé par Reynès Monlaur. Dédié d'ailleurs à ce grand écrivain :

(1) Bibliothèque de la *Vie moderne*, Paris.

(2) Librairie académique, Perrin.

*Jamais je n'aurais dû toucher à votre prose  
 Au grand rayonnement des poèmes divins !  
 Qui pourrait ajouter au parfum d'une rose ?  
 Toute la poésie a chanté sous vos mains*

On se souvient peut-être que M. R. Monlaur a jadis mis l'évangile en confiture — *Les Semilles*, par Geo Drains (1). Ici c'est en plein du génie. On le reconnaîtrait rien qu'à cette apostrophe, si neuve, au bourgeois, qui ouvre le livre :

*Vénération pompier, j'admire ton dédain  
 Aussi loyalement, il faut, tu le confesse,  
 Admire le nôtre quand tu nous tends la main  
 Nous sommes ennemis et quoi qu'on puisse dire  
 Le bourgeois d'à présent est même, et qui sait Pire  
 Que celui dont MONNIER nous laissa le portrait  
 Pour un Prud'homme mort, c'est mille qu'il en naît !*

J'ai maintenu dans cette citation les majuscules dont M. Drains a si artistement agrémenté son texte. Respirons ! Voici un poète. M. Edouard Michaud chante son pays, la *Terre limousine* (2), sans enfler la voix, mais avec ferveur et un beau talent robuste et sain. *Les Apartés*, (3) par M. Henri Hertz, sont parfois d'une telle originalité qu'ils touchent à la loufoquerie ou à la mystification. De très curieux chants de vigie :

*A cheval sur mon mât  
 La hune pour selle,  
 Comme dans une nacelle  
 L'univers, c'est moi.*

*Les astres virent et font des tours.  
 Ce sont mes dames d'atour,  
 Les oiseaux les remplacent, le jour.*

*Je file sur mon balai  
 A travers des sabbats sans bruit  
 Je peux dire ce qui me plaît  
 L'espoir du navire me suit...*

*L'enfant qui fut déçu*, de M. Charles Plisnier (4) est un livre beaucoup moins amusant. On y pleure même trop. A part ce déluge constant, c'est de

(1) Association des écrivains belges.

(2) Paris, Figuière.

(3) Ed. de la *Phalange*.

(4) Mons, éditions de *Flamberge*.

l'honnête poésie. Je trouve dans l'*Ame sans miroir* (1) de M. Sylvain Royé ce poème parfait intitulé *Salomé* :

*Ce n'est qu'une petite fille  
Qui ne formule aucun désir.  
— Une toute petite fille —  
Elle rit, s'étonne, babille  
Elle ne sait pas réfléchir.*

*Elle met dans sa chevelure  
Les iris mauves de l'étang  
— Les iris dans sa chevelure —  
Elle est une exquise figure  
Sous la fraîcheur de ce printemps.*

*Elle court dans les jardins tristes  
Dans les mystérieux jardins,  
— Si mystérieux et si tristes —  
Nul crépuscule ne résiste  
A la clarté de son matin.*

*Ce n'est pas l'étrange princesse  
Aux voiles d'or trop parfumés,  
— L'étrange et sadique princesse —  
Son âme est toute d'allégresse.  
C'est la petite Salomé.*

*Et quand sur la terrasse rose  
Où la nuit jette un profil bleu  
— Sur l'immense terrasse rose —  
Elle danse, paupières closes  
Par obéissance ou par jeu*

*Elle ignore l'horrible chose.*

Puisque je fais des citations, je cite encore l'un des *Croquis gnoles* (2) de M. Georges Gillet :

*Une blonde quelque peu blette  
Trouvant que ses cheveux trop tôt  
Tournaient au gris, fit aussitôt  
D'un colorant sauveur l'emplette.*

(1) Paris, Figuière.

(2) Figuière, éditeur.

*La matrone inonda sa tête  
Des flots magiqués de cette eau  
Qui devait dorer à nouveau  
Mèche folle, boucle et frisette!*

*Mais en vain elle s'aspergea,  
Rien ne blondit, rien ne changea,  
Et, résultat plus triste encore,*

*Son crâne apparut un beau jour  
Aussi nu qu'un petit amour!...  
Il n'est pire eau que l'eau qui dore!*

Cela continue sur ce ton pendant cent vingt-neuf pages. C'est complètement idiot, mais assez amusant. — *Les chrysanthèmes* (1), de M. Henri Herlemont, débute par ces deux vers dédiés à la mémoire de son père et de sa mère :

*O vous dont le travail a mis dans mon buffet  
Le meilleur du pain blanc dont j'entretiens ma vie.*

Cela n'engage pas à lire le reste. — Les *Fleurs des Alysamps* (2), de M<sup>lle</sup> d'Herbemont, sont d'une belle âme. — *L'Impossible Idéal* (3), de M<sup>me</sup> Suzanne Teissier, renferme de beaux poèmes passionnés. M. Charles Conrardy, dans *De l'ombre sur ma jeunesse* (4), dit harmonieusement des choses mélancoliques.

Trois beaux livres pour finir : *La vie intérieure* (5), par M. René Maran, poème d'une douceur triste et tendre. *Les Heures intenses* (6), par M<sup>me</sup> Marguerite Coleman qui ne visent pas à l'originalité, mais atteignent à l'émotion. *Les Inquiétudes* (7), par M. Fernand Hubert, volume que M. Nicolas Beauduin a préfacé sans paroxysme et qui est plein de musiques subtiles.

Voilà ma table déblayée. Je pourrai maintenant m'attarder à relire, pour en parler le mois prochain, Jean Dominique, Grégoire Le Roy, Jules Delacre, Charles Grolleau, Armand Praviel, Robert Silvercruys, Adrien de Prémoré, Marcel Loumaye et quelques autres.

Pierre NOTHOMB.

(1) Edition du *Beffroi*.

(2) Avignon, Aubanel.

(3) Édition du *Temps présent*.

(4) Editions du *Falot*.

(5) Edition du *Beffroi*.

(6) Figuière, éditeur.

(7) Paris, Basset.

## ROMANS :

**L'Amphisbène**, roman moderne, par HENRI DE RÉGNIER. — (Paris, Mercure de France.)

M. Henri de Régner se plaît à choisir, pour ses récits, des titres énigmatiques et singuliers. L'amphisbène est un serpent ailé, avec une tête à chaque extrémité du corps, et qui marche aussi bien en arrière qu'en avant, symbole, suivant les uns, de la trahison et de l'esprit de satire, simple image de l'incertitude, selon Julien Delbray, le héros de ce roman. Julien Delbray nous est représenté comme un indécis héréditaire. C'est un charmant garçon, écrit à son ex-mari Laure de Lérins, « très intelligent, très bien doué, avec toutes sortes de curiosités intellectuelles, mais qu'une fâcheuse indécision d'esprit empêche de se déterminer dans la vie pour un but précis. Cette indécision l'a détourné de toute carrière et de tout métier. Julien Delbray est un oisif. L'imagination, qu'il a vive et qui lui fait envisager toutes les possibilités, le dégoûte, par avance, des réalisations en lui montrant successivement les inconvénients de chacune de celles qu'il pourrait tenter. De telle façon qu'à trente-quatre ans Julien Delbray se trouve en face de la vie dans une situation d'attente qui n'est pas sans lui causer quelque tristesse. Je vous le répète, Julien Delbray est un oisif, et un oisif imaginaire. C'est à cette oisiveté que j'ai dû en partie la complaisance qu'il m'a montrée. Je lui suis une occupation ».

La vie, en effet, lui est devenue tout soudain moins vide et moins insignifiante à partir du jour où, dans une maison amie, Julien Delbray a rencontré par hasard cette jeune femme fraîchement divorcée, qui très complaisamment a cédé sa place au foyer à une Américaine plus apte à servir la destinée de Jérôme Cartier, mais qui demeure l'amie de l'homme dont elle n'est plus l'épouse et qu'elle accable de confidences : c'est une des singularités les plus hardies de l'*Amphisbène* que cette correspondance où Laure de Lérins conte par le menu à son mari d'hier les progrès que fait dans son cœur son amant de demain. Il y a, dans cette sincérité, bien de l'amoralisme : c'est le péché mignon de la plupart des personnages que nous peint d'un pinceau complaisant M. de Régner. Si Julien Delbray eût été plus entreprenant, le roman de M. de Régner eût été plus bref, et nous y eussions perdu maintes pages élégantes et subtiles ; mais l'indécision qui caractérise Julien ne l'empêche pas de conclure selon la coutume constante, ou presque, des héros de roman : M<sup>me</sup> de Lérins est sa maîtresse au dernier chapitre.

Encore que l'on puisse préférer à l'*Amphisbène* maint autre récit de M. de Régner, on goûte un vif plaisir à suivre, dans ce roman, un conteur plein de fantaisie, de finesse et de grâce, soucieux peut-être à l'excès d'utiliser, pour l'agrément de ses fictions, ses souvenirs de voyage.

**Filles de la Pluie**, par ANDRÉ SAVIGNON. (Paris, Grasset.) — **L'Ordination**, par JULIEN BENDA. — (Paris, Emile Paul.)

Malgré la redoutable compétition de M. Julien Benda, dont le roman *L'Ordination*, livre curieux et agaçant, fait d'analyses morbides et « d'idéologies passionnées », retint les suffrages de la moitié du jury, c'est M. André Savignon qui a obtenu le prix Goncourt. M. Savignon est aujourd'hui un homme célèbre, grâce à une œuvre assez médiocre. Certes, les mœurs d'Ouessant sont étranges, le paysage en est poignant, certaines scènes décrites par l'auteur sont pleines d'une admirable horreur. Mais d'épouvantables fautes de français, des répétitions — inévitables dans un livre qui est un recueil et dont tous les morceaux procèdent de la même inspiration et évoquent les mêmes décors, un manque d'idées et d'idéal, inaperçus pendant les cent premières pages, deviennent insupportables au cours des deux cents autres. D'autres œuvres plus fortes et moins imparfaites sollicitaient l'attention des dix membres du jury : ils sont passés à côté.

P. N.

**Le Christ et l'instituteur Masen, sur la route de Furnes**,

par DE GHISTELLES, version française avec une préface de LÉON RYCX et un dessin d'EDMOND VAN OFFEL. — (Bruxelles, De Wit.)

Je ne relis jamais le vingt-quatrième chapitre de l'Évangile selon saint Luc, ramené devant mes yeux par l'évolution liturgique de l'année, sans m'émouvoir jusqu'au fond de l'âme de l'épisode des disciples d'Emmaüs. Cette page est une des plus belles de nos livres sacrés. La rencontre des deux disciples et du Maître, le long du grand chemin, à la tombée du soir, et leur entretien, touchant ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth condamné à mort et crucifié, et puis, tout à coup, l'élan de leur cœur brûlant à la fraction du pain ; toute cette page est magnifique et merveilleuse et divine de beauté, de sincérité, de foi, de vérité. Eh bien, ce petit livre-ci, dans les pages duquel semble apparaître et résonner la silhouette et les pas des passants d'Emmaüs, ce livre continue l'Évangile de saint Luc. Les paroles rendent ici comme un son divin. « L'instituteur Masen, écrit M. de Ghistelles, et c'est le début du livre, rencontra le Christ sur la route qui va de Furnes à la mer ». Et ils s'entretiennent de la terre natale, du malthusianisme, du Congo, de la langue flamande, de la nécessité pour la Belgique d'avoir des marins, etc. Et on n'éprouve pas un instant le sentiment que ce mélange d'Évangile et de préoccupations actuelles est anachronique.

Ces pages sont pénétrées d'un tel accent de bonté et de sincérité, écrites dans une langue si chrétienne, que nous ne nous étonnons pas. Le Christ, que Pascal, le janséniste de génie, nous a montré en agonie jusqu'à la fin des siècles, nous le suivons d'Emmaüs jusqu'à nos chemins, mêlé à notre vie, contemporain de nos tristesses et de nos joies, vivant de notre existence, étant parmi nous la présence de Dieu. Je n'ai vraiment qu'un reproche à adresser à ce beau livre, c'est de contenir cette dernière ligne mise sur les lèvres de l'instituteur Masen : « Si celui que j'ai vu était le Christ ? »

L'instituteur Masen, auquel le Christ avait redit, à peine déguisées, des paroles évangéliques, devait dire, en se mettant à genoux :

« Celui que j'ai vu était le Christ. » Masen devait imiter les disciples d'Emmaüs dont saint Luc écrit :

« Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent; mais il disparut de devant eux. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin. »

Si M. de Ghistelles avait donné à son œuvre cette conclusion, inévitable selon nous, il eût justifié davantage encore la préface pensive, enthousiaste, et d'un si beau lyrisme que M. Léon Rycx a écrite pour elle.

POL DEMADE.

**L'Ame des enfants, des pays et des saints.** — Spectacles et reflets, par M<sup>me</sup> LUCIE-FÉLIX FAURE-GOYAU. — (Paris, Perrin.)

Chaque fois que je lis un volume de M<sup>me</sup> Félix Faure-Goyau, que ce soit la *Vie et la mort des fées*, ou *Vers la joie*, ou la *Vie nuancée*, ou ce volume-ci, qui a deux titres et qui pourrait en avoir aussi bien six ou douze, s'accroît mon regret de ne pas voir l'auteur aborder franchement le genre qui semble lui déplaire le plus et pour lequel elle a le plus de talent, je veux dire le roman. Ce livre surtout, qui défie l'analyse, parce qu'on ne dissèque pas un bouquet de fleurs, que la nuance et le parfum ne se mettent pas en théorèmes littéraires; ce livre par sa grâce, son charme, la prodigieuse habileté de l'auteur à mettre en valeur des aspects d'âmes ou de choses, aggrave mon regret de ne pas lire l'admirable roman qu'écrirait M<sup>me</sup> Lucie Goyau, si elle voulait se donner la peine d'appliquer ses merveilleuses qualités de psychologue à l'analyse d'une ou de quelques âmes humaines. Je m'imagine sans effort le beau livre que nous donnerait cette femme, qui a toutes les chances littéraires du romancier, qui est une chrétienne avertie, une lyrique et un philosophe, un poète et un peintre, si elle touchait par exemple au problème de la douleur, non pas comme abstraction mais concrétisé dans telle vie, tel personnage, telle âme, dont elle nous conterait ou décrirait la vie. Il me semble que je la vois, mêlée aux saintes Femmes de la voie douloureuse, et nous rapportant de cette aventure, une image sublime encore que littéraire, à la manière d'une Véronique. Son voile, ce serait tout bonnement un roman. Alors, je m'impatiente de voir son beau talent se monnayer seulement en petits livres délicieux, comme celui-ci, mais qui passeront comme les bouquets se fanent...

POL DEMADE.

**La meilleure des parts**, par EMILE POITEAU. — (Paris, Grasset.)

J'ai été heureux de découvrir en Emile Poiteau, un médecin, un optimiste et un romancier. *La meilleure des parts* est le prototype du roman honnête et qui finit bien. Après tant de livres, où on ne rencontre que des détraqués, des malhonnêtes gens ou des coquins, c'est une joie d'entr'ouvrir des œuvres comme celle-ci et de se laisser aller à la saine émotion de voir vivre noblement sous nos yeux de braves gens. Sous prétexte de réalisme, la



littérature contemporaine nous a trop fait patauger dans la boue pour que nous n'éprouvions pas un soulagement à revoir enfin de belles âmes, dévouées, exquises, consolatrices, vertueuses, portant les couleurs azur et or : la vertu trempée de souffrance et sanctifiée de christianisme. La meilleure part, ici, dans ce beau roman, tendre, ému, c'est la bonne épouse. *Pars bona, mulier bona*. Retenez le titre de ce livre, et le nom de son auteur, pour le jour et l'heure inévitable où la vie vous aura causé une tristesse et le monde une vilénie. *La meilleure part*, extraite alors du coin de votre bibliothèque, où vous l'aurez tenue en réserve pour cet instant, vous fera l'effet d'un baume sur une plaie, d'un jour de soleil au sortir de l'hiver, d'une tendresse après des meurtrissures.

POI. DEMADE.

**Un gentilhomme wallon**, par P.-G. WÉGIMONT. — (Paris, Grasset.)

L'auteur écrit quelque part : « C'est encore un spectacle sacré qu'un jeune homme vibrant d'enthousiasme : il devient trop rare. » Ces mots méritent d'être rappelés en tête d'une critique de ce joli livre. Ce spectacle rare, l'auteur l'a décrit dans son livre, parce qu'il l'a vu, et probablement éprouvé, car son héros, ce Jean d'Espierbon, pour lequel il éprouve une si visible et si spéciale affection, est évidemment de sa famille spirituelle. Je ne vous raconterai pas ce roman, parce qu'il est trop tard pour oser ce résumé, et que tout le monde en Belgique l'a lu, en volume ou en feuilleton. (Il a eu cet honneur tout de suite, et en Belgique encore, ce qui est presque invraisemblable.) Mais je vous dirai que c'est un roman jeune, délicieux, tout imprégné des sèves montantes de la vie, ardent et pur, joyeux et chrétien. La composition et l'écriture sont à hauteur des idées et des spectacles. Ça et là, j'aurais peut-être à reprocher à l'auteur, une inhabileté, un tour, un mot qui sentent le débutant et révèlent une certaine inexpérience ; mais qu'est-ce que cela, que sont ces vtilles, en face du charme, j'allais dire de l'enchantement, de toute la jeunesse bourdonnante enclose dans ce livre dont les phrases donnent, à certains moments, l'impression des mille paires d'ailes d'un essaim d'abeilles occupées à composer des miels savoureux et parfumés ? Le *Gentilhomme wallon* est une bonne et très belle œuvre qui vaudra à son auteur, à la fois, l'estime des honnêtes gens et des lettrés délicats.

POI. DEMADE.

**Le Maître des Foules**, par LOUIS DELZONS. — (Paris, Calmann-Lévy.)

Entre Germaine Grandier et Albert Manès il existait une amitié de disciple à maître, bientôt muée en un sentiment plus tendre ; tous deux rêvaient d'une société moins dure et d'un monde fraternel ; ils semblaient emboîtés et soudés par l'idéal identique.

Mais Germaine épousa le richissime Vambard et quand elle retrouva Albert, évadé d'un professorat obscur et promu politicien de premier plan, la rupture était opérée ; si Germaine obéissait toujours à son inclination première, Albert ne connaissait plus désormais que sa vocation

politique; la maîtrise des foules lui suffit et l'accapare. Tel est, sommé en quelques lignes, le dernier roman de M. Louis Delzons.

Il est, ce roman, très digne de ses aînés, *L'Affaire Nell*, *Le Meilleur Amour*, *Les Mascran*, et il se recommande par les mêmes qualités : présentation vivante des personnages, dialogue bref et significatif, notation d'un paysage en quelques traits sans bavochure. Il y a plus : M. Louis Delzons s'affirme ici observateur sans indulgence des mœurs politiques et, si c'est possible, les offre à mépriser plus encore qu'il ne se peut.

Dans cet ouvrage, nerveux tout ensemble et sentimental, M. Delzons trace un portrait, sans retouche, de la France politicienne présente.

FRANZ MAHUTTE.

## PUBLICATIONS D'ART :

**Trésor de l'art belge au XVII<sup>e</sup> siècle**, Mémorial de l'exposition d'art ancien à Bruxelles en 1910. Deuxième partie : Beaux-arts, art appliqué, milieu social. Un fort volume in-4<sup>o</sup>, illustré. — (Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

L'intelligent éditeur Van Oest achève avec ce volume l'importante publication qu'il a consacrée à cette exposition de 1910 qui, si incomplète qu'elle fût à certains égards, n'en a pas moins surpris ceux-là mêmes qui croyaient connaître le mieux la grandeur de notre xvii<sup>e</sup> siècle artistique. Elle a appris aussi à beaucoup d'autres, dont l'admiration pour Rubens et les maîtres de son école n'allait pas sans restrictions et sans réticences, à prendre une conscience plus claire et plus précise de l'extraordinaire puissance de l'action que le grand maître anversoïis a exercée dans tous les domaines de l'art du temps.

On appelle avec raison le xvii<sup>e</sup> siècle le siècle de Rubens, car tout ce que le pays, contraint dans sa vie politique, entravé dans sa prospérité économique, accablé sous les ruines accumulées par de longues années de guerres, conserva encore de réputation et de grandeur aux yeux du monde lui est venu de lui ou par lui. On pourrait dire aussi que par la vigueur et l'abondance de son génie, aussi bien que par les exemples qu'il a donnés, les émulations qu'il a suscitées autour de lui, il a entretenu dans les âmes les sentiments de force et de fierté alors qu'elles ne pouvaient remonter, dans l'ordre des réalités, que des motifs de découragement et d'humiliation.

Depuis l'apparition des premiers volumes de *l'Histoire de Belgique*, de M. Henri Pirenne, l'idée directrice de cette belle œuvre, quant au rôle assumé par nos provinces entre le monde latin et le monde germanique, à raison de leur situation de *marches*, unies dans une existence commune, de chacun de ces mondes; cette idée nous a été répétée à satiété : Le génie de Rubens a exercé, à certains égards, une action intermédiaire de ce genre entre l'art flamand et l'art italien ou, si l'on veut, entre la conception réaliste et la conception idéaliste, formée dans la Péninsule sous l'influence de l'humanisme et de l'étude assidue des Antiques. Cette conception, nombre

d'artistes flamands en avaient propagé avant lui les principes. Leurs ouvrages étaient exécutés sous l'inspiration de ces derniers, mais ils y agissaient à la façon d'éléments mal assimilés, hétérogènes et étrangers. A Rubens seul il appartient de les naturaliser dans l'art flamand et, sans rien changer aux caractères fondamentaux de celui-ci, d'élargir dans tous les sens le champ de sa vision, d'ouvrir de nouvelles et vastes perspectives à ses facultés d'imagination. Tellement que, s'il y eut des Italianisants parmi ses précurseurs, il n'y a plus parmi les artistes de son école que des Flamands.

L'action du style rubénien dans la construction, dans l'ameublement laïque et religieux, action à l'étude de laquelle MM. Henri Rousseau, Gilmont et l'abbé F. Crooy consacrent d'excellentes pages dans ce volume, n'a été, elle aussi, dans une certaine mesure, que l'aboutissement d'une tradition hésitante, qui s'est fixée et accentuée, en se nationalisant, sous l'impulsion de Rubens. Dans les arts d'utilité publique, l'évolution est, d'ailleurs, beaucoup plus lente que dans les arts de pur agrément. Pour tenaces que soient les habitudes de l'esprit, elles le sont moins que celles du corps. Ce n'est que grâce à d'indispensables adaptations qu'a pu s'acclimater en nos contrées humides, aux habitations resserrées, l'architecture classique telle qu'elle s'était développée dans les pays du soleil.

Le goût pour le grandiose, pour une certaine ampleur fastueuse se manifeste partout. Tout en conservant les formes massives usitées jusque-là, le meuble devient plus luxueux, d'une structure plus délicate et plus compliquée. Il emprunte des éléments de décoration à l'architecture et à la sculpture, encadre ses compartiments de colonnes ou de piliers, relève ses surfaces de festons entre lesquels il fait rire des masques de faunes ou de satyres. Le monumental bahut des anciens jours se transforme en une somptueuse *troonkas*, une armoire de parade, surmontée d'une frise taillée que soutiennent d'élégantes cariatides, ornée d'incrustations ou de parquets de bois, de pierre, de métal ou d'ivoire. L'histoire et la fable antiques, dont l'art et les lettres ont vulgarisé la connaissance dans les classes dirigeantes, s'introduisent dans le décor de la vie familiale. La dame du logis, noble ou riche bourgeoise, tient les comptes de son ménage sur un secrétaire où quelque peintre a représenté le cortège des Muses. Si elle veut tirer quelques notes de son clavecin aux accents sautillants et aigrelets, elle aperçoit, sur le couvercle ouvert de l'instrument, Orphée charmant les animaux féroces par les accords divins de sa lyre ou Apollon punissant le roi Midas, qui était resté insensible à ceux de la sienne, en l'affublant d'oreilles d'âne. Les murailles de la chambre où elle se trouve sont tendues de tapisseries, mais elles n'ont plus rien du style simple et largement décoratif des splendides tentures bruxelloises du siècle précédent. Les tisserands de haute lisse veulent, à présent, rivaliser avec les peintres. Ils désertent les procédés de perfection de leur art pour obtenir des effets de dégradation, de chatoiement de la lumière et des ombres, pour faire ruisseler des reflets dans les plis ambitieux de leurs draperies. « Si, écrit très justement M. Jules Guiffrey, qui nous retrace l'histoire de la tapisserie flamande au XVII<sup>e</sup> siècle; si l'on comparait ces créations du génie de Pierre-Paul (l'*Histoire de Constantin*) aux concep-

tions des anonymes du début du xvi<sup>e</sup> siècle, des auteurs inconnus des cartons de l'*Apocalypse* de Madrid, des *Vices et des Vertus*, de l'*Histoire de Romulus*, des *Triumphes de Scipion*, des *Chasses de Maximilien*, l'avantage ne resterait pas au peintre du xvii<sup>e</sup> siècle. » Les archaïques allégories chrétiennes sont passées de mode. On leur préfère, de plus en plus, les héros et les dieux, quelque trait illustre de l'histoire grecque ou romaine, des nymphes dansant au milieu d'une clairière, le bel Apollon sur le char du soleil ou Bacchus escorté de la troupe délirante de ses prêtres et de ses adorateurs... Partout, aux portes des appartements comme dans l'ornementation des façades et des autels, apparaît la colonne torse, lourde, presque barbare, avec ses renflements lisses et sa spirale enguirlandée de pampres, et qui, avec ses inflexions fortement accusées par les jeux de la lumière, avec ses formes qui cherchent le mouvement plutôt que le rythme, pourrait, bien que venue d'Italie, symboliser l'art rubénien, plus soucieux de vie et de sensualité que d'harmonie...

Cet art et le siècle qu'il a illustré, le magnifique ouvrage publié par la librairie Van Oest nous les présente sous leurs principaux aspects, par le moyen de la reproduction, dans des conditions d'exceptionnelle beauté, des principales œuvres qui figuraient à l'Exposition, et par celui de travaux signés par des spécialistes aussi réputés que MM. Roersch, Joseph Destrée, R. Van Bastelaer, Paul Vitry, Paul Lambotte, Glück, Buschmann, Fierens-Gevaert et Ch.-L. Cardon.

ARNOLD GOFFIN.

**Les Bellini**, par M. E. CAMMAERTS. Coll. des Grands Artistes. — (Paris, Laurens.)

**Les dessins de Jacopo Bellini au Louvre et au British Museum. II. Le livre d'esquisses du British Museum**, par M. GOLUBEW. — (Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

Nous avons eu l'occasion de parler longuement à nos lecteurs de Jacopo Bellini et du rôle qui peut lui être attribué dans le développement de l'école de peinture vénitienne, lors de l'apparition à la librairie Van Oest du premier volume de reproductions des dessins du maître (1).

Le second volume de cette splendide publication embrasse tous les dessins de Jacopo conservés actuellement au British Museum.

L'examen des planches de ce nouveau recueil, fac-similé irréprochables qui équivalent presque aux originaux, nous met en présence d'une longue série d'esquisses relatives aux différents genres de sujets que nous avons déjà signalés, et nous ne pourrions guère que répéter à tout propos les remarques et observations que nous avons faites touchant le *Livre d'esquisses du Louvre*.

(1) *Jacopo Bellini et la Renaissance à Venise. Durendal*, mai 1909 V. aussi : les *Dessins de Jacopo Bellini*. ART. FL. ET HOLL., mars 1909.

Comme nous le disions alors, il semble que parmi toutes les influences que Jacopo a subies et qui l'ont tiré de l'art timide et lié par la tradition vénitienne de ses débuts, il faut marquer surtout celle de son séjour à Padoue, dans un milieu très travaillé par les idées humanistes, et où vivaient alors Donatello, Squarcione, aussi obsédé par l'étude de l'antique que le Florentin Uccello par celle de la perspective, et Mantegna, l'homme de génie qui devait donner forme grande et magnifique dans son œuvre à toutes les aspirations esthétiques du temps.

M. Cammaerts estime, plutôt, que c'est Mantegna qui doit à Jacopo Bellini, et il signale quelques similitudes entre les fresques des Eremitani et certains dessins de l'artiste vénitien. Il est possible que le maître padouan ait fait quelques emprunts aux esquisses de Jacopo, devenu son beau-père, mais il paraît bien certain, néanmoins, que celui-ci a pris l'orientation nouvelle de son art, la conception élargie dont témoignent ses *Livres de dessins* — et dont, malheureusement, ils témoignent seuls — à l'impulsion qu'il reçut de son changement de milieu et de son introduction dans le monde artistique avide de nouveautés et de recherches, où dominait Mantegna.

M. Cammaerts montre d'une façon excellente tout ce que Jacopo a apporté à l'art vénitien, et qui ne nous est révélé que par ces dessins, à défaut des œuvres disparues pour lesquelles ces derniers ont été, sans doute, exécutés. Il nous le montre mieux encore en étudiant l'œuvre des deux fils du maître, Gentile et Giovanni, admirables artistes, celui-ci plus expressif et plus tendre; celui-là, plus enclin aux mises en scène somptueuses, aux figurations d'apparat, et plus représentatif par cette tendance et par une certaine sécheresse réaliste d'âme de l'évolution qui part de Jacopo pour aboutir à Carpaccio et au Véronèse.

ARNOLD GOFFIN.

**Les Mostaert**, par M. SANDER-PIERRON. Collection des *Grands Artistes des Pays-Bas*. Un vol. ill.

**Guillaume Charlier**, par M. SANDER-PIERRON. Coll. des *Artistes belges contemporains*. Un vol. ill. — (Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire Van Oest et Cie)

Il faut louer l'infatigable activité de M. Sander-Pierron dans le domaine de l'histoire de l'art. Elle se manifeste, aujourd'hui, par l'apparition simultanée chez Van Oest de deux volumes très intéressants, consacrés, l'un, à des peintres du xvi<sup>e</sup> siècle, Jean, François et Gilles Mostaert; l'autre, à un statuaire contemporain, M. Guillaume Charlier.

Tout le monde connaît le beau triptyque dit d'Oultremont que possède le Musée de Bruxelles, et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art savent les recherches et les efforts de la critique pour découvrir le nom de l'auteur de ce magnifique ouvrage. M. Pierron, d'accord avec quelques critiques, MM. Glück et Camille Benoît entre autres, l'attribue à Jean Mostaert en même temps qu'un certain nombre de peintures d'une conception et d'une technique analogues. La démonstration de M. Pierron, fortement argumentée et appuyée de documents abondants, nous paraît de nature à faire tomber

bien des hésitations. Il croit pouvoir aussi attribuer à cet artiste ces jolis portraits de femmes à mi-corps qui ont donné lieu, jusqu'à présent, à tant d'hypothèses contradictoires. Le travail de M. Pierron, complété par une étude de l'œuvre de François et de Gilles Mostaert, constitue, au surplus, une excellente étude sur la vie artistique d'Anvers au xvi<sup>e</sup> siècle.

\* \* \*

Le livre enthousiaste — un peu trop parfois, peut-être, mais qui n'a point de reproches de cette nature à se faire? — le livre de M. Pierron retrace fort bien la longue et laborieuse carrière et l'œuvre considérable et variée de M. Charlier. Œuvre dont le principal mérite réside dans une exécution toujours pleine de conscience et de fermeté, dans la puissance de la vision réaliste du maître et dans tout ce que celui-ci a su faire passer et exprimer dans son œuvre des grands sentiments de solidarité humaine, d'exaltation populaire qui, au siècle dernier, ont pris forme magnifique dans l'œuvre de Constantin Meunier.

ARNOLD GOFFIN.

**Titien**, par H. CARO-DELVAILLE. Coll. *Art et Esthétique*. Un vol. ill. — (Paris, Félix Alcan.)

C'est un des premiers volumes d'une nouvelle collection de monographies de grands artistes qui se présente sous un aspect fort attrayant, et qui est publiée sous la direction de M. Pierre Marcel. M. Caro-Delville, comme tout le monde sait, est peintre, et peintre d'un talent ferme et délicat. La conception d'art dont témoignent ses œuvres ne peut que disposer favorablement le lecteur à l'entendre parler du Titien.

Mais M. Caro-Delville nous parle du vieux maître, non seulement en peintre épris des puissances et des magies du coloris, mais en historien avisé de l'art et, surtout, en artiste qui a senti profondément tout ce que le grand Vénitien a mis dans son œuvre d'amour et de sentiment de la vie.

ARNOLD GOFFIN.

**Greuze**, par M. LOUIS HAUTECEUR. Coll. *Art et Esthétique*. — (Paris, Félix Alcan.)

Poursuis, Greuze, poursuis ; la faible humanité  
Pour le peintre du cœur te réclame et te nomme.

C'est dans ces termes qu'un poète du temps célébrait le succès et la gloire de l'auteur de l'*Accordée du Village*, du *Fils puni*, etc. Succès et gloire considérables qui, aujourd'hui, nous paraissent de mauvais aloi, parce que rien ne nous est plus étranger ou, même, plus antipathique que les effusions larmoyantes de sensibilité, dont le xviii<sup>e</sup> siècle, d'abord si raisonnable et si sceptique, se grisa à la suite de Jean-Jacques et de Diderot. On revenait à la

Nature, mais cette Nature, naïve dans ses manifestations, ne commandait pas que la vertu. On s'en aperçoit même dans l'œuvre de Greuze, qui prenait volontiers posture de moraliste, mais ne laissait pas d'obéir à des inspirations grivoises ou équivoques.

M. Hauteœur nous fait de Greuze un portrait fort étudié et fort vivant, dans le cadre de l'époque férue à la fois de la réalité et de l'utopie dont ses ouvrages reflètent si bien la mentalité singulière.

ARNOLD GOFFIN.

## DIVERS :

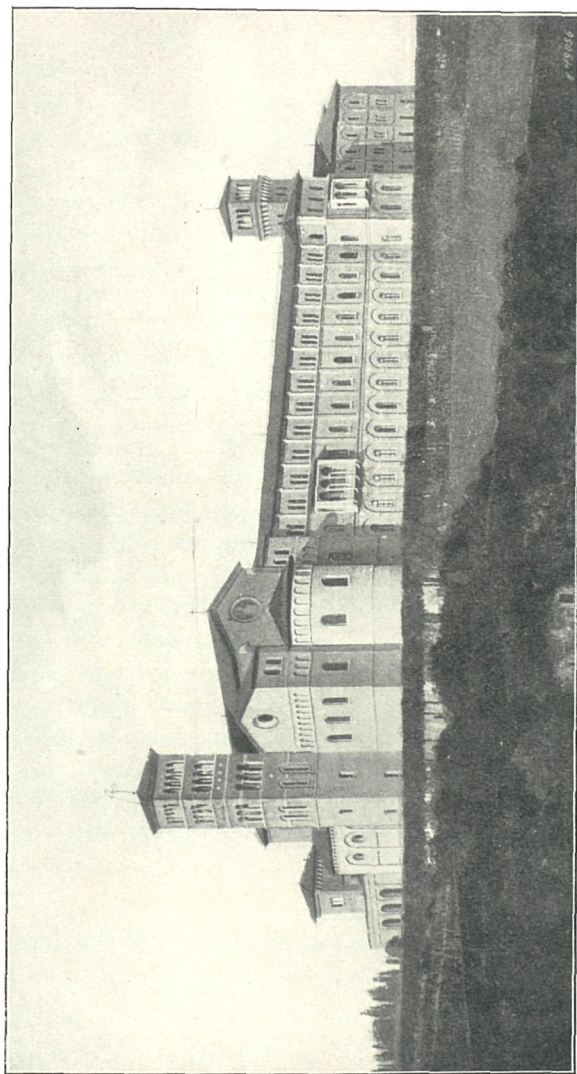
### L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers

**jours**, par un RELIGIEUX BÉNÉDICTIN. Abbaye de Maredsous. In-16, 210 pages. Prix : 2 fr. 50. — (Paris, Beauchesne, 1912.)

Voici un petit livre qui, sous des dehors très modestes, contient un vrai trésor. Il a été conçu par un moine, et pour des moines : mais il n'en est pas moins de nature à intéresser à un haut degré les gens du monde. La raison en est qu'il ne sépare jamais l'idéal monastique de l'idéal chrétien, voire de l'idéal humain tout entier : son but est justement d'inculquer au moine que le meilleur moyen d'atteindre à la perfection consiste pour lui à devenir homme et chrétien dans la force du terme, et, en même temps, de montrer à toute âme noble et généreuse, à quelque milieu qu'elle appartienne, les réserves de vitalité spirituelle qui sont l'apanage du monachisme, tel que le décrit dans sa Règle Benoît de Nursia. On trouvera là, en grand nombre et sous forme très littéraire, des pages révélatrices sur plus d'un aspect important de la vie chrétienne, beaucoup de vérités obliérées remises dans leur plein jour, une foule de préjugés dissipés sans ombre aucune de controverse, des pages admirables sur la *Componction du cœur*, le *Baptême*, la *prière*, la *fraction du pain* (Eucharistie), la *discretion*, la *largeur*, la *simplicité*, la *joie*. En notre temps d'incertitude et de défaillance, les âmes chrétiennes, la société tout entière, en pourront déduire un aperçu des avantages qu'il y aurait pour elles à se tenir toujours plus en contact avec cette vie bénédictine, trop peu connue et pourtant si féconde.

**Une journée chez les moines.** In-12, 154 pages, illustré de nombreuses gravures hors texte. Abbaye de Maredsous, 1912. Prix : 1 fr. 50.

La *Journée chez les moines* tient sa promesse. Un visiteur vient frapper à la porte de l'abbaye, la curiosité a autant de place que la piété dans son pèlerinage. Son guide, le Père hôtelier, parcourt avec lui les lieux réguliers et lui fait prendre contact, suivant le cours et les incidents de la journée — offices du cœur, exercices, repas au réfectoire, etc... — avec les détails familiers de l'existence monacale. Les scènes animées se succèdent. Les questions surgissent d'elles-mêmes ; et les réponses, faites avec simplicité et abondance, fournissent naturellement au religieux l'occasion d'initier son



**COLLÈGE INTERNATIONAL DE S'-ANSELME A ROME**

(ILLUSTRATION DU LIVRE : « UNE JOURNÉE CHEZ LES MOINES »)





interlocuteur à tout ce qui peut l'intéresser. Aux explications proprement dites se mêlent de nombreux épisodes historiques empruntés tant à la vie de saint Benoît qu'aux longs siècles du passé bénédictin. Les détails sur l'art et l'architecture se joignent aux renseignements et même aux anecdotes relatifs aux anciennes écoles, aux travaux, aux procédés d'apostolat et de bienfaisance, au rôle social et civilisateur des moines d'Occident. Le cours même de la causerie amène sur les lèvres du pieux cicerone maints passages de la « Sainte Règle » qui trouvent leur illustration et leur vivant commentaire, mais qui inversement les éclairent et montrent l'idée religieuse partout présente dans les observances de la vie claustrale. Leçon de choses, enseignement intuitif, qui, sans avoir imposé au lecteur aucune contrainte didactique, mérite pourtant de sa part ce franc aveu, à la dernière page du livre : j'ignorais hier, je sais aujourd'hui ce que sont les moines. Il a compris ce que saint Benoît voulait pour ses fils; ce que ceux-ci font, chez eux, pour l'Église et la société.

La deuxième édition, qui vient de paraître, a été considérablement augmentée; on a ajouté également de nouvelles gravures.

**L'Art de faire un homme**, par MOCQUILLON. — (Paris, Perrin.)

Quatre cents et quelques pages! J'ai lu, dans mon existence, beaucoup de livres et de traités d'éducation, et j'ai toujours observé que c'était dans les gros volumes, comme ceux de ce bon monsieur Mocquillon, qu'on trouvait le moins de choses. Celui-ci est remarquable surtout par l'abondance des mots et la rareté des idées. Quand on a achevé cette abondante lecture on est tout étonné de ne pas savoir beaucoup plus que si on n'avait rien lu du tout. Les auteurs pédagogiques agiraient sagement en s'inspirant des livres de cuisine. M. Mocquillon aurait beaucoup à apprendre en relisant, par exemple, la recette du civet de lièvre. Sa recette pour faire un homme manque de précision, elle est prolixe et diffuse. On ne fera jamais un homme en la suivant. Dieu nous garde de tels livres puisque la vie est si courte.

D<sup>r</sup> P. DEMADE.

**Mon filleul au jardin d'enfants**, par F. KLEIN. — (Paris, Colin.)

Voici un livre charmant sur l'éducation des tout petits. Observation attentive, bonne humeur, critique avisée, notations précieuses de psychologie, rien ne manque à cette œuvre que les mères et les pères liront avec joie et profit à côté des berceaux. M. Félix Klein, qui est un grand esprit, ne s'est pas abaissé en écrivant ce livre, car il a élevé son sujet jusqu'à cette hauteur où les petites choses éclairées de toutes les lumières de la pensée, deviennent, du fait de cet emprunt, rayonnantes elles-mêmes à la façon des étoiles.

D<sup>r</sup> P. DEMADE.

# NOTULES

---

**Une Conférence de M. Ernest Verlant, sur Velasquez,**  
à l'Université Nouvelle.

On connaît la manière de M. Verlant, sa conception ferme, précise, amoureuse de la clarté et de la méthode et, tout à la fois chaleureuse et colorée. Tous ces mots presque pourraient s'appliquer à l'art de Velasquez. C'est dire qu'il y avait entre le conférencier et le maître, qu'il avait entrepris d'étudier devant son nombreux auditoire, ces affinités d'esprit qui sont singulièrement propres à donner au critique la compréhension complète de l'artiste qu'il admire. Et, en effet, on ne saurait rien ajouter, on ne saurait rien retrancher à l'analyse, vraiment magistrale, que M. Verlant nous a faite des travaux de Velasquez, pas plus qu'à la façon dont il a caractérisé, avec une rare fierté d'expression, l'homme et son œuvre tout ensemble si espagnole et si positivement humaine.

A. GOFFIN.

\* \*

**Les Amis de la Médaille d'Art** ont fait frapper une nouvelle médaille très réussie. Sujet : *la Télégraphie sans fil*, ses créateurs, ses victimes. L'œuvre est de M. E.-J. BREMAKER, qui a interprété le sujet proposé d'une façon très adroite : Une femme se penche vers le large, la main droite en cornet à l'oreille, la main gauche en porte-voix devant la bouche. Au revers, les noms des inventeurs et des héros.

\* \* \*

**L'Exposition de Partitions musicales, de Livrets d'opéras et d'Affiches théâtrales**, organisée par le « Musée du Livre » dans ses locaux, 46, rue de la Madeleine, s'est ouverte le dimanche 4 mai.

Elle réunit, outre une superbe collection d'affiches théâtrales, les productions des principaux éditeurs de Barcelone, Bruxelles, Leipzig, Madrid, Milan et Paris.

MM. Closson, Combaz et de Ladrière y exposent d'intéressantes collections de documents anciens et modernes.

L'Exposition est accessible gratuitement au public, tous les jours de semaine, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures, le dimanche, de 10 à 12 heures.

\* \* \*

**Achats officiels de tableaux.** — Le gouvernement vient d'acquiescer pour le Musée de Bruxelles, d'accord avec la Commission directrice, le tableau de Guillaumin *Chêne-vert, matin*, exposé au Salon de la *Libre Esthétique* et le grand tableau de M. Edmond Verstraeten, *Le Lever de Sirius*, qu'on a pu admirer récemment à l'Exposition du Cercle Artistique.

\* \* \*

**Annales de l'Art en Belgique.** — On annonce la publication, sous ce titre, d'une nouvelle revue artistique. Chaque fascicule comprendra : 1° des articles sur un artiste peintre, sculpteur, architecte, graveur, miniaturiste, musicien, tapissier, verrier, orfèvre, etc., ou sur des œuvres se rattachant au passé artistique de notre pays; 2° des documents inédits; 3° des informations de toute nature sur les découvertes, acquisitions, attributions, classement d'archives et de musées, notes sur les ventes et sur les livres. Les *Annales de l'Art en Belgique* seront un périodique exclusivement consacré à l'histoire générale des arts dans nos provinces et à ses sources. Il groupera, collectionnera, coordonnera tout ce qui se fera ou se publiera sur cet objet spécial, en Belgique et à l'étranger. Voici les noms de quelques-uns des fondateurs : MM. Alvin, E. Bacha, Ch. Buls, E. Closson, G. des Marez, G. Hulin, G. Kurth, Laurent, H. Pirenne, E. Verlant, etc.

\* \* \*

**La suite des Nibelungen, de F. Hebbel** doit être différée jusqu'au prochain fascicule, vu la surabondance des matières du présent numéro.

\* \* \*

### Accusé de réception :

LITTÉRATURE : *Saint Vincent de Paul*. Textes choisis et commentés par J. CALVET. Collection : Bibliothèque française (Paris, Plon). — *André Chenier*. Textes choisis et commentés par FIRMIN ROZ (idem). — *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, par AGATHON (Paris, Plon).

MUSIQUE : *Le crépuscule d'un romantique. Hector Berlioz*, par ADOLPHE BOSCHOT (Paris, Plon). — *Le mysticisme musical espagnol au XVI<sup>e</sup> siècle*, par HENRI COLLET (Paris, Alcan). — *L'année musicale*, 2<sup>e</sup> année, 1912 (idem). — *Le sens intime de la tétralogie de R. Wagner*, par CARL DE CRISEROY (Paris, Perrin).

PHILOSOPHIE : *La philosophie de Bergson*, par ALBERT FARGES (Paris).

POÉSIE : *Les gerbes d'or*, par MAURICE ROCHER (Paris, édit. du Temps présent). — *Petits poèmes des jardins et de la montagne*, par LOUIS PIZE (Paris, Bibliothèque de l'Amitié française).

RELIGION : *La vérité religieuse*, par ANDRÉ GODARD (Paris, Bloud). — *Les sept sacrements*, par A.-D. SERTILLANGES (Paris, Lethielleux).

ROMANS : *La maison*, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon). — *Figures et contes*, par PIERRE NOTHOMB (Bruxelles, Mertens). — *Les amis de mon ami Fow Than*, par LÉO BYRAM (Paris, Plon). — *Les meilleures pages de J. PRAVIEUX* (Tourcoing, Duvivier). — *Légendes et récits d'Espagne et de Portugal*, traduction de l'abbé BERNARD (idem). — *Le besoin d'aimer*, par AUGUSTIN BAR (Paris, Plon). — *Nouvelles asiatiques*, par le comte de GOBINEAU, avant-propos de T. DE VISAN (Paris, Perrin). — *Jacotte et son cousin*, par ALICE DECAEN (Paris, Plon). — *Le canard domestique*, par ABEL TORCY (Paris, Association des Écrivains belges). — *Les deux ivresses*, par NOËL BANGOR (Paris, Perrin).

VARIA : *Les victoires françaises : Denain*, par JEAN FERRATIER; *Bou-vines*, par PIERRE ALAIN; *Iéna*, par NOËL AIMÉ (Paris, Bloud).

# La Rosserie de la Reine Pédauque

Durandal a loué naguère, selon ses mérites, un morceau d'éloquence parlementaire dû à M. Louis Franck, député d'Anvers. Cet homme d'Etat n'a pas voulu demeurer en reste de galanterie. A la séance du 17 avril, il a solennellement introduit dans l'histoire notre ami Pierre Nothomb, dangereux démocrate à ses heures, dont il a loué d'une voix pathétique, parmi les acclamations de l'extrême gauche, le « noble langage ». C'est gentil, nous nous en souviendrons.

\* \* \*

Une lettre de M. Pierre Broodcoorens a puissamment réconforté, au cours de la récente grève, les troupes socialistes : elle leur donnait l'assurance qu'elles s'appuyaient « sur l'autorité de la pensée humaine ».

\* \* \*

La divine Sarah veut son Grand-Bé, comme Chateaubriand, tout simplement. Elle vient, en effet, d'acquérir un îlot, près de Belle-Isle. Les pèlerins, dans cinquante ans, y seront rares. A sa place, nous préférerions le Père-Lachaise : pour les gloires de théâtre, c'est plus sûr.

\* \* \*

Un autobus dérapant écrasait, en janvier, un jeune poète, auteur d'un *Antinoüs* en cinq actes. Cela coûte au chauffeur 8,000 francs : c'est donné.

\* \* \*

M. Rouvez n'a pas assisté à l'ouverture des Floralies. Nous l'en félicitons.

\* \* \*

A la demande de M. Firmin Van den Bosch, qui craindrait de se trouver dépaycé à son retour estival, le Comité exécutif de l'Exposition de Gand a décidé de créer au sein de celle-ci une rue du Caire. Cette originale innovation sera vivement approuvée par tous les artistes.

\* \* \*

Dans la *Revue de Belgique*, M<sup>me</sup> Louise Ganshof-Van der Mersch raconte en termes lyriques une visite qu'elle fit au Père Hyacinthe Loyson...

« C'est à son irrésistible besoin de vérité, dit-elle, que le Père Hyacinthe a sacrifié tous les honneurs terrestres. Il allait être sénateur de l'empire, académicien, archevêque de Lyon, primat de France!... »

Rien que cela ?

\* \* \*

Du chroniqueur mondain de l'*Eventail*, qui nous avertit, hebdomadairement, des « bridges très réussis », des « bals élégants » et des « intéressantes soirées musicales » organisés par sa noble clientèle :

« Le primat de Belgique est, on le sait, un esprit très cultivé et ses ouvrages philosophiques ont une *vraie* valeur. »

Il est bien bon...

\* \* \*

Du même :

« M. X... et M<sup>me</sup>, née Y..., font part de l'heureuse naissance de leur fils Pierre. »

Pierre avait évidemment été baptisé avant sa naissance.

LE GRAND ROSSART.











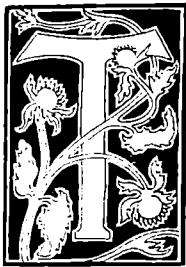




# Joie païenne = Tristesse chrétienne<sup>( 1)</sup>

---

## II



Tout d'abord, il sied de remarquer que le Christ n'a rien changé à ce que l'on pourrait appeler le matériel de la vie. Les juifs avaient rêvé cela : un Messie fantastique par qui serait magiquement transformée la condition même de la vie terrestre, d'abord en Israël puis, moyennant le peuple d'élection, par le monde entier. Cet âge d'or à venir serait le *Royaume de Dieu*.

Le Christ ne tarda guère à décevoir ce rêve enfantin, s'enfuyant dans la montagne, quand on lui proposait la couronne, affirmant le droit de César parallèle au droit de Dieu, proclamant enfin le caractère tout moral et spirituel du royaume : « *Regnum Dei intra vos est* : le royaume de Dieu, il est en vous!... »

Les conditions extérieures de la vie ne le toucheront donc pas directement, et il n'y touchera pas. Il a pris la vie toute entière telle que Dieu l'a faite; il l'a vue sans illusion, telle qu'elle est en elle-même; or, elle est triste en soi, je veux dire aussi longtemps qu'on n'en regarde que ce qui s'en voit et qu'on n'en expérimente que ce qui s'en vit entre le premier cri de l'enfant et le râle suprême du vieillard. Elle est triste, car elle se réduit à ceci : une poignée d'aspirations ardentes, profondes, immenses, qui nous font nous agiter et nous dépenser en mille efforts prodigieux pour saisir leur objet parmi les biens de la terre et puis de deux choses l'une : ou bien nous ne le saisissons pas, et alors nous nous replions avec le regret amer et

---

1) Voir le numéro de Mai.

désespéré d'avoir manqué notre vie; ou bien nous le saisissons et alors nous en constatons, dans un étonnement d'effroi, l'abominable inanité. Et tandis que nous savourons l'une ou l'autre de ces détresses, qui se nommeraient bien « le sentiment de la banqueroute » tout à coup la Mort, plus horrible que tout, nous saisit brutalement par l'épaule : « Allons, passe!... » Et, ma foi, il faut bien passer!...

La vie, c'est cela, en canevas. Brodez-y le dessin varié des souffrances exquises (que le Christ a bien connues aussi, puisqu'il en a fait les Béatitudes), les larmes, l'oppression injuste, le spectacle affligeant des laideurs ambiantes, les maladies et la pauvreté, et voilà l'étoffe donnée à quoi le Christ n'a rien voulu changer, car on ne coud pas un morceau de drap neuf à un chiffon usé : cela ne ferait qu'une déchirure plus grande.

La vie, en soi, est ce chiffon.

Et il n'y a que la jeunesse qui puisse ne pas la voir telle, ne l'ayant pas encore portée. A partir d'un certain moment, il devient impossible au contraire de la voir autrement. Dès ce même moment, l'effort commence pour pénétrer le mystère même de la vie et pour découvrir si sous son horreur apparente, elle ne cacherait peut-être pas quelque bonté profonde. Nouvelle illusion! La vie garde bien son secret; le chercheur s'y usera tout entier, tandis qu'il fixe sur elle son regard toujours plus anxieux, plus fatigué, brusquement la Mort abat sa main sur ses yeux et les lui ferme pour jamais.

Non seulement donc la vie est mauvaise — en soi — mais elle est — en soi — insoluble! Non seulement à vouloir la vivre en elle-même, d'une façon satisfaisante au cœur, on court droit à la banqueroute, mais on y court tout aussi droit à vouloir l'expliquer en elle-même d'une manière satisfaisante pour l'esprit.

Qu'on se rappelle l'apologue oriental du voyageur surpris dans le désert par un tigre et qui, en se sauvant, a sauté dans un puits sans eau; il est descendu, s'arc-boutant aux parois, mais voici qu'il s'arrête saisi d'horreur; au fond du puits, un monstre est dressé, gueule béante. Et le malheureux n'osant remonter de peur d'être la proie du tigre, n'osant sauter au fond du puits de peur d'être dévoré par le monstre, s'accroche aux branches d'un buisson sauvage qui croît dans une fissure de la paroi, et il s'y

tient cramponné... Ses mains faiblissent, il sent que bientôt il devra s'abandonner; il se cramponne toujours... et soudain il aperçoit — et tout son sang se fige — deux souris, l'une blanche et l'autre noire, tournant régulièrement autour de la tige de l'arbuste où il se suspend, et qui la rongent. Tandis qu'il détourne les yeux de ce spectacle d'horreur, il avise sur les feuilles du buisson quelques gouttes de miel laissé là par des abeilles errantes. Alors, dans un soupir, l'infortuné tend le cou, sort la langue et, lentement, il lèche ce miel.

« Et cela n'est pas une fable, s'écrie Tolstoï avec douleur, c'est la pure, l'incontestable vérité, compréhensible pour chacun : c'est la vie ! »

Oui, Messieurs, c'est la vie, cette chose misérable suspendue au buisson caduc que ronge la succession des jours et des nuits, avec de toutes parts des issues d'horreur et de mort, et, en attendant, quelques gouttes de joies de hasard; c'est la vie dans ses données matérielles et c'est l'état du problème de la vie, aussi longtemps que l'on n'y introduit rien de plus que ce que nous en touchons du doigt. Tout ce que les plus beaux génies humains ont découvert sur la vie, à tourner et à combiner dans tous les sens ces quelques éléments pour en dresser une équation d'où sortît enfin, claire et pacifiante, la mystérieuse inconnue de notre destin, tient dans cette fable d'Orient, simple comme la vérité, lourde comme un cauchemar!

Il leur est arrivé ce qui arrive à l'enfant qui, sous la dictée du maître, a laissé échapper, dans un moment d'absence, quelque élément essentiel d'un problème à résoudre; rentré chez lui, il se met en devoir de le solutionner, il tourne et retourne en tous sens l'énoncé boiteux, s'agite, s'échauffe, s'irrite, s'enfièvre et enfin, dans un mouvement de colère rageuse, il injurie le maître absent, maudit les mathématiques, froisse le papier noirci de formules vaines et s'en va pleurer, — ou jouer.

Il y reviendra, remarquez-le bien, tout à l'heure, quand son énervement sera calmé, il y reviendra non pas avec l'espoir de résoudre son problème (il en a la nausée à présent), mais parce qu'il faut bien remettre demain au maître un problème résolu. Alors il y met une solution quelconque à laquelle il ne croit pas lui-même et il se couche, humilié mais relativement tranquille.

Messieurs, c'est là tout l'homme en face du problème de la vie; comme l'énoncé en est incomplet quand on le réduit aux seuls phénomènes biologiques inclus entre la conception et la mort, l'homme se lasse et s'exaspère d'abord, puis, comme il faut vivre, il cherche au moins quelque expédient pratique qui lui permettra de se tenir à peu près en équilibre dans la vie entre la quiétude satisfaite, à quoi il renonce, et le désespoir furieux, à quoi il résiste.

L'homme a renoncé à modifier la vie, il a renoncé à comprendre la vie et il s'est rabattu sur ce parti plus modeste et de nature toute pratique : chercher le moyen de bien prendre la vie.

La vie est bonne, en somme, à ceux qui savent la prendre et la preuve en est que, de deux mortels fournissant la même carrière de vie, parfois l'un est profondément malheureux, tandis que l'autre fait figure d'homme content de son sort; parfois même, de deux hommes dont l'un est comblé de biens et l'autre criblé de maux, c'est le premier qui pleure et le second qui rit. De là à déduire que le bonheur n'est donc pas dans les choses, mais dans la façon de les voir et que, partant, l'affaire principale est de se faire un regard optimiste, un œil riant qui fasse rire la vie en la regardant, il n'y a qu'un pas.

Il en serait de la vie comme de certains visages : qu'il faut voir sous une lumière et sous un angle déterminés pour qu'ils apparaissent jolis; et comme le premier soin de l'artiste, à qui la propriétaire d'un visage pareil confie la mission de le fixer sur la toile, est de chercher le profil et l'éclairage avantageux, ainsi le premier soin de l'homme doit être de découvrir le jour et le point de vue sous lesquels le visage de la vie se fait charmant et délectable à voir...

L'homme, vous le pensez bien, a recherché ceci avec passion. Ce qu'il a trouvé?.. Pas grand'chose, vraiment : en tout cinq ou six points de vue, c'est-à-dire cinq ou six attitudes intérieures à prendre en face de la vie pour y faire relativement bonne contenance.

L'un a dit : « N'y songez pas, à la vie; laissez-vous vivre! Au bout du fossé la culbute. C'est ce que font pratiquement, et sans que ce soit le résultat d'une méditation philosophique, la plupart des hommes; faites comme eux!... »

D'abord, est-on bien sûr que la plupart des hommes font ainsi? Ce qui se passe dans l'arrière-fond obscur des humbles

et des ignorants, Dieu seul le sait, mais pour ne jamais s'exprimer en paroles lucides, l'angoisse des vieilles femmes du peuple et des vieux hommes des champs, est-elle moins réelle que celle de Tolstoï ou de Carlyle?...

Et puis, n'y pas songer, c'est facile à dire! C'est peut-être plus difficile à faire! Lorsque l'on demandait à Alphonse Karr son opinion sur le mystère de la vie, il répondait brusquement : « Je n'y pense qu'une fois l'année; j'y ai pensé hier; repassez dans un an! » La boutade est piquante et bien française... Encore est-il qu'Alphonse Karr y pensait donc malgré lui de temps à autre et qu'il devait faire effort pour chasser la pensée importune... C'est que cette pensée est de celles qu'on n'abolit point et dont l'autre dit justement : « Hélas! on ne peut pas ne pas savoir ce que l'on sait!... »

Autre point de vue sur la vie : « Modérez vos désirs, a-t-on dit, n'accrochez vos cibles qu'à des altitudes moyennes; ne souhaitez pas d'être très heureux, mais seulement de ne pas être très malheureux... un peu comme vous diriez à un affamé : « Je n'ai qu'un croûton de pain et une jatte d'eau à vous donner; au moins ne mourrez-vous pas d'inanition à ce régime. » Le régime à la longue lui paraîtrait un peu maigre. La mesure ne peut être la loi dernière d'un être dont l'essence même est une incoërcible aspiration d'immensité.

D'autres disent : « Il faut renoncer radicalement à tout, pour s'être rendu compte que tout n'est rien, que la vie est illusoire et vide; comme compensation, on cultivera intensément et exclusivement l'idée... »

C'est une demi-solution, mais ce n'est qu'une demi-solution, parce que la culture de l'idée est elle-même féconde en douleurs (« qui augmente sa science, accroît sa souffrance », soupire l'Ecclésiaste). Cette demi-solution n'est même qu'un cercle vicieux, car, parmi ces idées où vous réfugiez superbement votre impuissance de vivre, vous allez précisément retrouver, au premier plan, l'idée dont le mystère vous a amené à rompre avec la vie : l'idée de la vie!...

C'est exaspérant!

Ce l'est à un tel point, qu'exaspérés, d'autres ont dit : « Jouissez de la vie aussi longtemps qu'elle vous donne quelque jouissance et puis le jour où, ayant été pressée, comme un



citron, elle vous apparaîtra dénuée de tout intérêt et comme vide de tout suc, quittez-la volontairement par un suicide viril... »

Il y a toujours eu des gens pour s'imaginer, que donner un grand coup de sabre au travers d'un nœud, c'est l'avoir délié ; mais personne ne s'y trompe, non pas même Alexandre ! Il est trop évident que la vie ne nous a pas été donnée uniquement pour que nous nous l'ôtions du moment que nous ne la trouverons plus amusante...

D'autres enfin, moins brutaux quoique plus radicaux, vous disent : « Attaquez le mal plus à fond ; la destruction du nihiliste n'atteint que la vie ; la destruction du stoïcien n'éteint que la sensibilité ; la destruction doit être plus absolue : il faut qu'elle étouffe jusqu'à la personnalité humaine. Tendez donc à l'anéantissement personnel par la voie béatifique de l'ascèse qui, engourdissant peu à peu tous les désirs, tous les frissons, tous les réflexes, refoule d'abord la conscience lucide dans les limbes du subliminal et finit par la diluer délicieusement dans la conscience universelle, comme un parfum, âme frêle exhalée d'une rose, se noie dans l'air immense.... »

Et voilà, en raccourci, Mesdames et Messieurs, tout ce que le génie antique, aidé du génie moderne, a su découvrir pour rendre la vie tenable sur la planète. Vous le voyez, ce ne sont pas là, à proprement parler, des solutions, ce sont des *modus vivendi*, d'ingénieux expédients pour faire à moitié supportable un état de choses intolérable en soi et reconnu sans issue. Rien de tout cela n'explique rien ; tout, au contraire, part de ce principe désespéré que l'on se trouve devant l'inexplicable. C'est là que gît leur vice profond, c'est par là qu'elles répugnent à certaine logique vitale qui est en nous et en vertu de laquelle chacun de nos actes humains, si humble soit-il, doit avoir et a, en effet, pour armature invisible, une idée correspondante, si confuse soit-elle.

A fortiori donc, exigeons nous que l'ensemble d'actes qui constitue notre vie ait pour âme profonde l'idée même de la vie. Nous demandons, pour vivre, une interprétation de la vie, une explication de la vie, et de nous dire qu'elle est inexplicable nous apparaît comme absolument insuffisant pour fonder une attitude de vie. Instinctivement, en effet, si elle est inexplicable,

nous la préjugeons mauvaise ou dangereuse et nous n'y avançons plus que comme sur un terrain mouvant...

La solution complète et adéquate de la question de la vie comportera donc un double élément : le premier, une vue théorique qui fasse voir dans la vie une chose en somme bonne, ordonnée, se tenant en équilibre, digne en tous points d'être vécue, et, loin d'être fatalement vouée au fiasco, susceptible, au contraire, de se conclure en réussite, et puis et en conséquence une description nette de l'attitude pratique qu'il convient de se donner en face de la vie.

Je voudrais vous montrer que le Christ a bien traité de cette manière ce grand problème d'humanité et que sa solution répond bien aux exigences que je viens de dire : elle dit comment prendre la vie et pourquoi, et le pourquoi est aussi plausible pour l'esprit que le comment est pacifiant pour le cœur et les deux, l'idée et le geste, s'harmonisent dans un rythme profond comme la nature elle même...

\*  
\* \*

Des psychologues d'aujourd'hui (1) recherchant le sentiment qui domine habituellement la vie humaine — et qui l'empoisonne — ont trouvé que c'est une espèce de détresse multiforme, allant du sourd malaise à l'agonie terrifiante en passant par tous les tons intermédiaires de l'inquiétude, de l'appréhension, de l'angoisse, de la crainte : notre vie est dominée par la peur. Dès que nous avons passé l'âge inconscient de l'enfance et l'âge irréel de la jeunesse, la peur s'installe à notre chevet, et nous n'aurons guère de relâche ! Il y a d'abord la prévision des misères communes : les maladies de l'âge mûr, celles plus cruelles de la vieillesse, la perte ou l'amoindrissement de nos facultés physiques, intellectuelles — plus de dents, plus d'yeux, plus de mémoire, plus rien. C'est, en outre, une série interminable de craintes spéciales, de préoccupations troublantes : la peur de certains aliments (les choux, le clou de girofle...) la peur du vent d'est, la peur des grandes chaleurs ou des grands froids, la peur des courants d'air où tourbillonne la pneumonie, la peur

---

(1) Entre autres, W. Dresser, auquel sont empruntés quelques-uns des traits de l'analyse qui suit.

d'attraper la fièvre des foins, le 14 août, au milieu du jour, la peur du diable, la peur du mauvais œil, la peur d'être treize à table, la peur des revenants, tous les rongements d'esprit, frayeurs, inquiétudes, anxiétés, pressentiments fâcheux, idées noires, phobies, ont installé leur sabbat dans notre pauvre tête humaine...

Et ce n'est pas tout. A ces soucis corporels il faut ajouter tous les soucis moraux qui pullulent dans la vie quotidienne : on a peur des dangers possibles, peur d'aimer (c'est-à-dire de ne pas être toujours ni assez aimé), peur de coiffer sainte Catherine, peur d'avoir un enfant de plus, peur de perdre sa fortune, d'être volé, d'être incendié, peur de voir éclater la guerre. On prend des « assurances » contre tous ces risques (et ce n'est pas la prudence comme on le dit, c'est la frayeur qui est la mère de l'assurance !). On a peur même du bonheur (c'est-à-dire que le bonheur un moment posé sur notre toit ne s'envole...)

Il ne nous paraît pas suffisant de craindre pour nous-mêmes, nous nous mettons à craindre pour les autres. Nous craignons nuit et jour pour nos enfants ; un de nos amis tombe-t-il malade, nous pensons aussitôt à tout ce qui peut lui arriver de pire et nous tremblons de le voir mourir ; un autre s'éloigne-t-il de nous pour un voyage, notre crainte s'accroît, la crainte *qui major absentes habet* qui se double pour les absents... un troisième est-il dans les alarmes, nous sympathisons avec lui, c'est-à-dire que nous prenons ses alarmes en nous y associant, ce qui du reste ne lui rend pas la sérénité !...

Arrivés au milieu du chemin de notre vie, on peut dire que nous sommes investis de toutes parts de craintes et d'angoisses et que notre vie se passe dans une sorte de tremblement, quasi perpétuel, et cela va croissant à mesure que le champ de vie se restreint devant nos pieds. Arrive un moment, lorsqu'il n'y a plus qu'un bout d'étape à couvrir, où, brusquement, il se produit en nous comme une saute de la peur : nous cessons à peu près de craindre pour l'avenir et nous commençons à craindre surtout pour le passé... et c'est la peur de ce que nous avons fait de mal, de ce que nous n'avons pas fait de bien, de ce que nous aurions pu faire mieux ou autrement, la grande peur du remords, le sentiment de la responsabilité. Dans les longues heures d'insomnie, la responsabilité de sa vie vient s'asseoir,

comme un poids très lourd, sur la poitrine du vieillard et il halète dans une oppression de cauchemar... Et c'est au fond la peur de Dieu !

La peur de Dieu n'attend pas, du reste, la vieillesse pour assombrir la vie de l'homme, elle est sur lui en tout temps et je n'en veux d'autre preuve que la controverse qui divise les hiéroglyphes modernes de savoir si l'élément primordial du sentiment religieux est la crainte du dieu ou l'affection pour le dieu, et ceux qui tiennent pour l'amour sont décidément dans le vrai, mais ceux qui opinent pour la peur sont bien excusables, tant le culte des dieux dégage une impression générale de terreur et d'angoisse. Il est faut de dire avec le sceptique latin *primus in orbe deos fecit timor* : ce qui a créé les dieux c'est la peur; mais à première vue on pouvait s'y tromper.

En somme, étudier la courbe de l'inquiétude et de la crainte que dessine la vie d'un homme, c'est peut-être encore le meilleur moyen d'en tracer la monographie la plus profonde, la crainte étant mêlée à tout dans nos vies humaines, et comme un élément subtil autant que tenace. Dans la langue grecque primitive — celle d'Homère — il y a un même vocable *σχιθος* qui signifie à la fois « grand souci » puis « mariage » puis « funérailles » et quand Homère l'emploie il n'y a donc que le contexte qui puisse vous donner à comprendre s'il s'agit d'un homme qui voit la peste éclater à sa porte, ou d'un homme qui se marie, ou enfin d'un homme qui va porter en terre un enfant bien-aimé : au fond de tout, c'est le souci!... Or, à premier examen de la doctrine du Christ, il apparaît déjà clairement qu'il a prétendu mettre la cognée à la racine de ce mal profond.

Ceux-là même qui ne lisent pas du tout l'Évangile (je veux dire les chrétiens catholiques) savent pourtant qu'un mot s'y retrouve sans cesse, qui revient comme un refrain très doux empreint d'une sérénité divine infiniment pacifiante : « Ne craignez pas!... N'ayez pas peur!... N'ayez nul souci!... Ne vous troublez point!... Ne vous inquiétez pas pour demain!... Ne redoutez pas ce qui attaque et ruine le corps!... Point de timidité!... Point de pusillanimité!... Point d'épouvante!... Oh, les hommes sans confiance!... Oh, les demi-confiants!... Allons, que votre cœur ne tremble ni ne s'agite!... »

Et tout de même, à premier examen de l'histoire qui a suivi, on s'aperçoit bientôt que ce mot d'ordre d'Évangile a produit ce qu'il ordonnait : un sentiment d'intrépidité très spéciale résultant non point d'une farouche tension de l'orgueil mais bien au contraire d'un naïf abandon du cœur; sentiment tout nouveau, si nouveau que le Christ n'avait pas hésité à le revendiquer comme sien : « Je vous lègue la paix, et cette paix c'est ma paix et c'est tout autre chose que ce que le monde a produit jusqu'à cette heure sous ce nom ».

Et son apôtre Paul lui rend en effet cette justice que sa paix constitue pour l'homme une forme d'expérience complètement inédite, *pacem quae exsuperat omnem sensum!* Et depuis, des milliers d'âmes, celles qui sont vraiment entrées dans la doctrine du maître, ont goûté le charme inouï de cette paix souveraine qui dissout délicieusement le vieux levain d'inquiétude au cœur de l'homme; des millions d'autres, pour ne s'être pas livrés assez pleinement à l'esprit du Christ, n'en ont éprouvé que des effets diminués mais qui sont encore comme des accalmies de fièvre...

Mais ce qui est plus intéressant que de constater cette attitude de sécurité paisible chez les disciples du Sauveur, c'est de rechercher sur quoi, sur quelles bases idéales il l'établissait et la fixait; car il ne s'est point borné, vous disais-je, à livrer une doctrine de vie douteuse et tâtonnante, réduite à quelques conseils d'empirisme conscient; sa doctrine de vie est parfaite et le côté pratique n'y est que l'autre face de la conception théorique et si le chrétien (le chrétien de vrai nom) respire dans toute sa vie la confiance que rien ne déconcerte et l'espoir que rien n'abat, s'il a pu frapper et vivre ce proverbe admirable qui en est la formule : « Quand Dieu retirerait son soleil des cieux, encore faudrait-il espérer en lui!... » c'est que le chrétien s'est formé d'abord de la vie, en écoutant le Christ, une idée d'où la paix découle à flots mêlée à la lumière.

\*  
\* \* \*

Tout d'abord, le Christ rappelle avec force, à l'homme, la distinction des deux vies qui sont en lui et leur valeur respective : sa vie de surface, de sensibilité, de matière et de mort,

celle que l'homme s'obstine à regarder comme étant la chose principale — et sa vie de fond, sa vie immatérielle et indépendante des lois de la biologie animale, la vie de l'âme. Et vigoureusement, il ramène l'attention de l'homme sur son âme. C'est chez le Sauveur une préoccupation si constante que le maître Adolf Harnack, un des hommes d'aujourd'hui qui ont le plus passionnément étudié les origines chrétiennes dans le camp protestant où on les fouille avec frénésie, n'hésite pas à faire de cette idée là une des trois ou quatre idées substantielles de l'Évangile. — Tu as peur de mourir? Ton âme est immortelle! — Tu as peur d'avoir faim? Ton âme ne vit pas de pain! — Tu as peur du glaive d'Hérode? Ton âme est intangible au fer le plus aigu! — Tu as peur des voleurs, du voleur d'argent, du voleur d'honneur, du voleur d'amour; tu as peur de la rouille, de la rouille qui ronge les vases, qui ronge les cœurs, qui ronge les gloires?... Ton âme a son trésor, son honneur, son amour, là où les voleurs ne volent point, où la rouille ne mord point, où rien ne défaille... — Tu as peur de toute atteinte à toi-même, de toute diminution de ta personne qui est toi-même... Mais toi-même c'est ton âme et ton âme, rien ne l'atteint (que Dieu!) Quand tu t'es étendu sur la table du chirurgien, comme sur un chevalet de martyr, et que le poison subtil t'ayant mis hors de tes sens, le fer a accompli sa terrible besogne d'élagage, tu te réveilles soudain parmi des déchets qui ne te sont plus rien et qui furent tes membres ou tes organes..., et, tandis que pour les autres hommes, tu fais figure de débris humain, ta conscience frémissante se sent identique à ce qu'elle était aux heures d'intégrité, ton « moi » n'a rien perdu et même, ô merveille, à partir de ce moment tragique, il va commencer à prendre des accroissements étranges, toutes ses énergies, tantôt éparées dans les activités inférieures, se concentrant désormais dans la vie profonde de l'esprit... C'est ainsi qu'au jour où la mort t'enveloppe du sommeil redouté sous lequel elle opère, ton âme se réveille, et son réveil est comme un éveil premier tant sa conscience est devenue plus lumineuse et plus intense, plus vivante et plus personnelle, pour s'être émondée de la chair qui gênait son agilité...

La vie propre et indépendante de l'âme, l'immortalité personnelle de l'âme, la prépondérance quasiment infinie de l'âme sur tout le reste du monde, tel est le premier fondement sur quoi le Christ établit son système de vie...

On dira : « D'autres ont dit cela avant lui, d'autres l'ont dit après lui, en dehors de lui : qu'y a-t-il là d'original? »

Est-il bien sûr, Messieurs, que l'on l'ait tant dit avant lui, que l'on le dise tant en dehors de lui?

Je sais : l'immortalité de l'âme se trouve dans toutes les religions et elle se trouve dans un grand nombre de philosophies; mais quelle immortalité? La misérable survie des ombres défaillantes qui font des gestes las, parlent comme on gémit et ne vivent qu'un seul sentiment : le regret amer de la lumière du soleil qui leur a été ravie... et souvent, plus illusoire encore que cette immortalité larvaire, la pauvre immortalité métaphorique de l'homme qui se survit dans ses poèmes, ou dans ses enfants, ou dans ses efforts sociaux... ou bien encore l'immortalité collective, c'est-à-dire la pensée que l'on est partie d'un tout organique, formant une unité vitale, l'espèce, et que l'espèce dure si l'individu passe.... ou bien enfin l'inconsciente immortalité panthéistique qui résorbe l'homme en Dieu et le sauve ainsi de l'horreur du néant, comme qui dirait qu'un arbre est immortel parce que mort, il se transforme en un terreau qui revit dans les arbres nouveaux qu'on y plante... Bref, une immortalité si dégradée qu'elle en est indésirable et que la vie, la vie *présente* lui étant infiniment supérieure, reste l'élément principal de notre destinée — et c'est là une différence grande entre la doctrine d'immortalité chez le Christ et en dehors de lui! Paul l'a fait tenir en un mot superbe : « Nous ne sommes pas comme le reste des hommes, qui n'ont pas l'espérance : *ceteri qui spem non habent!* » Cicéron a écrit un dialogue célèbre sur « la Vieillesse » où il la pare de tant de séductions qu'il donnait à Montaigne l'« l'appétit de vieillir ». Le Christ a fait espérer à l'humanité un lendemain de vie tellement séduisant qu'il a créé ce nouveau sentiment : l'appétit de mourir. Le même Paul l'a formulé avec le même bonheur : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* J'aspire à me dissoudre pour être avec le Christ. »

Il est une seconde différence : mettre en poème ou en thèse la notion ou le rêve de l'immortalité, c'est déjà quelque chose;

en somme, c'est peu de chose aussi longtemps que ce rêve, on ne l'aura pas fait rêver par la masse, que cette thèse, on ne l'aura pas fait vivre par la foule. Le mérite et la difficulté, c'est de faire descendre l'idée d'une survivance personnelle et souhaitable à cette profondeur sacrée du cœur où l'idée devient une conviction de vie, un mobile d'action, où l'idée se fait principe! Et ceci, je ne sais trop si personne l'a réalisé jamais sur une bien grande échelle, hormis précisément le Christ. Le désir d'immortalité est au fond de la nature; un espoir vague d'une immortalité quelconque fleurit assez généralement sur ce désir instinctif; la conviction sereine et chronique de l'immortalité personnelle et constituant un état de vie supérieure au stade actuel d'existence, voilà qui est beaucoup moins fréquent!... Cela exista-t-il dans l'antiquité? On peut se le demander. Où cela se trouve-t-il de nos jours? On inclinerait assez à penser avec le protestant Carlyle que « bientôt il n'y aura plus que chez les chrétiens catholiques que l'on croie sincèrement à l'âme immortelle!... »

Oui! et je sais que cette croyance n'est peut-être pas toujours et chez tous aussi dégagée d'arrière-pensée qu'il le faudrait; que surtout, elle ne produit pas toujours dans la pratique de la vie tout le fruit de sérénité et de résignation qu'elle contient en germe... et que nous enviait ce pauvre Sully-Prudhomme lorsqu'il souhaitait qu'il lui fût possible de se donner cette radieuse illusion afin, disait-il, « d'entrer dans le néant avec l'espoir chrétien! » Mais quoi qu'il en soit des déchets et des défaillances de cette croyance chrétienne, il reste que dans l'ensemble de vingt siècles d'histoire humaine, elle a fait couler à travers la vie un immense courant d'espérance où sont venues se dissoudre bien des larmes brûlantes, s'abreuver bien des courages haletants, se rafraîchir et se retremper bien des vies épuisées et lassées : l'espérance du siècle à venir... (1).

---

(1) L'on connaît l'affirmation d'un autre protestant bien connu en économie sociale, Hilty : « Le catholicisme possède actuellement un grand avantage sur le protestantisme par la force de ses croyances sur la destinée de l'homme. Ce sont ces solides convictions qui constituent les meilleures armes contre les causes favorisant le suicide ».

Le célèbre statisticien Rost établit que sur 10,000 protestants en Allemagne, la proportion des suicides est de 2.47; sur 10,000 catholiques, de 0.93.



\*  
\* \*

Mais ce n'est là, vous disais-je, dans la doctrine de vie du Maître, qu'une des deux idées génératrices de paix et de quiétude : il en est une autre par quoi celle-ci se complète harmonieusement, par où, encore, elle prend toute sa valeur parce que, par elle, la première passe dans le domaine du sentiment religieux : non seulement la destinée de l'homme, personnelle et consciente, dépasse infiniment le cercle étroit qui s'ouvre au berceau pour se fermer dans la tombe, mais cette destinée est régie et conduite suivant un plan d'amour par une providence toute-puissante et divine.

Il y avait au cœur de la vieille humanité, ce sentiment affreux dont je vous parlais tout à l'heure et dont nous gardons encore trop de vestiges ataviques : la peur de Dieu.

La puissance suprême de qui, évidemment, dépendait la misérable et faible vie des humains était perçue comme une puissance plutôt malveillante à l'égard de l'homme.

Au fond de la philosophie populaire de la Grèce régnait l'idée abominable de la jalousie divine. Les dieux, jaloux des hommes, passent leur temps à humilier toutes leurs grandeurs, à briser toutes leurs joies et le peuple a fait ce proverbe sinistre : « Les moulins des dieux broient lentement, mais ils n'en broient que mieux !... »

Et l'étude comparée des religions (des religions populaires surtout, car pour ce qui est des théologies savantes, il faut reconnaître que chez plusieurs peuples de l'antiquité, les Égyptiens notamment, les Perses, les Chinois, les Hindous..., elles avaient su purger l'idée de Dieu de ses éléments terrifiants), l'étude comparée des religions populaires révèle communément dans la masse des fidèles la honteuse attitude de la crainte servile en face du dieu... « *Les Dieux ont soif...* » voilà en quelle formule sinistre un des hommes les plus intelligents d'aujourd'hui enferme l'essence même du sentiment religieux de l'humanité. Tantôt, le dieu est conçu comme méchant et malveillant ; les représentations qu'on en fait, en pierre ou en bois, sont horribles, difformes, grimaçantes... tantôt il est conçu comme susceptible d'être favorable ou hostile selon qu'on aura su le prendre ou non ; tantôt il est conçu comme

irrité par quelque injure dont la conscience ne sent pas nettement la nature, mais qui a dû être fort grave à en juger par la rigueur des fléaux par qui Dieu la châtie... De cette triple conception qui est dominante, résulte un culte inquiet et angoissé, scrupuleux, diplomatique et flagorneur, le service de l'esclave qui sait le Maître ombrageux, féroce, capricieux, passionné, maniaque, sensible à l'habile maniement de l'encensoir!...

A cette triple conception et pour supprimer la mentalité d'angoisse et de frayeur qui en dérive, le Christ oppose l'idée ineffablement rassurante d'un gouvernement paternel du monde et de la vie par Dieu.

Le Dieu de Jésus n'est pas le créateur, ni le maître, ni le seigneur, ni le tout-puissant, ni le juste, ni le saint : il est le bon et il est le père. Et vous savez ce que ce nom sacré signifie dans la langue humaine : le Père! c'est-à-dire l'homme qui ayant dans un élan d'amour, procréé des êtres, qui sont ses enfants, les aime de toute la spontanéité de sa nature, et va désormais user joyeusement sa vie, sa pensée et sa force dans de nobles efforts et de prudents calculs pour que ses fils vivent, grandissent, prospèrent, atteignent sous le soleil la plus large part de joie et de bien-être qui puisse être dévolue à des hommes.

L'amour paternel, ce bouclier sous lequel, enfants, nous nous sentons à l'abri de tous les coups du sort et goûtons, pour quelques années, cette chose délicieuse et sereine, la sécurité absolue, l'amour paternel, voilà ce que le Christ a mis en Dieu, maître de la vie et gouverneur du monde.

Il est le Père, le Père tout-puissant qui embrasse l'ensemble d'un bout à l'autre avec une force souveraine, et qui touche, avec une délicatesse infinie, chaque détail...

Il est le Père; il fait lever le soleil sur les blés et sur les vignes et puis il y verse la rosée et la pluie...

Mais avec le même soin, il suit du regard le vol des passereaux (dont on en vend deux pour un sou au marché de Capharnaüm) et pas un ne tombe sur le sol sans la permission du Père.

Et « sa bonté s'étend sur toute la nature », et si les lis des champs qui ne filent ni ne tissent sont revêtus d'un éclat qui rendrait jaloux Salomon lui-même, c'est que le Père étant bon sème partout de la beauté.

Entendez bien ceci : tout ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde vient de Dieu parce qu'il est bon et que l'acte propre de la bonté est le rayonnement diffusif par quoi elle se communique et se donne; il faut donc faire remonter toute bonté au Père d'où descend tout don parfait, à celui qui, seul, c'est-à-dire à rigoureusement parler, est bon « *nemo bonus nisi solus Deus* » tout le reste n'étant que participation et écoulement de sa bonté substantielle. Mais cette bonté de Dieu qui éclate dans l'œuvre de ses mains qui est la créature inconsciente, elle revêt un caractère plus spécial, plus touchant, plus attentif, quand il s'agit de la créature consciente et libre faite à l'image de Dieu.

« Si Dieu déjà se soucie des petits oiseaux et des fleurs champêtres, à combien plus forte raison se souciera-t-il de vous?... Ne valez-vous pas plus? En vérité, je vous le dis : pas un cheveu ne tombe de votre tête que le Père ne l'ait su et permis et s'il l'a su et qu'il l'ait permis, comme d'ailleurs il vous aime, c'est donc qu'il était bon pour vous que ce cheveu tombât — et si c'est vrai d'un cheveu, c'est donc à plus forte raison vrai de tout le reste qui tombe peu à peu de vous, illusion sur illusion, amour sur amour, énergie sur énergie, joie sur joie, pour ne laisser enfin, après tous les dépouillements de la vie et de la mort que votre âme, votre âme toute nue que le Père aime plus que l'univers entier revêtu de sa gloire!... Le Père le sait, le Père sait ce qu'il vous faut, le Père le peut : projetez donc en lui tout le souci de la vie, car vous, vous ne savez pas ce qu'il vous faut et vous ne pouvez rien contre Dieu qui veut malgré vous votre bien : comme des enfants mal avisés, vous demandiez une pierre, croyant demander du pain; Dieu, comme un Père prudent, vous donne du pain, obstinément, et vous, obstinément, vous regrettez la pierre... Laissez-vous faire comme l'asphodèle et le passereau : laissez-vous faire comme l'enfant. Dieu a soin de vous!... »

Vous le savez, Messieurs, ces simples paroles d'assurance divine ont endormi la folle inquiétude qui agitait le cœur de l'homme au milieu des aléas formidables de la vie... Quant à la terreur de conscience, que le sentiment du mal, du péché, entretenait en lui comme un rongement, vous savez aussi quelles autres paroles l'ont dissipée comme la blancheur de l'aube diluée les sombres rêves...

Un fils dit à son père : « Donne-moi ma part, j'en ai assez de la vie insipide que l'on mène aux champs!.. » Il s'en fut dans les villes, se ruina en débauches, tombant de degré en degré jusqu'à l'abjection dernière, et maintenant il gardait les porcs dans une métairie sous un maître avare et sans cœur, et souvent il avait faim et jetait un œil d'envie sur l'auge fumante où se pressaient les bêtes, tant et si bien qu'un jour, affolé et vaincu, l'enfant s'écria : « Je retourne à la maison! » Et il s'enfuit.

Le père qui, chaque jour, venait passer des heures au tournant du chemin par où son fils reviendrait s'il revenait, le père aperçut au loin la silhouette voûtée et hésitante du malheureux, et son vieux cœur bondissant dans sa poitrine, il courut à lui, et il tomba sur son cou de tout le poids de sa vieille tendresse et il pleurait et il riait et sans lui laisser dire une parole il criait : « Il était perdu, je l'ai retrouvé, c'est mon enfant!... » et il le serrait de crainte de le perdre. On tua le veau le plus gras ; ce fut une grande fête dans la maison.

« Le Père, c'est Dieu, disait le Christ, et l'enfant, c'est tous les hommes. Dieu vous attend : le jour où vous allez revenir, il vous accueillera comme je viens de vous dire et ce sera dans toute sa maison, qui est le ciel, une grande joie, une joie plus grande pour un seul qui revient que pour quatre-vingt-dix-neuf qui ne sont point partis... Je le sais bien, sans dou te, puisque c'est moi qui paie les frais de cette fête éternelle : je suis venu pour donner ma vie en rançon de la foule, mon sang en rémission du péché humain. »

Et ces paroles-ci, qui révélaient à la terre la pitié infinie, on calmé à jamais l'autre grande peur de Dieu qui tenaillait le cœur des hommes : à la conscience du péché, elles ont fait succéder la conscience du pardon.

Et donc, quand en finira-t-on avec cette absurde plaisanterie de la « tristesse chrétienne » ? L'Évangile est joyeux, son nom le dit : il est l'heureux message « Ευαγγέλιον » apporté par le Christ au monde et ce message est celui-ci : Dieu est bon, Dieu pardonne, la route est bonne malgré tout, puisque c'est Dieu qui mène et que Dieu est bon!... Le terme est assuré malgré tout puisque l'âme est immortelle et que Dieu pardonne : ne craignez plus, ne vous troublez plus, ne vous inquiétez plus ! Aux heures

mauvaises, si mauvaises soient-elles, vous avez une ressource plus puissante que la douleur : c'est de rentrer dans votre chambre, de fermer sur vous la porte et là, dans le secret, levant vos yeux et dilatant votre cœur, de dire tout bas, comme l'enfant blotti dans la poitrine de son père : « Notre Père qui êtes aux cieux!... » Et le Père vous entend ! A l'heure mauvaise entre toutes où l'agonie disloque votre pauvre être double qui s'affole de sentir la déchirure suprême, vous avez la ressource plus puissante que la mort : d'incliner votre tête défaillante et fermant vos yeux las de dire dans un grand cri, comme l'enfant qui s'évanouit dans les bras de son père : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains!... » Et le Père vous reçoit!...

L'histoire chrétienne tout entière montre à l'évidence que l'Évangile a réellement justifié son nom d'heureux message. Dès qu'il l'eut reçu, le monde a donné le spectacle que donne l'homme à qui arrive une « bonne nouvelle », un spectacle de joie riante, de légère allégresse et de vigueur rajeunie, avec, irrésistible, le besoin de communiquer la nouvelle heureuse...

Cette histoire divine est assez connue pour que je puisse me dispenser d'y insister... Mais elle obtient de nos jours une confirmation singulière et comme une réplique humaine que je veux encore vous dire avant de terminer.

Une philosophie vient de naître, en Amérique, qui a créé un mouvement de jour en jour grandissant. Cette philosophie serait même au dire d'un philosophe de ce pays-là, William James, la seule forme originale de la pensée américaine.

Elle s'est du reste déjà ramifiée en plusieurs systèmes, mais tous ces systèmes possèdent des éléments fondamentaux communs que James a réunis sous ce nom, la *mind-cure*, ce qui signifie la cure d'âme.

Voici en trois traits la *mind-cure*.

Le grand vice de la vie et de la nature humaines étant la crainte, la peur, (ainsi que je vous le montrais largement tout à l'heure), il s'agit de bannir soigneusement tout ce qui ressortit à cette forme honteuse de dépression mentale et morale, c'est-à-dire la défiance de soi, l'inquiétude morbide, les excès de préoccupation et de précaution. Le moyen, c'est de distinguer soigneusement les deux natures qui sont dans l'homme, l'idéale et la charnelle; d'observer que la nature charnelle, celle qui se

mêle au monde matériel dont elle fait partie, est seule le siège propre de cette crainte débilite et déshonorante (la crainte est animale;) tandis que la nature idéale peut s'en affranchir, étant reliée elle aussi, non pas au monde matériel, mais par son arrière-fond subconscient, à celui qui est l'âme du monde, au principe divin lui-même.

« Le grand fait central de l'univers, c'est l'esprit principe infini de vie et de force qui est au fond de tout et se manifeste en tout : je l'appelle Dieu... Dieu remplit à lui seul tout l'univers, tout existe en lui et par lui, rien n'est en dehors de lui. Il est notre vie même; nous participons à la vie divine. La vie divine et la vie humaine sont identiques dans leur essence. Il y a simplement une différence de degré. Le point central de la vie humaine, c'est le moment où nous nous rendons pleinement compte de cette identité, où nous ouvrons nos cœurs à l'influx divin, accrochant notre courroie de transmission au grand moteur central de l'Univers... A mesure que vous avancerez dans cette voie, le désordre en vous fera place à l'ordre, la maladie à la santé, la dissonance à l'harmonie, la douleur opprimente à l'énergie florissante... (1). »

Et en effet, la *mind-cure* produit les résultats merveilleux promis de la sorte par ses prophètes : on assiste à des spectacles prodigieux de guérisons instantanées, de régénérations de caractères, d'apaisements au sein des familles, d'accroissement et d'épanouissement de la joie de vivre dans des villes entières.

La révélation de l'identité de l'homme avec Dieu donne à l'âme une telle attitude d'optimisme malgré tout, qu'elle triomphe allègrement du mal sous toutes ses formes, même physique.

Je ne sais si l'on a vérifié très exactement les guérisons d'influenza et même d'entorses et les conversions d'ivrognes et même d'ivrognesses dont W. James fait honneur à la *mind-cure*, mais on ne peut les admettre, en quelque sorte, a priori.

Toute suggestion de force qui mord vraiment sur l'âme instille à cet âme un tel surcroît de puissance qu'elle peut bien devenir capable de l'effort de réaction physique ou morale qui dépasse l'état de tension moyenne et ordinaire. Toute suggestion d'immortalité personnelle et de providence divine, quand

---

(1) M. W. TRINE. *In Tune with the Infinite*. New-York, 1899.

elle prend à fond l'âme, y détermine un tel sentiment de paix mentale et de tranquille assurance que je crois de même à ce que l'on nous dit de l'efficacité en ce genre de la *mind-cure*.

Qu'il y ait en Amérique cinq ou six millions d'hommes et de femmes qui améliorent leur santé, fortifient leur courage, embellissent leur vie pour avoir pris l'habitude de penser que leur vie profonde est identique à la vie de Dieu et que Dieu, par conséquent, les mène et les sauve du même mouvement dont il vit lui-même, c'est une chose si naturelle et si logique que je comprends à peine l'étonnement qu'elle soulève chez certains, l'incrédulité qu'elle rencontre chez d'autres.

Mais ce qui se comprend beaucoup plus difficilement, c'est que l'on ose encore, après cela, parler d'une « tristesse chrétienne ! » Et si tous les pontifes de la *mind-cure*, si M<sup>rs</sup> Eddy et son docteur Guimby, si Henry Wood et William Dresser et William Trine sont célébrés comme des créateurs de joie pour avoir su neutraliser par leur mysticisme providentialiste ou leur médecine métaphysique l'inquiétude torturante et l'angoisse étouffante du cœur humain, de quel droit nomme-t-on Jésus-Christ le « Dieu triste à qui plaît la souffrance ? » La *mind-cure* tout entière en effet (et W. James aura beau l'appeler la seule forme originale de la pensée américaine, cela ne change rien à la chose), la *mind-cure* tout entière procède du Christ. Sous son revêtement de philosophie soit panthéistique, soit psychologiste, elle n'est rien d'autre qu'un démarquage du « discours sur la montagne » et si le Christ apportait à la défense de sa propriété intellectuelle et morale, l'âpre vanité d'auteur que les hommes y mettent entre eux, rien ne lui serait plus facile, ah ! certes non ! que de convaincre de plagiat toute cette philosophie prétendument originale.

Mais voilà ! le Christ est sans vanité, et comme il n'est venu que pour se laisser dépouiller par les hommes de tout ce que les hommes trouveraient en lui à leur convenance, il se réjouit encore de ce vol et se retournant avec un sourire, comme il fit sur la femme à l'hémorragie incoërcible, il se borne à dire : « Je vous assure que l'on m'a volé, car une force de vie vient de sortir de moi !... »

T. HENUSSE.



# Les Nibelungen

Trilogie allemande de FRIEDRICH HEBBEL

---

## TROISIÈME PARTIE (1)

---

### La vengeance de Kriemhild

Tragédie en cinq actes

#### ACTE IV

Nuit profonde.

#### SCÈNE I

*(Volker est debout et joue de la vielle. Hagen est assis comme avant. Attentifs et étonnés, les Huns sont groupés autour d'eux. On entend le jeu de Volker dès avant le lever du rideau. Un guerrier hun laisse choir son bouclier.)*

HAGEN. — Cesse! si tu continues tu les assommeras. Déjà les armes leur tombent des mains : un bouclier! encore trois coups d'archet et le javelot prendra le même chemin. C'est assez pour les dompter de compter nos exploits passés. Inutile d'en accomplir de nouveaux.

VOLKER *(qui ne prête nulle attention à Hagen, dans l'attitude d'un voyant)*. — D'abord tout était noir. La nuit était sillonnée d'éclairs, subtils comme des chats qu'on frôle dans l'obscurité : mais seulement lorsqu'un coup de sabot la fendait. Deux enfants se battaient pour l'objet. Ils se le jetaient, furieux; l'un en asséna l'autre.

HAGEN *(gaillardement)*. — Un nouveau conte? allez-y! allez-y!

VOLKER. — L'objet rougeoya, étincela et qui l'apercevait était pris d'un désir sauvage.

HAGEN. — J'é n'ai jamais entendu chose pareille. Vraiment il rêve! Je connais pourtant tous les contes!

---

(1) Voir les numéros de septembre, octobre, novembre 1912 et les numéros de janvier, février et avril 1913.



VOLKER. — Il en résulta une plus âpre dispute, une envie plus féroce. Voilà qu'ils reviennent armés jusqu'aux dents; le soc de la paisible charrue n'est pas épargné, ils s'entretuent.

HAGEN (*de plus en plus attentif*). — Mais à quoi pense-t-il ?

VOLKER. — Le sang coule à flots, et tandis qu'il se coagule, l'or pour lequel il coule, s'assombrit et brille d'un éclat mauvais.

HAGEN. — Oh! oh! il parle de l'or!

VOLKER. — Déjà il est rouge; chaque meurtre le rougit davantage. Debout! Debout! pourquoi vous ménager! Il ne regagnera son éclat primitif que lorsque tous seront exterminés. La dernière goutte de sang y est tout aussi indispensable que la première.

HAGEN. — Il n'en faut pas douter.

VOLKER. — Où en étais-je?... La terre l'engloutit et ceux qui survivent se dispersent à la recherche des lingots magiques. Foule insensée! Les nains avides les ont enlevés et cachés dans les abîmes. Laissez l'or à l'abîme, vous aurez l'éternelle paix.

(*Il s'assied et dépose la vielle.*)

HAGEN. — Tu te réveilles enfin ?

VOLKER (*se relève et d'un ton sauvage*). — Vainement! Vainement! Tout nous reprend. Une nouvelle malédiction s'est ajoutée à celle qu'il porte en soi : Qui le possède mourra avant que d'en jouir.

HAGEN. — Il parle du trésor; maintenant tout est clair.

VOLKER (*de plus en plus sauvage*). — Et quand à force de massacres, il ne restera personne au monde pour le posséder, alors il enfantera un feu que toutes les mers ne réussiront pas à éteindre, qui consumera la terre entière et sera éternel !

(*Il s'assied.*)

HAGEN. — On pourrait en douter.

VOLKER. — Tel est l'arrêt des nains, furieux de ce rapt.

HAGEN. — Mais l'origine de l'histoire, quelle est-elle ?

VOLKER. — Un vol commis par les dieux. Odin et Locke tuèrent un géant par mégarde. Ils devaient le prix du sang.

HAGEN. — Qui pouvait les y forcer ?

VOLKER. — Ils avaient pris forme humaine et soumis leur puissance aux lois des mortels.

## SCÈNE II

(*Werbel circule parmi les Huus en murmurant.*)

WERBEL. — Quoi! ensorcelle-t-on les araignées au moyen de chanson ? Suivez-moi! c'est l'heure!

## SCÈNE III

(*Kriemhild paraît entourée d'une suite nombreuse. Flambeaux.*)

HAGEN. — Qui donc s'approche avec tant d'apparat ?

VOLKER. — C'est la reine en personne. Se couche-t-elle si tard ? Viens, levons-nous !

HAGEN. — Eh pourquoi ? restons assis !

VOLKER. — Ce ne serait pas à notre honneur. N'est-elle pas noble et Reine ?

HAGEN. — Elle croirait que nous nous levons par peur. Pas de fausse honte, Balmung ! (*Il pose le Balmung sur ses genoux.*) Son œil étincelle, menaçant dans la nuit, tel une comète. Quel magnifique rubis ! si rouge ! On dirait qu'il a bu tout le sang qui lava cette lame.

KRIEMHILD. — Voilà l'assassin !

HAGEN. — Qui donc, femme ?

KRIEMHILD. — L'assassin de mon époux !

HAGEN. — Eveillez-la, elle rêve. Ton époux vit, nous avons bu à la même coupe, cette nuit, et cette bonne épée garde son sommeil.

KRIEMHILD. — L'hypocrite ! Il ne sait que trop bien de qui je parle, mais feint de l'ignorer.

HAGEN. — Tu parlais de ton époux ; ton époux c'est Etzel, Etzel dont je suis l'hôte. Il est vrai que c'est le deuxième, mais peux-tu songer au premier lorsque tu es dans ses bras ? Quant à l'autre, c'est moi qui l'ai tué, je l'avoue.

KRIEMHILD. — L'entendez-vous ?

HAGEN. — L'ignorait-on peut-être ? J'en pourrais chanter le récit, le musicien connaît l'air. (*Il s'apprête à chanter.*) Dans la forêt d'Odin bruit une source joyeuse...

KRIEMHILD (*aux Huns*). — Je vous les livre ! Peu m'importe qui tombe ou survit.

HAGEN. — Au lit ! au lit ! Tu as d'autres devoirs à cette heure.

KRIEMHILD. — Que les flots de ton sang détesté étouffent ton ironie ! Debout assassin ! Debout ! — Montrez-lui pourquoi je célébrai de secondes noces !

HAGEN (*se lève*). — Alors, vraiment, il y a meurtre et trahison ? — Comme il vous plaira (*frappant sa cuirasse*). Le fer s'est trop refroidi. Rien n'en chasse mieux la glace ! (*Il tire le Balmung.*) Eh bien ! je vois plus de têtes que de poitrines ? Eh ! là-bas derrière, pourquoi se cache-t-on de la sorte ? Le miroitement des casques vous a trahi depuis longtemps. (*Il dépose le glaive.*) Ils fuient ! On voit bien qu'Etzel ne les soutient pas ! — Au lit !

KRIEMHILD. — Misérables ! êtes vous hommes ?

HAGEN. — Un océan de sable qui couvre villes et vallées, pourvu toutefois que le vent les enlève.

KRIEMHILD. — Est-ce vous qui avez conquis le monde?

HAGEN. — Leur nombre. En vérité, la masse est une puissance, mais un grain de sable n'en reste pas moins un grain.

KRIEMHILD. — Vous l'entendez et vous ne vous vengez pas?

HAGEN. — Courage! Epoumonne-toi, je t'y aiderai! (*aux Huns.*) Rampez sur le ventre, cramponnez-vous à nos jambes, n'en avez-vous pas l'habitude à la guerre? Si nous trébuchons et vous écrasons en tombant, je vous jure que nous n'appellerons pas à l'aide!

KRIEMHILD. — Si vous êtes peu nombreux, la part de chacun sera d'autant plus grande.

HAGEN. — Et le trésor est assez vaste pour récompenser la terre entière! Grâce à l'anneau qui l'engendre, il se multiplie sans cesse. Ah! non! Pas encore! (*A Kriemhild.*) Tu l'ignorais comme les autres? Croyez-moi, j'en ai l'expérience et ne confierai mon secret qu'à celui qui me tuera. Il n'y manque que la baguette magique qui réveille les morts. (*A Kriemhild.*) Tu vois nos communs efforts sont inutiles; nous ne réussirons jamais à remuer ce sable indocile. C'est pourquoi je te dis : renonces-y.

(*Il s'assied.*)

KRIEMHILD (*à Werbel*). — C'est là votre courage?

WERBEL. — Vous le connaîtrez bientôt.

VOLKER. — Une autre troupe. Les armures reflètent les premières lueurs du matin; de nouveau un musicien les entraîne. Merci, Kriemhild! Rien qu'à l'air on devine à quelle danse tu nous invites.

KRIEMHILD. — Eh! que m'importe! Si la colère m'égaré vous en portez la faute! Quand l'invité ne dort pas, il est juste que l'hôte veille.

HAGEN. — Est-ce Etzel qui les conduit?

KRIEMHILD. — Non, chien! c'est moi-même! Mais bien que tu voyes l'aurore, ne crois pas que tu puisses m'échapper. Je ne reposerais près de mon Siegfried que lorsque mon suaire sera teint de ton sang!

HAGEN. — A la bonne heure! Pourquoi dissimuler, Kriemhild? nous nous connaissons. Mais à ton tour, retiens ceci : au premier effort du cerf qui tâche d'échapper au chasseur, succède un deuxième; il essaie de l'entraîner dans sa chute. Ne doutes pas que l'un des deux ne réussisse — à l'un de nous.

#### SCÈNE IV

(*Gunther en vêtements de nuit; Giselher, Gerenot et d'autres guerriers le suivent.*)

GUNTHER. — Qu'est-ce encore?

KRIEMHILD. — L'éternelle accusatrice qui crie vengeance contre Hagen Tronje et te somme de faire justice!

GUNTHER. — Tu demandes justice les armes à la main?

KRIEMHILD. — Je requiers que vous vous assembliez, que vous juriez de parler selon le droit et le devoir! Et non seulement que vous parliez, mais aussi que vous teniez votre serment!

GUNTHER. — Je n'y puis consentir.

KRIEMHILD. — Alors, livre-moi l'assassin.

GUNTHER. — Ne me le demande pas!

KRIEMHILD. — Il ne me reste donc que la violence? Mais non! comptons d'abord nos ennemis! Cher Giselher, cher Gerenot, vous dont les mains sont pures, vous pouvez sans remords frapper l'assassin: il n'a point de pacte à vous opposer. Lâchez-le, abandonnez-le-moi, car celui qui demeure à ses côtés, signe son propre arrêt!

*(Gerenot et Giselher tirent l'épée, se mettent aux côtés de Hagen.)*

KRIEMHILD. — Comment? Vous avez refusé de les suivre dans la forêt, réprouvant par là le meurtre, et maintenant vous voudriez défendre l'assassin?

GUNTHER. — Son sort est le nôtre.

KRIEMHILD. — Cependant. —

GISELHER. — Chère sœur, cesse une vaine prière, nous ne pouvons agir autrement.

KRIEMHILD. — Mais comment le pourrais-je, moi?

GISELHER. — Rien ne t'en empêche, tandis qu'en abandonnant celui qui nous protégea dans la détresse et la mort, nous nous couvririons d'une honte éternelle.

KRIEMHILD. — Vous en êtes couverts depuis longtemps; la honte vous accable comme jamais race de héros n'en fut accablée! Mais je veux vous conduire à la source qui vous en lavera! *(Frappant la poitrine d'Hagen.)* C'est d'ici qu'elle doit jaillir!

HAGEN *(à Gunther)*. — Que t'en semble-t-il?

GUNTHER. — Tu aurais dû ne pas venir; maintenant il est trop tard.

KRIEMHILD. — Vous avez violé la foi jurée quand c'était la plus noble des vertus de ne pas s'en écarter d'un doigt, et aujourd'hui, que c'est une honte de la garder vous songez à la respecter? Ni les liens de l'alliance, ni ceux de la parenté, ni l'amour fraternel, ni la reconnaissance pour la préservation d'un anéantissement certain, rien ne tressaillait en vos cœurs pour lui! vous l'avez abattu comme une bête sauvage, et qui n'y prêta la main, y coopéra par son silence et sa lâcheté! *(A Giselher.)* Oui, c'est pour toi que je parle! Tout ce qui pesait moins qu'un grain de sable lorsqu'il s'agissait d'avoir pitié du

héros, vaut-il le poids du monde maintenant que sa veuve réclame un vengeur? (*A Gunther.*) Quant à toi, c'est la seconde fois que tu approuves ce crime, et ta jeunesse ne t'excuse plus comme jadis. (*A Giselher et Gerwenot.*) Allez! rejoignez-les! Vous en répondrez comme eux!

HAGEN. — Ne te fais point injustice; viens, parmi nous, prendre la place qui te revient; car le plus coupable de tous, c'est toi!

KRIEMHILD. — Moi?

HAGEN. — Toi-même! Je n'aimais pas Siegfried, c'est sûr; si j'étais apparu dans les Pays-Bas comme il parut à Worms, cueillant d'une main tous nos honneurs et disant du regard : je les dédaigne; il m'en aurait fait autant. Tu portes une couronne dont la moindre feuille te rappelle des blessures mortelles, qui t'est plus précieuse que ton sang, et cette couronne, non seulement on te l'arrache, mais on la piétine! Comment pourrait-on embrasser un tel ennemi! Non! non! n'en parlons plus, et que ceci soit ton remords : quelque profonde que fût la colère de mon cœur, je l'eusse domptée, oui, je le jure par la vie de mon roi! Mais, quand vint l'insidieux désir de connaître, il oubliâ, toi-même tu l'as avoué dans ta colère, ses serments et ses devoirs. Le roi Gunther ne pouvait lui pardonner, c'eût été outrager sa noble épouse. Je ne nie donc pas que c'est moi qui lançai l'épieu fatal, et même avec joie, j'en conviens, car elle m'est restée au cœur, mais je prétends que c'est ta main qui arma la mienne et que, s'il faut une expiation, elle ne peut venir que de toi.

KRIEMHILD. — Mais que n'ai-je expié? Que pourrais-tu endurer qui égalât la moitié de mes souffrances? Regarde cette couronne, interroge-la! Elle me rappelle une alliance odieuse, des baisers échangés dans l'angoisse de la mort et de la vie, durant la plus funeste des nuits, un enfant que je ne puis aimer! Non! c'est aujourd'hui que je goûterai les véritables joies nuptiales! Que mon ivresse égale ma souffrance! Ne crains pas que je gaspille un trésor, non; tout, tout est payé! Sache néanmoins que s'il faut que j'abatte cent frères pour me frayer un chemin jusqu'à ta tête, je les abattraï! Que le monde apprenne enfin que je brisai ma foi pour venger la foi donnée!

(*Elle part.*)

## SCÈNE V

HAGEN. — Allons! pare-toi pour la noce, mais au lieu de roses, choisis de solides épées!

GISELHER. — Ne crains rien; je te resterai fidèle quoi qu'il arrive. D'ailleurs, elle m'épargnera, jamais je ne lui fis de mal.

HAGEN. — Elle t'épargnera aussi peu que nous, mon fils. C'est pourquoi — veux-tu un bon conseil? monte à cheval, retourne à Bechlarn. Elle ne s'opposera pas à ton départ, mais n'espère rien de plus d'elle. Va! dépêche-toi; elle a raison, je lui causai une amère douleur.

GISELHER. — Tu donnas souvent de funestes conseils, mais celui-ci est le pire de tous!

*(Il rentre suivi de Gunther et de Gerenot.)*

## SCÈNE VI

HAGEN. — C'est surprenant! Il ne m'avait pas dit une seule parole aimable depuis le retour de la forêt et voilà que...

VOLKER. — Je n'ai jamais douté de lui, quelque sombre que fût son visage. Il te maudit, mais te couvrira de son corps; du talon il t'écrasera les orteils, mais parera les coups qu'on te destine. Si la pudeur des femmes leur voile le corps, celle de l'homme couvre son âme, et tu verras plutôt se désabiller devant toi une enfant qu'un pareil jeune homme te découvrir son cœur.

HAGEN. — J'ai pitié de sa jeunesse. La mort se dresse derrière nous et nous enveloppe de son ombre profonde; lui seul s'aurole de reflets du couchant.

*(Tous deux sortent.)*

## SCÈNE VII

*(Etsel et Dietrich entrent.)*

DIETRICH. — Tu vois maintenant pourquoi Kriemhild les invita.

ETZEL. — Tout s'éclaire aujourd'hui.

DIETRICH. — Elle me parut toujours semblable au feu qui couve et n'attend qu'un souffle de vent pour tout embraser.

ETZEL. — Elle ne me fit jamais cette impression.

DIETRICH. — Tu ne devinas donc rien de ses projets?

ETZEL. — Si, mais Rüdiger dit : Vengeance de femme expire avec la dernière parole qu'elle profère.

DIETRICH. — Pourtant, ses larmes, ses vêtements de deuil?

ETZEL. — Tu m'avais dit que les tiens aiment leurs ennemis, vengent l'offense en pardonnant; je t'ai cru.

DIETRICH. — Il en devrait être ainsi, mais tous n'ont pas ce courage.

ETZEL. — Lorsque Kriemhild me pressa d'envoyer des messagers, je crus que c'était pour consoler sa mère. Je savais qu'elle l'avait quittée assez froidement et qu'elle s'en repentait.

DIETRICH. — Sa mère n'est pas venue; je doute fort qu'on l'ait invitée. Quoi qu'il en soit, la nuit qui précéda leur départ, les Nibelungen ont immergé à la lueur des flambeaux, dans le Rhin profond, le trésor pour lequel ils avaient tout risqué.

ETZEL. — Mais pourquoi ne sont-ils pas restés chez eux? Ils ne se doutaient donc pas que les chaînes et la hâche auraient succédées aux réjouissances?

DIETRICH. — Kriemhild avait leur parole, ils devaient se résoudre à la tenir; celui qui ne respecte aucun engagement respecte une telle promesse. En outre, ils ont l'âme trop fière pour éviter le danger et suivre le conseil de la peur. Je te sais habitué à braver la mort, mais encore t'en faut-il des raisons; eux les dédaignent. De même que leurs ancêtres sauvages, estimant passée la meilleure part de la vie, se transperçaient à la fin d'un banquet au chant de leurs hôtes assemblés, ou s'embarquant, ivres de courage, juraient de ne plus revenir, mais de tomber en haute mer sous les coups de leurs mains fraternelles — ils pensaient sceller de la sorte par un exploit merveilleux les maux ultimes de la vie — de même s'agite dans le sang de ceux-ci un démon puissant qui les gouverne. Ils le suivent avec plaisir quand il sévit et bouillonne.

ETZEL. — Quoi qu'il en soit, je te remercie de les avoir reçus en mon nom. Mais je ne puis rester plus longtemps débiteur de Kriemhild; je connais aujourd'hui le montant de ma dette.

DIETRICH. — Que veux-tu dire?

ETZEL. — Il me semblait les avoir comblés d'honneurs en me privant d'une seconde nuit de noces.

DIETRICH. — Ce n'est certes pas un égard à dédaigner.

ETZEL. — C'est peu de chose. Mais comme je n'hésitai pas à me sacrifier pour eux, je n'hésiterai pas à faire plus pour Kriemhild, si elle en exprime le désir, je le jure devant toi!

DIETRICH. — Ainsi, tu oserais...

ETZEL. — Rien que tu puisses réprover et cependant infiniment plus qu'elle n'espère de moi. Que ne l'ai-je accompli, à cette heure elle désirerait d'autres jeux! (*En sortant.*) Crois-moi, Kriemhild, je n'estime pas plus mes parents que tu n'aimes tes frères; puisque ce ne sont pour toi qu'assassins, ton époux les traitera à l'avenant.

(*Dietrich et Etzel sortent.*)

## SCÈNE VIII

### L'Église

(*Sur la place, beaucoup de gens armés. Kriemhild paraît avec Werbel.*)

KRIEMHILD. — Les maîtres sont-ils séparés des valets?

WERBEL. — A une distance telle qu'ils ne peuvent s'entendre.

KRIEMHILD. — Vous fondrez sur eux lorsqu'ils seront à table et les égorgerez!

WERBEL. — C'est entendu.

KRIEMHILD (*jetant ses parures aux Huns*). — Voilà de quoi boire. Ne vous les disputez pas, j'en ai encore autant et même plus. Il ne dépend que de vous d'en être inondés avant ce soir.

(*Cris de joie.*)

## SCÈNE IX

(*Rudeger entre.*)

RÜDEGER. — Comment, tu gaspilles la moitié de ton royaume ?

KRIEMHILD. — J'en garde la meilleure part. (*Aux Huns.*) Soyez digne de vous ! Qui gagne le trésor conquiert le monde. Ne vous souciez pas du nombre des survivants, tous seront rois, fussent-ils mille.

(*Les Huns se dispersent par groupes.*)

KRIEMHILD (*à Rudeger*). — N'as-tu rien à faire mander à Bechlarn ?

RÜDEGER. — Rien que je sache.

KRIEMHILD. — N'y as-tu aucune affaire à régler ?

RÜDEGER. — Aucune, Reine.

KRIEMHILD. — Une mèche de cheveux sort de ton casque : tire l'épée et coupe-la.

RÜDEGER. — Et pourquoi ?

KRIEMHILD. — Tu auras au moins quelque chose à envoyer.

RÜDEGER. — Comment ? ne reverrais-je plus ma maison ?

KRIEMHILD. — A quoi bon cette demande ?

RÜDEGER. — Mais puisque tu veux que je coupe cette boucle ? L'amour en requiert autant du mort au moment où le charpentier s'avance pour fermer le cercueil !

KRIEMHILD. — J'ignore l'avenir ; puisse-t-il nous être plus propice ! Choisis Giselhør pour messenger ; recommande-lui de ne passer aucun jardin sans cueillir une rose pour sa fiancée. En rassemble-t-il une gerbe, qu'il l'attache en mon nom sur son cœur ; puis, qu'il se repose près d'elle jusqu'au jour où elle aura tressé un anneau avec la boucle que tu lui envois. Ecoute-moi, tu auras de quoi m'en remercier.

RÜDEGER. — Il refusera de partir.

KRIEMHILD. — Commande-le-lui, tu es son père ; s'il te refuse obéissance, tu l'enfermeras dans la tour pour l'en punir ; il est ton fils.

RÜDEGER. — Comment le pourrais-je jamais ?

KRIEMHILD. — Si la force t'en fait défaut, attire-l'y par la ruse ; pourvu que tu le tiennes, le résultat est un : tout sera accompli avant qu'il puisse s'en échapper, car le jour de la vengeance sera le plus court. N'objecte rien ; si tu aimes ta fille, tu suivras mon conseil et je te comblerai de présents magnifiques. De plus... mais tu peux tout prévoir. Au ciel, les comètes de sang ont remplacé les paisibles étoiles ; elles brillent d'une sombre clarté. Ce n'est plus l'heure du pardon, mais celle des puissances mauvaises, l'heure où



l'on emploie le poison, puisque les remèdes ne servent plus à rien. Non ! jusqu'au moment où la vengeance sera consommée, il n'est pas de crime, plus de justice, et la nature elle-même s'est engourdie dans un profond sommeil !

*(Elle part.)*

### SCÈNE X

RÜDEGER. — Est-ce bien là la femme qui n'était que larmes et sanglots ? J'en frémirais si je ne connaissais la magie qui la domine. Renvoyer Giselher ? moi ? Je jetterais plutôt le bouclier du Tronjer au feu !

*(A suivre.)*

(Tous droits réservés — Traduction de J. VANDEVELDEN)



# Le Paysage et l'Oiseau <sup>(1)</sup>

---

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS ENFANTS,

Ne vous semble-t-il pas que le beau paysage qui nous entoure va dans un instant gagner en perfection, en harmonie, en vie ailée et frémissante ?

Le printemps est dans l'air, mais il n'est pas venu tout à fait. Je ne sais quelle incertitude, sans doute délicieuse, tremble au bord du taillis bourgeonnant, entre les prés reverdis, à la surface des champs duvetés et jusque dans l'azur traversé de nuées passagères. L'eau même, cette eau fraîche et tumultueuse de nos vallées ardennaises, ne se ride pas encore du tiède frisson d'avril...

C'est l'oiseau qu'on attend, et jamais sa présence dans l'ordre providentiel du renouveau n'a paru plus indispensable et plus évocatrice. Les migrants à peine arrivés ne sont pas encore installés, vaillants passagers que tant de périls, hélas ! guettent et dont le retour est une leçon périodique de courage et de fidélité. Les sédentaires, hôtes permanents de notre pays ingrat, où sont-ils ? Ah ! certes on en connaît. Tel détour de rivière, tel replis de collines boisées, tel sommet inaccessible défendent contre leurs ennemis la famille ailée. Et tel jardin encore, tel verger fleuri, tel cour où règne un arbre, tel mur sur lequel court une vigne où le plus modeste lierre sont des abris, où veille une protection humaine, soucieuse de réparer la cruauté ou l'indifférence trop générales.

Mais voici l'œuvre réparatrice et exemplaire qui nous réunit aujourd'hui pour seconder l'œuvre de Dieu, combler les vides faits dans la migration par l'intempérie et l'avidité, répandre une chaude bonté autour des nids anciens, afin de restituer à la beauté de la terre sa plus vivante, sa plus allègre parure.

Quand la cage s'ouvrira, quand la gent ailée prendra son vol, écoutons bien en nous, regardons de tous nos yeux autour de nous. Il n'est besoin ni d'être un poète, ni d'être un penseur pour percevoir le grand frémissement de la terre et des bois, la tendre émotion qu'ils nous communiquent au moment où ils

---

(1) Discours prononcé à Stavelot le dimanche 20 avril, à la fête organisée par la Société des « Amis de l'oiseau ». Au cours de cette fête qui a lieu en plein air, trois cents oiseaux, achetés à des tendeurs à l'arrière-saison et hivernés en une grande volière en plein vent, sont rendus à la liberté en présence des enfants des écoles et d'un nombreux public.

retrouvent le plein épanouissement de leur richesse morale, où ils atteignent ce prolongement d'eux-même dans le ciel par la voix et par le vol de l'oiseau!

\*  
\* \*  
\*

Car, mesdames et messieurs, et vous aussi mes chers enfants, un paysage est un trésor, qu'il soit humble et plat comme la plaine de notre littoral, qu'il soit majestueux et mouvementé comme ce pays d'Ardenne, exceptionnel et privilégié. De ce trésor, nous sommes responsables parce que nous n'en sommes que dépositaires et parce que nous n'avons pas le droit d'en jouir avec inconscience ni avec égoïsme. Dans un pays dévoré d'industrie, comme la Belgique, le rôle social de la nature est une mission; ceux, comme nous, qui sont les gardiens d'une région privilégiée ont à s'en pénétrer chaque jour davantage.

Tout ce qui diminue, tout ce qui appauvrit la force exaltante et reposante de notre patrimoine naturel, il faut le combattre et l'écartier. Je ne parle point de ce qui est une atteinte directe à la pureté de l'air, à la clarté de l'eau, à la ligne de l'horizon, au mouvement des montagnes, à la richesse des frondaisons. Il n'est plus que des vandales pour en prôner la liberté. L'esprit public s'émeut et des voix universelles s'élèvent dont l'écho retentit jusque dans les régions fermées de l'administration et du fonctionnarisme.

Mais notre inadvertance ou notre ignorance peuvent devenir les complices d'un appauvrissement moins évident, aussi certain, par lequel l'âme du paysage souffre et se rétrécit et devient plus silencieuse, moins expressive. Voici des années que les oiseaux sont de plus en plus rares en Ardenne. Il y a à cela toutes sortes de causes et qu'il n'est pas en notre pouvoir de supprimer. Du moins celles qui dépendent de nous, celles qui disparaîtront sous la poussée de notre indignation, celles qui se neutraliseront par l'effort de notre sympathie et l'union de nos ferveurs, celles-là, liguons-nous contre elles et sachons publiquement, solennellement comme aujourd'hui, leur donner le démenti de notre respect, de notre amour pour les petits oiseaux.

Sans eux, notre beau pays d'Ardenne demeure, sans doute encore, le plus pittoresque de la Belgique. Je ne sais pas cependant si bien des cœurs ne lui préféreraient pas un simple jardin, entouré de murs, avec un arbrisseau dont les rameaux tremblant balancent au vent printanier une nichée de rossignols. Car, voyez-vous, pour qui, dans les nuits qui vont venir, peut respirer l'odeur d'un feuillage frais en écoutant monter le trille infini de l'oiseau-poète, il n'est de lieu au monde plus beau que son jardin. Un pauvre laboureur sent moins dur le sol pierreux où s'érousse le soc de sa charrue et moins borné un horizon de maigres anelles ou de ciel fumeux, si tous les vingt mètres, de l'humble motte de terre grise, jaillit une allouette dont le frisselis suspend au-dessus de sa tête une hymne d'espérance et de gaieté.

Peut-on admettre que l'incomparable splendeur d'un jardin de chez nous à mi-côte, entre l'Eau-Rouge et la Fagne, tout parfumé de bruyère et d'airielle, trahisse tout à coup la lamentable indigence qui rend les nuits sans voix

et les hailliers sans bruit d'ailes ? Et le laboureur d'Ardenne, si conscient de la valeur de son travail, si désireux de grandeur morale et de progrès spirituel, souffrira-t-il qu'on le plaigne et qu'on le mésestime pour n'avoir plus, au-dessus de lui, dans l'éther immatériel où baigne sa pensée, l'oiseau d'espérance et d'amour ?

Dans une nation voisine, des millions de consciences, croyantes et incroyantes, s'émeuvent en songeant que des clochers abandonnés s'écroulent, parce qu'à leurs yeux la simple présence de ces édifices séculaires est dans le paysage un élément d'idéal. Élément d'idéal aussi, l'oiseau est nécessaire au paysage qu'il achève, qu'il anime, qu'il annoblit. Et ce sont des barbares — car de quel autre nom appeler les ennemis de l'idéal — ceux qui de gaieté de cœur vouent à la destruction des milliers de ces êtres frêles et délicats dont la mort endeuille toute la nature.

Ce sont des barbares de quelque mobile qu'ils se réclament. Et je sais comme vous que les plus coupables ne sont point les mains qui écrasent, les filets qui tendent, mais bien les cœurs, les cerveaux, les passions et les intérêts au nom de qui se fait l'hécatombe. La cruauté, sans doute, est une chose vile et méprisable. Que penser de la vanité, de la gourmandise, de la fausse science qui, de loin, se font ses alliées. N'avais-je pas raison de parler de barbarie, puisque dans le camp des ennemis de l'oiseau, nous venons presque d'énumérer les sept péchés capitaux ?

Et du côté de ses amis ne voit-on pas tout l'opposé ? Ses amis, mais ils sont ici devant moi, accourus à l'appel de celui dont il faut célébrer l'initiative à l'égal des plus généreuses, car elle ne se réclame que de la bonté, de la justice, de la beauté et de l'amour.

Ce sont des familles, des lettrés, des enfants, élite sociale, intellectuelle et morale d'une cité dont les autorités administratives sont la plus digne émanation.

\*  
\* \*

Permettez-moi, à moi qui ne suis qu'un simple spectateur, de traduire simplement l'émotion profonde qui m'étreint en songeant aux liens mystérieux que ces oiseaux, rendus à la liberté, vont nouer entre cette population et son magnifique paysage.

Je ne sais plus qui a dit que la vieillesse et l'enfance ont des émerveillements pareils. D'ailleurs, rien ne ressemble plus au lever du jour que son déclin et si les aubes symbolisent la candeur et l'espoir, le crépuscule s'accorde avec la sérénité voisine du repos. Les yeux du vieillard, les yeux de l'enfant sont faits pour s'emplir des visions de la nature, car entre la nature et eux ne s'interposent plus ou ne s'interposent pas encore les vaines obsessions de soucis conventionnels. Aussi vous les voyez souvent, les chères têtes blanches, s'en aller seules par les chemins de la campagne sans vouloir qu'on les guide et ne revenir qu'après de longues heures de contemplations mystérieuses. De leur cœur, las et redevenu ingénu, avec les champs, les ruisseaux et les bois, s'échange un dialogue pas toujours intérieur. Car si vous pouviez les suivre à leur insu,

vous entendriez d'étranges mots, de tendres phrases et d'amoureuses déclarations.

Des heures durant, les vieux demeurent arrêtés auprès d'une touffe d'airelle, à l'ombre d'un taillis de noisetier, dans l'angle d'un coude de rivière. Que voient-ils, qu'écoutent-ils, eux dont la vue baisse et dont l'ouïe s'affaiblit ? C'est un oiseau qui fait son nid, roitelet ou mésange, c'est un oiseau qui chasse à ras de l'eau, hochequeue ou martin-pêcheur, c'est un oiseau qui fouille le terreau des feuilles mortes d'où émergent les pousses de muguets, merle ou grive. Eux qui ont beaucoup vécu, souffert des hommes et lutté contre la vie, trouvent un aliment de curiosité nouvelle et reposante dans le spectacle de ces petites choses ailées où ils s'émerveillent de découvrir une grâce, une activité, une simplicité qu'ils n'ont pas connues chez les hommes. Une étrange philosophie pénètre dans leur esprit, en bannit l'aigreur et la vanité, l'incline vers l'acceptation généreuse, reconnaissante envers Dieu de cette éclaircie de recueillement et de sérénité avant la mort.

Plus rares sont les éclaircies pour l'homme de travail qui gagne le pain des siens et que le souci de vivre obsède. Cependant, en connaissez-vous beaucoup qui consentent à se passer de promenades à travers champs et qui, au sein de leur labeur, ne tâchent pas de conserver quelque chose de la vie en plein air ? C'est généralement un pinson, oiselet emprisonné, hélas ! et suspendu au mur de la chambre en une cage minuscule, aveuglé trop souvent, dans le faux espoir qu'il chante mieux sa dernière vision de liberté. Cette habitude cruelle, condamnable, haïssable, dérive d'un besoin tenace de nature et de campagne. Il faut la combattre mais respecter le sentiment qui l'a fait naître. Il faut pousser le travailleur à jouir des oiseaux libres et chantant leur liberté. Il faut inviter le citadin à visiter votre campagne repeuplée d'oiseaux afin qu'il y trouve l'allègement par le plaisir de se mêler à la pleine nature odorante et harmonieuse.

Il est un âge de la vie, un instant plutôt, une saison où les nids, les oiseaux, la nature décuplent l'exaltation du cœur. Quand les couples jeunes traversent la campagne, les heureux couples sincères et loyaux que l'équivoque des villes, les suggestions malsaines du plaisir offensent comme un outrage à la probité de leur amour, ne sont-ce pas les oiseaux qui se pressent sur leur passage pour prendre une leçon de tendresse ? Les amoureux le croiraient volontiers, car il n'est rien qu'ils ne subordonnent à leur élan. Et, cependant, pourquoi la jeune fille s'arrête-t-elle tout à coup au tournant du chemin, serre-t-elle plus fort la main de son fiancé et sent-elle en elle un trouble immense l'envahir, un sentiment inexprimable se mêler à l'émoi des fiançailles, englober toutes les perspectives de l'avenir, s'appropriier toutes les forces du monde et les associer au rêve où l'on retrouve le vœu même de la race ? Si ce n'est parce qu'elle a entrevu, au creux fourchu d'une branche, le nid de brindilles et de plumes autour duquel s'empresse avec des battements d'ailes la mésange qui nourrit ses petits !

Ah ! les romanciers peuvent s'évertuer aux plus souples analyses, classifier toutes les nuances de la sensibilité contemporaine, ils n'atteindront pas à la

vérité de ce très simple mais éternel instant. Les poètes, pour le chanter, empruntent les voix mêmes de l'oiseau. Un des nôtres, un des meilleurs, M. Victor Kinon, pour traduire la louange qui lui monte aux lèvres devant la femme qu'il aime, s'écrie :

Ma bien-aimée est comme un oiseau dans les bois.

Mais ici même, ne venons-nous pas d'entendre la parole de deux poètes ardennais? Je leur demande la permission, puisque ce sont des fidèles de cette fête, d'associer leur œuvre poétique à l'œuvre qui unit désormais Stavelot à la nature par l'intermédiaire de l'oiseau. Sachons, au cours de nos promenades, nous rappeler avec gratitude les vers écrits en hommage au paysage ancestral. Ils lui ajoutent un peu de beauté morale. Et c'est lui rendre justice en affirmant, d'autre part, qu'il soutient leurs vers de son prestige.

Lisez par exemple la *Chanson des sources* d'Albert Bonjean et le *Concert d'oiseaux* d'Adolphe Hardy. Si j'en avais le temps, je vous les réciterais ici. Mais je pense que beaucoup d'entre vous les connaissent et peut-être qu'on vous les fait apprendre, mes chers enfants.

\* \* \*

Aussi bien, c'est vous qui êtes le plus intéressé à cette fête et je vois votre impatience à ouvrir enfin la porte de la volière où se pressent vos petits protégés. Vous les aimez. Curieux de leurs ébats qui ressemblent aux vôtres, par le treillage vous les avez bien souvent regardés. Ah! cette curiosité, elle n'est pas sans danger pour la gent ailée qui en est l'objet. Tenir entre les doigts de petites vies sauvages, sentir battre un cœur palpitant sous le plumage tiède, caresser une huppe soyeuse, quelle tentation! Elle n'est pas mauvaise comme le méchant désir de ravir des œufs, de détruire un nid, ce qui est cruauté et vilénie pures. N'y cédez point cependant. Nos mains comme la cage sont une prison. Et plus que les barreaux d'osier ou de fer, nos doigts sont redoutables, car leur étreinte est volontaire et c'est l'âme qui les meut. Or, de toute votre âme, enfants, il faut au contraire désirer et vouloir la liberté de l'oiseau, sa protection, sa multiplication. Il le faut pour les autres à qui cette beauté est nécessaire. Il le faut pour vous-mêmes à qui l'usage de la force est interdit contre le plus faible, contre l'innocent. Dans la vie, vous aurez à lutter contre toutes espèces d'obstacles et vous verrez combien la force aveugle est trop souvent l'ennemie de la justice et de la bonté. Dès aujourd'hui, en ouvrant la cage aux oiseaux, en promettant de ne jamais rien faire pour priver la nature de cette parure et de cette utilité, rendez-vous compte que vous obéissez à une pensée d'ordre et de discipline conforme à l'harmonie de la création.

Mesdames et messieurs, combien je serais heureux si mon commentaire ne s'est point écarté du but que vous vous êtes proposé en accourant nombreux ici. En vous remerciant de votre attention, je me félicite de l'honneur qui m'a été fait par cette invitation à prendre part à cette cérémonie. Car, grâce à vous, grâce aux organisateurs de la fête des oiseaux, j'ai appris à mieux connaître, à mieux aimer ce pays de Stavelot, joyau de nos Ardennes, lieu consacré par l'histoire, source de plaisir et de beauté.

HENRI DAVIGNON.

# Les Poèmes

---

*Le Puits d'azur*, par JEAN DOMINIQUE (Paris, Mercure de France). — *Chant provincial*, par JULES DELACRE (Bruxelles, Lamertin). — *L'ironique Tendresse*, par ROBERT SILVERCRUYS. — (Idem.) — *Les Jeux et la Flamme*, par LUCIEN CHRISTOPHE (collection Flamberge. Mons). — *Les Roses du Silence*, par MARCEL LOUMAYE. — (Idem.) — *Le Chemin des Ailes*, par ADRIEN DE PRÉMOREL (Bruxelles, éditions de Durendal). — *Les Noces spirituelles*, par PAUL CHAMPAGNE (Paris. éd. du Temps Présent). — *Impressions et Souvenirs*, par DOM BRUNO DESTRÉE (Paris Bloud).

On a tort de confier à un poète la critique des poèmes. Quand le livre est médiocre, j'y vois immédiatement des beautés qui souvent y sont, mais cachées; je le déteste en bloc pour sa médiocrité. Quand le livre est beau, je me mets à l'aimer avec tant de joie qu'il m'est impossible d'en voir les défauts. Qui donc voit les défauts de ce qu'il aime? Ainsi, je viens de relire **Le Puits d'Azur** de **Jean Dominique**. Oserai-je certifier que tout y est parfait, que toutes les métaphores y sont correctement suivies, qu'il n'y a aucune nébulosité dans cette lumière? Je n'oserais. Je ne suis pas critique, je suis poète; et ce petit livre est de ceux-là qu'on ne peut ouvrir sans l'aimer. Que dit-il? Des mots légers, fluides aériens faits de candeur et de clarté. Qu'exprime-t-il? Le frémissement d'une âme ingénue et grave, éprise de l'amour et de la lumière...

*Si douce! Elle entre et vient à travers les rideaux  
Comme une enfant modeste et timide qui rit.  
La lumière!.. Et son charme est sur l'après-midi  
Plus fluide et transparent que l'eau.*

*Si vive! Elle a tressé de royales couronnes,  
Aux vieux parterres du jardin,  
Et répandu sur la fenêtre aux géraniums  
Une odeur de soleil, de mer et de lointain...*

*... Et si pure! On ne voit que par ses yeux divins,  
La tranquillité grave et prudente du jour  
Allonger en chantant la fuite des chemins  
Par où s'est dérobé l'Amour...*

*... Ah! si miraculeuse avec sa robe d'or  
Et ses sandales bleues la lumière adorable!  
Car c'est elle, si tendre, qui peindra sur le sable  
Pour nous aussi, l'ombre du cyprès de la mort.*

... Des paysages immatériels où glissent des formes ensoleillées, le bondissement des cœurs que soulève un pur désir, la plus belle des mélancolies et l'éternelle jeunesse de la Beauté. Ce livre ne se lit pas; on en boit la poésie comme l'eau d'une source vive, les pages se tournent d'elles-même, comme si un vent léger leur donnait l'envol! D'adorables images dansent une ronde sur des rythmes clairs.

*Le pommier léger sous l'azur,  
Découpe sa forme penchante.  
Ton cœur est frémissant et sûr  
Et je vois ta main rayonnante...*

*Mon regard ne va pas plus haut  
Que ta douce robe de toile.  
Sous le pommier luisant et beau  
Passe la brise à pleines voiles!...*

*Au bord de l'herbe, dans les roses,  
Flotte un parfum de ciel en fleur!  
Et voici tes mains qui se posent,  
Frémissements, contre ton cœur...*

*Je ne regarde pas plus haut  
Que ton cœur et que ta main blanche...  
Je sais quel silence nouveau  
Traverse ce divin dimanche!*

*C'est un jour de suavité!  
Ta voix chante et ton âme vole!  
Autour du beau pommier lustré  
C'est une ronde sans paroles.*

*Je ne regarde que le bord  
De ta robe touchant la terre.  
Et voici que des rameaux d'or  
Se dessinent dans la poussière!*

*Comme une immortelle couronne,  
L'ombre à tes pieds tresse des fleurs...*

Il faudrait citer, il faudrait citer. Il faudrait lire et relire le dernier poème du petit recueil, ce poème qui est un des plus beaux que l'on ait écrit :

*Poésie! Je l'ai portée à mes lèvres,  
Comme un caillou frais pour ma soif...*



Et comment, moi qu'enchanté jusqu'à l'extase la grâce des matins, ne serais-je pas ravi par ces vers qui disent si bien l'atmosphère de ce livre :

*Ici règne l'Azur! — Vois! Les jardins humides  
Sont des corbeilles de fraîcheur.  
Le jour coule d'en haut, doré, vermeil et fluide,  
Sur les gazons d'herbes et de fleurs;  
Vois! Le matin foulant les chemins d'air, candide,  
Porte dans ses deux mains, qui te paraissent vides,  
La plus merveilleuse des heures!*

**Le Chant Provincial** de **Jules Delacre** nous fait rentrer dans la réalité et nous restitue, avec quelle poignante poésie pourtant, à la médiocrité de la vie. Mais ce n'est que pour nous en faire sortir aussitôt par l'admirable cantique d'amour — la *Source imprévue* — que termine son livre. Et, au fait, on se demande pourquoi celui-ci tout entier ne porte pas ce titre là? On devinerait, dès le début, que l'ancien Jules Delacre n'est pas mort et que, au-dessus des paysages urbains dont il nous dit la tristesse et l'humble laideur, va soudain mousser une nouvelle floraison de roses blanches.

On nous avait dit déjà la petite ville des dimanches, la petite ville entourée d'eaux claires et de fleurs. La voici aujourd'hui dans toute sa monotonie, avec sa tristesse, son visage douloureux. Elle est entourée de champs qui ne sont plus des champs :

*Avec des tas de chaux, de sable et de scories  
Et des talus luisants d'argile  
Où, pesamment, des terrassiers travaillent...*

d'usines, d'ateliers, de terrains vagues pleins de gravats :

*Et plus loin, tout au bout du crépuscule  
Là où naît sur le paysage  
Un vert débile et monotone,  
File tout droit un long train minuscule  
Dont la vapeur en boules s'époumone  
A travers les campagnes plates.  
Le long des prés où les vaches vont paître  
Parmi tes palissades écarlates  
O publicité vive et champêtre !...*

Elle est peuplée de petites gens qui vivent médiocrement, avec résignation et bonhomie, avec une pauvre joie et d'obscurités douloureuses, et le poète est plein de déchirante et de souriante pitié :

*A cause de ce jeune instituteur  
Que, dans le sapin neuf de l'école primaire,  
Entre les chromos vifs et le boulier-compteur,  
Fait chanter l'alphabet en chœur  
Et rêve dans la chaude odeur de la misère...*

*A cause du soldat venu de son village,  
— La bas, sur un plateau de schiste et de bruyère —  
Et qui, dans la boutique du libraire  
Choisit, aux feux blafards de l'étalage  
Un cœur fait de myosotis, sur un nuage...*

*A cause du destin de la servante  
Dont l'eau usa les mains luisantes,  
Et du lit de fer où son cœur repose  
Sous la lucarne en bleu de la soupente  
Pleine de lune et de l'odeur du savon rose...*

A vrai dire Verhaeren avait déjà, dans les *Villes à Pignons*, dit le pittoresque quotidien des petites cités, et si nul ne l'a exprimé peut être avec une pareille acuité, d'autres avant M. Jules Delacre, avaient dit le spleen des tristes vies provinciales. Une femme même, — Jeanne Termier — a chanté récemment, avec une puissance qui ne sera jamais égalée, l'horreur des banlieues équivoques et des campagnes outragées... Mais voici que le poète redevient tout à fait lui-même et que, éblouissant et frais, jaillit, plus haut que les visions tristes ou pittoresques, un clair chant d'amour. Et ici il ne faut plus citer, il faut lire et tout lire. Ce poète n'est plus que poète, il ne note plus, il ne décrit plus, il ne s'attarde plus au spectacle des choses, il chante. Le monde s'est transfiguré, toute laideur est abolie, les réalités flottent dans la lumière. Les jours, les heures, les rêves, les mots sont faits plus légers que l'air même :

*Plume dans l'air, feuille qui vole  
Ce jour fuyait, léger, dans l'oubli des paroles,  
Et son âme de brise emportait mon bonheur  
Comme un chant sur les eaux, comme un bouquet d'odeurs...*

Et la joie est si grande et la vie est si bonne, et le printemps est si embaumé, que l'on ne sait plus vraiment si l'on vit ou si l'on meurt de joie :

*Même grâce et même chaleur  
Sont dans mon cœur et dans le paysage...  
Où vais-je aussi porter le poids de mon bonheur  
Et cacher mon visage?...*

*O rectangle de mon jardin  
Entre ces quatre murs qu'au printemps tu proposes,  
Avril répandait ce matin  
Trop de fraîcheurs, de ses deux mains  
Trop de pressentiments de roses...*

Et le poème va ainsi dans un beau rythme soulevé, qui évoque les danses claires des vierges printanières de Boticelli, jusqu'à la joie totale, jusqu'à l'extase de ce jour qui est encore le printemps et qui est déjà l'été :

*Ah ! toute ma ferveur par cette nuit pressée,  
Eperdument se rassemblait enfin,  
Amour, dans ce doux geste ovale où mes deux mains  
Prenaient ta tête obscure, et belle, et renversée !*

Et je ne sais pas si jamais une joie humaine fut exprimée avec tant de grâce et tant de jeunesse...

Si nous retrouvons cette jeunesse dans les poèmes de M. **Robert Silvercruys**, c'est bien malgré lui je pense. Ce poète de vingt ans s'attarde à nous dire le petit goût aigre et la petite chanson désabusée du premier mauvais amour. Et il a le tort de se faire passer pour le collégien émancipé qui passe ses soirs à humer des cocktails, juché sur un haut tabouret, dans des bars aux grands stores baissés. M. Robert Silvercruys a le tort de se farder ; qu'il laisse cela au petit Rostand... Car il se farde. Son goût des choses fraîches et des lumières pures éclate malgré lui partout. Il y a dans son livre autre chose que des aurores de gaz et des odeurs de macadam (vous savez au bois à sept heures du matin, à cheval, quand on vient d'arroser), il y a un parfum agréable de pommes, de pain frais et de fleurs des champs.

Non que, quand M. Silvercruys est poète champêtre, il soit parfaitement original, il fait alors du Francis Jammes le plus souvent ; mais il l'avoue avec désinvolture. Il a d'ailleurs, tout le long de son petit livre, une petite moue ironique qui nous réconcilie avec lui malgré certains défauts qu'il affiche comme des qualités. Soyez tranquille, il n'est pas dupe de lui-même.

Refuserons-nous pourtant à ce petit poème le mérite de la sincérité :

*Il pleut ce soir doucement.  
J'ai relu du Francis Jammes  
Et je rêve en m'endormant  
A des mains de jeunes femmes.*

*Je songe à ce qui n'est plus  
Aux jours lointains de Septembre  
Quand j'écoutais l'Angelus  
Mourir au coin de ma chambre.*

*Mon cœur se souvient, ce soir :  
Je ne sais pourquoi peut-être ;  
Et je rêve sans savoir  
Le front contre la fenêtre.*

*Quelque chose en moi persiste  
Qui me serre à m'étouffer.  
Je n'ai rien ; mais je suis triste  
Et je voudrais bien pleurer...*

Je comprends que le poète de l'**Ironique tendresse** ait parfois l'envie de pleurer. Tout son livre qui est charmant de forme, est bien vide d'âme. Ses derniers vers nous font espérer une manière nouvelle, une poésie plus vraie, des accents plus chrétiens et plus profonds... Mais Thomas Braun, mon cher Silvercruys, vous dit tout cela bien mieux que moi, dans la charmante préface qu'il vous a donnée... Et il le dit, lui, sans en avoir l'air...

Je m'étonne qu'un poète comme **Lucien Christophe** ne sente pas non plus que ce qui manque à sa poésie, c'est l'élément qui seul amplifie, transfigure, fait sublime l'âme et le chant de l'âme : l'élément divin. Et nous devons nous en désoler d'autant plus qu'il vient de prouver par son premier volume, dès longtemps attendu, **les Jeux et la Flamme**, qu'il est l'écrivain le plus original, le plus éloquent, le plus lyrique de sa génération. Les lecteurs de *Durendal* connaissent Lucien Christophe par quelques pages gonflées de vie, par des poèmes riches de sève qu'il a publiés naguère ici même. Et n'ont-ils pas senti comme moi que si ce poète n'est pas des nôtres, il devrait en être. Le jour où il dira autre chose que l'inquiétude, la joie ou la douleur de vivre, le jour où se mêleront à ses rêves des symboles divins, comme son rêve sera plus ardent encore, son œuvre plus belle.

Tel quel, Lucien Christophe est emporté par toutes les forces de la vie. S'il n'est point un « paroxyste » comme M. Nicolas Bauduin (vous savez, cet infatigable — banal et grand — lyrique qui abuse vraiment de son imparfait génie), il aime les sentiments exaltés, les voix hautes, les gestes éperdus. Il va jusqu'au bout de l'émotion. Sa poésie n'est pas en contemplations, elle est en gestes. Elle est dynamique. Elle se meut. Sa strophe n'est pas une belle matière coulée dans un moule harmonieux, c'est un être vivant qui croit, se développe, se transforme, avance, bondit selon le rythme de la pensée. Entraîné, sève, jeunesse, élan, dans la pensée et dans la phrase :

*Vous qui baillez au long des murs austères  
Et fouillez les coins et recoins  
De vos âmes, et cependant n'y trouvez point  
Cette source qui désaltère,  
Ne savez vous donc pas  
Ce qu'il y a de pur, de fervent, d'émouvant  
Dans le vent  
Qui tressaille et frémit ainsi qu'un beau poème  
Et sème  
— A chaque pas —  
La farouche ferveur dans les cœurs qu'il épuise !  
Ah ! nous sommes loin de ces âmes qu'amenuisent  
Les psychologies énervantes  
Aux détails compliqués et savants ;  
O joie de se sentir dans la forêt vivante  
Vivant !*

*Avec un âge d'un beau son si net, si pur,  
Si éclatant  
— Et de quel éclat ferme et dur —  
Vingt ans!*

On comprend, dès lors, que les sentiments que Lucien Christophe exprime le mieux soient des sentiments d'allégresse, et que tout autour de son livre tourne une ronde d'images joyeuses :

*Petites filles, toutes les petites filles  
Ornement gracieux des diverses saisons,  
Guirlandes suspendues de maison à maison,  
Nouez autour des bourgs, des hameaux et des villes  
Une ronde enfantine, émue et puérile...*

Et si, comme tous les poètes jeunes, celui-ci s'attarde par instants aux petites chansons « pour les cœurs sans vaillance » c'est pour se ressaisir dans un enthousiasme nouveau :

*Jeunesse, couleurs, sons, formes, lignes, lumière,  
Secret consentement, élans brusques et forts,  
Allégresse de vivre et pureté première,  
Libre don de soi-même, ardent et pur accord;*

*Ah! mortes toutes les langueurs crépusculaires,  
Fini le vieux décor du parc abandonné.  
Ce bel orage et sa jubilante colère,  
C'est ton âme et son mouvement passionné.*

*Et tu renais; la pluie chante, chaude et nombreuse.  
Une joie bondissante et fière te soulève.  
Ris et donne à ton œuvre une forme amoureuse  
Atteins à la hauteur où tu plaças ton rêve.*

Un livre pareil est difficilement parfait. Il règne ici une spontanéité sans discipline. D'affreux prosaïsme, des vers amorphes — si médiocres, qu'on a l'impression que c'est fait exprès — des « pannes » d'inspiration font que Lucien Christophe n'est pas toujours égal à lui même. Il convient de citer pourtant comme définitifs, complets, des poèmes comme *Toi qui ris* (p. 59), ou comme ce court morceau saisissant :

*Le vent, la pluie, la lande, un blafard crépuscule  
Et la bruyère morne, et le morne torrent,  
Et dans la pluie, la lande et le brouillard errant  
Un homme va, courbé, que sa passion brûle.*

*Et tout à coup l'éclair en un geste d'archange,  
Déchire la nuée et, dans le firmament,  
Brusquement on peut voir, l'espace d'un moment,  
Lutter une aile noire avec une aile blanche.*

Dans la même collection « Flamberge » paraît un livre voluptueux et parfumé de M. **Marcel Loumaye** — encore un début — qui porte un admirable titre : **les Roses du Silence** :

*Roses, bacchantes, — fleurs, ô filles de l'été,  
Dans un essor joyeux vers l'azur vif haussées  
Splendidement vêtues de plénière clarté,  
Vous offrez, au soleil, des faces renversées !*

Livre païen, on le devine, où l'on se promène à pas lents comme dans un jardin trop fleuri, par un jour accablant de juin. Pour moi, je songe à l'immense horizon, aux campagnes luisantes, à l'au-delà du réel, toutes choses que M. Marcel Loumaye ne voit pas dans le jardin muré où il m'emmène. Il y a sur les murs des roses qui grimpent, s'ouvrent, s'effeuillent, s'offrent, se donnent. Mais les roses ne m'empêchent pas de voir le mur... Pas d'inquiétude ici, pas de nostalgie d'autre chose, pas d'envol dans le frais azur, pas de fenêtres sur la vraie vie. Ces roses parfument délicieusement, mais l'on étouffe au milieu d'elles. Je puis admirer la forme riche, les mots lourds de volupté, les poèmes gonflés comme des fruits mûrs qui font le livre de ce poète. Je ne puis l'aimer. Je n'y respire pas. Bah ! un jour M. Marcel Loumaye s'évadera de son enclos, il s'apercevra qu'il n'y a point de grande poésie sans une pensée d'infini. Et il est bien capable d'un coup d'aile !

Voici justement que s'ouvre devant nous **le Chemin des Ailes**. Et il faut aimer M. **Adrien de Prémorcel** d'avoir, au seuil de ses poèmes, écrit un titre aussi frémissant et aussi léger. Celui qui a trouvé ce mot est né poète. Et, en effet, tout son petit livre est naturel, spontané. Point d'étude, point de recherche. Point non plus de travail. M. de Prémorcel en est encore à cette ivresse poétique du début, qu'on n'a point l'héroïsme de contrôler. Sa poésie coule comme une eau abondante dont on n'a point affermi les rêves. Son second livre, sans doute tout en étant aussi sincère, sera plus réfléchi, plus concentré, plus parfait. M. de Prémorcel vit à la campagne parmi les champs, les bois et les collines. Les champs lui ont appris les longues perspectives, les bois l'ont pénétré d'un enchantement religieux. Il doit encore prendre de ses collines une leçon de mesure, de lente musique, de calme sérénité. Son vallon de Bleid est la plus belle école d'harmonie et de grâce qu'il puisse fréquenter.

Pour le moment, il le déserte souvent pour les forêts d'alentour. Et il en a rapporté jusqu'ici ses meilleures pages. Non que je fasse fi de ses poèmes d'amour — si vrais malgré leur romantisme et leur éloquence — mais ceux là, tous ceux qui furent tristes à vingt ans les ont chantés. Quand le poète s'égare dans les bois il est plus lui-même. N'est ce point là qu'est sa vie ? Depuis son

enfance il a noté les bruits, les odeurs, les lumières de la forêt. Il en connaît les plus humbles insectes, les plus timides oiseaux, les plus petites fleurs, et si parfois, pour la chanter, il use (ou abuse) de rythmes peu nouveaux et d'images trop dites, il ordonne ces éléments dans de belles symphonies sylvestres, bruissantes d'ailes ou silencieuses d'extases :

*... Eh bien, vivons au moins de ce soir extatique,  
Aimons-en la Beauté : C'est l'amour éternel,  
Le seul amour qui fait étinceler le ciel  
Et dont les rossignols sont l'ardente musique.*

*Ouvre toi simplement. La superbe forêt  
N'est femme que par la profondeur du mystère.  
Ce n'est jamais en vain qu'elle murmure « espère »  
Tout ce qui charme en elle est un charme secret.*

*Laisse très librement se déployer mon rêve :  
Que peut un songe mort lorsqu'un autre est vivant ?  
Allons au fil de l'heure, oublions tout avant  
Qu'un soleil jeune et fier dans les branches s'élève.*

*Je t'aime, rossignol, je t'aime, soir divin  
Je t'aime, ô ma forêt que va blanchir la lune,  
Je t'aime, étoile d'or, j'aime mon infortune,  
Et je voudrais tenir un aigle dans ma main!*

La nature, pour M. de Prémoré, est le visage même de Dieu. M. **Paul Champagne** dont le *Catholique* de Georges Ramaekers a publié récemment des poèmes ardents, ne s'arrête point, quand il cherche Dieu, aux visions extérieures. Il tente de descendre dans les profondeurs de l'âme, et ses **Noces spirituelles** sont un poème mystique. Ici encore, trop peu de souci de la perfection formelle, une spontanéité jaillissante de mots, de phrases, d'images, toutes les qualités et tous les défauts de l'abondance. Mais quelle inspiration admirable, quels inépuisables sujets, ignorés des poètes de *l'art pour l'art* et de ceux qui, piétinant dans la vie, ne regardent point du côté de l'infini. Le tourment de l'unité, l'union divine, l'amour suprême, la « nuit obscure », vertigineuse, qui absorbe parfois les âmes assoiffées de lumière, n'est-ce point mille fois plus beau que les quelques mouvements des bras et des lèvres qui sont le sujet banal et monotone de la plupart des livres de vers. Ce livre-ci peut être parfait, il ne peut pas être médiocre, il porte en lui une part de la vie éternelle. Que le désordre est pardonnable quand il est l'effet d'un élan éperdu vers Dieu... Parfois, M. Paul Champagne se fait plus intime, et voyez comme il exprime catholiquement le bien-être d'une soirée d'hiver. Cela s'appelle *la Grâce* :

*De tout ceci, mon Dieu, je vous suis redevable!  
 Du pain qui fleure bon sur la neigeuse table ;  
 De l'eau miroitant bleue, à côté de ce miel  
 Aux pâleurs de couchant en juin, et près du sel  
 Qui scintille et me rend toute chose rapide.*

*Seigneur, je me souviens que la chambre était vide,  
 De la présence active et joyeuse du feu :  
 Vous même l'avez fait flamber rouge, ô mon Dieu,  
 Pour réchauffer ma triste main, si tôt ouverte,  
 De gourde qu'elle était comme la glace inerte  
 Collée aux toits, l'hiver. .*

*L'inestimable don,*

*Que le Seigneur a fait à ma pauvre maison !  
 Mais la paix manque : Aussi j'attends que s'illumine  
 La chambre à vos lueurs, Jésus, lampe divine.  
 Vous poseriez la paix de vos reflets sur tout.  
 Et dès lors, chaque chose aurait un regard doux,  
 A faire souvenir toujours de la prière  
 Qui met du ciel au front serein des saints de pierre...*

Voici, pour finir, un livre où cette sérénité plane et règne. **Dom Bruno Destrée** est une âme sans inquiétude. Après l'élan de sa conversion, il n'est point redescendu sur la terre. Ce rêveur porte en son cœur même le principe de la Paix. On ne saura jamais assez l'influence que Dom Bruno Destrée exerce sur les quelques jeunes hommes qu'il approche. Il se dégage de la moindre de ses paroles une leçon. Comme il ignore la laideur, il apprend à ses amis que si elle existe, ils doivent l'ignorer, qu'ils ne doivent pas prononcer son nom, qu'ils doivent vivre comme si elle n'était pas. Seule la Beauté est réelle. Ceux qu'il parvient à entraîner sur la pure colline où il vit, se dépouillent en y montant des sentiments médiocres et des angoisses humaines. Là haut palpite la Grâce, et ce poète ne voit plus le monde — l'a-t-il jamais vu autrement même quand il ne se savait pas chrétien? — que transfiguré par la Grâce. Elle baigne, ennoblit, adoucit toutes choses. Dès lors, pour exprimer le visage de la terre, il faudra n'employer que des mots simples, des mots trempés d'azur ou purifiés dans le feu, des phrases d'où soient tombées dans cette sorte de bain purificateur, les subtilités, les recherches, les souillures, les ombres, les couleurs même quand elles sont trop vives. Le poète **d'Impressions et Souvenirs** n'est pas peintre. Il parle une langue nue, transparente, et qui n'est point banale, étant simple. Comme sa pensée, sa phrase est filtrée et si quelques éléments de vie sont restés dans le filtre, quelle limpidité, quelle fluidité, quelle absence d'éloquence, d'effort, de travail visible, de fermentation! Victor Kinon a dit un jour que les poèmes de Dom Bruno Destrée ressemblaient à du Dante supérieurement traduit.



L'absence de mots sonores, l'impression de transposé (du divin dans l'humain) que l'on trouve ici, donnent bien cette illusion.

J'avoue ne point aimer le titre de ce livre, et les photographies qui coupent le texte, si elles illustrent parfois la pensée et aident à l'émotion, ne correspondent pas toujours à ces poèmes qui tiennent plus du rêve que de la chose vue. Dom Bruno Destrée ne doit pas en être choqué. J'éprouve, en effet, à le lire que le rêve et la réalité du moment qu'elle est vue par lui, sont au même plan, une même chose; que s'il exprime simplement et uniment des pensées qui, à d'autres, donnent le vertige, il se sert — n'en voyant pas les tares ou les pauvretés, ou les ennoblissant pour son usage — de mots que les autres ont usés, déshonorés, banalisés. Le mécanisme intérieur de cette poésie est de ramener tout au même ton — comme on psalmodie. Ceux qui entrent dans la chapelle, non préparés, venant de l'extérieur, s'en étonnent : point de hauts et de bas, points de cris, point d'abîmes; point de chute ni de passion; point de paroles inattendues, cela ne saisit pas, cela vous prend doucement, cela vous enlève insensiblement. Le ravissement commence lorsque l'on croit que l'ennui va commencer. Qu'importent le titre, les photographies, quelques mots trop peu poétiques (pour les poètes ordinaires)? Le poète n'a cherché ni à frapper, ni à étonner, ni à enivrer. Aux yeux de celui pour qui tout ce qu'il voit est beau, tout n'est-il pas la même chose. C'est de l'atmosphère où vit le poème que les éléments tangibles qui le composent ou l'entourent prennent leur véritable valeur.

Les *Impressions* et les *Souvenirs*, c'est Florence que jadis aima tant Olivier-Georges, ce sont les petites villes d'Italie toutes embaumées de pieuses légendes, toutes pénétrées de lumière, ce sont les cités saintes d'Allemagne, les agrestes paysages de la wallonie natale, les vieilles villes religieuses des Flandres — Malines, Louvain, Bruges — ce sont les images de la vie passée, ramenées, un peu pâlies par le lointain, à l'émotion d'aujourd'hui. Mais combien le livre, dans sa seconde partie intitulée *Poèmes religieux*, est plus direct, supérieur. Dialogues mystiques de l'âme avec Dieu, silences ineffables, paroles de Dieu dans la lumière, dans la nature, dans le rêve, dans la paix du sommeil. Symboles du chevalier — si préraphaélite — qui s'en va, illuminé, vers de mystérieuses conquêtes. Chant de « l'Amour Inconnu » de l'amour absolu qui désaltère pour l'éternité... Le poète, il ne faut pas s'y tromper, n'est pas seulement un harmonieux apôtre. Ce poète chante pour lui-même parce qu'il aime et qu'il aime de chanter :

— *Dérisonnable chevalier, pourquoi chanter, alors que la route est semée de périls et d'embûches, et, qu'à tout instant, tu risques d'être assailli? Il vaudrait mieux, ce semble, chevaucher en silence, quand on va au-devant de tant d'épreuves, voire même de la mort qui peut survenir à tout instant.*

— *De la mort qui peut survenir à tout instant. Si mon heure est venue, comment l'éviterais-je et pourquoi m'en plaindrais-je? J'irai voir celui que je sers. Voilà longtemps que je bataille et que je lutte pour lui, et d'être accueilli par lui sera pour moi la plus enviable des récompenses. Mais pour*

les autres périls dont tu parles, aucun ne m'empêchera de chanter jamais — car tout ce que j'ai enduré, je l'ai souffert pour avoir dans le cœur cette paix que tu m'envies et cette joie intérieure qui demeure inconnue au mécréant.

Et c'est pourquoi, quand je verrai le soleil du matin se lever sur les prairies et les forêts, bleuir à l'horizon des après-midi d'été; quand je verrai les gouttelettes de rosée étinceler dans la fraîcheur de la nature renouvelée; quand je verrai l'or du soir ourler et adoucir les lignes des coteaux et des vallées, toujours je chanterai. Car, à tous ces moments, mon cœur est plein de joie et il éprouve le besoin de s'épancher et de communier avec toutes ces choses, qui, par leur beauté, célèbrent à leur manière le Maître que je sers.

J'ai pu cette fois — ayant le mois dernier déblayé ma table que surchargeaient de médiocres livres — m'attarder à parler de quelques vrais poètes. Tous de chez nous. Cette chronique étant déjà trop longue, je dois remettre au mois prochain l'étude de quelques beaux volumes de jeunes poètes français : *Le Cantique des Saisons* d'Armand Praviel; la *Visite du Berger* de Paul Vaillant-Couturier; *l'Ombre des Fumées* d'Albert-Jean; *Sur la Route Claire* de Charles Grolleau; *Les roses du Valois* de Georges Ducrocq; *La clairière aux Sources* de Philippe Henriot; *L'ombre qui tourne* de Marcel Drouet; *La lumière d'Hellas* de Léon Bocquet; *Les poèmes des jardins et de la montagne* de Louis Pize. Que l'on m'excuse d'attendre encore.

PIERRE NOTHOMB.



# Le Salon de la Libre Esthétique (1)

---

Le rôle que *La Libre Esthétique*, parmi tant d'autres cercles bruxellois, a assumé, dès son origine, ce fut l'importation des nouveautés artistiques, des théories, des idées, des talents les plus récents qui se sont produits en Europe. Malheureusement, ces dernières années, en dehors du cubisme qui relève plutôt de la fumisterie que de l'art, aucune école nouvelle ne s'est produite. Aussi M. Maus, en nous montrant des « Interprétations du Midi », nous a-t-il présenté en quelque sorte une synthèse de l'impressionnisme.

Heureuse inspiration, car il est certain que l'étude de la lumière du Midi a eu, sur l'évolution de la peinture contemporaine, une influence considérable.

« Aimantés vers la clarté par l'exemple des maîtres du Japon, dont les estampes révolutionnèrent l'art occidental, dit M. Octave Maus, lui-même, des peintres tentèrent de dérober ses flèches au soleil pour en cribler leurs toiles. Où, si ce n'est dans les plaines embrasées de la Provence, sur les grèves de la Méditerranée, au pied des Maures et de l'Estérel dont les roches flambent dans la pureté de l'atmosphère, trouver terrain plus propice à la conquête de la lumière ? Il fallait, pour dompter la chimère, la poursuivre au cœur de ses cantonnements.

» Claude Monet s'installa dès 1884 à Bordighera ; Antibes le vit, palette au poing, en 1888. Et de ces deux séjours datent d'admirables toiles dont l'éclat exerça sur l'école moderne du paysage une décisive influence. Puis ce fut Guillaumin, dont le premier contact avec le Midi, à Agay, date de 1891. Eugène Boudin, revenant d'Italie, s'arrêta à Antibes en 1893. Séduit par la féerie des clartés méridionales, Renoir fit de fréquents voyages dans les Alpes-Maritimes, dont les bois d'oliviers, les jardins, les fleurs, les perspectives marines aperçues à travers les branches des eucalyptus lui fournirent d'innombrables motifs. Depuis quelques années, c'est à Cagnes, non loin de Nice, qu'il fixa définitivement sa résidence.

» Vers le même temps, Cézanne créait à Aix-en-Provence un art puissant, concentré, moins soucieux de l'extériorité du décor que de la solidité de la structure, de l'équilibre des volumes, de la qualité de la substance peinte, de l'intensité du caractère expressif. Vincent Van Gogh, à Arles, de 1887 à 1889 déconcertait ses contemporains par l'impétuosité de sa fougue, la violence de

---

(1) Considérant que le compte-rendu du dernier salon de la Libre Esthétique, paru ici-même, était absolument insuffisant et même faux à mon avis (car je ne partage absolument pas le jugement qui y est donné), je crois bon de corriger ce défaut en reproduisant le compte rendu remarquable de ce salon, publié par mon ami Louis Dumont-Wilden dans l'*Expansion Belge*. Il y rend un juste hommage à l'initiative si intelligente d'Octave Maus pour lequel j'ai la plus profonde admiration (Henry Moeller).

ses harmonies et le fulgurant éclat de son coloris. C'est d'Arles qu'il écrivait : « Le pays me paraît aussi beau que le Japon par la limpidité de l'atmosphère et les effets de couleur gaie. Les eaux font des taches d'un bel émeraude et d'un riche bleu dans les paysages, ainsi que nous les voyons dans les crépons... Il y aurait peut-être, pour bien des artistes amoureux de soleil et de couleur, un réel avantage à émigrer dans le Midi. »

Ce fut l'époque héroïque de l'impressionnisme, toute l'école suivit ces précurseurs. Guillaumin vécut à Agay, Boudin à Antibes, Van Gogh à Arles. Puis ce furent Henri Edmond Cross, Paul Signac, Théo van Rysselberghe. Tous furent hypnotisés par le ciel blanc, la mer bleue, les rochers rouges à un tel point que les expositions de l'école la plus moderne ne furent, à un moment donné, qu'un flamboiement de plein soleil.

Le souvenir de ces toiles éclatantes et crues faisait craindre qu'une exposition de La Libre Esthétique consacrée aux interprétations du Midi ne fut un peu monotone. Grâce à un choix judicieux, cet écueil a été évité, et l'on a pu voir qu'il y a, dans le Midi, d'autres effets qu'un flamboiement. Aussi bien M. Octave Maus ne s'en est-il pas tenu au pur paysage. L'envoi de M. Maurice Denis est un panneau décoratif : *Eurydice*, évocation grecque d'une grâce et d'une invention charmantes. C'est un panneau décoratif également que la grande toile de M. Théo van Rysselberghe, *L'Heure du Bain*. Des figures nues se poursuivant entre les arbres, avant d'aller se plonger dans l'eau bleue. Néanmoins, comme de raison, ce sont les paysages qui sont de loin les plus nombreux. M. Maus a pu se procurer quelques toiles des maîtres classés de l'impressionnisme, dont un admirable Cézanne, *L'Estaque*, un des Cézanne les plus complets et les plus concentrés que je connaisse. Claude Monet est représenté par six toiles de la plus belle qualité, dont une merveilleuse vue d'Antibes.

Parmi les peintres de la seconde génération de l'impressionnisme, Guillaumin et Van Gogh sont peut-être les plus importants : Guillaumin, peintre vigoureux, coloriste puissant, était représenté à la Libre Esthétique par quelques brillantes vues de l'Estérel. Van Gogh, étrange visionnaire qui reste un peu déconcertant pour ceux qui ne sont pas initiés aux synthèses picturales modernes, par quelques toiles d'une étonnante intensité coloriste. Une récente exposition rétrospective de Henri-Edmond Cross fait que l'on n'a pu songer à la Libre Esthétique de cette année, qu'à montrer quelques toiles de cet artiste qui fut un des peintres les plus lyriques du soleil méridional.

Paul Signac est plus systématique. Peintre du plein soleil, Signac ne peint et ne peut peindre que le plein soleil. Son procédé pointilliste, qui rend fort bien la vibration flamboyante du plein Midi, est inapte à exprimer autre chose. Cela donne à son œuvre un aspect un peu monotone, et les toiles exposées à la Libre Esthétique n'ont rien de spécialement intéressant. A côté de cet art appliqué et volontaire, comme les jolies fantaisies de Roussel paraissent agréables ! On n'a pu réunir à l'exposition de cette année que quelques petites toiles, mais toutes, en leur légère grâce française, sont charmantes.

La jeune génération de l'impressionnisme méridional est, comme de raison, brillamment représentée à la Libre Esthétique, dont c'est le rôle de nous montrer les dernières nouveautés. Voici des fleurs méridionales de Rodolphe Fornerod, d'un coloris vigoureux mais un peu triste ; voici des baigneuses, des fleurs, des paysages de Georges d'Espagnat, un des peintres les mieux doués, les plus naturellement distingués de l'école française contemporaine. Voici de chatoyantes études de Pierre Bonnard, de vivantes et fines pochades de Francis Jourdain, un délicieux *Port de Marseille* de Pierre Laprade, une extraordinaire *Baie d'Agay* d'Albert Marquet et de vigoureux paysages provençaux de Henri Manguin. Il y a là des manifestations multiples d'un art très raffiné dans ses expressions volontairement sommaires, Il y a là, surtout, le témoignage d'une extrême sensibilité de l'œil, ce qui est la seule nouveauté, le seul perfectionnement qu'ait apporté l'art moderne. Pourtant l'impression d'ensemble de ce paysage méridional nous laisse insatisfaits. Ce qui nous frappe dans le Midi, ce n'est pas seulement le charme coloré, la splendeur de la lumière, c'est aussi le style du pays, son énergie sèche, la pureté et la noblesse de ses lignes. Près de Fréjus, vieille ville romaine, aux environs de la noble ville d'Aix, ce sont les fonds de tableaux du Poussin, ce sont les nobles paysages de Claude Lorrain auxquels j'ai songé d'abord. Aucun paysagiste de l'école française moderne ne m'a rappelé ces amples et harmonieuses visions. Ils échantillonnent un pays, ils n'en donnent jamais cette puissante synthèse qu'on en pourrait attendre.

Cette synthèse, on ne songerait évidemment pas à la demander aux Belges qui, généralement, ne songent à demander à la peinture que l'enchantement de la couleur. Mais, du moins, le Midi a-t-il été, pour beaucoup d'entre eux, la révélation d'une autre lumière, d'une autre nature ; il a agrandi leur vision, enrichi leur palette, sans leur enlever leurs qualités natives. Rien de plus trucidant, par exemple, que les paysages, les fruits et les fleurs de M. Jean van den Eeckhoudt. Rien n'égale la vigueur et la franchise de son coloris, mais cette vigueur va quelquefois jusqu'à la brutalité.

Aussi bien M. van den Eeckhoudt, qui a déjà derrière lui tout un œuvre très remarquable, semble chercher une voie nouvelle, et il y met une sincérité et une conscience vraiment admirables.

Mlle Anna Boch a toujours été fidèle au Midi. Il y a longtemps que son pinceau hardi et délicat a fait connaître dans nos expositions la gaieté des petits ports et des villages provençaux. Les cinq toiles qu'elle expose cette année ne cèdent en rien à celles qui ont fait sa réputation. M. Georges Buysse, qui, lui aussi, a beaucoup travaillé sur la Côte d'Azur, est représenté par quelques toiles d'un sentiment très délicat ; M. Georges Morren, par de petites notations finement nacrées ; enfin, M. Fernand Lantoin, avec deux visions méditerranéennes vivement brossées, complète le contingent belge. En y comprenant l'œuvre de M. van Rysselberghe citée plus haut, il est des plus honorable, et montre que, dans la peinture impressionniste aussi bien que dans l'autre, nos artistes occupent un rang fort élevé.

L. DUMONT-WILDEN.

# Camille Lemonnier

---

Camille Lemonnier est mort au moment où le présent fascicule allait paraître. Nous nous proposons de rendre à sa grande mémoire un hommage digne de cet incomparable artiste dans notre prochain fascicule. Nous avons confié ce soin à notre ami Georges Virrès, qui lui consacrerá quelques belles pages dans notre numéro de juillet.

En attendant, nous nous associons dès maintenant au deuil de toute la famille des écrivains belges si cruellement éprouvée par cette mort. Nous partageons les beaux sentiments exprimés à cette occasion par notre ami Louis Dumont-Wilden, dans *L'Expansion Belge* :

« Un deuil, un deuil cruel, un deuil illustre domine toute la vie artistique et littéraire de la Belgique en ce mois de juin qui vient de finir. Les peintres et les écrivains ont presque d'égaies raisons de pleurer le grand artiste qui vient de disparaître. Pour ceux qui tiennent la plume, il a été le porte-drapeau et le clairon de la phalange ou, si l'on ne craint point l'emphase, le maréchal et le connétable des lettres belges; pour ceux qui manient le pinceau, il a été le guide, le soutien, le consolateur des mauvais jours. »

Si Camille Lemonnier ne partageait point nos croyances, il n'était cependant pas, du moins par le cœur, si loin de nous, celui qui, dans un charmant et exquis petit chef-d'œuvre : *L'Arche-Journal d'une Maman*, rendit ce touchant et si bel hommage à notre grande Eglise catholique :

« Une Eglise, qui, dans son calendrier, a ces deux dates : Noël et Pâques, une Eglise, qui, en vénérant et magnifiant ces deux prestigieux mystères de l'amour, réchauffe autour toute la passion d'aimer de l'âme humaine et fait naître les deux jours uniques, infiniment tendres, eucharistiques, où toute querelle s'étouffe dans un universel embrassement, où la famille ressuscite chez les plus endurcis, où il germe un printemps des cœurs régénérés, la petite fleur bleue du besoin de croire et d'espérer... une telle Eglise est bien *L'Eglise par excellence*. Je comprends qu'il y ait des missionnaires pour aller la porter chez les sauvages. »

HENRY MOELLER.

# Sigismond Krasinski

Son centenaire (1812-1859)

---

La Pologne vient de célébrer le centenaire de deux des plus illustres de ses enfants. Krasinski fut une des plus grandes gloires littéraires de son pays, et le plus jeune membre de la grande trinité qui représente le mouvement romantique dans la littérature polonaise.

A côté du réalisme profond de Mickiewicz et de l'idéalisme un peu fantasque du sensitif Slowacki, « le poète anonyme de la Pologne » fut le plus douloureusement émouvant des poètes philosophes.

« Que diriez-vous, s'écrie Laurent Pichat, d'une âme de poète, de citoyen, d'une âme qui porte en elle toute sa patrie et toute sa religion, et qui, pour surcroît, roule sans relâche une conscience qui n'est pas la sienne, le remords d'une vie qui n'est pas sa vie, le poids d'une faute qu'elle ne peut pas flétrir tout haut, un rocher insaisissable, plus pesant que toutes les malédictions et que toutes les ténèbres; que diriez-vous d'une âme écrasée sous l'âme de son père? »

Sigismond Krasinski appartenait à une très ancienne famille mazovienne; son grand-père Michel avait été Maréchal de la Confédération de Bar, et avait combattu aux côtés de Pulaski et de Kosciuszko; son père Vincent, brillant officier, adjudant de l'empereur Napoléon, avait épousé la princesse Radziwill; c'est ainsi que notre poète naquit à Paris et fut tenu par l'empereur lui-même sur les fonts baptismaux; il tenait de sa mère un tempérament nerveux, une santé frêle et délicate qui fit de sa vie un véritable martyr.

Ayant perdu sa mère, très jeune encore, il fut élevé par sa grand'mère à Opinogora, séjour auquel il accorda un souvenir ému dans ses poèmes.

Après 1815, le général Krasinski revint à Varsovie où, acceptant toutes les faveurs de la Russie, il fut nommé sénateur, puis gouverneur de la capitale, après la mort du prince Poniatowski; l'enfant le rejoignit à l'âge où devaient commencer ses études; il devint rapidement un brillant élève et, à 15 ans, il avait déjà écrit un ouvrage historique de quelque valeur.

En 1828, le gouverneur perdit dans de malheureuses circonstances le prestige qui s'attachait à son nom, et cet événement eut une influence considérable sur la vie du futur écrivain : une conspiration, ayant pour objet le rétablissement du royaume de Pologne, fut découverte à Varsovie; comme tous les conjurés étaient nobles, ils furent jugés par le Sénat. Tous les sénateurs, sauf un, se prononcèrent pour l'acquiescement : ce fut le général Krasinski.

Le président du Sénat, Bielinski, un octogénaire qu'avaient brisé les émotions du procès, tomba mort en prononçant le verdict; on lui fit des funérailles imposantes mais muettes; le deuil était surveillé; on sentait que la colère du czar Nicolas n'était pas apaisée.

Sigismond suivait le cortège; des étudiants l'aperçurent; voulant venger ceux que le père avait voulu perdre, ils outragèrent le fils.

Le jeune homme se lava de cet affront, mais il quitta sa patrie et se rendit à Genève; l'indignation qu'avait soulevée la conduite de son père pesa sur son âme et fut le véritable motif, qui, sa vie durant, l'empêcha de signer ses œuvres. Réprouvant la haine et la vengeance, il se montra bon, mais profondément triste. Laissant son cœur à son père, déshonoré, il offrit toute son âme à son malheureux pays, se jurant de consacrer sa vie à la cause polonaise.

« O Mère tant de fois assassinée, crie-t-il à la Pologne, ceux qui ne méritent pas ton pardon, méritent tes larmes. »

« On n'édifie pas avec de la boue, dit-il, et la plus haute sagesse, c'est la vertu. »

Le poète anonyme est le véritable Tyrtée de la bataille des psaumes.

## II

Le souffle révolutionnaire qui passa sur l'Europe en 1830 avait réveillé l'ardeur patriotique des Polonais et leurs élans vers la liberté.

Quand l'insurrection éclata, le jeune Krasinski était à Rome. Il accourut pour mettre son bras au service de la cause chère à son cœur de patriote; mais en route il apprit que son père, pour échapper à la vengeance populaire, avait dû s'échapper et se réfugier à Saint-Pétersbourg; il fut donc forcé d'assister de loin à la Révolution. Après la chute de Varsovie, le gouverneur rentra triomphant dans la capitale à la tête d'une armée russe. Il rappela son fils et lui enjoignit d'aller à Saint-Pétersbourg. L'empereur le flatta, lui fit des promesses fallacieuses, il resta inébranlable et refusa tous les honneurs.

Nicolas, intéressé par cette fermeté de caractère, lui dit enfin :

— Il s'agit d'être Russe, puisqu'il n'y a plus de Pologne; que désirez-vous que je fasse pour vous?

— Sire, reprit Krasinski, permettez-moi de changer de nom.

Il raconta cette scène dans un poème intitulé *Tentation* — Pokusa —; l'œuvre eut un succès tragique; il n'en fallait pas davantage pour soulever toute la jeunesse universitaire de Vilna, qui avait fait imprimer le livre secrètement; la plupart des étudiants lithuaniens furent envoyés en Sibérie.

Avec la fougue de son imagination et le sentiment de profonde douleur qui s'agitait en son cœur, ce jeune homme de 18 ans écrivit alors une des œuvres les plus émouvantes, mais aussi une des plus sombres que le génie humain ait pu concevoir.

Cette vision de la Sibérie, il l'intitula : *Le Dernier* — « Ostatni ».

Il suppose la Pologne libre! L'horrible lieu de déportation est ouvert;



oubliant les souffrances et les atrocités supportées avec résignation, les prisonniers vont revoir leur famille, leur patrie... Ivre de joie à cette pensée, mais atteint, lui-même, dans les fibres les plus intimes de son âme, par les douleurs de sa nation et par le mal secret qui le mine, le jeune poète trouve encore place ici pour un supplice. Il représente un captif inerte, brisé, muet, sans parents, sans amis, qui va mourir là, oublié, *le dernier*, qui, voyant ses frères s'acheminer vers la patrie, ne pourra pas leur crier : « Ne m'abandonnez pas, frères, ne me laissez pas seul ; je suis Polonais ! »

Mûri par le malheur, Krasinski écrit à l'âge de 22 ans des pages d'une grande portée philosophique, qui ne peuvent être comparées qu'au célèbre livre de Björnson : *Au-dessus des forces humaines*. Puis, cherchant sa voie, il s'essaya en des livres où se faisait sentir l'influence de Walter Scott, dont les romans avaient bercé ses jeunes années et celles de ses contemporains ; il avait une tendance à dépeindre les sentiments les plus passionnés et les situations les plus horribles. En des récits fantastiques il décrit dans le *Tombeau des Reichsthal*, paru en 1828, l'assassinat de Wallenstein par lequel Leslie Reichsthal venge la mort de sa sœur, *la Cour du roi Ladislas Herman* (1830), où l'on voit le faible roi se débattre entre l'indomptable orgueil, la trahison et les désirs de vengeance de ses courtisans, etc., etc.

Mais l'œuvre la plus considérable et la plus importante qu'il écrivit fut certes la *Comédie non divine*, drame fantastique à portée philosophique et sociale, dont il existe une magnifique étude dans le cours de littérature slave donné au collège de France par Adam Mickiewicz (1).

Il le commença en 1837, mais une de ses œuvres posthumes, *Le poème inachevé*, était destinée à lui servir d'introduction. Aussi, pour la clarté de l'œuvre, est-il préférable d'en parler d'abord. Dante conduit à travers *l'enfer des jours présents* un jeune homme qui sera le comte Henri de la *Comédie non divine*. Il lui fait voir la société actuelle brutale, matérialiste, adorant la force et l'argent ; les ouvriers affamés, usés avant l'âge par l'excès du travail ; les masses avides, se ruant à l'assaut du temple de l'or, qui doit leur donner toutes les jouissances... Hors de ce séjour infernal, le Purgatoire expose les nations martyres crucifiées ; mais elles ne sont pas mortes, car la mort d'une nation est chose impossible ; une nation ne peut disparaître que par une dégradation volontaire et suprême, et, dans ce cas, il ne peut y avoir pour elle ni existence, ni tombeau.

Ne vous semble-t-il pas entendre chanter à votre oreille le premier vers de l'hymne national polonais ?

*La Pologne n'est pas encore morte !*

---

(1) Le célèbre publiciste polonais Antoine Kostanecki vient de développer, en une étude savante et très fouillée, les ressemblances qui se manifestent entre la *Divine Comédie* du Dante et la *Comédie non divine* de Krasinski des deux célèbres proscrits, ces deux conceptions si différentes dans la forme, si semblables dans les intentions en tant que tendances sociales.

Pour bien comprendre le prodigieux *factum* de ce jeune fils de magnat, il faut remonter jusqu'en 1830. Son père avait voulu lui ouvrir les yeux sur la situation sociale de leur nation, niant la tendance nationaliste ou patriotique de l'agitation polonaise ; il déclarait dans une de ses lettres que : « les nationalités disparaissent ; que deux forces régissent le monde : l'ordre et l'anarchie, ce qui change par moments les places respectives des possesseurs et des dépossédés ; de là ce mouvement de parti, insupportable, qui s'étend sur le monde, et qui profite des sublimes et généreuses illusions de l'amour patriotique pour leur faire atteindre leur but ».

Cette impression grandit et fortifia ce que Krasinski put observer quand il se rendit en 1831 de Genève en France et qu'il vit à Lyon quatre mille ouvriers, travailleurs de la soie, sans pain et sans ouvrage... C'est l'époque où Saint-Marc Girardin écrivait : « Les barbares qui menacent la société ne sont pas au Caucase ou dans les steppes de la Tartarie, ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières ».

Ces convulsions sociales, toujours plus violentes, lui firent se poser la question à laquelle il répondit dans sa *Comédie non divine*, dont nul poète social, après soixante-dix-ans, n'a atteint l'audace.

Nul mieux que lui n'a exprimé la stérilité de la haine (voir aussi son drame *Iridion*), nul mieux que lui non plus n'a chanté la fécondité de l'amour qui est le thème général de *L'Aube du jour* et de ses *Psaumes de l'avenir*.

L'avenir de la Pologne se résume à ses yeux dans un règne de paix et de bonheur ; il attend de l'humanité la réparation « du plus grand crime qui ait été commis depuis le Calvaire, l'assassinat d'une nation, la suppression violente d'une pensée de Dieu par l'homme ».

« La froide critique pourrait reprocher à ce poète, a dit Laurent Pichat, d'être obscur et symbolique. Mais que l'on n'oublie pas que son œuvre est toute nationale. Il parlait à ses frères qui le comprenaient et il savait trop bien que sa pensée était saisie par tous.

» Un vertige de malheur tourbillonne dans sa poésie, il se plaît à lire l'infortune sur le front des fiancées ; il sent le monde voué à la douleur ; il a ajouté une passion profonde aux rêveries amères de Jean-Paul. Des hymnes de mort dans des cathédrales, des défilés de fantômes, des sanglots au milieu de la nature, des anges en deuil parcourant des champs de bataille, des ombres fuyant sur des lacs d'azur ; la Vierge apportant à Dieu deux calices de sang, celui de la passion de Jésus-Christ et la passion de la Pologne : tels étaient les songes de cette âme ! »

Krasinski mourut jeune, en 1859, et tandis que s'en allait modestement vers sa dernière demeure, celui qui avait tant fait pour son pays, suivi par la foule nombreuse et recueillie des exilés polonais en larmes, l'on devait songer aux funérailles pompeuses du général de Napoléon, faites quelques mois auparavant par toute la garnison de Varsovie à celui qui avait trahi sa patrie. Contraste douloureux !

Le seul qui eût pleuré en suivant sa dépouille mortelle, manquait à ce cortège : son fils, exilé volontairement, n'avait jamais remis le pied en

---

Pologne, et de loin, le cœur saignant, il avait donné à son pays le meilleur de son âme; voyant dans tous les sacrifices accomplis « une tendance continue vers le progrès moral », il exhortait ses compatriotes à « suivre le précepte divin qui ordonne à tout être, soit individu, soit nation, d'aimer et de mourir pour son amour, car c'est vivre que de mourir ainsi ! »

» Et que fait donc la Pologne, si elle ne fait cela ? » (1).

E. HAMER.



---

(1) Lettre de Krasinski à Montalembert.

Il existe une traduction des œuvres de Krasinski faite en partie par Ladislas Mickiewicz, en partie par V. Gasztowt.

# LES LIVRES

---

## LITTÉRATURE :

**La Divine Comédie de Dante Alighieri. L'Enfer.** Traduction nouvelle accompagnée du texte italien, avec une introduction et des notes, par M. ERNEST DE LAMINNE. — (Paris, Librairie Académique Perrin.)

Boccace fut l'un des premiers commentateurs de Dante, dans l'ordre des temps. Il fit dans l'église de S. Stefano, à Florence, une série de leçons ou, pour parler comme aujourd'hui, de conférences sur la *Divine Comédie*. Et, en conférencier soucieux de se ménager la faveur de son public, il commença par s'excuser de la hardiesse qu'il prenait d'expliquer « le texte subtil, la multitude des histoires et la sublimité des significations cachées sous le voile poétique de l'œuvre, devant des hommes de haut entendement et de merveilleuse perspicacité, comme vous êtes généralement, seigneurs florentins ».

Toute l'ingéniosité d'esprit du commentateur et toute la compréhension aiguë de ses auditeurs n'étaient pas de trop pour qu'une telle tâche fût menée à bon terme. Et cela d'autant plus que Boccace ne se faisait pas faute d'ajouter souvent l'obscurité de la glose à celle du texte !

Depuis, les commentateurs ont été légion, une immense bibliothèque dantesque s'est formée, qui, certainement, est plus ténébreuse et semée de plus de périls que la *Selva oscura, selvaggia, aspra a forte*, dans laquelle le poète s'égara. Les gens épris d'érudition trouvent là d'abondants motifs de complaisance, car généralement un texte qui ne réclame ni notes, ni éclaircissements, les met mal à l'aise. Mais les autres ? Ceux qui veulent aborder un livre, non comme un problème à résoudre, mais comme une joie de beauté à recevoir ?...

Le sort de ces derniers est enviable, du reste, à la comparaison de celui des traducteurs, victimes de toutes les interprétations entre lesquelles ils doivent choisir... La tâche apparaît déjà effrayante si l'on veut s'en tenir à la pensée même de l'Alighieri ; combien davantage si l'on doit tenir compte de tous ceux qui ont ajouté leur pensée à la sienne ! Cette entreprise n'a cependant pas intimidé le courage de M. Ernest de Laminne. Le jeune écrivain nous explique, dans son Introduction, comment la lecture de diverses traductions antérieures, les unes d'une littéralité absurde, les autres défigurées par une prétentieuse rhétorique, l'amena à essayer « une traduction qui, sans être trop barbare, suivit toutefois le texte pas à pas et permit aux lettrés, à ceux-là du moins qui connaissent le latin, la lecture du texte italien lui-même... ».

Le dessein qu'il définit ainsi, en termes fort modestes, M. de Laminne l'a exécuté de la façon la plus remarquable. Sa fidélité scrupuleuse à la parole

du poète s'unit presque partout dans son travail à une clarté et à un bonheur d'expression étonnants... Avec les notes historiques, fort concises, dont M. de Laminne a accompagné sa version et la reproduction de l'original qu'il a eu l'excellente idée de mettre sous les yeux de son lecteur, cette édition est certainement un des meilleurs instruments d'étude de la *Divine Comédie* qui aient été offerts jusqu'ici au public.

ARNOLD GOFFIN.

**Les Courtagrés**, par PIERRE GOURDON. — (Calmann-Lévy.)

Récit élégant et sobre. Cela se passe entre gens très distingués qui sont aussi de très honnêtes gens. Comme décor, le paysage harmonieux de la Vendée, plaine des souvenirs toujours vivaces de la grande guerre, et demeurée fidèle à la foi, à la tradition et aux mœurs chevaleresques de jadis, toutes choses qu'exalte, noblement et sans déclamer, ce livre vraiment beau.

E. CH.

**Au Moulin de Virelune**, par PIERRE BILLAUD. — (Paris, Bonne Presse.)

Mœurs vendéennes, encore, décrites de façon plus naïve que dans le volume dont il est rendu compte ci-dessus, mais avec beaucoup de fraîcheur et de charme.

E. CH.

**La Vallée bleue**, par JACQUES DES GACHONS. — (Paris, Fontemoing.)

Piquant tableau des mœurs ultra-modernes d'une famille très « lancée » dans le monde parisien, et d'une autre famille patriarcalement fidèle à la campagne et au labour de la terre. Une jeune fille, séduite par l'élégance superficielle d'un freluquet, l'épouse de préférence à l'honnête garçon un peu fruste avec qui elle s'était d'abord accordée. Et ce mariage imprudent se trouve être comme il sied, un mariage malheureux.

Des caractères vivants et bien dessinés, des tableaux croqués avec beaucoup d'humour et de grâce, de lumineux sites berrichons, agrémentent ce livre, qui vaut surtout par le détail.

E. CH.

**L'imitation espagnole en France : Les modèles castillans de nos grands écrivains français. Étude et analyse**, par l'abbé G. BERNARD. Tourcoing, J. Duvivier. 180 pages: 3 francs.

Ce petit livre n'a point la prétention d'exposer tout au long le grand problème d'histoire littéraire comparée qui se trouve indiqué dans son titre. L'auteur nous avertit qu'il ne songe qu'à en donner un aperçu général, et l'on doit reconnaître qu'il a fait ainsi une œuvre utile, de bonne science et d'agréable lecture.

Nous avons là une vue d'ensemble sur les emprunts de Corneille et de Molière à l'Espagne, sur les livres de chevalerie et de littérature picaresque qui ont plu en France, sur l'espagnolisme de Victor Hugo et le romantisme des écrivains illustres.

GEORGES DOUTREPONT.

## MUSIQUE :

**Hændel**, par MICHEL BRENET. — **Glinka**, par CALVOCORESSI. — **Auber**, par CHARLES MALHERBE. — (Paris, Laurens.)

Ces trois études sont remarquables à des titres divers. Le nouveau livre que Michel Brenet consacre à Hændel offre ce mérite, commun à tous les écrits du distingué critique, de condenser en quelques pages attachantes et substantielles, un grand nombre de faits et d'idées qui, projetant une vive lumière sur l'art et sur la physionomie de l'illustre émule de Bach, complète heureusement le savant travail publié par Romain Rolland sur l'auteur du *Messie* dans la collection Alcan.

Le *Glinka* de Calvocoressi définit avec maîtrise le double rôle de créateur et de précurseur exercé par l'auteur de la *Vie pour le Tsar* et de *Rousslan*. Après un rapide coup d'œil jeté sur la musique russe avant Glinka, M. Calvocoressi analyse de façon pénétrante l'œuvre de celui que l'école russe considère et vénère à juste titre comme son ancêtre, et il y fait judicieusement le départ de ce qu'elle contient de faiblesses et en même temps d'originalité puissante.

Enfin M. Charles Malherbe a écrit sur Auber une étude charmante, pleine de verve et de finesse. Auber est bien oublié aujourd'hui. Toutefois les qualités très françaises de sa musique sont celles « qu'un nuage en passant peut obscurcir, mais non point effacer pour toujours : elles s'appellent l'élégance et l'esprit, la mesure et la clarté... Ses œuvres rappellent ces vieux amis qui deviennent la parure traditionnelle du foyer familial : nous les aimons selon la coutume et sans respect ; notre jeunesse ne veut pas savoir par quelles vertus jadis ils conquièrent l'estime et l'affection ; seule notre malice observe par quels travers ils se rendent désormais importuns ou ridicules.... Certes, toute production de l'esprit contient une part de mode, celle de son âge ; mais l'impression désagréable qui en résulte s'atténue à mesure que les années marchent, jusqu'à l'heure où s'établit et s'impose le passé, ce passé définitif qui nous devient à peu près étranger, parce que nous n'avons presque plus rien de commun avec lui. »

G. DE G.

## HISTOIRE :

**La domination française en Belgique**, t. V. **L'Empire** par M. J. DELHAIZE. — (Bruxelles, Lebègue et Cie.)

C'est la partie brillante de l'Empire que l'auteur raconte dans ce volume, les « années heureuses », selon son expression. A ce moment, il paraît vouloir s'organiser pour la paix, c'est-à-dire pour vivre et pour durer. En Belgique, notamment, des mesures d'apaisement sont prises, des travaux publics entrepris, etc., qui disposent favorablement l'esprit du peuple belge pour le nouveau régime. Mais les années rapides dans lesquelles l'Empire a accompli son destin l'emportent vers de nouveaux combats, vers la guerre qui, l'ayant fait, doit aussi le défaire.

T. VI : **L'Empire** ; deuxième partie : **Les désastres et la fin**.

L'œuvre de M. Delhaize se termine avec ce volume qui embrasse la période comprise entre le début de la campagne en Russie et la fondation du royaume des Pays-Bas. Ayant dit ces rapides événements et l'écroulement de l'Empire, l'auteur examine dans ses conclusions l'action que la domination française a pu exercer sur notre pays, sur sa culture, sur ses mœurs politiques, etc., et, par conséquent, sur ses destinées. Sans adopter toutes les considérations sur lesquelles M. Delhaize établit son opinion, on peut croire avec lui que cette influence a été bienfaisante, au total, et affirmer avec lui que les souvenirs de contrainte, de force et de violence que l'histoire de cette époque réveille nécessairement n'ont pas nui longtemps à la sympathie naturelle qui unit la nation belge à la nation française. D'autant moins longtemps que, quelques années plus tard, celle-ci aida généreusement celle-là à conquérir son indépendance.

A. G.

#### PUBLICATIONS D'ART :

**Les peintres de portraits**, par M. PAUL LAMBOTTE. Un vol. ill. Collection de l'Art belge au XIX<sup>e</sup> siècle. — (Bruxelles, Van Oest.)

On termine la lecture de cet agréable livre avec la pensée que M. Van Oest n'aurait pu choisir pour parler des portraitistes belges, critique plus averti et plus pondéré, plus apte à graduer les mérites et à marquer les nuances que M. Paul Lambotte.

C'est, en somme, l'histoire de l'école belge de peinture au XIX<sup>e</sup> siècle que nous fait l'excellent écrivain, l'histoire considérée au point de vue spécial d'un genre qui, quelles que fussent les théories esthétiques régnantes, a toujours imposé à ceux qui le pratiquaient l'obligation d'observer le vrai, mais qui n'en a pas moins changé d'aspect selon que l'idéal en vogue était classique, romantique ou réaliste.

M. Lambotte, après nous avoir montré en quelques pages ce que le portrait doit être, les qualités particulières de pénétration qu'il réclame de ceux qui le pratiquent, nous montre ce qu'il a été dans notre pays au cours du siècle dernier, depuis Navez, si inanimé dans ses « œuvres d'histoire », si vivant dans ses admirables portraits, jusqu'aux maîtres de notre génération.

L'étude de M. Lambotte insiste particulièrement sur les artistes qui se sont mis en réputation dans le domaine du portrait, Navez, De Winne, Emile Wauters, par exemple, mais ne néglige aucun des peintres, à quelque genre qu'ils se soient consacrés principalement, qui ont fait œuvre de portraitiste.

ARNOLD GOFFIN.

**Manet**, par M. ANTONIN PROUST. Coll. *Ecrits d'amateurs et d'artistes*. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Personne n'était mieux placé pour parler de Manet que l'auteur de ces attachants souvenirs. M. Proust était lié avec lui depuis l'enfance ; sa fidèle amitié a accompagné l'artiste durant toute sa carrière ; elle était toujours là pour l'applaudir ou, aux heures de découragement ou de doute, pour l'encourager à poursuivre dans la voie novatrice qu'il s'était tracée, en dépit des avanies et des risées.

La physionomie de Manet que nous retrace M. Proust est pleine de discrète séduction. Il venait bouleverser l'art avec la nouveauté de ses conceptions, mais il n'avait rien moins que les allures et les façons d'un révolutionnaire. Il était homme de tranquille entêtement, de lente et inflexible résolution, et les huées qui accueillirent ses premières œuvres, les obstacles que l'art académique sema sur sa route, l'incompréhension et les moqueries restèrent sans influence aucune sur son travail.

L'admiration peut hésiter devant certaines toiles du maître; elle ne saurait devant le maître lui-même, devant une vie telle que la sienne, toute vouée à la réalisation de l'idéal d'art qu'il avait conçu.

ARNOLD GOFFIN.

**Lucas de Leyde**, par M. N. BEETS. Coll. des *Grands artistes des Pays-Bas*. — (Bruxelles, Van Oest.)

Lucas de Leyde, bien qu'il ait travaillé à une époque où les influences italiennes commençaient à se faire sentir dans les productions des artistes des Pays-Bas, reste fidèle, tout en usant d'une technique singulièrement habile et perfectionnée, à l'esprit qui, jusque-là, avait animé l'art du Nord. « C'est toujours, comme l'écrit très bien l'auteur de ce livre, le conteur du moyen âge. Il aime à vous faire une longue narration. Il ne vous fait grâce d'aucun détail. » Cependant, s'il reste bien dans la tradition de sa race, il apporte dans son œuvre la nouveauté d'une imagination originale, habile à tirer de la réalité tous les éléments pittoresques propres à donner à ses ouvrages, gravures sur cuivre ou sur bois, peintures, un attrait excessivement marqué.

M. Beets raconte la courte vie de Lucas; il étudie avec beaucoup d'érudition et de grâce son œuvre, œuvre gravée très considérable, œuvre peinte beaucoup plus restreinte, et nous fait, en même temps, le tableau très animé des milieux artistiques où le maître vécut et dont il subit l'influence.

ARNOLD GOFFIN.

**Les Peintres chinois**, par M. R. PETRUCCI. Collection des Grands Artistes. — (Paris, Laurens.)

L'art chinois remonte, sans discontinuité apparente, aux premiers siècles de notre ère, et les premières œuvres que l'on puisse dater avec quelque certitude sont si parfaites que, comme l'observe fort bien M. Petrucci, elles « supposent une longue période antérieure de culture et d'évolution ». La nature, les choses de la réalité qui, dans l'art occidental, n'ont été souvent qu'un moyen entre les mains de l'artiste, semblent avoir été l'unique objet de l'art chinois depuis ses origines. Cette tendance, dont l'expression se diversifie selon les temps et les écoles; cette tendance, qui était commandée par certaines idées philosophiques ou religieuses dont l'auteur indique et analyse l'influence esthétique, a donné à la peinture chinoise une supériorité extraordinaire sur la nôtre dans la compréhension profonde, dans la sensibilité du vrai... Nos impressionnistes les plus raffinés paraissent presque grossiers à la comparaison de Wang-Wei ou de quelque autre de ces précieux peintres de l'époque des T'ang (618-905), de celle des Song (960-1260) ou des Yuan (1260-1368).



Cette longue histoire, M. Petrucci nous la fait avec beaucoup de précision et de méthode; il nous dit les principaux artistes qui l'ont illustrée, les procédés qu'ils employaient, les visées de leur art et ce qui reste des œuvres belles que celui-ci a réalisées.

ARNOLD GOFFIN.

\*  
\* \*

### Accusé de réception :

ART : *La Cathédrale de Clermont Ferrand*, par H. DE RANQUET (Paris Laurens). — *Barcelone*, par J. DESDEVISES DU DEZERT (idem). — *La Peinture au 17<sup>e</sup> et au 18<sup>e</sup> siècle*, par LOUIS GILLET (idem).

HISTOIRE : *Les Fantoques de la Peur*, par CHARLES FOLEY (Paris Bloud).

LITTÉRATURE : *Etudes sur les œuvres d'Annette de Droste-Hültsdoff*, par ERNESTINE BERENS (Paris Bloud). — *Impressions et Souvenirs*, par DOM BRUNO DESTREE (idem). — *Racine*, textes choisis et commentés par CHARLES LE GOFFI (Paris Bloud).

MUSIQUE : *Meyerbeer*, par L. DAURIAC (Paris Bloud). — *Schütz*, par ANDRÉ PIRRO (idem). — *Méhul*, par RENÉ BRANCOUR (Paris Laurens).

PHILOSOPHIE : *Devoir et Droit*, par J. WILBOIS (Paris Alcan). — *La Liberté chez Descarte et la Théologie*, par E. GILSON (idem). — *Le Néant et la Vie*, par JOH. JOERGENSEN, trad. par PIERRE D'ARMAILHACQ (Paris Perrin).

POÉSIE : *Jardin d'adolescent*, par MAURICE GAUCHEZ (Bruxelles librairie moderne). — *Les Jeux et la Flamme*, par LUCIEN CHRISTOPHE (Mons Ed. Flamberge).

ROMAN : *Micheline Guinette*, par ÉTIENNE BRICON (Paris Plon). — *Légende de la Vieille France*, par MAURICE TEISSIER (Paris Bloud). — *Le Masque Doré*, par CLAUDE NISSON (Paris Plon). — *L'Homme de Désir*, par ROBERT VALLERY RADOT (idem). — *Le Gédéon*, par ANTOINE YVAN (idem). — *Les Jeux de L'Ombre*, par EUGÉNIE PRADIENZ (Paris Perrin). — *Contes Farouches*, par NEEL DOFF (Paris Ollendorff). — *L'Autre Miracle*, par AIMÉE BLECH (Paris Perrin). — *Ma Tante Vincentine*, par THÉODORE DE WYZEWA, (idem).

VOYAGE : *Voyage du Cardinal d'Aragon*, par ANTONIO DE BEATIS, trad. par MADELEINE HOVARD DE LA MONTAGNE (Paris Perrin).



# La Rosserie de la Reine Pédauque

On sait que M. EDMOND GLESENER avait l'intention de faire de M. HONORÉ un député socialiste, au cours de son prochain volume. Il paraît maintenant qu'il songe à en faire un sénateur.

\* \* \*

M. GEORGES RENCY exprime son admiration pour M. Sander Pierron. Cela vous étonne? Il croit que M. Barrès, tout en assurant dans la *Colline inspirée*, le Triomphe final à l'Eglise, conviendrait sans peine, « que les Baillard sont nécessaires et salutaires, qu'eux seuls, au milieu de l'universelle platitude, sauvent la fertilité et la noblesse de l'homme ». Il lutine agréablement — l'esprit léger de M. Rency fait toujours penser à la fable de *l'Ane et du petit Chien*. — M. Henry Bordeaux : « Idéal Bourgeois, M. Bordeaux n'aime pas l'amour, probablement parce qu'il ne sait pas ce que c'est! » Chacun sait que M. Georges Rency vit d'un idéal vertigineux et qu'il est le plus frémissant des poètes. .

\* \* \*

On vient d'inaugurer, au cimetière Montparnasse, un buste de CATULLE MENDÈS. Ce fut l'occasion d'une belle débauche d'épithètes : homme extraordinaire, prodigieux esprit, paladin des lettres, grand lyrique chevelu de lumière, magnifique et fougueux porteur de lyre, maître entré dans la gloire. M. Courte-line compte, dans l'œuvre du défunt, quinze chefs-d'œuvres, pas un de moins. Mais à M. Rostand le pompon. C'est le délire pur : « Un Paracelse, pape du savoir, rongé de curiosité, tourné vers le mystère; — un Vinci, empereur de l'Art, hanté par l'énigme des sourires et le rêve de l'envolée, et qui, lorsqu'on le croit impassible dans sa barbe d'or, meurt de la ligne d'une lèvre et de la courbe d'une aile! — un Faust enfin, un Faust surtout, par l'énormité du cerveau et le cœur sentimental, l'humanité complète et l'ambition surhumaine, la magie noire et la fleur bleue ». Cabotins!

M. Léon Bloy manquait à cette petite fête : eût-il été plus injuste?

\* \* \*

A ces grandes voix, M. LÉON TRICOT, dans la *Belgique artistique et littéraire*, ajoute la sienne : « O Catulle! qui partout brandissais la lyre et restas, jusqu'à l'heure ultime, le chantre éperdu de l'Idéal, de la Beauté, de la Bonté, toi dont les muses en larmes escortèrent les restes; Catulle! qui fus le dernier poète, le dernier fidèle — car Fidès est la Foi! — O Maître!. Cet enthousiasme qui flambait en ton âme, Mendès, comme une forge... »

Il est vrai que dans le même numéro de la même revue, M<sup>me</sup> Leonice Sienecka parle de M. Léon Tricot au cours d'un article sur l'humour international à travers les siècles. Elle y parle aussi d'auteurs de M. Paul André.

\* \* \*

M. LÉON TRICOT, dans le numéro précédent, nous apprenait que MM. Van Offel et Crommelynck avaient obtenu du succès au Théâtre du Parc, à propos de deux pièces qui y furent représentées.

\* \* \*

DURENDAL a parlé il y a un mois, d'un poète un peu loufoque, M. Geo Drains. M. Paul André en a parlé à son tour.

« M. Geo Drains, dit-il, se fait de la mission du poète une idée haute. Il paraît de taille à la remplir en ce qui le concerne, avec une noble conscience. »

Et il cite pour justifier son admiration :

*Sous les averses aux flagellements iniques,  
Sois la bête de somme au glorieux fardeau  
Qui, les genoux en sang et les doigts en lam-*

[beaux

*Arrache à l'ouragan les épis magnifiques!*

*Sois le titan farouche aux deux poings arc-*

[boulés

*Qui ferme la grand'porte au nez de la tour-*

[mente :

*Et quand tout est fini, quand les gerbes*

[sanglantes

*Sont sauvées dans la grange, alors, ton corps*

[lassé

*Etends-le comme un chien au travers de ton*

[seuil

*Et veille en écoutant agoniser les astres*

*Pour qu'un jour tu buisses dans l'immense*

[désastre

*Semer à pleines mains avec un cri d'orgueil  
La graine de ton sang et le blé de tes moelles  
Etvoir s'épanouir aux pourpris sans clartés  
Ton verbe impérissable, en parterre d'étoi-*  
[Les !...]

Des bêtes de somme qui, chargées d'un fardeau, arrachent avec leurs doigts en lambeaux les épis de l'ouragan!.. Pourvu que M. André n'exige pas dorénavant que tous les poètes de la Belgique se fassent de leur mission une idée aussi haute.

\* \* \*

Excellente étude sur le *Dilettantisme et M. Anatole France*, par M. G. Michaut, dans le *Correspondant* du 10 mai. On y lit :

« Vers 1864, il n'en était pas ainsi ; et M. France, comme tout le monde, commença par suivre les théories en vogue. Dès le collège et au sortir du collège, avide de nouveautés, curieux des idées et des formes d'art, on le vit se mêler à tout un groupe de jeunes au premier rang desquels brillait M. Paul Bourget. »

Déjà ? En 1864, Paul Bourget, élève du Lycée de Clermont (Auvergne), avait douze ans.

\* \* \*

M. EMILE FAGUET quitte la Sorbonne pour se donner tout entier à sa vocation d'écrire : il nous offrira désormais trois volumes par semaine.

\* \* \*

Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. René Doumic bêche de son mieux *La Brebis égarée* de Francis Jammes : « Ni composition, ni agencement et presque pas de dialogue... Cette plate aventure nous est servie sans ornements. Toute l'originalité y consiste dans les fréquents baissers de rideau.. »

Mais M. Doumic, de l'académie française, assure de son estime M. Maurice Hennequin et M. Pierre Decourcelle.

\* \* \*

Un mode d'éclairage inventé par M<sup>me</sup> Georgette Leblanc, fit ses preuves à la première de la *Marie-Magdeleine* de M. Maurice Maeterlinck. C'est M. Lucien Solvay qui nous l'apprend : « M<sup>me</sup> Georgette Leblanc éclaire le drame de ses bras expressifs ».

Qu'on ne nous parle plus, désormais, de drames obscurs.

\* \* \*

M. Adolphe Brisson écrit, à propos de la même *Marie-Magdeleine* :

« Dans les parties païennes de l'ouvrage, je ne sais quelle sérénité morne qui semble déjà imprégnée de chrétienne humilité, et dans les parties saintes, plus de réflexion peut-être que de ferveur. Ce qui manque à ce drame évangélique, ne serait-ce pas l'élan communicatif, l'ardeur militante, l'étincelle jaillant (?) du cœur de celui qui parle pour enflammer celui qui écoute ? Ne serait-ce pas simplement la foi ? M. Maeterlinck se place en dehors des religions, il les domine (???) ; en tout cas, il les regarde d'un air détaché, il leur témoigne une indifférence empreinte de doux scepticisme et de tranquille mépris. Sont-ce là des conditions favorables à l'éclosion d'un poème qui devrait être embrasé par le souffle du divin ? »

Il n'y aurait donc pas que profit, pour un artiste, à désertier la Foi.

\* \* \*

L'ACADÉMIE FRANÇAISE a, dans sa séance du 19 juin, distingué quelques poètes. Elle a décerné un prix de mille francs à M. Fernand Lame, des prix de cinq cents francs à MM. René d'Avril, Jean Cocteau, Félix Colomb, Emile Rochard, Théodore Botrel, le « barde », et... Louis Le Cardonnel. Ne nous étonnons pas : M. Jean Aicard n'est-il pas de l'Académie française tout comme M. Henri de Régnier ?

\* \* \*

La prose de M. JULES CLARETIE a longuement coulé sur Camille Lemonnier. Savourons ces lignes :

« Camille Lemonnier avait été un initiateur, un des précurseurs de ce mouvement littéraire contemporain que ne manquera pas d'étudier, à propos de la disparition de l'auteur de *Un Mâle*, l'excellent auteur du *Livre des Masques belges* et de ce livre saisissant, la *Guerre possible*. J'attends ce que dira de Lemonnier M. Paul André dans sa publication la *Belgique*. »

M. Claretie attend !

Il serait cruel de le faire languir.

\* \* \*

Il reste à savoir si M. Maurice Gauchez doit être fâché ou flatté d'être confondu avec notre plus brillant artilleur.

LE GRAND ROSSART.





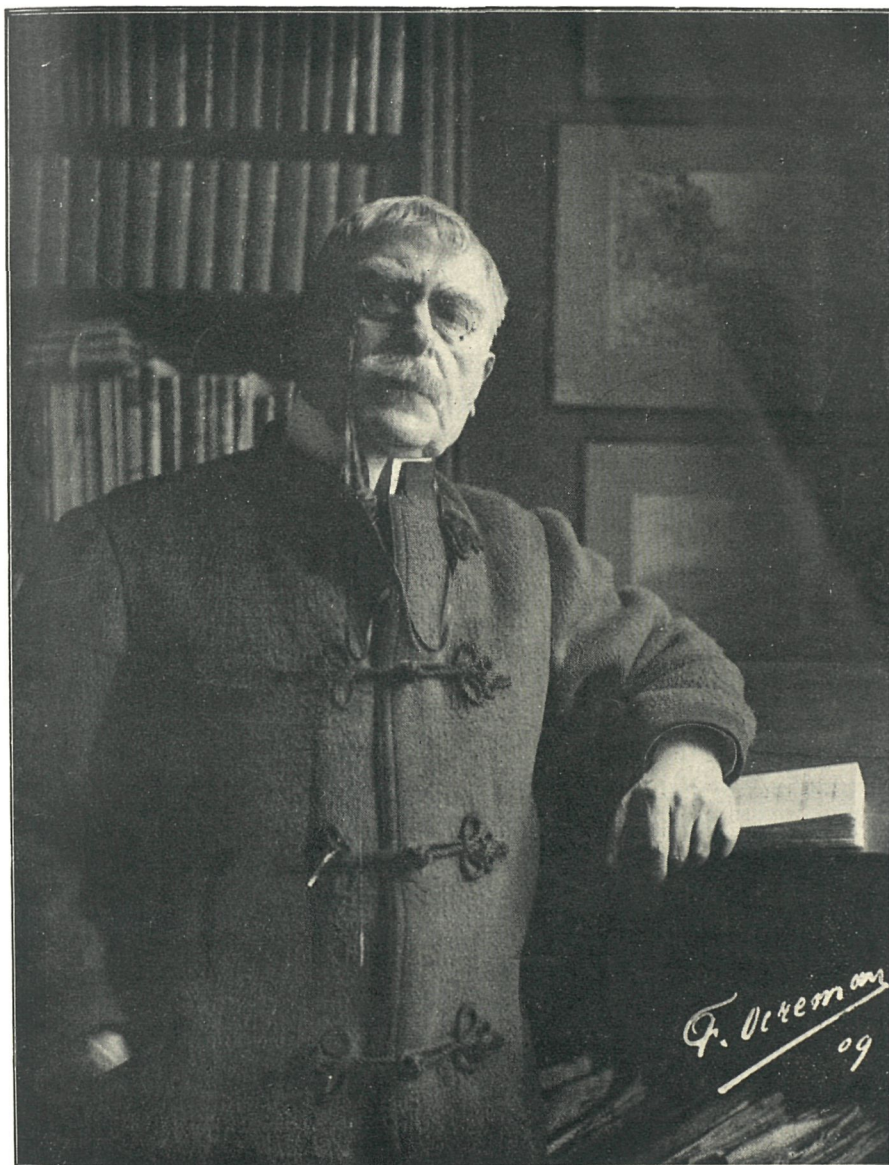












(Reproduction interdite)

(Photo de F. Ocreman)

**CAMILLE LEMONNIER**



# Camille Lemonnier

---



**L**E quinze juin, à huit heures du matin, comme je respire sur le seuil du logis une vraie journée de soleil et de parfums, devant les verdure<sup>s</sup> éclatantes, le facteur, au visage épanoui, me remet un paquet de journaux et de lettres. Rien n'intéresse davantage — et surtout au moment de la fenaison — que le beau temps, à la campagne. Cet homme qui, sa tournée faite, reprendra la faux et le rateau, est heureux comme les choses qui nous entourent... Il est parti, et je l'entends encore qui s'exclame, pour son plaisir à lui, sur la chance d'avoir une journée appropriée aux besoins de la terre.

On vit ici un peu en dehors du monde et, malgré tout ce qui devrait me retenir sous le ciel en fête, j'ai hâte de lire mes journaux et mes lettres. Une feuille dépliée, et c'est un portrait bien connu qui apparaît dans un cadre noir, un en-tête funèbre qui barre la première page... Je n'en crois pas mes yeux : Camille Lemonnier est mort ! Nous éprouvons tous une douloureuse stupeur, tous, même ceux qui étaient les plus éloignés de certaines tendances du disparu. Il faut se répéter la fatale nouvelle, il faut l'imposer à son esprit, y contraindre sa volonté... La lumière entre à flots par toutes les fenêtres, les prés sont en rumeur, il semble que depuis hier soir l'été nous a envoyé les annonciateurs de son escorte triomphale, et celui d'entre nous qui fut le plus près du visage sensible de l'univers, s'en va pour toujours, au moment où la nouvelle et glorieuse saison se lève.

A-t-il souvent pensé, le disparu, au cours immuable des choses, et devant une matinée ensoleillée qui s'ouvre comme un calice, s'est-il dit que quand bien même la mort le prendrait à la gorge, il n'y aurait pas une fleur, pas un parfum de moins?... Le sentiment de notre personnalité est tel qu'on ne se soumet

pas, sans effort, à la loi commune. Le cours immuable, le fleuve des jours, le recommencement perpétuel, que de motifs à s'humilier sur notre fragilité, dans ce roulement à travers le temps et l'espace ! Au contraire, Lemonnier eût trouvé, dans cette méditation, un motif d'exaltation intérieure, tant la splendeur des yeux lui tenait lieu d'autres besoins. C'était une âme ingénue, mais panthéiste et ardente jusqu'à la licence dans tout ce qui activait la puissance des instincts et de la vie. Il était doué d'une prodigieuse sensibilité physique, toujours aux écoutes, réceptive au moindre frisson, et qui éveillait dans son cerveau de la couleur et des formes. Si, un jour, il avait pu entrevoir autre chose, quelle clarté définitive se fût levée sur les dons naturels de son imagination, et quelle consolation suprême pour la générosité native de son âme ! Je n'ai pas voulu cacher ce regret... C'est avec un serrement de cœur (dont les causes sont au delà d'une beauté sensible) que nous saluons le cercueil de ce grand écrivain de chez nous.

Et j'insisterai, tout de suite, sur le caractère foncièrement régional de son œuvre. Tous ses livres, ceux qui furent situés ailleurs comme ceux qui revêtent une apparence légendaire, sont d'ici. Lemonnier a-t-il suivi des courants, a-t-il parfois voulu se renouveler, d'accord avec des modes littéraires nouvelles ? Peu importe, l'accent ne trompe pas, ni l'image. Au bout de quelques pages, vous aurez reconnu l'auteur et son incomparable talent de peintre littéraire. Quel paysagiste réel dépassera jamais ses tableaux écrits ? Il a souvent la fougue des grands artistes de la Renaissance, et ses réalisations dans le livre ne sont pas inférieures à de pareils ancêtres. Jordaens ne désavouera point ce disciple, et même Rubens se reconnaîtra dans bien des pages de cette œuvre immense. D'autres fois, Lemonnier se retrouve des affinités avec les Primitifs ; il aura le sens du mystère comme eux, la prescience des effusions mystiques, la divination de l'âme candide et fervente remontée du fond des races. En lui se résumaient toutes les aspirations que l'histoire de notre art national découvre le long des siècles. Et c'est pourquoi il devait être — tout naturellement — en même temps qu'un grand peintre, un critique d'art souverainement perspicace. Emile Claus qui a transposé sur la toile les « descriptions parlées » de Lemonnier, cette conversation frémissante, vibrante de clarté, découvrant un sens pictural hardi

et nouveau à tous les aspects de l'heure sur la plaine de Flandre, Emile Claus a fixé ainsi un souvenir inoubliable, un souvenir illustre de son grand ami disparu. Camille Lemonnier tenait à cette Flandre et aimait chaque province de son pays, d'une passion filiale. Quand Paris, le Paris de Barbey d'Aurevilly, des Goncourt, de Daudet, de Villiers de l'Isle-Adam, l'adoptait et l'invitait à demeurer désormais dans son orbe brillant, il ne tergiversa pas un instant et reprit le chemin du pays. Pourtant le *Mâle*, ce terrible *Mâle* qui révolutionnait la littérature courante et belge de l'époque, lui avait valu du coup la notoriété, et, après un pareil départ, chacun devenait attentif à l'œuvre de cet écrivain.

Albert Savine rééditait les premiers *Contes flamands* de Lemonnier et J.-K. Huysmans, qui avait admiré « le coloriste endiablé, le contemplateur enthousiaste des automnes dorés » écrivit non sans étonnement : « Un nouvel écrivain est devant nous, un écrivain sincère, franc, qui par un miracle d'art, va nous donner ce petit chef-d'œuvre : *Bloemetje*. Là est la vraie note, la note exquise de Lemonnier. C'est la simple histoire de la petite fille d'un boulanger, qui se meurt pendant la nuit de Saint-Nicolas. Il y a un moment quand le prêtre, fermant son bréviaire dit : « Seigneur, mon Dieu, prenez pitié de ces pauvres gens ! » où l'on étouffe et l'on étrangle ». Ainsi cette dualité, dans le talent de l'écrivain, se marquait dès ses débuts. A côté de l'artiste visionnaire qui brosse de larges fresques, apparaît l'intimiste, l'observateur attentif et ému. Nous retrouverons plus tard, beaucoup plus tard encore, ces caractéristiques. Il suffit de penser à *Adam et Eve*, hymne éclatant de naturisme, et de lui opposer *Le Petit Homme de Dieu*, aux détails si menus, aux sentiments d'une délicatesse presque fragile, mais aussi avec beaucoup moins d'observation réelle qu'autrefois. Camille Lemonnier avait abandonné, depuis longtemps déjà, l'étude exacte du décor et des modèles. Il évoquait, il transfigurait ; les lignes, les éléments *primaires* (si j'ose dire) d'un site suffisaient à la construction d'un tableau complet et souvent magnifique, et là-dedans se mouvaient des êtres qui ne vivaient que dans le cerveau de l'artiste. Mais, encore une fois, avec les vertus des gens et des choses de notre pays. Lemonnier avait l'intuition de la couleur et de l'accent qui leur convenaient, et c'est pourquoi tant de jeunes écrivains marchèrent à sa suite, conquis par

ce sentiment profond des réalités patriales et éblouis par la virtuosité de ce prosateur fulgurant. Lemonnier a exercé une maîtrise sans égale sur les lettres de son pays, en dehors des préoccupations d'école. Lui-même appartient-il réellement à un groupe tendancieux (tout au moins à ses débuts, comme certains l'affirment) et ces qualificatifs d'œuvres *naturalistes* appliqués au *Mâle* et au *Mort*, par exemple, sont-ils bien exacts ? A notre sens, presque tous les livres de Lemonnier sont des inspirations de poète, et elle nous paraît bien peu influencée par le naturalisme de Médan l'aventure héroïque de Cachaprés dans sa grande forêt romantique. Si quelques pages ont un caractère brutal, si l'auteur y accentue certaines vilénies de l'existence, cela ne suffit pas à rattacher les tableaux éblouissants du *Mâle* ou les après eaux-fortes du *Mort* à je ne sais quelle cohorte strictement fidèle aux exemples d'Emile Zola. Non, pareille conclusion confondrait des moyens qui ne se ressemblent pas.

Et bientôt, au fur et à mesure qu'il avance dans son œuvre, dédaignant l'observation exacte (nous nous répétons) et s'exaltant sur quelques éléments du site, sur quelques aspects rudimentaires d'humanité, Camille Lemonnier se trouve aux antipodes du naturalisme. Faut-il s'en réjouir absolument ? L'école de Médan avait des qualités de construction littéraire et une méthode de déduction où tout n'était pas si mauvais...

Notre Camille Lemonnier se mouvait dans un perpétuel lyrisme, et ceux qui, connaissant ses livres, approchaient de leur auteur, n'éprouvaient aucune désillusion, aucun heurt : il vivait comme il écrivait, son exaltation intérieure s'extériorisait par le geste et la parole. Ah ! ce jour lointain déjà, où Maurice des Ombiaux nous introduisit, Edmond Glesener et moi, chez l'écrivain qui habitait alors le Boulevard militaire. Nous montions, un peu émus, le petit escalier qui conduisait à son cabinet de travail. La porte ouverte, le maître nous apparut debout, cambré, les cheveux d'or en désordre sur le front, le regard brillant derrière un lorgnon muni d'un large ruban noir. Il avait fière mine... Et, à peine nous eût-il tendu la main, que les mots partaient, emplissaient la pièce, nous étourdissant presque... Cette coloration de la pensée, ce relief dans la phrase, soudain cette tension suivie d'une explosion de l'expression, dans une joie, dans un triomphe, et cela devant nos vingt ans

éblouis... Je me souviendrai toujours de cette première rencontre ! Et puis, nous allâmes au Bois. C'était en hiver, les grands arbres étaient miraculeusement givrés, le lac s'immobilisait sous la glace. Les patineurs et patineuses passaient et repassaient devant le fond blanc du paysage. Lemonnier ne manqua pas de nous rappeler Breughel avec une sûreté d'expression extraordinaire. Au retour, la lune s'était levée sur cette féerie des branches argentées dressées vers le ciel pur, et Lemonnier parlait, il parlait, il drapait de magnificences inconnues le site, les mots en appelaient d'autres, les images naissaient, somptueuses et tendres... Nous ne nous étions jamais sentis aussi près des puissances mystérieuses de la terre. Nous rentrâmes ; Lemonnier nous retint à dîner. Derrière lui, à table, un tableau de Claus semblait prolonger l'or de sa chevelure. Le chemin du soleil... fit quelqu'un... De la gloire... ajouta un autre... Et Maurice des Ombiaux trouva, ce soir-là, cette image peu orthodoxe reprise par Eekhoud dans son discours aux funérailles et qui, d'après des Ombiaux, évoquait pour notre hôte une fin digne de son génie et de ses affinités. La nature accomplirait en sa faveur ce miracle : par un jour de glorieux été, dans l'une de ces forêts ardemment célébrées, s'accomplirait la grande métamorphose. Il se trouverait, — lui, Camille Lemonnier l'amant inspiré de la sylve, — ancré au sol, ses bras levés se raidiraient comme des branches, son front disparaîtrait sous les feuilles... (Mais il ne voulut pas entendre parler du laurier, dont un disciple respectueux proposa, en ce moment, le choix... non, le chêne viril de nos bois gardait ses préférences...) Et l'on riait en même temps que lui...

Je l'ai retrouvé deux fois, dans le pays de Lummen, aux portes du village, près du « Chêne millénaire », qu'il déclarait aimer comme un frère. Nous avons, avec Bazalgette, parcouru les solitudes poignantes du Donderslag, à Helchteren, pour nous émerveiller ensuite de l'oasis de Kelgterhof ; une après-midi d'automne, nous nous sommes rencontrés, avec Henri Charriaut, dans l'âpre décor de Ter Lamem (on se croirait là-bas en dehors du temps, à cent lieues de notre civilisation) et cette fois, l'impression fut telle que, passant une heure plus tard dans une paisible bourgade des environs de Hasselt et apercevant sur le pas de sa porte une bonne femme à l'air pla-



cide, Lemonnier me prit le bras et me cria d'une voix stridente : « Virrès, une fille sauvage ! »

Pareil exemple prouve l'admirable sincérité de l'homme et explique le ressort de cette jeunesse, jeunesse de cœur et de talent, qu'il avait gardée jusqu'à son dernier jour.

Mais en dehors du spectacle des renouvellements, de la fuite colorée des heures, en dehors du monde, du vaste monde, lumineux et sensible, qui offrait en chaque saison, et mieux, à tout instant, des motifs à son exaltation, Camille Lemonnier ne s'attachait guère aux problèmes qui tourmentèrent quelques-uns de ses plus nobles contemporains... Il avait connu Huysmans, le Huysmans d'avant *En Route*... Quand on lui rapportait que J.-K., pénitent et catholique jusqu'aux moelles, s'informait de l'abondant et généreux ami de sa jeunesse, avec une curiosité où revivaient de chers souvenirs, Lemonnier fronçait les sourcils sans rien dire, manifestement déconténcé devant ce « cas littéraire ». Il concevait un catholicisme en images, mais, dans la réalité, je crois bien qu'il ne s'arrêta jamais aux troublantes questions qui passionnent maintenant l'élite des jeunes lettres françaises. Léon Bloy, cependant, le captivait encore comme au premier jour, sans doute la prose parée et les véhémences du pamphlétaire répondaient à son tempérament sanguin et plaisaient à ses goûts combatifs.

Comme il aimait et défendait ses amis, ce Lemonnier infatigable ! J'ai souvenance d'un dîner, où quelqu'un avait contesté le talent poétique de M. Albert Mockel. On vit Lemonnier après avoir exposé ses motifs d'admiration, quitter la table, monter à sa bibliothèque, en rapporter le dernier livre de M. Mockel, et on l'entendit lire des poèmes entiers pour nous convaincre de leurs qualités suréminentes. Des traits pareils étaient fréquents chez lui... Dieu sait si les chers confrères aiment à s'entre-déchirer ! Lemonnier ne leur ressemblait point, il était bon, foncièrement bon, et montrait parfois une réelle persévérance à découvrir le talent dans l'œuvre du plus modeste d'entre nous. Tant de « demi-castors », de demitalents littéraires, croient devoir jouer les dédaigneux, qu'il est salubre et réconfortant de se souvenir de cet exemple. Et néanmoins, il demeurait, envers son « écriture » à lui, d'une exigence jamais lassée. C'est le propre des écrivains qui furent avant tout des artistes de la forme, et c'est aussi

leur récompense. Ils tendent sans cesse à la plénitude de l'expression. Les dédicaces que Lemonnier inscrivait à la première page de ses livres, nous apportaient toujours une jolie note, un son inédit, une vive impression d'art ; sa fière passion ne condescendait pas à une phrase banale... Et ce n'est pas un côté négligeable de son tempérament ou de son esprit ; ainsi se complète une personnalité et s'achève une figure d'écrivain.

Il laisse vide une grande place dans notre vie commune ; quand il était de l'une ou l'autre de nos réunions, de nos fêtes, les regards convergeaient vers lui et un peu de magnétisme se dégagait de ce maître volontaire et fort. Je le rencontrai, l'an dernier, à un déjeuner organisé en l'honneur de J. H. Rosny Aîné. Quelques jours auparavant, dans un article de *la Chronique*, Lemonnier avait paru regetter ses fougues de style, ses hardiesses d'images, ses flambées de néologismes, incliné soudain dans un déferent hommage au génie classique de la France. Or jamais, au grand jamais, il ne fut plus piaffant d'ivresse verbale et dédaigneux de prudence syntaxique que dans son toast à Rosny. C'était toujours le Lemonnier d'avant-garde, de combat, d'audace, le Lemonnier de notre jeunesse !

On lui a reproché parfois son orgueil, qu'il me soit permis de rappeler, à ce sujet, un aveu de Lemonnier : Bruxelles allait célébrer la parution du cinquantième volume de notre auteur (c'était le délicieux *Petit Homme de Dieu...*) et on se proposait d'y faire écho à Paris. Maurice des Ombiaux s'était voué à la réussite de ces fêtes. Un jour qu'il parlait, avec enthousiasme, de ses projets à Lemonnier, celui-ci l'interrompit :

— Sans doute, je suis quelqu'un en Belgique, mon ami, mais, là-bas, dans cet immense Paris, où les grands talents abondent?...

Loin de rapetisser l'homme ou l'artiste, une pareille inquiétude l'honore. N'est-ce pas l'éternelle incertitude et le tourment de l'écrivain devant la réalisation parfaite de son vœu qui confèrent à ses efforts leur vraie noblesse ? Assurément, Camille Lemonnier a mésusé dans certains livres de ses dons magnifiques, — et, nos réserves formelles et nos regrets à cet égard doivent être exprimés — mais son labeur, sa force d'entraînement, sa générosité vaillante ont fait lever une moisson que, d'ici longtemps, nos terres littéraires ne connaîtront plus.

GEORGES VIRRÈS.

# Une odeur de brûlé

---



Nous sommes sorti tout vibrant d'émotion, l'autre soir, de chez notre ami Sauvain, le bon historien, comme d'une tragédie de théâtre, et nous avons continué longtemps, par les rues désertes et jusque dans le silence de la nuit, de nous émouvoir du jeu de nos sentiments et de nos rêveries.

Sauvain, encore qu'il n'ait publié que ces deux essais : *Une esquisse de la vie des Béguines en Flandre*, et *La lèpre à la fin des croisades*, Sauvain n'est pas un historien ordinaire. Il est appelé à la réputation et peut-être à la gloire. C'est un témoin du passé, à la façon de ces ambassadeurs de la République de Venise, dont les récits vivants et colorés ne sont pas de desséchants grimoires, mais des tranches saignantes du passé. L'exactitude méticuleuse, mathématique, y perd quelquefois, mais la vie s'y atteste intense et fourmillante, et ses récits sont mieux que des procès-verbaux que les archivistes confient à la poussière des bibliothèques pour le plus grand repos des araignées et des cloportes. C'est un excitateur et un magicien. Le passé, qu'il touche d'une plume merveilleuse autant qu'une baguette de fée, se lève de ses ténèbres ; à son appel sa cendre frémit, se ranime, ressuscite, et le lecteur se sent tout à coup contemporain des âges révolus.

Cette soirée, d'où nous étions sorti frémissant, avait commencé monotone et morne, comme un soir gris de février, par quelques vagues propos sur le froid qu'il faisait ce jour, sujet banal comme la pluie et le beau temps, et à la portée de n'importe quel garçon coiffeur en mal de bavardage.

Je ne sais comme, à propos d'une phrase lue, le matin, dans une feuille publique, j'en étais venu à annoncer « que l'église Ste-Gudule serait chauffée », et à me poser à moi-même cette interrogation. Nos vieilles cathédrales n'ont-elles jamais été chauffées ?

A cette question j'avais vu aussitôt un éclair, une flamme, s'allumer dans les yeux vivants de Sauvain, et il avait répondu :

« J'ai l'idée que le chauffage des églises, qu'on célèbre comme un progrès, ne doit pas avoir été inconnu de nos lointains ancêtres. Non seulement ils se chauffaient à l'église, ce qui est attesté par maints documents, et par des objets que nous conservons dans nos musées, mais les églises, ou du moins quelques-unes, durent posséder à cet effet des appareils originaux et assez compliqués. Pourquoi nos pères se seraient-ils privés de ce bien-être ? Comment une époque qui éleva, au centre de nos grands monuments publics, quelques-unes de ces admirables cheminées, que nous avons murées, parce que nous sommes incapables de nous en servir, eût-elle reculé devant l'effort à faire pour doter la cathédrale d'un mode de chauffage ? Est-ce que vous vous imaginez que ces artistes ingénieux et subtils, qui tordaient la barre de fer aussi capricieusement que le fil de lin des dentelles, eussent hésité devant cette médiocre difficulté d'un appareil à inventer pour produire une source intense de chaleur, dans l'immense édifice populaire ?

Certaines cathédrales, et je crois tenir la preuve, ont été chauffées par des appareils spéciaux, artistiques, grandioses, et, j'oserais dire le mot, calorifères à souhait.

On a découvert, c'était en 1825, je crois, en Italie, que certaines colonnes de pierre, étayant les voûtes, étaient creuses, et marquées au centre, rapportent les observations, par des traces de feu, pour ne pas dire de suie. Qui m'empêche de voir dans cette constatation l'existence de cheminées monumentales ?

— Et les poêles, demandai-je ?

Pour toute réponse, Sauvain alla droit à une armoire de sa bibliothèque et en retira un cartonnetier lourd de documents. Mais, au moment de l'entr'ouvrir, il hésita, revint vers son fauteuil, et dit :

— Je me fais cette réflexion qu'avant de prouver, il sied d'affirmer, et, puisque cette affirmation est une histoire, souffrez que je commence par elle.

\*  
\* \*

Il y avait, en ce temps-là, à la cour de..... (je ne peux prononcer aucun nom, la réserve et la loyauté me l'interdisent), il y avait un religieux célèbre par son éloquence et son audace.

Tous les vendredis du carême, devant les princes et les courtisans, le prédicateur royal, confesseur en titre de la reine, montait en chaire, et mettant à profit l'occasion merveilleuse que lui offrait la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il rappelait à son auditoire, où quelques uns des sept péchés capitaux, un surtout, étaient en honneur, les sévères leçons de l'Évangile et fustigeait, avec une verdeur sans pareille, les vices connus ou secrets de tous ces grands de la terre. Et c'était, pour ces courtisans, passionnant autant qu'une chronique scandaleuse, que cette éloquence fulgurante et dénonciatrice, qui éclatait sur les sommets et descendait ses lueurs jusqu'au fond ténébreux des consciences. A chaque sermon la hardiesse du religieux s'élevait davantage. Ceux qui avaient à craindre de cette lumière tremblaient en allant s'exposer à l'église au verbe audacieux du moine. On en voyait pâlir ou haleter, à mesure que se déroulaient les phrases vengeresses de la morale outragée, et c'étaient, chez les autres, à la fin de l'office, des œillades et des chuchotements. Jamais la chaire de vérité n'avait mieux justifié son nom. Le regard de l'orateur semblait avoir pénétré tous les secrets ; sa parole éclatante traînait au grand jour les mystères des âmes les plus torses. Oserait-il aller jusqu'au bout, se demandaient tout bas les courtisans ? Dans l'auditoire illustre, deux êtres secrètement attachés l'un à l'autre, la Reine, et l'un des principaux seigneurs, attendaient en tremblant qu'on fit allusion à une passion qu'ils se croyaient seuls à connaître et dont le hennissement avait été entendu..... Et, dans un dernier sermon, le vendredi saint, devant le tabernacle entr'ouvert et vide, le moine, à mots à peine voilés, avait osé, dans des périodes magnifiques et tumultueuses, toucher à la majesté royale, comme l'océan déchaîné et en pleine tempête ose attenter à la majesté des plus hautaines galères. La Reine, les regards dardés dans les yeux du terrible religieux, n'avait pas eu un frémissement... Son complice, moins maître de lui-même, avait pâli, et cette pâleur avait été observée.

Et ce même soir, le moine n'avait pas reparu à son couvent. Il avait disparu, disparu à jamais d'entre les vivants.

Or, il y avait là, rapporte une chronique, dont j'ai là le texte authentique dans ce cartonnier, il y avait là, au centre de la cathédrale, un très grand feu qui servait à chauffer le grand

vaisseau de pierre au cœur de la mauvaise saison. C'était comme une chasse gigantesque, toute en fer forgé, et si grande qu'il eût été aisé de faire tenir plusieurs hommes à la fois. Elle représentait, sur ses quatre faces ouvragées, des scènes de l'enfer. A la lueur des flammes, on y voyait en grandeur naturelle des figurations de démons et de damnés. Quand, adossée au pilier creux, et toute bourrée d'énormes bûches de chêne, la chasse s'allumait, c'était un spectacle impressionnant que d'apercevoir ces macabres figures de fer forgé prendre une sorte de vie fantastique sous la crépitation tumultueuse des bois et l'empourprement des braises, et convenons-en, ce devait produire une formidable impression de terreur.

Le spectacle, achevait Sauvain, devait être tout à fait beau, éclatant, après un sermon du terrible prédicateur sur le péché et l'enfer mérité.

Eh bien, ce Vendredi saint, la chronique est bien précise dans ses accusations, le moine audacieux disparut à jamais, et l'on fut unanime à la cour à soupçonner que, victime de son audace, il avait disparu, jeté vivant dans la chasse brûlante, en un féroce autodafé, parce que, dit un vieux texte que je vous lirai, il régna, le lendemain, par toute l'église comme une odeur de brûlé, qui persistait encore le jour de Pâques, si tenace et si intolérable que la Reine en fut longtemps incommodée...

\*  
\* \* \*

Vous vous étonnez sans doute que je ne vous dise ni les dates, ni les noms, ni les personnes, ni les lieux, où cette abominable aventure s'est passée. Je ne peux vraiment pas vous en dire davantage aujourd'hui sans courir le risque de calomnier tel règne, telle époque, telle souveraineté des âges disparus. Je suis sûr seulement que la pièce sur laquelle j'appuie mon histoire, est rigoureusement authentique.

Et notre ami nous montra les feuillets de velin du rare manuscrit, sur lesquels étaient peints tous les détails de l'horrible récit. Le scribe ou le miniaturiste de l'époque, effrayé après coup de l'atroce médisance qu'il allait transmettre aux siècles futurs, avait voulu en atténuer l'horreur en la rendant anonyme, car une main maladroite et hâtive avait à demi effacé tout ce qui pouvait situer la scène, pays, dates et noms.

Mais le chroniqueur inconnu a compté sans la sagacité et la patience de notre illustre ami.

« Avant trois mois, parla Sauvain, j'aurai les noms et les adresses. J'ai retrouvé déjà, dans le nord de l'Italie, la terrible châsse de fer avec ses démons et ses damnés. Je sais vers quel coin du monde ancien orienter mes recherches. J'hésite entre deux noms, quant à la Reine de mon récit, car deux noms s'adaptent aux grattages du manuscrit. Mais que ce soit l'un ou l'autre, je retrouverai le nom du moine. J'ai vu de mes yeux déjà la châsse de fer forgé dans laquelle repose, ô ironie des siècles, le corps d'un saint, et qui garde, en plusieurs endroits, les traces du feu ; et, en attendant mieux, vous avez toujours un document de premier ordre et qui résout, par l'affirmative, la question que vous me posiez tout à l'heure.

— Oui, nos vieilles cathédrales étaient chauffées, pas toujours, mais quelquefois.

— Et singulièrement, osai-je dire!

POL DEMADE.



# L'Automne au Chili

---

A MONSIEUR HENRI FABRY.

... Le mois de mai ressemble ici à un très doux novembre du Nord. Non qu'il ne s'imprègne, certains jours, d'une tristesse profonde. Alors les saules géants, aux retombantes chevelures d'un vert glauque, qui peuplent ces campagnes, leur donnent un saisissant aspect de cimetière romantique. Il fait froid et humide comme si toute « l'âpre neige des Andes » se diffusait dans l'atmosphère. D'incessantes rafales vous fouettent le visage, la pluie vous aveugle, et à galoper dans le brouillard, par des chemins défoncés, noirâtres et fangeux, en se couchant sur l'encolure du cheval pour traverser les rivières débordées, on se sent comme incorporé aux sombres puissances de la tempête, comme devenu soi-même une des formes fantomales qu'elle prend plaisir à déchaîner.

Mais un soleil vif et chaud resplendit au lendemain de ces jours lugubres, et la nature automnale s'offre une harmonieuse fête de couleurs et de lignes. Les eaux brillent du même azur que la gorge des paons, et roulent des éblouissements diamantés. La tristesse en allée des saules fait place au frisselis joyeux de leurs rameaux pendants, que les petits flots câlinent, le long des berges, comme des amours les cheveux d'une déesse. Les peupliers forment, au bord des routes, aux entours des villages, de grands rideaux touffus qui ressemblent à des bois. L'automne les embrase d'or à reflets verts, comme autant de candélabres magiques; et quand leurs dernières feuilles ont cessé de choir, ils s'élèvent nus, sveltes et argentés, dans un ciel aussi passionnément bleu qu'un ciel d'Italie, du même bleu qui chatoie et caresse. Les vignes rutilent comme des lacs d'or empourprés, dont chaque pampre serait une vague. On sème le blé pour l'hiver. Les grands bœufs attelés par couples aux charrues et aux herses, ne laissent point de rappeler l'eurythmie virgilienne au voyageur égaré sur cette terre que Virgile n'a point connue. Parfois un « inquilino » ou métayer explore au pas de sa jument



la « siembra » où travaillent ses fils. Son air de lenteur et de dignité, sa barbe blanche étalée, la longue perche qu'il tient en main comme un sceptre, lui donnent la physionomie d'un petit vieux roi de légende. D'innombrables troupeaux s'égaillent sur les prairies et les trèfnières de l'hacienda. A leur suite chevauchent les camperos, ces gauchos du Chili, très pittoresques, avec leurs chapeaux à larges bords, leurs mantes rouges, blondes ou grises, le harnachement bizarre et compliqué de leur monture, le lazo enroulé qui bat leur selle. Ils sont des statues équestres d'un bronze recuit au feu de tous les soleils et que toutes les pluies ont lavé.

Les montagnes ferment le décor : à l'ouest, les plus proches de la côte sinuent bleuâtres. A l'est, par delà un premier plan de contreforts ternes et roux, la grande Cordillère étage ses sommets toujours blancs de neige.

L'heure féerique est celle où le soleil vient de s'enfoncer derrière les cimes occidentales. Il en brode à ce moment les contours d'un si fin et lumineux liseré d'or ! Vers le nord et le sud, dans un ciel de soie fanée et de satin anémié, les peupliers, les gracieux et frissonnants peupliers, de plus en plus s'effilent et se diaphanisent. Mais c'est à l'est surtout que la réverbération du soleil disparu fait éclater une splendide apothéose ! Tous les sommets sont en feu : les tons les plus étincelants et les plus doux du violet, du mauve et du rose transfigurent pour quelques instants, par un miracle de la lumière, en un palais aérien de cristal et d'albâtre cette chaîne andine d'une austérité si poignante et si nue, sans arbres et sans fleurs, pleine d'abîmes dont nul gazon ne drape les parois implacables. Et cependant tous les conquérants du Chili l'ont traversée à la tête de cavaliers héroïques, depuis Almagro qui vint y chercher de l'or et s'en retourna déçu, jusqu'à San Martin et O'Higgins qu'enflammait l'espoir fondé de retailler une patrie aux descendants des Espagnols compagnons d'Ercilla, et des Araucans qu'il a combattus et chantés.

Terre heureuse, terre féconde. Mais aussi terre fiévreuse et ardente, car non loin de nous un volcan au repos attend son heure, et du Tropique à Magellan les sommets creux des monts sont toujours prêts à déborder de lave. Encore y a-t-il une beauté dans le risque et la fièvre, et l'âme n'est point vraiment haute qui se contente d'un médiocre bonheur.

Terre surtout vaste et libre, où l'on n'étouffe point comme dans les étroites patries d'Europe, mais où l'on peut aspirer à pleine poitrine le vent salubre qui, montant du large et descendant des cimes, balaye devant lui le brouillard, « hanté des aigles noirs », et berce de sa rude mélodie la solennelle tristesse de la nuit, à l'heure où « elle endort le Chili, les villes, les rivages et la mer Pacifique et l'horizon divin ». Terre où le songeur las de chercher un reflet dérisoire de la vie dans la poussière des livres et la cendre des morts, se dresse sur ses étriers au milieu de la solitude, livre son cœur neuf au lointain vierge, et mieux que des plus exaltants poèmes, s'enivre au galop et au hennissement des chevaux d'Amérique. Car vivre la vie vaut mieux que l'écrire, et sages sous leur folle apparence demeurent les Rimbauds indomptés, qui repoussant du pied, fût-elle géniale, leur œuvre inachevée, partent « sans regretter l'œil niais des falots » vers les pays de l'imprévu et de l'aventure, afin d'y poursuivre dans l'action, après l'avoir en vain demandée au rêve, la tenace illusion du bonheur.

EMILE CHARDOME.

Las Rosas, Villa Alegre (Chili), le 18 mai 1913.



# Cimetières

---

## I

Nous projetâmes, un ami et moi, de revoir cette merveille d'Ardennes, « *le Hérou* », aux jours où l'automne y sème tous les ors de sa palette : Nous revîmes ces croupes boisées qu'il avait éclairées de lueurs fauves, ces croupes géantes et sauvages aux pieds desquelles l'Ourthe serpente en sifflant ainsi qu'un boa d'argent.

Nous ne reprenions qu'à la tombée de la nuit, à *Nisramont*, la patache préhistorique qui nous cahoterait vers *Houffalize*. Jusqu'à l'heure de ce supplice, nous résolûmes de nous abandonner au caprice des sentiers forestiers ; des sous-bois féériques nous ravirent ; c'était une après-midi de soleil et de brise. Ce novembre prodiguait des caresses de mai. Les feuillages mourants avaient le blond et rayonnant éclat des feuillages naissants. Les feuilles qui se déprenaient et tombaient dans le soleil, semblaient un vermeil essor de papillons printaniers. Comme nous pénétrions dans un sentier étroit et tortueux, un petit vieillard en sortait, la pipe et le sourire aux lèvres.

— Bien le bonjour, messieurs, fit-il. Nous avons une belle arrière-saison, pas vrai ? Ce temps-là c'est réjouissant pour les touristes comme vous, mais c'est ruineux pour les pauvres tendeurs ardennais, comme moi. Les grives ne passent pas. Je viens de relever mes deux mille lacets et voici ma prise.

Il montrait d'une moue dédaigneuse, dans son panier d'osier, trois oiselets à la poitrine mouchetée, aux yeux éteints.

— Et pourtant, messieurs, je suis un fin et très vieux tendeur. Voyez-moi ces lacets. Les bestioles passent là-dedans de vie à trépas en une seconde. Ces cravates-là ne se dénouent point.

A chaque arbre bordant le sentier saillaient les tendelles perfides ; et les rouges baies de sorbier qui s'y balançaient, étincelaient dans le soleil et sous le frisson des ramures claires comme des perles de corail sur un brocart d'or.

Une sonnerie de cloches éparpilla sur le silence du bois ses arpèges de cristal.

— Ciel! fit le vieux, il est trois heures, et je jacasse ici comme une pie. J'arriverai en retard aux vêpres, un jour de Toussaint! Si au moins j'avais fait une belle prise, mais manquer vêpres pour une misère pareille... Excusez, messieurs, je me sauve. On sonne pour l'office des morts.

Déjà le petit vieux avait fait volte-face et s'éloignait en saluant. Nous le rejoignîmes :

— Dites-nous, brave homme, quelle distance y a-t-il d'ici à votre église?

— Un kilomètre, à peine.

— Un kilomètre d'Ardennes, frisant ses deux mille mètres?

Un éclair de malice plissa son œil bleu qui, de travers, nous fixa. Le sourire qui n'avait pas déserté sa face imberbe et rosée, s'élargit jusqu'aux lobules des oreilles; il hésitait à nous lancer le petit coup de dard qui brûlait ses lèvres taquines.

Il paraissait si désireux de se hâter, que nous marchions côte à côte, tout en l'interrogeant.

— Eh bien, décocha-t-il enfin, si en allant de ce pas, nous sommes à l'église en douze minutes, assisterez-vous aussi à l'office des morts?

— C'est entendu, répondîmes-nous, en jetant un coup d'œil à nos montres.

— Euh! Euh! claironna-t-il, triomphant, voilà au moins de braves touristes. Mais, pardi, j'ai fait une bonne prise : à défaut de grives j'ai pris deux touristes au même lacet, et je ne leur rendrai la liberté qu'à l'église. Une heure de prières là-bas ne fera de mal ni à vos morts ni à vous-mêmes, allez!

Il avait un ramage de tarin; ses expressions pittoresques, ses mots drôles sifflaient entre les deux incisives nicotinées qui lui restaient; ses éclats de rire fusaients francs, sonores; sa pipe de bruyère, toute calcinée, au bout entortillé de fil gris, sa pipe ronflait comme le bidet cornard de notre imminent cabriolet.

Après dix minutes de marche, un village mignon, avenant et propre à l'égal de notre guide, aligna devant nous ses maisons minuscules aux murs de pierres grises, aux toits d'ardoises brutes. Cent foyers se groupaient autour de l'église vieillotte, petits enfants faisant cercle autour de la sœur aînée.

Des beuglements sortaient des étables.

Dans les avant-cours les poules picotaient entre les claironnées des coqs et les ronrons des chats clignant l'œil au soleil.

Des aïeules vieilles comme le hêtre qui fait la garde devant l'église, des aïeules blanches et décrépites, des aïeules centenaires égrenaient des chapelets au seuil de leurs portes branlantes comme elles; en ce jour des trépassés, ces mourantes priaient pour leurs morts.

Nous entrâmes à l'église. Tous les bancs étaient garnis, à gauche de femmes en mantilles, à droite d'hommes en sarraux. Au chœur, la voix du prêtre traînait les versets des psaumes; les voix juvéniles des gars scandaient les répons.

Après la bénédiction qui courba profondément toutes les poitrines et tous les fronts vers les dalles rugueuses, un enfant de chœur portant une grande croix précéda vers le porche les autres acolytes portant des cierges et le prêtre portant le goupillon. Les villageois suivirent.

La procession, lente et recueillie, se répandit au cimetière.

Le cimetière d'Ardenne est le jardin de l'église, les croix de bois sont les fleurs de ce jardin.

Pendant que le clerc et les chantres psalmodiaient le *Misere* et le *De profundis*, le prêtre bénissait chaque tombe. Les chants moururent; le cortège se déchira; de petits groupes se formèrent de-ci, de-là, devant les tertres étroits; aux pieds des croix de chêne, de naïves et symboliques fleurs, des immortelles disaient le cantique du souvenir. Devant les petits carrés de terre bordés de buis, les rudes enfants de la glèbe priaient; calmes et résignés, ils s'étaient prosternés parmi l'herbe familière; leurs genoux retrouvaient fidèlement les traces qu'ils y avaient creusées; les cloches effeuillèrent sur eux et leurs morts aimés la sereine pitié de leurs glas. Longtemps les lèvres murmurèrent les naïves oraisons; puis, les uns après les autres les groupes se signèrent, et s'en furent vers les chaumes. Alors, dans le silence profond, par-dessus les petites croix et les tertres consolés, le soir alluma ses bénissantes étoiles.

## II

Ce soir, les cloches de nos églises clameront leurs lamentations parmi nos villages noirs; ce soir, les glas dolents s'en iront agoniser sur la crête de nos terrils, ces grands catafalques

voilés de crêpe ; les cloches mêleront leurs sanglots aux halètements, aux râles des machines d'exhaure ; aux tonnerres des marteaux-pilons, aux mugissements des hauts fourneaux.

De partout, de chaque rue, de chaque coron, de nombreux groupes s'achemineront vers les cimetières.

Et tous défilèrent devant les monuments de pierre, devant les gerbes de chrysanthèmes prétentieux et compassés, devant les couronnes de perles au milieu desquelles s'étreignent des mains d'argent, devant les couronnes de violettes artificielles que le soleil a pâlies sous leur rond cercueil de verre ; devant des couronnes où s'entremêlent les luisantes roses de porcelaine, devant les couronnes de majolique bariolée, devant des anges agenouillés et voilant de leurs ailes leurs fronts éplorés, devant des plaques de marbre prometteuses de regrets éternels, devant des palmes vertes cravatées de rubans à inscriptions d'or ; devant toutes ces vanités posthumes brûleront des milliers de cierges et de veilleuses.

Les chauves-souris et les hiboux s'enfuieront, affolés par cette sarabande de follets.

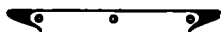
Pendant que défilera devant les mausolées ainsi grimés la foule indifférente et curieuse, le vent gémira dans les ifs, les saules pleureurs larmeront les dalles funéraires de leurs feuilles jaunies, les cierges couleront leurs larmes blanches, les cloches sangloteront leurs navrants *Miserere*. L'âme compatissante de la nature, l'âme des choses s'attendrira, elle enverra un souvenir ému aux morts oubliés qu'irritent cette unique visite annuelle, ces illuminations de commande, ces corsos macabres, ces exhibitions profanes, ces deuils de parade, ces processions irrévérencieuses.

Enfin, acteurs et spectateurs s'évanouiront jusqu'à la Toussaint prochaine.

Enfin, les cierges piqueront la nuit d'une dernière et clignotante lueur ; concierges et fossoyeurs, bénissant cette soirée lucrative, verrouilleront le grillage rouillé des champs de l'oubli.

Et tinteront, sur le sommeil de nos villages insoucieux, les cloches désolées.

EDGAR BONEHILL.



# Les Nibelungen

Trilogie allemande de FRIEDRICH HEBBEL

---

## TROISIÈME PARTIE <sup>(1)</sup>

---

### La vengeance de Kriemhild

Tragédie en cinq actes

#### ACTE IV.

(suite)

#### SCÈNE XI

*(Les Nibelungen entrent.)*

RÜDEGER. — Quoi, déjà levés ?

HAGEN. — C'est l'heure d'aller à la messe. Nous sommes bons chrétiens.

VOLKER *(montrant un guerrier hun)*. — Que signifie cela ? Les Huns se sont parés ? On dit qu'ils ne se lavent jamais et voilà qu'ils courent empanachés ? *(A Hagen.)* As-tu quelque demande à me faire ?

HAGEN. — Il s'agit de mourir ; mourras-tu avec nous ?

VOLKER *(au guerrier hun)*. — Qui bat de l'aile quand on l'effraie n'est-il pas plutôt oiseau qu'homme ? *(Il lance son javelot, le transperce.)* Homme, quand même ! Tu as une réponse ; n'ai-je pas vécu à tes côtés ?

HAGEN. — Merci ! grand merci !

WERBEL *(aux Huns)*. — Qu'attendons-nous encore !

*(Grand tumulte.)*

#### SCÈNE XII

*(Etsel survient. Kriemhild et les rois l'accompagnent. Il se jette entre Huns et Nibelungen.)*

ETZEL. — Par ma colère ! Bas les armes ! Qui se permet de frapper mes hôtes ?

---

(1) Voir les numéros de septembre, octobre, novembre 1912 et les numéros de janvier, février, avril et juin 1913.

WERBEL. — Ils nous ont frappés les premiers. En voici la preuve.

ETZEL. — C'est par mégarde que Volker le toucha.

WERBEL. — Pardonne, ô Roi, le markgrave Rüdeger peut en témoigner...

ETZEL (*lui tourne le dos*). — Salut à vous, parents! Mais pourquoi êtes-vous armés?

HAGEN (*tourné vers Kriemhild*). — C'est notre coutume. Nous rythmons nos danses au cliquetis des épées; nous entendons la messe le bouclier au bras.

ETZEL. — Etrange coutume!

KRIEMHILD. — Non moins étrange que celle d'accepter sans mot dire la pire des injures et de vouloir s'en cacher. Tu te trompes grandement si tu espères me voir louer ta fierté!

DIETRICH. — Il n'est aujourd'hui d'autre ordonnateur que moi! Qui veut entendre la messe me suive!

(*Il prend les devants; les Nibelungen le suivent à l'église.*)

### SCÈNE XIII

KRIEMHILD (*prenant la main d'Etzel*). — Prends garde, seigneur! écarte-toi! plus loin! encore! Je crains fort qu'ils ne te renversent, tu ne pourrais jurer que tu es debout.

ETZEL. — Rüdeger, décommande les tournois!

KRIEMHILD. — On prendra bien la peine de jeûner, je pense!

ETZEL. — Avertis les princes de Danemark et de Thuringe. Le vieil Hildebrant sait à quoi s'en tenir.

KRIEMHILD. — Rüdeger, réponds encore : que juras-tu à Worins sur le Rhin?

RÜDEGER. — De ne rien te refuser.

KRIEMHILD. — Ce serment n'engageait-il que toi seul?

ETZEL. — Ce que Rüdeger a promis je le tiendrai.

KRIEMHILD. — Eh bien, quand Hagen Tronje lança l'épieu fatal, le roi Gunther tournait le dos, en silence; si tu en avais fait autant, à cette heure tu serais dégagé de ta promesse. Mais, puisque tu m'empêches de me faire justice, c'est de toi-même que je réclame la tête du meurtrier.

ETZEL. — Je te l'apporterai bientôt, s'il ne met la mienne à tes pieds. (*A Rüdeger.*) Va, maintenant!

KRIEMHILD. — Pourquoi différer plus longtemps? Les tournois sont source de querelle. Quel moment plus propice à la vengeance que celui où le feu éclate, où le tumulte fait rage? Si je vins à toi, c'est que je me croyais dévot; ne me comprends-tu pas encore aujourd'hui? Réponds!



ETZEL. — Et pourtant, Kriemhild. — Non ! non ! il n'en peut être ainsi. Aussi longtemps qu'il sera sous mon toit pas un cheveu ne tombera de sa tête ! Que ne puis-je le faire mourir en prononçant une parole, il serait mort depuis longtemps ! mais qui donc sera sacré si l'hôte ne l'est plus ?

(Il fait signe à Rüdiger qui part.)

#### SCÈNE XIV

KRIEMHILD. — C'est là ta volonté ? Tu en auras peu d'honneur. On te tiendra pour violateur des us et coutumes, non pour leur gardien. Le messager sorti vivant de ta présence sera pour tous un sujet d'étonnement.

ETZEL. — Qui me juge de la sorte, juge l'homme d'hier, non d'aujourd'hui. Jadis, je chevauchais le coursier dont l'étincelante crinière arquée illumine la comète qui brille au ciel nocturne. Il m'emportait au sein de l'ouragan ; d'un souffle, je renversais trônes et royaumes. Les rois, je les attachais à l'arçon de ma selle. Ayant tout détruit, couvert des débris d'un monde, j'atteignis Rome où siège votre pontife. Je me l'étais réservé pour l'ultime victoire. Je voulais, entouré de la troupe des rois, l'immoler dans son propre temple et montrer à tous, par cette furieuse justice, que j'étais le roi des rois. J'aurais oint mon propre front du sang de la terre entière.

KRIEMHILD. — Si je m'étais représenté Etzel sous un autre aspect, Rüdiger n'aurait obtenu qu'un refus hautain. Qu'est-ce qui peut l'avoir changé à ce point ?

ETZEL. — Une vision terrible ! Je n'osai la révéler à personne, mais elle m'a frappé à ce point que j'implorai la bénédiction du vieillard dont j'avais juré la mort. Je m'estimai heureux de pouvoir baiser la trace de ses pas.

KRIEMHILD. — Enfin, que comptes-tu faire ? faillir à ton serment ?

ETZEL (*montrant le ciel*). — Le coursier est toujours là, prêt à m'emporter ; s'il se détourne et cache la tête parmi les nuages, c'est par pitié et miséricorde pour le monde que sa crinière seule épouvante. Ses yeux incendient des villes, ses narines exhalent la peste et la mort et quand il touche la terre du sabot, elle tremble et devient stérile. Un signe et il accourt ! Je le chevaucherai volontiers pour une cause aussi juste que la tienne. Oui, je veux venger sur les tiens toute ta souffrance et je l'eusse fait depuis longtemps si tu m'en avais exprimé le désir. Mais attends qu'ils soient partis d'ici.

KRIEMHILD. — Ils en feront donc à leur guise, jusqu'alors ? et te tireront la barbe quand il leur plaît ?

ETZEL. — N'en crois rien.

KRIEMHILD. — Ils tuent tes hommes et tu declares que c'est par mégarde !

ETZEL. — Ils se croyaient trahis, c'était mon devoir de leur prouver le contraire. De plus, la nuit dernière il s'est passé bien des choses que je ne puis louer et qui les excusent. Remets-t'en à mes soins ; je connais les devoirs de l'hôte et de l'invité. Celui qui rompt méchamment le lien fragile où l'hospitalité nous oblige porte des chaînes plus tôt qu'il ne le pense. Sois

donc rassurée, mais patiente : chaque gobelet de vin vaut une cruche de leur sang. Mais je ne puis souffrir la ruse et la trahison ; c'est pourquoi je parais plus me soucier de chasser les moustiques qui les incommodent que de les atteindre eux-mêmes.

(*Il sort.*)

### SCÈNE XV

KRIEMHILD. — La guerre? Que m'importe la guerre! L'eussé-je voulu, elle aurait éclaté depuis longtemps! Mais ce serait récompenser au lieu de punir! Comment? J'offrirais le loyal combat des héros en échange du meurtre dans la forêt sombre? Que dis-je? je risquerais la victoire? Ah! comme il s'en réjouirait! Hagen n'a de plus grande joie au monde! Non! non! Etzel, meurtre pour meurtre! Le monstre est dans la trappe; si tu ne l'abats avant qu'il te morde, comme il me mordit, tu t'en repentiras, oui, tu t'en repentiras!

(*Elle part.*)

### SCÈNE XVI

(*Werbél et les siens approchent.*)

WERBEL. — Ils sont à table! Allons, vite! gardez les portes! Qui saute par la fenêtre s'y casse le cou!

(*Les Huns poussent des cris de joie, entrechoquent leurs armes.*)

### SCÈNE XVII

La grande salle. Le banquet

(*Dietrich et Rüdéger entrent.*)

DIETRICH. — Eh bien, Rüdéger?

RÜDEGER. — Je n'espère plus qu'en Dieu, mais espère encore

DIETRICH. — Assis à la fontaine des Nixes, j'écoutais, à demi-sommeillant et comme en rêve, les paroles s'égrener au murmure de l'eau. Tout à coup — ah! quelle énigme que le monde, si par malchance une écharpe ne s'était défaite, j'en saurais plus long que n'importe quel mortel!

RÜDEGER. — Une écharpe, dis-tu?

DIETRICH. — En effet, celle qui m'entourait le bras; car une blessure récente me tenait éveillé. Sous moi les nixes dialoguaient; penchées comme moi-même elles semblaient épier le cœur du monde et ses secrets. Elles se chuchotaient des mystères, et discutant à qui mieux mieux, racontaient mille et mille nouvelles. Ainsi elles parlèrent de la grande époque solaire qui revient périodiquement, mais dont personne ne garde la mémoire; de la source originelle et de la manière dont elle bouillonne coule et mousse en millions de bulles quand elle saille au jour; de l'ultime automne qui brise toutes les formes de la nature et du printemps qui en apporte de meilleures;

aussi de l'ancienne et de la nouvelle ère, des combats sanglants que ces époques se livrent jusqu'à ce que l'une des deux soit vaincue; puis de l'homme qui doit gagner la force du lion si le lion ne gagne l'esprit de l'homme; encore d'étoiles qui changent de place, varient de cours, échangent leur lumière; de tout cela enfin et de bien plus d'autres choses.

RÜDEGER. — Mais l'écharpe? l'écharpe!

DIETRICH. — Attends, tu sauras tout. Voilà que les nixes se prennent à parler du temps et de l'espace, et à mesure que leurs paroles gagnent en importance, le murmure s'en fait plus doux, plus avide est mon oreille. Ne parlera-t-on pas de l'année courante? Je le souhaite et me penche vers la source pour l'apprendre. Déjà, j'entends un nombre, je retiens mon haleine, quand un cri retentit: « Une goutte de sang! On nous épie! d'ici! vite! vite! » Tout disparut.

RÜDEGER. — Cette goutte?

DIETRICH. — Tombait de mon bras. En m'accoudant j'avais déplacé l'écharpe. Je perdais de la sorte tout le gain, la clé même du mystère. Je crains fort de pouvoir m'en passer sous peu.

#### SCÈNE XVIII

*(Les Nibelungen entrent. Iring et Thüving les conduisent. Une suite nombreuse les escorte.)*

RÜDEGER. — Ils viennent.

DIETRICH. — A la boucherie.

RÜDEGER. — Ils n'ont rien remarqué.

HAGEN. — Toi qui vis en paix, seigneur Dietrich, comment passes-tu le temps en ces lieux?

DIETRICH. — En chassant et joutant.

HAGEN. — Ah! je n'ai pas remarqué qu'il y eût des tournois aujourd'hui?

DIETRICH. — Nous avons un mort à enterrer.

HAGEN. — Celui que Volker tua par mégarde? A quelle heure? Nous ne manquerons pas de témoigner notre peine et nos regrets.

DIETRICH. — Nous vous en dispensons volontiers.

HAGEN. — Que non! que non! Nous serons des vôtres!

DIETRICH. — Silence! le Roi!

#### SCÈNE XIX

*(Etzel et Kriemhild entrent.)*

ETZEL. — En armes, même ici?

HAGEN. — En armes, toujours.

KRIEMHILD. — Leur conscience l'exige.

HAGEN. — Merci, noble hôtesse, merci !

ETZEL (*s'assied*). — Je vous écoute, s'il plaît à quelqu'un de faire une demande...

KRIEMHILD. — Parlez à tout hasard.

GUNTHER. — Alors je demande où sont mes valets !

KRIEMHILD. — Bien soignés.

HAGEN. — Mon frère répond d'eux.

ETZEL. — Et moi de mon cuisinier.

DIETRICH. — Rien de plus important !

HAGEN. — Ce n'est pas chose à dédaigner. J'appris souvent que les Huns abattent la cuisse du bœuf vivant et la tiennent sous leur selle jusqu'à ce qu'elle soit tendre.

ETZEL. — En effet, quand il sont à cheval et qu'il leur manque le temps d'allumer un bon feu. Toutefois, durant la paix ils ne se contentent pas de satisfaire leur ingrate faim ; ils aiment à flatter leur palais.

HAGEN. — Je m'en suis aperçu hier soir. Et quelle magnifique salle ! Il n'est sur terre rien qui ressemble davantage au firmament. L'on y cherche malgré soi le mouvement des planètes.

ETZEL. — Ce n'est pas nous qui l'avons bâtie. Ma carrière eut un cours étrange. A son début, j'étais aveugle à toutes choses ; je n'épargnais rien, ni grange, ni temple, ni ville, ni village ; j'incendiais tout. Je revins et ouvris les yeux ; les ruines branlantes qui luttèrent à la fois contre l'orage et la pluie m'arrachèrent l'admiration que n'avait pu susciter l'édifice dans son intacte beauté.

VOLKER. — C'est naturel. On considère le mort d'un meilleur œil que le vivant ; l'épée qui le tue sert à lui creuser une tombe.

ETZEL. — Ayant détruit cette merveille, j'ai maudit bien des années ma main qui l'avait réduite en cendres. Alors, un homme vint à moi et dit : « Je pus l'élever une première fois, j'y réussirai de nouveau. » J'acceptai son offre. Voilà comment elle resplendit à vos yeux.

## SCÈNE XX

(*Un pèlerin entre, contourne la table, s'arrête près de Hagen.*)

LE PÈLERIN. — Je t'en prie, donne-moi à manger et frappe-moi. Accorde le pain en souvenir du Sauveur qui me créa, les coups en rémission de mes crimes. (*Hagen lui donne du pain.*) Je t'en supplie ! la faim me torture ; je ne puis manger avant que tu n'aies frappé.

HAGEN (*le frappe légèrement ; le pèlerin s'éloigne*). — Etrange !

## SCÈNE XXI

HAGEN. — Eh ! quel est cet être ?

DIETRICH. — Devine ?

HAGEN. — Quelque illuminé !

DIETRICH. — Non pas ; c'est un duc puissant !

HAGEN. — Impossible !

DIETRICH. — Aussi longtemps qu'il cheminera un trône puissant sera vide, une noble épouse attendra.

HAGEN (*rit*). — Le monde devient meilleur.

RÜDEGER. — On prétend qu'il revit sa maison, mais n'en franchit pas le seuil.

HAGEN. — Au diable, l'insensé ! Qu'il revienne, j'ai le secret de réveiller le prince qu'il cache.

DIETRICH. — Quelle touchante histoire ! Dix ans se sont écoulés depuis son départ. Le soir tombe ; il arrive devant son château ; la lumière y brille ; il aperçoit sa femme, voit son enfant ; lève sa main pour s'annoncer, mais soudain, se sentant indigne d'un tel bonheur, il ferme doucement la gueule du chien qui saluait son retour et repart pour un plus long voyage. Maintenant il va, mendiant, d'étable en étable, entrant où on le méprise, y restant jusqu'à ce qu'on le presse sur le cœur, qu'on lui donne le baiser de paix. Quelle grande chose !

HAGEN (*rit*). — Ah ! ah ! Mais tu prêches comme notre chapelain, là-bas, au bord du Rhin !

ETZEL. — Où donc s'attardent les musiciens !

KRIEMHILD. — J'en connais un qui en remontre à tous. Allons, seigneur Volker, ne t'en laisse pas prier.

VOLKER. — Avec plaisir. Que désires-tu entendre ?

KRIEMHILD. — A ta convenance. (*Elle fait signe à un serviteur, celui-ci part.*)

GISELHER (*lève sa coupe et boit*). — A ma sœur !

KRIEMHILD (*versant le vin qu'on lui sert, à Rüdeger*). — Tu tins trop à tes cheveux blancs, tu perdras plus aujourd'hui.

## SCÈNE XXII

(*Quatre hommes apportent sur un bouclier d'or Otuit.*)

ETZEL. — En vérité, voilà qui me ravit !

KRIEMHILD. — Regardez cet enfant ; il héritera de plus de couronnes qu'il ne peut tenir de cerises dans la main. Chantez-le ! célébrez sa gloire, son honneur !

ETZEL. — Eh bien, cousin ? Qu'en dites-vous ? L'enfant est-il de taille avenante ?

HAGEN. — Qu'on le passe, nous l'examinerons à souhait.

KRIEMHILD (*à Otuit*). — Rends-leur hommage, en attendant qu'ils t'en fassent autant.

(*Otuit passe de mains en mains. Hagen le reçoit.*)

ETZEL. — Eh bien? Qu'en penses-tu?

HAGEN. — Il ne vivra pas longtemps, j'oserais en jurer.

ETZEL. — Est-il trop chétif?

HAGEN. — Je suis enfant des elfes. C'est d'elles que je tiens ces yeux qui effrayent mais possèdent la double vue. Nous n'irons jamais à la cour de ce prince.

KRIEMHILD. — Est-ce la chanson promise? — Non, c'est ton désir qui parle. Ne diffère plus, seigneur Volker, n'accorde pas plus longtemps la vieille, le jeune prince n'est pas si exigeant.

### SCÈNE XXIII

(*Dankwart entre, la cuirasse couverte de sang.*)

DANKWART. — A moi! Hagen! à moi! — Vous restez bien longtemps à table! y prenez-vous tel plaisir aujourd'hui? Allons! buvez et mangez les frais sont payés.

GUNTHER. — Que se passe-t-il?

DANKWART. — Des Burgondes que tu me confias, plus un n'est en vie. Voilà pour le vin.

HAGEN (*se lève, tire l'épée. Tumulte.*) — Et toi?

KRIEMHILD. — L'enfant! mon enfant!

HAGEN (*se penchant sur Otuit, à Dankwart*). — Tu dégouttes de sang?

KRIEMHILD. — Il le tue!

DANKWART. — De la pluie rouge! (*Il essuie le sang qui le couvre.*) Vois, il n'en coule plus, mais tous les autres sont morts!

KRIEMHILD. — Rüdiger! à moi!

HAGEN (*abat la tête d'Otuit*). — Regarde, mère! regarde! — Dankwart! garde la porte!

VOLKER. — Il reste une issue!

(*Dankwart et Volker gardent les portes de la salle.*)

HAGEN (*saute sur la table*). — Eh bien! que le fossoyeur paraisse!

ETZEL. — Le voici! Qu'on me suive!

DIETRICH (*à Volker*). — Place au Roi!

(*Etzel et Kriemhild traversent la salle; Rüdiger, Hildebrant, Iring et Thuring suivent; d'autres veulent se joindre à eux.*)

VOLKER. — Arrière, vous autres !

ETZEL (*sur le seuil de la porte*). — J'ignorais tout du meurtre de vos soldats ; j'aurais puni ce crime avec une sévérité telle que vous-mêmes m'eussiez arraché l'épée des mains. Cela je vous le jure ! Mais je ne vous jure pas moins : désormais, vous êtes bannis de la paix de ce monde ; vous avez aboli tous les droits de la guerre ! Aussi vrai que je vins du fond du désert, ignorant tout des mœurs et des coutumes, semblable au feu et à l'eau que n'arrêtent ni drapeaux blancs ni mains croisées, aussi vrai, je vengerai sur vous mon fils et ma femme ! Cette salle, vous ne la quitterez plus ! Dietrich ! vous me répondrez d'eux ! On verra bientôt, en cet étroit espace, ce qui rendit si redoutable au monde, le roi des Huns !

(*Il sort. Mêlée générale.*)

(*A suivre.*)

(Tous droits réservés. — Traduction de J. VANDEVELDEN.)



# La Walkyrie

(Suite) (1)



LE rideau s'est ouvert, pour le second acte, sur un site sauvage, éboulis de rochers sur le flanc d'une montagne. Dans cette haute solitude où il s'enivre d'espace, Wotan est debout devant Brünnhilde, la Walkyrie. Casquée, vêtue d'une armure scintillante, armée du bouclier et de la lance, elle joint à cet appareil belliqueux le charme vainqueur de la jeunesse. Le dieu, lui-même en armure et en casque, se réjouit de la voir ainsi, et de lui parler comme il le fait, non plus en hésitant, mais ferme et résolu, osant dire ses préférences et ses antipathies. Elle ira assister au combat inévitable et proche de Hunding et de Siegmund ; de celui-ci elle assurera la victoire ; celui-là, elle l'abandonnera à sa défaite, il ne convient plus qu'elle l'amène au Walhall. Et Brünnhilde, dévouée au Wälsung, heureuse du devoir que son père lui prescrit, pousse, en guise de réponse, le cri d'allégresse des Walkyries.

Campé dans son assurance retrouvée, Wotan attend la venue de Fricka. Brünnhilde, qui, de l'endroit où elle se trouve, l'a aperçue, en avertit son père. L'opiniâtre déesse, qui semble furieuse, arrive dans son char attelé de bœufs, qu'elle fouette sans répit. Un rire espiègle en vient à Brünnhilde ; elle engage son père à soutenir vaillamment le choc, et s'enfuit, joyeuse encore, quand apparaît la sévère gardienne des Traités.

Fricka descend de son char, elle s'avance vers Wotan, qui demeure impassible. « Je te retrouve enfin, dit-elle, sur les sommets, où tu peux rêver plus à l'aise, à tes chimères. Je viens te rappeler à la réalité et à ton devoir. Hunding, offensé dans ses droits les plus incontestables, espère, de toi, une prompt réparation. Gardienne des liens du mariage, j'ai pris sur moi de venger l'honneur de cet homme, en te faisant châtier un couple rebelle. »

« Tu parles toujours de châtement, réplique Wotan avec calme, toujours et hors de propos. Plus forts que la crainte, dont tu veux tout obtenir, furent les conseils enchanteurs de l'amour. Tes menaces n'ont pas empêché ces deux êtres de les entendre. Et n'eurent-ils pas raison, de te désobéir, en les suivant. Ils ont leur droit au bonheur dont ne prennent point souci nos lois conventionnelles. Je sais que celles-ci sont toutes en faveur de Hunding, mais je ne veux plus le savoir. C'est en vain que tu en appelles au serment de mariage, si ce serment n'a pas été libre, s'il a été arraché par la violence ; or, Hunding a pris Sieglinde de force. »

« Si tu permets l'adultère, s'exclame Fricka, je te défie de tolérer l'inceste. Ta manière de voir serait d'une étrange et inacceptable nouveauté. »

---

(1) Voir le n° 12 de 1911 de *Durandal*.



« Tu cherches à m'en imposer, dit Fricka, tu veux tromper celle qui a suivi tous tes pas, qui s'attache à toi comme ton ombre. Siegmund n'est pas ce que tu voudrais qu'il fût, le Héros né de la nécessité, personnel dans son sentiment et dans son effort. Son audace est ton œuvre ; il profite du relâchement de ta sévérité. C'est toi-même qui l'as entraîné dans les forêts, dans le domaine de tes conceptions hardies, où il n'a pu apprendre qu'à te ressembler. C'est toi encore qui l'as mis sur une route dangereuse, qu'il n'aurait point choisie, où il n'a persévéré que parce que tu lui étais favorable, et qu'il y comptait sur ton aide. Ainsi, tu substituais ton impatient désir à la marche lente des événements, n'ayant pas le courage d'attendre qu'il s'appuyât sur une réalité. Maître du Walhall, des lois saintes, des lois nécessaires, tu livrais sournoisement les portes de la forteresse à la révolte, alors que, tu le reconnais toi-même, celle-ci devrait se les ouvrir de vive force. Quitte cette faiblesse coupable. Ne fonde pas plus longtemps tes espérances sur un couple d'étourdis, qu'un cas passionnel domine, qui rapporte tout à lui seul, dont l'action est sans avenir. Songe, au contraire, au retentissement de son impunité, qui bouleverserait toutes les idées reçues. Je te rappelle à une domination que tu as voulue, et dont tu ne peux rejeter le devoir. Il faut que l'Autorité soit impersonnelle, sourde et indifférente, sans sympathies comme sans antipathies. Elle n'a aucun compte à tenir des cas spéciaux, pour qui elle ne peut créer d'exception. Une seule idée doit lui suffire, que le monde ne pourrait se passer d'elle, toute imparfaite qu'elle est, sans connaître des violences pires que la sienne. Ecarte-toi de Siegmund, abandonne-le vraiment à ses propres efforts, même si je ne t'ai pas convaincu, surtout si tu te flattes encore de confiance en lui ; c'est le seul moyen de vérifier qui de nous deux se trompe. Et si tu hésites, je dirai que tu n'oses pas te détacher de lui, tellement tu es sûr que sans ta complaisance il ne peut vaincre. »

Wotan qui l'a écoutée avec angoisse, ne trouve rien à répondre. Il est contraint de céder à l'impitoyable déesse, de sacrifier Siegmund, qu'il a guidé vers la révolte sans que l'heure en fût venue, qui n'aurait pas trouvé de lui-même l'Épée, vers laquelle il l'a conduit. A l'Épée, il opposera la Lance, l'arme de l'Autorité, de la règle, qui doit détruire l'individu et son effort novateur. Fricka en exige, en obtient le serment. Wotan devra annoncer à Brünnhilde, qui ne peut exécuter que ce qu'il décide, que l'ordre de la bataille est changé.

Accablé, Wotan gagne une pierre, où il s'affaisse. Et comme Fricka s'éloigne triomphante, l'arrivée de la Walkyrie le transperce, de Brünnhilde qui revient, ignorante, faisant sonner sa joie claire dans son cri exubérant ; Wotan sent s'ouvrir, sous le coup de sa défaite, la blessure de son bonheur perdu. Son abaissement n'est rien auprès de la responsabilité qui l'assaille. Elle est dans cette joie de Brünnhilde qu'il va détruire et qu'il a fait naître. Elle est dans l'acte de Walsungen qu'il va châtier et dont il fut l'instigateur et l'indulgent complice. Est-il juste que le malheur de ceux qui lui ressemblent et qu'il aime, vienne payer les égarements de sa pensée ? Devoir s'avilir à ses propres yeux, en immolant les meilleurs aux pires ; se voir condamné à une

politique qui lui est odieuse; c'est pour en arriver là, qu'il a usé sa vie! Affreux néant, affreuse servitude du Pouvoir, mal dévorant qu'il subira en silence, dont nul autre que lui ne peut soupçonner l'étendue!

Brünnhilde, dont la joie s'est éteinte, dès qu'elle a aperçu son père, a jeté son casque, sa lance et son bouclier, et s'est agenouillée devant lui. Il la voit, à travers son effrayante solitude, comme elle était naguère, tendre et fidèle. Osera-t-il se confier à elle, comme elle l'en implore? Il faut pourtant qu'il lui dise sa volonté nouvelle, et, puisqu'elle ne reçut jamais d'ordre brutal, qu'il la lui fasse comprendre.

A l'enfant enthousiaste, qui marchait avec lui dans un accord parfait, et qu'il voudrait garder dans une silencieuse obéissance, il tremble de livrer sa vie. « Qu'à tout jamais le monde ignore, dit-il, ce que je vais te révéler; en te parlant, je ne parle qu'à moi, je me concerte avec moi-même. » D'une voix lugubre, il raconte comment son désir de domination lui a fait faire fausse route, en l'entraînant de compromis en compromis, jusqu'à l'asservissement de son intelligence et de son cœur, jusqu'à l'abandon forcé de sa dernière espérance. Maître des Traités, il est leur esclave. Il n'a agi, il n'agira plus que pour Fricka.

Il arrive ce que Wotan appréhendait. Dire son mal à Brünnhilde, à cette âme neuve, c'est éveiller en elle une conscience propre, qui la détachera de lui. Instruite des erreurs de son père, de ses désirs les plus chers, de la cruelle nécessité de sa politique, elle s'étonne et résiste, n'accepte pas cette expérience désabusée, oppose à la froide raison les inspirations du sentiment. Douleur et inutile contradiction, que le dieu prévoyait, et qui cependant l'irrite. Puisque Brünnhilde ne veut pas comprendre, qu'elle obéisse. Avec colère, la menaçant d'un châtement terrible en cas d'insoumission, il ordonne qu'elle fera tomber Siegmund.

Il s'éloigne. Restée seule, Brünnhilde ramasse ses armes, se traîne tristement vers son devoir.

Les dieux ont disparu. Voici venir Sieglinde suivie de Siegmund, qui cherche à la retenir; elle a entraîné son ami sur la montagne. Hunding est sur leurs traces, les aboiements de ses chiens remplissent la plaine, montent jusqu'à eux. Sieglinde tremble. Le ciel orageux qui l'opprime lui semble aussi menaçant que la vengeance qui les poursuit. Elle est loin, la nuit d'étoiles où le monde n'était que le vaste accompagnement du sentiment qui chantait dans son cœur. Elle est tombée, l'exaltation de l'action, la fatigue et le découragement sont venus. L'ombre froide des rochers de la montagne s'appesantit sur la pauvre femme. Sieglinde a cessé de croire à son bon droit; l'amour qui l'enivra, elle le considère avec les yeux des autres, comme une faute; elle se juge indigne de Siegmund, qu'elle a précipité dans un sort affreux, sur qui elle a déchaîné la meute qui le déchirera. Siegmund cependant garde sa fermeté, cherche à ranimer la confiance de son amie, et, lorsque celle-ci, à bout de forces et d'émotions, glisse dans le sommeil, il l'installe devant lui, heureux de la voir reposer et de pouvoir veiller sur elle.

Rien ne bouge dans l'air lourd, sous le ciel sinistre; tout prend l'immobilité des noirs rochers que Siegmund voit autour de lui. Sur l'un d'eux pourtant

quelque chose se détache, une armure brille, Brünnhilde s'avance, grave et silencieuse, nimbée de la gloire du Walhall.

Gloire menteuse qui ne tient pas devant celle de Siegmund. Brünnhilde trouvera plus de grandeur dans cet homme que dans les dieux. Elle lui annonce qu'elle le conduira au merveilleux séjour, où les braves et les Walkyries vont lui faire fête, où Wotan et Wälse, cher à son cœur, vont l'accueillir. Siegmund refuse les délices qu'elle lui vante et les approbations extérieures qu'elle lui promet : il s'estime soi-même ce qu'il vaut, n'attend son bonheur que de son devoir ; rien ne lui fera abandonner Sieglinde endormie. S'il est vrai qu'il doit succomber, elle mourra, de sa main, avant lui.

Et comme Siegmund, désespéré par Brünnhilde, lève l'épée sur sa compagne, la Walkyrie s'élançe, pare le coup, de son bouclier.

Le sort en est jeté. Elle suivra l'impulsion de son cœur. L'ordre reçu ne vint qu'indirectement de son père, qu'elle admira autant qu'elle l'aime, et qui, parjure à Siegmund, apparaît, moins noble que sa victime, sous un jour défavorable qu'elle ne veut pas souffrir. Elle fera ce que Wotan eût fait, si Fricka, à qui peut-être il regrettera d'avoir cédé trop vite, ne l'eût détourné de son vrai mouvement. Elle part, promettant la victoire à Siegmund.

La trompe de Hunding le met debout. Plein d'assurance il serre l'Épée, s'élançe sur la hauteur où son adversaire le provoque au combat.

Dans l'orage qui éclate, environnés d'éclairs, les deux hommes brandissent leurs armes. Brünnhilde apparaît sur la nuée, mais Wotan, surgissant à son tour, la devance, et Siegmund tombe.

Arrachée au sommeil, Sieglinde assiste impuissante à l'affreux dénouement. Brünnhilde bondit vers elle, l'emporte évanouie, l'enlève échevelée sur son cheval rapide.

Wotan demeure penché sur le corps sanglant du Walsung, sans voir Hunding courbant le front, dans une attitude servile. Le dieu a accompli son dur devoir. Il lève la tête, aperçoit avec dégoût le piètre adulateur de la force. « Va, lui dit-il, valet de Fricka ! va lui porter l'assurance qu'elle est vengée. » Et d'un mouvement dédaigneux de sa main, il étend le vainqueur dans la mort.

Mais Wotan rassemble toutes ses foudres. Malheur à Brünnhilde, la criminelle ! C'est en vain qu'elle se flatte de lui échapper, il se rue à sa poursuite.

### III

L'action, qui fut en suspens durant les conflits intérieurs, durant les dialogues dramatiques du second acte, reprend dans le troisième. Enlevant le spectateur à ses réflexions, la symphonie et la mise en scène, par leur effet magique, le transportent au cœur de la forêt barbare, sur un rocher qui domine sa rumeur de mer. Dans le ciel, où la tempête fouette les nuages, venues du fond de l'horizon, les Walkyries arrivent chevauchantes. La tempête les exalte, elles rient et jubilent, s'amuse du sifflement du vent autant que du hennissement de leurs montures,

Le roc est leur lieu de rendez-vous. L'une après l'autre, elles sortent du bois de sapins où elles ont laissé leurs coursiers. Elles se rassemblent, elles se comptent. Brünnhilde manque. Où reste-t-elle ?

La voici. Elle a traversé les airs dans une galopade vertigineuse, elle amène une femme, non un guerrier. En brèves paroles, que la frayeur précipite Brünnhilde s'explique. Elle soustrait Sieglinde à la rage de Wotan, qui les poursuit et va les atteindre. Grane, son vaillant cheval, est à bout de forces. Qu'une des Walkyries soit compatissante, prête son cheval pour leur permettre de fuir encore.

La colère du père est terrible, les Walkyries le savent, l'épouvante les glace. D'ailleurs, la fuite n'est plus possible. Une d'entre elles signale l'approche de Wotan ; il cingle droit sur leur rocher, dans un noir nuage environné d'éclairs. A peine a-t-elle parlé que la voix du dieu éclate dans le tonnerre, gronde menaçante sur la forêt.

Sieglinde est résignée. « Brünnhilde, pourquoi te soucier de moi, dit-elle, que suis-je, sans Siegmund? Le seul désir qui me reste, c'est de le suivre. Enfonce-moi ton épée dans le cœur! »

« Tu ne mourras pas, tu dois vivre, réplique la Walkyrie, ainsi le veut l'amour, pour que tu sauves l'enfant de ton Siegmund. »

Sieglinde tressaille; fière de sa maternité, elle redemande la vie, supplie Brünnhilde et ses sœurs de la sauver.

Que fera Brünnhilde? Elle attendra Wotan, le retiendra, attirant sur elle seule le châtiment, pour permettre à Sieglinde de gagner un refuge.

« Hâte-toi, Sieglinde, s'écrie-t-elle, hâte-toi vers l'orient. Affronte la faim, la soif, l'épine qui blesse et la pierre qui déchire; si le besoin et la douleur te martyrisent, ris! car sache une chose, crois-y toujours : le plus glorieux héros de la terre grandit en toi, ô femme! Voici pour lui les fragments de l'Épée brisée ramassés près du cadavre de Siegmund. A ton fils, qui doit brandir le glaive reforgé, je donne le nom de Siegfried : celui-là se réjouira de la victoire. »

Fier symbole, digne de la grandeur que le maître lui a donnée. Sieglinde, mère douloureuse et féconde, c'est l'humanité toujours en travail et en lutte, redressée contre le sort, qui enfante laborieusement l'idée du monde futur; c'est l'instinct de la race dans lequel l'individu s'oublie, pour s'enchanter d'un temps qu'il ne connaîtra pas, qu'il rêve meilleur que le sien, et qui luira sur ceux qui ne sont pas encore, « ceux qui se réjouiront de la victoire ».

Sieglinde a fui. Brünnhilde s'est réfugiée derrière ses sœurs, qui vont tenter de fléchir la colère paternelle.

Le dieu surgit. Contre les Walkyries qui l'entourent, qui l'arrêtent, effrayées et gémissantes, sa fureur éclate.

— Sachez, clame-t-il, sachez, pleureuses, quel crime Brünnhilde a commis! Nulle comme elle n'a connu l'intimité de ma pensée, nulle comme elle n'a eu l'explication de son devoir. Je voulais qu'elle fût une moitié de moi-même, et voici qu'elle rompt notre alliance sacrée, qu'elle utilise contre moi les armes que je lui donnai. M'entends-tu, Brünnhilde, toi dont la cuirasse, le casque et la lance sont à moi, toi qui reçus de moi ton nom et ta vie? M'entends-tu, fille tremblante qui te caches, fuyant lâchement mon arrêt?

Et comme la Walkyrie retrouve la fermeté sous l'outrage, écarte ses sœurs,

s'avance humblement, demande à son père quel est cet arrêt, Wotan poursuit :

— C'est toi-même qui l'as prononcé, en agissant à l'encontre de ma volonté, à qui tu devais l'existence. Tu n'existes plus pour moi, tu as renoncé à ton rang divin. Je te demandai la clairvoyante obéissance, et j'eus tort; ce fut de ma part puérité et faiblesse. Quel usage fis-tu de mon attachement, de ma condescendance pour toi? La décision que tu devais exécuter, tu la discutas; tu prétendis juger ton père; tu eus l'orgueil de te croire meilleure que lui; tu eus l'audace de prétendre l'aimer, en l'aimant à ta manière. Je refuse à la raison et à l'amour le droit de méconnaître ce que mon autorité décide. Tu m'apprends que je n'ai pas à demander l'obéissance, mais à l'exiger, absolue, aveugle.... Vis loin des cieus, loin du Walhall!

Les forts méprisent ce qui n'enferme pas un principe d'action; les faibles seuls peuvent vivre dans de vaines, dans de chimériques espérances. Brünnhilde, qui a préféré ses espérances à son devoir, s'est mise au rang des faibles. Qu'elle y demeure, pour son châtement!

— Deviens la sentimentalité! Je vais te laisser sur cette montagne, plongée dans un profond sommeil, sans défense, à la merci du premier venu qui te rencontrera, te réveillera, fera de toi sa captive. A l'époux tu te plieras de bonne grâce, ton maître fera de toi ce qu'il voudra; reléguée au foyer, ayant troqué ta lance contre une quenouille, tu deviendras la risée du monde!

Aux derniers mots de Wotan, Brünnhilde s'est prosternée, tandis que ses sœurs se lamentent et supplient.

« Si vous ne voulez pas de son sort, quittez-la! », ordonne le dieu inflexible. Les Walkyries reculent, muettes d'effroi; elles fuient, elles s'enlèvent et disparaissent, aux ébrouements de leurs coursiers.

Resté seul en face de la rebelle à genoux, Wotan demeure immobile et silencieux. Sa colère est tombée. Il voit le ciel, où l'orage s'apaise, triste comme son âme, se teinter des feux mourants du jour, et, devant lui, le pâle visage de Brünnhilde. Elle parle, elle se justifie.

Figé dans son attitude, appuyant sa tête lourde de douleur contre la hampe de sa lance, il écoute le cri de sa chair; ce sentiment qui a des raisons que la raison ne veut plus connaître, et qui s'attache à lui aussi étroitement que la fille au père. Mais rien ne peut combler l'abîme qui s'est creusé entre la conduite de l'enfant et la volonté du père. Sentiment et volonté sont nettement incompatibles.

— Dans ta légèreté, répond avec amertume le dieu, tu persistas à agir comme tu sentais, alors que mon devoir, alors que le repos du monde exigait — comme je te l'avais fait connaître — le sacrifice de ma personnalité. Avec la rage du désespoir, je combattis ma nature, me raidissant contre mes désirs, arrachant de mon cœur la pitié, souhaitant une mort secourable; et toi, tu voulais vivre, goûter la volupté de vivre, t'affirmer dans des espérances insensées, vaincre pour les vaincus. Garde cette inconséquence, que tu fus seule à vouloir suivre. Le maître du Walhall s'engage sur une route opposée à la tienne, où ta vue ne pourrait que lui enlever sa fermeté.

— O père ! dit la vierge, il ne te suffit pas de rompre avec ton enfant préférée, tu entends la livrer au premier venu, elle, la chair de ta chair. Peux-tu le vouloir ? Ne sens-tu pas que l'outrage qu'il m'infligerait t'atteindrait toi-même ? Si ton idéal, l'ordre d'idées auquel je dus l'existence, t'est défendu ; si, exclu du Walhall, ton rêve ne doit plus vivre que parmi les hommes, garde-lui au moins son caractère sacré ; sinon, répétée par toutes les bouches et démentie par tous les actes, ta plus chère pensée n'aura de sens pour personne. O ! laisse à Brünnhilde sa divinité ; destine-la, intacte dans sa beauté et dans sa force, comme une révélation saisissante, au héros futur. C'est à lui seul que doit s'unir ma destinée. Il sera assez noble pour s'élever jusqu'à ton désir intime, assez libre pour y conformer sa conduite.

L'espoir obstiné de l'enfant dans le héros Siegfried, qui naîtra, dit-elle, de Sieglinde, Wotan le condamne, n'en veut rien entendre. Mais cette négation, pour être violente, n'exprime qu'un scepticisme de surface. Ce qui l'empêche de la suivre, c'est moins un endurcissement de son être que son impuissance à agir désormais d'après ce qu'il éprouve. « Je ne puis te choisir ton époux ; ton sort, pas plus que le mien, je ne puis l'arranger, ô Brünnhilde ! » finit-il par dire avec accablement.

Intérieurement, le dieu se sent touché de cette ferveur. Comment pourrait-il rester impassible ? Il contemple, pour la dernière fois, sa chère créature. Avec elle, que l'ombre enlève à la réalité, que la nuit prend dans son mystère, c'est le bonheur qui s'efface ; et Wotan, près de se séparer d'elle, pour toujours, cherche un adieu et des mots tendres pour le lui dire. Mais ces mots, que la raison refuse, comment les trouver ? les mots de réconciliation qui réuniraient dans une même étreinte — la dernière — le père et l'enfant, le vaincu et son idéal.

C'est au sentiment de les découvrir. Brünnhilde se redresse ; toute frémissante, elle implore son père. « Je préfère la mort à une affreuse déchéance. Anéantis-moi, déchire de ta lance mon corps, et disperses-en les traces ; ou bien, qu'à ton ordre un feu s'allume et gronde autour du roc où tu m'endormiras, pour le continuel effroi du timoré et du lâche. Protège mon sommeil d'une ceinture flamboyante, pour que seul un héros sans peur, libre entre tous, puisse joindre et réveiller ton enfant. »

Wotan écoute, il reconnaît l'orgueil de sa race, c'est son instinct aristocratique qui parle. Il irait trop loin dans l'oubli de soi-même en sacrifiant complètement son rêve ; bien qu'il ne puisse le concilier avec la réalité présente, bien qu'il doive se l'interdire comme trop personnel, il n'a pas à le jeter au mépris du vulgaire. Il peut même reprendre et cacher ce qu'il en laissa paraître ; ce sera faire preuve d'une autorité forte que d'exiger de la foule qu'elle demeure dans l'éloignement et dans le respect de ce qu'elle ne pourrait comprendre. Rien ne l'empêche d'accueillir le vœu de son enfant, rien ne l'oblige à détruire un espoir qu'elle place dans l'insaisissable avenir.

Le dieu laisse échapper sa lourde lance ; il ouvre les bras, reçoit son enfant sur sa poitrine. Dans le grave et paisible crépuscule, il s'abreuve de tendresse. Ses regards qu'affligèrent tant de tristes, tant de sombres spectacles, se plongent éperdûment dans les yeux de Brünnhilde. Yeux de loyauté, ardents

et purs! là encore, après y avoir connu l'enthousiasme et la foi, il aperçoit de consolants rayons, une clarté d'au delà qui baigne son âme meurtrie; là encore, dans le scintillement de ces yeux étoilés, sa pensée, lasse d'objections et de doutes, reprend courage. Il peut fermer ces paupières chéries; Siegfried viendra, dont il envie le bonheur et la gloire, pour qui les yeux de Brünnhilde se rouvriront, trésors de sagesse et d'amour.

Bien que les dieux et les hommes se replient dans leurs castes, ennemis les uns aux autres, l'avenir renouvellera leur entente. Ils se réconcilieront sur leur champ de combat, celui de la tradition. Sur sa route impétueuse, le Héros rencontrera la Vierge consciente, qui lui dira qu'elle l'attendait et s'offrira à la conduire, qui le prémunira contre les erreurs, qui le fortifiera des enseignements du passé.

Entre, ô Brünnhilde! dans la sérénité de ton rêve. Ne crains plus rien de ton père qui t'aime, du mélancolique vaincu qui, te cédant à un plus heureux, va t'endormir, t'endort déjà sous son baiser de paix. Abandonne ton corps fléchissant à ses bras attentifs; Wotan te reçoit dans sa tendresse, aussi douce pour toi que la mousse moelleuse où il te couche, à l'ombre d'un sapin à larges branches. Dors! cachée à tous les regards impies; ton père remet ton casque sur ta tête, le ferme sur ton rayonnant visage. Dors! mieux qu'aucun être tu es instruite, et pour qu'à ton réveil tu les retrouves, ton père étend ta lance à ton côté, pose ton bouclier sur ta poitrine. Dors ainsi, ô Minerve! dans ta mûre sagesse, dans ta grâce héroïque, avec tous tes secrets et avec toutes tes armes.

Belle comme tu l'es ainsi, ô immortelle! Wotan va te quitter. C'est à peine s'il ose te contempler encore. L'heure a sonné où il expie son vain pouvoir àprement conquis, où il doit renoncer, comme Alberich, à l'amour.

Il ressaisit sa lance, se range sous la loi d'airain du Walhall; sa voix, de douloureuse qu'elle était, éclate impérieuse. Le dieu invoque Loge, la ruse et toutes ses ressources; à Loge de le servir, maintenant que la domination des dieux, devenue despotique, n'attend plus rien de la raison ni de l'amour, ne peut plus durer qu'en se faisant craindre. Autour de Brünnhilde endormie, Wotan tourne en cercle, suivi de son esclave rampant, Loge, le feu. La lance s'abat puissante et lourde, se relève, heurte encore le granit. Des flammes naissent, se multiplient, proches, lointaines; elles ondulent, s'éploient, glissent dans la fumée qui monte; Loge fait merveille: c'est un splendide et dévorant brasier.

Au bout de sa funèbre tâche, Wotan s'arrête, sa silhouette altière découpée sur le fond rouge de l'incendie; Wotan s'arrête et paraît suffoquer de douleur. Courte défaillance, dernière faiblesse, vaincue aussitôt qu'éprouvée. A nouveau son bras se lève, brandissant la Lance des Traités.

Et c'est un moment inoubliable. La mise en scène, la musique, le poème, s'unissent dans une concentration de beauté; au milieu de l'embrasement qui l'illumine, salué du thème prophétique de Siegfried, plus majestueux que jamais, Wotan prononce les paroles fatidiques:

« N'importe qui reculera devant la pointe de ma lance, ne traversera le feu. jamais! »

La force des mensonges conventionnels, la crainte superstitieuse du Pouvoir, s'imposant à la crédulité des hommes, les maintiendra, loin du rêve aventureux, dans une obéissance passive.

Le dieu a disparu dans la fumée. Au milieu du cercle de feu, dans son armure éblouissante, Brünnhilde dort, et, avec elle, les pensées que le dieu condamne au sommeil.

ADRIEN GUILLION.





## Notes sur Alissa (1)

« Va, je ne cherche pas mon salut dans la torpeur ! Le frémissement est la meilleure part de l'homme. »

GOETHE.

Dès une première rencontre avec Alissa, son ascétisme brûlant, son inquiétude du surhumain nous étonnent et nous attirent ; plus directement peut-être nous charment son sourire meurtri et sa grâce fragile.

Car c'est par cette beauté féminine que d'abord elle se rapproche un peu de nous. Son âme reste si lointaine, si étrangère à notre grossièreté de barbares : encore bourdonnants des agitations de la rue, n'entrons-nous pas brusquement dans un oratoire tout vibrant de spiritualité ?

Non, pour pénétrer dans l'intimité d'Alissa, il faut tout effacer des préoccupations banales et créer autour de soi une atmosphère recueillie.

Au moment de fixer en quelques notes les traits de sa figure, je voudrais qu'elle me prêtât, avec son exaltation, sa simplicité. Elle était attentive toujours à se décompliquer de toute affectation.

\* \* \*

« *La Porte Étroite* est une œuvre presque chrétienne, mais trop exagérée vraiment », dirait un lecteur naïf. Il faut manquer de perspicacité pour voir en Alissa presque une sainte ; et cependant n'apparaît-elle pas comme la sœur des vierges auréolées par l'Église ?

Des catholiques pourront aimer en Alissa une touchante hérétique ; et en faveur de son inquiétude et de ses souffrances lui pardonneront son orgueil et sa foi chancelante.

« Elle est la victime d'une erreur, diront-ils : élevée dans l'austérité et le recueillement, habituée à se raidir contre tous les entraînements du cœur, à « déjà confondre bonheur et vertu », à voir dans le renoncement le plus pénible, la félicité la plus sublime, enfant, elle offrait spontanément les efforts de sa petite âme à Dieu.

Par quelle perversion en est-elle venue à faire des moyens pour monter vers Lui, son but unique ?

Nous, catholiques, un enseignement immuable nous maintient dans la tradition ; des règles minutieuses guident notre marche quotidienne vers la seule fin d'une récompense céleste, et agenouillés dans la majesté des cérémonies, nous nous pénétrons d'humilité : « Dieu seul est grand ».

Le protestantisme laissait Alissa plus abandonnée à elle-même : libre à elle de traduire l'enseignement des livres et des hommes selon ses penchants

---

(1) ANDRÉ GIDE. — *La Porte Étroite*.

secrets. A cette âme affamée d'héroïsme, on n'a pas enseigné à s'anéantir dans dans la prière, mais à bondir d'efforts en efforts. Et chaque jour, elle s'enivre de douloureuses victoires, oubliant un peu plus tout ce qui n'est pas sa vertu, ne songeant à son amour que pour le martyriser, ne songeant à Dieu qu'aux heures de faiblesse, pour combattre la haïssable tristesse et reprendre courage.

Du reste, elle semble se reprocher comme une défaillance de se reposer ainsi en Dieu. Par fierté sans doute, mais aussi parce qu'elle n'y trouve plus le réconfort attendu : uniquement penchée sur elle-même, elle a laissé dépérir sa foi, et elle a peur maintenant de la regarder en face.

« *Tout à coup, il m'a demandé si je croyais à la vie future.*

— *Mais, Jérôme, me suis-je écriée aussitôt, c'est mieux pour moi qu'une espérance : c'est une certitude...*

*Et brusquement, il m'a semblé que toute ma foi s'était comme vidée dans ce cri. »*

Elle cherche à s'illusionner, mais Dieu n'est plus en elle qu'une abstraction. l'image adorable d'un but reculant toujours, et lui permettant de se perfectionner à l'infini.

Et quand elle s'avoue brisée d'avoir une dernière fois vaincu l'amour, du fond de sa lassitude et de sa détresse, elle implore le consolateur avec une ferveur et une humilité que depuis longtemps, absorbée dans le culte de son héroïsme, elle avait perdue. Mais la foi, cette pensée vivante qui la faisait, enfant, frissonner des pieds à la tête, comme elle reste vacillante maintenant !

Et comme la mort va la souffler brutalement en même temps que son bel orgueil ! « *Je comprends que toute ma vie est vaine sinon pour aboutir au bonheur,* » s'est-elle écriée d'abord ; puis, réduite au seul amour divin, s'y accrochant désespérément, elle gémit : « *O Seigneur, puissé-je atteindre jusqu'au bout sans blasphème !* »

\* \* \*

En Jérôme aussi, nous sentons, dès l'abord, un être à part et un étranger parmi nous. En réalité, il ne ressemble guère même aux meilleurs des nôtres : rien de cette inquiète nervosité, de ces ardeurs aussitôt découragées, de ces complications trop souvent superficielles.

Il faut, pour se mêler à la vie intérieure d'Alissa, une rare qualité d'âme : Jérôme possède la gravité simple de son caractère et la profondeur de son amour.

Elevé aux côtés d'Alissa, presque enfants, ils choisissent, la main dans la main la même route idéale. Séparés du monde, ils devraient avancer chaque jour plus étroitement unis. Pourquoi Jérôme cesse-t-il de suivre Alissa et reste-t-il à piétiner dans la voie où elle avance toujours plus illuminée ?

C'est que les vertus de Jérôme n'atteignent qu'aux limites humaines, elles s'y trouvent trop à l'aise, tandis que celles d'Alissa s'envolent invinciblement jusqu'au surlumain.

Jérôme est resté un chrétien : il veut au sacrifice une raison d'être : le

bonheur. Mais Alissa? Ne dédaigne-t-elle pas le bonheur? Quoi! avouer qu'il est temps de s'arrêter, qu'elle ne montera pas plus haut, qu'elle réalise sa perfection? Non, il n'y a plus de perfection, mais un infini perfectionnement, et le bonheur, loin d'être une éternité de repos promise à sa lassitude, le bonheur c'est sa fatigue même, c'est la palpitation de toutes les minutes de sa vie. Et, plus elle s'arrache de Jérôme, après quelles secrètes faiblesses et quelles révoltes contre Dieu! plus elle glorifie son idéal!

Et quelle ironie maintenant de le voir, lui qui jamais ne comprend la folie sublime de son amie, s'acharner à la réussite de projets d'amour, et s'étonner naïvement que toujours « elle lui échappe par une cime! »

Car il n'y a pas plus naïf idéaliste que Jérôme : Alissa s'est vouée à un culte idéal : soit! elle supprime résolument toutes les médiocrités qui pourraient l'entraver. Mais cet amoureux qui veut contraindre l'impossible à s'emprisonner dans le réel!

Il se sent pourtant l'inférieur d'Alissa : toujours soumis et confiant même quand elle le repousse, il est le disciple qui a fait de son maître un dieu : « A toi se suspendent toutes mes vertus, » lui écrit-il. Comment ne comprend-il pas qu'elle ne pourrait céder qu'à un dominateur, à un homme assez fervent ou assez subtil pour toujours paraître la précéder?

Mais qui sait? Peut-être alors son orgueil se fût-il rebellé contre une autorité trop humaine, peut-être eût-elle préféré ne se soumettre qu'à un Dieu très lointain, et dans la solitude exaltée servir son âme.

Aux heures où elle se livre toute à cet idéal, je m'imagine qu'elle voit surtout en Jérôme et en leur douloureux amour la magnifique occasion de combats et de victoires toujours renouvelés. Il n'est plus qu'une pauvre chose saignante dans ses mains cruelles.

\*  
\* \*  
\*

Trop occupé de montrer Alissa supérieure à Jérôme, ai-je assez dit qu'elle a souffert de l'amour autant et plus que lui? Il s'y est abandonné et lui doit des bonheurs intenses. Alissa, comme une autre Chimène, est sans trêve écartelée entre son devoir et sa passion. Mais elle ne se répand pas comme Chimène, en discours tragiques et tendres, et si Jérôme se laisse aller à toute la mimique de l'amour malheureux, gémissements, supplications, elle ne se veut point départir d'une apparence souriante. « Tout dans son âme sans apprêt restait de la plus naturelle beauté, » a dit Jérôme.

Seul, son journal intime nous révèle une amoureuse tour à tour héroïque ou défaillante; et maintenant, dans ses lettres, nous entrevoyons quelquefois ce visage palpitant et ces yeux mouillés de larmes.

A travers les précieuses confidences qui suivirent le mariage de sa sœur et le départ de Jérôme, nous la devinons sans force contre l'amour et l'été qui s'unissent pour lui chanter « un hymne à la joie ». Protégée par l'absence, elle l'anoblira cet amour, de toutes ses aspirations, le haussera chaque jour un peu plus au-dessus de la réalité : mais le retour de Jérôme l'y rejette durement : toute meurtrie, elle apprend encore une fois à ne mettre de confiance qu'en son rêve.

Feuilletant le journal d'Alissa, on la revoit étendue sur un canapé, toute amollie par le souvenir de sa mère, la faible Lucile Boculin, et tout à coup troublée de sensualités inconnues.

Ce n'est qu'une bouffée de parfums tièdes, aussitôt évaporés, mais cette faiblesse féminine nous rend plus chère encore cette vierge presque immatérielle.

\* \* \*

Alissa meurt, elle meurt d'amour et de lassitude.

Du haut de cet instant unique où s'éclaircit le passé irrémédiable elle le renie en gémissant. Et se tourner vers l'avenir inconnu l'emplit de désespoir

Suprême désenchantement! Mais il n'enlève à l'idéal d'Alissa rien de sa beauté : toutes les philosophies qu'on nous propose ne s'anéantissent-elles pas face à face avec la mort?

Oui, nous allons à la mort et si elle n'est pour nous la porte ouverte sur le bonheur, tout dans notre vie est vain, dérisoire. Pensée continuelle qui ne pourrait que nous stériliser.

Écoutons plutôt Alissa : elle apporte à notre scepticisme inquiet une forme rare de ce « culte du moi » dont certains d'entre nous n'ont encore su se dépandre : le Philippe de Barrès, soucieux, lui aussi, d'épurer son univers intérieur, se plaisait pourtant à l'enrichir par « un libre bohémianisme d'esprit ». Alissa dédaigne toute parure et toute complication ; elle veut son âme frémissante et nue et ne croître qu'en hauteur, mais vertigineusement haut.

M. FABRY.



## Joseph Ryelandt apprécié en Italie

---

Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant ici la traduction littérale d'un remarquable article qui vient de paraître dans la *Rivista Musicale Italiana* (1912, p. 1055), sur notre compositeur Ryelandt, à propos de son oratorio *Maria*, récemment paru chez Breitkopf et Härtel (1). L'auteur de l'article, M. Domenico Alaleona, est un éminent musicien italien, compositeur lui-même, auteur d'importants ouvrages d'esthétique et d'histoire musicale, surtout d'un livre de première valeur consacré à l'étude des origines de l'oratorio en Italie (Torino, fratelli Bocca). L'article, comme on le verra, est aussi intéressant par ses considérations sur les tendances générales de l'art contemporain que par ses appréciations flatteuses sur l'œuvre du maître brugeois.

« Joseph Ryelandt est en train de devenir l'un des plus nobles et des plus éminents compositeurs belges contemporains. Bien qu'il soit encore jeune (il est né à Bruges en 1870 et termina ses études musicales en 1894 sous la direction du regretté Edgar Tinel), sa production est déjà très riche et très variée : trois symphonies, de nombreuses œuvres de musique de chambre (trois quatuors, un quintette, plusieurs sonates), poèmes pour chant et orchestre, mélodies sur des paroles allemandes, flamandes et françaises, deux œuvres théâtrales de sujet sacré, cinq oratorios (2).

» Ryelandt appartient à ce groupe d'artistes mystiques dont la figure centrale et, pour ainsi parler, le tronc vivifiant, est César Franck, et dont les plus illustres représentants sont Edgar Tinel et Edward Elgar; groupe dont le centre d'action se trouve entre la Belgique, la France et l'Angleterre et dont nous autres Italiens sommes peut-être le peuple le plus éloigné psychologiquement; car le « phénomène Perosi » a une tout autre origine et un tout autre caractère. De fait, en Italie, les œuvres de Franck, de Tinel, d'Elgar, en dehors de quelques artistes, sont bien loin d'être connues et comprises. Ryelandt, le plus jeune continuateur de ces artistes, est parmi nous encore tout à fait inconnu. Et je suis heureux d'être le premier à parler de lui, à l'occasion de son dernier oratorio *Maria*, récemment publié chez Breitkopf, ouvrage d'une inspiration singulièrement élevée et d'une rare puissance de sentiment, dans lequel se trouvent réunies les qualités caractéristiques de ce noble compositeur et du groupe spirituel et artistique auquel il appartient.

---

(1) V. le compte-rendu de notre collaborateur G. de Golesco dans *Durandal* 1912, p. 756. — Notons, en rectification d'un point de ce compte rendu, que le poème flamand original a été écrit par M. Léon Goemans d'après l'esquisse de M. Ch. Martens que notre revue a publiée en 1910. Le texte français de la partition éditée est, comme le texte allemand, une version rythmique du texte original.

(2) Il faut ajouter à ces cinq oratorios la cantate évangélique : *le Bon Pasteur* (sous presse chez Breitkopf) et à ces trois symphonies une quatrième avec chœur, à laquelle l'auteur met la dernière main.

» Ce qui, en première ligne, se remarque dans cet art, c'est la simplicité, le naturel, la spontanéité, la sincérité de l'expression.

» Ceux qui seraient trop pris par l'art des Strauss et des Debussy ne pourraient comprendre cet art et seraient déçus par lui.

» Car, soit par une fausse interprétation de l'art de ces compositeurs ultramodernes, soit par ignorance ou déformation du sens esthétique chez ceux qui influent sur l'opinion ou les préjugés du public (c'est au moins le cas chez nous) et chez un petit groupe de compositeurs et de critiques, il s'est formé une conception étrange et tout à fait fausse de ce qu'est la musique et son originalité. Cette espèce de maladie consiste en ceci : que l'attention se porte sur le signe et non plus sur la chose signifiée, sur les paroles mêmes et non sur le discours et le sens qui en résulte. Si l'on devait appliquer les mêmes critères dans le domaine littéraire, un poème de Giovanni Pascoli (1), dont tous les éléments verbaux et grammaticaux se retrouvent chez tous les poètes, devrait paraître moins original qu'un verbiage de Tito Livio Cianchettini (2). Et ainsi s'explique comment, par exemple, Pietro Mascagni croit fermement son *Amica* et son *Isabeau* plus originales et plus fortes que sa *Cavalleria*.

» C'est que les compositeurs se laissent influencer par les préjugés ambiants. Il semble que l'on ne puisse plus dire ce que l'on pense, que l'artiste ne puisse plus s'abandonner librement, sereinement, joyeusement à la création, au naturel du discours, à l'effusion parallèle et consubstantielle du sentiment et du langage sonore qui l'exprime. C'est la préoccupation obsédante, funeste, du mot nouveau, de l'accord nouveau, du motif nouveau, de ce que nous appelons le *spunto*. Oh ! ce *spunto*, que de misères il recouvre et que de mal il a fait à l'art !

» Les deux dernières œuvres de nos plus populaires compositeurs : l'*Isabeau* (de Mascagni) et la *Fille du Far West* (de Puccini) sont une évidente et éloquente preuve de cette curieuse et déplorable mentalité, dont la faute n'est pas aux compositeurs. Et dire que tout notre patrimoine de musique vocale et instrumentale, tous les chefs-d'œuvre de notre glorieuse efflorescence mélodramatique jusques il y a quelques décades ont été écrits dans la même langue précise, lentement et harmonieusement formée, avec quelques accords, toujours les mêmes, avec les mêmes mélodies. Le *Barbier de Séville* se différencie-t-il des innombrables opéras de son temps par le genre d'accords et d'instruments employés ou par l'aspect extérieur des phrases mélodiques ? Non, ce n'est point là que se trouve le secret de la vitalité et de l'originalité de la musique.

» Je pensais et repensais à tout cela en lisant Ryelandt. Et j'ai éprouvé un sentiment de soulagement et de joie de trouver un compositeur qui dit avec naturel, avec simplicité, avec sincérité ce qu'il sent, et le dit... en musique. Sa musique fait l'impression d'un cours d'eau limpide coulant tranquillement, du discours simple et ému d'un homme d'éloquence aisée, qui a beaucoup de

(1) Un des plus grands, des plus originaux et des plus exquis poètes italiens modernes.

(2) Curieux type de graphomane et de « néolalique », qui fonda à Rome un journal humoristique *sui generis* encore existant.

choses à dire et beaucoup de sentiments à exprimer, qui les exprime et les dit dans sa langue maternelle, comme le cœur les lui dicte, sans aucune recherche de paroles étranges ou bizarres, sans artifices de rhétorique, sans même élever la voix de façon anormale.

» Je ne saurais mieux synthétiser la physionomie artistique de Ryelandt que par ces paroles d'un critique français : « C'est un artiste de sentiment et de pensée avant tout, poussant la sincérité à un point extrême, situé aux antipodes du dilettantisme, des tenants de l'art pour l'art, de l'art divertissement, ajoutons : de l'art raffiné, volontairement novateur. S'il lui arrive de trouver une harmonie nouvelle ou une combinaison de timbres inemployée, ce ne sera pas de sa faute ! Son style, simple, très classique, abondamment mélodique, dépourvu de toute recherche d'effets, devient original par sa simplicité même, et son écriture orchestrale, qui ne révolutionne rien, est charmante de délicatesse et de sobriété. Manifestement, pour lui, la musique ne doit pas être un jeu de virtuose, ni une caresse sensuelle, ni même une joie subtile de l'esprit, mais un langage expressif apte à suggérer les plus hauts sentiments et, par eux, les plus hautes pensées. Il parle pour être compris et pour faire aimer ce qu'il aime, étant de ceux qui peuvent dire vraiment : « Mon art, c'est ma prière. »

» Les qualités caractéristiques de Ryelandt, son profond mysticisme uni à un sens exquis de la nature et du cœur humain, ont trouvé un terrain particulièrement fécond dans le sujet de son récent oratorio, qui présente, réunis de façon heureuse en un prologue et quatre parties, les principaux épisodes et motifs se rapportant à la vie et à la figure de Marie.

» D'abord l'angoisse et la plainte suppliante d'Eve tombée dans le péché, puis l'attente, la venue de Marie et le salut de joie de l'humanité, le délicat motif de l'Annonciation, la poésie de la Nativité, la muette douleur et la sublimité de la scène du Calvaire, enfin l'apothéose de Marie dans sa mort et son Assomption sont rendus par Ryelandt en traits tour à tour délicats et vigoureux, toujours avec éloquence, facilité et noblesse d'inspiration, et avec la contemplation et l'adoration calme d'un mystique.

» La scène de l'Annonciation, le cantique à trois voix sur une vieille poésie, qui ouvre la seconde partie (la Nativité), le touchant tableau du Calvaire, le récit des paroles de Jésus à sa mère et à Jean, par lesquelles il laisse en héritage à l'amour de Marie toute l'humanité, et le choral à cinq voix qui suit, et toute la dernière partie sont des pages de grave et touchante délicatesse. Le premier chœur de la première partie, qui est tout entier une effusion de louanges passionnées et caressantes saluant la venue de Marie, est remarquable par la chaleur et la richesse de l'onde mélodique, répondant bien à l'ardente et lumineuse poésie orientale du texte (Cantique des Cantiques). Dans le Magnificat, Ryelandt joint la vigueur d'accent à l'ampleur grandiose de la ligne.

» Cet oratorio, par les nombreux éléments humains et poétiques dont il est riche, peut, — plutôt que les autres du même auteur, qui sont de caractère plus exclusivement mystique : *le Saint Sang*, *le Purgatoire*, *l'Avènement du Seigneur* — être senti et goûté même par ceux qui vivent en dehors et restent éloignés du mouvement mystique dans l'atmosphère de laquelle il vit et crée.

» Atmosphère de joie, de sérénité et de ferveur. En s'y abandonnant avec sincérité et avec foi, en y puisant comme à une veine abondante d'inspiration limpide et émue, Ryelandt, comme je l'ai déjà dit, ne se préoccupe pas de la nouveauté des moyens à tout prix. Ce qui impressionne chez lui, en ces temps de nervosité, d'essoufflement, d'obsession, c'est la sérénité et le naturel de l'attitude, le calme paisible de la respiration (*la calma, la posatezza del respiro*).

» Et ici il faut s'entendre. De même que nous détestons les compositeurs et les critiques atteints inconsciemment de *néolalie* (on ne pourrait mieux mettre en relief cette maladie esthétique que par ce nom pris à la psychiatrie et qui signifie la manie de fabriquer des mots nouveaux), de même aussi nous repoussons les « Manzoniens » de la musique (1), c'est-à-dire ceux qui s'abandonnent trop candidement et volontairement à la « langue parlée », qui est en somme, comme dit Carducci, la langue de ceux qui parlent mal.

» Tel n'est certes pas le cas pour Ryelandt. Sa langue est, en vérité, simple, claire, exempte d'étrangetés et de recherches; mais pas un instant ne lui manquent la noblesse, la distinction, l'élégance de l'expression. Cette dernière qualité lui vient sans doute du voisinage de la France, voisinage qui n'est pas seulement matériel. De caractère français nous semble aussi sa technique, spécialement sa technique orchestrale. À l'art germanique et à César Franck — en qui le génie français et le génie allemand se fusionnent si admirablement et si harmonieusement — il fait penser par l'élévation et la noblesse de la conception et par la profondeur et l'intimité de l'expression.

» La polyphonie vocale de Ryelandt nous apparaît nourrie et vigoureuse. Son orchestre, il est vrai, est ici destiné surtout à servir de fond lointain aux voix; mais, bien qu'il reste toujours d'une rare distinction, plein de noblesse et d'élégance, il nous semblera parfois trop orchestre d'accompagnement. Notre goût personnel, bien que détestant les thématismes et autres procédés intellectualistes, aime pourtant dans les œuvres vocales un orchestre plus riche, plus polymélodique. Dans l'orchestre et dans la polyphonie moderne, tels que nous les sentons aujourd'hui (cette évolution peut se comparer à celle de l'ordre social), aucun instrument ne se prête plus à être serf ou esclave de qui que ce soit; ce qu'était dans l'antique société le tyran absolu, la voix ou l'instrument unique chantant l'était dans l'orchestre. La conscience individuelle s'est substituée à la conscience ou à l'inconscience collective; chaque instrument aujourd'hui ne parle que pour dire (et dans le pays de la musique, dire c'est chanter) quelque chose *de lui*. Il y a encore aujourd'hui des vainqueurs et des vaincus, des dominateurs et des sujets; mais il n'est plus question d'inconscience, de renonciation, de capitulation absolue.

» Mais ce qui chez Ryelandt pourrait sembler en quelque sorte de l'ingénuité et de l'archaïcité (je ne veux pas que cette parole dépasse ma pensée) est chez lui connaturel à son être de mystique pris tout entier par la contemplation de son mode intérieur, et qui, lorsqu'il est parvenu à exprimer avec

---

(1) On appelle ainsi les continuateurs du grand écrivain italien du siècle dernier, Alessandro Manzoni. Manzoni s'était déclaré partisan de la « langue parlée », du langage simple, aisé, sans recherche. Mais ses disciples poussèrent cette tendance à l'excès et en faussèrent la portée.



simplicité et naturel ses visions intimes, ne cherche pas plus loin et ne se préoccupe pas de ce qui l'entoure. Il est celui qui est « per troppo di amore », comme dirait Dante, et non « per poco di amore ». Ces qualités sont en lui positives et non négatives. Car Ryelandt est un musicien de tout premier ordre. Je ne connais pas ses Symphonies ni ses Quatuors; mais j'ai devant moi un *Prélude et Fugue*, pour piano (le prélude d'allure dramatique et passionnée, la fugue de caractère serein, grave, mystique) qui, à la distinction, à l'expressivité et à l'élégance mélodique, joint une richesse de structure, une liberté et une modernité de développement telles qu'on les trouve rarement. Et de nos jours il faut plutôt admirer en l'art la tendance à la simplification que la tendance à la complication, à l'écriture touffue.

» En Joseph Ryelandt j'ai eu le plaisir de connaître un artiste très noble et un sérieux musicien, qui vient s'ajouter au groupe peu nombreux mais très choisi qui dérive de César Franck, dont il sera et dont il est déjà un continuateur. Quand nos salles de concert italiennes se seront dégoûtées des vulgarités et des funambulismes d'un Strauss pour rechercher un art plus noble, plus pur, d'une spiritualité plus élevée, le nom de Ryelandt ne sera pas indigne d'y figurer à côte de ceux de Tinel, d'Elgar et de Franck. »

(Trad. de l'italien.)

DOMENICO ALALEONA

(Traduction de Charles MARTENS.)



# A propos de quelques livres

## I

Si nous suivons dans leur ensemble la production de nos conteurs et l'effort de nos romanciers, il semble, à y bien regarder, qu'on voie se dessiner chez eux une orientation nouvelle, dont il me plairait d'étudier les aspects divers et multiples. Notre littérature d'imagination, pour brillante qu'elle fût, ne nous offrait guère jusqu'ici que des tableaux de mœurs champêtres : le rustre y occupait une place jugée excessive par d'aucuns, et l'on a pu dire à bon droit que la plupart des romans belges exhalaient un relent d'étable. Hors Camille Lemonnier, génie protéiforme, apte à toutes les formules, et qui donna sans cesse le spectacle d'un rajeunissement merveilleux, hors aussi Demolder, qui tient une place à part, et Léopold Courouble, qui s'est spécialisé dans les mœurs bruxelloises, — les plus originaux et les plus spontanés, parmi les conteurs belges, étaient et sont restés des écrivains rustiques : ils s'appellent Eekhoud, Krains, Delattre, des Ombiaux, Georges Virrès, Stier-net, Garnir, Delaunoy et Boué. Tous apportent, à célébrer la région qui est la leur, un talent incontestable et une ferveur passionnée; les Flamands y mettent plus de puissance, de profondeur et de sérieux, les Wallons plus de grâce souple et d'agrément enjoué.

Mais il n'est veine si riche qui ne s'épuise quelque jour à force d'être exploitée, et malgré la valeur de nos romans rustiques et de nos contes champêtres, ce genre, trop rebattu, courrait chance à la longue de lasser le lecteur par la monotonie. Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde... Aussi bien perçoit-on, tant parmi les auteurs que parmi les lettrés, une obscure lassitude; et des symptômes certains manifestent dès maintenant, chez nos nouveaux conteurs et nos jeunes romanciers, la volonté très ferme de s'affranchir d'un genre apparemment usé (bornons-nous à citer ici les essais tout à fait louables de M. François Léonard et de M. P.-H. Devos).

Ces tentatives audacieuses, et que leur nouveauté même doit nous rendre intéressantes, sont-elles appelées à réussir comme ont réussi, en leur temps, les romans et les contes agrestes? Elles sont trop récentes encore pour que l'on en puisse répondre avec quelque certitude. Et sans doute faut-il noter, en étudiant cette question, que nos qualités raciques — l'aptitude à voir les choses plutôt qu'à comprendre les âmes, à décrire un paysage plutôt qu'à imaginer des psychologies subtiles ou des intrigues mouvementées; le don naturel de peindre et de s'élever jusqu'au rêve, et, pour tout dire en deux mots, la couleur et le lyrisme, marque distinctive de nos lettres, — tout cela se trouve mieux à l'aise dans les récits campagnards, sortes d'épopées ou d'idylles, où les grandes ressources d'invention et les fines déductions morales, gloire des lettres anglaises ou françaises, ne sont point du tout nécessaires.

Je me réjouis cependant de voir se renouveler ainsi, en dépit des mille obstacles d'une voie mal trayée encore, nos œuvres d'imagination, — parce que, faute de variété, une littérature se meurt, et parce que rien ne démontre mieux la vitalité de la nôtre que ces récentes transformations. Enfin ! on peut maintenant ouvrir des romans belges qui ne soient pas uniquement peuplés de rustres wallons ou de « terriens » flamands ! Certains objecteront peut-être qu'on rencontrera, dans les livres où nos auteurs étudieront la bourgeoisie et la noblesse, moins de vie et de vérité. Pour moi, je ne le crois pas, et c'est précisément à ce point de vue spécial que je m'avoue fort aise de voir nos écrivains aborder un domaine où, seuls, aujourd'hui, quelques rares novateurs se hasardaient parfois avec timidité. Et je m'explique là-dessus.

On n'approfondit que ce qu'on connaît bien : on ne peut « pincer jusqu'à l'os », suivant le mot de Montaigne, que les gens qu'on voit de près. Pour percer à jour l'âme d'un homme, fût-elle la moins énigmatique, il faut un contact journalier, un commerce ininterrompu, peut-être même une similitude d'origine, de nature, de goûts, de langage et de caractère. Or, nos romanciers et conteurs, quelques exceptions mises à part, sont issus de la bourgeoisie, ne fréquentent qu'elle, ne connaissent qu'elle : le rustre est pour eux l'étranger qu'on observe avec une nuance de curiosité intriguée, de sympathie un peu distante, de condescendance indulgente ; et peut-être est-il plus loin d'eux que ne l'est un mandarin lettré ou un milliardaire de Broadway. Jusqu'à quel point un écrivain — c'est-à-dire, en règle générale, un civilisé supérieur — peut-il pénétrer jusqu'au fond ces âmes rudimentaires et frustes, en analyser les mouvements, en étudier les réactions comme fait un chimiste attentif ? Jusqu'à quel point n'y faut-il pas la prodigieuse divination d'un Balzac ou d'un Tolstoï, ou le tempérament robuste, sans complications ni détours, d'un Maupassant ou d'un Cladel ? Et si ces dons-là sont absents, où est le roman, je vous prie?...

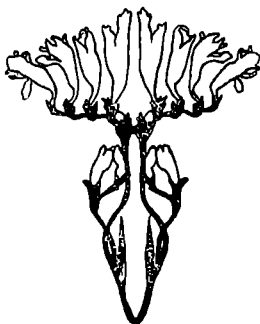
Au surplus les gestes des rustres, naturels et machinaux, leurs actes que meuvent d'ordinaire des appétits sans noblesse et non ces ressorts délicats qu'on voit chez les *honnêtes gens*, n'ont, s'ils ne sont animés par un génie créateur, rien qui soit capable de faire naître, dans l'âme raffinée d'un lettré, l'espèce d'intérêt fraternel que doivent inspirer aux lecteurs les héros d'une œuvre attachante. On peut aimer les paysans, accorder à ces travailleurs, dont les bienfaits restent méconnus, la plus chaleureuse sympathie, et estimer pourtant qu'ils sont une piètre matière littéraire. Et ceci est si vrai que ceux de nos auteurs qui, en dehors des livres, se sont le plus souciés d'améliorer le sort du tâcheron de la glèbe, ne lui font, dans leurs contes, qu'une place insignifiante. Leur activité sociale, sorte d'exutoire efficace, leur suffit apparemment, et leur art ne se sent pas de l'amour qu'ils vouent aux rustres : voyez plutôt les œuvres d'Henri Carton de Wiart, de Pol Demade, de Jules Destrée.

Est-ce à dire que ceux de nos écrivains qui se sont donnés à la Muse champêtre aient fait œuvre vaine ? Le prétendre, ce serait témoigner d'une étrange incompréhension. Il est naturel et logique qu'une littérature encore jeune s'essaye d'abord au genre rustique, qui, plus volontiers qu'aucun autre,

s'accommode d'une certaine gaucherie, d'une certaine ingénuité et d'un je ne sais quoi un peu fruste, ne laissant pas d'avoir du charme, — tandis que le roman d'idées, de psychologie ou d'histoire, exige, à peine d'échec complet, la profondeur dans l'analyse, des études patiemment mûries, des dépenses d'imagination, un doigté impeccable et sûr, — toutes choses qui ne s'acquièrent qu'à la longue, à force de civilisation, de raffinement spirituel et de pratique dans l'art d'écrire. Il est juste et même nécessaire que la littérature d'un peuple en suive toutes les évolutions, et c'est à ce prix-là seulement qu'elle en est le fidèle miroir : or notre conscience nationale, d'obscurc qu'elle était naguère, se fait nette et réfléchie ; et c'est pourquoi nos jeunes auteurs, au lieu de se borner comme jadis à chanter une petite patrie — Hesbaye, Thudinie ou Campine —, élargissant leur horizon, étendent à la Belgique entière leurs ambitions et leur ferveur.

FRANZ ANSEL.

(A suivre.)



# LES LIVRES

---

**Belgique et Allemagne**, par INTEGER. (Bruxelles, VICTOR FERON.)

C'est une question d'une actualité palpitante pour la Belgique, que celle de nos rapports avec nos voisins du sud et de l'est. Là-dessus les Belges ont quelques idées sommaires et des préventions passionnées, renforcées par l'ignorance. Un journal politique, qui est donc l'évangile pour les lecteurs de son parti, affirme avec sérénité : « L'Allemagne nous envahira ». Pourquoi pas la France ? — L'unique préoccupation des Allemands établis en Belgique, qu'ils soient facteurs des postes, commis-ambulants, employés volontaires, voyageurs ou ouvriers, serait l'espionnage. Ils seraient les fourriers de l'invasion allemande. « Le mécanicien se verra réquisitionné par son ancien employé mué en un sous-lieutenant impérieux; le marchand de grain s'apercevra que ce « volontaire », dont il avait tant à se louer, sait aussi bien que lui-même ce qu'il y a de fourrages en magasin, et ce sera un ex-comptable de la maison qui fixera le chiffre de l'indemnité de guerre exigible de telle banque. » Et après ces calembredaines, on ne manque pas de conclure « qu'il faut nous joindre à l'une ou à l'autre partie belligérante », ou mieux que « nous n'hésiterons point à nous ranger du côté français ».

« Tout vice vient d'ânerie », dit Montaigne. La germanophobie provient aussi de l'ignorance. Pour s'en guérir, les Belges feront bien de lire le petit volume de 142 pages, intitulé « Belgique et Allemagne », et publié sous le pseudonyme *Integer*. Dans cet ouvrage, l'auteur recherche les causes de cette hostilité, de cette antipathie contre l'Allemagne, et il expose tout ce que, mieux informés, nous pourrions apprécier chez nos voisins de l'Est.

L'activité allemande en Belgique a pris, dans les dernières années, une extension considérable, que les différences de langage et de mœurs font mieux ressortir. Il suffira de rappeler l'accroissement graduel du commerce allemand en Belgique, lignes de navigation, la fondation de filiales des grandes firmes allemandes, la prospérité grandissante des écoles allemandes dans le pays, la fondation d'un cercle d'art allemand à Bruxelles, etc., etc. Dans chacune de ces circonstances, les sentiments dominants du public belge sont la méfiance et la réserve. Quand on admire, c'est parce que l'on ne peut pas faire autrement. Et la raison ? La cause directe, dit « Integer », « réside dans l'attitude de la presse belge : facteur d'autant plus important que, quoi qu'on dise et malgré les progrès accomplis, on ne lit, en Belgique, que relativement peu de livres. C'est surtout à leur journal que bourgeois et ouvriers demandent à la fois leur pâture intellectuelle, leur information, leur direction politique ». La majorité de nos journaux de langue française sont hostiles à l'Allemagne. « Les faits politiques sont présentés de la façon

la plus tendancieuse, de manière à impressionner le lecteur, à entretenir chez lui la conception d'une Allemagne belliqueuse et brutale, n'attendant que le moment propice pour se jeter sur des voisins sans défense. L'armée, la flotte, l'aviation militaire alimentent presque, à elles seules, la chronique allemande; — ce qui se réalise d'utile, de beau, de grand en Allemagne, dans le domaine des œuvres pacifiques, est présumé sans intérêt pour le lecteur. »

L'Allemagne nous apparaît comme le dernier rempart de l'absolutisme et du militarisme. On se refuse à reconnaître que de toutes les grandes puissances, l'Allemagne, qui n'a pas les ressources inépuisables de la France, est peut-être celle qui a le plus besoin de la paix. C'est précisément en vue d'assurer cette paix que l'Empire entretient cette formidable machine de guerre, la perfectionne tous les jours et consent pour elle, à tous moments, de nouveaux sacrifices.

« Le bouc émissaire est Guillaume II, auquel une actrice parisienne adressait cette question ingénue : « Mais pourquoi voulez-vous toujours nous faire la guerre ? » Guillaume II, le seul souverain moderne, dont aucune guerre n'a ensanglanté un règne de vingt-cinq ans, l'homme qui déclara aspirer au titre de pacifique ! »

L'Allemagne a conservé des restes d'absolutisme, soit ; mais elle a su les concilier avec une politique sagement démocratique. Elle est entrée la première dans la voie de la législation ouvrière ; et dans ce domaine, ses lois ont inspiré toutes les autres nations. Pays conservateur à outrance ? Mais le régime de l'impôt est essentiellement démocratique.

Les Allemands, disent les germanophobes, envahissent lentement la Belgique et préparent ainsi l'annexion. En effet, au dernier recensement décennal, il y avait en Belgique 53.738 Allemands ; mais il y avait en même temps 56.576 Français. Et chez nous les Allemands s'abstiennent de toute ingérence dans les affaires politiques et linguistiques. Le gouvernement lui-même y met un tel tact que lors de sa visite à Bruxelles, Guillaume II refusa d'y visiter l'école allemande pour ne pas éveiller la susceptibilité des germanophobes. Il n'en fut pas de même de M. Fallières, qui non seulement visita l'école française, mais encore déversa sur la Belgique une pluie de décorations.

Une autre catégorie de griefs est fournie par les faits économiques : les Belges se plaignent d'être écrasés par la concurrence allemande. L'auteur donne à ce sujet quelques chiffres suggestifs. En 1911, pour le « commerce spécial, » l'exportation s'est élevée à 3.580.350.000 fr. dont 476.144.000 fr. vers l'Angleterre, 695.063.000 fr. vers la France et 950.331.000 fr. vers l'Allemagne. L'importation se montait à 4.508.473.000 fr. dont 436.054.000 fr. pour l'Angleterre, 738.468.000 fr. pour la France, 602.393.000 fr. seulement pour l'Allemagne. Ainsi, non seulement l'Allemagne est de loin la meilleure cliente de la Belgique, mais c'est la seule chez laquelle nous vendions plus que nous n'achetons, et cela pour la somme énorme de 346 millions.

En réalité les griefs économiques ne sont pas la vraie cause de notre méfiance et de notre hostilité vis-à-vis de l'Allemagne. « Ils ne résistent pas à un examen sérieux, surtout indépendant et intègre. »

« Les sentiments anti-allemands, en Belgique, proviennent en première ligne de ce fait que le grand public ne possède, des Allemands, aucune connaissance directe; il n'en sait que ce que d'autres lui en ont dit. » Nous lisons quotidiennement les journaux de Paris. Les grands journaux allemands, « si admirablement faits, rédigés avec la collaboration des spécialistes les plus qualifiés, ne sont lus chez nous que par les Allemands eux-mêmes.

La presse belge ne leur emprunte que peu : il faut traduire, — tandis que les journaux français offrent des coupures toutes faites ».

L'Allemand, à première vue, paraît peut-être antipathique et raide. Il faut l'approcher, le voir dans l'intimité pour le connaître; il faut voir la vie allemande avec ses petits travers et ses qualités de serviabilité, de sérieux, de vie familiale. Observons la grande culture intellectuelle et professionnelle de ce peuple, sa tolérance politique et religieuse, le grand respect qu'il a pour le travailleur intellectuel.

« Trêve de défiance, d'exclusivisme, de préjugés. Efforçons-nous de juger par nos propres yeux et à notre point de vue quand, par hasard, l'équité, la logique et l'intérêt nous le commandent ensemble.

Faisons du bon internationalisme. Tendons une main fraternelle vers la France, mais une autre vers l'Allemagne. Possédant le privilège de vivre au point de contact des deux grandes races de l'Europe occidentale, résumées dans notre population elle-même, sachons en profiter pour assurer davantage notre prospérité, garantir notre avenir et développer notre culture. Qui sait si la Belgique, sans sortir de sa neutralité, ne pourrait pas devenir un jour un élément moral de rapprochement entre deux peuples qui se complètent l'un l'autre, et dont l'accord serait le plus grand bienfait des temps modernes. »

Ainsi se termine ce remarquable petit ouvrage, où l'auteur fait preuve de tolérance, de patriotisme intelligent et aussi d'une grande érudition. A lire ce livre et à méditer les enseignements qu'il comporte, les Belges ont beaucoup à gagner. Ils pourront se défaire de préventions que rien ne justifie, et qui ne peuvent causer aucun bien. Ils se rendront un compte plus exact de la collaboration des peuples européens. Quand celle-ci sera générale et consciente, les Etats-Unis d'Europe seront une réalité intellectuelle et morale.

La Belgique y prend une place originale, puisqu'elle a une dynastie fondée par un Cobourg et une Orléans, et que toute sa civilisation est un mélange de culture française et de culture germanique.

EMILE COUNSON.

**La concentration nationale**, par le capitaine PIERRE FÉLIX. — (Paris, Bernard Grasset).

« Il faut que le règne de l'orgueil, de la haine et de la violence qui sévissent sur la France contemporaine, prenne fin sans délai, si nous ne voulons pas sombrer. »

Telle est la conclusion du livre de Pierre Félix, écrit dans le but d'apporter son tribut à la réfection complète de la mentalité française, totalement dévoyée. Voici comment l'auteur développe son idée.

Ce qu'il importe avant tout de déraciner en France, d'après Pierre Félix, c'est le principe égalitaire. Il faut proclamer qu'à des charges ou à des devoirs inégaux correspondent des droits également inégaux, et pour tout dire, en un mot, il faut l'inégalité fondamentale dans la loi comme elle est dans la réalité des choses. Avec le principe de la loi égale pour tous, on commet donc une injustice dans la réalité. Demander plus à ceux qui peuvent plus dans l'ordre intellectuel et moral aussi bien que dans l'ordre matériel, telle doit être la base du statut social, si on veut qu'il soit équitable.

Il faut un chef de l'Etat, dit le capitaine Félix, pour obtenir la continuité dans l'action ou dans la politique nationale. Mais comment choisir ce chef? A l'élection? Non, car le principe électif est entaché d'un vice fondamental, à savoir l'ignorance du peuple et celui-ci sera toujours ignorant. Il n'appartient qu'à ceux qui occupent les gradins supérieurs de l'échelle sociale et voient ainsi de haut et au loin, de guider les autres.

Il ne peut y avoir de souveraineté logique que dans le chef, lequel, par conséquent, doit être constitutionnellement investi d'un pouvoir absolu et c'est lui qui doit choisir son successeur. La succession au pouvoir souverain doit être réglée par l'hérédité intellectuelle ou mieux par l'hérédité socio-cratique, non par l'hérédité familiale et encore moins par le choix direct du peuple, ce dernier système étant le plus mauvais de tous.

La Révolution française a réagi contre le Roi et le Pape; mais, en donnant naissance à la démocratie égalitaire qu'il ne faut pas confondre avec la République, elle a fait une œuvre absurde et néfaste qui est d'ailleurs sur le point de prendre fin.

L'égalité est le mauvais fruit de la Révolution française. Mais un nouveau cycle de civilisation commence. Le libre examen en est l'assise fondamentale et désormais inébranlable, ainsi que la souveraineté absolue de la conscience individuelle.

La tonalité intellectuelle et morale de l'humanité contemporaine, dite civilisée, est telle depuis la Révolution française, que le libre examen est pour elle une nécessité impérieuse et qu'elle ne peut continuer son ascension que par sa méthode, quels que puissent être, par ailleurs, ses inconvénients parfois assez graves, mais, en tout état de cause, toujours inférieurs et de plus en plus à l'avenir, à ceux qui résulteraient de sa suppression.

Ce n'est pas la démocratie qui est inséparable de la vertu, c'est le libre examen, et celui-ci ne conduit nullement à la démocratie, bien au contraire, si par démocratie on entend l'égalité politique et sociale conférant à l'ignorant et à l'idiot exactement la même part de gouvernement qu'au savant et à l'homme sage. Les sphères intellectuelles rejettent de plus en plus, et définitivement, le concept démocratique et égalitaire et les masses suivront, inévitablement, dans un délai assez court.

L'inégalité bien comprise et réglée aussi harmonieusement que possible par l'amour, telle est la seule base rationnelle d'organisation sociale, donnant à la fois satisfaction à l'intelligence et au sentiment, au cerveau et au cœur.

Consciemment et inconsciemment l'humanité réalise progressivement la



loi d'amour ou la fraternité humaine telle qu'elle se traduit par les principes de la morale universelle.

Mais le libre examen doit craindre un écueil redoutable et c'est l'orgueil donnant lui-même naissance à la haine et à la violence. Mais la connaissance de la variété infinie des opinions, des besoins et des sentiments est le meilleur antidote contre l'orgueil. Les connaître, c'est nous connaître, car on ne se connaît que par comparaison. Se connaître, c'est être sage, et être sage, c'est être modeste et simple. L'orgueil est en raison inverse de la sagesse.

La lutte des classes, l'anarchisme de la pensée et de l'action et les systèmes divers de violence érigés en principe de gouvernement ou de vie sociale ne sont aptes qu'à créer du désordre et à faire des ravages.

Contrairement à l'opinion de ses partisans, la violence retarde les véritables progrès sociaux. La condition des travailleurs, comme celle de toute la nation en général, ne s'améliore réellement et graduellement que dans les périodes de paix sociale et par l'organisation. La violence est un phénomène, elle ne saurait être un principe.

L'égoïsme du bas de l'échelle sociale est au moins aussi fort que celui du haut et, par surcroît, il est ignorant et grossier, parce qu'il est affamé et insouvi de jouissances matérielles comme de haine.

La violence ne pouvant donner que de mauvais résultats, il faut donc écarter en tant que principe toute idée révolutionnaire, car c'est là un concept de primitifs et de rétrogrades que le monde moderne doit rejeter à jamais pour s'orienter enfin dans la seule voie possible de progrès certain et méthodique : *le progrès par le haut, comme la lumière.*

On résiste plus efficacement aux persécutions en se croisant les bras qu'en les agitant. Un mauvais régime est plutôt soutenu et retardé dans sa chute que précipité par la violence de ses adversaires. Elles lui servent de réactif et le consolident, alors que, livré à lui-même, il se décomposerait rapidement par ses abus.

Contre la haine et la violence, ou pour l'amour, c'est vraiment toute la loi non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue purement terrestre et scientifique. Hors de cette loi point de salut.

L'auteur démontre ensuite que le travail manuel des ouvriers et des paysans est d'ordre inférieur et doit être, au nom de la science et de la logique, moins bien rétribué que le travail intellectuel.

En résumé, le progrès social nécessite la pression du bas, mais ne peut jamais se faire que sous la direction du haut. Il faut élever le bas sans l'humilier mais sans l'exalter non plus. Les inégalités sociales sont inévitables. Il faut que le règne de l'orgueil, de la haine et de la violence, qui sévit sur la France contemporaine, prenne fin sans délai si elle ne veut pas sombrer.

\* \* \*

**L'Année Musicale**, publiée par MM. MICHEL BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY, L. DE LA LAURENCIE. Deuxième année, 1912. (Paris, Alcan).

*L'Année Musicale* constitue, dans la musicologie française, une publication d'un genre nouveau, intermédiaire entre le livre et la revue de l'espèce habituelle.

Cette dernière, écrivions-nous un jour ici même, est une sorte de nécropole de la documentation.

Au bout de quelques années, bien peu s'inquiètent d'y aller rechercher à grand-peine, parmi d'autres travaux et au milieu du fatras de la chronique du jour, l'article, dont on pourrait avoir besoin; la moindre brochure, classée à sa place dans une bibliothèque bien rangée, garde un intérêt plus constant.

*L'Année Musicale* échappe dans une certaine mesure à ces inconvénients. Les éditeurs ne se sont pas embarrassés de l'*impedimentum* des petites nouvelles, fléau de nos bibliothèques; ils n'offrent au lecteur qu'un petit nombre d'articles importants, de pure science musicale, d'un intérêt permanent et qu'il est aisé de répertorier pour les besoins éventuels.

La deuxième année contient les articles suivants : *Contribution à l'étude des théoriciens espagnols de la musique au XVI<sup>e</sup> siècle*, par H. Collet; *Deux imitateurs français des Bouffons : Blavet et Dauvergne*, par L. de la Laurencie; *La critique musicale dans les « revues » du XVIII<sup>e</sup> siècle*, par S. Cucuel; *Jean de Cambefort, d'après des documents inédits*, par H. Prunières; *La musique française en 1912*, par Jean Chantavoine. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des travaux cités. Signalons l'intérêt exceptionnel de celui de M. Collet sur la littérature musicale espagnole ancienne où se manifeste, avec une netteté frappante, l'éternelle lutte des théoriciens et des praticiens de l'art musical. Quelle indignation amusante, dans la *Déclaration des Instruments* de Bermudo (1549), contre les « barbares instrumentistes » qui méprisent les doctrines augustes de l'art! Et ne voit-on pas des joueurs de *vitruela* (instruments à cordes) qui, pour injurier un confrère, ne trouvent rien de mieux que de l'appeler « théoricien »?! La pratique musicale tend à se libérer de plus en plus des entraves de la théorie. Mais vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une réaction se manifeste en faveur de cette dernière, occasionnée notamment par les progrès rapides de la Renaissance et de la Réforme. « En face du péril croissant, les défenseurs de l'ancienne dialectique et de la foi ancestrale se liguent. Un ton doctrinaire et parfois prophétique imprègne leurs œuvres dédaigneuses des nouveautés sacrilèges.

La revue se termine par un bulletin bibliographique admirablement bien fait; nombre d'ouvrages y sont recensés, de telle manière qu'il devient presque superflu de les lire, par des spécialistes avertis. Une table de quelque mille noms cités termine le volume.

E. CL.

### **Le Mysticisme musical espagnol au XVI<sup>e</sup> siècle,** par HENRI COLLET. — (Paris, Alcan.)

Nous nous sentons quelque peu embarrassés de parler de cet ouvrage après le compte rendu, court mais si savant, qu'en a publié notre confrère M. Michel Brenet dans le *Guide musical* (1913, nos 19-20). Peut-être celui-ci est-il un peu exclusif en sa sévérité. M. Collet a réalisé, en somme, un effort considérable et mis à notre disposition une quantité assez imposante de documents. Seulement, voilà : les témoignages de légèreté et de négligence cités par M. Brenet au sujet des noms, des traductions, des dates, font peser sur

l'ensemble une suspicion gênante. Il paraît inutile de les reproduire ici. Ajoutons seulement quelques remarques. M. Collet tombe dans l'erreur très commune aux écrivains ardemment épris de leur sujet et qui consiste à diminuer systématiquement l'importance de tout ce qui s'en écarte. C'est ainsi qu'il fait assez bon marché de l'activité des vieux maîtres flamands en Espagne, — quand l'afflux de nos musiciens vers la péninsule montre à lui seul l'importance du rôle qu'ils y ont dû jouer; de même, il ne tient pas assez compte du rôle d'initiateurs des monodistes florentins du *trecento*, qui se manifeste plus ou moins indirectement dans toute l'Europe musicale. Au chapitre des instruments de musique, nous pensons que l'auteur attribue trop d'importance à cette iconographie musicale du moyen-âge qu'il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre; lorsque dans tel manuscrit apparaissent « les doubles flûtes d'origine grecque », il ne faut pas avoir l'air d'en déduire que les *auloi didumoi* auraient revécu à ce moment-là dans la patrie de Philippe II. Que l'auteur appelle Roland de Lassus un musicien *flamand*, c'est là une de ces attributions traditionnelles qui laisseraient, à force d'être répétées, l'indignation de nos amis MM. Jules Destiée et Oscar Colson eux-mêmes...

N'importe, le livre est attirant par l'entrain sympathique du style et nombre d'idées qui ne sont point banales. A ce titre, nous conseillons de le lire, — avec prudence au point de vue documentaire, — mais de le lire tout de même,

E. Cl.

**André Le Nôtre**, par M. J. GUIFFREY. Collection des Grands Artistes.  
**Les principes de l'architecture**, par M. JOHN BELCHER, traduction de M. F. MONOD. 2 vol. ill. — (Paris, Laurens.)

L'étude que M. Guiffrey consacre à l'architecte des jardins Le Nôtre nous offre un précis substantiel et complet de tout ce que l'on sait de cet intelligent et sympathique artiste et de ses créations si admirablement appropriées au goût et aux tendances de l'art louisquatorzien. Les jardins qu'il plantait étaient plus faits, au sentiment de notre temps, pour être contemplés du haut de la fenêtre ou du balcon d'un palais que pour servir de lieu de douceur, d'ombre et de repos, mais en tant que décor de la grandeur et de la majesté, on ne saurait rien rêver de plus noblement magnifique.

L'idéal des Anglais, dans l'art des jardins comme dans l'architecture, est fort éloigné de celui qui s'exprime à Versailles avec une splendeur si soutenue. Ils ont cependant eu, eux aussi, une belle période classique, mais ce n'est pas dans les œuvres de ce temps que l'on cherchera la marque de leur originalité. Cette réflexion n'est d'ailleurs pas tout à fait opportune, car le livre de M. J. Belcher, bien qu'il prenne beaucoup de ses exemples dans les ouvrages des architectes anglais, a pour but surtout d'enseigner avec clarté et simplicité aux profanes les moyens de juger avec sécurité et justesse de la valeur artistique des œuvres d'architecture. Le petit livre que M. Monod a traduit avec élégance et qui est abondamment illustré, remplit on ne peut plus parfaitement le but dans lequel il a été conçu.

A. G.

**Les villes d'art célèbres : Athènes**, par M. G. FOURGÈRE. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

La ville d'art par excellence! La ville où l'art, dans ses formes les plus hautes, a pris une figure parfaite et à jamais inimitable... Quel que l'on soit, il semble que l'on ne puisse jamais l'aborder qu'en barbare intimidé!... Hélas! toute cette beauté presque n'est plus que ruines, décombres avec par-ci par-là quelques frontons de temples, quelques fûts de colonnes échappés aux désastres des siècles, et qui font éclat et lumière dans la pensée, au milieu de l'éclat et de la lumière du beau paysage. Il faut visiter ces ruines avec un guide tel que M. Fougères, périégète pieux et savant, qui, en nous conduisant dans l'Athènes d'aujourd'hui, dans les fouilles et les musées, nous dit avec clarté et enthousiasme l'Athènes des origines, celle de Pisistrate, celle de Périclès et de Phidias — l'immortelle, celle de toujours...

A. G.

**Emile Verhaeren**, douze dessins de M. GEORGES TRIBOUT. Glose de M. ALBERT HEUMANN. — (Paris, A la belle Edition, 71, rue des Saints-Pères.)

Dessins pleins d'observation et de vie, qui nous introduisent dans la familiarité du grand poète, qui nous le montrent tel qu'il se révèle à ses intimes, dans l'habitude de son existence, avec ses allures si caractéristiques, toute la manière brusque et cordiale qui est sienne.

Le voici, travaillant, la tête penchée sur son papier qu'il retient d'une main énergique; le voici, lisant quelque poème à haute voix, en battant du bras droit la mesure de sa pensée, — posé en point d'admiration devant l'œuvre de tel peintre aimé — marchant dans la rue, calfeutré dans son paletot, le dos courbé, les mains et la canne en poche, sa grosse moustache tout hérissée par le gel, avec son air de fougue et d'entêtement...

M. Tribout a saisi avec un art très fin et très pénétrant l'expressive et originale physionomie de son modèle. On aimera aussi les pages dans lesquelles M. Heumann dit avec émotion l'être de simplicité et de sympathie universelle qu'est Verhaeren.

A. G.

**Pour Roger Van der Weyden**, chef et honneur de l'école de Bruxelles, par M. A.-J. WAUTERS. — (Bruxelles, Weissenbruch.)

M. A.-J. Wauters, qui apporte à la poursuite de ses fructueuses recherches sur l'histoire de la peinture flamande une ardeur et un enthousiasme juvéniles, a prononcé l'allocution, dont le texte est reproduit dans cette brochure, à la dernière distribution des prix de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. L'éminent historien a fait dans ces pages un précis rapide de la carrière et de l'œuvre du grand artiste tournaisien, en mettant en valeur avec habileté tous les renseignements — trop rares — fournis par les documents, de même que les inductions que l'on peut tirer du rapprochement de ces renseignements et de certains événements historiques.

Signalons, à ce propos, l'étude sur Roger que M. Wauters vient de publier dans le *Burlington Magazine* (novembre 1912 et janvier 1913), étude dont les conclusions, fortement établies, paraissent de nature à éclaircir considérablement la biographie du vieil artiste.

A. G.

**Le mirage oriental**, par M. LOUIS BERTRAND. — (Paris, Librairie académique Perrin.)

A ce moment où ce vieux monde byzantin, qui semblait condamné à végéter éternellement sa vie de routine et de tradition, entrecoupée d'accès de fanatisme ou de férocité, se remue, manifeste d'aspirations nouvelles, paraît vouloir se transformer, lui et ses institutions, sur le modèle des nations occidentales, il est intéressant d'apprendre à connaître ce monde, la mentalité des peuples qui le composent, leurs mœurs, leurs aptitudes, afin de ne pas trop errer dans l'appréciation des événements et des paroles de là-bas, dont les échos viennent jusqu'à nous. Cette initiation nécessaire, on ne savait la faire sous la direction d'un guide plus expert que M. Bertrand. Il a vécu dans ces contrées attirantes, en Turquie, en Egypte, en Syrie, parmi les populations étrangement mélangées de race et de religion, musulmanes ou chrétiennes de rites divers, qui les habitent, et son livre, plein d'entrain, de couleur et d'observation impartiale, nous met sous les yeux un tableau matériel et moral si vivant, si évidemment véritable que les utopistes et les idéologues eux-mêmes ne pourront pas se refuser à cette vérité.

A. G.

**Naples et son golfe**, par M. ERNEST LÉMONON. (*Collection des villes d'art célèbres*. Paris, Laurens.)

L'auteur de ce livre en fait la remarque dans son introduction, Naples n'a jamais passé pour une ville d'art, parce que, sans doute, elle n'a été le centre de rayonnement d'aucune grande école artistique et a, presque toujours, été tributaire, à cet égard, des étrangers, qu'ils fussent florentins ou siennois, catalans ou flamands aux xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles; romains ou bolonais, plus tard. La paresse artistique, ou même la paresse tout court du peuple napolitain est un fait universellement admis, mais dont la faute n'est pas tout entière, probablement, à la nature trop belle ou à la vie trop facile. Gênes, dont les habitants ne passent point pour indolents, n'a guère produit de grands artistes non plus. Il n'en reste pas moins que Naples surabonde d'œuvres d'art précieuses et magnifiques de toutes les époques. Son Musée des antiques est le plus riche de l'Italie, et chacune des innombrables dominations qu'elle a subies a laissé des monuments et des œuvres de tout genre. M. Lémonon nous les énumère et nous les décrit avec érudition et charme, en même temps qu'il nous fait parcourir toutes les parties du site admirable où est assise l'antique Parthénope.

ARNOLD GOFFIN.

**Dans la Jungle**, par PAUL DEVAUX. — (Verviers, Aug. Nicolet.)

Ceci est le journal de route, écrit sans aucune prétention, d'un jeune sportsman verviétois qui a chassé à Ceylan (l'île du Paradis terrestre) tous les gibiers de la jungle, éléphants, léopards, ours, singes et crocodiles. M. Paul Devaux est, apparemment, un tireur adroit : les nombreuses photographies dont s'illustre ce petit volume témoignent des hécatombes grandioses commises par son fusil anglais. Et son livre très sincère, très simple et très vivant, nous communique à chaque page l'émotion sauvage et forte de la poursuite de grands fauves.

Mais une chasse à Ceylan n'est pas une mince affaire : il y faut un shikaris (guide), un cuisinier, un marmiton, deux boys, quatre trakers, six charrettes attelées chacune de quatre zébus, chacune ayant son conducteur, et enfin quatre coolies.

Ce sont là jeux de prince.

F. A.

**D'après l'Ecclésiaste.** Quelques petits essais sur la vie intérieure, par M. LÉON WÉRY. — (Editions du *Thyrse*.)

En inscrivant le titre reproduit ci-dessus en tête des pages de son petit livre, M. Wéry veut apparemment signifier que les vérités qu'il entreprend de démontrer ne sont pas nouvelles. Elles ne le sont pas, en effet, et leur antiquité immémoriale les rend, sinon plus vraies, au moins plus vénérables. L'égoïsme, la vanité, l'intérêt personnel, apparents ou déguisés, apparents pour les autres, déguisés pour nous-mêmes, sont la mesure et le mobile de notre action, de notre pensée, de nos rêves, etc. Tous les philosophes, tous les moralistes, tous les théologiens, etc., etc., etc., nous ont fait et refait cette leçon. Mais c'était, pense M. Wéry, moins une leçon qu'une constatation, et inutile. Néanmoins il la refait, à son tour et non sans verve, dans le style, d'une sécheresse un peu procédurière, qui lui est habituel.

A. G.

**Les Réprouvés,** par EUGÈNE HERDIES. Un acte en prose. — (Bruxelles, Agence Dechenne.)

Protestation, dans une langue pleine d'éloquence et de flamme, contre l'hypocrisie de la loi qui refuse la qualité d'enfant légitime à l'enfant, conçu avant le divorce, de la personne que le divorcé épousera ensuite.

L'auteur parle au nom d'un absolu anarchisme religieux et social. Pour le chrétien la loi est claire, mais elle ne vient pas du code Napoléon, et nous croyons, nous, que la loi religieuse est la seule respectable en ces matières ; mais que ni le code Napoléon ni les petites machineries qui se font à l'hôtel de ville n'ont le droit d'influer sur la destinée de l'enfant, de le condamner avant-naitre à une injuste infériorité sociale. Et cela au nom de qui, grand Dieu, au nom de quoi ? Dès qu'elle ne s'appuie pas sur un principe éternel, aucune loi humaine n'a le droit d'empêcher un individu d'être heureux comme il l'entend.

E. CH.

**Louis XVI,** par MARIUS SEPET. — (Paris, Tequi.)

Bonne étude d'ensemble mais qui n'ajoutera guère à ce qu'on connaît de ce règne sur lequel on a déjà tant écrit.

E. C.

**Belgique et Roumanie,** par le comte GASTON DE LOOZ. — (Bruxelles, Société belge de librairie.)

Il est toujours bon de signaler ce qui se publie sur la Belgique, les œuvres de nature à nous faire mieux connaître aux autres nations et à nous aider à les mieux connaître nous-mêmes. Le comte Gaston de Loos vient d'écrire un intéressant volume intitulé : *Belgique et Roumanie*, qui, à ce point de vue, mérite de ne pas passer inaperçu.

G. d'A.

**La bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo**, moniale bénédictine (1606-1670), par DOM DU BOURG. — (Paris, Perrin.)

Intéressant récit de la vie de cette béatifiée, d'après les documents contemporains et principalement les écrits de Jeanne-Marie elle-même, qui nous renseignent complètement sur ses extases, les grâces dont elle a été favorisée et les tribulations qu'elle a souffertes. A. G.

**Burlington magazine.** — Les numéros parus pour 1913 de cette brillante Revue sont riches, comme toujours, de matière et d'illustrations. Nous citerons particulièrement (janvier et mars) la suite du travail intéressant de M. P. Schubring sur les panneaux de coffrets de mariage italiens qui se trouvent dans les collections anglaises (janvier et février); un curieux article de M. W. T. Whitley sur *Turner as a lecturer* (janvier); la fin de l'étude très documentée de M. A. J. WAUTERS sur *Roger van der Weyden*, étude qui a trait aux peintures que le maître avait exécutées à Louvain, notamment la prétendue *Vierge des Médicis* (Institut Steadel, Francfort-s/Mein): La thèse de l'éminent critique qui paraît solidement fondée en vraisemblance ne manquera pas d'être passionnément combattue par les érudits tournaisiens; M. Gustave Friozzni étudie la reconstitution d'un grand tableau d'autel de Giovanni Bellini, conservé en partie dans l'église de Sant' Ubaldo à Pasaro (février); M. Roger Fry signale une belle madone de Crivelli, dans la collection Lehman, à New-York (mars); M. Valérien van Loga consacre une notice au mystérieux Bermeyo et reproduit une œuvre de ce maître, conservée dans la vieille cathédrale de Salamanque (mars); M. Baldwin Brown et M. Archibald Christie étudient et reproduisent *l'étole et le manipule de S. Cuthbert*, brodés au X<sup>e</sup> siècle et qui se trouvent à Durham (avril); M. Hill et Tancred Borenius donnent d'excellentes notices, l'un sur certains médailleurs italiens; l'autre, sur les œuvres vénitiennes de la collection grand-ducale d'Oldenbourg (avril); M. Laurrie (*the Van Eyck medium*, essaie de déterminer quel était le secret du procédé dont les grands maîtres furent les initiateurs.



# Notules

---

**Déclaration.** Je tiens à déclarer que c'est au nom de tout le Comité de Rédaction de *Durendal* que j'ai décliné la responsabilité du compte rendu du Salon de la Libre Esthétique publié par E. G. G. Ce compte rendu n'était pas conforme aux idées générales de notre revue qui a toujours favorisé l'épanouissement non seulement de la littérature, mais encore de l'art de notre époque, surtout quand cet art est affirmé dans un salon aussi sérieux que *La Libre Esthétique*.

HENRY MOELLER.

**Le Théâtre Belge.** Nous recevons du Comité de Patronage du Théâtre Belge la circulaire que voici :

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que notre Comité a l'intention de continuer pendant la saison 1913-1914 l'essai de théâtre belge qui a été organisé l'hiver passé sous le haut patronage du Roi avec l'assistance des pouvoirs publics.

Voici les principales lignes de notre projet :

Comme l'an passé, la Direction du théâtre royal du Parc montera, en pleine saison, des œuvres belges ainsi que des levers de rideau, avec garantie à chacun d'eux d'un minimum de dix représentations.

Dans le courant de l'année, avec le concours de sociétés dramatiques, huit grandes pièces d'auteurs belges et autant de levers de rideau seront joués dans différentes villes de province.

Le Comité de lecture se composera :

1<sup>o</sup> d'un délégué choisi dans le comité de lecture institué auprès du Ministère des Sciences et des Arts et chargé de désigner les pièces dont la représentation mérite d'être encouragée par l'octroi d'une prime ;

2<sup>o</sup> d'un délégué du Comité de patronage choisi parmi les écrivains qui font partie de ce Comité ;

3<sup>o</sup> d'un délégué des 4 groupements suivants :

a) syndicat des auteurs dramatiques ; b) association des écrivains belges ; c) libre académie de Belgique ; d) amis de la littérature.

Ces différents groupements ont été invités à nommer leurs délégués pour l'année 1913-1914.

4<sup>o</sup> du Directeur de théâtre et de son régisseur. Un vote unique est attribué à ces deux membres.

Ce Comité aura pour mission immédiate de choisir : a) les pièces belges à représenter en saison ; b) les levers de rideau.

Il est tenu de prendre, endéans les deux mois après le jour du dépôt du manuscrit, une décision au sujet des pièces proposées à son choix. Quand une pièce aura été reconnue méritante, son auteur (pour autant que cela lui convienne) sera appelé à la lire devant le comité réuni. Une décision définitive ne sera prise qu'après cette lecture publique.



*Les écrivains qui désirent soumettre leurs manuscrits au Comité de lecture, sont priés de les envoyer, avant le 15 septembre, au théâtre royal du Parc, à l'adresse de M. Prickartz, secrétaire du Comité de lecture.*

Pour le Comité de patronage :

Le Président,

EDMOND PICARD.

### Accusé de réception :

ART : *L'abbaye de Fontenay et l'architecture cistercienne*, par LUCIEN BÉGULE, vol. illustré (Paris, Laurens). — *La sculpture sous les ducs de Bourgogne*, par ANDRÉ HUMBERT. Préface de HENRI ROUJON (idem).

LITTÉRATURE : *L'amour et la mort*. Lettres à mes amis, par CHARLES MORICE (Paris, Meissein). — *Les grands amours travaillent pour le Ciel* ou l'amour chez S. François d'Assise, Ste Claire et Jacqueline de Settesoli, par JEAN DE TOKARY, préface du C. de CRIMENOY. Notice et illustration du frère Angel de la confrérie esthétique : La Rosace (idem). — *La jeunesse de Lamennais*, contribution à l'étude de l'origine du romantisme en France au XIX<sup>e</sup> siècle, par CHRISTIAN MARÉCHAL (Paris, Perrin). — *La famille de Lamennais* sous l'ancien régime de la Révolution, par CHRISTIAN MARÉCHAL (idem). — *Les provinces inébranlables*, par GEORGES DUCROCC. (Paris éd. des Marches de l'Est). — *Mon filleul au jardin d'enfants*, comment il s'élève, par FÉLIX KLEIN (Paris, Colin). — *Bérenger*, textes choisis et commentés, par STEPHANE STROWSKI (Paris, Plon). — *Madame de Girardin*, Textes choisis et commentés par JEAN BALDE (idem). — *La jeunesse de Flaubert*, par EDOUARD MAYNIAL (Paris, éd. du Mercure de France). — *Musset* : Les meilleures pages, introduction d'EUGÈNE EVRARD (Tourcoing, Duvivier).

MUSIQUE : *L'écriture des Musiciens célèbres*, par LOUIS VAUZANGES (Paris, Alcan).

ROMANS : *Le beau couchant*, par GEORGES DELAQUYS (Paris, Plon). *Au soleil couchant*, par MATHILDE ALANICH (idem). — *Les sources vives*, par PAUL MARGUERITE (idem). — *Sur mon chemin*, par RENÉ LA HOULETTE (Paris, Tequi). — *Les harpes Eoliennes*, par GEORGES GRIMAUX (Paris, Perrin). — *Contes belges*, par MARIE DE VILLERMONT (Tamines, Duculot).

POÉSIE : *La maison blanche*, par JOSÉ PERRÉE (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — *L'archipel de joie*, par CHARLES CONRARDY (Bruxelles, L'Aube). — *Le collier des heures*, par LOUIS PAYEN (Paris, Mercure de France).

RELIGION : *Le Christ dans l'église*, par ROBERT HUGH BENSON, traduit par MM. THELIER et P. DERON (Paris, Perrin).

VOYAGES. — *De Java au Japon*, par A. MAUFROID (Paris, Plon).

# La Rosserie de la Reine Pédauque

On vient d'inaugurer, dans le verger d'Hougoumont, un monument à la gloire des héros de France, morts à l'ennemi, le 18 juin 1815. Un orateur, dont le nom a des sonorités bien françaises, M. Hector Fleischmann, a célébré ces preux au nom de leur patrie, dans une noble harangue, dont le grandiloquent lyrisme est tout naturel en des lieux épiques. Ecoutez-le :

« A Waterloo, l'infamie n'est nulle part;  
» l'honneur est partout.... Tout dénonce  
» ici la valeur et montre le courage. Dans  
» le salut qu'on leur doit, *la France* n'ou-  
» bliera pas l'Angleterre. Dans ce verger,  
» elle a montré ce que peut une grande  
» nation quand ses enfants croient en  
» elle. Ici, sans haine, *les vaincus peuvent*  
» parler des vainqueurs.... Si nous élevons  
» ici cette pierre avec cet aigle cabré et  
» résistant, c'est que *nous avons cru* que,  
» dans ce lieu où l'Angleterre, déjà, avait  
» doublement honoré ses morts, on ne  
» trouverait point étrange de voir *la*  
» France se souvenir des siens. «Vous sacri-  
» ferez sur les hauts lieux », est-il écrit  
» dans le Deutéronome. *Nos morts* font  
» de Waterloo un haut lieu de l'histoire  
» et c'est la patrie pour laquelle ils sont  
» tombés qui commande l'hommage qui  
» leur est rendu.... Que penser d'un pays  
» qui, au loin, oublierait ses enfants  
» morts! Mais, ici, ces morts ne sont  
» point en exil. Le passant étranger,  
» trompé par ces doux paysages, ces molles  
» collines et ces nobles verdure, pourrait  
» se dire : « C'est un beau pays; c'est la  
» France ». C'est la France, oui, et pres-  
» que, puisque la terre des morts n'est  
» jamais une terre étrangère. Et comment  
» pourrait-elle l'être, ici, dans ce pays  
» dont les pères *avec les nôtres* ont com-  
» battu pour les mêmes causes sous les  
» mêmes étendards? Non, non, terre de  
» Waterloo et terre d'Hougoumont, *tu*  
» ne nous es pas étrangère! Tu es faite des  
» os de nos pères, de la poussière de nos  
» ancêtres et de notre race... Cette défaite,  
» il est bon de la mâcher et de la remâcher,  
» comme ces soldats qui, revenant d'Aus-  
» terlitz et de Wagram, mâchaient le  
» laurier dont le goût leur demeurerait à la  
» lèvres avec le désir de le retrouver et de  
» le reconquérir. »

Or, voici ce qui donne à cette éloquence patriotique sa pleine saveur :

M. Hector Fleischmann est né à Saint-Nicolas (Flandre orientale, Belgique).

\* \* \*

Charles Potvin renaît! A l'occasion de la joyeuse entrée du Roi à Liège, M. Michel Bodeux publie ce délicieux poème :

La cloche sonne !

Le canon tonne !

Un vent fatal souffle et bruit  
Dans le silence et dans la nuit.  
La foule court, sombre et défaite,  
Vers son Roi, mort dans la retraite.

La cloche sonne !

Le canon tonne !

Les voix d'airain sous le ciel gris,  
Lancent au loin leur fier roulis  
La foule court, avec ivresse,  
Vers le Roi blond, plein de promesse.

La cloche sonne !

Le canon tonne !

Deux cœurs de femme ont tressailli,  
L'une est la mère au front vieilli,  
L'autre est l'épouse au cœur de flamme.  
Un Roi de rêve est dans leur âme.

La cloche sonne !

Le canon tonne !

Des cris ardents fendent les airs.  
Les sabres nus ont des éclairs,  
Le drapeau belge étend son voile,  
Le Roi de paix marche à l'étoile.

24 décembre 1909.

\* \* \*

Et vous aussi, Pierre Nothomb, vous écrivez un peu vite, parfois, et comptez trop sur une mémoire faillible. Le « bre-lan d'excommuniés » que chanta Léon Bloy ne se compose pas de Barbey d'Aurevilly, Paul Verlaine et... Villiers de l'Isle-Adam, « l'enfant terrible », le « pestifère » et l'« insensé ».

Si Barbey y figure « l'enfant terrible », Verlaine y est le « lépreux », et le « fou », c'est Hello.

Et l'on se demande, à vous lire, par quel miracle de sagacité M. Albert Giraud aurait pu, dans son *Réveil ingénu* que

publiait la *Jeune Belgique* en juin 1893, évoquer la conversion de son ami Olivier-Georges Destrée, conversion que vous datez vous-même de 1895.

\* \* \*

M<sup>me</sup> Jane Catulle Mendès n'est pas flattée de la figure que lui a faite le dessinateur Rouveyre, dans les *Visages des Contemporaines*. Elle plaide. Mais il n'est pas sûr du tout que, plaideuse, elle fasse figure meilleure.

\* \* \*

S. M. le Tsar de Bulgarie nous adresse ce télégramme :

« Roche Tarpéienne voisine du Capitole. Prévenez Rouvez. »

\* \* \*

Notre ami Victor Kinon travaille d'arrache-pied à une ode au muscle belge. Elle sera dédiée à M. Philippe Thys, coureur-cycliste.

LE GRAND ROSSART.

















# Et ils lui répondirent :

Que nous importe? c'est ton affaire

---

à L. de GHISTELLES.



Vous vous rappelez, mon cher ami, cette journée de Pâques que nous avons passée ensemble dans votre Ermitage, sur la route d'Oudenburg, auprès du canal qui va d'Ostende à Furnes.

J'ai conservé, de cette journée de Pâques en Flandre, un souvenir que je garderai jusqu'à la mort.

...Mais aussi, pourquoi la grande plaine maritime avait-elle, ce matin-là, une si divine douceur sous la brume opalisée — sous l'infinie brume lumineuse qui semblait tendre l'espace d'une poussière de flammes...

Je vous avais dit : « *glorious day...* » pour traduire mon impression; et vous m'avez dit : « non, jour *aimant*; les choses ne sont pas glorieuses, aujourd'hui; elles sont affectueuses ».

Et c'était bien cela : tout, les souffles, rafraichis d'avoir longé la plage ourlée de la neige des vagues, odorants d'avoir passé sur la griserie des vergers en fleurs; les voiles, pareilles sur la mer à des gouttes de lumière; les vieilles tours aux longs regards hantant les horizons; toutes les choses semblaient heureuses et fraternelles.

Une fois de plus, au cours des années, l'émoi de la semaine miraculeuse sourdait de la terre neuve, enveloppait les êtres et les âmes et les baignait dans « l'enchantement du Vendredi-Saint ».

A l'office du matin, avec les laboureurs et les pacants, nous avons relu les paroles mystérieuses de l'Évangile de St-Jean, les mots inouïs qui sont comme gonflés d'un indicible émoi — comme certains fruits trop lourds, qui se fendent...

Après le déjeuner, dans la salle emplie d'une clarté fraîche, vous m'avez montré une vieille bible aux curieuses enluminures. Le livre était ouvert à cette page étonnante qui raconte le miracle de l'aveugle-né.

Le narrateur a noté, en quelques lignes inoubliables, le bavardage des disciples : « *Maître, qui donc a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle?* » ; les commérages des juifs : « *N'est-ce point là l'homme qui était assis et mendiait? — C'est lui — Point du tout; mais c'est quelqu'un qui lui ressemble* » ; et l'enquête soupçonneuse des pharisiens qui interrogent le miraculé, voulant tirer de lui tous les détails de son histoire, et qui font venir les parents pour leur demander : « Est-ce bien là votre fils, que vous dites né aveugle? » — et la réponse de ces rustres, défiants et mal embouchés : « Demandez-le lui; il est assez vieux pour parler de ce qui le regarde ».

Les pharisiens, alors, prennent leur décision : ils font revenir l'homme : « *Rends gloire à Dieu!* Nous sommes certains, nous, que cet homme est un pécheur ».

Mais l'homme ne se laisse pas « cuisiner » : « Que ce soit un pécheur, je l'ignore; je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle, et maintenant je vois! ».

Et comme on lui demande de nouveau comment cela s'est passé, le faquin de répondre : « Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu... Pourquoi voulez-vous l'entendre encore? *Est-ce que, vous aussi, vous voulez devenir ses disciples?* »

Sur ce, fureur des pharisiens : « Sois toi-même son disciple ! Nous, nous sommes les disciples de Moïse ! Quant à celui-ci, nous ne savons d'où il est ».

Et l'homme ricane : « *C'est surprenant!* Ils ne savent pas d'où il est ? Et pourtant, il m'a ouvert les yeux ». Et, carrément, le miraculé leur dit leur fait : « Si cet homme n'était pas de Dieu, il n'aurait pas cette puissance ».

Là-dessus, ils le jettent à la porte : « Comment ! tu es né tout entier dans le péché, *et tu prétends nous donner des leçons !...*

Et vous me demandiez : « N'est-ce pas que tout cela vit, que tout cela est la réalité saisie sur le vif par quelqu'un qui en a été le témoin ? N'est-ce pas que tout cela est *raconté à la Balzac!* »

Et j'ai supposé que cette phrase devait être dans votre

bouche une formule superlative d'éloge — car, Dieu merci, ni vous ni moi ne nous sommes gavés de la pénible prose balzacienne...

\*  
\* \*

Cependant, si le récit avait votre assentiment, un point vous donnait souci. Vous avez fini par me l'expliquer :

Comment l'Écriture-Sainte a-t-elle pu représenter, sous un jour qui semble défavorable, l'histoire du dévouement de Pierre, dont la tradition a fait « le reniement de Saint-Pierre ? »

Récapitulons les faits :

Lorsque la cohorte est arrivée, avec des torches, avec des épées et des bâtons, — dans le bois d'oliviers où les derniers fidèles sont restés avec Jésus, où ils ont fini par s'endormir d'un sommeil harrassé, sous le ciel bas que traversent des souffles chargés d'angoisses — les disciples ont essayé de défendre leur maître.

Pierre, l'ancien pêcheur du lac de Tibériade — l'homme tout d'une pièce qui avait crié à son maître : « Je ne vous abandonnerai jamais ! quand bien même tous les autres vous abandonneraient, moi, je ne vous abandonnerai pas ! » — Pierre a saisi un sabre ; il frappe : coup impuissant, frappé à la manière du rustre et non de l'escrimeur : il n'aboutit qu'à emporter l'oreille à un valet. (Le narrateur nous a conservé son nom : cette homme se nommait Malchus.)

Jésus dit : « Remets ton épée dans le fourreau ».

Les disciples s'enfuirent.

Pierre, cependant, suivit de loin. Une vieille bible de mon enfance le montre, dissimulé dans une défroque couleur de muraille, tapi au long des maisons à pignons des ruelles.

Et voilà que le rude plébéien, guidé par l'amour, se fait subtil. Il arrive à se glisser, incognito, jusque dans le prétoire, prêt à toute éventualité, prêt à saisir n'importe quelle occasion pour venir au secours de son maître : on ne sait pas ; un hasard peut se présenter...

Il est là, dans la gueule du lion, au milieu des satellites, dans le tribunal même. Pourvu qu'il ne soit pas reconnu...

Il rôde dans l'ombre.

Un contre-temps se produit ; il fait froid et on a allumé des feux. « Il faisait froid. Les satellites et les valets avaient allumé du feu au milieu de la cour et, rangés autour du brasier, les uns assis, les autres debout, ils se chauffaient. »

Et voici que la portière s'approche de Pierre et le dévisage. Pierre se trouble. Va-t-il être reconnu, jeté à la porte, privé de tout espoir de revoir son maître, de le secourir ? Et la femme dit : « En voici un qui était avec le Nazaréen... » Il proteste : « Femme, je ne le connais pas ! je ne sais... je ne puis comprendre ce que tu dis ... »

L'alerte est passée ; il respire. Obstinément, il reste dans cette cour, où tout, un geste, l'accent de sa voix peuvent le faire reconnaître et le trahir. Et successivement, au cours de cette heure mortelle, des gens croient le reconnaître, lui disent : « Tu es un de la bande ; ton langage prouve que tu es de Galilée ; je t'ai vu tout à l'heure dans le jardin... »

Il reste jusqu'au moment où il voit passer son maître.

Et vous vous inquiétiez : pourquoi avoir taxé de trahison ce qui n'était qu'un suprême dévouement au Maître qu'il essayait de sauver ?

Peut-être fut-ce Pierre qui, dans le désarroi de cette nuit, s'en alla pleurer et s'accuser auprès des siens ; et peut-être l'historien sacré a-t-il recueilli cette version sans la contrôler. Ou bien n'y a-t-il pas eu une erreur d'un copiste — ou une tradition du vulgaire, tradition dépourvue d'autorité orthodoxe, a-t-elle faussé l'interprétation du texte ?

Vous me demandiez, avec un peu d'anxiété, mon opinion.

Je vous fis remarquer que je n'étais nullement qualifié pour donner une opinion en la matière, et qu'il serait naturel, si vous vouliez des éclaircissements, que vous en écrivissiez à Malines.

Vous jugeâtes que cette réponse était pleine de sens.

\*  
\* \* \*

Avez vous écrit à Malines ? Je l'ignore.

Mais, des choses sur lesquelles nous dissertâmes ce jour-là il en est une qui est restée dans ma mémoire.

Vous me parliez de l'autre trahison, authentique celle-là : de Judas.

Et vous me disiez l'horreur dont vous secouait cet épouvantable récit.

Il y a là, me disiez vous, une scène, tracée en quelques mots, dont le réalisme psychologique vous plonge dans le tréfond de la vilénie humaine : jamais l'ignominie de l'âme humaine, toute l'horreur d'être homme n'a été burinée, au scalpel, comme dans ces trois lignes du narrateur sacré.

Il faut se représenter cela :

Judas, je le connais : je l'ai vu plus d'une fois sur nos routes. Son type est bien précisé : il est de taille petite, mais sa carrure de rustre le fait paraître solide : le nez écrasé, la barbe non pas crépue, mais « crollée », comme disent les gens d'ici. Il est avare, envieux, anémié par sa misère physiologique d'avare. Au demeurant, intelligent, dans un certain sens ; agité ; l'esprit d'hérésie est en lui ; c'est l'hérésiarque-né.

Et alors, c'est la scène qui dépasse *en horreur froide* les abîmes que jamais on a pu creuser dans l'infamie de l'homme : Judas est revenu affolé vers ses complices, ses associés, ceux qui l'ont poussé sur la pente savonnée ; on lui avait dit : « Il faut rendre service ; c'est pour le bien public ; cela vous vaudra récompense et honneur. Et puis, vous ne risquez rien ; on le punira, un peu, pour l'exemple, dans son propre intérêt. Vous lui aurez rendu service. On vous en saura gré ; on vous donnera de l'argent, et votre nom sera honoré ».

Et puis, c'est la condamnation à mort. Il court vers eux : « Nous sommes coupables, nous avons péché. C'est ma faute ; sans moi, tout cela ne serait pas arrivé. Je viens vous demander pardon du crime que j'ai fait commettre, de l'abîme que j'ai creusé sous nos pas. Mais il est temps encore ; tout peut se réparer... Il faut courir chez Pilate, le sauver. Et cet argent, tenez, je vous le rapporte ; il me brûlait. Reprenez-le ».

Et le narrateur du récit sacré nous dit : *Ils lui répondirent : QUE NOUS IMPORTE ? C'EST TON AFFAIRE.*

. . . . .

Il me semble, qu'après cela, l'enfer a dû paraître, à ce damné, un lieu de Bonté et de Miséricorde.

Vous me racontiez cela. Et j'ai essayé de reproduire, sténographiquement, vos paroles.

Ce que je n'ai pu reproduire, c'est votre pensée, qui s'exprimait par un geste, par le timbre de votre voix, par des silences.

...  
 ... *Toute l'horreur d'être homme*

## I

LE GRAND-PRÊTRE.

Il faut en finir avec cet homme... sinon, ces gens-là nous mèneront loin...

(*S'adressant à Nathania*s). Il faudrait nouer des intelligences avec un des gens de sa suite, de manière à dresser un piège serré, où on le prendrait sans esclandre.

NATHANIAS.

Ce sont tous des exaltés. Il n'y a aucun moyen de gagner un de ces gens-là...

LE GRAND-PRÊTRE.

Mon cher, avec de l'argent on fait ce qu'on veut.

(*Nathania*s fait signe qu'il a compris, et sort.)

## II

(*Un sentier, au flanc d'une colline. Au tournant du chemin, une taverne. — Il fait une chaleur accablante.*)

JUDAS (*agité, en sueur — marmonant*)...

Pourquoi moi?..

Parce que c'est moi...

(*Il s'assied sur un banc.*)

..... Ce n'est pas une raison parce que je suis né à Iscariote, qu'on me fasse faire toutes les corvées. Quand il s'agit des autres, c'est toujours bien... IL est plein de prévenances pour eux. Les autres, les autres peuvent vaquer à leurs affaires, goûter la beauté des blés qui ondulent au long des sentiers, des soirs qu'emplit une douceur mauve et inexprimable... Il n'a pour eux que des paroles d'aménité.

Je ne puis pas dire qu'il m'adresse des paroles désagréables ; non, — mais c'est la manière, la manière de faire... Je sens bien que pour moi il est autre.

J'en ai assez. Tous sont contre moi. — Il faut qu'à la fin je montre à ces gens-là de quel bois je me chauffe.

C'est parce que je fais toutes les courses, toutes les corvées, parce que je fais les commissions des autres, que tout est toujours assez bon pour moi.

..... Si j'étais riche ; si j'avais une bourse emplie de vingt ou trente deniers, on me respecterait. Vous verriez comme ça changerait : ils seraient tous à mes pieds.

. . . . .  
(*Entre Nathania.*)

NATHANIAS.

Compagnon, salut...

Quelle chaleur...

(*Il s'assied sur le banc.*)

Quelle chaleur... si ce temps continue, la moisson sera perdue. Que dit-on de cela ? Il y en a qui disent que les gens du Nazaréen peuvent faire pleuvoir par leurs invocations... mais je crois que c'est une mauvaise affaire.

Je n'aime pas beaucoup ces gens-là... Ils ont toujours l'air amène, bien, parfait ; mais c'est une cause de trouble dans la cité ; et s'ils pouvaient vous faire quelque mauvais coup, dans le dos, ils n'hésiteraient pas...

JUDAS (*entre ses dents*).

Il est certain que si je pouvais leur faire un tour de ma façon...

NATHANIAS (*debout et lui indiquant l'auberge*).

Allons prendre quelque chose.

### III

(Dans la taverne. JUDAS et NATHANIAS attablés.)

JUDAS.

Mais cependant, trahir mon maître...

NATHANIAS.

Mais, mon cher, il n'est pas question de le mettre à mort.

Le Grand-Pontife et nos prêtres sont des civilisés, que diable ! voyons...

*Le Grand-Prêtre vous connaît. Il fait beaucoup de cas de vous. Il m'a encore parlé de vous, hier. Il me disait : Judas d'Isariote*



est quelqu'un qu'il faudrait suivre; on devrait lui confier un poste important; une bonne place. « Vous devriez lui faire comprendre, me disait-il, que la place d'un homme tel que lui, avec ses capacités, n'est pas chez des gens de peu. »

Et puis, mon cher, il s'agit d'un service à rendre à la chose publique; c'est le devoir de tout bon Israélite de savoir se dévouer à l'occasion. Et puis, nous ne demandons pas aux gens de travailler pour rien...

L'occasion est bonne, pour vous, de vous mettre en lumière. Et vous savez, l'occasion ne se présente qu'une fois. On vous ferait un petit capital : vingt ou trente deniers. Or, avec un petit capital de début, on peut faire beaucoup. Tout est là : avoir un petit capital de début, — pour s'installer : le sanhédrin voudrait un bon banquier. Il n'y en a pas pour l'instant sur la place. Et cependant pour quelqu'un de capable, il y a, en ce moment, de bons petits arbitrages à faire entre le cours du denier et celui de la drachme. Si vous étiez Me Judas, dirigeant un bureau, avec de bons employés sous vos ordres, dans une belle maison, bien fraîche, un comptoir sur la place du Litostroton, cela vous vaudrait mieux que d'être un traîne-la-patte.

. . . . .

JUDAS

Je ne dis pas non; je réfléchirai... Je ne dis pas oui, mais je réfléchirai.

#### IV

*(Au Sanhédrin. — Le Grand-Prêtre et les rabbins sont en séance.  
Entre Judas. — Il fait quelques pas, comme un homme qui titube.)*

JUDAS *(d'une voix éteinte)*.

Pardon...

Pardonnez-moi... Nous avons livré le juste. Comment avons-nous fait cela? Comment est-il possible que nous ayons fait cela, mon Dieu?..

Dans le bois de Gethsémani, je l'ai baisé sur la joue... sous les oliviers de Gethsémani.

Il était là comme un agneau... Je l'ai baisé sur la joue... et puis...

... Comment me pardonneriez-vous? c'est moi qui suis la cause de notre crime...

Mais il est temps encore : il faut courir chez Pilate. Tout peut se réparer.

Je suis venu en courant; mes pieds saignent...

Je vous rapporte l'argent. Il me brûlait...

LE GRAND-PRÊTRE.

Que nous importe ! c'est ton affaire.

JUDAS (*il semble n'avoir pas compris*).

Quoi?... que dites-vous?

LE GRAND-PRÊTRE (*accentuant*).

Je dis : ça ne nous regarde pas. Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse ? C'est ton affaire.

JUDAS (*suppliant*).

Mais il va périr... mais, en ce moment, on le crucifie sur le calvaire...

(*Il promène autour de lui des regards fous; il a compris. (hurlant)* :

Croulez, croulez sur moi ! et c'est moi qui... c'est moi... hurlez ! hurlez ! hurlez !

« C'est ton affaire !... » Tu me dis cela, toi... à moi !... Vous l'entendez, ils disent : « C'est ton affaire... »

Mais voyez, mes cheveux ont blanchi en une nuit. Misérables ! misérables ! monstrueux...

LE GRAND-PRÊTRE.

A qui parlez-vous ? Faites attention à ce que vous dites.

UN RABBIN.

Tâchez d'être poli, espèce de malotru.

DEUXIÈME RABBIN.

Ca vient faire de l'esclandre ici, et ça n'a même pas de chaussures.

TROISIÈME RABBIN.

Mon ami, vous n'avez pas reçu une éducation soignée.

Tous.

Vous ne comprenez pas ce qu'on vous dit ? on vous dit : c'est votre affaire ; ça ne nous regarde pas. — Fallait pas qu'il y aille. — Il y en a toujours qui veulent faire le malin.

— Qu'on le jette à la porte.

## V

(*Au sanhédrin. Les mêmes.*)

UN MESSAGER.

Le Nazaréen vient d'être mis en croix sur le calvaire.

(*Long silence.*)

UN RABBIN.

... Et cet individu qui est venu ici faire de l'esclandre... A-t-on idée d'un va-nu-pieds venant nous lancer ses injures? J'en tremble encore.

DEUXIÈME RABBIN (*poussant du pied le sac*).

Il n'a pas voulu de son argent.

TROISIÈME RABBIN.

Il nous a rapporté notre argent, c'est parfait.

LE GRAND-PRÊTRE.

Cet argent est le prix du sang. On ne peut le verser dans le trésor.

TROISIÈME RABBIN.

Combien est-ce?

LE GRAND-PRÊTRE.

Trente deniers.

TROISIÈME RABBIN.

Ce n'est pas une raison de laisser perdre cet argent. On peut toujours utiliser trente deniers.

QUATRIÈME RABBIN.

Je vous signale une occasion à faire. On pourrait acheter le champ du potier. Nous en avons besoin depuis longtemps. Le potier n'a laissé, en fait de succession, que des dettes et sa veuve est dans la misère.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il faut lui dire que nous n'avons pas besoin de son terrain; que nous ne le ferions servir que comme déversoir pour les détritrus, mais que, parce que c'est elle, on veut bien aller jusqu'à vingt-neuf ou trente deniers.

UN RABBIN. Ce Judas, au fond, nous pouvons lui brûler un fameux cierge.

LE GRAND PRÊTRE. — Qu'il aille se faire pendre!

LÉON RYCX.

# Les Nibelungen

Trilogie allemande de FRIEDRICH HEBBEL

---

## TROISIÈME PARTIE <sup>(1)</sup>

---

### La vengeance de Kriemhild

Tragédie en cinq actes

#### ACTE V.

Devant la salle.

*Incendie, tourbillons de flammes et de fumée. Partout des Nibelungen armés d'arcs. De larges escaliers conduisent de part et d'autre à la salle, s'y rejoignent et forment balcon.*

#### SCÈNE I

HILDEBRANT. — Quand donc ces lamentations cesseront-elles?

DIETRICH. — A la mort du dernier d'entre eux.

HILDEBRANT. — Ils maîtrisent le feu ! Regarde ! Regarde ! Quels tourbillons de fumée !

DIETRICH. — Ils éteignent l'incendie à flots de sang !

HILDEBRANT. — Ils y baignent jusqu'aux genoux, leur casque sert de seau.

#### SCÈNE II

*La porte de la salle s'ouvre avec violence. Hagen paraît.*

HAGEN. — Pouah ! — (*Il se retourne.*) Qui survit me réponde !

HILDEBRANT. — Le noble Hagen est prêt d'étouffer ; il chancelle !

DIETRICH. — Tu es redoutable, Etzel ! L'épouvante que tu vis au ciel, tu la sèmes sur la terre.

HAGEN. — Par ici, Giselher, il y a de l'air !

---

(1) Voir les numéros de septembre, octobre, novembre 1912 et les numéros de janvier, février, avril, juin et juillet 1913.

GISELHER (*de l'intérieur*). — Comment sortir ?

HAGEN. — Longe la muraille ! Que ma voix te guide. (*Il rentre un peu dans la salle.*) Ne tombe pas ! C'est un monceau de cadavres !

GISELHER. — Ah ! — Je revis ! je tombais ! — On y étouffe ! — Je préfère brûler vif !

### SCÈNE III

*Gunther, Dankwart et Gerenot paraissent. Rumolt est au milieu d'eux.*

GUNTHER. — Je vois la porte.

DANKWART. — Vite ! Vite !

GERENOT (*aspirant l'air*). — Quelles délices !

GUNTHER (*a Rumolt qui s'affaisse*). — Il n'en a plus de profit !

HAGEN. — Mort !

DANKWART. — Debout, échanton ! — Il expire.

GISELHER. — A boire ! Je meurs de soif ?

HAGEN. — Retourne au cellier, il regorge de vin rouge. Bien des fûts saignent encore !

HILDEBRANT. — Comprends-tu ? (*montrant le tas de cadavres.*) Les bondes vides, les voilà !

DIETRICH. — Dieu nous garde !

HAGEN. — Quelle chance que la salle soit voûtée ! Sans cette cuirasse de pierre qui nous protège d'une pluie d'airain, rien n'eût aidé !

GUNTHER. — Ma cuirasse me brûle !

HAGEN. — Tourne-toi du côté du vent, il nous est favorable.

GUNTHER. — Souffle-t-il encore ?

### SCÈNE IV

KRIEMHILD (*apparaissant à une fenêtre*). — Eh bien, héraut d'armes ?

HILDEBRANT. — Des flèches !

(*Les archers tendent leurs arcs.*)

HAGEN. — Je vous protège encore ! (*Il élève son bouclier qui tombe et roule au bas de l'escalier.* — Arrière ! — (*Il crie aux Huns.*) — Avant d'en rire, regardez-y ! Ce n'est pas mon bras qui a faibli, mais le poids des armes qui me l'arrache. Tous vos traits s'y sont fixés.

### SCÈNE V

HILDEBRANT. — Je n'y tiens plus ! Finissons-en !

DIETRICH. — Ne me le demande pas ; je suis le serviteur d'Etzel : je le sers de plein gré, mon devoir est de lui rester fidèle plus que tout autre.

HILDEBRANT. — Souviens-toi !

DIETRICH. — Silence !

HILDEBRANT. — Le terme que tu fixas à ton obéissance est échu. Les témoins de ta promesse attendent.

DIETRICH. — Ce terme ne peut échoir aujourd'hui !

HILDEBRANT. — Aujourd'hui ou jamais ! Les héros que Dieu garda miraculeusement jusqu'à ce jour, vont mourir.

DIETRICH. — Je ne tenterai pas de les sauver ! — Que ce soit le signe qui doit me conduire au trône ou me ramener au fief où j'ai vécu, je suis prêt à obéir.

HILDEBRANT. — Eh bien ! puisque tu te tais, c'est moi qui parlerai !

DIETRICH. — Ne parle pas, tu n'y gagnerais rien. (*Il lui pose la main sur l'épaule.*) — Cher Hildebrant, quand un incendie éclate sous un toit, le serviteur qui s'en éloigne après la tâche requise, ne retourne-t-il pas aussitôt ? Ne jette-t-il pas ses vêtements de fête pour aider à combattre le feu ? Comment veux-tu que Dietrich s'éloigne à cette heure ?

HILDEBRANT. — Ils jettent de nouvelles victimes ! Seigneur ! par grâce ! l'enfer est repu !

DIETRICH. — Je n'y puis rien, malgré moi ! Le crime a provoqué le meurtre ; ne songe pas à les séparer, leur droit est égal. Si la vengeance ne s'apaise d'elle-même, ou ne se dégoûte de ses propres victimes, rien n'en viendra calmer la fureur.

HILDEBRANT (*qui s'est approché de la salle, revient*). — A défaut de valets, voilà les héros qui tombent ! On ne les reconnaît plus qu'à leur armure. — Le brave Iring conduisait leur troupe. Ne demande plus de l'embrasser ; il est trop tard maintenant ; sa tête est calcinée !

DIETRICH. — Quel cœur fidèle !

(*Hagen paraît de nouveau au balcon.*)

HILDEBRANT. — Hagen encore !

## SCÈNE VI

Kriemhild paraît

KRIEMHILD. — Des flèches ! (*Hagen s'éloigne.*) Quels sont ceux qui survivent ?

HILDEBRANT (*montrant la salle*). — Viens ici ! Regarde toi-même !

DIETRICH. — Tous les Burgondes sont morts.

KRIEMHILD. — Mais Hagen vit !

DIETRICH. — Sept mille Huns sont tombés.

KRIEMHILD. — Mais Hagen vit !

DIETRICH. — Le brave Iring n'est plus.

KRIEMHILD. — Mais Hagen vit!

DIETRICH. — Le noble Thüring, Irnfried et Blödel et Volker sont morts.

KRIEMHILD. — Mais Hagen vit! — Achevez le compte! Allez! dussiez-vous en être les dernières victimes, qu'importe! Je donne un monde pour sa tête!

HILDEBRANT. — Démon!

KRIEMHILD. — Pourquoi m'insultes-tu? — Mais non! Insulte à souhait, atteins ceux que tu veux épargner, car je suis l'œuvre de ceux que tu tâches de soustraire au châtement. Si je verse du sang à y étouffer le monde, si j'amoncelle des cadavres jusqu'au ciel, c'est leur crime qui grandit et non ma faute! Oh! ne me cache pas mon image, sa vue ne m'horripile point; chacun de mes traits accuse ces monstres et non pas moi, ils m'ont tourné l'esprit et le cœur. Tu m'accuses de trahison et de lâcheté? Mais qui donc m'apprit à prendre les héros au piège? Tu me dis sourde à la pitié? Mais qui le fut alors que les pierres s'attendrissaient? Non, en toutes choses, je ne suis que leur simple reflet, et qui hait le démon, loin d'en souiller l'image de crachats, le frappe lui-même et le chasse du monde.

## SCÈNE VII

Hagen reparait

HAGEN. — Le roi Etzel est-il ici?

KRIEMHILD. — Je commande en son nom. Que veux-tu?

HAGEN. — Le franc combat en champ libre.

KRIEMHILD. — Je le refuse et dis : s'il ne dépendait que de moi, tu n'aurais d'autre combat que celui de la faim, de la soif et du feu!

DIETRICH. — Le roi, en personne!

## SCÈNE VIII

Etzel entre

HAGEN. — Est-ce par ton ordre, Etzel, qu'on mit le feu à la salle, alors que nous bandions nos plaies?

ETZEL. — On n'a pas livré nos morts, tu m'as refusé le corps de mon enfant.

DIETRICH. — Refus abominable!

ETZEL. — Nous avons coutume de brûler nos morts; tu l'ignores peut-être, sache-le à présent!

HAGEN. — C'est bien, nous voilà quittes. Mais accorde-nous ce que tu ne peux refuser, à moins de te couvrir d'une honte éternelle.

KRIEMHILD. — Il n'y a d'autre honte que celle de t'écouter plus longtemps. Des flèches ! Des flèches !

HAGEN. — C'est donc une femme qui commande en ces lieux ?

ETZEL. — Ne t'en plains pas ; c'est aux mains d'une sœur que j'ai remis votre sort.

KRIEMHILD. — Ils refusèrent de livrer les morts pour attirer ceux que la colère ne fouettait pas !

ETZEL. — Race pour race ! Ils ont éteint la mienne, la leur ne survivra pas !

KRIEMHILD. — Que vois-je ? Le vieux Rüdèger transporté de colère ?

### SCÈNE IX

*(Rüdèger chasse un guerrier Hun, l'abat d'un coup de poing.)*

RÜDEGER. — Là ! Crache encore ton venin !

ETZEL. — Sers l'ennemi avec moins de chaleur, Rüdèger, nous comptons assez de morts sans toi.

KRIEMHILD. — Quel est le crime de cet homme ?

RÜDEGER. — *(à Etzel)* Ne suis-je ton ami que de nom ? Happé-je les présents comme les chiens la viande ? Mes coffres sont-ils sans fond et mon épée est-elle de bois mort ?

ETZEL. — Qui donc osa le prétendre ?

RÜDEGER. — Ne me reproche pas de punir ce gamin, il me l'a dit tout à l'heure, tandis que les larmes aux yeux, je songeais à toutes les misères qu'apporta ce solstice. Son clan l'approuvait en hurlant.

KRIEMHILD. — Ainsi, tout un clan l'entourait ? Seigneur Rüdèger, la punition est trop forte. Si beaucoup partagent l'avis de cet homme, il en est d'autres qui sont prêts à te rendre justice. Mais il y avait meilleure réponse à tout cela : tirer l'épée, en frapper les Nibelungen.

RÜDEGER. — Qu'entends-je ? Oublies-tu que c'est moi qui les amenai en ces lieux ?

ETZEL. — A toi donc de les faire disparaître.

RÜDEGER. — Mon roi, n'en demande pas autant ! Tu me permis à peine de te rendre les services que j'offrais, exigerais-tu déjà ceux que je dois refuser au prix de ma vie même ? Ce n'est pas que je veuille ou que je puisse les défendre, non, mais je les guidai loyalement ; comprends que s'il m'est impossible de les protéger contre toi, je puis moins encore te prêter mon bras pour les frapper.

KRIEMHILD. — Tu parles en homme libre qui se retire à son gré ?

RÜDEGER. — Si je rends mes fiefs qui m'en empêcherait.



KRIEMHILD. — Qui? Ton serment! Tu ne peux me refuser quoi que ce soit ; obéis donc ! C'est sa tête qu'il me faut !

RÜDEGER. — Je ne puis t'accuser de mensonge et pourtant tu ne dis pas la vérité, car la femme qui reçut mon serment n'est pas celle qui s'en réclame aujourd'hui !

ETZEL. — Brave Rüdeger, je ne cherche de preuve de ma fidélité qu'en la tienne ; mais dis-moi, en est-il question à cette heure? Les Burgondes sont au ban de la nature ; ils se sont armés de ce qui avait fui dans l'abîme, avant la création du monde, du rebut des éléments qui se perdait dans les ténèbres quand la sphère s'arrondissait.

KRIEMHILD. — Bien dit! — Le fer empoisonné couvre de honte celui qui l'invente, mais qui s'en fait une défense contre ce fer même, n'y trouve qu'honneur.

RÜDEGER. — Qu'il en soit ainsi, c'est possible, je ne le conteste pas : mais songez que je leur offris le pain et le vin quand ils franchirent le Danube et que je les conduisis jusqu'au seuil de ce palais. Puis-je lever mon glaive contre eux maintenant qu'ils sont dans la détresse suprême? Quand, pour les accabler, la terre entière se soulèverait, à la lueur des coutelas et des faux, quand même les pierres voleraient, je me sentirais toujours lié envers eux! Non! Si ma main s'arme dans cette lutte, ce sera tout au plus d'une bêche.

ETZEL. — Je t'épargnai autant que je pus. Je n'ai rien exigé de toi avant ce moment suprême.

RÜDEGER. — Pitié! Pitié! Que dirais-je, si mon gendre, le jeune Giselher, s'avançait au-devant de moi et me tendait la main? Et si ma force triomphait de son courage, de quel front reverrais-je ma fille? (*à Kriemhild*). C'est le regret de l'époux disparu qui te pousse à cette vengeance, voudrais-tu en accabler mon enfant innocent en tuant son père et celui qu'elle aime? C'est ce que tu demandes en exigeant que je te venge, car quelle que soit l'issue du combat, le vainqueur tombera vaincu, et il n'y aura personne pour divulguer la fatale nouvelle.

KRIEMHILD. — Tu pouvais tout prévoir ; tu savais à quoi t'obligeait ton serment.

RÜDEGER. — Je n'en savais rien, et par le Dieu tout-puissant qui nous écoute, tu en savais autant que moi! — Le pays était plein de tes louanges ; c'est dans ton œil que je vis la première et la dernière larme, car ta main bienfaisante avait calmé toute douleur. Partout on te bénissait : Avant de s'endormir, l'enfant te vouait sa dernière pensée ; la coupe qu'on vidait, le pain qu'on rompait, tout venait de toi! Qui pouvait croire qu'une telle heure sonnerait jamais! L'eussé-je entrevue, loin d'attenter à la vie des rois, tes frères, j'aurais donné la mienne et refusé le serment que tu exigeais! Mais suppose que tu les aies vus, comme je les vis, groupés autour de ta vieille mère, qui se rendait à l'église, te serait-il jamais venu à l'idée qu'un jour tu pusses exiger leur vie! Comment donc l'aurais-je pressenti, moi!

Comment aurais-je pu refuser le meilleur, le plus noble des prétendants à la main de ma fille?

KRIEMHILD. — Ce n'est pas la vie de mes frères que j'exige aujourd'hui; la porte est large ouverte pour tous, hormis pour un seul. Qu'ils déposent les armes, et me jurent la paix, ils seront libres. Va! Avertis-les une dernière fois!

## SCÈNE X

*(Giselher paraît au balcon.)*

GISELHER. — Est-ce toi, ma sœur? Aie pitié de ma jeunesse!

KRIEMHILD. — Descends. Aussi affamé qu'il soit, qui est au festin te fera place. Moi-même je t'offre la boisson la plus fraîche du cellier.

GISELHER. — Je ne puis abandonner les miens!

KRIEMHILD. — Reviens avec les fils d'Ute : Qu'elle n'enterre pas avec douleur ce qu'elle enfanta dans la joie!

GISELHER. — Il en est d'autres que ceux-là!

KRIEMHILD. — Tu oses me le rappeler? — Le temps de la grâce est passé! Il n'est de miséricorde que pour celui qui abattra la tête de Tronjer et me l'apportera!

GISELHER. — J'ai honte de ma plainte!

*(Il disparaît.)*

RÜDEGER. — Je t'en avais prévenue.

KRIEMHILD. — Voilà ce qui me répugne. Félons, ils versent le sang du plus noble des héros comme de l'eau fétide; fidèles, ils gardent, comme puisée dans le Graal, la dernière goutte du sang maudit de ce démon! Ah! à les voir se quereller jadis je ne m'en serais jamais douté! Au cloître, l'isolement de ma retraite n'étouffait pas le bruit de leurs incessantes querelles; je ne m'attendais pas à trouver unis dans le même souffle ceux qui s'empoisonnaient la vie! Mais qu'importe! Au pied du cercueil, l'assassin féroce me jeta cette insulte : Siegfried et le dragon ne sont qu'un; les dragons on les abat! — Eh bien! ces paroles, je les répète aujourd'hui! Le dragon et ses défenseurs, je les abattrais.

ETZEL. — J'avais commandé de les enfermer avec l'horreur de l'inconnu qui suinte de ces murs et croît avec le jour; mais, tu as jalosé l'office de fossoyeur à la faim et au lieu de provoquer tes railleries, leurs ruses ont mis les armes à la main : en me bravant tu les écoutas. Maintenant, il ne reste plus qu'à achever le combat; j'en saurai prendre ma part quand viendra l'heure, ils en ont ma parole!

RÜDEGER. — Quel homme subit jamais pareille épreuve! Quoi que je fasse, je trahis mon devoir, chacun me le reproche; si je m'y soustrais, tout le monde m'accable.

*(Un bruit de coupes entrechoquées vient de la salle.)*

KRIEMHILD. — Quel est ce bruit ? On dirait des coupes qu'on entrechoque !  
(*Hildebrant monte l'escalier.*)

Je devine, ils nous raillent ! C'est la coutume de ceux qui festoient ; ils cognent du casque et trinquent.

HILDEBRANT. — Regarde et deviens muette ! Ils sont assis sur les morts et boivent du sang.

KRIEMHILD. — Ils n'en boivent pas moins !

HILDEBRANT. — Il n'est donc rien qui t'émeuve ? — Jamais héros n'accompliront plus noble exploit, et quel que soit leur crime, ce courage et cette fidélité l'ont bien racheté. Ils en sont doublement honorés, si j'en crois ta parole !

RÜDEGER. — Mon maître et roi, tes faveurs furent telles, tu me dispensas de tant de gratitude qu'il n'est pas d'homme qui te soit plus attaché — Kriemhild, je t'ai prêté serment, je le tiendrai loyalement, je le déclare à tous, par devoir. Mais, si tu me vois agenouillé, souviens-toi du cerf qui, dans l'angoisse suprême, se tourne vers le chasseur, et verse, pour éveiller sa pitié, la seule larme de sang qu'il pleure sur cette terre. Non, ce n'est pas pour de l'or ou de l'argent que je te supplie, ni pour mes jours, ni pour mon corps, ni même pour ma femme et mon enfant, non, que tout cela périsse ! C'est pour mon âme que j'implore, pour mon âme qui est perdue si tu ne me délies de ce serment ! — (*A Etzel.*) Je ne t'offrirai pas ce qui te revient de droit. Bien que la bouche du vassal hésite, que son œil se mouille fais un signe : mon pays je te le rends ! (*A Kriemhild.*) Je ne dis pas : si tu veux ma vie, prends-là, si tu exiges mon corps, attelle-moi à la charrue, (*à tous deux*) j'offre plus encore, bien qu'il ne me reste rien ! Si vous dispensez mon bras de ce crime, eh bien ! il sera pour moi comme n'étant plus ; je ne me défendrai pas si l'on me frappe ; je ne vengerai pas ma femme si on l'injurie ; comme un vieillard que le temps invincible a privé de toute défense, je parcourrai le monde en pleine force, le bâton de mendiant à la main !

KRIEMHILD. — J'en souffre et pourtant il faut que tu frappes. Penses-tu que je me souciai de mon âme lorsque, après une lutte sans pareille, j'entrai au lit d'Etzel ? Sache que l'instant où forcée de dénouer ma ceinture, je m'en défendis au point qu'il dut la trancher d'un coup de poignard furieux, que cet instant, dis-je, contenait plus de souffrances que cette salle gorgée des horreurs du feu, de la faim, de la soif et de la mort. Sache que si, au lieu de ravir le poignard et de nous en frapper, je suis montée au lit, c'est que ton serment m'en donnait le courage, que ce jour soutenait mon espérance, que l'entrevision de cette heure couronnait le sacrifice ! Et je n'y aurais gagné qu'une bouffonnerie ! J'aurais tout donné pour ne rien recevoir ? Non ! Non ! Dussé-je saigner la terre entière et détruire jusqu'à l'oiseau qui n'a pas quitté le nid, je n'y renoncerais pas ! N'hésite donc plus ! Markgrave Rüdiger, fais ton devoir, comme je fais le mien, et s'il te prend envie de maudire quelqu'un, maudis ceux qui nous y forcent tous deux !

RÜDEGER (*Aux siens.*) — Allons donc !

KRIEMHILD. — Ta main d'abord !

RÜDEGER. — Au retour.

HILDEBRANT. — Dietrich de Bern, l'heure est venue ! Jette le vil insigne de ton servage ! Avance-toi pareil à un roi ! Arrière, Rüdiger ! Il y a tous droits ! Il s'est voué pour sept ans au service d'Etzel, ce temps est passé, son vœu n'est plus ! Qui n'en croit pas ma parole en croira mes témoins !

ETZEL. — Ta parole suffit.

DIETRICH (*qui, pendant qu'Hildebrand parlait, a levé la main.*) — Mon maître et roi, c'est vrai, il en était ainsi, mais mon héraut d'armes ignore que tandis qu'il parlait, je t'ai juré nouvelle obéissance et cette fois jusqu'à la mort !

HILDEBRANT (*fait place à Rüdiger.*) — Va donc ! Mais, ta main ! Une dernière fois ! Cela ne se verra plus jamais, quel que soit l'issue de la lutte.

RÜDEGER. — Seigneur Etzel, je te recommande ma femme et mon enfant, aussi ceux qui sont loin de la patrie. J'essayai de les traiter comme il te plus de me traiter moi-même.

## SCÈNE XI

*Hagen et les Nibelungen regardent au dehors. Ils voient monter Rüdiger et les siens.*

GISELHER. — Tout est pour le mieux ! Vois ! C'est Rüdiger !

HAGEN. — L'heure du dernier, du plus terrible combat est venue : Ceux qui s'aiment vont s'égorger.

GISELHER. — Comment ?

HAGEN. — La paix se présente-t-elle en armes ? Se couvre-t-on d'une cuirasse pour embrasser ? Sont-ce des baisers que les épées nous enfoncent au cœur ? En prend-on tout un peuple à témoin et choisit-on cette heure ?

GISELHER. — Nous échangeâmes nos épées à Bechlarn. Je porte la sienne, lui la mienne, n'est-ce pas un gage d'éternelle alliance ?

HAGEN. — Ailleurs qu'ici. Allons ! qu'on se serre les mains ! Bonsoir à tous, nous sommes au but !

GISELHER (*s'avance vers Rüdiger.*) — Sois le bienvenu !

RÜDEGER. — Je suis sourd ! De la musique ! de la musique ! (*Musique bruyante.*)

HAGEN. — Ah ! que n'ai-je un bouclier !

RÜDEGER. — Il t'en manque ? Voici le mien, qu'il ne te fasse jamais défaut ! (*Il tend son bouclier à Hagen, Hildebrand lui tend le sien.*) De la musique ! de la musique ! Frappez vos cuirasses ! Entrechoquez vos épées ! J'entendis la dernière parole !

(*Suivi des siens, il entre dans la salle.*)

## SCÈNE XII

ETZEL. — Mon casque!

HILDEBRANT (*Regarde dans la salle, tend le poing à Kriemhild*). — Toi! oh! toi!

KRIEMHILD. — Qui vient de tomber?

HILDEBRANT. — Gerenot! ton frère!

KRIEMHILD. — C'est sa faute.

HILDEBRANT. — Quel est cet éclat qui m'éblouit? Où suis-je? Le Balmung! Hagen s'avance au milieu d'une mer d'étincelles! Elles dansent autour de lui comme les feux d'un arc-en-ciel aveuglant! Quelle épée! Elle taille des blessures profondes et les cache à la fois! — Le moissonneur s'arrête. — Où en est-on? — Quelle fauchée! Combien d'herbes lèvent encore la tête? Je vois Giselher.

KRIEMHILD. — Que trouva-t-il?

HILDEBRANT. — La mort!

KRIEMHILD. — La mort? Maintenant il n'est plus de grâce!

HILDEBRANT. — La tourmente reprend; elle sévit à nouveau! Que Rüdiger fait rage! Il tient son serment comme s'il s'en réjouissait! Mais tous les siens sont morts.

KRIEMHILD. — Va! rejoins-le!

HILDEBRANT. — D'autres que moi s'en chargeront! Comment, Dankwart, tu t'adosses dans un coin! Fais ton devoir? Ne vois-tu pas Volker à tes pieds? — Ah! il en a toutes raisons! C'est le mur qui le soutient, non le pied qui le mena par mille combats glorieux! — Oh! Dieu!

KRIEMHILD. — Que se passe-t-il?

HILDEBRANT. — Ils s'embrassent!

KRIEMHILD. — Qui?

HILDEBRANT. — Rüdiger et le Tronjer!

KRIEMHILD. — Honte et damnation!

HILDEBRANT. — Ne maudis point, le sang les aveuglait; ils cherchaient un appui pour ne pas tomber!

KRIEMHILD. — Je l'en excuse.

HILDEBRANT. — Ils s'essuient les yeux, se secouent comme des lutteurs, s'étreignent. — Si tu veux en savoir davantage, monte toi-même, regarde!

KRIEMHILD. — Rien ne m'épouvante.

(*Elle descend l'escalier.*)

HAGEN (*vient à sa rencontre quand elle est à mi-chemin*). — Le markgrave Rüdiger réclame une tombe.

ETZEL (*saisit le casque qu'un guerrier lui présente*). — C'est mon tour, personne ne m'en retiendra plus!

DIETRICH. — Sinon moi! Le roi sera le dernier.

(*Il entre dans la salle.*)

HILDEBRANT. — Dieu soit loué! Il divisa la force en parts égales; ces millions en possèdent une; Dietrich, à lui seul, l'autre.

### SCÈNE XIII

DIETRICH (*apporte Hagen et Gunther, ligotés*). — Les voilà!

HAGEN (*montrant ses blessures*). — Toutes les sources sont ouvertes, on n'aura plus besoin d'y songer!

GUNTHER. — Je voudrais m'asseoir un peu! N'y a-t-il pas de siège ici?

HAGEN (*se jette à terre*). — En voici un, mon roi, et qui t'appartient!

DIETRICH. — Epargne-les, sois aussi compatissant que la mort, elle les épargna miraculeusement.

ETZEL. — Ils vivront jusqu'à demain. Après, elle décidera. Conduis-les dans le Burg.

(*Hagen et Gunther sont emmenés.*)

KRIEMHILD. — Un mot, seigneur Hagen Tronje?

HAGEN (*se retourne*). — Que te faut-il, femme?

KRIEMHILD. — Attends — Le roi Etzel est-il le seul des Huns qui survive? (*montrant le charnier*) On bouge là-bas!

ETZEL. — Il me reste un guerrier; il se traîne dans la salle; son épée lui sert de béquille.

KRIEMHILD. — Si tes membres cassés te le permettent, approche, que je te paye : je suis ta débitrice.

(*Le Guerrier Hun paraît.*)

KRIEMHILD. — Seigneur Hagen, où est le trésor? Ce n'est pas pour moi que je le demande, mais pour cet homme : il lui appartient.

HAGEN. — J'ai juré de ne le révéler à personne tant qu'un des rois serait en vie!

KRIEMHILD (*secrètement, au Hun*). — Peux-tu soulever ton épée? Va, tranche la tête au roi prisonnier, apporte-la moi!

(*Le Hun acquiesce d'un signe de tête.*)

KRIEMHILD. — Il ne faut pas que le plus coupable des fils de Ute survive. L'ironie du sort serait trop grande.

(*Le Guerrier Hun revient, portant la tête de Gunther.*)

KRIEMHILD (*la montrant à Hagen*). — Connais-tu cette tête? Parle donc, où est le trésor?

HAGEN. — Ceci est la fin, je l'avais prévu! (*il applaudit*) Ah! Ah! malheur! Je te vaincs encore! Il n'y a que Dieu et moi qui connaissons la cachette. Aucun de nous n'en soufflera mot, c'est plus que certain!

KRIEMHILD. — Alors, Balmung, fais ton devoir! (*Elle arrache le Balmung à Hagen, et d'un coup, sans qu'il se défende, l'abat*).

HILDEBRANT. — Le diable devancerait-il encore la mort! En enfer! va! retourne! (*Il tue Kriemhild*).

DIETRICH. — Hildebrant!

HILDEBRANT. — Moi-même!

ETZEL. — Maintenant — il faut juger — venger — conduire de nouvelles sources de sang à la mer de la mort! — Ah! quel dégoût! — Je n'en puis plus! Le fardeau m'écrase! — Dietrich, prends mes couronnes, va! traîne le monde, plus loin, sur tes épaules!...

DIETRICH. — Au nom de celui qui mourut sur la croix!

FIN

TRADUCTION DE JOS. VANDERVELDEN.

Tous droits réservés.



# Petites images

---

## I



**U** le revois — cadre approprié — dans l'ermitage de Claus, à Astene, sous les arbres aux sèves puissantes, parmi le va comme je te pousse des herbes et des fleurs; des œillets écarlates saignaient à ses pieds et sa fauve silhouette se détachait sur le lointain des grasses prairies de Flandre, vers qui se tend la mâle encolure des taureaux...

Il fut un dur tâcheron volontaire, pareil à ceux qui passent là-bas, sur la grande route, et pendant un demi-siècle son échine porta quotidiennement le faix de l'œuvre.

Il garda toujours avec la nature un contact filial, mais fils plutôt prodigue, il accueillit rarement ses conseils de sagesse et de modération et lui demanda surtout le coup de fouet pour la fougue passionnée qu'il portait en lui.

Il fut un élément, un instinct et un œil que nulle orgie de couleurs ne put combler. La vie lui fut une fête toujours nouvelle, à condition qu'elle dénoue avec facilité sa ceinture.

Il fut sauvé de la platitude de Zola par la fréquentation de Rubens; et, dans un terreau naturaliste, il cultiva l'idéalisme des images; une culbute dans les foins revêt sous sa plume des allures lyriques; et il sait tisser de la grande prose sur de petits rendez-vous.

Et cet écrivain véhément cacha un homme timide, avec des coins exquis de bonté, une indulgence attendrie et des gestes si sincèrement paternels pour ceux qui le suivent...

Et puis il aima son pays et lui fit don, en *La Belgique*, de la meilleure part et de lui-même et de son génie pictural!



## II

L'image s'impose du Juif-Errant...

De son pas lourd et balancé, le front têtument poussé en avant vers les explorations, il a fait le tour du monde et des idées, il a parcouru les villes et les campagnes, il a navigué sur toutes les mers et tous les fleuves, il a demandé abri au taudis des gueux et à la cellule des moines, il a évoqué les vieilles civilisations et s'est initié aux jeunes progrès; il a traversé les jardins de l'Histoire et visité les palais de la Légende; il a voulu tout voir, tout connaître, et, de tout, emporter l'essence en son âme vorace...

Et à chaque halte de sa marche fiévreuse, il jetait négligemment à nos pieds sa besace; et il en jaillit des rayons et des étoiles, de la splendeur et de la tendresse.

Et tour à tour tous les grands visages de l'Humanité lui ont souri parce que tous se reconnaissent en son œuvre: la Religion et la Science, la Tradition et le Progrès, l'Ordre et l'Anarchie, l'Amour et la Haine, la Force et la Pitié...

Et Tribulat Bonhomet a dit: «Que voilà donc un homme contradictoire!»

Non, Monsieur, cet homme est par excellence le Poète — c'est-à-dire le Pèlerin de la Beauté.

## III

Par lui, nous fut révélé l'apostolat de l'art — qu'il mena en «meetinguiste» au geste impératif, à la voix rauque et avec des vocables tout gonflés du plus pittoresque imprévu.

Il exigea de sa vie — et de toute la vie — que l'art leur soit adjoint comme ornement et comme condiment.

Il installa l'art en royale maîtresse dans le palais de ses jours de faste, et il l'accueillit, comme une douce Égérie, au foyer de son renoncement volontaire.

Il nous révéla l'esthétique de l'argument de droit, des prosopopées politiques, des considérations sociales, et l'esthétique aussi — imprévue — du jeu de baccarat.

Dans toutes les avenues de la pensée, on se heurte à son activité multiforme, volontiers bousculante; son existence est tissée de contrastes et « soubresautant d'inconséquences »; il se couche avec une idée et se réveille à côté d'une autre; il cultive le préjugé conservateur et le paradoxe révolutionnaire; il attaque le capital et il défend la rente; son dilettantisme sans bassesse lui donne des haines mobiles et des sympathies qui se déplacent; chacun de nous peut, tour à tour, se réclamer de lui et il y a dans ce qu'il dit « à boire et à manger pour tous ». De sorte qu'en ce pays aux délimitations intellectuelles si tranchées, on se jette et rejette son œuvre sur les raquettes des disputes.

Et néanmoins, au regard de l'avenir, quand l'avenir contempera le passé avec les yeux du présent, sa physionomie apparaîtra une.

Tant de divergences et tous ces jeux capricieux d'idées seront résorbés alors en cette passion de l'art qui exerça sur lui son emprise souveraine et à qui il ne faillit jamais.

Il fut le porteur de flambeau, parti, avec l'aube, le jarret souple et le bras tendu — et le voici, dans la gravité auguste du soir, qui chemine toujours, le pas à peine ralenti par la fatigue d'une si longue route... Les aspects successifs des choses et la diversité des paysages ont pu tenter son imagination et fasciner son œil — mais la flamme qu'il brandit demeura identique, obstinément.

Un jour, hélas, viendra où cette magnifique activité deviendra de l'immobilité... D'aucuns, devant le vide qu'il fera, diront : « Je ne le croyais pas si encombrant »; d'autres, stupéfiés du silence que laissera derrière elle sa voix éteinte, déclareront : « Je ne le croyais pas si bruyant ».... Mais les plus avertis, devant le jugement de la postérité, qui retiendra surtout la miraculeuse fièvre d'art qui le posséda, murmureront : « Je ne le croyais pas si semblable à lui-même »...

#### IV

Depuis trente ans, sans une défaillance, avec une rigueur monacale, il pratique la discipline du parfait dédoublement.

Quotidiennement, son « premier Bruxelles » écrit, le rédacteur de *l'Etoile belge* rentre chez lui et revêt le costume de rêve

de Pierrot lunaire — et, par ce départage scrupuleux de ses activités, s'il rendit service à la vieille Doctrine, il honora nos Jeunes Lettres.

Mais Pierrot serait-il encore Pierrot, si son art ne faisait la nique à son métier et si sa chanson de poète ne se moquait de sa besogne de publiciste?

Ce journaliste progressiste est le plus réactionnaire de nos artistes, et, d'avoir dû défendre M. Buyl, il se venge en imprécations véhémentes contre le siècle qui nous valut ce grand homme!

Et cet improvisateur se mue, avec la plus parfaite aisance, en un artiste obstinément hanté du souci de la perfection.

De ces deux visages, lequel est le masque?

A cette question, des poèmes répondent — tous ces merveilleux poèmes, élaborés dans une religieuse soumission à l'impeccabilité du rythme et sous l'inspiration de la plus intransigeante nostalgie... L'homme de ces poèmes-là est « hors du siècle »; il peut accomplir, par routine, tels rites de notre époque, mais le passé est sa vraie patrie, et rien ne peut le consoler d'être un « tard venu », sinon la joie dionysiaque de revivre, par la splendeur du verbe, ces heures lointaines, chatoyantes et équivoques, où le grand art s'alliait aux grandes perversités...

Celui qui seul importe, c'est « le convive des *Dernières fêtes* », le reste n'est que « feuilles au vent. »

## V

Il est l'ennemi personnel de la Règle.

Et il serait bien marri que la Règle n'existât pas, puisqu'elle implique l'Exception et qu'il voulut être le romancier de l'Exception.

Il vit — littérairement — en marge de la société et de la morale, des codes et des conventions; et il érigea « l'encanaillement » en précepte de beauté.

D'autres que lui pratiquent la pitié pour les hors-la-loi; il y ajoute l'admiration, et par lui les pires haillons connurent l'honneur du lyrisme.

Roi miséricordieux et impudent de la plus extraordinaire

« Cour de miracles », il règne sur un peuple vicieusement complexe, où se coudoient et se frôlent le blême voyou à haute coiffure, le rustre en folie d'étreintes, le sombre réfractaire des maisons de correction et l'ondulant Antinoüs des boulevards.

Ses livres? Une tournée de grands ducs dans un « Cycle patibulaire »!

Que si, gens de la norme, vous clamez à la perversion, on se réclamera de Shakespeare, de Platon, de Michel-Ange et de Wagner — par ce côté de leur existence et de leur œuvre, que les biographes maintiennent dans une ombre prudente.

A moins qu'on ne vous renvoie à Uranus!

Un art d'une telle inspiration trouve en lui-même sa faiblesse et son châtement, quand il n'est pas sustenté par la magie du verbe.

Et voici bien le verbe qu'il fallait à cette Bible de malédiction, un verbe ardent, un verbe corrosif, avec des images qui flambent et des adjectifs qui brûlent, un verbe qui s'exalte d'un immense orgueil et qui frémit parfois d'une immense compassion.

Et c'est ce verbe-là qui fit que nos Lettres se retournèrent sur l'œuvre — comme la femme de Loth se retourna sur Sodome en feu!

FIRMIN VANDEN BOSCH.

(A suivre.)



# Vers les Collines de mon Pays

---

## I



ELLES sont là-bas, tout au fond de la Flandre, là-bas où celle-ci fait un effort pour s'élever vers le soleil et lui tendre en offrande toute sa floraison.

Oh! les collines de mon pays, les douces et timides collines, boisées de sapins noirs et fleuries d'humbles bruyères!

Quand le soleil caresse langoureusement leur sein, elles tressaillent parce qu'elles sont jeunes et belles...

Quand la brise passe dans leur chevelure d'arbres et de fleurs, elles chantent des mélodies que, seuls, comprennent leurs enfants...

Quand passent les vents de furie et d'orage, elles tremblent longuement et pleurent...

Oh! l'âme des collines de mon pays!

## II

Nos collines sont silencieuses...

Par les soirs d'août, quand la terre exhale des parfums qui apaisent, des amants promènent leur rêve par leurs sentiers.

Nos collines sont silencieuses à leur approche; elles écoutent leurs aveux et quand l'émoi fait silence en leur âme enfantine, le vent du soir sort des bosquets odorants pour leur murmurer les mots d'amour, les mots ineffables que leurs lèvres ne trouvaient plus.

Alors nos collines contemplant ces amants qui s'étreignent éperdument dans la paix du silence.

## III

Nos collines sont tabernacles d'espoir.

O Pèlerin pieux, qu'ont blessé l'égoïsme et la cruauté des hommes, prends ta besace et ton bâton de route.

Et gravis lentement la pente de nos collines.

Si le jour t'a fait mal, sache que, là-haut, la venue du soir est consolante parce que tu seras plus près des étoiles d'espoir et du ciel en paix.

Si les rêves de la nuit ont agité ton âme, lève-toi et viens ici, afin que les rayons du soleil matinal inondent ta poitrine et tes regards avant de s'écouler dans la plaine.

Car nos collines sont tabernacles d'espoir.

## IV

Par-dessus nos collines, ce sont des horizons infinis.

Mon rêve, contemple-les ces horizons; parcours leur étendue lointaine et nostalgique.

Arrête-toi sur les tours illuminées des hameaux perdus dans la plaine d'où monte, indécis, un chant de vie familièrement douce.

Survole les cités où gémit la rumeur des hommes qui ont les paupières lourdes et le cœur brûlant de désirs inassouvis.

Côteie le fleuve que tu vois se dérouler dans la lumière ardente, comme une ceinture d'argent dans la robe d'or dont les moissons revêtent la terre maternelle.

Suis les chalands noirs qui viennent, on ne sait d'où, avec, dans leurs flancs, la misère, le travail et la richesse des hommes et qui s'en vont, là-bas, vers le nord et la mer.

O mon rêve, contemple les horizons, la plaine et tout ce qui surgit de son sein, les dons de la nature et les œuvres des hommes.

Ecoute, ô mon Rêve, écoute.

Toutes les rumeurs de la Terre qui montent vers le sommet de nos collines.

Et qui s'épandent vers l'infini des horizons.

## V

La petite cité — ô mon pays natal! — s'agite dans les bras de nos collines maternelles. Des tours grises dressent vers le ciel leur prière audacieuse. C'est le cœur de la cité qui pleure, espère et croit.

Des usines sont empanachées de nuages, chargés de la peine des hommes. Des bras et des volontés se tendent dans un effort incessant d'énergie créatrice.

Et, le soir, la petite cité se tait pour recevoir, dans ses rues calmes et dans ses places désertes, la bonne Nuit réparatrice des forces épuisées.

Elle se revêt du silence et s'endort pieusement dans les bras de nos collines maternelles.

## VI

Parmi nos collines, il y en a dont la tête est couverte d'une frondaison épaisse et sombre dans laquelle l'ouragan gémit avec violence. La brise la fait onduler mollement, comme une opulente chevelure qui s'écroule avec volupté sur la ligne gracieuse d'une épaule divine...

J'ai goûté le silence de ces forêts ombreuses...

On dit qu'autrefois des nymphes et des sylvains s'y cachaient.

Mais je n'y ai rencontré que des madones humbles et frustes, dans les branches des chênes;

Mais je n'y ai entendu que le sourire en pleurs des sources limpides.

O Forêts de nos collines! ô Palais de solitude fervente!

## VII

Ça et là, des moulins ont pris racine au sommet des collines de mon Pays.

Les moulins broient le blé d'or qui croît dans la plaine.

Les moulins font de grands signes de croix dans le ciel, dès

l'heure d'éveil des aubes blanches jusqu'à l'heure d'extase des soirs rutilants.

O les moulins — les clairs et joyeux moulins! — qui prient sur le sommet de nos collines, pour demander au Créateur le triomphe d'abondantes moissons.

## VIII

Découvre, ô voyageur, l'âme du paysage que tes yeux contemplent.

Sur le versant de cette colline, à l'orée d'un bois séculaire, s'élève timidement le sanctuaire ensoleillé de Notre-Dame-du-Rameau-blanc.

Quelle âme de mon pays n'a point gravi la côte dans la joie d'un matin d'été? Quelle âme ne s'est point agenouillée devant Notre-Dame-du-Rameau-blanc?

Si vous vouliez, ô Notre-Dame,

J'irais vers vous, comme les pèlerins pieux de l'Autrefois, pieds nus, besace au dos, récitant sans cesse les AVE de mon rosaire.

Les cailloux du chemin montant blesseraient mes pieds qui les marqueraient tous d'une goutte de sang.

Le vent m'échevèlerait et la pluie cinglerait mon visage.

Des passants incrédules et impies me lanceraient leurs sarcasmes et des pierres.

Mais que m'importeraient les souffrances de la route, les cailloux, le vent, la pluie et les passants.

Que m'importerait tout cela, ô Notre-Dame, si, dans votre sanctuaire, un rayon de grâce écoulé de vos yeux et des paroles de paix fleuries sur vos lèvres s'en venaient endormir l'inquiétude de mon âme...

Et si vous vouliez m'apparaître dans un arbre de la route,

Comme autrefois vous êtes apparue dans cet arbre béni dont les rameaux sont devenus blancs, parce que vous les aviez emplis des rayons de votre candeur...

Passant inconnu, agenouille-toi dans le sanctuaire intime, blotti à l'orée du bois séculaire, sur le versant de cette colline.

Agenouille-toi, si tu veux savoir l'âme de ce paysage ingénu...



## IX

Je vous bénis, ô Collines de mon Pays natal : c'est dans  
l'ascension de vos chemins que j'ai rencontré la Beauté.

Je vous bénis d'avoir habitué mes regards à la splendeur de  
vos sites, à la grâce de vos contours,

Et d'avoir pétri mon âme de la ferveur pieuse de votre sol et  
du rêve parfumé de vos forêts!

RENÉ GERMANE.



# Notes de Vacances

---

« La petite ville. Elle n'a pas de nom...  
« Vous la connaissez tous. »

MARC DEBROL.



LA petite ville se mire dans sa rivière. Sa forteresse inutile, la flèche de sa cathédrale, ses vieilles maisons se reflètent dans l'eau qui semble ne pas couler. Des plats de cuivre tremblent mollement aux portes des barbiers ; aux étalages, les marchandises ont l'air de choses qui ne seront jamais vendues. La paix, tellement elle est profonde partout, se teint d'ennui et fait songer au repos éternel.

Les passants s'avancent d'un pas qui ne va nulle part ; ils paraissent accablés d'avoir devant eux une existence et de ne pas savoir avec quoi la remplir. Leur vie entre les pierres immuables évoque l'idée d'une horloge qui marcherait indéfiniment, sans qu'on doive la remonter jamais, en faisant entendre le même tic-tac affaibli et monotone.

Autrefois, pourtant, les cœurs ont dû battre plus vite ! Des foules se sont pressées sur ces pavés que de l'herbe encadre ; des navires ont encombré le fleuve. De tout cela, il ne reste rien. L'art divin a ouvert ses fleurs merveilleuses ; puis il s'est endormi. Un musée rappelle seul les jours de prospérité où l'on avait du goût pour les œuvres somptueuses et belles.

Où est-il ce musée ? Il a fallu interroger plusieurs personnes avant de le découvrir, attendre près d'un quart d'heure avant que le concierge se décidât à aller chercher « M. le Conservateur ». Il est venu cependant, lui, tout de suite, dès qu'il a été prévenu.

Il est arrivé modestement, portant une clef grande comme celle d'une citadelle. Petit bonhomme étrange ! Il a un costume gris jaunâtre, dont la lumière vive accuse davantage la fatigue, une calotte ronde posée de côté, d'énormes lunettes, une figure sereine quoique empreinte d'un découragement qui en accentue

les rides profondes. M. le Conservateur a plutôt l'air d'un huisier en toilette de vacances.

Un coup d'œil rapide sur les étrangers, un bref salut, sans un mot, et il ouvre la porte du « Musée ».

Les collections occupent cinq ou six pièces blanchies à la chaux. Hétéroclites au possible, elles évoquent la chambre de débarras d'un amateur peu éclectique. Bêtes empaillées, silex, fossiles, poteries préhistoriques, monnaies, tout cela, faute d'espace, voisine comiquement. Cependant, tandis que les cloches d'une église répandent sur la petite ville une rumeur ouatée et comme respectueuse de son recueillement, le soleil autour des objets ne montre pas un grain de poussière. Et un rapport s'établit soudain entre eux si méticuleusement rangés et étiquetés et le petit bonhomme, « M. le Conservateur ». La vie, l'activité, la vigilance ont trouvé ici leur asile suprême.

Deux chambres, les plus grandes, sont réservées aux tableaux. Parmi eux, il en est quelques-uns de très bons, que la cité garde de son passé glorieux et auxquels elle doit un peu de sa notoriété présente. Devant eux des souvenirs sont évoqués, des dates citées; des comparaisons s'établissent avec d'autres œuvres.

Le petit bonhomme, assis mélancoliquement dans un coin, a relevé la tête, doucement, comme sortant d'un sommeil d'un siècle. Puis, tout à coup, saisissant une assertion inexacte :

— Non, Monsieur, pardon, c'est un tableau peint incontestablement après le second voyage du peintre en Italie, entre 1650 et 1655, mais je crois plutôt vers 1655, car...

Sa calotte s'est mise d'aplomb, son costume a l'air plus neuf, ses joues se sont rosées, tout le soleil de l'été rit dans ses yeux.

Et maintenant il cause; il a glissé en poche sa grande clef pour mieux appuyer sa parole du geste de ses mains; il explique, donne cent détails, justifie les attributions. Il est étourdissant d'érudition, il connaît tous les peintres, leurs œuvres, tous les musées, où pourtant il n'est pas allé, et il a trente ans de moins que tantôt.

Oui, vraiment, c'est ici que bat le pouls de la petite ville, et cet homme si étrange, si calme et soudainement ranimé, en est comme l'âme survivante.

Ah! ce fut une triste vie que la sienne.

— J'ai voulu être peintre, a-t-il dit aux visiteurs.

Tout ce que ces quelques mots renfermaient de regrets et d'amertume!

— Et il m'a fallu y renoncer!

Tout ce que ceux-ci contenaient de résignation!

Il avait été professeur; perdu dans des villages, il avait longtemps enseigné à des cancrenards un peu d'orthographe et de calcul élémentaire. Pas de joies alors, pas de belles choses pour empêcher que l'esprit ne s'assoupisse, personne avec qui causer. Les vacances venant, il employait ses économies à aller visiter des collections, à acheter quelques livres d'art, — toute sa force de vivre jusqu'à l'autre année. L'art seul existait pour cet homme. Les plaisirs de la terre, il ne les concevait pas en dehors de l'art et son âme ne put jamais s'émouvoir devant de beaux yeux ou devant une chair savoureuse que lorsque c'était un peintre qui leur avait donné l'éclat et la beauté de la vie. Il se fit ainsi, dans la paix et l'isolement, une érudition extraordinaire. Quand l'âge de la retraite fut là, il revint habiter la petite ville où il était né. Et il obtint, faveur insigne, d'être nommé conservateur du musée. Le titre lui importait peu, les fonctions non plus; simple visiteur, il eût pu voir presque autant le musée, « son musée », mais elles le mettaient cependant plus près des choses qu'il renfermait; il les sentait plus à lui; puis il pouvait aussi à son gré congédier le gardien de salles et, lorsque des étrangers se présentaient, leur servir lui-même de guide.

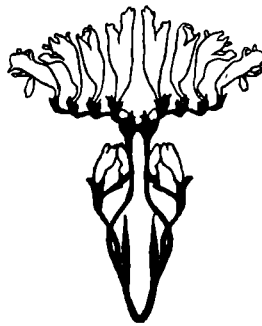
En été, beaucoup de touristes venaient parce que la vieille cité avait des pignons pittoresques et de jolis carillons dans ses tours, — des ignorants, des dédaigneux perpétuellement déçus, et des snobs. Il les supportait comme jadis ses écoliers barbouillés d'encre. Mais parfois aussi, un connaisseur passait, avec qui il apprenait toujours quelque chose. Et l'étonnement qu'il constatait quand on trouvait en lui tant de science, n'était-il pas, à lui seul, malgré sa modestie, la récompense du long travail de sa décourageante vie? Il pouvait enfin causer de cet art qu'il aimait si éperduement, auquel il eût voulu se vouer, dont il avait rêvé d'être un grand-prêtre, et dont il n'était qu'un desservant ignoré.

Ces jours-là étaient les jours heureux qui faisaient oublier tous les autres...

« M. le Conservateur » retira de sa poche la grande clef, ferma le Musée et salua les visiteurs, cette fois en égal, comme on se salue entre initiés qu'ont remué les mêmes émotions. A petits pas, il regagna sa maison toute voisine; puis il s'arrêta sur le seuil pour les regarder s'éloigner. Lentement sa figure reprit un air d'indifférence : une joie partait, venait de mourir, et pour combien de temps!

Quand les voyageurs eurent disparu au bout de la rue, il se retourna brusquement, ouvrit sa porte, et rentra chez lui.

COMTE D'ARSCHOT.



# Douard

---



LORSQUE Douard, quittant Nivelles, les jours de marché, retournait à Bornival, il se sentait chez lui dès le faubourg de Soignies, le plus beau de tous pour ses yeux accoutumés à le revoir chaque semaine. Pour les miens aussi, en ce temps-là, malgré les maisonnettes banales et toutes pareilles les unes aux autres qu'on y avait construites au bord de la Thines. Mais des jardinets, séparant les maisons, égayaient cette cité ouvrière, et dans l'un d'eux s'élevait une tonnelle où trônait, tout au milieu, une statuette de Napoléon, placée dès le printemps sur un socle de bois peint en vert. On la repeignait elle-même chaque année avec un art qui m'apparaissait souverain : j'admiraïs surtout son ventre crème et, sur le bicorne, l'or d'un large galon dont j'ignorais la fantaisie. Je les admirerais sans doute moins, aujourd'hui que j'ai perdu — depuis si longtemps ! — l'heureuse faculté d'embellir toutes choses (les vois-je mieux, plus laides ?).

Ce samedi-là, Douard, qui devait aimer aussi mon petit Napoléon, n'aura pas songé à lui, car il roulait dans sa tête grisonnante, en rejoignant son village, les plus vastes pensées qu'elle pût concevoir, et les plus agréables : sa femme, à propos de qui ses voisins disaient de lui qu'il couchait avec son maître, lui avait recommandé, le matin, de ne pas vendre leur cochon moins de soixante-dix-huit francs et de ne signer un nouveau bail, chez le propriétaire de leur « héritage », qu'après avoir discuté sou par sou l'augmentation de loyer redoutée, quasi certaine. Or, le cochon s'était vendu quatre-vingt-six francs, et le bail, tout préparé, à l'ancien prix, attendait la croix que Douard y apposa gauchement, la joie et le manque d'habitude faisant trembler sa main.

Cette journée d'automne était sereine et douce ; le soleil, déjà paresseux, s'était levé lentement, dissipant à l'aise les

vapeurs éparses sur les prés, et la calme matinée finissait sous un ciel sans nuages.

Douard songeait et, comme tous nos songes, les siens peuplaient de projets un avenir sans limites. Il ne s'était d'ailleurs jamais senti plus gaillard ni plus pénétré d'une joie tranquille : était-ce pour sa double chance du matin, ou pour la douceur de ce midi d'octobre, souriant comme un matin d'avril, ou bien à cause, tout uniment, de sa conscience paisible ? Car toute sa philosophie et toute sa morale et presque toute sa religion tenaient dans ce précepte hérité de son père et qui avait toujours cheminé devant lui comme un chien vigilant : « Le mieux est de tenir sa casquette droite », et son bâton noueux à lanière de cuir l'avait moins soutenu que cette simple parole.

Au moment où Douard allait passer sous le pont du chemin de fer séparant le faubourg de la campagne, deux petits garçons y jouaient aux billes. En ces temps tout proches encore de nous, mais que l'horreur présente recule aux âges idylliques, un garçonnet jouant sur la route ne risquait pas d'être happé par un de ces monstres modernes dont la course évoque la brièveté, le vain fracas et parfois la cruauté de la vie. Le chemin et la rue appartenaient encore aux enfants. J'en ai joué, pour ma part, comme faisaient les deux bambins en tablier de cotonnette qui lançaient leurs billes sous le pont au passage de Douard.

C'étaient de ces tout petits dont on dit que leurs braies sont encore sur la haie et qui trottent les jambes ouvertes, comme des mineurs borains. L'un d'eux, accroupi au milieu de la route, tournait le dos à Douard, qui s'avancait de son grand pas égal, une pipe Jacob dans le coin de sa bouche, large et fine comme un coup de bêche sur un sentier. L'autre, le voyant s'engager sous le pont, s'écria :

— Laissez passer ce grand-père-là !

Ce grand-père-là !... Douard s'arrêta. Appuyé sur son bâton, regardant sans la voir une feuille jaune tombée entre deux pavés, sur la terre humide, il réfléchit qu'il avait dû mettre au bout de sa pipe noircie un de ces bourrelets de fil, vrais suçons à l'usage des vieux édentés, qu'ils ramènent à l'enfance ; et, se caressant le menton, que blanchissait une barbe de six jours,

il vit la femme à bandeaux gris, sèche et ridée, qui l'attendait au foyer, et le bébé tout dru, si bien venant, qu'allaitait son aînée, mariée depuis tout à l'heure treize mois...

— Ce gamin dit vrai, je suis un grand-père.

Et il reprit sa route, à grandes enjambées. Mais pour la première fois de sa vie, il songea que là-bas, vers Bornival, à droite de Monstreux, le pavé allait monter bien fort.

GEORGES WILLAME.





# Journée d'Été

---

## Juin. — Onze heures.

Midi, dans une heure, va sonner.

Après ces deux longs mois de pluie, comme il est bon de vivre, et comme le soleil qui baigne les arbres, les maisons, les prairies, me met le cœur en fête.

Un vent léger, si léger qu'on ne l'entend pas, court dans les branches et les feuilles, et les teintes rouges des jeunes poires commencent à poindre dans les tendres frondaisons, où, ainsi que des larmes d'or, tremblotent de petits lambeaux de soleil.

Les jardins avec leurs groseilliers trapus, leurs clairs parterres d'escaroles, d'endives, et leurs longues perches croisées qui attendent l'étreinte des frêles haricots, s'alignent, monotones et semblables, le long des maisons silencieuses.

Tout se tait, et tout s'irradie d'une telle joie que l'on dirait que tout chante.

Un papillon blanc vient tituber près de ma fenêtre... puis disparaît.

Tout à coup, un babil de jeunes filles éclate d'une porte ouverte; et le bruit de seaux qu'on bouscule, dans une cour, alterne avec le rythme précipité d'un hachereau sur le hachoir...

Puis tout se tait encore.

Le papillon a repassé près de ma fenêtre.

Le soleil a quitté les rideaux et darde maintenant sur les toits, et il ne me reste plus de lui qu'une raie blanche striée d'ombres qui vacille sur le marbre noir.

Et le long d'une haie, là-bas, arrivent étonnées, deux très petites filles qui se tiennent difficilement par la taille.

## Le dîner. — Midi.

L'on va dîner.

Le soleil a envahi la salle à manger; il dessine de longs ramages clairs sur la nappe et les assiettes et caresse le cristal des verres qui projettent sur les murs de pures irisations.

Des odeurs chaudes et prometteuses arrivent par bouffées de la cuisine où l'on entend la dernière musique des casseroles secouées, le crépitement des sauces, et le vacarme du tisonnier contre la grille.

Les chaises sont soigneusement alignées; les rideaux sont tendus; on a remis en place les livres égarés, et sur les meubles on ne voit plus une poussière: la salle à manger est ainsi propre et séduisante; on l'habille chaque jour de cette même robe toujours soignée qui semble la toilette ingénue de notre paix familiale.

Mon père, pour rompre l'ennui de son désœuvrement, lit jusqu'à la dernière ligne le journal déjà parcouru le matin.

Et voila que radieuse ma mère arrive, portant haut la soupière où fume la soupe dorée.

Les convives, après elle, entrent par les deux portes et leurs visages sont roses et froids de la fraîcheur de la rue.

Et lorsque tout le monde est assis, le silence se fait et la plus jeune sœur prononce d'une voix très forte et avec un accent de mépris à l'adresse de nos signes de croix trop vite ébauchés: « Seigneur, bénissez-nous, ainsi que la nourriture que nous allons prendre pour bien vous servir, ainsi soit-il. »

Et puis mon père prend l'assiette de sa voisine et y renverse la louche de faïence blanche où déborde le liquide épais.

## Le goûter.

Il est quatre heures, et c'est jeudi, jeudi d'été, jeudi plein de soleil.

Les trois petits garçons sont à table, sur une même ligne, serrés l'un contre l'autre, et très droits.

Leurs cheveux sont défaits, leurs joues violacées, et sous les tabliers courts, leurs petits mollets nus vont et viennent, frappant le bois des chaises.

Ils ont couru et joué toute l'après-midi; ils se sont couchés dans l'herbe et roulés dans la terre sèche des chemins et des fossés; et leurs doigts et leurs vêtements fleurent encore à table l'odeur violente de la terre remuée.

Ils ont une grande faim maintenant, et ils mangent avec ferveur.

Devant les tasses de café à demi vidées, les chers petits hommes sont graves, silencieux, le regard distrait, ainsi que des poètes.

Gloutonnement leurs dents s'enfoncent dans les tranches du large pain que la maman a pétri la veille et dans lequel elle a versé les œufs, le beurre et le sel.

La confiture de petites groseilles met des balafres rouges aux coins des bouches rondes...

Et le père, assis près du grand poêle éteint depuis l'hiver, souriant et muet, les regarde.

CHARLES ANCIAUX.



# Conseils pour un Poète

---

Un livre de poèmes me parvient, qui a pour titre : *L'Ironique tendresse* (1).

Dans ce livre bat un cœur d'adolescent, qui rencontra trop tôt la « banale aventure » ; il s'y complut avec une ivresse un peu fébrile, et quand l'aventure prit fin, il en souffrit, comme doit souffrir un poète.

Car, ce qui est, pour le commun des mortels, un fait divers, acquiert, aux yeux du poète, des proportions d'événement !

Et cette fois encore, voici bien du talent dilapidé pour chanter l'arrivée et pleurer le départ d'une grisette — quand bien même elle cultiva Francis Jammes et feuilleta Verhaeren !...

Sachons d'ailleurs gré à ce jeune homme de nous avoir épargné, comme épilogue d'une « passade », les grands cris de pélican blessé à la manière de Musset, les imprécations baudelairiennes et les pleurnicheries bourgeoises du père Coppée... D'être déjà quelqu'un a sauvé le poète d'un romantisme attardé ; et sa désillusion s'est muée en ironie...

Et cela nous enchante ; et cela nous rassure.

Cela nous enchante, car cela nous vaut une guirlande de *lieds* primesautiers et langoureux, volages et tendres, impertinents et songeurs — dans la manière de ce « mélancolique tintamarresque » de Max Waller, mais avec déjà plus de perfection technique que n'en proféra *La Flûte à Siebel*... Ah ! les délicieuses cabrioles sentimentales : à peine le cœur a-t-il le temps de montrer un bout de souffrance — que déjà l'esprit lui fait la nique !

Et cela nous rassure ; décidément, la « tache n'est pas au fond », comme dit Musset ; et l'idylle ne fut guère tragique qui se résout en d'aussi désinvoltés jeux de rimes... Peut-être même le poète n'insiste-t-il tant à nous persuader qu'il ne fut pas dupe, que pour nous engager à n'être point dupe à notre tour de son aventure... Et il nous vient alors ce doute que cette aventure pourrait bien être plus rêvée que vécue — et que *L'Ironique tendresse* le serait au point de recéler quelque défi moqueur à l'endroit du lecteur trop crédule et du critique trop enclin à morigéner.

Allons-y tout de même ; ce livre contient tant de promesses de talent — et de la qualité la plus imprévue, la plus personnelle et la plus souple — qu'il vaut bien un prêche...

Et je dirai donc à ce poète : « Jeune homme, par *L'Ironique tendresse*, vous avez prouvé que, déjà, vous êtes « quelqu'un », à l'âge où d'autres trébuchent

---

(1) ROBERT SILVERCRUYS : *L'Ironique tendresse*. Préface de THOMAS BRAUN (Bruxelles, Lamertin).

encore dans les broussailles des imitations. Cette rare et prompte conquête de votre *moi* vous crée des devoirs auxquels ne satisfont les plus brillantes musardises... Mimi date — puisque Murger mourut en 1861! — et pour la défriper, il ne suffit pas de lui faire lire Jammes et Verhaeren!... Ne faites plus l'honneur de votre beau luth à un bibelot périmé de garçonnière qui vaut tout au plus les hommages du mirliton! .. Votre foi et vos traditions, autant que votre talent, vous requièrent vers de plus nobles objectifs et vous appellent à de plus viriles tâches... Ne vous attardez plus dans les médiocres délices de guinguettes et montez aux sommets, le long de la grande route, par où la Nature conduit à Dieu... Sur cette route-là, rejoignez vos aînés et les compagnons de votre génération ; et à leur contact, votre vocation véritable vous sera révélée... Un poète glorieux vous enseignera l'usage miraculeux qu'on peut faire du « Don d'enfance » ; le beau chantre des *Saisons* vous apprendra comment les ardeurs du cœur se purifient au creuset de l'idéal ; le sourire, sans fard, des choses vous sera révélé par Thomas Braun, Franz Ansel et Adolphe Hardy et, dans votre cœur juvénile résonnera, comme l'appel même de la destinée, l'écho du pas ferme, sur les chemins de l'Art, de ce croisé de Dieu qu'est Georges Ramaekers et de ce chevalier de Notre-Dame qu'est Pierre Nothomb! »...

En parlant ainsi à l'auteur de *l'Ironique tendresse*, je ne fais d'ailleurs que commenter l'avis que donne au poète, son préfacier lui-même, lorsqu'il le convie à « un chant nouveau, dont l'objet, enfin digne d'elles, exalte toutes ses vertus, et où se développe une jeunesse ardente et pure, et, où se répande une tendresse dont aucune ironie ne saurait décevoir les clairs enchantements... »

Admirables paroles d'un aîné à un cadet, et que souligne, comme un exemple exaltant, la divine fraîcheur franciscaine de *Fumées d'Ardenne!*

Que ces conseils de Thomas Braun — et les miens — seront suivis par le poète, j'en ai pour garant l'épilogue même de *l'Ironique tendresse* et qui, par sa gravité presque angoissée, contraste tant avec la gaminerie sceptique du restant du livre...

Dans cet épilogue, le poète va jusqu'à évoquer le chemin de Damas... C'est excessif, et son amour des « paupières peintes » n'exige pas aussi tragique rédemption ! Il nous suffit qu'il soit résolu désormais à aller

*Sans plus trembler, par les chemins,  
Chantant son allégresse et bénissant son sort !*

Et, comme dit Thomas Braun, « ses aînés seront réjouis ! »

FIRMIN VANDEN BOSCH.



# Pour Camille Lemonnier

---

*Le Conseil Provincial du Limbourg, dont la majorité est catholique, a voté, à l'unanimité, un subside en faveur de l'érection d'un monument à Camille Lemonnier.*

*C'est notre ami et collaborateur Georges Virrès qui a défendu la proposition émanant de la 3<sup>e</sup> commission dont il était le rapporteur.*

*Voici, d'après la sténographie, reproduite par le journal du Limbourg: La Vallée du Geer, la jolie improvisation de Georges Virrès:*

On nous demande, Messieurs, de rendre hommage à quelqu'un qui fut pendant près d'un demi-siècle le principal écrivain artiste de ce pays.

Dès les commencements de notre renouveau littéraire, on le trouve, lui, Camille Lemonnier, à l'avant-garde, encourageant par son exemple, par son énorme labeur, par cette force d'entraînement qui était en lui, toute une jeunesse avide de conquérir des lauriers dans une voie nouvelle, dans une voie inconnue à cette époque en Belgique. Il y avait bien eu quelques précurseurs, quelques grands précurseurs même en littérature, un Charles De Coster, un Van Hasselt, un Octave Pirmez, mais ils durent travailler à l'écart d'un public qui ne les comprenait pas encore.

Lemonnier parvint à briser ces murs de silence, cette opacité hostile qui entourèrent, au début, nos prosateurs et nos poètes. A cet égard, il ne peut y avoir deux opinions. Tout le monde reconnaîtra — à moins de nier l'évidence — que Lemonnier fut, avec Edmond Picard, le principal artisan d'un mouvement dont les effets dépassent aujourd'hui largement nos frontières et ajoutent à la grandeur du pays.

Quant à l'œuvre de cet écrivain prise en elle-même, quant à sa production livresque, disons tout de suite que, depuis Balzac, il y en a eu très peu d'aussi considérables, du moins en ce qui concerne les livres *écrits*, c'est-à-dire les ouvrages ayant des qualités de style, de facture, et ce frémissement artiste, à quoi se reconnaît la vertu d'un maître.

Et dans cette œuvre immense, les livres doués — selon la belle expression de Verhaeren — de qualités « invincibles », les livres qui dureront, sont précisément ceux où Lemonnier s'est le plus longuement attaché à sa terre. Je pense, en ce moment, à ses *Noëls flamands*, pleins de détails précis, savoureux, et parfois si émouvants, débordants aussi de bonhomie ; je pense aux admirables descriptions sylvestres du *Mâle* qui resteront sans doute inégalées, je songe à cette âpre et puissante eau-forte intitulée *le Mort*, à ces pages qui exaltent la Flandre et qui portent ce titre évocatif, *le Vent dans les Moulins* (cela ne suffit-il pas à nous faire sentir le souffle qui vient de la mer et fait tourner toutes les ailes sur la plaine flamande?). Je pense encore à son *Petit Homme de Dieu*, l'humble figurant de la procession expiatoire de Furnes, une histoire que baigne une atmosphère toute mystique où revit la West-Flandre religieuse et grave. Tous ces livres nous touchent de près, ils sont chargés de sensibilité flamande. Lemonnier, d'ailleurs, n'a ignoré aucun coin de son pays, et notre Limbourg revit en images saisissantes dans sa *Belgique*, une œuvre, une fresque devrais-je dire, à laquelle fut accordé jadis le prix quinquennal de littérature.

Il s'éprit des paysages de notre province, il y revint à diverses reprises. La Campine notamment eut le don de l'émouvoir profondément. Pendant que Picard écrivait à Helchteren, au château du Doel, sa *Vie Simple*, Lemonnier promenait ses enthousiasmes dans la bruyère du « Donderslag » ou allait s'enivrer de l'odeur des fourrés dans l'oasis de « Kelgterhof ». Il passa deux automnes à Lummen, dans une petite villa voisine du « Chêne millénaire ». Et j'ai pu me rendre compte de la ferveur qui l'animait devant les aspects de notre contrée. Cet homme ne faisait que transposer dans ses livres le lyrisme dont il était possédé et qui le soulevait. Sa conversation colorée, ses phrases en relief, ses mots qui peignaient, qui déclanchaient les images, accrochaient aux choses une splendeur nouvelle. Il fut un peintre incomparable de sa patrie, et il en a fixé à jamais le visage.

Sait-on que malgré des appels réitérés, des offres avantageuses qui lui vinrent de l'autre côté de la frontière, il se refusa toujours à quitter sa terre natale?

Sans doute, et je me reprocherais le silence à cet égard, emporté par ses ardeurs instinctives, il lui est arrivé de dépasser beaucoup trop certaines limites qu'il n'eût jamais dû franchir. C'est malheureusement le cas de bien des écrivains auxquels va cependant aujourd'hui le suffrage des plus prudents. Sans sortir du grand siècle, nous trouvons La Fontaine, le délicieux, l'incomparable auteur des Fables, ami de nos jeunes années (mais que nous apprécions sans doute davantage aujourd'hui); ce La Fontaine fabuliste est aussi l'auteur des *Contes* singulièrement libertins que vous savez et que vous condamnez.

Car, dans cet ordre d'idées, il convient d'émettre ici des restrictions formelles. Il ne doit pas y avoir d'équivoque quant à ma pensée, à cet égard. C'est assurément le sentiment des membres du Comité organisé à Bruxelles en vue de l'hommage à rendre à Lemonnier, et qui s'appellent Henry Carton de Wiart, ministre de la Justice, et Prosper Poulet, ministre des Sciences et des Arts. Croyez bien que si, avec d'autres noms encore, tels que ceux de Thomas Braun, le poète religieux, d'Edmond de Bruyn, ancien directeur du *Spectateur Catholique*, de François Empain, sénateur, de Fierens-Gevaert, secrétaire de la Commission des musées royaux, de Pierre Nothomb, secrétaire de rédaction à *Durendal*, de Rouvez, délégué des *Amis de la Littérature*, de Théodor, le député de Bruxelles, et d'autres, et d'autres, croyez bien que si nos ministres eux-mêmes ont prêté leur concours, leur haut appui et leur exemple à la commémoration qui se prépare, avant tout paraît-il sous la forme d'un monument, sans doute aussi sous la forme d'un prix, c'est qu'ils ont senti combien le disparu avait laissé de titres à la reconnaissance de la Belgique lettrée.

D'ailleurs il se fait, par une heureuse coïncidence (et c'est comme si l'Art lui-même avait voulu sauvegarder la mémoire du défunt) il se fait que les plus beaux livres de Lemonnier sont précisément ceux qui répondent sans restriction aux affinités de chacun de nous.

On fêtait, il y a quelques années, à Bruxelles, la parution du cinquantième volume de Lemonnier (c'était tout juste le *Petit Homme de Dieu*, dont je parlais tout à l'heure). A cette occasion, l'Académie libre de Belgique était réunie. Alexandre Braun, le

sénateur de Bruxelles, présidait. Il s'agissait de rédiger une dédicace pour un exemplaire de *la Belgique*, somptueusement relié, que l'Académie libre voulait offrir au héros de la fête.

Et Alexandre Braun proposa d'inscrire à la première page du livre :

*A Camille Lemonnier qui glorifia sa Patrie.*

« Cela suffit, car cela dit tout », fit-il observer. Et l'on ratifia sa proposition.

Un pays s'honore en honorant ses illustrations.

Je propose donc, au nom de la troisième Commission, le vote d'un subside de 100 francs. Nous avons été tous d'accord, la semaine dernière, pour la protection de notre trésor artistique. Qui prétendrait que la littérature ne fait pas partie de ce trésor, dont une nation doit se montrer jalouse? Soyons donc encore unanimes!

Et j'ai la conviction de ne pas avoir parlé en vain.

\*  
\* \*

*M. Meyers a donné lecture, le lendemain (1) au Conseil provincial, d'une page de Camille Lemonnier consacrée à la Collégiale de Tongres.*

*C'est à l'appui d'une importante demande de subside, en faveur de la restauration de ce magnifique édifice, que M. Meyers a invoqué le témoignage de notre maître-écrivain.*

*Voici cette page :*

Une porte nous livre l'accès de l'église. En un instant nous sommes transportés dans la pompe et la magnificence; un hymne de styles et d'époques s'accomplit sous nos yeux : l'ogival primaire des nefs, du transept droit et du chœur se marie, dans le rond-point du chœur, le transept gauche et les chapelles des bas-côtés, à l'ogive du quinzième siècle. La vaste basilique ouvre, à travers l'espacement de ses vingt-quatre piliers, son imposant vaisseau; là-haut, par-dessus les arcs en tiers-point des travées, le triforium, lancéolé de petites arcades sup-

---

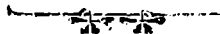
(1) Voir le même numéro du journal : *La Vallée du Geer*.



portées par des colonnettes cylindriques, ressemble à la galerie d'une carène qui voguerait dans la lumière des paradis. Et dans le grand chœur éblouissant où les clartés vives du dehors jaillissent à torrents par deux rangs superposés de hautes fenêtres à lancettes géminées, ainsi que des eaux ruisselantes par les bouches des écluses, l'adorable et naïve beauté d'un retable sur l'autel, entre les candélabres d'argent, comme une palpitation de vie lointaine, qui, plus bas, sur les dalles où posent leurs pieds onglés, a l'air de s'achever dans l'éploiement d'ailes des aigles des lutrins.

Le cuivre, la couleur, la lumière s'accordent dans l'alme et blanche église, pour glorifier Marie, la céleste patronne du lieu; son image, sous la forme d'une très vieille statue polychromée, les joues enluminées d'un nuage rose, une épée retombant aux plis de la robe — cette même épée qui plus tard se retournera dans le sang et la chair de son cœur, — continue de sourire en un coin du transept gauche, d'un pâle et fragile sourire qui semble s'égarer sur les mères venues là gémissantes, et leur verser les consolations, au nom du divin martyr qu'elle berce dans ses bras.

Depuis des siècles, les générations amoncellent en son honneur dans le trésor de l'église, les ors, les soies brochées, les bijoux, une miraculeuse fortune qui remplit des armoires et forme comme le viatique terrestre de la bonne Dame dans son pèlerinage à travers la souffrance humaine. Des étoles et des surplis pendus à des clous ont gardé l'attitude et le geste de l'officiant, voici les ciboires, les buires, les manipules, les châsses, les pixides, les sanglantes reliques, évocatrices des saintes douleurs des premiers confesseurs de la foi. C'est un véritable ossuaire qui nous apparaît à travers les gemmes et les orfèvreries; notre scepticisme moderne n'y trouve plus qu'un spectacle curieux; mais d'autres que nous y viennent encore appuyer les lèvres de leur ferveur; et nous pensons au temps lointain où c'était la coutume d'exposer toutes ces possessions illustres derrière la balustrade de la tour, au dessus du grand portail que nous apercevions tout à l'heure du rempart...



# La Revanche du Surnaturel

---



OS lecteurs ont pu le remarquer : l'*Appel* entre dans sa cinquième année. Autour de son berceau, il y avait tout juste vingt-cinq abonnés, et le petit Noël avait omis de mettre de l'or dans ses sabots. Pour nous déjà la crise de l'or avait commencé! Tout de même, cet enfant des pauvres a vécu, il a grandi et plus de quatre mille amis le regardent pousser et l'écoutent bégayer ses cantiques.

C'est le mot, car la caractéristique de notre œuvre est le *surnaturel*. Nous avons trouvé bon et beau de n'en pas rougir. Et notre rêve eût été d'en être des annonciateurs splendides à la vie qui monte. On pleure de rage quand on a la faveur de deviner la magnificence de la vérité et qu'on se sent inapt à en être l'ostensoir... Oh! savoir qu'il y a une évidence du Divin capable d'irradier tant d'âmes en voyage sur les chemins de Damas, et en être réduit à n'allumer qu'un cierge pâle! torture ineffable! torture de la détention perpétuelle dans la geôle de la médiocrité!

... Le monde est tellement las d'être *orphelin de Dieu*. Les dérivatifs à l'inquiétude religieuse sont désormais impuissants. On sait trop bien que la *Science* n'est pas l'*Amour* et que faute de pouvoir s'agenouiller sur une tombe elle ne peut rien, que constater la mort. La Philosophie non plus n'a pas les paroles de la vie éternelle. Et son histoire apparaît aux gens de cette heure, comme un vaste cimetière aux monuments écroulés. Il y a encore des Maitres, c'est vrai; il y a des Bergson. Beaucoup en parlent, peu le connaissent. Et puis, ni lui, ni d'autres n'ont appris à quiconque à faire leur vie *une* et *immortelle*. Ce ne sont plus « des systèmes, ni des formules, ni des mots faits pour se définir » qui apaiseront l'anxiété présente. Il faut des certitudes.

Car l'exaltation qui fait oublier la vie est tombée. Les psychologies amuseuses; les philanthropies aveuglantes, les politiques excitatrices, les sociologies enivrantes, ont perdu leur griserie comme un parfum évaporé. La foi de contrebande dont elles ont maléficié l'humanité agonise sans grandeur. Ses funérailles ne seront point, comme disait Jouffroy, celles d'un grand culte. Elles auront lieu la nuit et il n'y aura pour assistance que quelques bedeaux enrhumés!

J'ai vu sur les murs de Paris une affiche-réclame pour le journal l'*Humanité*. Cela a des prétentions artistiques. On y croit deviner une colline boisée. Un ouvrier ployant sous un sac de charbon montre à un bûcheron assis sur un autre sac... quelque chose. Que lui montre-t-il au juste? Il y a dans une sinuosité blanche qui doit être une route, deux gendarmes endormis sur de pacifiques chevaux. Ce n'est pas un spectacle autrement émotif. J'entends bien que ces Pandores symbolisent, je ne sais quoi... le Passé peut-être. En effet,

en regardant de plus près, on aperçoit un rond qui a l'air d'un cerceau, mais qui pourrait bien être le Soleil Levant. Alors, on comprend un peu l'allégorie et on a l'impression que le plus candide socialiste doit la trouver fade.

Mais oui! tout ça, c'est de la blaguologie éculée. Il faut vivre de phrases et de son, comme Jaurès, pour n'en pas sentir la caducité. Les anarchistes eux-mêmes ne parlent plus sans rire de la « Cité future ». Il y a bien quelques néo-chrétiens comme Albin Vallabrègue pour prêcher une fraternité sans dogme. Mais leur « apostolat » ne fait pas même le bruit d'un puceron qui meurt.

*Il nous faut Dieu pour tout l'abîme obscur,  
Qu'agrandissent en nous la terreur et l'attente*

a écrit Jeanne Termier.

Il ne nous faut rien moins en vérité. Les auberges de rencontre se sont effondrées. Les routes ne sont plus hospitalières. Il faut aller jusqu'au bout des routes!

Demain peut-être elles seront ensanglantées. Même sans lire les journaux, on sent craquer l'avenir. La sensation est très nette qu'il se prépare quelque chose de terrible dont les jours les plus damnés de l'Histoire ne sont qu'un pauvre avant-propos. La guerre européenne, ces mots épouvantables expriment mal le mystère qui nous apeure. On sent confusément qu'il y aura *autre chose*. Il y aura peut-être le face-à-face indicible de l'Humanité avec le Dieu méconnu. La fin du Monde? non sans doute, mais peut-être la fin d'un monde que la Miséricorde a jugé?

Cette génération est poignardée par ces points d'interrogation. Voilà pourquoi le surnaturel la hante et l'attire. Lui faire voir, dans le tremblement de terre universel, la pierre de l'angle immobile, les âmes eucharistiques qui restent sans effroi, l'Eglise qui ne vieillit pas et qui sans morgue et sans faiblesse maintient l'harmonie de l'éternelle justice et de l'éternelle charité, qui totalise dans son unité tout ce que les aspirations humaines ont eu d'auguste, qui n'a laissé tomber à terre aucun progrès réel, telle est la mission merveilleuse, où gauchement nous nous sommes essayés.

Nous n'y avons pas échoué tout à fait. Ils sont nombreux les jeunes qui, grâce à cette pauvre petite feuille, ont compris la gloire d'être *surnaturels*. L'Amour, le Mariage, l'Education, l'Apostolat, la Vocation, l'Action sociale catholique sous toutes ses formes, la Liturgie, la Communion, quels sujets dignes de passionner les âmes qui s'ouvrent!

Il faudrait du génie. Alors, les vocables indigents qui font songer à l'Art de Saint-Sulpice et qui déshonorent l'essentielle beauté, ne diminueraient plus notre œuvre d'adoration.

Nous n'avons eu que la ferveur. Priez Dieu qu'il nous la garde et qu'il dise à notre place les paroles que nous ne savons pas...

JACQUES DEBOUT.

(*L'Appel*. Numéro du 25 janvier 1913.)

# De l'immoralité au point de vue littéraire.

---

## I

La littérature immorale est celle qui est en désaccord avec les lois de l'Eglise catholique, c'est-à-dire avec la vérité et, par conséquent, l'ordre et la beauté.

Tout ce qui est contraire à cette vérité est fausse, donc laid en morale et en art.

Cela ne veut point dire qu'une œuvre en partie immorale ne puisse contenir des beautés.

Ainsi l'œuvre de Ronsard, d'Hugo ou de Beaudelaire. Mais ces beautés n'existent qu'en raison de ce qui les relie à Dieu, et il n'est point permis à tous de les découvrir sans danger.

Il est intéressant que certains antiques aient en quelque mesure cette relation ou permanence diffuse de la première révélation, tant il est difficile au païen même de se déprendre de Dieu. C'est de là que provient, par ensemble, toute la beauté des Grecs : dans Homère cette fréquente chasteté et cette louange du paysage dans Théocrite et ce respect du lit nuptial chez leurs tragiques.

C'est une chose rare que la relation complète de l'œuvre avec la vie éternelle. Cependant l'auteur de la *Chanson de Roland*, Dante presque toujours, Cervantès, Shakespeare parfois, Racine et Lamartine souvent; de nos jours, Claudel ou Louis Le Cardonnell nous offrent cet exemple.

L'hérésie et l'obscénité sont les vers qui corrompent l'œuvre d'art et qui empêchent qu'elle parvienne en tout ou en partie à l'immortalité.

## II

Pour réagir contre une littérature qui porte en elle des germes de mort qui peuvent contaminer à la longue les plus purs écrivains, il faut que les auteurs qui savent que le grand art ne peut exister dans le mal, tel que l'Eglise le définit, fassent des œuvres si belles qu'elles détournent des autres œuvres.

D'un autre côté, que beaucoup de pieuses gens n'aillent point, comme elles l'ont déjà fait, hélas! juger avec un superbe dédain et une coupable présomption des œuvres admirablement chrétiennes. C'est un péché d'orgueil que de croire que l'on peut répudier à première vue une œuvre qui a demandé à son auteur des années de méditation. Que ces pieuses gens

essaient patiemment de s'éduquer, et si elles ne sont point nées pour l'art, qu'elles recherchent la compagnie des grands hommes de science qui ne manquent point à l'Eglise. Dieu étant la fin de tout, il ne faut point qu'un homme s'égare dans une voie qui ne lui est pas destinée. Si donc la lettre et le chiffre sont deux moyens voulus de Dieu, il ne sied point que celui qui est né pour le chiffre fasse tort à celui qui est né pour la lettre et inversement.

Que non plus, et par une bien courte vue, les écrivains catholiques n'aillent point se mésestimer, s'insulter, s'attaquer entre eux, sous prétexte que leurs opinions politiques diffèrent.

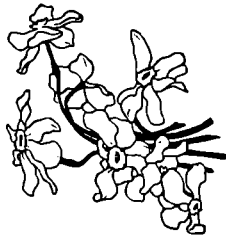
Une jeunesse est debout qui est avant tout catholique : Vallery-Radot, André Lafon, François Mauriac, pour ne nommer que ses chefs; et des adolescents de beaucoup de talent les suivent qui collaborent aux *Cahiers de l'Amitié de France*, aux *Intimités* et ailleurs.

Déjà nos adversaires politiques se plaignent que la pudeur envahisse la littérature. C'est que déjà, même le public indifférent finit par se lasser d'un théâtre qui n'est plus qu'un lieu d'excitation et de livres où l'on vous serine à chaque ligne ou à chaque vers une variation sur le vice.

Ce colossal ennui provoqué chez les débauchés même par ces insipides turpitudes, c'est le commencement de l'état de grâce littéraire.

FRANCIS JAMMES.

(Extrait des *cahiers de L'Amitié de France*.)



# Léopold Wallner

---

La mort récente de Léopold Wallner, bien connu des abonnés de « Durendal » à laquelle il collabora souvent, nous a douloureusement surpris, pendant ces vacances. Nous avons souvent rendu hommage au grand talent de cet artiste, peu connu du grand public en raison de sa modestie. Il ne se révélait qu'à ses amis. Ceux-ci garderont un souvenir inoubliable de sa conversation charmante tant sur la musique — sa branche de prédilection — que sur l'art et la littérature. Très féru sur la littérature russe et polonaise, il nous donna plusieurs fois d'intéressantes études sur ce sujet. Nous publiâmes aussi, il y a peu de temps encore, une étude très fouillée de lui sur Brahms. En diverses circonstances, nous eûmes l'occasion de faire ici l'éloge de Léopold Wallner. Récemment encore, nous donnions ici la jolie et fine conférence de son grand ami M. Evenepoel, prononcée à l'occasion de l'exécution de ses dernières œuvres. Nous reviendrons encore sur cette intéressante et sympathique personnalité. En attendant, nous nous associons aux sentiments exprimés par Octave Maus, au sujet de cet ami et collaborateur dans l'*Art moderne*, en ces termes :

« La mort de Léopold Wallner affligera tous ceux qui prirent contact avec le musicien de valeur, le professeur érudit, le philosophe et l'écrivain que réunissait la personnalité multiple du défunt. Personnalité originale, des plus sympathiques, qui fut pour beaucoup d'artistes au début de leur carrière un guide sûr et un ami dévoué.

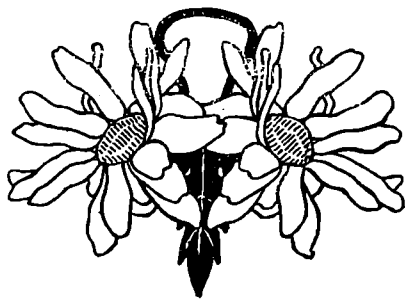
» Wallner était né à Kiew. Le hasard l'amena à Bruxelles tout jeune. Il s'y fit des relations parmi les hommes de lettres, les musiciens et les peintres; il fut mêlé au mouvement batailleur de la *Jeune Belgique* et illustra de ses inspirations mélodiques, qui évoquent le romantisme allemand, des poèmes de Verhaeren, Rodenbach, Giraud, Gilkin et autres. Une *Sonate romantique* pour piano montre que Wallner connaissait à fond la technique musicale et qu'il savait plier celle-ci à sa volonté

sans se laisser dominer par elle. L'œuvre est vivante et d'un beau mouvement. Peut-être est-elle arrivée un peu tard et n'a-t-elle pas suffisamment renouvelé les formules pour rencontrer, lorsqu'elle parut il y a quelques années, l'accueil souhaité.

» Mais c'est surtout le professorat qui valut à Wallner ses plus grandes joies. Il le pratiquait avec une grande dignité, un parfait désintéressement, et nombreux sont ceux qui lui doivent de connaître de la musique autre chose que l'art de remuer les doigts sur un clavier. Par sa conversation alimentée de souvenirs, de citations, d'observations personnelles, il rendait fort attrayant l'enseignement qu'il dispensait à ses élèves. Sans qu'il fit partie d'aucune école officielle, sans qu'on le tint pour un grand professeur, il a eu un rôle important dans le développement musical en éveillant parmi de jeunes âmes le goût de la musique et l'amour des belles œuvres.

» Wallner disparaît à 66 ans. Sa mort a fait peu de bruit : mais ses élèves et ses amis savent quelle perte ils ont faite en lui et garderont son souvenir. »

HENRY MOELLER.



# La Colline inspirée <sup>(1)</sup>

par Maurice Barrès

---



La « colline inspirée », c'est la colline de Sion-Vaudémont, en Lorraine, « faible éminence sur une terre la plus usée de France », lieu immémorial de culte, où les divinités romaines puis la Vierge ont succédé à Wotan et à Rosmertha, adorés par les Celtes. Les grandeurs de la tradition, la majesté mystérieuse d'une prière qui n'a pas cessé, flottent autour de cette montagne, sorte d'acropole religieuse de cette contrée de plaines. Il n'y était plus que la ruine et le délaissement lorsque, dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, trois jeunes prêtres, les frères Baillard, Léopold, l'aîné et le chef, François et Quirin, rêvent de rendre la colline à sa destination sacrée, d'y reconstruire les sanctuaires disparus et d'y ramener les foules des pèlerinages anciens. Mais cette grande entreprise, conduite avec plus de décision que de prudence, soutenue par des moyens insolites, devient suspecte à l'évêque du diocèse et finit par sombrer dans une débâcle à la fois financière et morale.

Le hasard amène François, désespéré par le désastre et presque interdit, à se mettre en rapports avec un Pierre-Michel Vintras, un illusionné qui se présente comme prophète et réformateur de l'Eglise... C'est alors sur la colline de Sion-Vaudémont l'installation d'un culte et de congrégations étranges, organisés par les frères Baillard et aux exercices desquels s'associe une troupe enthousiaste et confiante de fidèles. Culte et congrégations se perpétuent, parmi les vicissitudes des événements, jusqu'à ce que leur existence, assurée à force d'expédients et de misères supportées, devienne impossible, et que les pontifes et leurs adeptes soient réduits à la dispersion. Finalement, Léopold reste seul, vieillard pathétique, plein de paroles confuses et de souvenirs de douleur, errant sur la colline qu'il a tant aimée, errant et vagabond autour des lieux dont la figure s'associe dans sa pensée à toutes les grandes aspirations idéales qui ont nourri sa vie et qui l'ont égarée...

C'est là un résumé bien incomplet et bien sec d'un récit tel que celui de Barrès, tout pénétré de sentiments largement humains, de la compréhension

---

(1) Paris, Emile Paul, éditeur.



émouvante des mystères et des aberrations de la croyance et de la recherche du divin. Tout le passé, celui de la nature comme celui de l'histoire et des religions, est, sur cette colline de Sion, le témoin du présent singulier. Il l'explique, il l'excuse parfois. Il représente les forces absentes et irrésistibles qui, agissant dans les âmes, les tirent des chemins réguliers dont elles sont désenchantées, pour les pousser sur les routes merveilleuses de l'aventure.

L'inspiration personnelle s'oppose alors pour elles à la règle, la fantaisie à la discipline, le charme du vagabondage spirituel aux sévérités de l'obéissance... La hantise du mystère est en elles, hantise qui se repait, souvent, de semblances et de puérités. Grandeurs mélangées, Barrès, nous le montre en traits magnifiques et cruels, de ridicule et de trivialité; grandeurs, cependant, parce que, si pleines qu'elles soient d'obscurités et de fumées, un éclair parfois illumine leurs profondeurs.

Rien qui puisse durer, dans le domaine religieux, qu'au prix du sacrifice et de la subordination de soi-même. Mais les divagations personnelles mêmes peuvent y être respectables et touchantes... Tâtonnements de mains angoissées dans les ténèbres de l'inconnu; lueurs décevantes dans la nuit, fantômes, images et projections de la pensée en effervescence de Léopold et qu'il interprète comme des signes divins...

Et tel que Barrès l'a évoqué, ce Léopold Baillard, abusant et abusé, augure debout sur son trépied de montagnes, dans le souffle et le sifflement des vents, et la plainte éternelle des arbres remués; ce grand vieillard décharné qui adjure les puissances surnaturelles et fait le geste du miracle fait se lever dans la poussière de ses pas la race impérissable des enfants perdus de l'idéal et des amants toujours inapaisés de la chimère.

ARNOLD-GOFFIN.



# LES LIVRES

---

**Portraits d'Infantes**, XVI<sup>e</sup> siècle. Etudes iconographiques par M<sup>me</sup> LAURE ROBLAT DELONDRE. Un vol. grand in-8° illustré. Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire Van Oest et C<sup>ie</sup>.

Voici un livre plein d'érudition historique et critique; un livre conçu selon les méthodes les plus scientifiques et qui est des plus agréables à lire. Cela n'est pas fort commun.

C'est une galerie de princesses illustres de la branche espagnole de la famille des Habsbourg, dont certaines, ainsi que le remarque l'auteur, et non des moindres, sont parfaitement oubliées. Il est vrai que la plupart d'entre elles n'ayant jamais eu à agir de leur propre chef, ne sont plus guère qu'un nom dans une généalogie dynastique, entre les parents dont elles sont issues et les enfants auxquels elles ont donné le jour.

Elles n'existent presque que comme épouses et mères de princes : « femme de Charles, mère de Philippe », comme dit l'inscription d'un portrait gravé d'Isabelle de Portugal. Mais, il en est d'autres dont la mémoire n'a pas péri, telle Jeanne la Folle, célèbre par son amour pour son volage époux; telles Marguerite d'Autriche, Marie de Hongrie, Marguerite de Parme et Isabelle-Claire-Eugénie qui gouvernèrent nos provinces.

Les dames que l'on rencontre dans cette galerie d'un siècle n'auraient pas, à de rares exceptions près, celle d'Isabelle de Portugal, par exemple, été admises dans la collection des *plus belles dames du monde* que le duc de Mantoue fit peindre pour le plaisir de ses yeux, par François Pourbus le jeune et par Rubens !

Mais ce n'est pas leur beauté qui nous intéresse, à présent; c'est plutôt la vision d'un passé lointain que leur apparence suscite devant nous, l'évocation du temps où elles vécurent dont les peintres auxquels était confié le soin de reproduire leurs traits ont, sans le savoir, fixé la physionomie en même temps que celle de leurs modèles.

Ces artistes, parmi lesquels il en est de très grands, comme Titien et Van Dyck, d'excellents comme Antonio Moroore, Sanches Coelho, comme les auteurs des charmants portraits dessinés du *Recueil d'Arras*; parmi lesquels il en est aussi bon nombre d'inconnus, flamands, espagnols ou portugais, donnent occasion à M<sup>me</sup> Roblot-Delondre de nous faire l'histoire de la peinture septentrionale espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle dans le domaine du portrait; histoire illustrée de la façon la plus parlante par de nombreuses et irréprochables reproductions.

ARNOLD GOFFIN.

**Les Artistes Wallons**, par M.-L. CLOQUET, Bruxelles, Van Oest (coll. des *Grands Artistes des Pays-Bas*).

Comme l'indique le titre adopté par l'auteur, celui-ci ne s'est pas donné pour tâche d'essayer de faire l'histoire du sentiment artistique wallon, mais plus simplement de passer rapidement en revue l'œuvre des artistes de ce pays qui ont vu le jour dans nos provinces romanes. Une centaine de pages ne sont guère pour une récapitulation de l'activité des maîtres wallons dans tous les domaines de l'art, depuis les origines jusqu'à nos jours.

C'était là un travail ingrat qui pouvait aisément prendre l'allure et la sécheresse d'une nomenclature et M. Cloquet s'en est tiré habilement sans rien sacrifier et en mettant en relief les hommes et les œuvres qui réclamaient particulière attention.

A. G.

**Velasquez**, par M. AMAN-JEAN. Un vol. ill. (Collection *Art et Esthétique*). — (Paris, Félix Alcan.)

C'est l'originalité de la collection *Art et Esthétique* que de chercher ses collaborateurs parmi les artistes. Les promoteurs de cette collection ont jugé qu'un peintre était aussi qualifié pour parler d'un de ses grands confrères du passé qu'un écrivain ou qu'un érudit, si supérieur que celui-ci pût être ou paraître au point de vue de la méthode scientifique enseignée dans les écoles. Et les volumes qui ont paru jusqu'à présent, le *Titien*, de M. Caro Delvaille et le *Velasquez*, de M. Aman-Jean, justifient complètement cette opinion. Le livre de M. Aman-Jean, qui est très touffu, très riche d'idées esthétiques, sans cesser d'ailleurs d'être clair, met parfaitement en relief la grandeur de l'œuvre et de la personnalité de Velasquez, tout ce qui fait de l'art du maître, dans toutes ses manifestations magnifiques, l'expression la plus juste et la plus profonde du caractère et du tempérament espagnols.

A. G.

**La Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel à Caen. Deux mystiques normands du XVII<sup>e</sup> siècle. MM. de Renty et Jean de Bernières**, par M. MAURICE SANDIAU. — (Paris, Perrin.)

La vie et l'action religieuse de M. de Renty et de M. Jean de Bernières, initiateurs ou recteurs de la Compagnie du Saint-Sacrement à Caen, auxquelles M. Sandiau consacre une étude attrayante et solidement documentée, illustrent, en quelque sorte, un épisode local du grand mouvement de rénovation et aussi de controverse religieuses, qui agita tout le siècle de Louis XIV. On aime vivre quelque temps, avec l'auteur de ce livre, en compagnie d'âmes qu'il qualifie avec raison d'« extraordinaires », puissantes dans l'abnégation d'elles-mêmes, dans l'indifférence du monde, si fermes dans la raison et, en même temps, si enivrées de l'idéal le plus mystique.

A. G.

**Voyage du Cardinal d'Aragon en Allemagne, Hollande Belgique, etc. (1517-18)** par don ANTONIO DE BEATIS. Traduit de l'italien par M<sup>me</sup> Havard de la Montagne. Préface de M. Henry Cochin. Un vol. ill. — (Paris, Perrin.)

L'auteur de ce journal de voyage accompagnait le Cardinal Louis d'Aragon en qualité de secrétaire. « L'illustrissime et révérendissime » prélat, qui appartenait à une maison souveraine, voyageait peut-être pour son agrément, peut-être pour remplir quelque mission ou pour visiter ses parents et alliés princiers italiens ou étrangers. Son historiographe nous rend un compte très exact des itinéraires de son maître, des réceptions honorables qui sont ménagées partout à celui-ci, et il ajoute à ces détails ses observations personnelles sur les personnages, Charles-Quint et François I<sup>er</sup>, par exemple, qu'il a eu l'occasion d'approcher; sur les mœurs, les coutumes, la physionomie des pays où il a passé. Les renseignements du bon chanoine sont nécessairement un peu sommaires, car ses séjours étaient brefs, mais sont très intéressants et souvent très caractéristiques. On pourrait remarquer, avec quelque malice, qu'il était très préoccupé de la beauté féminine; les Flamandes lui ont particulièrement plu : « Elles sont toutes grandes et très agréables, blanches et roses avec un teint ravissant... » Les pages qu'il consacre aux provinces belges sont, d'ailleurs, des plus élogieuses et témoignent de la prospérité et de la richesse du pays au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

A. G.

**Le Musée du Luxembourg, les Peintures**, par M. LÉONCE BÉNÉDITE. — **Le Musée du Louvre, sculptures et objets d'art du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes**, par MM. A. MICHEL et G. MIGEON. — **Le Musée de Lyon, Les Peintures** par M. P. DISSARD. Trois vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Trois volumes encore qui se classeront en belle place dans l'imposante série de publications entreprise par la maison Laurens pour la vulgarisation de la connaissance des richesses artistiques de la France. Illustration nombreuse et choisie; notices ou études écrites par les critiques les plus réputés, conservateurs, du reste, des œuvres dont ils parlent; on ne saurait demander davantage. En somme, d'excellents ouvrages propres à servir de guides aux curieux et d'instruments de travail pour les professionnels.

A. G.

**Bourges et les abbayes et châteaux du Berry**, par MM. GEORGES HARDY et ALFRED GANDILHON. (Coll. des Villes d'Art célèbres.) Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

L'époque la plus brillante de la ville de Bourges est celle où elle servait de capitale au bon duc Jean de Berry, ce prince illustre dans l'histoire de l'art par toutes les œuvres auxquelles son nom est resté attaché. Bourges conserve des restes importants du palais que le duc s'était fait construire, et elle doit au célèbre argentier Jacques Cœur le charmant palais qui sert actuellement de palais de justice. Mais elle a bien d'autres richesses encore : sa belle

cathédrale avec ses cycles de délicates sculptures, ses charmants hôtels de la Renaissance et du XVII<sup>e</sup> siècle, etc., le pittoresque, enfin, d'une vieille cité où le présent ne s'est pas montré trop brutal à l'égard des beautés du passé. MM. Hardy et Gandilhon nous font la description et l'histoire de tout cela avec beaucoup d'érudition et de goût. A. G.

**Saint-Pétersbourg**, par M. Louis Réau, (un vol. illustr.); Paris LAURENS (Coll. les *Villes d'art célèbres*). — La capitale de la Russie n'a pas d'origines antiques ou même fabuleuses, comme la plupart des capitales de l'Europe occidentale. Elle est née au XVIII<sup>e</sup> siècle de la volonté autocratique de Pierre le Grand. De là un caractère très spécial, qui ne donne sans doute pas beaucoup à l'imagination, mais qui n'exclut pas, loin de là, la beauté ni la grandeur. Beauté et grandeur auxquelles ont collaboré le faste des tzars et de la noblesse russe, et l'art des maîtres italiens et surtout français qui travaillèrent à la construction et à la décoration de la ville et de ses innombrables palais, tellement que, comme le montre le livre plein d'agrément de M. Réau, Saint-Pétersbourg est probablement la ville d'Europe où l'on rencontre les œuvres architecturales les plus parfaites et les plus intactes créées par l'art français du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

ARNOLD GOFFIN.

**Londres, Hampton-Court et Windsor**, par M. JOSEPH AYNARD. — (Paris, Laurens. Collection des *Villes d'art célèbres*.)

A vrai dire, ce n'est pas une figure d'art que Londres présente d'abord à la pensée. Les émotions que l'on y reçoit en premier lieu sont d'un ordre fort différent. Ce sont celles qui naissent de l'immensité de la ville et du fourmillement de ses habitants. Sauf en certains endroits, parcs, monuments, rives de la Tamise, lieux qui tiennent leur prestige de quelque grand souvenir, le décor est monotone et triste, ou plutôt il le serait si le sentiment de la vie puissante et formidable de l'activité incessante des millions d'hommes qui s'agitent, travaillent, s'ingénient dans cette agglomération innombrable, ne lui donnait une grandeur et une majesté extraordinaires.

La beauté créée par la sensation mystérieuse de la foule, par l'espèce de vertige que l'on éprouve devant une collectivité telle que celle-ci, on peut la trouver partout à Londres; la beauté créée par l'art, il faut la chercher. Et sans cette recherche on ne saurait trouver de guide plus agréable que M. Joseph Aynard, familier de la grande cité et des richesses artistiques de ses édifices, de ses palais royaux et de ses admirables musées.

ARNOLD GOFFIN.

M. Etienne MOREAU-NÉLATON vient de faire paraître chez Henri Laurens, sous le titre « **Les Églises de chez nous** », arrondissement de **Château-Thierry**, 3 volumes in-quarto présentant un recueil de douze cents gravures et donnant d'excellentes reproductions des 128 églises de cet arrondissement. Chaque église comprend : notice, plan, reproductions. Le nombre de reproductions est variable suivant l'intérêt de l'édifice,

Ces trois remarquables volumes offrent un véritable exemple. Si l'on pouvait trouver un Etienne Moreau-Nélaton dans tous les arrondissements de France, quels procès-verbaux on dresserait de ce que sont nos églises aujourd'hui si menacées ! Le distingué et savant auteur de l'ouvrage a mérité une fois de plus la reconnaissance de tous les Français.

Tiré à 200 exemplaires, *Les Eglises de chez nous* sont à la fois une publication d'archéologue et de bibliophile.

**Bismark et l'Église**, par GEORGES GOYAU, 2 vol. (Paris, PERRIN.) **Autour du Catholicisme social**, par le même 5<sup>e</sup> série (id.). — Nous avons déjà fait l'éloge qu'il méritait de l'ouvrage que Georges Goyau termine par ces deux volumes. Les trois premiers volumes de cette grande œuvre avaient pour titre *l'Allemagne religieuse*. Le premier traitait du *Protestantisme*. Les quatre volumes suivants s'occupaient plus spécialement du *Catholicisme*. Les deux derniers qui viennent de paraître relatent la lutte gigantesque entre l'Etat et l'Eglise, qui porta le nom de Kulturkampf et s'incarna du côté de nos adversaires, dans la puissante personnalité de Bismark. Tous ces volumes forment un admirable ensemble. C'est en réalité toute l'histoire de l'Eglise catholique en Allemagne de cette époque célèbre qui y est racontée. Cet ouvrage est certes le travail le plus remarquable, le plus précis, le plus documenté qu'on ait écrit sur ce sujet. Il est, en outre, d'une impartialité absolue.

Enfin, il est écrit dans un style sobre, clair et alerte et qui en rend la lecture tout à fait exquise. Ce bel ouvrage qui est une apologie d'une rare éloquence et sans réplique de notre grande Eglise catholique, et l'histoire de ses plus glorieuses victoires dans une des luttes les plus formidables qu'elle ait eu à soutenir et dont elle est sortie triomphante sur toute la ligne, devrait se trouver dans toutes les bibliothèques des familles catholiques. Il faut le donner aux jeunes gens en prix, au lieu de tant d'autres livres ineptes et vides. Ils y puiseront de précieux renseignements. Les magnifiques exemples de nos ancêtres catholiques d'Allemagne stimuleront leur vaillance et raffermiront leur foi et leur apprendront à la défendre à leur tour avec courage et, s'il le faut, avec héroïsme.

Je saisis cette occasion pour recommander aussi aux catholiques, surtout aux jeunes, la lecture de tous les beaux ouvrages écrits par le même auteur sous le titre : *Autour du catholicisme social*, et dont la cinquième série a paru il y a peu de temps. Ce dernier volume contient notamment un des plus lumineux exposés de la morale catholique que j'aie jamais lu. Aucun théologien que je connaisse n'a jamais traité aussi adroitement et d'une façon aussi vivante ce sujet de la dernière importance.

Georges Goyau est un des plus brillants et des plus méritants apologistes de la vérité catholique. On ne saurait le proclamer assez haut. Nous lui en devons une profonde reconnaissance. Il a en réalité consacré toute sa vie, tous ses loisirs, tous ses efforts à l'Eglise, qu'il honore par son beau talent, si noble, si vibrant, si loyal, dépourvu de toute mesquinerie. Georges Goyau est un nom qui mérite d'être cité à côté de tous les grands noms des plus

célèbres défenseurs de l'Eglise. Il a autant de droit à cette gloire que les Ozanam, les Montalembert, les Veuillot, les Lacordaire, les Dupanloup et tant d'autres écrivains catholiques de ces derniers temps. On peut affirmer, non sans témérité, qu'il est l'égal de toutes ces âmes si chrétiennes, si chevaleresques, dont toute la vie fut un perpétuel combat pour leur mère, l'Eglise.

H. MOELLER.

**Lamennais, sa vie et ses doctrines**, par l'abbé CHARLES BOUTARD, III. *L'Éducation de la démocratie* (1834-1854). — (Paris, Perrin).

Le dernier volume, qui complète le grand travail de M. l'abbé Boutard sur Lamennais est poussé très à fond. Cette période de la vie de Lamennais a été jusqu'ici la moins étudiée, elle est moins connue ; une sorte de curiosité nouvelle s'attache au récit qui nous en est donné. L'auteur s'est efforcé d'analyser de très près les ouvrages de Lamennais depuis sa rupture avec l'Église : *Paroles d'un croyant, Troisièmes Mélanges, Affaires de Rome, Le Livre du peuple, L'Esclavage moderne, Une Voix de prison, Du passé et de l'avenir du peuple, Esquisse d'une philosophie, Amchaspands et Darvands, Les Évangiles, Introduction à la Divine Comédie*. En quatre chapitres, il groupe ses réflexions sur les « opinions » philosophiques, esthétiques, religieuses et sociales de Lamennais à cette triste époque de sa carrière. Il le suit dans ses étapes : son dernier séjour à la Chesnaie (1836), sa prison à Sainte-Pélagie (1841), son rôle comme représentant du peuple à l'Assemblée de 1848 ; sa mort enfin, triste, lugubre, désemparée. Une foule de détails recueillis avec soin encadrent bien cette figure malheureuse et tourmentée ; ses relations nouvelles, entre un Béranger et une George Sand, les révolutionnaires plus ou moins anarchistes, les esprits faux, les sectaires antireligieux, les publicistes en quête de popularité de mauvais aloi, présentent le tableau d'une décadence intellectuelle et sociale pénible. M. l'abbé Boutard cherche et met en lumière les qualités littéraires persistantes de Lamennais, ses malheurs qui inspirent de la pitié, son entêtement qui côtoie presque la bonne foi, mais aussi ses colères, son orgueil. C'est un drame moral poignant à suivre. Ces trois volumes présentent ce que nous avons à l'heure actuelle de plus complet sur Féli de Lamennais.

**Le Christ dans l'Eglise**, par Mgr ROBERT-HUGH BENSON. — (Librairie Académique, Perrin et Cie, Paris.)

« *Le Christ dans l'Eglise*, est en quelque sorte une réponse aux attaques » dont « *le Maître de la Terre* » a été l'objet. Mgr Benson y compare l'identité du Christ et de son Eglise à l'identité du corps et des cellules. Il » montre en des pages éloquentes l'Eglise attaquée, persécutée à toutes les » époques. Et ceci s'explique, dit-il, par notre conception de la souffrance : » le triomphe de l'Evangile est le triomphe de l'amour s'affirmant dans la » douleur... »

Dans cet ouvrage, l'éminent converti de l'anglicanisme esquisse à grands traits l'histoire de l'Eglise des premiers siècles ; il la montre violemment

ébranlée à l'époque de la Réforme, sans cesse menacée dans son existence par les hérésies, les persécutions, les fautes mêmes de ses enfants... Puis, « revé- » nant au temps présent, il découvre la même opposition au catholicisme : » il fait un historique saisissant des diverses crises et des assauts multiples » que subit le catholicisme. » (*Le Correspondant*). Avec un art consommé, l'auteur fait le portrait des Caïphe, des Judas, des Hérode et des Pilate du XX<sup>e</sup> siècle. En face de ces éternels ennemis du Christ, il dresse ensuite le groupe imposant des apôtres et des amis fidèles... Dans cette lutte sans merci il montre que c'est le Juste qui triomphera cependant.

« *Le Christ dans l'Eglise* » est une hymne de reconnaissance à l'Eglise catholique et un chant d'espérance que l'auteur du « *Maître de la Terre* » devait décrire pour nous, il en est peu qui montreront aussi bien l'immortelle jeunesse du catholicisme et la grandeur de sa mission dans le monde.

**Autour des lacs italiens**, par M. GABRIEL FAURE. — (Paris, Sansot et Cie.)

Un voyage, c'est, au fond, une flânerie en soi-même, dans sa propre pensée, dans sa propre sensibilité. Les paysages, les monuments, les œuvres, les souvenirs de l'art et du passé, sont, pour l'une et pour l'autre, des motifs de s'explorer, de s'approfondir, de découvrir ses régions obscures, de mesurer, en quelque sorte, des possibilités de compréhension ou d'émotion. C'est ici que l'intérêt d'un récit ou de notes de voyage réside tout entier dans la personnalité de son auteur; c'est ici aussi que ceux qui ouvriront ce petit livre seront rapidement séduits par le charme de ces pages et par l'amour intelligent de la beauté dont elles sont toutes inspirées.

ARNOLD GOFFIN.

**Barcelone et les grands sanctuaires catalans**, par M. G. DESDEVICES DU DEZET. — (Un vol. ill. Paris, Laurens. Coll. des *Villes d'art célèbres*.)

Barcelone est, sans doute, la ville la plus vivante et la plus active de l'Espagne, et aussi la ville de la Péninsule où se manifestent avec le plus de passion les aspirations populaires modernes.

Toute cette vie agitée et ardente développe ses événements dans un beau cadre, où le passé a laissé de nombreux et magnifiques témoins, monuments, œuvres des écoles primitives catalanes dont l'histoire se dégage peu à peu grâce aux patientes recherches des érudits, etc. au milieu d'un pays dominé par le formidable massif de Montserrat, lieu de miracle et de pèlerinage immémorial, et où l'on rencontre partout les fortes empreintes et la formation religieuse de la civilisation espagnole : empreintes anciennes comme les grands monastères de Poblet et de Santa-Creus; empreintes modernes comme l'ensemble des monuments élevés à Manrésa par les Jésuites pour commémorer les premiers actes de l'apostolat de saint Ignace.

Le livre que M. Desdevises du Dezert consacre à nous dire et à nous décrire les choses de la Catalogne, est rempli d'érudition et d'agrément.

ARNOLD GOFFIN.



**Etienne Moreau-Nelaton**, par M. FRÉDÉRIC HENRIET. — (un vol. ill. d'héliotypies, Paris-Laurens).

**Églises de chez nous**, par M. Etienne Moreau-Nelaton. *Arrondissement de Château-Thierry*. — (Paris-Laurens.)

La monographie que M. Henriet a consacrée à M. Moreau-Nelaton met excellemment en lumière la sympathique personnalité de l'artiste et définit avec un grand bonheur d'expression l'originalité et la conscience dont témoignent ses travaux dans les domaines les plus variés : la peinture, la gravure, la céramique et la littérature.

Par son origine comme dans son art et ses inclinations esthétiques et spirituelles, M. Moreau-Nelaton est un homme de tradition, c'est-à-dire un homme chez lequel l'amour du progrès n'est pas à la condition du dédain ou du mépris du passé. On conçoit, dès lors, qu'à cette heure où, malgré l'éloquente campagne de Barrès, nombre d'églises françaises sont menacées d'une prochaine ruine, M. Moreau-Nelaton ait conçu l'idée de préserver, autant qu'il est possible, le souvenir des plus pittoresques ou des plus belles églises de sa région natale.

Ce qu'il nous donne, sous la forme de brèves monographies accompagnées de nombreuses illustrations, c'est un véritable recensement des plus intéressants édifices du culte de l'arrondissement de Château-Thierry — une partie de la plus vieille France — mais un recensement fait de main d'artiste, qui, s'il est riche en renseignements précis pour le curieux ou l'archéologue, apporte aussi aux amoureux sentimentaux du passé et des grands souvenirs, d'abondants éléments d'admiration et d'émotion.

ARNOLD GOFFIN.





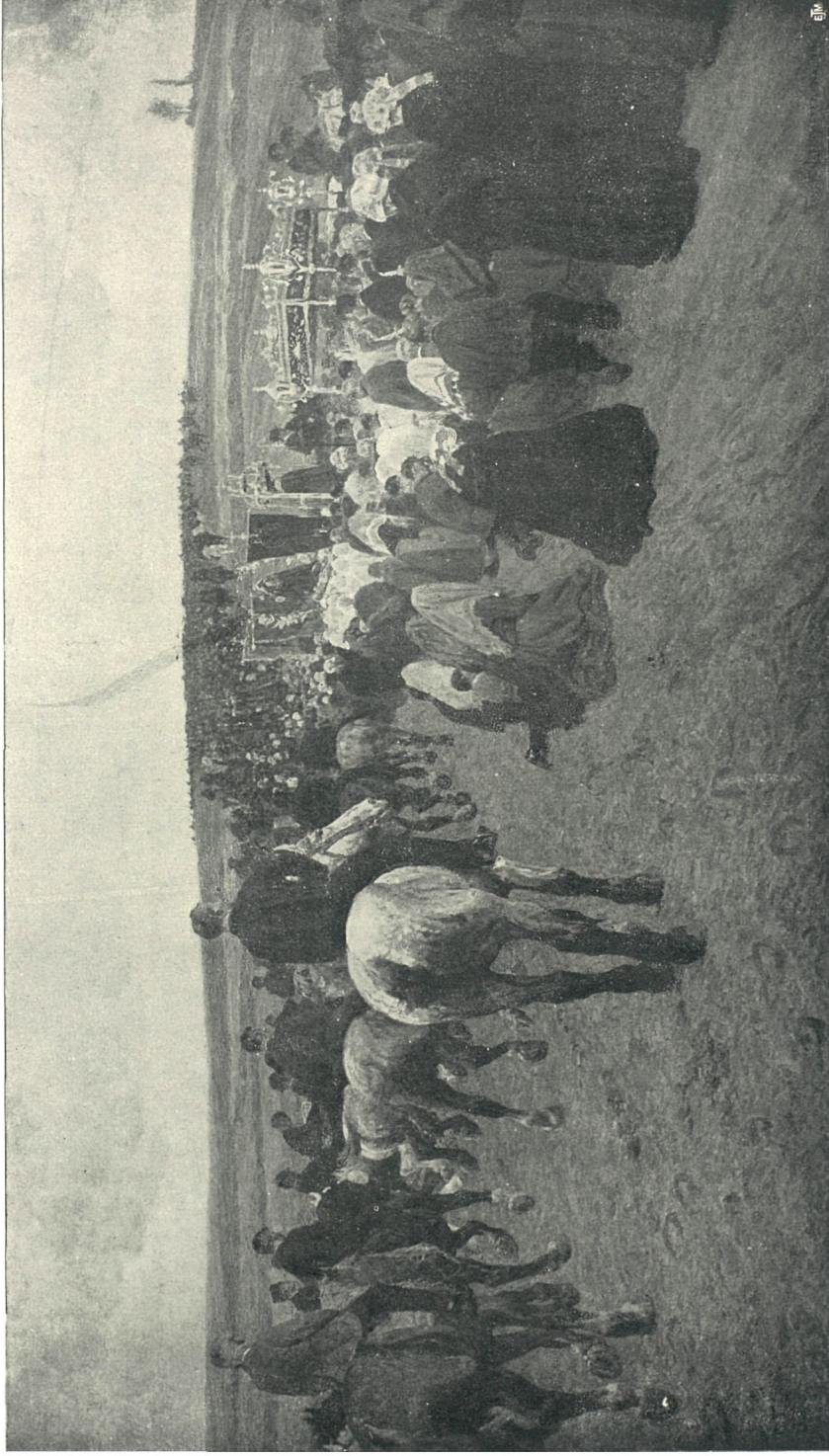












**LA PROCESSION A HAEKENDOOVER : A TRAVERS CHAMPS**  
**(FRANZ VAN LEEMPUTTEN)**





# Vues sur Byzance

---

M. P. Foucart, qui fouilla en 1860 le site de Delphes pour l'Ecole française d'Athènes et publia, en 1865, son *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, remarquait dès lors — avec la divination naturelle en ce milieu — que du haut du mont Parnasse, les Grecs prétendent découvrir Constantinople. « C'est qu'ils voient, ajoutait-il, avec les yeux de la convoitise. »

Je reviens de cette région enchantée.

On ne rencontre plus guère de poètes dans le Val des Muses ni sur les pentes de l'Hélicon, et je ne connais, pour mon compte, que M. Jean de Mot — qui n'est pas un lyrique — qui ait effectivement gravi la double cime du *biceps Parnassus*. En l'espèce, j'aime autant que ce soit lui. Avec ce garçon aimablement positif, qui sait étiqueter des tessons sans emballement, il y a, en effet, meilleur lieu d'espérer que nous tenons un témoin.

Qu'il ose donc déclarer, par oui ou par non, si, du haut de ces 2459 mètres, il a aperçu la Corne d'Or.

La question est d'importance : c'est d'un témoignage non équivoque qu'aurait à dépendre la géographie de l'Europe et le sort de l'Empire d'Orient.

Mais à quels yeux se fier en ce pays ensorcelé ?

J'avoue qu'en arrivant d'une patrie où la nature est réservée dans ses manifestations, je restai promptement ahuri, en Grèce, devant toutes sortes de fantaisies auxquelles se livrent les dieux, qui y animent, sans doute, encore les eaux, y peuplent les montagnes et occupent en tous cas les souterrains. Sachez que les ruisseaux disparaissent dans les katavothres de la plaine de Tripolis comme des reptiles dans une fente; que la mer fuit à Argostoli comme par le fond d'un bassin mal cimenté, en faisant tourner des moulins; que l'Euripe, qui obéit vraisemblablement à des chants alternés, remonte jusqu'à quatorze

fois par jour contre son cours ! Pareilles plaisanteries mettent la tête du voyageur à l'envers. Comment pourra-t-il être sûr, après cela, d'y voir clair, sur le Parnasse ?

Bien plus ; à mesure qu'il s'en rapprochera, de ce mont, à mesure aussi il ne pourra s'empêcher d'accumuler de l'énergie d'illusions. Qu'il ait soif, il n'est pas d'eau à dix lieues qu'il n'y boive, à son corps défendant, de l'inspiration : Source Hippocrène ou Fontaine Kastalie ! Pas une caverne où se mettre à l'ombre — Antre de Trophonios ou Grotte Corycienne — sans se vouer au mirage ou appeler le délire. Et s'il évite, à Delphes, le Rocher de la Sibylle dont l'approche a, de tout temps, stimulé l'imagination, le malheureux ignore que, depuis les fouilles, le démon s'est déplacé avec le village ; et le voilà qui s'aventure en plein dans les vapeurs qui, de l'aveu même de ces hypercritiques d'archéologues allemands, sourdent des fissures au bord de la grand'route... Voyez le rouler des yeux d'extase comme une Pythie ! Est-ce là une condition pour aller lever un plan ?

Quel exégète, alors, pourra démêler, à la descente du Parnasse, les souvenirs incohérents d'un ascensionniste ainsi dérégulé ? Est-ce que je sais seulement encore ce que j'ai vu, moi, quand je piétinais, stupide, ces terrasses schisteuses et contournais ces falaises calcaires ? Et tout bien considéré, je me demande si ce brave de Mot s'est maintenu flegmatique...

Il est entendu que, « par temps clair, » ainsi que s'expriment les guides, on voit du haut du mont Loup, qui est le meilleur des deux belvédères du Parnasse, toute la Grèce dépliée comme une carte, de l'Olympe au Taygète.

Mais la vue est une perception relative. Un Palikare aux yeux perçants atteint Stamboul comme un trait ; disons même qu'une fois que le dieu est en lui, son regard ne connaît plus de bornes...

Pareille bravoure physiologique porte à conséquence. L'historien enregistre certains modes dynamométriques d'acquiescer : le champ s'étendra jusqu'où va choir la framée du nouveau maître ; la ville aura comme enceinte le circuit que le char du chef aura tracé en un jour... Nous considérons ici le phénomène juridique nouveau de l'occupation mesurée à la portée du coup d'œil. Le Gouvernement hellénique, — encore qu'on

sache que, suivant une plaisante tradition, les Grecs ont d'autres atouts dans leur jeu — tient là un argument qui passe tous les protocoles du règlement balkanique. Serrons cette notion de la possession par prospect : ainsi qu'un château régit la plaine par le rayon de son tir, le Parnasse circonscrit la Grèce par l'étendue de sa perspective. La Grèce est le bassin visuel du Parnasse. Ce qui se voit de la pointe du Liakoura, c'est la Grèce telle qu'elle est naturellement, telle qu'elle doit être politiquement. Et ainsi, tenez ! Le roc gris de l'Athos surgit là-bas de la mer. Adjugé. Une coupole miroite au loin... c'est Sainte-Sophie. Voilà la Grèce.

Le tout est de faire partager la vision. Comptez-y. C'est là, précisément, le fait des hauts lieux. J'en appelle à de Mot...

Je me sens encore sous le charme parnassien en reprenant pied dans les rues d'Athènes. Des camelots y colportent des drapelets bleu et blanc, sur lesquels la Victoire ailée, couronnant d'une main le roi Constantin au retour de Salonique, lui indique de l'autre les minarets de Constantinople. J'achète un journal : il annonce que la cérémonie du couronnement du souverain sera célébrée en mai prochain suivant le rite byzantin, que le basileus ceindra l'ancienne couronne impériale et revêtira le manteau de pourpre des empereurs de Byzance conservé par les moines du mont Athos ; enfin qu'il prendra le titre d'Auguste et la reine celui d'Augusta.

Les dieux, jouant un tour de leur façon à Minerve, lui ont changé son hibou clignotant contre un aigle qui regarde du haut des cimes. Et les Grecs, après avoir respiré au-dessus de l'adyton de ces fumées qui font, je crois, les yeux plus grands que la bouche, m'ont tout l'air, en ce moment, de monter effectivement au Parnasse.

EDMOND DE BRUIJN.

Athènes, août 1913.



# La promenade d'Horace

---

*O poète innocent, rustique et familier,  
Qui, vendangeant ta vigne et soignant ton cellier,  
Ne connus le bonheur qu'à vivre loin des hommes,  
Toi dont la joue était ronde comme les pommes  
Et le cœur simple et frais comme une fleur des bois,  
Je t'évoque en ce coin de Tibur, où je bois,  
Assis sous le riant feuillage d'une treille,  
Le même vin que toi dans une humeur pareille,  
O poète innocent, rustique et familier!*

*En vain tu m'as valu, quand j'étais écolier,  
Plus d'un pesant pensum, qu'un pédant de collègue  
Puisait parmi tes chants d'une main sacrilège :  
Oubliant ces longs jours de contrainte et d'ennui,  
Doux maître! c'est de toi que j'apprends aujourd'hui  
Comment le vers nombreux se modèle et se forge.*

*A mes pieds, gouffre noir, se creuse l'âpre gorge  
Où l'Anio bondit et gronde en écumant;  
Et, déroulant au loin leur chœur grave et charmant,  
Par-dessus d'humbles champs clos d'ajoncs ou d'épine,  
Les monts profonds et bleus de la fauve Sabine  
Se dressent, couronnés de hameaux et de bourgs.  
La houle des blés mûrs déjà s'enfle aux labours;  
Les pâtes olivières tremblent dans la lumière;  
Un enfant joue et rit au seuil d'une chaumière;  
Un chevreau bêle; un pâtre aux cheveux mal peignés  
Dort sous l'ombrage épais d'antiques châtaigniers;  
L'air vermeil brûle et vibre, et sur les pierres chaudes,  
Les lézards aplatis, vivantes émeraudes,  
Voluptueusement somnoient au soleil...*

*Horace, ô gai chanteur ! c'est par un jour pareil,  
 C'est dans cet air limpide et chaud, qui brûle et vibre,  
 Que tu passais ici, fuyant les bords du Tibre,  
 Aux premières ardeurs de la verte saison.  
 Levé de bon matin, tu fermais ta maison  
 Du faubourg, et, monté sur ton mulet sans queue,  
 Tu t'en allais tout seul vers la grande ombre bleue  
 Que font, par les beaux jours d'air vif et de ciel pur,  
 Sur l'horizon romain les cotéaux de Tibur ;  
 Et, content de laisser derrière toi la Ville,  
 Les soucis de l'intrigue, et la tourbe servile  
 Des flatteurs, importuns et bourdonnants frelons,  
 Et des solliciteurs attachés aux talons  
 De quiconque est l'ami du puissant et du riche,  
 Tu trouvais presque beaux ces pauvres champs en friche  
 Où des pâtres au teint fiévreux, aux grands yeux bruns,  
 Menaient un troupeau maigre à de chétifs nerpruns.*

*Mais bientôt la Sabine, où rit l'agreste Muse,  
 Montrait d'heureux vergers dignes de Syracuse ;  
 Les pampres en festons s'enlaçaient aux ormeaux,  
 Et dans la brise errait l'âme des chalumeaux.  
 Alors tu faisais halte, un peu las de ta course,  
 En un bois rafraîchi par les pleurs d'une source ;  
 Et là, de tout ton long couché dans l'herbe en fleur,  
 Tu laissais en dormant décroître la chaleur  
 Du jour, non sans avoir d'abord, ô vieux classique !  
 Vidé plus qu'à demi ton outre de Massique :  
 Car le vin généreux fait le sommeil léger.  
 Et parfois, s'approchant de toi, quelque berger  
 Regardait en silence, oublieux de ses chèvres,  
 Le vol d'or d'une abeille arrêté sur tes lèvres...*

*Puis, quand l'ombre des monts fertiles en bons vins  
 S'était faite plus longue au penchant des ravins,  
 En un dernier coup d'œil sur Rome et sur la plaine,  
 Tu repartais, berçant ton ventre de Silène  
 Au pas bien cadencé de ton mulet courtaud ;  
 Et, t'éveillant d'un rêve à chaque soubresaut,  
 Riant des polissons amentés sur ta trace,*

---

*Qui s'écriaient de loin : « Voilà le gros Horace! »,  
Et qui pour te poursuivre abandonnaient leurs jeux,  
Tu traversais les bourgs et les hameaux fangeux  
Où, vils Epicuriens d'une immonde Capoue,  
Les porcs noirs se vautraient et grognaient dans la boue...*

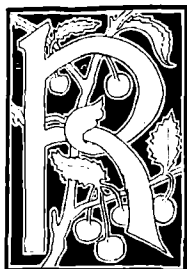
Tivoli, mai 1912.

FRANZ ANSEL.



# Le Sacrifice (\*)

---



ENTRANT chez lui, Colette fut surpris d'apercevoir encore de la lumière dans la cuisine et une ombre remuer derrière les carreaux de la porte. C'était la bonne. Elle lui dit que sa maîtresse s'était rendue près de M<sup>me</sup> Monseur, qui venait d'accoucher avant terme. Son état avait empiré pendant la soirée, et l'on craignait qu'elle ne passât point la nuit.

Il partit en hâte pour la rue de l'Etuve.

Ce fut sa femme qui lui ouvrit. Après l'avoir embrassé, elle lui demanda s'il ne s'était pas trop ennuyé, ces derniers jours, puis elle ajouta, d'une voix hoquetante, que Lucie était si bas qu'on avait dû appeler deux médecins en consultation. Ils se trouvaient auprès d'elle, avec la vieille Babeth.

Dans la chambre à manger, Monseur, assis contre la cheminée, pleurait silencieusement. Il répondit au salut d'Honoré et à ses paroles d'encouragement par un regard de douleur et d'angoisse; ensuite il se moucha, alla tendre l'oreille dans l'écartement de la porte, et, en regagnant sa chaise, il remit en place un cadre à la muraille.

Quand les pas des médecins descendirent l'escalier, il releva la tête, ses lèvres tremblotèrent, et on le vit devenir si blême que ses prunelles parurent s'assombrir.

— Rassurez-vous! lui dit un des docteurs, nous la sauverons. Seulement, elle est fort faible, laissez-la reposer!

Il passa comme un torrent de lumière à travers son être :

— Je voudrais tant la voir! fit-il. Une minute... rien que la voir...

---

(\*) Fragment d'un roman « *Le Citoyen Colette* ». (Chronique d'un petit pays), à paraître prochainement.



— Un instant, soit.

Les deux hommes et Angélique montèrent.

La veilleuse, qui brûlait sur le coin de la commode, recouvrait le lit d'une lueur vacillante. La tête de la jeune femme reposait sur l'oreiller, ainsi qu'une chose abandonnée; la souffrance avait pâli et contracté sa figure, et les cheveux, qui se serraient aux tempes et embrassaient les joues, semblaient l'amincir encore.

Au bruit des pas, elle ouvrit les yeux. Comme son mari se penchait pour lui prendre la main, elle lui entourra le cou de l'autre bras et l'attira contre sa poitrine, avec un sourire qui parut rayonner sur tout le visage à travers les paupières closes. Puis elle tourna son regard vers le berceau, d'où la sage-femme prit l'enfant pour le lui montrer.

— Pauvre petit cœur! fit-elle.

Sa tête retomba; elle s'endormit, et, dans la chambre muette, on n'entendit plus que le tic tac de l'horloge.

— Maintenant, allez vous coucher! commanda Babeth. Je connais mon métier, je n'ai pas besoin de vous.

Voyant Monsieur s'assurer si le poêle était chargé, elle se redressa avec une roideur agressive; une flamme tressaillit au fond de ses orbites, où les pupilles s'incrustaient, aussi noires que des éclats de charbon; et, comme Angélique s'approchait du lit pour le reborder, elle l'empoigna par l'épaule et la poussa sur le palier, en grondant :

— Pas tant de chipoteries, n'est-ce pas! Retournez chez vous! Déjà, vous n'en pouvez plus! Ce n'est pas à votre âge qu'on passe les nuits! Il ne faut pas vous croire plus forte que vous ne l'êtes : on vous connaît...

La porte fermée, elle remonta le drap sur la poitrine de la malade, puis elle s'assit au coin du feu.

Tout était immobile et recueilli. De temps à autre, la bise chantonnait dans la cheminée, et, soufflant sous les fenêtres, faisait frissonner la frange des stores au ras des tablettes, que le clair de lune effleurait d'un reflet d'argent. Comme un cœur fatigué, le lumignon de la veilleuse faiblissait puis se ranimait tour à tour sur l'huile limpide et dorée, et il régnait dans cette petite chambre, où un enfant venait de naître, une de ces sérénités accablées, telles que le rêve en met sur un visage endormi.

La convalescence de la jeune femme fut longue. Aussi, dès que l'été reparut, le docteur, qui la voyait toujours languissante, conseilla-t-il un séjour de quelques semaines à la campagne.

Après s'être tourné de côté et d'autre, on se décida pour Poulseur. Mélie aménagea la plus belle pièce de sa maison, une vaste pièce s'ouvrant sur le jardin, et dont le papier vert, semé de pâquerettes, paraissait prolonger les berges de l'Ourthe sur les murs. Lucie s'y établit avec ses deux plus jeunes enfants et confia les trois autres à sa mère, chez qui Monsieur alla prendre ses repas.

C'était un de ces beaux étés resplendissants, où les oiseaux semblent ivres de soleil. Chaque matin, dès les premiers rayons, tous les arbres chantaient; chaque rameau battait des ailes, s'essuyant à la chaleur.

Réveillée par toute cette gaieté, Lucie, de son lit, sentait la campagne entrer par les fenêtres entr'ouvertes, avec ses bruits mouillés, ses parfums frissonnants et l'haleine du ciel, encore engourdi de sommeil, et qu'elle voyait s'étirer entre deux pommiers, dont les branches frôlaient les carreaux.

Elle passait presque toute la journée à l'ombre du petit verger, derrière la maison. Lorsque Colette, Arthur et le coiffeur venaient pêcher, elle les rejoignait au bord de l'eau et s'installait près d'eux, son poupon dans les bras.

Vers le soir, Joseph arrivait avec Suzanne. Bien que ce fût une fillette à présent, grande et robuste, il continuait à la tenir par la main, comme quand elle était petite.

C'est elle qui, chaque jour, lui apportait son diner à la cabine. La voyait-il arriver, vite il feignait de dormir, et elle le chatouillait sous le menton jusqu'à ce qu'il l'embrassât en la renversant sur ses genoux. Pour l'entendre rire, il se caressait l'estomac avec des mines affamées, poussait des grognements et roulait des prunelles gourmandes. A peine avait-il expédié la dernière bouchée, elle lui bourrait sa pipe. Rien n'amusait l'ouvrier comme de voir la gamine devenir rouge des efforts qu'elle faisait, en tassant le tabac dans le fourneau.

— Allons, Joseph! Tâche de m'attraper!

Et il s'époumonait à chasser la fumée vers l'enfant, qui fuyait à reculons, en agitant les bras pour dissiper les bouffées qu'il lui décochait à l'improviste.

Le soir, au souper, ils s'asseyaient l'un près de l'autre. Mais elle ne tardait pas à s'assoupir, le dos au mur, les bras le long du corps; — et, parfois, tandis qu'il lisait son journal, il sentait la tête de la petite se coucher doucement contre son épaule, soyeuse et tiède comme un gros oiseau.

Pendant qu'elle reposait, les joues roses de sommeil, il lui arrivait de se demander ce qu'elle deviendrait plus tard. Ce souci l'oppressait plus souvent à mesure qu'elle grandissait. De se pencher sur cette enfant et de s'inquiéter de son avenir, il s'était éveillé en lui une pudeur ombrageuse que des riens offensaient. Lui parlait-on de Lydie, il se sentait perclus de gêne, comme si l'amour de la fille l'eût rendu responsable des souillures de la mère, et le jour où, pour la première fois, Suzanne l'interrogea sur son papa, il n'avait tout d'abord pu répondre, tant sa gorge s'était contractée d'angoisse et de honte.

Cette honte le reprenait, chaque fois qu'il accompagnait la gamine à Liège, dans le petit café que Lydie tenait rue de la Wache, depuis son départ du Chaffour. Déjà il était troublé par le parfum musqué qu'on respirait dès l'entrée; les regards, les familiarités de certains clients lui donnaient des rougeurs subites, avec des envies de fuir. Aussi, le plus souvent, se réfugiait-il dans la seconde chambre, dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur une cour malpropre, aux murs lépreux, qu'encombraient des caisses pleines de bouteilles vides et des linges pendus à des cordes.

Aux moments où ils étaient seuls, la cabaretière lui confiait ses inquiétudes : le débit ne rapportait plus guère; elle avait des difficultés d'argent et pensait même à s'établir ailleurs.

Elle se plaignait d'une voix lasse et clignait par instants les paupières, lorsqu'une ombre glissait derrière les rideaux.

L'ouvrier considérait en silence sa figure flétrie, ses yeux fanés, son corps jadis replet, qui se relâchait à présent, épaissi de partout. Mon Dieu! qu'elle vieillissait!

Quand il la quittait, d'un pas hâtif, pour fuir les regards qu'il croyait embusqués aux croisées des maisons voisines, la peau lui picotait au front à l'idée que des passants pourraient se méprendre sur les saluts qu'elle leur adressait de son seuil, avec de beaux sourires de métier.

En retournant à Poulseur, il se tourmentait de la crainte

qu'elle ne reprit sa fille dans quelques années, afin d'allécher avec sa jeunesse les clients que sa maturité n'attirerait plus.

Cette appréhension dormait en lui comme un poison. La vue d'une petite paysanne jouant sur la route, d'un visage maquillé à la portière d'un train, la lecture d'un fait-divers, un mot suffisait parfois à réveiller son malaise; et il lui montait alors de la poitrine, où son cœur se crispait, un froid qui étreignait ses tempes et semblait lui vider la tête de tout son sang. Oui, que deviendrait Suzanne, si sa mère la réclamait? Des images s'associaient dans son esprit de la manière la plus fugace; puis, peu à peu, des contours s'y précisaient, et, du fond de sa songerie, une scène, toujours la même, surgissait devant ses yeux. C'était une maison publique, où des amis l'avaient entraîné, un soir de bamboche. Il revoyait, avachies sur la banquettes qui courait autour d'une chambre lambrissée de glaces, quelques pauvres femmes dont les joues s'encanaillaient de fard, les seins d'oripeaux et la bouche d'un rire obscène qui l'avait intimidé...

A l'idée que la mère et peut-être la fille pourraient un jour échouer là-dedans, une angoisse le faisait haleter. Il se penchait sur l'enfant et lui prenait la main, comme pour la garder des hontes auxquelles il craignait qu'elle ne tombât plus tard.

— Eh bien! Joseph, on ne se marie pas encore? lui demanda Boileau, un soir que l'aiguilleur rejoignait les trois amis au bord de l'Ourthe. Les commères ne manquent pourtant pas, au village!

Devenu rouge, l'autre balbutia, en s'essuyant le front :

— J'ai encore bien le temps de penser à cela.

— Joseph est un philosophe, fit Honoré. Il sait que les femmes ne valent pas cher, et qu'à tout âge on fait une bêtise en s'en liant une au cou. Peut-être aussi attend-il que monsieur Fabry lui en procure une qui soit bien à point. A propos, comment va ce bon monsieur Fabry?

— C'est vrai! s'écria Arthur, en affectant le plus vif intérêt, comment va ce cher ami?

— Très bien, dit Joseph en riant.

— Alors, vraiment, reprit Boileau, un petit poulet de grain, bien frais, bien tendre, ne te déciderait pas à entrer dans la confrérie?

— Si vous commenciez par y entrer le premier...

— Oh! moi, c'est différent : j'ai fait vœu de chasteté...

Comme tous éclataient de rire, Lambinet, qui pêchait quelques mètres plus loin, tout absorbé par son flotteur, se retourna d'un air furieux :

— Et vous voudriez que le poisson morde? Mais vous l'effrayez avec tout ce bruit-là! Vous pourriez bien attendre jusqu'au soir pour raconter vos bêtises.

— Vos bêtises? protesta Arthur, voyez-vous cela? Mais, mon cher ami, nous échangeions précisément des pensées profondes sur le plus délicat des sujets.

Au même instant, il accrocha un beau chevesne, qu'il montra au barbier, avec un sourire goguenard :

— Mon vieux, conclut-il, les poissons aiment la gaieté; ils adorent les gens ayant bon caractère, et je t'assure que le meilleur moyen de les amorcer, c'est de rire comme nous venons de le faire.

— C'est ce que j'ai toujours prétendu, ajouta Honoré. Je suis certain qu'à la vue de Lambinet, ils se sauvent en criant : Ouf! Allons nous faire raser ailleurs!

Joseph, que les facéties des Liégeois intimidaient quelque peu, parce qu'il craignait d'en devenir l'objet, alla s'asseoir près de Lucie, dont le visage souriait à l'ombre d'un chapeau de paille. Il se sentait plus à l'aise avec elle : leurs natures, simples et confiantes, sympathisaient.

Il s'ingéniait à lui rendre mille petits services, comme d'enfiler ses aiguilles, de lui présenter les ciseaux, la bobine, et de rattraper la boule de laine qui s'esquivaît à tout moment de son giron pour courir sur l'herbe. Il restait accroupi aux pieds de la jeune femme, à considérer ses doigts maigris, dont l'agilité l'émerveillait. Parfois, il levait les yeux sur sa figure, où les couleurs de la santé commençaient à renaître, et que le soleil, à travers les tresses du chapeau, criblait de petites taches brillantes, pareilles à un vol de mouches d'émeraude. Leurs regards se rencontraient-ils, ils échangeaient un sourire, sans raison, parce qu'ils étaient heureux et ne pensaient à rien.

Un soir qu'il lui tenait compagnie dans le verger, il observa les alentours, comme s'il eût craint qu'on ne l'entendit, et, ayant enlevé sa casquette pour s'essuyer le front, il articula d'une voix basse :

— Vous connaissez la mère de la petite?

— De quelle petite? demanda M<sup>me</sup> Monseur, qui s'arrêta de coudre.

— De Suzanne.

— Lydie? Non, je ne la connais pas; je me souviens seulement de l'avoir vue autrefois chez maman, quand elle occupait une de ses maisons.

— Quelle malheureuse, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas si elle est malheureuse, mais ce doit être triste de mener cette vie-là.

Après avoir épinglé l'ouvrage à son genou, Lucie se remit à travailler.

— Et vous croyez, reprit-il, qu'elle ne se mariera jamais?

— C'est peu probable. Il n'y a guère d'hommes qui voudraient encore d'elle.

— Bien sûr, il y en a peu...

Il s'éventa avec sa casquette, comme s'il avait fort chaud; puis, d'une voix altérée :

— Et... si quelqu'un voulait d'elle, pensez-vous qu'elle accepterait...?

— Je n'en sais rien, moi, Joseph! fit la jeune femme, étonnée de la question. Mais je suppose qu'elle ne demanderait pas mieux... Quoique, voyez-vous, ces femmes-là sont si différentes des autres... Ainsi, l'on m'a dit que la plupart n'aiment pas d'avoir d'enfants, ou bien, quand elles en ont, ne s'occupent pas d'eux.

— Oh! pas Lydie, protesta-t-il, elle aime tant sa petite! Si vous pouviez voir tout ce qu'elle lui envoie. Elle n'a pas encore été en retard, une seule fois, pour le paiement de la pension. Pourtant, elle n'est pas riche; je le sais bien, moi...

— Aussi, n'est-ce pas d'elle que je voulais parler, répondit Lucie.

Après une pause, elle ajouta :

— D'ailleurs, il vaut peut-être mieux qu'elles n'aient pas d'enfants, car, presque toujours, ils tournent mal.

— C'est vrai, fit Joseph, qui se mit à pétrir son mouchoir d'un geste nerveux.

Trois pigeons, quittant le toit de la maison voisine avec de longs battements d'ailes, se balancèrent dans le soleil, au-dessus

du verger, que les arbres semaient d'ilots d'ombre; puis ils vinrent se poser dans l'herbe, sous un pommier, d'où la lumière, par les trous du feuillage, ruissela en gouttes de feu sur leurs robes grises et mauves.

— Lydie songerait-elle à reprendre Suzanne? demanda M<sup>me</sup> Monsieur.

— Elle n'en a jamais parlé... mais... on ne sait pas...

Il respira profondément, et, l'œil inquiet :

— Si, un jour, elle réclamait la petite, pourrait-on m'obliger à la rendre?

— Sans doute : c'est son enfant.

— Et si un homme comme monsieur Fabry s'en occupait, vous croyez que je ne pourrais pas la garder?

Elle secoua la tête, tira quelques aiguillées, puis, contemplant l'ouvrier avec son doux sourire :

— Vous l'aimez donc tant, cette gamine?

— Comme si c'était la mienne...

— Vous avez raison : elle est fort gentille.

Il fut si heureux de cette approbation que la voix lui manqua : il n'eut plus qu'un tremblement à la bouche. Il regarda devant lui, un brouillard léger sur les yeux, puis, comme s'il eût voulu exprimer sa gratitude et son bonheur, il cueillit une coccinelle, qui longeait le bord de son veston, et la déposa sur la manche de la jeune femme.

\*  
\* \*

Un matin que M<sup>me</sup> Monsieur sortait avec ses deux plus jeunes enfants, elle aperçut Joseph qui, traversant la rue, venait à sa rencontre. Il répondit aux questions de la jeune femme d'un air embarrassé, tandis qu'une rougeur subite lui empourprait le visage; puis, avec cette brusquerie des timides, qui se décident comme s'ils rejetaient un fardeau, il articula d'une voix sourde :

— Je voudrais vous demander quelque chose.

— A moi?

— Oui... à vous seule.

Un roulement de tonnerre les interrompit. Des nuages noirs, frangés de lumière rousse, se bousculaient au ciel, et des grêlons, aussi menus que des grains de riz, commençaient à rebondir sur le pavé.

— Rentrons un instant, fit-elle. Nous serons mieux à la maison pour parler; nous y laisserons passer la giboulée.

L'ouvrier s'arrêta sur le seuil de la chambre et, pendant que Lucie déposait parapluie et cabas dans un coin, il battit à petits coups son chapeau contre sa jambe, tout en promenant un regard humble sur les murs.

— Asseyez-vous! dit M<sup>me</sup> Monseur, qui lui présenta une chaise.

Et, comme les enfants se rapprochaient d'elle, sans quitter le visiteur des yeux :

— Ils ne vous reconnaissent pas, reprit-elle. Est-ce que vous ne vous rappelez pas Joseph?... Joseph... de Poulseur... le frère de Mélie?

Le plus jeune, qui suçait son pouce, se mit à contempler le plafond, en se balançant sur une jambe; mais l'autre fit signe qu'il se souvenait. Et il précisa :

— C'est le monsieur qui remonte les trains.

— Ils poussent rudement, observa l'aiguilleur, qui riait de la réponse du gamin. Le dernier surtout a grandi. Quand vous êtes venue la première fois à Poulseur, il était tout chétif.

— Il n'avait que quelques semaines, expliqua la mère, et il ne se formait pas; mais ces deux mois de campagne lui ont fait beaucoup de bien.

Tous deux tournèrent la figure vers les fenêtres, dont la bourrasque criblait les vitres d'une volée de grêlons.

— L'été tarde bien, fit-il. Après un ou deux beaux jours, l'hiver revient. Pourtant, la campagne a besoin d'un peu de soleil.

Sa résolution semblait s'être fondue à la douceur de cette chambre de famille; Lucie, le sentant reculer devant l'entretien qu'il lui avait demandé, l'encouragea d'un sourire :

— Alors, c'est donc vrai : vous avez à me confier un secret?

Il eut un regard fixe, presque hébété, et son front se creusa d'une ride :

— Eh bien! voilà, fit-il. C'est rapport à la petite. Je me suis encore dit que si Lydie la reprenait, ce serait un grand malheur.

— Mais elle n'y songe pas; vous-même me l'avez dit. Pourquoi, alors, vous tourmenter sans cesse?



— On ne sait jamais... on voit tant de choses!... Ce n'est pas que Lydie soit une méchante femme, mais... il y a le métier...

Il eut une brisure du regard, et l'ombre d'une angoisse émergea de son âme à ses prunelles :

— Que voulez-vous? reprit-il. Tout le monde n'a pas de la chance dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. C'est déjà si difficile de vivre!... J'ai beaucoup pensé à cela, et à Suzanne, et à ce qu'elle deviendrait... Maintenant, j'ai mon idée.

Il se tut, et Lucie eut devant elle deux grands yeux anxieux qui semblaient l'interroger. Après avoir respiré longuement, comme s'il eût étouffé, il ajouta :

— J'ai mon idée : épouser Lydie.

Il avait prononcé les derniers mots d'une voix presque éteinte, et M<sup>me</sup> Monsieur, qui baissait les paupières, troublée par cet aveu, vit trembler ses mains et ses genoux.

— Vous l'aimez donc? demanda-t-elle.

— A cause de la petite, répondit-il. Je l'ai élevée, c'est moi qui lui ai appris à marcher, je l'ai soignée lorsqu'elle était malade... Est-ce que je ne suis pas comme son père? Maintenant, je vois qu'elle est triste, dès qu'elle pense à sa mère. Sans doute, elle voudrait vivre près d'elle... Et puis, il y a encore autre chose.., Lydie est malheureuse... Si elle pouvait avoir un peu de bonheur, à la fin de sa vie!

M<sup>me</sup> Monsieur, dont le visage restait sérieux, demanda :

— Vous avez bien réfléchi à ce que vous allez faire ?

— Oh ! oui... des fois, toute la journée. Quand Lydie aura sa fille auprès d'elle, elle ne pensera plus aux mauvaises choses. Et ainsi, Suzanne ne saura peut-être jamais comment sa mère a vécu.

Lucie se taisait, aussi heureuse que navrée de tout ce qu'elle sentait de bonté et de grandeur dans ce sacrifice du jeune homme. Inquiet de ce silence, il se pencha vers elle, lui posa doucement la main sur le bras, et, d'une voix où il y avait de la crainte et de l'imploration :

— Dites! est-ce que je ne fais pas bien?

Elle répondit :

— Vous ferez là, Joseph, une bonne action. Près de vous, Lydie redeviendra honnête.

Il fut si ému de ces paroles qu'il ne sut d'abord rien dire; puis, avec une intonation singulière :

— Vous êtes bonne, vous !

Et, après un silence :

— Mais... est-ce qu'elle voudra ?

— Comment ! vous ne lui en avez pas encore parlé ?

— Jamais je n'oserais...

— Il faudra pourtant bien que vous vous y décidiez.

Il hocha la tête :

— Jamais je n'oserais, et je suis venu... mais ne dites rien à personne, n'est-ce pas?... car les hommes, voyez-vous... ! Je suis venu parce que j'aimerais que ce soit vous qui demande à Lydie si elle veut bien...

Lucie d'abord parut étonnée, puis elle se mit à rire :

— C'est vrai ? vous n'oseriez pas ? Vous, un homme ! Et pourquoi ? Lydie ne vous mangera pas...

— Pour sûr... mais il vaut mieux que ce soit vous, parce que... si elle ne voulait pas, elle serait gênée de me le dire.

— Oh ! soyez sans crainte ! Elle voudra... Mais enfin, puisque vous y tenez, j'arrangerai tout bien volontiers.

Pendant l'entretien, les enfants avaient joué avec le chat. Ils avaient fini par le coiffer d'un bonnet de papier rose, qu'il enlevait de temps à autre d'un revers de patte, en promenant par la chambre des regards indolents de vieux Bouddha résigné.

C'est avec ces deux enfants que Lucie se rendit, le jour même, rue de la Wache, sans penser qu'elle pouvait se compromettre aux yeux des gens qui la verraient entrer dans ce cabaret mal famé. Elle était pure naturellement, comme on respire, et l'idée qu'on pût suspecter son honnêteté ne lui effleurait même pas l'esprit.

Quand elle poussa la porte, le café était vide. Une clarté morose fluait entre la frange du store et le rideau rouge, tendu aux vitres jusqu'à hauteur d'appui; on voyait quatre tables et quelques chaises contre les murs, dont le frottement des dos avait sali le papier par endroits, et où des chromos pendaient, entre les porte-manteaux. Mais Lucie remarqua moins ce dénûment qu'elle ne sentit l'odeur poivrée, canaille, qui entêtait dès l'abord.

Lydie, qu'elle n'avait pas aperçue, tricotait derrière le comptoir où s'alignaient des bouteilles et des verres. Reconnaisant

M<sup>me</sup> Monseur, elle se leva avec un sourire gêné, et, ne sachant que dire ni que faire, attendit qu'on lui parlât.

Lucie se tenait debout devant elle, avec ses deux enfants à ses côtés :

— Je ne sais si vous me remettez, fit-elle.

— Si, si, ma petite m'a souvent parlé de vous. Vous jouiez souvent avec elle à Poulseur.

— Elle est fort gentille... Joseph, que j'ai rencontré ce matin, m'a donné de ses nouvelles. Elle vous fait bien des compliments.

La fille parut surprise :

— Joseph est en ville ? Je ne l'ai pas vu !... Les autres fois, il ne manquait jamais de venir jusqu'ici. Il n'est pas fâché, n'est-ce pas ?

— Non, s'il n'est pas venu vous voir, c'est pour un autre motif... Il songe à se marier... C'est lui qui m'envoie... Il aimerait que vous soyez sa femme, et il demande si vous voulez l'épouser.

Lydie parut d'abord ne pas comprendre ; un sourire amer contracta ses lèvres et découvrit ses dents ; puis elle s'étreignit le front des deux mains, et, tandis qu'un spasme lui secouait les épaules, elle s'affaissa sur une chaise et se mit à pleurer.

Elle pleura doucement, tout en respirant par saccades précipitées qui lui soulevaient les seins et lui remuaient la tête ; puis, tout à coup, elle s'abattit sur la table, la figure dans les bras, et sanglota avec des cris étouffés.

Quand elle avait entendu que Joseph voulait l'épouser, une douceur déchirante l'avait brusquement pénétrée, réveillant en elle la conscience de sa jeunesse perdue, et son âme s'était courbée sous cette émotion, comme un roseau sous la rafale.

Les enfants, effrayés par la violence de ses sanglots, se réfugièrent contre leur mère, dont ils saisirent la robe pour s'en protéger. La moue inquiète, prêts eux-mêmes à pleurer, ils regardaient alternativement les deux femmes, essayant de comprendre.

La fille finit par relever la tête. Les larmes lui avaient lavé la figure de son fard et de sa poudre, et Lucie eut devant elle une femme vieille, hâve, dont les rides commençaient à délier les chairs.

---

— Oh! maintenant, je serai heureuse, fit-elle.

Et elle eut un mot où se découvrit tout son cœur de pauvre créature, née pour la soumission :

— Je soignerai bien Joseph. Il est si bon!...

La forte secousse était passée. Déjà, elle acceptait ce bonheur inespéré avec une passivité animale, comme elle avait subi, pendant des années, toutes les misères de la vie.

EDMOND GLESENER.



# Sérénité

---

*Vois-tu, quand ce sera dimanche,  
Loin des travaux et des soucis  
Et qu'il y aura, dans les branches,  
Du vert et des oiseaux aussi,*

*Nous partirons, ô ma chérie,  
Ainsi que deux aventuriers,  
Tout seuls, vers les plaines fleuries,  
Respirer les fleurs des vergers.*

*Et ce sera dans la banlieue.  
Au bois, nous ferons un festin,  
Assis près d'une mare bleue,  
Souvenir de l'hiver lointain.*

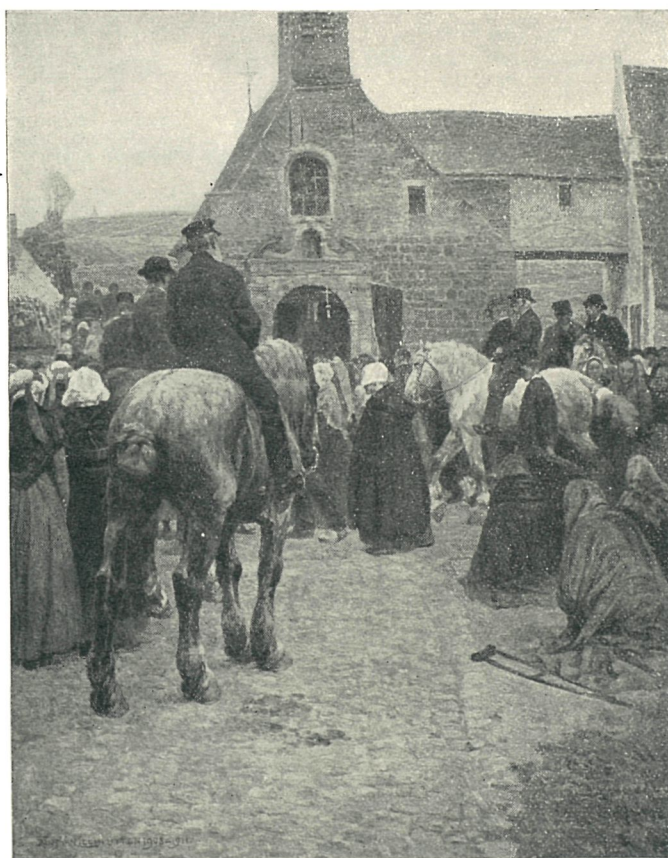
*Puis nous irons à l'aventure,  
En faisant un petit bouquet  
De sauges, menthes et verdure.  
Vois-tu, nous trouverons, tout près,*

*Une petite Sainte Vierge,  
A qui nous offrirons le doux  
Petit bouquet, ainsi qu'un cierge,  
En priant d'amour, à genoux !*

*J'aurai mon front près de ta bouche ;  
Je te dirai des mots nouveaux,  
En buvant le jour qui se couche  
Au parfum de tes baisers chauds.*

*Vois-tu, quand ce sera dimanche,  
Loin des travaux et des soucis,  
Et qu'il y aura, dans les branches,  
Du vert et des oiseaux aussi...*

MARCEL VANDERAUWERA.



**LA PROCESSION A HAEKENDOVER :  
LA CHAPELLE DE O. L. V. TER STEEN**

**(FRANZ VAN LEEMPUTTEN)**



# La Vieille Maison

---

**Souvenirs d'un petit enfant devenu (comme il arrive)  
un jeune homme très vieux...**

## Dédicace

*A ma sœur et à mon frère bien-aimés,*

*Je vous offre en partage ce modeste bouquet du souvenir; il est fait de petites fleurs de notre village... Prenez-le d'une main fraternelle, respirez-en l'humble parfum, et puis l'offrez à Celle qui est notre Mère.*

*Pour moi, j'avais cru en le composant, — assis sur l'herbe d'une prairie où nous avons couru jadis —, me retremper dans les joies de ma prime jeunesse: hélas! je me suis retrouvé bien vieux devant mon cœur d'enfant!*

*Dites à ceux auxquels vous ferez lire ces pages, qu'ils n'y cherchent ni tableaux de mœurs, ni études de caractères, ni dissections de psychologies compliquées, ni « types » d'humanité aspirant aux brevets des littératures .. J'ai seulement voulu dessiner ici, avec ma main de l'école primaire, le visage d'une chaumière que nous avons connue; — et j'ai tenté de faire revivre son âme et la mienne (celle d'autrefois) deux pauvres âmes que le Temps et les Hommes ont bien changées!*

*D. J. — D.*

Je l'ai si bien connue, cette chaumière blanche aux volets verts. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir dans mon souvenir. C'était là, au détour du sentier, comme une présence immaculée derrière les branches. Une haie entourait le courtil; sur le fumier bougeaient des poules; le chien dormait, le nez sur les pattes, devant la porte entre-baïllée; et la vieille avait l'air de rêver derrière ses vitres fleuries de fuchsias et de géraniums...

Qu'il aurait fait bon vivre toute ma vie dans cet enclos champêtre! Autour de la maison, s'étendaient de vastes prairies où des vaches flânaient comme dans un songe; au fond de la vallée jaisait un ruisseau d'argent dont une file de saules marquait le cours capricieux. Le grand soleil d'or tournait comme une roue vertigineuse au-dessus des peupliers bordant la route; de petits nuages d'ouate apparaissaient au bout de l'horizon, passaient sur les prés et s'allaient perdre derrière le bois lointain avec un rien de mélancolie.

Jusqu'à sa mort, grand'mère habita l'humble ermitage que ses ancêtres s'étaient transmis avec des soins pieux. Chaque année, vers la kermesse, les murs se vêtaient d'un crépi neuf à reflets de ciel; et le goudron odorant qui



luisait à leur pied rendait, par contraste, la chaux légère à l'œil, comme une virginale robe de printemps.

Grand'mère, je vous revois toujours : vous viviez seule, votre âme était claire comme votre petite maison, vos yeux limpides comme ses fenêtres, votre cœur tranquille ainsi que la chambre familiale où vous tricotez, assise près du long poêle de Louvain. Vos cheveux en bandeaux grisonnaient à peine, votre visage était resté rond, afin que l'on gardât de vous une image vénérable; quand vos yeux noirs s'ouvraient, c'était pour sourire ou rêver, pour regarder mon front que vous berciez dans votre sein, le bon Dieu de cuivre sur la cheminée, ou, par la croisée basse, l'orage qui montait à l'horizon.

Vous me parliez avec des accents qui se sont éteints et que je n'ouïrai plus; mais votre voix résonne encore jusqu'à mon cœur, et c'est tout le poème de ma petite enfance qui tremble dans ce souvenir. Je vous aimais, oh ! bien plus que Justine qui vous rendait jalouse. Pourtant j'aimais aussi Justine qui aidait ma mère lors des lessives.

Justine portait des tabliers de toile bleue rugueux à mes mains et à mes joues; elle avait une figure rouge sur laquelle je mis plus d'un baiser; elle riait d'un rire un peu artificiel qui m'amusa beaucoup, et la joie faisait briller des larmes dans ses prunelles claires.

Je me souviens — et je suis humble! Mon Dieu, oui, petit paysan (— fier poète!) pour fumer « mon jardin », je ramassais sur la route en face de la maison paternelle, du crottin et des bouses... J'avais une minuscule brouette dont la roue, à chaque tour, jetait une plainte de jeune chien malade; et chaque fois qu'elle criait, j'avais mal aussi. C'était une après-dinée, les haies étaient pleines de soleil, la route avait des tournants d'ombre verte, et, là-bas, derrière moi, où commençaient les champs, la lumière couvrait d'une nappe d'or les pavés du chemin. Des insectes bourdonnaient sur l'aubépine rose, les lamiers blancs s'étaient parés de collerettes, leur odeur âcre imprégnait l'air et partout des coqs chantaient!

Alors, comme la brouette jetait son cri, Justine est accourue; elle avait le visage si drôle que j'eus l'envie de me moquer d'elle; mais je remarquai tout de suite qu'elle pleurait, et comme je n'avais jamais vu couler ses larmes qu'à travers son rire, je sentis naître en mon cœur une vague épouvante. Elle passa près de moi sans me dire une parole, frappa fiévreusement au seuil de la maison. Je vis mon père courir du côté de l'église; le soir vint me regarder de son grand œil violet; je rentrai et trouvai ma mère en pleurs. Justine me prit sur ses genoux et me dit : « Mon enfant, il faut prier pour votre grand'mère, qui est morte. » Elle joignit mes mains dans les siennes et nous récitâmes un *Pater* et un *Ave*; mais comme ma mère sanglotait plus fort, je me mis à crier, pris d'une peur indicible. La nuit était toute tombée, la lampe à pétrole avait mauvais air dans l'ombre... pourtant, comme j'étais las d'une longue journée de jeux, je ne tardai pas à m'endormir...

... Ce n'est que plus tard que je sus où vous étiez allée, grand'mère... sous le tertre d'argile jaune, dans le cimetière qui berce les vieux morts au chant assourdi des cloches de l'église. Vous m'aviez quitté, vous étiez partie sans que j'eusse pu vous revoir, car on craignait de me faire connaître ce que l'on

n'éprouve que trop tôt dans la vie : l'horreur du cercueil. On me disait que je vous retrouverais un jour au paradis; ce jour-là me paraissait lointain, et dans l'exil où m'avait laissé votre âme en s'ouvrant à Dieu, votre petite maison seule me consolait de ma solitude : c'était, comme si vous vous étiez identifiée avec elle; j'allais la revoir et je vous revoyais; mon cœur lui parlait sur un rythme mystérieux, mes mains la touchaient et il me semblait que vous me rendiez mes caresses à travers les murs; votre présence se perpétuait dans le silence de ses chambres, au delà de la mort...

Cependant, vos meubles anciens furent ramenés chez nous ; l'horloge à gaine, de chêne clair, le bahut noir, le grand lit rouge... Nous les avons gardés, nous les gardons encore, jusqu'à votre chaise de paille tressée sur laquelle vous vous asseyiez, la tête un peu penchée, les paupières mi-closes, au crépuscule.

La chaumière fut louée: Justine la prit à bail, puis, comme elle venait de faire un petit héritage, mon père la lui vendit. Moi, j'étais heureux qu'elle ne fût point tombée en possession d'un étranger; je pouvais aller la revoir quand il m'agréait : je la contemplais à distance, je suivais le sentier sinuant à travers les prairies, je tournais autour d'elle pour compter ses fenêtres et ses lucarnes, j'entrais me blottir entre ses murs comme entre les bras d'une vieille femme.. Mon frère aîné m'accompagnait souvent; quand nous voyions de loin monter de la cheminée un mince filet bleu dans le soir rose, il me disait : « Ah! petit frère, comme elle fume doucement! » ou bien « C'est par là que le bon Dieu vient regarder dans les maisons! »

Justine nous faisait si bon accueil, que nous ne remarquions pas en entrant dans la chambre comme tout y avait changé! Il y avait bien un peu de désordre sur l'armoire brune et sur la table aux pieds verts, le parquet était souillé de boue... mais la bouilloire chantait sur le feu — couveuse étrange qui cachait des œufs rouges; les vitres des fenêtres étaient posées contre le ciel; sur le tuyau du poêle, cuisait une pomme que couvrait une jatte retournée; son fumet brûlé embaumait toute la pièce et nous mettait en appétit. Alors, Justine nous faisait manger une large tartine de ce pain bis et serré qu'elle cuisait sur le carreau; et elle riait en écrasant la pomme fumante et sa pelure éclatée sous laquelle le beurre se mettait à fondre...

Pauvre bonne Justine! Elle riait et pourtant son lot n'était point la joie ni le bonheur de vivre. Depuis longtemps déjà, le Vieux-Gris — son homme — avait la passion des grandes saouleries; chaque dimanche, il rentrait ivre, braillant à l'heure obscure des morts et du silence. Badigeonneur de son état, il portait de longues blouses blanches qui lui donnaient un air à la fois bouffon et terrible; quand nous l'apercevions titubant sur la route, sa brosse à long manche sur l'épaule, sa casquette tachée de chaux dans la nuque, le dos voûté, une main dans la poche jusqu'au coude, tout son corps tourmenté dans sa robe flasque par des contorsions singulières, nous nous enfuyions avec la frayeur que nous causaient certains masques aux jours de carnaval...

Il avait deux fils auxquels il semblait avoir transmis les germes des plus méchantes passions. Gaspard, l'aîné, travaillait au « pays haut » dans une usine. On le revoyait rarement; d'aucuns disaient qu'il y menait une vie de

damné. Lorsqu'il revenait embrasser sa mère, c'était pour lui réclamer de l'argent, de vieux habits, l'une ou l'autre chose qu'il avait rêvé de demander ou de prendre ; il avait l'air souffrant et triste : quand il me regardait, j'avais peur de ses yeux. Justine pleurait chaque fois que ma mère parlait de lui.

Bien qu'il fréquentât encore la classe, Emile, le cadet, ne promettait guère plus. Mon père, qui était maître d'école, se mettait dans tous ses états pour parvenir à « briser », comme il disait, cette tête de pierre. Pour ma part, en observant Emile il ne me paraissait point que son crâne eût quelque ressemblance avec un pavé ; c'était un joli garçon aux cheveux bouclés, aux yeux bleus, aux joues très rouges. Mais il se montrait têtu, violent, grossier, et de plus, il était fort menteur. Mon père n'aimait point nous voir jouer avec lui ; d'ailleurs, comme il était de beaucoup notre aîné, nous ne recherchions pas sa compagnie.

C'est à cause de lui, sans doute, mais surtout à cause de l'ivrogne, que nous espaçâmes nos visites à la chaumière. Maintenant, c'était l'habitude de nous y rendre le dimanche après les vêpres : l'heure était bleue et dorée sous le grand ciel, et la Hesbaye avait revêtu son manteau de soleil, celui des jours de fête. Nous portions, mon frère et moi, des costumes de couil rayé, avec des cols marins azur... nous cueillions des fleurs dans les haies et nous nous étonnions des chants d'oiseaux. Généralement, nous trouvions Justine seule au logis ; le Vieux Gris s'était déjà mis en route pour sa grande tournée, jusqu'au soir. Emile vagabondait à la recherche des nids dans les buissons ; elle était toute seule et notre arrivée lui apportait le sourire de nos visages ; je suis sûr que lorsqu'elle me tenait sur ses genoux et qu'elle regardait mes yeux, elle avait tout oublié de sa misère.

Nous goûtions ensemble, puis je courais dans les chambres, je montais par l'échelle branlante jusqu'au grenier, je descendais, les joues rouges et Justine riait de me voir affairé à cause de sa pauvre maison ! Elle ne comprenait pas, la chère âme, ce qui me remuait si profondément dans cette demeure. Moi-même, je n'aurais pu dire si c'était Justine ou la chaumière que je venais revoir, avec qui je venais parler, rire, m'amuser tous les dimanches. Sans doute, ces murs penchés sous leur toiture de tuiles rouges, ces murs et leurs petites fenêtres et leur porte verte dans la façade basse, ces murs dont mes yeux et mes mains connaissaient toutes les aspérités et jusqu'aux moindres crevasses, avaient fini par entrer en mon être, s'étaient reconstruits pierre à pierre dans mon âme ; ou bien était-ce le meilleur de mon cœur qui était passé en eux pour y vivre toujours ?

Je ne sais, mais, quand j'y resonge, il me semble qu'alors déjà, j'avais conscience des correspondances mystérieuses qui existaient entre mon âme et l'âme de la cabane. Je la chérissais parce que vraiment je m'en sentais aimé ; elle m'entourait de sa douceur, de sa bonté, de sa tristesse : rien ne m'impressionnait plus que son silence ou que le bruit que rendaient mes pas en franchissant son seuil.

Je me rappelle qu'un jour ce silence me parla si étrangement que j'eus peur d'elle.

J'étais venu seul, comme s'il eût fallu qu'elle m'eût donné dans le secret une inoubliable leçon. Il arriva que Justine dut sortir pour faire une course au village. C'était une après-dînée de septembre avec un ciel d'argent sur la mélancolie des prairies. La maison n'avait jamais été si douce; mes yeux s'emplirent du rayonnement de ses vitres, mon âme fut une chambre crépie comme l'étaient ses chambres. Le soleil, nonchalamment, passait par la croisée un bras doré dont la main longue et fine jouait avec le sable sur le parquet. L'horloge à poids s'était arrêtée pour écouter... car une abeille voletant autour des fleurs du géranium ronflait comme une musique lointaine : on se serait cru à l'église, quand l'orgue parle de sa voix céleste et que les vieilles femmes et les petits enfants ferment les yeux...

Pourquoi fallait-il que dans cette atmosphère pure la tentation vînt m'éprouver? L'Esprit du mal est donc partout, même sur la tête blonde d'un marmot qui rêve au sein d'une vieille maison? Il y avait, sur la table, dans un saladier blanc, des reines-Claude que Justine avait débarrassées de leurs noyaux et dont elle s'apprêtait à faire des confitures; elles étaient mûres à point, elles répandaient un parfum à la fois sûr et sucré; leur pulpe verte et juteuse prenait par endroits les reflets transparents du miel... Justine ne m'avait certes pas défendu d'en goûter, mais elle ne m'avait pas non plus permis d'en prendre; je savais très bien que j'allais commettre l'horrible chose, un vol, et pourtant ma main s'avança, tandis que mes lèvres se mouillaient de gourmandise... Mais pourquoi ai-je regardé soudain dans la chambre où grand'mère était morte? Elle béait à demi; elle s'était entr'ouverte: il y avait, derrière sa fenêtre tournée vers l'occident, une étrange lumière de crépuscule; puis je vis, se détachant comme un œil, du losange de peinture noire, à côté du chambranle, le bouton arrondi de la porte qui m'observait de son sévère regard de cuivre : alors je retirai ma main criminelle et pris de frayeur, je m'enfuis au moment où Justine rentrait portant un pain de sucre dans les bras.

O maison! o conscience austère qui veillais sur ma conscience! que n'as-tu protégé ainsi tous ceux qui vécurent entre tes murs! Où que je fusse, près de toi, dans la plaine, ou égaré parmi mes songes, le conseil de tes yeux me suivait et celui de ton souvenir! Un autre fois que nous flâinions sur la route derrière la colline que gravissent des peupliers si beaux dans les matins d'automne, un jeune paysan passa, le veston de toile au vent, le cigare aux lèvres, fier comme un roi : la fumée s'échappait toute bleue de sa bouche arrondie; nous en restions ébahis, nous le fûmes bien davantage lorsqu'il nous montra comment on la faisait aussi revenir par les narines...

Mais voilà que mon frère avise un autre cigare dont le pointe sortait de la poche du veston de toile : c'en était un, en effet, un énorme, tout noir que le drôle nous passa sous le nez pour nous en faire apprécier l'arome. Bien qu'au fond, celui-ci nous eût désagréablement surpris, nous le jugeâmes délicieux et nous supplîâmes le jeune fat de nous céder le havane authentique : il n'y consentit qu'à regret, exigeant en retour la menue monnaie que nous possédions. Nous la lui mîmes volontiers dans la main, et comme il allait s'éloigner, je réclamai des allumettes : il nous en laissa une boîte, une petite

boite rouge déjà fort entamée, puis s'en fut vers une kermesse encore lointaine, dont on percevait, dans la sérénité bleue du silence, la musique champêtre et les cris de la danse, à l'horizon.

Mettre le feu à l'énorme cigare n'était pas chose aisée; mon frère le tournait et le retournait entre ses doigts d'un air embarrassé. Comme il en avait mordu le bout, il crachait à tout instant, la bouche pleine de nicotine; quant à moi, l'honneur m'était échu de faire flamber les allumettes. Mais le vent du crépuscule s'étant levé, si bien que je les eusse garanties de mes deux paumes réunies il venait souffler sournoisement par-dessus mon épaule et les éteignait toutes.

Nous nous abritâmes derrière les peupliers, hélas! sans plus de succès: l'occident devenait rouge, les ombres allongées des troncs striaient de bandes violettes la route où nous marchions machinalement, allant d'un arbre à l'autre, et chaque fois la maladresse de mon frère, ou la mienne, ou l'haleine du vent perfide faisait s'évanouir la petite flamme dorée qui venait d'éclore dans mes mains.

Alors (avons-nous vraiment tant marché), comme je levais les yeux pour interroger les alentours, j'ai vu tout de suite la petite cheminée qui fumait dans le soir et j'ai été saisi d'un grand étonnement. Elle avait surgi de la ligne du coteau qui descend vers elle, sous la verdure des prés; elle levait la tête comme une bête effarée et, de loin, nous épiait. Certes non, nous n'avions pas assez marché pour que déjà elle s'offrit à notre vue; c'était elle plutôt qui devait être venue à nous, car, de faire quelques pas encore, en moins d'un instant où nous n'avions rien dit, nous la vîmes sortir tout entière du sol, et s'asseoir au fond de la vallée, étrangement, les yeux pleins des reflets du soir. Je n'ai pas voulu voir ses yeux; j'ai contemplé longuement la cheminée qui fumait si bleu dans le ciel rose et j'ai pensé à ce que disait mon frère: « C'est par là que le bon Dieu vient regarder dans les maisons... » Puis, saisissant le cigare à l'odeur roussie, j'ai dit d'une voix persuasive: « Rappelle-toi que ce matin encore notre mère nous l'a défendu », et j'ai lancé la petite boîte et sa dernière allumette dans le ruisseau. Ensuite, galopant sous les saules affligés, nous avons mâché des feuilles amères, afin que nos bouches perdissent le goût du poison.

Souvenirs d'enfance! Je vous retrouve en moi pareils à de vieux portraits que n'a point fanés le temps; c'est à peine si vos contours parfois s'estompent d'un peu de mélancolie. Plus souvent, à la faveur d'une clarté éclosée à fleur de l'âme, ils se précisent et s'avivent: je revois nos visages de jadis, la forme de nos pensées, tous les gestes, tous les mouvements de nos corps; et au-dessus de cela, la couleur du ciel, les jeux des nuages, le tremblement des feuilles, et alentour le regard des choses, de toutes les choses que nos cœurs animaient de leur vie.

Mais le temps coule ainsi qu'une onde égale, sans s'arrêter jamais; et tandis qu'il passait en nous, son cours aux érosions mystérieuses usait peu à peu le miracle de nos naturelles bontés et de nos continuels émerveillements; nous vécûmes moins de jours, moins d'heures, moins d'instant infinis qui restent dans l'être comme autant de firmaments lumineux: ce sont ces grands ciels-là

qui créent, qui élargissent les âmes. Autour de nous, dans la beauté éclatante du monde, nos yeux découvraient la misère des bêtes et des hommes. Nous n'avions point encore réfléchi aux spectacles que la maladie et la mort nous offraient : les chaumières pâles où l'on veille les agonisants et les cadavres, le glas des cloches dans le crépuscule, les cercueils énormes à éclater, les grands trous sombres et les croix rouillées du cimetière nous mettaient trop d'épouvante au cœur pour nous laisser la faculté de penser à propos d'eux. Ce fut non seulement Justine et sa misérable famille, mais surtout leur vieille maison qui m'apprirent la loi de souffrance et que tout est destiné au tombeau.

Pauvre Justine ! Maintenant, elle commençait à gravir le calvaire de la honte et de l'infamie. Le Vieux-Gris avait tout à fait sombré dans l'alcoolisme ; sa passion tenait du vertige : il buvait comme pour apaiser un grand appétit, et cet appétit ne s'assouvissait jamais ! Ce qu'il rapportait à sa femme, quand il rentrait au logis, c'était, non l'argent de la paie qui eût été si utile à l'entretien du ménage, mais des blasphèmes, des violences et des coups. Un jour que nous étions allés la revoir (ce que nous faisons beaucoup moins souvent), elle portait sur le front, à demi cachées par le mouchoir qui lui couvrait la tête, des meurtrissures noires et bleues ; elle nous confia son chagrin en versant des larmes ; nous la regardions avec des yeux graves et désolés. Dans sa détresse, Emile ne lui procurait aucune consolation ; étant toujours à errer par les campagnes, comme un chemineau, il la laissait accablée sous les tâches serviles ; il maraudait dans les vergers, détournait les menues sommes que sa mère réservait à l'épargne, jurait comme un vieux roulier et fumait la pipe. Mon père nous le proposait souvent en exemple à ne pas suivre.

Sans doute, fut-ce de vivre en aussi misérable compagnie, que la chaumière prit un autre visage : le visage inquiétant et louche de ceux qui se complaisent dans l'ordure. Etaient-ce eux qui l'avaient salie ou elle qui vieillissait à cause d'eux ? Sa robe, naguère encore immaculée, portait les traces d'ignobles souillures ; la peinture des volets s'écaillait sous la pluie, les fenêtres avaient un regard mort, la porte penchée mimait grotesquement l'ivrogne, le parquet rouge, mal nettoyé, semblait une chair corrompue ; et il sentait mauvais dans la chambre d'où je m'enfuyais, écourtant de plus en plus mes visites, révolté par le malheur de la cabane plus encore qu'attendri au récit que Justine me faisait de ses misères.

Car elle me racontait tout, son cœur se soulageait de se confier au mien. Maintenant, j'étais un grand garçon trop sérieux pour mon âge, comme sont tous les paysans de Hesbaye longtemps avant l'adolescence. Mon frère m'avait quitté pour un pensionnat lointain : je lui écrivais des lettres courtes, et chaque fois je lui parlais de la chaumière si bien que mes parents finirent par se moquer doucement de ma manie. Mon frère devait s'en amuser aussi, car jamais ses réponses ne faisaient allusion à ce que je lui avais dit de l'état de la toiture, de la couleur des châssis ou de la tuile qui mettait comme un œil au-dessus de la cheminée.

Pour moi, toutes les plaisanteries du monde ne m'auraient pas fait oublier ma chère maison ; mais en grandissant, je lui portais une tendresse plus discrète ; je parlais rarement d'elle, j'y pensais souvent. Ce qui faisait toute ma

peine, c'était de la savoir abandonnée au point qu'elle ne tarderait plus à tomber en ruines : j'aurais voulu pleurer à cette pensée, car si l'âge m'avait appris à dissimuler mes mouvements intérieurs, j'avais toujours des attendrissements puérils. Et comme il me crevait le cœur de voir, la semaine de la kermesse, toutes les chaumières du village se parer de robes claires comme pour une procession le long des haies, dans la gloire ensoleillée de juillet, alors qu'elle seule restait triste et sale à l'écart, ainsi qu'une mendiante, avec ses murailles de tous les jours, sa porte rongée, ses vitres noires et vides, derrière lesquelles toutes les fleurs étaient mortes !

Ma mère ayant congédié Justine parce que celle-ci lui avait manqué gravement, j'aurais volontiers proposé de la reprendre contre promesse formelle de sa part de passer la maison à la chaux, les volets et la porte au vert. Mais une telle audace n'était pas facile ; et maintenant, quand je rencontrais Justine sur la route, j'avais peur de lui parler. Un jour, elle m'en fit la remarque et me pria de l'aller voir. Je m'y rendis en secret : « Dites-moi, fit-elle, moitié riant, moitié pleurant, ce n'est pas parce que j'ai manqué envers votre mère que vous allez oublier le chemin de votre vieille maison ? »

Ces paroles m'ouvrirent le cœur : « Justine, dis-je en regardant par la vitre le ciel du soir, si vous saviez la peine que j'ai de la voir si délabrée ! » Elle ne s'offensa pas du reproche : « Je sais bien, reprit-elle, que c'est une honte pour un homme de métier... bon Dieu ! non, ce n'est plus qu'un ivrogne, et l'ivrogne a toutes les négligences ! » Et elle soupirait : « Si cela ne dépendait que de moi, mon enfant ! Mais voilà, l'argent est rare et je suis seule à en gagner ». Je la quittai en lui promettant de l'aider de mes épargnes, ce qui la fit rire avec attendrissement.

A partir de ce jour-là, chaque fois que je lui rendais visite, je revenais à cette idée qui m'obsédait : blanchir la chaumière !

Justine elle-même avait fini par m'en parler comme d'une chose qui se verrait bientôt ; moi, j'exprimais à l'aide de plaisanteries ce qui faisait mon gros tourment : « Eh ! bien ? Justine, quand lui passerons-nous sa neuve chemise ? » ou bien encore : « Ah ! Justine ! ce n'est donc jamais dimanche pour elle ? »

Justine disait : « Avec un peu de patience, mon enfant, nous y arriverons ; mais vois, le Vieux-Gris est malade et il faut penser à tant de choses ! »

C'était vrai. Le Vieux-Gris, tout usé, souffrait surtout des yeux ; subitement, la lumière s'en était allée de ses prunelles comme elle s'en va d'un crépuscule d'hiver. Maigre et vacillant, le dos courbé, la poitrine rentrée, ce n'était plus qu'un squelette.

Sa petite tête était d'un jouet ridicule. Dans sa face grise, hérissée d'un poil dur, on ne distinguait plus que les rides de son front ravagé, un nez crochu et une large bouche bleue. Mais sa plus grande misère lui venait de ses paupières qu'il n'avait plus la force de soulever ; quelques efforts qu'il fit pour y parvenir, elles retombaient toujours, comme elles retombent lorsque tout est fini.

Il se tenait assis auprès du poêle, le bras étendu sur la baguette luisante, le long du tuyau plat ; et, le menton dans la poitrine, il se lamentait, tandis que

des larmes coulaient de ses yeux fermés, mouillant toute la barbe de son visage.

Justine, impitoyable à présent, le cœur durci par les maux qu'elle avait endurés, se moquait de ses doléances, et c'était son tour de lui lancer des injures. Et moi, (ai-je pu être à ce point égoïste et insensible?) chaque fois que j'entrais dans la cambuse, je ne trouvais rien d'autre à répéter que ma vieille question : « Eh bien ? Justine, quand donc blanchirez-vous les murs ? »

A la longue, mes instances devaient finir par l'énerver ; cette détresse du sort qui lui battait le crâne, et dans la bouche, le goût amer des souvenirs et des regrets, et sous ses yeux le foyer mort et l'armoire vide, et autour de son cœur la solitude et l'abandon : tout cela ne lui suffisait-il pas à lui faire désirer l'ultime paix ? Il fallait encore qu'en insensé, je vinsse la harceler de mes reproches ! Est-ce que je n'y pensais point ? Pourquoi ne fus-je pas plus ému le jour où elle pleurait parce qu'Emile, à son tour, était parti pour le pays de la houille et du fer ? Elle avait en vain supplié qu'il lui restât, qu'il s'employât dans la ferme voisine comme valet d'écurie ou d'étable ; car bien qu'il n'eût pour elle que méchancetés et rudesses, c'était néanmoins son fils, son dernier enfant, et elle se fût rattachée à la vie et à l'espoir s'il avait consenti à demeurer. Je l'écoutais se lamenter ainsi, et tandis qu'elle parlait et que son homme grognait en bavant dans son coin, près de la fenêtre, je suivais des yeux la large fissure qui déparait la porte vermoulue de la chambre : elle lut ma pensée dans mon regard et elle éclata sur un ton que je ne lui avais jamais entendu : « Ah ça, pour les réparations, faudra vous adresser à d'autres, puisque bientôt *elle ne sera plus à nous !* »

Je ne compris pas tout de suite, mais je sus plus tard. Ainsi, vieille maison, c'était d'hypothèques que tu étais minée ! C'étaient les sourdes opérations d'un notaire qui creusaient le sol sous tes murs, faisaient tes vitres se fêler et croître les chardons et la haine devant ton seuil ! Que je te plaignais ! Les enfants sont ainsi ; leur pitié va aux choses immobiles et silencieuses avant de s'accorder aux êtres qui crient et qui pleurent.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que je revisse Justine ni sa chaumière ; je me défendais d'y songer, car lorsque cela m'arrivait je commençais à penser qu'un jour je me trouverais ridicule d'avoir aimé ainsi quelques murs couronnés de vieilles tuiles... Mais il m'advint une grande joie et Justine eut bien du bonheur.

Ce fut l'année où nous quittâmes le village. Un soir de fin juin, un soir rose et sucré comme une fleur de trèfle, je lisais un livre de Cooper, assis sur le seuil de notre grande maison de briques brunes : cette histoire étrange et lointaine, avec ses sauvages de cuivre et leurs cris de guerre, le déroulement d'une action captivante au milieu d'une merveilleuse nature, palpitait dans mon cœur et m'absorbait comme un beau songe. Effectivement, lorsque je m'entendis appeler, il me parut sortir d'un profond sommeil. J'aperçus Justine au milieu de la place : elle me faisait des signes mystérieux. Ses joues étaient rouges comme aux anciens jours ; quel plaisir la transfigurait ainsi ? Je courus auprès d'elle ; elle m'emmena le long des haies remplies d'yeux à cils d'or,



pour me confier à voix basse son secret ; mais il n'en fallait rien dire : tout le monde serait bien étonné ! Elle n'avait jamais perdu courage avec raison ! Gaspard n'était pas si mauvais : elle pensait ainsi depuis toujours.

Enfin, elle prit dans sa poche une enveloppe bleue dont elle retira... un billet de banque ! Un billet de banque, oui ! J'étais stupéfait et elle riait de ma mine. « Il vaut cinquante francs, me dit-elle. Le garçon a bon cœur ; il s'est souvenu de nous, il veut nous aider dans la misère. Voyez ce qu'il m'écrit. »

C'était bien Gaspard qui avait signé les quelques lignes du papier fripé qu'elle appelait la lettre de son garçon. Et tandis que je les relisais à haute voix, elle s'essuyait les yeux du coin de son rude tablier. Je lui rendis le pli, l'assurant que je partageais son bonheur et la félicitant de l'aubaine : mais elle, me prenant la main, s'écria : « Il y aura fête cette année, mon petit, kermesse pour les gens et kermesse pour la maison ! Ah ! ce sera un beau jour ! »

Ce fut aussi bien une inoubliable journée ! Le soleil s'éleva plus radieux que de coutume au-dessus du toit dont on avait remplacé les tuiles brisées ; dans l'immatériel azur d'un ciel incomparable, la cheminée dressait la tête, une écharpe de chaux neuve (son faux col des dimanches) autour du cou ; les murs embaumaient le goudron et le frais crépi ; les volets, repeints de la veille, invitaient au repos dans la chambre que laissaient entrevoir des fenêtres limpides comme des yeux d'enfant. Sur le seuil, la porte ne mimait plus l'ivrogne et, à l'intérieur, Justine avait tout écuré, tout balayé, tout frotté ; elle était même parvenue, la brave femme, à remettre son homme en état : elle l'avait fait raser, lui avait passé une veste lavée, si bien qu'il sortit et se promena dans la prairie soulevant de ses doigts les paupières de ses yeux ; et en sentant le bon soleil sur ses épaules et en revoyant le miracle de la lumière, il retrouva, au fond de sa gorge, son rire un peu fou et des jurons joyeux. Il y eut un repas de tartes immenses et de café noir, sur le tapis de table que bordaient des coquelicots. Emile était de retour au foyer — un beau jeune homme, ce fripon ! — On attendait Gaspard aussi : il ne vint pas, on s'en étonna un peu. Mais moi, comme je laissai de grand cœur aux autres gamins de mon âge, le plaisir des chevaux de bois qui animaient la place communale des refrains de leur orchestron, pour celui de m'asseoir avec des malheureux au banquet de la misère oubliée ! Justine avait tiré de l'armoire son bonnet à violettes ; et ses joues luisaient, lustrées d'un vernis rouge que craquaient ses éclats de rire. Ses petits yeux enfoncés brillaient d'une joie claire, revenue de très loin ; et elle me bourrait de quartiers de tarte : de la noire, aux prunes, saupoudrée d'un sucre fondant, puis de la blonde au fromage cuit sur une couche de pâte de pommes. Les tasses avaient des fleurs roses, la cafetière montrait un oiseau de ciel, les ailes ouvertes ; et les autres oiseaux, ses frères, chantaient partout au dehors, et la maison riait parce que tous les chardons étaient morts au pied de ses murs !

Vrai, c'était trop de joie et de lumière, trop de gâteaux et de rires, trop de bonheur enfin pour cinquante francs ! Est-il possible, ô maison vénérable, ô ma conscience de douze ans et vous, pauvres gens restés honnêtes malgré

tout, est-il possible que vous vous soyez réjouis avec l'argent du vol? Quelque temps après, nous apprenions que Gaspard était en prison...

Cette nouvelle ne nous causa pas grand étonnement; mais comme Justine dut en être bouleversée! Nous étions en pleins préparatifs de départ lorsqu'elle nous parvint; deux jours plus tard, nous quittions le village sans avoir eu la force de faire des adieux: plus nous regardons les êtres et les choses dont nous allons nous séparer, plus nous laissons de notre lumière en eux, et plus nous souffrons de leur absence et de notre ombre, au loin... Littéralement, nous avons pris la fuite devant les visages de nos anciennes vies, de nos bonheurs passés, de nos deuils vénérés et chéris à l'égal de nos joies!

Puis nous nous embarquâmes à la gare voisine pour la ville attirante; nous fîmes un long voyage dans l'Espace et nous le continuâmes dans le Temps: où que nous descendions, après de folles randonnées, hommes de ce siècle de vertige; dans quelque lieu paisible où nous croirons pouvoir trouver le repos immobile, oublier notre soif d'infini et la conscience de notre néant, la Barque des Heures reçoit nos corps las et nos âmes lourdes; et, que nous dormions, la nuit, ou que nos yeux restent ouverts à la clarté du monde, elle nous force à poursuivre notre course au grand abîme: l'Eternité.

Des jours passent, des mois, des saisons, des années, et l'âme d'un jeune homme au long du temps, reflète tant de pensées et tant d'images, qu'elle croit se revoir changée à chaque aurore; pourtant, rien ne change dans l'univers, si ce n'est les aspects et les contours; nous retrouvons en nous des printemps et des étés, après avoir souffert avec la terre le martyre de l'hiver et de l'automne.

On vit, on connaît les ressorts de la vie, on les démonte, on les reconstruit; on observe les choses et l'on s'exalte devant leur beauté; on voyage, on fuit sur le rail dans des trains rugissants, on se berce au roulis des navires; on voit des villes et des plaines; on parcourt des continents et des mers, on étudie les espèces, les peuples et les tribus, on parle leurs langues, on se passionne pour leurs sciences, leurs arts, leur littérature, leur histoire; puis un beau jour, ayant fini par découvrir que tout autour de nous, même les moindres choses, est affolant d'immensité, que le plus petit insecte que cèle la flore impénétrable sur les terreaux des forêts vierges, comme la goutte de rosée que le brouillard balance dans le ciel rose du matin, comme chacun des grains de sable que soulève la brise marine dans les dunes, et jusqu'au dernier atome de l'air et de l'éther; tout cela, oui, tout cela est un monde dont nous sommes incapables de percevoir les commencements ni les bornes; alors, balançant comme un point imperceptible entre le vertige des deux infinis, on ferme les paupières, on bouche toutes les fenêtres de sa raison et, descendant dans son cœur, l'on s'efforce d'oublier. Il y fait nuit, et, du fond de l'ombre, l'on entend une voix lamentable qui crie vers un peu de lumière; c'est pourquoi, bientôt l'on rouvre les yeux dans la clarté pour rechercher autour de soi d'autres yeux dans lesquels, en contemplant les siens au miroir même de la vie, on retrouvera avec la joie d'exister le souvenir et l'image des grandes et belles choses que l'on a connues et aimées. Mais l'Amour ne paraît que pour nous enseigner la misère, la souffrance et la mort. Et lorsqu'au retour de tant d'impossibles

voyages, revient s'étendre à l'ombre du rêve défunt le beau corps de vingt ans que hante une âme de vieillard, on repense soudain, ému par le bruit des feuilles dans le vent, par un parfum de fleurs ou par un chant d'oiseau sur la haie, par un regard du ciel au crépuscule, on repense à une chose profonde qui est en nous et que rien ne pourra faire mourir. Alors, on revoit, dressé au sein du paysage calme de l'enfance, le petit clocher de tel village qui montre tous les soirs la même étoile parmi toutes les étoiles; et voici que déjà il nous tarde d'aller embrasser les trois arbres qui sont dans le cimetière plein d'ombre à prier pour les morts oubliés.

Je me souviens, comme s'il datait d'hier, du jour où j'entrepris ce pèlerinage vers mon cœur de jadis. Octobre finissait sous un ciel toujours bleu que la plaine dénudée rendait plus vaste et plus haut malgré le déclin du soleil; son or bruni, couleur des limbes tombés des branches le long des routes, couvrait de sa mélancolie les champs de betteraves aux verdure déjà flétries; mon âme s'adoucit sous le miel de sa caresse, devint une plaine austère et rêveuse d'où surgissaient, un à un, d'innombrables souvenirs infimes dans la perspective des années, mais gonflés de suc et couronnés de feuilles à peine mourantes, comme les racines que soulevaient de la glèbe miraculeuse les bèches luisantes des tâcherons!

Dix ans avaient passé depuis mon départ, dix ans d'exil, et je croyais retrouver intacte devant les choses inchangées ma façon de m'émerveiller, d'aimer et de comprendre. A V..., dans le cabaret où j'entrai en face de la gare, personne ne me reconnut. Il fallut me nommer et l'on réussit à peine à se souvenir! Pourtant, la patronne, une vieille au long visage et aux yeux pâles, vint s'asseoir à mon côté et me parler du pays. Il y avait une grande nouvelle éclosé au matin même : un détenu de l'amigo, surnommé *le Renaud*, grand dérobeur de volailles, ramené la veille entre deux gendarmes, était parvenu à s'évader pendant la nuit.

Les battues aussitôt organisées n'avaient encore abouti à aucun résultat. On s'effrayait de ce tour joué par un drôle auquel un canif avait suffi pour détacher les verrous d'une porte de prison. Cette histoire ne m'intéressait que comme fait divers pittoresque et local; tandis que les consommateurs qui m'entouraient : valets de ferme, le fouet à la main, ouvriers de chemin de fer en blouse bleue, s'en entretenaient ainsi que d'une chose qui les avait vivement remués, je songeais, accoudé devant mon verre de bière brune, à la route que j'allais suivre vers mon village, la route qui se déroulait comme un serpent de pierre à travers les campagnes affaissées.

Mais soudain un nom sorti d'un gosier rude excita ma curiosité, et mon cœur battit plus vite. Je devinai; même avant qu'on m'eût expliqué, je savais! Ainsi, c'était Gaspard, ce *Renaud* populaire dans la contrée comme un bandit de grand chemin. Je demandai des détails : on m'en servit, on m'en abreuva jusqu'aux nausées : je pâlistais et je rougissais tour à tour. Je rougissais pour toi, pauvre maison, chaumière de Mère Grand, ainsi déshonorée. Depuis longtemps, Emile aussi était revenu dormir entre tes murs, cracher sur ton vieux sol honnête, blasphémer ton silence religieux. Justine et toi, vous viviez avec eux d'expédients, de rapines, de braconnages et de vols. Déjà

deux meurtres sur les coteaux du crépuscule avaient souillé la terre de sang rouge; et là, les blés seuls, levant plus haut la tête au milieu des moissons, perpétuaient le souvenir des victimes et criaient vengeance vers le ciel; mais partout, dans ses recherches, la justice s'était heurtée au silence qui tient la plaine prisonnière de sa coupole oppressante; et à ceux qui auraient pu parler, la crainte des représailles avait mis le bâillon.

Généralement, on s'accordait pour rejeter sur Emile, le cadet, ces horreurs dont nul ne parlait sans frémir : celui-là était bien le héros terrible. Gaspard, lui, ivrogne et chansonnier de kermesse, maraudeur joyeux et vagabond infatigable, apparaissait comme un pauvre diable plus amusant que dangereux, se faisant donner la chasse par les gendarmes pour le plaisir, eût-on dit, de se dérober à leurs recherches par les grandes plaines rondes. On se divertissait au rappel de ses exploits, les histoires et les bons mots ne manquaient pas sur son compte; mais tout cela ne m'amusait guère et, comme je craignais qu'on s'en aperçût; je payai mon verre, pris mon bâton et sortis du café d'un air indifférent.

Mon Dieu! c'était donc vers un tel repaire que j'étais revenu, moi, pauvre enfant dont le cœur vivait toujours là-bas! J'étais navré! J'errai le long de la voie ferrée; une honte pesait à mes épaules; la sonnerie de la gare troublait seule de son rire métallique le silence désert... Il me vint l'envie de reprendre le train suivant sans poursuivre plus loin mon voyage, mais je fus lâche une première fois et je me mis en route.

C'était déjà l'après-dinée; des chars bleus cahotaient le long du chemin : servilement, les roues suivaient les ornières comme des rails; les chevaux avaient la couleur de la terre déchirée dont le soleil caressait la plaie immense; au loin, la sucrerie noire sur le ciel argenté fumait par sa cheminée infernale; sous son toit pointu, le visage de l'usine semblait bien las et dégoûté de sa besogne : les râperies mangent plus de terre que de sucre.

Bientôt le clocher de l'église pointa derrière un pli de terrain; à mesure que j'avais, le village venait à ma rencontre comme un cortège que mes pas animaient d'une marche triomphale; je reconnaissais toutes ses maisons : elles sortaient l'une après l'autre des feuillages rouillés où elles s'étaient dérobées un instant comme pour s'amuser d'un jeu ingénu de petites filles. Elles m'attendaient, elles m'auraient regardé de leurs vitres bleues, elles m'auraient souri, elles m'auraient ouvert toutes grandes leurs portes; mais je n'en voulais revoir qu'une, et celles-ci étaient trop belles de leurs robes de fiancées! Déjà mon cœur m'entraînait du côté des prairies; je traversai des éteules grises, des terres déchaumées d'où se levaient des vols de perdreaux poussiéreux; je contournai un groupe de meules rêvant sous leurs toits penchés, puis je suivis le cours du ruisseau toujours limpide à l'ombre des saules.

Sans doute eux aussi avaient souvenance de l'enfant d'autrefois, puisque en lançant leurs branches et leurs feuilles compatissantes, ils me cachèrent le spectacle douloureux jusqu'au moment où cela ne fut plus possible à leur pitié : tout à coup, par une énorme trouée devant laquelle gisait un tronc mort, mes yeux la virent — et ils ne l'avaient point reconnue! Malade, en ruines, le toit branlant, sa façade lépreuse comme le visage d'une pauvre fille à l'hôpital!

Tantôt, j'avais rougi pour elle, à présent elle rougissait aussi, montrant ses briques par les trous du crépi, comme une chair ; mais était-ce de honte ou du plaisir de son impudeur ?

Misérable vieille ! si telle était sa face, barbue et baveuse, que devait-elle cacher derrière son crâne dément, défoncé sous les tuiles ? J'imaginai la détresse de ses murs, leur mal humide sous les mousses, les bêtes rampantes dans l'herbe grise, à leur pied, et la petite fenêtre de la chambre, derrière, par où entre la mort, par où s'en vont les âmes dans l'odeur des maladies... Et je sentis une larme, lourde de sel, me piquer au coin de l'œil, de son épine...

Mais une femme sortit de la cabane, posa la main en visière sur ses yeux et regarda. C'était Justine. Elle avait changé à peine, seulement, je la vis sale et courbée. Elle ne disait rien et moi, je tardais à m'approcher d'elle ; était-ce elle que j'étais venu revoir ? Je la maudissais sourdement à cause de ce spectacle dont la détresse me faisait souffrir. Subitement, elle cria :

« Si c'est pour *le Renaud* que vous faites la faction, faudra repasser, Monsieur le gendarme. Il n'est pas rentré de sitôt, bien sûr ! »

J'avancai droit sur elle, à grands pas ; elle m'attendait, les poings sur les hanches, sans bouger. Ah ! Justine narguant la justice ! Justine aux cheveux blancs sous le mouchoir de deuil, vieille Justine aux joues rouges, ta bouche grimaçait prête à me lancer l'injure ! Mais, sans doute eus-je un sourire ou une grimace d'émotion, elle poussa un grand cri et me tendit les bras :

« Mon Dieu ! c'est toi, mon enfant, mon pauvre petit enfant ! Je n'aurais jamais pensé... » Et elle sanglotait, le poing sur la bouche, la tête courbée sous son mouchoir... Cela ne dura qu'un instant ; elle sécha ses yeux, me contempla, riant comme une folle et me prenant par la main, m'entraîna dans la maison.

Le repaire ! Je ne reconnus point la chambre de jadis ; c'était pourtant le même manteau de cheminée, la même table, la même armoire, toujours. Mais un bruit bourdonnait dans l'air, affairé et continu, comme un travail de ruche ; cela vous emplissait les oreilles et le crâne, ne laissant point à vos yeux le loisir de regarder... Des horloges ! des horloges ! Il y en avait autant que dans la boutique d'un horloger.. Une vieille lune ronde, cerclée de cuivre, avec des poids terribles, de ses longues aiguilles noires, commandait aux autres, plus petites, fixées contre le mur autour d'elle ; sur l'armoire, des réveille-matin scandaient leurs métalliques mélodées et des montres grignotaient un peu partout leur maigre part de silence.

Tous ces engins mécaniques tissaient la durée emmêlant leurs tics tacs comme les fils d'invisibles navettes ; toutes ces voix étranges disaient le prix du temps ; tous ces yeux, cillés d'heures sous le verre des cadrans, regardaient au loin sur la « route éternelle » les points marqués pour les sinistres besognes...

Mais ce qui, dans cet antre enfumé, poignait le cœur d'une horreur indicible, c'était, non la plainte du temps rongé par les rouages des horloges, mais la misère des images et des icônes saintes, obligées à vivre dans cet enfer ; partout, aux murailles, des Christs ouvraient les bras, implorant le pardon, non seulement pour les péchés anciens, mais déjà pour les crimes à venir ; et les petites madones en plâtre, sous leur globe de verre devaient être sourdes

d'avoir eu les oreilles déchirées par trop de blasphèmes ! Justine elle-même avait la bouche pleine de jurons.

« Assieds-toi donc, tu es chez toi, me criait-elle en me frappant sur l'épaule, et conte-moi les nouvelles ! »

Cela ne fut pas long. Qu'avais-je à lui apprendre ? Sans heurt, ma vie avait suivi son cours, honnêtement grise d'un peu de mélancolie. Justine, elle, devait avoir bien des choses à me dire : aussi ne fallut-il pas la questionner beaucoup pour qu'elle commençât.

Je lui parlai de son homme.

« Ah ! le Vieux Gris, tu t'en souviens ? fit-elle. Moi aussi ! Il a vécu de longs jours encore après ton départ ; il a été malheureux, le pauvre, mais il l'avait bien mérité, hein ? Allons, faire souffrir une femme, boire comme un fainéant, manger comme un pourceau, et ne pas rapporter un peu d'argent au logis, comment trouves-tu cela, toi, pour un homme ? Je l'avoue, j'étais sans pitié devant ses maux. Nous nous moquions souvent de lui ; alors il devenait furieux ; une fois, il m'a suivie, le tisonnier à la main. Mais il n'y voyait plus et il est tombé. Nous avons fait venir le médecin des pauvres gens, il lui avait retourné les paupières, il les lui avait cousues pour qu'elles ne se referment plus ; seulement, quand la vue s'en va, il paraît qu'il n'y a rien à faire. Et il a fini par claquer, le Vieux-Gris ; et quand nous l'avons vu étendu raide mort dans son lit, avec ses yeux toujours ouverts sous ses paupières qui saignaient, nous n'avons pu nous retenir de pleurer... On a beau dire, c'était mon homme, c'était le père de mes enfants, on oublie tout quand un cercueil s'en va... »

Justine s'essuya les yeux. Elle riait et larmoyait tour à tour ; il me sembla que, par instants, sa pensée vacillante touchait à la folie. Elle s'était assise près de la fenêtre sans rideaux et à tout moment, elle regardait par la vitre, du côté des meules qui se dressaient sur la prairie fanée.

« Voyez-vous, me dit-elle, d'un ton sérieux, avec un effort vers la gravité dans ses yeux lointains, je m'attends à la visite des gendarmes. Le Renaud (c'est notre Gaspard qu'on nomme ainsi), leur a encore tiré la langue en s'évadant hier de l'amigo de V... Ah ! diable de vaurien, éclata-t-elle avec un rire tout à fait joyeux, il n'en fait jamais d'autres, le Renaud ! Il sera repris, c'est certain, mais quand, je ne saurais pas vous le dire ; car c'est un fin Renaud, notre Gaspard ! et elle riait de plus belle.

Elle pensa sans doute qu'on m'avait conté l'histoire en route, et elle se remit à me parler du Vieux Gris ; ses pommettes brûlaient d'un feu rouge ; d'une loquacité nerveuse, elle me parlait, s'égarait en de longues digressions, rappelait des souvenirs, riait, pleurait, frappait ses genoux de ses paumes, puis, subitement, regardait par la fenêtre avec inquiétude.

« Le Vieux Gris, c'était un cochon, mon enfant ! Un jour, vous étiez encore au village, mais je n'en ai jamais rien dit, il est rentré ivre comme je me préparais à tourner le pain ; le four chauffait, ma pâte était levée ; alors, pendant que j'étais dans la chambre, il a pris mon pétrin, et il est allé le renverser sur la route, parmi les bouses... N'était-ce pas un cochon, hein ? Retourner dans les bouses le pain que j'avais gagné ! Moi, je vous le dis, je l'aurais tué ! »

Et elle blasphémait d'une voix aigre qui lui déchirait la gorge.

« Emile est mauvais, on peut le dire. Eh bien, il ne m'en a jamais fait autant ! Voilà ! le garçon n'a pas du bon sang dans les veines, c'est sûr, mais est-ce que j'en peux, moi ? Je les ai élevés comme j'ai pu, mes enfants ; ils n'ont pas bien tourné, et après ? La vie est une misère ! Sacré nom, c'est pourtant un beau gaillard que notre Emile, fier, et qui n'a pas froid aux yeux ! Avec lui, nous sommes tranquilles, allez ! Nous n'avons pas besoin de chien pour nous garder, nous ! Partout, aux alentours, c'est le silence et le désert ! Nous vivons en paix et sommes rois sur les prairies ; le propriétaire est tout heureux de prendre un verre avec Emile, à l'occasion ! »

Encore une fois, elle se mit à rire, d'une voix stridente, mais son rire s'arrêta dans son gosier comme si une lame l'y eût tranché net ; elle écarquilla les yeux du côté de la fenêtre :

« Regarde donc ! fit-elle, il va y avoir du neuf tout à l'heure ».

Un petit homme vêtu de toile bleue courait nu-tête au fond du pré, ses jambes arquées tournant sous lui comme deux morceaux de roues munies d'étranges bielles.

« Je le reconnais ! c'est lui ! » dit Justine en le voyant grimper avec l'agilité d'un fauve le long du tronc bosselé étançonnant l'une des meules. En un instant, s'élevant à la force des poignets, il glissait à plat ventre sur le toit conique jusqu'à la moyette échevelée du sommet ; là, il inspecta longuement l'horizon, puis, se retournant tout à coup sur son séant, dévala la pente rapide, fit un bond dans le vide, pour retomber sur ses pieds élastiques et reprendre aussitôt son galop vers la chaumière.

Justine courut lever la trappe de la cave, au fond du corridor ; à peine avait-elle repris sa place près de la fenêtre, que Gaspard, passant le seuil en tourbillon, dégringolait l'escalier, laissant retomber sur lui la porte avec fracas. Et maintenant, c'était déjà fini ! La vieille ne disait rien, son cœur battait sous sa blouse trouée, son sein était soulevé de hoquets, elle respirait à grand bruit... Moi, je n'avais pris qu'à demi conscience de la scène qui venait de se dérouler cinématographiquement devant mes yeux ; il me semblait que je vivais très loin, dans un songe hanté d'aventures singulières. J'avais vu Gaspard à travers la vitre fêlée, sans le reconnaître... Il était si vieilli ; une moustache toute grise pendait en désordre sur sa bouche ; le dos en boule, la tête dans les épaules, il bondissait avec l'ardeur d'un sauvage se ruant à l'assaut.

Et je restais là, cloué sur ma chaise rouge, dans l'attente d'une chose angoissante qui me rendait lâche et poltron.

Justine me regarda et se mit à rire ; elle rit si longtemps que je la crus devenue tout à fait folle.

« Ça t'effraie, tout ça, mon fi ? Mais il est en sûreté, à présent ; les pandores peuvent venir : ils visiteront les lits, les coffres, la cave et le grenier, ils retourneront tout, entends-tu, mais la cachette, ils ne la découvriront pas, sois en paix ! Pour le reprendre, ils le reprendront certainement, puisqu'ils lui donneront la chasse tous les jours ; mais en attendant, *le Renaud* reste libre, et c'est autant de gagné ! »

Et comme je me taisais toujours :

« Va, c'est un bon garçon, sais-tu, *le Renaud* : doux pour sa mère,

respectueux et prévenant; mais un peu fou, vois-tu, un peu sauvage. Et puis, il aime trop les poules : un vrai *Renaud*, je te le dis... Mon Dieu, on fait ce qu'on peut : il faut bien qu'on vienne en aide à ses enfants... »

Soudain, elle dressa la tête, tendit l'oreille : « Chut, dit-elle, ils arrivent ! » Effectivement, on entendait des pas dans la paix du crépuscule proche. Qu'est-ce qui me retenait là? J'aurais voulu fuir, mais il était trop tard. Une lourde botte heurta le seuil : deux gendarmes entrèrent.

Devant leurs uniformes parés de cordons nets, comme des consciences sans reproche, je me sentis rougir. Déjà, leurs regards fouillaient partout; Justine leur ouvrit la porte de la chambre : je revis la pièce où grand'mère s'était endormie dans la sainteté d'un beau soir. Toute mon enfance claire repassa dans mon souvenir comme, derrière une fenêtre, le cortège d'une blanche procession. Et, dans cette cabane où mon âme s'était formée au bien, sous ce toit déshonoré par le meurtre et par le vol, je me sentais devenir pur et sévère d'avoir su me garder, au milieu de bien des orages, du mensonge et des tromperies. Et je me disais : « Si l'on t'interroge, que répondras-tu? Vas-tu leur mentir, leur ravir la vérité, les voler? » Je ne savais pas, je ne savais pas! Justine m'adressait des signes d'intelligence, des clins d'œil significatifs; à plusieurs reprises, elle avait poussé des « chut! » qui se perdaient dans le tic tac infernal des horloges et le bruit des bottes arpentant les chambres. Elle était sûre de moi, je le voyais bien, mais moi, je ne savais pas encore ce que j'allais répondre, non! non! je ne le savais point! « Dénonce-les, criait une voix obstinée dans mon cœur; dénonce, dénonce! » Oui, il fallait les accuser! Les gendarmes remontaient de la cave, les mains vides; il fallait leur dire :

« Retournez-y, messieurs, inspectez le sol et les murs. Vous y trouverez une cachette où il s'est blotti! » Il fallait ne pas tromper la justice dans cette maison qui, jadis, m'avait empêché de prendre... une reine-Claude!

Les gendarmes s'arrêtèrent devant moi et me considérèrent comme s'ils ne s'étaient pas encore aperçus de ma présence.

« Au fait, dit l'un d'eux, nous oublions d'interroger... La vieille, elle, n'a plus ses idées; d'ailleurs, elle ne parlerait pas. Mais sans doute monsieur va-t-il nous renseigner utilement? » Et plongeant son regard dans mes yeux, sans autre préambule, il me posa cette question : « Depuis votre arrivée ici, personne n'est-il entré dans la chaumière? »

Je ne répondis pas tout de suite; il y eut un silence pendant lequel les horloges tictaquèrent plus vite, à l'unisson de mon cœur; toute la maison fut aux écoutes, inquiète de ce que j'allais dire. En moi la voix hurlait toujours : « Dénonce! dénonce! » Et les Christs, aux murailles, souffraient des iniquités innombrables des hommes; les petites saintes vierges, sous leurs globes de verre attendaient une parole de vérité; un moment, le visage de grand'mère passa devant mes yeux... Mais il y avait là, branlante et bossue, une vieille femme que j'avais aimée, qui m'aimait encore, me confondant dans sa tendresse avec les deux bandits, enfants de son amour... Son pauvre cœur battait à se rompre dans son sein qui m'avait bercé... Ses prunelles fixées sur moi, ses prunelles lointaines, déjà tournées vers *autre chose* de vague et de funèbre, me suppliaient, me conjuraient de ne pas la perdre; alors, comme j'avais vécu et



comme j'avais aimé, que j'avais appris à souffrir, à être faible devant mes souffrances et devant celles des autres, je n'eus point le courage de m'ériger en juge de tant de misères et je répondis sans sourciller par un mensonge énorme : « Messieurs les gendarmes, si j'avais été en mesure de vous fournir la moindre lumière, croyez que je n'aurais pas attendu vos questions pour éclairer la justice de mon mieux. »

Ils s'excusèrent et, m'ayant salué, partirent. Justine les reconduisit jusqu'au seuil, puis revint à moi, un petit rire chantant dans sa poitrine, comme un gloussement étouffé de poule. Elle me prit l'oreille :

« Pourquoi hésitais-tu ? tu m'as fait peur ! »

— Je m'en vais, lui dis-je, et reviendrai plus tard... » Pour la seconde fois je mentais, car je savais bien que je ne devais plus revenir !

Le soir allait descendre sur les tristes coteaux ; les feuilles des peupliers se détachaient dans le vent rouge de l'automne... Justine insista pour me faire partager le souper : « Il y a de la poule, mon fieu, et du lapin ! » (partout le goût, le souvenir du vol !) Mon front était brûlant et lourd, mon cœur me faisait mal, j'aspirais à retrouver l'air libre des campagnes ; je partis comme Gaspard remontait de la cave, la face et les mains noires, riant comme un démon et me tendant les bras. J'en eus horreur : « Attends, lui dis-je, je sors un instant ! »

Je pris la fuite devant le tic tac hérissé des horloges, crachant de dégoût, et maudissant cette cabane possédée, de ne m'avoir point enseveli sous ses ruines avec les complices du crime.

A dix pas du seuil, je croisai un homme aux épaules tombantes ; il me regarda de côté et se mit à siffler une ritournelle. Puis, comme j'arrivais au ruisseau et que, pour apaiser leur fièvre, mes mains caressaient les chevelures des saules, j'entendis la voix de Justine me crier, en s'arrêtant entre les phrases pour lancer son rire d'oiseau nocturne : « C'est dommage que t'es parti, mon petit ! Emile rentre tout juste ! Nous aurions soupé tous ensemble. Il aurait tant voulu te revoir ! »

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.





**LA PROCESSION A HAEKENDOVER :  
AUTOUR DE L'ÉGLISE**

**(FRANZ VAN LEEMPUTTEN)**



# Impression

---

*C'était un vieux convent à l'aspect pacifique  
Et qui semblait, quand on le voyait du dehors,  
Avec sa cour humide et ses arbustes morts  
Un peu sauvage, un peu triste et mélancolique.*

*On entrait... A travers les nombreux corridors  
Une sœur vous guidait. Tout était sympathique :  
Petits parloirs, vierges aux murs, cloître gothique,  
Quelques meubles anciens. — Oh! pas de grands trésors!*

*Mais il s'en dégageait une telle atmosphère  
Fait de charité tranquille et de prière,  
Qu'on retenait son souffle et qu'on n'osait parler*

*Et qu'on marchait sans bruit comme font les béguines,  
Timidement, tant on avait peur de troubler  
La présence de Dieu et des grâces divines.*

PAUL FIERENS.



# Le Catalpa

---



Le grand séminaire de B. est « désaffecté ».

La République, quand elle vole, désarme la Justice. Elle déclare simplement qu'elle exproprie sans indemnité, pour cause d'anticléricalisme public : ce motif suffit au pays de l'Égalité, de la Liberté et de la Fraternité.

Le morceau, d'ailleurs, était d'autant meilleur à prendre que l'Université se trouvait à l'étroit dans ses anciens locaux. Résidence seigneuriale autrefois léguée à l'Évêché, le séminaire, avec ses deux ailes spacieuses, sa belle salle de fêtes et son immense jardin aux arbres séculaires, formait une annexe tout indiquée et si exactement adaptée aux besoins de la section de Philosophie et Lettres, qu'on ne l'eût pas bâtie ailleurs ni autrement.

La République nomma président de la section celui qui y avait le plus de droits, c'est-à-dire un prêtre défroqué, que ses théories subversives et le scandale de sa vie désignaient clairement à ses faveurs. Cet homme, cinquante ans auparavant, avait fait ses études et, plus tard, professé dans ce même séminaire. Il s'en taisait ; semblait même en avoir perdu la mémoire et affrontait d'une apparence calme et sereine les souvenirs accusateurs qu'abritaient ces murs, cette chapelle, les ombrages de ce beau jardin.

Lorsqu'il prit possession de son domaine, il se contenta de condamner la chapelle, qu'au grand étonnement de son Conseil académique il avait refusé d'affecter à une destination profane. Il avait coupé court aux instances, en déclarant ce local réservé à son usage personnel, sans plus. En fait, il n'y entra jamais. Il fit aussi transformer une grotte de Lourdes en niche de rocailles et y plaça une assez belle Vénus anadyomène, reçue en paiement d'un juif à qui il avait donné des leçons d'hébreu.

Ce prêtre était sans conteste un savant. Tous les systèmes philosophiques, les langues orientales et l'exégèse biblique lui étaient familiers. Il en parlait sur un ton d'indulgence un peu dédaigneux, et traitait les écrivains sacrés comme de vieux amis à qui l'on pardonne, en faveur de leur âge, beaucoup d'ignorances et de propos incohérents. Il devisait du surnaturel et du Dogme avec une bonhomie blasphématoire.

Il était doux, bien que très jaloux de son autorité; sa constante politesse donnait l'illusion de l'égalité d'humeur. La correction de sa tenue, de son langage et de sa toilette maintenait les distances et le défendait contre la familiarité. Il passait pour intègre et peut-être l'était-il à sa manière. Tels étaient son orgueil et son empire sur lui-même, que personne jamais ne soupçonna, sous son masque souriant, les tourments dont le doute, après tant d'années, tenaillait cette conscience.

Jadis, quand elle s'inspirait encore de la foi, son éloquence attirait autour de sa chair une élite intellectuelle. Très vite, il s'était acquis une réputation et avait exercé une influence profonde. Sa parole élégante, illustrée d'images neuves, enflammait la jeunesse, qui épiait son moindre geste et l'aurait suivi aux nobles combats. Grisé, il avait hasardé des théories de plus en plus téméraires, dont l'originalité et l'extrême tolérance séduisaient les foules. Ses supérieurs l'avaient d'abord délicatement averti : tout de suite, son orgueil s'était cabré. En peu d'étapes, il avait dépassé les limites de l'orthodoxie ; et, lorsque, en des conférences aussi retentissantes que scandaleuses, il rejeta ses dernières croyances, de secrètes passions avaient déjà pris leur place. Rome avait alors parlé, sans qu'il daignât l'écouter. Par fausse honte ou, peut-être, par bravade, il avait persévéré dans ses erreurs, altérant savamment la vérité et perdant ceux qui croyaient encore en lui.

Il aimait les éloges. Son nouveau public ne les lui ménagea point. L'élégante impiété de ses livres pailletés d'esprit et de volupté, lui assurait de gros tirages, une aisance voisine de la fortune et des distinctions officielles qu'il dédaignait de porter.

Physiquement, c'était un beau vieillard, un peu voûté par le travail, mais d'aspect vert encore. Il avait conservé l'habitude de se raser le visage, et, de temps en temps, d'un geste nerveux, rejetait en arrière sa longue chevelure blanche. Son profil

ressemblait à celui de Cicéron, mais empâté et affadi par un perpétuel sourire. A cause de l'inquiétante dureté du regard, on ne pouvait se défendre de suspecter la sincérité de cet air trop amène.

Quand il se promenait sous le quinconce de hêtres, vêtu d'un manteau sombre qui moulait ses formes d'athlète, et entouré de « *ses chers jeunes gens* », il faisait penser aux philosophes antiques discourant par les jardins d'Académus.

Il le savait et en tirait gloire. L'affection de ces étudiants qui, à jours fixes, se réunissaient volontairement autour de lui, qui l'interrogeaient avec respect et semblaient boire ses paroles, lui tenait plus au cœur que sa notoriété. Il revivait au milieu d'eux sa jeunesse inquiète et se flattait qu'une école célèbre naîtrait de ses entretiens.

Soit enthousiasme, soit flatterie, les plus intelligents de ces péripatéticiens avaient noté les causeries du Président et, le jour de ses soixante-dix ans, lui avaient remis, avec des vœux embaumés d'un subtil encens, un cahier à reliure de maroquin noir, où s'épanouissaient les capiteuses fleurs de la doctrine nouvelle. Cette attention l'avait ému plus qu'il ne voulait le paraître, et ce fut avec une effusion vraie qu'il remercia et embrassa les fils de sa pensée.

Mais, durant la soirée solitaire où il lut les leçons données à « *ses enfants* », ses doigts tremblaient en tournant les pages, et il prit conscience d'avoir versé à ces lèvres avides un poison qui dessèche le cœur et tue l'âme. Le dilettantisme flottant et séducteur qu'il avait exalté à fleur de lèvres, les conclusions de ses sous-entendus corrosifs et de ses peut-être blasphématoires, son sectarisme voilé d'ironie, en un mot, sa doctrine tout entière, depuis sa mise à l'index, se retrouvait là, condensée en quelques pages, dépouillée de ses oripeaux de parade et découvrant sa hideur.

C'était sa doctrine, oui, mais poussée jusqu'à ses extrêmes conséquences logiques, telle que lui-même ne l'aurait jamais formulée et telle cependant que les esprits simplistes devaient la déduire de ses élégantes subtilités. Dieu? Un mythe poétique. Le bien et le mal? Des identités. La conscience? Un épouvantail planté par les pontifes des diverses religions sur le champ des fruits défendus. L'amour? Un admirable instinct,

qui fait de l'homme un dieu et qu'aucune puissance n'a le droit de réfréner. Conclusions : les passions grandissent l'homme, stimulent son activité, exaltent ses facultés jusqu'à la pleine réalisation de son moi.

Devant ces affirmations catégoriques, auxquelles répugnait son scepticisme ondoyant, il se demandait si vraiment ses disciples n'avaient pas outrepassé sa thèse. Il dut s'avouer que non.

Pourtant, il aimait paternellement plusieurs de ses jeunes admirateurs et leur souhaitait le bonheur sain et normal des existences régulières. Qu'advierait-il d'eux, s'ils allaient « vivre leur vie » selon de pareils principes? Ils ne fonderaient pas de famille, ne serviraient pas la patrie, ne reconnaîtraient d'autre règle que leur caprice du moment : ils erreraient par l'existence, sans idéal, ni guide, ni frein, bêtes de proie en quête de satisfaire leurs appétits...

Pour la première fois, l'idéologue se heurtait à des faits précis. De quel droit avait-il attiré ces naïfs dans le gouffre d'incertitudes et de misères morales où sa vie avait sombré? La conscience de ses responsabilités se réveillait à mesure qu'apparaissaient avec plus de précision les mentalités d'anarchistes qu'il avait formées. L'avenir lui fit peur. Il avait convié ces enfants au banquet de la science. Ils s'y étaient assis en hôtes confiants, et voici que, à la manière du tyran de la légende, il avait trompé leur faim en effeuillant sur eux des roses, qui les grisaient encore, mais qui, à la fin, les étoufferaient!

Il ne dort guère, durant cette claire nuit de juin. Dès l'aube, il se leva et, en lutte contre lui-même, serrant nerveusement le cahier noir entre ses doigts, il descendit au jardin. A pas lents, oppressé et las, il tâchait d'aspirer la merveilleuse paix du matin; mais elle ne pouvait entrer en lui, parce que l'iniquité gardait la porte de son âme. Alors il s'assit sur un banc; au carrefour de deux allées, et s'efforça de ne plus penser à rien...

\* .  
\* \*

Devant lui, un vieux catalpa étale son large feuillage exotique. Il monte la garde à l'orée du bois et domine les fourrés, comme pour saluer de plus loin le promeneur en quête d'ombre.



Les fatigues de l'âge et l'inclémence des saisons ont voûté en arcade sa puissante échine. Ce matin, il s'est tellement incliné vers les pluies d'or, les lilas et les aubépines, qu'il ressemble à un gigantesque massacre de cerf, jeté là par quelque rival d'Hercule, sur une jonché de fleurs triomphales. Mourant et superbe, il trône là, couronné, des nids plein ses branches. Juin l'encense de merveilleux parfums. Rossignols, pinsons et fauvettes lui font nuit et jour une musique divine. Et toute cette pompe estivale, qui magnifie cette ruine en spectacle de beauté, n'empêche pas champignons et parasites de lui ronger le cœur.

Depuis longtemps il serait tombé, si, caché parmi la folle végétation, un étai ne le soutenait, pareil à une béquille...

A présent, si peu d'écorce lui reste, qu'on se demande par où monte jusqu'à ses feuilles majestueuses, la sève qui les alimente. Qu'importe ! Le vieux lutteur veut mourir avec la grâce souriante des gladiateurs et met une suprême coquetterie en son geste d'adieu.

Vanité ! Un soir du prochain automne, il tombera sans bruit, et s'émiettera sur la mousse. Et, de ce grand morceau de bois vermoulu et miné, aujourd'hui si fier de sa parure d'emprunt, il ne demeurera ni une planche, ni une bûche, mais seulement quelques éclats inutilisables, légèrement phosphorescents la nuit...

\*  
\* \*

Le vieux philosophe ne pouvait détacher ni ses regards, ni sa pensée du catalpa.

Comme cet arbre, lui aussi paraît fort et sain : son étai d'orgueil le tient debout, pendant que tout en lui est ruine et corruption. Le vent a rompu les racines du catalpa ; ainsi, le doute a ébranlé les liens vivants et nourriciers qui rattachaient son intelligence au sol fécond de la vérité ; et les passions ont achevé de les ronger. Il s'effritera, lui aussi, dans son néant, parce qu'il n'est plus qu'une apparence. De lui, rien non plus ne survivra, rien ne sera utile à personne... Rien ?... Serait-ce vrai ?...

Il rouvrit le cahier noir : cette prose ardente et belliqueuse distrairait son angoisse et cet hymne à sa gloire ranimerait les forces qu'il avait toujours puisées dans son orgueil...

Le charme, hélas ! n'opérait plus ! A mesure qu'il relisait, il se sentait plus semblable, non pas à un pionnier ou à un conquérant qui dote son peuple d'un monde nouveau, mais à un chef barbare, mettant à sac le temple de l'idéal et excitant au pillage les hordes qu'il a enivrées.

Il referma le manuscrit avec dégoût, et se leva. Ses jambes étaient molles, son haleine courte. L'allée qu'il suivait au hasard, le mena devant la chapelle, close depuis tant d'années. L'idée lui vint d'y entrer, ne fût-ce que pour s'arracher aux horizons familiers qui l'écoœuraient. Une glycine avait envahi la porte et une de ses grappes d'améthyste voilait la serrure. En l'écartant, il s'aperçut que sa main tremblait. Il eut honte et pesa de l'épaule sur le battant, qui jeta un cri lugubre et découvrit la nef poudreuse et vide ; au fond, l'autel nu, le tabernacle ouvert et, les dominant, un grand Christ dont le visage douloureux pleurait et saignait.

Ces choses saintes lui étaient devenues si étrangères, que le renégat n'osait en approcher. Leur abandon cependant l'émut. Il s'était découvert, d'un geste réflexe, et se tenait debout, immobile, la tête haute, presque arrogante, pendant que ses mains tournaient et retournaient le cahier noir. Sa contenance ne voulait pas avoir l'air embarrassé. Une seconde, son sourire de commande lui revint ; mais le passé parlait trop haut dans ce décor-là : il fallait bien l'écouter !

Sans le vouloir, il se revit jeune prêtre, officiant au haut de ces degrés, élevant entre ses doigts consacrés Celui qu'il avait renié, bafoué, persécuté ; déposant le Pain mystique sur les jeunes lèvres dont il avait recueilli et pardonné les aveux, au nom du Dieu de miséricorde. Il se revit en surplis, prêchant, dans cette chaire, la Doctrine d'humilité, de foi et de chasteté. Il songea aux heures de méditation et de prière passées dans cette chapelle, alors que, du meilleur de son enthousiasme, il aspirait à suivre le Crucifié en toutes ses voies, assoiffé d'apostolat et souhaitant le martyr comme une grâce.

Il soupira. Puis, un rictus amer lui plissa les lèvres : que s'attardait-il davantage au milieu de ces fantômes importuns ?... Décidément, l'insomnie ébranle les nerfs... Il fit un mouvement pour sortir : tout à coup, par la fente d'un vitrail, un rayon de l'aurore frappa la lampe-dieu oubliée là autrefois,

sans doute dans la hâte du départ. Une flamme s'y alluma, toute rouge et pareille à une goutte de sang.

Le vieillard s'arrêta, comme ébloui d'un éclair, et frissonna de la tête aux pieds. Ce jeu de lumière, simple et fugitif effet du hasard, lui rappelait la petite flamme qui, jadis, veillait jour et nuit devant l'Hôte divin. Et, de nouveau, par un naturel enchaînement d'images et de souvenirs, il songeait aux sentiments profonds et tendres, qui, durant la partie la plus heureuse de sa vie, — la seule heureuse! — l'avaient retenu si souvent là, en adoration devant ce même tabernacle... Et maintenant, effrayé de son désarroi moral, il se prenait à regretter la douceur de croire. Dès qu'il prit conscience de ce regret, il voulut échapper au rayon évocateur, symbole de la Grâce, et se déplaça; mais, répercuté par quelque autre facette du cristal, le rayon semblait le suivre. Il ferma les yeux. L'obsédante clarté devenait chaleur, s'irradiait jusqu'au fond de son être et pénétrait la moelle de ses os. L'angoisse de son âme fondait comme une cire, et son cœur se gonflait d'un ineffable attendrissement.

Trop fier encore pour s'avouer vaincu, il voulut chercher refuge en quelque autre pensée... L'image du catalpa se dressa devant lui; puis, celle du figuier maudit; puis, celle de l'arbre qui tombe du côté où il a toujours penché... Il frémit. Son passé lui fit horreur.

Quand il rouvrit les yeux, la petite flamme brillait toujours; et, au-dessus d'elle, les yeux du grand Christ cherchaient les siens avec une tendre insistance, comme ils regardaient Pierre après ses reniements.

Et voici que le coq chanta...

Alors, le front superbe du docteur s'inclina, ses genoux fléchirent et deux larmes roulèrent lentement, par les rides de son visage, jusque sur le cahier, qu'il avait rejeté pour joindre les mains.

GASTON DELLA FAILLE.



# Un essai de rénovation artistique.

## Le théâtre du Vieux-Colombier.

Notre confrère de Paris, Jacques Copeau, directeur de la *Nouvelle Revue Française*, nous adresse la lettre suivante :

Paris, le 2 septembre 1913.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous trouverez dans le numéro de septembre de la *Nouvelle Revue Française*, un article concernant l'esprit d'un théâtre nouveau, *Le théâtre du Vieux-Colombier*, dont je prends la direction.

Si nos idées vous intéressent, nous vous demandons confraternellement de vouloir bien les répandre parmi vos lecteurs, soit en publiant dans votre revue des extraits de notre exposé, soit en le commentant, ou le discutant dans un article.

L'œuvre que nous entreprenons, à laquelle nous vouerons désormais toutes nos forces, est lourde et périlleuse. Pour la défendre, pour assurer son existence et son succès, nous avons besoin de la collaboration effective de tous ceux à qui importe l'avenir de l'art dramatique français. C'est pourquoi nous vous serons vivement obligés, si vous voulez bien nous accorder dès maintenant et nous continuer dans l'avenir l'appui de votre talent et votre autorité.

Veillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués.

JACQUES COPEAU.

\* \* \*

Il va de soi que nous applaudissons de tout cœur à la belle et noble initiative de nos confrères de Paris. Tout ce qui a pour but de régénérer l'art, de le purifier, de le relever, ne peut que nous plaire à nous qui n'avons jamais eu d'autre but nous-même, dans l'apostolat artistique que nous exerçons depuis vingt ans, que de ramener l'art contemporain à l'idéal. Il ne s'en est que trop écarté et cela au détriment de la vraie beauté et au grand dam de l'art lui-même. Pour déférer au légitime désir de notre confrère et lui témoigner en même temps notre sympathie, nous reproduisons ici quelques extraits de son article.

\* \* \*

Au mois d'octobre prochain s'ouvrira à Paris, 21, rue du Vieux-Colombier, un théâtre nouveau. Il prendra le nom de *Théâtre du Vieux-Colombier*. Son programme sera composé des chefs-d'œuvre classiques européens, de certains ouvrages modernes déjà consacrés et de ceux de la jeune génération.

Si l'on veut que nous nommions clairement le sentiment qui nous anime, la passion qui nous pousse, nous contraint, nous oblige, à laquelle il faut que nous cédions enfin : c'est *l'indignation*.

Une industrialisation effrénée qui, de jour en jour plus cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public cultivé; l'accaparement de la plupart des théâtres par une poignée d'amuseurs à la solde de marchands éhontés; partout, et là encore où de grandes traditions devraient sauvegarder quelque pudeur, le même esprit de cabotinage et de spéculation, la même bassesse; partout le bluff, la surenchère de toute sorte et l'exhibitionnisme de toute nature parasitant un art qui se meurt, et dont il n'est même plus question; partout veulerie, désordre, indiscipline, ignorance et sottise, dédain du créateur, haine de la beauté; une production de plus en plus folle et vaine, une critique de plus en plus consentante, un goût public de plus en plus égaré : voilà ce qui nous indigné et nous soulève.

Cette indignation, d'autres que nous la ressentent; d'autre avant nous l'exprimèrent. Mais, parmi les plus généreux, combien ont lentement résigné leur colère! Ou bien c'est l'intimidation qui leur ferme la bouche, ou la camaraderie qui les débauche, ou la lassitude qui leur fait tomber la plume des mains. Des plaintes nouvelles se firent entendre, de jeunes protestations s'élèveront encore. Mais suffit-il de protester?

Nous pensons qu'il ne suffit même pas, aujourd'hui, de créer des œuvres fortes : en quel lieu trouveraient-elles accueil, rencontreraient-elles à la fois leur public et leurs interprètes, avec une atmosphère favorable à leur épanouissement? C'est ainsi que, fatalement, comme une « postulation perpétuelle », s'imposait à nous ce grand problème : élever sur des fondations absolument intactes un théâtre nouveau; qu'il soit le point de ralliement de tous ceux, auteurs, acteurs, spectateurs, que tourmente le besoin de restituer sa beauté au spectacle scénique. Un jour verra peut-être ce prodige réalisé. Alors l'avenir s'ouvrira devant nous.

Car nous n'avons rien à attendre du présent. Nous devons ne compter pour rien ce qui existe. Si nous voulons retrouver la santé et la vie, il convient que nous repoussions le contact de ce qui est vicié dans sa forme et dans son fond, dans son esprit, dans ses mœurs.

Nous ne méconnaissons pas que des dons de toute sorte, et souvent précieux, se fassent jour dans la production dramatique contemporaine. Ils y sont fébrilement prodigués, dispersés, gaspillés. Faute d'orientation, de discipline, faute de sérieux et surtout d'*honnêteté*, on ne les voit nulle part aboutir à la concentration, à l'accomplissement d'une œuvre d'art.

Nous avons vu, depuis trente ans, quelques vrais talents se porter vers la scène. Nous avons vu les uns, peut-être à leur insu, prendre insensiblement et garder ce pli de complaisance que les premiers succès laissent aux âmes faibles; de leurs dons exploités, déformés, ils ont tiré ce creux prestige qu'ils exercent désormais sur la foule. Nous avons vu les autres, mieux défendus par la fermeté du caractère et le respect de leur art, désertir un théâtre qui ne les eût accueillis que pour les corrompre : leur verve s'est ralentie, leur inspiration s'est brisée. A tous s'est imposée l'alternative ou de se taire ou d'abdiquer.

Qu'elle fasse échec à la puissance de l'artiste : voilà la condamnation sans appel de la scène moderne. Et cette aversion, ce dégoût que l'artiste lui témoigne en retour : voilà qui achève de ravalier le théâtre présent, d'en faire, comme on l'a trop justement écrit, *le plus décrié des arts*.

Nous voulons travailler à lui rendre son lustre et sa grandeur. Dans cette entreprise, à défaut de génie, nous apporterons une ardeur résolue, une force concertée, le désintéressement, la patience, la méthode, l'intelligence et la culture, l'amour et le besoin de ce qui est bien fait. Et de qui attendrait-on pareil effort, sinon de ceux pour qui il y va de leur vie même? non pas des trafiquants, ni des amateurs, ni d'orgueilleux esthètes, mais des ouvriers en leur art, rompus à la besogne, s'ingéniant à tout faire sortir de leurs mains et de leur cerveau, préparant les matériaux et concevant le plan selon lequel ils seront assemblés, depuis la fondation jusqu'au faite. Puisque nous sommes jeunes encore, puisque nous avons conscience du but et des moyens pratiques de l'atteindre, n'hésitons pas. Que rien ne nous détourne plus. Laissons là les activités secondaires. Mettons-nous, d'un seul coup, en face de toute notre tâche. Il la faut attaquer à pied d'œuvre. Elle est vaste, et sera laborieuse. Nous ne nous flattons guère de la mener à bout. D'autres que nous, peut-être, achèveront l'édifice. Espérons au moins de former ce petit noyau d'où rayonnera la vie, autour duquel l'avenir fera de grands apports

## Le Répertoire.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE. — Avant de tenter utilement sur le théâtre une réforme quelconque, il faudrait l'assainir, l'honorer, en y rappelant les grandes œuvres du passé, afin que les poètes d'aujourd'hui, repris d'un filial respect pour cette scène qu'on leur avait ternie, ambitionnent d'y monter à leur tour.

Notre premier souci sera de marquer une vénération particulière aux classiques anciens et modernes, français et étrangers. Il n'est point excessif de dire qu'ils sont ignorés du public. Nous les proposerons comme un constant exemple, comme l'antidote du faux goût et des engouements esthétiques, comme l'étalon du jugement critique, comme une leçon rigoureuse pour ceux qui écrivent le théâtre d'aujourd'hui et pour ceux qui l'interprètent.

REPRISES. — Autant qu'il sera en son pouvoir, le *Théâtre du Vieux-Colombier* reprendra, parmi les meilleures pièces de ces trente dernières années, celles que le temps ne semble pas avoir affaiblies et, d'une façon plus générale, celles qui marquent une date dans l'histoire du théâtre, une étape dans l'évolution du genre dramatique.

PIÈCES INÉDITES. — Comme on vient de le voir, le *Théâtre du Vieux-Colombier* assure son existence sur un fonds d'œuvres consacrées. En effet, nous ne nourrissons pas l'illusion qu'en ouvrant un théâtre aux plus sincères manifestations de l'esprit dramatique, nous allons de ce fait et d'emblée provoquer une renaissance. Et nous n'imaginons pas qu'il existe actuellement

en France toute une armée de jeunes talents méconnus, dignes d'être mis en lumière, et qui vont dès demain répondre à notre appel.

Le *Théâtre du Vieux-Colombier* est ouvert à toutes les tentatives, pourvu qu'elles atteignent un certain niveau, qu'elles soient d'une certaine qualité. Nous entendons une qualité *dramatique*.

## La troupe

Le théâtre du Vieux-Colombier groupe, sous l'autorité d'un seul homme, une troupe de comédiens jeunes, désintéressés, enthousiastes, dont l'ambition est de *servir* l'art auquel ils se consacrent. Décabotiner l'acteur, créer autour de lui une atmosphère plus propre à son développement comme homme et comme artiste, le cultiver, lui inspirer la conscience et l'initier à la moralité de son art : c'est à quoi tendront opiniâtrement nos efforts. Nous aurons toujours en vue l'assouplissement des dons individuels et leur subordination à l'ensemble. Nous lutterons contre l'envahissement des procédés du métier, contre toutes les déformations professionnelles, contre l'ankylose de la spécialisation. Enfin nous nous emploierons de notre mieux à renormaliser ces hommes et ces femmes dont la vocation est de feindre toutes les émotions et tous les gestes humains. Autant qu'il nous sera possible, nous les appellerons hors du théâtre au contact de la nature et de la vie!

## Les élèves-comédiens

Notre effort de renouvellement portant sur le caractère même et la nature d'individus déjà modelés par des influences antérieures, nous ne doutons pas qu'il ne se heurte à de fortes résistances. Aussi voudrions-nous, sur ce point, faire remonter plus haut notre réforme. Il s'agirait de créer, en même temps que le théâtre, à côté de lui et sur le même plan, une véritable *école de comédiens*. Elle serait gratuite, et nous y appellerions d'une part de très jeunes gens et même des enfants, d'autre part des hommes et des femmes ayant l'amour et l'instinct du théâtre, mais qui n'auraient pas encore compromis cet instinct par des méthodes défectueuses et des habitudes de métier. Un tel contingent de forces neuves ferait plus tard la grandeur de notre entreprise. Nous y puiserions, dès les premières années, des collaborateurs capables de remplir les petits rôles d'utilité, et une équipe de figurants instruits, soucieux de s'habituer à la scène, très supérieurs enfin à ceux qui sont généralement employés.

Il est à craindre qu'un travail écrasant ne nous permette pas, dès les débuts de l'entreprise, de mettre au point ce projet d'école. Aussitôt que nous le pourrions, tous nos soins lui seront acquis. Nous exposerons alors, dans un nouvel article, notre plan d'organisation.

\*  
\* \*

Tel est dans ses grandes lignes, et en ses points principaux, d'après les paroles même de Jacques Copeau que nous ne faisons que citer, le noble projet de régénération dramatique que vont tenter nos confrères de la *Nouvelle Revue Française*. Nous leur adressons nos vœux les plus ardents pour le plein succès de leur œuvre qui a toutes nos sympathies et que nous admirons et louons avec toute notre âme. S'il est en notre pouvoir de les aider en quoi que ce soit, nous le ferons de grand cœur.

H. M.





## LES LIVRES

---

**La Réparation**, roman russe, par J. DE GIVRY. — (Edition spéciale de Paris-Revue.)

Il faut avant tout louer, dans le nouveau livre de M<sup>lle</sup> de Givry, l'intérêt du récit et le mouvement qu'elle a su donner au jeu des passions. Malgré la forme dialoguée d'un grand nombre de chapitres, la trame du roman ne languit pas un instant, et les « conversations » de ses personnages nous aident à pénétrer les mystérieux dessous de cette Russie toujours travaillée par les ferments anarchistes.

C'est précisément un drame, un terrible drame inspiré par le nihilisme, que M<sup>lle</sup> de Givry évoque avec une puissance peu commune dans l'émotion et une sûreté dans la composition du roman qui étonne chez un aussi jeune écrivain.

Voilà deux ou trois ans à peine que M<sup>lle</sup> de Givry débuta dans les lettres. On a beaucoup remarqué sa collaboration au *Soleil*, où, sous le pseudonyme de Jean de Montalac, elle a traité une foule de questions à l'ordre du jour, révélant tout de suite une culture très ferme et un goût averti :

Son premier livre, *Epée brisée*, fut un roman plein de nobles sentiments, mais déjà *la Réparation* nous montre le chemin parcouru depuis lors et nous permet d'augurer un brillant avenir...

Ajoutons que le fier talent de M<sup>lle</sup> de Givry est consacré à la défense d'idées qui requièrent toutes nos sympathies. C'est assez dire que nous souhaitons à cette nouvelle œuvre un grand succès et que nous nous réjouissons, sans arrière-pensée, de sa valeur et de sa portée.

H. B.

**Impressions et souvenirs**, par dom BRUNO DESTRÉE. (Un volume illustré, Paris. Bloud.)

Impressions et souvenirs — images des lieux, des monuments ou des êtres : le geste d'un passant, l'expression d'une statue, la douceur grave d'un paysage — qui ont laissé trace dans la pensée de l'auteur, trace de beauté parce qu'il est artiste, trace spirituelle parce qu'il est moine...

Les splendeurs du monde de la nature, la grandeur des œuvres du passé où les hommes ont mis leur amour, tout ce qu'il y avait en eux d'adoration et de prière, parlent également à l'esprit fervent de dom Bruno. Il chante les unes et décrit les autres où qu'il les rencontre, sur les bords illustres de l'Arno ou du Rhin comme dans le Wallonie dont il est ou dans les Flandres qu'il aime. Mais, elles ne sont pas que pour elles-mêmes ; toutes elles signifient Dieu, elles le glorifient, et il n'est pas de contemplation pour le poète qui ne fasse apparaître derrière elles, comme une auvéole, le rayonnement de la présence divine...

Une beauté s'ajoute ainsi à la beauté, qui l'achève et accroît ses puissances

sur les âmes... Et, au fond, ce que contient le nouveau et délicat recueil de dom Bruno, ce sont les impressions d'une âme que la réalité enchante, mais qu'elle ne saurait satisfaire...  
ARNOLD GOFFIN.

**Thomas Braun**, par ALBERT DE BERSAUCOURT. (*Aux Marches de l'Est*. — Paris.) **Études et Recherches**, par le même. (*Mercur de France*. — Paris.)

C'est un charmant causeur que M. Albert de Bersaucourt, plein d'abandon et de grâce. Il déteste l'appât, et sans rechercher l'originalité pour elle-même, sans se laisser prendre à certaines attitudes, il prise cependant très haut la spontanéité, la naïveté, la simplicité, quand ces caractéristiques sont instinctives et lui paraissent des dons de nature. Par ailleurs, il apprécie mieux que quiconque les plus parfaits lyriques de la haute poésie française, les artistes les plus scrupuleux de la métrique traditionnelle.

Et tout cela — les motifs de ses admirations, les conséquences de ses sympathies — il l'expose, avec une ardeur élégante, une distinction de pensée très enviable, mais, encore une fois, en évitant soigneusement de se singulariser dans le choix de ses modèles ou plus simplement de ses amitiés littéraires.

Et si M. de Bersaucourt écrit comme il parle, avec un heureux enjouement, une joie vivace de libérer sa pensée, un laisser-aller qui est dans la meilleure tradition française, quel plaisir d'être son lecteur !

Je l'avais rencontré; nous avons parcouru maint sentier, suivi de larges avenues, contemplé d'imposants espaces et surpris même quelques coins inédits, ou plutôt, je l'avais accompagné, attentif à ses paroles, tandis qu'il me faisait les honneurs de ses admirations littéraires.

Je le retrouve aujourd'hui dans ses livres, tel qu'il m'apparaît dans la vie, et je jalouse un peu notre ami Thomas Braun, le beau poète religieux, le chanteur si profondément simple de la « nature en Dieu », pour lequel M. Albert de Bersaucourt se montre un biographe singulièrement attentif et perspicace, et tout vibrant à ces cantiques de chez nous. Bersaucourt suit son poète pas à pas, rien n'échappe à son zèle admiratif, et quand on connaît cette étude sur Thomas Braun, on peut découvrir à chacune de ses impressions, devant l'œuvre du poète, une cause qui la justifie.

D'autres fois, Albert de Bersaucourt nous rapporte de ses recherches, de ses curiosités, de ses incursions au pays de littérature, des pages et des pages, chargées de sens, documentées, instructives et toujours sans qu'il y paraisse trop... On s'amuse à écouter leur auteur qui semble n'y mettre que de la bonne grâce et, quand il se tait, on voit repasser aussitôt tant de souvenirs, que vraiment la valeur « de fond » qui vient s'ajouter à toutes les qualités de la forme, nous donne déjà l'assurance de durables profits...

Il faut donc lire *Études et Recherches* après avoir savouré *Thomas Braun*, et apprécier ces deux livres comme ils le méritent. V.

**Accusé de réception :**

ART : *La cathédrale de Rouen*, par ARMAND LOISEL, illustré (Paris, Laurens). — *Amsterdam et Haarlem*, par LOUIS-DUMONT-WILDEN. Vol. illustré. Col. : Villes d'art (idem). — *La peinture polonaise à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Les Carrache*, par GABRIEL BOUCHÉS, vol. illustré (Paris, Alcan). — *L'esthétique du Paysage*, par F. PAULHAN, vol. illustré (idem). — *Le décor de la pierre*, par LUCIEN MAGNE (Paris, Laurens).

LITTÉRATURE : *Profilis historiques*, par LOUIS DUMONT-WILDEN (Bruxelles, Mertens). — *Paroles devant la vie*, par ALEXANDRE MERCEREAU (Paris, Figuière).

MUSIQUE : *Histoire de la musique* des origines à la mort de Beethoven, par J. COMBARIEU, avec de nombreux textes musicaux, t. I. (Paris, Colin).

POÉSIE : *Cinq grandes Odes*, suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau, par PAUL CLAUDEL. Nouvelle édition augmentée d'arguments. (Paris, édition de la Nouvelle Revue française). — *La lumière d'Hellas*, par LÉON BOCQUET. (Ed. du *Beffroi*, Paris). — *La guitare enchantée*, par JOHN LITTLEBIRD. Traduit de l'anglais, par A. CANTILLON. (Mons édit. de Flamberge). — *Un rêve dans les fleurs*, par MARCEL VANDERAUWERA. (Louvain, éd. de la Bonne Auberge.)

RELIGION : *La vocation d'Ignace de Loyola*, par PIERRE LHANDÉ (Bruxelles, Dewit).

ROMANS : *L'absente*, par HENRIETTE BESANÇON (Paris, Plon). — *Les contes de Minnie*, par ANDRÉ LICHTENBERGER (idem). — *L'ouvrier de paix*, par NOËL CHRESTIEN (Tourcoing, Duvivier). — *Les fantaisies de Camargo*, par HENRI LIBRECHT. (Librairie moderne, Bruxelles). — *Pères et filles*, par JACQUES GAËL (idem). — *Les choses voient*, par EDOUARD ESTAUNIÉ (Paris, Perrin).

THEATRE : *Une nuit de Shakespeare*, par HORACE VAN OFFEL. (Bruxelles, Librairie moderne). — *Le mirage*, par EUGÈNE HERDIES (idem).

VARIA : *Le bon combat*, par HENRY CARTON DE WIART (Bruxelles, Mertens.) — *Aux écoutes de la France qui vient*, par GASTON RIOU (Paris, Grasset). — *Le latin des Françaises*, par DOM HEBRARD (Abbaye de Ligugé à Chevetogne). — *Le miracle des hommes, Helen Keller*, par GERARD HARRY (Paris, Librairie Larousse).



# Notules

---

**Franz Van Leemputten.** Nous avons reproduit dans notre fascicule d'avril le beau tableau de l'artiste peintre Franz Van Leemputten : *La procession de Werchter*. Nous donnons dans ce numéro-ci la reproduction de trois autres tableaux du même artiste, qui ont pour sujet : **Le pèlerinage d'Haekendover**. Les pèlerinages brabançons ont inspiré très heureusement déjà plus d'une fois le peintre Van Leemputten qui a un talent vraiment remarquable pour représenter ces scènes religieuses villageoises dans leur beauté simple et naïve.

**Alfred Verhaeren.** Nous lisons dans le numéro de juillet de la belle revue : *L'Art flamand*, de M. Buschmann, d'Anvers, cette appréciation de notre collaborateur Arnold Goffin sur le talent spécial d'Alfred Verhaeren qui vaut la peine d'être citée, vu qu'elle caractérise admirablement la personnalité intéressante de ce peintre :

« Le nom de M. Alfred Verhaeren ressuscite dans la mémoire le souvenir de quantité de petites pages du coloris le plus profond et le plus somptueux. Personne mieux que ce maître n'a su mélanger sur sa palette et faire chanter et resplendir sur sa toile les opulences de la couleur. Ses *coins d'atelier* ou de chapelle, ses autels magnifiés d'orfrois et de vieux brocarts, ses bibelots de bronze ou de porcelaine, sont une jouissance pour l'œil et la chaude harmonie qui met comme un rayonnement autour de toutes ces choses, un plaisir pour l'esprit. Rien de plus vivant que les natures mortes de M. Verhaeren ».

**Les concerts populaires.** La société des *Concerts Populaires* ne va pas tarder à reprendre ses séances de musique symphonique et concertante. Comme il y a deux ans pour le festival Beethoven, elle les donnera cette année dans la salle de la Monnaie, le lundi, à 8 1/2 h. Elle s'est entendue à ce sujet avec la direction du théâtre, et la répétition générale publique du samedi se donnera également à la Monnaie l'après-midi, à 2 1/2 heures.

La circulaire qui vient d'être adressée aux abonnés et habitués de cette institution si chère aux Bruxellois promet une saison musicale animée, variée et du plus haut intérêt artistique.

La série des concerts, au nombre de six, comprendra notamment un concert dirigé par M. Richard Strauss, un concert dirigé par MM. Vincent d'Indy et Claude Debussy, un concert de l'orchestre de Meiningen, sous la direction de son chef, M. Max Reger, le compositeur le plus en vue de l'Allemagne à côté de Richard Strauss, enfin, l'on verra un autre chef d'orchestre fameux d'outre-Rhin, M. Schneevoigt, qui fit naguère à Bruxelles une apparition sensationnelle à la tête de l'orchestre Kaim. Avec ces maîtres illustres rivaliseront

deux chefs d'orchestre belges : M. François Rühlmann, qui occupe avec tant d'éclat depuis huit ans le pupitre de premier chef à l'Opéra-Comique de Paris, et M. Georges Lauweryns, dont on a pu apprécier le talent à l'orchestre de la Monnaie.

Comme solistes, nous voyons les noms de M<sup>me</sup> Emmy Destinn, la grande cantatrice tchèque, qu'on n'a pas encore entendue à Bruxelles; M<sup>me</sup> Francès Rose, qui fut tant applaudie l'année dernière; le célèbre violoniste Szigeti et M. Jacques Thibaud, qui est depuis longtemps l'un des favoris du public bruxellois.

Le premier concert est annoncé pour le 13 octobre. Il sera consacré aux maîtres de l'école romantique et aura pour soliste M<sup>me</sup> Destinn, qui chantera du Weber et du Schubert.

M. Richard Strauss ainsi que MM. d'Indy et Claude Debussy dirigeront des auditions de leurs œuvres, et ces deux concerts ne manqueront pas d'éveiller toute l'attention de nos musiciens. M. Rühlmann dirigera le concert d'œuvres belges qui clôturera la saison. M. Schneevoigt nous fera connaître une œuvre importante de l'école russe et M. Max Reger fera entendre avec son orchestre ses célèbres *Variations symphoniques* encore inconnues en Belgique malgré le retentissement que cette œuvre eut en Allemagne, il y a quelques années.

L'ensemble de ce programme est vraiment exceptionnel et ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui aiment la musique.

### Viennent de paraître :

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs les volumes suivants publiés récemment par nos amis et collaborateurs :

**Cinq grandes Odes**, suivie d'un **Processionnal pour saluer le Siècle Nouveau**, par **Paul Claudel**. — Nouvelle édition (Paris, édition de la Nouvelle Revue Française). Fr. 3.50

**Le cœur timide**, roman, par **Georges Virrès**. — (Bruxelles, Mertens éditeur.) Fr. 3.50

**Monsieur Romain**, par **Georges Willame**. — (Bruxelles, Association des écrivains belges.) Fr. 3.50

**Le bon combat**, par **Henri Carton de Wiart** — (Bruxelles, Mertens, éditeur) — Fr. 3.50

**Profilés historiques**, par **Louis Dumont-Wilden**. — (Bruxelles, Mertens, éditeur.) — Fr. 3.50

**Figures et contes**, par **Pierre Nothomb**. — (Bruxelles, Mertens, éditeur.) — Fr. 3.50

Nous recommandons aussi l'**Edition populaire**, de M. l'éditeur Mertens (rue des Paroissiens, 16 à Bruxelles), à 0.15 cent. le numéro et par abonnement à 4.50 fr. les 24 numéros. Cette édition populaire reproduit au prix modique de 0.15 cent. des volumes de littérature, tant classique que moderne, publiés jusqu'ici au prix de fr. 3.50















# LA PASSION CATHOLIQUE

---

## Benedicta in mulieribus (\*)

(BÉNIE ENTRE LES FEMMES)

---

### Dédicaces

*A ma Mère, qui fut mère aussi longtemps qu'il est possible de l'être.....*

*A vous, Pauvre et Chère Morte, que les mains de vos enfants, trop lointains, ne surent pas retenir dans cette vie...*

*A vous aussi, Madame, si hautaine de désirs, et si trahie par le peu de corps vaillant que vous aviez autour de votre âme; à vous que tenait ce regret délicieux, que la venue à la vie d'un enfant ne fût pas plus semblable à la naissance d'une rose...*

*A vous encore, Grande Amie, qui m'avez offert la substance des pages qui vont suivre et dont je retiens cette dernière pensée :*

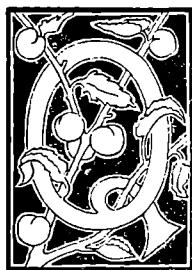
*« Si Dieu, lassé des hommes, en balayait le monde pour mettre des anges à leur place, en laissant à ceux-ci l'espérance de devenir des saints, les archanges se précipiteraient à l'autel; mais les plus humbles, les plus doux accepteraient d'être femmes et mères, et qui pourrait décrire leur joie de créer pour la gloire de Dieu! » ...*

*A Vous enfin, à Vous surtout qui, malgré la maternité subie, avez conservé en vous, comme trois roses dans un bouquet unique, rose, blanche et rouge, la jeunesse du cœur, la candeur de l'âme, et la flambée ardente des grands sentiments...*

---

(\*) Fragments de l'histoire d'une femme.

## Le rôle de l'écrivain.



UNE de fois, en lisant une belle page, ne vous est-il pas arrivé de vous dire : J'ai pensé cela, moi aussi ; j'ai éprouvé ces mêmes sentiments. Et vous ajoutez tout bas : si j'avais été capable de tenir une plume, il me semble que je me serais exprimé de la même manière ; que j'aurais trouvé pour traduire ma pensée, les mêmes mots. Dans ces paroles murmurées à soi-même, il y a du regret et de la joie : le regret d'avoir été devancé, la joie de se sentir exprimé. (Oh le beau mot que ce verbe exprimer, qui signifie : presser son âme pour en faire sourdre son essence !)

L'écrivain n'a souvent que ce mérite d'avoir traduit en une formule heureuse ce qui était dans l'âme du lecteur. Son rôle, ici, est analogue à celui de l'écrivain public de jadis, qui écrivait sous l'incitation du passant incapable de styliser lui-même.

Je me rappelle cette scène qu'un peintre a traduite dans une toile connue : un vieillard impassible, la plume à la main, écrit ce que lui suggère une jeune fille rêveuse assise devant lui.

La pensée humaine, en beaucoup d'âmes, est comme un diamant caché sous sa gangue. L'homme de lettres n'est qu'un tailleur de pierre, un diamantaire plus ou moins adroit.

Le lecteur s'émerveille de la beauté de la taille, de la vivacité des feux que jette, sous les coups de la plume, le diamant délivré apparu tout à coup à la lumière. Nous ne sommes que les accoucheurs de la pensée, des libérateurs d'âmes. Nous faisons tomber les chaînes de cette captive.

Lorsque Goethe murmure, sur le seuil du monde invisible où il va entrer, ce dernier cri admirable :

« De la lumière, encore de la lumière ! »

il formule en une phrase claire le gémissement confus de tous les mourants. Si ce cri n'avait pas erré déjà, pendant des générations,

au bord de millions de lèvres, Goethe, malgré tout son génie, ne fût peut-être pas parvenu à son admirable équation, à la sertir en cette formule éternellement belle et que rediront après lui, jusqu'à la fin du monde, tant qu'il existera des hommes, tous ceux qui mourront.

Je crois aussi qu'une des meilleures joies, en l'art d'écrire, c'est d'apercevoir cette surprise heureuse, cet étonnement ravi, cette admiration éclatante du lecteur; — et que cette joie grandit, jusqu'à devenir une sorte de délicieuse ivresse, lorsque, de la foule, s'élève vers l'écrivain la sympathie d'une âme, d'une seule âme, reconnaissante de sa délivrance, envers celui qui a fait reluire, éclater, resplendir l'idée jadis obscure.

Entre la foule et l'artiste s'opère sans cesse un échange de valeurs.

Je ne parle pas ici des écrivains qui ravalent leur talent au niveau de la canaille, qui avilissent le sublime instrument de la pensée jusqu'à n'être plus que l'esclave de l'instinct vulgaire. Le phonographe suffirait à leur basse besogne.

La pensée est le plus beau don de Dieu; savoir écrire est une élévation.

La pensée est une paternité intellectuelle, et cela est si vrai que souvent la Providence ne l'associe pas à l'autre.

Rôle magnifique de l'écrivain! Misérable prêtre qui, au lieu d'élever l'hostie, l'humilierait dans la poussière.

Les vrais, les grands, ne se résignent jamais à cette profanation de la parole écrite. Ils ne descendent pas jusqu'à la foule, mais ils essayent de l'élever jusqu'à eux. Ils préfèrent, aux applaudissements de la multitude, la joie d'écrire pour trente-six amis inconnus.

Plus précieux encore que la renommée est la sympathie de cette élite, de cette aristocratie de cœurs. Celui qui a rencontré une seule âme, qui a été assez fort pour s'élever jusqu'à hauteur de l'idéal, d'où elle atteindra d'elle-même à la beauté suprême, celui-là éprouve une joie analogue à celle du «placer» qui, sous la pierre caillouteuse, a deviné une gemme éblouissante, l'a fait tailler et l'a vue, sous ses regards, donner l'éblouissement de ses feux. Ces pierres précieuses sont si rares que l'univers les catalogue comme des chefs-d'œuvre et en retient les noms.

Je me flatte d'avoir rencontré un de ces joyaux humains.

Depuis vingt-cinq ans que j'écris chaque semaine, m'inquiétant des âmes plus que des corps, soucieux de ce qui élève... j'ai rencontré, sans en avoir fait le compte exact, ces trente-six amis inconnus qui suffisent à mon ambition, je dis inconnus, parce qu'il est rare, en notre race discrète et peu communicative, que de la foule s'élève ce cri involontaire, ce clair regard, ce geste d'une main tendue qui décèle celui qui pense comme vous et marche tenant son cœur à hauteur de votre poitrine.

Pourtant j'ai deviné plusieurs fois, le long de mon chemin, cette haleine tiède, cet air de sympathie qui, pour quelques minutes, met comme un peu de printemps autour de votre cœur; délicieuse sensation quand on vieillit.

J'ai connu, ou plutôt j'ai reconnu parmi la multitude, à des signes non équivoques, des âmes fraternelles à la mienne, et cela m'a consolé d'être ce qu'a dit M. Louis Delattre, « l'artiste qui a le plus d'ennemis dans le monde de nos lettres belges ».

C'est entre ces âmes, que nul regard ne distinguait des autres, que j'ai eu la joie de découvrir celle dont je dirai la vie émouvante dans les pages qui vont suivre.

## II

### **La rencontre d'une âme maternelle.**

Un symptôme maladif d'une haute gravité, capable de devenir mortel, marque d'une tache honteuse, hier secrète et déjà impossible à dissimuler, notre société frémissante du désir et de la joie de vivre : c'est la peur, j'allais dire la haine de l'enfant.

J'entends murmurer, dans cette ombre, que le poète de *Booz endormi* rêvait « nuptiale, auguste et solennelle », ces mots : Moi, oui, mais toi... non !

Ceux qui créaient, dociles à la loi primordiale du monde, abdiquent comme à l'envi ce pouvoir de faire de la vie, qui les rendait semblables à Dieu : ou ils ne veulent pas créer, ou ils ne veulent plus créer. Ils ont, en exergue de leur cœur, frappé

à l'image divine et dont la substance est marquée de l'indélébile : « Croissez et multipliez », substitué cette devise impie : « Pas d'enfants, peu d'enfants, plus d'enfant ».

Ne dites pas que vous vous désintéressez de ce désordre, de cette maladie du corps auquel vous appartenez. La famille est atteinte, la cellule sociale en danger, la vie chrétienne menacée dans ses sources.

C'était un mal inconnu, au temps où la société chrétienne était debout, fière et noble, couronnée du vieil et toujours jeune idéal qui la parait d'un diadème, et l'obligeait à tenir la tête levée vers le ciel.

Devant les berceaux multipliés et jamais vides, nos aïeux, marqués de la croix neuve des pèlerinages, des croisades, des chevaleries, se dressent dans leur force joyeuse. La parole qui émerveille Abraham retentit à leurs oreilles : « Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable des rivages de la mer ». Et leurs yeux voient, dans une vaste féerie, le cortège des siècles à venir...

Celui qui entend aujourd'hui la promesse magnifique qui mettait comme une aurore de gloire autour de la tête du patriarche, et des clartés triomphales dans ses yeux élargis par l'enthousiasme, celui qui entend cette promesse de vie s'effraye, se désole ou sourit ironique.

La gloire de la plante, c'est de se montrer toute fleurie; la gloire de l'arbre, c'est de plier sous beaucoup de fruits; la gloire de l'oiseau, c'est de sentir les petits déborder ses ailes. L'homme de ces temps scientifiques tire vanité de sa ressemblance avec le figuier stérile, et toi, femme, tu t'enorgueillis de ce qui faisait pleurer la fille de Jephté.

Il est vrai que nous pouvons être fiers : nous avons inventé la puériculture et appliqué à l'enfance les méthodes que les maraîchers réservaient jusqu'ici aux petits pois !

Engendrer — le verbe sublime qui retentit comme un rappel de Dieu à travers la Genèse — c'est assurer la durée de sa vie dans la succession des temps; c'est tendre du passé à l'avenir sans discontinuité, des morts aux vivants, la chaîne éternelle. L'homme, guidé par Dieu, n'a pas trouvé d'autre méthode de conquérir l'immortalité dès ici-bas. Je mourrai, mais je continue de vivre en mon fils.



Enfanter — noble mot dont nos livres saints n'ont pas peur — c'est porter des hommes comme la terre porte du blé, et multiplier la race des élus. Celui qui élève une cathédrale a droit à nos admirations; il n'élève cependant que des pierres magnifiques et muettes. La femme qui enfante bâtit, de sa chair et de son sang, une cathédrale vivante, animée, éloquente, une âme qui vivra ce désir de Dieu exprimé dans le Pater, avec les paroles divines elles-mêmes :

- « Que votre nom soit sanctifié;
- » Que votre règne nous arrive;
- » Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

Cela est plus grand, au moins dans l'ordre humain, que le sacerdoce lui-même.

La femme, dont l'âme se libère un peu dans ces pages, a compris et senti mieux que d'autres femmes et que d'autres âmes, la beauté absolue de la fonction maternelle.

Elle n'a pas d'autre mérite: elle a celui-là.

Il n'importe nullement qu'elle ait été belle, ni qu'elle ait été aimée, ni qu'elle ait de la grâce ou de l'esprit, ni même qu'elle ait réussi sa vie. Elle n'est pas la première femme du monde, au sens où l'entendait Bonaparte, puisqu'elle n'a pas été celle qui a fait le plus d'enfants. Ce qui l'illustre, à nos yeux, c'est qu'elle a eu la passion et la volonté de la maternité à ce degré sublime qui atteint et réjouit le Génie, et qu'elle est un des plus grands exemples à donner aux croyantes de ce temps.

J'engage celles qui ne seraient pas chrétiennes à fond d'âme, et que la curiosité amènerait à ces pages, à ne pas en poursuivre la lecture: elles ne comprendront pas.

Ce livre court le risque d'être singulier. Ce n'est pas un *traité de sociologie*, comme aurait pu le faire craindre le début de ce chapitre, ni un *roman*, forme séductrice à qui ne veut donner ni le nom ni l'adresse de ses héros, ce ne sera même pas de la *littérature* au sens méprisant que lui donnait le poète en disant:

*Et tout le reste est littérature!*

J'ai fait la rencontre d'une âme, d'une âme bien plus que d'une femme; je l'ai vue, entendue, écoutée, devinée, interrogée, connue jusqu'au point où il n'y a plus de secrets, plus de recoins, et où la feinte est inutile.

C'est la rencontre de cette âme que je rappelle ici.

Il n'y a rien de plus inconnu que le fond d'une âme, même quand elle se découvre elle-même, et la preuve, c'est qu'un livre qui semblait sincère, comme le *Journal d'Eugénie de Guérin*, est une sorte de faux psychologique.

Je n'ajoute aucun sentiment, je n'en retranche aucun. Je ne complique ni ne simplifie. Je n'ai pas la prétention d'être l'analyste d'un cœur de femme, selon la méthode chère à Dumas fils ou à Paul Bourget.

Il n'y aura pas ici une pensée qui ne soit d'elle.

Ai-je ajouté une phrase qu'elle n'eût pas souhaité lire ou qu'elle eût voulu retrancher de mon texte? Je ne le crois pas.

Je n'aurai été, en somme, que l'écrivain public d'une âme qui, sans la plume mise à son service, fût demeurée muette, cachée, inconnue...

### III

## Niobé chrétienne.

Vous souvenez-vous des *Métamorphoses*? Ovide y rappelle, dans le style sans vigueur qui convenait au sujet, les fables falotes à l'aide desquelles, trompant les heures longues et vides du gynécée, les mères romaines bercèrent, d'une mélodie endormeuse, le sommeil des enfants. Et puis tout à coup, entre ces somnolences de pensée, et ces grisailles de mots, éclate passionnée, orgueilleuse, déchirée de beaux cris, l'histoire de Niobé. Le conte de fée est de la manière ordinaire du poète élégiaque; les éclats attestent l'orgueil des jeunes femmes de Rome, petites-filles de la louve héroïque.

J'abandonne l'affabulation au poète, je n'en retiens que ce qui en fait la beauté et prend mon âme.

Niobé choisit parmi ses richesses royales, et ne se pare que de celle-ci : la maternité. Elle arrête les Thébaines, couronnées de lauriers, qui portent de l'encens aux autels de la déesse, par la considération « de sept fils et de sept filles » et de l'innombrable descendance qu'elle se promet en rêve.

« Latone, parle-t-elle, est la mère de deux enfants; ce n'est que la septième partie de ceux à qui j'ai donné le jour! »

Et elle aggrave sa superbe de cette bravade au destin :

« Je suis heureuse... Je serai toujours heureuse. Ma fécondité garantit mon bonheur. Supposez que le sort m'enlève quelqu'un de mes enfants, il ne me dépouillera jamais assez pour me réduire à deux. »

Vous savez le reste. Le conte de fée s'achève en tragédie. Les sept fils et les sept filles de Niobé périssent, jusqu'au dernier, percés des flèches de la vengeance exécrationnelle et Niobé, rendue insensible d'abord par l'excès de son malheur, pleure ces sanglots immortels dont l'amertume et la sonorité sont arrivés à nous, à travers les âges...

La Niobé antique, douloureuse des enfants qu'elle a eus, est une statue de marbre que mouillent des pleurs de légende.

En face d'elle, voici la Niobé chrétienne, douloureuse des enfants qu'elle avait ambitionnés avoir, qu'elle n'a pas, et qu'elle n'aura jamais, — et ce n'est pas une statue, c'est une créature de chair, d'os et de nerfs, — et ce n'est pas un mythe, puisqu'elle s'est dressée devant moi et qu'elle m'a donné l'envie de me mettre à genoux et de baiser la trace de ses pieds dans la poussière.

J'ai été témoin de ce spectacle, rare même pour un médecin, qui rencontre tant d'âmes surprenantes et découvre tant de phénomènes extraordinaires, j'ai été le témoin de cette jeune mère pleurant devant moi de vraies larmes parce qu'elle n'avait que six enfants, et que, malade et atteinte aux sources mêmes de la vie maternelle, elle n'en aurait pas davantage, et qu'elle avait fait ce noble rêve et qu'elle avait en son cœur cette magnifique ambition de se présenter à Dieu en lui disant :

— J'ai élargi ta gloire, étendu ton règne, fait ta volonté. J'ai douze enfants.

Elle était là, droite devant moi, répétant tout haut ce désir secret sous un ruissellement de larmes, la poitrine houleuse, oppressée d'émotion trop longtemps contenue, éloquente de cette éloquence des timides, lorsque, toutes dignes emportées, le flot des mots et des pensées trouve enfin son issue et va son cours naturel.

Je suivais avec la docilité de la feuille qui suit le fil de l'eau qui l'enlève et l'emporte.

J'étais silencieux et attendri.

C'est en vain que je frénais les ressorts de mon âme, surprise et enlevée dans le même sillage d'enthousiasme. L'indifférence professionnelle, dont nous sommes si fiers, parce qu'elle nous a tant coûté d'efforts, s'amollissait et fondait à la chaleur de cette lave enflammée, et mes yeux se voilaient.

— Mais, madame, tentai-je de dire par manière de diversion, vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir.

Le pauvre être fragile, que la douleur revêtait d'une surnaturelle beauté, n'entendait pas. Elle répétait :

— C'est fini! Jamais plus!

Nous avons tous vu, etc'est un spectacle quotidien, de jeunes femmes désireuses de maternité, se lamenter doucement de ce que leurs désirs restassent inexaucés. C'est une manifestation touchante du cœur féminin, que ces soupirs murmurés tout bas devant un berceau rêvé, et que ces larmes versées dans le silence du foyer sur des espoirs déçus.

Mais que la femme, qui a enfanté six fois, qui est une mère et non pas une amante; dont la chair a saigné par d'inexprimables déchirures; qui a perdu, dans la répétition de l'effort créateur, ses illusions d'amour, de jeunesse, de beauté et les autres et toutes, et senti en elle-même fuir la vie en la multipliant, que cette femme crie ainsi sa désespérance de ne pouvoir renouveler l'holocauste de son corps saignant et de son âme douloureuse. En vérité, ce sublime et vivant tableau nous était jusqu'alors inconnu.

Je vivrais un siècle que cette merveilleuse aventure ne sortirait pas de mon souvenir; que je verrais sans cesse devant mes yeux ce spectacle, le plus beau des spectacles humains auxquels j'aie encore assisté : cette mère, fière des enfants qu'elle a et désolée en même temps de ceux qu'elle n'a pas; cette mère possédée, comme nous tous, par de naturelles aspirations vers la joie et le bonheur, et qui tend des bras désespérés à la douleur aimée d'avance; cette mère, enfin, qui se sent uniquement malheureuse de n'être pas assez mère.

Ce que j'avais devant moi, ce n'était pas une de ces femmes vulgaires, c'était une chrétienne tout empreinte de la grâce et de l'esprit du christianisme, dont le cœur débordait la poitrine, grandissait, s'élargissait, à la façon de ces espaces que découvre les grandes marées, et qui se lamentait désespérément,

pauvre cœur aux désirs infinis, que l'océan de l'amour maternel ne vint pas le recouvrir tout entier.

Et ce fut notre première entrevue.

#### IV

### Une consultation théologique.

Quelques jours plus tard, nous recevions une lettre dont l'expression contenue, glaciale même, contrastait, à première vue, avec la rencontre extraordinaire de Madame Mauvers (acceptez ce nom, ou mieux ce pseudonyme de Marthe Mauvers, pour la facilité du récit). La flambée d'enthousiasme dont nous avons été le témoin s'était-elle éteinte et sommeillait-elle, oubliée sous un pied de cendres? L'âme offre de ces contrastes insoupçonnés. C'est une contrée aux aspects changeants.

Il y avait dans ces huit pages, visibles au moins pour le connaisseur, de la timidité et de la révolte à la fois, et, à certains instants, l'indice d'un recul, d'un sursaut, comme si le cœur, avant de se répandre, s'était heurté à des obstacles qu'il avait dû emporter un par un. Le style et même l'écriture, d'un jet, d'une coulée, indiquaient cependant une pensée qui poursuit son cours entre les mêmes bords et va, par sa pente naturelle de sa source, près des cimes, vers sa destinée lointaine.

Il était évident que ces lignes avaient été pensées tout bas. Celle qui les avait écrites ne les avait pas lues tout haut, fût-ce à elle-même. Les mots étaient ouatés de silence. Les paroles de détresse elles-mêmes avaient été étouffées, à leur départ, par un mouchoir tordu par une main nerveuse et posé devant les lèvres d'où elles étaient sorties!

La pauvre femme s'était agenouillée devant un prêtre, et soit qu'elle n'eût pas osé déplier son cœur pour en laisser voir le fond, soit qu'elle se fût montrée maladroite dans l'exposé du cas de conscience qu'elle lui soumettait, soit enfin que, malgré son désir de sincérité, elle eût été mal comprise, elle s'était relevée mal jugée, condamnée en dépit de son innocence, troublée.

Le prêtre est susceptible d'erreur, hélas ! quand il pèse, dans les balances qui lui furent confiées, le poids des consciences. Il tient la place de Dieu, oui, certes. Mais il n'est pas en personne Celui qui scrute les cœurs et les reins. Et puis, à quelles matières délicates ses mains ne doivent-elles pas toucher quand on songe que ce qu'il évalue c'est de l'immatériel, et que la valeur d'une âme, selon l'expression de saint Augustin, ce peut être simplement son poids d'amour.

Il est étonnant que le prêtre ne se trompe pas davantage. Aussi me garderai-je de médire de la confession, qui demeure à mes yeux de médecin, comme la suprême pratique des psychologies, et qui m'apparaît tellement surhumaine de grandeur que Dieu seul a pu l'imaginer. Les inventions divines, quand elles touchent la terre, se froissent le bout de l'aile.

La lettre de Marthe Mauvers, touchante de honte pudique, et de tristesse contenue, posait cette question :

Une femme mariée, jeune encore, mère de plusieurs enfants, atteinte de maladie, et menacée même d'accidents graves si elle s'expose à une grossesse nouvelle, peut-elle se refuser à la maternité et dans quelles conditions ?

L'inquiétude qu'un tel problème, résolu par la négative, avait inspirée à cette chrétienne, amènera un sourire sur bien des lèvres ! Beaucoup de femmes, qui se croient des créatures angéliques, et d'une pâte si exquise qu'un Dieu seul eût été digne de les façonner, alors que leur raffinement de civilisées atteint tout juste à celui des sauvagesses de l'Océanie, beaucoup de femmes se désintéressent de ces préoccupations religieuses et sont étrangères à ces délicatesses morales.

Que de jeunes filles vêtues de blanc et couronnées d'oranger qui entrent dans le mariage avec l'idée très arrêtée de n'avoir pas d'enfants ou, tout au moins, d'en avoir le plus tard possible. Je ne les calomnie pas, en faisant cette constatation, elles proclament elles-mêmes leur désir et leur volonté tandis qu'on drape le voile qui les couvrira devant l'autel. Que d'épouses, femmes distinguées par ailleurs, élégantes et bien mises, qui ne voient dans la maternité qu'une sorte de luxe qu'on est incapable de se payer au delà d'un certain chiffre de rente. Elles se décident à avoir un enfant, comme elles se

décideraient à l'acquisition d'un Pleyel, et si, d'aventure, elles ont acheté le piano d'abord, elles s'abstiennent d'avoir l'enfant.

Il y a de ce fait de mœurs, dans notre société si fière de sa place au soleil du progrès, des tueuses d'enfants dans toutes les rues, et l'infanticide se promène en gants blancs à tous les bals et dans toutes les fêtes.

Je ne fais aucune révélation sensationnelle en disant que Madame une telle a sacrifié un enfant à venir, ou même venu, non pas à un principe, mais à une taille ou à une jupe prévue ou décidée par sa tailleuse. (Dieu seul sait quelles hécatombes d'enfants ont été offertes aux robes entravées.) Moins discrets que le médecin, lié par le secret professionnel, vous inscrivez, à côté des faits que je signale, des noms et des adresses.

Ce que je mettrai mieux que vous, parce que je sais la pathologie, ce sont les noms des maladies qui sont la conséquence et comme la rançon de ces attentats à la vie, de ces crimes contre l'espèce, de ces péchés, pour parler le langage catholique. Cette rébellion de la femme contre l'enfant, cette révolte contre la loi divine, se paie par d'atroces douleurs, subies dans ces organes mêmes qui avaient été destinés à la fécondité! Si les maladies de la femme sont si nombreuses depuis vingt-cinq ans, qu'elles constituent une sorte d'épouvantail féminin, c'est parce que la femme a été infidèle à sa fonction maternelle. Innombrables sont les femmes qui périssent par où elles ont péché. La mort expiatrice sort à la fin du creuset où devait naître et s'élever la vie triomphale.

La réponse à la question de Madame Mauvers ne faisait pas de doute pour moi.

La femme menacée peut se refuser à la maternité.

J'allai néanmoins consulter deux religieux appartenant à des ordres très différents d'esprit. Je leur exposai la situation dans laquelle se trouvait ma malade.

Le Père, à la cellule duquel j'allai frapper d'abord, m'emmena dans les jardins du couvent. Ce fut sous la sérénité des cieux que nous débattîmes le délicat problème.

« La femme, me dit en substance mon interlocuteur, a droit à la vie, c'est un droit primordial, imprescriptible, à moins d'un droit supérieur que je n'aperçois nulle part ici. La vie, ne

l'oublions pas, est un bien venu de Dieu auquel l'homme n'a le droit de toucher que pour des raisons très spéciales. La femme peut se refuser à la maternité dès que la grossesse lui fait courir, comme c'est le cas ici, un péril grave, puisque vous me signalez une mortalité de 30 à 40 p. c., en moyenne.

Conséquemment, ce qu'on appelle le droit du mari, qui est un droit inférieur au droit à la vie, devient caduc et périmé quelles qu'en puissent être les conséquences.

— Cette conséquence, osai-je demander, fût-elle l'inconduite éventuelle, probable même, du mari?

— Absolument. La femme, soit par charité, soit par un acte héroïque, est libre de renoncer à son droit. Mais aucune autorité ne peut lui imposer ce renoncement. Ce droit à la vie grandit encore, si possible, quand il existe des enfants en bas âge, une mère leur étant indispensable.

Le second religieux, auquel j'exposai les éléments de la cause, fut d'un avis identique. Il ajouta, à sa consultation, quelques rudesses méritées et stigmatisa, comme il convenait, l'égoïsme forcené de ces beaux messieurs qui célèbrent, en public, l'élégance et la liberté, et qui ont gardé pour l'intimité les mœurs et les idées de l'homme des cavernes.

Je suis sorti heureux de cette double consultation théologique.

Je me faisais d'avance une fête de relever cette pauvre créature, froissée dans le velouté de sa conscience et de sa pudeur, humiliée dans toutes ses fiertés de chrétienne, de femme, de mère.

— C'est vous qui aviez raison, Madame, lui écrivais-je le même jour, malade, menacée même dans votre vie, vous avez le droit de vous refuser à courir les aléas d'une maternité nouvelle.

Je reçus, courrier par courrier, une de ces réponses qui attestent par leur rapidité même, sans qu'il soit utile de désigner d'autre argumentation, la décision et l'énergie du signataire.

— Vous êtes bon, mon ami (et que cet adjectif vous serve de remerciement), de vous être donné tant de peine pour la pauvre créature que je suis. Quand il y a deux partis à prendre, je choisis toujours celui qui m'est le moins favorable et celui qui



a l'air le plus pénible. C'est une vieille habitude à moi. Bien avant la consultation de vos théologiens, j'avais cédé, quelque dur que cela me parût, à ce que nous appelons un peu différemment, vous l'héroïsme, et moi le devoir. Le devoir n'est-il pas toujours difficile. Marquez, je vous prie, la date du... dans votre calendrier, afin que vous vous souveniez approximativement de l'époque où j'aurai besoin de vos bons offices.

J'ai lu, je ne sais où, et trouvé admirable l'exploit de ce soldat ou de cet officier, qui reçoit un ordre de son chef, que l'on envoie à un poste dangereux, où il y a cinquante chances sur cent de trouver la mort, et qui s'en va, haussant son courage, sans un mot d'hésitation, sans un geste de regret, se faire tuer. Je n'ai pas trouvé cette femme si différente du héros d'épopée.

## V

## Exaltations

*Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle  
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul.  
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle  
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul.*

E. HARAUCOURT. *Seul.*

. . . . .  
A quinze ans, m'a conté la femme de ce livre, ma mère me fit comparaître devant elle.

Ces comparutions étaient rares et par conséquent solennelles.

— Madame attend mademoiselle dans sa chambre, était venue annoncer une domestique.

J'abandonnai tout, pour me rendre incontinent chez ma mère. Je crois me souvenir que c'était à l'entrée des vacances, à la belle saison, qu'il faisait chaud, que j'étais au jeu. En passant devant une glace où je rangeai mes cheveux ébouriffés, je m'aperçus que mes joues chaudes pâlissaient à vue d'œil.

Ma mère était assise dans un fauteuil. J'étais debout.

— Ma fille, commença ma mère, tu n'es plus un enfant. J'ai à te parler sérieusement. Écoute, et surtout retiens.

Ici, elle fit une longue pause pendant laquelle il me semblait que j'entendais mon cœur battre aussi haut que la pendule de la chambre où nous étions.

— Marthe, tu es une exaltée!

Et comme j'esquissais sans doute une moue d'enfant surprise, elle corrigea.

— C'est une constatation, ce n'est pas un reproche. D'ailleurs pourquoi te reprocherais-je ce que tu es, puisque tu tiens ton âme de nous, de ton père et de moi. Et puis je serais désolée que tu ne le fusses pas. L'exaltation est une vertu, ou, pour parler français, une force. Dans la vie, il n'y a que deux alternatives, opposées, contradictoires, antinomiques comme dit ton père : on est en bas ou on est en haut. En haut, c'est l'exaltation. Comprends-tu, petite?

Je fis un signe d'assentiment..

— Tout ce qui s'est fait de grand, de beau, dans le monde, tout ce qui nous fait crier d'admiration, applaudir, soulever nos âmes, c'est de l'exaltation.

Tu as étudié l'histoire, n'est-ce pas? Eh bien, tout ce qui est magnifique dans l'histoire, c'est de l'exaltation. Les premiers apôtres, les chrétiens nouveaux, les chevaliers, les croisés, les fondateurs d'ordres, les artistes, les poètes, ceux qui ont construit les cathédrales, empli les musées de chefs-d'œuvre, écrit des vers qui nous font tressaillir, pleurer, les musiciens dont les chants ont comme donné des ailes à nos sentiments étaient tous des exaltés, des enthousiastes, si tu préfères.

A cet éloge, qui me rassurait quant aux intentions de ma mère à mon égard, je dus avoir un mouvement d'orgueil ou de soulagement.

— Mais ne t'enorgueillis pas! Sais-tu à quoi ça t'expose, l'exaltation?

Non, je ne savais pas. Et je faisais, à cette minute, devant ma mère, figure de point d'exclamation.

— Eh bien, Marthe, être exalté expose aux plus cruelles dégringolades, aux chutes les plus désastreuses. Ceux qui sont très haut descendent toujours plus bas que les autres, quand ils descendent. Celui qui tombe du haut d'une cathédrale, d'une montagne, du faite d'un palais, se fait plus de mal que celui qui tombe de sa fenêtre, ou simplement de sa chaise. Cette admirable vertu d'exaltation expose aux chutes meurtrières. Alors, petite, quand on est exaltée, et tu l'es, on n'a plus le choix; on est en haut, il faut y rester.

— Oui, mère.

— C'est un programme de vie. On n'a plus le droit de faire des choses petites, laides, terre à terre, vulgaires, basses, médiocres; on ne peut même pas y penser, parce que c'est déjà déchoir que de penser seulement à de telles possibilités. Il faut rester noble, en rêve, en pensée, en action, en tout. Tu ne peux pas toucher le mal ou la fange du bout du doigt. Il faut vivre, comme si tu portais à tes mains des gants blancs, que tu ne pourrais ni ôter, ni salir. Pas un battement de ton cœur n'a le droit de correspondre à une pensée vile; ton âme doit porter éternellement une robe blanche. Tu es exaltée, donc vouée à la grandeur pour toujours. Tu suis ma pensée? Je finis. Il y a d'admirables avantages à l'exaltation. Vivant haut, très haut, tu seras peut-être un peu solitaire, parce qu'il n'y a pas beaucoup de monde sur les sommets; mais tu y respireras un air pur, généreux, et tel qu'il ne s'en respire nulle part ailleurs de semblable. Tu y seras silencieuse aussi, parce que le silence règne sur les sommets du monde moral, comme sur les sommets du monde physique; mais tu te dédommageras par la société invisible des anges, et la société visible de ce qu'il y a de plus rare et de plus fier dans notre humanité. Tu seras parfois un peu oubliée, là-haut, de la masse qui est en bas, et vis-à-vis de laquelle tu apparaîtras, de ta hauteur, ridicule jusqu'à la petitesse. Tu m'as compris?

— Tout à fait.

— Et qu'est-ce que tu décides?

— De continuer.

Et ma mère m'a serrée contre sa poitrine à m'écraser.

Il y a des années que ces paroles furent prononcées devant moi, et je les entends, et je les sens toucher mon cœur, et se graver dans sa substance :

« Exaltée, on est en haut. Tout ce qui est magnifique, c'est de l'exaltation. Il faut vivre les mains gantées de blanc. Ton âme doit porter une robe blanche. »

. . . . .

Ces propos constituent une leçon pratique et originale de vertu.

L'enthousiasme ne se porte pas beaucoup dans le monde des idées modernes. Nous sommes trop positifs, paraît-il, trop

imbus de science, trop livrés au machinisme, à la chimie, à la mangeaille, à l'argent, que sais-je encore.

Le langage de notre amie atteste que la bonne exaltation de la pensée existe et que, dans cette zone immense qui se déploie entre le ciel et la terre, et que nous croyons vide, des âmes nombreuses s'élèvent et montent vers le divin idéal.

. . . . .

\*  
\* \* \*

. . . . .

J'ai souri, Madame, à ce qualificatif d'exaltée dont vous vous parez. Les gens terre à terre appellent exaltés ceux dont l'idéal est plus haut que le leur, voilà tout. C'est un compliment. Exaltation! Le beau mot. Il y a aussi une exaltation de la croix.

Je m'explique fort bien l'énigme de votre existence. A dix-huit ans, vous aviez fait, dans votre imagination, de la vie un beau rêve, et vous avez heurté, du front et de la poitrine, des réalités qui ont fait tort à votre rêve et l'ont détruit. De là, malgré votre espérance forcenée, cet état de désespoir actuel, de barque sans voile ni boussole sur la mer humaine. C'est un dur moment.

Votre rêve d'éternelle tendresse n'a pas résisté davantage à l'épreuve de ce qu'on appelle communément l'amour. L'amour! Vous devez prononcer ce mot avec un pli d'amertume. Vous me faites ressouvenir de ce mot d'une morte, dont j'ai soigné l'âme en même temps que le corps : « Que j'aurais voulu la tendresse, sans l'amour! » Je suis convaincu qu'elles sont innombrables les femmes qui ont exprimé tout bas, dans le silence de leur cœur, ce souhait-là.

Désespérée, vous avez cherché dans les petits bras ce que vous n'avez pas rencontré dans les grands. Et là, la désillusion vous guette encore. L'infini de votre cœur s'arrête.

Ne vous déssolez pas. Nous sommes tous créés avec un désir plus grand que le monde, avec un idéal plus haut que la vie. Certains hommes ressentent moins que d'autres cette divine nostalgie; ce ne sont pas les mieux partagés. Quand vous aurez un peu vieilli, vous deviendrez moins impatiente. Vous accepterez la vie avec ses misères petites et grandes. Vous

vous résignerez à attendre d'une autre existence ce que celle-ci est incapable de vous donner. Votre bonheur, alors, consistera à faire votre devoir sans compensation, à être bonne et utile aux autres pour la beauté du geste. En attendant que vous soyez guérie de votre désenchantement, et que vous ayez retrouvé cette sérénité de la sagesse chrétienne, travaillez, lisez, écrivez.

D'autres ont passé avant vous par les mêmes chemins désolés, et c'est un de ceux-là qui vous tend une main amie, j'allais dire fraternelle. Rassurez-vous : il n'y a nul égoïsme à ouvrir son cœur à quelqu'un qui a beaucoup vu souffrir et qui a été assez heureux pour consoler déjà quelques âmes.

. . . . .  
 . . . . .

\*  
 \* \*

. . . . .  
 . . . . .

La vie est chère; tout augmente; oui, Madame, même le bonheur. Il m'apparaît, quand je me rappelle mes souvenirs d'enfance, qu'on était heureux à moindre prix, du temps que j'étais jeune et je m'émerveille que la civilisation progressante ait eu pour résultat ceci : de rendre le bonheur moins accessible et plus coûteux. Ce que j'aurais voulu qu'on améliorât d'abord, ce n'est pas le bien-être, le confort, le luxe, mais le cœur de l'homme.

La terre est plus commode qu'autrefois. Je ne le conteste pas. Est-elle plus belle? J'hésite. Existe-t-il, à cette heure, plus de beauté sur la terre que ce soir bleu de l'Attique où, devant les archontes, éblouis, les compagnons de Phidias dressèrent dans l'acropole d'Athènes la Minerve chryséléphantine du Parthénon?

Ici, chez moi, comme dans ce village perdu de la Suisse que j'ai visité, nos paysannes traîront bientôt leurs vaches à la clarté de la lumière électrique. Je ne raille pas, en faisant cette constatation. Je ne regrette ni la lampe à l'huile, ni le briquet, ni les diligences.

Les chemins de fer à l'allure vertigineuse servent mieux l'impatience de mon cœur que la lente patache de jadis. Je me

sens joyeux, emporté par l'automobile, dans l'ivresse de l'air fouetté, et je monterai d'un pas alerte dans la nacelle ailée de l'aviateur...

L'ingéniosité des inventeurs a amélioré tout ce qu'elle offrait à l'homme. A-t-on amélioré l'homme lui-même? L'ivraie de la haine occupe-t-elle moins de place dans le champ universel? L'amour pousse-t-il plus vigoureusement ses moissons dorées? Compte-t-on plus d'hommes prêts à servir, à se sacrifier, à se dévouer, à mourir en héros? Hélas, j'ai peur qu'il faille répondre non à ces questions anxieuses! Je lis, dans les feuilles publiques et dans les documents des sociologues, que la natalité est en baisse partout et surtout dans les milieux les plus avancés, les plus intelligents. A part vous, Madame, vous et quelques autres exceptions, je constate que le cœur de la femme s'est raccorni; que les bras ouverts et pleins sont devenus des bras fermés ou vides ou presque...

. . . . .

\*  
\* \*

. . . . .

Dites, mon ami, êtes-vous comme moi, et ne se rencontre-t-il pas d'autres créatures comme nous ?

J'ai éprouvé ce sentiment-ci. Le jour baisse, les crêpes de la nuit descendent et cendrent de gris ou de noir, de silence ou d'obscurité, le jour, la lumière, le paysage, les fleurs, le ciel, les chants, la musique, les hommes et les choses, tout enfin... Vous rentrez d'une partie de campagne, d'une fête, d'un dîner, d'un concert, d'un spectacle. Eprouvez-vous aussi, tout à coup, cette angoisse affreuse, ce mécontentement de vous-même et des autres?... Le matin, vous aviez eu soif de beauté, de joie, de bonheur, et vous aviez tout espéré de ces belles heures qui viennent de passer, et il vous semble maintenant qu'une seule goutte a mouillé vos lèvres et que vous êtes plus altéré qu'auparavant. Quelle curiosité, quel désir, quelle espérance, la veille, dans votre cœur! Des relents de parfum, des notes de musique, des phrases cassées, un vers, une attitude, un geste, un mot, c'est tout ce qui demeure de ce qui fut. Vous avez cependant côtoyé ou la splendeur, ou le génie, génie du passé ou du présent, ou tout au moins la beauté ou l'artifice. Et vous éprouvez un

inassouvissement malheureux, cruel, malfaisant. Votre désir a été plus grand que toutes les réalisations.

Ressentez-vous, tout à coup, comme moi, cette désespérance cette angoisse, ce mécontentement de tout et de vous-même? Le temps a été trop court, les joies imparfaites ou trop brèves, ou trop mêlées de scories. Et la nostalgie vous étreint de quelque chose de plus beau, de plus durable, de meilleur, qui rassasierait totalement votre fringale, qui occuperait et retiendrait captives et enchantées toutes les forces et toutes les puissances de votre âme.

Alors, le cœur tempétueux, les lèvres amères, les yeux en larmes, vous avez jeté comme moi, j'imagine, un appel suprême, un cri de secours, et vous avez tendu en rêve votre cœur, vos lèvres, vos yeux, vos deux bras en haut.

Dans le désarroi de tout vous, le désir d'infini, de rassasiement total, l'idée du Ciel et de Dieu a surgi.

Malheur à l'imprudent ou au misérable qui, à cette minute-là, se fut interposé entre ce qui n'était plus et ce qui était encore, entre votre cœur et le ciel, pour vous affirmer que cette suprême espérance était elle-même un leurre; que la terre bornait l'homme; qu'il n'y avait pas d'au delà à la tombe. Vous l'eussiez piétiné, cet insulteur de la providence, ce négateur de la Bonté éternelle, ce blasphémateur de la toute-puissance créatrice. Si Dieu, car il y en a un, et nous le sentons rien qu'à mettre la main sur notre poitrine où habite le désir, si Dieu avait créé cet abîme dans le cœur humain pour la seule joie de créer un abîme et d'inquiéter la pensée humaine, il ne serait pas le Dieu que nous aimons à genoux, mais un monstre qu'il faudrait exécrer debout, et l'anathème à la bouche.

Et au lieu de blasphémer, vous avez murmuré avec moi, à l'oreille du Père céleste, cette prière :

Mon Dieu vous êtes trop bon, trop grand, trop miséricordieux pour décevoir sans fin les pauvres créatures que nous sommes.

Voyez notre esprit, notre cœur, notre pensée, notre amour, l'infini désir que nous tenons de vous, et l'inhabileté au bonheur qui vient de nous et de la terre sur laquelle nous vivons. Notre intelligence réclame la lumière, notre volonté la perfection du bien souverain, notre cœur la totalité d'un amour sans limite.

Il n'est pas imaginable, sans insulter à votre toute-puissance, que vous vous soyez fait des jouets de nous, que vous nous ayez créés, tels des déçus éternels, pour la seule douceur de nous laisser pleurer ; pour nous abandonner errants dans cette vallée de larmes ; pour que, voyageurs sans guide nous ne traversions que des Sahara sans oasis et sans rafraîchissement...

Seigneur, à l'éclat de mes yeux, au frémissement de mes lèvres, au battement de ma poitrine, à la seule pensée de la joie ou du bonheur ou de l'amour, je sens que vous m'avez créé pour ce qui sera sans mesure, sans limite et sans bornes. Nous ne sommes pas destinés à n'être qu'une pincée de cendres endormies sous la terre et confondues dans une poussière anonyme. Nous ressusciterons, et ce sera la revanche de tout ce que nous aurons souffert. Le jour de notre définitive ascension, nous foulerons d'un pas aisé les chemins de lumières, les voies lactées d'astres, et nous irons habiter les printemps sans fin, pour les jours faits tout entiers d'aurores ; et nous entrerons triomphalement dans la Maison merveilleuse, parée de grâce, éclairée de gloire, servie par les anges, emparadisée d'harmonie, au foyer du baiser éternel, sans lassitude, ni séparation, ni adieu, et nous serons beaux, parfaits, heureux, immortels avec Toi, « notre Père qui es aux cieux ».

POL DEMADE.





# L'Ame en Etat de Grâce<sup>(1)</sup>

## Chansons enfantines

---

### I

*Il était un petit navire...*



COUTE, ô mon enfant, cette histoire du petit navire.

Par un matin clair de candeur pascalle, des anges descendirent au merveilleux pays d'Orient qui fut autrefois le Paradis terrestre.

Non loin d'une baie en fleur, ils construisirent, avec du bois riche et flexible, un petit navire fier et souriant au grand soleil du bon

Dieu.

Les anges voulaient l'envoyer dans nos contrées...

Et, pendant que, retenu par ses ancrs d'or, le navire se balançait langoureusement sur les flots chantants, ils s'en allèrent par les campagnes luxuriantes cueillir des fleurs, toutes les plus belles et les plus odorantes, pour en faire sa charge.

Or, il se fit qu'au milieu d'un massif de roses ils trouvèrent, endormi, un enfant nouveau-né. Sans aucun doute, des frères célestes l'avaient déposé en cet endroit.

Ils prirent toutes les roses pour orner le navire et placèrent l'enfant parmi elles.

Puis levèrent les ancrs.

Et le petit navire qui n'avait jamais navigué entreprit une course harmonieuse vers le lointain, emportant dans ses voiles l'éblouissement du soleil d'Orient, et dans sa

---

(1) Recueil de Poèmes en prose à paraître, fin novembre, aux éditions de *Durendal*.

carène, les parfums du pays natal et le petit enfant descendu au Paradis terrestre...

Le petit enfant qui n'était que toi, ô mon ange...

Par un soleil couchant, le navire fatigué se pencha sur la rive du fleuve qui passe non loin de notre demeure. Ses mâts m'ont fait un signe: je suis venue vers lui. Et tandis qu'il me racontait son voyage, je t'ai cueilli, en éveil, dans les roses qui mouraient avec douceur...

\* \*  
\* \* \*

Si tes joues sont fraîches, ô mon enfant, c'est que les fleurs de là-bas les ont frôlées depuis ta naissance.

Si tes yeux sont bleus, si ta chevelure est blonde, c'est qu'un peu de ciel s'est noyé en eux et que des rayons d'or se sont confondus en elle.

Ta chair rosée a conservé les parfums qui l'ont pénétrée.

\* \*  
\* \* \*

En Orient, il était un petit navire qui n'avait jamais navigué...

Un matin, des anges l'envoyèrent vers nos contrées avec un chargement précieux qu'ils destinaient à des mains pieuses et maternelles.

Il était un petit navire qui, un soir, se coucha sur nos rives pour repartir bientôt vers le Paradis terrestre.

Et depuis lors, il n'a plus jamais navigué...

## II

*Ainsi font, font, font  
Les petites marionnettes  
Ainsi font, font, font  
Trois petits tours et puis s'en vont.*

Tu chantes ces paroles, ô mon enfant, en agitant tes mains roses et potelées et en souriant à ta mère dont les grands yeux s'attendrissent.

Tu chantes et ne comprends point le sens de ta chanson.  
Le cœur s'amuse, toute la vie, à la danse des marionnettes  
que les poètes appellent illusions.

Toute la vie, nous les regardons avec émotion faire leur  
trois petits tours...

Nous chantons sans cesse dans notre âme :

Ainsi font, font, font...

Au premier tour, elles nous font rêver.

Au second, elles nous font sourire.

Au troisième, elles nous font espérer...

Ainsi font, font, font trois petits tours,

Et puis s'en vont, en nous faisant pleurer...

### III

*Sur le pont d'Avignon,  
On y danse, on y danse...*

Dancez, dancez vivement, joyeuses fillettes, aux sons de  
la ronde enfantine.

Que seraient, sans vos ébats, le rond-point fleuri du jardin  
d'été, la cour recouverte de mousse et la grand'route blanche  
et silencieuse ?

Le soleil a beau illuminer le jardin, caresser la mousse  
et rendre éblouissante la route ;

Il ne serait que lumière trop franche,

si vous n'apparaissiez, petites fleurs vivantes, parmi les  
roses et les lys immobiles ;

si vos danses ne faisaient point se poursuivre des ombres  
fantastiques sur les murs de la maison,

et si vos pieds mignons ne soulevaient la poussière d'or  
du chemin.

Le soleil inonde de sa lumière crue vos danses enfan-  
tines dans les fleurs du jardin, dans la cour moussue et  
sur la grand'route infinie...

Mais vous, ô mes fillettes, vous lui prêtez en retour  
toute la fraîcheur de votre gaieté!...

# Les Heures

## I

Dans quel royaume d'oubli s'évanouissent-elles, les heures qui chantent et les heures qui pleurent?

Où vont-elles les heures qui passent sans jeter un regard consolateur dans les replis de notre âme inquiète?

Non, mon âme, elles ne se dissolvent point dans le néant, les heures qui s'en vont, emportant avec elles la clarté de nos joies et la force de nos espoirs.

Quand elles ont sonné dans notre vie, elles remontent vers Dieu avec nos chants et nos pleurs.

Puis s'en reviennent vers nous, purifiées et impassibles pour nous regarder à nouveau de leurs yeux mystérieux et nous endormir avec des caresses étranges qui font s'abaisser nos paupières et pâlir les cheveux de nos tempes.

Car les heures sont les Dévastatrices impitoyables de la Jeunesse et de la Beauté.

## II

Les heures d'angoisse — ô mon âme, les reconnais-tu? — sont les compagnes assidues de notre vie.

Pourquoi sont-elles si lentes à passer?

Pourquoi s'obstinent-elles à nous baiser cruellement avec des rires diaboliques?

Les heures d'angoisse sont longues...

Longues, parce que Dieu qui nous les envoie veut que nous goûtions pleinement la douleur de la vie.

Accueillons-les avec ferveur...

Ces heures-là sont les saintes Purificatrices de nos âmes...

## III

Mais il est des heures, ô Bien-Aimée, qui sont carillonnantes de joie dans l'aube de notre jeunesse et de notre amour.

Elles sont blanches comme la prière des angélus espérants et ensoleillés,... comme la pureté des lys inviolables...

Elles sont chantantes comme les paroles d'amour que nous nous répétons aux vesprées illunées...

Elles sont caressantes comme les étreintes de nos mains et de nos lèvres...

Hélas! elles ont des ailes!

Mais qu'elles s'en retournent vers Dieu, elles aussi, avec nos actions de grâces et embaumées des jeunes parfums de notre amour nouveau-né...

#### IV

L'heure du soir sera consolatrice.

Elle épandra de la paix dans les âmes exaspérées de désirs inassouvis;

de la fraîcheur sur la terre ardente encore des feux des midis;

du silence sur le travail des hommes et sur les bruits de la cité;

du clair-obscur sur toutes les choses éblouies de soleil...

L'heure du soir sera bonne à ceux qui s'aiment...

Dans le silence de leurs âmes ferventes elle sonnera des paroles d'amour que leurs lèvres n'auront jamais chantées...

Et pour le rêve de leurs yeux, elle fera surgir, d'un lac aux eaux miroitantes, une île enchantée où ne fleuriront que des rayons d'étoile...

L'heure du soir sera consolatrice et bonne...

#### V

Que le Seigneur te donne, ô mon âme, d'entrevoir l'Heure suprême de ton ascension vers le royaume où tu es née.

Tu souffres de la nostalgie d'une patrie que mes pauvres yeux n'ont jamais vue, mais dont les Livres Saints m'ont dit toute la beauté...

Que sera-t-elle ton Heure suprême?

Sinon la sublime Libératrice qui te lancera, éperdument heureuse, vers la splendeur des horizons célestes...

Que le Seigneur te donne, ô mon âme, d'entrevoir cette  
Heure dans toute sa divinité.

### Sois béni, ô Soleil!...

J'écoute, en ce jour de lumière exultante et glorieuse,  
toutes les voix de la Nature : celle des herbes et des  
plantes, des fleurs et des arbres, des fleuves, des monta-  
gnes et des plaines, des moissons et des fruits;

celle de tous les animaux;

celle de tous les hommes...

J'écoute toutes ces voix qui vous glorifient, ô Seigneur, et  
vous louent d'avoir fait irradier en vos cieux, pour l'illu-  
minement de la Terre, le Soleil, roi des astres...

Le Soleil, dont la chaleur et la lumière sont les principes  
divins de la vie des êtres.

\*  
\* \*

Et toi, Soleil, oh! sois béni...

Pour l'éclat que tu donnes aux gouttes de rosée qui nais-  
sent sur les brins d'herbe dans la fraîcheur matutinale;

Pour ton baiser qui fait s'ouvrir le cœur des campanules  
et des roses;

Pour le frissonnement des branches et des feuilles que tu  
caresses de ta lumière;

Pour les flots de candeur que tu déverses sur la tête des  
collines;

Pour l'argent que tu coules dans les eaux du fleuve  
clair ;

Pour la fécondité que ta chaleur épand dans les labours  
des plaines;

Pour l'or rutilant des moissons épanouies...

Sois béni, ô Soleil...

Pour la bonté, la vigilance et la fierté que tu mets  
dans les yeux des douces bêtes...

Sois béni, ô soleil...

Car tu fais se dresser, vers le ciel, les fronts des hommes ;  
Car tu lances dans leurs regards tout l'éblouissement de  
ta lumière,

Et dans leur poitrine, ton souffle régénérateur de joie  
et de force.

O Soleil, sois béni...

Voici que, les bras levés vers toi, nous te chantons par  
notre voix les hommages de toute la Terre.

\*  
\* \*

Mais gloire à Vous, Seigneur !

Ce sont vos mains providentielles qui soutiennent sur  
nos têtes cet astre de vie et de splendeur, pour féconder  
tout ce qui germe, pour illuminer tout ce qui aime...

A genoux, nous adorons votre bonté.

Et quand nos yeux seront éteints à la clarté des mondes  
lumineux ; quand nos corps seront privés de leur chaleur,

Faites que notre âme vous possède dans l'éblouissement  
du bonheur divin...

Car vous êtes, Seigneur, le Soleil d'un midi sans fin, la  
Lumière inextinguible de l'Éternité !

## Le miracle de la Pentecôte

*A Monsieur l'abbé Henry Moeller.*

O Pentecôte !

Heure d'étonnement nouveau sur le monde ! Heure merveil-  
leuse où les humbles disciples du Christ parlaient en leur langue  
à tous les accourus des pays lointains, parlaient des grandeurs  
de Dieu dans les cœurs et sur la terre !

Seigneur, faites que ce miracle s'accomplisse à nouveau dans  
nos âmes et sur nos lèvres que les Langues de feu auront  
sanctifiées.

\*  
\* \*

Apprenez-nous, Seigneur, les mots qu'il faut prononcer aux  
herbes des prairies et des pelouses où des enfants rieurs vien-  
dront s'ébattre ; aux petites fleurs des bois, des champs et des

talus qui n'ont point l'orgueil d'être admirées et que les pieds écrasent cruellement.

Apprenez-nous à dire à la marguerite, que sa collerette est aussi belle que toutes les collerettes en dentelles; aux coquelicots et aux bluets qu'ils, sont la gloire du chapeau de grosse paille que la douce paysanne de vingt ans coiffe pour s'en aller au travail; aux roses sauvages, qu'on ne les enlèvera jamais de leur tige pour les faire mourir dans des vases ciselés; aux genêts d'or, que des enfants et des jeunes filles viendront les cueillir et les serrer à pleins bras contre leur cœur ardent, pour conserver le souvenir de leurs courses vagabondes.

Apprenez-nous, Seigneur, les mots qu'il faut redire aux ruisseaux ignorés pour qu'ils nous répondent par des chansons; aux ruisseaux clairs qui ont des galets luisants dans leur lit, où les oiseaux viennent mirer leurs yeux bons et francs et se baigner aux heures de soleil.

Que la forêt nous répète son hymne séculaire, afin que nous célébrions les louanges des arbres qui ont toujours été nos frères.

\*  
\* \*

Apprenez-nous, Seigneur, à parler leur langage aux bêtes familières, afin qu'elles nous comprennent plus facilement, viennent nous lécher la main en signe de joie ou se frôler contre nous pour demander des caresses, afin que nous sachions lire dans leur regard l'effroi et la détresse de leur âme.

\*  
\* \*

Donnez-nous la candeur ingénue des tout petits enfants que vous envoyez, en dons précieux, aux mères, afin que nous puissions, comme celles-ci, nous faire sourire ces petits Jésus dès leur berceau et leur donner le désir d'être élevés dans nos bras, pendant que leurs mains mignonnes se cachent dans nos cheveux.

Donnez aux jeunes hommes qu'émeuvent pour la première fois les parfums et l'apothéose d'un printemps épanoui, de trouver des paroles saintes et graves à chanter à l'Élue, dont l'âme est si frêle et déjà si profonde.



Enfin — nous vous crions cette prière, ô Seigneur — donnez aux heureux de la vie, à ceux que le bonheur caresse de ses mains immatérielles, de dire à tous leurs frères déshérités rencontrés sur la route, des paroles qui fleurissent dans les cœurs comme des lys d'espoir et qui coulent dans les âmes en peine comme un baume lénifiant.

Et s'ils sont tristes, donnez-leur de participer à toute la joie qui surgira devant leur âme, dans les regards d'autrui.

\*  
\* \*

Alors, Seigneur, vous aurez accompli à nouveau le miracle de la Pentecôte radieuse dans la nature et dans les âmes; le miracle qui fait que les choses, les bêtes et les hommes comprennent, pour se la partager, la part de bonté et de force que vous leur avez donnée.

RENÉ GERMANE.



# Le livre de Jean

---

**J**EAN m'a quitté pour la première fois; il était dans la voiture, assis sur les genoux de sa tante. Il était tout habillé de blanc et portait un chapeau garni d'aubépines. Il m'a dit au revoir en agitant sa petite main, mais cela n'a pas duré longtemps, car il a été vite distrait et a oublié que j'étais là, sur le seuil, à le regarder partir!

Quand la voiture a tourné le coin de la rue, j'ai refermé la porte, et me suis trouvée dans le silence; au fond du corridor, le petit jardin était muet comme un tombeau.

Je me suis appuyée contre le mur, et j'ai pleuré douloureusement; un abandon immense était tombé sur moi.

\*  
\* \*

**J**E suis revenue d'un long voyage, et je vais chercher Jean à la campagne, pour le ramener chez nous.

Je suis folle d'impatience. Enfin, j'arrive : Jean dort; il est rose, il est doux et frêle comme un petit oiseau; je n'ose pas l'éveiller. Je m'en vais attendre derrière la porte. On m'appelle, j'accours, Jean est dans les bras de sa tante; il sourit d'un air intimidé; je l'appelle, il sourit encore, et de tout l'élan de son petit être, il me tend les bras.

\*  
\* \*

**L'**OBSCURITÉ est complète et le silence absolu; la nuit d'été orageuse et lourde enfièvre mon sommeil. Et il me semble que c'est en rêve que j'entends une voix menue qui crie de la chambre voisine : « Maman, maman! » Je me lève en sursaut : Qu'y a-t-il? Jean est malade peut-être!... Ma main inquiète tâte le front lisse et les joues fraîches, et une joie

abondante me transporte : « Maman chérie, j'ai soif », dit la petite voix. Je me hâte vers l'eau fraîche, et, sans allumer, je glisse le verre entre les petites mains tendues, qui le saisissent.

Une magnifique douceur m'épanouit ; mes yeux devinent dans la pénombre la silhouette assise, les mains nouées autour du large verre, et j'entends le bruit très grand et adorable du petit être qui boit. Ce geste d'assouvir sa soif, accompli par mon enfant chéri, dans le silence et l'obscurité de la nuit, me reporte à l'état primitif ; je suis la mère qui donne à boire à son petit, à celui qui sera bientôt plus fort qu'elle, au rejeton avide qui aspire la vie avec l'ardeur sacrée de l'instinct !

Je baise les fins cheveux et la tête déjà alourdie par le sommeil et je m'en vais, rêvant à la douceur et à la beauté de la vie !

\* \* \*

**A**ssis devant une assiette de fraises, Jean déguste avec bonheur. Ses yeux agrandis et sa gravité comique lui attirent des questions tendrement moqueuses : « C'est bon, Jean ? » Jean fait oui de la tête, et continue. Il pique les fruits, les roule soigneusement dans le sucre, puis ouvre une bouche énorme, qu'il referme aussitôt hermétiquement. Une fois son assiette vide, il regarde autour de lui, et m'avisant, moi qui mange encore, il me dit avec un rire contraint, flatteur et dépité : « C'est bon, hein, gros gourmand ?... »

\* \* \*

**J**EAN marche ; sa main est dans la mienne, légère et confiante. Sur le chemin dur, nos pas résonnent.

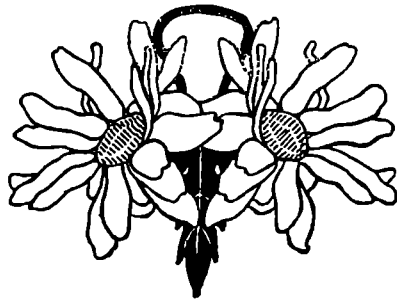
C'est un beau temps d'hiver clair et froid. Jean est guêtré de cuir, coiffé et cravaté de laine. Il marche vaillamment ; je ne sens pas son poids. Et c'est une véritable ivresse, de sentir à mon côté cette petite force qui s'exerce, qui avance sans aucune aide, de sa propre volonté, comme un homme. — « Oui,

comme un homme, Jean!... »— Jean lève le nez, un petit nez tout rouge, et deux beaux yeux luisants de plaisir ; mais il éprouve le besoin atavique de nier, et il me répond, d'une grosse voix bougonne : « Tu dis ça ! »

\*  
\* \*

**J'**ACHÈVE de lire à haute voix de fort beaux vers. Jean qui a écouté en silence, mais comme s'il avait quelque chose à dire, marche rapidement vers la petite terrasse, et là, un bras levé, il se donne à lui-même de belles émotions. Il récite largement, d'une voix gonflée et emphatique, de vagues choses, où reviennent souvent certains mots qu'il aime : « La beauté, l'âme pure, le sommeil, les tristesses d'amour, les paradis, la mort... » Par moments, il cesse son discours pour chanter en fausset, esquisser un petit pas de danse, et se remettre ensuite à parler. Cela dure un bon moment puis il rentre, et me demande d'une voix pincée : « Bonjour, Mèdème, qu'est-ce que Mèdème désire? »

HÉLÈNE CANIVET.



# L'Enfant aux Glycines

---

Par quel soir ruisselant d'étoiles, où les arbres  
Baignaient d'ombre et d'azur les contours blancs des marbres,  
Où l'air vibrait, grisé d'effluves palpitants,  
Dans quel jardin de la Renaissance latine,  
Enfant mystérieux, couronné de glycine,  
Rayonna tout à coup l'orgueil de tes vingt ans ?

Parmi tes cheveux noirs, aux soyeuses torsades,  
Les fleurs ont des langueurs d'améthystes malades  
Ou de vierges qui vont mourir. Plus caressants  
Et plus pâlement bleus qu'un pâle ciel d'automne,  
Tes yeux semblent une onde où le matin frissonne,  
Et ton corps est pareil aux lys adolescents.

Mais le rire qui naît sur tes lèvres de flamme  
Serait-il d'un démon, d'un ange ou d'une femme ?  
Rire cruel et doux, enjôleur et élin  
Qui tour à tour mendie ou raille la tendresse  
Des cœurs sanglants, des cœurs fouettés que mène en laisse  
Ton geste ensorceleur, subtil et féminin.

Dis, frère trop pensif des éphèbes splendides  
Au torse harmonieux et fier de Niobides,  
Anxieux dernier-né des robustes enfants  
Par Phidias sculptés, troupe jeune et divine,  
Aux frontons que l'aurore éclatante illumine,  
Nus sur des chevaux nus, calmes et triomphants.

Dis, frère bien plutôt des femmes irréelles  
Au peplum si léger, qu'un frémissement d'ailes  
En pourrait chiffonner le fragile appareil,  
Qui joignent, au milieu des herbes opalines,  
Leurs sveltes doigts frileux pour des rondes câlines  
Sous les frais orangers de la PRIMAVERA.

Frère aussi du BACCHUS et du SAINT JEAN du Louvre,  
Androgynes trop beaux, dont l'ironie entr'ouvre  
La bouche qu'un sourire aigu vient effleurer.  
Leur front blanc resplendit. Leur geste de complices  
Evoque un ciel étrange, aux perverses délices,  
Où Faust et don Juan seuls oseraient entrer.

Un ciel étrange, où les péchés de l'esprit règnent,  
Où vénéneux les lys rouges des stupres saignent,  
Monde à faire pâlir, qu'inventa Léonard,  
Où bien plus que la chair l'âme est inassouvie  
D'arracher ses fruits mûrs à l'arbre de la vie :  
L'amour, le bien, le mal, et la science et l'art.

Frère aussi des enfants, corps d'ambre ou bien de neige,  
Qui s'endorment dans la lumière du Corrège  
Ou défaillent dans les tableaux de Sodoma,  
Ou rêvent, nonchalants, sur les toiles du Guide,  
Rappelant par leur grâce indécise et languide  
L'Adonis merveilleux qu'Aphrodite pleura.

L'on voit se refléter, dans ton œil nostalgique,  
Les festins qu'autrefois offrait le Magnifique  
En de voluptueux palais, qui grands ouverts  
Sur les horizons bleus de la nuit florentine,  
Laisaient irradier la musique argentine  
Du clair parler toscan, des violes et des vers.

Par toi, faible et nimbé de mourantes glycines,  
Pourtant s'exalte et gronde, en de neuves poitrines,  
La palpitation d'héroïques espoirs ;  
Et les pages épris d'aventures altières  
Jalousent la splendeur fauve des condottières  
Qui passent au galop dans la pourpre des soirs.

Lorsque, dominateur farouche et solitaire,  
Tel à vaincre un lion s'acharne un belluaire,  
Michel-Ange étreignait le marbre, corps à corps ;  
Quand Cellini moulait le bronze où l'Épigone  
Agile et nu brandit le chef de la Gorgone,  
Ce qui brûlait en eux, c'était ton âme encor.

---

Par-dessus l'Italie effervescente et libre,  
C'est ton moi souverain qui s'exaspère et vibre,  
Enfant ressuscité de la cendre des dieux,  
Et les enamourés de grandioses fièvres  
Rythmant l'art ou le verbe au souffle de tes lèvres  
Embrasent leur génie à l'éclair de tes yeux.

Emile CHARDOME.



# Gil Vicente

---



Vous me demandez, mon cher Vandervelden, d'écrire une petite notice pour accompagner la traduction du *Mystère de l'Ame*, de Gil Vicente. Et en vous plaignant qu'un si pur maître soit presque inconnu au dehors de chez nous, vous m'avez dit, dans la grâce aimable d'un sourire qui cachait beaucoup de malice, cette triste vérité que j'ai bien comprise : « Vous qui avez découvert tant de mondes, vous avez besoin maintenant de quelqu'un qui vous découvre ». Mais vous savez bien que Gil Vicente n'a pas toujours été si inconnu.

L'on dit que le bon Erasme apprit le portugais uniquement pour lire ses comédies, et les grands maîtres du théâtre espagnol, Lope de Vega et Calderon, ont connu ses œuvres et s'en sont inspirés.

Gil Vicente n'est pas seulement une des figures les plus notables de la littérature portugaise, il est aussi une des physionomies les plus brillantes du XVI<sup>e</sup> siècle. Il appartient à cette pléiade d'esprits encyclopédiques où l'on trouve Michel Angelo et Léonardo.

Avant d'écrire ses *autos*, il était musicien et acteur, et l'on se demande encore si ce ne fut pas lui l'orfèvre, auteur de l'ostensoir des Jéronymes, fait avec le premier or venu des conquêtes de l'Orient, de cette merveille d'art et de richesse, dont on marque l'incalculable valeur en disant que Dieu est bien chez lui quand l'hostie y repose.

Il a une incontestable supériorité sur tout le théâtre de son temps. Alors que les *Mystères* français et les *Rappresentazioni* des Italiens, les *Miracles plays* d'Angleterre et les *Marienklage* allemands étaient encore des actes de dévotion travaillés confusément et lourdement sur l'Écriture, actes dont la représentation exigeait plusieurs jours, Gil Vicente prenait les traditions et habitudes populaires — comme devait faire plus tard Lope de Vega — et leur donnait forme littéraire, ouvrait à la fois de nouveaux horizons à l'art dramatique et fondait le Théâtre national portugais.

En ses premières œuvres, Gil Vicente a pour modèle les *Eglogues* de Juan de la Encina, qui sont comme des paraphrases des bucoliques de Virgile, douces et faciles. Mais déjà il passe son modèle en esprit, en grâce, en vigueur artistique et en imagination, mettant en pleine lumière son génie libre, original et fécond, doué d'une conception profonde et philosophique, dont Juan de la Encina n'eut pas même le pressentiment. Et, parce qu'il fut l'auteur de la première comédie de caractère et de plan tendant au développement d'une



idée, il doit être considéré comme un des véritables initiateurs du théâtre contemporain; gloire qui lui est reconnue tant par les castellanistes les plus exclusivistes que par la thèse de Menendez y Pelayo, proclamant que c'est en Portugal qu'on doit chercher les racines de cette merveille de génie qu'est le théâtre espagnol.

La cour de Portugal était alors la plus magnifique de l'Europe. Le Portugal était arrivé à l'apogée de sa prospérité et, dans ses palais, le roi Emmanuel cherchait à reproduire la splendeur de la cour de Léon X. Que ce soit dans le somptueux palais de la Ribeira, à Lisbonne, ou à Cintra — dans ce doux lieu de délices que Byron a appelé l'Eden glorieux — on trouve le roi toujours entouré par une foule de poètes et d'artistes qui rendirent célèbres ses soirées, inédites et raffinées à l'égal de celles de la plus illustre académie.

Ce fut dans ce milieu intensément intellectuel que Gil Vicente créa le théâtre portugais. C'est là, dans ces brillantes et pompeuses réunions, qu'il vient avec une suite d'anges et de diables, de dieux de la mythologie, de nobles et de roturiers, profitant des fêtes de la cour — une princesse qui se mariait ou l'ennoblissement de quelque héros — pour fustiger les vices et les ridicules de son temps, satiriser les nobles et les clercs, toujours avec une liberté qu'on ne comprend plus que difficilement aujourd'hui et une intrépidité seulement propre à un homme supérieur revêtu d'une suprême autorité.

Il fut à la cour de D. Manuel ce que Molière fut à la cour de Louis XIV et Beaumarchais au temps de Louis XVI.

Ses *Autos* sont la glace limpide où la société du XVI<sup>e</sup> siècle se voit en pleine vie et vérité; on y trouve l'état des esprits, des habitudes, de la langue, de la littérature, de l'histoire politique. C'est un trésor où palpite toute la vie du moyen âge portugais.

Son œuvre, qui se compose de quarante-quatre pièces, a été divisée par lui-même en trois groupes: le premier est formé des œuvres *hiératiques*, les *Autos de dévotion*. C'est à ce groupe qu'appartient le Mystère de l'Ame — qui a donné naissance aux fameux *Autos sacramentales*; le deuxième est fait de *tragi-comédies* et comprend des œuvres *aristocratiques*, c'est-à-dire les comédies allégoriques et chevaleresques; le troisième groupe contient les *Farces*, les comédies pour le peuple, où son génie atteint à la lumineuse vision du théâtre moderne.

Un des plus grands prosateurs portugais du siècle dernier, Camillo Castello Branco, disait que Gil Vicente fut l'homme qui, le premier de tous, au Portugal, sut rire. Il est sorti du moyen-âge avec toute son originalité pure et crue, quand l'époque des luttes pour l'établissement de la monarchie venait de passer et que le peuple, délivré des Maures et des Espagnols, fort, libre et jeune, commençait de jouir des richesses que l'Orient déposait tous les jours au port de Lisbonne comme pour le remercier de l'œuvre grandiose de civilisation qu'il venait de faire.

L'*Auto de l'Ame* occupe une place toute spéciale dans l'œuvre de Gil Vicente.

Il a relégué toutes ses bouffonneries et ses farces pour s'y élever aux plus pures régions du mysticisme.

Ce qu'il y a de plus ingénu, de plus touchant dans le sentiment religieux se trouve dans le mystère. De toutes les œuvres de dévotion, c'est le *Mystère de l'âme* la plus simple, la plus sincèrement sentie. Elle résume la lutte de l'homme avec le génie du mal, et montre le triomphe du premier grâce à la miséricorde du Rédempteur. C'est un drame purement hiératique, déroulé dans une forme douce et suave, plein d'amour et de pureté inconnus aux choses de la terre.

Quand on lit les vers où l'ange parle à l'âme, on croit entendre la voix même d'un ange. Et comme il est ingénu, simple et humble, le parler de l'âme quand elle demande à l'ange de la protéger :

Ange qui êtes mon gardien  
Surveillez ma faiblesse  
Charnelle,  
De toutes parts ayez soin  
Que ma précieuse richesse  
Principale  
Ne se consume pas...

Le vicomte d'Auguella, dans une étude aussi approfondie que précieuse sur Gil Vicente, consacre une trentaine de pages à un examen critique du *Mystère de l'âme*. Il y trouve une évidente analogie avec le *Faust* de Goethe.

Je tâcherai de vous donner une vue très rapide sur cette curieuse confrontation qui devient d'un très vif intérêt au moment de la parution de cette traduction française, la première qui ait été faite de ce mystère.

Il nous est impossible de savoir aujourd'hui d'une façon certaine si Goethe a connu les œuvres du fondateur du théâtre portugais. C'est possible puisque les moyens de le connaître ne lui ont pas fait défaut. Peut-être que l'intérêt d'Erasmus pour Gil Vicente, qu'il appelait le Plaute portugais, a éveillé la curiosité de Goethe.

Quoi qu'il en soit, Gil Vicente, observe d'Auguella, n'a pas enfermé son sujet dans un tableau aussi concret et aussi réaliste que le fit le poète allemand dans la première partie de sa célèbre tragédie. Il l'idéalise tout de suite, l'esquisse de pure inspiration, l'ébauchant dans des contours vagues, éthérés, sans le naturalisme de l'existence. En simplifiant l'effet, il l'a augmenté.

Voici l'heure de la tentation. Le *diable* cherche prudemment à éveiller le doute dans l'âme ingénue, mêlant l'erreur à la vérité, posant de subtiles interrogations. Le Méphistophélès de Goethe n'est pas moins rusé, mais il est vulgaire et grossier dans la forme. Il est insolent et débauché; ses réponses sont brutales.

Mais, bref, tous deux parviennent à affaiblir la volonté. Déjà l'âme hésite en réponses évasives, n'a pas de critère propre, obéit à la suggestion du milieu

où elle se trouve. Quand Méphistophélès conseille à Marguerite de prendre un amant, celle-ci dit lassement et sans pudeur : « Il n'est pas d'usage ici ».

Chez Gil Vicente, l'ange cherche l'âme, essaye de la sauver par des paroles sévères, marquant nettement la responsabilité de la chute. Et il est curieux de noter comme les deux personnifications, l'ange et le diable, maintiennent, durant toute l'action, les attributs de leur caractère. Tandis que l'ange jouit d'une paix céleste, d'une sérénité divine, même dans les accusations les plus ardentes, Satan est l'antithèse de cette charmante majesté ; il est turbulent, astucieux et pervers.

L'analogie de ces deux œuvres est plus frappante encore si nous confrontons les deux scènes de la tentation — celle des bijoux — et il en coûte de croire que le poète allemand n'a pas connu le mystère de Gil Vicente.

Il y a une extraordinaire ressemblance entre l'Ame et Marguerite. Mais, tandis que, dans le *Faust*, la vie est supposée réelle, les personnages existants ; dans le mystère du poète portugais, tout est éthéré, allégorique et pure manifestation d'une vision spirituelle.

La situation où se trouve le Méphistophélès de Goethe ne diffère pas moins de celle où vit le diable de Gil Vicente, quand un chœur d'anges emporte le corps de Faust. Seulement on trouve, à l'avantage de Gil Vicente, en plus de la priorité de la création, plus de vérité, de précision, de clarté.

Il y a, dans le *Faust*, comme un écho de la pensée créatrice de l'*Auto da Alma*. Et le vicomte d'Aguella, faisant noter que, hasard ou non, la priorité de la conception appartient à notre poète, termine son étude sur l'opinion d'un écrivain illustre qui préfère le symbolisme quelquefois trivial du Mystère de l'Ame à la fantasmagorie nébuleuse de la deuxième partie du *Faust*.

Ducarme dit que l'oraison que le poète a mise dans la bouche de saint Augustin est d'un tel sublime qu'elle semble avoir été inspirée par la muse douloureuse du *Stabat*. Il ajoute que rarement la poésie chrétienne s'est élevée à de tels accents. La force, la grâce, la tristesse sainte produite par la croix, les extases de la foi, tout cela gémit et défaille de douleur dans cette oraison.

Il suffisait qu'il y eût cette perle dans le *Mystère de l'Ame* pour déterminer la supériorité de Gil Vicente dans cette branche de la littérature portugaise et espagnole. L'imprévu de cette poésie délicate, qui jaillit avec un tel brillant, donne la mesure de ce que fut et de ce qu'aurait pu être dans un autre milieu Gil Vicente.

« Où il s'élève, a dit un critique français, il a d'admirables accents ; il a le secret des grâces qui sont restées l'apanage de son peuple, la sève poétique circule abondante dans sa langue libre, souple, éclatante. »

Voilà, mon cher Vandervelden, ce que j'ai cru devoir vous dire d'essentiel au sujet de Gil Vicente. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de n'avoir pu pousser plus avant cette étude, mais je crains fort qu'elle ne dépasse déjà la place dont vous disposez.

Je m'en excuse à nouveau, et reste dans ces sentiments tout à vous, très cordialement.

LUIS D'ALMEIDA BRAGA.

# Le Mystère de l'Âme

par GIL VICENTE

---

à PAUL CLAUDEL *cette traduction est respectueusement dédiée.*

## *Figures :*

L'ÂME.	SAINT AMBROISE.
L'ANGE GARDIEN.	SAINT GÉROME.
L'ÉGLISE.	SAINT THOMAS.
SAINT AUGUSTIN.	DEUX DIABLES.

Ce mystère a été composé à la demande de la très dévote Reine Dona Léonore, et joué devant le très-puissant et noble roi, Don Emmanuel, son frère, par son ordre, en la ville de Lisbonne, au palais de la Ribeira, dans la nuit du Vendredi-Saint de l'ère du Seigneur l'année quinze cent et huitième.

## *Argument*

Tout comme il est très nécessaire qu'il y ait des auberges sur le chemin pour repos et réfection des voyageurs fatigués, de même il est chose très convenable de rencontrer dans cette vie passante une hôtellerie pour réfection et repos des âmes qui vont voyageantes vers l'éternelle demeure de Dieu.

Cette hôtellerie des âmes est l'autel; les aliments : les insignes de la passion; et de cette perfiguration traite l'œuvre suivante.

*(Une table est dressée; devant se trouve un siège. La mère Sainte Eglise entre suivie de ses quatre docteurs : Saint Thomas, Saint Jérôme, Saint Ambroise, Saint Augustin. Celui-ci dit) :*

AUGUSTIN. — Il est nécessaire, amis, que dans cette triste course de la vie, par les insidieux périls des ennemis, il y ait quelque manière d'asile; parce que l'humaine nature, passagère et débile, veut du repos en divers temps.

Dans cette course glorieuse qui mène à l'éternelle récompense, il fallait une hôtellerie, pour les âmes.

Hôtellerie pleine de provisions, garnie d'une table en lumière claire attendant toujours chargée de ces aliments et réfections que le Fils de Dieu sur la croix gagna en souffrant.

Sa mort fut un pacte par lequel, pour nous donner le Ciel, il nous donna sa vie avec angoisse.

En le condamnant on jugea la Paix, mais on la dispensa à tous.

Le fruit de sa mort fut donc que la sainte hôtelière, la Mère Eglise, console, à ses frais, à cette table, l'âme voyageante, lui donnant la connaissance du Père et l'ange gardien pour précepteur.

Si l'âme qui lui est confiée va s'affaiblissant et défaillant, en arrivant à cette hôtellerie elle guérit.

*(Vient l'ange gardien suivi de l'âme ; il dit) :*

L'ANGE. — Ame humaine, formée d'aucune chose, faite très précieuse, de corruption séparée, émaillée dans la forge parfaite, glorieuse plante mise dans cette vallée pour donner de célestes fleurs odorantes et pour être transplantée sur les cimes où s'épanouissent les merveilles plus merveilleuses que les roses, vous êtes plante et voyageuse, car quoique vous demeuriez, vous remontez vers votre origine.

Votre véritable patrie est d'être héritière de la gloire que vous gagnerez.

Allez vite!

Ame bienheureuse, des anges tant aimée, ne dormez pas.

Ne tardez pas un instant, la journée sera bientôt finie si vous attendez.

L'ÂME. — Ange, qui êtes mon gardien, surveillez ma faiblesse charnelle.

De toutes parts ayez soin que ma précieuse richesse principale ne se consume pas.

Entourez-moi toujours, car je sors craintive du combat.

O précieux défenseur, ma faveur! Votre épée lumineuse me défende sans cesse!

Ayez toujours surveillance sur moi, j'ai peur de broncher et de tomber.

L'ANGE. — C'est pourquoï je suis venu et j'y veillerai.

Mais encore faut-il que vous m'aidiez à résister.

Que richesses ni procès ne vous occupent de leurs vanités, surveillez-vous vous-même; car pompes, honneurs, biens et frivolités ne sont qu'obstacles et combats.

Comme moyen de rendre votre état glorieux, votre libre arbitre, exempt, affranchi, puissant, vous est donné par le divin pouvoir.

Encore votre libre intelligence et libre volonté et la mémoire, afin que vous vous souveniez toujours que vous êtes créée par lui pour la gloire.

Et comme Dieu vit que le métal où il vous mettait en épreuve pour mériter, était fragile et périssable, il m'envoya à votre aide et défense.

Allons notre chemin.

Prenez garde de retourner, car l'ennemi mettra mille traverses à votre gloire.

N'écoutez pas Satan, votre péril.

Persévérez au soir de votre journée et souvenez-vous que l'esprit, qui est la sentinelle contre le péché, chemine sans crainte vers la patrie.

Du chemin que vous tenez, ne tombez pas dans les pièges infernaux, dans les rets de la tristesse ténébreuse; les gloires suivent votre beauté.

*(L'Ange avance; le diable vient et dit) :*

LE DIABLE. — Si vite, si délicate, blanche colombe, où courez-vous ?

Qui vous trompe et vous entraîne fatiguée par la route, que vous ne sentez seulement pas que vous êtes humaine ?

Ne cherchez pas à vous tuer.

Vous êtes encore en âge de grandir, il y a du temps pour s'amuser et du temps pour voyager; vivez à votre aise et ayez plaisir!

Jouissez, jouissez des biens de la terre !  
 Cherchez seigneuries et richesses !  
 Qui de la vie vous exile dans la triste montagne ?  
 Qui vous parle de délires au lieu de plaisirs ?  
 Cette vie est repos, doux et bénin, n'ayez soin d'autre paradis ! Qui vous met en raison autre asile ?

L'ÂME. — Ne me retenez pas, il faut que j'aïlle; d'autres soins m'occupent.

LE DIABLE. — Eh ! reposez en ce monde, tous en font autant.

Les richesses ne sont pas en vain, ni les plaisirs, ni les festins; tous sont pures passions des créatures et créés pour elles.

Egayer sans cesse votre passage; reposez, puisqu'ils ont reposé ceux qui passèrent par ce pèlerinage où vous peinez.

Ce que veut la volonté, tout ce que le corps désire, tout se fait.

Moquez-vous de qui voudra vous blâmer et tâchez de vous martyriser sans profit.

A votre place, je m'en retournerais.

Vous allez si triste, si affligée, que c'est vraiment malheureux.

Madame, vous êtes maîtresse et commandez, vous ne devez rien à personne soyez libre !

L'ANGE. — Suivez-moi ! qui vous retient ?

Comme vous cherchez calmement la gloire !

Oh ! mon Dieu ! oh ! suprême bien, personne n'estime plus la victoire de se sauver !

Âme précieuse, la fatigue vous tient-elle déjà ?

Tombez-vous si vite en défaillance ?

Soyez courageuse !

O ! comme vous viendriez pressée et désireuse si vous voyiez le butin de cette journée !

Marchons ! Marchons !

Prenez courage, âme sainte, âme choisie !

*(L'Ange avance, Satan recule.)*

LE DIABLE. — Quelle vanité et quel excès suprêmes !

A quoi bon tant de hâte ?

Ayez vie !

Vous allez déconsidérée, déchaussée, pauvre, perdue, complètement, vous ne portez même rien qui soit vôtre.

Affligée, vous passez cette vie en sottise !

Prenez plutôt cette robe de soie, passez les bras par ici.

Maintenant, attendez.

Oh ! qu'elle vous sied royalement !

Vraiment, cela me paraît bien !

Maintenant, marchez.

Vous avez besoin de chapins de Valence ! — Les voilà.

Vous voici femme enfin à plaire !

Pliez les bras, hardiment.

Bien.  
 Promenez-vous fièrement.  
 D'ici par là, de là par ici, suivez votre fantaisie.  
 Maintenant, vous êtes belle comme la rose.  
 Tout est pour le mieux.  
 Reposez.

*(L'Ange retourne à l'Ame, disant :)*

L'ANGE. — Que faites-vous là ?

L'AME. — Ce que je vois faire par le monde.

L'ANGE. — Oh ! âme, vous allez vous perdant, vous courez vers l'abîme, vous perdez le chemin acquis et vous errez !

Vous avez traité en marchand le corsaire Satan et de libre volonté !

Oh ! prenez de la peine, car la Vierge glorieuse vous attend.

Priveriez-vous la principauté de son héritier ?

Répudierez-vous votre gloire et vraie patrie ?

Quittez aussitôt ces chapins et ces traînes si excessives dont vous allez chargée.

Que la mort ne vous prenne pas si bien mise.

Qu'on ne vous enterre pas avec de tels désirs !

L'AME. — Venez ! donnez-moi votre main.

Allez ! que je vous suive s'il m'en reste la force.

*(L'Ange avance, le Diable recule.)*

LE DIABLE. — Toutes choses, avec raison, ont saison, Madame. Croyez-en mon opinion.

Vient le temps où l'on s'amuse, le temps où l'on croît et celui où l'on ordonne et triomphe et amasse et acquiert ce qu'on peut de la prospérité.

Il est encore trop tôt pour mourir.

Il y a du temps pour se repentir et aller au Ciel.

Mettez-vous à la mode de la cour, de cette façon votre beauté vivra en son naturel.

A quoi donc servirait l'or et la pierre précieuse et le brocart et la soie ? à quoi ?

Ayez foi qu'ils sont destinés à des âmes plus heureuses.

Voici un collier d'or, très bien émaillé et dix bagues.

Maintenant vous êtes à marier et à galantiser.

Mirez-vous en cette glace et vous saurez que je n'ai voulu vous tromper en rien.

Mettez ces boucles chacune en son oreille ; faites vite, car qui veut acquérir des biens saisit l'occasion.

Maintenant, je m'en vais content.

L'AME. — Oh ! comme je suis précieuse, si propre à servir.

Et comme une sainte qu'on adore !

L'ANGE. — Oh ! âme impitoyable, entêtée, on devrait vous fuir plutôt que vous garder.

Vous mettez terre sur terre, car ces ors ne sont que boue.

O seigneur! pourquoi permets-tu cette tentation qui relègue au royaume de la confusion ton labeur ?

N'alliez-vous pas moins embarrassée et plus libre, par avant ?

Vous voilà chargée et gênée de choses qu'il faudra abandonner un jour ;

Tout cela se décharge au port de la sépulture.

Âme sainte, qui vous aveugle et vous charge d'un vain malheur ?

L'ÂME. — Cela ne me pèse rien, mais la faible nature m'embarrasse.

Je ne puis faire un pas que je ne sois fatiguée, telle est ma faiblesse, tant la grâce me fait défaut.

Messire, laissez-moi, je me sens incurable et déjà engagée à ce point...

L'ANGE. — Au moins faites deux pas jusqu'où demeure celle qui détient le céleste remède.

Vous y trouverez repos et réconfort, car l'hôtesse n'a pas sa pareille pour accueillir ceux qui viennent affligés et pleurants.

L'ÂME. — Est-ce loin d'ici ?

L'ANGE. — Tout près.

Prenez courage, ne défaillez pas.

Et marchons,

Car la guérison vous y attend pleine et entière.

Tout ce que vous désirez y sera accordé.

L'hôtesse est si pleine de grâce,

Elle vous fera tant de faveurs...

L'ÂME. — Qui est-elle ?

L'ANGE. — C'est la sainte mère Eglise—et ses saints docteurs sont auprès d'elle.

Vous sortirez de là légère, pleine du Saint Esprit et très belle.

Oh ! âme soyez courageuse ; encore un pas, il vous en faudra moins pour devenir l'Épouse.

LE DIABLE. — Par grâce, un moment, où allez-vous ?

Cette hâte excessive est déjà folie !

Comment ! vous qui doutez, consentez-vous à suivre l'Église, dans la fleur de l'âge ?

Donnez-vous, donnez-vous au plaisir ; il y a trop d'heures dans le cours des années futures.

Et pour celle où la mort viendra, comme on veut s'y pardonner tous les torts de l'âme.

Récapitulez vos biens ; certains droits acquis sur quelques hameaux restent en souffrance.

La perte d'une belle rente est fâcheuse.

C'est un débat que vos parents n'ont pu tirer au clair ;

Au fait, une bagatelle, une difficulté dont un rire triomphe.

Citez les parties mardi que ces droits ne se prescrivent pas et ayez bon sens.

L'ÂME. — Silence ! par l'amour de Dieu !

Laissez-moi, ne me poursuivez pas !

Il suffit que vous retardiez les héritiers du ciel.

En vos combats la vie se dissipe.



Laissez-moi purifier ce que vous, cruel, avez corrompu sans vergogne.  
Car je ne peux ni fuir, ni atteindre à l'endroit où je me nettoierai de ce poison.

L'ANGE. — Voici l'auberge véritable et très sûre à qui veut la vie.

L'EGLISE. — O! que vous venez fatiguée et chargée!

L'AME. — Expirante, je cherche le bonheur!

L'EGLISE. — Qui êtes-vous? Où allez-vous?

L'AME. — Je ne sais où je vais.

Je suis sauvage.

Je suis une âme qui pécha mortellement contre le Dieu qui ma créée.

Je suis la triste, sans bonheur, créée resplendissante et précieuse, angélique en beauté, et de nature lumineuse comme le rayon brillant.

Mais à cause d'un sort mauvais et de méchancetés, diaboliques et violentes, je suis plus morte que la mort, sans repos, chargée de vanités vénéneuses.

Je suis la triste, sans remède,

Pécheresse obstinée, entêtée,

Par ma triste faute, très mesquine, à tout mal inclinée délicieusement.

J'ai exilé de ma pensée mes parfaites parures naturelles,

J'ai rejeté la prudence et me suis parée des défroques du monde,

Au lieu de mériter, je me suis perdue à chaque pas.

Je suis coupable.

Ayez pitié de moi, car j'étais aveugle à moi-même,

J'ai perdu mon innocence et je suis damnée;

Et pour révéler le pire, je sens ne pouvoir me repentir quand je le voudrais;

Ma triste pensée, d'essence libre, ne veut pas, comme d'habitude, m'obéir.

Secourez-moi, bonne hôtelière, car la main de Satan m'a touchée,

Et déjà je suis tant échappée à moi-même que j'ignore si j'avance ou recule et comment je marche encore.

Nourrissez ma faiblesse d'une substance sacrée, car je pérís.

Je vous en supplie par votre sainte noblesse si généreuse!

Ce que je mérite ne m'est que trop connu,

Je me reconnais coupable et devant vous je crie ma faute :

Madame, je veux logis, donnez-moi place, puisqu'Il a souffert pour nous qui nous absout,

Recevez-moi dans votre sein, manteau des délaissés, mère Eglise!...

L'EGLISE. — Venez vous asseoir ici, très doucement.

Car les mets sont préparés par Dieu le Père.

SAINT AUGUSTIN. — Jérôme, Ambroise et Thomas, mes piliers, servez ici mon amour, et choisissez le meilleur

Et vous, âme, venez goûter de célestes aliments.

Allez à l'office bénit; il faut replier cette âme sur soi, afin qu'elle mérite d'achever le chemin où elle s'arrêtait.

Puisque Dieu l'a portée ici, il ne faut pas qu'elle se perde.

*(Cependant, Satan s'agite en mille contorsions. — Un autre diable survient et dit :*

DEUXIÈME DIABLE. — Que vous êtes agité !

PREMIER DIABLE. — Je brûle au feu du chagrin.

DEUXIÈME DIABLE. — Que vous arriva-t-il ?

PREMIER DIABLE. — Je suis si furieux d'être joué, que je ne peux trouver de repos qui me serve.

Je tenais une âme, trompée, presque embrasée pour l'inferral...

DEUXIÈME DIABLE. — Et qui vous l'a ravie ?

PREMIER DIABLE. — Celui qui porte l'épée.

DEUXIÈME DIABLE. — Il m'a fait la pareille.

J'avais une âme vaincue, sur le point de se perdre de désespoir,

Elle s'était livrée à nous et déjà je la traînais pour l'emporter quand il lui arracha des flots de larmes.

J'ai blasphémé et mes cris ont retenti par les monts !

Mais qu'importe ! Ce qui est perdu est perdu !

Je gagnerai demain et nous l'emporterons.

PREMIER DIABLE. — Ce n'est pas mon sentiment !

Je retournerai à cette âme et nous verrons !

Quand elle quittera l'église, je reviendrai la caresser et saurai tâter, durant sa marche, si elle vainquit dans ce combat.

*(L'Âme entre suivie de l'Ange.)*

L'ÂME. — Ne me délaissez pas, Monseigneur Ange gardien !

Oh ! incrédules, ennemis, que voulez-vous de moi ?

Ne suis-je pas hors de la haine de mon Dieu ?

Allez, tentateurs, laissez-moi me délecter à ce banquet choisi, apprêté pour les pécheurs avec les douleurs de notre Rédempteur, le Christ crucifié.

*(Ces choses étant, l'Âme s'assied à table et l'Ange se met, debout, à son côté. Viennent les Docteurs, portant quatre plateaux couverts ; ils chantent le « Vexilla regis prodeunt ». Après qu'ils ont déposé les plateaux sur la table, saint Augustin dit) :*

SAINT AUGUSTIN. — Invitée, dans cette demeure céleste, il faut, Madame, vous écarter et vous transporter loin de toute chose mondaine et trompeuse.

Fermez les yeux de la chair.

Mettez aux fers les appétits damnés, guide de l'inferral.

Car vous cherchez les chemins salutaires des repentis.

L'ÉGLISE. — Bénissez la table, Monseigneur.

Et pour consolation de l'invitée soit dite l'oraison des douleurs, consacrée aux souffrances de la glorieuse passion.

Et vous, Âme, priez en contemplant les vives douleurs de Notre-Dame.

Vous autres, répondez, puisque, jusqu'à ce jour, vous en avez fait autant.

Oraison de SAINT AUGUSTIN. — Haut Dieu, merveilleux, qui avez visité le mondesous la forme humaine, dans cette vallée de craintes et de larmes, vous nous avez montré votre gloire, souveraine.

Votre fils délicat, chéri de la divinité et de la nature, fut couvert de plaies et vidé de sang par notre maladie et vile faiblesse.

Oh ! roi des cieux, Dieu haut, très puissant, essentiel, qui pour l'homme que vous créâtes avez abaissé votre état glorieux au rang de l'humaine nature !

Et votre fille, votre mère, votre épouse, la vierge Marie, douce colombe glorieuse. Oh ! comme elle pleurait quand son Dieu souffrait !

Oh ! larmes précieuses distillées dans un cœur virginal, sources de toutes douleurs, ouvertes aux yeux de la perfection !

Qui pourrait en recueillir la moindre y verrait clairement la douleur, la peine et la souffrance avec lesquelles, Vierge, vous avez pleuré votre amour !

Et quand vous étiez expirante, à défaut de vos larmes taries, celles de votre fils, de votre vie, coulaient ; alors que se sentant percé de la souffrance de vous voir ainsi et souffrant de votre douleur plus que de la sienne, il pliait sous le poids d'un double tourment.

Oh ! si une telle douleur pouvait s'étaler !

S'il se pouvait faire que nous voyions votre âme quand on cloua le Rédempteur sur la croix !

Oh ! belle et ravissante figure !

Oh ! divine splendeur ! qu'avez-vous senti quand la croix s'est dressée, élevant le fils céleste, né de vos flancs ;

Quand vous vîtes au-dessus de la foule monter votre joie couverte de plaies, suppliciée, et que ses yeux rencontrèrent les vôtres, les vôtres, mère du mort marqué d'infamie !

Oh ! reine délicate, sainteté mystérieuse, qui ne pleurerait à voir expirante l'avocate, la force de notre vie !

AMBROISE. — Ainsi pleurait Jérémie sur la montagne de Sion, au temps passé, pressentant dans le Messie notre rédemption.

Ses larmes tombaient sans joie ; il pleurait Jérusalem l'homicide, tuant contre nature son Dieu, incarné à Bethléem.

JÉROME. — Car il voyait le Saint Agneau devenu la proie des loups, humble, bafoué, condamné au martyre de la croix et sa face blanche et belle couverte de crachats.

AUGUSTIN. — Voici la bénédiction du Père Eternel,

Et du Fils qui pour nous a tant souffert,

Et du Saint-Esprit consubstantiel que l'Eglise vous donne dans son amour.

L'EGLISE. — Voici l'eau pour les mains.

AUGUSTIN. — Il faut vous laver dans les larmes de votre repentir et pleinement.

Après vous vous essuyerez avec une belle touaille bien ouvrée avec la soie des veines pures de la Vierge immaculée.

Elle fut choisie entre toutes, tordue par une nuit d'amertume, parfaite et achevée au sein des douleurs.

Vous n'y pourrez pas sécher vos yeux, car les tristes lacets ne le permettent pas.

Vous trouverez d'avert et de revers des points qui déchirent le cœur. \*

Vous verrez sa triste trame naturelle contrepoincée de tourments et l'image de Dieu créateur en agonie.

*La touaille dont il est question est la Véronique que saint Augustin prend d'entre les plateaux et montre à l'Âme : la Mère Eglise et les docteurs se prosternent et l'adorent, chantant : « Salve Sancta Facies ». Après, la Mère Eglise dit :*

L'ÉGLISE. — Voici le premier mets.

JÉRÔME. — Ce premier aliment, Madame, fut apprêté sans joie, en un triste jour par la cruauté meurtrière.

Vous le goûterez épicé des pleurs de maintes douleurs, parce que les côtés du Messie, divin, pur et innocent, furent fouettés par amour de vous.

*L'aliment dont il est question sont les fouets de la flagellation. Les docteurs les sortent des plateaux et les présentent à l'Âme. Tous se prosternent et adorent, chantant « Ave flagellum ». Jérôme dit ensuite :*

JÉRÔME. — Cet autre mets contient l'aliment que vous ruminerez en contemplant la douleur que le maître du monde souffrit pour votre salut.

Il en vint un tourment imprévu qui brûla son cerveau.

Il le permit afin de redresser la raison qui manquait à la vôtre.

Et pour vous gagner le paradis il a souffert cela.

*Le mets dont il s'agit est la couronne d'épines. Les docteurs la tirent des plateaux, se prosternent et chantent : « Ave Corona spinarum ». Le chant terminé la Mère Eglise dit :*

L'ÉGLISE. — Un autre suit de même nature.

JÉRÔME. — Ce troisième aliment fut préparé sur le bois de la croix en trois lieux de douleur.

On ne sait quel fut le plus grand et quel est le plus précieux.

On le mange avec grande tristesse, parce qu'il fut apprêté sous les yeux de la Vierge glorieuse,

Quand elle vit crucifier son trésor et percer sa perle précieuse.

*Saint Augustin montre les clous ; tous se prosternent et les adorent chantant : Dulce Lignum, dulcis clavus. L'oraison achevée l'Ange dit à l'Âme :*

L'ANGE. — Vous ne savez de quelle manière se mange le dernier aliment. Dépouillez maintenant ces attifets.

Ils enlaidissent les âmes et sont moyens d'empêcher les mortels de descendre en soi.

*L'Âme se dépouille de la robe et des bijoux que l'ennemi lui avait donnés.*

AUGUSTIN. — Oh âme bien conseillée qui rendez ses biens à Satan et à la Terre les siens,

Voici que vous irez allégée par la route ;

Car, par la foi, vous avez remporté grande victoire.

L'ÉGLISE. — Voici le dernier mets.

JÉRÔME. — Le quatrième aliment est de telle perfection, de telle valeur et de tel prix que l'entendement divin l'élabora avec mystère au sein du ciboire virginal de la divinité même, et après consécration le présenta au Père éternel en offrande.

*Saint Jérôme présente à l'Âme un crucifix qu'il tire d'entre les plateaux. Les docteurs se prosternent et l'adorent, chantant « Domine Jesu Christe; » après l'Âme dit :*

L'ÂME. — Avec quelle force, avec quel esprit vous donnerais-je de tristes louanges, moi qui ne suis rien et vous vois, Dieu infini, sous le coup de telles douleurs et de telles tristesses!

Ne suis-je point coupable?

Comme vous êtes abattu, Fils du Dieu immortel!

Qui vous tua, Seigneur, qui osa vous condamner, vous, Dieu de l'Univers, auteur de toute vie!

AUGUSTIN. — Le fruit de ce banquet, qui sur cet autel vous fut servi avec amour, nous irons tous le cueillir au verger où repose le Rédempteur.

*Et tous se prosternant avec l'Âme, entonnent le « Te Deum laudamus » et adorent l'autel.*

JOS. VANDERVELDEN.

Gand, juin-juillet 1913.

LUIS D'ALMEIDA BRAGA.



# Le Soleil brûle

---

Le soleil brûle en un ciel trop précis... Seigneur,  
Accordez-moi très doucement, je vous en prie,  
La douce force d'être heureux loin du bonheur !

Loin d'un bonheur trop évident, loin d'un bonheur  
Comme ce soleil dur en sa flamme assouvie,  
Qui frappe, comme un gel strident, les tendres fleurs!

Peut-être faudrait-il que mon cœur fût ainsi,  
Cœur lumineux et violent, cœur sec, cœur d'homme,  
Au lieu de s'attarder aux matins attendris...

Peut-être faudrait-il que mon cœur fût ainsi...  
Pourtant, voyez, je suis encor, Seigneur, en somme,  
Un enfant. Le matin délicieusement

Me tient, loin du soleil qui brûle, et de la vie...  
Les fleurs qui vont mourir sont de tendres amies,  
Et je voudrais naïvement ne point mourir !

Et puisqu'il me faudra bientôt, Seigneur, mourir,  
Accordez-moi très doucement, je vous en prie,  
L'intangible bonheur d'un simple et pur Désir.

R. E. MÉLOT.

# Les aveugles espérances.

Pour Edmond de Bruyn (1).



OICI que vous m'arrachez à la paix où je vis parmi les vases brisés et les marbres mutilés, qui furent des dieux, et que vous me traînez à la barre de *Durendal* : « Cet archéologue est monté au Parnasse. Oûi ou non aperçoit-on Byzance de là-haut ? »

Puisque vous me découvrez, il me faut bien reconnaître que j'ai gravi le Parnasse, en dépit des préventions et des méfiances qu'incitent généralement à son égard les vers par trop fameux de Boileau.

« Παρήσον νιφόνετα θοοῖς διὰ ποσσὶ περήσας..... »

« ayant traversé le Parnasse neigeux de mes pieds rapides, » s'il m'est permis d'emprunter le langage du poète Panyasis, j'ai donc gravi le rocailleux Likaoura. Les pâtres qui, après m'avoir offert l'hospitalité de leur foyer et de leur frugal souper, m'y guidèrent au travers des ténèbres nocturnes, ne tentèrent pas de me faire voir Constantinople et ses coupoles. Il est vrai que c'était au lendemain de la guerre peu brillante de 1897, dans laquelle le Diadoque Constantin et ses Palikares s'étaient mués en cerfs, comme dit Aristophane, devant le Turc vainqueur. Byzance semblait alors bien plus reculée dans l'espace et dans l'espoir qu'elle ne l'est aujourd'hui que le Basileus Constantin Tourcoctone et Boulgaroctone règne glorieusement de la Crête au Rhodope.

Je vous avouerai, d'ailleurs, qu'Apollon ne nous fut guère clément ce matin : il s'élevait resplendissant à l'Orient, qu'avait entr'ouvert l'Aurore aux doigts de roses. Sans doute croyait-il éclairer des poètes, mais voyant que nous n'étions que d'indignes archéologues, manieurs de pioches et non de lyres, il nous envoya, tout à coup, un ballot de nuages glacés qui nous noya dans son ouate opaque.

Combien de temps restâmes-nous là-haut, mes compagnons et moi, cherchant à nous réchauffer, tapis les uns contre les autres, et blasphémant le saint nom de Phoebus?... Enfin Borée, nous prenant en pitié, voulut bien ouvrir, de son souffle puissant, quelques fenêtres dans le mur immense qui nous entourait et derrière lequel il devait se passer quelque chose. Ainsi nous fûmes dédommagés de notre longue attente, par des échappées sur des golfes bleus et des montagnes dorées. Une brèche plus large que les autres nous découvrit au

---

(1) Voir *Durendal*, septembre 1913 : *Vues sur Byzance*.

loin, la silhouette dentelée de l'Eubée. Elle se découpait nettement sur la mer, dressée, telle une muraille circulaire, à hauteur d'horizon. Et plus à l'est se devinaient les contours estompés des Cyclades...

Certes ce n'était pas encore Byzance, mais c'étaient les premières pierres de ce gué géant qui fait qu'une barque peut passer de Grèce en Asie, de Crète en Thrace, avec la même facilité qu'un piéton saute de roc en roc, au travers d'un torrent, en dépit des tourbillons et des abîmes.

Comme au temps du roi Minos, aujourd'hui encore les frères caïques hellènes s'en vont, par petites étapes, sans boussole, d'une île à l'autre, pourvu que le vent souffle quelques heures. En quelque endroit que leur négoce ou les fortunes de la mer les obligent à aborder, les marins sont certains d'y rencontrer des habitants de leur race, parlant leur langue.

Jadis c'était vers l'Apollon Délien, aujourd'hui c'est vers la Panaghia de Tinos, que de tous les rivages hellènes les pèlerins affluent. De la terrasse qui précède le sanctuaire l'on distingue, par un temps clair, le Cinthe et à ses pieds on devine la blanche étendue des ruines de l'Hieron de Délos. Les dieux ont pu changer de noms et de formes, mais après de longs siècles, les mêmes besoins religieux, unis aux communs sentiments de race, réunissent encore les hommes en un même centre, à peine déplacé. Cependant la « Toute Sainte » n'est pas la légataire universelle d'Apollon. Les prêtres avisés de celui-ci avaient su faire de son sanctuaire la première place de banque et de commerce de l'archipel. C'est Syra, étageant ses maisons blanches non loin de là, qui a hérité de la prospérité commerciale de l'île sacrée car en dépit des bouleversements économiques amenés par les progrès de la navigation, il fallait un centre d'échanges, à mi-chemin, entre les rives de ce lac grec qu'est restée la mer Egée.

En effet, elle est restée un lac grec en dépit des douaniers loqueteux et faméliques du Sultan, fumant, sur les môles des îles et des côtes asiatiques, résignés, l'éternelle cigarette qu'ils n'achèvent jamais.

Ainsi, dans les temps très anciens, les archers du grand Roi montèrent, quelque temps, la même garde...

\*  
\* \*

Certes tout ce qui, il y a cinquante ans, excitait la verve d'About, est loin d'avoir disparu de la Grèce contemporaine.

La prétention des Grecs actuels de s'annexer l'admiration et l'amour que nous avons pour la Grèce antique, est horripilante.

N'ont-ils pas voulu imposer aux humanités l'enseignement de la prononciation moderne iotacisante, comme si c'était pour le plaisir de converser avec eux que des milliers d'écoliers suaient sang et eau sur l'*Iliade* et sur l'*Anabase* ?

C'est tout juste s'il n'y a pas à Athènes une société des « enfants des combattants de Marathon ».



Ce qu'il faut laisser aux Grecs, tant *autochtones* qu'*hétérochtones*, c'est une conscience très vive de leur nationalité. Comme jadis les colonies les plus lointaines rivalisaient de piété généreuse à l'égard des sanctuaires de la mère patrie, ainsi les Grecs de Smyrne, de Constantinople, d'Odessa, d'Alexandrie, de Marseille, voire de Londres et de Chicago, comblent la métropole de leurs bienfaits. On vous aura montré à Athènes, non sans quelque naïf orgueil, des monuments de marbre trop neuf, un stade trop éblouissant et au Pirée, sous le grand pavois du triomphe, des cuirassés dus à la munificence d'Hellènes habitant au loin.

Beaucoup sont certes des émigrants, mais dans maintes villes de l'Orient méditerranéen, *la Grande Grèce*, les Grecs, qui y sont majorité, perpétuent la lignée des lointains fondateurs.

Je ne vous referai pas les statistiques, que nos journaux ont découpées, à l'envi, dans les *Temps* et les *Times*, mais je vous rappellerai qu'à Byzance, que vous souriez de leur voir convoiter, il y a quatre cent mille Grecs, parmi les Turcs, les Arméniens, les Juifs, et cette population polymorphe et inquiétante, sans race déterminée, les Levantins...

Vous reconnaîtrez que les Grecs ont des raisons au moins aussi bonnes que le Tsar Ferdinand et ses Bougres de désirer Constantinople.

Quel crève-cœur ç'eût été pour eux si leurs anciens alliés avaient été les premiers à rétablir le culte chrétien sous la coupole de la Divine Sagesse, comme ils en avaient témoigné l'intention en annonçant, ainsi que s'il s'agissait de l'inauguration d'une simple gare centrale, qu'ils y feraient célébrer la messe le 17 novembre dernier !

M'est avis qu'avant même d'avoir pris ouvertement l'offensive contre les Bulgares, les Grecs s'arrangèrent pour ne pas les aider à forcer Tchataldja. Car les Turcs dans la place, en dépit des Puissances jalouses et hésitantes, tout espoir est encore permis. La Turquie est, en effet, appelée à disparaître, et peut-être, non seulement d'Europe, mais encore de la carte du monde. Aucun doute n'est possible à cet égard. La désagrégation est proche.

Certes, on pourra le regretter, car la Turquie avait sa grandeur farouche et héroïque, et le Turc, une dignité exempte de tout « rastacouérisme » levantin.

Le Turc parti d'Europe, qui le remplacera ?

Voici les rêves fous qui prennent leur essor. La Macédoine et Salonique conquises, alors qu'il y a quelques années les Turcs menaçaient, presque, Athènes ! Vous m'objecterez que Salonique fut *achetée*, et non prise d'assaut. C'est vrai, car ce ne fut pas ses hussards que Constantin, diadoque alors, lança contre la ville cernée, mais la sonore *cavalerie de Saint-Georges* (une tactique anglaise que Constantin, roi, se garda de vanter, dans la chaleur communicative des banquets, comme il le fit alternativement pour la discipline allemande et l'organisation française.) Salonique fut gagnée à coups de livres sterling et non pas de canon.

Après tout, pourquoi cette victoire ne vaudrait-elle pas la Prise de Troie et cette ruse, le Cheval de Bois ?

Les Grecs d'aujourd'hui se sont montrés, en ceci, dignes descendants du subtil Odysseus ; ce qui prouve que la race antique survit en eux beaucoup plus qu'on ne l'admet généralement.

Sans doute ils ont hérité des défauts plus que du génie, mais il est déjà beau, qu'au travers des malheurs des temps, ils aient conservé quelques traits des ancêtres.

Le mirage du passé et surtout les leçons des pédants de collège nous ont laissé des Grecs antiques une image classiquement parfaite et froide. Beaucoup s'en sont dégoûtés, ou n'ont conservé pour eux qu'un respect fait d'indifférence.

Mais ceux qui ont lu Aristophane et regardé les peintures de vases, ont vu des hommes vivants là où on leur avait campé des modèles d'académie. Et si la chance leur échet de parcourir la Grèce, ils auront retrouvé, avec émotion, dans la bouche des pâtres qui les accueillent dans leur hutte avec une majesté patriarcale, la question qu'Alcinoüs adressait à Ulysse errant : Qui es-tu et d'où viens-tu d'entre les hommes? Que de fois nous dûmes narrer les péripéties de notre voyage du pays des Hyperboréens à la terre des dieux, et dire les raisons de notre vie vagabonde. Que de fois avons-nous songé aux *græculi* de la satire latine dans la boutique d'un de ces *Bakkals* beaux parleurs, cabaretiers, épiciers, usuriers et pis encore, que l'on rencontre toujours pareils d'Odessa à Marseille?

\*  
\* \* \*

Voilà que leur bonheur passe leur espérance, et qu'en quelques mois la Grèce libre voit presque doubler son étendue...

Vous souvient-il du message qu'Agamemnon envoya à Clytemnestre pour lui annoncer cette prise de Troie dont le souvenir s'est dressé dans le cœur de chaque Grec, le jour où tomba Salonique? La flamme messagère s'alluma de cime à promontoire, d'île à île, et en quelques heures la grande nouvelle arriva à Argos.

« Oui, tels étaient les ordres que j'avais donnés aux coureurs aux flambeaux. » proclame Clytemnestre dans cette saisissante scène de l'*Agamemnon*, et » l'un après l'autre, ils se le sont passé. Mais les vainqueurs furent le premier » et le dernier coureur... »

Le chemin de la flamme, à part la première étape, l'Ida resté turc, les Grecs l'ont parcouru ces derniers temps, et le drapeau blanc lamé de bleu flotte là où les bûchers se dressaient vers le ciel. Le chemin vers Byzance est plus qu'au trois quarts parcouru. Pardonnez à la candeur hellène de rêver aux feux de joie qui s'allumeraient le jour où la *Ville* serait conquise, la ville dont le nom turc même est grec (Istamboul : Ἰς τῆν πόλιν.)

Les mères grecques n'ont-elles pas depuis des siècles bercé leurs enfants en leur promettant « une Constantinople de sucre » ?

Filles de Prométhée, elles versent ainsi dans les cœurs ingénus « *les aveugles espérances* ».

JEAN DE MOT.

# Chronique du Mois

---

## Aux amis de la littérature

Excellente séance de rentrée. La salle gothique de l'Hôtel de Ville était comble et le spectacle de la grand'place, noire d'un millier de personnes qui n'avaient pu trouver la plus petite place, était certes inattendu.

Le comité, par une heureuse et respectueuse pensée, avait consacré cette réunion à la mémoire de CAMILLE LEMONNIER. Cette cérémonie fut digne du mort qu'on célébrait. M. Edmond Picard parla en termes émus de l'ami perdu, du grand indépendant et du grand honnête homme qu'il fut, et, racontant sa mort, il s'attendrit jusqu'aux larmes. En dépit des ans, l'éloquence d'Edmond Picard reste ce qu'elle était : souple et spontanée, inégale et inégalable. M. Maurice des Ombiaux lui succéda. Après un exode assez peu heureux où il fut question de géologie, d'histoire nationale et d'ethnographie, il évoqua l'œuvre de Lemonnier, non point tout entière, mais sous quelques-uns de ses aspects, mêlant à cette évocation de savoureux souvenirs personnels. Emile Verhaeren fit le troisième discours. Ceux qui ont déjà entendu la chaude et véhémence parole du poète, ceux qui connaissent sa sincérité passionnée, sa généreuse puissance de louange — marque, à coup sûr, de ceux qui sont très grands — peuvent deviner ce que fut l'éloge qu'il fit de son aîné. Ceux qui savent de quelle admiration il est entouré chez les littérateurs et les lettrés, peuvent deviner l'émouvante et inoubliable ovation qu'on lui fit...

P. N.

## Au Théâtre du Parc (1)

**M. Paul Spaak** toujours se cherche et se renouvelle. Il n'est pas de ceux qui s'étant trouvés une fois ne cessent d'imposer au public — ou de se laisser imposer par le public — la répétition d'eux-mêmes. **Camille** est le plus exquis des levers de rideau qu'on ait applaudi depuis longtemps. L'histoire en est simple et peut-être a-t-elle déjà été faite. Un jeune gentilhomme français — presque un enfant encore — se rend à Rome. Dans la voiture de poste il rencontre entre autres la Léonilda, vieille danseuse toujours jeune, Grambattista Zénale, acteur fat et facond, et le fils de celui-ci, Camille, avec lequel il se lie d'amitié. Arrêtés par un accident de la diligence, dans une auberge des montagnes, la Léonilda à force de coquetteries finit par enjôler le jeune Français et par le persuader de fuir avec elle. Survient Camille qui apprenant la chose, s'étonne, gronde doucement, se désole et finit par révéler ce qu'il est : Fidèle amie de Zénale costumée en homme pour se garder des

---

(1) Notre critique théâtral a été empêché d'assister à la représentation de la pièce de M. Maurice Donnay : *Les Éclairées*.

outrages des voyageurs. Et voici qu'Aymond s'aperçoit que c'est elle qu'il aime et il le lui déclare avec passion. Mais elle s'en ira douloureuse et résignée avec son pauvre devoir : elle a voulu sauver le jeune homme, elle l'a sauvé, elle enlaidirait en restant près de lui, son joli geste... M. Spaak a fait de cette fable un peu surannée un très joli poème dialogué qu'on écoute comme on savoure une musique. Les vers légers, tendres et spirituels se suivent en un rythme qu'on prévoit presque, tant il est naturel, mais qui reste pourtant toujours inattendu. Le beau métier que celui-là ! et le talent souple, nuancé, harmonieux, qu'une fois de plus il révèle. L'auteur de *Kaatje* et de *Damme* a été plus ému, plus profond, plus lyrique; il a joué avec de plus vastes symboles et évoqué des drames plus grands — il n'a jamais été charmant comme dans *Camille*.

MM. Gustave Rouget et Laumonier, MM<sup>mes</sup> Dudicourt et Camille Medal ont joué cette fine comédie de façon délicieuse.

Elle était suivie d'une pièce en trois actes : **Le Bonheur**, de **M. Albert Guinon**, qui est d'une élégante bassesse et d'une correcte impudeur, mais où une scène merveilleuse au second acte — le second acte tout entier peut-être — constitue la plus cruelle et la plus audacieuse analyse de l'amour profane ou de l'amour profané. Un prédicateur n'eût pas mieux fait. Cette crise est le point culminant de la pièce; elle est vivement menée, éloquemment dénouée, profondément, impitoyablement poursuivie. M<sup>me</sup> Borgos et M. Henry Bosc y sont pathétiques, frénétiques, abattus, parfaits.

P. N.

## Le premier concert populaire.

Le programme du premier concert populaire ne renfermait rien d'inédit, mais les œuvres étaient de choix et elles furent détaillées avec soin, mises en valeur par une exécution ferme et colorée. C'était pour la première fois que M. Lauweryns paraissait à la tête de l'orchestre des Populaires. Il dirige avec calme et autorité, imprimant aux masses sonores une fusion parfaite, très soucieux également des nuances. L'Ouverture d'*Euryanthe*, animée d'un élan soutenu et chantée avec un accent de triomphe, fut aussi remarquable par la solidité de ses assises rythmiques, tandis que l'ouverture du *Carnaval Romain*, finement dessinée, apparut pleine de verve et spirituelle à souhait. L'orchestre sut encore exprimer toute la poésie charmeuse de la Symphonie inachevée de Schubert. La Symphonie italienne de Mendelssohn eut moins de relief. Une distance assez appréciable, d'ailleurs, sépare ces deux créations de la Muse romantique et le véritable chef-d'œuvre de Mendelssohn dans le domaine de la symphonie, c'est l'*Écossaise*.

Le concours de Madame Destinn, cantatrice tchèque, ajoutait un intérêt de plus à cette audition. Dans deux fragments, l'un du *Freischütz*, l'autre de *Don Juan*, elle fit admirer la pureté, l'ampleur et l'étendue de sa voix et, au rappel, délicatement accompagnée au piano par M. Lauweryns, elle chanta avec une expression touchante la *Marguerite au rouet* de Schubert.

G. de G.

# LES LIVRES

---

Collection Les Maîtres de la Musique. — Jean-Jacques Rousseau, par JULIEN TIERSOT. — (Alcan, Paris.)

M. Julien Tiersot consacre à Jean-Jacques Rousseau musicien une étude compacte de deux cent cinquante pages. Le distingué musicologue y traite avec compétence et autorité une matière peu connue et, à ce titre, son livre est aussi intéressant qu'instructif. On considère généralement et à tort que dans le domaine musical l'action et l'influence du célèbre philosophe genevois sont demeurées d'ordre absolument secondaire. N'oublions pas que toute la jeunesse de Jean-Jacques (jusqu'à l'âge de quarante ans) fut presque exclusivement orientée vers la musique qui prit, durant cet espace de temps, la meilleure part de son activité. Le *Devin du village*, son œuvre la plus significative, fut représentée pendant trois quarts de siècle avec un succès toujours grandissant, coexistant auprès des chefs-d'œuvre de Gluck, jusqu'à leur éclipse commune et, comme le fait justement remarquer M. Tiersot, on peut dire que, sous l'impérieuse poussée du mouvement romantique, la bluette de Rousseau « tomba en bonne compagnie ».

Un des chapitres les plus curieux du livre est celui qui raconte la guerre des deux musiques (l'italienne et la française).

Tandis que l'harmoniste Rameau, personnifiant la musique selon la science, prenait la défense de la musique française, le mélodiste Rousseau, personnifiant la musique selon l'instinct, se faisait le champion de la musique italienne. Leur dissentiment portait plus sur des questions de forme que sur des questions de fond et « en somme, dans cette querelle entre un maître de l'art et un praticien de moindre habileté mais d'idées plus étendues, il faut avouer que ce ne fut pas le premier qui eut raison ». Du côté de Rousseau, il est possible que l'ardeur de la polémique lui fit parfois dépasser sa pensée. Cependant, il ne voulut point se faire « l'esclave d'un dogme, même formulé par lui » et lorsque Gluck eut vivifié la tradition française par ses chefs-d'œuvre, Jean-Jacques Rousseau en fut un des plus fervents admirateurs. C'est d'ailleurs moins comme créateur que comme initiateur et semeur d'idées que Rousseau doit nous intéresser ici.

En ses divers écrits sur l'art musical, et surtout dans son Dictionnaire de Musique qui fait une très large place à toutes les questions de théorie, l'auteur du *Contrat social* a maintes fois témoigné d'une prescience merveilleuse, notamment en ce qui concerne la subordination de la musique à la poésie, le rôle expressif de l'orchestre, la supériorité des sujets légendaires sur les sujets historiques comme base du drame musical, etc.

G. DE G.

**Collection Les Musiciens Célèbres. — Méhul, par RENÉ BRANCOUR. — (Paris, Laurens).**

En une étude très avertie, M. René Brancour ressuscite la physionomie attachante et raconte l'œuvre trop oubliée du très noble musicien que fut Méhul. Cette œuvre est considérable. Outre ses nombreux opéras, Méhul a écrit une messe solennelle d'une grande pureté d'inspiration, des symphonies s'apparentant à la manière de Haydn, des cantates patriotiques dont quelques-unes, le *Chant du Départ*, le *Chant du 25 Messidor*, sont demeurés justement célèbres. Si ses opéras en général n'ont pas eu tout le succès qu'ils méritaient, c'est que trop souvent le musicien fut desservi par le librettiste. Quoi qu'il en soit, *Euphrosine*, *Stratonice*, *Ariodant*, *Uthal* renferment des pages de premier ordre. Quant à *Joseph*, son chef-d'œuvre, « éternellement jeune en sa grandeur pathétique et sa noble sérénité », il a toujours conservé le rare privilège d'être unanimement admiré des musiciens, à quelque nation ou système qu'ils appartiennent. Wagner en le faisant étudier à une petite compagnie d'opéra se sentait « transporté dans un monde supérieur ». Et Weber : « La beauté de telles œuvres ne se prouve pas... Pour relever tous les mérites de ce magnifique poème musical, il faudrait des volumes... ». L'Allemagne a continué de penser comme l'immortel auteur d'*Obéron*, et le chef-d'œuvre de Méhul est demeuré au répertoire de toutes ses grandes scènes lyriques. A signaler aussi une fine analyse de l'ouverture du *Jeune Henry* où M. Brancour voit « le type premier du poème symphonique ».

La conception esthétique de Méhul fut d'ailleurs d'ordre très élevé. S'inspirant à la fois de Gluck et de Mozart, ses deux maîtres de prédilection, il pensait que « *l'expression musicale est une fleur suave, délicate et rare, d'un parfum exquis, qui ne fleurit point sans culture et qu'on flétrit d'un souffle...* que la musique étant fille de la poésie, entre un joli effet musical étranger à l'accent scénique ou au caractère des personnages, et une série d'accents vrais, mais non provocateurs d'un frivole plaisir, il n'y a point à hésiter. »

Quant à l'orchestration de Méhul que Berlioz admire profondément, Saint-Saëns affirme qu'elle est « très supérieure à celle de ses contemporains et le classe tout à fait à part des compositeurs français de son époque ».

Tous ceux qui connurent Méhul ne tarissent point d'éloges sur la beauté d'âme et de caractère du grand artiste. Arnault dit : « La générosité fut habitude en lui. S'il s'agissait d'un autre, je chercherais dans sa vie quelques traits pour le prouver ; quant à lui, je n'en connais qu'une preuve, c'est sa vie tout entière ».

G. DE G.

**Le sens intime de la Tétralogie de Richard Wagner.**

**La Chute. La Rédemption, par CARL DE CRISENOY. — (Perrin, Paris.)**

La littérature wagnérienne, qui constitue à l'heure qu'il est une vaste bibliothèque, s'enrichit encore chaque jour d'une nouvelle étude sur la

matière. Cette abondance de commentaires s'explique par le grand nombre d'idées que remuent les poèmes de Wagner, par l'étonnante richesse et la profondeur de leur vie symbolique, sollicitant sans cesse les réflexions du penseur. Le livre de M. de Crisenoy est de ceux qu'il convient de signaler. Son titre ne répond pas complètement à son contenu, bien que la majeure partie de l'ouvrage soit consacrée à la *Tétralogie*. L'auteur s'attache à y montrer l'importance qu'ont les idées de chute et de rédemption, non seulement dans la *Tétralogie*, mais encore dans *Parsifal*. Notant le symbole partout où il le rencontre, il examine et compare les deux épopées, la païenne et la chrétienne, et à ce point de vue spécial, il détermine avec perspicacité leurs rapports et leurs différences. Il est incontestable que cette analyse attentive témoigne d'une connaissance approfondie et d'une compréhension élevée de l'œuvre wagnérienne. Quelle est la signification de *Parsifal* au point de vue des tendances philosophiques et des aspirations religieuses de Wagner? Est-il permis d'en déduire légitimement l'orientation progressive de ce grand génie vers l'Idéal et vers les dogmes du Christianisme? Cette question est une de celles qui ont été le plus vivement discutées par la critique. Sur ce point, M. de Crisenoy se montre très explicite. Déjà il l'affirme en sa préface : « Parsifal est un symbole certainement plus lumineux et plus net que la *Tétralogie* ». Et il conclut : « Nous ne songeons certes pas à prétendre que Wagner ait été catholique ; mais ce que l'on peut reconnaître, c'est qu'il a toujours traité les sujets chrétiens avec un esprit catholique qui se révèle par autre chose que des détails ou des traits de peu d'importance. Le voyage à Rome de Tännhauser n'est pas un détail ; la présence réelle, le mystère eucharistique qui, dans *Parsifal*, est présenté, non comme un symbole, mais comme un fait, n'est pas non plus un détail.... »

« *Parsifal* est une preuve nouvelle de la puissance inspiratrice et de la fécondité artistique du Christianisme, et c'est une preuve particulièrement intéressante parce qu'elle émane d'un indépendant et d'un intuitif qui n'a pu céder qu'à un besoin artistique, qu'à la logique interne de son œuvre ».

Wagner vient ainsi affirmer à son tour que le Christ est le véritable aliment de toute vie spirituelle dans l'humanité. Voie droite pour le moraliste, Vérité pour le philosophe, Vie suprême pour l'artiste, chacun, dans sa sphère, témoigne de l'exactitude de sa parole : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ».

G. DE G.



# Notules

---

**A LA MÉMOIRE D'ARTHUR RIMBAUD. — « UNE SAISON EN ENFER. »** volume de grand luxe, hors commerce, réservé aux souscripteurs.

Il a paru à des admirateurs de Rimbaud que le plus digne hommage à rendre à sa mémoire serait, non pas de lui élever dans Paris un monument statuaire, mais de réimprimer avec le plus de perfection possible, sur matière défiant l'action corrosive du temps, le seul ouvrage que, un instant, en 1873, il crut pouvoir publier. De l'édition princeps, défectueusement fabriquée et d'ailleurs détruite par le poète aussitôt livraison, il ne subsiste que sept ou huit exemplaires dispersés dans des collections. Au texte de ces exemplaires et à son dispositif, le monument typographique ici proposé sera rigoureusement conforme.

**Une Saison en Enfer** formera un livre in-quarto jésus, d'une centaine de pages composées dans des caractères gravés d'après les types vénitiens du XVII<sup>e</sup> siècle et imprimées à la presse à bras.

Le tirage, en deux couleurs, sur papier choisi, sera limité à :

50 exemplaires SUR JAPON DE LA MANUFACTURE IMPÉRIALE DE TOKIO, numérotées de 1 à 50 et portant le nom du souscripteur, au prix de 100 francs; et 100 exemplaires SUR VERGÉ A LA CUVE DE LA MANUFACTURE VAN GELDER ZONEN D'AMSTERDAM, numérotées de 51 à 150 et portant le nom du souscripteur, au prix de 50 francs.

Chaque exemplaire contiendra, imprimée en pages de garde, la liste entière des souscripteurs qui auront adhéré avant le tirage.

Adresser les souscriptions au *Mercur de France*, 26, rue de Condé, à Paris, ou à la *Nouvelle Revue Française*, 35 et 37, rue Madame, à Paris, ou chez l'Editeur M. Pichon, 21, boulevard Sébastopol, à Paris.

Envoi franco de pages spécimen, sur demande adressée à l'imprimeur PICHON, 21, boulevard de Sébastopol, à Paris.

\* \* \*

**Comité Tinel.** Nous recevons du comité qui vient de se constituer sous ce nom un communiqué que nous publions en engageant nos amis à répondre à son appel. (Adresser les souscriptions au trésorier, M. le notaire C. De Boek, à Sinay.)

« L'admiration et la reconnaissance nous font un devoir de rendre hommage à l'illustre compositeur Edgard Tinel, qui par ses œuvres immortelles, a contribué pour une si large part à l'ennoblissement de son peuple et à la gloire de son pays.



Notre Comité a pris l'initiative de cette œuvre de gratitude et se propose d'ériger un monument, digne de l'artiste, à Sinay (Waes), son village natal pour lequel le maître avait une prédilection marquée et qu'il a choisi pour le lieu de sa sépulture.

Ce projet a rencontré la plus vive sympathie et un grand nombre de personnes très haut placées, appartenant à toutes les opinions, ont bien voulu faire partie de notre Comité d'honneur.

Nous avons l'honneur de nous adresser à tous les admirateurs du maître et de les prier de contribuer à la réalisation de notre projet. »

**L'École des hautes études sociales de Paris** vient de publier son programme pour la saison 1913-14.

La section d'art consacre principalement ses leçons à l'« art belge ». Aux côtés de M. Henry Marcel, directeur des Musées nationaux, de M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et d'autres critiques éminents, l'École a invité certains des nôtres : M. Fierens-Gevaert donnera une suite de leçons sur Rubens; M. Edmond de Bruyn étudiera la sculpture aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, tandis que M. Dumont-Wilden poursuivra cette étude pour le XIX<sup>e</sup> siècle.

**La Société des Amis des Musées Royaux de L'Etat à Bruxelles** organise, cet hiver, une série de conférences ayant trait aux œuvres d'art que renferment les divers musées de la capitale, ainsi qu'aux questions d'érudition ou d'esthétique que ces œuvres sont de nature à soulever.

Ces conférences, accompagnées de projections lumineuses, auront lieu le mercredi, à 4 h. 1/2, dans la grande salle du Cercle Artistique et Littéraire (Waux-Hall du Parc). En voici le programme dès à présent, sauf modifications imprévues :

1. 15 octobre, M. Buls, La Grand'Place de Bruxelles envisagée comme Forum populaire et comme Musée National;
2. 29 octobre, M. A.-J. Wauters, Pour Hubert Van Eyck, chef et honneur de l'école de Gand;
3. 12 novembre, M. Jules Destrée, Les sculpteurs en Wallonie;
4. 3 décembre, M. P. Lambotte, Alfred Stevens et Eugène Smits;
5. 10 décembre, V. Tourneur, La médaille en Belgique aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles;
6. 24 décembre, M. Joseph Destrée, Le mobilier civil en Belgique au Moyen Age jusqu'au début de la Renaissance;
7. 7 janvier, M. Vermeylen, Quelques aspects de l'influence italienne (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles);
8. 21 janvier, M. Fierens-Gevaert, Les Frères de Limbourg et le rôle des miniaturistes dans les débuts de la peinture moderne.
9. 4 février, M. Capart, La sculpture égyptienne aux Musées Royaux du Cinquantenaire;

10. 18 février, M. Jean De Mot, Les influences classiques dans nos provinces;

11. 4 mars, M. Marcel Laurent, Les collections de céramique européenne aux Musées du Cinquantenaire (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles);

12. 18 mars, M. Verlant, Portraits d'histoire nationale dans les Musées Royaux.

Les hommes de lettres et les étudiants d'art pourront obtenir gratuitement un certain nombre de cartes d'admission à cette série de conférences en s'adressant par écrit à M. P. Bautier, secrétaire, 52, rue Vilain XIII.

**La Société J.-S. Bach** donnera cet hiver, à la Salle Patria, sous la direction de M. Albert Zimmer, trois concerts d'abonnement et un concert extraordinaire fixés aux dimanche 30 novembre, dimanche 1<sup>er</sup> février, samedi 21 mars et dimanche 22 mars, à 3 heures.

Elle interprétera, entre autres, les cantates *Brich dem Hungrigen dein Brot* et *Also hat Gott die Welt geliebt*, le Concerto brandebourgeois en ré majeur pour piano, flûte, violon et orchestre d'archets, la Sonate en sol mineur pour violoncelle et clavecin, la Suite anglaise en la mineur pour piano et le *Capriccio sur le départ d'un ami*, des chœurs, duos, airs de basse et de soprano extraits de diverses cantates, et, pour clôturer la saison, la *Passion selon Saint-Mathieu*, oratorio pour soli, chœurs, orchestre et orgue.

Cette dernière œuvre sera exécutée au troisième concert d'abonnement, le 21 mars, ainsi qu'au concert extraordinaire du lendemain.

S'adresser pour la location chez MM. Breitkopf et Härtel.

**La chorale mixte A Capella**, dirigée par M. Bauvais, professeur au Conservatoire, donnera les 19 octobre, 16 novembre, 21 décembre, 18 janvier, 8 février et 29 mars, à 6 heures, six auditions publiques consacrées respectivement à la musique ancienne, à l'Opéra allemand, à l'Opéra français, à l'Opéra italien, à la musique anglaise et à la musique belge.

Des cours de chant, de déclamation et de chant d'ensemble sont organisés gratuitement les lundis, jeudis, samedis, de 8 à 10 heures du soir. Les inscriptions sont reçues à l'Ecole, rue du Poinçon, 57.

**L'Institut des Hautes-Etudes musicales d'Ixelles** a repris ses cours le 1<sup>er</sup> octobre. Organisés selon le programme du gouvernement, ils comprennent tous les degrés de l'enseignement musical, l'étude de la déclamation et la gymnastique rythmique (méthode Dalcroze). Des bourses d'études sont accordées aux élèves qui se destinent à la carrière musicale ou dramatique ainsi qu'au professorat. S'adresser pour les inscriptions au secrétariat, 35 rue Souveraine.

**La Société de Musique de Tournai** nous communique les dates et les programmes de ses Concerts qui auront lieu pendant la saison d'hiver 1913-1914.

Le dimanche 30 novembre 1913, à 2 heures : « LES SAISONS » d'HAYDN, le dimanche 8 février 1914, à 2 heures : « LA PASSION, SELON SAINT JEAN », de J. S. BACH, le dimanche 26 avril 1914, à 2 heures : « FRANCISCUS » d'EDGAR TINEL.

Pour tous renseignements et demandes d'abonnements, s'adresser au bureau de location, Grand'Place, 18, à Tournai.

**La Société Philharmonique** a fixé comme suit les dates des cinq concerts qu'elle donnera, par abonnement, à la Salle Patria : 27 octobre, séance Beethoven par MM. Eugène Ysaye et Raoul Kugno; 19 novembre, deuxième séance de sonates par les mêmes interprètes; 17 décembre, M. Carl Friedberg, pianiste; 2 février, M. Pablo Casals, violoncelliste; 4 mars, M. Emil Sauer, pianiste.

Les demandes d'abonnement sont reçues à la maison Schott frères.

### Accusé de réception :

ART : *La peinture au Musée de Bruxelles*, par H. FIERENS-GEVAERT. Vol. ill. (Bruxelles, Van Oest). — *Hubert Robert et les paysagistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, par TRISTAN LECLÈRE. Vol. ill. (Paris, Laurens). — *Les dessins humoristiques*, par LOUIS MORIN (idem).

MUSIQUE : *Histoire de la musique*, par D. Combarieu, 1 vol. (Paris, Colin). — *Notes sur la chanson populaire en Belgique*, par ERNEST CLOSSON (Bruxelles, Schott).

POÉSIE : *Poèmes*, par JEAN LIONNET (Paris, Plon). — *L'âme du Purgatoire*, par PIERRE NOTHOMB (Bruxelles, Lamertin). — *Parmi les oliviers sauvages*, par GEORGES BUISSERET (Anvers).

ROMANS : *Entre deux âmes*, par M. DELLY (Paris, Plon). — *Vivre la vie*, par JACQUES DES GACHONS (idem). — *Les Fabrice*, par PAUL MARGUERITE (idem). — *Les sources vives*, par PAUL MARGUERITE (idem). — *Mifanwy, la chanteuse gauloise*, par ALLEN RAINE (idem). — *La rose des ruines*, par VICTOR MARGUERITE (Paris, Fasquelle). — *Le citoyen Colette*, par EDMOND GLESENER (Bruxelles, Assoc. des écrivains belges). — *L'ouvrier de paix*, par NOËL CHRESTIEN (Tourcoing, Duvivier). *Histoires hantées*, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Librairie Moderne). — *Les entravés*, par GEORGES RENS (idem). — *Histoire mirifique de Saint Dodon*, par MAURICE DES OMBIAUX (idem). — *Les vies agrestes*, par DÉsirÉ-JOSEPH DEBOUCK (idem).

VARIA : *Vers la vraie vie*, par le chanoine LALIEU (Société St-Augustin).















# Chant de la Saint-Louis

---

*Les mailles du filet sont dissoutes et le filet lui-même a disparu.  
Le filet où j'étais retenu s'est ouvert et je n'y suis plus.*

*Je n'ai plus pour prison que Dieu et la couleur sublime de la terre.  
C'est toujours la même moisson et c'est le même désert.*

*Aucun chemin n'y conduit, il n'y pas de carte de la contrée,  
Mais le travail à la même place dans la boue, dans la pluie et dans  
la durée.*

*Aucun chemin n'y conduit, mais le temps et la foi dans le mois  
d'août.*

*Et nous n'avons point changé de place, la voici radieuse autour de  
nous.*

*Bénis soient l'entrave jusqu'ici et les liens qui me tenaient lié!  
Il les fallait forts et sûrs avant que la prison soit arrivée.*

*Ma prison est la plus grande lumière et la plus grande chaleur,  
La vision de la terre au mois d'août, qui exclut toute possibilité  
d'être ailleurs.*

*Comment aurais-je du passé souci, du futur aucun désir,  
Quand déjà la chose qui m'entoure est telle que je n'y puis suffire?*

*Comment penserais-je à moi-même, à ce qui me manque ou m'attend,  
Quand Dieu ici-même hors de moi est tellement plus intéressant?*

*Ce champ où je suis est de l'or, et là-bas au-dessus des chaumes,  
Cette ineffable couleur rose est la terre même des hommes!*

*La terre même un instant a pris la couleur de l'éternité,  
La couleur de Dieu avec nous et toutes les tribus humaines y sont  
campées.*

*Ineffable couleur de rose et les multitudes humaines y sont vivantes!  
Une mer d'or et de feu entoure nos postes et nos tentes.*

*C'est le jour de la Saint-Louis, Confesseur et Roi de France.  
Je tiens l'étoffe de son manteau dans mes doigts, les gros épis  
rugueux de blé qui en forment la ganse.*

*De toutes parts je vois les meules qu'on bâtit et les rangs de gerbes  
entassées,*

*Et les profondes fumées grelottantes des avoines qui ne sont pas  
coupées.*

*L'étoffe est d'or et la bordure est de velours bleu presque noir,  
Comme la double forêt qui était autour de Senlis hier soir.*

*Quelle tristesse peut-il y avoir quand chaque année le même mois  
d'août est fatal?*

*La tristesse n'est que d'un moment, la joie est supérieure et finale.*

*La lumière a tout gagné peu à peu et la nuit est exterminée.  
De grosses compagnies de perdreaux sous mes pas éclatent sur la  
terre illuminée.*

*Je sais et je vois de mes yeux une chose qui n'est pas mensongère.  
Je suis libre et ma prison autour de moi est la lumière!*

*La terre rit et sait et rit et se cache dans le blé et dans la lumière,  
Pour garder le secret que nous savons, ce n'est pas assez que de se  
taire.*

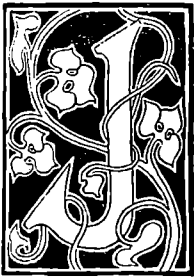
PAUL CLAUDEL.



# La Conversion de Paul Claudel

racontée par lui-même (1).

---



JE suis né le 6 août 1868. Ma conversion s'est produite le 26 décembre 1886. J'avais donc 18 ans. Mais le développement de mon caractère était déjà à ce moment très avancé.

Bien que rattachée des deux côtés à des lignées de croyants, qui ont donné plusieurs prêtres à l'Eglise, ma famille était indifférente, et, après notre arrivée à Paris, devint nettement étrangère aux choses de la Foi. Auparavant j'avais fait une bonne première communion, qui, comme pour la plupart des jeunes garçons, fut à la fois le couronnement et le terme de mes pratiques religieuses.

J'ai été élevé, ou plutôt instruit, d'abord par un professeur libre, puis dans les collèges (laïcs) de province, puis enfin au lycée Louis-le-Grand. Dès mon entrée dans cet établissement, j'avais perdu la foi, qui me semblait inconciliable avec la pluralité des mondes (!!!). La lecture de la *Vie de Jésus*, de Renan, fournit de nouveaux prétextes à ce changement de convictions que tout, d'ailleurs, autour de moi, facilitait ou encourageait.

Que l'on se rappelle ces tristes années quatre-vingts, l'époque du plein épanouissement de la littérature naturaliste. Jamais le joug de la matière ne parut mieux affermi. Tout ce qui avait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature, était irrégulier. Tous les (soi-disant) grands hommes de ce siècle

---

(1) Nous reproduisons cet article paru dans la *Revue de la Jeunesse* (octobre 1913) convaincus qu'il intéressera tous les amis du grand artiste chrétien Paul Claudel, dont on vient de lire le beau poème qu'il a bien voulu nous offrir.

finissant s'étaient surtout distingués par leur hostilité à l'Eglise. Renan régnait. Il présidait la dernière distribution de prix du lycée Louis-le-Grand à laquelle j'assistai et il me semble que je fus couronné de ses mains. Victor Hugo venait de disparaître dans une apothéose.

A dix-huit ans je croyais donc ce que croyaient la plupart des gens dits cultivés de ce temps. La forte idée de l'individuel et du concret était obscurcie en moi. J'acceptais l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur, je croyais que tout était soumis aux « Lois », et que ce monde était un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement. Tout cela me semblait d'ailleurs fort triste et fort ennuyeux. Quant à l'idée du devoir kantien que nous présentait mon professeur de philosophie, M. Burdeau, jamais il ne me fut possible de la digérer.

Je vivais d'ailleurs dans l'immoralité et peu à peu je tombai dans un état de désespoir. La mort de mon grand-père que j'avais vu de longs mois rongé par un cancer à l'estomac m'avait inspiré une profonde terreur et la pensée de la mort ne me quittait pas. J'avais complètement oublié la religion et j'étais à son égard dans une ignorance de sauvage.

La première lueur de vérité me fut donnée par la rencontre des livres d'un grand poète, à qui je dois une éternelle reconnaissance, et qui a eu dans la formation de ma pensée une part prépondérante, Arthur Rimbaud. La lecture des « Illuminations », puis, quelques mois après, d'« Une Saison en Enfer » fut pour moi un événement capital. Pour la première fois, ces livres ouvraient une fissure dans mon baigne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel. Mais mon état habituel d'asphyxie et de désespoir restait le même.

Tel était le malheureux enfant qui, le 25 décembre 1886, se rendit à Notre-Dame de Paris pour y suivre les Offices de Noël. Je commençais alors à écrire et il me semblait que dans les cérémonies catholiques, considérées avec un dilettantisme supérieur, je trouverais un excitant approprié et la matière de quelques exercices décadents. C'est dans ces dispositions que, coudoyé et bousculé par la foule, j'assistai, avec un plaisir médiocre, à la Grand'Messe. Puis, n'ayant rien de mieux à

faire, je revins aux Vêpres. Les enfants de la Maitrise en robes blanches et les élèves du Petit Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui les assistaient, étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le *Magnificat*. J'étais moi-même debout dans la foule près du second pilier à l'entrée du Chœur, à droite du côté de la sacristie.

Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et **jecrus**. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'Innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. En essayant, comme je l'ai fait souvent, de reconstituer les minutes qui suivirent cet instant extraordinaire, je retrouve les éléments suivants qui cependant ne formaient qu'un seul éclair, une seule arme, dont la Providence divine se servait pour atteindre et s'ouvrir enfin le cœur d'un pauvre enfant désespéré : « Que les gens qui croient sont heureux ! — Si c'était vrai, pourtant ? — *C'est vrai !* — Dieu existe, il est là. C'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi ! — Il m'aime, il m'appelle. » Les larmes et les sanglots étaient venus et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore à mon émotion.

Émotion bien douce où se mêlait cependant un sentiment d'épouvante et presque d'horreur ! Car mes convictions philosophiques étaient entières, Dieu les avait laissées dédaigneusement où elles étaient, je ne voyais rien à y changer, la religion catholique me semblait toujours le même trésor d'anecdotes absurdes, ses prêtres et les fidèles m'inspiraient la même aversion qui allait jusqu'à la haine et jusqu'au dégoût. L'édifice de mes opinions et de mes connaissances restait debout et je n'y voyais aucun défaut. Il était seulement arrivé que j'en étais sorti. Un être nouveau et formidable, avec de terribles exigences pour le jeune homme et l'artiste que j'étais, s'était révélé que je ne savais comment concilier avec rien de ce qui m'entourait. L'état d'un homme qu'on arracherait d'un seul coup de sa peau pour le planter dans un corps

étranger au milieu d'un monde inconnu est la seule comparaison que je puisse trouver pour exprimer cet état de désarroi complet. Ce qui était le plus répugnant à mes opinions et à mes goûts, c'est cela pourtant qui était vrai, c'est cela dont il fallait bon gré mal gré que je m'accommodasse. Ah! ce ne serait pas du moins sans avoir essayé tout ce qu'il m'était possible pour résister.

Cette résistance a duré quatre ans. J'ose dire que je fis une belle défense et que la lutte fut loyale et complète. Rien ne fut omis. J'usai de tous les moyens de résistance et je dus abandonner l'une après l'autre des armes qui ne me servaient à rien. Ce fut la grande crise de mon existence, cette agonie de la pensée dont Arthur Raimbaut a écrit : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. Dure nuit! le sang séché fume sur ma face! » Les jeunes gens qui abandonnent si facilement la foi ne savent pas ce qu'il en coûte pour la recouvrer et de quelles tortures elle devient le prix. La pensée de l'Enfer, la pensée aussi de toutes les beautés et de toutes les joies dont, à ce qu'il me paraissait, mon retour à la Vérité devait m'imposer le sacrifice, étaient surtout ce qui me retirait en arrière. Mais enfin, dès le soir même de ce mémorable jour à Notre-Dame, après que je fus rentré chez moi par ces rues pluvieuses qui me semblaient maintenant si étranges, j'avais pris une bible protestante qu'une amie allemande avait donnée autrefois à ma sœur Camille et, pour la première fois, j'avais entendu l'accent de cette voix si douce et si inflexible qui n'a cessé de retentir dans mon cœur. Je ne connaissais que par Renan l'histoire de Jésus, et, sur la foi de cet imposteur, j'ignorais même qu'il se fût jamais dit le Fils de Dieu. Chaque mot, chaque ligne démentait, avec une simplicité majestueuse, les impudentes affirmations de l'apostat et me dessillait les yeux. C'est vrai, je l'avouais avec le Centurion, oui, Jésus était le Fils de Dieu. C'est à moi, Paul, entre tous, qu'il s'adressait, et il me promettait son amour. Mais en même temps, si je ne le suivais pas, il ne me laissait d'autre alternative que la damnation. Ah! je n'avais pas besoin qu'on m'expliquât ce qu'était l'Enfer et j'y avais fait ma « Saison ». Ces quelques heures m'avaient suffi pour me montrer que l'Enfer est partout où n'est pas Jésus-Christ. Et que m'importait le reste du monde auprès

de cet être nouveau et prodigieux qui venait de m'être révélé?

C'était l'homme nouveau en moi qui parlait ainsi, mais l'ancien résistait de toutes ses forces et ne voulait rien abandonner de cette vie qui s'ouvrait à lui. L'avouerai-je? au fond, le sentiment le plus fort qui m'empêchait de déclarer mes convictions était le respect humain. La pensée d'annoncer à tous ma conversion, de dire à mes parents que je voulais faire maigre le vendredi, de me proclamer moi-même un de ces catholiques tant raillés, me donnait des sueurs froides, et par moments la violence qui m'était faite me causait une véritable indignation. Mais je sentais sur moi une main ferme.

Je ne connaissais pas un prêtre. Je n'avais pas un ami catholique.

L'étude de la religion était devenue mon intérêt dominant. Chose curieuse! l'éveil de l'âme et celui des facultés poétiques se faisait chez moi en même temps, démentant mes préjugés et mes terreurs enfantines. C'est à ce moment que j'écrivis les premières versions de mes drames : « Tête d'or » et « La Ville ». Quoique étranger encore aux sacrements, déjà je participais à la vie de l'Eglise, je respirais enfin et la vie pénétrait en moi par tous les pores. Les livres qui m'ont le plus aidé à cette époque sont d'abord les *Pensées* de Pascal, ouvrage inestimable pour ceux qui cherchent la foi, bien que son influence ait souvent été funeste; les « *Élévations sur les Mystères* » et les « *Méditations sur les Évangiles* » de Bossuet, et ses autres traités philosophiques; le poème de Dante et les admirables récits de la Sœur Emmerich. La *Métaphysique* d'Aristote m'avait nettoyé l'esprit et m'introduisait dans les domaines de la véritable raison. L'*Imitation* appartenait à une sphère trop élevée pour moi et ses deux premiers livres m'avaient paru d'une dureté terrible.

Mais le grand Livre qui m'était ouvert et où je fis mes classes, c'était l'Église! Louée soit à jamais cette grande Mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris! Je passais tous mes dimanches à Notre-Dame et j'y allais le plus souvent possible en semaine. J'étais alors aussi ignorant de ma religion qu'on peut l'être du bouddhisme, et voilà que le drame sacré se déployait devant moi avec une magnificence qui surpassait toutes mes imaginations. Ah! ce n'était plus le pauvre langage

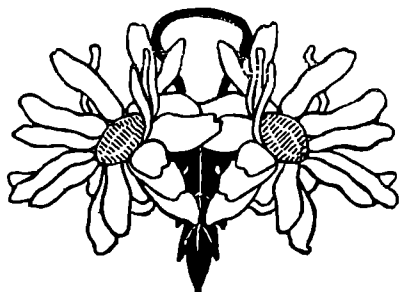


des livres de dévotion ! C'était la plus profonde et la plus grandiose poésie, les gestes les plus augustes qui aient jamais été confiés à des êtres humains. Je ne pouvais me rassasier du spectacle de la messe et chaque mouvement du prêtre s'inscrivait profondément dans mon esprit et dans mon cœur. La lecture de l'Office des Morts, de celui de Noël, le spectacle des jours de la Semaine Sainte, le sublime chant de l'*Exultet*, auprès duquel les accents les plus enivrés de Sophocle et de Pindare me paraissaient fades, tout cela m'écrasait de respect, de joie, de reconnaissance, de repentir et d'adoration ! Peu à peu, lentement et péniblement, se faisait jour dans mon cœur cette idée que l'art et la poésie sont aussi des choses divines, et que les plaisirs de la chair, loin de leur être indispensables, leur sont au contraire un détriment. Combien j'enviais les heureux chrétiens que je voyais communier ! Quant à moi, j'osais à peine me glisser parmi ceux qui à chaque vendredi de Carême venaient baiser la couronne d'épines.

Cependant les années passaient et ma situation devenait intolérable. Je priais Dieu avec larmes en secret et cependant je n'osais ouvrir la bouche. Pourtant chaque jour mes objections devenaient plus faibles et l'exigence de Dieu plus dure. Ah ! que je le connaissais bien à ce moment et que ses touches sur mon âme étaient fortes ! Comment ai-je trouvé le courage d'y résister ? La troisième année je lus les « Écrits Posthumes », de Baudelaire, et je vis qu'un poète que je préférais à tous les Français avait retrouvé la foi dans les dernières années de sa vie et s'était débattu dans les mêmes angoisses et les mêmes remords que moi. Je réunis mon courage et j'entrai un après-midi dans un confessionnal de Saint-Médard, ma paroisse. Les minutes où j'attendis le prêtre sont les plus amères de ma vie. Je trouvai un vieil homme qui parut fort peu ému d'une histoire qui à moi semblait si intéressante ; il me parla des « souvenirs de ma première communion » (à ma profonde vexation), et m'ordonna avant toute absolution de déclarer ma conversion à ma famille : en quoi aujourd'hui je ne puis lui donner tort. Je sortis de la boîte humilié et courroucé, et n'y revins que l'année suivante, lorsque je fus décidément forcé, réduit et poussé à bout. Là, dans cette même église Saint-Médard, je trouvai un jeune prêtre miséricordieux et fraternel,

M. l'abbé Ménard, qui me réconcilia, et plus tard le saint et vénérable ecclésiastique, l'abbé Villaume, qui fut mon directeur et mon père bien-aimé, et dont, du Ciel où il est maintenant, je ne cesse de sentir sur moi la protection. Je fis ma seconde communion en ce même jour de Noël, le 25 décembre 1890, à Notre-Dame.

PAUL CLAUDEL.



# La Leçon des Montagnes <sup>(1)</sup>

---

Quand mes doigts d'écolier sur les globes tournants  
Cherchaient les bruns massifs au bleu des mappemondes,  
J'élevais en glaciers les îles de la Sonde  
Et gravissais le Pôle à l'assaut d'un volcan.

Mes yeux neufs n'avaient vu que l'Ardenne et la dune,  
Mais, toisant en esprit l'Escalier des Géants,  
Je déduisais : « la Terre est semblable à la Lune  
Par les pics émergés de ses trois océans ».

Les Carpathes d'Autriche et les Sierra d'Espagne,  
Le Stromboli fumant, les monts bleus du Japon,  
La Cordillère interminable et les montagnes  
Où l'homme blanc créa des tunnels et des ponts,  
Les rocs marins d'Océanie, les monts d'Afrique  
Hantaient mon rêve : être un nouveau Colomb,  
Conquérant à la Croix sous un soleil de plomb  
Les rouges montagnards d'une abrupte Amérique.

Dorsales du globe, alpages, moraines,  
Laves, limons, amas béants,  
Vous aviez fasciné mon cœur d'enfant des plaines  
Si tôt que je songeais à vos étages blancs,  
Mon front révélateur voyait, décors troublants,  
Les tours de la Prière à l'ombre de vos chaînes.

D'en bas : masques de pierre à l'éternel dédain,  
Au loin vos murs crayeux formaient un cirque antique ;  
Le sang pur du soleil empourprait ses gradins.

Mais vus à vol d'oiseau vos créneaux basaltiques  
Prenaient des aspects apocalyptiques  
De cités ravagées par des fléaux soudains !

---

(1) Ce Poème inédit est extrait de l'*Hymnaire Étoilé* (qui paraîtra prochainement chez Figuière, dans la « Collection du Catholique ».

Or, votre calme est gonflé de colères,  
Volcaniques tombeaux, cavernes d'ombre,  
Qui vomissiez, brûlante, avant notre ère  
Et vomirez encore, en cataclysmes clairs,  
La lave illuminée aux oscèlements sombres.

Le silence absolu plane en Dieu sur vos têtes.  
Il m'incite à sonder de vos hauteurs propices,  
Ce double attrait : les blancheurs de vos faites  
Les ténèbres de vos précipices.

Pyramides des solitudes  
Figées — identique attitude —  
Dans un calme isocèle à la fois simple et fort,  
Vous dominez du ciel les bas-fonds de la mort.

Viennent les jours d'Amour où les fastes d'octobre  
Gorgeront des trésors de leurs métaux brûlants  
La pauvreté chrétienne et l'ascétisme sobre  
De vos rocs bruns et de vos frontons blancs.

Alors vous brillerez, comme en d'autres planètes  
Leurs montagnes, couleur de feu,  
Et vous apparaîtrez à la Foi des Poètes  
Les saints de Jésus-Christ parmi les chœurs des cieux.  
Car le Christ a créé les monts à son image.  
Sa voix leur conféra sa Force et sa Grandeur  
Pour que la majesté de leurs vastes hommages  
Au delà des nuées monte vers La Splendeur.

Ah ! piège ! au cœur des monts Satan creuse l'abîme.  
Malheur au fou qui, fort de son néant,  
En blasphémant  
Escalades les cimes :  
La pente est raide et le gouffre attirant.

Afin que, l'avalanche évitant tes chemins,  
S'affermisse à tes pieds l'éboulante moraine,  
Toi qui gravis, remets en des Mains souveraines  
Ton sort humain.

Médite, ascensionnant dans leur paix radieuse,  
Les drames dont les monts furent les grands décors.

Les vents de l'Arrarat répercutent encor  
Le cri de délivrance et l'oraison joyeuse.

Songe qu'au Moria des chemins désolés  
Èlèveraient ton corps jusqu'à l'autel de pierre  
Où, sous le fer brandi d'Abraham en prière  
Son seul fils au Seigneur faillit être immolé.

O rêve ! aller prier Notre-Dame Marie  
Au lieu purifié par le Buisson de feu  
Elle est vraiment la montagne de Dieu,  
Et la source d'Horeb ne sera plus tarie.

Gravir par un soir d'or les flancs du Sinai  
Encore tremblants du don sacré du Décalogue,  
Va ! ses seuls tamarix savent quel dialogue  
Y retenait Moïse au pied d'Adonai...

Puis du Nébo voir la Terre Promise  
Étaler à tes pieds ses bibliques trésors  
Telle que le Seigneur les montrait à Moïse  
Dans l'heure où ce géant fit hésiter la Mort,

Aucun triomphe humain n'égale votre gloire  
Montagnes du désert où le Verbe a parlé.  
En vain les siècles sur nos fronts ont déferlé,  
La voix de l'Éternel règne sur vos mémoires.

Mon cœur comprend l'honneur qui vous échet,  
Monts de Juda où vécut Zacharie,  
Quand il vous fut donné de vénérer Marie  
Portant sur vos sommets et dans sa chair fleurie  
Le Rédempteur futur de vos enfants déçus.

Son souvenir hante encor le silence  
De vos rochers et tes cèdres immenses  
Liban chrétien, sont sur tes éminences  
Les emblèmes vivants de Celle qui s'élance  
Vers l'Amour enflammé des matins de l'Esprit.

Elie avait clamé aux échos du Carmel  
Son nom et les échos surpris  
Répétaient « Myriam » et n'avaient pas compris.

Or, ils prophétisaient la Reine que contempnent  
Les Séraphins du ciel et les Anges du Temple  
Bâti sur la Montagne au Seigneur éternel.

En enfantant le Dompteur du Pêché  
Elle a divinisé la grandeur des montagnes.  
Bienheureux le sommet qui l'entendra prêcher  
Et celui d'où, voyant la ténèbre approcher,  
Il nourrira le peuple ému qui L'accompagne.

Et cependant tu m'es plus belle encor,  
Eden soudain, montagne du Tabor.  
La splendeur de Jésus illumina ton faite  
Et tu le vis monter entre les deux prophètes  
Vers la voix qui parlait dans le nuage d'or.

Vous tous qui cherchez Dieu pour le crucifier,  
Voici votre heure et la puissance des ténèbres.  
Ah ! Golgotha ! aucun sommet n'est plus célèbre  
Et c'est la mort de Dieu qui l'a glorifié.

Mais c'est du mont témoin de sa pourpre agonie  
Que notre Maître est remonté au Ciel.  
Cher mont des Oliviers, deux fois providentiel,  
Par sa gloire et ses pleurs, ta terre fut bénie !

Le Seigneur a gravé son Nom sur les sommets,  
Que le Nom du Seigneur se grave en ma mémoire,  
Tel sur l'hiver des pics l'équateur de la gloire,  
Que son Nom sur mon front resplendisse à jamais.

GEORGES RAMAËKERS.



# La charité de Sœur Ermengarde

---



SŒUR Ermengarde vient de mourir : le billet qui me l'annonce est un billet banal en lettres imprimées. Il porte que

Madame Victoire-Désirée Plantevin,  
en religion Sœur Ermengarde,  
s'est pieusement endormie dans le Seigneur,  
après soixante années de profession religieuse.

Les souvenirs qui, ce soir, me reviennent, je veux les dire, et ce sera comme la prière que j'aurais égrenée là-bas, sur la terre d'exil, au pied du lit funèbre, où, les mains jointes et le rosaire aux doigts, elle dort dans le vacillement des ombres, entre quatre petites flammes inquiètes, avec cet air d'immuable sérénité que nous donne la mort.

Le couvent était à l'extrémité de la ville, au bout d'une très vieille rue de faubourg, où, par-dessus les murs, passaient des branches d'arbres, des branches nues, grelottantes, noires et tristes l'hiver, somptueuses, fleuries et bourdonnantes au printemps. Chaque maison, en effet, y portait comme un éventaire un jardin à l'ancienne mode, où, entre les buis en cordons et les fusains en touffes, régnaient invariablement, et selon l'ordre des saisons, les roses de Noël, les perce-neige, qu'on appelait gouttes de lait, les primevères et les jonquilles, puis, après les lilas et presque d'une même fusée, les roses de vieilles espèces avec les seringas, les lys royaux, les balsamines, les pensées, les pois de senteur, les phlox et les bouquets tout faits, les couronnes impériales et les véroniques, pour finir avec les chrysanthèmes en pompons, quand mouraient les dernières roses pâles aux rosiers de Bengale.

Ainsi, tout pareil, fleurissait le jardin des bonnes sœurs, qui était le plus embaumé, le plus chantant, le plus aimé des ailes, des mouches et des fauvettes.

De quel ordre était la communauté?... L'ai-je bien jamais su? Les bonnes sœurs de chez moi étaient, « comme si Dieu

eût mis en elles toutes ses complaisances », très humbles, très charitables, très aimables, très vertueuses. Elles portaient voile noir sur béguin blanc, par-dessus tout un mystérieux baume de paix répandu sur elles et aussi je ne sais quelle atmosphère de sérénité, de calme et de joie pure, qui berçait et endormait la souffrance des âmes. Elles priaient le Seigneur et soignaient les malades. Et je n'en sais pas davantage. A de tels attributs, que les curieux aillent les reconnaître !

La plupart sont à présent saintes au paradis, de celles que j'ai connues et dont je vénérerais la pureté vaillante. Mais sitôt que je pense au couvent de la vieille rue endormie, tout au bout du vert faubourg paisible de ma petite ville, c'est la Sœur Ermengarde que je vois la première.

J'ai dit que le jardin des bonnes sœurs était le plus fleuri. J'y venais jouer quand j'étais petit : ma voix, dans les allées, répondait à la voix des fauvettes ou à celle de « ma » sœur Ermengarde, qui était presque aussi pure. Avec son champ de pommes de terre, son petit bois et sa longue allée en charmille, ce domaine me paraissait immense. Sœur Ermengarde, qui venait d'un village, avait demandé, en entrant dans la communauté, de prendre sa cellule tout au fond dans le bâtiment de la laiterie. La petite novice blanche, abritée déjà par les ailes des anges, ne craignait ni la nuit, ni le vent du jardin ; et, seule chaque soir, à la lueur de sa lanterne, elle suivait jusqu'au bout, d'un pas ferme et tranquille, la sombre allée de feuilles silencieuse ou bruisante.

La dernière fois que je l'ai vue, il y a de cela... cinq ans ? Qu'allais-je dire?... Dix ans déjà ! Dieu ! comme le temps coule ! — je n'ai pas attendu qu'on allât la quérir ou qu'on sonnât la cloche : j'ai pris le chemin d'autrefois, que je connais si bien, et, traversant tout le jardin jusqu'à la laiterie, j'ai voulu, en m'annonçant moi-même, jouir de sa surprise.

C'était vers le milieu de l'automne et sur la fin du jour : la saison dorait les arbres, l'heure dorait le ciel. On entendait, plaintifs, dans le feuillage déjà clair, de petits cris d'oiseau, et, molles et à peine bruisantes, quelques chutes de feuilles. On sentait l'odeur fade des terres limoneuses, l'odeur aigre des vies végétales, qui se décomposent si activement sous les brumes mouillantes des soirs fumeux d'octobre. Tout le jardin était



recueilli et dolent, et ne portait que quelques piquets de chrysanthèmes sur la bure d'hiver, qu'il avait déjà mise.

Et j'ai vu tout à coup, dans l'allée, Sœur Ermengarde, qui s'avançait humblement, béguin penché, mains jointes, dans l'auréole du couchant. Elle ne me voyait pas : elle n'avait d'attention que pour la cloche frêle, qui sonnait l'Angelus à coups lents et d'un ton de cristal dans l'air sonore et nerveux de l'automne. Quand elle arriva devant moi, récitant les paroles saintes, elle disait à voix haute :

— « Voici la servante du Seigneur... »

Et cela me parut une présentation.

J'étais presque honteux de troubler sa prière. Mais elle, la coupant d'un grand signe de croix, me saisit les deux mains d'un geste affectueux, et m'entraînant vers le vieux banc de bois, que les petites mousses avaient, par places, patiné de leurs tons vert-de-gris et les lichens rongés de leur lèpre, couleur de vieil argent :

— « Mon enfant, mon enfant, me dit-elle, ah ! que je suis contente que vous n'oubliiez pas notre couvent et la Sœur Ermengarde ! »

Et puis il a fallu que je raconte toute ma vie, mes projets, mes illusions, mes déceptions, mes espoirs et mes craintes. Rieurs, mouillés, brillants de flamme ou d'eau, s'éclairant, se voilant, ses yeux clairs suivaient les miens, et tour à tour comme son cœur ou rayonnaient de ma joie ou souffraient de ma peine.

— « Mais, ma Sœur, ai-je protesté à la fin, parlez-moi aussi un peu de vous : qu'êtes-vous devenue ? »

Elle a souri.

— « Mon pauvre enfant, est-ce qu'on peut raconter ce que fait une sœur ! Le bon Dieu seul le sait ; le reste du monde l'ignore. Pourquoi, d'ailleurs, s'en occuperait-il ? Nous-mêmes, nous l'oublions si vite ! »

— « Vous pouvez oublier ainsi ? »

— « Pas toujours. »

— « Par exemple ? »

Sœur Ermengarde, les mains dans ses manches, s'est penchée davantage vers moi et, d'une voix plus lente, tandis qu'il me semblait qu'elle devenait plus pâle :

— « Par exemple? Eh bien! tenez, ma veillée de vendredi, non, je crois que je ne l'oublierai jamais ».

— « Que s'est-il donc passé? »

— « Oh! la chose la plus ordinaire du monde : un pauvre homme mourait et je l'assistais : mais... »

— « Mais? »

— « Mais... vous souvenez-vous de votre catéchisme et de la définition de la grâce actuelle?... La grâce actuelle est une lumière et un bon mouvement, que Dieu nous donne... Eh bien! je crois n'avoir jamais aussi bien éprouvé que vendredi ce don divin de la grâce. Figurez-vous... oh! ce sera tôt dit et ce sera seulement pour vous montrer, mon enfant, ce que peu de chose peut faire, quand c'est le cœur qu'on écoute parler et Dieu qui le conduit... »

» Donc, vendredi dernier, notre Mère m'appelle et me demande d'aller près d'un mourant pour y passer la nuit. Je suis toujours presque prête à partir, et je le fus encore plus tôt que d'autres fois, puisque le temps pressait. C'était à peu près vers cette heure-ci. Le crépuscule marchait vite, mais, mon sac passé au bras, moi je trottais encore plus vite...

» En arrivant à la petite rue des Trois-Godets, qui, vous savez, est à l'autre bout de la ville, près de l'usine à gaz, comme je cherchais la maison, voilà que je rencontre M. le vicaire de Saint-Frobert.

— « C'est Moulinot que vous allez veiller, ma Sœur? »

— « Eh! oui, Monsieur l'abbé. »

— « Il meurt en vrai chrétien, mais avec tant d'angoisse! Ah! si son âme pouvait partir en paix avec la vie, comme elle l'est avec Dieu! »

» J'ai monté d'une haleine l'escalier tout branlant. De la lumière à travers une fente est venue me guider. Quand j'ai poussé la porte, le malade, au cri des gonds rouillés, avec un grand effort a pu tourner la tête. Ses yeux creusés, cernés de bleu, ses yeux sombres et brûlants m'ont un instant interrogée; puis les paupières sont retombées si lasses, si meurtries, si plombées, que je me suis sentie, moi que l'habitude pourtant a rendue plus dure à la peine, le cœur tout oppressé.

» Un jeune homme était là, un ami : il est venu à moi, il m'a dit :

— « Il faut que je parte, ma sœur, car on m'attend chez moi. Soyez plus douce encore pour lui que pour un autre. Si vous saviez comme il meurt malheureux! Il avait épousé une de ces jeunes filles, auxquelles on n'a parlé que de droit au bonheur. Quand elle l'a vu malade et presque condamné, elle s'est enfuie d'un toit qui devenait si triste. Et la maladie du mari délaissé n'a plus été dès lors qu'une agonie. Il lui a pourtant pardonné, mieux encore, il l'attend, et sa dernière pensée, la seule qui veille encore en lui, c'est cet espoir qu'elle va venir. Vous avez vu quand vous êtes entrée? »

— » Pauvre homme! ai-je murmuré.

» Et j'ai senti des larmes qui me mouillaient les yeux.

— « Oh! oui, le pauvre homme! a repris l'ami. Enfin, la délivrance est proche. Vous l'aidez! »

» Mon enfant, nous qui ne sommes vouées qu'à l'amour divin, dont l'objet est d'infinie pureté, dont toutes les joies mystérieuses ne peuvent qu'exalter et que ravir une âme, nous comprenons très mal le pauvre amour humain. Nous savons pourtant combien il est infirme de nature, simple passant du cœur le plus souvent, et source de douleur bien plus que d'allégresse. Nous n'ignorons pas tout ce qu'il y a de charité à exercer auprès de ceux qui souffrent d'un tel mal, sans le vouloir guérir. Et la plainte du roseau nous touche.

» J'étais donc pleine de pitié pour mon agonisant... Je me suis approchée et j'ai mouillé ses lèvres; ses yeux étaient toujours fermés; ses deux narines se pinçaient; la connaissance s'en allait, s'en allait... il avait presque entièrement perdu son peu de vie consciente : c'était l'extrême fin...

» Je me suis assise dans l'ombre, au pied du lit, et, sans faire de bruit, je me suis mise à égrener pour lui mon chapelet.

» A peine avais-je dit le « Je crois en Dieu », j'entends une sorte de voix blanche, lointaine, qui disait avec toute l'ardeur qu'elle pouvait y mettre :

— « Ma Guite, ma chérie, mon amour, toute ma vie! C'est bien toi, que j'ai entendue sur la marche, c'est bien ton pas d'oiseau, qui a passé ma porte? Tu es là, mon aimée? »

» C'était le moribond, qui délirait. Moi, je ne bougeais pas. Que pouvais-je faire?... Mais, le cœur plus serré, je continuais à prier à lèvres plus ardentes.

— « Tu es bien là, tu es venue ? Tu as emporté ma vie et tu me la rapportes ! Oh ! nous allons être si heureux ensemble maintenant, tu verras, si heureux, si heureux ! Tout meurt de mon mal. Tout s'efface. Je sens ma vie qui se ranime... Sens-tu le sang plus chaud qui me bouillonne aux tempes?... »

» La fièvre montait de plus en plus : c'était ce sang brûlant qui exaltait son délire. Et son délire était plein de la pensée de son rêve et de sa tendresse. Puis tout à coup, au milieu de sa joie, ce fut une explosion de désespoir :

— « Oh ! tu ne me réponds pas !... Et moi qui voudrais tant réentendre ta voix !... Tu n'as donc pas pitié ? Mais réponds-moi, Guite !... Mais parle-moi, dis-moi quelque chose !... C'est bien toi, dis ? C'est vrai que je vais revoir tes yeux ?... Nous avons perdu bien de la tendresse... Dis que tu vas m'aimer ! »

» Il s'agitait avec un tel air de souffrance, il implorait d'une voix qui vous fendait le cœur si cruellement, que, poussée par Dieu — là grâce actuelle, vous savez — comme il redemandait pour la vingtième fois, mais d'une voix plus faible :

— « Tu es là, mon amour ? »

» Je me suis approchée, j'ai fait ma voix la plus basse, la plus douce, et, tout près, me cachant, la gorge étranglée d'émotion, je lui ai dit :

— « Oui !... C'est bien moi !... Je suis venue ! »

» Alors il s'est transfiguré. Sa voix est devenue celle de quelqu'un qui s'éloigne :

— « Oh ! tu es venue !... Approche-toi encore... Penche-toi tout près... plus près encore... Mets ta main dans ma main... Sens-tu mon cœur qui bat ?... et si vite... si vite ! »... C'est le bonheur qui m'opprime !... Embrasse-moi !... veux-tu ? »

Sœur Ermengarde s'arrêta un instant. Et moi je restais sans rien dire, étreint par une émotion puissante, qui me faisait pénétrer jusqu'à l'angoisse le drame de cette veillée funèbre.

Par la voix pure de Sœur Ermengarde, j'entendais la passion du mourant surgissant du délire, et si forte et si vraie, si cruelle et poignante, qu'elle entraînait la sainte fille elle-même, et lui inspirait avec la grâce de Dieu des pensées de tendresse héroïque. J'assistais à la scène, à la lueur falote de la veilleuse de la chambre, qui semblait, elle aussi, à chaque instant mourir ; je le voyais, lui, soutenu par la fièvre, soulevé par

l'amour; je la voyais, elle, humblement assise au pied du lit comme elle était auprès de moi, son chapelet en main et le front incliné sous le voile. Et entre eux la cruelle, qui avait abandonné ce mourant à la mort, flottait comme un fantôme...

Cependant Sœur Ermengarde avait repris :

— « Lorsque j'étais novice et que j'allais, en compagnie d'une très vieille sœur, assister les malades, que de fois m'avait-elle répété : « Ne vous faites point de scrupule de tromper ceux qui partent. Ce sont de pieux mensonges, que Dieu pardonne, avant même que notre ange gardien les lui ait rapportés. »

» Alors, comme le pauvre moribond dans son délire ne cessait de demander si j'étais bien celle qui était partie, et que ma simple affirmation à la fin ne lui suffisait plus, vous devinez, mon enfant, jusqu'où j'ai poussé le mensonge. Oui, je me penchai vers lui en m'arrangeant pour mettre dans l'ombre mon visage, et puis je l'embrassai tout doucement, oh! avec toute la charité de mon cœur, je vous assure, sur son front moite de mourant...

» Il tressaillit à mon baiser, et tous ses traits se détentirent : il ressemblait à un mort qui revient; mais il était à bout de forces. Il murmura :

— « Merci ! »

» Puis les mots s'embrouillèrent.

« J'eus le temps d'approcher de ses lèvres mon crucifix de cuivre; mais sitôt après il passa, comme si l'excès de sa joie le délivrait... »

Après un court silence, Sœur Ermengarde, très troublée, ajouta :

— « Jamais je n'ai gardé un mort qui eût l'air aussi heureux... »

Puis elle se tut.

On entendit, vers le fond du jardin, le premier crapaud du soir qui pleurait. L'ombre était tout à fait venue dans l'allée en charmille; le vent, tout bas, parlait aux feuilles mortes; sous les branches il faisait une nuit de murmures...

J'ai cherché des mots et n'en ai pas trouvés. Alors j'ai serré sans paroles la main de ma Sœur Ermengarde : nos yeux se sont parlés et nos âmes comprises...

---

Et à présent le couvent est vide, et le jardin désert, et les sœurs exilées.. Sœur Ermengarde est morte!...

Sainte Ermengarde, ancienne religieuse au couvent des bonnes sœurs si charitables de chez moi, priez pour nous!

JEAN NESMY.



# La Vie Mystique de Denys Rielandt

CHEF-COMPTABLE A LA BANQUE LIÉGEOISE

(1862-1913)

(ESSAI D'UNE BIOGRAPHIE D'ÂME)

---

Lettre à M. Leon Rycx.



Vous m'avez conseillé de présenter cette biographie d'une âme comme un *essai*.

Je crois que vous avez raison.

Écrire l'histoire d'une âme, vouloir retracer les étapes d'une pensée en marche vers l'appel divin... Sait-on jamais?

Nous ne nous connaissons pas nous-même.

Notre propre âme nous est impénétrable — obscure et fermée. Pouvons-nous espérer lire dans l'âme d'un autre, la déchiffrer? Les étreintes, les mains qui se serrent pour la vie, tout cela effleure à peine la surface de l'être, mais l'âme reste non atteinte : *l'âme invisible*.

Ai-je bien compris les mots que m'a dit Denys Rielandt pour essayer de retracer les routes par lesquelles son âme a cheminé? Des choses essentielles, parmi celles qu'il voulait me dire, n'ont-elles pas été par moi inentendues? Lui-même avait-il la claire vision des lents efforts de sa pensée mouvante? Peut-être il s'est mépris lui-même, attachant de l'importance à des choses qui n'en avaient pas, et ignorant ce qu'il y eut d'essentiel dans les péripéties qui l'acheminèrent à la croyance. Même s'il ne s'est pas trompé et si j'ai bien reproduit ses paroles, est-ce que les mots ne sont pas malhabiles pour investir, dans leur forme insuffisante, le mystère des idées et

des choses, les transsubstantiations par lesquelles passe un être qui va du nihilisme à la certitude? « — Aucune chose n'est ceci ou cela : elle le devient dans le mouvement de la vie et de la nature » (Héraclite d'Ephèse).

Qu'importe, si sous la cendre des mots palpite encore une flamme, et si, malgré l'angoisse, une lueur du vrai, une clarté de l'âme filtre sous les paroles que j'ai essayé de retracer.

\*  
\* \*

### Réponse à l'auteur :

Je pense, mon cher ami, que vous avez raison de publier la biographie de Denys Rielandt, chef-comptable à la Banque Liégeoise.

Je vous donne mon opinion, sincèrement, comme toujours, je crois.

En écrivant la préface de votre livre *Le Christ et l'instituteur Masen sur la route de Furnes*, je disais : « Somme toute, je crois » que vous n'avez pas tort de vouloir extérioriser des idées, » bonnes en elle ». Il s'est trouvé que votre livre était en communion avec la pensée de la jeunesse intellectuelle de notre pays. J'ai pris plaisir à constater que votre ouvrage avait un retentissement dans les âmes, à constater qu'il trouvait un écho au delà de nos frontières et que de probes écrivains saluaient, de Paris, l'enseignement grave et tendre de l'humble instituteur de Furnes ; — et surtout, ces lettres de jeunes amis inconnus qui s'adressaient à votre traducteur pour lui confier les réflexions que la lecture de vos pages avait fait naître en leurs âmes.....

Vous abordez maintenant de graves problèmes. Je ne dirai rien des questions qui font le sujet de ce livre.

Que valent les cogitations de Denys Rielandt? Atteignent-elles, comme il le croyait, « la vérité certaine, achevée, immobile »?

En matière religieuse : oui, si elles sont en rapport avec le dogme, le credo immuable — et je ne suis pas qualifié pour émettre une opinion à ce sujet.



En matière scientifique : l'idée de l'origine pélagique de la vie est à la mode dans certains milieux; mais combien de temps durera cette faveur? la théorie Darwinienne de la *lutte pour la vie* a été détrônée par l'hypothèse de *l'entente pour la vie* par une adaptation des êtres aux conditions du milieu dans lequel ils évoluent en commun vers une augmentation de vie, vers un progrès que leurs efforts communs recherchent pour améliorer la vie. Et voici que déjà des études paraissent, dont les auteurs s'attachent à démontrer que ce système est fondé sur des observations insuffisantes et des déductions enfantines...

Certes, je comprends qu'un esprit ordonné et généralisateur comme celui de Denys Rielandt — (habitué par sa profession à trouver dans les nombres un développement que l'intelligence embrasse sans peine quand elle en a découvert le fil conducteur, un plan qui se déroule en partant de foyers qui ont entre eux des correspondances voulues et nécessaires) — je comprends qu'un tel esprit ait été séduit par l'hypothèse d'un enchaînement des forces créées :

La matière inorganique se transformant en matière vivante; la matière organique allumant à son tour, par la combustion des forces chimiques, la flamme d'une vie non plus inférieure mais d'une vie montante, et montante jusqu'au point où elle reçoit l'intelligence et la pensée; je comprends que cette conception ait pu s'imposer à l'adhésion d'un esprit tel que celui de votre comptable. Mais qu'en restera-t-il devant la science de demain? Le fait que la raison de Denys Rielandt ait adhéré à ce système n'est qu'un accident intellectuel. Cela prouve simplement une équation entre certaines idées et le jugement de votre comptable, et vous savez qu'on a prétendu que les mathématiques faussent le jugement...

\*  
\* \* \*

En matière scientifique, il ne saurait y avoir de vérité achevée, immobile.

A chaque pas que nous faisons dans l'inconnu, cet inconnu s'élargit autour de nous. Même les choses que nous connaissons impressionnent la pensée humaine sous des aspects diffé-

rents suivant les périodes. L'époque moderne ressent les mêmes choses avec une autre émotion que ne ressentaient les âges précédents.

Je ne sais plus dans quelle revue je lisais une étude sur les penseurs et écrivains récents, où se trouvait cité ce vers : « Nous sentions en nous *l'émotion moderne* ». Faguet critiquait cette expression. Je me permets de la trouver très belle et lourde de sens.

La vision que nous avons du monde, et l'émoi qui s'en dégage pour nous, revêtent des formes bien spéciales à notre temps, et dont nous ne pouvons nous déprendre.

Soyons de notre temps. Il est inutile d'en ressentir la perception aiguë. Gardons, toutefois, sur la valeur de cet angle de vue, le scepticisme qui convient. Défendons-nous de cette niaiserie de croire que pour être de son temps il faut accepter, les yeux fermés, le fatras de systèmes éphémères que les habileurs de vieux-neuf présentent comme le dernier cri. Etre « moderniste » ce n'est pas être moderne.

Dieu merci, je vous sais un cerveau trop ordonné pour verser dans un quelconque modernisme. Vous êtes trop logicien pour ne pas savoir combien est subjectif et accidentel le critère que nous fournit notre sens particulier.

Pour avoir une certitude sur les choses, nous devons attendre d'être mort : Peut-être Denys Rielandt bifferait-il à présent plus d'une ligne de votre manuscrit...

C'est à cause de cette grande incertitude que vous éprouvez la noble inquiétude de ce que vous écrivez.

Mais, sans doute aussi, ressentez-vous la joie du probe ouvrier qui n'a pas mésusé de l'outil qui lui a été confié. Vous pouvez vous rendre ce témoignage que vous n'avez manqué ni à vous-même ni à votre public.

\*  
\* \* \*

Parmi les choses que vous écrivez, il en est une que l'on ne pourrait assez dire et redire : tout le respect que l'on doit à une âme d'enfant. Les latins déjà se proclamaient pénétrés de ce principe : *maxima puero debetur...*

Mais comment faut-il interpréter cette règle de respecter une âme? Dans votre récit, Julien et Schukert en font des applications diamétralement opposées...

Et ceci me ramène à des mots que j'ai lus récemment :

Mon cher ami, je ne sais si Albert Giraud a pensé à vous envoyer, à votre ermitage d'Oudenbourg, son dernier livre : « La frise empourprée ».

Il y a là un poème étrangement pensif sur « le portrait de Philippe Wharton », le bel adolescent peint par Van Dyck, qui se trouve au Musée de Saint-Pétersbourg.

Dans les strophes d'Albert Giraud — qui sont comme gonflées d'un émoi mystérieux et font songer à ces fruits trop lourds qui se fendent... — passe toute l'angoisse de « l'âme obscure et fermée » : Tandis que meurt le jour, l'adolescent anxieux jette sur la toile magique où son image va commencer de vivre, un regard assombri. Il a l'impression qu'il est captif de l'œuvre qui s'achève. Pour cacher son trouble, il se penche vers l'attirant portrait à l'étrange sourire. Quel artifice obscur a fixé sur cette toile grise ses traits charmants? Ne lui vole-t-on pas sa chevelure blonde, ses prunelles où luit la candeur du ciel bleu,

*Son printemps ébloui de lui-même et du monde.  
Et son âme d'enfant dont il doit compte à Dieu?*

Je ne sais quel est le sens que le beau poète a attaché à ces mots.

Vous les prenez dans leur signification textuelle : vous croyez que celui qui est né de la femme a vraiment une âme et que vraiment « il en doit compte » à Dieu.

Je crois que vous avez raison de le penser et raison de le dire.

\*  
\* \*

Voilà pour le fond. — Disons maintenant un mot de la forme (puisqu'il est convenu que toute critique littéraire doit distin-

guer le fond et la forme — bien qu'à mon sens, ceux-ci fassent « bloc »).

L'auteur a écrit son livre dans une langue simple. Peut-être serais-je tenté de lui en faire une critique. J'avoue que je ne hais pas un peu d'emphase — *emphatically*, disent les Anglais.

Musset écrivait à l'un de ses personnages : « Vous aimiez Lord Byron, les grands vers et la danse ».

De mon temps, le Tango loué par Richepin n'était pas encore inventé, je connaissais l'anglais insuffisamment pour lire Byron dans le texte, mais j'ai toujours aimé les « grands vers » : les grands cris où se crispent les sanglots humains, les déclamations chargées d'ardente passion — et la poésie m'apparaissait « bouche pleine de cris et cœur plein de sanglots ».

L'auteur exprime ses idées dans une forme pauvre et nue — volontairement, j'imagine : pauvreté n'est pas indigence.

« *Tu dis cela tout simplement* », dit Pelléas à Mélisande dans cette scène d'amour enfiévrée qui est une des cimes de l'émotion humaine. Mélisande vient de murmurer le mot qui contient tout : « je t'aime » ; et Pelléas s'exclame : « Oh ! comme tu dis cela ! *tu dis cela tout simplement...* ».

Dire les choses tout simplement peut être une façon de ne pas trahir la pensée — et je ne chicanerai pas l'auteur pour la forme qu'il a donnée à sa méditation.

\*  
\* \*

Mon ami, pour mieux rendre ma pensée, pour la faire plus expressive et plus pompeuse, je vais prendre une image que vous aimerez, car elle est empruntée à un souvenir de nos voyages dans l'Atlantique. Parfois, rappelez-vous, nos hommes d'équipage capturaient des goelands. Alors on leur confiait, attaché sous leurs ailes, un message : un salut pour les navires sur lesquels leur vol irait se poser, quelques observations sur l'état du ciel et de la brise — et nous les regardions s'éloigner dans les brumes. Laissez partir vos pages, comme jadis nous laissions partir les goelands. Elles portent sous leurs ailes les

observations que vous avez pu recueillir. Elles apporteront un salut aux âmes qu'elles effleureront et — qui sait? — peut-être une indication, un espoir, à ceux qui cherchent la voie — dans la brume.

\*  
\* \*

## Denys Rielandt

« *La vérité certaine achevée, immobile...* »

C'est à l'Université que j'ai connu Denys Rielandt, qui vient de mourir.

Depuis lors, je l'avais revu de temps en temps, suivant le hasard des circonstances.

Je savais qu'il avait fait un séjour de quelques années en Chine, comme agent de la Compagnie du chemin de fer d'Hankéou-Pékin, et que, rentré en Belgique, il était devenu comptable dans un établissement financier.

Je le connaissais comme un garçon intelligent, d'esprit réfléchi — mais ce fut par une circonstance fortuite que j'eus la révélation du drame de pensée qui s'était accompli dans son âme.

Je me trouvais en séjour au littoral, et je voulus en profiter pour aller revoir le spectacle du flot montant à l'embouchure de l'Escaut.

### A l'embouchure de l'Escaut.

Le spectacle de la marée à l'embouchure de l'Escaut est, dans mon opinion, une des choses les plus belles qui se puisse voir.

Assurément je ne songe pas à prétendre que la beauté éclatante des paysages méditerranéens puisse être éclipsée par le tableau qu'offrent les rives de notre fleuve : Et cependant, je me demande si ces paysages, dont la splendeur vous gonfle le cœur jusqu'à la souffrance, égalent en pathétique le spectacle de l'Escaut lorsque la marée l'envahit.

Rien qu'une côte basse, des rives incertaines où se penchent les lavandes — devant les horizons vides et le ciel profond des Flandres. Devant soi, au-dessus, autour de soi, l'immensité : « plein ciel »...

Véritablement, on a l'impression physique d'être au bord de l'infini.

Cependant — chose qui arrive presque toujours d'un plaisir qu'on s'est promis — j'eus au premier abord une déception. Je ne sais quoi de morne me semblait flotter dans l'espace, et je ne retrouvai pas ce secret magnétisme dont j'avais gardé le souvenir.

Je cherchai un bateau pour traverser le fleuve.

Je finis par découvrir un bachot amarré au fond d'une crique, mais un passager l'occupait déjà. J'allais m'éloigner lorsque le voyageur m'appela par mon nom. Je reconnus Denys Rielandt.

Il m'expliqua qu'il voulait aller à Zouteland, petit hameau dans les dunes de Walkeren, et me proposa de faire la traversée avec lui.

### Soleil couchant.

Le bachot démarra lentement, et notre navigation commença, en suivant cette ligne indécise dont on ne sait si elle est encore le fleuve ou si elle est déjà la mer.

Lentement le soleil s'abaissait sur la mer lisse et nous eûmes, une fois de plus, le spectacle de la mort de l'astre, dans une splendeur solennelle, aveuglante et désespérée.

Je devrais être blasé sur les « couchants de soleil » ; et cependant, cette fois encore je restai saisi devant l'inimaginable splendeur : c'est que l'adieu de la lumière s'enveloppait d'une si poignante douceur dans le ciel appâli, c'est que de tels écroulements de pourpres incendiaient la mer en nappes de flammes...

Nous regardions muets.

Denys Rielandt me dit soudain : « N'est-il pas étrange de » songer que cette beauté si émouvante, toute la splendeur » répandue sur cette heure et que nous ressentons jusqu'à la

» souffrance, cette beauté et cette splendeur n'existent pas et  
 » ne sont qu'une illusion créée au fond de nos cerveaux ? »

Je lui demandai : « Que voulez-vous dire ? »

Il tendit la main vers l'ouest où fusaient les flammes du couchant : « Nous voyons là-bas des gouffres d'azur, de  
 « pourpre, des ruissellements de flammes et d'or. Nos yeux  
 » s'enchantent de ce spectacle, mais toute cette féerie est  
 » éclosée sous nos paupières. La voûte d'azur n'a pas de teinte,  
 » ou si elle a une teinte, c'est le noir ; la pourpre que charrie la  
 » mer en vastes nappes est illusoire. Sa couleur n'existe pas, et  
 » n'est qu'une vibration qu'enregistre le daltonisme de nos  
 » rétines.

» Il n'y a aucune beauté répandue sur les choses, et nous  
 » sommes leurrés par un mirage de nos yeux ».

L'ombre peu à peu envahissait l'espace. La féerie des choses s'évanouissait, comme si quelque machiniste éteignait successivement les lumières de cette illumination.

Rielandt ajouta :

« J'ai pensé jadis qu'il en était de même de ce que voient nos  
 » âmes ; j'ai pensé que nos idées sur le Beau et sur le Bien, sur  
 » la Vérité et sur la Justice, étaient pareillement de simples  
 » impressions nées au fond du cerveau humain et destinées à  
 » disparaître s'il n'y avait plus d'humanité pour les percevoir.

» Maintenant je crois que nos idées sont *vraies* ; qu'elles sont  
 » les seules réalités ; que les objets que nos sens perçoivent, les  
 » choses que nos yeux encore mortels contempnent, ne sont  
 » qu'illusoires — mais que la Beauté et la Vérité existent  
 » au-dessus de nous, et continueront à exister quand la mort  
 » aura envahi nos cerveaux... »

Je regardai mon compagnon. Il était debout contre l'unique mât du bachot. Sous le collet à demi relevé de son veston, le cordon effiloqué de son binocle encerclait d'un trait noir son faux-col usagé. Ses yeux gris, des yeux de myope brouillés sur les livres et les registres, suivaient le disque de l'astre qui s'enfonçait sous les flots.

L'ombre nous envahissait. Sur la terre, la dernière clarté diffuse dans l'espace s'était éteinte. Seuls, là-haut, au-dessus de nos têtes, les longs regards des étoiles dardaient.

Le lent clapotis du flot contre la barque s'était arrêté. Il nous semblait être immobiles, portés dans le vide...

---

**Walcheren Zélande.**

Des heures encore passèrent ainsi.

Nous finîmes par aborder à l'île de Walcheren. Nous débarquâmes sur la grève et nous nous dirigeâmes vers la muraille des dunes, dans une obscurité qui trompait nos pas.

Des lumières nous apparurent, dont les reflets glissaient jusqu'à nous sur le sable — lampes de pêcheurs vers lesquelles nous guidâmes notre marche comme sur des phares.

Nous arrivâmes à une maisonnette, tapie au pied de la dune. Une enseigne sur la devanture nous fit espérer « le bon gîte ». La patronne nous reçut avec cordialité et s'empressa de nous préparer un souper qui nous réconforta.

Peu à peu, une impression de bien-être s'était insinuée en nous. L'accueil de la chambre paisible et claire contrastait avec l'impression d'angoisse confuse des longues heures passées dans l'obscurité sur la mer.

Le café pris, nous fumions tranquillement nos cigares, et nous nous mîmes à deviser. Rielandt me conta quelques souvenirs de ses voyages. Nous revînmes à ces questions que ses discours avaient effleurées pendant notre trajet sur le fleuve.

Rielandt pensait que sous le voile transitoire des choses matérielles se dérobaient les réalités permanentes : « Je crois que » toutes les choses nous font signe. Si nos yeux pouvaient voir » au delà de ce qui est périssable, nous verrions dans toutes les » choses qui nous entourent des avertissements qui nous » viennent d'En Haut. Dieu nous fait signe. Nos yeux mortels » ne discernent encore qu'imparfaitement les avertissements » qu'il nous donne. Si nous pouvions voir, nous verrions dans » toutes les choses les signes qu'il nous fait. »

Je questionnai Rielandt.

Il me raconta sa vie, et voici ce qu'il me dit :

(*A continuer.*)

L .R. DE GHISTELLES.





## A propos du Héroü

---



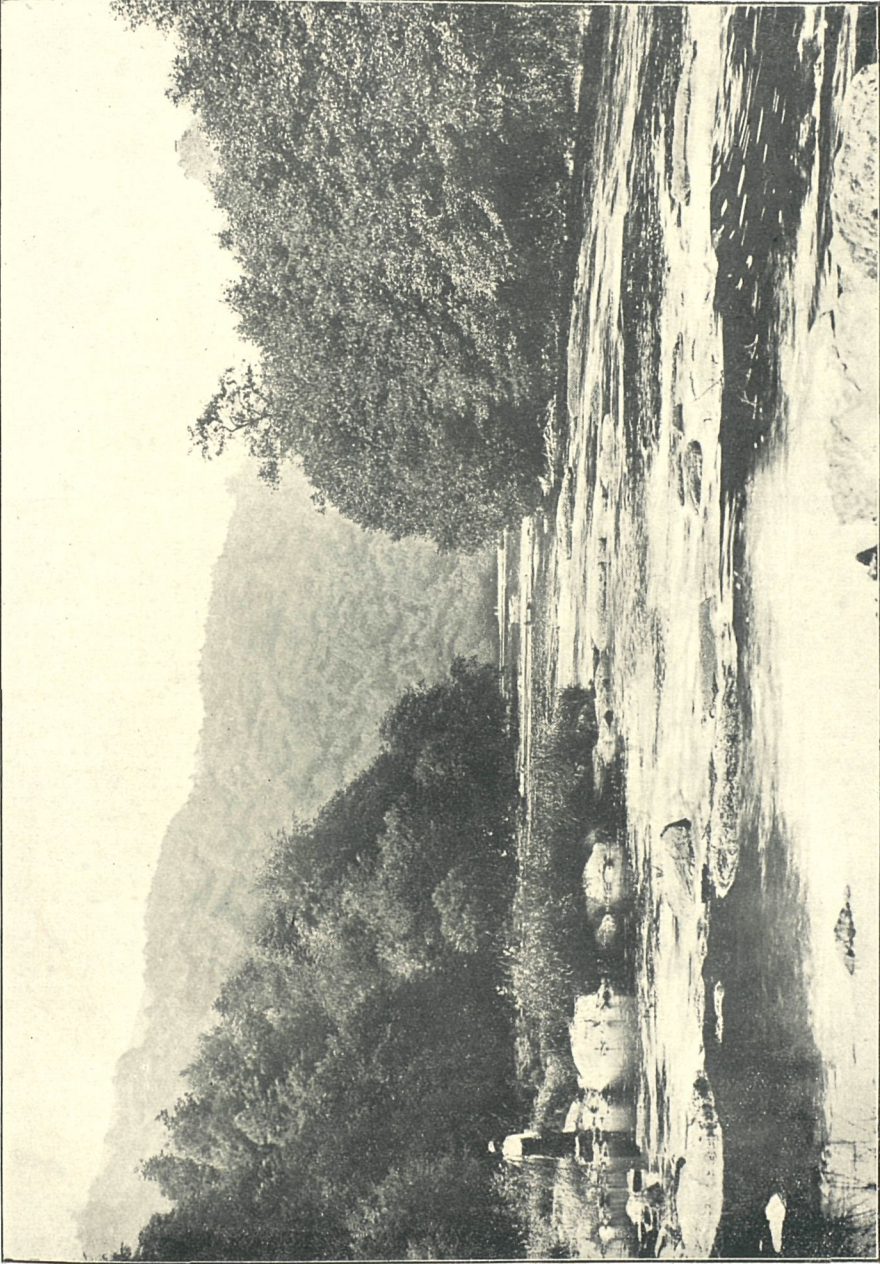
**L**E Héroü! Sous ce nom agreste, on désigne en l'occurrence toute la partie sauvage de la vallée de l'Ourthe, comprise entre Maboge et au delà du confluent des deux Ourthes, sur un nombre considérable de kilomètres que je ne pourrais préciser. Les rochers dits du « Héroü », perdus dans ce vaste territoire, ne peuvent pas être comparés à ceux de la Lesse, ni à ceux qui dominent la Meuse, à Dave ou à Freyr. Ce qui est admirable, c'est le charme et la sauvagerie de cette vallée absolument vierge, où l'on rencontre à peine un vestige de civilisation, comme le pont de Nisramont.

Pas de routes; ci et là un petit sentier perdu entre les herbes de la rive; les montagnes couvertes de bois; l'Ourthe limpide murmurant sur les cailloux, caressant au passage de petites îles herbeuses ou des rochers épars. Les villages sont au loin, perdus sur les hauteurs; pas d'habitations; la solitude, la paix, le bonheur de la simple nature.

Cet ensemble est exceptionnel en Belgique, et, sur une étendue aussi grande, la Semois elle-même — la plus belle de nos rivières — n'offre pas d'aussi sauvages solitudes. Les vrais amateurs de la nature la veulent vierge, et ils connaissent bien cette région bénie qu'ils préfèrent au tourisme bruyant de la Meuse et aux visites en bande à la grotte de Han.

Eh bien! ce serait à ne pas y croire... Si vous ne le saviez déjà! on projette de construire un barrage de cinquante mètres de haut, au milieu de ce paradis... une réédition de la Gileppe, pour des besoins industriels!

Je veux bien croire — étant donné que les promoteurs de cette affaire sont des gens sérieux et avisés — que les avantages du barrage seraient réels et grands. Qu'importe : les contrées, comme celle dont nous parlons, deviennent trop rares pour ne pas être respectées *intégralement*.



L'OURTHE PRÈS DU HÉROU.



On n'y regardera pas à dépenser follement cent millions pour éventrer Bruxelles et la doter d'une gare centrale que personne ne désire. Après cela, on peut bien consacrer quelques millions à se procurer des réserves d'eau ailleurs qu'au Hérou.

Pareil coin de nature vierge doit rester un bien national intangible; car il est temps qu'on songe à protéger les beaux sites aussi efficacement que les beaux monuments! On peut renouveler un monument, mais un site perdu l'est à tout jamais!

Retenez bien que le barrage doit faire submerger toute la vallée sur une très vaste étendue. On aurait un lac! Belle affaire que ce lac, avec des rives basses et sans beauté. D'ailleurs, l'âme de la contrée s'envolera devant cette invasion industrielle.

Il est un fait consolant : c'est que les protestations pleuvent de tous les coins du pays, même du pays flamand. Parbleu! si l'on voulait démolir la tour des halles à Bruges, les Wallons protesteraient aussi : c'est la beauté de la patrie qui est en jeu dans l'un cas comme dans l'autre.

Continuons à protester haut et ferme. Tous ceux qui ont le cœur bien placé et qui comprennent qu'il est des intérêts plus hauts que ceux de la richesse, que tous fassent du prosélytisme pour le Hérou et pour d'autres sites encore... mais notons que ce pays des deux Ourthes une fois abîmé, on ne s'arrêtera pas en si beau chemin et les industrialisants se croiront tout permis. Son nons l'alarme!

JOSEPH RYELANDT.



# La Germanophobie (\*)

---



Les bonnes gens de Bruxelles, de Gand et de Liège sont exposés à trois maladies caniculaires : l'hydrophobie, la gallophobie et la germanophobie. La première provient de mauvaises morsures; les deux autres proviennent de mauvaises lectures. La première est traitée avec succès par la méthode de Pasteur, l'un des meilleurs présents que la pensée française ait faits à l'humanité. La gallophobie se guérit vite en Belgique par l'enseignement de la langue française. La germanophobie est plus fréquente et moins énergiquement traitée, parce que les Belges étudient beaucoup moins l'allemand que le français. Haïr une nation, une langue, une culture, c'est toujours un signe d'ignorance géographique, linguistique et historique. « Tout vice vient d'ânerie », a dit Montaigne. L'anthropophagie, qui est un grand défaut, vient de la bêtise du cannibale, qui, au lieu d'écouter le missionnaire, le mange. La haine de la France ou de l'Allemagne vient de l'ignorance du gallophobe ou du germanophobe, qui oublie ce que tout Européen doit à la France et à l'Allemagne. La Belgique est le pays qui devrait le moins avoir de préventions et d'animosité envers ses voisins; car l'existence physique et morale des Belges se ressent et bénéficie de la pensée française et de la pensée allemande. Un Belge qui hait la France ou un Belge qui hait l'Allemagne, manque de génie et de lettres; et il méconnaît les circonstances qui obligent à gratitude les peuples conscients et éclairés. Microcosme de l'Europe occidentale, notre pays doit à la France une bonne part de son vocabulaire civil, et à l'Allemagne une bonne part de sa culture intellectuelle.

I. *Ce que nous devons à la France.* C'est tout d'abord l'autonomie nationale. Notre Constitution est une copie des principes français : souveraineté nationale, égalité, nous viennent de la *Déclaration des droits de l'homme*; nos constituants et nos juristes ont imité la Constitution de l'an III, le double corps législatif, le député par 40,000 habitants, les préfetures de Bonaparte, maint détail du Concordat et du Code civil, et le mètre comme unité de mesure. Les soldats français de Louis-Philippe se sont fait tuer pour nous débarrasser des Hollandais. La fille de Louis-Philippe est devenue la première reine des Belges, l'Eve de notre dynastie. Notre roi s'appelle encore roi des

---

(\*) S'il existe des Belges qui lisent autre chose que leur journal ou leurs propres épreuves d'imprimerie, il faut leur recommander de lire et méditer le petit livre D'INTEGER, *Belgique et Allemagne*, Bruxelles 1913.

Belges (et non de Belgique), parce que Louis-Philippe était roi des Français (et non de France). C'est une pièce française, une musique française (*La Muette de Portici*) qui a donné le signal de la révolution de 1830. Si Paris n'avait pas fait les révolutions de 1789 et de 1830, la Belgique de 1913 ne serait pas gouvernée comme elle l'est. Se plaint-on qu'elle pratique l'autonomie et la souveraineté nationale? Mais qui demande à la Chambre notre annexion à la Hollande ou à l'Autriche? qui réclame le rétablissement du comté de Flandre, de la principauté épiscopale de Liège, du duché de Brabant, des anciennes monnaies et du pied de Saint-Lambert? Personne n'oserait réagir contre la francisation, personne n'y songe. Bien plus, les étrangers eux-mêmes sont francisés et ne font rien pour se guérir de cette influence. La Prusse et l'Autriche s'alliaient jadis contre la France qui s'était donné une constitution; non seulement la Prusse et l'Autriche permettent aujourd'hui à la France de vivre en république, mais elles ont reçu à leur tour une constitution, un parlement, une presse démocratique, et ne font rien pour les détruire. Elles n'ont même pas l'air d'en souffrir : de sorte que les idées françaises leur sont salutaires, et sont, en tous cas, irrésistibles.

Les Belges qui savent lire et écrire n'ont qu'à consulter un dictionnaire, à lire les gallicismes de nos journaux, de nos partis politiques, de nos institutions, pour mesurer la part de la pensée française dans notre vie nationale.

Il faut un peu plus d'instruction pour reconnaître les nombreux et solides cadeaux de la pensée allemande à la Belgique. Mais il importe de n'être ignare ni ingrat envers la civilisation germanique. Souvenons-nous donc de

II. *Ce que nous devons à l'Allemagne.* — Chacun sait que l'Allemagne a donné à l'Europe la poudre à canon, l'imprimerie et les dynasties royales et financières, depuis les Carolingiens jusqu'aux Rothschild. Les germanophobes songent parfois, il est vrai, à décapiter les dynasties et à exproprier les banquiers juifs. Mais jamais ils ne demandent la suppression de la poudre et de l'imprimerie. Bien plus, ils font imprimer leurs diatribes, et ils injurient l'Allemagne à l'aide de la presse que l'Allemagne a donnée à l'Occident. Leur ingratitude est aussi flagrante que celle des gallophobes qui pratiquent et admettent la souveraineté nationale enseignée par la France. Haïr l'Allemagne est aussi stupide que haïr la France; mais cela paraît moins répugnant au vulgaire. Pourquoi? C'est que — nous disent les germanophobes — il y a deux Allemagnes : la vieille, la bonne, la sage, celle de Gutenberg, de Goëthe et de Schiller, celle qui se laissait dépecer, canonner, décimer, rançonner par les Suédois, les Français et les artilleurs de tous pays étrangers, celle qui se faisait encore battre à Iéna et à Wagram : nation exquise, vertu des anciens jours, candeur germanique, rouet de Marguerite, qu'êtes-vous devenus? Il y a une seconde Allemagne, la neuve, la terrible, la féroce, celle de Bismarck, de Moltke, de Krupp, celle qui est allée à Sedan, qui a pris l'Alsace et la Lorraine, qui veut dévorer, dit-on, la Belgique, la Hollande, l'Afrique, l'Asie, la Polynésie, et qui, sans doute, n'entretient de si beaux observatoires que pour explorer et annexer la lune et les étoiles. De la fureur des hulans, délivrez-nous, Seigneur! — ou plutôt, car le germanophobe ne croit guère en Dieu — délivrez-nous, Czar de Russie, roi d'Angleterre, service de trois ans!

Si les germanophobes lisait autre chose que leur journal, s'ils écoutaient autre chose que le roulement du tambour, ils pourraient s'adoucir et se rassurer en comprenant : 1° que la civilisation belge d'après 1830 doit beaucoup à l'Allemagne; 2° que l'Allemagne de 1913 n'a aucun intérêt à conquérir la Belgique. Je sais fort bien que l'homme possédé de phobie n'écoute plus d'autre argument que la camisole de force. Mais vous qui ne délirez pas, écoutez ce raisonnement très simple.

1° Il y avait une fois, à Bruxelles en Brabant, un couple auguste, une princesse charmante; elle et lui étaient Allemands, fils d'Allemands, petits-fils d'Allemands; entre eux, ils parlaient allemand. Souvent ils retournaient en Allemagne, et conversaient avec des princes allemands; ils reçurent même à Bruxelles Guillaume II et l'impératrice allemande. Tramaient-ils la germanisation de la Belgique, l'annexion de la Belgique à l'Allemagne? Nul ne les en a jusqu'ici accusés. Vous savez comme ils se nomment: Albert I<sup>er</sup> et Elisabeth.

Autre invasion allemande: quand on organisa l'enseignement primaire dans le royaume de Belgique, on copia le régime prussien comme l'avait copié précédemment F. Guizot. On fit venir un instituteur prussien, Thomas Braun, qui apprit à lire aux petits Belges. Les Belges d'aujourd'hui se plaignent si peu de la prussification qu'ils ont élevé, à Nivelles, un monument à Thomas Braun. Les fils de Thomas Braun, le bourgmestre de Gand et le sénateur de Bruxelles, sont rarement accusés de livrer la Belgique à l'Allemagne. Même ils s'expriment le plus souvent en français.

Léopold I<sup>er</sup>, Allemand et protestant, avait un chapelain-bibliothécaire allemand, et ce chapelain avait un fils, Scheler. Aug. Scheler introduisit en Belgique les études de philologie romane qu'il avait commencées en Allemagne, il édita nos vieux auteurs français, fit un *Dictionnaire étymologique de la langue française* pour mettre à la portée du grand public le résultat des recherches allemandes; et les Wallons se plaignirent si peu de cette intrusion que Scheler fut chargé de terminer le dictionnaire wallon de Grandgagnage.

On pourrait citer jusqu'à demain, dans notre enseignement aux trois degrés, dans notre activité politique, littéraire, musicale, des invasions allemandes contre lesquelles personne ne récrimine.

La germanisation intellectuelle serait-elle plus redoutable? Nous en avons un exemple typique dans l'œuvre de M. Maeterlinck. De tous les Belges qui écrivent, il n'en est pas de plus profondément germanisé. Quand M. Maeterlinck délaisse les maîtres de la raison (il cite parmi ceux-là Kant et Schopenhauer), c'est pour suivre les mystiques sur la route de l'inaccessible. Or, ses maîtres en mysticisme sont tous des Germains, des Allemands comme Novalis et Lichtenberg, des Flamands comme Ruysbroeck, des Anglo-Saxons comme Emerson, Carlyle, E. Bronte. M. Maeterlinck a traduit en français un livre allemand de Novalis, et il a de l'âme humaine et de ses aspirations vers le mystère l'opinion qu'en avait Novalis. Le rôle original et utile du littérateur belge est de mettre en français des idées allemandes. C'est là une transposition d'art, plus délicate que le rentoilage d'un tableau ancien. C'est

en cela que consiste la meilleure virtuosité de la pensée belge. Comme il n'y a pas de langue belge, il ne peut pas exister de littérature belge; la pensée belge sera donc cosmopolite ou ne sera pas. Les compatriotes de Maeterlinck, comme ceux de J. J. Rousseau et de M<sup>me</sup> de Staël, doivent surtout avoir « l'esprit européen ». Ils doivent connaître les idées élaborées dans les trois grandes langues voisines, la française, l'anglaise et l'allemande. Ces trois communautés linguistiques sont grandes, et d'une importance universelle, parce qu'elles sont servies par des budgets nationaux de plusieurs milliards, parce qu'elles sont lues par des centaines de milliers d'hommes, parce qu'elles ont servi à formuler des doctrines qui ont amélioré l'humanité. Et voilà pourquoi le Belge qui voudrait résister à la germanisation, à la francisation, à l'anglicisation, aboutirait littérairement à l'isolement splendide du Papou ou du Lapon. La science et la morale n'ont pas de frontières orographiques; et les niaiseries de Barrès et des régionalistes dénotent bruyamment l'étroitesse de cœur et d'esprit des « raciers ».

2<sup>o</sup> Mais, puisque notre Belgique est muette dans le concert des langues européennes, parlons non plus littérature, mais politique. Le danger n'est pas dans les métèques allemands devenus fonctionnaires belges, il n'est pas dans les traductions belges; le mal vient de plus loin, c'est, disent d'aucuns, le pangermanisme des professeurs berlinois qui menace la Belgique et l'Europe.

Le pangermanisme est une théorie qui tend à réunir dans une solidarité aussi intime que possible tous les Germains, tous ceux, du moins, qui parlent allemand. L'irrédentisme est une théorie analogue, qui tend à réunir tous ceux qui parlent italien. Le flamingantisme tend de même à réunir dans une vie mentale commune tous ceux qui parlent flamand. Les patriotismes linguistiques ont été actifs et heureux depuis que la Révolution française a répandu le principe des nationalités. Le patriotisme linguistique a déjà engendré plusieurs nations : la Grèce, l'Allemagne, l'Italie, la Roumanie. Engendrera-t-il une nation de Flandre et une nation de Wallonie? Ces nations, en tous cas, n'égaleront jamais la France ni l'Allemagne, et elles n'assureront pas à leurs nationaux une culture supérieure à la française et à l'allemande. Mais le pangermanisme annexera-t-il la Belgique? Les Belges qui parlent allemand forment à peu près le centième du royaume. Croit-on que l'Empire allemand va partir en guerre pour qu'un fonctionnaire d'Arlon s'appelle *Landrat* et qu'un *Schulmeister* brandisse sa férule à Martelange? — C'est Anvers, dit-on, c'est Anvers et tout le hinterland, c'est toute la Belgique, que l'Allemagne annexera! Supposons que les sept millions de Belges soient devenus sept millions d'Allemands de plus. Ils enverront au Reichstag soixante-dix députés, dont soixante au moins seront des catholiques et des socialistes. Or, catholiques et socialistes, au Reichstag, votant souvent dans le même sens d'opposition à l'impérialisme, seront, par le contingent belge, assurés d'une majorité perpétuelle : ils pourront rejeter tous les budgets, et rendre l'Allemagne ingouvernable. Les pangermanistes sont-ils assez stupides pour préparer la destruction interne de l'œuvre impériale? pour violer les principes linguistiques dont ils vivent? pour accroître sans profit les difficultés que suscitent déjà Polonais, Lorrains et



Danois ? Ou dira-t-on qu'ils se réservent de priver les Belges de tous droits, de les enfermer dans des réductions comme les Peaux-Rouges d'Amérique ? Mais, rien que pour soumettre les Herreros d'Afrique, l'Allemagne a dû dépenser beaucoup plus qu'elle n'a gagné. La soumission des Belges serait infiniment plus difficile et plus coûteuse que celle des Herreros. En vérité, pour crier à l'annexion allemande, il faut supposer que les intellectuels berlinois ne connaissent ni l'arithmétique, ni la géographie, ni l'histoire, ni la linguistique, ni la raison. En supposant cela, les germanophobes belges exagèrent ; ils oublient que l'Allemagne compte moins d'illettrés que la Belgique et la France ; ils oublient que la guerre n'est plus une industrie lucrative comme au temps d'Alaric ; que le vol à main armée ne nourrit plus ni son homme ni son peuple, et que Bonnot, Garnier, Carouy, Tamerlan, Gengis Khan, Napoléon, sont des survivances, des archaïsmes démodés dans un temps qui possède le téléphone, le Liebig, les chèques et l'instruction obligatoire. Guillaume II n'a pas plus de raisons de conquérir Bruxelles que M. Poincaré n'en a d'imiter Louis XIV et Napoléon, et de brûler Heidelberg, Bruxelles et Moscou. Les États d'Europe n'ont pas plus de raisons de renouveler la guerre de Cent Ans ou de Trente Ans que les individus n'en ont de retourner à l'anthropophagie.

Les États, comme les individus, ont plus de profit à s'entr'aider qu'à s'entretuer ; — à moins que l'Europe ne tombe au rang d'une Chine occidentale, et ne soit remplacée dans la civilisation humaine par l'Amérique, — les Etats-Unis d'Europe seront de plus en plus une réalité physique, économique, intellectuelle et morale. Ne pas prévoir et ne pas préparer cet avenir européen, c'est témoigner d'une certaine myopie mentale et morale. Aussi, les germanophobes et les gallophobes, hostiles et hargneux, aigrissent les esprits et vitupèrent sans utilité, sans clairvoyance et sans joie. L'homme ne saurait jamais penser assez hautement de l'homme ; c'est une opinion de Kant dont Guillaume II fait grande estime. Les nations aussi ne sauraient jamais penser trop de bien l'une de l'autre. Entre ses voisines, la Belgique devrait être la terre olympique et négliger la plaisante doctrine qu'une rivièrre borne, les sottises déclamatoires régionalistes et toutes les « phobies » qui, en éloignant les nations les unes des autres, les éloignent toutes du cœur de l'humanité.

ALBERT COUNSON.

*« Dans un an ! »*



# Le Pèlerin d'Idéal

---

*Madame Marie Vesselovsky dont on connaît les traductions remarquables et les très pénétrantes études sur les écrivains de langue française, a publié récemment sous ce titre dans la « Roussaya Viedomosti » (la gazette Russe), le grand journal de Moscou, un article sur Pierre Nothomb. Nous en donnons ici la traduction.*

Le génie créateur du jeune poète belge Pierre Nothomb, l'auteur des livres *L'Arc-en-Ciel* et *Notre Dame du Matin* — évoque le souvenir d'une petite ville provinciale en Italie, imprégnée d'adoration pour la Madone et le poète lui-même se présente comme un tendre moine, ne connaissant pas la vie et qui pour toujours s'est détaché des biens terrestres. L'imagination peint facilement une rue étroite, tortueuse, avec de hautes maisons, tellement étroite, que les rayons du soleil n'y pénètrent jamais, où il fait toujours froid et où la terreur vous envahit quand tombe le crépuscule. Une pareille rue en montant très fort vous amène souvent vers une église.

En gravissant cette rue, elle devient de plus en plus étroite et bientôt se transforme en un sentier, pavé de briques rouges entre deux hauts murs. Le chemin sinueux monte toujours; tout autour règne le silence; aux grandes fêtes seulement les fidèles paroissiens suivent ce chemin pour se rendre à l'église.

C'est dans un cadre pareil que se dessine l'auteur de *L'Arc-en-Ciel*, dans un sombre vêtement de moine, avec un cordon blanc à la taille, un chapelet et un grand bâton de pèlerin dans les mains. Ce pèlerin a pris ce chemin étroit qui monte vers le temple de la Madone.

Tout autour il n'y avait que des murs, on ne voyait aucune porte, aucune entrée à une villa quelconque; on ne pressentait pas la fin de cette ascension; le chemin sinueux montait toujours et l'ascension devenait de plus en plus difficile. Les briques qui pavaient le sentier donnaient à celui-ci une teinte rouge qui évoquait le sang versé sur cette voie difficile et en effet plus d'une fois le malheureux pèlerin trébuchait et tombait, ses genoux étaient blessés; mais il ne le remarquait pas; il était si jeune, si fort, et son âme se portant vers l'Idéal remplissait tout son être de courage et d'énergie.

Les arbres sombres derrière les murs descendaient leurs branches si bas au-dessus du chemin, que vers l'approche du soir elles semblaient des fantômes qui voulaient prendre le pèlerin, l'attirer à la Vie, à ses joies passagères, à ses souffrances profondes, l'attacher à ce monde qui a le culte de l'or et des plaisirs. Ce jeune tendre moine n'ayant encore rien connu de la vie, dans ces minutes cherchait l'appui du ciel; il sentait des larmes dans ses yeux et en dirigeant ses regards vers là Haut, voulait y voir la lune et les étoiles et trouver dans

ces astres la consolation. Mais pendant cette nuit froide, le ciel était couvert de nuages et le vent soufflait de toute sa force. Le pauvre pèlerin en montant tombait de fatigue, le vent déchainé arrachait ses vêtements, refroidissait son corps, secouait les branches qui frappaient son visage.

Il faisait nuit, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber ; on ne voyait pas la fin de la route et pourtant il fallait monter, car c'était seulement au sommet, dans le temple de la Sainte Vierge, qu'il y avait moyen de trouver l'asile et le repos.

Combien de fois, dans ses prières il appela la Madone ; combien de fois la supplia-t-il de l'aider à conserver son âme pure !

Il a tout oublié, son enfance, ses années d'études, ses proches, ses parents, comme si son passé n'existait pas ; un seul sentiment remplissait son âme — c'était ce sentiment profond qu'il avait eu quand il était encore enfant pour une petite fille aux grands yeux clairs.

En ce temps-là, il ne comprenait pas ce que c'était que l'amour et maintenant il ne se rendait pas compte de ce qu'une telle joie, une telle lumière, qui ne pouvait s'éteindre même ici dans cette nuit obscure, remplissaient son jeune cœur.

Il se rappelle qu'il l'a vue le jour de sa première communion, en voile blanc avec les mains croisées, regardant l'image du Christ qui lui tendait les bras. Il se rappelle comme dans son enfance il se promenait avec elle au coucher du soleil, comme elle lui donna une fleur ; il se souvient de sa jolie voix, de son sourire et il lui est resté fidèle, quoique ne l'ayant jamais plus revue.

Ce rêve enchanté a conservé la pureté de son âme ; c'est elle qui l'a délivré des vils plaisirs de la vie ; c'est elle qui lui a interdit de s'approcher des lèvres des autres femmes, qui cherchaient sa jeunesse et sa beauté. Enfant encore, il n'osait rêver d'un baiser, n'osait chuchoter les paroles de confiance, mais il savait déjà que c'est elle qui serait son rêve ; que pendant toute sa vie il allait la chercher, désirer son amour et appeler menteurs ceux qui lui confieraient en riant et en pleurant que l'amour finissait. Même ne trouvant pas ici-bas cet amour fidèle, son rêve ne s'affaiblissait pas ; ce rêve de l'amour éternel ne l'abandonnait pas. — Et maintenant dans cette nuit pluvieuse, il continuait à rêver d'elle... Dans l'obscurité, il heurta un arbre et tomba sur une pierre. Tout son être fût rempli d'inquiétude et de souffrances ; il se préparait à la mort.

\* \* \*

Quand, après le lourd sommeil, le jeune moine se réveilla aux sons de la cloche, il faisait déjà clair ; le vent s'était apaisé, le soleil brillait et réchauffait son corps fatigué, le calme régnait, longtemps le moine ne comprenait pas où il se trouvait.

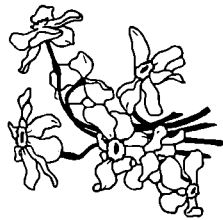
Il était couché sur des pierres ; sa main droite tendue en avant se tenait avec force à une grille, derrière laquelle il voyait une jolie grotte. Le long des murs de cette grotte artificielle l'eau tombait en murmurant, au fond se trouvait une statue de la Madone habillée de blanc avec la ceinture bleue

et les mains croisées pour la prière. Son regard était si pur, si vierge! — Beaucoup plus bas se trouvait une autre forme, celle d'une femme agenouillée qui tendait les mains vers la Madone. Le jeune pèlerin se releva, rendit grâce à Marie et se retourna.

Enfin il a atteint le temple désiré! Il fit le tour de la terrasse devant le temple, et regarda en bas. Là se trouvait le monde, la vie. A gauche plusieurs cheminées laissaient échapper une fumée épaisse et noire; à droite les villas luxueuses rivalisaient de végétations tropicales. Sur le fond velouté des jolis pins mûrissaient les oranges et les citrons, et dans la verdure tendre des oliviers brillaient les camélias aux fleurs rouges. Tout parle de la vie, mais le jeune pèlerin ne regrette pas ce qu'il a laissé là. Il a préféré la solitude à la vanité mesquine, à l'amitié infidèle et à la sympathie intéressée. Désormais il vivra ici et servira Dieu par son art. Ici personne ne l'empêchera de composer des hymnes en l'honneur de la Madone, la Vierge...

Ainsi est Pierre Nothomb. Il compose ses hymnes en l'honneur de la Madone — point de celle qui, désolée, chercha son enfant resté dans le temple au milieu des Docteurs; point de celle qui, pendant les souffrances terribles de son fils, perdait presque ses sens en allant vers le Golgotha; pas cette Sainte Vierge héroïque qui calme, et debout, a résolu d'endurer tout jusqu'à la fin; mais en l'honneur de cette Vierge qui n'a jamais encore connu la souffrance, qui est presque enfant, qui dit ses prières dans la verdure, parmi les fleurs et les chants des oiseaux.

MARIE VESSELOVSKY.



# Chronique du Mois

---

## Les Concerts.

Les auditions des classes d'orchestre et de chant qui sont annoncées cette année au **Conservatoire de Bruxelles** constituent une innovation au sujet de laquelle il sied de féliciter M. Léon Du Bois. Ces contacts fréquents avec le public ont l'évidente utilité de stimuler les élèves, de les engager à une étude plus approfondie et au perfectionnement des œuvres interprétées, de leur apprendre aussi à maîtriser ce genre d'émotion particulière à tous les artistes qui, dans le vocabulaire contemporain, est désigné par une expression aussi dépourvue de noblesse que d'euphonie, le *trac*. Au point de vue du public, ces auditions supplémentaires ont également leur raison d'être. En effet, les grands concerts du Conservatoire sont en nombre restreint. Ils sont d'ailleurs consacrés aux chefs-d'œuvre classiques et dans tous les domaines de la musique, il existe des compositions qui, sans pouvoir être appelées du nom de chefs-d'œuvre, n'en ont pas moins une valeur d'art fort appréciable et qui, charmantes autant qu'instructives, méritent de fixer l'attention et d'être retenues.

Tel a été notamment le cas pour l'audition du 19 octobre. Par l'importance de son programme elle avait du reste l'allure d'un véritable concert. Sous la direction de son distingué chef M. Marivoet, la classe d'ensemble vocal a fait entendre les *Advent-lieder* (Quatre Chants pour l'Avent) d'Edgar Tinel. Ces chants redisent dans un langage d'une harmonieuse magnificence les sentiments de crainte, d'espoir et d'adoration qui pénètrent l'âme chrétienne aux approches de la fête commémorant la naissance du Rédempteur. D'inspiration diverse, ils possèdent en eux une force expressive singulièrement appropriée au texte et à l'esprit des poèmes de l'admirable Guido Gezelle, pour lesquels M. Ernest Closson a écrit de claires et fermes adaptations françaises.

Quel savoureux diptyque que les deux chants bibliques de Lassen! Le premier, *La Sainte Nuit*, trio pour voix de femmes avec violon et orgue (M<sup>lle</sup> Freyburg, M. De Bondt) charme par sa naïve fraîcheur teintée d'archaïsme. Le second, *Au Jardin de Joseph*, trio pour mezzo-soprano, ténor et basse, avec harpe (M<sup>lle</sup> Famerie), cor (M. Mahy) et orgue (M. De Bondt), interprété avec conviction et respect par M<sup>lle</sup> Devrin, MM. Weber et Chantraine, est empreint d'un accent absolument émouvant et à notre sens ce fut une des pièces les plus attachantes du concert. Nous dirons la même chose du Psaume CXXXVII de Liszt (*Super flumina Babylonis*) où M<sup>lle</sup> Martinot fit apprécier une voix ample et expressive; composition religieuse où l'élévation du style et la caresse d'exquises sonorités s'allie à une ferveur de lyrisme qui rayonne.

Le Concerto en *la mineur* op. 100. d'Enrico Bossi, est aussi une œuvre d'envergure. Il est écrit pour orgue (Bossi, directeur du Conservatoire de Bologne, est en même temps le meilleur organiste d'Italie) avec un accompagnement d'instruments à archets, quatre cors et timbales. Bien qu'en principe nous soyons d'avis que par son exceptionnelle richesse l'orgue soit un instrument qui se suffise à lui-même et ne réclame point le concours complémentaire de l'orchestre, il est incontestable que ce concerto est fort habilement écrit pour faire valoir toutes les ressources de l'orgue, que son architecture est remarquablement pondérée, qu'il contient dans l'*Adagio* des épisodes poétiques et dans l'*Allegro* final, la plus puissante des trois parties, de beaux mouvements passionnés et ascensionnels dont l'effet irrésistible électrisa le public. C'était pour la première fois que ce concerto était exécuté à Bruxelles et l'organiste M. De Bondt, qui y affirma sa grande maîtrise, fut justement et longuement acclamé.

Il faut aussi rendre hommage à la direction si énergique, compréhensive et fixement nuancée de M. Van Dam, le professeur de la classe d'orchestre.

Il conduisit une aimable symphonie de Schubert, la deuxième, en *si bémol*, composée par le maître à l'âge de dix-sept ans et que caractérisent d'évidentes attaches avec l'inspiration et avec la facture de Haydn, et une suite pour instruments à cordes de Gilson, les *Mémoires Ecossaises* : I. *Les fleurs de la forêt*, II. *Le doux matin de mai*, III. *Gigue et chant*. Pages de musique suggestive, scintillante et ornée de rythmes subtils, particulièrement à seconde, bien que le choix du titre déroute en l'occurrence.

Résumons aussi, en quelques traits brefs et rapides, l'intéressante audition donnée au Conservatoire, le 9 novembre dernier, à l'occasion de la distribution des prix. Citons, en première ligne, M. Moisse (premier prix avec la plus grande distinction de la classe de M. De Greef). Ce jeune pianiste, remarquablement doué, a donné du concerto en *mi bémol*, de Liszt, une interprétation très fine, où l'on a retrouvé avec joie les précieuses qualités qui caractérisent l'art de son maître, la délicatesse du toucher, la souple élégance du trait, le charme enveloppant d'une sonorité perlée et limpide. M. Waersegers, violoniste, premier prix avec distinction de la classe de M. Cornélis, a su infuser à la Symphonie espagnole de Lalo une belle abondance de sève rythmique, faisant apprécier en outre les mérites d'une technique ferme et brillante.

C'est avec une véritable autorité, et dans un style plein de noblesse, que M<sup>lle</sup> Spanoghe, premier prix avec grande distinction de la classe de M<sup>me</sup> Cornélis, a chanté l'air d'*Alceste* : « *Non, ce n'est point un sacrifice.* »

M<sup>lles</sup> Defyn et Aschl, élèves de M<sup>lle</sup> Flament, ont été les charmantes interprètes d'un duo de Haendel (extrait de l'opéra *Sozarme*).

Enfin, la classe d'orchestre de M. Van Dam s'est notamment fait applaudir dans la symphonie, en *ré majeur* de Haydn, dont l'*Andante*, mais plus encore le *Tempo di Minuetto*, et le *Vivace assai*, sont de purs joyaux de grâce et de rayonnement mélodieux.

Le premier concert Ysaye était dirigé par Eugène Ysaye, fait assez rare, car il confie généralement son bâton à de célèbres capellmeister de l'étranger, tandis que, parcourant les deux mondes, il fait acclamer partout son merveilleux talent d'interprète inspiré.

Le concert débutait par la charmante symphonie en *mi bémol* de Schumann, celle qui est connue sous le nom de *Rhénane* parce que, suivant une tradition, c'est la contemplation de la cathédrale de Cologne qui lui en suggéra l'idée. Nous avons déjà signalé en cette revue les dons exceptionnels du pianiste Severin Eisenberger. Le concerto en *ut mineur* de Mozart mit en relief la clarté exemplaire de son jeu, et son étonnante faculté de coloration dans l'exposé des traits. Le Concerto en *ut dièse mineur* de Rimsky-Korsakoff, composition brillante avec de jolies sonorités, mais assez pauvre d'idées et d'inspiration plutôt courte, fit valoir sa fougue, son brio, la superbe aisance de sa maîtrise technique. Cependant Eisenberger ne donne la véritable mesure de ses dons d'interprète que dans des œuvres se prêtant au plein essor du sentiment expressif, la Fantaisie de Schumann, la Sonate en *si bémol mineur* de Chopin, l'*Appassionata* de Beethoven et c'est pourquoi on ne peut le juger complètement qu'au récital.

On entendit ensuite *A Pagan Poem*, poème symphonique de Lœffler, commentant librement un passage de la huitième bucolique de Virgile, avec une partie de piano confiée à M. de Bourguignon qui s'acquitta de son ingrate mission avec tact et en artiste. Nous ne goûtons nullement cette insertion du piano dans l'orchestre telle que la conçoit M. Lœffler. Il va de soi que cette observation ne vise pas la forme du concerto où, si touffue et importante que puisse être la participation de l'orchestre, le pianiste n'en demeure pas moins le collaborateur principal de l'œuvre. Mais le piano qui, sous les doigts d'un maître du clavier, est en lui-même un orchestre admirable et complet (c'est en cela même que consiste sa supériorité sur les autres instruments) se découronne de cette dignité souveraine lorsqu'il est noyé dans l'orchestre, surtout un orchestre aussi massif que celui de M. Lœffler. Sa sonorité apparaît alors courte, grêle, dépaycée et importune.

Le *Pagan Poem* veut être une composition de vastes dimensions mais, en dépit du commentaire qui en explique abondamment la constitution thématique, elle n'est manifestement que copieuse. Très tendue et tumultueuse, avec une préférence marquée pour les sonorités violentes, un de ses non moins défauts (commun, d'ailleurs, à bon nombre de productions orchestrales contemporaines) est le manque d'équilibre et de logique.

Quelle idée, en effet, de prétendre traduire un passage d'idylle par de telles truculences sonores? Quelle idée de vouloir illustrer la forme virgilienne, la plus pondérée et certainement une des plus parfaites qui existent dans la littérature de tous les peuples, en un revêtement musical aussi disparate et tintamarresque!

Ysaye et son orchestre défendirent avec vaillance la composition de M. Lœffler, et terminèrent le concert par une danse piémontaise de Sinigaglia, amusante et alertement rythmée sur un thème populaire.

\* \* \*

Le second concert populaire a été donné par l'orchestre de la cour de Saxe-Meiningen sous la direction de Max Reger, l'un des compositeurs en vue de l'Allemagne contemporaine. Comme tous les grands orchestres allemands, il est composé d'éléments de premier ordre qui, merveilleusement disciplinés, réalisent par là même des interprétations puissamment unifiées de l'effet le plus imposant. De l'ouverture d'*Obéron* ils donnèrent une version très stylée et expressive, accentuant le caractère fantastique de l'inspiration webérienne par de vives oppositions de rythmes et de nuances. L'interprétation de la Symphonie en *ut mineur* fut aussi remarquable de ligne et assurément pleine de grandeur. Les *pianissimi* sont étonnants de finesse, de fluidité et de douceur, tandis que les *crescendi* s'intensifient avec un sens très averti des gradations. L'Allegro final fut notamment d'une envolée superbe. Nous eussions souhaité une allure plus exaltée, un accent plus émouvant et dramatique dans l'*Allegro con brio* du début, particulièrement dans la répétition des trois notes fatidiques où un rythme plus serré marquerait mieux le caractère impératif et inéluctable de la pesée du destin sur l'existence humaine. Les *Variations et Fugue* pour grand orchestre de Max Reger sur un thème original de Hiller ont été exécutées à la répétition générale et furent remplacées au concert par les airs de ballet de *Rosamonde* de Schubert, détaillés d'ailleurs de façon exquise. Il y a lieu de regretter cette substitution, car il eût été intéressant de réentendre les *Variations symphoniques* de Reger, afin de mieux approfondir les significations de cette œuvre qui, nonobstant la richesse des développements et la maîtrise de l'instrumentation, a laissé une impression d'abondance que l'on serait vite porté à taxer de surabondance. Il ne serait toutefois point digne d'une critique sérieuse de se fier à cette première impression que l'on éprouve aussi lorsque, pour la première fois, on entend l'une ou l'autre des nombreuses œuvres, orchestrales ou instrumentales, que Brahms écrivit en forme de variations.

Comme chef d'orchestre, Max Reger apparaît dans son geste d'une sobriété qui se rencontre rarement chez les *capellmeister*. Il est tout l'opposé de ce fameux Birnbaum dont les déchaînements de mimique exubérante sont encore présents au souvenir des habitués des concerts Ysaye. Parfois Max Reger, déposant son bâton, cesse tout à fait de battre la mesure, ayant l'air de contempler ses musiciens avec amour, ainsi que le ferait quelque professeur paternel pour des élèves excellents qu'il aurait formés. On ne saurait, certes, lui faire un grief de cette réserve, puisqu'il connaît à fond son orchestre, l'ayant amené lui-même à un tel degré de cohésion et à une si parfaite sûreté d'exécution qu'à certains moments la direction, ou du moins cette partie matérielle de la direction qui consiste à marquer le rythme, devient inutile.

Dans le concerto de Brahms, le jeune violoniste Josef Szigeti a été très justement applaudi. C'est un artiste dont le jeu, comme la personne, est marqué au coin de la finesse et de la distinction. Sonorité pure et touchante, rythme fier et décidé, technique aisée et souple, il possède tout cela, et l'avenir



amènera aussi, l'on n'en saurait douter, le complet épanouissement de ses facultés lyriques et expressives.

\* \* \*

**M. Richard Buhlig** qu'on entendit déjà l'an dernier, à Bruxelles, vient de donner un nouveau récital de piano, dans la salle de la Grande Harmonie.

Richard Buhlig n'est pas seulement un virtuose remarquable. A notre époque de grand affinement musical, la virtuosité ne constitue plus, d'ailleurs, un titre suffisant pour attirer l'attention et assurer le succès. Mais il est aussi un artiste véritable qui, en toute sincérité et sans viser à l'effet, cherche à exprimer suivant sa conception personnelle la poésie des œuvres qu'il interprète. En son programme substantiel et concis (pourquoi donc les pianistes sont-ils généralement si enclins à surcharger et à encombrer outre mesure les programmes de leurs récitals?), deux noms figuraient seulement, Beethoven et Chopin, représentés par deux de leurs plus hautes inspirations, l'*Appassionata* et la sonate en *si bémol mineur*. Buhlig donna de l'*Appassionata* une interprétation fervente dont le finale, enlevé avec une fougue superbe, constitua le *summum*.

Mais, à notre sens, c'est surtout dans la sonate de Chopin que cet intéressant artiste affirma sa personnalité avec toutes ses capacités pittoresques et expressives. Le *Scherzo* de la sonate, au milieu duquel se dessine un rythme alenti de danse idéale et lointaine, fut bien rendu dans sa sombre et farouche grandeur. La marche funèbre, prise dans un mouvement très lent, revêtit un caractère solennel et tragique. Quant aux chromatismes fantastiques de la fin, cette étonnante page d'impressionnisme écrite plus de cinquante ans avant que l'impressionnisme musical fût mis en honneur par Debussy et son école, Buhlig l'esquissa comme en rêve, la dissimulant discrètement derrière un nuage de sonorités embrumées et monochromes. C'est là, croyons-nous, la véritable interprétation qui est aussi celle de Paderewski, plusieurs grands pianistes l'exposant avec des *rinforzandi*, que Chopin n'a pas voulus, et en rafales de tempête qui n'en rendent point la vraie signification. Buhlig détailla aussi avec de poétiques colorations le Nocturne en *ré bémol*, cisela spirituellement quelques études (*sol bémol*, *la bémol op. 10*) et termina par la glorieuse étude en *ut mineur* (op. 10), un des sommets de l'œuvre de Chopin. Au rappel, il joua la *Berceuse* à la perfection. Ce fut un régal de sonorités qui, comme une fine caresse, s'épandirent avec une limpidité délicieuse.

\* \* \*

Signalons enfin la première séance du **Quatuor Zimmer**. Au programme, le « Kaiser Quartett » de Haydn, dont le caractère juvénile et primesautier fut rendu avec une exquise fraîcheur de sentiment et une simplicité toute classique. Le quintette en *la majeur* (op. 81) pour pianos et cordes de Dvorak, abondamment imprégné de sève folklorique et dont l'interprétation vibrante,

pleine d'envolée et de couleur, donna parfois des effets d'une ampleur vraiment orchestrale, où la participation brillante et la si belle clarté d'exécution du pianiste hollandais Verhey mérite d'être notée. Enfin, comme couronnement, le quatuor en *la mineur* (op. 41, n° 1) de Schumann, où les vaillants artistes mirent toute la ferveur expressive souhaitable.

Le quatuor Zimmer, on le sait, réunit des éléments d'élite (MM. Zimmer, Gaillard, Baroen, Ghigo) et l'on eut une fois de plus l'impression que, tant au point de vue du fini de l'interprétation qu'au point de vue de la puissance d'émotivité, le quatuor Zimmer ne le cède en rien aux autres quatuors célèbres, dont notre capitale reçoit de temps à autre la visite.

GEORGES DE GOLESCO.

## Au Théâtre du Parc

**L'homme qui assassina.** — Claude Farrère au Théâtre. Romancier en vedette, ce sort devait lui arriver. Mais c'est toujours avec appréhension que l'on assiste à cette incarnation par des acteurs de personnages qui vous étaient peut-être apparus à la lecture avec un visage très différent — et l'on craint de voir l'interprétation dramatique faire du tort à l'œuvre primitive elle-même. Que de beaux romans ont été ainsi par des dramaturges violents et des acteurs brutaux — mis en pièces !

Malgré cette mise en garde *a priori*, le drame de M. Pierre Frondaie — on se souvient de son adaptation au théâtre d'un livre de Pierre Louys qui est le maximum de l'ignominie — mérite plus d'un éloge. Tout en s'inspirant du roman, elle conserve une personnalité très marquée. On y trouve tout à la fois une langue riche et expressive, un grand talent dramatique — du mouvement plus que de la nuance — et une intensité de vie rendue plus émouvante encore par le cadre poétique dans lequel se déroulent les événements.

Au point de vue psychologique, on peut s'étonner de voir que le marquis de Sévigné, personnification de si grandes qualités d'âme, ne trouve pas d'autre moyen que le crime brutal pour sauver son amie Lady Falkland... Mais alors ce ne serait plus « l'homme qui assassina ». Cet assassinat qui paraît de loin — sur l'affiche et dans le titre — le nœud de l'action, ne l'est pas du tout. Ce n'en est même pas le point culminant : mais c'est le moment où l'*intérêt physique* des spectateurs — cette tension des nerfs si connue des amateurs de mélés — est à son comble.

J'ai fait allusion au cadre. Claude Farrère l'avait fait prestigieux. M. Reding l'a imité. De nouveaux décors exotiques à souhait évoquent tour à tour des intérieurs orientaux d'une exactitude scrupuleuse et de lumineux jardins dominant le Bosphore et son horizon de collines et de palais. Quant à l'interprétation, elle est hors pair. M. Marey s'est montré égal à lui-même et M<sup>me</sup> Michelle égale à son partenaire.

B. N.

# LES LIVRES

---

**Les Poèmes.** D'aucuns ont dit que les *Blés mouvants* (1) ne marquaient point chez Emile Verhaeren un renouvellement; d'autres ont pensé qu'ils marquaient une décadence. Le ton seul a baissé. Ce livre n'est point exaspéré ou paroxyste, et il marque une évolution du grand lyrique vers une force égale et une vigoureuse majesté. Dirais-je que c'est de la poésie de vieil homme? Non pas. Mais l'heure vient, où, plus émouvant que les midis fauves, va s'étendre sur les campagnes le grand soir apaisant où s'allongent les ombres.

Virgile! il faut l'évoquer ici, quoique les sept dialogues rustiques qui, avec des poèmes d'interlude, forment le volume des *Blés mouvants*, ne soient en rien des réminiscences ou des modernisations des églogues. Ils n'ont de commun avec elles que la noblesse de l'accent et la belle lenteur des musiques. Des paysans parlent du passé, du progrès, de la ville, de leurs bêtes, de leurs prières, de leurs amours. Vieillards autoritaires, beaux amants rustiques, laboureurs, pâtres, jardiniers, ils redisent à calme voix le poème de la terre. Et tous l'aiment de cet amour entêté et sain, de cette passion violente et profonde qui lie le cœur de Verhaeren au cœur silencieux de la glèbe.

Les vers, sans perdre de leur force, sont plus simples et plus souples que naguère. Et ceux qui s'impriment le plus profondément dans la mémoire ne sont plus les vers crispés comme jadis, mais ceux qui évoquent des sentiments tendres et doux, ou des images nuancées.

*...Et le vent semble fait de mouvante lumière...  
...Ah notre amour, à nous, tiens la dûment cachée  
Comme la main protège un feu contre le vent...*

Deux inoubliables poèmes restent les points culminants de ce livre. Ce sont *La Fermière*, et la *Belle Fille*. Evocations de la femme flamande, vigoureuse, saine, autoritaire, et dont

*Les pas sont lourds mais confiants  
Comme s'ils s'appuyaient sur le cœur de la terre...*

ils ont la grande allure, la forme définitive qui ne peut point passer et qui est la marque des œuvres classiques.

Les lecteurs de *Durendal* connaissent Charles Grolleau. Il a publié récemment un nouveau volume: *Sur la route claire* (2), dont les poèmes sont impré-

---

(1) Paris, Mercure de France. (2) Paris. Ed. du Temps présent.

gnés d'une belle émotion religieuse, et qui, d'un bout à l'autre, sonnent chrétien. Une des pages les plus prenantes est celle où le poète évoque Olivier de la Fayette :

*Maintenant vous vivez loin du pays des songes  
Dans ce vivant Réel vers qui vous haletiez,  
Esprit pur, dévêtu des terrestres mensonges,  
En Dieu qui vous possède à jamais tout entier.*

*Car vous n'avez perdu que l'humaine apparence  
Et, pour moi qui gémiss vers la sainte Beauté,  
Vous êtes un jeune astre éclos dans l'ombre immense  
Puisque vous êtes mort et que vous habitez*

*La Profondeur divine et le divin silence*

Le livre de M. Paul Vaillant-Couturier *La Visite du Berger* (1), est de ceux qu'il nous faut relire. Parce que c'est une admirable promesse qu'il apporte là et parce que rarement la vie des champs et l'émotion de l'âme n'ont composé une aussi poignante et vivante poésie. Ecoutez ce poème final qui est presque aussi beau que le silence même.

*Demeure en face de toi même, pauvre enfant,  
Et compte les heures perdues.*

*Offre dans tes deux mains tendues  
Ton cœur au ciel nu comme un fruit sanglant  
Puisqu'avec le soleil la paix sur toi descend.*

*Reste ainsi : le printemps d'un coup d'aile l'effleure.  
Ne chéris pas l'aile battante, sa tiédeur  
Est pareille au poison d'une mauvaise fleur.*

*Reste ainsi, ne connais ni la forme ni l'heure ;  
Ne demande au soleil qui t'inonde le cœur,  
Que la lumière intérieure.*

*Avec la volonté de demeurer, demeure,  
Apprends à devenir plus grand que ta douleur.*

Comment n'ai-je pas encore parlé de Louis Pize? Depuis longtemps son mince volume aussi est à portée de ma main, pour les heures intimes. Ses *petits poèmes des jardins et de la montagne* (2) ont un parfum agreste et simple qui les fait aimer. Les paysages familiers et les émotions douces, l'odeur des fruits mûrs et la tombée du jour, le rêve égal et calme d'une âme qui con-

(1) Paris, Ed. du Temps présent. (2) Collection de l'*Amitié de France*.

temple. Ne nous livrons pas au petit jeu des réminiscences. M. Louis Pize nous prévient de charmante façon :

*Parce que j'ai chanté l'automne qui commence,  
Dans le mystère du jardin de mon enfance,  
Les pampres rougissants, les suprêmes bouquets,  
Et les fruits fatigués tombant dans les fossés,  
Parce que j'ai chanté toutes ces choses, telles  
Que je les ai senties et je me les rappelle,  
Sans grands mots, écoutant dans mon cœur ruisseler  
L'eau vive, au souvenir des jours qui m'ont laissé  
Tant de douceur et tant de simplicité d'âme,  
On dira que j'ai trop imité Francis Jammes.*

Laissons de côté les médiocres et les ennuyeux. Ne prenons aujourd'hui que les poèmes sympathiques. En ce novembre, autour de la lampe, il est si bon de n'avoir que des amis. Comment le poète de *l'Ombre qui tourne* (1), Marcel Drouët, n'en serait-il pas? Dans une langue tour à tour serrée ou abandonnée il dit le rêve tiède et la mélancolique volupté. Mais on attend le grand vent qui doit passer et révéler peut-être à ce chanteur trop humain la vraie Vie... Comment aussi ne nous attarderions-nous pas aux beaux poèmes si sûrs de forme de M. Philippe Henriot (*Lu clairière aux sources*) (2), encore un de ces jeunes qui, ayant connu les images, les paysages les émotions, les regrets, viennent s'asseoir au bord du puits d'où jaillit l'Eau vive :

*...Et lorsqu'après avoir ployé sous votre étreinte  
Vous aurez exaucé ma prière et ma plainte,  
Lorsqu'encor tout meurtri je me relèverai  
Ce sera pour aller, pâle et transfiguré  
De retrouver ainsi votre amitié Divine,*

*Endormir ma douleur contre Votre Poitrine.*

M. José Perrée, dans une édition charmante, recueille ses poèmes sous ce joli titre: *La Maison Blanche*.

*Au pied du vert coteau, sourit la maison blanche  
La solitude en est la maîtresse, l'accueil  
Un chant aux lèvres, tel un frais et gai dimanche  
Debout, attend parmi les lierres froids du seuil.*

*Le jardin, baisé par le doux parfum des roses,  
Emmêle dans ses fleurs aux brillantes couleurs,  
Les haleines du vent, la musique des choses,  
La grâce du sourire et la douceur des pleurs...*

(1) Paris, Dorbon. (2) Paris. Ed. du Temps présent.

Chansons d'amour, paysages de rêve, confidences à mi-voix. Rien de plus sympathique que ce petit livre (1).

Si le dernier volume de M. Louis Payen est d'une belle et noble tenue, il faut reconnaître que le titre: *Le Collier des heures* (2), en est affreusement ordinaire, et que la pièce qui prétend expliquer ce titre est d'un symbolisme bien médiocre et tarabiscoté. Il faut aussi s'affliger de la banalité de trop de poèmes qui ont cent fois été faits par d'autres. Ainsi n'est il pas très original d'écrire (c'est une nymphe qui parle):

*Un Dieu cruel a renversé l'autel antique,  
Sa parole a rompu les pierres du parvis,  
Et le lierre et la ronce enlacent les portiques  
Qui ne connaissent plus les peuples asservis...*

*Quels espoirs, quels bonheurs, quels rêves dois-je attendre?  
L'univers oublieux ignore le remords,  
Notre passé n'est plus que poussière et que cendre,  
Le chèvre-pied divin Pan, Pan lui-même est mort.*

Avouez que ce Pan Pan est du dernier bon goût!

Voici deux plaquettes, M. Charles Conrardy, dans l'*Archipel de Foie* (3), réunit des poèmes en prose qui ne sont pas sans grâce. M. Arthur Cantillon, préfacé par M. Polydore Flandre, traduit sous le titre de la *Guitare enchantée* (4), des morceaux de John Littlebird, poète anglais mort jeune. L'ensemble de la brochure (le sérieux documentaire de la préface, le goût déchirant des poèmes) en font certainement une des plus agréables fumisteries de ces dernières années.

Arrêtons-nous, pour terminer cette rapide revue, devant les paysages mesurés qu'évoque M. Georges Ducrocq dans son beau recueil: *Les Roses du Valois* (5). Nous y goûterons tout l'équilibre, toute la souriante gravité, toute la grâce sans effort du génie français.

*Ciel de France léger, si tendre sur nos têtes,  
Nuages qui volez comme des ramiers blancs,  
Beau pavillon d'azur souple, pur et troublant  
Climat miraculeux, ordonnateur de fêtes,*

*Qu'il est doux de sentir après de longs voyages  
En des pays brumeux ou de trop grand soleil  
Se poser sur nos fronts le baiser sans pareil  
D'un firmament limpide, indulgent, sans orages!*

*Il n'est d'apaisement que sous la coupe ronde  
Ciel bleu de mon pays, horizon velouté...*

---

(1) Bruxelles. Association des écrivains belges. (2) Paris. Mercure de France. (3) Collection des *Chants de l'Aube*. (4) Edition de Flamberge. (5) Paris. Belle Edition.

M. Ducrocq, qui mène avec ses *Marches de l'Est* une admirable et vigoureuse campagne nationaliste, vient chercher devant les horizons calmes et harmonieux de l'Ile de France le secret de sa vigueur même.

PIERRE NOTHOMB.

**Nouvelles asiatiques**, par le comte DE GOBINEAU. Nouvelle édition.  
— (Paris, Perrin.)

Plusieurs des ouvrages du comte de Gobineau sont rares et, pour dire le vrai, introuvables. Depuis que cette passionnante physionomie littéraire a été remise en valeur par divers travaux allemands et français, et que l'opinion commence enfin à soupçonner en l'auteur des *Pléiades* un des génies les plus curieux du dix-neuvième siècle, les livres du comte de Gobineau sont recherchés avec fureur par les collectionneurs avertis.

On a donc pensé opportun d'offrir au public lettré une seconde édition des *Nouvelles asiatiques*. Ce recueil, depuis longtemps épuisé, parut en 1876 à la librairie Didier, tandis que le comte de Gobineau se trouvait en Crimée, accomplissant en compagnie de l'Empereur du Brésil, Dom Pedro, ami très fidèle, un grand voyage en Russie, en Turquie, et en Grèce, par Saint-Pétersbourg, Nijni-Novgorod, Moscou, Kiew, Livadia, Sébastopol, Constantinople et Athènes.

Si les lecteurs allemands, depuis une vingtaine d'années, grâce à de généreuses et intelligentes initiatives, sont familiarisés avec l'œuvre du comte de Gobineau, il n'en est pas de même en France où l'ethnologue a fait tort à l'homme de lettres et à l'artiste.

Il est arrivé à Gobineau une aventure assez ennuyeuse quoique commune. Son nom s'est attaché au fameux *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Pour beaucoup de gens inattentifs il fut l'homme d'un seul livre, d'ailleurs original, plein d'aperçus hardis, mais enfin assez spécial, d'abord rébarbatif et destiné au public savant. C'était étrangement restreindre sinon refroidir la curiosité. Quantité de lettrés, à la vue d'un titre un peu rude, ne poussèrent pas plus avant leur investigation, s'étonnant qu'on fit tant de bruit autour d'un diplomate, écrivain à ses heures, orientaliste par ennui, croyaient-ils, amateur érudit sans plus.

Que si quelques critiques plus éclairés prétendaient reviser un jugement par trop sommaire, on avouait qu'à la vérité on n'ignorait pas les *Pléiades*, ce roman de l'énergie et de l'ascétisme humains, qu'on admirait même *La Renaissance*, cette magistrale fresque d'histoire. Mais lorsqu'on avait prononcé à ce sujet le mot d'impérialisme stendhalien, on se croyait quitte envers une mémoire pourtant digne de quelque pitié.

La vérité est tout autre. Gobineau fut diplomate par occasion, mais écrivain de métier et l'homme le plus éloigné qui soit de tout pédantisme, bref, le plus français. Dès l'âge de vingt ans, il entre dans la carrière des lettres et ne quitte la plume que le jour de sa mort. Déjà Mérimée, un de ses intimes, s'étonnait de cette fécondité intellectuelle. Romans, épigraphie, drames, histoire des peuples, poèmes lyriques, archéologie, récits de voyage, philo-

sophie comparée, Gobineau s'est essayé dans les genres les plus divers et a excellé dans la plupart. Sa culture encyclopédique, jointe à une curiosité insatiable et à une imagination extraordinaire, l'entraînait dans les voies les plus opposées.

Ajoutez à cela une promenade perpétuelle à travers des pays exotiques, des races très anciennes et qui furent la jeunesse du monde, des horizons magnifiques, contemplés tour à tour avec des yeux de savant et des yeux de poète, un cerveau admirablement organisé et un goût très sûr quoique très original — et vous vous étonnerez moins de voir une intelligence saine et active pousser des prolongements dans tous les domaines de l'esprit, de même qu'un bel arbre étend ses racines autour de lui en éventail.

Cette œuvre composée de deux douzaines de volumes, si variée dans ses réalisations, accuse une réelle unité de pensée. Une idée directrice relie les romans aux ouvrages d'érudition, les poèmes aux études scientifiques, en sorte que porter un jugement sur le comte de Gobineau est fort hasardeux, avant d'avoir épuisé la substance de tous ses livres complétés les uns par les autres. C'est là le mystère d'une vie bien organisée.

Ces ouvrages ne sont pas accessibles au même degré. Gravier à contretemps l'échelle de l'initiation c'est risquer de s'essouffler. Chaque âme possède ainsi des chemins plus ou moins familiers.

En mettant entre les mains du grand public les *Nouvelles asiatiques* on a conscience de dévoiler un des côtés les plus riants de l'œuvre de Gobineau, et quand même les plus représentatifs. Cet ouvrage plaira aussi bien aux savants qu'aux amateurs, aux érudits comme aux simples lettrés, à ceux qu'on appelait jadis les « honnêtes gens ».

L'attrait piquant de ces scènes exotiques, l'art étonnant avec lequel sont campés certains caractères, la psychologie aiguë et froide, la magie d'un style tout en mouvements et qui mord, ne sauraient manquer de captiver les vrais admirateurs de Stendhal et de Mérimée. Les ethnologues ne seront point déçus qui cherchent des observations objectives, des analyses expérimentales d'états d'âmes collectifs, car il n'est point d'homme plus dégagé de tout parti pris que l'auteur de *La Renaissance*, quoi qu'on en ait dit. Il n'a rien tant en horreur que les théoriciens si ce n'est les moralistes. Lui-même a pris soin de nous en avertir dans son *Introduction*. La page est belle et tout à fait dans sa manière :

« On ne se rend pas très bien compte de ce que vaut un moraliste, à quoi il sert depuis le temps que cette secte parasite s'est présentée dans le monde ; et les innombrables censures qu'elle mérite par l'inconsistance de son point de départ, l'incohérence de ses remarques, la légèreté de ses déductions, auraient bien dû faire classer, depuis des siècles, ses adeptes au nombre des bavards prétentieux qui parlent pour parler et alignent des mots pour se les entendre dire. Au nombre des non-valeurs que l'on doit aux moralistes, il n'en est pas de plus complète que cet axiome : « L'homme est partout le même ». Cet axiome va de pair avec la grande prétention de ces soi-disant penseurs de réformer les torts de l'humanité, en faisant admettre à celle-ci leurs sages conseils. »



Oui, les âmes sont fort éloignées les unes des autres, et Gobineau ajoute :  
 « Au rebours de ce qu'enseignent les moralistes, les hommes ne sont nulle part les mêmes. On s'aperçoit sans peine qu'un Chinois possède deux bras et deux jambes, deux yeux et un nez comme un Hottentot ou un bourgeois de Paris ; mais il n'est pas nécessaire de causer une heure avec chacun de ces êtres pour s'apercevoir qu'aucun lien intellectuel et moral n'existe entre eux, si ce n'est la conviction qu'il faut manger quand on a faim et dormir quand le sommeil presse...

» ... Dans les Nouvelles ici rassemblées, le but qu'on s'est proposé a donc été de montrer un certain nombre de variétés de l'esprit asiatique et en quoi cet esprit, observé en général, s'éloigne du nôtre. Ce sont les observateurs pénétrés de cette vérité qui se sont montrés les plus propres à vivre au milieu des Persans, des Afghans, des Turcs et des gens du Caucase. Quand on l'a oublié et qu'on se place ensuite en face de ces populations avec l'intention de les décrire, on ne formule plus à leur égard que des jugements ridicules ; on se borne à les trouver perverses et rien que perverses, par cela seul qu'elles ne ressemblent pas aux Européens. La conclusion nécessaire à tirer de ce jugement serait qu'elles représentent la corruption, tandis que les Occidentaux sont la vertu. Afin de ne pas tomber dans un pareil non-sens, il ne faut pas parler des Asiatiques en moraliste. »

Ces Nouvelles furent écrites à Stockholm durant que Gobineau était ministre de France en Suède. Il atteignait la soixantaine et revivait pour son plaisir une existence assez mouvementée, promenée avec délices aux quatre coins de l'Orient.

Vers cet Orient des *Mille et une Nuits* si complexe, si cruel, si merveilleux, si totalement différent de notre civilisation et dont Gobineau emprunta certaines habitudes de vie, sa pensée se reportait sans cesse. Il se rappelait ses années vécues en Perse et dans la Turquie d'Asie ; son bienheureux séjour en Grèce, la masse de documents trouvés sur place ; les pays incomparables traversés dans l'exaltation ; la quotidienne observation de ces caractères asiatiques où l'instinct domine jusqu'à la tyrannie, de ces mœurs commandées par une sorte d'immoralité inconsciente. Le curieux spectacle, pour un psychologue dénué de préjugés, que cette floraison humaine si vivace et si libre !

Quelque chose de cette nostalgie de l'Orient se retrouve dans le dernier chapitre du recueil : *La Vie de voyage*. C'est la description colorée d'un de ces immenses trains de caravanes qui vont d'Erzeroum à Tebriz, caravanes conduites par un chef autoritaire et expérimenté, composées de deux mille voyageurs : Osmanlis, le chapelet de grains d'ambre à la main, émigrés tjerkesses, Juifs, Arméniens, Yézidys, Syriens, le tout s'étendant sur plusieurs kilomètres de longueur, avec des files de chevaux, de mulets, de chameaux escortés par des gardiens, le chef couvert de bonnets ronds ou cylindriques. Ainsi l'on s'avance parmi des contrées tantôt fertiles, tantôt désolées avec, sur sa tête, le vol imposant des aigles et des faucons décrivant leurs cercles de chasse. Les aventures ne sont jamais les mêmes ; de ce spectacle ondoyant et changeant on ne peut se lasser. Plusieurs voyageurs vont jusqu'à passer leur existence à suivre ces trains humains, tellement ce genre de vie est passionnant. C'est pourquoi, ajoute Gobineau :

« On peut s'expliquer que lorsque les hommes ont goûté une fois de ce genre d'existence, ils n'en peuvent plus subir un autre. Amants de l'imprévu, ils le possèdent ou plutôt s'abandonnent à lui du soir au matin, et du matin jusqu'au soir ; avides d'émotions, ils en sont abreuvés ; curieux, leurs yeux sont constamment en régal ; inconstants, ils n'ont pas le temps même de se lasser de ce qui les quitte ; passionnés enfin pour la sensation présente, ils sont débarrassés à la fois des ombres du passé, qui ne sauraient les suivre dans leur évolution incessante, et encore bien plus des préoccupations de l'avenir écrasées sous la présence impérieuse de ce qui est là. »

On comprend à quel point ce mode de vivre exalte notre auteur, plus que quiconque « amant de l'imprévu », « avide d'émotions », « passionné pour la sensation présente », les sens en perpétuel éveil, l'intelligence en réceptivité constante.

Aussi bien, connaissant à la perfection les paysages, les êtres et les mœurs dont il parle, Gobineau nous a donné une série de Nouvelles extrêmement vivantes et variées, sorte d'illustration littéraire de son livre plus scientifique *Trois ans en Asie*. Tour à tour transportés dans les aouls de Tjerkesses, dans les villes turques, persanes ou afghanes, au milieu de vallées très riches ou de plaines arides et poussiéreuses, nous assistons à un défilé de types les plus dissemblables et les plus pittoresques qui soient, unis pourtant dans la même ferveur : la haine de l'Européen.

*La danseuse de Shamakha* évoque une série de scènes caucasiennes ; les *Amants de Kandahar*, récit sanguinaire qui a pour théâtre l'Afghanistan, rappellent une histoire de *vendetta* ou une chronique italienne de la Renaissance ; *l'Illustre Magicien* fait songer aux contes des *Mille et une Nuits*, — au dire de critiques autorisés, cette nouvelle est un pur chef-d'œuvre ; — la *Guerre des Turcomans* nous permet de saisir sur le vif la verve incomparable de l'auteur et cette ironie froide et cruelle qui est bien une des caractéristiques les plus curieuses de son tempérament d'artiste. Cette ironie si particulière et ce pessimisme aigu l'apparentent à Stendhal et à Mérimée ; mais seul peut-être, Kipling a su évoquer des paysages exotiques avec cette intensité.

Au moment où l'attention de l'Europe est plus que jamais sollicitée par cet Orient fanatique, mystérieux, en proie au choc des races et présentant des symptômes inquiétants de décrépitude après avoir été le berceau de la civilisation, les *Nouvelles Asiatiques* susciteront un vif mouvement d'intérêt. Ce livre, en plus qu'il est un chef-d'œuvre littéraire, permettra à certains de reviser leur jugement sur l'œuvre du comte de Gobineau. Pour beaucoup il sera une révélation.

TANCRÈDE de VISAN.

**La Peinture aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**, par M. LOUIS GILLET. — (Un volume illustré, Paris, Laurens.)

Grands siècles dans l'histoire de la peinture ; grands siècles dont l'œuvre se résume dans notre mémoire par de grands noms : Rubens, Frans Hals,

Rembrandt, Velasquez, Poussin, Watteau, Goya... Maîtres des prestiges, tournés, les uns, vers la réalité; les autres, vers le rêve; tous vers la vie; maîtres qui, dans le recul des années, se dressent comme les témoins de la vie, dont ils ont été les magnifiques interprètes, et tout à la fois de la mort qui a tout enseveli autour d'eux pour les laisser seuls debout.

Ce sont, sur les routes confuses et enténébrées du passé, les « phares » qu'évoquait Baudelaire. Mais s'ils font de la lumière, ils font aussi de l'ombre: tout leur éclat est dans les hauteurs et ils enferment dans une nuit plus épaisse tout ce qui est à leur base. Telle est, du moins, l'impression première que l'on reçoit lorsque l'on aborde l'œuvre de quelqu'un de ces géants de l'art. Il semble qu'ils aient englouti dans leurs créations avec toute l'œuvre de leurs prédécesseurs, toutes les possibilités d'inspiration de leurs contemporains. Ils ont donné à la pensée de leur temps une expression si forte et si impérieuse qu'à la comparaison toutes les autres expressions qu'elle a reçues nous paraissent inertes et incertaines... Mais, cette pensée, ne nous trompons-nous pas en la définissant d'après les ouvrages des hommes de génie? Ne l'y saisissons-nous pas, traduite déjà et fixée, à un moment où elle était encore en devenir dans la réalité? Étant hommes, ils sont du présent, mais, étant hommes de génie, ils le devancent et sont aussi de l'avenir. Par tout ce qu'il assimile de l'ambiance, le génie est multitude; par tout ce qu'il ne tient que de lui-même, et qui est singulier ou exceptionnel, il est solitude. Il regarde, il observe, mais aussi, il anticipe. Il marche en éclaireur, en annonciateur. Il « vise, dit Schopenhauer, un but que les autres ne voient pas », et que nous ne voyons, nous, que parce que, depuis, il a été dépassé.

De sorte que l'on est amené à conclure que la mentalité vraie d'une époque se reflète avec infiniment plus d'exactitude dans l'œuvre des artistes moyens ou même médiocres, tout à fait assujettis aux influences du milieu, que dans celle des grands. A certains égards, on pourrait dire que Benvenuto Cellini ou Jules Romain sont plus représentatifs de l'esprit de la Renaissance que Léonard ou Michel-Ange. Ce n'est pas à l'exorbitant Rembrandt, mais à des maîtres tels que Pieter de Hoogh, Paul Potter ou Vermeer de Delft que nous demanderons l'image du peuple de marchands positifs et puritains, parmi lesquels ils travaillaient. Lorsque nous songeons à la peinture classique française, c'est plutôt à Le Brun que nous pensons et à ses décorations de Versailles qu'à Nicolas Poussin et aux nobles rêves qu'il conduisait dans les ruines de Rome. Où surprendrons-nous mieux le XVIII<sup>e</sup> siècle, libertin et sentimental, que chez Watteau ou chez Boucher, Fragonard et Greuze...

Ces maîtres, grands ou moyens, on les trouvera tous dans le beau livre de M. Gillet, et aussi les petits; tous ceux, en un mot, qui, durant cette période de deux siècles, ont marqué une originalité puissante ou légère dans la peinture des écoles de l'Italie, de la Flandre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande ou de l'Angleterre. Des solidarités unissent toutes ces écoles: toutes ont dû à l'Italie; toutes, sauf l'Italie, ont dû à la Flandre. Des solidarités unissent, à travers — ou au-dessus — du temps, les grands

artistes qui font l'orgueil de chacune d'elles ; Rubens, qui doit à Titien, à Michel-Ange, au Corrège et, peut-être, aussi, au travail des obscurs Romanistes du XVI<sup>e</sup> siècle, donne à tout le XVIII<sup>e</sup> siècle français, par l'intermédiaire de Watteau, « le dernier des Flamands, le plus raffiné et le plus délicieux » ; Van Dyck lègue à l'Angleterre une tradition qui suscite Reynolds, Gainsborough et les autres ; d'un siècle à l'autre, Velasquez crée Goya ; Poussin, David...

Pas d'histoire plus émouvante que celle de l'art. Elle ne connaît d'autres batailles que celles de la pensée ; d'autres victoires que celles de la beauté.

L'effort est partout, obstiné, volontaire ; le succès est ici, puis là, puis là... Une gloire s'obscurcit, une autre commence à briller, grandit, éblouit, puis une autre encore, ailleurs... Et M. Gillet nous les dit toutes, ces gloires, et les écoles sur lesquelles elles ont lui, la succession de ces écoles, la multitude des maîtres et des œuvres qu'elles ont produites, ce que chacune d'elles a reçu, ce que chacune d'elles a ajouté à ce qu'elle avait reçu... Tout cela en des pages d'une plénitude et d'une concision admirables, pénétrées de compréhension vive et de sensibilité délicate.

ARNOLD GOFFIN.

**La liberté chez Descartes et la théologie**, par M. GILSON. — (Paris, Alcan. *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.)

On rencontre dans les *Pensées* de Pascal, cette brève note : « Descartes inutile et incertain... », et l'on comprend qu'au sens de cette intelligence souveraine et, peut-être, aussi bien au point de vue de sa conception scientifique qu'à celui de sa foi religieuse, le système cartésien lui paraît à la fois superflu et insuffisant.

L'incertitude dont parle Pascal, il la découvrait évidemment, non dans l'homme, mais dans son système. Descartes, lui, était fort convaincu du caractère imperfectible de sa philosophie : Dans une lettre au Jésuite Dinet, il écrivait que « l'adoption de la vraie philosophie (la sienne)... serait la fin de toutes les guerres et de toutes les controverses, la claire vue de la vérité ne laissant nulle place au doute ou à la dispute ».

Il faut croire que, pas plus que M. de Sacy, Descartes n'avait fréquenté Montaigne ou, même, qu'il n'avait guère l'expérience des hommes ou de leur esprit inapaisable de contention... Ce n'est pas faute, cependant, d'avoir été mêlé à la dispute et à la controverse et aussi, comme nous le montre l'auteur de cette excellente étude, d'avoir usé parfois d'artifices assez subtils ou de concessions un peu spécieuses pour attirer à sa philosophie la faveur de certains théologiens de la puissante Compagnie de Jésus et de la Compagnie, elle-même, qui était seule en situation, en ce moment-là, de donner ou non autorité à l'œuvre du grand philosophe.

Le grand débat théologique de l'époque avait pour principal objet le libre arbitre. C'était presque toute la matière des fameuses controverses entre Molinistes, Thomistes et bientôt Jansénistes. L'analyse serrée, à laquelle M. Gilson a soumis les travaux métaphysiques de Descartes, lui ont permis

de dégager nettement les sources des idées directrices de celui-ci, comme aussi les influences qu'il a subies où auxquelles, parfois, il s'est plié, de la part du cardinal de Bédulle, de l'Oratorien Gibœuf, etc., et, plus tard, de celle de théologiens d'opinions tout opposées, comme le Jésuite Petau... Au fond, il semble bien, c'est la conclusion de M. Gilson, que Descartes, qui se piquait, du reste, de la plus parfaite orthodoxie, était préoccupé surtout, fût-ce quelquefois au prix d'assez singuliers revirements de position, de rendre sa Physique acceptable pour les autorités religieuses et, pour atteindre ce but « d'adapter aux exigences de la physique nouvelle, les thèses de la théologie traditionnelle, en lui faisant subir le minimum de déformations. »

ARNOLD GOFFIN.

**L'esthétique du paysage**, par M. PAULHAN. — (Paris, Alcan, *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*)

**Hubert Robert et les paysagistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle**, par M. TRISTAN LECLÈRE. — (Paris, Laurens; Coll. des *Grands artistes.*)

Après avoir beaucoup ratiociné sur la nature du plaisir que nous recevons de la contemplation d'une peinture de paysage, après avoir lu les pages attachantes que M. Paulhan consacre à l'analyse de ce plaisir, il semble que nous puissions conclure : le paysage, c'est le paysagiste. Celui-là nous touchera, créera en nous des sentiments ou des émotions dans la mesure où celui-ci révélera dans son œuvre un tempérament original, une sensibilité qui soit bien sienne. C'est moins le sujet qu'il représente qui nous intéresse, que sa vision. Il en est ainsi, du moins, depuis que les règles classiques de symétrie, d'équilibre, de genre, etc. ont cessé d'enfermer nos admirations dans des formules.

Hubert Robert et les petits maîtres français Oudry, Louis-Gabriel, Moreau, que M. Leclère étudie dans son agréable livre, étaient bien loin d'être affranchis des lois académiques, mais il y a dans leurs œuvres quelque chose de nouveau, de rebelle à la convention, un penchant à la réalité vraie, à l'expression personnelle, qui fait d'eux les précurseurs conscients des maîtres du siècle suivant.

ARNOLD GOFFIN.

**Le dessin humoristique**, par M. LOUIS MORIN. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

L'auteur nous fait un précis alerte et amusant de l'histoire du dessin humoristique en France; précis entrecoupé d'anecdotes, de conseils pratiques, d'exemples choisis dans les œuvres des maîtres de jadis, Toppfer, Daumier, Gavarni, et de ceux d'à présent, Forain, Willette, Léandre... En somme, une manière de causerie plaisante et érudite, où il y a beaucoup à apprendre et à retenir.

ARNOLD GOFFIN.

**Senlis**, par M. MARCEL AUBERT. **La Cathédrale de Rouen**, par M. ARMAND LOISEL. (Collection de *Petites monographies des grands édifices de la France.*) Deux vol. ill. — (Paris Laurens.)

C'est une excursion dans un des coins les plus séduisants de la vieille France que nous fait faire M. Aubert en nous apprenant à connaître la charmante ville de Senlis et tous les monuments religieux et civils du passé qu'elle a préservés et qui font son orgueil et son ornement.

M. l'abbé Loisel nous fournit, lui, un guide excellent, nourri de goût et d'érudition, de la magnifique cathédrale de Rouen. Il nous raconte l'histoire de ce noble monument, les phases de sa construction, les désastres qu'il a subis soit par accident, soit par la main fanatique des hommes, et nous montre tout ce qu'il a conservé, dans l'état où il se trouve actuellement, d'inimitable pittoresque et de beauté émouvante.

ARNOLD GOFFIN.

**Stockholm et Upsal**, par M. LUCIEN MAURY. Paris, Laurens. (Coll. des *Villes d'art célèbres.*)

La capitale suédoise ne peut se réclamer de très antiques origines. Le plus ancien document qui parle d'elle remonte au XIII<sup>e</sup> siècle; au delà, il n'y a que la légende, naturelle, d'ailleurs, dans les brumes du Nord. La ville n'a à peu près rien gardé des époques primitives. Ce qui est resté d'ancien dans sa physionomie date de la période de la « grandeur suédoise », sous les Wasa, et porte l'empreinte des influences artistiques hollandaise, puis française, qui s'y exercèrent tour à tour.

M. Maury nous donne, au cours de son étude, des renseignements fort intéressants sur l'art et les artistes suédois et sur la renaissance artistique régionale que la prospérité actuelle du pays a engendrée.

ARNOLD GOFFIN.

**L'art flamand et hollandais** (juillet).

Notre collaborateur Arnold Goffin rend compte du *Salon des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de Gand*; M. Joseph Destrée signale des peintures représentant la *Lamentation sur le corps du Christ*, répliques ou imitations d'un *Tableau original* — de Van der Goes — à retrouver

(Août.) Une note de M. Bredius relative à *Un tableau inconnu de Siebrechts* conservé à Berlin (reproduction). Le *Caractère médiéval hollandais de S. H. de Roos*, par M. Van Hoyen. (Il s'agit de caractères d'impressions; l'article est accompagné de très beaux spécimens. Une malencontreuse coquille dépare celui des *Fleurs du mal*).

**Burlington Magazine** (août).

M. Campbell Dodgson publie deux dessins inédits de Léonard de Vinci, appartenant au British Museum; M. Lionel Cust donne la suite de ses notes

sur les peintures des collections royales anglaises : il s'occupe, cette fois, des tableaux achetés en Italie pour le compte de Georges III ; suite également au travail de M. Giacomo di Nicola sur le délicieux maître siennois *Sassetta*. Il parle de la *Madone des neiges*, exécutée entre 1430 et 1432 pour le Dôme de Sienne et qui se trouve actuellement à Chiusdino. Mrs Archibald H. Christie reproduit et commente de curieuses broderies primitives anglaises.

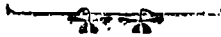
(Septembre).— *Bramantino*, quelques mots sur cet artiste de M. Royer Fry, à propos d'une madone (collection Turner) qu'il reproduit ; Sir Claude Philips étudie deux panneaux (collection de Lady Wantaye), représentant *St-Sébastien* et *St-Jérôme*, qu'il attribue à Raphaël ; M. Giacomo de Nicola poursuit son étude sur *Sassetta* ; le baron de Cosson parle du modèle dont Cellini s'est servi pour l'exécution de son *Ganymède*. Signalons encore, parmi les autres articles, une très intéressante notice sur *Marc-Louis Solon*, un céramiste français établi en Angleterre, par Sir C. Hercules Read.

Nombreuses reproductions ; bibliographies très complètes.

### **Vers la vraie vie**, par le chanoine LALIEU. (Société de St-Augustin.)

La vraie vie, c'est la vie chrétienne, continuellement alimentée et renouvelée par Celui-là même qui est la Vie. Le livre du chanoine Lalieu est un petit traité pratique, clair et bien divisé, renfermant d'excellents conseils sur la conduite à tenir dans la fréquentation des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il offre cet intérêt spécial d'avoir rappelé la doctrine de saint François de Sales, dont il cite souvent les œuvres en la complétant pour ce qui concerne l'Eucharistie, par les récents décrets du Saint-Père sur la fréquente communion. Le livre du chanoine Lalieu vient à son heure et fera du bien en orientant les âmes vers une piété solide basée sur l'Eucharistie et sur la liturgie.

D. BR. D.



# Notules

---

Le CERCLE MELPOMÈNE donnera à la Salle Patria :

*Le 20 DÉCEMBRE, à 8 heures du soir*

la première représentation de :

## L'AN MILLE

Drame en cinq actes

DE NOTRE COLLABORATEUR

**VICTOR KINON**

Nous engageons vivement nos lecteurs à assister à cette représentation et à y amener leurs amis.

Cette création de l'œuvre d'un de nos meilleurs poètes belges, sera l'objet, au Cercle Melpomène, de soins tout particuliers et revêtira le caractère d'une véritable manifestation artistique.

La représentation de « L'AN MILLE » se donnera, en effet, sous les auspices du COMITÉ DE PATRONAGE DE L'ESSAI DU THÉÂTRE BELGE et sera honorée de la présence de MM. les Ministres des Sciences et des Arts, et de la Justice, ainsi que de personnalités les plus éminentes du monde des lettres.

**PRIX DES PLACES :** Fauteuils d'orchestre, 5 francs ; fauteuils de parquet, 2 francs ; fauteuils de balcon, 2 francs ; deuxièmes balcons, 1 franc.

Les places demandées seront numérotées sans augmentation de prix. Elles seront remises à domicile contre remboursement.

Les demandes de places doivent être adressées à M. J. Van Parys, président du Cercle Melpomène, Chaussée de Haecht, 284, à Schaerbeek-Bruxelles.



**AVIS IMPORTANT.** — Nous prévenons nos abonnés que nous mettrons en circulation, dès les premiers jours de Décembre, nos quittances d'abonnement pour l'année 1914, afin d'éviter l'encombrement du *Nouvel-An*. Nous leur serions obligés s'ils voulaient bien charger leur personnel, en cas d'absence, de payer la quittance à leur place dès sa première présentation pour nous faciliter la besogne et nous épargner la corvée d'un second envoi. Nous les remercions d'avance.

\*  
\* \*

**La Société des Concerts de Musique Sacrée à Anvers** a décidé de faire entendre cette saison deux œuvres capitales du répertoire classique. Elle exécutera sous la direction de M<sup>r</sup> Lod. Ontrop, en la Grande Salle de la Société Royale d'Harmonie, le dimanche, 21 décembre 1913, à 3 heures, la **Schöpfung**, oratorio pour soli, chœur, orgue et orchestre, de **J. Haydn**. Solistes : Melle Tilly Cahnbley-Hinken, soprano (Würzburg). Mr. G. Baldzun, ténor (Dortmund), Mr. Arthur Van Eweyk, basse (Berlin); le dimanche, 29 mars 1914, à 3 heures, exécution de **Elias**, oratorio pour soli, chœur, orgue et orchestre de **F. Mendelssohn**.

Le Comité engage les intéressés à réserver le plus tôt possible les places qu'ils désirent.

La vente de billets d'entrée au Contrôle ne peut être garantie.

*Conditions d'abonnement* : Tout membre fondateur de la Société des Concerts de Musique Sacrée paie une cotisation annuelle de 50 fr. Il recevra deux places réservées pour chaque Concert et deux invitations à chaque répétition générale.

Tout membre protecteur paie une cotisation annuelle de minimum 15 fr., pour laquelle il lui sera envoyé une place réservée à tous les Concerts.

*Prix des places* : Place réservée 6 fr. — Première 4 fr. — Seconde (galeries-bas-côtés) 3 fr. — Troisième (galeries-étages) 2 fr.

Le Samedi à 5 heures, veille de l'exécution : Répétition générale. — Billet d'entrée : 2 fr.

Les personnes, étrangères à la ville, peuvent faire numéroter leurs billets (places réservées) en les adressant à l'Administrateur de la Société, M. Jules Boelaerts, Marché St-Jacques, 11, Anvers, qui les renverra dûment numérotés.

Les billets sont en vente à Bruxelles, chez MM. Breitkopf et Härtel; à Gand, chez MM. Beyer; à Liège, chez Mad. Veuve Muraille; à Bruges, chez M. Van Marcke; à Louvain, chez M. Versluys, rue de la Station, 45; à Malines, chez M. Loret, Place d'Egmont, 52; à St-Nicolas, chez M. Joris, rue de la Station; à Anvers, chez les principaux marchands de musique ou chez l'Administrateur de la Société M. Jules Boelaerts, Marché St-Jacques, 11, Anvers.

« *L'Annonce faite à Marie* » en Allemagne. — Comme naguère Gobineau, aujourd'hui M. Paul Claudel est adopté en Allemagne, où il représente en première ligne le théâtre philosophique et poétique de la nouvelle génération française. Plusieurs scènes ont donné ou donneront prochainement des œuvres de M. Claudel. Et on vient de représenter à Hellerau, près de Dresde, la plus célèbre des pièces de M. Claudel, *l'Annonce faite à Marie*, dans des conditions de mise en scène particulières qui méritent qu'on s'y arrête.

L'institut d'art de Hellerau, petite localité voisine de Dresde, est bien connu, quoiqu'il n'ait guère que deux ans d'existence. Cet été, il a donné *l'Orphée* de Gluck. Il a monté de la même façon — qui est toute nouvelle — en simplification, en synthèse purement figurative et symbolique, l'œuvre simple, figurative et symbolique de M. Claudel.

Le prince Jean-Georges de Saxe, frère du roi, avait tenu à assister à la représentation. La princesse l'y avait accompagné.

La France était représentée par notre ambassadeur, M. Jules Cambon, qui est aussi accrédité près de la cour de Dresde. On remarquait au premier rang des fauteuils M. Reinhardt, le directeur du Deutsches Theater de Berlin, qui a l'intention de monter *l'Annonce faite à Marie* cet hiver.

La salle qui servit à la représentation avait été accommodée aux besoins de la scène. Le régisseur, M. Salzmann, l'avait tout entière tendue de minces draperies blanches au travers desquelles passait la lumière d'innombrables lampes à incandescence disposées au dehors, le long des parois. La scène était disposée en trois terrasses, étagées et reliées à leurs extrémités par des escaliers d'une belle courbe. L'ensemble donnait l'impression d'un dessin schématique estompé de teintes plates et neutres où des personnages aux gestes lents se détachaient avec un beau relief. Le jeu de la lumière était très sûrement réglé et permettait d'obtenir, dans cette salle sans lampes et pourtant parfaitement lumineuse, des effets heureux et inattendus dans ce genre de décor stylisé.

Le public de Hellerau a réservé à *l'Annonce faite à Marie* un accueil de favorable qui s'adressait visiblement plutôt à l'auteur qu'à ses interprètes. M. Paul Claudel compte déjà en Allemagne, et aussi en Autriche et en Hollande, de très nombreux et très assidus admirateurs. Nous savons l'estime toute particulière que lui porte le grand critique danois, M. George Brandès.

De toutes ses « paroisses » étrangères, la plus grande et la plus enthousiaste est assurément celle d'Allemagne. M. Claudel a groupé autour de lui, avec une étonnante rapidité, les admirateurs de Maeterlinck, qui firent, il y a quelques années, un succès sans précédent au drame de *Monna Vanna*. C'est là un fait incontestable qui fournit une excellente formule pour juger le talent évidemment supérieur, mais un peu déconcertant, de M. Paul Claudel.

(Extrait du *Temps*, 7 octobre.)

### Viennent de paraître :

**L'Ame du Purgatoire**, poème par **Pierre Nothomb** (Bruxelles, Lamer-tin). — **Méditations sur la Beauté du Monde**, par **Paul Bonté** (Paris, Perrin). — **Le Roman de la Forêt**, roman par **Jean Nesmy** (Paris, Grasset). — **Vivre la vie**, roman par **Jacques des Gachons** (Paris, Plon)

Nous recommandons instamment à l'attention de nos lecteurs ces nouveaux livres de nos collaborateurs.

### Accusé de réception :

**ART** : *Nevers et Moulins* (collection : Villes d'art), par JEAN LOCQUIN. Vol. ill. (Paris, Laurens). — *Jacques Callot* (collection : Les grands artistes), par EDMOND BRUWAERT. Vol. ill. (idem). — *La Cathédrale de Limoges* (collection : Les grands édifices de la France), par RENÉ FAGE. Vol. ill. (idem). — *Jacques Callot, maître graveur (1593-1635)*, par PIERRE-PAUL PLAN. Vol. ill. (Bruxelles, Van Oest).

**HISTOIRE** : *Histoire de Gand*, par VICTOR FRIS. Vol. ill. (Bruxelles, Van Oest).

**LITTÉRATURE** : *Les heures bénédictines*, par EDOUARD SCHNEIDER, (Paris, Ollendorff). — *La vie au théâtre*, par HENRY BORDEAUX. 3<sup>e</sup> série (Paris, Plon). — *Par-dessus la haie*, par RAOUL DESJARDINS, Préface de Francis Jammes (Paris, éd. du Temps présent).

**POÉSIE** : *Flûteries d'Automne*, par RENÉ VACHIA (Paris, Bardet). — *Les blés mouvants*, par EMILÉ VERHAEREN (Paris, Mercure de France). — *Méditations sur la beauté du monde*, par PAUL BONTÉ (Paris, Perrin).

**ROMANS** : *Le Roman de la forêt*, par JEAN NESMY (Paris, Grasset). — *Ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui*, par MYRIAM THÉLEN (Paris, Plon). — *Chrétienne*, par JULIETTE ADAM (idem). — *Vivre la vie*, par JACQUES DES GACHONS (idem).

**VOYAGE** : *La Rome du Cœur*, par AMÉLIE DE SUBERCASEAUX, traduction de la comtesse de Lopinot (Paris, Perrin). — *Heures d'Italie*, par GABRIEL FAURE (Paris, Fasquelle).



















**ANDRÉ BEAUNEVEU :**  
**SAINTE CATHERINE**

Statue en marbre (Église Notre-Dame, Courtrai).



# Dédicace de la Maison

---

DIVAE VIRGINI ASPRICOLENSI

*Puisque, de point en point exauçant l'oraison,  
Vous avez abrité notre destin tranquille  
Sous un toit plus riant que les toits de la ville,  
Douce Dame, agréez le don de la maison.  
Toute blanche, avec sa pelouse toute verte,  
Qu'elle vous soit de cœur et simplement offerte.*

*Voyez ! elle se fait câline et vous complait  
Par sa blancheur, et par son nom qui vous rappelle  
Votre colline, avec le chêne et la chapelle,  
Et parce qu'elle dit un peu le chapelet,  
Et parce que c'est votre image qui surveille  
Le jardin ruisselant de roses et d'abeilles...*

*Voyez ! sitôt que l'aube a blanchi le gazon,  
La maison, de ses yeux d'opale, considère  
Le mystère du ciel descendu sur la terre,  
Et, quand le brasier d'or s'enflamme à l'horizon,  
La maison vous salue, ô Dame, et vous appelle  
Aurore du soleil de la vie éternelle !*

*Puis, elle fait sa tâche avec simplicité,  
Se souvenant du Christ que vous avez porté ;  
Elle rit, elle jase, elle ouvre ses fenêtres ;  
Et, quand le soir s'accorde au murmure des hêtres,  
Elle redevient grave et vous salue encor,  
Belle comme la lune au ciel pointillé d'or !*

*Ainsi donc, bénissez la maison qui vous aime,  
O Dame ! Pour parer aux faiblesses des siens,  
Donnez-lui d'agréer à leurs anges gardiens,  
D'avoir un air propice aux grâces du baptême,  
Et de favoriser par de justes décors  
La sagesse du cœur et la santé du corps.*

*Heureuses les maisons qui sont pures ! Heureuses  
Les maisons sans dispute et sans éclats de voix,  
Où, comme un pénétrant parfum de tubéreuses,  
On respire le calme et l'empire des lois  
Et la chaste union des âmes enlacées  
Dans les simples vertus et les bonnes pensées !*

*Ah ! que cette maison soit pure dès le seuil !  
Que nul de ses recoins ne cache l'ange immonde,  
Qu'on dépouille en entrant les poussières du monde,  
Qu'elle soit sans humeur, sans haine, sans orgueil,  
Et toute vôtre enfin tout le long de l'année,  
Douce Dame d'amour qui nous l'avez donnée !*

*Aspricollis ! Aspricollis ! tressaille et prie.  
Il est sous le ciel bleu des maisons de Marie  
Où le bonheur fleurit comme un lis sans défaut...  
Chante magnificat, chante avec un sanglot,  
Comme au jour de ses vœux la vierge en mousseline,  
Aspricollis ! Aspricollis ! sur la colline.*

*Paix donc à la maison de bonne volonté !  
O Vierge au nom de qui le Baphomet chancelle,  
Etendez votre main protectrice sur elle !  
Donnez-lui pour gardien un Esprit redouté,  
Surveillant l'eau du puits et l'huile de la lampe,  
Le charbon qui rougit et la bûche qui flambe ;*

*Un ange éblouissant comme un glaive brandi  
Qui, d'un tressaillement de sa splendeur, arrête  
L'éclair fourchu, le bond houleux de la tempête,  
Le vol incandescent du démon de midi,  
Et le pas carnassier des hommes de ténèbres,  
Munis de limes et de lanternes funèbres...*

*Et puisque vous donnez le printemps par surcroit,  
O Dame, fleurissez en mai la clématite ;  
Qu'un léger roitelet dans la glycine habite ;  
Que l'hirondelle ruse en gazouillant le toit,  
Et qu'un merle qui siffle et gaiment pirouette  
En vienne chaque soir garnir la girouette.*

*Qu'en juin, les marronniers rendent le gazon noir ;  
Que dans les phlox en feu qui parent les corbeilles  
On entende le gong de cuivre des abeilles ;*

*Et qu'à l'heure d'ouvrir les fenêtres, le soir,  
On aspire une odeur de chaleur apaisée,  
Comme de seringas baignant dans la rosée...*

*Ah ! donnez-nous souvent, à la fin des beaux jours,  
Cette heure dont la trame est faite de velours,  
Cette heure du baiser sans paroles, cette heure  
Où l'on s'aime à ce point, dans l'ombre, qu'on en pleure,  
L'âme étant proprement une belle-de-nuit  
Qui n'a tout son parfum que quand la lune luit...*

*Pour ne rien oublier, soignez aussi, ô Dame,  
Que l'août soit décoré de parterres de flamme,  
Qu'il y ait des criquets sonores et des noix,  
Et que l'on trouve, sous les vieux ormes, un choix  
De mouches pour la truite et de vers pour la perche,  
Tous les appâts enfin que le pêcheur recherche.*

*Quand la procession va sortir, en septembre,  
Faites que la maison excelle entre ses sœurs  
À dresser un autel garni de grappes d'ambre,  
De feuillages dorés, de cierges et de fleurs ;  
Qu'elle soit la plus belle, ou du moins la plus fraîche,  
Avec un doux parfum de verveine et de pêche.*

*Et lorsque vient novembre, abaissez vos regards  
Vers sa lampe perdue au milieu des brouillards.  
Qu'est-ce qu'une maison seulette sous la suie  
Du vaste ciel cinglé de bourrasque et de pluie ?...  
Et puisqu'il est des vents pareils à des remords,  
Souvenez-vous de nous en novembre-des-morts !*

*Et lorsque vient décembre à la mitre de givre,  
Que la maison, dans un tête-à-tête charmant,  
Nous réserve l'étude et le recueillement,  
Les voyages du soir à travers les beaux livres,  
Où l'on voit les oiseaux du Tropique, Beyrouth,  
Ceylan, l'astronomie et l'âge du mammoth.*

*Connaissant notre goût intime qui prolonge  
La clarté de la lampe en un halo de songe,  
Laissez-nous évoquer, de frileuse façon,  
Les vieux hommes de mer serrés sur un glaçon,  
Les ours blancs, l'hivernage à la Nouvelle-Zemble,  
Et la chasse de neige et la hutte qui tremble...*

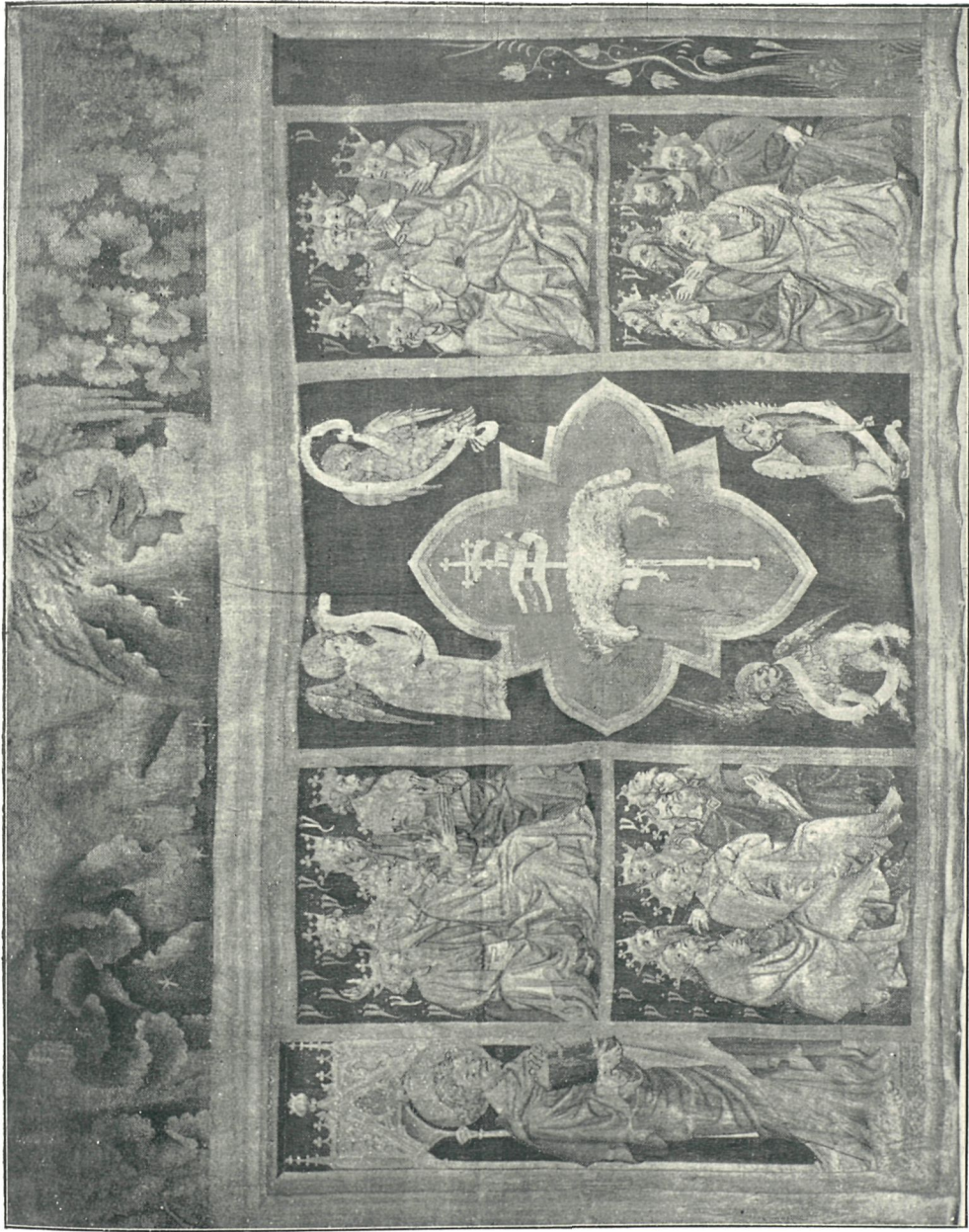
*Mais en ceci surtout bénissez la maison,  
Qu'elle garde la chair soumise à la raison,  
Qu'elle égrène à vos pieds le chapelet des heures  
Et n'ait pas trop besoin, comme d'autres demeures,  
Du pain de la misère et du sel des sanglots  
Pour se ressouvenir du Maître de là-haut...*

*Si c'est trop demander, pardonnez, douce Dame !  
Mais pourtant, est-ce trop que ce vœu de bonheur  
Pour un poète seul au monde avec sa femme ?...  
Voyez ! sous le soleil du printemps cajoleur,  
Nous sommes enlacés comme deux tiges d'hièble,  
Et vous êtes si bonne, et nous sommes si faibles !...*

*Souffrez-la donc heureuse au milieu des lilas  
Un peu plus qu'il ne sied aux maisons d'ici-bas !  
Et pour tout dire enfin, faites qu'elle inaugure  
— Oh ! faiblement et comme en reflets, — la figure  
De la maison d'azur, pleine de harpes d'or,  
Où nous vous aimerons plus tendrement encor !*

VICTOR KINON





## L'AGNEAU IMMOLÉ ADORÉ PAR LES VINGT-QUATRE VIEILLARDS

Fragment de la « Tenture de l'Apocalypse » exécutée dans l'atelier de N. Bataille de Paris, d'après les cartons de J. Bandol, dit Hennequin de Bruges (Musée de l'Évêché d'Angers)





# Le Baptême de Pauline Ardel <sup>(1)</sup>

## Roman

---

*Dans cette nouvelle œuvre, toute d'intimité, de nuances délicates et pures, le romancier de l'Immolé et de la Fosse aux lions, le fervent pèlerin de Trois villes saintes révèle une fois de plus sa merveilleuse compréhension des choses de la vie intérieure.*

*Par quelles voies simples et mystérieuses Pauline Ardel, qui a grandi dans l'irréligion, se prend à aimer Julien Rude, un croyant ; comment ses réflexions et ses souffrances la conduisent peu à peu jusqu'à la foi, c'est le sujet émouvant et tout à fait actuel de ce livre.*

*Les paysages de l'île de France, la douceur d'une vieille ville épiscopale, l'intimité de deux familles universitaires mettent dans une atmosphère paisible le romanesque naïf d'un amour chaste que sublimise la mort.*

*Pauline Ardel semble une des figures de jeunes filles françaises et modernes les plus harmonieuses et vraies qu'on ait su réaliser.*

*Le fragment inédit que nous publions ici raconte le matin de son baptême, quelque temps après la mort de celui qu'elle aimait et qui, avant de mourir, l'avait convertie et menée jusqu'au seuil de l'Eglise Catholique.*

Le matin du grand jour, elle se réveilla, comme une mariée qui va mettre sa robe de noces, dans une attente extraordinaire. Elle avait jeûné la veille, et son esprit se mouvait, presque dégagé de son corps, avec une alacrité lumineuse. Dès six heures, elle sortit, devant rejoindre, en la chapelle de son couvent, l'abbé Charmoy qui la confesserait.

Il avait plu avant l'aurore ; sur le mail, où personne ne passait, un vent d'est léger, le « matinal », comme disent les paysans de Bourgogne, agitait dans les feuilles mouillées des platanes la lumière aussi fraîche que la rosée. La nappe verte et claire des frondaisons d'un acacia remuait dans le vivier du

---

(1) A paraître en février prochain, chez Bernard GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

ciel; les rossignols se répondaient à travers les jardins; une buée fumait sur des massifs de fleurs; la tour de la cathédrale était rose au soleil montant.

« Tout à l'heure, se disait Pauline, je serai joyeuse comme ces atomes de rayons qui dansent et qui scintillent. »

Mais la perspective de sa confession couvrait encore d'une ombre le bonheur dont elle palpitait. Quoique ses entretiens avec l'abbé Charmoy eussent, d'avance, allégé, pour elle, l'humiliation des aveux, elle entra, presque tremblante, à l'intérieur du confessionnal. L'exiguïté noire et nue du recoin où ses yeux ne distinguaient qu'une image de Jésus en croix et la grille fermée d'une planche l'inquiétait comme un accusé qui attend, dans une cellule austère, le moment de comparaître devant un juge infailible. Elle entendit l'abbé Charmoy enfiler son surplis, mettre son étole et s'asseoir : était-ce le même prêtre dont elle connaissait le visage bénin? Mais, dès qu'il eut ouvert la grille et parlé, elle respira. A chacune des fautes qu'elle énumérait scrupuleusement, il prononçait, pour l'encourager, un : Bien, paisible. Son exhortation fut une parole, moins de reproche que d'espoir grave. Pauline s'étonna de la pénitence facile qu'il lui infligea; trois psaumes à lire pour dix-neuf ans d'infidélité! Une critique qu'elle fit taire s'ébaucha en elle, à l'idée d'une indulgence si exorbitante!

Elle lut aussitôt les trois psaumes; car c'était ceux précisément qu'on récite dans la liturgie du baptême, et, de tout son cœur, elle s'appropriä ces versets :

« Seigneur, notre Dieu, comme votre nom est admirable sur la terre! Votre magnificence est élevée au-dessus des cieux... Qu'est l'homme, pour que vous vous en souveniez, et le fils de l'homme pour que vous le visitiez? Vous l'avez établi un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, vous l'avez constitué sur les œuvres de vos mains...

» Comme le cerf désire les sources des eaux, ainsi le désir de mon âme va vers vous, ô Dieu!... Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu? Mes larmes ont été, jour et nuit, mon pain, tandis qu'on me disait : Où est ton Dieu?... »

Elle partit en se chantant comme une mélodie les mots extatiques : *Quare tristis es, anima mea?*... Pourquoi étais-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troublais-tu? Espère en Dieu, puisque tu le confesseras.

Les ailes de sa joie la portaient; elle aurait couru sur des charbons ardents avec l'illusion de marcher sur des roses. L'espace se faisait bleu comme le vitrail du Paradis, dans la cathédrale; elle pensait, les yeux dirigés vers le soleil, à la vision de la Sibylle qui aperçut, autour de l'astre, un cercle d'or, et au milieu du cercle une Vierge merveilleuse, portant contre sa poitrine un enfant.

Armance et Antoinette, qu'elle avait invitées toutes deux à son baptême, l'attendaient devant la porte de l'archevêché. Bientôt, le parrain et la marraine arrivèrent avec Edmée et Marthe; le grand voile noir de M<sup>me</sup> Rude et d'Edmée semblait cacher derrière elles le fantôme de Julien. L'abbé Jacques et l'abbé Charmoy les suivirent de près; le secrétaire de l'archevêque, un jeune prêtre suave et modeste, les fit tous monter dans l'oratoire, une chambre peu vaste transformée en chapelle, et qui faisait songer à ces réduits où les prêtres réfractaires, sous la Terreur, célébraient la messe. Mgr Chênedru, en pluvial violet, entra presque aussitôt; il s'agenouilla et se recueillit; on sentait dans son oraison muette qu'il soulevait vers le Très-Haut les misères et l'imploration de tout un peuple; en baptisant Pauline il restituait au Christ une France qui ne peut cesser d'être à Lui.

Il se tourna vers l'assistance, et s'adressant à la néophyte, montra le prodige des largesses que Dieu en un seul moment, allait faire pleuvoir sur elle à pleines mains, la veille du jour où les langues de feu étaient descendues, où les sept dons du Paraclet emplirent les apôtres. Il évoqua les voies singulières par où elle avait été conduite; des allusions chaleureuses et pleines de tact à l'abbé Ardel, à l'influence tacite des Rude, à Julien, à l'abbé Charmoy, touchèrent d'un trait si juste le cœur de chacun que M<sup>me</sup> Rude et Edmée rabattirent leur voile devant leur figure, afin de pleurer librement.

Mais, ajouta Mgr Chênedru, ce n'était point pour elle seule qu'elle devait être chrétienne; il fallait que sa naissance à la grâce fût un signe et un exemple, et qu'autour d'elle la lampe ardente de sa piété resplendît...

Ensuite, le baptême commença. L'archevêque s'étant assis, énonça, selon les formules rituelles, les mêmes questions que les évêques des premiers siècles posaient, dans les catacombes, aux jeunes chrétiennes de Rome.

Pauline y répondait en latin, et, chaque fois qu'elle réitérait le simple mot : *Credo*, la conviction de sa foi s'implantait plus avant dans son être, par cela seul qu'elle l'affirmait.

Puis, il se leva, l'exorcisa en soufflant sur elle; et elle s'humilia sans effort sous l'idée que sa personne avait pu être un temple de l'Esprit immonde. Son âme, à cette heure, était souple, fondue d'amour, telle que l'or liquide et rouge, quand on le verse dans le creuset.

Il lui fit avec le pouce une croix sur le front et dit en même temps :

— Signe ton front, pour que tu reçoives la Croix du Seigneur.

Et il continua :

— Signe tes oreilles, pour que tu entendes les divins préceptes. Tes yeux, pour que tu voies la clarté de Dieu. Ton nez, pour que tu sentes l'odeur de suavité du Christ. Ta bouche, pour que tu dises les paroles de vie. Ta poitrine, pour que tu croies en Dieu. Tes épaules, pour que tu prennes sur toi le joug de sa servitude...

Le Christ prenait possession de sa servante, l'investissait tout entière, la voulant sienne « dans les siècles des siècles ». L'archevêque exorcisa et bénit le sel qu'il mit sur la langue de « l'Elue », afin que ce principe de force et de sagesse pénétrât dans sa chair et y demeurât éternellement. Le parrain et la marraine marquèrent, à leur tour, avec le pouce, le front de Pauline d'un signe de croix. De la main du père et de la mère qui, par Julien, avaient mis en elle les premiers rudiments de sa croyance, ce geste, trois fois recommencé, équivalait à une attestation de leur paternité acquise dans la douleur; et ce fut, pour eux tous, une des minutes les plus solennelles de la cérémonie.

Pauline suivait sur son *Rituale romanum* le sens intime des oraisons, en apparence impersonnelles, mais exactement faites à son intention. Dans un des exorcismes, le célébrant disait :

— Tentateur maudit, ne viole jamais ce signe de la Croix sainte que nous mettons sur son front... Va-t-en, tremblant et gémissant. C'est Jésus-Christ qui te le commande, *lui qui marcha sur la mer, et tendit sa droite à Pierre qui sombrait.*

C'était là une des images où elle se reconnaissait le plus familièrement : l'élan de Pierre marchant sur les vagues à la rencontre du Maître qu'il avait d'abord pris pour un fantôme, son cri d'angoisse : « Seigneur, sauve-moi ! » et la main toute-puisante tendue à sa faiblesse : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

De même, plus loin, l'invocation au Dieu qui a ouvert les yeux de l'*aveugle-né* lui remémora le mot de Julien, si vrai dans sa sévérité !

L'archevêque lui imposa sa main sur la tête ; avec lui et les assistants elle prononça le *Credo* et le *Pater* ; il trempa son pouce dans l'huile sainte, accomplit des onctions sur la poitrine et entre les épaules de celle que le baptême allait sanctifier. Car l'instant était venu pour Pauline de recevoir l'eau de la vie éternelle ; sa personne était soustraite au Prince de ce monde ; elle pouvait devenir le tabernacle de l'Esprit-Saint.

Une fois encore l'archevêque, en latin, lui demanda :

— Crois-tu au Dieu omnipotent créateur du ciel et de la terre ?

— J'y crois.

— Crois-tu en Jésus-Crist, son fils unique, Notre-Seigneur, qui est né et qui a souffert ?

— J'y crois.

— Crois-tu en l'Esprit-Saint, en la sainte Eglise catholique, en la rémission des péchés?...

— J'y crois.

— Veux-tu être baptisée ?

— Je le veux.

Alors elle s'inclina, il lui versa trois fois l'eau sainte sur sa tête ; puis il lui mit un cierge entre les doigts, comme à une Vierge prête à suivre le cortège de l'Epoux.

Tout à l'heure, il demandait au Christ pour elle, en l'une des oraisons, « de ne pas la laisser avoir faim longtemps, jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée de la nourriture céleste ». Cette nourriture, elle l'attendait avidement. Lorsque l'archevêque l'eut confirmée, il ôta sa mitre, revêtit une chasuble et dit la Messe, que lui servirent l'abbé Charmoy et l'abbé Jacques.

Pauline ne venait pas en vain de recevoir l'Esprit de sagesse et d'intelligence. Tandis que la Messe se développait, elle

entraît — ce qu'elle n'aurait su faire auparavant — dans la sublimité du mystère célébré devant elle et avec elle, puisque les chrétiens présents officiaient, selon leur part de ferveur, en même temps que le prêtre et l'invisible Officiant qui s'immolait.

Toute signée de la croix, elle la retrouvait multipliée sur la pierre de l'autel, sur la chasuble, sur les instruments du sacrifice, dans les gestes du célébrant. Mgr Chênédru articulait d'un ton haut les prières du rite ; à la Consécration, il baissa la voix, mais proféra lentes et distinctes les syllabes miraculeuses. Pauline sentit réellement s'opérer la divine Présence, elle se vit couverte du sang brûlant de la Victime ; elle aurait été confondue de tristesse en pensant qu'elle-même avait ouvert ces veines et transpercé cette chair, si l'attente de la communion ne l'eût saturée d'un bonheur qu'ensuite elle s'étonna d'avoir pu porter. Ah ! comment des hommes pouvaient-ils croire vivre, en ignorant de telles extases !

Elle ne se laissa point aller pourtant à une adoration passive. Elle pria pour son malheureux père :

« S'il ne se convertit, ô mon Dieu disait-elle, c'est que je ne saurai pas vous aimer... »

Elle pria pour sa mère défunte, pour toutes les âmes perdues, pour la déplorable paroisse de son oncle, pour le diocèse dénué de prêtres, pour la France à ressusciter. Elle pria pour les pauvres sans consolateur, pour les morts dont nul ne se souvient, pour les juifs et les hérétiques, pour les immenses peuples qui seront idolâtres jusqu'à la fin des temps...

Puis elle revint à ceux qu'elle aimait, aux Rouleau, aux deux servantes, aux bons Rude, à l'abbé Charmoy, au saint archevêque, à Julien qui lui méritait sa félicité. Elle s'unissait à lui dans le Christ, comme jamais un amour terrestre ne les aurait unis. Dans la salle du festin où l'Époux les conviait tous deux, elle entraît avec sa robe blanche, immaculée, sa robe baptismale qu'elle ne quitterait plus.

EMILE BAUMANN.



# La Vie Mystique de Denys Rielandt

CHEF-COMPTABLE A LA BANQUE LIÉGEOISE

(1862-1913)

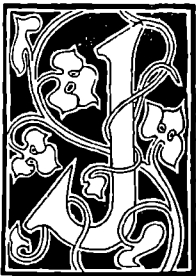
(ESSAI D'UNE BIOGRAPHIE D'ÂME)

---

## PREMIÈRE PARTIE

### L'âme révoltée — La misère humaine

(Suite) (1)



J'AI fait d'abord les études de médecine.

A l'Université, je menai la vie des jeunes gens de mon temps, ni meilleure ni pire.

Mon père était ingénieur au charbonnage de Sacré-Madame.

Il était maladif, irritable, violent. Je savais que ma mère était malheureuse, mais mon père m'avait tenu à l'écart de la maison familiale, et ma jeunesse s'était passée en pension, chez les Frères de Malonne.

Ayant conquis mon diplôme, je m'installai comme médecin à La Louvière.

Dure existence que celle de praticien dans les bourgades de notre région industrielle : contact permanent avec la souffrance et, ce qui est plus déprimant, avec la misère et sa compagne forcée : la saleté ; contact, aussi, avec toute la vilénie et l'ingratitude humaine.

Et surtout, cette lassitude, cette inexorable lassitude, qui pèse — longuement et inexorablement — comme la brume alourdie de suies et de fumées, qui s'infiltré jusqu'au fond des couloirs visqueux des corons...

---

(1) Voir le n° de Novembre.



Ainsi j'eus, avec la révélation du monde, la révélation de la misère et de la souffrance.

Je crus cependant, reprit Rielandt, avoir une halte, une oasis sur ma route... je me mariaï.

\*  
\* \* \*

Un jour, je fus appelé au charbonnage, pour un accident. Un jeune étudiant roumain avait été brûlé par une déflagration de gaz. C'était un adolescent à la taille souple, beau visage aux traits purs, éclairé par des yeux de velours longs scillés. Le cas était sérieux; le blessé pouvait perdre la vue.

Je le soignai pendant longtemps. Il venait souvent me voir.

Je crus m'apercevoir qu'il plaisait à ma femme. Je remarquai qu'ils se recherchaient... Je passai toute une nuit à réfléchir. Au matin, en me levant, je me vis dans le miroir avec mes yeux fatigués, mon teint brouillé. Je pensai à l'adolescent au torse souple, aux traits purs... Je me rendis compte que je n'étais pas de force à lutter. J'allai trouver le jeune homme et, simplement, je fis appel à sa loyauté. Il me jura qu'il n'avait jamais songé qu'à un flirt innocent.

Le lendemain, ma femme partait avec lui...

, ' \*  
\* \* \*

Dans mon dévouement pour ma femme, la jeunesse de son bel amant me parut une excuse. Je lui pardonnai. Nous reprîmes la vie commune. Elle me trompa avec tout le monde. Elle partit et devint une grue cotée. On l'appelait « Satin » (une contraction tendait les traits de mon interlocuteur à ce souvenir).

Pendant deux ans, Monsieur, je fis ceci : j'allais le soir, dans les cafés pour épier les propos des consommateurs. Souvent des gens parlaient de « Satin », se racontaient leurs bonnes fortunes. J'écoutais et je sentais mon cœur blémir. Un soir, je giflai un monsieur, qui, sans me connaître, m'avait raconté sa « nuit de noce » avec elle...

Je quittai La Louvière, et abandonnai la médecine.

*S'il est vrai qu'au jardin des Saintes Écritures...*

J'avais une sœur, nature profondément chrétienne, qui acceptait la vie avec une sorte de joie, une sérénité qui me révoltait.

Elle m'avait écrit : « C'est une nouvelle épreuve à offrir à Dieu ».

Je lui répondis : « Ne me parle plus de ton dieu. Si je venais à le rencontrer, je refuserais de lui serrer la main ».

C'était une transposition, en prose, du mot de Vigny — le hautain et pessimiste poète dont les strophes avaient, dans ma jeunesse, enchanté mon âme de leur frémissement révolté et douloureux :

*S'il est vrai qu'au jardin des Saintes Écritures...*

Vous connaissez ces vers de « Au Jardin des Olives » :

S'il est vrai que le Christ a supplié son Père, dans son agonie, et que le ciel est resté inexorable, sourd à la prière du juste « comme il est rapporté », il n'y a plus qu'à répondre par un froid silence « au silence éternel de la Divinité »...

## DEUXIÈME PARTIE

### **Apaisement dans le néant**

Je compris, avec le temps, que cette vision révoltée des choses était puérile. Une sorte d'apaisement se fit en moi :

Je crois bien que c'est au cours de longs voyages en mer, que l'apaisement entra peu à peu en mon âme, au contact de la vie des marins. J'avais contracté un engagement avec la firme d'armateurs Daens, d'Anvers. Pendant plusieurs mois, je fus « Commisioner » à bord d'un cargo qui cabotait de la Méditerranée à la Norvège.

« Cela n'aide pas... »

Nos officiers étaient des Anversoises, ayant gagné leurs galons à la force du poignet, après avoir écumé toutes les mers, gens

instruits et expérimentés, bronzés contre les intempéries, et indifférents au sort. Leur esprit était plein, non de pessimisme, mais d'indifférence.

Penser, vouloir! à quoi bon?— A quoi bon se révolter? A quoi sert de pleurer? A quoi sert-il de prier? « Cela n'aide pas », m'expliquait mon capitaine, Dhondt, un rude gaillard qui commande maintenant l'« *Avenir* ».

Quand le grain désempare le navire, que faire d'autre, sinon mettre les mains en poches et attendre, en fumant peut-être une cigarette dernière?— Gémir? prier? Est-ce qu'une plainte, une prière a jamais changé quelque chose? Quelqu'un meurt à bord : c'est *une fortune de mer*, terme qui englobe dans une même philosophie placide tous les incidents de la vie; un cercueil est vite fait; si le mousse se rappelle le Pater, une prière sera marmottée, et tout sera fait, proprement et honorablement. Etre ici ou là, qu'importe?

Les choses ne valent même pas un haussement d'épaules. Elles ne valent pas la peine qu'on regarde autour de soi : que la mer soit grise ou qu'elle soit comme un lac d'azur, que la côte soit un marécage ou qu'elle soit la muraille étincelante d'un chimborazo, qu'est-ce que cela peut bien faire?

Une chose cependant, dans l'opinion de nos marins, valait la peine d'être considérée : savoir si la ville où l'on fait relâche était dotée de brasseries et d'établissements de nuit confortables; à ce point de vue, Anvers n'était pas à dédaigner — amoindrie cependant depuis que le Conseil communal, peu soucieux du renom mondial de sa place, a fait fermer tel établissement dont les glaces et les enrochements étaient fameux depuis Iquique jusqu'à Melbourne.

### L'immense illusion.

Je passais souvent mes nuits sur le pont du cargo. En moi entraît quelque chose de l'immense sérénité de la mer. Je comprenais que la nature n'est ni bienveillante, ni hostile. Elle est indifférente. Son amour ou sa haine n'existent que pour nos imaginations; elle n'est ni clémente, ni sournoise.

Ses fureurs, la détresse de ses ciels plombés quand la brise âpre fouette inlassablement l'horizon gris, l'extase de ses

couchants sur la mer violette, l'allégresse de ses matins vierges, tout cela ne sont que des phantasmes de nos cerveaux : les choses n'ont ni regards, ni teinte, ni flamme, ni voix.

Et je comprenais l'immense illusion qui nous fait trouver un ordre, *un plan* dans le cosmos.

Aucun agencement ne préside à l'état de la matière. Nous classifions les molécules et les astres dans l'état où le hasard a fait qu'ils se trouvent et nous croyons que cette classification répond à un plan, à une pensée.

Des astres, poussière cosmique, brûlent dans la nuit et les hommes ont cru que ces astres *devaient* brûler, flambeaux de nos nuits.

— Tenez, reprit Rielandt, tout à l'heure nous marchions dans les dunes, au milieu de l'obscurité. Des lumières ont guidé notre marche, et nous étions comme portés à croire que ces lumières brûlaient pour nous guider.

En rallumant mon cigare, j'avais fait tomber une miette de pain beurré, qui était allée rouler près du foyer.

Rielandt reprit :

— Les conditions dans lesquelles s'est trouvée, à un moment du hasard cosmique, la nature terrestre, ont donné naissance, sur sa surface, à notre vie. Nous croyons que notre vie est due à autre chose qu'au hasard.

Tenez, me dit Rielandt, tout à l'heure votre main a laissé tomber une miette de pain. Cette miette est tombée à un mètre du foyer. A partir de ce moment, sans doute, une vie appropriée au degré thermique a commencé à germer dans cette masse qui s'est peuplée de micro-organismes. Peut-être, les êtres éclos sur cette parcelle de pain pensent-ils que le hasard n'y est pour rien, mais que votre main a voulu jeter cette miette à la distance du foyer exactement nécessaire pour amener leur éclosion.

### L'âme au long regard...

Voilà, reprit Rielandt, quelles étaient mes idées...

Les circonstances de la vie firent que je partis pour la Chine.

J'avais avec moi mon fils, qui avait alors treize ans. Le voyage pour la Chine durait, en ce temps-là, plusieurs semaines.

Le mer Rouge, l'océan Indien, Ceylan, tous ces paysages se déroulèrent à mes yeux indifférents.

Mais ma pensée s'était concentrée tout entière sur mon enfant. Je voyais grandir sa grâce simple, sa douce raison.

Le soir, je restais longtemps sur le pont, accoudé dans l'ombre avec l'enfant « dont je tenais la main, mais qui tenait mon âme ».

Et il me semblait, auprès de ce foyer de chère tendresse, auprès de cette *âme au long regard*, qu'une résurrection se levait pour mon cœur stérile...

. . . . .

## TROISIÈME PARTIE

### La rivière de Shaugh ai

Je passai en Chine plusieurs années.

C'est un morne pays que cette Asie qui nous reste fermée, hostile, avec ses centaines de millions d'êtres humains, race impénétrable.

Pékin, la ville de l'« effroyable saleté »; Hankéou, isolée à des centaines de milles de la mer; même Shanghai, malgré son luxe, son « bund » cosmopolite bordé de grands hôtels au long du Whampoo aux lourdes eaux grises, tout cela n'a rien de propre à dilater le cœur.

Pourtant, je goûtai dans ce pays un charme sincère : celui des amitiés qui se nouent dans l'exil, entre des hommes que des communautés d'idées et de vue rapprochent... Entre ceux que plombent l'isolement et l'hostilité du pays où il faut vivre, les sympathies se font plus agissantes, plus entières, malgré — ou peut être à cause — du peu de temps que durent ces liens.

Nous étions arrivés à former ainsi un groupe de quelques camarades, presque des amis, que des liens de sympathie

unissaient. Et dans la dure vie inclémente que nous menions, ce groupement était pour chacun de nous un réconfort.

Parfois un de nous s'en allait, appelé sous d'autres cieux.

Ceux qui restaient lui serraient la main au départ, lui souhaitaient bonne chance; notre petit groupe se resserrait, jusqu'au moment où une nouvelle recrue, attirée par la communauté des idées et des sentiments, prenait la place du disparu.

C'est ainsi que je connus un homme, dont la bonté foncière, le dévouement, m'ont laissé un profond souvenir : le docteur Julien était un médecin de grande science, un homme comme j'en ai connu très peu.

C'était ce qu'on appelle un « bourru bienfaisant ».

Assez taciturne d'ordinaire, lorsqu'il parlait sous l'empire d'un sentiment fort, il s'exprimait sur un ton bourru et saccadé qui surprenait.

Il s'était pris d'amitié pour mon fils; il aimait à s'occuper de ses études et inspectait parfois ses devoirs de collégien.

Vers la fin de mon séjour, Julien m'avait envoyé une invitation à dîner chez lui, à l'occasion du départ d'un de nous.

Le matin de ce même jour, mon fils me revint malade et fiévreux.

Je fis demander le docteur Julien. Il diagnostiqua une atteinte de grippe : « Je ne vois aucun symptôme de complication me dit-il. Ce ne sera probablement rien de sérieux et ton fils sera sur pied, j'espère, dans trois ou quatre jours. »

L'après-midi je m'installai avec mes dossiers dans la chambre de mon fils, pour être plus près de lui.

### Le chiffre inconnu.

J'examinai auprès de son lit un dossier sur lequel on m'avait demandé une note pour le Vice-Roi. C'étaient des pièces de comptabilité; au-dessus du dossier il y avait une feuille volante portant des chiffres et des nombres. A cette époque, je ne connaissais pas la comptabilité, et me demandai si cette feuille volante était un simple brouillon ou si, au contraire, elle était le bilan de l'entreprise.

J'essayai de me rendre compte si ces nombres étaient groupés dans un ordre méthodique ou inscrits là au hasard. Je ne parvins pas à me reconnaître. Le compte des pertes figurait à l'actif, les réserves au passif. Cela me paraissait confus. Remettant à plus tard l'examen, j'embrassai mon fils et je partis pour me rendre chez le docteur Julien.

\*  
\* \* \*

Il nous offrait un dîner pour le départ d'un de nous, un français du nom de Gondère qui rentrait en Europe; il devait encore avoir comme convive l'ingénieur Adam qui s'occupait des travaux du port et un commerçant allemand, le docteur Schukert.

Le dîner fut agréable. La conversation à bâtons rompus, porta sur les souvenirs que chacun de nous avait amassés, touchant les hommes et les choses, au cours de ses expéditions. Tous ceux qui étaient là avaient longuement couru le monde et vu beaucoup de choses.

L'ingénieur Adam, homme bienveillant et d'expérience, avait séjourné longtemps au Katanga pour l'étude des voies ferrées; il avait rempli diverses missions importantes et connaissait les hommes.

Le français Gondère, un Bordelais, représentait un beau type de gascon, un méridional pondéré, parlant peu.

Le Docteur Schukert était un homme modeste et affable.

Par la fenêtre ouverte nous arrivait la rumeur éloignée de la ville. L'agitation du port ne venait à nous qu'assourdie et nous goûtions la détente et le calme de cette réunion intime.

Notre hôte nous offrit un bourgogne australien, de tout premier ordre, que nous appreciâmes fort.

— Quand ton fils sera sur pied, me dit-il, en remplissant mon verre, je t'envverrai de ce vin. C'est un excellent tonique. —

— J'aime beaucoup ton fils, me dit Adam. C'est un gentil gosse, et intelligent; mais si tu veux en faire un homme, ne le laisse pas chez les missionnaires. Je ne dis pas que ce ne soient pas de très braves gens, mais leurs idées sont vraiment par trop vieux jeu. J'ai eu en mains leur prospectus : ils vantent

les méthodes qui forment l'enfant à la ponctualité, à la discipline, à la soumission. Que voulez-vous qu'un garçon devienne avec une pareille formation? Voyez les Américains: tous les programmes de leurs établissements portent: « ici on forme *des hommes* », « des hommes qui sauront commander, des manieurs d'hommes ». Le programme des missionnaires est bon pour former des concierges... Ce qu'il faut pour être quelqu'un, c'est savoir ce qu'on veut, connaître la vie pour pouvoir la vivre! »

Le Docteur Julien eut un haussement d'épaules, et, de son ton bourru, maugréa: « Il est toujours assez tôt pour qu'un enfant apprenne la vie! La vie n'est pas une si belle chose ».

Le long appel de la sirène d'un paquebot passa sur le fleuve. Nous prêtâmes un instant l'oreille à ce signal.

### Sacrifice inutile...

Gondère nous expliqua ses projets. Il était heureux de rentrer en Europe...

— Je rentre à Paris. Comme le disait, mon cher Schukert, votre compatriote Hans, qui a été directeur de l'arsenal de Canton: « Plutôt le plus petit village d'Europe que la plus » grande ville d'Asie. » — et quand il s'agit de Paris...

Hier au soir, sur le quai de Wampoo, je me suis promené avec Mgr Aubanel. Je lui expliquais les projets financiers que j'allais réaliser à Paris. Nous suivions des yeux les fanaux d'un steamer qui fuyait dans la brune, vers le large où je m'embarquerai demain, tandis que lui reste rivé ici — et j'ai compris que cet homme regrettait son sacrifice inutile...

— Oui... vous disiez tout à l'heure, Julien, que la vie n'est pas si belle... Le tout est de savoir la conduire.

Tout ce que l'éducation que nous avons reçue nous a enseigné, tend à restreindre notre personnalité, à nous raccornir. Se conformer aux lois naturelles, voilà la vraie moralité: faire de la vie une équation.

Ceux qui vont contre cela se font écraser. — C'est le cas de tous ceux qui se sont écartés de la vie: la vie se venge de ceux qui l'ont méprisée: voyez les missionnaires qui lui ont préféré les macérations et le sacrifice!...



— Cela n'est pas certain, dit Adam. Voyez les religieuses... Je ne puis entrer dans un hôpital ou une clinique sans ressentir une extraordinaire impression de calme, de sérénité; elles sont heureuses, au milieu des plaies, des sanies, parce qu'elles se dévouent pour un idéal...

— Ce n'est pas cela, répondit Gondère. Il y a des femmes pour lesquelles le bonheur n'existe qu'à manier des charpies. panser des plaies, donner des soins dégoûtants. C'est une question de tempérament et non de dévouement. Elles suivent en cela leur penchant comme les autres — car, enfin, vous n'en êtes plus, n'est-ce pas, à faire une différence entre une religieuse et une fille de joie...?

Julien hocha la tête :

— C'est évident, et il y a longtemps que je n'ai plus de superstition d'aucun genre; mais c'est autre chose pour ceux-là qui ont charge d'âme. Ce n'est pas une raison parce que nous, nous savons ce que valent les choses, ce n'est pas une raison pour salir une âme d'enfant.

Le mot souleva des protestations.

Gondère se récria :

— Vous avez une singulière logique, mon cher ami. Vous voudriez empêcher vos enfants de savoir ce que vous savez... et vous dites « salir une âme ».

Parce que vous vous êtes heureusement dégagé de toute superstition, vous ne vous considérez pas comme un malpropre personnage...

Le dîner touchait à sa fin.

Nous passâmes au fumoir.

Un joli boy à la taille souple, aux yeux de velours, nous apporta les pipes.

Nous restâmes quelque temps silencieux, goûtant le bien-être et le calme.

Ce fut Schukert qui renoua le fil de la conversation. Sur son ton affable, il reprit le thème que nous avions ébauché.

— Je ne dis pas qu'il faille tout dire aux enfants, non; il est des choses qu'il faut garder pour nous. Mais il faut éviter de arcir leurs cerveaux avec des absurdités. Il est absurde d'apprendre aux enfants que du pain n'est plus du pain ou que Gédéon a arrêté le soleil.

Mais Julien s'entêta :

— Mon cher, la première objection a peut-être tout juste la valeur de la seconde — qui n'est qu'une boutade, n'est-ce pas?

J'ai étudié ces questions-là, jadis : la communion, ou plutôt ce que le langage mystique appelle la transsubstantiation, ne signifie pas que « du pain n'est plus du pain », à l'analyse chimique. Cela veut dire que ce pain et ce vin sont devenus le corps et le sang du Christ. Je ne vois à cela rien d'absurde pour ceux qui croient que le Christ était Dieu .

**Je parle pour notre ami qui a un fils et je lui dis :**

**« fais attention ».**

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je parle pour notre ami, Denys Rielandt; j'aime son fils qui est un brave petit gars.

Eh bien, je lui dis : « fais attention; tu as charge *d'une âme* ». J'ai eu jadis un ami très cher, que j'aimais comme l'être de mon être. Nous étions *Nietzschéens*. Notre doctrine était aussi qu'il faut vivre sa vie... Pas d'autre loi que notre bon plaisir : « Bismarck a été un faussaire, Napoléon un faux-monnayeur. Ceux-là seuls qui savent se dégager des règles et des devoirs, bons pour la multitude inférieure, ceux-là seuls connaissent et savourent la vie... » Un jour vint où l'ami dont je vous parle se plaça devant la glace de sa chambre à coucher et se fit sauter la cervelle.

Quand on a vu cela, voyez-vous, on en garde l'âme dévastée pour la vie.

\*  
\* \*

Nous laissâmes ce sujet.

La conversation tomba.

Gondère proposa : « Si nous achevions la soirée à la maison de thé de Sungeai. L'entretien n'a pas été folâtre ce soir et il est bon de se remonter ».

— Mes amis, fit Julien, si le cœur vous en dit, d'aller à la maison de thé, allez-y. Chacun est libre de suivre ses goûts.

« Toi, tu resteras près de moi », ajouta-t-il en s'adressant au joli boy.

Nous primes nos manteaux pour nous rendre à Sungeai et nous laissâmes Julien, qui s'était assis sur le divan, avec le bel adolescent sur ses genoux.

Il faisait lugubre à cette maison de thé de Sungeai. Une chaleur étouffante suintait dans le jardin maladif, au fond duquel, dans une cage à treillis, des couples de singes mimaient l'amour avec des gestes humains. J'avais le cœur serré.

On vint me prévenir que mon domestique chinois me cherchait.

Il me dit que mon fils était fort malade, qu'il avait cherché le docteur Julien, qui l'avait envoyé après moi.

Je courus chez moi comme un fou.

L'enfant râlait, délirait; Julien, très sombre, ne me dit rien; mais, quand il partit, sa poignée de main me fit comprendre que tout ce qui pourrait être fait pour sauver mon fils il le ferait.

Pendant quatre jours, mon enfant eut le délire : il se croyait dans un bois, la nuit, par la neige. Il me suppliait de le laisser rentrer à la maison, sa voix fiévreuse me déchirait : « J'ai froid, » oh! si froid, je suis glacé... laisse-moi rentrer... Comment » as-tu pu me faire cela...? Jamais je ne l'aurais cru... »

Je sentais une douleur aiguë comme si mon cœur se déchirait, avec un tremblement aux genoux et aux jointures...

Puis brusquement, la fièvre s'apaisa.

La convalescence fut rapide.

\*  
\* \*

### Torpeur.

Je n'avais pas quitté mon enfant, le veillant jour et nuit.

Installé à son chevet, j'essayais de réagir contre la fatigue. Je pris le dossier qu'on m'avait envoyé pour le Vice-Roi, et j'essayai de l'examiner pour donner une diversion à ma lassitude.

Je le feuilletai machinalement. J'essayai de me rendre compte de la signification que pouvaient avoir les chiffres inscrits sur la feuille volante de la première page. Je ne les comprenais pas.

Une sorte de torpeur m'envahissait. Mais comme une obsession, cette question torturait mon cerveau fatigué : « Que signifient ces chiffres? Ont-ils été écrits là au hasard? Pourquoi ces comptes de réserves qui figurent au passif? »

Je sentais obscurément que ces chiffres n'avaient pas été tracés là au hasard; que le groupement de ces nombres devait avoir une raison d'être, mais je me sentais devant quelque chose qui me déroutait... quelque chose d'inexplicable.

Lorsque notre esprit est ainsi plongé dans une demi-torpeur, nous sommes sujets à ces tensions de pensée singulières — et la préoccupation de déchiffrer cette feuille me hantait, m'obsédait.

Je savais que mon garçon avait appris la comptabilité à l'école des missions, et comme rien ne me plaisait autant que de le consulter lorsqu'une question m'embarassait, je me promis de lui soumettre le cas.

Avec cette vigueur des natures jeunes, la convalescence se fit presque instantanément; et, bientôt, accoudé à son chevet, je pus lui parler de ce qui me préoccupait.

L'enfant prit plaisir à m'expliquer le problème; il me montra l'enchaînement, la coordination des nombres, élucidant la règle qui avait présidé à leur groupement.

Et je m'étonnai de voir comme tout cela était clair, limpide, du moment où la raison en était dévoilée.

Ces comptes, inscrits au passif, qui m'avaient dérouté, irrité, je voyais avec une clairvoyance amusée leur raison d'être — et je comprenais qu'ils ne pouvaient pas n'exister point.

Assis au chevet de mon petit malade, je feuilletai ses autres livres de collégien. Il y avait un catéchisme. Entre cet opuscule édité à Shanghai, et le petit livre de ma jeunesse chez les Frères de Malonne, aucune différence. J'y retrouvais le même enseignement : la certitude et, en même temps, le mystère : « Nous avons une âme immortelle et un corps mortel. — Nous sommes responsables de nos actes; nous sommes doués du libre arbitre. Cependant, nous ne pouvons rien sans « la grâce ». — La grâce, nous devons la demander aux sacrements ».

Et, par-dessus tout, les paroles mystérieuses vers lesquelles

semblaient converger tous les enseignements du livre : « *Ceci est ma chair et ceci est mon sang* ».

Et je songeai à l'opinion qu'avait affirmée Julien : « Je ne vois à cela rien d'absurde »...

Je réfléchissais encore à ces choses, lorsque Julien vint nous faire sa visite quotidienne.

Son examen terminé, il aperçut le petit livre que j'avais, à son entrée, déposé sur le lit. Il le prit, et en parcourut les pages à l'endroit où le catéchisme était resté ouvert. Le docteur se rappelait-il l'appréciation qu'il avait formulée au sujet du sacrement? Je ne sais. Il posa le livre, le front barré par un pli sombre, et murmura : « L'homme ne vit pas que de pain. Heu- » reuses les âmes, s'il y a pour leur faim un pain supra-substantiel »...

Je songeai que les propos de Gondère ne pouvaient être, pour mon enfant, ce « pain de l'âme »...

## TROISIÈME PARTIE

### **Le chemin du Retour**

Le terme de mon engagement était arrivé. Je me rembarquai pour l'Europe.

Je revis les paysages que j'avais contemplés quelques années auparavant, à l'aller.

A mes yeux vieillis, ils parurent moins hostiles...

La mer était calme. Le soir, on dansait sur le pont. On forma un orchestre de fortune. Un jeune Anglais, à la mine intelligente, en prit le commandement. Il me montra les quelques musiques qu'il avait distribuées à ses exécutants : des valse, des hymnes nationaux et, « pour le cas où nous viendrions à sombrer », le *Nearer to thee*, « plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi »...

Dans la nuit bleue, les astres nous suivaient de leurs longs regards, obstinément, à travers les espaces...

Nous passâmes la Méditerranée, Gibraltar; nous entrâmes dans l'Atlantique, pour remonter vers le Nord, — puis la Manche, illuminée par la ceinture des phares. L'approche de l'Escaut s'indiquait à notre droite par les lourds panaches de fumée des navires qui traçaient leur route vers le grand port flamand.

Nous avons échappé aux heures torrides.

Le soir, pour me distraire, j'empruntai un livre à la bibliothèque du bord. C'était un simple cours de biologie, d'Iéna, précédé d'une introduction. L'auteur y passait en revue les constatations de la science actuelle. Il montrait l'unité des forces biologiques : la matière inorganique tendant vers la vie, réagissant contre les actions du milieu qui l'enveloppe, s'efforçant de se multiplier par division; la cellule faisant effort, chez la plante et chez l'animal, pour accroître sa vie, pour monter jusqu'à la vie consciente, jusqu'au sentiment et la pensée.

Puis l'auteur corrigeait les expressions dont il venait de se servir : « la nature ne tend pas, ne fait pas effort; la nature en » elle n'a pas de désir. Si la vie a émergé de la matière inerte, » si l'intelligence s'est dégagée de l'inconscience, c'est parce » qu'une loi externe a dirigé dans ce sens les forces cosmiques. »

Je me pris à penser.

Ainsi, les forces créées sont dirigées par des lois, sur un *plan* qui nous apparaît plus clairement lorsque la science nous en déroule le fil conducteur. Le Hasard disparaît à mesure que nous savons mieux déchiffrer les nombres divins...

Et je me rappelai cette nuit où, penché sur les chiffres d'un bilan, j'en avais vainement essayé de scruter l'arrangement. Le Hasard, c'est ce que voit celui dont le regard ne peut suivre l'enchaînement des nombres; alors des chiffres nous déconcertent; notre esprit refuse de les admettre. Le nombre-Douleur, le passif-Souffrance, nous voulons le rejeter, le rayer du Grand Livre du comptable d'En Haut...

Plus tard, nous comprendrons.

Lorsque nous serons initiés à la connaissance suprême des règles inéluctables, nous comprendrons ce que nous ne percevons maintenant qu'obscurément : que ce Passif est nécessaire, inévitable, que Dieu lui-même ne pourrait le rayer...

Et mon esprit se reporta vers le cri de révolte, vers la pensée désolée qui, jadis, avait dévasté mon âme : « *s'il est vrai qu'au jardin des Saintes-Ecritures...* » En opposition avec la malédiction du douloureux Vigny, je relus en pensée le texte divin : « Mon père, avait supplié le Christ, que ce calice s'éloigne de moi, s'il est possible ! »

Mais, au Père lui-même il n'avait pas été possible d'écarter le calice de douleur : il fallait que le Fils souffrît -- « et il lui envoya un ange, qui le fortifia »...

Maintenant, je comprends — et je crois.

Je crois que Dieu a pitié de nos cœurs. Je crois qu'il est pressé de nous arracher à nos misères d'un jour; et qu'il fait effort pour essuyer la sueur de sang qui, éternellement, transsude à la face de l'homme.

Si nous pouvions voir, nous verrions dans toutes les choses son appel, les signes qu'il nous fait, les invisibles mains des anges qui nous environnent et qui cherchent à étancher la sueur de nos fronts.

« *Mon père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé* »... Si nous songeons que le Christ est venu nous apprendre cela, il n'est pas vrai de dire que la Terre soit encore sans astre, sans aurore — sans clarté d'âme.

\* \* \*

Denys Rielandt se tut. Maintenant, le souffle de la nuit troublait seul, comme une respiration paisible, le silence de la calme maison. Inlassablement il allait vers la mer; par la porte ouverte, il apportait l'arome de la plaine.

Je m'approchai du seuil.

La marée devait être haute, au pied de la dune. Nous écoutions sa rumeur accrue qui emplissait le silence de l'espace.

Je me demandais quel sens Rielandt pouvait prêter à cette voix des choses — et je songeai à l'hymne qu'il m'avait cité : « Nearer to thee »,... plus près de toi...

Là-haut, dardaient les longs regards des étoiles. La lumière des phares leur répondait sur la mer.

Par instants une brume, qui trainait sur la mer, montait et nous enveloppait. Tout s'effaçait dans la nuit; puis les clartés reparaissaient.

Rielandt me dit, de sa voix lassée et calme :

— J'ai touché le fond de la souffrance humaine; mais j'ai reconquis l'espoir, car mon âme n'est plus ulcérée. Maintenant je crois qu'il y a vraiment, là-haut, une Présence infinie, une présence aimante qui a pitié de nos cœurs, que l'ombre et la douleur peuvent voiler mais jamais effacer, et qui, par delà les brumes, nous attend — avec douceur.

L. R. DE GHISTELLES





# L'Exposition d'art ancien dans les Flandres

Gand 1913

---



L'EXPOSITION de Gand on n'a pu reprocher que d'être un peu ambitieuse, l'afflux mondial escompté n'ayant empli qu'à demi ses halls aux proportions démesurées. Si l'effet harmonieux de sa cour d'honneur convertit à l'architecture moderne plus d'un récalcitrant, la part réservée aux fervents du passé demeurait en maint endroit prépondérante. Et de même qu'au milieu du compartiment utilitaire, médical et administratif de la ville de Paris, on découvrait trois petites salles — Carnavalet transplanté — toutes parfumées des grâces françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, de même auprès du colossal Palais des fêtes, conçu par l'architecte Van de Voorde, s'abritait dans les annexes neuves destinées à l'accroissement constant du Musée, une *Exposition d'art ancien dans les Flandres* originale et réussie. Un sous-titre en résumé le programme : région de l'Escaut. Succédant à d'agressives polémiques, une répartition esthétique d'après la géographie physique était apaisante ; et nous applaudîmes à ce développement chronologique où voisinaient Flamands, Wallons, Français du Nord ; Gand, Tournai et Valenciennes. Le secrétaire général, M. Paul Bergmans, a parfaitement expliqué l'intention des organisateurs en divers articles parus dans la *Revue de Belgique, l'Art flamand et hollandais, Gand-Exposition*. Rendons hommage à l'énergie déployée par le président de l'Art ancien dans les Flandres, M. Joseph Casier, l'un des directeurs de l'Exposition, qui, en ce coin particulier, a tout élaboré, assisté du vaillant M. Bergmans déjà nommé et de quelques collaborateurs. Le succès obtenu leur est personnel : goût dans l'arrangement, érudition quant au catalogue, ténacité vis-à-vis des propriétaires toujours plus timorés. Il faut dire que la sécurité des locaux semblait absolue, et que le plan offrait une complication divertissante : portes d'angle, galeries courbes, lumières variées échappées sur la verdure du parc. — Je renonce à décrire les innombrables objets réunis cet été pour le bon renom de la Belgique, paradis des exhibitions rétrospectives, et me borne à une promenade au travers des salles. Nous en caractériserons brièvement certains aspects et nous nous arrêterons au hasard devant les tableaux remarquables, — car il est curieux de constater que la modestie des dirigeants a voulu éviter de se mettre en parallèle avec les



MINERVE ACCUEILLANT ULYSSE ET MENTOR



ensembles picturaux réalisés à Bruges en 1902 et 1907, à Bruxelles en 1910, — de sorte que les choses rares et précieuses rencontrées en ce domaine constituaient une surprise, et il y avait là des trésors qu'on n'aura plus, hélas ! l'occasion de revoir.

La première salle, consacrée à la vie publique, rappelait l'activité des corporations. Insignes, colliers, plaques et étendards ont figuré jadis dans l'éclat des cortèges qui s'alignent au long des murs : entrées de princes ou défilés des métiers, peints par Van Alsloot, Sallaert et Duchastel, empruntés aux musées de Gand, d'Anvers et de Bruxelles. Au fond, l'arc de triomphe érigé en 1635 sur le Marché du Vendredi en l'honneur du cardinal-infant Ferdinand, vainqueur à Nordlingen et gouverneur des Pays-Bas. Cette reconstitution de fragments dispersés, sans faire oublier les savoureuses esquisses que brossa Rubens pour la même circonstance, — a néanmoins belle allure. Deux tableaux à retenir : d'un maître inconnu de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, *Saint Georges à cheval terrassant le dragon au milieu des membres de la gilde de la grande arbalète de Malines*, excellemment portraiturés ; et l'image en pied du *Tambour de la gilde Saint-Sébastien d'Anvers*, par Congnet le Vieux (1540-1599).

Nous pénétrons ensuite dans les sphères discrètes de la vie intellectuelle : cartels et panonceaux, registres, blasons, livres d'or, diplômes, thèses enluminées, instruments de musique et poussière de science ! Les chambres de rhétorique après les corporations témoignent de l'entrain jovial de nos ancêtres. Sous prétexte d'effigies de savants, voici deux jolis panneaux : le mignon *dip-tyque* sur fond d'or de *l'humaniste Guillaume Bibaut*, général des Chartreux 1535 (c'est Ed. de Liedekerke, Bruxelles) ; et le retable de l'église St.-Sauveur à Bruges dû au *maître de la Mater dolorosa*, disciple de Gérard David, dont les volets nous montrent le jurisconsulte Philippe Wielant, président du Conseil de Flandre, et son épouse Jeanne van Halewyn. De la Bibliothèque de l'Université de Gand provient un amusant et minutieux portrait sur cuivre du XVII<sup>e</sup> siècle : *Le chanoine Clemens, du chapitre de Saint-Bayon, avec son fidèle domestique* remuant tableaux et bouquins ; ce sont des piriennes perruques !

La vie religieuse comporte, en d'étincelantes vitrines, de somptueuses orfèvreries, ostensoirs, calices, bénitiers et reliquaires ; et la vie privée de lourdes argenteries, orgueil des familles.

Aux murs de ces deux salles, par-dessus les stalles et bahuts, sont appendus les plus intéressants tableaux de l'Exposition. D'abord les sept panneaux de la *Légende de Sainte Dymphne* issus de l'abbaye de Tongerlo, prêtés par MM. Fréd. Muller d'Amsterdam, avant le départ pour l'insatiable Amérique de ces documents d'art et d'histoire locale que notre pays, naturellement, n'a pas su garder, faute d'agir en temps opportun. L'attribution de cette suite à Goswyn Van der Weyden, petit-fils du grand Roger, se manifeste comme tout à fait décisive. M. Hulin a publié à ce sujet une étude critique, à laquelle nous nous rallions pleinement, dans le *Burlington Magazine* d'octobre 1912 ; on aurait désiré l'illustrer en montrant aussi à Gand la *Sainte Catherine et les philosophes* de la collection Cook, à Richmond, rattachée autrefois au groupe Bles, et le *Mariage de la Vierge*, mystérieux triptyque

de l'église St-Gommaire à Lierre, mais on échoua pour ce dernier : les œuvres d'art de l'étranger se déplacent plus facilement que les nôtres ! Ayant eu la chance de contempler les trois compositions à peu d'intervalle, j'apporte ma faible voix à la thèse qui les donne à un maître unique. Les scènes de la légende se déroulent en de verdoyants paysages, arbres feuillus, pelouses, lacs, portes de ville et remparts ; et nous suivons au cours du candide récit le roi patriarcal et la touchante sainte vêtue de rose broché d'or. Au quatrième épisode, signalons ce type « bruegelien » habillé mi-partie jaune et gris, coiffé d'un bonnet rouge vif, le visage madré et poilu, étonnant de vérité, qui tente de suborner la servante apparue sur le seuil avec sa cruche.

Plus d'archaïsme encore dans le vaste *retable hispano-flamand*, assez dégradé, envoyé par un marchand parisien, M. Demotte : dix compartiments encadrés de sculptures dorées ; paysage pâle, analogue à celui des fresques ; on songe à l'« Ecole de la Côte d'Azur (Nice et Ligurie, XV<sup>e</sup> siècle), récemment mise en lumière. Les primitifs espagnols sont à la mode, et *la Messe de Saint-Grégoire*, qui permet un étalage de chasubles et d'ornements religieux, est un motif fréquent dans cette école. Le présent retable en offre un exemple ; et nous le trouvons également dans un panneau « franco-flamand », prodigue de rouge et d'or, appartenant à M. Fernand Franchomme.

Le *Triomphe de l'Eglise sur la Synagogue* (M. Schutz, Paris), copie ancienne du célèbre « Hubert Van Eyck » du Prado (qui lui-même n'est pas un original) — nous intrigue fort. C'est évidemment le tableau auquel fait allusion une note de l'ouvrage de M. Lucien Solvay, *L'Art espagnol* (1), citant le passage suivant d'une lettre adressée de Paris au mois d'avril 1863, par M. Bürger à M. de Madrazo : « Il y a en ce moment, exposé chez le restaurateur de tableaux, M. Haro, une ancienne copie de la *Fontaine mystique* de Van Eyck, signée du monogramme... « Lancelot Blondeel » probablement, lequel a beaucoup étudié les Van Eyck et a même restauré, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Agneau de St.-Bavon à Gand. » L'interprétation du monogramme, visible au haut d'un pilastre, n'est pas exacte ; le problème qui se pose à propos de ce pseudo-Blondeel demeure donc irrésolu.

De la galerie Robin Grey à Londres : une *Vierge* debout avec l'*Enfant remettant la chape à saint Ildephonse* agenouillé dans un intérieur d'église où volent de minuscules anges bigarrés, tableau usé mais digne d'attention de l'école de Memling (?) ; une *Descente de croix*, trop repeinte, attribuée au maître du Saint-Sang ; un *Adam et Eve* quelconques, heureusement situés dans un décor boisé d'une moelleuse exécution sans aucun rapport toutefois avec Gossart dont le nom se lit sur le cartel.

Je ne détaillerai point, puisque les « Amis des Musées de Bruxelles » l'ont acquis et que nous aurons le loisir d'y revenir, l'impeccable portrait de *Marguerite d'Autriche* (M. Lucas Moreno, Paris) qualifié « Bernard Van Orley », mais d'une technique si conforme à la délicate *Isabelle de Bourgogne en Madeleine* de la collection Cardon, qu'on lui conserverait volontiers l'appellation de « Mabuse », malgré l'avis de MM. Friedlaender et

(1) Paris, 1887, p. 96.

Hulin (répliques à Hampton-Court, Anvers et chez le Dr Carvalho à Paris).

Tout à côté, le chef-d'œuvre de François Pourbus : le *Festin de noces du peintre Georges Hoefnagel, avec Suzanne Van Onssen* (signé et daté 1571), propriété de la douairière Camberlyn d'Amougies à Pepinghen. C'est une bonne fortune d'étudier cette « page d'histoire bourgeoise », digne pendant de la *Famille Van Berchem* de Pierre Pourbus l'Ancien (au marquis de la Boëssière-Thiennes), montrée à l'Exposition de la Miniature. M. Camille Tulpinck dans *les Arts anciens de Flandre* (1) souligne le caractère d'intimité, le calme bonheur de la réunion ; « on chante, on joue, on danse, on échange de gais propos. Le petit dieu malin n'est point exclu de la fête. Il plane mystérieux et câlin dans l'atmosphère quiète, qui ne fait point présager pour les futurs les malheurs politiques ou religieux qui s'abattirent sur Anvers et dont ils eurent leur triste part ». Quant au coloris, « les noirs échauffés par l'or des soies et des joyaux y dominent ; les blancs font valoir les carnations très sobres, même dans les types masculins ». L'œuvre avait été analysée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, lors de son apparition à l'Exposition de tableaux anciens organisée au profit de la caisse centrale des artistes belges en 1886.

Cette pièce maîtresse éclipse naturellement les scènes de guerre et de pillage de Roland Savery (Musée de Courtrai), les fêtes et kermesses apparentées à l'art des Breughel. — La *Prédication de saint Jean-Baptiste*, attribuée à Pierre Breughel II, s'ajoute à la liste abondante des copies d'une probable composition du vieux Breughel (2). Le *Concert* — « Musica laetitiae comes, medicina dolorum » — dit de Gonzalès Coques (au bon Janssen) ressemble à Palamedesz. En revanche, le *Groupe de famille*, de Gilles Van Tilborgh, offre toutes les qualités de facture du « petit Van Dyck ». *Les Saisons* d'Albert Grimmer, aux vigoureux tons plats, ont des finesses d'enluminure ; et le Watteau (?) ovale, parc rousseâtre qu'aurait aimé Monticelli, est bien séduisant. Deux grands portraits anonymes flamands du XVII<sup>e</sup> siècle (au bon de Nève de Roden, à Waesmunster) : *Don Christoval de Medina de Montoya*, bardé de fer ; et *Blanche d'Oignies avec son fils*, sur le fond d'un rideau rouge relevé dans l'angle. Enfin une *Dame âgée*, d'une laideur très caractéristique, émanée sans doute d'un imitateur génois de Van Dyck. (M. G. Hulin de Loo.)

L'ancien local des gouverneurs de la *Chambre des Pauvres*, institution de bienfaisance créée par Charles-Quint en 1531, démontée et transportée de l'hôtel de ville de Gand, a trouvé au Musée un abri définitif. Les boiseries, exécutées par le Gantois Norbert Sauvage en 1689, forment, surtout à la cheminée, un ensemble sobre et harmonieux ; elles encadrent des tableaux insignifiants figurant les sept œuvres de miséricorde.

En quittant ce coin recueilli, évocateur des temps révolus, nous entrons dans la longue galerie des vues des villes, où nous nous hâterons, malgré son

(1) *Les Arts anciens de Flandre*, IV, 1909-1910. Fasc. 1. — La collection Camberlyn d'Amougies.

(2) Elles sont énumérées dans la nouvelle édition du *Catalogue du Musée d'Anvers*, p. 57.

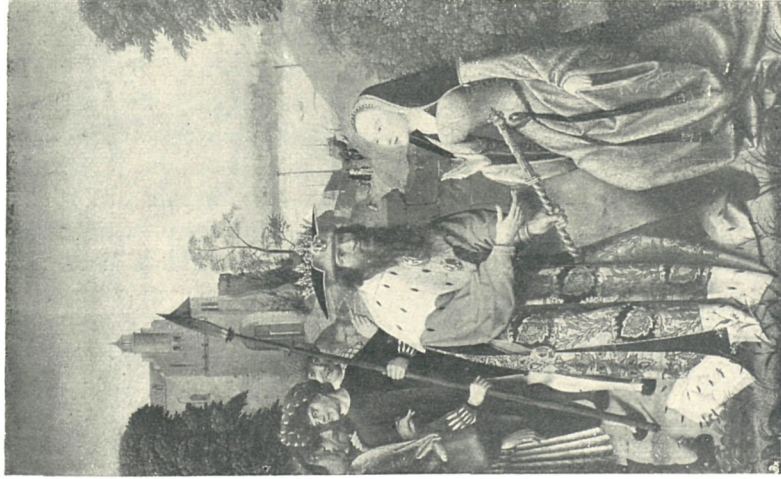
vif intérêt, sous peine de monotonie. Mentionnons toutefois, au hasard, une aquarelle de Van der Meulen : *La Prise de Mons* (1691) prêtée par la Manufacture des Gobelins, qui conquiert tous les visiteurs par sa fraîcheur; des aspects de Lille au XVIII<sup>e</sup> siècle par François Watteau, de Bruges-la-Morte, oh! combien, avec ses larges places demi-deuil vides d'habitants, de Gand surtout qui se devait à elle-même de fournir une iconographie complète de son passé architectural; voici, en un dessin colorié, le projet de couronnement du Belfroi, dont la silhouette modifiée ne nous est pas encore familière. Des réserves du Musée de Bruxelles furent extraites deux toiles instructives (l'une signée de P. Snaeyers) : l'*Archiduc Léopold-Guillaume abattant l'oiseau au Sablon* et le *Panorama de la ville pris de l'hôtel de Burnonville* (Mérode). L'Abbaye à Middelbourg, ombragée d'arbres épais, n'a point changé; heureux privilège de la Zélande, épargnée par les chambardements qui sévissent dans nos cités; pour la plupart leur physionomie d'antan ne subsiste qu'aux murs des musées!

Au centre de l'Exposition, à la place d'honneur qui lui revient, on a mis en pleine lumière la merveilleuse *Sainte Catherine*, due au ciseau d'André Beauveveu, de Valenciennes. Trop ignoré à Courtrai, dans la Chapelle des comtes de Flandre de l'église Notre-Dame, ce « chef-d'œuvre incontestable de la statuaire belge au XIV<sup>e</sup> siècle » reçut à Gand un ample tribut d'hommages. L'exceptionnelle majesté du visage s'impose, en dépit de relatives gaucheries : sourire et plis enroulés, hérités de la tradition française; c'est là un marbre émouvant, à l'égal de l'antique. Les quatre mascarons en chêne, biens connus, de l'ancienne salle échevinale d'Ypres, lui faisaient un entourage adéquat.

Nous nous acheminons ainsi vers la salle de sculpture, tout emplie de statues isolées, de groupes et monuments votifs : en pierre, en albâtre, en ivoire, en bois polychromé; madones, christs de pitié, saints et anges, sortis des riches collections de M. Paul De Decker, du baron Van der Straeten, de l'ancienne collection Van den Corput, et de cent autres. Il faudrait décrire chaque morceau, tel retable ajouré, telle statuette de buis qui sollicite notre attention; mais puisque des études approfondies seront évidemment consacrées à ce chapitre, essentiel dans la pensée du comité organisateur, nous nous contenterons d'un coup d'œil. Jamais l'art de la sculpture ne fut commémoré de façon aussi brillante; nous pouvons suivre son évolution depuis le *saint Alexis*, au sourire niais du XIV<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux maquettes en terre cuite de notre grand Godecharle. Et les Duquesnoy, Luc Faidherbe, Gérard Van Opstal, Laurent Delvaux étaient rappelés par des pièces de choix. Au fond, l'exubérante porte du Musée de Tirlemont, avec ses anges sculptés en ronde bossé, attirait le regard, tandis qu'une Vierge de marbre, assise avec l'Enfant, de l'église de Thielrode, exprime je ne sais quelle réminiscence de la fameuse Vierge de Michel-Ange à Bruges.

Les manuscrits enluminés et les reliures affirmaient la richesse de la Bibliothèque de l'Université de Gand (citons, par exemple, le *Second livre de la Thoysson d'Or*, de Guillaume Fillastre). Une foule de renseignements sont à puiser çà et là, mais c'est toujours devant les perles de la salle d'exhibition de la Bibliothèque Royale, à Bruxelles : *Chroniques du Hainaut*

EXPOSITION D'ART ANCIEN A GAND



Le Père de Ste Dymphne lui annonce son intention de la marier.



Fuite de Ste Dymphne.

**LA LÉGENDE DE SAINTE DYPHNE**

(Panneaux appartenant à M.M. Frédéric Müller et C<sup>e</sup>, Amsterdam.)





de Jacques de Guise, *Bréviaire de Philippe le Bon*, *Chroniques et conquêtes de Charlemagne*, *Histoire de Charles Martel*, ouvertes aux meilleures pages, qu'il est doux de rêver. Et je songe mélancoliquement au vibrant commentaire dont le regretté Père Van den Gheyn accompagnait l'examen des miniatures de Guillaume Vrelant, de Jean Le Tavernier, de Loyset Liédet! — On appréciait l'idée louable de confronter le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, du *Missel de Dixmude*, avec les *Heures de Hennessy*, notre « Grimani » au poétique calendrier, dans lequel M. Joseph Destrée reconnaît la main de Simon Bening. — Comment qualifier autrement que « Ecole flamande, vers 1500 », la grande *Annonciation* carrée, appartenant à M. Kleinberger, accrochée au mur de cette salle? Le mobilier de l'oratoire : crédence, banc à coussins, petit triptyque, fourmille d'objets attrayants; — un régal pour le folkloriste.

Un escalier nous mène au labyrinthe luxueux des appartements reconstitués : chambre à coucher de tons effacés et gris, ornée de pastels; couloir tendu de cuir de Malines; cabinet d'amateur où se pressent à nouveau, dans un décor rubénien, semblable à ceux du rez-de-chaussée de l'Exposition du XVII<sup>e</sup> siècle à Bruxelles en 1910, — un certain nombre de tableaux, parmi lesquels nous mettrons hors pair : un *Ecce Homo* sur or, genre Roger Van der Weyden, une *Vierge avec l'Enfant* (à M. R. Lippens), dans la dépendance étroite des productions allemandes de la fin du XV<sup>e</sup> siècle; *Marguerite d'Autriche en prière devant la Vierge*, l'aimable diptyque de M. Lescarts à Mons, déjà vu à Bruges en 1907 et à Charleroi; l'*Annonciation*, sur cuivre, de F. Franck (au C<sup>te</sup> R. de Lambrilly); une *Madone entourée d'une guirlande de fleurs*, sous le nom de Breughel de Velours (à M. G. Taymans); deux bons portraits, un *enfant* de Corneille de Vos, tout à fait délicieux (à M. Hulin de Loo) et un élégant *jeune homme*, attribué à D. Teniers, (au C<sup>te</sup> Cavens) très semblable aux Van Dyck de la période anglaise. Portant l'étiquette du maître anversois, une *Vierge avec l'Enfant* (au C<sup>te</sup> Goethals) les yeux au ciel, se rattachant à la *Caritas* qui figure au collège de Dulwich.

A travers la cuisine nous gagnons la numismatique et la sigillographie; puis les ferronneries, dinanderies, étains; enfin le département du linge damassé et celui des dentelles. Dans le premier de ceux-ci signalons la collection du baron de Béthune, à Courtrai; dans le second, les collections Moens et Godtschalck, à Bruxelles. Au bout de la galerie, un portrait attribué à Martin van Meytens, *l'impératrice Marie-Thérèse vêtue de la robe de dentelle offerte par les Etats de Flandre* (1743) constitue un illusionnant travail de précision.

Le *Salon de Baudeloo* — on sait que l'athénée royal de Gand est installé dans une partie de l'ancienne abbaye de ce nom — est le digne pendant de la *Chambre des pauvres*. Des boiseries du XVIII<sup>e</sup> siècle au vernis foncé enserrant de leurs lignes élégantes des tapisseries bruxelloises. paysages nobles dans le style de Claude Lorrain.

Mais le triomphe de la tapisserie sous ses aspects les plus chatoyants, c'est le spacieux hémicycle qui clôt notre promenade. Les vitrines rangées au

milieu contenaient un rutilant assortiment d'habits sacerdotaux : chasubles, chapes et dalmatiques de velours, d'argent et d'or.

J'aurais dû — parmi les tapisseries garnissant les salles que nous venons de parcourir — insister sur une pièce de la fameuse série de l'*Apocalypse* d'après les cartons de Hennequin de Bruges, peintre du roi de France Charles V (Musée de l'Evêché d'Angers). Le fragment vétuste représentant un sujet captivant pour les Gantois, l'*Adoration de l'Agneau*, était placé au-dessus des panneaux de Tongerlo. — Nous contemplons maintenant : *Louis XI levant le siège de Salins en Franche-Comté*, étonnant morceau daté de 1501 (donné par M. Spitzler à la Manufacture Nationale des Gobelins); et *la Mort de la Vierge*, œuvre des ateliers tournaisiens (XVI<sup>e</sup> siècle), de la suite qui décore luxueusement la nef de la cathédrale de Reims. La première de ces tapisseries fut exposée au Cercle artistique de Bruxelles en 1905, la seconde à Tournai en 1911; en revanche les *Navires débarquant des animaux venant des Indes* — une ménagerie qui flotte — (au marquis de Dreux-Brézé) était, à nos yeux du moins, tenture inédite, et combien drôlatique avec ces mille détails naïfs et pittoresques! C'est là encore une production tournaisienne. — Puis le *Mariage princier*, si décoratif, de la collection Somzée; *Clovis à Tolbiac*, et autres pompeux épisodes d'après Le Brun; et l'*Histoire d'Alexandre* (à M. François Empain) — tout ceci proclamant la renommée des hauts lissiers bruxellois. L'hémicycle des tapisseries, enchantement pour l'œil — il y avait, au haut d'une paroi, je ne sais plus quelle allégorie, ou s'étalait (n'est-ce pas Minerve accueillant Ulysse?) en replis modelés un jaune orangé véritablement exquis — achevait de façon impressionnante l'*Exposition d'art ancien dans les Flandres*.

Une *tête de Christ* d'expression poignante, bois d'assez grande dimension, de la cathédrale St-Vaast, à Arras — sera, si vous le voulez bien, la sensation dernière, d'intense ferveur religieuse, que nous emporterons en terminant cette revue rapide — et pourtant trop longue, malgré ses omissions injustes.

Je n'ai eu d'autre but que de récapituler pour moi-même les objets les plus frappants, en m'efforçant de communiquer au lecteur — après le rideau tombé et les locaux évacués, — le regret de cette incomparable féerie rétrospective.

PIERRE BAUTIER.



# L'Ami inconnu

---



Je voudrais le voir assis sous les cèdres, à mes côtés, et que sa confiance m'enveloppe, comme un châte moelleux des épaules délicates.

Je voudrais entendre sa voix nonchalante et gaie, sa voix rieuse de se savoir aimée.

Je voudrais ses conseils et les suivre à la manière d'un sentier sous les frênes, au bout duquel s'arrondit la robe dorée de la clairière, avec la petite auberge et le vin chaud.

Je voudrais qu'il soit là comme une certitude.

Où se cache-t-il? Peut-être qu'il fait le malin, semblable à ces frelons que vous congéliez d'un revers de main et plongez dans l'océan de l'espace, mais qui, une minute après, manquent vous entrer dans l'œil pour bien vous prouver que c'était une farce et qu'ils ne vous ont pas quitté.

Je le suppose aussi en voyage. Je devine qu'il se penche, un sac à la main, sur le tain usé des canaux de Hollande; à moins que sa paresse ne l'ait fixé dans un blond cottage de la Tamise, parmi une campagne ingénue et de sanguins joueurs de cricket, et qu'assis à l'ombre d'un charme il médite sur l'esthétique de la force; si toutefois il n'est pas encore juché sur la tour Eiffel où il a accoutumé de passer ses après-midi, lâchant dans l'abîme des carrés de papier que les troglodytes du Champ-de-Mars stupéfaits, prennent pour une pluie d'aéroplanes; ou goûtant un vrai plaisir à comparer à des écureuils dans leurs cages les voyageurs de la Grande Roue.

Il s'en est allé par un de ces petits matins gris où les sentiments se décolorent jusqu'à ce qu'on ne puisse plus voir clair en soi. Je l'accompagnai à la gare, désirant tirer de cette séparation, comme de tout événement, une jouissance, souhaitant même ce départ ainsi qu'un bien qu'on a trop longtemps possédé et dont il est bon de se priver si l'on veut encore de la joie lorsqu'il nous est rendu.

A mesure que le train s'enfonçait dans sa rivière de cailloux et semblait rentrer dans les rails, là bas, au bout du vague horizon, j'imaginai mieux les fracas du retour, le bonheur encadré dans la portière ouverte et, lorsqu'on enjambe les voies, la conversation folle où l'on voudrait tout se dire, les mots jetés sur le quai de la gare, sans ordre, comme des paquets dont on dénombrera ensuite le contenu dans la voiture pleine de rires.

Je ne m'inquiète donc pas de cette absence, car sitôt qu'elle pèsera trop lourd dans mon désir, mon ami poussera la porte du retour, la petite porte du bas du clos par où pénètrent les voyageurs.

\*  
\* \*

Au fait, je ne vous ai pas dit son nom. Je l'appelle *Pallas*, ainsi qu'un vulgaire frotteur d'appartement. Ce nom ne vous parle pas, et j'avoue qu'il est assez neutre, mais il me plaît par son indétermination, pour tout ce qu'il contient d'obscur sentiments, de longues promenades heureuses, de plaisanteries douces, de conversations familières, d'habitude et de mains dans les poches.

Vous avez un ami, confident de toutes vos heures, témoin de votre âme, penché sur votre cœur comme un médecin de famille. Un beau jour, sans savoir pourquoi, vous l'appellez *Pallas*, simplement. Si l'on s'étonne, vous souriez finement et dites : « je n'y peux rien ; c'est la fatalité. Je ne saurais l'appeler autrement. Ce nom est un visage, une individualité. Je vous dis, Monsieur, que ce nom a une « idiosyncrasie ». Mon ami s'appellera *Pallas* ou ne s'appellera pas du tout. »

Nous avons toujours vécu côte à côte ; les mêmes paysages nous unissent. Cela nous évite bien des mots inutiles. Avec d'autres il faut toujours reprendre la conversation au point où on l'avait laissée. Avec *Pallas*, c'est plus facile. Alors même que nous nous taisons, notre silence est occupé du mouvement mutuel de nos esprits, en sorte qu'après un voyage, une maladie, une soirée mondaine, un enterrement, notre causerie a fait beaucoup de chemin tacite et que nous nous trouvons avoir répondu à chacune de nos objections réciproques. C'est vraiment pratique. Est-ce à dire que nous mêlons nos goûts, comme les épiciers mélangent le vin et l'eau ? Non, mais faisant

tous nos efforts pour nous comprendre, nous cherchons toujours à nous placer au même point de vue, afin de simplifier les développements oiseux. Notre amitié draine en son filet ces algues déliées qu'on nomme politesse et un peu de cette substance précieuse appelée largeur d'esprit que la marée humaine dépose dans les cœurs longtemps ballottés par la vie.

*Pallas* ne peut souffrir les huîtres et je déteste le fromage. Malgré quoi, peu de nos repas commencent sans cet amer mollusque bivalve et prennent fin autrement que par la péroraison d'un onctueux « Sassenage ».

« Je comprends que l'odeur de cette crème travaillée t'importune, dit *Pallas*, mais c'est que tu ne l'aimes pas. Si tu étais amateur de caséine, tu te rendrais vite compte que le mets que voici est délicieux; je pense même que tu en redemanderais. Tu ne saurais donc trouver mauvais que je goûte à ce fromage. »

Et je réponds : « Je ne te force pas à manger de ces coquilles. Tu as peur de t'empoisonner et tu t'imagines que les *ostendes* ont le goût d'un crachat. Soit. Je ne partage pas ton opinion, mais si j'étais à ta place je la formulerais sans doute de la même manière. Je me garderai de te convertir; de ton côté tu conçois qu'il faut t'abstenir de me détourner d'un plat pour lequel j'éprouve de la sympathie. Je me tais donc sur ton fromage qui m'incommode, à condition que tu n'insultes pas mes huîtres discrètes ».

Ainsi nous nous sourions par-dessus nos assiettes.

Une semblable méthode préside à nos jugements littéraires.

« J'entends fort bien les raisons par où un poète comme *Verhaeren* te plaît, déclare *Pallas*. Tu trouves en lui la glorification de la vision intérieure et cet élan enthousiaste vers toutes les énergies de la nature. Je veux bien écouter ce poème de la *Multiple Splendeur*, à condition que tu me permettes ensuite de te parler de *Gide*. »

Voilà comment, à propos d'œuvres différentes, nous nous réconcilions dans une commune exaltation.

\* \* \*

Durant l'été, *Pallas* s'absente. Nous n'avons que faire l'un de l'autre et nous craignons la satiété. A cette époque, la nature me

sollicite tout entière par ses fleurs, ses aurores, ses chansons. Je n'ai plus besoin d'ami. La montagne parée comme une châsse, les bois immobiles dans le soleil, un toit qui fume, suffisent à épuiser mes confidences.

Mais lorsque les feuilles disent adieu à leurs parents, les branches, et s'envolent en blondissant; lorsque la pluie joue aux dames sur les dalles du perron et que la terre offre à mon transport un squelette farouche, je sens la vie se retirer autour de moi, comme une vague. Les champs humides me hèlent par les pieds, ils veulent m'engloutir dans leurs sillons mouvants. Alors, j'ai peur, je tends les bras au fidèle tuteur de ma pensée. Il revient vite et ne m'abandonne plus à l'effroi des fantômes de l'automne.

Avec lui je puis braver l'enlissement des heures grises, et c'est une grande douceur, au retour de nos promenades dans le vent ponctué de corbeaux, de se blottir au bord de la veillée, où palpite l'âme mystérieuse des bûches de sapin résineuses et balsamiques. Le grand salon flétri nous communique un peu de la délicieuse torpeur de ses meubles usés; on entend la vieille horloge de l'escalier monter sa garde monotone; quelqu'un remue une chaise au-dessus de nos têtes et, tandis que nos pipes gloussent de plaisir, nos pensées nous quittent et voyagent de compagnie, comme deux sœurs de légende, parmi les troupeaux de bruyère et les champs de bataille des forêts.

\*  
\* \*

Ami inconnu que j'évoque selon mon désir de te réaliser, subtil *Pallas* de mon rêve, toi que j'invente au gré de mes humeurs, de mon tempérament, de ma vie silencieuse, comme une conscience dialoguée, je saurai assez te reconnaître à ton sourire et à ta façon de porter un chapeau de feutre mou! Mais quand viendras-tu?...

... Ce sera peut-être une nuit d'octobre diluée et sans corps. L'eau du bassin fondra en un brouillard tendre, afin de forcer le Triton à jeter de la fumée par le nez. Ma vitre pétillera sous ta poignée de graviers. Je me réveillerai en sursaut et, tout de suite rassuré, je m'écrierai : « le voilà donc, ce sacré Pallas! » Avant de déverrouiller le volet de la cuisine, je m'assurerai qu'il reste du jambon ou du veau froid.

... Ou bien il fera cette après-midi nostalgique, une après-midi langoureuse et abandonnée, ainsi qu'une main de jeune religieuse. La prairie taillée ras, avec ses taches de rousseur, ressemblera au crâne du condamné à mort. Je promènerai mon ennui sous les cèdres cirés par l'averse et qui ont toujours l'air de dire : « taisez-vous », avec leurs rameaux agités de haut en bas. — « Quelle visite agace donc le sable de l'allée? » et avant que mes sourcils aient achevé de bâtir leur petite ogive sur mon interrogation, la porte du jardin potager s'ouvrira, et tu enjambes déjà les fils de fer des treilles basses dont il ne reste que des moignons.

Il faudra tellement causer tous deux que nous arrêterons aussitôt le plan de promenades excitantes.

— Veux-tu qu'on aille voir si l'écho du *Désert* se précipite encore sur nos cris?

— Demain, on pourrait jeter quelques pierres dans le Drac, du haut de Comboire!

— Tiens, si on mangeait un de ces lapins qui ont le goût de poulet, à moins que ce ne soit le contraire, dans cette guinguette de Sassenage, tu sais, où il y a toujours des rouliers qui chantent? C'est là qu'il fera bon causer du dernier livre de Bergson.

\*  
\* \* \*

O Pallas, chère sagesse, ma sécurité et prolongement de mon âme! s'incrusterat-elle au cadran solaire de la pelouse l'heure chimérique où paraîtra l'ami de bon conseil, celui dont on est tellement sûr que tout peut manquer dans la vie sans qu'on pousse un soupir, s'il vous reste cette lumière et ce pain quotidien; avec qui on partage ses doutes, ses enthousiasmes comme deux enfants leur chausson aux pommes, et qui d'un mot vous dresse vers l'espoir : « Voyons, est-ce que je ne suis pas là, vieille bête »?

TANCRÈDE DE VISAN.





# Chronique du Mois

---

## Les Concerts.

Comme le premier **Concert Ysaye**, le second de la série fut également dirigé par Eugène Ysaye. Quelques jours auparavant avait eu lieu à *Patria* une série sensationnelle de sonates pour piano et violon, honorée de la présence de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges. Ce fut une suite de grandes impressions où, secondé par l'admirable talent de Raoul Pugno, le très noble créateur de beauté qu'est Eugène Ysaye s'éleva, particulièrement dans le mouvement lent de la sonate de Lekeu, dans la Kreutzer-Sonate et dans celle de César Franck, jusqu'aux plus purs sommets de l'art. Du reste Eugène Ysaye n'est pas seulement le violoniste le plus émouvant de notre époque. Son activité débordante, vouée aux plus généreuses initiatives, se complaît dans les apostolats artistiques, aime notamment à mettre en lumière les œuvres des compositeurs nationaux. C'est ainsi qu'au programme du deuxième concert Ysaye, il y a lieu de signaler deux œuvres belges très remarquables.

*La Légende du Chevrier* (pour soprano et contralto solos, petit chœur et orchestre) de François Rasse, est d'une pureté de lignes et d'une fraîcheur de coloris exquises. Que cette musique est évocative et combien adéquate à l'inspiration naïvement mystique du poème d'Aicard! Poétisé par la caresse d'une instrumentation discrète et savoureuse, le duo, que M<sup>mes</sup> Delfortrie et Buyens chantèrent avec beaucoup de charme, s'idéalise encore par les sonorités estompées d'un chœur de voix de femmes, doucement lointaines. Si M. Rasse fut triomphalement acclamé pour sa *Légende*, M. Jongen le fut également pour ses *Impressions d'Ardenne*. Ce n'est point là un poème symphonique au sens usuel du mot. En ce morceau bien moins descriptif que lyrique, l'artiste laisse chanter son âme, librement et puissamment, en présence du paysage grandiose qui l'entoure et l'enchanté de ses enivrements. Spectacle multiforme! Nature aux aspects mobiles incessamment renouvelés vis-à-vis de laquelle le poète exprime son amour et son enthousiasme dans une langue musicale nerveuse, vibrante, parée d'une orchestration splendide et atteignant parfois au *summum* de l'exaltation. Si la *Kermesse Flamande* de M. Brusselmans n'est pas à la hauteur des deux œuvres précédemment citées, elle ne doit point certes passer inaperçue. Il y a là beaucoup de vie, de couleur, des rythmes pleins de verve et d'originalité. Ce concert belge débutait par un hommage à la France dans la personne de M. Théodore Dubois qui assistait à l'audition et dont on exécuta la *deuxième Symphonie en ré*, symphonie finement pensée et construite, œuvre bien française autant par l'élégante distinction de sa forme que par sa claire et solide architecture. En

M. Lucien Capet qui joua à la perfection le Concert de Beethoven, on salua encore une des plus incontestables illustrations contemporaines de l'art interprétatif français.

\* \* \*

Le premier **Concert Bach** eut lieu avec le concours du chanteur Nieratzky (basse) (Mannheim), de M<sup>mes</sup> Lessmann et Fischer, de Berlin, du pianiste parisien M. Dumesnil, de MM. Demont et Ghigo. M. Zimmer continue à puiser avec un tact judicieux dans l'étincelant trésor du *cantor* de Leipzig. Dans la cantate n<sup>o</sup> 39 où, à défaut d'une voix ample et sonore, M. Nieratzky fut particulièrement apprécié pour sa diction expressive, on admire comme toujours l'étonnante majesté de l'édifice polyphonique, au milieu duquel s'épanouissent magnifiquement des airs confiés successivement au *soprano*, à l'*alto*, à la *basse*. Le *récit* et *air de basse* de la cantate n<sup>o</sup> 73, chanté avec art par M. Nieratzky, est aussi à signaler. Mais le grand succès alla surtout au charmant concerto brandebourgeois pour piano, flûte et violon. interprété avec maestria par MM. Dumesnil, Demont et Ghigo, ensuite à deux duos pour soprano et alto extraits des cantates 78 et 91, dont les voix pures de M<sup>mes</sup> Lessmann et Fischer exprimèrent toute la grâce, le premier ailé, scintillant, s'élevant joyeusement dans le ciel comme un cantique d'oiseau ravi, le second pénétré d'infinie tendresse et plus captivant encore en ses lumineux transports, et enfin à une de ces suites de Bach trop négligées de nos pianistes (Suite anglaise en *la mineur*), que M. Dumesnil interpréta avec une compréhension profonde. La netteté parfaite et le rythme impeccable de son jeu, très intelligemment et délicatement nuancé, firent apparaître à la fois toute la ligne et toute la poésie de cette œuvre si riche de substance musicale. Chœurs et orchestre furent chaleureusement acclamés. ainsi que M. Zimmer, l'organisateur et le chef fervent de cette instructive séance d'art.

\* \* \*

De même que la série bigarrée des jours dans l'existence humaine, les chefs d'orchestre aux **Concerts populaires** se suivent sans se ressembler. Quel contraste entre la farouche impétuosité de Schneevoigt mise en regard avec l'imperturbable et béate placidité de Max Regers! Par parenthèse, qu'eussent dit les abonnés des Concerts populaires si, à leurs yeux, l'ironie du sort avait voulu faire apparaître sous un même angle de vision la silhouette très gracieuse de M<sup>me</sup> Kousnezoff et l'effarante ampleur dorsale du plus volumineux des *capellmeister*? Cette coïncidence ne s'est heureusement pas produite. M. Schneevoigt est un chef exultant, frémissant, trépidant, dont la bouillante énergie n'a rien de commun avec les glaces de sa patrie d'origine, la Finlande. Nous ne le comparerons pas à un garde national en délire, comme on l'a dit si mal à propos pour Victor Hugo, mais plutôt à quelque naufragé luttant désespérément des bras contre la vague envahissante ou

encore à quelque jeune poulain fantasque et nerveux lâché pour la première fois dans une prairie. La mimique de M. Schneivoigt est complexe et fertile en antithèses. Il unit la férocité à la tendresse. Il supplie ses musiciens et l'instant d'après il les terrorise. De son pouce retourné, il modèle et pétrit l'intensité des sons comme de l'argile. A d'autres moments, il fait brandir un poing fermé et comminatoire. Il a tour à tour des regards extasiés d'amoureux transi et des gestes inquiétants de parlementaire *modern style*. Que nous sommes loin de la calme maîtrise d'un Steinbach, de la suprême élégance d'un Lassalle! Si l'auditeur veut bien fermer les yeux, il est toutefois certain que M. Schneivoigt est un chef dont l'ardente conviction atteint aux effets les plus remarquables. Sans lui que serait devenue cette symphonie finlandaise de Sibelius qu'il sent profondément, qu'il aime et qu'il s'efforce de faire aimer?

On sait que Sibelius est un lyrique des plus intéressants et que dans ses *lieder* il y a quelques perles à recueillir. Dans le domaine de la musique pure il semble moins heureux. Si la première partie de cette symphonie a incontestablement de l'allure avec un déploiement d'idées qui ne manque assurément ni de clarté ni de noblesse, la substance musicale se raréfie ensuite. L'orchestration devient massive et l'inspiration flottante s'affranchissant de toute contrainte synthétique, laisse trop se multiplier les purs artifices d'instrumentation (second mouvement). Dans le *Scherzo*, d'une exécution très difficile, les divers groupes instrumentaux conversent spirituellement, bruyamment aussi, se dépliant avec une déconcertante prodigalité en un échange de propos qui, à la fin, se rencontrent et se confondent dans un anarchique pêle-mêle. La quatrième partie se libère quelque peu de ces constantes visées aux effets, tandis que le thème saillant de l'œuvre s'y affirme et s'y intensifie dans un *crescendo* d'une très belle ampleur.

On entendit ensuite les *Sirènes*, de A. Glière, composition orchestrale étrangement captivante, infiniment supérieure, tant au point de vue de l'inspiration que de la forme, à la Symphonie de Sibelius. Le capellmeister de Riga et l'orchestre lui donnèrent un relief intense et savoureux. Le poème symphonique de Glière raconte la rumeur éternelle des flots, leur sourde menace, l'angoisse errante des marins au travers des solitudes infinies de l'Océan, la beauté des sirènes qui habitent les îles enchantées du rêve, l'appel fallacieux de leurs voix enivrantes et suaves, enfin la catastrophe et le naufrage. Parmi les compositions inspirées du mystère tragique de la mer, la symphonie des *Sirènes* nous apparaît la plus suggestive que nous ayons entendue depuis l'admirable poème de Gilson.

A la répétition générale, M. Jacques Thibaut avait interprété avec son talent exquis l'émouvant poème pour violon de Chausson, et l'étincelante symphonie espagnole de Lalo, dont la surprenante abondance de vie folklorique transparait à travers les mélodies charmeuses, les rythmes vivaces, délicats ou spirituels. Une indisposition l'empêcha de prendre part au concert et M<sup>me</sup> Kousnezoff s'offrit très gracieusement pour le remplacer. D'une voix claire, pure et puissante, elle chanta la *Mort d'Yseult* que précéda une exécution impressionnante du Prélude de *Tristan*.

L'interprétation de ces divers fragments wagnériens fut légèrement

compromise par un défaut d'entente purement accidentel entre le chef et la cantatrice, défaut d'entente promptement réparé d'ailleurs, et au sujet duquel il serait fastidieux d'entrer dans de plus amples développements, car il semblerait puéril de faire dépendre l'intérêt d'art d'une audition, le succès ou l'insuccès d'un concert d'une circonstance si parfaitement secondaire aux yeux d'un véritable artiste. Le concert se terminait par l'Ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Ici nous ne sommes pas entièrement d'accord avec M. Schneevoigt. Qu'un *capellmeister* aspire à être aussi expressif et ému que possible en ces pages immortelles, rien de mieux. Mais que, sous prétexte d'expression, il se garde toutefois d'altérer l'harmonie du monument, de trop ébranler les lignes architecturales de ce glorieux édifice sonore qui égale en majesté les sublimes polyphonies d'un Bach.

\*  
\* \*

Le récital annuel de **Mme Wybauw-Detilleux** avait attiré à la salle de la Grande Harmonie un public nombreux et choisi. Tour à tour vibrantes de passion (*Ah! perfido!* de Beethoven), simples et majestueuses de ligne (*Die Allmacht* de Schubert), savamment dramatisées (*La Fiancée du Timbalier* de Saint-Saëns), superbes d'énergie farouche et toutes imprégnées de cette ivresse dyonisiaque qui caractérise les *Chansons à danser* de Bruneau, les interprétations de M<sup>me</sup> Wybauw-Detilleux furent remarquables autant par la justesse que par l'intensité de l'accent. Soucieuse, suivant sa coutume, de rendre son programme aussi instructif qu'attachant en révélant au public des poèmes de choix, la distinguée cantatrice y avait inséré un sombre fragment de l'oratorio du compositeur Danois Niels Gade : « *Die Kreuzfahrer* », un poème vocal de Léon Du Bois, et une scène dramatique de François Rasse. Le *Soir religieux* de Léon Du Bois, dont le texte est dû à un de nos plus fiers poètes, Emile van Arenbergh, est une page contemplative qui s'impose par son inspiration large et soutenue, par les harmonies graves et sereines de l'accompagnement. La scène dramatique de Rasse se recommande par des mérites d'un ordre tout différent. L'auteur a voulu illustrer symphoniquement un épisode extrait d'Ossian, la mort de Fingal, dans le poème intitulé *Comala*. Ce commentaire orchestral de très noble facture, suggestif, exempt de vaines surcharges, suit fidèlement le texte du poème gaélique (adaptation française de Paul Gilson) et lui confère un singulier relief. Ce fut Rasse qui dirigea ce soir-là l'orchestre avec son habituelle maîtrise.

\*  
\* \*

Au programme de la seconde séance du **Quatuor Zimmer**, le quatuor à cordes, en *mi mineur*, de Verdi (première audition). C'était sans doute une idée fort intéressante que celle de faire connaître la manière dont le plus notable des musiciens d'Italie, au XIX<sup>e</sup> siècle, a conçu et traité la forme du

quatuor. Ce quatuor plaît par sa limpidité, ses rythmes allègres, surtout par la souplesse et la subtilité de sa facture dont les quartettistes rendirent à merveille toutes les finesses. Le poème pour piano et quatuor à cordes de MM. Maurice Dumesnil, Gabriel Dupont, à l'exécution duquel collabora Monsieur Dumesnil l'élégant pianiste applaudi au concert Bach, est une œuvre de longue haleine, d'écriture délicate et distinguée, émaillée d'inspirations généreuses et d'épisodes attachants, mais dont l'architecture ne semble point très nettement définie et qui, du moins après une première audition, laisse une impression générale plutôt confuse. Le concert se terminait par le quatuor à cordes en *fa mineur* de Beethoven. Interprétation superbe, tant par la largeur de compréhension que par l'affinement des nuances.

\* \* \*

Signalons le succès remporté par **M. de Bourguignon**, pianiste, qui s'est fait applaudir à la Grande Harmonie dans un programme des plus intéressants. Dans les mouvements lents dans les pages d'inspiration douce et recueillie M. de Bourguignon a de jolies demi-teintes, des sonorités heureuses et poétiques. Les mouvements animés font valoir sa verve, son doigté subtil, sa technique aisée et brillante. Nous le mettrons en garde contre une certaine tendance à précipiter ces mouvements (*Aufschwung* de Schumann, sonate en *si bémol* mineur de Chopin), tendance qui s'explique chez un artiste plein d'enthousiasme juvénile et doué d'une grande facilité comme M. de Bourguignon, mais qu'il importe de contrôler et de refréner afin d'arriver à l'ampleur expressive.

\* \* \*

On a réentendu avec plaisir le violoniste **Mischa Elman**, depuis longtemps connu à Bruxelles, et dont le talent est arrivé aujourd'hui à maturité. Il a joué avec une remarquable maestria le Concerto, en *ré mineur* de Max Bruch et a témoigné de beaucoup de finesse et de distinction dans la sonate en *mi majeur* de Haendel, notamment dans le merveilleux *Largo* de cette sonate. Mais pourquoi donc la présence, au programme d'un récital de violon, de cet *Oiseau-Prophète*, poème essentiellement pianistique et qui, comme toutes les compositions de Schumann, ne devrait pas être détaché et isolé de l'unité organique (*La Forêt*) dont, au point de vue poétique, il ne représente qu'un fragment? Pourquoi, dans la conclusion du nocturne en *mi bémol* de Chopin, l'addition de traits importuns qui rétrécissent l'œuvre et en froissent rudement l'inspiration délicate comme une fleur? Pourquoi surtout, dans l'*Ave Maria*, de Schubert, autoriser au piano la licence abusive d'un accompagnement banal dilué en arpèges venant se substituer à l'accompagnement sublime de simplicité voulu par Schubert? Voilà une faute de goût qui confine au sacrilège et un véritable artiste ne devrait pas le tolérer.

GEORGES DE GOLESCO.

## Les Salons d'Art

Le 54<sup>me</sup> salon des aquarellistes a réuni un important ensemble d'œuvres de Gaston La Touche et de l'artiste vénitienne, M<sup>me</sup> Clara Montalba.

Le talent de cette dernière s'est librement développé sous le ciel léger de l'Adriatique. D'un irréprochable métier, ses aquarelles sont de lumineuses visions de la ville colorée. La matière est fluide, les tons adoucis; la liberté de l'ébauche se joint — si l'on peut ainsi dire — à la précision de la miniature et la grandeur des sujets s'accommode à merveille de l'étroitesse du cadre. Ce n'est pas la Venise des petits canaux et des ponts mystérieux, ce sont de larges évocations de dômes, de palais, de fêtes, de processions. Voyez : *L'Inauguration du Nouveau Campanile de Saint-Marc* : Au premier plan, une foule bariolée au-dessus de laquelle flottent des bannières; on dirait un mouvant parterre printanier; puis au fond, la masse des palais clairs détachés sur un ciel ivoirine. C'est du rêve sans cesser d'être de la réalité. Le sentiment de l'artiste a transfiguré sa vision.

Gaston La Touche s'évade plus complètement du réel et crée un monde de fantaisie. Il a un tempérament de décorateur et traduit ses émotions en des œuvres parfois un peu artificielles, mais presque toujours d'un beau style. Les couleurs ne suivent pas les contours des objets, mais rayonnent par larges plaques. Elles semblent projetées sur les différentes parties du tableau comme des ondes de lumière. Mais l'homme qui a peint cette *Fête de Nuit*, où les reflets de l'eau se confondent avec les fusées du ciel, ce *Piccador en danger*, dont le cheval vert pomme est éventré par un taureau bleu foncé superbe de rage et de fougue, *Notre-Dame de Paris*, silhouette fantomatique découpée sur un ciel jaune, a fait preuve d'une psychologie très fine dans le *Portrait d'Artiste* auquel une place d'honneur a été réservée. Cette tête spirituelle encadrée d'une barbe légère et blanche, nous fait deviner chez le modèle toutes les qualités de distinction et d'amabilité, d'élégance et de vivacité qui font le véritable Français.

Parmi les artistes étrangers, citons encore l'anglais Bartlett dont les œuvres manquent d'air mais sont d'une matière riche, et le grand aquafortiste hollandais, Bauer, représenté ici par un *Temple à Delhi* et une *Entrée de Mosquée espagnole*. Ces œuvres sont d'une grandeur émouvante, très peu colorées et malheureusement exposées en mauvaise place.

Passons aux Belges et signalons en première ligne la déconcertante virtuosité d'Ensor. Cet artiste se renouvelle constamment, passant du réalisme à la fantaisie... et même de la peinture à la musique. La danse et les *pupazzi* le préoccupent en ce moment. Voici les *Marionnettes ténues muées en fleurs* et puis le *Ballet gracile*, un peu Watteau et très Ensor pourtant. Dans sa délicatesse et son charme, c'est une des œuvres capitales de cette exposition.

Khnopff évoque en *Orphée* le symbole de l'art, inspiré à la fois par la nature féconde et riche au visage voilé et le ciel où la vérité nue darde un regard profond et droit. Oleffe, très joyeux, orne de figures féminines deux *Intérieurs* et un *Coin de Jardin*. Ne cherchons pas ici la patience du dessin,

mais seulement la fraîcheur de l'impression et nous serons comblés. Demandons la même joie aux aquarelles de Jefferys et de Smeers, et nous serons exaucés.

De Lemmen, voici des *Têtes d'enfants* « de cheveux ondulants et bouclés de lumière »; de Hageman, encore de ces types hindous qu'il étudie avec amour; de Claus, une *Impression d'Automne*, — rien de mélancolique; — de Cassiers, Mellery, Uyterschaut, Reckelbus, Delaunois, beaucoup de belles choses que je voudrais avoir le temps d'analyser.

Mais ne terminons pas notre visite sans nous arrêter devant le panneau de Fabry : *La Vigne*. Un homme et une femme cueillent les grappes sous le regard d'une sorte de faune qui semble un démon tentateur d'Adam et Eve. Il y a dans le ciel d'azur, les nuages roses, les fruits roux et les corps jeunes, une douceur à laquelle le peintre ne nous avait pas habitués. J'entends dire que c'est un projet de tapisserie. Puisse-t-il en être ainsi ! Ce serait un grand pas vers le triomphe de l'art décoratif moderne.

\*  
\* \*

**Salle Giroux :** Alfred Delaunois, le peintre du « pays monastique », nous y fait voir une importante partie de son œuvre. Cet artiste qu'on pourrait croire monocorde à ne regarder que ses envois habituels aux expositions — voyez aux aquarellistes, — apparaît ici singulièrement varié dans les expressions d'un sentiment unique. Delaunois aime d'un amour mystique les églises d'ombre, les collines rythmées, les moines figés dans la méditation; il aime les plus humbles choses si elles contiennent une étincelle de beauté. Je me rappelle une promenade faite en compagnie de l'artiste dans les ruelles de Louvain : comme il s'extasie ingénûment devant le ton d'une vieille poutre ou d'un mur moussu ! J'ai toujours présente à l'esprit l'impression que m'a laissée un vieux couvent pacifique aux murs blanchis. Je revois un petit cloître, un couloir nu, une béguine empressée. J'évoque aussi le soir tombant dans la nef de l'église Saint-Pierre, et je comprends l'âme émerveillée de Delaunois et le poème fervent et recueilli qu'il compose à la gloire des grands moines, des cloîtres et de la glèbe.

\* \* \*

Au **Cercle Artistique**, à côté d'aquarelles gaies et habiles de A. Crespin et de clairs paysages flamands de M<sup>lle</sup> Jenny Montigny, nous avons vu les œuvres de M<sup>lle</sup> Léo Jo. Cette peinture franche et solide est éminemment sympathique. Cherchant surtout à simplifier son sujet et à en donner une impression d'ensemble facilement saisissable, M<sup>lle</sup> Leo Jo emploie des couleurs nettes et étudie la forme dans ce qu'elle a d'essentiel. Certains reprocheront à ses toiles de ressembler trop à des affiches. Je ne crois pas, jusqu'à présent, que ce blâme puisse être fondé, mais il y a là un écueil à signaler à l'auteur.

Souhaitons lui de l'éviter et de nous donner encore des œuvres sincères et joyeuses comme *l'Oie*, *la Raie*, *Accessoires* et tant d'autres natures mortes... très vivantes.

PAUL FIERENS.

## Le Théâtre

Deux *Premières* retentissantes ont marqué cette dernière quinzaine, au Parc celle de **La Querelle**, à la salle *Patria* celle de **L'An Mille**.

La pièce d'Henri Davignon inaugurerait cette année la saison du *Théâtre Belge*. Et voici du Théâtre Belge s'il en fut jamais. Le grave problème de l'union et de la désunion de nos races, porté à la scène avec une jolie audace et dans un noble dessein, un drame de famille symbolisant le drame possible où peut nous conduire la dissemblance, habilement exploitée, de la Wallonie et de la Flandre, étaient faits pour attirer au Parc tous ceux que préoccupe ce douloureux — et parfois comique — conflit, tous ceux aussi qui, ayant suivi avec une sympathie grandissante l'œuvre sans cesse supérieure à elle-même d'Henri Davignon, avaient vu son dernier roman analyser et résoudre ce conflit avec autant de sûreté que de délicatesse.

Que les flamingants veuillent ne pas l'oublier : dans *Un Belge* c'était la Flandre, sa robuste sagesse, son égale raison, sa pieuse tendresse qui semblait recueillir le bénéfice moral de l'aventure, et l'amante wallonne qui détournait le héros de son devoir nous paraissait séduisante, certes, mais non pas absolument sympathique. Dans **La Querelle**, la Wallonie se retrouve symbolisée à peu près sous les mêmes traits : un musicien idéaliste et fantaisiste, une grisette enjôleuse dont la voix est chantante et le minois charmant — et pourtant c'est elle qui emporte et garde toute notre sympathie. Singulière immoralité du théâtre qui nous rend chers des gens que nous blâmons, parce qu'ils ont un accent plus pur, de l'esprit primesautier — et une jolie tournure — et qui nous fait haïr un brave homme qui parle plusieurs fois comme la raison même, mais qui parle mal ! Certes dans l'esprit de l'auteur le musicien wallon aussi bien que le Heer Doctoor flamand troublent le ménage belge. Mais pour le spectateur le premier seul est détestable, et l'on s'étonne, au troisième acte, de voir jeter à la porte avec une égale rudesse, par la famille réconciliée, la Grâce légère et mobile et la ridicule Outrecuidance. J'admets que celle-là, autant que celle-ci, peut être un élément de désordre dans notre vie nationale, mais combien j'aime, malgré tout, le musicien Violette !

Aussi bien est-il le personnage le mieux campé de la pièce, le mieux trouvé aussi, le plus nouveau. Son rôle tout en nuances, en mots charmants, est incomparablement réussi et M. Gournac l'a composé avec une intelligence tout à fait remarquable. J'en dirais presque autant de M. Meret — le professeur Lodewyck — si son rôle n'était plus simpliste et partant plus aisé, et s'il n'avait pas un peu exagéré le côté caricatural de sa création.



Notez que je ne m'en plains pas, car Lodewyck planté ainsi est très amusant, et ce Beulemans intellectuel et dogmatique, à chacune de ses apparitions m'a ravi, mais le succès facile qu'il s'est attiré a nuï à cette impression d'impartialité que M. Henri Davignon a certainement voulu que dégagât sa pièce.

J'ai peur à ce sujet que les belles paroles d'union accompagnant le symbole de la réconciliation des deux époux, paroles qui ont été couvertes d'applaudissements par le public — un peu officiel — de la première, aient moins porté aux représentations suivantes.

La critique des journaux quotidiens a fait à la *Querelle* un accueil très divers et certains journaux qui doivent être pourtant particulièrement amis de M. Davignon en ont même parlé sans sympathie. La pièce avait droit à cette sympathie d'abord, et ensuite, si pas à une admiration sans défaillance, du moins à une totale estime. Le premier acte est absolument parfait, admirable d'équilibre, de mesure, de pittoresque, de netteté. Le second contient des beautés de premier ordre et deux ou trois scènes — d'ailleurs exquisement jouées — qui ne peuvent s'oublier : celle où Poyette, la petite maîtresse de Georges, accepte, sur les conseils de Violette, de renoncer à son ami et de fuir ; celle où M<sup>me</sup> Troyen mère rencontre, au seuil de l'auberge des Fagnes, la triste Poyette qui va partir. La situation était difficile, dangereuse : M. Davignon a triomphé de cette difficulté avec un tact parfait, et ces deux scènes sont d'une émotion à la fois légère et profonde, d'une fluidité, d'une grâce, d'une délicatesse infinies. Si j'aime moins le troisième acte, c'est qu'il est à la fois un peu rapide, un peu incertain, assez artificiel dans l'un ou l'autre discours.

J'ai dit tantôt que l'œuvre d'Henri Davignon montrait à chaque pas un continuel progrès. Cela se vérifie encore à cette nouvelle étape. Le dialogue est vif et sans aucune lourdeur, la description sobre comme il sied au théâtre, la langue plus nerveuse que dans *Un Belge*, moins abstraite aussi, plus directe et vivante. Pas de lourdeurs, ni de longueurs ; l'attention du public n'a pas faibli un instant et ne s'est point égarée. Ce début au théâtre a donc été excessivement brillant, et si les amis de M. Davignon attendaient avec quelque inquiétude cette épreuve, ils peuvent se réjouir, aujourd'hui que son talent en est sorti avec le plus grand honneur — et le succès le plus mérité.

L'interprétation fut excellente. L'éloge de M. Marey n'est plus à faire ; j'ai fait celui de MM. Méret et Gournac ; M. Bosc a malheureusement parfois l'air d'improviser. M<sup>me</sup> De Bedts fut une Poyette Bonnefin absolument exquise. Quant à M<sup>me</sup> Médal, son jeu qui est plein de grâce n'est pas assez concentré, assez pathétique. C'est en elle que devrait se résumer pourtant — mieux : que devrait s'agiter tout le drame. Elle ne semble pas l'avoir assez senti, et si elle ne s'est pas départie un instant de sa remarquable distinction, elle n'a pas paru ce qu'elle devait paraître : le personnage principal et central de cette pathétique *Querelle*.

Un lever de rideau précédait la pièce de M. Davignon. C'était aussi d'un de nos collaborateurs, M. Max Deauville, dont les lettrés connaissent depuis longtemps la finesse et l'élégante pensée. **Un Confident** est un badinage ému et souriant qui fait songer au Musset d'« Il faut qu'une porte soit ouverte ou

fermée ». Peut-on en faire un meilleur éloge ? M. Laumonier et M<sup>lle</sup> Dudicourt se sont donné la réplique avec un art très nuancé et toute la subtilité qu'il fallait.

Pas plus que je n'ai raconté la *Querelle*, que tous les lecteurs de *Durendal* auront été applaudir, je ne retracerai ici le scénario de **L'An Mille**, que tous les lecteurs de *Durendal* ont certainement lu, et dont, au surplus, j'ai parlé longuement ici même lorsque cette œuvre parut en librairie (1). J'ai dit alors de quelle double tradition classique et romantique procédait ce drame et qu'il ne fallait point s'arrêter à la forme extérieure — le plus souvent hugolienne — mais retrouver dans l'âme des personnages l'essence même du théâtre classique, le combat intérieur qui fait cette tragédie — on peut employer ici ce noble mot — mille fois plus profonde que les *Burgraves*, qu'elle rappelle par le dehors. L'homme à qui s'offre la Grâce et qui, l'ayant connue, demeure rebelle à la grâce, tel est le symbole que contiennent (et que cachent parfois) l'action tumultueuse et les vers sonores.

La soirée du 20 décembre a fait connaître à beaucoup de sceptiques que l'*An Mille* était parfaitement scénique et supportait admirablement la représentation.

Cette pièce inégale fourmille de beautés et, si une actrice intelligente a pu, l'autre soir, nous en révéler tant qui étaient à la lecture restées inaperçues, que ne ferait une interprétation homogène et soutenue comme pourrait en fournir un grand théâtre ? En attendant, je puis me réjouir de ce qu'un cercle d'amateurs ait fait le bel effort de monter une telle œuvre d'art, et s'y soit donné avec toute la bonne volonté possible — mais je me désole de ce qu'un poème qui méritait mieux ait été livré par l'auteur à cette simple bonne volonté. J'ai vu un jour jouer *Hernani* au patronage et j'ai eu la même impression de gêne. Une jeune artiste, M<sup>me</sup> Reine Christian, a presque sauvé la pièce par son charme, sa diction pure, sa parfaite compréhension d'un rôle à la fois humain et divin, son jeu harmonieux et mesuré. Le jour où un directeur avisé donnera cette pièce avec des acteurs tout à fait formés, une figuration nombreuse, le jour aussi où, ayant fait l'expérience de la scène, l'auteur aura un peu élagué son œuvre, en aura supprimé quelques puérités et peut-être simplifié la catastrophe finale, nous pourrons aller à la véritable Première avec la certitude que rien ne troublera ou n'empêchera notre admiration.

P. N.

## Conférences

**Les Conférences des Amis des Musées.** — Nous avons beaucoup d'Amis, par le temps qui court : *Amis de la Forêt*, *Amis de l'Art wallon*, *Amis de Bruges*, *Amis de la Littérature*, *Amis des Musées*... Et

(1) Voir le n<sup>o</sup> de Mai 1911, pages 309 et suivantes.

ils sont tous fort militants, bien que leur activité prenne des formes inégalement efficaces. Il en est qui se contentent de parler; d'autres — et les *Amis des Musées* sont de ceux-là — qui, sans négliger la parole, se livrent aussi à ce que l'on pourrait appeler la propagande par le fait. On sait, en effet, que grâce à leur concours généreux nos collections nationales se sont enrichies de quantité d'œuvres et d'objets d'art de première valeur.

Mais ces collections qui sont magnifiques, ils voudraient qu'elles n'existent pas seulement pour le plaisir de quelques-uns. Et comme ils savent que l'on ne s'intéresse qu'aux choses ou aux gens que l'on connaît, ils ont entrepris d'apprendre au public à connaître ou à mieux connaître les peintres ou les œuvres que l'on rencontre dans nos Musées.

Dans ce but, ils ont organisé une série de conférences illustrées de projections qui se donnent de quinzaine en quinzaine au *Cercle artistique*. Elles ont été inaugurées par M. Charles Buls, qui a parlé de la Grand'Place de Bruxelles, de son histoire et des édifices et maisons qui la décorent, sujet qui est particulièrement de sa compétence, puisque c'est à lui, en grande partie, que nous devons la restauration de ce bel ensemble architectural.

M. A.-J. Wauters, qui a occupé ensuite l'estrade de conférencier, a rompu vigoureusement une lance en l'honneur d'Hubert Van Eyck. Résumant l'argumentation péremptoire d'une brochure qu'il a publiée récemment (*La Légende et le Monument des Van Eyck*, Bruxelles, Weissenbruch), il a fait avec humour, en usant de toutes les formes juridiques, le procès de ceux, à commencer par le médiocre Lucas de Heere, qui sont les auteurs responsables de l'erreur historique qui a eu pour résultat l'annihilation de la personnalité de l'ainé des Van Eyck au profit de celle de son frère, notamment en ce qui regarde l'exécution du retable de *l'Agneau mystique*... Cette erreur, on lui aurait encore donné une consécration solennelle dans le groupe sculptural érigé récemment à Gand, si l'intervention de M. A.-J. Wauters n'avait décidé le Comité du monument à modifier quelque peu le projet primitif, de façon à faire comprendre que Hubert n'avait pas été seulement l'inspirateur du chef-d'œuvre, mais aussi son auteur...

Il est assez comique de marquer, en passant, à propos de ce monument, que les autorités gantoises avaient jugé avec raison que pour mieux faire sentir à la foule l'importance d'artistes tels que les Van Eyck, il importait de ne confier le soin de prononcer le panégyrique des deux maîtres à rien moins qu'à un échevin de la ville!... Ce magistrat communal a, d'ailleurs, fait bonne mesure à la famille Van Eyck, car il a enveloppé dans ses éloges — MM. Wauters, Hulin ou Verlant n'y auraient peut-être jamais songé! — la sœur d'Hubert, Marguerite, dont ce que l'on sait de moins incertain, c'est qu'elle n'a sans doute jamais existé!...

M. Jules Destrée, auquel était confiée la troisième conférence, est venu réclamer, lui aussi, la révision d'une erreur ou plutôt d'une omission historique. La Wallonie revendique sa part dans la gloire qui appartient à nos écoles primitives de sculpture et de peinture. Elle se plaint de ce que l'éclat du nom flamand ait relégué le sien dans l'ombre. A juste titre, M. Destrée l'a montré, en étudiant dans la manière chaleureuse et convain-

cante qui est sienne, l'œuvre des *sculpteurs de la Wallonie*, depuis les maîtres des origines comme André Beauneveu, jusqu'à ceux de nos jours, comme Victor Rousseau et Constantin Meunier (qui n'était qu'un simple Bruxellois, mais qui peut être considéré comme Wallon, puisqu'il doit à la Wallonie l'inspiration de son œuvre grandiose.)

Il est vrai qu'à ce compte-là, on serait amené à penser que le regret exprimé par M. Lambotte, dans sa conférence sur *Alfred Stevens et Eugène Smits*, quant à l'absence, à Bruxelles, de tout monument destiné à commémorer l'œuvre du premier de ces artistes, n'est pas fondé. Stevens est né à Bruxelles, mais c'est à Paris qu'il a fait la plus grande et la plus excellente partie de sa carrière, et c'est Paris, la vie et les mœurs parisiennes qui lui ont fourni la matière essentielle de la partie de cette œuvre sur laquelle s'est établie sa réputation. Que Paris célèbre Stevens, c'est son affaire ! Bruxelles ne lui doit rien, et l'édilité de la capitale a bien raison, lorsqu'elle s'occupe de baptiser ses rues nouvelles, de préférer à des artistes qui sont allés s'illustrer à l'étranger, de bons conseillers communaux qui, eux au moins, n'ont jamais quitté leur quartier !... M. Paul Lambotte a défini avec beaucoup de finesse et d'exactitude le talent de Stevens, en marquant ses limites, l'abondance de ses dons de peintre et ses insuffisances de conception. Exécutant prestigieux, mais esprit sans profondeur, Stevens ne va pas, le plus souvent, au delà des apparences dont son pinceau fixait merveilleusement l'aspect. Au fond, il y a dans ses ouvrages une sorte de « beauté du diable » qui s'use rapidement par l'accoutumance. Eugène Smits, au contraire, plaît davantage à mesure qu'on le connaît mieux, que l'on pénètre davantage tout ce que cet artiste de haute conscience, de vie discrète et retirée, épris de l'idéal le plus fier, a su faire passer dans ses œuvres de la sensibilité raffinée et un peu farouche à laquelle, sans aucun doute, il a dû la relative obscurité de sa longue et belle carrière.

ARNOLD GOFFIN.



# LES LIVRES

---

## Livres d'Etrennes :

A l'occasion du Nouvel An, nous recommandons à nos lecteurs de faire un choix judicieux. N'achetez pas de livres banals, mal écrits et grossièrement illustrés.

Voulez-vous un bel almanach bien fait, intéressant, illustré avec art, chrétien par-dessus le marché, achetez donc **Le grand Almanach du Monde catholique** de la maison Desclée (1). Nous le recommandons d'autant plus volontiers qu'il rend hommage à notre mouvement littéraire chrétien dans un article intitulé : *Poètes catholiques belges de langue française*, signé Armand Delvigne, à qui nous exprimons toute notre reconnaissance pour cet aimable geste.

Votre fillette vous a-t-elle demandé un livre pour ses étrennes, donnez-lui sans hésiter : **Lisette et sa Pantoufle**, de **Blanche Rousseau** (2). C'est le plus délicieux, le plus ravissant conte de fées qu'il soit possible de rêver et il est illustré d'une façon à la fois naïve et tout à fait charmante par Madeleine Franchomme.

Et voici pour vos garçonnetts l'amusante histoire de **Jean-le-Loup** (3) que notre collaborateur **Jean Nesmy**, cet écrivain au talent à la fois si ferme, si souple et si varié, a écrit avec amour pour ses trois fils René, Jean et Noël. Il est gentiment et spirituellement illustré par l'artiste H. Deluermoz.

Aux amants de la **Douce France**, la France de Clovis et de Jeanne d'Arc, nous recommandons le beau livre que **René Bazin** a écrit jadis sous ce titre et dont nous fîmes l'éloge en son temps. L'éditeur Plon, de Paris, vient d'en publier une édition illustrée par la reproduction de beaux portraits et de magnifiques œuvres d'art.

Le même éditeur vient de publier aussi, comme livre d'étrennes pour les enfants, un album de **Scènes enfantines** d'un goût exquis : reproductions de fraîches et lumineuses aquarelles de Ric Cramer et jolies chansons enfantines, texte adapté du hollandais par Dominique La Bonnardière, musique de Nelly Van der Linden Van Zneeuward. Que la longueur kilométrique de ce nom ne vous effraye pas ! Si le nom de l'artiste est un peu lourd, sa musique ne l'est pas. Elle est si belle et si gracieuse qu'elle vous paraîtra toujours trop vite finie et que vous la bisserez et la ferez chanter encore une fois et rechanter encore par vos blonds bébés.

Aux jeunes gens déjà graves et sérieux, donnez donc les belles

---

(1) En vente à la librairie Saint-Augustin, rue de la Montagne, Bruxelles.

(2) Editeur Van Oest, place du Musée, Bruxelles.

(3) Editeur Delagrave, à Paris.

éditions de luxe de *La Cité ardente* (1) et des *Vertus Bourgeoises* (2) de notre ami le Ministre **Henry Carton de Wiart**, éditions si finement illustrées par l'incomparable artiste belge Amédée Lynen.

Donnez-leur aussi des livres d'art pour les enthousiasmer pour la Beauté, par la lecture de monographies d'art et d'artistes et par la contemplation des plus beaux chefs-d'œuvre des siècles passés et de nos temps, dont ces monographies sont illustrées. Vous trouverez de ce chef de bien beaux volumes instructifs chez les grands éditeurs d'art Laurens, de Paris et Van Oest, de Bruxelles.

HENRY MOELLER.

**Le Crépuscule d'un Romantique**, par ADOLPHE BOSCHOT.  
(Plon, Paris.)

Sous ce titre, le très distingué critique de l'*Écho de Paris* publie le troisième et dernier volume qui parachève le livre auquel il travaille depuis de longues années et où il raconte avec tant d'intensité la vie inquiète et orageuse en même temps que l'œuvre géniale du plus illustre musicien romantique de la France. Le *Crépuscule d'un Romantique* embrasse un espace d'années (1842-1869), toutes remplies de labeur acharné, de voyages à travers le monde, de triomphes éphémères, de luttes épuisantes et de deuils amers.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire ici même comment, dans l'œuvre de M. Boschot, malgré le grand nombre de faits cités et la multitude de documents utilisés, cette richesse de documentation n'alourdit jamais le récit de l'historien, récit qui dans sa rigueur chronologique demeure toujours alerte, vivant, coloré et d'un intérêt singulièrement captivant. Comment d'ailleurs en pourrait-il être autrement? Le romantisme qui, comme tous les notables mouvements de la pensée humaine, s'offre à nous, en Allemagne au XVIII<sup>me</sup> siècle, puis en France au XIX<sup>me</sup>, avec des éléments assez complexes, eut sans doute ses faiblesses, ses tares, même ses extravagances. Il est cependant incontestable qu'à le considérer en ses plus hautes et essentielles tendances, son action fut infiniment précieuse. Il renouvela et rafraîchit les sources de l'inspiration poétique, enrichit le domaine de l'art en le spiritualisant, affranchit généreusement l'essor lyrique si longtemps captif sous la pesée des entraves traditionnelles, laissa pénétrer dans l'œuvre littéraire une plus grande part de subjectivisme et conséquemment de personnalité, octroya à l'expression verbale plus de liberté et de souplesse en même temps que plus de précision et de couleur. Or, le romantisme qui suivit la marche ordinaire des grands courants esthétiques (se manifestant d'abord dans la littérature pour étendre ensuite son empire, en l'intensifiant encore, sur les arts graphiques et plastiques et enfin sur l'art musical) trouve sa personification la plus caractérisée, son type le plus fidèlement représentatif et

(1) Editeur Vromant, à Bruxelles.

(2) Editeur Van Oest, à Bruxelles.

le plus puissamment original en ce vibrant et savoureux Berlioz dont M. Boschot nous raconte l'histoire.

Et en effet, Berlioz est, on peut le dire, plus romantique que nature. Il est plus amoureux que Werther. Il sent et s'exprime avec autant et parfois avec plus d'impétuosité et d'« à-coups » que tel héros de Shakespeare, de Byron ou de Victor Hugo. Grisé de son propre génie, éperdu de lyrisme, sans cesse obsédé de visions colossales ou consumé de passions *volcaniques*, plus sensible que la plus impressionnable des femmes, plus batailleur que le plus belliqueux des guerriers, adorant ou méprisant, exaltant ou injuriant, n'ayant cependant pas rompu toute attache classique au point de ne pouvoir adorer Virgile, Gluck et Mozart à l'égal de Shakespeare, de Beethoven et de Weber, Berlioz offre encore ceci de spécial qu'il est un romantique bien français par sa verve inépuisable, par la fougue et l'acuité de son ironie, ironie qui, reconnaissons-le, s'égare parfois en se laissant choir aux *à peu près* et au ton d'insolence gouailleuse d'un gavroche parisien. Mais cette réserve faite, qui donc en France, si ce n'est Molière, Voltaire ou Pascal dans ses *Provinciales*, eut plus d'esprit que Berlioz? Aussi fut-il aux *Débats* le plus redouté des critiques, et le roi de la scène en lui recommandant son *Prophète* lui adresse une lettre mielleuse qu'il signe de ces mots : Votre tremblant Meyerbeer ».

Dans le *Crépuscule d'un Romantique*, on voit défiler une foule de personnalités de l'époque, Mendelssohn, Schumann, Glinka, Jules Janin le prince de la critique, le vénimeux Scudo de la *Revue des Deux-Mondes*, Théophile Gautier, Napoléon III, Félicien David, Fétis, Gounod, ce *crapaud* d'Adam, et tout un cortège de silhouettes caractéristiques ou amusantes, le fidèle d'Ortigue, les deux sœurs de Berlioz, l'excellente Adèle Suat et la littéraire Nancy Pal, sa seconde femme Marie Recio, mesquine et vindicative, sa belle-mère, M<sup>me</sup> Martin Sotera de Villas, obligeante mais jacassière et qui l'assommait de son charabia franco-espagnol; enfin M<sup>me</sup> Fornier, la charmante Estelle, la belle fille de Provence qui enchantait les rêves de l'adolescent. Que tout cela est loin! Près d'un demi-siècle s'est écoulé sans qu'il l'ait revue. M<sup>me</sup> Fornier est veuve. Retirée dans un coin de province, elle s'occupe, en excellente mère de famille, d'élever puis de marier ses enfants. Mais n'importe. Le pauvre grand homme, cruellement isolé par les circonstances adverses de la vie, voudrait rallumer les cendres éteintes d'un passé mort. Il la supplie dans des lettres naïvement *volcaniques* et cependant touchantes qui éveillent le souvenir d'un des plus jolis épisodes de l'*Arlésienne*, les amours loyales et la rencontre tardive du berger Balthasar avec la mère Renaude, tandis que dans ses réponses, M<sup>me</sup> Fornier lui tient le langage de la raison, de l'*atroce* (!) raison.

Comme dans les romans de Fielding, de Lesage ou de Dickens, en lisant le *Crépuscule d'un Romantique*, on croit se promener à travers une galerie de portraits que dominent de toute leur ampleur les deux grandes figures de Liszt et de Wagner. Liszt, ami dévoué et bienfaiteur infatigable de Berlioz, apparaît dans tout le lustre de sa bonté et de son noble cœur. A Weimar, il a fait connaître et apprécier les œuvres de Berlioz. Cependant

Liszt aime aussi Wagner. Il voudrait rapprocher Berlioz de Wagner, mais un mur impénétrable qui se dresse entre les deux grands artistes les tient éloignés l'un de l'autre. Et pourquoi? Si leurs arts sont différents, ils poursuivent tous deux un idéal de rénovation. Wagner accuse Berlioz de matérialisme musical. Berlioz reproche à Wagner de vouloir détruire la forme de la musique pour y substituer de simples accents expressifs et l'asservir complètement à la poésie. Puis il y a les offices empressés des faux amis, les misérables potins de Marie Recio qui contribuent à accroître le dissentiment. Il semble cependant que Wagner fut moins injuste à l'égard de Berlioz que ce dernier ne le fut à l'égard de Wagner. C'est ce qui résulte notamment d'une lettre de Wagner (page 524 du livre) adressée à Liszt lettre témoignant d'une sereine élévation de sentiment à l'égard de son rival et où l'on trouve cette pénétrante remarque :

« En ce moment, nous formons une triade exclusive de tout autre élément, parce que nous sommes tous les trois pareils ; cette triade se compose de toi, de lui et de moi. (Liszt, Berlioz et Wagner.) Mais il faut bien se garder de le dire à Berlioz : il se cabre dès qu'on lui en parle. »

La lecture des cent dernières pages du livre de M. Boschot fait souvent monter les larmes aux yeux. Après des difficultés sans nombre et d'indicibles déboires, on a enfin accepté les *Troyens* au Théâtre-Lyrique. O bonheur ! le rêve de l'artiste va se réaliser. Mais les *Troyens*, dont le succès sera vite épuisé, n'auront que vingt et une représentations. Pendant ces représentations, la maladie le cloue impitoyablement au lit et quand, à peine remis, Berlioz peut assister aux dernières, sa partition, compromise par l'interprétation insuffisante de doublures, défigurée par d'innombrables et ineptes coupures, lui apparaît comme « une loque saignante de sa chair même ». « Mais il s'entend. C'est son génie, son âme, c'est lui tout entier qu'il sent vivre et palpiter sous cette musique. C'est beau, se dit-il, c'est beau. Et il pleure... Il pleure comme un spectre, sur son tombeau, devant l'image de ce qu'il fut. »

Et les nuages planent de plus en plus sombres sur son existence ravagée. La maladie le torture. Il a vu mourir Marie Recio, sa seconde femme qu'il adorait en dépit de ses vulgarités. La concession de sépulture de sa première femme, Harriet Smithson, venant à expirer, il assiste à l'exhumation et au fond du cercueil, sous le squelette de sa bien-aimée, il voit (o spectacle hamletique) se dessiner en une lugubre poudre noire, la silhouette gracieuse d'*Ophélie*. Puis c'est le tour de son fils de mourir, puis d'*Amélie*, une gentille enfant qui, émue de la détresse du vieillard, avait voulu être pour lui comme la Bettina de Goethe. Berlioz a connu sans doute des triomphes, mais si restreints, si éphémères, au milieu de quelques cours étrangères, voire même au Casino de Baden (!). A Paris, il sera apprécié, comme Wagner du reste, des seuls littérateurs ou de quelques rares musiciens, dont Saint-Saëns et Reyer. Mais qu'est-ce que cela? Il mourra avec la suprême douleur de voir son art méconnu du public et toutefois, jusqu'à son dernier souffle, il luttera pour son œuvre, pour sa gloire dont l'aube ne poindra que bien plus tard et lorsque depuis plus de vingt ans la mort aura scellé sa tombe.



Nous ne voulons point terminer cet article sans signaler les très belles analyses du *Te Deum* de l'*Enfance du Christ*, des *Troyens*, de *Béatrix et Bénédicte*, que renferme le livre de M. Boschot. Véritables modèles d'analyse musicale que poétise la parure d'un style harmonieux et aussi je ne sais quel art spécial de caractériser les divers instruments de l'orchestre par des épithètes qui, toujours pittoresques, parfois hardies mais jamais excessives, leur confèrent une vie symbolique et en quelque sorte les personnalisent. Et pour nous résumer, nous dirons que l'*Histoire d'un Romantique*, où semblent réunis tous les éléments d'un livre définitif sur Berlioz, apparaît aussi comme l'un des types les plus intéressants d'étude à la fois biographique, critique et esthétique que l'on ait tenté jusqu'à ce jour.

GEORGES DE GOLESCO.

**L'homme de désir**, par ROBERT VALLERY-RADOT. — (Paris Plon.)

Encore que je n'aime pas beaucoup ce titre équivoque, et que j'eusse voulu celui-ci par exemple : *L'homme du désir*, ou cet autre : *L'homme du divin désir*, car l'œuvre met en valeur le plus beau désir qui puisse accaparer l'âme humaine, le seul qui soit digne d'elle, le désir de Dieu, j'ai éprouvé, en lisant ce beau livre, comme la fraîcheur de l'air pur, neuf et vierge, respiré au-dessus du monde. On sait l'affabulation très simple de ce livre, qui n'a du roman que l'apparence et dont le héros est un jeune prêtre, l'homme de désir, qui renonce héroïquement à tout pour servir la volonté de Dieu mise à la place de ses volontés humaines, abandon enthousiaste, parfait, total.

Ernest Hello eût aimé ces pages frémissantes, passionnées, où de si beaux et de si fiers déchirements de cœur correspondent aux élévations d'une pensée sans cesse en ascension vers l'idéal absolu, et que traverse, associée dans le même renoncement à la fortune et à la gloire, l'ombre délicieuse d'une femme. Il faudrait parcourir des centaines de volumes modernes avant de retrouver la pure image d'une telle Béatrice. Et je m'étonne que M. André Beaunier, de la *Revue des Deux-Mondes*, dans un article sympathique consacré au groupe littéraire dont fait partie M. Vallery-Radot, ait pu dire que l'auteur n'avait pas encore trouvé son esthétique ni inventé son art. Dès la trentième page du livre, celle qui ouvre la si belle et si profonde description du domaine familial, nous étions conquis par la manière de penser et la marque littéraire de l'auteur. Une constante élévation de pensée, servie par un style d'une exquise munificence, attestent en tous les chapitres le compagnonnage fraternel d'un idéaliste et d'un artiste, qui ne se quittent pas le temps d'une phrase.

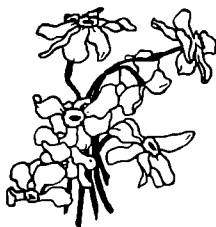
Je ne crois pas que depuis Lamartine, le Lamartine des plus beaux poèmes, de telles mains pures aient touché la prose française pour en tirer de telles cadences. Chaque fois surtout que l'écrivain, j'allais dire le poète, parle de la femme, de cette délicieuse Sabine, son art atteint au suprême de la délicatesse et ses mots nous emparadisent le cœur et l'oreille. C'est un

enchantement continu. J'ai souligné, à mesure que je lisais, les plus beaux passages, mais ils sont si nombreux que j'hésite à choisir, une citation écourtée déflorerait le bouquet littéraire de ce livre.

M. Vallery-Radot parle (page 74) de sa prédilection pour le *Phèdre* de Platon; cet hymne divin à la beauté... « et peu à peu, écrit-il, ces chants de cigales, que Platon évoque au début de son dialogue, ces murmures de l'Illyssus, ces ombres épaisses du platane, au soleil éblouissant du zénith, recommencèrent d'enchanter mes sens et mon esprit ». L'emprise platonicienne est visible à plusieurs pages dignes de l'anthologie. Je signalerai aux connaisseurs la page 179 et comment ce simple épisode : une troupe de cigognes qui passe, devient le sujet d'un bref poème que ne renierait pas Homère : « Alors j'évoquai aux jeunes filles les pays lumineux où ce vol tendait, l'Afrique éclatante, l'étincellement des sables, les fruits sous les palmiers de l'oasis, les groupes bariolés et taciturnes accroupis aux pieds des murs blancs, et dans le brûlant silence le sanglot des fontaines cachées, la plainte déchirante des flûtes invisibles. »

Le livre de M. Vallery-Radot, de pensée supérieure, d'exécution remarquable, m'a ravi. Je ne sais pas de meilleure lecture à conseiller aux jeunes hommes de vingt à trente ans s'ils veulent utiliser leur jeunesse, et aussi aux autres s'ils souhaitent rajeunir, car il sourd de ces pages, comme des entrailles de la terre, la source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

POI. DEMADE.



# Notules

---

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs le livre de notre ami et collaborateur René GERMANE : **L'ÂME EN ÉTAT DE GRACE** : Poèmes en prose, publié dans les éditions de DURENDAL. — Prix fr. 3.50.

**Monument Villiers de l'Isle-Adam.** Notre ami José Hennebicq nous communique l'appel que voici, qu'il a adressé aux admirateurs de Villiers :

MONSIEUR,

La municipalité de Saint-Brieuc a décidé d'élever un monument à Villiers de l'Isle-Adam et a constitué un Comité en vue de recueillir les sommes nécessaires à l'érection de ce monument qui consistera en une stèle dominée par le buste du poète. Ce Comité présidé par M. H. Servain, conseiller général et maire de Saint-Brieuc, m'a fait l'honneur de me confier le soin de recueillir en Belgique les souscriptions de ceux qu'émerveilla la lecture d'*Akedysseril*.

Sachant l'admiration que vous avez vouée au prestigieux visionnaire de *L'Annonciateur*, au créateur de *l'Eve Future* et au poète d'*Axël*, j'espère que vous voudrez, par votre souscription, vous associer à la glorification de son génie par sa ville natale.

C'est dans cet espoir que je vous prie, Monsieur, de croire à mes sentiments les plus distingués.

JOSÉ HENNEBICQ.

Adressez les souscriptions à M. JOSÉ HENNEBICQ, 116, rue St-Bernard, à Bruxelles.

\* \* \*

**Le Conseil provincial** a décidé l'institution d'un concours annuel consacré, sans distinction de genre, alternativement à la littérature dramatique d'expression française et à la littérature flamande. Le concours pour 1914 sera consacré à la littérature dramatique française.

Les œuvres, inédites, doivent être adressées à M. le Gouverneur du Brabant, au plus tard le 1<sup>er</sup> septembre. Elles ne porteront pas de nom

d'auteur, mais une devise à reproduire, accompagnée du nom sous enveloppe fermée à joindre à l'envoi et portant la mention : « *Province de Brabant — Concours de littérature dramatique* ».

Pour prendre part au concours, il faut être Belge et habiter la province depuis trois ans au moins. La justification de ces conditions se fera par documents à délivrer par l'autorité communale. Ces documents seront placés sous l'enveloppe prévue à l'article précédent. Une somme de 3.000 francs est affectée annuellement au concours. Le jury a liberté absolue quant à la répartition à soumettre à la députation permanente. Il lui est loisible de proposer éventuellement l'attribution d'un prix unique de 3.000 francs. Dans ce cas, le prix ne pourra être décerné que sous condition pour le lauréat, de faire représenter ou tout au moins de publier l'œuvre couronnée. Le jury peut proposer aussi de laisser inemployé, en tout ou en partie, le crédit de 3.000 francs prévu.

Le jury se compose du Député permanent, président de la Commission provinciale de littérature, d'un membre délégué par cette commission, d'un représentant des concurrents, de deux membres nommés par la députation permanente sur présentation d'une liste double de candidats dressée par la Commission de littérature.

L'élection du délégué des concurrents se fera à la pluralité des suffrages et par bulletin sous enveloppe portant la mention : « *Province de Brabant — Concours de littérature dramatique — Bulletin de vote à joindre au texte de l'œuvre présentée.* »

\*  
\* \*

**La Députation permanente du Brabant** a réparti les 4.500 francs destinés à encourager les jeunes littérateurs d'expression française ou d'expression flamande de la façon suivante : Ont obtenu une prime de 500 francs, les auteurs français : EDMOND GLESENER, nos collaborateurs : LUCIEN CHRISTOPHE et DESIRÉ DE BOECK, J. DE BOSSCHÈRE et PAUL REIDER. De même chacun des auteurs flamands dont les noms suivent a également reçu une prime de 500 francs : MM. ALPHONSE DERIDDER, connu sous le pseudonyme de Willem Elschot ; le Dr ALBERT VAN DRIESSCHE, qui écrit sous le nom de Berto Van Keleederke ; le Père HILARION THANS, franciscain, et M. MENNECKENS.

**L'art flamand et hollandais.** Le n° de *Septembre*, abondamment et richement illustré, est consacré à l'Exposition d'art ancien dans les Flandres, Gand 1913. Bel article, très bien pensé et écrit, de Paul Berckmans. Dans le n° d'*Octobre*, M. G. H. Marius étudie l'œuvre de *Chevalier Antoine Gérard van Ropperd* (1858-1892), un artiste hollandais fort, mais qui mourut avant d'être parvenu à la notoriété. Chroniques d'art, etc.

**Art et technique.** Nous signalons à l'attention de nos lecteurs ce nouveau périodique, publié par l'excellent éditeur Lamertin. Cette revue, qui se consacre à la rénovation de l'art décoratif et défend les plus saines idées esthétiques, a publié, dans son fascicule de septembre, le début d'une étude de l'éminent architecte hollandais Berlage, sur *l'Art et la société*, qu'on lira avec le plus vif intérêt.

**Burlington Magazine** (octobre et novembre). Plusieurs intéressants articles ou études relatives à l'art italien :

M. Gino Focolari parle d'un *nouveau Primitif vénitien* — du XIV<sup>e</sup> siècle — une *Madone*, d'allure et de conception byzantines, qui est entrée récemment à l'*Académie de Venise*; M. Tancred Borenius, essaie la *Reconstitution d'un polyptique de Signorelli*, en rapprochant des œuvres attribuées à ce maître, qui se trouvent à la National Gallery et dans des collections privées; M. G. F. Hill poursuit la publication de *Notes sur des médailles italiennes*; M. Ethel Ross Barker s'occupe du *Symbolisme de certaines fresques des catacombes*; M. Corrado Ricci résume la vie et l'œuvre de *Barnaba da Modena*, qui florissait dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et doit être compté parmi les imitateurs tardifs des grands maîtres siennois du début du siècle (belle reproduction en couleurs).

M. Roger Ery publie et commente *Quelques tableaux du Greco* appartenant à des particuliers; M. Tancred Borenius signale deux *Natures mortes* qu'il attribue à *Murillo* et M. José Porjouan s'occupe des *Primitifs aragonais*. A propos d'*Un Portrait idéalisé de Diane de Poitiers*, M. Dimier esquisse l'iconographie de cette dame célèbre.

Revue des périodiques français et allemands.

### Accusé de réception :

ART : *L'esthétique de la lumière*, par PAUL SOURIAU (Paris, Hachette). — *Théories*, 1890-1910. *Du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique*, par MAURICE DENIS (Paris, Bibliothèque de l'Occident).

LITTÉRATURE : BOSSUET - *Textes choisis et commentés*, par HENRI BRÉMOND, 3 vol. (Bibliothèque française du XVII<sup>e</sup> siècle, éditée par Plon, Paris). — *Christianisme et culture féminine*, par LUCIE FAURE-GOYAU (Paris, Perrin). — *Édouard Schuré*. Son œuvre et sa pensée, par A. ROUX et R. VEYSSIÉ (id.). — *Derniers essais de littérature et d'esthétique* d'OSCAR WILDE. Traduits par ALBERT SAVINE (Paris, Stock).

MUSIQUE : *Scènes enfantines : Tableaux et chansons*. Aquarelles de RIC CRAMER. Texte adapté du hollandais par Dominique La Bonnardière. Musique de Nelly Van der Linden Van Snelrewaard (Paris, Plon).

POESIE : *La Tristesse du Soleil*, par JEANNE LEUBA (Paris, Plon). — *Jacques Bonhomme*, par PIERRE GAUTHIEZ (Paris, librairie de l'Art catholique). — *Poèmes choisies* de CHARLES DE POMMAIROIS. Préface de M. BARRÈS (Paris, Ed. du Temps Présent). — *Le Tabernacle d'amour*, par MARCEL VANDERAUWERA (Bruxelles, Dewit). — *L'âme en état de grâce*, par RENÉ GERMANE (Bruxelles, Ed. de Durendal). — *Régner*, par LÉON DEUBEI, avec portrait, préface de L. Pergaud (Paris, Ed. du Mercure de France). — *La vie unanime*, par JULES ROMAIN (idem). — *Le silence des heures*, par HENRY SPIESS (idem). — *La robe de pourpre*, par JOSEPH JEANGOUT (Bruxelles, Lamberty).

RELIGION : *Le miracle et ses suppléances*, par le R. P. DE POULPIQUET (Paris, Beauchesne).

ROMAN : *La bruyère ardente*, par GEORGES VIRRÈS. Nouvelle édition (Bruxelles, Librairie Moderne). — *De la fleur à l'abeille*, par LOUIS DE LATTRE (idem). — *Les arrivants*, par JEAN YOLE (Tourcoing Duvivier). — *La douce France*, par RENÉ BAZIN. Vol. illustré (Paris, Plon). — *Jean le Loup*, par JEAN NESMY, vol. illustré (Paris Delagrave). — *Très Russe*, par JEAN LORRAIN (Paris, Stocq). — *Justin Pinard, professeur en Sorbonne*, par ABEL FAURE (idem). — *Servitude et grandeur ecclésiastiques*, par MARCELLE FERRY (idem). — *Idylles de la mer*, par FRANK BULLEN. Préface de Rudyard Kipling. Trad. d'ALBERT SAVINE (idem). — *Les aventuristes*, par H. B. MARRIOTT WATSON. Trad. d'ALBERT SAVINE (idem). — *Paraboles et diversions*, par PIERRE MILLE (idem).

VARIA : *Entre l'Olympie et la Taygète*, par JOSEPH MÉLOT. Vol. illustr. (Paris, Plon). — *Chez François Coppée*, par CLAUDE COUTURIER. Vol. illustr. (Paris, Stock). — *La science moderne et l'anarchie*, par PIERRE KROPOTKINE (idem).



# Table générale

## des matières classées d'après les noms des auteurs

---

	Pages
ALALEONA (DOMENICO). — Joseph Ryelandt. (Traduit de l'italien par Charles Martens) . . . . .	426
ANCIAUX (CHARLES). — Journée d'été. . . . .	488
ANSEL (FRANZ). — Benaci Musæ : Au lac de Garde. — La proué sculptée — Angelus ridet . . . . .	280
A propos de quelques livres . . . . .	431
La promenade d'Horace . . . . .	516
BASSELEERS (CLÉMENT). — Renée . . . . .	233
BAUMANN (EMILE). — Le Baptême de Pauline Ardel . . . . .	701
BAUTIER (PIRKE). — L'Exposition d'art ancien des Flandres. — Gand 1913 . . . . .	724
BONEHILL (EDGAR). — Cimetières. . . . .	400
BONTÉ (PAUL). — Méditations sur la beauté du monde . . . . .	148
BOSERET (JOSEPH). — En gravissant la côte . . . . .	206
CANIVET (HÉLÈNE). — Le livre de Jean. . . . .	599
CHARDOME (ÉMILE). — A la gloire de l'adolescence et de l'amitié . . . . .	10
L'automne au Chili . . . . .	397
L'enfant aux glycines . . . . .	602
CLAUDEL (PAUL). — Chant de la Saint-Louis. . . . .	633
Sa conversion racontée par lui-même . . . . .	635
COUNSON (ALBERT). — L'Espagne reconquise . . . . .	76
Littérature comparée (1813-1913) . . . . .	196
La germanophobie. . . . .	666
D'ALMEIDA BRAGA (LOUIS). — Gil Vicente . . . . .	605
D'ARSHOT (GUILLAUME). — Notes de vacances. . . . .	481
DAVIGNON (HENRI). — Le paysage et l'oiseau . . . . .	351
DEBOUCK (DÉSIRÉ-JOSEPH). — Le retour . . . . .	69
La vieille maison. . . . .	533
DEBOUT (JACQUES). — La revanche du surnaturel . . . . .	497
DEBRUYN (EDMOND). — Vues sur Byzance. . . . .	513
DE GHISTELLE (L.-R.). — La vie mystique de Denys Rielandt, chef-comptable à la Banque Liégeoise . . . . .	654, 707
DELLA FAILLE DE LEVERGHEM (GASTON). — Fleurs d'artichaut. . . . .	243
Le catalpa . . . . .	552
DEMADE (POL). — Une odeur de brûlé . . . . .	392
Benedicta in mulieribus . . . . .	569
DE MOT (JEAN). — Les aveugles espérances . . . . .	620
DÉRIEUX (HENRY). — Heures égales. . . . .	8
DE VISAN (TANCRÈDE). — L'ami inconnu . . . . .	731
DUBOIS (NOËL). — La venue de l'automne . . . . .	75
DUMÉNIL (CHARLES). — Vieux couple . . . . .	71
DUMONT-WILDEN (LOUIS). — Le Salon de la Libre-Esthétique . . . . .	368
EVENEPOEL (E.). — Les œuvres de Léopold Wallner . . . . .	175
FABRY (MAURICE). — Notes sur Alissa . . . . .	423
FIERENS (PAUL). — Impression . . . . .	551
GERMANE (RENÉ). — Vers les collines de mon pays. . . . .	476
L'âme en état de grâce . . . . .	590

GLESENER (EDMOND). — Le sacrifice . . . . .	519
GOFFIN (ARNOLD). — Saint François d'Assise et ses historiens . . . . .	21
Poussière du chemin (Florence) . . . . .	135
La colline inspirée de Maurice Barrès . . . . .	503
GUILLION (ADRIEN). — La Walkyrie . . . . .	413
HAMER (E.). — Sigismond Krasinski . . . . .	372
HARDY (ADOLPHE). — Coin d'Ardenne . . . . .	65
HEBBEL (FRIEDRICH). — Les Nibelungen . . . . .	30, 97, 219, 341, 404, 459
HÉNUSSE (T.). — Joie païenne. — Tristesse chrétienne . . . . .	257, 321
HUMBLET (L.). — Poétique et plastique de l'aile . . . . .	155
IMBERT-VIER (JOE). — Départ . . . . .	217
JAMMES (FRANCIS). — De l'immoralité envisagée au point de vue littéraire . . . . .	499
KINON (VICTOR). — Phantasia proterva . . . . .	132
Dédicace de la maison . . . . .	697
LAMBOTTE (PAUL). — Eugène Smits . . . . .	5
MÉLOT (R.-E.). — Le soleil brille . . . . .	619
MËLLER (HENRY). — L'art à St-Bride's Abbey. — Dame Catharine Weekes O. S. B. . . . .	129
Camille Lemonnier . . . . .	371
Léopold Wallner . . . . .	501
Un essai de rénovation dramatique . . . . .	559
NESMY (JEAN). — La charité de sœur Ermengarde . . . . .	646
NOTHOMB (PIERRE). — Nocturne . . . . .	193
Les poèmes . . . . .	356, 680
PIZE (LOUIS). — Le lyrisme dans les CARMINA SACRA de l'abbé Louis Le Cardonnel . . . . .	209
RAMAËKERS (GEORGES). — La leçon des montagnes . . . . .	642
RYCX (LÉON). — Et ils lui répondirent : « Que nous importe? c'est ton affaire! » . . . . .	149
RYELANDT (JOSEPH). — A propos du Hérou . . . . .	664
SERTILLANGES (A.-D.). — Le culte et la beauté . . . . .	282
VAN DEN BOSCH (FIRMIN). — Rêverie devant Alexandrie . . . . .	66
Gazette des livres . . . . .	289
Petites images . . . . .	471
Conseils pour un poète . . . . .	490
VANDERAUWERA (MARCEL). — Sérénité . . . . .	532
VANDERVELDEN (JOS.). — Traduction des NIBELUNGEN de Fr. Hebbel, 30, 97, 219, 341, 404, 459 . . . . .	459
Traduction du MYSTÈRE DE L'ÂME de Gil Vicente . . . . .	609
VESSELOVSKY (MARIE). — Le pèlerin d'idéal . . . . .	671
VICENTE (GIL). — Le mystère de l'âme . . . . .	609
VIRRÈS (GEORGES). — Camille Lemonnier . . . . .	335
Discours pour Camille Lemonnier au conseil provincial . . . . .	493
VITRY (DOM). — Un artiste chrétien : Edgar Tinel . . . . .	55
WILLAME (GEORGES). — Douard . . . . .	485

## REVUE DU MOIS :

DE GOLESCO (GEORGES). — Chronique musicale . . . . .	43, 111, 178, 235, 292, 625, 674, 736
R.-A. et FIERENS (PAUL). — Les salons d'art . . . . .	51, 118, 183, 242, 297, 741
ANSEL (FRANZ). — Théâtre . . . . .	49, 120, 182, 240, 743
P. N. . . . .	624, 679, 738
GOFFIN (ARNOLD). — Conférences . . . . .	745
LES LIVRES . . . . .	184, 244, 302, 377, 434, 505, 564, 626, 680, 748
NOTULES . . . . .	58, 123, 189, 250, 318, 445, 567, 629, 693, 754
LE GRAND ROSSARD. — La rosserie de la reine Pédauque . . . . .	61, 127, 191, 255, 320, 383, 447



## Répertoire des illustrations

La marche des saisons par EUGÈNE SMITS . . . . .	5
Edgar Tinel sur son lit de mort . . . . .	53
Un soir, par FRANZ VAN HOLDER. . . . .	65
La Flandre, par FIRMIN BAES . . . . .	97
Buste de jeune femme, par VICTOR ROUSSEAU. . . . .	119
La mort de saint Benoit, par Dame CATHERINE WEEKES, O. S. B. . . . .	129
L'Annonciation           »           »           » . . . . .	154
La Mère de Dieu           »           »           » . . . . .	174
Un ange                   »           »           » . . . . .	188
La victoire de PAIONIOS à Olympie . . . . .	172
La procession de Werchter, par FRANZ VAN LEEMPUTTEN . . . . .	193
Le Christ et l'instituteur sur la route de Furnes, par EDMOND VAN OFFEL . . . . .	257
Eglise abbatiale de Maria-Laach . . . . .	288
Collège de Saint-Anselme à Rome . . . . .	316
Portrait de Camille Lemonnier. . . . .	385
La procession de Haekendover. Triptyque de FRANZ VAN LEEMPUTTEN :	
I. A travers champs . . . . .	513
II. La chapelle de O. L. V. Ter Steen. . . . .	534
III. Autour de l'Eglise . . . . .	550
L'Ourthe près du Hérou. . . . .	665
Sainte Cathérine par ANDRÉ BEAUNEVEU. . . . .	697
Minerve accueillant Ulysse et Mentor. — Tapisserie signée M. DE VOS . . . . .	724
Légende de Sainte Dymphne, par GOSWIN VAN DER WEYDEN . . . . .	729
L'Agneau adoré par les Vieillards (tenture) carton de J. BANDOL . . . . .	701





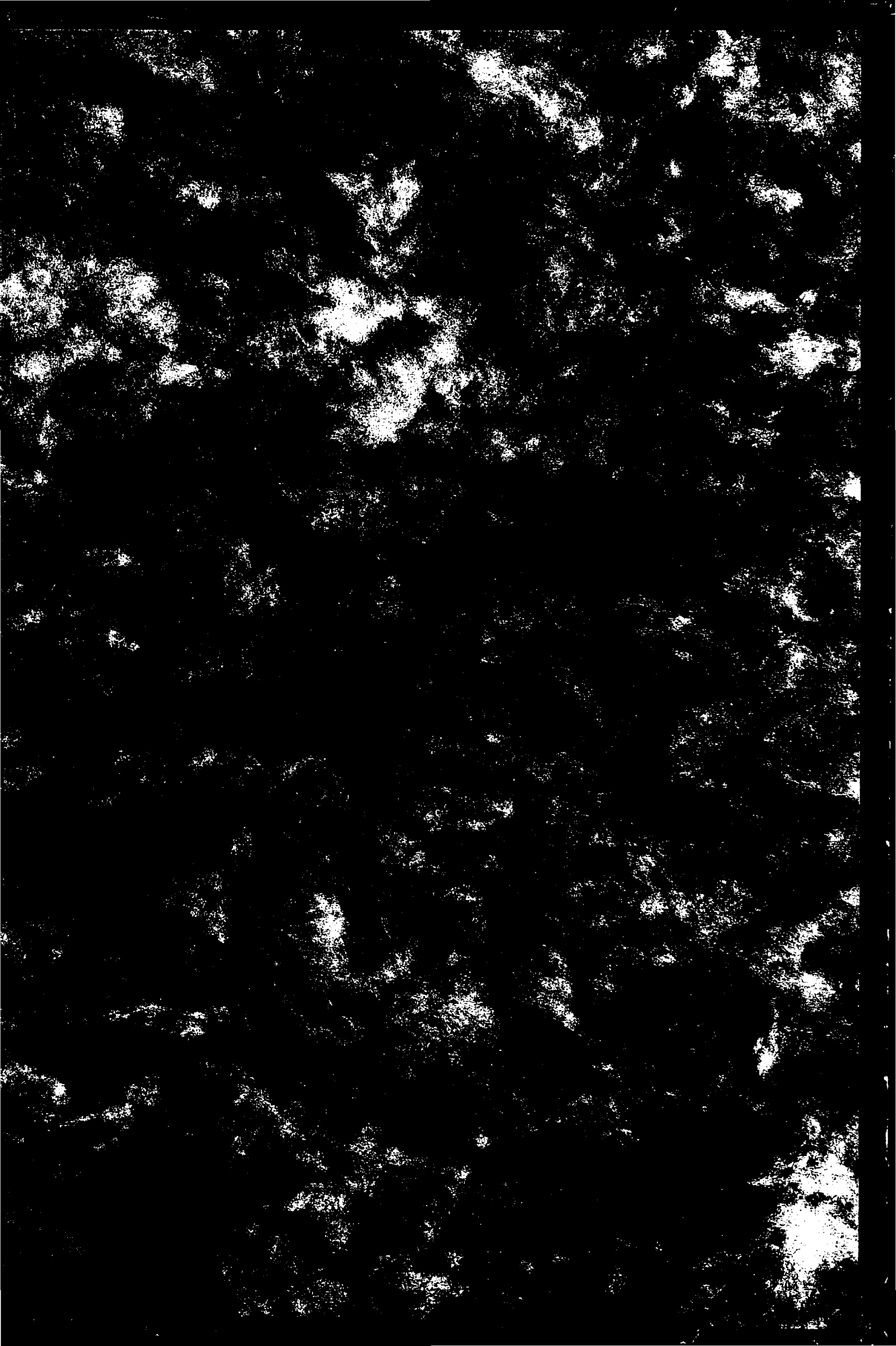
















## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.